L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

Recueil consacré à l'étude
d'après la Parole de Dieu
de divers sujets
concernant l'église et la prophétie

« Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, Je viens bientôt.
Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! »
(Apoc. 22:20)

TOME II^e^
1862

PARIS : LIBRAIRIE MEYRUEIS, RUE DE RIVOLI, 174
NÎMES : ADRIEN BOISSIER
VEVEY (SUISSE) : L. PRENLELOUP, LIBRAIRE

Édition octobre 2026

Les articles répartis sur plusieurs volumes sont regroupés au niveau du premier volume les concernant.
La version Martin était utilisée pour l'Ancien Testament, la version Darby pour le Nouveau Testament.
Les versets de l'Ancien Testament ont été laissés dans la version Martin.
Les noms propres ont été mis à jour avec la version Darby 1986.
Les fragments et pensées, poésies et cantiques, ont été regroupés à la fin.

Table des matières

1 – La loi : ce qu'elle n'est pas ; quelle est la règle de conduite du chrétien....1
2 – Jonas....14
3 – La mer d'airain – 2 Chroniques 4....17
4 – Le tribunal de Christ....19
5 – Sophonie....21
6 – Remarques sur l'Apocalypse....23
Chapitre 1....23
Chapitre 2....30
Versets 1-7....30
Éphèse....31
Smyrne....33
Pergame....35
Thyatire....37
Chapitre 3....40
Sardes....40
Philadelphie....43
Laodicée....48
NOTE....51
Chapitre 4....52
Chapitre 5....57
Chapitre 6....63
Chapitre 7....71
Chapitre 8....78
Chapitre 9....84
Chapitre 10....88
Chapitre 11....94
Chapitre 12....102
Chapitre 13....109
Chapitre 14....124
Chapitre 15....130
Chapitre 16....134
Chapitre 17....138
Chapitre 18....144
Chapitre 19....149
Chapitre 20....156
Chapitre 21....174
Chapitre 22....183
7 – Le jour des propitiations – Lévitique 10:1-2 ; 16....191
Notes explicatives....193
Résumé....196
8 – La charité....196
9 – Joël....199
10 – La captivité de Juda à Babylone....201
11 – Les Captifs de retour à Jérusalem....204
Esdras 1-4....204
Esdras 5-6....205
Esdras 7-10....206
12 – Le cantique de Salomon....208
Chapitre 1....208
Chapitre 2....226
Chapitre 3....238
Chapitre 4....241
Chapitre 5....253
Chapitre 6....262

Chapitre 7....269
Chapitre 8....275
13 – Correspondance....277
14 – Du maintien de la vérité telle qu'elle est révélée....278
15 – Abdias....283
16 – Psaume 84....285
17 – Les faux appuis jugés....287
18 – Notes sur le Psaume 1....288
19 – Fragments et pensées....289
20 – Poésies et cantiques....292
Oh ! Jésus, quand je pense à toi....292
Pour nous, chrétiens, oh ! quel bonheur....293

1 – La loi : ce qu'elle n'est pas ; quelle est la règle de conduite du chrétien

Mon cher frère – Je ne suis pas fâché de savoir, d'une manière un peu précise, quelles sont les vues de ceux qui soutiennent que la loi est la règle de conduite du chrétien, et par quels arguments ils appuient leur opinion. Je désire examiner ce sujet, dont l'importance est grande, en dehors de toute idée de controverse et avec tout le calme possible. Je tiens compte ou je veux tacher de le faire, des formes théologiques de la pensée. Enseigné moi-même exclusivement par l'Écriture, une foule d'expressions qu'on n'y trouve jamais me paraissent étranges, tandis qu'elles sont à la base même des habitudes d'esprit de ceux dont j'ai à considérer ici les vues. C'est ainsi, par exemple, que les expressions : « la loi morale » – « la justice de Christ », ne se rencontrent jamais dans l'Écriture. Mais il nous faut admettre ces habitudes et ces expressions théologiques, voir jusqu'à quel point elles sont scripturaires quant au fond, et tenir ferme le fond, tout en préférant les manières de s'exprimer scripturaires qui sont sûrement plus claires et meilleures. Je ne doute pas que l'usage d'expressions non scripturaires est le fruit et la cause d'habitudes d'esprit non scripturaires ; et, d'un autre coté, il n'est pas bon de compromettre des vérités réelles, en disputant sur les mots qui les expriment. Le mot « Trinité » ne se trouve pas dans l'Écriture, l'expression « justifié seulement par la foi », ne s'y trouve pas non plus. Cependant je n'ai pas besoin de les justifier auprès de vous, comme expressions humaines de vérités essentiellement fondamentales. Je n'ai pas de termes meilleurs, et je me sers de ceux que je trouve communément employés, pour exprimer ce que je crois du plus profond de mon âme ; et je ne voudrais point m'exposer à ébranler la foi de ceux qui retiennent ferme la vérité exprimée par ces mots, en disputant sur les mots par lesquels des milliers de saints l'ont exprimée avant moi. De même pour le mot « Personne », appliqué à la divinité. Il n'est point scripturaire, mais je ne trouve pas de mot meilleur pour désigner un être qui envoie, qui est envoyé, vient s'en va, veut, distribue et accomplit des actes distincts. Le Père envoie le Fils, le Fils n'envoie pas le Père. Je doute que qui que ce soit me fournisse un terme meilleur que celui dont se sont revêtues pendant des siècles les profondes et divines convictions de la foi chez les saints. Si quelqu'un fait la guerre au mot dont on s'est toujours servi pour exprimer une vérité sans en avoir un meilleur, je crains un peu que ce soit à la vérité que ce terme porte avec lui qu'il fait réellement la guerre. Je dis cela pour que vous soyez bien convaincu que je ne cherche point à ébranler quelque âme simple, en soulevant des difficultés capricieuses sur des mots, ou par répulsion pour des expressions nées et en usage dans les écoles. Si un serviteur de Dieu cherchait simplement à insister sur le caractère dangereux de ce que l'on nomme vulgairement antinomianisme, mal qui consiste à se servir de la liberté comme d'un voile pour la méchanceté – et nous savons par l'Écriture que la chair est parfaitement, capable de le faire – certainement il ne m'aurait pas pour adversaire. Si on appuyait fortement sur la piété comme étant le fruit d'une foi vivante, et qu'on donnât à cela le nom de morale, je pourrais regretter le vague d'une phraséologie non scripturaire ; ainsi que le défaut de vue et de puissance spirituelles qu'il y a, à ne pas faire de Christ la substance même de l'enseignement moral aussi bien que de l'enseignement doctrinal, comme l'Écriture le fait sûrement d'une manière si bénie ; mais quant au fond du sujet, je crois pouvoir dire que je m'associerais cordialement au but poursuivi. De semblables exhortations ont leur place et leur nécessité. Qu'un chrétien doive marcher conformément aux préceptes du Nouveau Testament, et à toute la lumière divine qu'il peut retirer pour sa conduite, de l'Ancien, soit des dix commandements, soit de tout autre partie, c'est ce qu'aucun chrétien conséquent et droit ne saurait nier un seul instant. Je ne pourrais reconnaître comme chrétien quelqu'un qui le nierait. Je puis ne pas le juger, lui, mais je suis tenu de juger ses principes. Mais je suppose que de tels cas sont rares, si même il s'en trouve : toujours est-il sûr que cette manière de voir n'aurait ni mon appui ni le vôtre. Il est superflu de s'y arrêter davantage, sauf pour la rejeter comme étant entièrement mauvaise et n'ayant rien de chrétien.

C'est un des caractères qui distinguent l'hérésie de tout progrès dans la vraie connaissance divine, que ce dernier retient toujours ferme le fondement moral, la différence entre le bien et le mal, immuable et fixe, comme il l'est dans la nature divine et dans la parole révélée. L'hérétique, au contraire, en fait peu de cas, ou le perd de vue. Cela est montré d'une manière remarquable en Romains 2:6-10, au début d'une épître qui traite de la justification sur le principe de la foi et de la grâce, avec tant d'étendue et d'une manière si méthodique et si bénie. L'Apôtre ne s'arrête pas à rechercher là comment on peut arriver au bien, et n'a garde d'affaiblir les principes fondamentaux par des explications ayant pour but de prouver leur accord avec d'autres doctrines, et qui ne feraient que leur ôter de leur force. D'autres passages peuvent nous enseigner et le font, je n'en doute certes pas, et nous avons à les comparer soigneusement ; mais celui-ci nous présente la grande vérité dans sa fermeté immuable et inaltérable, fondée sur la nature de Dieu et la responsabilité de l'homme. Les divines *fines bonorum et malorum*[1], si je puis me servir d'une expression païenne, ne doivent pas être franchies. Je puis bien voir que, en moi-même, dans mon état de nature, je dois être condamné sur ce fondement, et qu'il me faut réfugier dans l'espérance placée devant moi ; je puis voir qu'il me faut trouver une vie qui persévère dans les bonnes œuvres telle qu'elle est demandée ici, trouver aussi la justice en Christ, et que je ne puis les trouver nulle part ailleurs ; tout cela, je puis bien le voir, mais l'immuable justice est là qui le rend absolument nécessaire. Il faut que je trouve cette vie et cette justice, de quelque inexprimable degré que la grâce et la gloire que je trouve dépassent la mesure de la responsabilité, qui m'a forcé de les trouver. Jamais ces vérités-ci ne détruiront ni n'affaibliront celle-là.

[1] la fin des biens et des maux. *(Éd.)*

Ce que j'objecte à la manière dont on parle de la loi morale, partout où les chrétiens sont placés sous la loi, ne tient point au maintien des obligations morales car elles sont parfaitement justes, mais à ce que, par l'usage que l'on fait de l'expression loi morale, et la manière dont ensuite on l'applique à la loi dans le sens que l'Apôtre en parle, l'enseignement de l'Apôtre est entièrement perverti et mis de côté, et cela dans les points pratiques les plus importants. Et comme ceci me mène à quelques vérités capitales, je désire reprendre la question, ce que je ne ferais pas s'il ne s'agissait que de controverse.

Si, en parlant de la loi j'emploie l'expression de *loi morale* (ce que l'Écriture ne fait point), je présente, par l'expression même, comme une chose fatale, le fait d'en être délivré. Pourtant, Paul déclare que le chrétien est délivré de la loi. Si je fais de la loi une loi morale, comprenant là-dedans les préceptes du Nouveau Testament et toute la moralité qui se trouve dans le cœur et dans la conduite, dire qu'un chrétien en est délivré, c'est une chose absurde ou bien le fait d'une méchanceté monstrueuse. Certainement ce n'est point là le christianisme. Marcher d'une manière conforme à la volonté divine, et cela dans l'esprit d'obéissance aux commandements, c'est à la fois la joie et le devoir d'un cœur renouvelé. Je dis obéissance aux commandements. Il y en a qui s'effraient de ce mot, comme s'il devait affaiblir l'amour et l'idée d'une nouvelle création. L'Écriture ne s'en effraie pas. L'obéissance à quelqu'un que l'on aime, et l'observation de ses commandements, sont la preuve de cet amour et font les délices de la nouvelle nature. Lors même que je pratiquerais toujours le bien, si je n'agissais pas dans l'esprit d'obéissance je ne ferais rien de bon, parce que ma véritable relation et ma relation de cœur avec Dieu seraient laissées entièrement de côté. C'est ici l'amour que nous gardions ses commandements. Nous sommes sanctifiés par l'obéissance de Christ, Christ lui-même dit : « Le chef du monde vient ; et il n'a rien en moi ; mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais. » Son acte d'amour le plus éclatant est son acte le plus éclatant d'obéissance.

Mais c'est justement la raison pour laquelle il est si fatal, si pernicieux de mettre le chrétien sous la loi, de changer les termes de l'Écriture pour d'autres, et de parler de la loi morale comme si elle était donnée pour règle de conduite ; et parce qu'on n'a pas de passage où soit employée l'expression de *loi morale*, de citer les déclarations de Paul relativement à la loi, de laquelle il déclare que nous sommes délivrés, en Insistant sur cela comme l'un des points principaux de son enseignement. Il ne dit pas simplement, en effet, que nous ne sommes point justifiés par les œuvres (*cependant nous le serions si la loi morale était gardée*, et il l'affirme ainsi : « Ceux qui accomplissent la loi seront justifiés »), mais que nous *en sommes délivrés*. Un chrétien en est délivré, parce qu'elle est d'un effet ruineux toutes les fois qu'elle s'applique aux hommes en état de chute. Et ce n'est pas évidemment de la loi cérémonielle que cela est vrai, car l'homme pouvait l'accomplir quelle qu'elle fût. C'est la loi morale qui est ruineuse dans ses effets pour tout fils d'Adam déchu. Mais est-ce la moralité qui est ruineuse, ou l'obéissance aux préceptes de Christ ? Ce serait un blasphème de le dire, et abominable pour tout cœur chrétien. Mais c'est de la loi que l'Apôtre déclare que ce qui était donné pour la vie a été trouvé pour lui être pour la mort, Romains 7. Elle est un ministère de mort, et un ministère de condamnation, 2 Corinthiens 3:7-9. Tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi – et ce ne sont pas des œuvres mauvaises – sont sous la malédiction, Galates 3:10. En d'autres termes, dans l'enseignement de l'Apôtre, la loi signifie tout autre chose qu'une règle ou une mesure de conduite. Elle est un principe d'après lequel Dieu en agit avec les hommes, et qui les détruit et les condamne nécessairement.

Telle est la manière dont l'Esprit de Dieu fait usage de la loi. Dans l'enseignement chrétien, il ne place jamais les hommes sous elle, mais il montre soigneusement, au contraire, comment ils en sont délivrés, et ne sont plus sous elle. Jamais, non plus, l'Écriture ne songe à dire : Vous n'êtes pas sous la loi d'une certaine manière, mais vous y êtes d'une autre ; vous n'y êtes pas pour ce qui regarde la justification, mais vous y êtes envisagée comme règle de vie. Elle affirme que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce ; que si vous êtes sous la loi vous êtes condamnés et sous une malédiction ; car il faut qu'elle ait toute sa force et son effet propre. Remarquez qu'elle la présente comme un principe en contraste avec la grâce. Mais on me dira peut-être : Vous êtes injuste à notre égard, en prétendant que nous tenons qu'un chrétien est sous la loi. Je réponds en demandant comment peut être obligatoire une chose sous laquelle on n'est pas, dont on est délivré. Non, l'Apôtre a grand soin d'insister sur ceci, que la loi est bonne et que ce n'est pas la faute de la loi si nous sommes condamnés dans le cas où nous avons à faire avec elle ; mais il déclare avec autant de soin que nous le sommes si c'est réellement le cas ; et que, de fait, nous en sommes délivrés : il ajoute que si nous sommes conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi. Il s'en sert pour exprimer un principe, une manière d'agir de la part de Dieu en contraste avec la grâce. C'est dans ce sens qu'il parle de la loi.

Je le répète, l'Écriture apporte le plus grand soin à faire voir que nous sommes délivrés de la loi en tant que ministère de mort et de malédiction, et à déclarer que nous ne sommes pas sous elle. Prenez le terme de loi morale, et parlez comme saint Paul, et voyez où vous nous amènerez. Mais pour que cela soit bien devant nos yeux, je citerai quelques passages qui montreront que ce n'est pas un sujet de peu d'importance, ni une assertion exagérée que ce qui est exprimé par ces paroles : « Tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous la malédiction. » « La loi est intervenue, afin que l'offense abondât. » Remarquez cette expression, est intervenue (*pareisêlthé*). C'était un principe, un système, une manière d'agir qui survenait. « Le péché n'aura pas d'empire sur vous parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce. » « L'aiguillon de la mort c'est le péché, et la puissance du péché, c'est la loi. » – « Or, moi, étant autre fois sans loi, je vivais ; mais le commandement étant venu, le péché a repris la vie, et moi je mourus. » Est-ce de la loi cérémonielle que l'Apôtre parle ? Loin de là, il parle de la loi dans sa nature et son essence morales. Je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, dit-il, si la

loi n'eut dit : Tu ne convoiteras point. Et, après avoir affirmé que le péché n'aurait point d'empire sur nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, il ajoute aussitôt : « Quoi donc ! pécherons-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce ? » faisant voir par là qu'il ne s'agit nullement ici de l'introduction de la loi cérémonielle. Et ce n'est pas non plus de la justification qu'il parle, mais du service du péché. Non, il traite toute la question de la loi d'une manière qui non seulement est tout à fait différente de celle dont la traite en général le parti évangélique dans son enseignement, mais qui lui est même complètement opposée. Je continue : « le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toute convoitise. » « Le péché, afin qu'il parût péché m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché fût rendu par le commandement excessivement pécheur. » S'agit-il de la loi cérémonielle ? Ou bien n'est-ce pas plutôt un principe sur lequel Dieu plaça l'homme « quatre cent trente ans après la promesse », et qui « fut ajouté à cause des transgressions, jusqu'à ce que vînt la semence à laquelle la promesse est faite. » Mais maintenant la semence à laquelle la promesse fut faite est venue, et « désormais nous sommes délivrés de la loi. » Ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu l'a fait d'une autre manière. Je désire montrer un peu ici comment cette délivrance de la loi n'autorise nullement le péché. Ce que je cherche à faire voir, c'est que l'Écriture traite la question de la loi d'une manière bien différente de celle que j'examine. Avant que la foi vînt, nous étions gardés sous la loi. Mais depuis que la foi est venue nous ne sommes plus sous le conducteur (le pédagogue). Si l'héritage est sur le principe de la loi, il n'est plus sur le principe de promesse, mais Dieu a fait le don à Abraham par promesse. La loi a été ajoutée. De plus s'il avait été donné une loi qui eut le pouvoir de vivifier, en réalité la justice serait sur le principe de la loi. « Mais l'Écriture a renfermé toutes choses sous le péché. » – « Pour moi, dit l'Apôtre, par la loi je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu. » – « Si je suis conduit par l'Esprit, je ne suis pas sous la loi. » « Vous êtes morts à la loi par le corps de Christ, pour être à un autre. » – « Elle est le ministère de la mort écrit en lettres, empreint sur des pierres. » S'il était permis de considérer la loi comme la loi morale qui oblige un chrétien, comment l'Apôtre pourrait-il dire : « C'est pourquoi, mes frères, vous aussi, vous êtes morts à la loi par le corps de Christ ? » Ne serait-ce pas faire Christ ministre de péché, ainsi que l'exprime saint Paul ? Et qu'on n'essaie pas de dire qu'il parle de la justification par des œuvres de loi. Il ne fait rien de semblable. Voici ses paroles : – Vous êtes morts à la loi par le corps du Christ pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que vous *portiez du fruit pour Dieu*. Être mort à la loi, est le véritable moyen de porter du fruit. De Même, dans l'Épître aux Galates. Pour moi, par la loi, je suis mort à la loi, afin que *je vive à Dieu*. Si je veux porter du fruit et vivre à Dieu, il faut que je sois mort à à la loi. La loi est un principe sur lequel nous ne pouvons pas plus vivre à Dieu qu'être justifiés. Sans doute il est impossible que nous soyons justifiés par des œuvres de loi, mais il y a beaucoup plus encore. La loi nous condamne positivement si nous sommes sous elle. Elle « produit de la colère. » Elle ne saurait donner la vie, mais cela n'est pas tout. Elle est un ministère de mort – est trouvée être pour la mort. Elle est « la puissance du péché. » Par elle le péché, à qui elle fournit occasion pour cela, produit en nous toute convoitise – portant du fruit pour la mort. Les passions des péchés sont par la loi : enfin, elle rend le péché excessivement pécheur. Tout cela est-il enseigné par l'Écriture, ou non ? Alléguera-t-on que c'était là l'effet de la loi, hors de Christ et avant Christ ? Mais que le lecteur se souvienne que l'Apôtre a écrit à des chrétiens et qu'il raisonne contre une tendance et des efforts qui assiégeaient partout les chrétiens en vue de les placer sous l'obligation de garder la loi *après la venue de Christ*. Il montre l'effet de la loi pour quiconque l'a prise dans la pensée de satisfaire aux obligations qu'elle impose, lorsque déjà il était chrétien, et il déclare que pour lui, qui avait été sous la loi, il en était délivré, et qu'elle était destinée uniquement à servir de pédagogue jusqu'à ce que la foi vînt ; mais que la foi étant venue, on n'était plus sous elle. Le sujet qu'il traite toujours, c'est la loi dans sa nature[2] ou spécialement la tentative de placer les gens sous l'obligation de l'observer après qu'ils avaient déjà reçu la foi. La loi a sa portée à elle, son effet propre.

Ceci m'amène au texte constamment cité : « Au contraire, nous établissons la loi. » Et ici, je voudrais vus prier de peser ce que j'avance. J'affirme, conformément à l'Écriture, que la loi doit avoir toujours son effet tel qu'il est présenté dans la Parole de Dieu, toujours nécessairement, sur quiconque est placé sous elle, mais que cet effet est toujours, selon l'Écriture, la condamnation et la mort, et rien d'autre, sur un être en qui il se trouve une convoitise ou une faute ; qu'elle ne connaît pas de miséricorde, mais prononce la malédiction contre quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui y sont écrites ; et que quiconque est sur le principe des œuvres de loi est sous la malédiction. Or, de fait, le chrétien, comme homme, a le péché en lui, et hélas ! il manque ; et si la loi s'applique à lui *il* est sous la malédiction, car elle prononce la malédiction contre quiconque pèche. Est-ce que par là j'affaiblis son autorité ? je la maintiens, au contraire, et l'établis de la manière la plus complète. Je demande si vous avez à faire avec la loi : dans ce cas vous êtes sous la malédiction. Pas moyen d'échapper, point d'exemption. Il faut que son autorité et ses droits soient maintenus, que ses justes exigences soient remplies. Avez-vous manqué ? Oui, certainement, vous avez manqué. Vous êtes alors sous la malédiction. Non répondez-vous ; mais je suis chrétien : la loi m'oblige encore, mais je ne suis pas sous une malédiction. Est-ce que la loi n'a pas prononcé une malédiction contre celui qui vient à manquer ? Oui, elle le fait. Comment ! vous êtes sous la loi, vous avez failli, et vous n'êtes pas maudit dit après tout ! Dans ce cas l'autorité de la loi *n'est* pas maintenue ; car vous êtes sous elle, elle vous a maudit, et vous n'êtes point maudit. Tandis que si vous tenez ce langage : *j'étais* sous la loi, et j'ai manqué ; mais Christ est mort et a porté la malédiction qu'elle prononçait ; et maintenant, comme racheté je suis sur un autre fondement, et ne suis plus sous la loi, mais sous la grâce : alors l'autorité de la loi *est*

[2] Le lecteur qui connaît le grec verra que, dans une multitude d'exemples ou l'expression « la » loi, semblerait se rapporter à la loi juive ; l'Apôtre parle de la loi comme d'un principe. De fait, ce n'est que dans le judaïsme que Dieu avait mis ce principe à l'épreuve, de sorte qu'au fond cela revient au même.

maintenue. Mais si, après que Christ est mort et ressuscité, et que vous êtes en Christ, vous êtes placé *de nouveau* sous la loi, et que vous manquiez, et ne soyez point maudits, son autorité est détruite, car elle prononce une malédiction, et vous n'êtes nullement maudit. L'homme qui place un chrétien sous la loi, détruit l'autorité de la loi, ou bien il met le chrétien sous la malédiction ; car nous bronchons tous en plusieurs choses. Il s'imagine qu'il établit la loi, au lieu qu'il détruit son autorité. Celui-là seul établit pleinement l'immuable autorité de la loi, qui déclare qu'un chrétien n'est absolument pas sous elle, et que par conséquent il ne saurait être atteint par sa juste et sainte malédiction.

Je montrerai, par l'Écriture, avant de clore ces pages, quelle est la mesure de la conduite chrétienne. La seule chose que je désire faire remarquer maintenant, c'est que, de fait, ce dont nous avons tout particulièrement besoin, ce n'est pas tant la règle du bien et du mal, quoique elle soit très utile, très nécessaire et fort à sa place, comme un motif, et de la puissance pour notre nouvelle nature. La loi ne fournit ni l'une ni l'autre de ces deux choses. L'Écriture déclare qu'elle sert d'occasion au péché pour produire en moi la convoitise, que les passions des péchés existent par elle, qu'elle est la puissance du péché, et que le péché n'aura pas d'empire sur moi, parce que je ne suis pas sous la loi, mais sous la grâce. Mettez sur une table un vase renversé : qui est-ce qui s'en occupera ? Dites, « personne ne doit savoir ce qui est placé dessous : » qui ne désirera le savoir ? La loi donne occasion à la convoitise. Que seulement on veuille se souvenir que l'Apôtre parle de la loi, de son effet sur *quiconque* est sous elle, et *particulièrement* sur les chrétiens qui prennent cette place après être devenus chrétiens ; et qu'il ne traite pas simplement (quoiqu'il le fasse d'une manière complète) de la justification par la loi, mais de son effet propre, qu'elle a nécessairement et dans tous les cas, et la question sera bientôt décidée si l'Écriture fait autorité.

Mais de quelle manière un homme consciencieux est-il délivré de la loi sans qu'il en résulte quelque tolérance pour le péché ? Premièrement, ceux qui pèchent sans la loi périront sans la loi, de sorte qu'il ne s'en trouverait pas mieux en mettant la loi de côté dans le but de pécher impunément. Secondement, la loi n'est pas un secours contre le péché. D'après l'Apôtre, c'est parce que nous *ne sommes pas sous* la loi mais sous la grâce que le péché n'a point d'empire sur nous. Qu'est-ce donc qui délivre du péché et de la loi ? C'est la mort, et la nouveauté de vie dans la résurrection. Nous sommes en Christ, non en Adam. Voyons d'abord l'effet légitime de la loi, car elle est bonne, si quelqu'un en use légitimement. Elle condamne les péchés ; mais, connue dans sa puissance spirituelle, elle fait davantage : elle condamne le péché. En premier lieu, elle condamne toute transgression de ses propres commandements. Ici pour ce qui est de la conduite extérieure, un homme comme saint Paul peut éviter de lui donner prise sur sa conscience ; mais connue dans sa spiritualité, elle condamne la convoitise. Mais j'ai des convoitises. Néanmoins je vois que la loi est juste : je me condamne moi-même. Ella juge le travail de ma nature produisant la convoitise, *mais elle n'en donne pas une nouvelle*. Elle condamne ma volonté, réclamant une obéissance absolue comme due à Dieu ; et si ma volonté est pour le bien, je découvre que sous la loi je n'ai pas de puissance pour l'accomplir. Je ne trouve pas le moyen d'accomplir ce qui est bon. Actes, convoitises, volonté, tout ce que je suis moralement, est jugé et condamné à la mort, et je n'ai point de force pour accomplir le bien. Tel est l'effet que produit la loi sur un homme quand elle a prise dans la conscience. Elle me tue. Quant à ma conscience sous la loi, je suis mort devant Dieu. Mais la loi s'applique à l'homme comme enfant d'Adam vivant dans la chair. Sous ce rapport elle me condamne et produit la mort en moi parce que je suis tel. À ce titre, je suis mort sous elle ; et il en résulte que ce à quoi elle s'appliquait est mort sous son efficace, et qu'elle n'a plus d'application. Un homme est mis en prison pour vol ou pour meurtre ; il y meurt ; la loi ne peut plus rien, car c'en est fait de la vie sur laquelle elle avait puissance. Par la loi, je suis mort à la loi afin que je vive à Dieu. Eu égard à ma conscience devant Dieu, la m'a tué ; elle ne peut rien faire de plus.

Mais il y a plus encore, parce que je suis arrivé à l'intelligence de tout cela en étant chrétien, et qu'autrement je ne pourrais le voir ni en raisonner ainsi. De là vient que je suis mort à la loi *par le corps de Christ*. La mort sous la sentence de laquelle la loi m'avait placé dans ma conscience, est tombé sur un autre ; Je suis mort en Lui, en Christ, de cette manière le péché a été ôté de ma conscience. Si la mort fût tombée sur moi, ma part eût été la misère éternelle. Mais Christ ayant pris cette place, c'est l'éternel amour, parce que Christ est mort et que je l'ai reçu réellement dans mon cœur comme vie ; et il est réellement ma vie, lui qui mourut pour moi et ressuscita ensuite. Je vis par la vie de Celui qui est un esprit vivifiant ; et par conséquent, j'ai le droit, et j'y suis obligé, de me tenir moi-même pour mort, puisque celui en qui je vis a souffert la mort. C'est sur ce fondement que l'apôtre appuie tous ses raisonnements et toutes ses exhortations relativement au péché et a la loi. Il considère le chrétien comme mort et ensuite ressuscité parce que sa vie véritable, son « moi » la vie qu'il a reçue et dans laquelle il vit en tant que chrétien c'est Christ qui mourut et qui de nouveau est en vie. Après avoir dit « pour moi, par la loi je suis mort a la loi », il ajoute : « Je suis crucifié avec Christ, mais je vis ; non plus moi, mais Christ vit en moi. ». « Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi établissez-vous des ordonnances, comme si vous étiez encore en vie dans le monde. » – Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu.

Voyons de quelle manière il applique cette doctrine au péché et a la loi. En Romains 5, il avait appliqué la résurrection à la justification. Christ (4:25) a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification. C'est une justification, accompagnée de la vie ; nos péchés ne sont pas simplement ôtés, mais nous sommes placés dans une position entièrement nouvelle d'acceptation devant Dieu. Cette connexion de la vie, de la puissance de la vie en Christ, avec la justification en ce même Christ qui est ressuscité après être mort pour nous, est ce qui (et non point la loi) assurait ainsi la piété dans la doctrine de l'Apôtre, 6:2. « Nous qui sommes morts au péché, comment y vivrons-nous encore ? » Nous ne le pouvons si nous y sommes morts. Or, telle est notre position en

Christ, mort et ressuscité, et bien réellement notre position puisque nous avons une vie entièrement nouvelle en Christ qui est notre vie. « Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché ; car celui qui est mort est quitte du péché. » Il montre ensuite comment Christ est mort et ressuscité et comment il vit à Dieu ; puis il ajoute : « Vous aussi tout de même, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. » – « Que le péché » continue-t-il « ne règne dons point dans votre corps mortel », ajoutant ce que j'ai déjà cité, « car le péché n'aura pas d'empire sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce. » Il fait allusion alors à l'abus que la chair voudrait faire de cette doctrine ; mais au lieu d'insister sur la pensée que la loi morale les obligeait, il leur fait voir qu'ils sont affranchis du péché et asservis à Dieu et à la justice, et qu'ils ont à livrer leurs membres comme esclaves à la justice pour la sanctification. C'est donc en vertu du fait que nous sommes morts et que nous vivons dans la vie de Christ, que nous sommes affranchis du péché.

Dans le chapitre 7, il applique la même vérité à la loi avec plus de soin encore. Vous ne pouvez, dit-il, et il insiste là-dessus, avoir deux maris en même temps. Vous ne pouvez être obligés à Christ et à la loi. Bien ; mais, de quelle manière l'homme placé sous la loi en peut-il être délivré ? Ce sera en mourant à ce à quoi il était tenu. La loi, n'avait de droit sur l'homme que comme vivant dans la vie d'un enfant d'Adam. La loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit mais je suis mort à la loi par le corps de Christ ; le lien qui m'obligeait a la loi a pris fin d'une manière absolue, complètement et nécessairement ; car la personne est morte, et que la loi n'avait d'autorité sur elle qu'aussi longtemps qu'elle vivait. De là vient que Paul dit, dans un langage plein de force et de simplicité : *lorsque nous étions dans la chair,* les passions des péchés lesquelles sont par la loi. La loi s'applique à l'homme dans la chair ; mais nous sommes morts, nous ne sommes pas dans la chair. *Quand* nous y étions, elle s'appliquait à nous : elle s'appliquait à la chair, excitait le péché, et condamnait le pécheur. Mais il est mort sous son action lorsqu'il était placé sous elle – mort sous son effet dans la personne de Christ, et désormais il vit délivré d'elle, en possession d'une nouvelle vie, laquelle est Christ ressuscité, en dehors à toujours de la portée de la loi et de la condition qu'elle concerne. Il n'est point lié à l'ancien mari ; la mort a rompu le lien, sa propre mort et sa crucifixion en Christ ; car il a reconnu que c'était sa portion comme pécheur. Il est maintenant marié à un autre, savoir, à Christ qui est ressuscité d'entre les morts, afin de le rendre afin de la rendre capable de porter du fruit pour Dieu. *Il n'est point dans la chair,* mais dans l'Esprit, si l'Esprit de Dieu habite en lui ; si non, il n'est point en Lui.

Oui, direz-vous, mais la chair est encore là, bien que le chrétien ait le droit, et qu'il doive le faire, de se tenir lui-même pour mort ; et, en conséquence, il a besoin de la loi, non point pour ôter le péché, mais pour faire qu'il n'ait pas d'empire. Je réponds par ces paroles déjà plusieurs fois cités : « Le péché n'aura pas d'empire sur vous, parce que vous *n'êtes pas* sous la loi. » Quand j'étais dans la chair, la loi était pour le péché l'occasion d'opérer dans mes membres. Or, je suis mort dans la chair et la loi ne peut aller au-delà de la mort. La piété se trouve dans la vie nouvelle qui vit par la foi du fils de Dieu. C'est le fait béni et dont j'ai conscience, que je suis mort en Christ et que je suis en *Lui*, de telle sorte que je suis plus du tout dans la chair, mais que je l'ai, Lui, pour ma vie, qui est la voie scripturaire de la piété, de la justice avec son fruit en sanctification, et non point le fait d'être sous la loi. Vivre dans un Christ ressuscité comme quelqu'un qui a été mis par la mort hors de la portée de la loi, voila la vie chrétienne. *La mesure de cette marche, c'est Christ, et rien d'autre.* Celui qui dit qu'il demeure en Lui, doit lui-même aussi marcher comme Il a marché. Consultons l'Écriture sur ce point, la règle scripturaire de la conduite. Je viens de la donner. Nous devons marcher comme Christ a marché. Il est encore écrit : « Il nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces. » Il est à la fois la vie, le motif, et aussi le modèle ; il vit en nous et la vie que nous vivons dans la chair nous la vivons par la foi en Lui. Il a foulé le sentier avant nous. Il est tout, et en *tous*. C'est comme contemplant en sa face découverte la gloire du Seigneur (2 Corinthiens 3) que nous sommes *transformés* dans la même image de gloire en gloire ; et ainsi Christ étant empreint dans le cœur par l'Esprit du Dieu vivant, nous devenons l'épître de Christ (2 Corinthiens 3) Et remarquez que cela est présenté comme faisant contraste avec la loi écrite sur des tables de pierre. Nous devons revêtir Christ, revêtir le nouvel homme. C'est là une chose qui va si loin qu'il est dit (1 Jn. 3) « Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous, et nous devons laisser nos vies pour les frères. » La loi ne connaissait pas de principe tel, ni une telle obligation. Est-ce la loi qui a fait que Christ est venu et a laissé sa vie pour nous ? Cet exemple ne démontre-t-il pas combien est fausse la pensée que la loi est la règle ou la mesure de notre conduite ?

À la vérité, il y a deux aspects dans la vie de Christ : l'obéissance de l'homme à la volonté de Dieu, à la loi si vous voulez, car Il est venu sous la loi ; et plus la manifestation de Dieu lui-même dans sa grâce et dans sa bonté. Mais ceci ce n'est point la loi ; c'est Dieu en bonté et non pas l'homme dans sa responsabilité : c'est une chose funeste de confondre les deux points de vue. Dira-t-on que nous ne sommes pas appelés, et que nous ne saurions l'être, à suivre Christ dans sa vie considérée sous son dernier aspect ? Je réponds nous sommes expressément appelés à le faire, et que nous ne le sommes jamais à le suivre sous la loi. Quant à ce dernier point l'Écriture déclare que si j'aime mon prochain comme moi-même, j'aurai accompli la loi, de sorte que je n'ai pas besoin d'être sous elle. Elle dit encore que si je marche selon l'Esprit, la justice de la loi sera accomplie en moi, et qu'ainsi sera effectué ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair. L'Esprit produira des fruits contre lesquels il n'y a point de loi. C'est une nature nouvelle, dirigée par l'Esprit, et formée par la parole, croissant en toutes choses jusqu'à la tête (Christ) – qui marche d'une manière digne du Seigneur. Les commandements de la loi ne produisent rien de pareil ; mais c'est en regardant par grâce à Christ que nous sommes transformés dans la même image. Mais dans cette marche, par laquelle il manifeste Dieu, Christ est expressément placé devant nous comme notre modèle. « Soyez imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et mar-

chez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés, et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacrifice a Dieu, en odeur de bonne senteur. » Nous sommes appelés à être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, et non point selon la loi. Nous sommes renouvelés en connaissance, selon l'image de celui qui nous a créés. Lisez la description de ce caractère : « Revêtez-vous comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité, vous supportant les uns les autres, et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre l'autre, comme aussi le Christ vous a pardonnés, vous aussi faites de même. » Si quelqu'un désire avoir un tableau complet de la vie chrétienne, de la vie en nous de Christ ressuscité,qu'il lise Colossiens 3:1-17.

Je crois que j'en ai dit assez et que j'ai fait assez de citations pour montrer la pensée de l'Écriture sur le point qui nous occupe, c'est-à-dire la manière dont elle envisage la loi, son action et ses effets, et aussi ce qu'elle enseigne sur la règle de conduite du chrétien comme quelqu'un qui est mort et qui est associé avec Christ ressuscité, et qui vit par lui. La loi est la mesure de la responsabilité de l'homme considéré comme tel vis-à-vis de Dieu. Elle est parfaite comme telle et pas davantage, et elle n'aurait pu être plus que la mesure de la marche de l'homme. Christ fut parfait en cela comme en toute chose ; mais il alla plus loin, et manifesta Dieu lui-même dans sa souveraine grâce et dans sa bonté ; et nous devons le suivre en cela, aussi bien que dans sa parfaite obéissance à Dieu. C'est lui, et lui seul, qui est notre modèle et notre exemple ; ce n'est rien d'autre. C'est lui et rien d'autre, qui est l'objet dans lequel le cœur a à se reposer, qui doit gouverner le cœur, et à la ressemblance duquel il doit se développer et croître. Il est le motif et le ressort de la conduite en nous, aussi bien que son parfait modèle, ce que la loi ne saurait être, car elle n'est pas la vie, ne la donne pas ni ne la nourrit.

Mais il se rattache à ce sujet d'autres points sur lesquels l'enseignement de ce que l'on nomme le parti évangélique me semble manquer en grande partie de l'appui de l'Écriture, et ne pas être d'accord avec ce qu'elle enseigne ; tout cela sur des sujets pratiques importants. Et d'abord, relativement à l'unité essentielle de l'Église dans tous les âges et sous toutes les dispensations. Que dans tous les temps, depuis la chute, un pécheur soit sauvé de la même manière, aucun chrétien ne saurait en douter un instant. Mais le salut n'est pas l'Église, ni l'Église le salut. Si on dit, ne faut-il pas *maintenant* qu'un homme appartienne à l'Église de Dieu pour être sauvé ? Je réponds, sûrement. Ce qui veut dire que, s'il est sauvé, il lui appartient parce que c'est l'ordre divin maintenant ; mais ce qui le sauve c'est Christ, et non pas l'Église. Christ sauvait un Juif, qui ainsi était sauvé ; mais il appartenait à Israël, qui était l'ordre de Dieu en ce temps-là, et n'appartenait pas à l'Église. La notion de l'Église juive, comme on parle, n'a rien absolument de scripturaire. Tout autant qu'un individu était sauvé, toujours il était sauvé par Christ ; mais ce n'est point cela qui constituait l'assemblée. Il n'y a eu jamais d'Église juive. Il a existé une nation juive, et l'homme qui était appelé par la grâce en tant que juif appartenait à cette nation par la foi et était tenu d'y demeurer attaché. Maintenant il n'y est point tenu, parce que dans l'Église il n'y a ni Juif ni Grec. Un homme était Juif par le fait de la naissance, et quand il était circoncis c'était un Juif en communion régulière. L'Église, au contraire, même envisagée simplement dans sa profession extérieure, est debout par la foi ; jamais elle n'est composée de branches naturelles. Dans la position qui leur avait été désignée de Dieu comme Juifs, ils n'étaient pas debout par la foi. Une église juive est une fausseté ; rien dans l'Écriture n'en autorise l'idée. Christ s'est donné pour la nation, mais il ne s'est pas donné pour la nation seulement, mais aussi afin de rassembler en un les enfants de Dieu dispersés, et c'est là ce qui a formé l'Église. L'Église ou l'assemblé, est le rassemblement de « ceux qui devaient être sauvés ». Cela n'avait jamais lieu dans le judaïsme. L'unité des Juifs était une unité nationale, et pas autre chose. Ils étaient un peuple saint par leur vocation comme peuple. Quand le christianisme fut fondé, le Seigneur ajouta à l'Église ceux qui devaient être sauvés : il ne fit jamais cela auparavant. C'était là l'Église, l'assemblée de Dieu dans le monde. Auparavant si un Juif venait à croire, il n'était ajouté à rien, c'était un Juif pieux, au lieu d'être un Juif impie, mais il appartenait à ce quoi il appartenait avant : il n'y avait rien à quoi il fût ajouté par la foi. Nous, nous sommes baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps. Mais il est déclaré positivement que le baptême du Saint Esprit a eu lieu après l'ascension de Christ, en un mot, le jour de la Pentecôte.

Pour ce qui est de l'Église invisible, c'est une idée qui n'est ni scripturaire ni saisissable. Elle fut inventée notamment par saint Augustin dans le but de concilier la triste corruption de l'Église professante, avec la fidélité et la piété nécessaires a un vrai chrétien. Une ville située sur une montagne ne peut point être cachée : vous êtes la lumière du monde. Qu'est la valeur, l'utilité d'une lumière invisible, d'une Église sous un boisseau ? Il n'existe pas de *communauté* dans l'Église invisible. Que l'Église soit devenue invisible, je l'admets pleinement, mais je l'admets comme fruit du péché de l'homme. Dans tous les cas, cela ne s'applique point au judaïsme. Dans ce système, la nation – les enfants de Jacob – constituait le corps visible public, et que Dieu entendait être tel ; et jamais les individus saints (croyants) n'étaient rassemblés d'une autre manière. Dans le christianisme fis le furent. Christ s'est donné lui-même pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés. S'ils étaient rassemblés avant comme une Église – une assemblée, comment pouvait-il rassembler ce qui était dispersé ? Pourtant l'Écriture le déclare, Christ s'est donné lui-même pour rassembler les enfants de Dieu qui étaient dispersés. Ils étaient enfants de Dieu, mais ils ne formaient point une Église, une assemblée. Ils étaient dispersés, et Christ vint introduire un autre état de chose. S'ils formaient déjà auparavant une Église rassemblée comment Christ vint-il pour rassembler les dispersés ? Si cela signifie que Christ devait sauver en un corps tous les rachetés à la fin du temps, alors ils ne furent jamais dispersés. Mais dans ce passage, la nation est mise en contraste avec les enfants de Dieu, et Christ vint pour changer cet état de choses, pour rassembler les enfants de Dieu dispersés, en d'autres termes pour fonder l'Église, l'assemblée. C'est pour cela qu'il dit : « sur ce rocher » – la confession qu'il était le Fils du Dieu vivant – « je *fonderai* mon assemblée ». Avait-il fait cela avant qu'il eût été confessé, et qu'il pût l'être, que

Jésus était le Fils du Dieu vivant ? Tant Christ que les apôtres parlent de l'Église et du rassemblement des enfants de Dieu comme d'une chose distincte et nouvellement introduite. Tous les raisonnements relatifs a une prétendue Église juive prennent leur source dans un christianisme judaïsant, où reposent sur l'idée entièrement fausse, que, parce qu'on est sauvé de la même manière, on forme une communauté visible, et même la même communauté. Mais pourquoi cela ? Les hommes pouvaient être sauvés sans former une communauté. L'individualité est tout aussi importante que la communauté ; plus encore quand il s'agit de choses divines. La conscience et la foi sont toutes deux individuelles, l'adoption est individuelle. Les Juifs formaient une communauté, mais non de personnes sauvées ; c'était une communauté nationale des fils de Jacob. L'Église constitue une communauté, mais en aucune manière une communauté de même espèce, qu'il s'agisse de simple profession ou de réalité : elle est debout par la foi. Le salut individuel n'implique nullement l'existence d'une communauté, et il peut y avoir communauté religieuse sans que le salut soit nécessairement impliqué. Telle était la nation juive.

Toute la théorie sur laquelle repose l'idée d'une Église ayant existé dans tous les âges et sous toutes les dispensations, est complètement fausse. Les faits manquent également. Jusqu'au temps de la nation juive, il n'a pas existé de communauté de personnes liées par une profession qui les obligeât. Abel offre son sacrifice par la foi ; mais on ne voit nulle trace de l'existence d'une communauté de gens faisant une profession à laquelle on fût tenu ; pas davantage au temps d'Hénoc ni dans celui de Noé. L'idée d'une communauté visible avant le déluge n'est absolument qu'un rêve. Venant ensuite à l'époque qui lui succède, je trouve Job tout seul, et pas de communauté visible quelconque ; et quant à Abraham, il est expressément *dit à* son égard : « je l'ai appelé, lui étant tout seul, et je l'ai béni » (És. 51:2) le point sur lequel ce passage insiste étant précisément, qu'Abraham était tout seul, et que le nombre n'était pas nécessaire pour la bénédiction. Lorsque j'arrive à la première communauté religieuse, je la trouve fondée sur un principe tout autre qu'une profession de foi qui obligeât ses membres. Un homme en faisait partie par sa naissance avant d'être capable de faire quelque profession. Il en était, *ipso facto*, et ne pouvait être autre chose ; seulement ses parents étaient obligés de le circoncire le huitième jour. La foi constitue le principe sur lequel l'Église visible est debout (Rom. 11). Celui sur lequel reposait le judaïsme était le droit de la naissance, quoique non pas de manière à annuler les droits souverains de Dieu. Si l'Écriture dit vrai, quoique toujours le salut ait été le même, l'Église, ou la communauté, l'unité des croyants, n'a jamais existé jusqu'à la Pentecôte. Son Chef n'existait pas non plus, dans cette condition dans laquelle il pouvait être son Chef, c'est-à-dire, comme l'Homme exalté, qui avait accompli la rédemption. Après avoir été ainsi exalté, Dieu L'a donné pour Chef sur toutes choses à l'Église, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous (Éph. 1:20-23). Il a fait des deux un homme nouveau, édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit .(Éph. 2:14-22). Autrefois, dans la nation d'Israël, Dieu habitait dans le temple ; maintenant, il demeure par l'Esprit dans une habitation formée, par la foi, de Juifs et de Gentils comme un homme nouveau et cela seul est l'Église ; mystère, qui, depuis le commencement du monde avait été caché en Dieu dans l'intention que la sagesse de Dieu si diversifiée dans ses formes, fût *maintenant* donnée à connaître par l'assemblée aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes (Éph. 3). Visible ou invisible, en tous cas, les autorités célestes ne pouvaient pas voir le mystère. Le silence avait été gardé à son égard dès les temps éternels (Rom. 16), et il n'avait pas été auparavant manifesté ni révélé aux enfants des hommes. Les hommes n'étaient point édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. C'était un mystère caché dès les siècles et dès les générations. Il n'existait pas de fait. Il a pour fondement la destruction du mur mitoyen de clôture, et possède un homme *nouveau ;* la vieille chose au contraire, reposait sur le maintient strict du mur mitoyen de clôture, et n'avait que le vieil homme. Si l'Écriture signifie quelque chose, l'Église n'a pas eu d'existence jusqu'au jour de la Pentecôte, ou Christ après avoir été exalté comme Chef sur toutes choses, à la droite de Dieu, envoya le Saint Esprit afin de rassembler en un corps sur la base de la foi. Tous sont sauvés de la même manière, mais tous ne sont pas également assemblés. Or, Église signifie assemblée. J'en viens maintenant à ce que l'on dit d'une justification commune à tous les saints, leur donnant à tous une même place avec Christ. On prétend, d'après Romains 3:20 et on affirme, que la justice de Christ est l'unique fondement de notre justification. Ceci manque d'exactitude. L'apôtre a établi le fait, que sur leur propre terrain, tous, Juifs et Gentils, sont sous le péché, et que nulle chair ne sera justifiée devant Dieu par des œuvres de loi. Il ne parle nullement de la justice de Christ ; mais il déclare que Dieu l'a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice (la justice de Dieu) dans le support des péchés précédents, dans la patience de Dieu, pour montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent en sorte qu'il (Dieu) soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus. Qu'il s'agit de la justice de Dieu par laquelle il justifie, c'est ce que les versets 21 et 22 déclarent d'une manière positive en distinguant cela de Christ. C'est la justice de Dieu qui est manifestée, la justice de Dieu par la foi de Jésus Christ envers tous et sur tous ceux qui croient. Dieu était démontré juste dans le pardon accordé aux saints de l'Ancien Testament envers lesquels il avait usé de patience, et cette justice était *maintenant* manifestée pour que nos âmes s'appuyassent sur elle. Bien plus, nous la sommes en Christ. Dire que tous les saints depuis la chute sont justes de la même manière, c'est parler selon l'Écriture ; – mais c'est contraire à l'Écriture, que de prétendre qu'ils sont tous l'Église. Dieu a usé de support avec eux, sachant ce qu'il voulait faire ; mais la justice n'était pas manifestée. Maintenant, en ce temps-ci elle l'est, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus. La différence que fait la manifestation de la justice, est une différence sérieuse pour ce qui concerne notre état pratique.

J'arrive à un autre point, celui de la règle de conduite. Prétendre que dans tous les temps, Dieu doit donner aux hommes la même règle de conduite, n'est qu'une théorie basée sur une autre théorie. Sans doute Dieu est immuable dans sa nature, et il y a, dans celui qui est participant de la nature divine, certains principes qui sont aussi d'une vérité immuable. Mais dire que la loi est telle ou qu'elle est la règle que Dieu nous a donnée à suivre, c'est

avancer une chose fausse. Cela provient d'un usage non scripturaire de l'expression de « loi morale. » Dieu a donné une autre règle à ses créatures pour leur obéissance. Est-ce qu'il n'a pas donné la loi de Moise ? La seule loi, remarquez-le, qu'il ait jamais donnée (sauf la défense de manger le fruit défendu). En d'autres termes, la seule loi pour laquelle Dieu ait jamais réclamé l'obéissance de ses créatures, est différente de la règle actuelle de conduite. Elle consiste en des commandements qui avaient été donnés aux Juifs à cause de la dureté de leurs cœurs, ce que le Seigneur a abrogé. « La loi n'a rien amené à la perfection » (Héb. 7:19) ; et en conséquence, « il y a abrogation du commandement qui a précédé. » « Il a été dit aux anciens »…« mais moi je vous dis » ; c'est ainsi que le Seigneur s'exprime. Prétendre qu'un Dieu saint, juste, bon et parfait ne peut nous donner qu'une seule règle de vie, c'est avancer une chose contredite par les faits et les déclarations les plus simples de l'Écriture. Dieu en a donné une autre qu'il a abrogée parce qu'elle n'avait rien amené à la perfection, et il y a introduction d'une meilleure espérance, par laquelle nous approchons de Dieu. Il est vrai que Christ sut faire jaillir de cette loi les deux grands principes dont tout dépend, et qui présentent la perfection de la créature – l'amour suprême pour Dieu, et l'amour de notre prochain a l'égal de nous-mêmes. Mais même ces deux traits ne sont point « l'expression du caractère divin », et c'est pure déception que de dire que l'amour, dans son caractère abstrait, s'y trouve prescrit. Je nie absolument que la loi soit l'expression du caractère divin. Elle est l'expression tout à fait parfaite de ce que doit être la *créature* ; et c'est évidemment ce qui devait être donné, comme loi à la créature. Je crois que les anges l'accomplissent dans le ciel, qu'ils sont heureux et bénis en l'accomplissant. Mais par cela même qu'elle constitue la perfection d'une créature, elle n'est point l'expression du caractère *divin.* Dieu peut-il – c'est avec révérence que je parle – Dieu peut-il aimer son prochain comme lui-même ? Ou même peut-il s'aimer, dans le sens que la chose est dite avec raison d'une créature, de tout son cœur, de toute sa pensée et de toute sa force ? Ces deux commandements expriment la perfection d'une créature dans un état de bénédiction, et ne présentent nullement le type du caractère de Dieu. L'idée est essentiellement fausse.

En outre, ce n'est point dans la loi que l'amour divin se montre dans sa perfection, ni dans sa *nature,* en tant que constaté envers nous dans toute son excellence. L'amour requis, commandé par la loi, est un *devoir* qui découle de la relation dans laquelle les objets à aimer sont placés à notre égard, et en vertu de laquelle ils ont droit à notre amour : – Dieu d'une manière suprême, et mon prochain comme moi-même. C'est l'accomplissement dans une mesure adéquate, d'après un motif adéquat, d'un devoir qui est le bonheur parfait. L'excellence de l'amour de Dieu, comme il s'est particulièrement manifesté et constaté envers nous consiste en ce qu'il n'y a ni motif, ni droit, ni objet digne d'être aimé, mais que l'objet de cet amour au contraire en est entièrement indigne. Dieu a aimé des pécheurs, il a envoyé son Fils lorsque nous étions morts dans le péché, afin que nous vécussions par Lui. En ceci est l'amour ; non que nous ayons aimé Dieu – ce que la loi exigeait, mais en ce que Lui nous a aimés, et qu'il a envoyé son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. En un mot, Dieu constate *son* amour envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs Christ est mort pour nous. L'amour légal est basé, ainsi qu'une loi doit le faire, sur l'existence d'un droit. L'essence de l'amour divin, tel qu'il s'est révélé envers nous, consiste en ceci, qu'il n'existe pas de droit – bien plus, qu'il y a tout le contraire d'un droit. La seule analogie qu'il soit possible de voir à un tel amour, et qu'il ne convient pas d'introduire dans ce dont nous parlons ici, est celle que présentent ces paroles : « le Père aime le Fils » ou celles-ci : « c'est pour cela que le Père m'aime ; » mais cela est infiniment au-dessus de notre condition et de toutes nos pensées, et si dans un sens nous y sommes admis, comme, Dieu en soit béni, c'est le cas en effet, c'est uniquement par un effet de la grâce souveraine qui nous a donné place en Christ et avec Christ.

La loi n'est point l'expression du caractère divin. Elle est la règle parfaite d'une créature, et en conséquence elle ne peut, d'après la nature des choses, s'appliquer a Dieu lui-même, parce qu'il n'est pas dans la relation d'une créature, et que la loi est l'expression de ce qui convient a de telles relations. Si elle est l'expression de ce que nous devons à Dieu, elle ne peut être celle du caractère de Dieu. Adam fut placé sous une loi qui n'exigeait pas dans son esprit la connaissance du bien et du mal en soi, du juste et de l'injuste. Il n'y avait pas de mal à manger du fruit défendu, sauf en ce qu'il était défendu ; en lui-même l'acte n'était ni bon, ni mauvais. C'est en en mangeant que l'homme acquit la connaissance du bien et du mal : le péché et la conscience arrivèrent ensemble. Dieu ne permit pas que l'homme sortit du Paradis comme pécheur, pour commencer ce monde, sans emporter avec lui la conscience : il a pu la corrompre, l'endurcir ; mais elle était là, puisqu'elle a été corrompue et endurcie. C'est ce qui fait que par rapport aux Gentils, l'Apôtre raisonne sur le terrain de la conscience, quoiqu'il ne se borne pas seulement à cela ; mais il dit qu'il n'y a pas de loi écrite dans le cœur des Gentils ; s'il y en avait eu, ils seraient sous la Nouvelle Alliance. Ce qui est écrit dans leur cœur, ce n'est point la loi, mais ce sont les œuvres particulières que leur conscience naturelle approuve ou condamne, œuvres trouvées aussi dans la loi. On dit souvent qu'Adam fut créé dans la justice et la sainteté. C'est une erreur complète. Il fut créé dans l'innocence. C'est le nouvel homme qui fut créé en justice et en vraie sainteté, que nous sommes appelés à revêtir – Christ, non pas Adam (Éph. 4:24). Il est entièrement nouveau – *Kainon,* créé. Nous sommes la créés de nouveau dans le Christ Jésus ; au moins, l'Écriture s'exprime de cette manière. Ainsi, en Colossiens 3:10 : « Ayant revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance selon l'image de Celui qui l'a créé. » En général, dans ce que l'on dit sur ce sujet, on confond Christ et Adam, la nouvelle création et l'ancienne. Adam était innocent, il n'avait pas la connaissance du bien et du mal : là-dessus le témoignage de l'Écriture est formel, c'est le fond même de l'histoire de la chute ; et il en résulte qu'il ne pouvait avoir la justice ou la sainteté qui impliquent la connaissance du bien et du mal. Si Dieu dit : « L'homme est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal », il est bien évident qu'il ne connaissait pas le bien et le mal auparavant. Il en résulte aussi que c'est également erroné que de dire, comme on le fait d'ordinaire, qu'Adam était juste et saint, fait à l'image de Dieu dans la justice et la sainteté. Par

la chute, l'homme acquit une connaissance du bien et du mal qui lui donna, ou plutôt, qui est un sentiment du bien et du mal, approprié à l'état dans lequel il se trouve, à ses devoirs dans les diverses relations qu'il soutient. En général, la loi mosaïque maintient ces relations quoique non dans tous leurs détails selon l'institution originelle de Dieu. D'Adam à Moïse les hommes ne furent point placés sous une loi, mais ils avaient la connaissance du bien et du mal, et ainsi ils étaient loi à eux-mêmes. Mais il ne nous faut pas confondre cela avec une loi révélée ou donnée, par la raison qu'une loi révélée ou donnée de Dieu implique l'autorité expresse du législateur, et que celui qui y désobéit est coupable d'une transgression expresse de l'autorité du législateur. Néanmoins le péché était là, d'Adam à Moïse, mais non la transgression ; car où il n'y a pas de loi il *ne* saurait y avoir de transgression. De là vient qu'il est dit (par allusion à Osée qui dit, en parlant d'Israël, « Ils ont transgressé l'alliance comme des hommes », *dans l'hébreu* comme Adam) « La mort régna depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui ne péchèrent pas selon la ressemblance de la transgression d'Adam. » Israël avait enfreint la loi, comme l'avait fait Adam, et il n'avait pas péché seulement ; fait ce que la conscience condamnait, mais il avait violé l'autorité de Dieu qui s'était exercée en imposant la loi. Mais c'est se méprendre énormément sur l'argumentation de saint Paul ou sur la relation du chrétien avec la loi, d'insister sur la différence qu'il y a entre les commandements moraux et les ordonnances cérémonielles. Il y a assurément une différence, ce que la conscience naturelle condamne comme mauvais, constitue coupable, si on le fait, quand même il n'y ait point de loi ; il est évident, qu'il ne saurait en être ainsi pour le cas d'une cérémonie. Mais l'Apôtre va beaucoup plus profondément dans la question, et présente l'effet de toute loi comme un principe de relation avec Dieu, lorsqu'elle concerne un pécheur. Aussi, le voyons-nous mêler ensemble la partie morale de la loi et sa partie cérémonielle, non pas comme indifférent à leur distinction, car il ne l'est pas, mais parce qu'il traite une question tout autre ! Il se sert de la loi pour convaincre de péché et tuer l'âme lorsqu'on l'envisage moralement et qu'on la connaît dans sa portée spirituelle, et il délivre de la loi ainsi connue par la mort et la résurrection ; faisant voir aussi que si on l'applique après la rédemption, elle place l'homme sous une responsabilité fatale. Elle constitue, considérée dans son ensemble, un système dont a circoncision était le sceau initiateur, et il faut que l'homme accomplisse tout, ou qu'il soit maudit, car les termes de la loi étaient tels.

La loi, d'après l'enseignement et la manière de raisonner des Apôtres, était une dispensation spéciale et déterminée de Dieu, en vertu de laquelle la vie était promise à la condition de l'obéissance, et où tout tirait son caractère d'une justice reposant sur ce principe : l'obéissance d'abord, puis la vie, là-dedans, la justice. L'évangile repose sur un principe oppose. Il ne donne pas la vie comme un résultat de l'obéissance ; et il ne nous présente pas non plus la justice comme obtenue de cette manière, ou d'après ce principe. Présenter la chose de cette manière après que la justice divine est devenue notre par la foi, c'est renverser et annuler la justice divine : c'est à cela, comme nous l'avons vu à la tentative de ramener la loi, après Christ, que l'Apôtre résiste. Ce ne sont pas simplement les cérémonies qu'il met de côté. Sans doute qu'elles disparaissent comme des ombres des biens à venir dont le corps est Christ, mais l'Apôtre argumente sur l'application ou l'usage de ce que l'on nomme la loi morale, l'usage des dix commandements, ou Tables de pierre, et les présente comme étant ruineux pour le chrétien – sauf s'il s'agit de convaincre de péché et de condamner. – Il met de côté la dispensation de la loi, se référant d'une manière toute spéciale aux dix commandements auxquels pourtant il associe l'ensemble du système, qu'il considère comme en étant inséparable, vu qu'il forme avec eux un grand tout indivisible sur la consommation duquel Israël ne pouvait pas arrêter ses regards, et qui devait prendre fin. Il avait été donné pour qu'on eût la vie par son moyen, mais par suite de l'état de péché de l'homme il s'était trouvé être pour la mort. Placer l'homme sous ce système après la rédemption, c'est détruire non pas l'homme, mais la rédemption, et amener une ruine définitive. Écoutez maintenant ce qu'il dit, 2 Corinthiens 3 : « Or, si le ministère de la mort écrit en lettres empreint sur des pierres, a été introduit avec gloire, de sorte que les fils d'Israël ne pouvaient arrêter leurs yeux sur la face de Moïse à cause de la gloire de sa face, laquelle devait prendre fin, combien plus le ministère de l'Esprit ne sera-t-il pas avec gloire. Car si ce qui devait prendre fin a été introduit avec gloire, beaucoup plus ce qui demeure subsistera-t-il en gloire. Et nous ne sommes pas comme Moïse qui mettait un voile sur sa face afin que les fils d'Israël n'arrêtassent pas leurs yeux sur la consommation de ce qui devait prendre fin. » Outre le contraste établi entre la loi et l'évangile, je trouve ici deux choses qui vont ensemble. L'Apôtre nie la distinction entre les tables de pierre, les Dix commandements *comme dispensation de Dieu,* et toutes les autres institutions de Moïse ; et il parle des tables de pierre comme d'un ministère de mort, et de l'ensemble du système que Moïse reçut et qui était accompagné de la gloire qui resplendissait sur sa face, comme d'un tout. Toute distinction qu'on voudrait faire entre les premières tables qui furent brisées, et les secondes que Moïse plaça dans l'arche est entièrement futile. Ce fut lorsque Moise descendit la seconde fois que sa face resplendissait et non pas la première. La première fois Israël ne reçut jamais les Tables de pierre. En d'autres termes ce qui a pris fin, parce que c'était un ministère de mort, c'est ce qui fut placé dans l'arche. Que le lecteur consulte 2 Corinthiens 3.

Ce n'est pas là un fait de petite importance, car quoique l'apôtre se réfère nettement à la loi, cependant le ministère de la grâce ne lève pas la difficulté si l'homme est placé ensuite sous la loi. Dieu avait révélé la grâce (je ne dis pas la rédemption) lorsque Moise monta pour la seconde fois mais il avait replacé Israël sous la loi parce que Moise ne pouvait pas faire propitiation. (Voir Exode 32:32-33). Et c'est précisément cette dispensation par laquelle l'homme fut ainsi placé sous la loi après la révélation de la grâce lorsque la loi était dans l'arche, que l'Apôtre appelle une dispensation de condamnation et de mort. Car Israël fut ainsi seulement placé d'une manière précise sous la loi, accompagnée d'une miséricordieuse promesse de la vie comme résultat de l'obéissance ou menace dans le cas contraire d'être effacé du livre de Dieu ; – cela était condamnation et mort. Israël ne reçut jamais les Tables la première fois : elles n'entrèrent jamais dans le camp. Quand Israël fit le veau d'or, Dieu lui avait

déjà parlé du milieu du feu, et la face de Moise ne resplendissait nullement la première fois qu'il était descendu de la montagne. Si la loi intervient après que la grâce a été révélée et que le pardon a été provisoirement accordé, elle n'a pour effet que la mort et la condamnation. Quant à la manière d'obtenir la vie par la loi telle que l'a donnée Moïse, voici ce que l'Apôtre déclare : « Car Moise décrit ainsi la justice qui vient de la loi : l'homme qui aura pratiqué ces choses vivra par elles », (Rom. 10) c'est-à-dire que Moise proposait la justice et la vie par la loi. De là en Romains 7, l'Apôtre, parlant d'après son expérience, déclare que « le commandement qui était donné pour la vie a été trouvé pour moi pour la mort. » Le lecteur peut consulter aussi Hébreux 7 déjà cité et Hébreux 8, où l'Apôtre insiste sur l'abrogation du commandement qui a précédé, à cause de sa faiblesse et de son inutilité, et parce qu'il « n'a rien amené à la perfection. » De sorte que la première alliance, celle de Sinaï, car c'était une alliance, n'était pas sans défauts, et, en conséquence, il fallait qu'il en fût fait une nouvelle avec Israël. Aucun chrétien ne suppose qu'il est libre de tuer ou de voler : ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Mais S'abstient-il de ces actes parce qu'ils sont défendus par la loi ? Tout vrai chrétien, j'en suis persuadé, répondra, non ; quoiqu'il reconnaisse que la défense est parfaitement juste. Celui qui s'abstiendrait du meurtre, simplement parce qu'il est défendu dans la loi, ne serait pas du tout chrétien. J'ajouterai seulement que les Apôtres ne se réfèrent point à la loi comme au grand modèle, et que tous les devoirs qu'ils prescrivent n'en sont pas des portions, car ils prescrivent des devoirs qui découlent de la grâce, et la grâce n'est point la loi. Il ne nous faut donc pas confondre la loi avec les devoirs envers Dieu et envers le prochain, présentés imparfaitement dans la loi et parfaitement présentés dans l'évangile, non plus qu'avec les devoirs que la connaissance de l'amour de Dieu en Christ a ajoutés aux autres, le devoir d'être imitateur de Dieu, en tant qu'il est manifesté en grâce dans la personne de Christ. Le fait que j'étais sous la loi donnait au péché empire sur moi. La grâce de Dieu – est-ce là la loi ? – est apparue et m'enseigne à vivre sobrement, et justement, et pieusement. Mais c'est précisément la raison pourquoi je n'ai pas besoin de la loi, parce que je suis mieux enseigné par la grâce qui me donne la puissance aussi bien que la règle. Sous la grâce, nous sommes enseignés de Dieu à nous aimer les uns les autres dans la nature même et dans l'esprit que nous avons ; d'où il résulte que c'est en aimant mon prochain comme moi-même que j'accomplis la loi, et non pas en l'ayant. Je l'accomplis parce que l'amour est produit en moi par la grâce, et non parce que je suis sous la loi. Que d'un bout à l'autre la Parole écrite guide et dirige cette nouvelle nature dans les sentiers de l'obéissance, c'est une chose parfaitement et heureusement vraie. Que, après que je suis né de Dieu, ce que je ne suis pas en vertu de la loi, car une loi ne peut donner la vie, cette vie est formée, dirigée, instruite, prescrite même par toute parole qui sort de la bouche de Dieu, et tout particulièrement par les paroles de Christ, comme expression actuelle de cette vie dans sa perfection dans l'homme c'est ce que je reconnais de tout mon cœur. Mais cela n'est point la loi ; et ce que j'y apprends, c'est que je suis ressuscité avec Christ et que je dois chercher les choses qui sont en haut où Christ est assis ; que je suis une épître de Christ empreinte dans mon cœur par l'Esprit du Dieu vivant, en contraste avec la loi gravée sur des tables de pierre.

Mais il est une autre portion de l'Écriture sur laquelle on s'appuie pour placer les chrétiens sous la loi ; je veux parler du discours sur la montagne, et en particulier du passage Matthieu 5:17 ; mais je crois qu'on se méprend complètement sur ces paroles du Seigneur. Je ne crois pas que la loi ni son autorité soient détruites. Je crois que ceux qui ont péché étant sous la loi seront jugés par elle ; et par la suite elle sera écrite dans le cœur de Juda et d'Israël sous la nouvelle alliance de laquelle nous avons la substance dans l'Esprit, quoique non pas dans la lettre. Elle ne passera point jusqu'à ce qu'elle soit accomplie. Mais Christ en est la fin – *le telos* l'achèvement, et le terme pour quiconque croit. Nous ne sommes point sous elle parce que nous sommes morts et ressuscités en Lui, et que la loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit, qu'elle s'applique à l'homme dans la chair, et que nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit en Christ ressuscité. – « Si vous êtes morts avec Christ… pourquoi comme si vous étiez encore en vie dans le monde », etc, dit l'Apôtre. Un homme dans la chair doit être sous la loi (ce qui est, à vrai dire, la mort et la malédiction parce que la chair est asservie au péché), ou sans loi, ce qui sûrement ne vaut pas mieux ; mais celui qui est en Christ n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces positions : il est conduit par l'Esprit dans l'obéissance de Christ. Mais il faut nous rappeler que le royaume des cieux n'était pas venu lorsque le discours sur la montagne fut prononcé. Il n'y est point touché à la rédemption. Le royaume des cieux était proche, et le Seigneur donne là le caractère de ceux qui y entreraient, sans parler en aucune manière de la révélation accordée à un chrétien en tant que dans l'Église. Le lecteur se convaincra, sur le champ, que ce n'est pas là une idée simplement de moi, s'il lit le verset qui suit le passage cité où le Seigneur fait l'application de ce qu'il a dit : « Car je vous dis que si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Le royaume allait être établi : il n'était ni pour les hommes sans loi ni pour les Pharisiens, mais pour les pauvres en esprit et personnes semblables. Mais ce n'est point là la description de l'état et de la position de responsabilité de ceux qui sont morts et ressuscités en Christ. Ce n'est point le langage de l'évangile à un pécheur que de dire : « si votre justice ne surpasse, etc, vous n'entrerez pas », quoique cela demeure toujours vrai en principe. Alors c'était le résidu humble, pieux, converti, qui devait entrer ; non les injustes, ni les orgueilleux. Lorsque le royaume est établi, c'est la grâce souveraine qui est prêchée aux pécheurs. Il est certain néanmoins que celui qui entre réellement, aura une piété pratique du caractère qui est décrit ici, parce qu'il reçoit une nouvelle nature, et que les préceptes contenus dans ce discours lui seront appropriés et le dirigeront parce qu'ils conviennent à Christ et sont sa pensée ; mais non comme le plaçant sous la loi. Il suit de là que lorsqu'il est dit : « Je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir », c'est une déduction fausse que de faire signifier à ces paroles, je suis venu pour appeler les chrétiens à l'accomplir. Les chrétiens sont associés avec Christ là où Il est maintenant. L'Apôtre déclare que Christ est la fin de la loi en justice à tout croyant. La loi elle-même n'est point abrogée ; mais nous ne sommes pas sous elle. Elle est bonne si quelqu'un en use légitimement ; mais elle n'est point faite pour le juste ; mais pour les gens sans piété et pour les pro-

fanes. Ce n'est pas pour les chrétiens seulement. Elle est utile pour convaincre de péché, pour amener la mort et la condamnation sur le pécheur, pour faire abonder l'offense et rendre le péché excessivement pécheur. Christ est tout pour le croyant ; en même temps que toute parole de Dieu est bonne, bien appliquée.

J'ai parlé du chapitre 7 de l'Épître aux Romains. L'Apôtre met en contraste l'état du chrétien avec celui d'un homme sous la loi. Je suis charnel, vendu au péché, ne faisant pas une seule fois ce que je voudrais, faisant *toujours* ce que je hais. Dire « le vouloir est avec moi, mais je ne trouve pas le moyen d'accomplir le bien », n'appartient pas certainement à la position chrétienne. Et n'est-ce pas plutôt l'état chrétien que décrit l'Apôtre quand il dit : « La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort ? » Il compare l'une avec l'autre la position sous deux maris, la loi et Christ ; et il déclare qu'étant morts par le corps de Christ, nous sommes délivrés de la loi et ne sommes plus liés par elle. Le septième chapitre présente l'expérience dans la pratique, de l'assujettissement au premier mari, quoique *envisagée* d'un point de vue plus haut, quand on en est dehors ; le huitième est l'expérience de quelqu'un qui est marié à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin de porter du fruit pour Dieu. Faites attention : je ne dis pas que la personne dont il s'agit dans le chapitre 7 n'est pas convertie ; mais que c'est quelqu'un qui a encore à dire : Qui me délivrera. Celle du chapitre 8 est une personne délivrée. En conséquence, l'Esprit n'est pas nommé dans le septième ; le huitième en est rempli.

J'arrive à quelques citations. Le passage 1 Corinthiens 9:21 : *Ennomos Christô,* signifie « justement sous Christ. » – « Accomplissez la loi du Christ », Galates 7:2, est un appel manifeste contre la loi. Les Galates voulaient avoir la loi après Christ, et l'Apôtre ne voulait pas en entendre parler. Il sait à peine s'il doit les reconnaître comme chrétiens ; il ne veut pas en saluer un seul à la fin ou au commencement de sa lettre, et se montre plus sévère envers eux qu'à l'égard des Corinthiens avec toutes leurs abominations. Ils se mordaient, semble-t-il, et se dévoraient les uns les autres touchant cela. Et il leur dit : « Portez les charges les uns des autres. » Si vous avez besoin d'une loi voila de Christ ; voilà celle de Christ ; voilà ce qu'il faisait ; celle-là vous conviendra mieux. C'est-à-dire que loin de les ramener à la loi, il fait précisément le *contraire.* La même négligence de l'original a seule été cause qu'on a fait du péché la transgression de la loi. Le péché est *anomia*, l'iniquité, marche sans loi, et non *parabasis nomou,* transgression de la loi, (1 Jn. 3:4). C'est certainement avoir de Christ une vue *bien* défectueuse que de ne voir dans sa marche que l'accomplissement de la loi. La grâce de Dieu, et les obligations de l'homme comme telles, ne sont pas la même chose ; et même l'obéissance de Christ n'était pas limitée à l'accomplissement de la loi. La loi défendait le péché, mais elle ne pouvait commander au Fils de Dieu de se donner lui-même pour les pécheurs. Toute cette manière de considérer la vie de Christ est, à ce qu'il me semble, extrêmement mesquine. Il est vrai qu'il y a du péché chez celui qui sait faire le bien et qui ne le fait pas. Mais dire que suivre Christ en laissant nos vies pour les frères c'est accomplir la loi morale, constitue une malheureuse confusion de termes qui n'a rien de scripturaire.

On alléguera que le Psaume 119 parle de la loi d'une manière générale (et je désire peser toute l'Écriture, autant que j'en puis être capable, pour le bien de nos âmes et non argumenter simplement comme un controversiste) au point de vue de ce qu'on peut appeler la loi morale, et du plaisir que les saints y prennent. Ce terrain me paraît le plus solide que l'on puisse prendre. On peut aussi se référer au Psaume 19. Or, je pense que ce que nous avons dans ces Psaumes est beaucoup plus que la loi règle de conduite. Le Psaume 19 présente toute l'efficace de la Parole de Dieu, comme moyen de conversion donnant la lumière aux simples. Il fait allusion, dans quelques passages, à la loi écrite dans le cœur, ce qui était le désir sincère de tout Israélite pieux ; on s'y confie dans les promesses, les menaces de la Parole de Dieu ; ses jugements y sont envisagés dans le monde, et on compte sur eux – la Parole, comme fournissant une réponse à l'opprobre des hommes. – Elle est considérée comme vivifiant l'âme. C'est la Parole de Dieu, l'objet de la confiance et le guide du saint en Israël, et non la règle de conduite d'un chrétien sauvé, que nous avons là. La pensée sur laquelle je voudrais insister est celle-ci : non pas que Dieu ne se sert pas maintenant de sa Parole en vue de toute efficace dans l'âme, mais qu'il ne l'emploie point comme loi. C'est une chose bien différente que de faire de la loi la règle de conduite. Ici la Parole de Dieu est désignée sous le nom de loi. Cela est manifeste si nous regardons au Psaume 19. La loi de l'Éternel est parfaite, restaurant l'âme. Il est de toute évidence qu'il s'agit de la Parole de Dieu, selon qu'elle était connue alors, comme la loi dans un sens beaucoup plus large qu'une simple règle de conduite. Christ s'exprime de la même manière lorsqu'il dit : « Il est écrit dans votre loi », quand le passage qu'il cite se trouvait dans les prophètes. C'était la Parole de Dieu connue sous sa désignation principale et qui la caractérisait. Si quelqu'un objecte, en se plaignant, que je parle de la Parole dans sa forme et son caractère comme donnée alors à Israël (tout en admettant de la manière la plus complète, et même en insistant vivement là-dessus, l'inspiration et l'autorité divine de la Parole tout entière), je réponds sans hésiter que je la considère, en prenant garde d'être guidé par l'Esprit, comme appropriée à Israël, parce qu'elle a été donnée à Israël. Il faut que j'expose justement la parole de la vérité : et je crois qu'il est très important que nous l'envisagions de cette manière. Dois-je dire, « selon ta miséricorde, tue mes ennemis » – « Heureux celui qui saisira tes petits enfants, et qui les froissera contre les pierres » (Ps. 137:9), « Afin que ton pied, et la langue de tes chiens s'enfoncent dans le sang des ennemis, dans le sang de chacun d'eux » (Ps. 57:23) ? Cela aura lieu quand le gouvernement terrestre de Dieu sera en cours d'exécution ; et moi, chrétien, j'en vois la justice, comme vérité générale, et, pour ce qui regarde ce gouvernement, je puis me réjouir de ce que la méchanceté a été ôtée après que la patience de Dieu a été pleinement manifestée, comme ce sera le cas. Cependant, ce n'est point là, et il n'est pas non plus considéré comme l'étant le langage actuel du chrétien. Dans le Psaume 69, Christ est présenté comme demandant la vengeance et le jugement le plus terrible contre ses ennemis (v.22-28). Exprima-t-il jamais un désir semblable dans les évangiles où il nous est révélé comme un modèle pour nous ; conformément à la grâce ? Dans le temps même dont le psaume parle,

ses paroles furent : « Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Est-ce là la demande que nous lisons dans le psaume. « Répands ton indignation sur eux, et que l'ardeur de ta colère les saisisse ? » Elles seront accomplies toutes deux. L'une est l'expression du miséricordieux désir personnel de Christ, tel que nous le connaissons comme révélé dans les évangiles : et c'est à ce désir que répond le Saint Esprit par ces paroles de Pierre, « Et maintenant, frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance de même que vos chefs aussi. Repentez-vous, et vous convertissez pour que vos péchés soient effacés : en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur, et qu'il envoie Jésus Christ ». Et cela sera certainement accompli à la fin des jours. L'autre demande est l'expression de l'association de Christ par l'esprit prophétique avec le résidu juif en rapport avec le gouvernement de Dieu, ce qui amènera une légitime et juste vengeance sur la nation qui l'a rejeté, et avec tous ceux qui se sont attachés et s'attacheront à la parole de ses serviteurs. Cela aussi sera accompli pleinement, comme l'avant-goût en est déjà venu sur eux – la colère au dernier terme *eis telos* (1 Thess. 2:16). Mais si nous confondons l'esprit juif des Psaumes avec l'évangile, et que nous le prenions comme l'expression de nos sentiments, nous fausserons le christianisme. Sans doute, nous y trouverons une délicieuse confiance dans l'Éternel sous le rapport de son gouvernement de ce monde, la consolation du pardon, l'heureuse confiance d'un cœur intègre, et de remarquables prophéties au sujet de Christ ; mais où trouverons-nous les espérances célestes, l'union de l'Église avec un Christ glorifié, ou même les effets précieux découlant de la grâce divine, en tant que manifestée dans sa personne sur la terre, ou les affections bénies qui jaillissent de cœurs qui en sont nourris ? Où trouver aussi le précieux esprit de l'adoption ?

Il n'est pas de saint qui ne connaisse les touchantes expressions de la piété qui nous fournissent les psaumes ; mais nul chrétien intelligent ne peut passer des écrits de Jean aux psaumes, sans se sentir dans une atmosphère différente. C'est une chose monstrueuse de supposer que, si les disciples en voyant Jésus étaient bénis comme aucun prophète, ou aucun roi ne l'avait été, et que néanmoins il leur était avantageux que Jésus s'en allât, parce que dans le cas contraire le Consolateur ne serait point venu, lorsque le Consolateur est venu il ne nous aurait pas donné en fait de joie, de piété, d'intelligence, de motifs, de connaissance de Dieu, de connaissance du Père, et du Fils, de l'Esprit d'adoption, en fait de conscience d'être en Christ, et d'avoir Christ en nous, et de communion avec le Père et avec le Fils, ce que les saints de l'Ancien Testament ne possèdent pas. Aussi longtemps que l'héritier était en bas âge il ne différait en rien d'un esclave quoiqu'il fût Seigneur de tout. C'est là, ainsi que l'Apôtre à bien soin de l'enseigner, ce qui fait la différence de l'état des saints de l'Ancien Testament – Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous, de telle sorte que le plus petit dans le royaume des cieux serait plus grand que le plus grand de tous ceux qui sont nés de femmes avant. La vie et l'incorruptibilité ont été mises en lumière par l'évangile. Je ne trouve pas qu'il y ait de la piété ou du respect pour la Parole à nier ou à peu priser les dons révélés de Dieu que le Nouveau Testament déploie devant nous. N'est-ce rien que le Consolateur soit venu ? Dans quel endroit de l'Ancien Testament les saints sont-ils invités à se livrer eux-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants ? N'est-ce pas là une règle de conduite ? Le dire, n'est tout simplement qu'un abus des mots.

Je n'ai, en terminant, que quelques paroles à ajouter. Je suis parfaitement sûr qu'on dira, et on le dit en effet, que ce n'est pas juste de confondre la doctrine qui enseigne à chercher la justice et la vie par la loi, avec celle qui fait de la loi, la règle de la conduite ; mais toute cette théorie sur laquelle on base cette distinction n'est qu'une erreur et une déception. Qui nous a donné le droit de prendre la loi pour une chose et de la laisser pour une autre, lorsque Dieu l'a présentée spécialement pour une ? L'Apôtre déclare que si nous avons à faire avec la loi, *elle nous prend, elle nous* place sous une malédiction, et amène sur nous la mort et la condamnation. Elle ne nous demande point comment nous la prenons. Elle prononce sa propre sentence sur nous. Est-elle transgressée ? Elle maudit. *L'effet de la loi sur tous ceux qui sont placés sous elle, est la malédiction.* Je ne trouve dans l'Écriture rien qui autorise à dire : Je ne me place pas sous la loi de cette manière. L'Écriture vous y place ainsi, si vous êtes sous elle. À la vérité, sous la loi est venue nous ne sommes plus naturellement sous le pédagogue ni sous sa malédiction. Quant à être sous la loi et ne pas être sous la malédiction lorsqu'on l'a enfreinte, c'est une imagination et une prétention des hommes qui n'a rien de scripturaire. Marchez dans l'Esprit et vous n'accomplirez pas les convoitises de la chair. Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes point sous la loi. Tel est le langage de la Parole de Dieu. Mais avant de finir, j'ai à toucher un aspect encore plus heureux du sujet, qui m'occupe : son côté positif. Quelle est la règle de la vie ? Je réponds, Christ. Christ est notre vie, notre règle, notre modèle, notre exemple, et notre tout : l'Esprit, notre vivant principe de vie et notre puissance pour suivre Christ : la Parole de Dieu, ce en quoi Il est révélé, et sa pensée manifestée pleinement. Mais tandis que toute l'Écriture justement exposée est notre lumière comme étant la Parole inspirée de Dieu, au moins pour ceux qui ont l'onction de la part du Saint, Christ et l'Esprit sont placés devant nous comme Modèle, Vie et Guide, en contraste avec la loi, et Christ comme étant exclusivement toute chose. Et cela est accompagné d'efficace (2 Corinthiens 3), « Nous sommes manifestés comme étant la lettre de Christ, dressée par notre ministère, écrite non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre mais sur les tables de chair du cœur… Mais, nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit. » Je demande si Christ n'est pas mis là en contraste avec la loi, si ce n'est pas exactement ce que je dois être, une épître de Christ, et s'il n'y a pas puissance dans la contemplation de Christ pour produire ce qui ne peut être dans une loi. Il en est de même en Galates 2:20 ; 5:16 ; où, en contraste avec la loi, Paul fait voir que l'Esprit constitue la puissance de la piété ; que si nous sommes conduits par lui nous ne sommes pas sous la loi, et que, contre les fruits qu'il produit, il n'existe pas de loi. Nous devons marcher par l'Esprit ; mais cela n'est point la loi. Pareillement en Romains 13 « Mais revêtez le Seigneur Jésus

Christ et ne prenez pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises. » Ce qui est la vie et en même temps l'objet de la vie c'est un objet qui a prise sur le cœur et le gouverne, un être à qui il nous a été promis d'être rendus conformes et à qui nous avons le plus ardent désir d'être aussi conformes que possible dès à présent – un être qui absorbe notre attention et la fixe, à l'exclusion de tout autre chose. Nous sommes prédestinés à être rendus conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. Le plaisir que je prends en Lui est le ressort de mon activité, et le motif qui me gouverne. Je ne puis séparer la personne qui est mon modèle, et le motif qui me conduit. Mon amour pour la personne et la beauté que je vois en Elle sont la source du plaisir que je prends à Lui ressembler. Ce n'est pas une règle couchée par écrit, mais une vivante manifestation d'un Être qui étant ma vie doit être reproduit par moi : portant toujours en mon corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie du Seigneur Jésus soit manifestée dans notre corps mortel. Sans doute c'est par le moyen de la parole écrite que j'apprends à connaître ce qu'est sa pensée, ce qu'est sa volonté. Mais cela n'est pas une loi qui soit une règle, Christ n'étant qu'un exemple pour montrer comment on doit la suivre. C'est la Parole qui me fait voir qu'elle est la perfection de ce modèle qui gouverne le cœur. « Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont tirés de la poussière ; et tel le céleste, tels aussi les célestes. Et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. » – « Nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Et quiconque a cette espérance en lui se purifie comme lui est pur. » Il est donc pour moi une source de tout ce en quoi j'ai un ardent désir de lui ressembler. Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, je suis transformé dans la même image. Il n'y a pas de règle de conduite qui puisse faire cela. De sa plénitude nous avons reçu grâce sur grâce : une règle de conduite n'a pas de plénitude à communiquer. C'est pourquoi il dit : « Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité. Je me sanctifie moi-même pour eux afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité. » C'est l'Esprit qui, prenant les choses de Christ, nous forme ainsi à sa ressemblance. Quelle vérité bénie est cela ! Comme toutes les affections du cœur sont par là engagées dans ce qui constitue la sainteté, lorsque je la vois dans Celui qui non seulement m'a aimé, mais qui est entièrement aimable ! De là vient que je suis appelé à « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards » « à croître en toutes choses jusqu'à Lui qui est le Chef. » Paul cherche à présenter tout homme parfait en Christ Jésus. Christ est tout, et il est dans tous les saints comme vie pour réaliser tout ce qui se trouve en Lui.

De plus, je suis appelé par la gloire et par la vertu. L'objet que maintenant j'ai en vue, n'est pas sur la terre à présent : c'est Christ ressuscité ; et cela fait que ma conversation est dans le ciel. Aussi l'Apôtre, dit-il : « Si vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre. » C'est en regardant à Christ en haut, que nous arrivons à lui ressembler comme il était sur la terre, et à marcher d'une manière digne de Lui, car il a marché ainsi. Nous nous élevons au-dessus des motifs qui nous lieraient à la terre. Nous devons être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse, et intelligence spirituelle pour marcher d'une manière digne du Seigneur. Une simple règle ne peut point donner cela. La loi n'a pas de rapport avec cette vie céleste. C'est ainsi que nous devons discerner ce qui est le plus excellent. Abraham lui-même dans la partie la meilleure de sa vie ne marcha point en vertu d'une règle. Il attendait la cité qui a des fondements, et était étranger et pèlerin, dans le pays de la promesse. Réduisez-moi à une simple règle de conduite, et vous me faites perdre le ressort de l'activité. Le discernement d'un chrétien dépend de son état spirituel et moral, et Dieu entend qu'il en soit ainsi. Il ne veut pas être un simple directeur comme on dit. Il nous fait dépendre de la spiritualité, même pour savoir en quoi consiste sa volonté. Ce n'est pas qu'il y ait des conseils de perfection, car le discernement de la vie extérieure fait de ce qu'elle discerne, à la fois un plaisir et un devoir ; et très vraisemblablement nous n'arriverons pas en haut à la perfection de Christ. Néanmoins voilà ce qui est placé devant nous comme but à poursuivre : la mesure de la stature de la plénitude du Christ notre mesure, notre règle, notre force et notre secours en grâce ; l'objet de nos délices, et notre motif dans la marche, l'Être béni qui possède un droit absolu sur nos cœurs.

En relisant cet article, je vois qu'il y manque une qui peut jeter plus de clarté sur un point. Il ne faut pas confondre l'obéissance avec la loi. L'obéissance de Christ était d'un caractère différent de l'obéissance légale. Si mon enfant désire quelque chose, comme d'aller quelque part, que je le lui défende, et qu'il obéisse aussitôt, je parle de la promptitude de son obéissance. Christ n'a jamais obéi de cette manière ; jamais il n'a eu un désir réprimé par une loi imposée. Il n'a jamais été nécessaire de lui dire : Tu ne le feras pas, quand il voulait faire quelque chose. Il agissait *parce que* son Père le voulait. C'était là son motif, l'unique cause de son activité. Il vivait de toute parole qui sortait de la bouche de Dieu : lorsqu'il n'y en avait pas, Il n'avait rien à faire. Ainsi la volonté de Dieu, quelle qu'elle fût, était sa règle ; l'obéissance à la volonté souveraine n'est point l'obéissance à une loi limitée. Il peut ne pas y avoir pour nous de révélation de devoirs particuliers, mais de telles choses sont consignées dans l'Écriture, et la promptitude à faire la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit, est une bonne chose ; et le discernement spirituel devient un commandement. Saint Paul ne devait pas aller en Mysie et en Bithynie. Il se servait aussi du chapitre 49 d'Ésaïe, et l'appelait un commandement quand il était appliqué. Il se peut que nous n'ayons aucune révélation comme il en eut, et que nous ayons beaucoup moins de discernement que lui ; mais la promptitude à faire toute volonté de Dieu est toujours un principe juste. Ensuite, il y a la production active de fruits pour Dieu qui caractérise le christianisme en contraste avec la loi. Les fruits de l'Esprit, la production de fruits et de beaucoup de fruits, Galates 5:22, toutes choses qu'il est impossible de rapporter à la loi. Romains 7, Jean 15 ; de même Philippiens 1,11 : « Étant remplis du fruit de la justice qui est par Jésus Christ, à la gloire et à la louange de Dieu. » Sûrement tout cela n'est point en vertu d'une règle de loi.

Je voudrais précisément me référer d'une manière plus précise à Galates 2. Voici le raisonnement de Paul : Si je rebâtis ces mêmes choses que j'ai renversées, je me constitue moi-même transgresseur pour les avoir renversées. Or, j'ai laissé la loi, poursuit l'Apôtre, pour venir à Christ. Si je l'établis de nouveau, j'aie eu tort en la renversant ; mais Christ m'a conduit à le faire, et ainsi il m'a conduit à ce qui est mal. Ainsi, en établissant de nouveau la loi, vous faites Christ ministre de péché. C'est la tentative d'établir de nouveau la loi après Christ, que l'Apôtre a à combattre partout. Nous avons vu qu'il ne s'agissait pas seulement de la justification. On avait abandonné la loi parce qu'elle ne pouvait pas justifier, mais on l'avait laissée complètement ; et on était accusé d'antinomianisme. Là dessus, l'Apôtre répond non point en établissant de nouveau la loi sous une autre forme, mais en déclarant qu'il y a une nouvelle nature, une marche selon cette règle, Christ, en regardant à Lui, et en marchant comme il a marché, et qu'il y a aussi l'Esprit en suivant lequel les chrétiens n'étaient point sous la loi, mais produisaient des fruits contre lesquels il n'y a pas de loi. Avec les âmes sincères qui sont sous la loi il est juste d'avoir de la patience. Dieu seul peut délivrer ; mais il est de toute importance pour la gloire de Christ, et même pour ceux qui sont sous la loi, que la vérité selon l'Écriture soit maintenue dans toute sa clarté.

Écho du témoignage, vol.2, p.70-123

2 – Jonas

Notre corruption morale est bien profonde : elle est complète ; mais parfois elle se manifeste sous des formes très repoussantes, desquelles nous reculons instinctivement, confondus à la pensée que nous avons pu produire de telles choses. Les privilèges confiés à l'homme ne servent qu'à développer cette corruption, au lieu d'y remédier.

Le désir de nous distinguer fut trouvé en nous dès l'origine de notre apostasie. Cette parole : « Vous serez comme des dieux », fut écoutée ; nous sacrifierions de sang-froid à cette convoitise, à cet amour des distinctions, tout ce qui se trouverait sur notre chemin, sans égard au sexe ou à l'âge, comme au commencement nous lui avons sacrifié le Seigneur lui-même (Gen. 3).

Nous prenons les dons que Dieu nous accorde et nous nous en parons. L'Église de Corinthe agissait de la sorte. Les frères, au lieu de faire usage, pour le profit des autres, des dons qu'ils avaient reçus de Dieu, s'en prévalaient. Mais celui qui avait au milieu d'eux la pensée de Dieu, pouvait dire : « J'aime mieux prononcer cinq paroles avec mon intelligence, afin que j'instruise aussi les autres, que dix mille paroles en langue. »

Le Juif, tant favorisé, tant privilégié, pécha grièvement de cette manière. Romains 2 le condamne sur ce terrain. Sa séparation, ou mise à part d'entre les nations, était l'œuvre de Dieu ; mais, au lieu d'en prendre occasion pour rendre témoignage à la sainteté de Dieu au milieu des souillures d'un monde révolté, il s'en prévalut pour s'élever. Il se glorifiait en Dieu et dans la loi, mais il déshonorait Dieu en transgressant la loi.

Jonas était de la nation d'Israël, et faisait partie des prophètes de Dieu. Ainsi il se trouvait doublement privilégié ; mais en lui la nature est prompte à tirer parti de ces avantages en vue de ses propres fins. Jonas était assurément un saint de Dieu ; mais seul, en présence des tentations de la chair, n'assure pas un triomphe sur la nature.

Le Seigneur l'envoie comme prophète porter une parole contre Ninive – une parole de jugement. Quand il la reçut, Jonas savait [3] que Celui de la part duquel il était envoyé se réjouissait dans la miséricorde. C'est pourquoi il avait estimé que sa parole qui parlait de jugement serait mise de côté pour faire place à la grâce qui abondait en Lui. (Voyez chapitre 4:2).

Mais était-il préparé à cela ? Pouvait-il, comme Juif, souffrir qu'une cité gentile fût favorisée et partageât le salut et la miséricorde de Dieu ? Pouvait-il, lui prophète, souffrir que sa parole demeurât sans accomplissement, et cela en présence de gens incirconcis ? C'était trop pour lui. Il monte sur un navire qui allait en Tarsis au lieu de traverser la contrée pour se rendre à Ninive. Assurément, si nous l'envisageons dans un état semblable, nous pouvons bien dire que c'est un orgueilleux apostat, un autre Adam tournant le dos à l'Éternel, qui vogue sur les eaux de la Méditerranée. Comme Adam il fut transgresseur, et transgresseur par orgueil comme Adam ; et comme Adam encore il dut entendre prononcer contre lui la sentence de mort. Tout cela est simple, véritable, mais profondément solennel !

Accepter le châtiment de son péché, c'est le premier devoir d'une âme coupable. Nous ne devons pas chercher à nous justifier par nos propres efforts, lorsque nous avons péché, de peur que Horma (Nomb. 14:45) ne devienne notre portion. Notre premier devoir est d'accepter, dans un véritable esprit de confession, le châtiment de notre péché, et de nous humilier sous la puissante main de Dieu (Lév. 26:41). David le fit, et le royaume lui fut rendu. C'est ce que fait aussi Jonas maintenant : « Prenez-moi, et me jetez dans la mer », dit-il aux mariniers au plus fort de la tempête ; « et la mer s'apaisera vous laissant en paix, car je connais que cette grande tourmente

[3] 2 Rois 14 en avait donné une preuve à Jonas.

est venue sur vous à cause de moi. » Ils agirent selon sa parole, mais avec une grâce qui pourrait rendre confus des gens plus excellents qu'eux, et qui annonce que la main de Dieu opérait *avec* eux, comme elle était *contre* Jonas. Et Jonas fut bientôt enveloppé par les roseaux de la mer aussi bas que les racines des montagnes.

Ninive, la cité gentile, pouvait-elle être dans un état plus mauvais ? La circoncision de Jonas n'était-elle pas semblable à de l'incirconcision ? Un Juif, un prophète Juif, dans les profondeurs de la mer, ayant des roseaux entortillés autour de sa tête, et cela à cause du déplaisir de Jéhovah ! Sûrement, dans un tel état, il pouvait cesser ses vanteries et ne plus mépriser les autres. Était-il possible de se trouver beaucoup plus bas ? L'orgueilleux Adam était caché derrière les arbres du jardin ; l'orgueilleux Jonas est au fond de la mer.

Le Seigneur ne saurait tenir le coupable pour innocent. Le juge de la terre agit avec équité. Mais la grâce apporte le salut ; et bientôt le *péché* seul de Jonas sera laissé au fond de la mer, Jonas lui-même étant délivré comme son premier père Adam, qui laissa derrière lui son péché et son vêtement pour rentrer dans la présence de Dieu.

Mais Jonas fut *enseigné, aussi* bien que *délivré.* Il apprit, dans le ventre du poisson, que, tout Juif qu'il était, le salut de Dieu lui était aussi indispensable qu'à quelque Gentil que ce fût. L'incirconcise Ninive lui avait semblé souillée et méprisable, et il aurait voulu la priver de la miséricorde de Dieu ; mais maintenant, que deviendrait-il lui-même sans cette précieuse miséricorde ? Il se trouvait en prison, et il le méritait. Qu'est-ce qui pouvait agir pour lui dans la condition où il était réduit, si ce n'est la grâce – libre, parfaite et souveraine ? « Le salut est de l'Éternel », peut-il dire maintenant. Ce n'est pas en lui-même, comme Juif privilégié, ni comme prophète doué de Dieu qu'il se réjouit désormais, mais en Celui à qui seul appartient d'apporter le salut.

Alors s'élève cette question de joie et de triomphe : « Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs ?… Certes (il l'est) aussi des nations. » Le besoin que nous avons tous d'être sauvés, la dépendance où nous sommes de la souveraineté et de la grâce de Dieu, nous placent tous sur le même niveau. « C'est un seul Dieu qui justifiera la circoncision sur le principe de la foi et l'incirconcision, par la foi. » Il faut que le Juif entre sur le principe de la même miséricorde qui sauve le Gentil. (Rom. 11:30-31). Jonas doit être comme Ninive.

Telle est la leçon que le ventre de la baleine apprit au juif Jonas. Quelle que pût être la position de Ninive – gentile et incirconcise, étrangère aux alliances de la promesse ou pire encore, elle ne pouvait avoir plus besoin du salut de Dieu que le Juif privilégié, le prophète de Dieu, à ce moment où il se trouvait comme en enfer à cause de sa transgression. Sans ce salut c'en était fait de lui ; mais il le reçut, et le poisson le dégorgea sur le sec lorsqu'il eut appris et confessé que « le salut est de l'Éternel. »

Jonas fut un signe pour les Ninivites. Prochainement, sa nation recevra la même leçon. Il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui de ce prophète ; et comme du sein de l'enfer ou du milieu des jugements de Dieu (dans lesquels elle se trouve maintenant comme peuple), elle apprendra que la grâce et la rédemption qui en est le fruit sont pour elle le seul moyen de salut, son unique refuge.

Mais nous savons que ce salut de Dieu, dans lequel Jonas est appelé à se réjouir, tire toute sa valeur du mystère de la croix, parce que celui qui seul pouvait le faire s'est assujetti à la domination de la mort pour nous, pécheurs, et a subi le jugement du péché. Et c'est de ce précieux Sauveur, placé dans cette condition comme dans le sein de la terre, durant trois jours et trois nuits, que Jonas devient le type dans son séjour d'une égale durée dans le ventre du poisson.

Lorsque nous pensons à cela, nous pouvons dire que l'Écriture à bien lieu d'exalter le ministère qui lui est confié, comme le fit l'apôtre des Gentils à l'égard du sien. Elle a pour but de révéler Dieu et ses conseils, et sûrement elle le fait avec une merveilleuse et féconde sagesse, donnant parfois pour notre instruction, comme c'est le cas ici, des portions d'histoire ; mais en ayant soin en même temps que ces récits historiques soient pour nous des exemples, des gages, et comme des figures anticipées de secrets plus avancés et infiniment plus riches, afin que notre instruction abonde encore davantage.

Comme type, Jonas préfigure à la fois le Seigneur Lui-même, et Israël en tant que nation, tel que les évangiles nous le dépeignent. Israël doit passer par la mort et la résurrection ; son iniquité ne sera point effacée qu'il n'ait traversé la mort. (És. 26.) Toute l'Écriture le déclare, et ce qui se passe dans la vallée des ossements desséchés est une vive image de la chose. Mais au jour du royaume, il sera comme un peuple ressuscité. Grâces et louanges soient rendues à la mort et à la résurrection du Fils de Dieu pour cette bénédiction, aussi bien que pour tout autre ! Je le répète, dans sa mort et sa résurrection Jonas présente typiquement et d'une manière très significative l'histoire de sa nation et celle de son Sauveur[4] (Voir Matt. 12:40 ; Luc 11:29-30).

Mais, revenant à l'histoire même, nous pouvons remarquer maintenant qu'ayant été enseigné – ayant appris le besoin qu'il avait de la grâce de Dieu, Jonas est, pour la seconde fois, chargé d'un message pour Ninive ; il s'y rend, et c'est avec des paroles de jugement sur les lèvres qu'il entre dans cette grande cité, la cité de Nimrod, qui

[4] Le péché de Jonas est celui dont se rendirent coupables les Israélites. Ils ont, lui et eux, également repoussé toute pensée de grâce envers les Gentils. (1 Thess. 2:16.) Lorsque Paul commença à parler de la grâce de Dieu envers les Gentils, les Juifs ne voulurent plus l'écouter. (Act. 22:21-22). L'histoire de notre prophète est, comme nous le voyons, pleine de richesses. À la vérité du récit elle joint la signification profonde de la parabole. Et nous, élus de Dieu, nous pouvons tous, aussi bien qu'Israël, prendre place à notre manière, avec Jonas dans la mort et la résurrection, seul caractère, du reste, que nous puissions avoir en tant que pécheurs sauvés.

représentait en ce temps l'orgueil et l'audace d'un monde révolté. « Encore quarante jours », proclame-t-il par les rues, à la façon d'un héraut, « et Ninive sera renversée. »

C'est ainsi qu'il « chanta d'un air lugubre. » Il avait reçu cette commission. En retour, Ninive « se lamenta. » Le roi se leva de son trône, et toute la nation se couvrit de sacs : dans une condition semblable, humilié sous la main de Dieu, un roi de Ninive trouvera le Seigneur comme l'avait trouvé avant lui un roi d'Israël. C'est David qui parle : « J'ai dit : Je ferai confession de mes transgressions à l'Éternel. Et tu as ôté la peine de mon péché. » – « Qui sait », dit le roi Gentil, « si Dieu viendra à se repentir, et s'Il se détournera de l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssions point. » Il en arriva ainsi, en effet : « Dieu se repentit du mal qu'Il avait dit qu'Il leur ferait, et ne leur fit point. »

De nouveau, je demande avec l'Apôtre : « Est-il seulement le Dieu des Juifs ? » Et avec lui aussi je réponds encore : « Certes ; il l'est aussi des Gentils. » La grâce est divine. Le gouvernement peut avoir à faire avec un peuple et lui donner comme tel des règlements. La grâce a affaire avec des pécheurs, quels qu'ils soient et où qu'ils soient. La terre a ses arrangements divers, mais le ciel garde sa souveraineté. Ninive est épargné, comme le fut Jérusalem ; la main de l'ange destructeur est arrêtée sur une ville aussi bien que sur l'autre. (1 Chr. 21 ; Jonas 3).

Mais « ne l'allez point dire dans Gath. » Ne laissez pas entendre aux filles des Philistins quelle fut la conduite de Jonas au chapitre 4.

Lot retourna-t-il dans Sodome ? Ézéchias se rendit-il coupable de vanité vis-à-vis des ambassadeurs de Babylone, après que l'ombre se fut retirée de dix degrés ? Après s'être humilié et avoir versé des larmes Joas alla-t-il, de sa volonté propre, se battre contre roi d'Égypte ? Est-ce en dépit des avertissements de son Seigneur que Pierre le renia ? Et vous, bien-aimés, n'avez-vous pas, comme moi, oublié des leçons apprises, ou perdu le souvenir de châtiments endurés ? Et faut-il maintenant que Jonas ne se souvienne plus du ventre du poisson ? C'est profondément étrange. Quoi ! Une leçon tant solennelle, et qui aurait dû, semble-t-il, faire sur l'âme une si forte impression et y demeurer à jamais gravée, doit-elle être si promptement perdu, pour elle !

Jonas est mécontent. La grâce déployée à l'égard de Ninive rendait un Gentil important aux yeux du Dieu des cieux et de la terre, et c'en était trop, pour un Juif. La parole du prophète avait reçu un affront, comme l'orgueil le lui suggérait tout bas de la main du Dieu de miséricorde.

Jonas donc se mit fort en colère. Il ne peut pas précisément encore monter sur un navire, et s'en aller à Tarsis ; mais c'est dans le même esprit qu'il sort de la ville et fait cette requête : « 0 Éternel ! n'est ce pas ici ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays, ? C'est pourquoi j'avais voulu m'enfuir en Tarsis ; car je connaissais que tu es un Dieu fort, miséricordieux, pitoyable, tardif à colère, abondant en gratuité et qui te repens du mal *dont tu as menacé*. Maintenant donc, O Éternel ôte-moi, je te prie, la vie ; car la mort m'est meilleure que la vie. » Quelle méchanceté de cœur cela dévoile. Se préparait-il le ventre d'une autre baleine. Il le méritait bien. Quelles difficultés nous nous créons nous-mêmes ! Pourquoi Lot ne demeura-t-il pas dans la sainte et paisible tente d'Abraham ? Et pourquoi se prépara-t-il dans Sodome une première et une seconde fournaise ? Pourquoi David attira-t-il sur sa maison une épée qui devait, selon l'ordre de l'Éternel, y demeurer dégainée jusqu'au jour de sa mort ? « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés. Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons point condamnés avec le monde. » La voix de l'Éternel crie dans la ville et l'homme de sagesse l'entendra ; mais Jonas était sourd. Il a déjà oublié la leçon que le ventre du poisson lui avait apprise, et maintenant c'est le kikajon séché et flétri qui doit lui fournir un enseignement.

En dehors de la ville, Jonas se fit une cabane pour s'y retirer dans son humeur boudeuse et méchante, irrité qu'il était contre l'Éternel. Alors l'Éternel fit croître un kikajon pour abriter Jonas dans sa cabane, et Jonas se réjouit extrêmement du kikajon. Mais Dieu prépara pour le lendemain un ver qui ronge et dessèche le kikajon ; de telle sorte que le soleil et le vent d'Est frappant la tête de Jonas désormais sans abri, le prophète s'irrite et demande à mourir

Alors, le Seigneur, avec une douceur merveilleuse, change ces simples circonstances en une délicieuse page de la plus profonde et la plus touchante instruction. « Et Dieu dit à Jonas : Est-ce bien fait à toi de t'être ainsi dépité au sujet de ce kikajon ? Et il répondit : C'est bien fait à moi que je me sois ainsi dépité, même jusqu'à la mort. Et l'Éternel dit : Tu voudrais qu'o, eût épargné le kikajon, pour lequel tu n'as point travaillé et que tu n'as point fait croître, car il est venu en une nuit, et en une nuit il est péri ; et moi n'épargnerais-je point Ninive, cette grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille créatures humaines qui ne savent point discerner entre leur main droite et leur main gauche, et où il y a aussi une grande quantité de bêtes ? »

Les délices que Jonas prenait dans le kikajon ne sont que le faible reflet des délices que le Seigneur prend à visiter en grâce les créatures de sa main – en quelque endroit qu'elles se trouvent, à Ninive, à Jérusalem, ou ailleurs, n'importe. Si Jonas désirait que le kikajon eût été épargné, il fallait qu'il consentît à ce que Ninive le fût aussi. Il sera jugé par les paroles mêmes de sa bouche : Jonas rendra témoignage pour le Seigneur contre lui-même.

C'est en vérité, une précieuse et excellente Parole.

Jonas avait été humilié pour apprendre à connaître la grâce de Dieu dans un de ses caractères, et maintenant il vient de l'apprendre dans un autre – le besoin qu'il avait de cette grâce et les délices que Dieu y prend. Le ventre

du poisson (les profondeurs de l'enfer) où il s'était trouvé lui avait appris le besoin qu'il avait « du salut », dans toute cette souveraineté, dans cette glorieuse hauteur, cette glorieuse profondeur qui lui appartient, et en vertu desquelles il pouvait s'étendre comme du trône de la puissance dans les plus hauts cieux, jusqu'aux lieux les plus profonds de la mer pour y délivrer un captif placé sous le juste jugement de Dieu.

Le kikajon desséché lui apprit (comme à nous les paraboles de Luc 15) comment l'Éternel, le Créateur des bouts de la terre, le Seigneur des troupeaux qui paissent en mille collines, dans l'Assyrie comme en Judée, prend ses délices dans ses créatures, les œuvres de ses mains, et trouve son repos et sa joie dans la miséricorde qui les épargne, lorsqu'elles se repentent et reviennent à Lui.

Écho du témoignage, vol.2, p.123-132

3 – La mer d'airain – 2 Chroniques 4

« Et Salomon fit une mer de fonte de dix coudées depuis un bord jusqu'à l'autre, ronde tout autour et haute de cinq coudées, et un filet de trente coudées l'environnait tout autour. Et au-dedans il y avait des figures de bœufs qui environnaient la mer tout autour, deux à chaque coudée ; il y avait deux rangées de ces bœufs qui avaient été jetés en fonte avec elle. Elle était posée sur douze bœufs, trois desquels regardaient le septentrion, trois l'occident, trois le midi et trois l'orient ; et la mer était sur leur dos et tous leurs derrières étaient tournés en dedans. Et son épaisseur était d'une paume, et son bord était comme le bord d'une coupe à façon de fleurs de lis ; elle contenait trois mille baths… ET LA MER SERVAIT POUR LAVER LES SACRIFICATEURS. » (2 Chr. 4:2-6.)

Afin de bien comprendre la doctrine qui nous est enseignée dans cette belle et expressive figure, il nous faut porter notre attention sur trois choses, savoir la matière dont la mer était faite, son contenu, son usage.

1. *La matière*. – La mer de fonte de Salomon était faite d'airain, métal qui est le symbole de la justice divine, demandant jugement contre le péché, comme dans l'autel d'airain, ou demandant jugement contre l'impureté, comme dans la mer d'airain. Le chapitre premier de l'Apocalypse parle du Seigneur Jésus comme ayant « ses pieds semblables à de l'airain très luisant, comme s'ils eussent été embrasés dans une fournaise. » C'est sous cet aspect qu'on le voit marchant au milieu des chandeliers. Il ne peut tolérer le mal, mais doit le fouler sous ses pieds dans l'exercice du jugement. Ceci explique pourquoi l'autel où le péché était expié, et la mer où la souillure était lavée, étaient l'un et l'autre faits d'airain. Tout dans l'Écriture a sa signification, et nous devrions chercher, dans un esprit de prière, à déterminer avec certitude en qui elle consiste.

Or, c'est pour le cœur une chose très consolante et qui l'affermit beaucoup, d'avoir l'assurance que le péché que Dieu pardonne gratuitement et l'impureté qu'il fait disparaître gratuitement, ont été l'un et l'autre pleinement et pour toujours jugés et condamnés à la croix. Pas un seul iota ou trait de péché, pas une seule trace d'impureté n'ont été négligés ; tout a été jugé d'une manière divine. « La miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement ; » et « la grâce règne par la justice. » (Jacq. 2:13 ; Rom. 5:21.) Le croyant est pardonné et purifié ; mais son crime et sa souillure furent jugés sur la croix. La connaissance de cette vérité si précieuse opère en nous d'une double manière – elle met le cœur et la conscience dans une parfaite liberté, et en même temps elle nous inspire pour le péché et l'impureté une horreur qui va toujours en grandissant.

L'autel d'airain, dans sa muette et expressive éloquence, disait sa double histoire : que le péché avait été divinement condamné, et qu'en conséquence il pouvait être divinement pardonné. La mer d'airain rendait témoignage, d'une manière silencieuse mais parfaitement claire, au fait que la souillure avait été jugée divinement et pouvait être sur ce principe divinement nettoyée.

Quelle profonde consolation le cœur trouve en tout cela ! Et néanmoins c'est une *sainte consolation*. Je ne puis porter mes regards sur l'antitype de l'autel et commettre le péché à la légère. Je ne puis songer à l'antitype de la mer d'airain et contracter avec indifférence quelque souillure. Ma consolation est parfaite et solide, parce que je sais que je suis pardonné et purifié ; mais ma consolation est sainte, parce que je sais que Jésus eut à laisser sa vie pour me procurer mon pardon et ma purification. Dieu a été profondément glorifié ; le péché et la souillure ont été condamnés parfaitement. Je suis rendu libre pour l'éternité ; mais c'est la mort de Christ qui est le fondement de tout. Telle est la riche leçon de consolation et de sainteté à la fois que nous donne la matière de l'autel d'airain et de la mer de fonte. Dieu ne passe sur rien, et toutefois rien ne m'est imputé, parce que Christ a été jugé pour tout.

II. – Considérons maintenant le contenu de la mer de fonte de Salomon. « Elle contenait trois mille baths » *d'eau*. Si à l'autel je vois l'*airain* en rapport avec le *sang*, à la mer je trouve l'*airain* en rapport avec l'*eau*. Ils désignent Christ tous les deux. « C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang. Jésus le Christ, non seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang. » (1 Jn. 5:6.) « Mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. » (Jean 19:34). Le sang qui expie et l'eau qui purifie découlent tous deux d'un Sauveur crucifié. Vérité précieuse et solennelle ! Précieuse, parce que nous jouis-

sons des effets bénis de l'expiation et de la purification ; solennelle, à cause de la manière dont nous les avons obtenus.

Mais la mer d'airain contenait de l'eau et non pas du sang. Ceux qui en approchaient avaient éprouvé déjà l'efficace du sang, et en conséquence n'avaient besoin que du lavage d'eau. Ainsi, il en était du type comme de l'antitype. Sous la loi, un sacrificateur, dont les mains et les pieds avaient été souillés, n'avait pas besoin de retourner en arrière vers l'autel d'airain ; mais il allait en avant vers la mer d'airain. Il n'était pas besoin d'une nouvelle application du sang, en vue de le faire sacrificateur, mais il devait seulement se laver avec l'eau, afin d'être propre à s'acquitter de ses fonctions sacerdotales. De même aujourd'hui, si un croyant tombe, s'il pratique le péché, s'il contracte quelque souillure, il n'a pas besoin d'être lavé de nouveau dans le sang, comme la première fois, mais seulement de recourir à l'action purifiante de la parole, par laquelle le Saint Esprit applique à l'âme le souvenir de ce que Christ a fait, de telle sorte que la souillure est ôtée, la communion rétablie, et le sacrificateur spirituel rendu propre de nouveau à s'acquitter de ses fonctions sacerdotales. « Celui qui a tout le corps lavé, n'a besoin que de se laver les pieds ; mais il est tout net. » (Jean 13:10) « Ceux qui rendent le culte, *étant une fois purifiés*, n'auraient plus eu aucune conscience de péché. » (Héb. 10:2.) Est-ce que cela affaiblit la gravité de la souillure ? Bien le contraire. Est-ce que la mer de fonte avec ses trois mille baths d'eau affaiblissait l'idée qu'on devait avoir de la gravité de la souillure des sacrificateurs ? Ne prouvait-elle pas plutôt quelle gravité elle avait, combien c'était une chose sérieuse au jugement de Dieu, combien il était impossible de s'avancer avec une seule tache aux mains et aux pieds ?

Que le lecteur pèse bien ce sujet ; qu'il l'examine, à la lumière de l'Écriture ; qu'il voie de le comprendre réellement. Dans un grand nombre de cas, on est loin d'être au clair quant à la doctrine contenue dans l'autel d'airain et la mer de fonte ; et de là vient que tant de chrétiens sincères sont dans les ténèbres et dans le trouble sous le rapport spirituel, an sujet de leurs péchés et de leurs souillures de chaque jour. Ils ne voient pas la perfection divine de leur purification par le sang de Christ ; et en conséquence, ils ont l'idée qu'ils doivent à chaque nouvelle occasion avoir recours, ainsi qu'au commencement, à l'autel d'airain comme s'ils n'avaient jamais été lavés en aucune manière. C'est là une erreur complète. Si Christ m'a purifié, je suis net d'une manière divine, et par conséquent je le suis pour l'éternité. Je suis introduit dans une condition à laquelle s'attache la pureté parfaite, et je ne puis jamais en sortir. Il est possible que j'en perde le sentiment, l'efficace, la jouissance. Pierre parle de quelques-uns qui oublient la purification de leurs péchés d'autrefois. Si on joue avec le péché et si le moi n'est pas jugé, il est difficile de dire à quoi un chrétien peut en venir. Que le Seigneur nous donne de marcher tous les jours devant lui avec un cœur humble et sensible à tout ce qu'Il est, de sorte que nous ne tombions pas sous l'aveuglement et l'endurcissement du péché !

Mais qu'on se souvienne que la sauvegarde la plus efficace contre l'opération et l'influence du péché, consiste à avoir son cœur affermi dans la grâce, et à comprendre clairement notre position en Christ. Être dans les ténèbres ou dans le doute relativement à ces choses, est le sûr moyen de tomber dans les pièges de Satan. Si je cherche à mener une vie sainte en vue d'affermir ma position devant Dieu, ou bien je tomberai dans le pharisaïsme, ou je me plongerai dans quelque péché horrible. Mais quand j'ai appris que tous mes péchés et toutes mes souillures furent jugés et condamnés a la croix, et que je suis justifié et accepté en un Christ ressuscité, alors je repose sur le vrai fondement de la sainteté. Et s'il m'arrive de tomber comme, hélas ! je le fais constamment, je puis porter ma chute à Dieu en la confessant et en me jugeant moi-même, et le connaître comme fidèle et juste pour me pardonner mes péchés, et me purifier de toute iniquité. Je me juge moi-même sur la base de cette vérité, que Christ a déjà été jugé devant Dieu pour la chose même que je confesse en sa présence. S'il n'en était pas ainsi, ma confession ne servirait de rien. Le seul principe sur lequel Dieu peut être « fidèle et juste pour pardonner et purifier », c'est que Christ a déjà été jugé en ma faveur ; et très certainement Dieu n'exécutera pas deux fois le jugement pour la même chose. Il est vrai, et précieusement vrai, qu'il faut que je confesse et que je me juge moi-même si j'ai mal marché. Une seule mauvaise pensée suffit pour interrompre ma communion ; et il faut que toute pensée semblable soit jugée avant que ma communion puisse continuer. Mais c'est comme quelqu'un qui est purifié que je fais confession. Je ne suis plus considéré comme un pécheur qui ai à faire avec Dieu comme juge. Ma position maintenant est celle d'un enfant qui a à faire avec Dieu comme Père. Il a fait provision pour mes besoins journaliers, et une provision qui n'implique ni désaveu de ma place et de ma portion, ni ignorance de l'œuvre de Christ ; mais une provision qui me dit a la fois la sainteté et la grâce de Celui qui l'a faite. Je ne dois pas méconnaître l'autel a cause que c'est de la mer que j'ai besoin, mais je dois adorer la grâce de Celui qui a pourvu à la fois à l'une et à l'autre.

III. – Après tout ce que nous avons dit de la matière et du contenu de la mer de fonte de Salomon, il suffira de quelques mots relativement à son usage. « La mer servait pour laver les sacrificateurs. » Les sacrificateurs y venaient de jour en jour-lâver leurs *mains* et leurs *pieds,* de manière à pouvoir être toujours en état de remplir leur œuvre sacerdotale, type frappant des sacrificateurs spirituels de Dieu, c'est-à-dire de tous les véritables croyants dont les œuvres et les voies ont besoin d'être purifiées par l'action de la Parole. La cuve d'airain dans le tabernacle et la mer d'airain dans le temple, préfiguraient toutes deux ce « lavage d'eau par la Parole », que Christ est maintenant occupé à poursuivre par la puissance du Saint Esprit. Christ agit en personne pour nous dans le ciel, et par son Esprit et sa parole Il agit en nous et sur nous. C'est ainsi, et ainsi seulement, que nous sommes rendus capables d'avancer. Il nous restaure quand nous nous égarons ; Il nous purifie de toute souillure ; Il nous corrige de toute erreur ; Il vit toujours pour nous. Nous sommes sauvés par sa vie. Il nous maintient pleinement dans la

puissance et l'intégrité de la position dans laquelle son sang précieux nous a placés. Tout est assuré en Lui. « Christ a aimé l'assemblée, et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau, par la parole ; afin qu'il se présentât l'assemblée glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable. » (Éph. 5:25-27).

Et maintenant un mot touchant les « bœufs » qui soutenaient la mer d'airain. Le bœuf est employé dans l'Écriture comme symbole d'un travail patient, et de là la place significative qui leur était attribuée sous la mer d'airain. De quelque côté que le sacrificateur approchât, il trouvait devant lui la juste image de la patience dans le travail. N'importe de quelle manière, par quel chemin il venait, ni la fréquence de ses venues : jamais il ne pouvait épuiser la patience qui s'était dévouée à l'œuvre de le purifier de toutes ses souillures. Quelle précieuse image ! En Christ nous en avons la substance. Nous avons beau venir à Lui fréquemment, nous ne pouvons jamais le fatiguer : sa patience est inépuisable. Il ne se fatiguera pas jusqu'à ce qu'Il nous présente à Lui-même sans tache, ni ride, ni rien de semblable.

Puissent nos cœurs adorer Celui qui est notre Autel, notre Cuve, notre Sacrifice, notre Sacrificateur, notre Avocat, notre Tout !

Écho du témoignage, vol.2, p.241-248

4 – Le tribunal de Christ

Nous avons reçu dernièrement, de divers amis, des lettres dans lesquelles ils expriment un vif désir d'obtenir quelque lumière sur le sujet solennel dont nous venons de tracer le titre ; et comme il est très probable que bien d'autres âmes sont exercées sur le même point, nous ne voulons pas faire à nos correspondants une réponse trop précipitée.

Voici comment l'un d'entre eux s'exprime : « Je me trouve à présent dans une difficulté. C'est au sujet d'une chère âme qui depuis quelque temps a été fort malheureuse à la pensé que toutes les pensées secrètes, tous les motifs du cœur, seraient manifestés à tous devant le tribunal de Christ. Elle n'a ni craintes, ni incertitudes quant à son salut éternel, ou au pardon de ses péchés, mais elle recule à la pensée que les secrets de son cœur seront là rendus manifestes à tous. »

Un autre nous écrit en ces termes : « En présence des vérités bénies et d'une éternelle importance que nous enseignent Jean 5:24 ; 1 Jean 1:7-9 ; 2:12 ; Hébreux 10:1-17, je désire savoir comment vous entendez les passages suivants que je vous transcris en entier, afin de souligner les mots auxquels je fais particulièrement allusion.

« Car il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Cor. 5:10). « Ainsi donc, chacun de nous *rendra compte pour soi-même à Dieu* » (Rom. 14:12). « Mais celui qui agit injustement recevra ce qu'il aura fait injustement ; et il n'y a point d'acception de personne » (Col. 3:25).

C'est sur l'interprétation et l'application de ces passages que je suis préoccupé d'être au clair ; et j'ai pensé que probablement vous ne jugeriez pas que c'est vous faire perdre votre temps que de vous demander votre sentiment à ce sujet. »

Nous avons trouvé beaucoup d'intérêt, dans ces derniers temps, à considérer les divers motifs d'angoisse qui semblent exister dans le cœur en rapport avec le sujet solennel du « Tribunal de Christ. » Les passages mêmes que cite notre correspondant sont si clairs, si formels, et si précis sur la question, que nous n'avons justement qu'à les prendre tels qu'ils sont, et à leur laisser sur notre cœur et notre conscience toute l'autorité qui leur appartient. « Il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ. » « Chacun de nous rendra compte pour soi-même à Dieu. » « Celui qui agit injustement recevra ce qu'il aura fait injustement. »

Ces déclarations sont claires. Voudrions-nous en affaiblir la force, en émousser le tranchant, en détourner la pointe ? Que Dieu nous en garde ! Nous devrions plutôt nous appliquer à en faire un saint usage, en comprimant par leur moyen toutes les vanités, toutes les convoitises, toutes les humeurs de notre nature. L'intention du Seigneur est que nous nous en servions de cette manière. Il n'a jamais voulu que nous les fissions servir, dans un esprit légal, à ébranler notre confiance en Christ et en son parfait salut. Nous ne viendrons jamais en jugement quant à nos péchés. Jean 5:24 ; Romains 8:1 ; 1 Jean 4:17, sont on ne peut plus concluants là-dessus. Mais alors il faut que notre service arrive sous les yeux du Maître. L'œuvre de chacun sera éprouvée, pour qu'il soit rendu manifeste de quelle espèce elle est. Le jour manifestera tout. Tout cela est bien solennel, et devrait nous conduire à veiller plus soigneusement sur nos œuvres, nos voies, nos pensées, nos paroles, nos motifs et nos désirs. Le sentiment le plus profond de la grâce et l'intelligence la plus nette de notre parfaite justification comme pécheurs, n'affaibliront jamais en nous le sentiment de la solennité profonde qui se rattache au tribunal de Christ, non plus que notre désir de marcher d'une telle manière que nous soyons acceptés de Lui.

Il est bon de voir cela. L'Apôtre travaillait de manière à être accepté. Il tenait son corps assujetti de peur d'être réprouvé. Il n'y a pas un saint qui ne dût agir de même. Nous sommes déjà acceptés *en* Christ, et comme tels nous travaillons pour être acceptés *de* Lui. Nous devrions chercher à donner a chaque vérité sa place propre, et

le moyen pour cela c'est d'être beaucoup dans la présence de Dieu et de considérer chaque vérité en rapport immédiat avec Christ. Nous sommes toujours en danger de faire servir une vérité, a en déplacer une autre dans la pratique : et c'est là une chose dont il faudrait nous garder soigneusement. Nous croyons qu'il y aura devant le tribunal de Christ une pleine manifestation de chacun, et de chaque chose. Là tout viendra en évidence. Les choses qui parurent ici-bas fort brillantes et dignes d'éloges, et qui firent grand bruit parmi les hommes, seront toutes brûlées, comme autant « de bois, de foin, et de chaume. » Les choses qui étaient publiées au loin et qui servaient à environner un nom d'une auréole de gloire humaine, seront soumises à l'action pénétrante du « feu », et, peut-être, la plupart réduites en cendres. Les conseils de tous les cœurs seront manifestés. Tous les motifs, toutes les intentions, tous les desseins seront pesés à la balance du sanctuaire. Le feu éprouvera l'œuvre de chacun, et rien ne sera marqué du sceau de la sincérité que ce qui aura été le fruit de la grâce divine en nos cœurs. Tous les motifs mélangés seront jugés, condamnés et brûlés. Tout préjugé, tout jugement erroné, tout mauvais soupçon à l'égard d'autrui, tout cela et tout ce qui y ressemble sera produit au grand jour, et jeté au feu. Nous verrons les choses alors comme Christ les voit, nous les jugerons, comme il les juge. Nul ne sera plus heureux que moi-même de voir tout mon chaume consumé. Même dès a présent, à mesure que nous croissons en lumières, en connaissance et en spiritualité, a mesure que nous nous tenons plus près de Christ et que nous lui ressemblons davantage nous condamnons de bon cœur bien des choses qu'autrefois nous estimions toutes bonnes. Combien ne le ferons-nous pas davantage encore, quand nous serons dans tout l'éclat de la lumière du tribunal de Christ ?

Maintenant quel devrait être l'effet pratique de tout cela, sur le croyant ? Serait-ce de le porter à douter de son salut ? De le laisser dans un état d'incertitude sur la question s'il est ou non accepté ? De le faire douter de sa relation avec Dieu en Christ ? Assurément non. Quoi donc alors ? De le conduire à marcher de jour en jour dans une sainte vigilance, comme sous l'œil de son Seigneur et Maître – de produire en lui une attention soigneuse à sa conduite, la sobriété et le jugement du moi – de le revêtir de fidélité, d'application et d'intégrité dans tous ses services et tontes ses voies.

Prenez un simple exemple. Un père s'éloigne pour un temps et, en prenant congé de ses enfants, il leur donne un certain travail à faire, et leur trace la ligne de conduite qu'ils auront à suivre durant son absence. À son retour, il se peut qu'il ait à louer les uns pour leur fidélité et leur application, tandis qu'il en devra blâmer d'autres précisément pour des motifs inverses, Mais est-ce qu'il renie ces derniers ? Rompt-il la relation dans laquelle ils sont avec lui ? En aucune manière. Ils sont ses enfants tout autant que les autres, quoiqu'il signale fidèlement ce en quoi ils ont manqué, et qu'il les reprenne pour cela. S'ils se sont mordus et dévorés les uns les autres, au lieu d'accomplir sa volonté ; s'il y a en de l'envie et de la jalousie, au lieu d'empressement cordial à remplir les intentions de leur père – toutes ces choses recevront la censure qu'elles méritent. Comment pourrait-il en être autrement ?

Mais voilà qu'il s'en trouve, comme l'amie de notre correspondant, qui « reculent à la pensée que les secrets de leur cœur seront là rendus manifestes à tous. » Eh bien ! le Saint Esprit déclare que « le Seigneur mettra en lumière les choses cachées dans les ténèbres et manifestera les conseils des cœurs ; et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu. » 1 Corinthiens 4:5. Il ne dit pas à qui ils seront manifestés ; et cela non plus ne touche en rien la question, d'autant plus que toute personne sincère se préoccupera bien plus profondément du jugement du Maître que de celui d'un compagnon de service. Pourvu que je plaise à Christ, je n'ai pas besoin de m'inquiéter du jugement de l'homme. Et d'un autre côté, si je suis plus troublé de l'idée de voir tous mes motifs exposés à la vue de l'homme, que je ne le suis de ce qu'ils sont découverts à la vue de Christ, il est évident qu'il doit y avoir quelque chose de mal. C'est une preuve que je suis occupé de moi-même. Je recule devant l'exposition de « mes secrets motifs. » Il est donc bien clair que mes secrets motifs ne sont pas bons, et plus tôt ils seront jugés mieux ce sera.

Et après tout, qu'elle différence cela ferait-il, quand même tous nos péchés et tous nos manquements seraient rendus manifestes à tout le monde ? Pierre et David sont-ils un tant soit peu moins heureux, à cause que d'innombrables millions ont lu le récit de leur honteuse chute ? Certainement non. Ils savent que la relation de leurs péchés ne fait que magnifier la grâce de Dieu et démontrer la valeur du sang de Christ, et par suite ils s'en réjouissent. Il en est de même dans tous les cas : si nous étions davantage vidés du moi et occupés de Christ, nous aurions des pensées plus simples et plus exactes à l'égard du tribunal, aussi bien qu'à l'égard de tout autre chose.

Que le Seigneur tienne nos cœurs dans la sincérité envers Lui-même, en ce temps de son absence, en sorte que quand il paraîtra, nous ne soyons point honteux devant Lui ? Puissent toutes nos œuvres être tellement commencées, poursuivies, et achevées en Lui, que nos cœurs ne soient point troublés à la pensée de les voir justement pesées et estimées dans la présence de sa gloire ! Puissions être contraints par « l'amour de Christ », non par la crainte du jugement, à vivre pour Celui qui mourut et ressuscita pour nous ! Nous pouvons, en toute sécurité et avec bonheur, laisser tout entre ses mains, voyant qu'il a porté nos péchés en son corps sur le bois. Nous n'avons aucun lieu de craindre, d'autant plus que nous savons que quand il sera manifesté nous lui serons semblables ; car nous le verrons tel qu'il est. Du moment que Christ apparaîtra, nous serons transformés à sa ressemblance, nous entrerons dans la présence de sa gloire, et là nous reviendrons sur le passé. De cette sublime et sainte hauteur nous regarderons en arrière sur notre course ici-bas. Nous verrons alors les choses sous un jour tout différent. Il est possible que nous soyons bien étonnés de voir trouver bien défectueuses là-haut beaucoup de choses dont nous faisions grand cas ici-bas ; et d'un autre côté, que bon nombre de petites choses qui

furent accomplies dans l'esprit de renoncement et par amour pour Jésus, seront soigneusement rappelées et récompensées richement. Nous serons aussi en mesure de voir, à la clarté de la lumière de la présence du Maître, beaucoup d'erreurs et de manquements qu'auparavant nous n'avions jamais aperçus. Quel effet tout cela produira-t-il ? Précisément de faire jaillir de nos cœurs d'éclatants et ravissants hosannahs à la gloire de Celui qui nous à portés à travers toutes nos peines et tous nos dangers, a supporte toutes nos erreurs et tous nos manquements, et nous a assigné une place dans son royaume éternel, pour là nous tenir dans les brillants rayons de sa gloire, et briller nous-mêmes à sa ressemblance à jamais.

Écho du témoignage, vol.2, p.249-255

5 – Sophonie

Souvent, dans les prophètes, *la gloire et le jugement se touchent.* Ce sont là les sujets qui les occupent d'ordinaire, avec l'iniquité qui amène le jugement et les caractères de la gloire qui doit suivre.

Mais ce jugement qui fond sur l'iniquité, et cette gloire qui vient ensuite, sont des choses que la partie *historique* de l'Écriture a montrées mainte et mainte fois, comme aussi c'est mainte et mainte fois que la prophétie les présente.

Tel fut le jour de Noé – un jour où le jugement introduisit la gloire, ou un monde nouveau. De même, le jugement qui frappa l'Égypte fut accompagné ou suivi immédiatement de la délivrance des Israélites, de leur chant de victoire, de la présence de la gloire au milieu d'eux et de leur marche vers le pays de la promesse.

Ainsi, les jugements qui atteignirent les Cananéens et les Amoréens furent immédiatement suivis de la prise de possession, par Israël, de son héritage.

Le jour de Nébucadnetsar fut un jour semblable de jugement. L'Esprit de prophétie s'y arrête longtemps. Non seulement il anticipe cette époque par la prédication de prophètes, tels que Ésaïe et Michée, mais dans le temps même, ou à peu près en ce temps, il est abondamment répandu, comme Jérémie, Ézéchiel, Daniel, Habacuc et Sophonie en témoignent.

Ce jour, le Jour de l'invasion et du triomphe des Chaldéens, fut assurément un temps de crise remarquable. L'iniquité du royaume de Juda était alors venue à son comble, comme celle des Amorrhéens au temps de Josué. Chose déplorable en vérité, que l'iniquité des Juifs fût arrivée à un point tel que les Gentils durent intervenir pour le jugement, comme jadis aussi l'iniquité des Gentils, ayant atteint sa mesure le Juif, l'homme de Dieu, fut appelé pour la juger.

Mais le Chaldéen n'était pas seulement un personnage réel : il était encore un personnage mystérieux et typique. Dans les prophètes, il préfigure les derniers jugements. Son épée ne s'abattit pas uniquement sur Juda et Jérusalem, mais elle vint frapper aussi les nations d'alentour. En ce temps, le Dieu de toute la terre se levait, et le monde devait rester dans le silence. C'était le tableau en petit, le commencement, du jugement de toutes les nations ; c'était « le jour du Seigneur », en esprit ou en principe. L'épée avait été aiguisée pour la tuerie, et la domination enlevée à « la fille de Jérusalem ; » car la maison de David était réprouvée, et c'est, *aidés de Dieu,* si l'on peut parler ainsi, que les Chaldéens s'emparèrent du trône.

Cependant ce n'est jamais sur le jugement que se clôt la scène. Comme nous l'avons dit, la gloire et le jugement se touchent dans les voies de bien. Le jugement nettoie le vaisseau, ensuite la gloire le remplit. Tout ce qui empêche la présence du Seigneur est enlevé par le jugement, et alors le royaume est établi comme Sophonie nous le fait voir, aussi bien que tous les autres prophètes. L'Apocalypse est le dernier grand témoignage rendu à cette vérité. Là encore le jugement prépare le chemin à la gloire, et cela d'une manière *définitive* ; en d'autres termes, tous les scandales, ceux qui commettent l'iniquité, les puissances apostates et réprouvées, sont jugées et ôtées, et le jour glorieux du millénium commence son cours.

Les jugements sont continuellement répétés parce qu'aucun serviteur de Dieu n'a été trouvé fidèle, ou n'a pu rendre compte de son administration. Adam, puis les Juifs, les Gentils, et enfin les chandeliers (les sept Églises), ont tous, en tout temps, été infidèles à Celui qui les avait établis. « Dieu assiste dans l'assemblée des forts ; il juge au milieu des juges. » Le jardin d'Éden fut perdu par Adam ; le pays donné aux pères le fut par les enfants, ou la terre de Canaan par les Israélites ; les Gentils, aussi bien qu'eux manquèrent de fidélité, et la puissance fut enlevée à la tète d'or, et donnée à la poitrine et aux bras d'argent, de là au ventre et aux hanches d'airain, puis aux jambes de fer, et enfin aux pieds qui étaient en partie de fer et en partie de terre. Rien ne fut *remis* à Dieu des choses qu'on avait reçues de lui. Les économes furent retranchés l'un après l'autre, et leur administration retirée, au lieu qu'ils auraient dû la remettre ou en rendre un compte fidèle. C'est ainsi qu'il en a toujours été et qu'il en est encore actuellement ; nous ne trouvons l'exception qu'en regardant à Jésus. Pour lui, il rend compte de toute administration qui lui est confiée, et en temps convenable Il la *remet,* et elle ne lui est point reprise.

Quel volume, on peut dire, est contenu sur les gloires de Christ dans ces paroles de 1 Corinthiens 15, écrites pour nous : « Ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu. » Cela le signale devant le monde entier, et en un frappant contraste avec toutes les générations des enfants des hommes, du commencement à la fin. Toute administration confiée à d'autres est retirée à cause de l'infidélité avec laquelle ils s'y sont comportés ; mais Jé-

sus remet la sienne, comme ayant accompli tout le dessein de Celui qui l'en avait chargé. En Christ, mais en Christ seulement, toutes les promesses de Dieu sont oui et amen. Il prendra le royaume ; mais à la fin, ou au temps convenable, il *le remettra.* Précieuses paroles ! Nous voyons le royaume retiré à Saül, puis à la maison de David, et après avoir été confié aux Gentils leur être enlevé aussi, toujours a travers des jugements et des bouleversements, jusqu'à ce que vienne Celui à qui il appartient de droit. Alors, pour la première fois, un économe rend compte de son administration, et le royaume est remis.

En ce jour du Chaldéen, jour sur lequel nous arrêtons maintenant nos regards avec Sophonie, tout, pour ainsi dire, est jugé. De même qu'au temps apocalyptique, ou devant le grand trône blanc, tout est jugé *personnellement ou individuellement ;* ainsi maintenant, le *jugement s'exerce d'une manière nationale* par l'épée de Nébucadnetsar. Juda et Jérusalem, aussi bien que les peuples d'alentour, les Édomites, les Philistins, les Ammonites, les Éthiopiens et les Assyriens, le Nord, le Midi, l'Occident et l'Orient, tous doivent venir à cette exposition commune et complète, et y venir aussi avec leurs traits distinctifs les plus minutieux. Le reste de Bahal, les noms des prêtres des faux dieux, les sacrificateurs, les idolâtres, ceux qui juraient à la fois par l'Éternel et par Malcham, les apostats et les indifférents, et ceux qui s'habillent de vêtements étrangers, tous sont jugés séparément. La lumière du Seigneur scrute ceux qui sont demeurés sur leur lie et ceux qui méprisent la crainte du jugement. Rien n'échappe ! Tout est nu et à découvert aux yeux de Celui à qui nous avons affaire. Le juge de tout le monde agit avec équité ; ceux qui ont mérité le plus de coups les reçoivent, tandis que d'autres sont moins battus. Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes, il rend à chacun selon ses œuvres.

Mais « le résidu, selon l'élection de la grâce », est reconnu ici, en Sophonie, comme partout ailleurs. Ceux qui en font partie sont appelés « les débonnaires du pays », et ils sont exhortés à chercher l'Éternel et à s'attendre à lui dans l'espérance d'être mis en sûreté au jour de la colère de l'Éternel. (chapitre 2:3 ; 3:8.)

Puis, comme nous l'avons dit, la gloire apparaît après le jugement, quelques traits de la bénédiction milléniale nous sont présentés. Il nous est dit que, d'un même esprit et d'un même langage, les nations de ce royaume, « le monde à venir », adoreront l'Éternel, le Dieu d'Israël. La confusion de Babel aura pris fin, chose dont on eut déjà un exemple à la Pentecôte, en Actes 2. Les habitants des pays éloignés, ceux qui seront au-delà des fleuves de Cus, reconnaîtront le Dieu Sauveur d'Israël. Israël sera purifié et garanti à toujours de la crainte du mal, et aura le cœur plein de joie, parce que l'Éternel, son Dieu, sera au milieu de lui.

Tels sont les jours du royaume. Les jugements ont purifié la scène ; le résidu les a traversés ; la terre est témoin du salut de Dieu, et le nom de l'Éternel est reconnu dans la joie et le service de son peuple restauré.

Ceux qui menaient deuil en Sion, ont changé en manteau de louange leur esprit d'accablement. On n'entend plus les lamentations de Jérémie, car la fille de Sion a été ramenée de captivité et toutes ses chaînes sont brisées ; celle qui avait été emmenée captive et dont il était dit : « C'est Sion, personne ne la recherche », a reçu un nom et des louanges au-dessus de tous les peuples de la terre.

Voilà les choses qui nous sont présentées dans le troisième chapitre de notre prophète, et qui forment aussi, en général, le thème de tous les prophètes dans l'anticipation du règne du Seigneur, précédé de son jour.

Cependant la gloire resplendit ici sous un caractère attrayant. La harpe de Sophonie possède une note d'une douceur toute particulière. Les délices que le Seigneur lui-même prend en son peuple nous sont rapportées dans un langage semblable au cantique de Salomon avec son enthousiasme et son affection : « L'Éternel, ton Dieu », est-il dit à Sion, « se réjouira à cause d'une grande joie ; il se taira à cause de son amour, et il s'égaiera a cause de toi avec chant de triomphe. » C'est là « la joie qu'un époux a de son épouse », comme l'avait dit Ésaïe longtemps avant Sophonie. (Voyez És. 62:5.)

L'Éternel semble prendre la place que lui donne le ravissant cantique du roi d'Israël dans ces paroles : « Que tu es belle et que tu es agréable, amour délicieuse ! » (7:6.)

C'est *la joie personnelle* du Seigneur dans son peuple qui est anticipée par Sophonie – la plus brillante, la plus précieuse circonstance de toute son histoire. Elle peut nous faire souvenir d'un court passage de la nôtre propre en Thessaloniciens 4 : « Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. »

Voilà tout ce que ce passage dit de nous, après notre transmutation. On aurait pu parler en détail de la gloire et des joies variées de l'Église dans le ciel ; mais ce n'est que ceci : « Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » C'est aussi *personnel* que le passage de Sophonie ; et si nous avions de l'affection, nous devrions dire que c'est la principale dans la longue liste de nos bénédictions.

Je voudrais signaler une autre chose encore. Dans le 19^{e} de l'Apocalypse, il nous est parlé de deux soupers – « le banquet de l'Agneau » et le « grand souper de Dieu. » Le banquet de l'Agneau est une scène de joie dans le ciel. « Bienheureux sont ceux qui (y) sont conviés », c'est un banquet de noces. Mais le grand souper de Dieu est le fruit du jugement solennel et terrible qui clôt l'histoire de la terre, telle qu'elle est aujourd'hui ; C'est le jugement du présent monde apostat, lorsque les corps des ennemis confédérés du Seigneur deviennent la nourriture des oiseaux de l'air.

Ézéchiel fait mention du dernier de ces deux soupers, et nous en donne une description aussi complète que Jean, dans l'Apocalypse. Sophonie y jette seulement un regard, en énumérant les actes du Seigneur au jour de sa colère. (Éz. 39 ; Soph. 1:7.)

« La journée de l'Éternel est proche », dit Sophonie ; « l'Éternel a préparé le sacrifice, il a invité ses conviés. » Ce prophète ne pénètre pourtant pas dans la scène, comme le font Ézéchiel et Jean, et nous n'apprenons pas par lui ce qu'est le sacrifice on le festin, ni quels sont les conviés.

Certaines vérités ou certains mystères qui forment dans tel on tel endroit le principal sujet, sont ailleurs présentés avec peu de développement ou même peut-être introduits comme accidentellement. Mais tout cela n'est pour nous qu'une manifestation de plus de l'harmonie délicieuse et sans apprêt qui respire dans toutes les parties du Livre, témoignant que c'est *la même main* qui fait vibrer toutes les cordes de cette merveilleuse harpe qui, pour le montent, est la « harpe de Dieu », en attendant que d'autres harpes soient formées par la même main pour célébrer à jamais la gloire de son *nom* et les fruits de son œuvre. (Apoc. 15:2)

Écho du témoignage, vol.2, p.255-262

6 – Remarques sur l'Apocalypse

Chapitre 1

Versets 1 -3. – Tout chrétien qui a l'intelligence spirituelle de la parole de Dieu, doit avoir remarqué plus ou moins pleinement le caractère particulier du livre dans l'étude duquel nous entrons maintenant. « Révélation de Jésus Christ que Dieu lui a donnée. » Le Seigneur Jésus est évidemment envisagé ici, non pas dans la place d'intimité qui est à lui comme Fils unique dans le sein du Père, mais dans une place qui se trouve comparativement à une certaine distance vis-à-vis de Dieu. C'est bien sa révélation, mais néanmoins c'est une révélation que *Dieu* lui *a donnée.* Cela ressemble un peu à la remarquable expression que nous lisons en Marc 13:32, qui en a embarrassé un si grand nombre « Mais, quant à ce jour ou à cette heure, personne ne le sait, pas même les anges qui sont au ciel, ni même le Fils, mais le Père. » Dans tout cet évangile Jésus est le serviteur Fils de Dieu ; et la perfection d'un serviteur consiste à ne pas savoir ce que son maître fait – à ne savoir, si nous pouvons parler de la sorte, que ce qui lui est dit. Ici Christ reçoit une révélation de la part de Dieu ; car, quelque exalté qu'il soit, c'est la position qu'il a prise comme homme qui ressort éminemment dans l'Apocalypse. Et ce qui rend cela d'autant plus remarquable, c'est que de tous les écrivains inspirés du Nouveau Testament, aucun n'insiste sur la gloire souveraine et divine de Jésus avec autant d'abondance que saint Jean dans son évangile. Dans l'Apocalypse, au contraire, c'est le même saint Jean qui décrit sa gloire humaine dans les détails les plus grands et les plus complets. En restant fidèle à ce point de vue, l'Apocalypse est destinée « à montrer *à ses esclaves,* les choses qui doivent arriver bientôt. » Quelle différence entre ce langage et celui de Jean 15 ! « Je ne vous appelle plus esclaves ; » et celui aussi de Jean 16 parlant de l'Esprit : « Celui-là me glorifiera, car il prendra du mien et vous l'annoncera ; » « Tout ce qu'a le Père *est mien ;* c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend du mien et qu'il vous l'annoncera. » Aussi voyons-nous tout le long de cet évangile, du commencement à la fin, que le but du Saint Esprit est de donner aux disciples le caractère et la conscience de leur position comme fils, avec et par Jésus, le Fils de Dieu dans le sens le plus élevé. C'est ainsi que nous lisons au chapitre 1:11-12 : « Il vint chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être *enfants* de Dieu ; » et qu'après sa mort et sa résurrection le Seigneur dit, chapitre 20:17, « Va vers mes frères, et leur dis : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Naturellement ils étaient serviteurs aussi, et il n'y avait pas l'ombre d'un désaccord en cela. Cependant la différence des relations est immense ; et c'est à la plus basse des deux que l'Apocalypse s'adresse. La raison en est, je présume, en partie parce que Dieu révèle dans ce livre une certaine suite d'événements terrestres avec lesquels leur position la plus basse est le plus en harmonie (leur position plus élevée de fils étant plus appropriée à la communion avec le Père et avec le Fils) ; et en partie parce que Dieu semble ici préparer la voie pour agir avec les siens dans le dernier jour, quand leur position comme ses *esclaves* sera plus ou moins manifestée, mais non pas la jouissance d'une position d'intimité comme *fils :* c'est à l'intervalle qui suivra le départ de l'Église de ce monde que je fais allusion.

Les paroles qui suivent, confirment fortement ce que nous venons de dire ; car le Seigneur « les a envoyé signifier *par son ange, à son* esclave Jean. » C'est-à-dire, que la communication prophétique est faite, non pas directement, mais par le moyen d'un ange ; et il n'est pas non plus fait mention de Jean comme du « disciple que Jésus aimait – qui aussi, durant le souper, s'était penché sur le sein de Jésus », mais comme de « son esclave » « qui a rendu témoignage de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus Christ, de toutes les choses qu'il a vues. » Il est bon de faire remarquer que le mot *et*, qui dans les versions ordinaires précède ce dernier membre de phrase, doit disparaître entièrement, ce qui ne fait pas une petite différence dans le sens ; car cette partie de la phrase : « toutes les choses qu'il a vues » ne doit pus être considérée comme une troisième division du témoignage de Jean ajoutée aux deux autres, mais plutôt comme expliquant et limitant ce qu'il faut entendre par la parole de Dieu et le témoignage de Jésus Christ. Les visions de Jean constituaient la parole et le témoignage dont il est question ici. La vraie manière de rendre le passage est celle-ci : « Qui a rendu témoignage de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus Christ – de toutes les choses qu'il a vues. » Comparer chapitre 22:8.

Combien donc la révélation de Dieu que nous trouvons ici et le témoignage que Jésus rend dans ce livre, sont différents de ce que nous trouvons dans l'Évangile de Jean ! La Parole de Dieu là, est le Seigneur Jésus lui-même qui, au commencement, était auprès de Dieu, et était Dieu : l'expression parfaite et personnelle de Dieu, et

cela non pas simplement comme Créateur de toutes choses, mais en grâce parfaite. « En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. » « Et la Parole fut faite chair et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, gloire comme d'un fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité. » Dans l'Apocalypse, au contraire, même lorsqu'il est parlé de Lui comme la Parole de Dieu, c'est comme *l'ex*pression du jugement divin, parce que dans tout son ensemble, le livre est éminemment un livre de jugement. « Il était vêtu d'une robe teinte dans le sang ; et son nom s'appelle la Parole de Dieu » (Apoc. 19:13). De même aussi, dans l'évangile, c'est au Père que Jésus rend témoignage, comme c'est partout la joie du Père de rendre témoignage du Fils. Et même, vers la fin de son ministère, le Fils lui-même résume la substance et le caractère du témoignage qui se trouve là dans ces quelques paroles : « Celui qui m'a vu, a vu le Père » (Jean 14:9). Tout cela place dans un plus grand contraste les traits distinctifs de l'Apocalypse ; car le nom même du Père ne se présente que rarement dans toute l'étendue du livre, et lorsqu'il s'y trouve, ce n'est pas dans le but de révéler son amour, comme Père, à sa famille. Dans les chapitres 1:3 et 14 il est fait mention de lui comme tel, mais en rapport avec Jésus seulement. Le grand sujet du livre, c'est la manifestation de Dieu dans ses jugements ici-bas, en rapport avec la manifestation du Seigneur Jésus « Roi des rois et Seigneur des seigneurs. »

« Bienheureux est celui qui lit, et ceux qui entendent les paroles de la prophétie, et qui gardent les choses qui y sont écrites, car le temps est proche. » Quelle grave erreur pour des chrétiens en présence d'une déclaration pareille, de juger inutile ce livre ou quelqu'une de ses parties, et d'estimer qu'on peut le mettre de côté en toute sûreté, soit comme trop difficile à comprendre, ou, si on le comprend, comme n'ayant pas de portée pratique sur l'âme ! C'est une chose bien remarquable, certes, que le soin particulier avec lequel le Seigneur l'a recommandé, non seulement ici au commencement, mais à la fin où nous lisons : « Ces paroles sont certaines et véritables, et le Seigneur, le Dieu des saints prophètes, a envoyé son ange, pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt. Et voici, je viens bientôt : bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre. » Ne semble-t-il pas que la prescience du Seigneur a anticipé dans de tels avertissements la négligence avec laquelle ce livre serait traité par les serviteurs, et qu'il voulait par là les prémunir solennellement contre elle, en recommandant le livre à leur attention et à leur étude d'une manière aussi énergique ? Pour le dire en passant, il est un peu remarquable qu'une recommandation analogue à celle que nous avons ici se trouve à la fin de 1 Thessaloniciens qui était la première des épîtres de Paul, et celle qui, plus que toutes les autres, développe la grande vérité de la venue du Seigneur (1 Thess. 5:27). En Apocalypse 1:3 le Seigneur prend soin d'encourager toute classe possible de personnes qui pourraient venir en contact avec ce livre. Non seulement l'individu qui le lit est déclaré bienheureux, mais la même bénédiction est prononcée sur ceux qui entendent ses paroles et qui gardent (ou observent) ce qui y est écrit. Et je suis bien certain que le Seigneur ne manque pas d'encourager ses saints qui comptent sur sa fidélité et sa bénédiction assurées. Il n'a jamais cessé de faire sortir du bien de son usage, et particulièrement dans les temps de danger, et nonobstant tout mépris et toute fausse interprétation.

Je suis convaincu que les objections que l'on fait à l'étude de la prophétie proviennent d'une racine, quelquefois profondément cachée, d'incrédulité, qui suppose que toute la bénédiction que l'on peut retirer d'un sujet, dépend de la mesure dans laquelle il se rapporte immédiatement à nous ou aux circonstances dans lesquelles nous sommes. Aussi, lorsque j'en entends s'écrier qu'elle n'est pas *essentielle,* je voudrais leur demander : essentielle à quoi ? S'ils veulent dire que la prophétie n'est point essentielle au salut, j'en conviens. Mais alors dans quelle position se trouvent ces contradicteurs ! Leur sollicitude à n'examiner que ce qu'ils estiment indispensable au salut, montre qu'ils n'ont pas conscience du salut eux-mêmes, et que ce besoin de leur âme est la seule chose à laquelle ils soient sensibles. Or, nous tenons tous que ce n'est pas la prophétie, mais l'évangile, qu'il faut présenter aux inconvertis. La venue de Christ en gloire, qui est le centre de la prophétie non accomplie, doit être pour leurs cœurs un sujet d'épouvante, au lieu d'être simplement une question intéressante, et à discuter. Mais pour le croyant, la venue du Seigneur est « cette bienheureuse espérance. » Nous attendons du ciel le Fils de Dieu, et nous l'attendons non pas seulement sans anxiété aucune, mais avec joie, parce que nous savons qu'il est ce « Jésus qui nous délivre de la colère qui vient. » Tandis que, pour tout homme qui n'a pas la paix par la foi en son sang, occuper son esprit, soit de l'espérance de l'Église, soit des événements dont la prophétie traite, ne constitue qu'une diversion dont l'ennemi peut faire un terrible usage, si ce n'est pas une preuve de la mort complète de sa conscience quant à sa propre condition devant Dieu – quoique je sois loin de prétendre que Dieu ne peut pas faire servir cette vérité à la réveiller. D'un autre côté, la connaissance de la prophétie nous est indispensable pour apprécier comme il faut la gloire de Christ et la gloire qui doit être révélée. Faire peu de cas de la prophétie, c'est donc mépriser à son insu cette gloire et la grâce qui nous l'a fait connaître : c'est la démonstration la plus manifeste de l'égoïsme de nos cœurs qui voudraient que toute parole de Dieu se rapportât à nous directement et non pas à Christ.

Dieu suppose que ses enfants aiment à être entretenus de tout ce qui glorifiera le Seigneur Jésus Christ. Le résultat aussi est bien frappant et sérieux : quand c'est Christ qui est l'objet de nos cœurs, tout est paix ; mais si notre propre bonheur constitue notre première pensée, il y a toujours mécompte et incertitude.

Une autre forme sous laquelle se produit cet égoïsme, et contre laquelle il faut se tenir en garde, parmi ceux qui entendent les paroles de cette prophétie, c'est l'idée que ses visions se rapportent à l'Église – que les sceaux, les trompettes et les coupes, par exemple, sont d'une haute importance et d'un grand intérêt, parce qu'ils nous concernent nous-mêmes (c'est-à-dire l'Église), soit dans le passé, soit dans l'avenir. Mais c'est là une erreur complète ainsi que nous pouvons le voir d'après les paroles du verset que nous avons sous les yeux. Car le motif allégué en faveur de l'importance qu'il y a à faire attention à ce livre n'est pas que le temps est venu, ou que nous

nous trouvons dans les circonstances décrites, mais bien qu'elles sont *proches* : « car le temps est proche. » S'il pouvait être profitable aux saints de Dieu, dans les jours de l'apôtre, quoique les jugements ne les concernassent pas personnellement, il peut pour le moins nous être aussi utile à nous-mêmes. Que le Seigneur nous donne d'apprécier de plus en plus la position dans laquelle il nous a placés, d'être tranquillement instruits de ces choses à l'avance.

Versets 4-6. « Jean, aux sept assemblées qui sont en Asie. » [5] Déjà les trois versets que nous avons considérés nous révèlent, dans une certaine mesure, les traits particuliers de ce livre qui sont évidements distincts de ceux que présentent les autres parties du Nouveau Testament. Dieu revient sensiblement aux principes d'après lesquels il avait agi dans les temps de l'Ancien Testament. Chacun peut s'apercevoir que le sujet ici n'est point l'édification positive de l'Église, non plus que la manifestation des voies spéciales de Dieu en grâce, mais bien le jugement du mal, soit dans les églises, soit dans le monde. Aussi en parfait accord avec cela, voyons-nous Dieu se présenter à son peuple sous un aspect, et sous un titre différents. « Grâce et paix vous soient de la part de *celui qui est, qui était, et qui vient*. » C'est exactement ce qui, dans le Nouveau Testament, correspond à *Jéhovah* dans l'Ancien. C'était Dieu se révélant comme Celui qui ne changeait pas ; le même hier, aujourd'hui et éternellement, et qui agissait au milieu d'Israël selon ses voies immuables. Mais maintenant Dieu parle dans le langage des Gentils et traduit, pour ainsi dire, ce nom de Jéhovah qui ne leur avait été jamais communiqué ainsi auparavant, en ces expressions : « Celui qui est, qui était, et qui vient. » Il va en revenir à son ancien peuple d'Israël ; mais avant qu'il le fasse, il faut nécessairement qu'il s'exécute sur cette masse professante qui s'appelle elle-même l'Église, un jugement qui la balaie. Et lorsque Dieu aura mis de côté les Églises, il introduira de nouveau Israël – non plus sur le principe de la loi, mais sur celui de la grâce. La loi prononçait la sentence de mort sur l'homme pécheur, mais la grâce de Dieu l'a exécutée sur la personne du Fils de Dieu. Nous le lisons dans Hébreux 2:9, « de sorte que, *par la grâce de Dieu*, il goûtât la mort pour chacun. » De même que dans la mort du Seigneur Jésus Christ, Dieu a exprimé sa haine pour le péché avec plus de force qu'en tout autre chose, ainsi en proportion, et comme réponse à cette mort, la grâce coule maintenant avec le plus d'abondance. En ce jour-là Israël connaîtra aussi cela pour lui-même.

La manière dont le Saint Esprit est introduit ici forme un trait caractéristique du livre, aussi frappant que celle dont il a été parlé du Seigneur Jésus lui-même. « Grâce et paix vous soient… et de la part des sept Esprits qui sont devant son trône. » C'est le même Saint Esprit dont il est parlé dans d'autres portions de la parole de Dieu comme d'« un seul Esprit », qui est mentionné ici comme « les sept Esprits qui sont devant son trône ». Il en est parlé comme d'« un seul Esprit », là où il est question du corps qui est un, de l'Église, comme en Éphésiens 4:11. Mais ici c'est par l'expression de « les sept Esprits » qu'il est désigné, parce que lorsque Dieu aura terminé sa grande œuvre dans l'Église, il retranchera infailliblement le Gentil infidèle, et ne rassemblera plus Juifs et Gentils en un corps sur la terre. Au contraire, Israël doit être élevé au-dessus des Gentils. Ce sera un état de choses tout à fait différent, et en conséquence le Saint Esprit est envisagé dans la variété de ses opérations (comme il est en connexion avec le Messie en Ésaïe 11) et non dans son unité céleste. Il est ajouté « qui sont *devant son trône* » parce que le gouvernement de Dieu fait le grand sujet de ce livre.

En général, lorsque nous trouvons le souhait « grâce et paix vous soient » c'est « de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus Christ. » Mais dans ce passage l'ordre est différent : d'abord c'est « de la part de Celui qui est, qui était et qui vient ; » c'est-à-dire Jéhovah ; ensuite « de la part des sept Esprits », etc. ; et enfin, « de la part de Jésus Christ », etc. La raison pour laquelle l'ordre habituel est abandonné ici, c'est, je pense, parce qu'il y est question de Jésus, non pas tant comme notre Seigneur, ni dans sa gloire divine comme Fils de Dieu, mais spécialement en rapport avec la terre et avec ses droits légitimes sur le monde. Il est « le témoin fidèle », tous les autres témoins ont été infidèles ; Lui seul a été le fidèle témoin pour Dieu sur cette terre. Mais en outre, Il était « le premier-né d'entre les morts » – la première personne qui fût entrée dans la vie de résurrection, de cette merveilleuse manière que la corruption ne peut jamais toucher. « Étant ressuscité d'entre les morts, Il ne meurt plus ; la mort n'a plus d'empire sur lui. » De plus, « Il est le Prince des rois de la terre. » Toutes ces choses néanmoins sont rattachées avec ce qu'Il était, est, et sera *en tant qu'homme.* C'est Jésus envisagé dans ses rapports avec la terre.

Mais remarquez combien ce qui suit est beau. Aussitôt que Jésus est présenté à l'Église, et est annoncé comme « le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts et le Prince des rois de la terre », elle ne peut se contenir plus longtemps. Les saints interrompent, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, le message de Jean, et éclatent en un cantique de louange – « A lui qui nous aime et nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père ; à Lui gloire et force aux siècles des siècles ! Amen ! »

[5] Ce mot Asie, ne désigne pas même l'Asie-Mineure mais seulement cette portion de sa côte occidentale qui formait la province proconsulaire romaine. Ce titre avait été donné au royaume de Pergame, précisément comme une partie du territoire carthaginois avait reçu le nom de province de Libye ou d'Afrique. – Quelques-uns expliquent l'absence de toute allusion à Colosse et à Hiérapolis, par la circonstance que ces villes avaient été détruites par un tremblement de terre, peu après la date de l'épître de Paul à la première. Si Eusèbe et Tacite parlent du même fait (car leurs dates diffèrent), il semble que Laodicée, quoique enveloppée dans la même catastrophe, fut rebâtie avant le règne de Domitien. Mais en adoptant la date de l'historien romain (ap.J.-C. 61), comment cela s'accorderait-il avec la date attribuée communément à l'Épître aux Colossiens de l'an 64 ? Comment ne pas être surpris aussi, que quelqu'un d'impartial accueille l'idée étrange de Théodoret, que saint Paul fut le fondateur des églises de Colosse, de Laodicée et de Hiérapolis ? Colossiens 2, bien compris, met les Colossiens et les Laodicéens, parmi ceux qui n'avaient point vu l'apôtre dans la chair.

C'est ainsi en effet que le texte correct donne ce passage : « A Lui qui nous *aime* », et non pas « qui nous a *aimés*. » C'est parfaitement vrai que Christ a aimé l'Église, et s'est donné lui-même pour elle, comme Éphésiens 5 le fait voir ; et aussi qu'il m'a aimé et s'est donné pour moi, comme nous le lisons en Galates 2. Mais le Chapitre premier de l'Apocalypse me montre l'amour *actuel* de Jésus. Ce n'est pas qu'Il soit toujours *à nous laver* de nos péchés : Il nous a lavés par son sang une fois pour toutes, et ainsi n'a pas à nous laver de nouveau. Naturellement il y a pourtant aussi la purification pratique journalière, le lavage d'eau par la parole, mais ce n'est pas de cela qu'il est question ici. C'est une œuvre efficace et qui *dure* jusqu'au bout à sa gloire. Mais qu'il est précieux de savoir que pendant que c'est ici le livre même qui nous révèle les voies et les moyens par lesquels Dieu allait mettre de côté son peuple infidèle, et juger le mal du monde, de savoir, dis-je, qu'au milieu de tout cela nous pouvons regarder en haut dans *une pleine* confiance en son amour actuel, qui toujours demeure, et nous écrier : « A Lui qui nous aime et nous a lavés de nos péchés dans son sang… À Lui gloire et force aux siècles des siècles ! Amen ! »

Verset 7. Après la salutation, « grâce et paix vous soient », etc. Vient une interruption. C'est la voix des saints célestes qui éclatent en un chant de louange. Nous trouvons ensuite verset 7 ces solennelles, mais précieuses paroles : « Voici, Il vient avec les nuées, et tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. » Ceci ne fait pas partie du cantique, mais est un témoignage qui en est tout à fait distinct. Nous avons toujours ces deux choses : ce qui constitue la communion d'un saint de Dieu, et ensuite aussi ce qui est ou devrait être son témoignage.

La communion les uns avec les autres est une chose heureuse ; mais c'est la présentation de Christ et la connaissance de notre portion en lui qui produisent le culte. Outre cela, le croyant est instruit par Dieu de ce qui vient sur le monde : et ceci est une partie de notre témoignage, mais ce n'est pas la chose dont le cœur devrait être le plus rempli. Vous ne trouverez jamais beaucoup de communion chez une personne occupée seulement de la prophétie. Ce serait très mauvais de mépriser la prophétie, et celui qui le fait tombera sûrement dans un piège ou dans un autre. Mais si quelqu'un est constamment occupé des détails de la prophétie, il n'y aura jamais chez lui de la puissance pour le culte, et il ne sera pas nécessairement délivré par là des voies du monde. On peut être capable de parler fort bien touchant les Juifs, le jugement de la bête, etc, et marcher néanmoins avec le monde. Mais si notre cœur est occupé de Jésus, et que ces choses-là viennent comme sur un arrière-plan, nous trouverons alors que le Saint Esprit nous montrera « les choses qui vont arriver. » C'est ainsi qu'il est dit en 2 Pierre 1:19 au sujet de la parole de la prophétie : « A laquelle vous faites bien d'être attentifs. » Il importe extrêmement que je voie ce qui va arriver, et que je ne me laisse pas aller à une marche aisée ici-bas. Ce ne doit jamais être une consolation pour ceux qui suivent le courant du monde, de savoir que le Seigneur vient le juger. Mais il y a quelque autre chose qui devrait faire les délices de l'âme : l'aurore commençant à luire, et le lever de l'étoile du matin dans nos cœurs. Pierre ne parle point ici du jour qui vient sur le monde, mais veut prouver que la parole de la prophétie est une lampe admirable jusqu'à ce que vous ayez trouvé la lumière céleste, et l'étoile du matin levée *dans vos cœurs* – c'est-à-dire, l'espérance de la venue du Seigneur Jésus Christ comme la portion propre de l'Église, et qui n'est jamais présentée dans l'Écriture comme un événement prophétique. Christ attendu et connu comme quelqu'un qui peut venir à tout moment pour nous prendre à lui, telle est notre bienheureuse espérance. C'est l'apôtre Paul qui expose particulièrement l'espérance de l'Église. Jean aussi regarde à Christ comme à l'Époux – à ce qu'il est pour le cœur. Lorsque le Seigneur Jésus Christ vient pour nous prendre à Lui, il n'est pas dit venir « avec les nuées. » La nuée était le symbole de la présence de Dieu en jugement. « Voici il vient avec les nuées. » C'est une révélation connue des saints célestes, et qui fait partie de leur témoignage, mais ce n'est point leur joie propre, la part de leur communion. « Oui, Amen. »

L'Épître aux Colossiens expose très pleinement l'association des saints avec Christ (Ch.2, 3). Il est ma vie, et je suis un avec lui. Ainsi, du moment que je trouve que Christ, mon Sauveur, est mort au monde, je deviens aussi mort au monde. Je ne trouve pas seulement que mon trésor là est jugé mais je vois juger la religion même du monde, parce que Christ a été repoussé par la religion du monde. Quand il viendra sur les nuées, tout œil le verra. Mais tel ne sera point le cas lorsqu'il viendra chercher son Église. Maintenant Dieu rassemble les amis de Christ autour de son nom. L'Église est un corps qui est appelé pendant que Christ ne se voit point, et le chrétien, ayant sa portion en lui maintenant, est caché avec lui. « Votre vie est cachée avec Christ en Dieu. »

Dans ce verset, il ne s'agit donc pas du Seigneur venant rencontrer les siens et les réunir à lui-même dans l'air ; mais, « tout œil le verra… et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. » Quand le Seigneur viendra prendre son Église, ce sera bien différent. Dieu nous a unis au Seigneur Jésus Christ dans le ciel selon toute l'efficace de sa mort et de sa résurrection. Pour autant qu'il s'agit de l'esprit, cela est vrai dès à présent, et ce sera vrai du corps lui-même lorsque Christ viendra. La résurrection de Christ m'appelle à vivre complètement pour Dieu, comme la mort de Christ me fait être aussi mort en principe au monde que si j'étais déjà réellement enseveli. Hélas ! nous avons à reconnaître combien tristement nous manquons. Néanmoins, dit l'apôtre, « votre vie est cachée », etc. C'est la vie, de Christ que vous avez reçue en vous. Aussi longtemps que Christ est caché, vous êtes cachés aussi. Mais le temps vient où ce ne sera plus le cas. « Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui en gloire. » Lorsque Christ viendra prendre son Église, aucun œil ne le verra si ce n'est ceux pour lesquels il viendra. Le monde ne verra Christ que lorsqu'il viendra en gloire, amenant ses saints avec lui – révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu (les Gentils) et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile du Seigneur Jésus Christ (les Juifs). Si le monde devait voir Christ venant seul en gloire avant que l'Église

soit prise à lui, il ne serait pas vrai que « quand Christ, qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi serez manifestés avec lui en gloire. » Lorsque Christ est caché, vous êtes cachés ; lorsque Christ apparaîtra vous apparaîtrez aussi. Il n'est pas possible que le monde voie Christ venant prendre les saints, parce qu'autrement il le verrait sans eux et avant eux ; tandis que le tout premier moment de son apparition doit être celui de notre apparition avec lui. Et cela ne repose pas seulement sur un mot, c'est la doctrine de tout le passage, et elle est confirmée par d'autres preuves dans tout le Nouveau Testament.

Dans la mort de Christ nous sommes morts au monde ; en sa résurrection nous sommes ressuscités, et en conséquence nous devons avoir nos cœurs fixés aux choses célestes avant que nous les voyions. Et il y a plus que cela. Christ ne doit pas être toujours caché – Il va être manifesté, et, quand il le sera, nous serons aussi manifestés en même temps que lui. Il est évident qu'il faut que Christ et l'Église aient été ensemble avant d'être manifestés au monde, s'ils doivent apparaître ensemble. Cela est incontestablement enseigné en Apocalypse 19, où il nous est dit (v.11) : « Je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus appelé fidèle et véritable », etc. « Et les armées qui sont au ciel, le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur. » Le cheval est l'emblème du pouvoir ; le cheval blanc, d'un pouvoir prospère, victorieux. C'est le Seigneur Jésus Christ venant en jugement, ce qui sera le temps où il viendra dans les nuées du ciel. Ces armées qu'on voit le suivant du ciel, vêtues de fin lin, ne sont pas les anges. Le texte déclare que le fin lin, *(bussinon)* est la justice des saints. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que partout où les anges sont décrits au chapitre 15, « comme vêtus d'un lin pur et éclatant » un terme différent (*linon*) est employé. Ce sont les saints célestes qui sont mentionnés dans le chapitre 19 comme les armées du ciel, etc. Ils étaient donc, dans le ciel avant que la voie fut ouverte à Christ pour sortir en jugement ; et ils le suivent du ciel quand il vient. Je ne doute pas ; que les anges ne soient aussi dans son cortège, ainsi que cela ressort d'autres passages ; mais il ne semble pas qu'il soit question d'eux ici.

Il y a dans la seconde ventre du Seigneur deux périodes très importantes et très différentes : la venue de Christ pour recueillir à lui son peuple et c'est là ce que l'Église doit attendre constamment ; et sa venue pour juger le monde après qu'il aura pris déjà les saints célestes, et que la méchanceté sera ensuite venue à son comble. Alors les cieux s'ouvriront tout à-coup, et le Seigneur Jésus Christ viendra, et l'Église avec lui, apparaissant ensemble dans les nuées du ciel avec puissance et grande gloire. Demande-t-on, *quand* tout cela se fera-t-il ? Il ne fut point dit à Israël quand il devait être délivré de la servitude d'Égypte. Le Seigneur *allait* les délivrer, mais il ne le leur expliqua pas avant que cela eût lieu. De même le Seigneur va mener l'Église au ciel par son avènement. De plus, il viendra et jugera la méchanceté du monde, et alors l'Église viendra avec Lui.

Verset 8. Ici, il me semble que nous avons Dieu comme tel, plutôt que le Seigneur Jésus [6], exprimant les titres divers de sa gloire comme une espèce de sceau de ce qui précède et une base pour ce qui suit et à quoi ils sont une introduction. « Moi je suis l'Alpha et l'Oméga, dit le Seigneur Dieu, qui est, qui était et qui vient, le Tout-puissant. » Le premier nom est évidemment très convenable au livre qui clôt si admirablement les communications écrites de Dieu. Ce devait être profondément nécessaire aux saints de se souvenir de ce caractère-là de Dieu et de tous les autres exprimés ici, soit pour nous avant l'arrivée de l'éprouve, soit pour ceux qui seront appelés à la traverser.

Verset 9. « Moi, Jean, qui suis aussi votre frère et qui participe avec vous à l'affliction, au règne et à la patience de Jésus Christ. » Ils allaient tous ensemble le même chemin. C'est avec intention que Jean parle de lui-même non comme membre du corps de Christ, mais comme leur frère et comme leur coparticipant dans l'affliction, peut-être à cause que après le départ de l'Église, il y aura des saints sur la terre et qui seront nos frères : il prend place avec eux. Quels que soient nos privilèges particuliers, le Saint Esprit aime de nous voir entrer autant que possible dans la position des saints de Dieu, dans tous les temps. Le livre de l'Apocalypse fut écrit pour l'Église juste au moment où elle tombait dans un état de ruine. Le chapitre 6 présente quelques-uns de ces coparticipants de l'affliction. Mais ce qu'ils disent prouvent qu'ils ne font point partie de l'Église. « Jusques à quand, ô Maître Souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang ? » etc. Nous trouvons dans le cas d'Étienne l'appel à Dieu qui appartient proprement au chrétien : « Seigneur ne leur impute point ce péché. » Le chrétien est toujours appelé à souffrir dans le monde. Ces saints de l'époque apocalyptique, comprendront que le Seigneur est sur le point de juger, et ils lui demanderont de le faire. Ce serait mal de le demander *maintenant,* car c'est encore le temps de la grâce. La foi règle toujours son langage sur ce que Dieu fait, et il agit maintenant en grâce et non en jugement. Nous sommes appelés à sortir de la voie du monde, et nos cœurs devraient être rattachés à tout ce qui est glorieux et céleste ; car c'est l'objet actuel de Christ. Les robes blanches données dans le chapitre 6, à ces âmes qui avaient souffert, sont une marque évidente de l'approbation de Dieu. Elles devaient se reposer jusqu'à ce que leurs frères, qui devaient être mis à mort comme elles l'avaient été elles-mêmes, fussent accomplis. Le jugement doit prendre son cours alors.

« L'affliction, le règne et la patience. » Le royaume de Christ sera établi en puissance quand l'affliction et la patience auront complètement cessé. Mais à présent les circonstances de ce royaume sont la tribulation. Le royaume des cieux tel qu'il est présenté en Daniel, etc, n'était pas un mystère : il signifie le royaume des cieux sur

[6] À la fin du livre (ch.22:12) le Seigneur prend des titres pareils ; car s'il est l'homme exalté, et s'il doit venir et juger comme tel, Il est beaucoup plus, et aucune manière de désigner l'Éternel Dieu ne peut dépasser la dignité de sa personne. Mais les paroles du texte ordinaire, au verset 11, (« je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier et ») sont là un interpolation, et gâtent l'harmonie du contexte. Tous les meilleurs manuscrits, versions, etc, les rejettent et ont « Dieu » au verset 8.

la terre. Au lieu de trouver quand il vint sa place légitime comme Messie, Christ fut rejeté et monta dans le ciel ; et c'est là que viennent les mystères du royaume des cieux. Il en résulte qu'il doit y avoir souffrance, affliction et patience même dans le royaume de Christ. Lorsque Christ viendra en gloire, tout cela prendra fin. Ce sera alors le royaume et la puissance (voir Apocalypse 12). Maintenant c'est le « royaume et la patience en Christ. » Cette expression « patience » est remarquable. Nous avons communion avec Jésus dans cette attente patiente : nous attendons ce qu'il attend. Un homme qui est né de nouveau maintenant ne se trouve point dans le royaume et la puissance, mais dans le royaume et la patience en Christ Jésus. De là vient que la conséquence naturelle d'un tel état de choses c'est la souffrance ici-bas. Aussi voyons-nous ici Jean jeté dans l'île de Patmos pour la parole de Dieu et pour le témoignage de Jésus Christ.

C'est ainsi que Jean ne s'adresse point aux églises proprement dans son caractère d'apôtre, mais comme leur frère et leur compagnon, dans l'affliction, et le *règne* et la patience en Christ Jésus. Une chose remarquable que le christianisme a amenée, c'est que Dieu nous a ouvert un autre royaume d'un ordre différent du royaume terrestre, ou juif, un royaume dans lequel il y a de l'affliction, eu égard aux circonstances naturelles, et une espérance patiente comme la grande grâce qui correspond à cet état de choses et qui le distingue. Mais l'Église s'est dérobée à sa position de souffrance et de patience ; elle a recherché et pris dans le monde une position de puissance ; – position qui avait appartenu de droit uniquement aux Juifs, et qui, à cause des péchés d'Israël avait été dévolue aux empires Gentils par la souveraineté divine. En présence de la chute et du mal il ne convient à personne de parler haut ; et là où il y a réellement séparation d'avec le mal, il ne se trouvera rien de semblable. Partout où il s'agit de cesser de mal faire, il est de toute nécessité qu'on regarde au Seigneur, de peur qu'on ne dise : « c'est là ce que j'ai fait et ce que d'autres n'ont pas fait. » Dites plutôt que tout est de la grâce du Seigneur. Mais les chrétiens qui ont le désir de se tenir séparés du mal qui existe autour d'eux, sont en grand danger de se prévaloir un peu de ce qu'ils font quelque chose que d'autres ne font point. En présence du mal que nous avons quitté, et de celui qu'il nous a été encore donné de juger au milieu de nous, ce n'est pas le temps d'avoir de nous des pensées élevées. Lorsque Dieu déploiera la puissance envers la terre, les siens auront communion avec lui dans ce qu'il fera, comme ce fut le cas au pays d'Égypte, dans le désert, et en Canaan. Mais dans le christianisme, il ne s'agit pas de puissance sur la terre, mais de Jésus crucifié en faiblesse, et de puissance exercée pour le ressusciter d'entre les morts. Il y aura de nouveau un terrible déploiement de la puissance de Dieu quand il jugera non seulement les vivants mais aussi les morts. Mais pour nous, le feu de la colère de Dieu est tombé sur Christ, son jugement a été sur la tête de son Fils bien-aimé.

Et maintenant c'est la gloire céleste que Dieu est occupé à imprimer sur le cœur des siens. Il forme leur caractère par ces deux grandes choses que nous trouvons en Christ : l'une est la croix, et l'autre la gloire dans laquelle il a été pris désormais. C'est avec ce qu'il a fait en Christ qu'il veut que nous ayons communion. Christ devrait être aussi complètement empreint sur nos cœurs et dans nos voies que la loi l'était sur les tables de pierre. La vie d'une créature peut se perdre, mais ce que le chrétien possède est la vie de Christ – et la vie de Christ peut-elle jamais périr ? Christ a passé par la mort, afin de donner une vie d'un caractère tel que la mort ne put la toucher. Lorsque l'Éternel Dieu fit l'homme, il le fit de la poussière de la terre, mais il souffla dans ses narines le souffle de la vie ; et c'est pour cela que l'âme est immortelle. L'homme a reçu cette vie directement du souffle de l'Éternel Dieu. Le péché cependant peut l'atteindre, et aussi la mort seconde – la misère éternelle dans le lac de feu pour l'âme et pour le corps. Mais la vie que Christ souffla après qu'il fut ressuscité des morts (Jean 20:22) était une vie que la mort ne pouvait jamais vaincre, ni plus jamais assaillir, sur laquelle rien n'avait droit ; et cette vie est celle de tout croyant. Et pourtant il y en a qui s'imaginent que la vie d'un croyant peut se perdre ! Tout ce que je puis dire, c'est que Dieu n'en agit pas, avec ceux qui pensent ainsi, conformément aux pensés qu'ils ont de Lui. La vie est aussi forte dans l'Arminien que dans le Calviniste, parce que c'est la vie de Christ. Lorsqu'un homme a conscience d'avoir manqué et d'avoir péché contre Dieu, il est en grand danger de penser que c'en est fait de sa bénédiction. Mais non ; vous avez marché, contrairement à la vie et contrairement à celui qui en est la source ; mais la vie elle-même est encore là, et ne saurait être atteinte ; elle est éternelle. Si on est occupé à regarder au dedans de soi, a sa vie spirituelle, on n'aura jamais de consolation. C'est ici la preuve que je suis chrétien, c'est que j'ai reçu le témoignage de Dieu à son amour pour moi en Jésus.

« Je fus en esprit, dans la journée du Seigneur. » Le « jour du Seigneur » (en Grec, *Kuriakê,* jour *seigneurial, dominical, dimanche)* n'est pas du tout la même chose que « le jour du Seigneur » *hêmera tou Kuriou* de 2 Thessaloniciens 2:2, et autres passages. La même expression (*Kuriakos*) était employée pour désigner la cène du Seigneur, parce que ce n'était point un souper ordinaire, mais un saint mémorial du Seigneur, et d'institution divine. Pareillement, le jour du Seigneur n'est point un jour ordinaire, mais un jour particulièrement mis à part, non comme commandement, mais comme expression du privilège le plus élevé, pour le culte du Seigneur. Le sabbat était le dernier jour que Jéhovah réclamait de la semaine de l'homme ; le jour du Seigneur est le premier jour de la semaine de Dieu, et dans un sens, pouvons-nous dire, de l'éternité de Dieu. Le chrétien commence par le jour du Seigneur, afin que cela donne, pour ainsi dire, un caractère à tous les jours de la semaine. En esprit le chrétien est ressuscité, et chaque jour appartient à Dieu ; en conséquence il doit ramener au modèle de ce commencement béni, le jour du Seigneur, tous les jours qui suivent dans la semaine. Rabaisser le jour du Seigneur au niveau d'un autre jour, ne fait que manifester avec quel plaisir le cœur se livre à tout ce qui est de nature à emporter un petit morceau de Christ. Celui qui obéit à Christ seulement parce qu'il est obligé de le faire, ne possède absolument pas l'esprit d'obéissance. Nous ne sommes pas sanctifiés seulement pour l'aspersion du sang, mais aussi pour l'obéissance de Jésus Christ – pour l'obéissance de fils sous la grâce, non pour celle de simples serviteurs sous la loi. La licence qui méprise le jour du Seigneur est détestable, mais ce n'est pas une raison pour que

les chrétiens lui enlèvent son caractère, en confondant le jour du Seigneur, le jour de la création nouvelle, avec le sabbat de la nature ou de la loi.

En ce jour-là donc, de brillantes visions de gloire passèrent devant les yeux du prophète. D'abord Jean nous parle de ce qu'il vit en cette occasion : c'est ce que nous avons dans le reste du chapitre premier (v.12-20). C'était la vision de la gloire de la personne de Christ au milieu des sept chandeliers d'or. « Les choses qui sont » (v.19) nous sont présentées dans les chapitres 2 et 3 qui décrivent la condition de l'Église en ce temps-là. La troisième division de l'Apocalypse renferme « les choses qui doivent arriver après celles-ci. » Le mot « *ensuite* » est très vague ; car il peut signifier des milliers d'années après. L'expression « après *celles-ci »* rend beaucoup mieux le sens de la phrase. Elle désigne les choses qui suivront immédiatement « les choses qui sont » maintenant – c'est-à-dire, qui se passeront immédiatement après l'économie de l'Église. Celles-là, nous les trouvons à partir du chapitre 4 jusqu'à la fin du livre. Les « choses qui sont », continuent encore (dans l'application la plus importante du livre). Et qu'est-ce qui suivra ? « Les choses qui doivent arriver après celles-ci », lorsque l'Église aura cessé d'exister sur la terre.

Considérons un peu ce que vit l'apôtre. Avant tout, il entend derrière lui « une grande voix comme d'une trompette, disant », etc. « Et Je me tournai pour voir la voix qui m'avait parlé, et, m'étant tourné, je vis sept chandeliers d'or. » Évidemment c'était en analogie avec le luminaire du tabernacle ; seulement en ce cas-ci, les luminaires étaient séparés, de sorte que le Seigneur pouvait marcher entre eux. Au milieu des sept chandeliers jean voit « quelqu'un semblable au Fils de l'homme. » Jean 5 nous apprendra la portée de ceci, et pourquoi il est question en cette circonstance du Fils de l'homme et non du Fils de Dieu. Le Fils de Dieu est celui qui vivifie, parce qu'il est une personne divine ; il vivifie en communion avec le Père. Donnant ainsi la vie, il est appelé le Fils de Dieu ; mais en tant que Fils de l'homme, il exécute le jugement, parce que Dieu veut qu'il soit honoré dans la nature même dans laquelle l'homme l'a outragé. Cela nous montre en même temps la portée de ce que nous trouvons dans l'Apocalypse. C'est comme Fils de l'homme sur la terre que Christ est présenté, ici, et comme tel il va exécuter le jugement sur les sept églises aussi bien que, dans peu, sur le monde. La « robe qui allait jusqu'aux pieds », dont il était vêtu, n'exprime pas l'activité dans l'œuvre à accomplir, mais bien plutôt la dignité du jugement sacerdotal. L'« or » de la ceinture était le symbole de la justice divine, comme le lin est celui de la justice humaine. Le verset 14, comme je le suppose, doit commencer ainsi ; « Mais la tête et les cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige. » De sorte que, tout en étant le Fils de l'homme, et étant vu dans le vêtement et la position du sacrificateur occupé à discerner et à juger, on voit aussi en lui les emblèmes de la gloire divine, comme cela ressort de la comparaison de ce passage avec Daniel 7. Ce qui est dit par Daniel de l'Ancien des jours, est appliqué par Jean au Fils de l'homme – l'Ancien des jours étant le Dieu éternel. Jean voit ici que le Fils de l'homme est lui-même l'Ancien des jours. Celui qui a écrit « la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu » et « la Parole fut faite chair », etc, voit aussi maintenant, dans une vision prophétique, l'humanité se combiner avec les emblèmes propres à la divinité, dans la personne du Fils de l'homme. La tête et les cheveux « blancs comme de la laine blanche, comme de la neige » expriment la plénitude de la sagesse divine. « Les yeux, comme une flamme de feu » désignent la pénétration qui le caractérisait. Les pieds étaient semblables à de l'airain », etc. Ils ne pouvaient contracter aucune souillure, et sont inflexibles dans la force de jugement. (v.12-15.)

Et « il avait dans sa main droite sept étoiles », l'emblème des anges, ou représentants de ceux qui ont l'autorité au milieu d'elles, des sept églises. La parole de jugement sortait de sa bouche – parce que dans le Seigneur Jésus Christ prononcer la parole, c'est en même temps frapper le coup. « Il a dit, et ce qu'il a dit a eu son être. » « Son visage était comme le soleil quand il luit dans sa force. » Les anges des assemblées étaient représentés comme des « étoiles », seulement comme subordonnés naturellement au Seigneur. L'autorité suprême est dans le Seigneur ; elle est universelle dans son étendue, et les étoiles sont dans les églises, ses luminaires administrateurs, qu'il maintient par sa puissance. Il juge par sa parole ceux qui l'ont ou qui la rejettent.

Lorsque Jean voit cette merveilleuse vision du Fils de l'homme, il tombe à ses pieds comme mort. Mais le Seigneur met sa droite, puissante pour soutenir, sur son pauvre serviteur qui est là tout tremblant, et même comme mort devant lui, et lui dit : « Ne crains point, je suis le premier et le dernier, et le vivant, et j'ai été mort, et voici, je suis vivant au siècle des siècles. » Si le Seigneur Jésus Christ ne fût pas mort, nous ne l'eussions pas connu dans ce caractère béni et cette énergie de vie dans lesquels il est maintenant – la vie avec plus d'abondance. Le christianisme présente Christ comme ayant passé par la mort, et comme ressuscité en triomphe pour Dieu et pour son peuple. Jean va entendre parler de jugements ; mais la connaissance que la droite de Celui qui était vivant aux siècles des siècles avait été sur lui, et les paroles de sa bouche lui donneraient force et courage pour tout ce qui devait arriver. Et c'est dans cet esprit là que ce livre a été écrit et devrait être lu. « Voici, je suis vivant aux siècles des siècles et je tiens les clés de la mort et du Hadès. » L'ordre de ces deux derniers mots dans le texte ordinaire est une erreur. Le Hadès suit la mort ; il ne marche pas devant elle (Apoc. 6.) Voyez aussi le chapitre 20 où la mort et le Hadès sont mentionnés plusieurs fois dans leur ordre régulier. Il en est de même ici dans les manuscrits qui ont le plus d'autorité. Quand le Seigneur déclare qu'il tient les clés de la mort et du Hadès, il insinue qu'il est le maître absolu de tout ce qui appartient à la vie, soit pour le corps soit pour l'âme. C'est pourquoi, aussi, au verset 19, il faut intercaler un petit mot qui ajoute un peu à la force et à la connexion de ce qui est dit. « Écris, *donc,* les choses que tu as vues », etc. Parce que je suis ressuscité d'entre les morts, et que je suis vivant à toujours, et l'unique maître de la mort et du Hadès, écris donc. Celui qui avait commandé à Jean d'écrire (v.11:19) était le Fils de l'homme avec les caractères de l'Ancien des jours ; mais il était aussi le Seigneur vivant,

le Seigneur ressuscité, la sécurité contre la terreur et la mort, Celui qui fortifiait ses serviteurs en présence de la gloire : « Écris donc, les choses » etc. La nature humaine pouvait bien être confondue à la vue de tout ce qui apparaissait ; mais Celui qui était révélé à Jean se caractérisait lui-même à la fois comme Dieu, et comme l'Homme qui avait passé par la mort, et avait détruit son pouvoir pour les siens. Et cela devait être écrit, ainsi que l'état présent de l'Église, et les choses qui le suivraient. (v.17-19).

Le verset 20 explique le mystère des étoiles et des chandeliers comme il a été déjà indiqué. C'est le lien de connexion entre la vision de Christ et le jugement de l'Église, ou maison de Dieu sur la terre (Apoc. 2:3) aussi longtemps que son existence là est reconnue comme l'objet de son gouvernement. Après cela, c'est le jugement du monde de la part du trône de Dieu dans le ciel et c'est invariablement des Juifs et des Gentils, mais *jamais des églises*, que traite cette partie du livre. À mesure que nous avancerons, on verra tout cela plus clairement.

Chapitre 2

Versets 1-7

Le chapitre précédent se terminait par ces mots : « Les sept étoiles sont les anges des sept assemblées, et les sept chandeliers que tu as vus sont les sept assemblées. » Il résulte évidemment des versets 4 et 11 du chapitre 1, et de ce qui suit, que c'est aux sept églises qui existaient alors dans la province d'Asie, que ceci s'appliquait originairement. Mais tout en reconnaissant qu'il y avait des raisons particulières de s'adresser à ces églises locales, je n'ai pas le moindre doute qu'elles furent choisies dans le dessein, d'une portée plus vaste, de tracer le tableau des divers états dans lesquels l'Église en général se trouverait successivement, depuis les jours apostoliques jusqu'au terme de son existence sur la terre. De là vient que la vision comprenait sept chandeliers, sept étant le symbole bien connu de quelque chose de complet dans l'ordre spirituel. Il pouvait y avoir d'autres églises aussi bien ou mieux connues, et le grand apôtre des Gentils s'était déjà expressément adressé à l'une de ces sept ; mais Éphèse est prise de nouveau, et six autres églises lui sont associées de manière a présenter une esquisse mystique et parfaite des traits moraux les plus importants qui se trouvaient alors dans l'Église, et qui en même temps devaient se développer d'une manière successive dans l'histoire subséquente du corps professant sur la terre [7]

Mais on verra, je pense, qu'il a placé en première ligne, les traits, bons ou mauvais, qui devaient réapparaître, et qu'il a fait très convenablement ressortir ce qu'il prévoyait devoir être de la plus haute importance pour celui qui aurait des oreilles pour entendre jusqu'au moment de son retour. Et cette application étendue me semble confirmée avec force par la clause relative a ces églises dans la triple division que donne le chapitre 1, verset 19. Elles sont désignées, comme « *les choses qui sont*. » Sans doute, elles existaient alors au temps de Jean ; mais si elles devaient continuer d'exister, et si les semences qui étaient alors semées, devaient germer encore plus dans la suite, et donner une signification encore plus grave aux paroles et aux avertissements de notre Seigneur, cette expression « les choses qui sont » était encore plus convenable pour désigner l'état de l'Église sur la terre tel qu'il existait alors. C'est ainsi qu'Éphèse est le premier grand exemple de déclin par suite du relâchement ou abandon du premier amour. Mais n'était-ce pas là un fait notoire pour toute la chrétienté, considérée comme un tout, avant que le dernier apôtre eût délogé pour être avec le Seigneur ? S'il s'est trouvé dans ces jours-là et plus encore dans les temps postérieurs, un pareil état moral, quoi de plus convenable et de plus naturel que de faire tourner des circonstances morales au profit d'un enseignement général ? Ainsi encore, sans mettre en question que le message adressé à Smyrne s'appliquait parfaitement à ce temps-là, il est aisé de voir qu'il fait admirablement res-

[7] Quiconque croit à l'inspiration de l'Apocalypse, admet naturellement *l'application universelle* des tableaux contenus dans Apocalypse 2 et 3, comme celle des Actes dans le Nouveau Testament, ou celle des histoires de l'Ancien. Mais l'idée que les sept églises représentent toutes les églises, ou l'état et le caractère général des choses, aux jours de Jean, me semble pure confusion. Le fait est que chacune d'elle représente un état moral distinct, dans lequel le corps professant pouvait se trouver en tout ou en partie à un temps donné. En un mot, que les assemblées locales présentassent alors les traits spéciaux décrits ici, la chose est parfaitement vraie ; mais elles ne pouvaient pas toutes caractériser l'état général de l'Église à ce moment-là, parce que ce sont des conditions morales différentes et même opposées qui ressortent dans chacune d'elles. Si nous admettons par conséquent, comme nous devons le faire, que leur portée s'étend au-delà des assemblées locales, ou de la conduite des individus simplement, elles ne peuvent avoir trait naturellement qu'aux phases successives d'un état spirituel, bon ou mauvais, dans l'histoire de l'Église professante. Les partisans extrêmes de l'école protestante dans l'interprétation de l'Apocalypse, ne savent peut-être pas généralement que leur savant chef, Mède, s'exprime ainsi dans ses plus mûres *« Courtes observations sur l'Apocalypse »* (Œuvres, page 905) : « Si nous faisons attention à leur nombre sept, nombre d'une révolution de temps, et qu'en conséquence, dans ce livre, les sceaux, les trompettes et les coupes sont au nombre de sept ; si nous réfléchissons au choix que fait le Saint Esprit, et par suite duquel il ne prend pas toutes les églises, ni l'église la plus célèbre du monde comme, Antioche, etc, et qui avaient sans doute autant besoin d'instruction que celles qui sont nommées ici – si tout cela est considéré attentivement, ne semble-t-il pas qu'outre ce point de vue littéral, ces sept églises furent prises comme des modèles et des types des divers âges de l'Église catholique, *à principio ad finem*, de manière à être, pour nous comme une esquisse prophétique de la septuple condition de toute l'Église visible, selon les âges divers, correspondant à la description de ces sept églises ? Et si on accorde ceci, savoir que l'intention du Seigneur était d'en faire autant de modèles d'un pareil nombre de conditions de l'Église se succédant dans un ordre semblable à celui dans lequel ces églises sont nommées, alors certainement la première église (l'état Éphésien) doit être la première, et la dernière être la dernière », etc. Bien des choses qui sembleraient fort importantes aux yeux des hommes et même des chrétiens sont laissées de côté, car le Seigneur ne voit pas comme l'homme voit.

sortir les grandes et réitérées persécutions qui éclatèrent sur les chrétiens de la part des païens. De même l'élément que Balaam figure se montrerait naturellement avec une netteté plus grande, lorsque, au lieu de persécuter l'Église, le monde la protégerait. Vient ensuite Jésabel : elle constitue un immense progrès dans le mal ; mais quoique dans les jours où l'Apocalypse fût écrite, il existât sans aucun doute des choses qui donnaient lieu à ces allusions, peut-on nier que l'esquisse fût remplie d'une manière bien frappante après que le trône du monde eut établi le christianisme par ses édits, et que, a une époque plus avancée encore, l'église professante eut contracté une alliance coupable avec ce qui n'est, au fond, que paganisme et inimitié pour la vérité de Dieu ? Ce coup d'œil jeté sur le chapitre 2 fera voir, tout rapide qu'il est, pourquoi je considère ces églises comme ayant une portée prophétique réelle, quoique indirecte, sur les diverses conditions, subséquentes de l'Église, telles qu'elles se présentaient au jugement scrutateur du Seigneur. Il est clair, d'un autre côté, que la véritable position de l'Église, celle dans laquelle habituellement elle attend du ciel le Seigneur, eût été faussée, si ce rapport avait été marque au point d'être apparent dès le principe, et de donner, si l'on peut s'exprimer ainsi, une histoire claire et chronologique ; car le Seigneur n'a parlé nulle part à l'Église, ni à son sujet, de manière à lui faire nécessairement attendre des siècles sur la terre. Naturellement, le Seigneur savait qu'il en serait ainsi ; mais il n'a rien révélé qui fût de nature à mettre obstacle à la pleine jouissance de la bienheureuse espérance du retour du Seigneur comme perspective immédiate. Et il en est de même ici.

Quelques-uns ont pris avantage de ce manque de netteté pour nier que ces sept églises eussent ce caractère de succession et de prolongation de temps auquel j'ai fait allusion ; mais l'évidence apparaîtra plus entière à mesure que nous examinerons chaque église en particulier. Une autre considération qui doit avoir un grand poids, c'est qu'après ces deux chapitres, il n'est plus fait allusion nulle part à l'existence d'églises sur la terre. Dans les remarques finales du livre (22:16), le Seigneur dit qu'il a envoyé son ange pour rendre témoignage de ces choses dans les assemblées ; mais dans toute la série des visions et dans tout ce qui est donné à entendre de la condition des hommes ici-bas, après Apocalypse 3, il est gardé, relativement à l'Église sur la terre, le silence le plus inexplicable si l'Église s'y trouve réellement – rien de plus simple si cet état de chose a pris fin. Tout cela s'accorde parfaitement avec le chapitre 1:19 : « Les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver *après celles-ci.* » Lorsque c'en est fini avec les églises, et qu'on ne les voit plus comme telles sur la terre, la partie proprement prophétique du livre commence à avoir son cours. Il semble, en outre, que l'introduction d'un nouvel état de choses n'implique pas nécessairement le rétablissement de ce qui avait existé avant lui. En un mot, après l'apparition de l'état de choses nouveau, il peut y avoir encore coexistence de l'ancien, et chacun d'eux peut continuer dans sa propre sphère. En voilà assez sur les Églises dans leur ensemble. La responsabilité sur la terre est le sujet dont il s'agit – non pas les privilèges de l'Église ou des saints en Christ, mais l'obligation sous laquelle les Églises se trouvent de Le représenter, et l'appréciation qu'Il fait de leur état.

Éphèse

Après cette courte préface, nous en viendrons plus particulièrement à Éphèse. Observons d'abord, qu'il est dit à Jean d'écrire à *l'ange* de l'Église qui se trouve là ; ce n'est plus « aux saints et fidèles qui sont à Éphèse dans le Christ Jésus » que la lettre est adressée ; ni aux saints avec les surveillants et les serviteurs, comme dans le cas de l'Église de Philippes. Pourquoi cela ? Les voies du Seigneur sont toujours pleines de grâce, mais elles sont justes aussi, et l'Église était une chose en chute, de sorte qu'il ne pouvait plus s'adresser à elle avec la même familière tendresse qu'auparavant. C'est pourquoi, comme l'Église s'est éloignée de Dieu de la façon la plus sérieuse, Jean doit adresser sa lettre, non pas à l'Église, mais à son ange ou représentant. Les anges dont il s'agit dans ces épîtres étaient des hommes, et ne doivent pas être confondus avec les êtres d'une nature spirituelle qui sont appelés de ce nom[8]. L'apôtre Jean est employé par le Seigneur à leur envoyer un message, et Dieu agirait contrairement à toutes ses voies en employant un homme comme messager auprès des anges proprement dits. Les anges servaient souvent d'intermédiaires entre Dieu et l'homme, mais jamais les hommes entre Lui et les anges. Je crois, en outre, que l'ange à qui cette lettre est adressée, tout en étant un homme, n'occupe pas nécessairement une position officielle telle que celle d'un évêque, etc. Ce pouvait être un évêque, ou non. L'ange implique toujours l'idée de représentation. Nous trouvons dans l'Ancien Testament l'ange de Jéhovah, l'ange de l'Alliance, etc, et il est fait mention en Daniel d'anges qui étaient identifiés avec Israël, etc. Le Nouveau Testament parle d'anges des petits enfants qui voient dans le ciel la face de leur Père, expression par laquelle il faut évidemment entendre leurs représentants. C'est ainsi qu'en Actes 12, on disait de Pierre, que c'était son ange. J'en conclus donc qu'ici l'ange, tout en étant un homme, est d'une manière ou d'une autre, le représentant de l'assemblée. En conséquence, il pouvait être dit, « j'ôterai ton chandelier », etc. Voir sous ces mots une position officielle déterminée prêterait à beaucoup d'objections, non pas seulement parce que ce serait introduire une nouveauté, mais parce que cette nouveauté serait en opposition avec tout ce que l'Écriture enseigne ailleurs relativement à l'assemblée. Mais je n'ai aucun doute qu'il se trouve de fait dans les assemblées une ou plusieurs personnes que le Seigneur associe à l'assemblée d'une façon toute spéciale, et comme la caractérisant : cette personne est mo-

[8] Origène et Andréas adoptèrent le premier sens, mais Épiphane et d'autres le rejetèrent expressément. Plusieurs parmi les modernes supposent que ce terme est emprunté à la synagogue, et répond au chazan [ou chanteur] de celle-ci. Dans ce cas, l'ange de l'Église ne saurait être un ancien, bien moins encore le président des anciens, comme le prétend Vitringa, mais plutôt celui que l'on appelle le clerc ou le sacristain. Le terme employé par le Nouveau Testament pour désigner ce chazan ou ange de la synagogue, parait être hupérétès, celui qui prenait soin des livres, etc. (Luc 4:20) ; le chef de la synagogue était distinct, et il y en avait plusieurs.

ralement identifiée avec l'assemblée, et reçoit du Seigneur soit louange, soit condamnation, selon l'état de l'assemblée. Ici l'état de l'assemblée est directement imputé à l'ange. Le fait que c'est à lui que parle le Seigneur, et non à l'assemblée, place pour ainsi dire cette dernière, à une plus grande distance de lui. Qu'est-ce qu'un fait pareil ne nous dit pas de la terrible condition dans laquelle l'Église était tombée ! Le Seigneur ne pouvait plus s'adresser directement à ces assemblées. Il avait parlé sans intermédiaire même aux Corinthiens ; car, quelque coupables qu'ils fussent, ils ne s'étaient pas ainsi détournés de lui. Mais ici le message consiste en ces paroles désolantes : « Tu as abandonné ton premier amour. » Pourtant, si Christ n'avait pas une église fidèle, au moins il avait un fidèle serviteur dans la personne de Jean : et c'est à lui qu'il est parlé en tout premier lieu. Et qu'on se souvienne toujours que depuis lors l'Église ne s'est jamais relevée de cette chute et de cette position relativement éloignée. L'Église, la maison de Dieu, est dans un état complet de ruine ici-bas ; et dans un état pareil, la première chose qui nous convienne c'est de le sentir.

Ceci ne touche en aucune manière la question du salut éternel mais c'est abuser de la certitude du salut que de s'en servir pour amoindrir nos obligations envers Dieu. De fait, il n'existe jamais, avant la conversion, de profond sentiment du péché ; car s'il pouvait en exister alors, il serait accompagné d'un complet désespoir. Mais quand nous avons reçu notre pardon et que nous sommes dans une paix parfaite, nous pouvons regarder à notre péché et le juger pleinement. Un ange saint ne connaît pas Dieu comme nous devrions le connaître – je ne dis pas comme nous le *connaissons,* quoique ce soit vrai aussi. Un ange pénètre dans les merveilles de la puissance de Dieu « obéissant à la voix de sa parole ; » mais les choses profondes de Dieu se montrent, chose merveilleuse à dire, au sujet de notre péché, et dans la personne de son Fils unique, « vu des anges » il est vrai, mais en relation vivante avec nous.

Le Seigneur se présente à Éphèse comme « celui qui tient les sept étoiles dans sa droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or » (v.1). Il est venu pour examiner, pour juger – non pas encore naturellement le monde des impies – mais l'assemblée qui est à Éphèse. Quelle différence entre l'aspect sous lequel il nous est présenté ici, et celui sous lequel nous le voyons et l'Église aussi en Éphèse 1 et 2 ! Là, il est assis a la droite de Dieu dans les lieux célestes, et Dieu nous y a fait asseoir aussi ensemble dans les lieux célestes en Christ Jésus. Ici il marche au milieu des chandeliers. Sa main est indispensable, car personne que lui ne pourrait faire face aux difficultés. Mais n'est-ce pas quelque chose de solennel qu'il soit présenté de cette manière à cette même Église, à laquelle Paul avait ouvert la plénitude de sa grâce céleste, et la plénitude de la bénédiction qui lui appartenait en Christ ? Et maintenant le voilà obligé, pour ainsi dire, de marcher et de revendiquer les droits de son autorité, non point parmi ceux qui ne l'ont pas connu, mais la où l'on avait jadis si bien connu son amour – maintenant, hélas ! oublié et déshonoré.

« Je connais tes œuvres, et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants, et que tu as éprouvé ceux qui se disent être apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs, et tu as patience, et tu as supporté des afflictions pour mon nom, et tu as travaillé » (v.2-3). Ainsi, il se trouvait là plusieurs choses louables. Il y avait de la patience, et c'est le premier signe, si non le plus grand, que Paul donne de son propre apostolat. Il y avait plus encore : car rien n'est plus facile à lasser que la patience, quand elle a soutenu beaucoup d'épreuves. Mais ici, à Éphèse, on persévérait dans la patience (comp. v.2-3). En outre, là où il y a de la patience, il peut y avoir tendance à passer par-dessus le mal, ou du moins à supporter les méchants. Mais ce ne fut pas le cas ici. Les Éphésiens avaient supporté des afflictions pour le nom de Jésus, mais ils ne pouvaient supporter les méchants, et ils avaient éprouvé ceux qui prétendaient à la position la plus élevée, celle d'apôtres, et les avaient trouvés menteurs ; ils avaient continué de cette manière, et ne s'étaient point lassés. Qu'il est doux de voir le Seigneur dans sa douleur, si nous pouvons parler de la sorte dans le désappointement de son amour, commencer ainsi par tout ce qu'il y avait de bien ! Mais tout en trouvant chez eux des choses qu'il pouvait louer, il avait contre eux qu'ils avaient perdu leur premier amour. Ils n'avaient plus la conscience de l'amour du Seigneur pour eux, et il en était résulté que leur propre amour pour Christ avait pâli. C'était leur appréciation de l'amour du Seigneur qui les rendait capables d'aimer.

Puis-je précisément faire remarquer, que le mot « quelque chose » ajouté dans les versions ordinaires au verset 4 paraît affaiblir le sens ? Il pourrait suggérer l'idée que le Seigneur n'avait que peu de chose contre eux, tandis que, dans la vérité, il était extrêmement affligé. Ne pas sentir son amour, et par conséquent ne pas le lui rendre, était la chute la plus profonde, surtout chez ceux qui en avaient autrefois joui. Mais maintenant il s'était éteint, et qu'en résulterait-il avec le temps ? « Souviens-toi donc d'où tu es déchu, et te repens, et fais tes premières œuvres, autrement je viens à toi promptement, et j'ôterai ton chandelier de son lieu à moins que tu ne te repentes. » Il est beaucoup plus facile d'avoir du zèle pour agir que pour se repentir. Mais cela même ne saurait satisfaire le cœur de Jésus, à moins qu'ils ne revinssent à leur premier amour qui avait produit leurs premières œuvres : sinon il faut que le chandelier soit ôté. Je doute, tant pour des raisons externes que pour des raisons internes, que le mot « promptement » doive se trouver dans le verset 5. Car lorsque le Seigneur vient pour juger les voies des siens, peut-on dire que c'est ainsi qu'il vient ? Quand il vient, soit pour combattre contre les Nicolaïtes, soit pour nous prendre avec lui, c'est promptement sans contredit (Apoc. 1:16 ; 3:11 ; 22:7, 12, 20). Mais il donne du temps pour la repentance, même s'il s'agit de Jésabel, et combien plus à ses chers Éphésiens.

L'enlèvement du chandelier n'implique point que l'Église ne pourrait pas continuer en apparence comme auparavant, mais qu'elle perd sa place comme témoin pour le Seigneur digne de confiance. Rien ne saurait tenir lieu de la proximité avec le Seigneur, soit pour l'Église, soit pour l'âme. Et cette proximité était perdue désormais, non pas simplement pour l'assemblée d'Éphèse, mais même dès lors, pouvons-nous dire, je pense, pour l'Église en

général. Le témoignage extérieur pouvait bien continuer, mais ce n'est pas là ce que le Seigneur apprécie le plus, quoiqu'il l'apprécie, en tant qu'il est simple, sincère et fidèle. Cependant il ne peut pas ne pas estimer le plus dans les cœurs qui lui sont consacrés, le fruit de son propre amour, de son amour personnel, parfait, qui s'immole lui-même. Il a sur la terre une épouse qu'il désire voir sans autre objet que lui-même, et se conservant pour lui pure du monde et de ses voies. Dieu nous a appelés pour cela ; il ne nous a pas appelés pour le salut seulement, ou pour lui être en témoignage par une vie de piété, mais par-dessus tout, pour Christ – comme une épouse pour son Fils ! Ce devrait être là certainement notre première et notre dernière pensée, notre pensée continuelle et la plus chère ; car nous sommes fiancés à Christ, et il a, lui du moins, prouvé la plénitude et la fidélité de son amour pour nous. Mais que dire du nôtre ?

En regardant à Christ l'Église apprend à se tenir dans la poussière, tout en se réjouissant toujours néanmoins dans le Seigneur. Le sentiment de la chute en nous-mêmes et dans les autres serait accablant, si ce n'était que nous avons le droit de trouver notre joie en Celui qui n'a jamais failli, et qui, malgré tout, nous aime, nous, qui avons rendu pour lui un si faible, si infidèle témoignage. Le vrai moyen de ne pas nous retirer sans avoir été bénis et fortifiés, c'est d'aller à *lui*, même pour de pénibles confessions. Nous lui devons de reconnaître et de sentir notre péché ; mais être occupés de notre péché simplement ne donne jamais de la force. Christ doit posséder la gloire, et assurément Celui qui nous a délivrés de la colère à venir, qui peut nous sauver de l'enfer, a le pouvoir de nous délivrer de toute faute sur la terre. Pour un chrétien, faire confession de son péché, s'attacher à Jésus, c'est réclamer le nom de Celui qui vient à son secours, et alors la victoire est sûre.

Mais quelle consolation et combien elle est propre à rassurer, de voir qu'à la suite du reproche qu'il a du adresser, le Seigneur parle encore de choses qui peuvent avoir son approbation ! « Mais tu as ceci, que tu hais les œuvres des Nicolaïtes, lesquelles, moi aussi, je hais. » (v.6.) Le Nicolaïsme semble avoir consisté dans l'abus de la grâce. Les saints d'Éphèse avaient failli au devoir de demeurer attachés au bien, mais ils avaient communion avec le Seigneur dans l'horreur du mal. On dit souvent : « il n'y a pas d'église parfaite sur la terre. » Je voudrais demander en réponse, ce qu'on entend par « une église parfaite. » Se trouvera-t-il un chrétien qui ose me dire que nous ne devons pas viser à tout ce qui est conforme à la sainteté de Dieu ? Je réclame précisément pour l'Église ce que l'on est tenu de m'accorder pour tout chrétien individuellement. Comme il se trouve assurément des fautes dans l'individu, il y en aura aussi dans l'Église. Mais alors il y a cette bénédiction que, comme le Saint Esprit habite dans l'individu pour le guider et le bénir, ainsi le même Esprit habite dans l'Église, et Christ la purifie par le lavage d'eau, par la parole. Il y a deux choses dans l'assemblée aussi bien que dans l'individu – le Saint Esprit qui est la puissance du bien, et la chair qui convoite contre lui. De même que, dans un homme, on peut dire que est répandue dans tout le corps dont elle anime toutes les parties ; ainsi en est-il de l'Esprit dans l'Église de Dieu. Lorsqu'on prétend qu'il faut tolérer le mal parce qu'il n'y a pas d'homme qui soit exempt de péché, c'est de antinomianisme ; et je crois que c'est là le principe même des Nicolaïtes. De même que l'individu doit se tenir prêt à aller à la rencontre du Seigneur, sans laisser rien qui ne soit réglé au moment de sa venue, pareillement le Seigneur attend la même chose de l'assemblée, parce qu'il y a dans l'Église de Dieu une puissance divine contre le mal.

Vient ensuite, la promesse précédée de l'avertissement. « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées : À celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu. » (v.7.)

Il y a eu le paradis de la création où l'homme fut placé et mis à l'épreuve ; mais il tomba. Les églises étaient tombées aussi. Mais maintenant une nouvelle scène s'ouvre. Ce n'est plus le jardin d'Éden, mais le paradis de Dieu – « de mon Dieu » dit le Seigneur Jésus. Et il ne renferme pas d'arbre qui puisse introduire la douleur et la mort. L'arbre de vie seul y est. L'Église d'Éphèse était déchue, il est vrai de son premier amour : mais quand même elle ne compterait qu'un seul membre qui sentit bien et profondément l'injure faite à la grâce du Seigneur, un seul membre qui vainquît, cette promesse était donnée à ce membre pour la consolation et pour la joie de son âme. Et la grâce du Seigneur est tout aussi parfaite aujourd'hui. Puisse-t-il n'y avoir ici personne qui n'ait des oreilles ; et s'il y en a qui en aient, puissent-ils écouter et vaincre !

Smyrne

Versets 8-11 – À Éphèse, nous avons vu l'Église abandonner sa première position. L'état qui suit est d'une nature différente. L'Église de Smyrne est dans la détresse ; les saints de Dieu souffrent. Ils ont pensé peut-être que la terrible persécution qui leur était survenue était quelque chose d'étrange – mais il est plus vrai, au contraire, que le cœur du Seigneur est contristé par un chrétien qu'il laisse exempt de souffrance pour son nom. Le Seigneur avait lui-même connu la tribulation au plus haut degré : mais, dans son cas, ce n'était que l'épreuve du bien qui était en lui et la manifestation de sa perfection. Et tout pauvres que nous sommes, nous pouvons aussi connaître l'épreuve indépendamment du mal qui est en nous. Dans les châtiments qu'il dispense à un chrétien, le Seigneur a deux sortes de motifs : ou bien c'est parce qu'il y a quelque chose de mal, ou qu'il y a danger que ce mal soit peu senti par le chrétien. Lorsque David fut hors de sa tribulation il tomba dans un piège ; et c'est quand il se trouva dans la détresse qu'il épancha son cœur sous l'inspiration du Saint Esprit bien entendu, en ces doux accents que nous lisons aujourd'hui avec tant de charme. Il est dangereux pour l'âme de désirer sortir de l'épreuve. Le but de l'épreuve peut être de nous montrer ce que nous sommes en réalité, ou, ce qui vaut mieux, de prouver ce que Dieu est pour nous, et ce qu'il nous est : mais elle est aussi envoyée pour nous empêcher de

tomber dans le péché, et, dans son amour, le Seigneur détourne souvent de cette manière le mal qu'Il voit et que nous ne voyons pas. Je ne doute point qu'il y ait une autre espèce de souffrances plus profondes, savoir la communion avec les souffrances de Christ, qu'il ne faut pas confondre avec la fidèle discipline du Seigneur, quoiqu'elles puissent, je pense, être trouvées parfois réunies.

Il semble qu'à Smyrne le Seigneur veut pourvoir à ce déclin du premier amour qui était survenu, et dans ce but il envoie la tribulation. Une telle conduite de sa part, grâces lui en soient rendues, n'est pas extraordinaire, car il est bon et fidèle. Et dans quel caractère parle-t-il à cette église ? « Le premier et le dernier qui a été mort et qui vit, dit ces choses. » Avant tout, son titre est celui d'une personne divine. Ici l'Esprit réclame pour Jésus ce qu'Ésaïe avait auparavant réclamé pour Jéhovah. (És. 41:4.) Et qu'y avait-il qui ne pût point être revendiqué pour Lui, pour celui « qui a été mort et qui vit ? » Quelle consolation pour ceux qui étaient dans l'épreuve. Qui est-ce qui s'adresse à eux dans leur affliction ? Celui qui s'était trouvé au plus profond de la souffrance et avait passé par la mort elle-même ; Celui qui était le Premier et le Dernier, et qui avait formé toutes choses, Celui qui avait été mort et qui de nouveau était vivant. Et c'est auprès de celui-là même que dans mon épreuve j'ai à me réfugier. Cela fait voir quel rapport il y a entre la résurrection des morts et la consolation de ceux qui sont dans l'épreuve (comp. 2 Cor. 1-4). Jésus était Dieu, mais il était homme aussi. Il fut l'homme éprouvé par la souffrance, et il était l'homme triomphant, et comme tel il était capable de les consoler dans leur affliction. « Je connais tes œuvres et ton affliction, et ta pauvreté (mais tu es riche), et l'outrage de ceux qui se disent être juifs et qui ne le sont pas, mais qui sont la synagogue de Satan » (v.9). Le mot « juif » est pris ici dans un sens figuré. C'était le nom de la nation qui avait été connue anciennement comme le peuple de Dieu, au-dessus de tous les autres ; et ces symboles étaient empruntés à l'Ancien Testament. Il semble que celui-ci désigne des personnes qui, ayant pris position d'enfants de Dieu, étaient retournés à leur religion héréditaire. D'un côté, il y avait cette détresse extérieure que le Seigneur permettait pour leur bénédiction, et de l'autre, il y avait des gens qui professaient les principes juifs (Phil. 3:2). Mais le Seigneur dit « Ne crains rien des choses que tu vas souffrir. » Ne vous occupez point de ce que l'on dit, ni de ce que l'on fait contre vous. « Voici, le diable va jeter quelques uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés. » C'est ainsi que, par la grâce de Dieu, l'ennemi lui-même est employé comme instrument pour le bien des enfants de Dieu dans les persécutions qu'il soulève contre eux. D'un autre côté, il n'y a rien qui serve plus efficacement à Satan pour les détourner, qu'une espèce de tranquille, commode demi-christianisme. Que Dieu garde les siens d'avoir deux visages, deux caractères, en sorte qu'il ne leur arrive jamais d'être mondains avec les mondains, et de prendre ensuite l'air et le langage d'un chrétien avec ses frères !

Ce n'est pas pour le Seigneur une chose nouvelle que de faire ainsi concourir à la bénédiction de ses saints les efforts et l'inimitié de Satan. La même chose se voit dans le cas de Job : et même l'épreuve de ce serviteur du Seigneur fut beaucoup plus profonde. À chacun de ces assauts successifs de la part de Satan, Job conserva son intégrité et bénit le Seigneur ; mais le Seigneur fit connaître *Job* à Job lui-même – précisément la chose, qui était nécessaire pour qu'il réalisât la bénédiction de lâcher le moi pour le Seigneur. Ensuite il lui montra *Dieu*, et à la fin Job fut aussi profondément consolé qu'il s'était profondément abaissé.

Job ne pensait point qu'il était trop occupé de lui-même ; et c'était précisément cela que Dieu avait à lui montrer. Il aimait à rappeler le temps où les fruits de la piété qui se manifestaient en lui attiraient le respect et l'estime des hommes. Mais Dieu lui montra combien c'était une chose mauvaise de regarder aux effets de la grâce en lui-même ou sur les autres. Ce que l'ennemi de Dieu et de l'homme ne put point effectuer, les amis de Job le firent. Il avait pu tenir ferme contre les tentations de Satan, mais il fut provoqué à la folie par ses amis venus pour prendre part à sa douleur, et qui donnèrent leurs malencontreux avis. Quand quelqu'un parle beaucoup de la grâce, on peut être sûr qu'il n'en est pas entièrement rempli. Job même dut être mis dans la fournaise pour découvrir qu'il y avait en lui beaucoup d'autres choses que la grâce. Mais quoique Satan l'eût tenté sans succès, et que ses amis l'eussent seulement provoqué, quand le Seigneur intervient, Job est aussitôt complètement humilié. Il se voit à la lumière de la présence de Dieu, et s'écrie : « Mon œil t'a vu. C'est pourquoi j'ai horreur de moi-même, et je me repens sur la poudre et sur la cendre. » Mais la fin du Seigneur est pour le moins aussi bonne que son commencement. Il est toujours miséricordieux et plein de tendres compassions. C'est lorsque Job ne pense plus rien de lui-même que la grâce prend véritablement son cours, et qu'il prie pour ses amis. « Et l'Éternel tira Job de sa captivité quand il eut prié pour ses amis. »

Smyrne succède à Éphèse. Comme je l'ai déjà donné a entendre, l'Église de Smyrne s'appliquerait, à mon avis, au temps où l'Église fut appelée à passer par la tribulation qui suivit l'époque apostolique – les persécutions infligées aux chrétiens par les empereurs romains, etc. « Voici, le diable va jeter quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés : et vous aurez une affliction de dix jours » (v.10). Les souffrances des chrétiens, la manière dont ils moururent pour Christ sont les quelques points lumineux, les quelques brillantes manifestations de la vie dans le deuxième siècle et au commencement du troisième.

« Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai *la* couronne de vie » (v.10). C'est une doctrine importante que celle qui est relative à la diversité de gloire réservée aux serviteurs de Dieu. Car, tandis qu'il est essentiel de maintenir que la même grâce qui a pardonné le brigand sur la croix est précisément celle-là même qui a sauvé Paul de Tarse, ce serait néanmoins une grande erreur de supposer que le brigand aura, dans la gloire, la même récompense que saint Paul. Cependant, nous ne devons point être effrayés en entendant dire au Seigneur : « je connais tes œuvres » car quoique les vaisseaux qui doivent contenir la bénédiction puissent ne pas avoir une capacité égale, la petite coupe se trouvera aussi pleine que la grande, et pleine, si je puis m'exprimer ainsi, des mêmes matériaux de joie et de bénédiction. Dans l'état de gloire, il ne sera naturellement plus question

d'épreuve, de fidélité ou d'infidélité. Mais il existe des différences spirituelles avant que nous y soyons, et lorsque nous y serons, les distinctions dans le royaume de Christ répondront au caractère et à la mesure du service accompli ici-bas, quoique il faille réserver aussi la souveraineté de Dieu.

Puis venait la parole suivante de consolation bien appropriée aux fidèles de Smyrne : « Celui qui vaincra n'aura point à souffrir de la seconde mort » (v.11). Ne craignez point la première mort : elle n'est qu'une servante pour vous introduire dans la présence de Dieu. La seconde *mort ne vous touchera point.* Le Seigneur est comme ce bois de jadis qui fut jeté dans les eaux de Mara : Il est descendu pour nous dans les eaux les plus amères de la mort qui ont été par là changées pour nous en eaux douces et rafraîchissantes.

Pergame

Versets 12-18. – Ici le Seigneur s'annonce à l'Église de Pergame comme celui qui était armé de la puissance qui scrute toute chose par la parole de Dieu, la parole de jugement. Dans l'Apocalypse, l'épée aiguë est au commandement du Seigneur Jésus comme l'instrument du jugement. Ce que fait l'épée dans la main de l'homme, la parole pénétrante de jugement le fait, et le Seigneur l'applique avec puissance : elle décide toutes les questions qui ont à faire avec lui. Il y a toujours un grand et beau rapport entre l'aspect ou le titre sous lequel le Seigneur se présente et l'état de l'Église à laquelle il s'adresse. C'était parce que la parole n'avait plus dans l'Église cette énergie vivante de jugement, que le Seigneur Jésus prend soin de montrer qu'elle n'avait jamais perdu son efficace entre ses mains. Comme la première église nous présente le déclin déjà entré même dans les jours de l'apôtre Jean, et Smyrne le temps des persécutions de la part des païens, de même nous avons ici un état de choses tout à fait différent. Pergame est la scène du pouvoir de Satan pour flatter et séduire, pouvoir dont il fit usage aussitôt après que la violence de la persécution se fut épuisée. Ce plan de l'ennemi était plus dangereux que le second ; car lorsque nos cœurs sont poussés à quelque chose de mal, rien ne prouve mieux que Dieu est contre nos voies que le fait qu'il nous abandonné à notre volonté. « Éphraïm s'est associé, aux idoles, abandonne-le. » Dans le cas de Smyrne, c'était tout le contraire : là le Seigneur arrêtait la puissance de Satan au moyen de la persécution du dehors que Dieu faisait servir à empêcher les progrès de la corruption au dedans.

Après cela, le Dieu de ce monde promit aux chrétiens toute sorte d'avantages mondains. L'empereur lui-même offrit de devenir chrétien, quoiqu'il différât le baptême jusqu'à son lit de mort. Rien ne prouve avec plus d'évidence combien l'Église était entièrement déchue, et combien elle s'était éloignée du nom du Seigneur, que son acceptation des conditions de l'empereur et du patronage du monde. Ceux même qui étaient sauvés avaient perdu complètement de vue ce qu'était l'Église, comme n'appartenant pas au monde, mais étant du ciel. L'Empire Romain était essentiellement la puissance du monde. L'Église avait été appelée pour être le témoin vivant de deux grandes choses : premièrement, de l'amour de Dieu, et secondement, de la raine du monde. Mais quand nous voyons l'Église donner la main au monde, tout est fini, et l'Église tombe tout droit dans l'esprit de ce siècle. Si sous quelques rapports il y a gain pour le monde en cela, il y a perte pour l'Église en toute manière ; et il ne faut point s'en étonner ; car c'est au prix de la volonté et de la gloire de Christ. C'est bien « le trône » de Satan qui est le sens de la phrase. Le terme original est le même que celui qui est employé pour « siège » aussi bien que pour trône dans d'autres portions de ce même livre ; mais ici c'est bien proprement un « trône », parce qu'il est parlé de Satan sous le rapport de l'autorité. Il est évident que tout cela décrit d'une manière exacte l'état des choses au temps de Constantin. Au lieu d'être sur le bûcher et dans la souffrance pour Christ, l'Église était maintenant unie au monde dans une simple profession de christianisme ; car, comme le monde ne pouvait pas s'élever réellement jusqu'à elle, elle dut descendre au niveau du monde. Rien d'étonnant que là-dessus le Seigneur dise : « Tu habites là où est le trône de Satan. » Néanmoins, il reconnaît tout ce qu'il peut, même là où se trouve cette misérable association – son assemblée habitant là où est le trône de Satan. Ces chrétiens tenaient encore ferme son nom et n'avaient pais renié la foi qui avait sauvé leurs âmes ; mais c'était tout. Ils venaient précisément de sortir de la grande persécution dans laquelle Antipas avait été mis à mort. Mais à présent, au lieu de souffrir, l'Église de Pergame habitait tranquillement avec le monde. Comme Lot, ils affligeaient aussi leurs âmes justes à cause de l'impiété de ceux au milieu desquels ils vivaient.

En conséquence, le Seigneur met en avant les choses à l'égard desquelles il avait à les avertir. « Tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam » (v.14). Quel est le trait principal que nous apercevons en Balaam ? Sa cupidité le conduisit à frayer avec le méchant roi de Moab et à le servir en maudissant le peuple de Dieu. Après que Dieu lui a donné une réponse, il n'en va pas moins encore une seconde fois vers Dieu, parce que son cœur voulait suivre son propre chemin. Et c'est une chose bien solennelle de voir que si Dieu vous abandonne, vous pouvez obtenir ce que vous désirez. Plus tard, Balaam tombe dans un mal encore pire. C'était certes un homme dont le cœur n'était pas avec Dieu. Il dit quelques choses vraies, mais il n'avait pas son esprit à ces choses. Il parle toujours de dehors, pour ainsi dire, comme un homme misérable, loin de la bénédiction qu'il voyait. « Je le vois, mais non pas maintenant ; je le contemple, mais non pas de près. » Il poursuit ainsi pas à pas, jusqu'à ce qu'il se prête à être le corrupteur, par le moyen du monde, même des élus de Dieu. C'est ainsi qu'il en fut de l'Église. Les philosophes eux-mêmes commencèrent à s'occuper de la vérité chrétienne, et nous trouvons dans les écrits des Pères une grande partie de ce que nous avons ici. Ce que la fornication est dans les choses morales, le commerce illicite des chrétiens avec le monde le fut dans les choses de Dieu. Il y eut, je n'en doute pas, des témoignages dont on ne fit que très peu de cas, sauf dans le ciel ; mais un des hommes qui exercèrent l'influence la plus étendue et la plus durable, Augustin, était véritablement un saint de Dieu, et quoique ce ne soit

pas beaucoup dire, la plus grande lumière de l'Église d'occident. Il avait tenu ferme le nom de Christ et n'avait point renié sa foi. Tout le monde est d'accord que ces épîtres s'appliquaient dans l'origine aux églises auxquelles Jean écrivait : mais beaucoup ne voient pas qu'elles s'appliquent aussi aux différentes périodes de l'Église et en décrivent les divers états successifs.

La doctrine des Nicolaïtes [9] paraît être un mal du *dedans,* comme celle de Balaam en était plutôt un du dehors. C'était maintenant érigé en principe et en doctrine. La lettre à Éphèse parle des *œuvres* des Nicolaïtes ; mais la chose alla plus loin et plus profond. C'était une corruption de la grâce, un changement de la grâce en dissolution. Rien de plus terrible que cet abus de la grâce par ceux qui la connaissent et qui la prêchent. Et si nous sondons nos cœurs et nos voies, nous reconnaîtrons que c'est là ce que nous sommes tous enclins à faire. Le Seigneur nous a complètement rendus libres par la mort de son Fils, et quel droit cet amour ne possède-t-il pas sur nos cœurs ? Ne nous arrive-t-il pas fréquemment d'en agir avec la grâce de Dieu envers nous, de la même manière que nos enfants en agissent à notre égard dans leur plus grand endurcissement, quand ils considèrent tout comme affaire de droit ? Quoique la création ait été assujettie à la vanité par suite du péché d'Adam, il n'y a pas cependant de mal moral rattaché aux bêtes, etc. Mais il n'en est pas de même pour l'homme. Connaissant le mal, il ne laisse pas de continuer à vivre dans le mal ; et même après que nous avons obtenu la certitude de la délivrance, si la joie du salut a passé, en quelque mesure nous nous mettons à faire servir la grâce du Seigneur à notre propre satisfaction. C'est là quand on poursuit sans conscience dans cette voie, ce qui constitue le Nicolaïsme. Dieu entendait que sa grâce nous liât complètement à lui-même. Nous pouvons voir une personne tomber dans le mal, et c'est là, certes, une chose bien triste chez un chrétien ; mais il y a une bien plus grande quantité de choses mauvaises que les autres *ne voient pas.* Dieu nous fournit l'occasion de nous juger nous-mêmes, quand personne d'autre, peut-être, ne sait rien du mal que nous jugeons en nous. Si nous ne le jugeons pas, alors la fin ici-bas est que le monde nous juge ; et nous pouvons tenir pour sûr, qu'il faut qu'il y ait eu une masse énorme de mal secret, pour que Dieu permette que nous fassions une chute telle que le monde même juge notre conduite comme mauvaise. Mais il ne faut pas nous décourager. C'est justement là où la vérité est prêchée et retenue avec le plus de fidélité, que Satan s'efforcera d'introduire la pire des hérésies pour attirer l'opprobre sur le témoignage de Dieu. Si un homme tombe du faite le plus élevé, sa chute, naturellement, sera d'autant plus terrible, comme aussi elle sera beaucoup plus manifeste pour le monde, que s'il était simplement tombé dans la plaine.

Le Seigneur ne dit point : « je combattrai contre toi par l'épée de ma bouche », mais « contre eux » (v.16). À la vérité, l'épée du jugement peut agir en ôtant par la mort les membres de l'Église, comme cela eut lieu pour les saints de Corinthe qui furent jugés par le Seigneur ici-bas, afin que plus tard ils ne fussent pas condamnés avec le monde. La discipline chrétienne n'a pas pour but d'ôter ceux qui ne sont pas chrétiens du milieu de ceux qui le sont ; mais en l'exerçant, l'assemblée envisage plutôt sa purification de chrétiens qui marchent mal, afin de maintenir dans son sein l'honneur et la sainteté du Seigneur. La miséricorde est le grand motif de la discipline, après le maintien du caractère de Christ dans l'Église. C'est le fond des voies du Seigneur envers nous, et certainement il en devrait être ainsi de nous à l'égard des autres.

Le mélange de l'Église avec le monde eut pour conséquence immédiate d'isoler le chrétien fidèle. L'Église n'est devenue invisible que par le péché. Ce n'était pas l'intention de Dieu, non plus que selon son cœur, qu'elle le fut jamais, quoique je croie que tout a été permis et ordonné avec sagesse. Dieu ne fit point une lumière pour qu'elle fut cachée, mais pour qu'elle fut mise sur un chandelier. Néanmoins le fait était tel désormais : le catholicisme régnait, si vous prenez le point de vue à longue portée, et bientôt frayait la voie au papisme. Au saint dont le cœur est sincère au milieu de cette ruine et de cette confusion, « Je donnerai », dit Jésus, « à manger de la manne cachée » (v.17). La manne représente Christ lui-même, tel qu'il descendit du ciel et prit une place d'abaissement dans le monde. C'est la place que Christ prit ici-bas qui est rappelée à ceux qui se laissaient glisser dans le monde. La manne *cachée* a trait à l'usage qui fut fait de la manne pour l'arche : on en porta dans le lieu saint une certaine portion comme mémorial devant Dieu.

Le sens de cette promesse n'est pas simplement que nous participerons en Christ, et pour en jouir avec lui, à toute sa gloire, selon qu'il est exalté en haut, et qu'il sera manifesté devant le monde ; mais que Dieu nous donnera une communion spéciale avec Christ tel qu'il était ici-bas. Ce qu'il y aura de particulièrement doux dans la gloire, ce sera de sentir que le Bien-Aimé, qui nous aura introduits dans toute la jouissance et toute la paix du ciel, est celui-là même que nous avons connu dans tout son sentier et son rejet dans ce monde, avec lequel nous y avons participé, toujours ici avec tant de faiblesse, nous nourrissant de Lui, comme de notre portion même à présent. Le caillou blanc était la marque d'un entier acquittement. Puissions-nous regarder ainsi en avant à Christ ; et que Dieu nous donne de savourer ses propres délices en son Fils, tel qu'il était ici-bas dans sa position de rejeté des hommes ! Puissions-nous, de plus, posséder le caillou blanc, la portion des fidèles dans un état de choses, tel que celui de Pergame, où l'Église et le monde se réjouissaient ensemble. Quand ils seront dans la gloire, ces fidèles jouiront de la même nourriture qui les soutient maintenant. Christ sera votre nourriture même dans la gloire et vous aurez le caillou blanc « et sur le caillou, un nouveau nom écrit que nul ne connaît que celui qui le reçoit ; » c'est-à-dire l'expression de la satisfaction du propre cœur de Christ à l'égard de la manière dont vous avez souffert pour lui et l'avez servi ici-bas. Assurément ce que le cœur appréciera le plus, c'est ce que Christ donnera entre lui-même et le cœur seulement – ce que nul ne connaîtra que nous-mêmes et lui. Puissions-

[9] La véritable leçon du verset 15 est « pareillement » au lieu de « ce que je hais » qui a été probablement copiée de 2:6. Le sens est qu'il y avait des gens qui tenaient la doctrine Nicolaïte, aussi bien que des gens qui tenaient celle de Balaam.

nous posséder des marques de l'amour que nous avons pour lui, lors même que personne ne dût les connaître maintenant que lui-même.

Thyatire

Verset 18. – Il se fait, dans ce chapitre, un grand changement qui commence avec l'Épître à Thyatire. Dans les trois premières églises l'avertissement (« que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées ») précède la promesse ; mais les quatre dernières possèdent la promesse avant d'être invitées à écouter.

Or, il doit y avoir une raison pour cela, une raison sage et suffisante pour laquelle le Saint Esprit ait adopté dans les trois premières épîtres un arrangement uniforme, et s'en soit écarté et en ait adopté un autre aussi uniforme dans les quatre dernières. Rien n'a lieu par hasard dans la parole de Dieu. Comme toutes ses voies envers l'homme ainsi que toutes les œuvres de la création portent l'empreinte de son dessein dont il les a revêtues lui-même, à plus forte raison en est-il de même de cette parole qui développe ses voies et manifeste sa gloire morale. Cette considération est pour nous d'une importance pratique immense, car souvenons-nous-en, le secret de la force est dans une connaissance de Dieu et de ses voies en Christ, enseignée par l'Esprit. Entrer dans les pensées et les sentiments de Dieu tels qu'ils sont manifestés dans ce qu'il fait et ce qu'il dit dans la révélation qu'il a donnée lui-même de lui, et jouir de ces pensées et de ces sentiments, voilà ce qui gagne et garde le cœur du croyant, le purifie et lui donne de la force. Israël ne comprit pas les voies, et en conséquence ne comprit jamais le cœur de Dieu, et son propre cœur s'égara, comme il est dit : « c'est un peuple dont le cœur s'égare ; car ils n'ont point connu mes voies » *(v.Angl.)*. Moïse, au contraire, appréciait le cœur de Dieu, et en conséquence, il est dit à son sujet que « l'Éternel a fait connaître ses voies à Moïse. »

Dans les trois premières églises, l'invitation a écouter est donc adressée formellement à toute l'assemblée dont il s'agit ; mais dans les quatre dernières, le changement de place qui a eu lieu pour elle semble restreindre son application : le Seigneur ne s'attend plus, pour ainsi dire à ce que quelqu'un écoute, excepté ceux qui vaincront, et à partir de là, cette classe est distinguée du reste. Le mal avait maintenant gagné le corps professant, et la promesse n'est plus présentée et ne pouvait plus l'être dans son ancienne forme qui ne faisait aucune distinction. Nous recueillons de celle qui survient ici qu'un résidu commence à être de plus en plus clairement indiqué.

Quelque chose d'analogue se présente ailleurs. C'est ainsi que dans les paraboles de Matthieu 13, les trois dernières sont incontestablement distinguées des précédentes, et s'adressent à un degré supérieur de spiritualité. Les quatre premières furent prononcées dehors à la multitude, les trois dernières le furent dans la maison aux disciples seulement. Toutes les fois que nous trouvons dans la Bible une série de paraboles, de visions, ou de choses semblables groupées ensemble comme le sont celles-là, il y a d'ordinaire, pour ne pas dire invariablement, une ligne de démarcation entre celles qui commencent avec une portée générale, et celles dont l'application devient plus spéciale et plus restreinte à mesure que nous approchons du terme. Cela est vrai d'une manière frappante de ces épîtres apocalyptiques, dont les quatre dernières séparent les vainqueurs de la masse infidèle qui les entouré. En un mot, la formation d'un résidu fidèle, qui d'abord n'était, je suppose, séparé que d'une manière morale du corps qui portait le nom du Seigneur, maintenant, hélas ! contrairement à la vérité, devient de plus en plus nette. En Thyatire, il semble que l'Esprit de Dieu rend ce principe clair et pleinement manifeste, comme il apparaîtra désormais.

Le Seigneur Jésus se présente ici dans son caractère de Fils de Dieu, suivi d'une description empruntée généralement à la vision que l'apôtre avait vue dans le chapitre 1. « Écris aussi à l'ange de l'assemblée qui est à Thyatire : le Fils de Dieu qui a ses yeux comme une flamme de feu, et dont les pieds sont semblables à de l'airain très luisant, dit ces choses. » (v.18).

Si nous nous reportons a ce que les Écritures disent du Seigneur Jésus ainsi considéré, deux choses nous frappent plus particulièrement. Comme Fils de Dieu, il est la source de *la vie*, et celui qui la donne souverainement (Jean 5). La vie que nous tirons par la foi (car Celui qui croit a la vie éternelle) du Seigneur Jésus Christ, est la vie dans une efficace telle que les corps mêmes de ceux qui la possèdent en lui, sortiront des sépulcres en résurrection de vie ; tandis que les autres qui ne l'ont pas en doivent sortir en résurrection de jugement (Jean 5:28, 29). Dans la résurrection de jugement nul ne saurait être sauvé. Nul chrétien ne paraîtra devant le tribunal de Christ comme un criminel qui va être juge. Tous les chrétiens y comparaîtront (comme il faut que tous les hommes y comparaissent) ; mais le résultat devant le monde sera, nonobstant en certains cas la perte de leur récompense, leur glorieuse manifestation comme hommes justifiés. Mais s'il s'agissait pour vous ou pour moi de comparaître afin de voir si nous sommes justes, et si nous pouvons échapper ainsi à la condamnation, pourrait-il y avoir pour nous un rayon d'espérance ? Malgré cela, il ne saurait jamais y avoir, ou du moins il ne devrait jamais y avoir un doute à l'égard du salut absolu de ceux qui ont la vie dans le Fils de Dieu et par lui. Le tribunal de Christ les manifestera clairement comme des personnes justifiées ; mais nous n'avons pas à attendre notre comparution devant le tribunal pour savoir que nous sommes justifiés : nous déshonorons la grâce de Dieu et l'œuvre de son Fils, en ne sachant pas maintenant ce « dont le Saint Esprit nous est aussi un témoignage. » La foi possède dès à présent et ici-bas un droit divin à une pleine justification, conformément à la valeur et à l'acceptation du Seigneur Jésus aux yeux de Dieu.

Ceci m'amène à la seconde des choses auxquelles j'ai fait allusion comme se rattachant au « Fils de Dieu. » Il donne la *liberté* aussi bien que la vie. « Si donc le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres »

(Jean 8:36). Ce sont là les deux grands aspects de la bénédiction qui caractérise Jésus comme Fils de Dieu. Il procure non pas seulement la vie, mais aussi la liberté. Non pas qu'elles aillent ensemble toujours ou nécessairement : car, comme on l'observe trop souvent, un homme peut posséder la vie spirituelle, et néanmoins être dans un triste esclavage. C'est aussi ce que nous pouvons voir en Romain 8. Une personne convertie possède la vie, mais peut être en même temps le plus misérable des hommes pour ce qui regarde son expérience propre. « Misérable homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » Nous trouvons au chapitre 8 la réponse de la grâce. « Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. » Maintenant, la liberté va avec la vie du Fils de Dieu ; car il est le Seigneur ressuscité qui mourut pour moi et m'affranchit de tous les droits de la loi et de tout autre chose qui pouvait faire obstacle à ma bénédiction. Le serviteur ne demeure pas toujours dans la maison ; il peut recevoir avis de la quitter ; mais pareille chose n'arrive jamais au Fils. Et c'est à ce titre, comme fils, que Dieu nous place dans sa maison, dans une position de pleine et sainte liberté.

Quel titre propre à faire réfléchir sérieusement, mais combien précieux, le Seigneur eut à prendre là, surtout si ce n'était pas seulement les besoins d'alors de l'assemblée de Thyatire qui occupaient son cœur, mais s'il se représentait, en outre, cet état d'éloignement de la vérité, et même ces profondeurs de Satan, qui caractérisèrent les siècles du Moyen Âge ! À Éphèse, lorsque les apôtres avaient presque tous disparu du monde, déclin du premier amour ; à Smyrne, la persécution de la part des pouvoirs païens ; puis à Pergame, ce qui est évidemment signalé, c'est l'époque où le Christianisme obtint la prépondérance dans le monde, et où par conséquent l'Église consomma et ratifia la perte de sa sainte et céleste séparation sur la terre. La puissance du monde ne remporta jamais de plus grande victoire que lorsque elle fut vaincue extérieurement par la croix, lorsque le monde romain fut traité comme né de Dieu, simplement en vertu de la profession du nom de Christ dans le baptême, lorsque, en un mot, devant le soleil levant de la chrétienté tomba en apparence le paganisme, mais en réalité le Christianisme. Il se peut que, sous bien des rapports, cet événement ait été une grâce pour le genre humain, comme certainement il a été le plus grave qui se soit accompli dans le gouvernement du monde depuis le déluge ; mais qui pourrait estimer la perte que firent les saints et le déshonneur qui rejaillit sur leur Seigneur, lorsque le corps chrétien échangea la position, dans laquelle il est appelé maintenant à souffrir en grâce, en attendant d'être dans la gloire avec Christ à sa venue, contre une position actuelle d'autorité dans le monde, et même sur le monde ? Avec Thyatire, nous arrivons à une période encore plus sombre – conséquence naturelle de la jouissance pour un peu de temps de ces plaisirs du péché. Quand l'empire se rangea sous la profession chrétienne et revêtit magnifiquement la croix de la splendeur de l'or, il en résulta non seulement que les enfants de Dieu furent comblés de cavernes et de faveurs, au lieu d'avoir à errer, vêtus de peaux de brebis et de chèvres, ou à se cacher dans les cavernes et les trous de la terre, mais que leurs ennemis furent inévitablement attirés, que l'état moral dont Balaam est l'expression se développa et l'homme courut avidement après l'erreur pour une récompense. Mais l'état de choses qui a son symbole est pire encore que celui-là et typifie d'une minière frappante la sanguinaire et idolâtre prophétesse qui chercha à être la maîtresse universelle dans les siècles de ténèbres, comme on les appelle, et qui certes étaient bien ténébreux en effet. C'est de cet état de choses que l'Église de Thyatire était d'avance, je crois, la remarquable figure.

Mais le Seigneur aime à louer tout ce qu'il peut, et c'est dans une sombre époque qu'il prend plaisir à pouvoir donner son approbation à quelque chose. « Je connais tes couvres, et ton amour, et ta foi, et ton service (car tel est l'ordre véritable,) et ta patience, et que tes dernières œuvres surpassent les premières. » (v.19.) Mais j'ai contre toi, que tu laisses faire à la femme Jésabel qui se dit prophétesse, et enseigne, et égare mes esclaves, en les entraînant à commettre la fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles. » Ainsi, il y avait beaucoup d'énergie, et un esprit de service dévoué ; mais en même temps, le mal le plus grave menaçait l'assemblée de Thyatire et déjà alors était à l'œuvre.

Quand Jésabel était assise en reine en Israël, la ruine et la confusion se trouvaient partout ; mais le Seigneur ne laissa pas de se susciter à lui-même un témoignage convenable. C'est alors que nous trouvons un Élie et un Élisée, et même un autre témoin là où naturellement on pouvait le moins s'y attendre, dans la maison même où le mal régnait en souverain : quelqu'un qui cacha dans une retraite et nourrit les prophètes du Seigneur persécutés par Jésabel. Comme le Nouveau Testament nous montre des saints dans la maison de César, de la même manière précisément il y eut jadis un Abdias qui craignait fort l'Éternel, établi sur la maison d'Achab « qui s'était vendu pour faire ce qui déplaît à l'Éternel, selon que sa femme Jésabel l'induisait. » C'est aussi alors qu'il y eut ce résidu de sept mille qui n'avait pas fléchi le genou devant Baal. Sans doute que le Seigneur eût dit de ce résidu ce que nous lisons dans l'Épître à Thyatire : « Tes dernières œuvres surpassent les premières. » La méchanceté de ceux qui entouraient ces fidèles ne faisait que rendre leur fidélité plus précieuse au Seigneur ; et peut-être, pouvons-nous ajouter, les loue-t-il davantage que s'ils avaient vécu dans des jours moins difficiles : précisément de la même manière que, d'un autre côté, il ne peut pas ne pas traiter plus sévèrement le mal commis dans un temps spécial de lumière et de grâce. Que d'Ananias et de Saphira il y a eu depuis les jours de la Pentecôte qui n'ont pas été visités d'une manière aussi ouverte et avec aussi peu de ménagements que lorsque une grande grâce reposait sur tous ! C'est là une pensée encourageante pour nous qui nous savons exposés non pas, il est vrai, à l'orage de la persécution, mais à une saison bien plus périlleuse. Il n'y a jamais eu de temps où l'homme ait eu meilleure opinion de lui-même, et c'est là un péché d'autant plus grave que le témoignage de la vérité de Dieu au fait opposé a été répandu au loin de toutes parts. Je ne nie pas qu'il se fait aujourd'hui de grands efforts parmi les chrétiens. Mais « l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et se rendre attentif vaut mieux que la graisse des moutons ; » et jamais il n'y a eu moins de soumission à la volonté de Dieu qu'en ce temps-ci. L'esprit d'associa-

tion est très répandu, et cela sonne bien ; on prend beaucoup conseil ensemble ; mais faire alliance est une chose, et s'appliquer à garder l'unité de l'esprit en est une autre bien différente. Et voici ce que le Seigneur déclare : Je regarderai à celui qui est affligé, et qui a l'esprit brisé, et qui tremble à ma parole. » Ce qui est réellement important pour les chrétiens ce n'est point de se trouver ensemble, seraient-ils même tous les chrétiens, mais d'être ensemble dans la voie du Seigneur, et n'ayant pour but que la gloire du Seigneur, « seule chose » qu'ils aient à faire. N'y en eut-il que deux ou trois réunis ainsi en son nom, il nous a assuré lui-même que sa présence et sa bénédiction seraient là, malgré toutes les apparences contraires ; tandis que lors même que nous nous trouverions ensemble deux ou trois mille, si ce n'était pas en obéissance immédiate au Seigneur Jésus, nous ne recueillerions en définitive que la douleur et la honte, quoiqu'il eût put sembler un temps. Si nous cherchons à plaire aux hommes nous ne saurions être serviteurs de Christ.

C'est donc, à ce qu'il me paraît, au moment où le Seigneur a devant ses yeux l'état d'une église qui pouvait bien préfigurer le sombre développement d'un jour à venir (durant lequel les saints seraient dans un grand esclavage et où, une action complètement étrangère s'exercerait au milieu d'eux les persécutant, tandis que l'autorité de Christ serait nulle dans la pratique), c'est, dis-je, à un pareil moment, que le Seigneur met en avant son titre de « Fils de Dieu » dont les yeux étaient comme une flamme de feu et les pieds comme de l'airain très luisant. Jadis Pierre l'avait confessé pour le Christ, le Fils du Dieu vivant ; et là-dessus, immédiatement après l'avoir déclaré bienheureux et l'avoir solennellement nommé du nom nouveau qu'il lui avait donné, le Seigneur ajoute : « Sur ce rocher je bâtirai mon assemblée. » Maintenant hélas ! le Seigneur anticipe le jour où l'église professante perdrait l'équilibre et se mettrait virtuellement à sa propre place à lui, alléguant que c'était elle, la dame, et non pas lui, le Seigneur, qui devait être écoutée dans les matières de foi. En conséquence nous le voyons ici revendiquer sa gloire personnelle et les attributs de son jugement inflexible et qui scrute tout, pensée sérieuse mais consolante pour ceux des siens qui se trouveraient au milieu de cette triste confusion, et parfaite ressource que leur procurait sa sagesse pour les délivrer de ce qui allait s'établir, ou était déjà établi. C'est aussi de la même manière que sa promesse (v.26, 27) devait les préserver de rechercher un royaume actuel, un soi-disant millénium spirituel sans Christ, où ils auraient soit la liberté de jouir du monde, soit même le droit de le gouverner.

Dans l'église de Thyatire il se trouvait des personnes fidèles, aimantes et zélées particulièrement pour les bonnes œuvres ; mais il y avait aussi cette tache terrible, qu'on y souffrait « cette femme Jésabel. » Jésabel, comme nous l'apprenons ici, était une fausse prophétesse qui enseignait, et induisait *les serviteurs de Christ* à commettre fornication et a manger des choses sacrifiées aux idoles. C'était pire que l'iniquité de celui qui aima le salaire d'injustice, un pas plus en avant même dans la voie de Balaam. « Et je lui ai donné du temps afin qu'elle se repentit, et elle ne veut pas se repentir de sa prostitution. Voici, je la jette sur un lit, et ceux qui commettent adultère avec elle dans une grande affliction, s'ils ne se repentent de ses œuvres ; et je ferai mourir de mort ses enfants ; et toutes les assemblées connaîtront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs ; et je vous donnerai à chacun selon vos œuvres. » (v.21-23)

Que pouvait-il y avoir de plus abominable que le mal que nous voyons ici ? Jésabel, comme c'était connu de tous, ajouta la violence à la corruption, fut la conseillère du meurtre, l'active ennemie de tous les témoins de Dieu, la protectrice en public et en particulier des prêtres des idoles et des prophètes de Bahal. Et maintenant il y avait dans Thyatire ce qui, au yeux du Seigneur, figurait la sombre et cruelle idolâtrie qui devait être expressément enseignée et imposée par une prétendue autorité infaillible au sein de l'église professante. Même à ce moment-là le germe actuellement existant ne pouvait être caché, à celui dont les yeux étaient comme une flamme de feu. Jésabel était là, et « ses enfants » aussi. C'était une source de mal profonde et permanente. Mais le jugement qui devait la frapper, elle et toute sa race, était sévère quoiqu'il pût paraître avoir tardé. Le Seigneur discerne divers degrés de relation avec le mal ; mais aucun ne resterait impuni.

Les mots « quelque peu de chose », au verset 20, doivent disparaître. Il ne s'agissait pas d'un petit sujet de plainte, mais bien d'un qui était d'une gravité et d'une complication extraordinaires. Cette phrase se glissa là du verset 14, je pense, et il se trouve d'ailleurs entre les deux versets assez de ressemblance pour qu'un copiste ait eu l'idée de leur complète assimilation. Mais un examen plus attentif montre, ainsi que nous l'avons vu, que la différence entre eux est grande, surtout si nous devons lire « la femme Jésabel. » Le péché de fornication ou d'adultère est ici le symbole de ce commerce impie avec le monde qui, pour le chrétien ou pour l'Église, est une relation analogue à celle qu'aurait constitué pour un Israélite le mariage avec une Cananéenne. L'action de manger des choses sacrifiées aux idoles mit en communion avec ce qui se rattachait directement à la puissance de Satan ; « car les choses que les nations sacrifient, elles les sacrifient à des démons et non pas à Dieu. » Et c'est une chose facile d'avoir communion avec les démons, que les hommes y attachent peu d'importance ou que les chrétiens jugent sainement de son énormité.

Outre celle qui était le principal instrument de la corruption et la source du mal, il est fiait mention de deux classes de personnes qui étaient positivement coupables : les serviteurs de Christ qu'elle induisait à un commerce criminel avec le monde, et ceux qui étaient la postérité directe de Jésabel « ses enfants. » Le Seigneur en agirait avec chacun selon ses œuvres. Il était le juste juge, et il faut que l'homme, comme tel, soit jugé, et que tous, saints ou pécheurs, soient manifestés devant son tribunal. Combien n'est-il pas remarquable cependant que le Seigneur évite de dire que les *saints* seront *jugé*s. « Je vous *donnerai* à chacun », dit-il, « selon vos œuvres. » Il en est de même du chapitre 22:12, et bien d'autres passages semblables. D'un côté il nous est déclaré positivement que le croyant ne viendra pas en jugement (car, Jean 5:24, signifie jugement et non pas, « condamnation », quoique certainement tel en doive être le résultat). De l'autre côté, nous savons par Apocalypse 20:12, 13, que

les prêchants doivent se trouver devant le trône, et là, être jugés selon leurs œuvres. Leur résurrection est une résurrection de *jugement* (et en effet de condamnation) en contraste avec celle des justes qui est une résurrection de vie. Ainsi, il est certain que si je suis jugé pour le salut ou pour la perdition, conformément à ce que mes œuvres méritent, il faut que je sois perdu, car j'ai péché et j'ai le péché ; néanmoins, il est également sûr que le Seigneur n'est point injuste pour oublier l'œuvre et le travail de l'amour, et ainsi il donnera à chacun selon ses œuvres. Christ lui-même, l'amour de christ, est le seul bon motif d'un chrétien en quoi que ce soit, mais il y a des récompenses pour ceux qui ont souffert pour Christ, ou qui ont été chassés pour la justice ou pour le nom de Jésus.

Le résidu apparaît avec une grande clarté dans le verset qui suit : « Mais je vous dis à vous, savoir, aux autres (litt. Au reste, au résidu), qui sont à Thyatire » (v.24), paroles qui nous montrent quelques fidèles, qui sont appelés « les autres », le reste, distingués de la masse dans Thyatire. Le Seigneur avait parlé de ses serviteurs qui avaient été induis à jouer avec le mal de Jésabel, et des propres enfants de cette méchante femme, classe pour laquelle il n'y avait aucune miséricorde à attendre de lui. Puis il s'adresse à une autre classe, le résidu : « Je vous dis à vous, les autres (le reste). » Le corps extérieur corrompu continue, et il y a un résidu que désormais le Seigneur avait particulièrement en vue. Il les suppose ignorants, peut-être, et dit seulement « autant qu'il y en a qui n'ont pas cette doctrine, qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan (comme ils disent), je ne mets pas sur vous d'autre charge, mais seulement tenez ferme ce que vous avez, jusqu'à ce que je vienne » (v.24, 25). Tout cela n'était peut-être que négatif, mais ils s'étaient gardés purs de ce mal, et en tenant ferme le peu qu'ils avaient ils auraient sûrement leur récompense à la venue du Seigneur. Dans ces siècles de ténèbres il y eut des personnes qui souffrirent pour Christ et qui lui rendirent témoignage. Tels furent les Albigeois et les Vaudois ; et je considère la phrase « vous, les autres, qui êtes dans Thyatire » comme se rapportant à ces diverses associations persécutées qui retinrent avec force ce qu'elles avaient reçu de Dieu. Elles ne possédaient pas de grandes connaissances, mais elles étaient un résidu séparé et souffrant du mal répandu autour d'elles, du mal de Jésabel. La consolation qui leur est présentée ne consiste pas dans quelque promesse d'amélioration dans l'état de l'Église, mais bien dans une espérance qui est en dehors de tout sur la terre, savoir la venue personnelle de Christ.

Il ne saurait y avoir en quelques mots une esquisse plus admirable que celle que nous avons ici. Ce n'est pas aussi une chose peu remarquable que le livre de l'Apocalypse ait été autant prisé par ces saints. À la vérité, il en a été toujours plus ou moins ainsi aux époques de persécution : non que ce soit là le meilleur motif, car c'est lorsque le Seigneur amène son peuple à attendre son retour que ce livre est le plus apprécié ; mais sa tendresse pour les siens dans la souffrance en un temps de ténèbres est extrêmement douce au cœur ; et quelle promesse ! – « Et celui qui vaincra et qui gardera *mes* œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations », etc. (v.26, 27). Ce que l'Église du Moyen Âge rechercha avec arrogance et méchanceté, les saints qu'elle persécuta ou méprisa doivent néanmoins le posséder lors de la venue et du règne de leur Seigneur, et en conséquence cette venue et ce règne sont présentés ici comme l'objet convenable de leur espérance. L'Église coupable ne fut pas plus cruelle envers les véritables saints qu'ambitieuse de puissance sur le monde. Mais il est bon d'attendre la voie et le temps du Seigneur. C'est lorsque la puissance terrestre aura été mise de côté et jugée, que ceux qui ont souffert avec Christ régneront avec lui. Mais la promesse va plus loin que l'autorité sur les nations, et le pouvoir de les paître avec une verge de fer… selon que Christ aussi a reçu de son Père. « Et je lui donnerai l'étoile du matin » (v.28). Ceci est très précieux ; ce n'est pas seulement la promesse d'être uni à Christ au jour de son pouvoir, où la force des hommes sera brisée comme les vaisseaux d'un potier, mais « de nous réunir ensemble à lui » avant ce jour-là.

Le lever du soleil appelle l'homme à ses laborieuses occupations, mais l'étoile du matin brille pour ceux-là seuls qui ne dorment pas comme les autres, pour ceux qui veillent comme des enfants de lumière et du jour. Sans aucun doute nous serons avec le Seigneur quand le jour de gloire se lèvera sur le monde ; mais l'étoile du matin précède le jour, et Christ ne dit pas seulement : « Je suis… l'étoile brillante du matin ; » mais « je *donnerai* l'étoile du matin ». Il viendra et recevra ses saints célestes avant qu'ils soient manifestés avec lui en gloire. Puissions-nous lui être fidèles en refusant les aises, les honneurs et le pouvoir du siècle présent ! Puissions-nous le suivre en portant notre croix et en renonçant chaque jour à nous-mêmes. Il ne nous oubliera pas lors de son jour, et avant de venir, il nous donnera l'étoile du matin.

Chapitre 3

Sardes

Versets 1-6. Tout lecteur intelligent doit s'apercevoir, je pense, que nous entrons avec ce chapitre dans un ordre de choses complètement nouveau, ou du moins que c'est une espèce de nouveau point de départ. Il est vrai que les traits que nous avons signalés dans le chapitre qui précède peuvent exister encore et être constatés en même temps que ceux qui sont révélés ici. Il se peut, par exemple, que ce qui caractérisait l'Église d'Éphèse, l'abandon du premier amour, continue encore. Partout où il y a persécution de la part des puissances du monde, l'Épître à Smyrne peut avoir son application. De même Pergame se trouve partout où Satan cherche à séduire l'Église par l'amour du gain ; et là où existent les maux d'une corruption plus avancée, de l'idolâtrie et de la persécution intérieure, c'est Thyatire que vous avez. Mais quoique tous ces divers états puissent se présenter dans un

temps ou dans un autre, et même coexister à un moment donné, ce n'en est pas moins une condition différente qui nous est présentée en Sardes, et une condition qui répond a l'état général du protestantisme après la réformation. Ce n'est plus un mal aussi manifeste, comme l'idolâtrie ou les autres horreurs décrites précédemment : mais ce qui s'offre désormais à nos yeux était un état de choses de formes extérieures et plus régulières et d'un aspect orthodoxe. Comme les quatre Églises du chapitre deuxième font suite l'une à l'autre et décrivent ce qui a existé avant l'apparition de Luther, à son tour Sardes décrit ce dont la réformation fut suivie, lorsque le feu et la terreur de la vérité et la première fraîcheur de la bénédiction eurent passé et qu'un froid formalisme se fût établi. La manière dont le Seigneur se présente est merveilleusement appropriée à un état pareil. « Celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles dit ces choses. » Cette expression « les sept esprits de Dieu » a trait à la plénitude de puissance de l'esprit de Dieu considéré dans ses diverses perfections, et dans les diverses voies dans lesquelles il opère, non seulement dans l'Église, mais aussi envers le monde. Au chapitre 5, lorsque tout ce qui concerne les Églises est fini, le Seigneur Jésus est représenté d'une manière symbolique comme un agneau immolé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés sur toute la terre – le Saint Esprit en tant qu'agissant en vue du gouvernement de la terre. Ce n'est point le Saint Esprit dans toute la plénitude de la bénédiction dans laquelle il a introduit l'Église dans son unité. Mais quelle que fût la condition de l'Église, le Seigneur Jésus était celui qui avait toute la puissance de l'esprit de Dieu, et c'est lui seulement qui possède toute l'autorité extérieure. Il n'y a pas eu deux choses plus séparées que celles-là au temps de la réformation. Il y avait à cette époque un vaste corps se nommant l'Église, qui réclamait le pouvoir de décider de tout en qualité d'épouse de Christ ; et on mettait aussi fortement en avant la prétention a l'infaillibilité, parce que ceux qui prétendaient au droit absolu comme vicaires de Christ de régler les affaires de l'Église, de décréter la doctrine, etc, devaient naturellement, être infaillibles. Ce corps avait été à l'œuvre pendant des siècles, attirant le pouvoir à lui ; mais à la fin la lutte s'engagea, et il fut démontré que c'était le plus grand assemblage de mal contre Dieu et contre son Fils, qu'il y eut eu jamais sur la terre. Il a pu, dans les jours les plus mauvais, renfermer dans son sein de véritables saints de Dieu, et quelques-uns, tels que Cyprien, ont même, je pense, contribué à lui faire obtenir cette fausse position d'autorité : saint Bernard, par exemple, sanctionna la persécution des Vaudois. Mais il est bon de se souvenir qu'il ne saurait y avoir de séduction plus grande que de demeurer dans une position mauvaise, parce que nous y trouvons de véritables saints de Dieu ; car la grande visée de Satan est d'obtenir que les personnes pieuses fassent de mauvaises choses. Quand, à la fin, la crise arriva et qu'une certaine partie du monde se souleva contre ce mal horrible, on sépara la pensée de l'autorité ecclésiastique de celle de la puissance spirituelle. Au lieu d'un corps qui les réclamait l'une et l'autre, le désordre se mit partout, et on se soumit au pouvoir du monde pour s'affranchir de la domination du Pape.

Le protestantisme eut donc toujours tort dès le début sur la question ecclésiastique, parce qu'il considéra le pouvoir civil comme revêtu de l'autorité ecclésiastique ; en sorte que si, sous la papauté, le gouvernement du monde avait appartenu à l'Église, le monde devint désormais dans le protestantisme le gouverneur de l'Église. Il ne s'agit point de la question de l'état et de l'Église, question beaucoup trop étroite et trop basse pour qu'un chrétien la discute. La grande affaire pour lui est de se trouver dans le sentier de Christ, en lui donnant gloire. « Je connais tes couvres, que tu as le nom de vivre, et tu es mort. » Ces paroles ne sont autre chose que la description des institutions religieuses extérieures qui furent l'effet de la réformation parmi ceux qui n'étaient pas réellement chrétiens. Le Seigneur Jésus signale ce qu'il désapprouve dans le protestantisme.

Dans les pays protestants, il y a eu toujours une certaine mesure de liberté, de conscience. Mais le but de Dieu n'est pas simplement que l'âme soit délivrée de maux grossiers ou de petits détails ; c'est qu'elle garde vis-à-vis de Dieu la position convenable, et qu'elle laisse au Soigneur sa gloire et sa voie – la liberté d'opérer par le Saint Esprit, conformément à sa volonté. Quand il a la place qui lui appartient, le fruit précieux de ce fait en amour et sainte liberté le fait sentir d'une manière bénie. Ce dont nous avons besoin c'est la liberté du Saint Esprit, et non une liberté humaine provenant des autorités du monde, quoique Dieu nous garde de dire un mot contre les autorités qui existent et qui agissent dans leur sphère. C'est le péché des chrétiens de les avoir mises dans une fausse position. Le Seigneur Jésus touche au fond même de toute l'affaire dans la manière dont il se présente à l'Église de Sardes. Qu'il s'agisse de la puissance spirituelle ou de l'autorité extérieure qui en découle, le Seigneur la revendique toute comme lui appartenant. Nous avons vu dans la lettre à Éphèse qu'il tenait les sept étoiles dans sa main droite, mais ici les deux choses sont réunies, la puissance spirituelle intérieure et l'autorité extérieure. Il a les Esprits de Dieu et les étoiles. Il n'est pas dit ici qu'il tient les étoiles dans sa main droite, mais qu'elles sont à lui, aussi bien que la plénitude de la capacité spirituelle.

Dans la plus grande partie des Églises protestantes ou a laissé, pour ainsi dire, les sept étoiles dans les mains des puissances qui existent. D'un autre côté, ceux qui se révoltaient contre ce mal tombaient dans le mal non moins triste de traiter l'Église comme si c'était elle qui avait les sept étoiles sous sa garde. L'Écriture ne renferme absolument rien à l'appui de la doctrine d'après laquelle soit le monde, soit l'Église aurait en ses mains cette sorte d'autorité. Le Seigneur Jésus la possède encore tout entière. Il ne l'a point abandonnée, et la seule chose qu'il faille c'est que l'Église reconnaisse ce qu'il est, et il agira en conséquence. Quand il y aura la foi, pour le reconnaître dans sa place de Tête de l'Église, il fournira assurément à tous les besoins. S'il prête l'oreille au plus faible cri de son agneau, n'entrera-t-il pas dans les besoins les plus pressants de l'Église, qui est toujours son objet de prédilection ? Ce n'est que dans la gloire céleste qu'il a pris son caractère de Chef de l'Église, et il est là non pas seulement pour *être* Chef, mais afin d'agir comme tel. Or, en quoi consiste sa fonction de Chef de l'Église ? Il exerce l'autorité, en ayant des personnes pour agir sous lui ici-bas, et le résultat en est l'existence du gouvernement et des dons dans l'Église de Dieu, choses qui ne sont point atteintes par l'état de ruine de l'Église. En prévi-

sion du temps où on secouerait l'autorité illégitime du corps qui s'appelait l'Église et de toute la confusion qui suivait, le Seigneur se présente comme celui qui est au-dessus de tout cela. Quelle que puisse être ici la condition des choses, la force est en Christ ; et nous la trouverons en regardant non à l'état de l'Église, mais à Christ.

Lorsque les apôtres étaient ici-bas, ils étaient autorisés à agir pour Christ d'une manière toute spéciale ; mais après leur départ, la source réelle de l'autorité en vertu de laquelle ils avaient agi, subordonnés à Christ, ne fut point tarie ; le Seigneur Jésus l'a encore tout entière sous sa garde. Il y avait à Sardes le nom de vivre, mais en réalité c'était la mort. C'est de leur condition en tant que corps et non comme individus que parlait le Seigneur. « Sois vigilant, et affermis ce qui reste encore qui s'en va mourir, car je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites (complètes) devant mon Dieu. » Là encore nous avons un trait frappant de ce qui eut lieu dans le protestantisme. Dans le désir d'éviter l'abus que le système romain avait fait des œuvres, les chrétiens ne leur donnèrent évidemment pas dans leurs pensées la place qui leur est due chez ceux qui ont été amenés à Dieu, car Dieu attend des siens une marche toute particulière et très séparée de celle que les autres suivent ; ce qu'il reproche à Sardes c'est d'avoir manqué en cela. Les saints de Dieu, même à Thyatire, étaient approuvés de Dieu pour leur zèle, nonobstant tout le mal qui était là. *Leurs* dernières œuvres surpassaient les premières. Le protestantisme a affaibli l'idée de l'obéissance sous le prétexte qu'on ne saurait trouver « la perfection » soit dans l'Église, soit dans l'individu. Aussi, partout où le protestantisme a prévalu, le niveau des œuvres a-t-il été considérablement abaissé ; mais notre Dieu entend que ses enfants prennent la perfection pour la mesure d'après laquelle ils doivent se juger – je ne dis pas qu'ils doivent atteindre. Il y a en lui la grâce pour remédier aux fautes ; mais c'est tout autre chose de s'arrêter bas en partant, parce qu'on n'a pas devant les yeux le niveau divin. Le Seigneur en revient toujours à cela.

Il vaut mieux, en cherchant à avoir ce niveau-devant nous, faillir à le réaliser, que de réussir toujours, si nous l'avons abandonné. Car qu'est-ce que le Seigneur estime le plus, sinon un cœur qui a besoin de lui plaire ? Supposez un enfant qui vienne à son père et lui dise : « Vois quelle jolie chose j'ai faite », si son père lui avait commandé de faire quelque chose de différent, ne lui dirait-il pas : « Est-ce ce que je voulais que tu fisses ? » Le Seigneur a sa volonté, et c'est elle qui pourvoit à nos premiers besoins, et qui est la source même de notre salut. Mais elle est bien loin de la pensée naturelle du cœur qui n'aime pas de se soumettre à la volonté d'un autre, disposition qui n'est rien moins qu'une partie du mensonge de l'ennemi. C'est évidemment la volonté de Dieu qui a accompli notre sanctification par celui qui a dit : « Voici, je viens pour faire ta volonté. » En Romains 10, l'apôtre met la manière dont nous avons part à la chose en contraste avec les sentiments des justes. Leur pensée était que s'ils accomplissaient tout ce qu'ils pouvaient de la loi, Dieu était miséricordieux et accomplirait le reste : mais l'apôtre fait voir que le salut se trouve dans la soumission à la justice de Dieu. La volonté de Dieu est la source même et la puissance de notre bénédiction, non seulement en matière de pardon, mais tout le long du chemin. Prenez les voies de Dieu dans l'Église. Ce sont là les sujets qui furent particulièrement négligés par la réformation. La vérité, quant à ce qui concerné l'individu, telle que la justification par la foi, fut proclamée avec force et sur une large échelle ; mais elle devint le grand sujet que l'ont eut en vue, et la conséquence fut que les gens ne surent jamais qu'ils étaient entièrement justifiés. Du moment que je fais de ma bénédiction l'unique ou la principale chose que je cherche dans la Bible, je ne connaîtrai jamais rien comme il faut ; mais si ce sont les pensées de Dieu, ce qu'il a en vue que je recherche, je saurai aussitôt que je suis certes sauvé et béni. Je ne puis regarder à la croix de Christ sans voir en même temps ma complète ruine et ma parfaite délivrance. Tant qu'un homme doute d'être aussi mauvais que Dieu le déclare, il aura à attendre avant de jouir des richesses de sa grâce ; mais si je m'abandonne sans hésiter entre les mains de Dieu, il n'y a pas une bénédiction qui ne coule pour moi. Nous nous voyons aussi mauvais ou pires qu'Israël, et nous sommes placés alors dans un cercle de bonté et de miséricorde supérieure à tout ce qu'Israël ait jamais possédé.

À la réformation, tout cela fut comparativement perdu de vue ; et en se dégageant du terrible filet du papisme, on tomba dans le péché de placer la puissance ecclésiastique entre les mains de l'autorité civile. D'un autre côté, d'autres qui évitaient ce mal, firent de ce qu'ils regardaient comme une véritable Église, le dépositaire de cette puissance ; tandis que c'est Christ lui-même opérant encore par le Saint Esprit, qui maintient sa Seigneurie, vérité qui est enseignée au long dans les épîtres. En supposant que quelqu'un agit comme pasteur ou comme docteur, par quelle autorité doit-il le faire ? Tandis que ceux qui devaient veiller aux affaires locales étaient établis dans leur office par les hommes ; jamais, dès le commencement, il n'a rien existé de semblable partout où il s'agissait de ministère spirituel. Même, quand il fut question de choisir un successeur au siège vacant de Judas, les apôtres ne firent pas le choix eux-mêmes ; ils le remirent de leurs propres mains dans celles du Seigneur (Act. 1). Et lorsque plus tard le Seigneur choisit un autre apôtre, nous trouvons, il est vrai, « un Ananias » envoyé pour le baptiser, mais rien absolument de nature à suggérer la pensée,que Ananias ou tout autre personne l'ait fait apôtre. Dans ce qui est dit plus loin (Act. 13) de l'imposition des mains aux apôtres Paul et Barnabas, il ne s'agissait point de donner des ordres ou une mission ; car ce fut fait par des hommes qui leur étaient inférieurs sous le rapport des dons et de la puissance spirituelle ; mais c'était tout simplement un acte par lequel leurs frères les recommandaient au Seigneur avant leur départ pour un voyage missionnaire particulier vers les Gentils. Nous sommes en droit d'attendre que le Seigneur conserve son autorité dans l'Église. Dans tous les âges, nous le voyons secourir ses bien-aimés et faire son œuvre par ses serviteurs. Quand quelqu'un éprouve le besoin de prêcher, il pense naturellement qu'il lui faut une autorisation ; mais si nous recourons à quelque autorité, il faut que ce soit à l'autorité compétente. Et quoiqu'il puisse se trouver un caractère fort respectable selon le monde, là où se trouvent ces titres extérieurs, cette question s'élève toujours : le Seigneur a-t-il voulu qu'une autorisation fût nécessaire à quelqu'un pour pouvoir prêcher dûment l'évangile ? Les apôtres établissaient des anciens et des

diacres ; mais ces personnes pouvaient être prédicateurs et docteurs, ou ne l'être pas ; leur office d'ancien ou de diacre était tout autre chose. Philippe fut un prédicateur de l'évangile, mais ce fut parce qu'il possédait un don de la part de Christ comme chef de l'Église, et non point parce qu'il était un des « sept ». On s'est habitué à l'abandon des principes de Dieu ; et on appelle cette manière d'agir « l'ordre » parce que c'est la coutume qui prévaut aujourd'hui dans l'Église protestante. Et c'est ainsi que lorsque nous abandonnons les vrais principes, nous n'avons qu'une mauvaise pratique. Le Seigneur attache une grande importance à ce que nous le reconnaissions comme celui qui a dans ses matins toute la puissance et toute l'autorité. Du moment que je reconnais cela, cela oblige ma conscience. Si je sais qu'une chose est mauvaise, ma conscience est liée : il se peut que je ne sois pas en état de voir tout de suite quel est le droit chemin à prendre ; mais le premier pas est évidemment de se retirer de ce qui est mal, et ceci est d'obligation positive.

La liaison entre la fin du deuxième verset (« je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites devant mon Dieu ») et ce qui suit (« souviens-toi donc comment tu as reçu et entendu » etc.) est extrêmement douce. Le Seigneur leur rappelle ce qu'ils avaient reçu de Dieu lui-même au commencement. Loin de nous la pensée que parce que les choses ne sont point comme elles étaient alors, toute Église a le droit de se gouverner comme elle l'entend. Ce serait une véritable rébellion de prétendre que, parce que la reine ne demeure pas en Irlande, les Irlandais sont maîtres de se donner telles lois qu'ils voudront ; de même il est aussi mauvais ou pire de penser que puisque les choses sont changées, que les apôtres n'y sont plus, et que la confusion est survenue dans l'Église, les gens sont libres d'abandonner la parole de Christ et d'accomplir leur propre volonté : le Seigneur nous a laissé *la sienne.* La parole même de Dieu qui m'annonce ce que j'étais autrefois, mais que je suis lavé, sanctifié, et justifié au nom du Seigneur Jésus et par l'esprit de notre Dieu, cette même portion de la parole entre dans toutes les questions relatives à l'assemblée et à la manière dont le Saint Esprit opère en elle par qui il veut *(1* Corinthiens). Il est possible qu'il n'y ait point de langues, de dons de miracles, ni de guérisons ; mais le Saint Esprit est-il ici ? Ce qu'il continue de faire, il le fait conformément au même principe, et en vertu de sa même présence qu'au commencement, quoique ce soit dans une mesure de puissance bien différente.

Remarquez aussi, qu'il est parlé de la venue du Seigneur comme d'un sujet de menace pour le monde. « Si donc tu ne veilles pas, je viendrai sur toi comme un larron. », etc. (v.3). Il viendrait sur eux quand ils ne s'y attendraient pas – subitement et pour leur malheur. Ils s'étaient unis au monde et ils devaient prendre garde d'avoir la même portion que le monde. Si vous avez choisi les aises du monde, vous avez à redouter le même jugement que lui. Ce n'est pas dans ce sens que le Seigneur parle à l'Église de sa venue. C'est, en réalité et dans toute l'étendue des termes, sur la masse professante et non sur les véritables croyants que le Seigneur viendra comme un larron. « Toutefois tu as quelques noms à Sardes qui n'ont pas souillé leurs vêtements ; et ils marcheront avec moi en vêtements blancs, car ils en sont dignes. Celui qui vaincra, celui-là sera vêtu de vêtements blancs » (v.4, 5). Le Seigneur leur présente cette douce consolation, que comme ils avaient cherché à agir fidèlement sur la terre, ils marcheraient avec lui en vêtements blancs. Comme ici-bas ils avaient marché dans la pureté, ils apparaîtraient en haut devant Dieu dans la pleine justification de leurs voies. Mais il n'est question en cela que des individus : l'état de l'Église considérée comme un tout était évidemment mauvais. Dès qu'on s'est convaincu que l'association dont on fait partie est contraire à la parole, on devrait sentir ce qui est dû au Seigneur et y avoir égard. Il semblerait incroyable, si on ne savait pas qu'il en est ainsi, qu'il y a eu et qu'il y a des hommes de Dieu, guides du troupeau, qui non seulement restent dans le mal dont ils ont connaissance, mais encore lui cherchent un palliatif dans les circonstances d'un juste Asa ou d'un pieux Josaphat, qui cependant *n'ôtèrent pas* les hauts lieux. Quelle triste chose que les révélations solennelles de Dieu soient ainsi tordues de manière à les faire servir au but de l'ennemi, et qu'un avertissement réitéré soit employé pour la justification du péché. « La lampe du corps c'est l'œil ; lors donc que ton œil est simple, tout ton corps aussi est éclairé ; mais lorsqu'il est mauvais ton corps aussi est ténébreux. Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres. » Ce n'est pas assez d'avoir des pensées justes et ensuite d'en rester là ; si le Seigneur a donné un jugement n'est-ce pas dans le but que nous y conformions notre marche ? Satan cherche à faire paraître bien triste le sentier du Seigneur, comme il colore une marche mondaine d'un semblant d'humilité, d'ordre et de choses semblables. Mais la parole rend toute chose claire aujourd'hui, comme la puissance le fera dans peu, même pour le monde.

Puissions-nous marcher à présent avec le Seigneur, et sûrement nous marcherons plus tard avec lui en vêtements blancs ! Au lieu de l'effacer, il confessera notre nom devant son Père et les Saints Anges.

Philadelphie

Le ton de l'Épître à Philadelphie me semble confirmer l'idée que nous avons émise au sujet de Sardes, que dans cette portion de l'Apocalypse (v.3) ce n'est pas tant l'Église primitive, ou celle du Moyen Âge, qui nous est présentée, que ce qui se passe, ou se développe dans les temps modernes. Ce nouvel état de choses commence par Sardes ; ce n'est pas un mal flagrant qui le caractérise, mais un trait d'une triste et fatale nature – *c'est un état de choses négatif.* Toute personne sincère qui a mûrement réfléchi sur le protestantisme doit savoir que c'est là la chose affligeante que nous avons à reconnaître, nous qui avons été protestants, et qui par conséquent en partageons la honte. On s'attache trop, au moins d'une manière trop complaisante pour le moi, à certains sujets de controverse qui cachent en grande partie nos besoins et nos fautes propres ; on tire vanité d'être purs de certains maux, tels que la suprématie du Pape, l'infaillible autorité de l'Église, le culte de la Vierge, des Saints et des Anges, la doctrine de la messe, du purgatoire, etc. Mais en supposant que sur tous ces sujets-là, on soit dans

des sentiments parfaitement orthodoxes, on pourrait se trouver dans mille maux d'un autre caractère, et, en dépit de toute orthodoxie extérieure, avoir un cœur tout à fait étranger à l'amour et à la gloire du Seigneur. C'est précisément ce que nous avons vu en Sardes – le nom de vivre, mais néanmoins mort. De même qu'en Israël, lorsque le Seigneur était sur la terre, l'ancienne idolâtrie avait parlé, l'esprit immonde avait quitté la maison et n'y était plus retourné ; ainsi l'état de la maison balayée et ornée correspond bien à ce qui suivit la réformation. Mais il faut distinguer entre cela et l'œuvre que Dieu donna à faire aux réformateurs. Que nul ne parle de manière à déprécier ces hommes, soit Luther, soit les autres ; mais quoique Dieu fût à l'œuvre avec eux dans ce grand mouvement, il eût été meilleur et plus saint qu'ils eussent laissé les gouvernements terrestres aux fonctions qui leur sont propres. Sans doute, leurs protecteurs les garantirent de la persécution et leur assurèrent les honneurs ; mais au lieu d'aider à l'œuvre de Dieu, cela devint un grand obstacle. Et ainsi, lorsque la ferveur du premier zèle eût passé, l'état de choses répondit à l'Église de Sardes.

En Philadelphie, nous trouvons quelque chose de tout à fait différent. La première chose qui nous frappe, ce n'est point ce que fait, ou ce qu'a le Seigneur, mais ce que le Seigneur est *lui-même.* S'il y a quelque chose qui délivre d'un sec et froid dogmatisme, c'est, je le sens, la personne du Seigneur Jésus apprécié d'une manière toute spéciale. Je le vois dans l'Épître à Philadelphie : le Seigneur s'y présente d'une manière plus personnelle que dans aucune autre de ses épîtres. Il est vrai qu'il y est dit avoir la clé de David ; mais avant qu'il soit question de cela, il déclare qu'il est le saint et le véritable. Le caractère du Seigneur ne se montre pas dans les autres épîtres sous le même point de vue moral. Ce que nous avons ici, c'est à mon avis, ce que le Seigneur a opéré dans l'Église durant ces dernières années. L'impulsion donnée à l'évangélisation par la dissémination de la Bible a caractérisé l'Église extérieurement ; mais au dedans l'Esprit s'est servi du sentiment qu'avaient les saints de son état de ruine pour les conduire à la parole, et par là, à une plus pleine appréciation de la personne de Christ – l'unique objet dans lequel nous puissions trouver le repos par le Saint Esprit, comme il était le repos du Père quand il marchait ici-bas.

Il y a quelque chose d'extrêmement beau dans la manière dont le Seigneur se fait ainsi connaître après l'Épître à Sardes qui était dans un état mondain de mort. Christ s'est fait connaître *lui-même,* et il est la résurrection et la vie. Et qu'est-ce qui pourrait communiquer une vie nouvelle, placer l'Église dans l'attitude qui lui convient, ou amener un résidu à la marche et aux sentiments convenables à un temps de ruine, si ce n'est le Seigneur se présentant lui-même personnellement. C'est ce qui caractérise l'Évangile de Jean : la personne même du Seigneur Jésus Christ, non pas seulement dans ses droits propres, mais comme baptisant du Saint Esprit dans l'exercice du pouvoir miséricordieux qui convient à sa gloire. Dans sa première partie il place devant nous la personne de Christ ; et dans la seconde, l'autre consolation que le Seigneur devait envoyer du ciel lorsqu'il s'en serait allé. Il est beau de voir ainsi la place que l'Évangile de Jean occupe dans les écritures de Dieu. Il fut écrit fort tard, le dernier de tous les évangiles, et en vue d'un temps de déclin. Il n'y est pas question de Jérusalem ou des Juifs comme objets immédiats de Dieu, même sous le rapport du témoignage. Il en est fait mention comme d'un peuple mis de côté, avec lequel Dieu n'a rien à faire pour le moment. Aussi le Seigneur parle-t-il de la Pâque comme d'une « fête des Juifs », etc. En Matthieu, au contraire, nous voyons Israël reconnu pour la vérité de Dieu. Le sanglier de la forêt peut ravager et la bête dévorer, mais c'est encore le pays d'Israël ; et Jérusalem est appelé la sainte cité même quand il s'agit de la mort et de la résurrection de Christ. Dans l'Évangile de Jean tout cela est fini. Non seulement Jérusalem et les Juifs perdirent tous leurs droits sur Dieu, l'ayant abandonné comme Jehosak, et ayant aussi abandonné la loi et les prophètes, mais ils avaient rejeté Christ ; et même quand le Saint Esprit vint, ils le rejetèrent aussi et ne voulurent plus l'écouter, de sorte qu'il n'y avait aucune ressource. Dieu s'était manifesté de toutes les manières possibles. Aucune manifestation de Dieu, l'homme étant sous la loi, ne pouvait faire aucun bien. Les individus se saisissaient tout ce temps de la grâce de Dieu, mais la nation était sous la loi. Le point de départ de l'Évangile de Jean est que tout était ténèbres, et que la Lumière brille là, quoique les ténèbres ne la saisissent point. « En *elle* était la vie. » Cela demeure toujours vrai, quoique ce soit en jugement que celui qui est la lumière et la vie agit ici.

Mais revenons aux Églises. Il y avait eu successivement abandon du premier amour, souffrance de la part de la puissance païenne, tentation de Satan au moyen du pouvoir du monde, action séductrice de Jésabel entraînant à l'idolâtrie, et en un mot, toute sorte de mauvais commerce avec le monde et la persécution. Mais à présent voici un état tout moderne – pureté au-dehors, mais le cœur abandonné à lui-même (voyez 2 Timothée 3*)*. C'est Sardes qui nous présente ce tableau : quelques-uns marchent purement, mais non entièrement soumis de cœur au Seigneur. Mais se contentera-t-il de cela ? Il faut que le Seigneur se suscite à lui-même un témoin, et la seule manière par laquelle il peut rendre quelqu'un propre à être son témoin, c'est en se présentant lui-même aux affections. Aussitôt que nous voyons le Seigneur lui-même, il y a de la force pour le servir avec joie.

Ici, le Seigneur dégoûté de l'état de Sardes vient, disant en quelque sorte, « J'ai besoin de posséder le cœur – il faut que je l'aie. » Il écarte le voile introduit par le péché de l'Église professante. Quand on voit ce bien-aimé, pour ainsi dire, un peu plus près, il y a quelque chose qui répond (mais, hélas, avec quelle faiblesse !) à son désir de posséder le cœur, et ce sera parfaitement accompli quand nous le verrons tel qu'il est.

« Tu as peu de force. » Ce n'est pas la coutume de Dieu de communiquer une grande mesure de force dans un temps de ruine générale. À l'époque du retour de la captivité de Babylone, le Seigneur agit beaucoup en grâce. Il n'y eut pas extérieurement de la puissance ; au contraire, tout était chez les Juifs d'une apparence si méprisable, que leurs ennemis disaient, en se moquant, qu'un renard romprait leur muraille. Mais nous les voyons animés du même esprit que celui qui se montre dans Philadelphie. Ils ne construisent pas de fortifications pour se garantir

des Samaritains (l'Éternel était une muraille de feu autour d'eux) ; mais la *première* chose qu'ils érigent c'est un autel au Seigneur. *Le Seigneur* était le premier objet de leurs cœurs. S'il était leur rempart, ils pouvaient attendre avant d'en construire un autre. On ne vit rien parmi eux qui rappelât l'ange frappant les premiers-nés, ni miracle opéré en leur faveur, ni promesse de plaies devant frapper leurs ennemis : mais cette parole leur est adressée : « Mon esprit demeure au milieu de vous, ne craignez point. » Toutes les fois qu'Israël avait peur de ses adversaires, il était sans force ; mais quand il regardait au Seigneur, il oubliait les ennemis. De même aujourd'hui, c'est quand nous nous appuyons sur lui, que les cœurs de ses adversaires sont le plus saisis de terreur. Un cœur sincèrement adonné au Seigneur est ce qui parle à la conscience des autres. Quelle joie de savoir que le cœur du Seigneur était tourné vers eux ! C'est là ce qui produit des sentiments convenables envers lui, et les uns envers les autres. Le nom même de cette Église, exprime la relation que le Seigneur avait établie ; et il importe beaucoup de se souvenir que c'est une relation sainte que nous soutenons les uns avec les autres. Il est sûr néanmoins que des personnes qui ont réciproquement de la sollicitude pour leurs intérêts célestes ne seront pas indifférents les uns envers les autres sous les autres rapports, quoique l'Église ne soit pas un club dont les membres sont prêts à se prêter mutuelle assistance, qu'on ait raison ou qu'on ait tort. Ce serait là du socialisme, de la franc-maçonnerie, et non la fraternité selon le Seigneur.

Les premières paroles sont la clé de toute l'épître « Le saint, le véritable. » (v.7). Voyez la première épître de Jean. Cette expression n'est pas fréquemment employée à l'égard du Seigneur, mais nous la trouvons là. Dans le deuxième chapitre de cette épître, il est écrit à l'adresse des jeunes enfants de la famille de Dieu : « Vous avez l'onction de la part du SAINT, et vous connaissez toutes choses. » Le saint, le véritable a tout ce qu'il leur faut. Il pouvait y avoir de la faiblesse chez eux, mais il a la clé de David. Dans la généalogie de notre Seigneur en Mathieu se lit l'expression : « David, *le roi* », et on ne trouve pas cette désignation : « *le roi* », ajoutée au nom de Salomon ou de tout autre. La raison en est que c'est par David que la royauté s'est d'abord caractérisée en Israël. Il était l'homme selon le cœur de Dieu. Et pour ce qui est de David marchant dans la foi, il ne pouvait rencontrer de difficultés sur son chemin. Il est vrai que le type se montra imparfait – il n'y a pas de type parfait, parce que le type n'est pas Christ, quoiqu'il soit un témoin de Christ. C'est *l'homme* qui fait défaut ; mais là où la puissance de Dieu opéra en David des choses brillantes, bénies et bonnes, nous trouvons le germe, pour ainsi dire, de ce qui se montre pleinement dans le Seigneur. La « clé » de David représente sa puissance, le moyen par lequel il eut accès à tout ce qu'il possédait. C'est ainsi qu'il est dit (És. 22) « Je mettrai la clé de la maison de David sur son épaule ; et Il ouvrira, et il n'y aura personne qui ferme, etc » Telle était la conséquence, il avait tout sous sa main ; c'était à lui à prendre soin de tout.

Le Seigneur se présente comme ayant la clé de David. Ils ne devaient donc pas regarder au pouvoir du monde, ni a l'homme ; car si Christ avait la clé, c'est de cela qu'ils avaient besoin. L'énergie de l'homme, Jésabel, les faux prophètes pouvaient être à l'œuvre autour d'eux, mais il y avait ce bien-aimé, le saint et le véritable ; et il était d'autant plus nécessaire qu'ils étaient faibles. Ils avaient si peu de force, que peut-être, ils n'étaient pas même capables d'ouvrir la porte ; mais il leur dit qu'il la leur avait ouverte ; il les avait introduits dans un vaste lieu où il n'y avait rien qui ressemblât à la servitude ou à la gêne. Il est évident que le Seigneur est désigné ici selon ce qu'il est personnellement et moralement ; non pas seulement comme la grande source de la sainteté et de la vérité, mais comme le saint et le véritable. Nous trouvons l'un et l'autre de ces caractères dans la première épître de Jean : « nous sommes dans le véritable, savoir, dans son Fils Jésus Christ ; » mais cela va plus loin encore, « il est le Dieu véritable et la vie éternelle. » C'est donc la personne qui est placée devant eux : c'est ce qu'ils désiraient ardemment. Ils appréciaient Christ. Ils avaient le désir de le connaître davantage, et il connaissait leur cœur. C'est ainsi qu'il est dit : « Si ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé. » Ils étaient las de ce qui n'était que la forme de la piété ; ils savaient qu'il était possible d'être perdu ou de déshonorer le Seigneur dans l'orthodoxie aussi bien que dans le monde. Ils se tournent vers le Seigneur, et il se présente lui-même comme le Saint et le Véritable ; non pas comme leur étant contraire, mais comme rempli de tendresse et de grâce, et plaçant devant eux une porte ouverte, et leur donnant l'assurance que personne ne la fermerait.

« Tu as peu de force, et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom » (v.8). Il y a là trois déclarations à leur sujet. Ils sont dans un état qu'aucune marque, aucune puissance extérieures ne signalent. Ils sont inconnus au monde comme Il l'était lui-même, mais ils ont gardé sa parole ; et plus que cela, ils n'ont point renié son nom. Considérez ce que c'est que garder la parole de Christ. Il est évident qu'on s'était écarté de sa parole. Il est possible qu'elle eût circulé ; mais avait-elle été l'objet d'une tendre affection ? L'avait-on aimée, l'avait-on sondée, comme on cherche un trésor caché ? Est-ce en vue d'elle, et pour la mieux comprendre, qu'on se réunissait pour prier et lire ? Il s'agit ici d'un mouvement dans l'Église où la personne du Seigneur devient plus que jamais l'objet du cœur et où la Parole est mieux traitée comme *sa* parole. Ce n'est pas simplement l'évangélisation, toute précieuse qu'elle est à sa place, que nous avons en Philadelphie, mais un cercle intime de saints qui aiment, servent, adorent Christ pour lui-même.

Cette épître nous révèle aussi la valeur du nom du Seigneur Jésus. En 1 Corinthiens 1, ce n'est pas aux Corinthiens seuls que le Saint Esprit s'adresse, mais « à tous ceux qui en tout lieu invoquent » ce nom. En d'autres termes, la Première Épître aux Corinthiens n'est pas plus que la seconde, d'une application particulière : elle est pour tous les chrétiens en quelque lieu que ce soit. De fait, c'est de toutes les épîtres celle où la teneur générale de l'adresse est le plus fortement marquée ; et la raison en est peut-être que l'Esprit de Dieu prévoyait qu'elle serait, plus que tout autre, mise de côté. En ces temps où il n'y a pas de manifestation extraordinaire de puissance, les gens pourraient dire : cette épître-là n'est pas pour nous, elle appartient à une époque qui est passée. Il est

vrai qu'il n'y a pas lieu à donner des règles pour l'exercice du don des langues, si vous ne l'avez point reçu. Mais nous avons le Saint Esprit, et béni soit Dieu, l'Église ne saura jamais ce que c'est que d'être sans le Saint Esprit. Reportez-vous à son heure la plus sombre – le Moyen Âge, le romanisme, etc. Le Saint Esprit était toujours là, non pas, à la vérité, justifiant le mal ou sanctionnant la désobéissance, mais il était là pour l'assurance de la foi, conformément à la déclaration du Seigneur : « Il demeurera avec vous éternellement. » L'idée d'attendre que le Saint Esprit soit de nouveau répandu sur nous est entièrement fausse : c'est là l'espérance juive. Adresser une telle demande, c'est, pour l'Église, nier qu'elle soit l'Église. Ce peut être bon pour elle de se prosterner devant le Seigneur et de reconnaître qu'elle a agi comme si elle ne l'avait pas. Mais bénissons Dieu de ce que nous avons l'Esprit non seulement comme habitant dans les individus, mais comme nous liant ensemble pour être une demeure de Dieu. À la vérité, la *manifestation* de ce fait n'a plus lieu, mais néanmoins le fait demeure ; absolument de la même manière qu'en parlant d'un homme qui se trouve dans de mauvaises circonstances, on dit qu'il est ruiné, quoique *l'homme* existe encore. C'est un motif de nous humilier d'autant plus, parce que l'Église possédait l'Esprit et qu'elle a mal marché néanmoins. On a beau dire, si nous avions maintenant une Pentecôte et que le Saint Esprit fût envoyé de nouveau, nous marcherions comme il faut : le fait est qu'après avoir eu le Saint Esprit le jour de la Pentecôte, on s'est dévoyé et on est tombé. Ce que Dieu nous demande maintenant ce n'est pas d'attendre de nouveaux dons de puissance, mais de nous humilier devant lui de ce que nous avons marché, même comme chrétiens, en opposition à sa volonté de la manière la plus triste, et de ce que, quoique nous eussions le Saint Esprit, un veau d'or a succédé à un autre au point qu'il y a autant de pêché qu'il y en a eu en Israël. C'est là ce que le Seigneur nous appelle à sentir. Philadelphie sympathisait avec lui.

Ce que l'Esprit présente dans cette église est donc évidemment une compagnie méprisée, mais la parole de Christ particulièrement appréciée, et son nom maintenu. Nous avons appris que l'Église n'est jamais obligée de marcher dans le péché. « Que tout homme qui *prononce le nom du Seigneur* se retire de l'iniquité. » Il peut y avoir iniquité morale et convoitises mondaines ; et qu'y a-t-il d'aussi mauvais, en fait d'iniquité de l'Église, que ce qui est contre la personne même de Christ ? Si on marche contrairement à l'ordre extérieur de l'Église, c'est mal, mais ce n'est pas à comparer avec le péché commis contre la personne du Seigneur Jésus. Ce péché-là est toujours le pire, et celui qui éprouve les âmes. Le premier de tous les devoirs est que le cœur soit sincère pour Christ. C'est ce que Dieu attend.

Ici Christ se présente donc personnellement à l'Église, non pas en exprimant son amour d'une *manière générale,* mais en manifestant une affection *particulière* de son cœur pour eux. De là vient qu'il est dit : « Je les ai aimés. » Le Seigneur aime *tous* les siens, mais il est également vrai qu'il a des affections *spéciales.* Il peut y avoir un lien particulier entre lui et les saints qui sont particulièrement en danger ou dans l'épreuve. Sa grâce éloigne les obstacles et fait qu'on se réjouit dans sa force. Ils connaissent sa place dans la gloire, mais ce qui touche leurs cœurs c'est qu'il *les aime* au milieu de toute cette gloire. Son amour, voilà la base et la source de leur amour.

« Tu as peu de force. » Je sais que vous êtes faibles ; mais vous avez « gardé ma parole et n'avez pas renié mon nom. » Remarquez ici le lien personnel – « ma parole », « mon nom. » Le nom de Christ saisi par l'âme, est le salut. Lorsque le cœur s'est soumis à son jugement sur le péché, Dieu place lui-même devant cette âme le nom de Christ : et quand elle trouve qu'elle n'a pas de nom sur lequel s'appuyer pour se tenir devant Dieu, il lui dit : il y a ici un nom, le nom de mon Fils. La foi suppose un homme qui s'abandonne lui-même comme ne valant rien, et qui dit : « Dieu a été bon pour moi, quand j'ai été méchant pour lui. » Dieu a mis ce nom comme une pierre fondamentale pour le pauvre pécheur. Elle semble faible ; elle est appelée une « pierre de trébuchement », comme elle l'est pour l'incrédulité ; mais je dois *croire* en elle. Si je ne fais que *regarder* à l'évangile, je suis perdu, parce que dans ce cas, je raisonne à son sujet ; mais si je le *crois*, je suis sauvé. Que fit Abraham ? Il ne raisonna pas ; il *ne considéra* pas son corps qui était amorti, mais il donna gloire à Dieu. S'il s'était senti fort, il aurait pu se donner gloire à lui-même. Tel est le grand but en vue duquel Dieu travaille : que nous connaissions notre propre néant.

Mais est-ce là l'unique usage du nom de Christ ? Non ; Il rassemble autour de lui-même. Jésus est le grand objet, le point d'attraction autour duquel le Saint Esprit assemble. Supposez qu'il s'agisse de l'introduction d'une personne qui suit les vues calvinistes, ou les vues arminiennes, comme on les appelle, n'ayant jamais bien appris la ruine de l'homme ; vous direz peut-être : « Je n'aime pas qu'on me trouble. » Mais la question est, ce que dit Christ. N'a-t-il pas le pouvoir de juger cette question ? L'a-t-il laissée à notre discrétion ? Christ a scellé de son nom cette personne et en conséquence je dois la recevoir. Un autre arrive et dit : « J'apprends que vous recevez tous les chrétiens mais je ne crois pas que Christ fût exempt de chute, soit dans sa nature, soit quant a sa relation avec Dieu. » « Non », telle est ma réponse ; « vous ne pouvez faire servir le nom de *chrétien à* déshonorer *Christ.* » Mais toutes les fois que quelqu'un fait humblement confession du nom de Christ (qu'il appartienne à l'église établie, ou qu'il soit dissident, la question n'est pas là) nous sommes tenus de le recevoir. C'est une chose fort triste que toutes ces dénominations diverses soient dans l'Église : elles prendront toutes fin bientôt. Mais il ne nous faut pas contredire le nom de Christ *maintenant.* Le nom du Seigneur est là et c'est un passeport dans toute l'Église. Il ne s'agit pas de *nous* joindre *quelqu'un ;* il nous est joint certes, s'il est uni à Christ. Il est vrai que le Seigneur a ses serviteurs, mais nous ne recevons dans l'Église aucun autre centre que Christ.

Un autre usage du nom de Christ se trouve dans la discipline. Quel est le but de la discipline ? Ce n'est point de maintenir *notre* caractère, mais de laisser au nom de Christ la place et l'honneur qui lui appartiennent, en conservant à ce nom tout son éclat, même là où est le trône de Satan. Dans le camp même de l'ennemi il se trouve un

nom qui ne saurait être abaissé. Le Saint Esprit est là, non pas simplement pour nous donner de la consolation, mais nous ayant délivré de toute inquiétude à l'égard de nos péchés, il nous donne liberté pour nous occuper de Christ et travailler dans son service. Ce dont il s'agit dans le maintien de la discipline, c'est de savoir s'il faut se retirer de l'iniquité. Jamais le Seigneur ne reconnaît comme l'Église un état de choses où l'iniquité est sanctionnée. C'est une chose bien différente qu'il y ait du péché, et que le péché soit sanctionné. Toute sorte d'iniquité peut surgir : cela eut lieu dans les églises apostoliques. L'incestueux fut retranché à Corinthe parce qu'il était chrétien, comme il est dit « afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus. » On aurait pu croire d'après la terrible nature de son péché qu'il n'était pas possible que ce fût un chrétien. Le Saint Esprit nous montre par là que si un chrétien s'écarte de Christ, il est capable de tout excepté d'aller positivement contre Christ lui-même. Car je pense que le Saint Esprit nous garderait toujours de cela, comme dans le cas du jugement de Salomon. La fausse mère était résolue à avoir, à tout prix, sa moitié de l'enfant, tandis que la mère réelle aimait mieux céder la sienne que de laisser toucher à sa vie. Mais il peut arriver à un chrétien (quelque contraire à la nature des choses que cela soit) de tomber dans un état où il n'a pas de saines pensées au sujet de Christ ; et quand il s'y trouve, de manière à ne pas avoir un juste sentiment du nom de Christ, quel bien peut-il provenir de lui ? Il n'en était pas ainsi des saints de Philadelphie. Ils ne reniaient pas son nom ; et le Seigneur emploie à leur égard les expressions d'amour les plus tendres. Partout où l'on avait des prétentions ecclésiastiques, la remarque en a été faite avec raison, on était contre eux. Ils étaient regardés avec dédain par ceux qui se disaient Juifs, mais touchant lesquels Christ fait cette déclaration : « je les ferai venir et se prosterner devant tes pieds » etc. (v.9). Les Philadelphiens se trouvaient au milieu d'une profession qui n'avait rien de réel, et le Seigneur leur promet de les défendre par sa propre puissance. Qu'il est précieux de ne pas chercher à nous défendre nous-mêmes, mais d'aller en avant avec le Seigneur !

Il est d'une importance extrême de bien voir que la gloire du nom de Christ n'obligera jamais à choisir entre deux maux, et c'est, à mon avis, ce que Dieu a voulu nous faire sentir dans ces derniers temps. Il y a un sentier hors du mal. Non que la chair de l'homme ne puisse introduire le mal ; mais si quelqu'un *persiste* dans quelque péché, vous dites qu'il ne marche pas comme un chrétien ; il ne saurait être *reconnu* comme chrétien, quoique nous puissions prier pour lui, etc. Supposez encore une réunion de chrétiens. Le mal entre, je ne puis pas dire que ce ne sont pas des chrétiens. Non, mais je puis introduire l'autorité du nom de Christ pour ôter le mal : Christ possédant l'autorité d'une manière absolue, c'est à nous à nous soumettre entièrement à lui. L'Église appartient à Dieu. Si elle était à nous, nous pourrions faire nos propres règlements ; mais malheur à celui qui veut soumettre l'Église de Dieu à ses propres règles ! C'est là, à ce qu'il paraîtrait, ce que sentirent les saints de Philadelphie : ils appréciaient l'autorité du nom de Christ ; ils avouaient leur faiblesse, mais ils savaient que le nom de Christ était assez fort pour les garder. Qu'avaient-ils à redouter ? En reconnaissant le nom de Christ pour centre de rassemblement, nous ne prétendons pas que le mal n'entrera point : mais nous confiant dans la puissance du Seigneur Jésus et de son Esprit, nous ne voulons pas sanctionner le mal. Laissons seulement la porte ouverte pour que le Seigneur entre. Il peut y avoir bien des choses propres à mettre notre patience à l'épreuve, mais nous n'avons qu'à nous attendre au Seigneur. C'est là ce que le Seigneur veut, que nous ayons confiance en ce qu'il est et ce qu'il a, en prenant dans l'esprit de prière la place de la faiblesse et de la dépendance, quelque pénible que ce puisse être.

« Tu as gardé la parole de ma patience », etc. (v.10). Évidemment le Seigneur contemple, à l'occasion de ces églises, l'état de choses qui existera à la fin ; et comme l'heure de la tentation est encore à venir, la place est laissée pour l'application de cette promesse aussi à la fin. « Tu as gardé la parole de ma patience. » Christ vient pour prendre son Église, et ensuite pour être le juge de toute la terre. Mais nous n'attendons pas des signes. Dieu, dans sa miséricorde, en accordera aux Juifs, mais l'Église n'a jamais été appelée à se guider dans ses pensées sur ce qu'elle voyait, comme Thomas. « Bienheureux sont ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. » C'est quand on ne voyait plus le Seigneur que l'Église est née dans le monde ; et depuis lors elle a été dans l'attente, mais jamais elle n'a dû faire dépendre de certains signes son espérance. C'est lorsque Christ prit sa place en haut comme tête, que son corps, l'Église, fut formé ; car il ne pouvait y avoir de corps que premièrement il n'y eût une tête. Dieu veut que l'Église attende Christ lui-même, et non pas des signes. Il fera entendre sa voix. Et les morts en Christ ressusciteront… et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Christ attend cela avec patience. Autant que j'ai pu le voir, le Seigneur ne parle pas de sa venue, comme s'il devait y avoir quelque chose de hâté en elle. Il attend avec patience que le moment en arrive. Il tarde dans son amour pour qu'il ait une prolongation de miséricorde pour le monde et pour que des âmes puissent lui être amenées. L'Église sait qu'il attend et elle est appelée à la même patience pour avoir communion avec lui dans sa patience.

« Je te garderai *de* l'heure de la tentation » (v.10). Ce n'est point ici la portion des Juifs. Pour eux, lorsqu'arrive le temps de l'épreuve, le Seigneur leur dit : « Viens, mon peuple entre dans tes cabinets », etc. Notre place est celle d'Abraham. Il n'eut point à fuir vers la petite Tsohar comme Lot qui fut, il est vrai, sauvé du jugement, mais pas tant à son honneur. Le Seigneur avait un saint dont les pensées étaient aux choses du ciel, aussi bien qu'un saint qui pensait aux choses de la terre. Abraham ne se trouva jamais dans cette heure de tentation. Ainsi l'Église sera gardée de l'heure qui vient. Telle est notre confiance – non pas simplement que nous serons gardés durant et à travers cette heure, mais que nous le serons de l'heure elle-même. Prenez une autre figure de ce jugement, le déluge. Hénoc fut complètement préservé du déluge, tandis que Noé fut porté, sur ses eaux. C'est ainsi que dès le commencement Dieu nous donne des témoignages bénis de cette double manière d'être préservés, d'un côté comme Hénoc et Abraham, en esprit, et de l'autre comme Noé et Lot. Ces derniers se trouvèrent *dans* les circonstances de l'épreuve ; et tel sera le cas du résidu converti d'Israël à l'époque des terribles jugements. L'es-

pérance du chrétien est d'être avec le Seigneur dans le ciel, et c'est ce que l'Église doit attendre. Et certainement le cri est là : « Voici, l'époux vient, sortez à sa rencontre. » Je vous le demande, êtes-vous *sortis ?* Il y en eut dont il est dit, non pas que c'étaient des croyants lorsque le cri se fit entendre, mais qu'ils *étaient sortis.* Avez-vous abandonné tout ce qui est contraire à Christ ? Ce que *vous* savez – non pas ce que je sais – lui être contraire ? Je vous demande si vous êtes prêts à aller au-devant de lui. Dans ce cas vous n'avez rien à craindre. Tenez pour sûr que rien de ce que votre pauvre volonté désire retenir ne vaut la peine d'être gardé. C'est *gain* que de sortir de tout pour aller à la rencontre du Seigneur ; c'est joie que d'être dans son sentier. Ce cri a-t-il rempli votre cœur ? Ne vous contentez pas de dire : « J'ai de l'huile dans mon vaisseau, et il importe peu où je suis. » Pensée égoïste et impie ! Dieu veuille que tel ne soit pas votre sentiment ! Il m'a sauvé pour que je pense à lui. Il désire que je sorte pour aller au-devant de lui – que je chérisse la précieuse pensée de sa venue. Maintenant, gardez-vous sa parole ? Vous le savez. C'est là une question entre votre conscience et le Seigneur. Quand vous aurez gardé ce que vous connaissez, vous en apprendrez davantage, et vous trouverez que son service n'est que joie et liberté.

« Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne. C'est là une parole précieuse. Le Seigneur annonce qu'il vient comme un voleur par rapport à Sardes qui avait pris le monde pour son maître : faisant ainsi du monde souillé la place du Seigneur. Pour Philadelphie il vient comme quelqu'un qui a une couronne à donner. *Le Seigneur lui-même venant à notre* rencontre, est le joyau qu'il nous a donné à garder. Que le Seigneur nous donne de le tenir ferme, afin qu'il ne nous soit pas enlevé ! Nous sommes faibles maintenant, mais le Seigneur dit : « Si vous vous contentez d'être maintenant dans la faiblesse, je vous ferai être une colonne dans le temple de *mon* Dieu. » Une colonne est l'emblème de la force, de ce qui soutenait le temple, en contraste avec la faiblesse. Il est dur de se contenter d'être faible ; et c'est rassurant pour la chair de sentir sous soi la puissance du monde. Mais si nous consentons à paraître faibles maintenant, le Seigneur nous déclare ce qu'il fera pour nous alors : « Je vous ferai être une colonne dans le temple de mon Dieu (v.12). Selon que j'ai connu *mon* Dieu, je vous mettrai en communion avec moi. Vous vous contentez d'attendre ma venue, et personne ne prendra votre couronne. Pour ceux qui pensent à Christ maintenant, Christ pensera alors à toute la joie qu'il peut leur donner. Puisse être là notre consolation pendant que nos cœurs l'attendent !

Laodicée

Versets 14-22. Nous avons vu le contraste signalé, qu'il y a entre l'état de Sardes et l'ordre de choses précédent. Une grossière corruption, le mal manifeste, la persécution, la haine de la sainteté et de la vérité de Dieu avaient régné dans Thyatire, quoiqu'il s'y trouvât un résidu, et un résidu fidèle. Si Thyatire représente les siècles de ténèbres où le Seigneur avait ses saints fidèles cachés dans les réduits et les coins du monde, nous avons en Sardes un état de choses d'une bonne apparence – le nom de vivre, et la mort presque partout ; cependant il y en avait même à Sardes qui n'avaient pas souillé leurs vêtements. S'il se trouve une distinction aussi marquée entre Sardes et Thyatire, il y a aussi une ligne de démarcation profonde entre Philadelphie et Laodicée.

Considérons le caractère que Dieu attribue à cette église, et ce qu'il manifeste de sa condition. Si parmi ces églises il y en a deux qui soient en contraste l'une avec l'autre d'une manière plus marquée, ce sont précisément ces deux dernières. La raison en est, je pense, que lorsque Dieu agit d'une manière spéciale, qu'il manifeste sa grâce sous une nouvelle forme et sous un jour nouveau, cela amène toujours à sa suite, depuis la chute de la chrétienté, une ombre particulièrement obscure. C'est ainsi que Philadelphie présentait un brillant tableau. Il y avait de la faiblesse, mais on était parfaitement en paix, car le Seigneur avait ouvert la porte, et il la tiendrait ouverte. Mais quelle différence nous trouvons quand nous considérons Laodicée ! Ce n'est plus le Seigneur veillant aux besoins des saints de Philadelphie, ayant la clé de David, et se présentant comme l'objet de leurs affections, comme le Saint et le Véritable, dans sa grandeur morale qui faisait appel à toute l'adoration de leur cœur. Il parle ici d'une tout autre manière : « L'amen, le témoin fidèle et véritable dit ces choses » etc. Ce qui n'était qu'une profession orgueilleuse allait prendre fin. Il était « l'Amen », le seul sur lequel on pût s'appuyer, l'unique « fidèle et véritable témoin » quand tous les autres avaient failli. Ce fait que Christ se présente comme le témoin fidèle et véritable, suppose que ceux auxquels il écrivait n'étaient pas fidèles. La lettre à Philadelphie n'impliquait point cela à l'égard des membres de cette église. Pauvres qu'ils étaient, ils prenaient la place de la faiblesse ; et comme ils avaient pensé à sa parole et à son nom, le Seigneur leur dit : Lorsque je vous aurai dans mon temple, j'écrirai sur vous « mon nouveau nom » et je vous ferai être une colonne « dans le temple de mon Dieu. » Il ne dit pas le *trône,* expression qui aurait signifié la puissance, mais le *temple* qui exprime une pensée plus profonde que le trône. Le temple est le lieu du culte, où Dieu est exalté dans la gloire de la sainteté. Précisément comme lorsqu'il s'agit du culte à rendre à Dieu, nous voyons David porter un éphod. Sa propre femme qui voyait en lui le gendre de son père Saül, du roi, le méprisa parce qu'il n'était pas sorti en un vêtement convenable à la royauté. Mais le cœur de David était occupé de Dieu, et à ses yeux c'était son plus grand honneur de porter l'éphod et de pouvoir s'approcher ainsi du Seigneur. De même à Philadelphie : c'est là que se trouvaient particulièrement ceux qui avaient l'intelligence du culte, parce qu'ils appréciaient la personne et le caractère du Fils de Dieu : et c'est ce qui attire le cœur. Voyez l'aveugle né : (Jean 9), il adora Jésus lorsqu'il se fut révélé à lui comme le Fils de Dieu. C'est là une chose dans laquelle même les vrais chrétiens entrent fort peu. On peut recevoir des faveurs de la main de Dieu, et lui en rendre grâce, et néanmoins connaître peu ce qui est réellement le culte. Le culte est quelque chose de plus élevé et de plus rapproché du Seigneur. Il n'apprécie pas simplement les faveurs qui nous sont dispensées de Dieu, mais il apprécie surtout ce qu'est le Dieu qui nous les accorde. Le vrai culte est toujours

cela. Le Père cherche des adorateurs, mais c'est pour les attirer à la source d'où a coulé la grâce. Pour ce qui est *du mot* de culte lui-même, il n'est point employé, dans la lettre à Philadelphie (sauf au verset 9 où il l'est dans un sens tout autre, pour exprimer simplement que ceux qui aujourd'hui étaient des moqueurs, auraient à s'humilier et à rendre honneur à ceux qu'ils avaient méprisés). Le culte consiste a s'approcher de Dieu, dans l'appréciation non seulement de ce qu'il fait, mais de ce qu'*il est* : et ce qui nous rend toujours capables de rendre culte, c'est la pleine, la simple connaissance de notre position de proximité avec Dieu, de l'œuvre de Christ et de ses résultats bénis en notre faveur.

Job n'était point dans la présence de Dieu lorsqu'il était tout occupé de lui-même. (« Quand l'oreille qui *m*'entendait… et l'œil qui *me* voyait… » Nous pouvons bien dire qu'il était dans la présence de lui-même et non dans celle de Dieu. C'est toujours un pauvre signe, que d'être occupé de soi. Le Seigneur ne veut pas que nous nous arrêtions à contempler le changement opéré en nous ; ce ne serait pas là oublier les choses qui sont derrière, ce qui, pour le dire en passant, ne signifie pas l'oubli de nos péchés, mais celui de nos progrès. Si le Seigneur nous a donné de faire un pas en avant, c'est pour que nous soyons plus près de lui, et que nous croissions dans la connaissance de Dieu. Par là il y aura toujours progrès dans la connaissance de nous-mêmes, mais ce ne sera jamais à l'effet de nous admirer. Par le fait même que nous appartenons à Christ, il est l'objet qui heureusement nous garde dans l'humilité. Lorsque Job fut à la fin amené réellement dans la présence de Dieu, il se trouva dans la poussière. Il ne savait pas ce que c'était que d'adorer Dieu complètement, jusqu'à ce qu'il fut amène-la, lorsque son œil vit Dieu. Auparavant, il avait regardé plutôt à ce que Dieu avait effectué en lui, mais à présent il se voyait comme n'étant rien. Et c'est après cela que nous le trouvons intercédant même pour ses amis, et que nous avons les holocaustes, etc. C'était là l'esprit d'intercession et aussi de culte. Il me semble que tel était l'esprit auquel avait été amenée l'église de Philadelphie. Ses membres avaient l'intelligence du culte, parce que selon leur mesure, ils connaissaient Celui qui était depuis le commencement. Le Seigneur aime que nous soyons forts en Christ, que nous croissions en lui. À Laodicée on ne pensait nullement à cela – on ne songeait pas à entrer dans les richesses de la grâce du Seigneur. Il n'y a rien à l'égard de quoi nous devons sentir autant combien nous sommes pauvres, comme à l'égard du culte, justement à cause que nous pouvons un peu l'apprécier. C'est le sentiment spirituel, quoique la mesure en soit certes bien faible, qui nous rend sensibles à notre peu de puissance pour le culte. Tenez pour sûr que c'est l'esprit de culte qui constitue notre véritable pouvoir dans le service : selon ce que le Seigneur dit en Jean 10, « Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; et il *entrera et sortira*, et trouvera de la pâture. » Ce n'est plus la bergerie juive et l'esclavage de la loi, mais la parfaite liberté, le privilège d'entrer pour rendre culte, et de sortir pour l'activité du service, trouvant partout nourriture et bénédiction. Qu'il est doux de penser que l'heure approche où nous entrerons pour ne plus jamais sortir de nouveau ! Ce sera toujours le *service* en relation immédiate avec le Seigneur lui-même – la jouissance de la présence de Dieu et de l'Agneau – le culte éternel !

Mais quels sont ceux pour lesquels c'est là une agréable et heureuse promesse ? Ceux qui avaient apprécié le culte et en avaient joui ici-bas. Comme il est dit dans le Psaume 84 : « Ils te loueront, encore » *(v.Angl.)* Le lieu où demeurait le Seigneur était empreint même dans les cœurs de ceux qui y allaient, « au cœur desquels sont les chemins battus. » Ils devaient se trouver au lieu où Dieu était, et demeurer là. Le Seigneur ne se révèle pas ici de la même manière personnelle, mais ce sont plutôt certaines qualités, certains titres qui lui appartiennent, qui nous sont présentés. *Il* était « l'Amen. » Quant à eux, ils avaient manqué en tout – ils avaient été un témoin infidèle, et Il était assez bon pour leur dire : « Vous n'avez pas répondu à une seule pensée de mon cour. Je viens maintenant me présenter à vous comme vous devriez tous être. » Il était aussi « le commencement de la création de Dieu » (v.14). La chrétienté est un témoin rejeté. Christ est en relation avec la création nouvelle. « Je connais tes œuvres, c'est que tu n'es ni froid, ni bouillant » (v.15). C'est le latitudinarisme. Ce n'est pas l'ignorance qui rend latitudinaire, mais le cœur qui reste indifférent à la vérité après que la vérité lui a été présentée. On ne veut pas de la vérité, parce qu'on sent qu'elle doit avoir pour conséquence, si on la suit, le sacrifice et la séparation d'avec le monde. Il nous faut user de support avec l'ignorance d'un cœur honnête, sincère, partout où elle se trouve ; mais l'indifférence pour la vérité est une chose tout autre, et odieuse aux yeux du Seigneur.

Le latitudinarisme n'est donc jamais la condition des âmes simples et droites, mais bien celle des personnes qui ont entendu la vérité et qui ne sont pas préparées pour la croix. La vérité de Dieu doit être une pierre de touche pour les cœurs. Elle n'est pas simplement quelque chose que j'ai à apprendre, mais elle me met *à l'épreuve.* Si la brebis est dans une condition saine, elle entendra la voix du Berger, et n'entendra pas même la voix des étrangers ; mais si la brebis n'aime pas le son de la voix du Berger, et va après d'autres, elle s'embrouille tellement qu'elle est à peine capable de le distinguer d'eux. Ce mal surgit dans Laodicée, et à ce qu'il me semble provient du mépris que l'on a fait du témoignage rendu dans l'église précédente. Laodicée est le fruit du rejet du témoignage qui formait Philadelphie. Là, Christ se montrait lui-même, et au cœur qui le recevait, il disait : « Comme mon nom a été tout pour vous sur la terre, ainsi je vous donnerai mon nouveau nom au temps de la gloire. Toute affection vraie et bénie que j'ai produite durs vos cœurs ressortira dans la gloire avec un éclat plus brillant. » Mais pour Laodicée, le Seigneur lui dit : « Tu n'es ni froid ni bouillant. » Il faut qu'il y eût quelque chose qui réchauffât un peu ces personnes, puisque leur état n'était pas entièrement froid, Elles manquaient d'honnêteté, de droiture. Laodicée est précisément le dernier état de choses que le Seigneur ne peut plus supporter : c'est un temps où l'on avait en un certain sens possédé beaucoup de vérités, mais sans que les cœurs fussent touchés par elles. Si le cœur avait été sincère en quelque petite mesure que ce fût, malgré son ignorance il aurait joui de ce qui était venu du Seigneur. Ce n'est pas des « pères » mais des « jeunes enfants » qu'il est dit en 1 Jean 2, qu'ils ont une onction de la part du Saint, et qu'ils connaissent toutes choses. La capacité pour juger de ce qui n'est pas de

Christ, dépend de la sincérité du cœur pour Lui. C'est ce qui fait que le plus jeune croyant, s'il a l'œil simple, peut discerner avec certitude la où le théologien se perd dans des généalogies sans fin.

Tout esprit qui rabaisse et renie Christ (le Christ de Dieu) est de l'antichrist. Il y a eu, il y a maintenant plusieurs antichrists, et c'est où Christ a été nommé qu'il faut les attendre. Si Christ n'eût pas été connu, il n'aurait pu y avoir d'antichrist, l'ombre noire qui a suivi la vérité : et si le Seigneur est à l'œuvre dans cette voie de miséricorde, Satan est à l'œuvre aussi. Être « tiède », c'était être faux, en prétendant à la vérité ; et le Seigneur dit : « Je m'en vais te vomir de ma bouche. » Il ne se trouve pas ailleurs, que je sache, une pareille expression de mépris employée par le Seigneur. Est-ce de cette manière que nous mesurons les choses ? Nous aurions dit probablement que c'est de l'état de Jésabel qu'il fallait être le plus inquiet ; mais eussions-nous pensé qu'être *tiède* était le pire de tous les états ? Et c'est celui-là pourtant, qui excita toute l'indignation du Seigneur ; et c'est Lui seul qui est sage. « Parce que tu dis : je suis riche et je suis dans l'abondance », etc. (v.16). Ces paroles sont la preuve évidente qu'à Laodicée on avait beaucoup entendu parler de la vérité. On s'estimait riche. La diffusion de la connaissance extérieure de Dieu est ce qui hâte la dernière crise – le jugement final de Dieu et la mise de côté de tout ce qui porte faussement et bénévolement son nom.

Verset 17. « Et tu ne connais pas, que tu es le malheureux et le misérable, et pauvre, et aveugle », etc. Tel était l'état des Laodicéens, parce qu'ils avaient rejeté le témoignage de Dieu. Le témoignage de Dieu produit toujours en celui qui le reçoit le sentiment de son néant, mais n'affaiblit jamais sa confiance en Dieu. Il peut y avoir des pierres de touche pour la foi et le cœur – les épîtres de Jean en sont remplies – mais l'Esprit de Dieu ne conduit jamais quelqu'un à *douter* que Dieu soit pour lui. Il peut travailler, et sûrement il le fera, dans quelqu'un qui s'est détourné du Seigneur, afin de le ramener ; il peut nous faire sentir notre faiblesse ; mais ce n'est nullement sa manière d'agir que de produire le doute dans l'âme ; et lorsque nous nous livrons à la défiance, c'est toujours un signe que la chair est à l'œuvre, « convoitant contre l'Esprit. » Partout où est l'Esprit de Dieu, il tend à rendre l'homme capable de s'humilier entièrement et de juger la folie de la chair et d'y renoncer. Il y a, et il doit y avoir, réalité, et zèle, et sincérité, dans la présence de Dieu. « Je suis riche, et je suis dans l'abondance, et je n'ai besoin de rien. » Mais l'Esprit de Dieu déclare que ce n'est là que présomption charnelle, le cœur ne connaissant pas son dénuement, et refusant la grâce. Il y avait eu une chaleur momentanée qui avait rendu cet état aussi odieux au Seigneur. Malis c'est là précisément ce que font les hommes qui parlent de l'Église de l'avenir. Selon eux, les premiers temps sont l'enfance de l'Église ; ensuite elle est devenue un grand méchant enfant ; et maintenant ils attendent une Église de l'avenir où l'homme ne sera plus sujet, mais agira pour lui-même – agira comme un homme. – Hélas ! à quoi toutes ces aspirations n'aboutiront-elles pas ? car Dieu sera laissé complètement en dehors de la prétendue Église, et on se sera débarrassé de son autorité. Tel est l'esprit qui maintenant travaille sur une vaste échelle. Et les enfants de Dieu sont tièdes à l'égard d'une œuvre pareille ? à l'égard de l'exclusion de la vérité de Dieu ? Souvenez-vous de ce que le Seigneur dit ici : « Je m'en vais te vomir de ma bouche. » Ce serait une erreur grossière de supposer qu'il n'y avait pas de chrétiens parmi eux. Mais ce n'est pas d'individus qu'il s'agit, mais de l'assemblée, et comme telle le Seigneur déclare qu'il la vomirait de sa bouche. On ne peut se rassembler en grandes masses sans que l'esprit de Laodicée en résulte, s'il n'est pas aussi la source d'un rassemblement de ce genre. De nos jours, l'Esprit de Dieu ne rassemble pas avec une grande puissance, et que le Seigneur soit béni, si quelques-uns se réunissent autour de son nom ! Que les enfants de Dieu se souviennent qu'ils doivent répondre au Seigneur Jésus Christ, qu'ils soient ou non représentés par Laodicée, qu'ils tiennent pour Christ ou pour ce qui porte simplement le nom de Christ, comme un voile pour l'indifférentisme. Néanmoins le Seigneur ne les abandonne pas : « Je te conseille, dit-il, d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu », etc. (v.18). En général, l'or est le symbole de ce qui est divin, de la justice divine ; et le vêtement blanc, ou de lin, désigne la justice des saints, comme nous le voyons par le chapitre 19. La justice divine était sortie de leurs pensées : ils n'appréciaient ni la justice de Dieu, ce qu'un chrétien est fait en Christ, ni la justice pratique à laquelle mène l'Esprit. Aussi leur conseille-t-il d'acheter de lui l'or véritable et des vêtements blancs, afin qu'il y eût la sainteté qui leur convenait devant les autres. « Et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies. » Là était le secret. Ils ne voyaient rien comme il faut, pas même le besoin qu'ils avaient de la justice divine. « Pour moi, je reprends et châtie tous ceux que j'aime ; aie donc du zèle et te repens » (v.19). Tenez pour certain que c'est là ce que la voix du Seigneur fait entendre aujourd'hui. Ici, hélas ! c'était ce dont les Laodicéens avaient besoin. Le Seigneur s'occupe des siens : il place constamment devant eux quelque chose de nature à leur donner d'humbles pensées d'eux-mêmes, et ne leur dit pas de faire ou d'entreprendre quelque œuvre nouvelle, mais les appelle « à se repentir. » Il ne leur demande point de déployer leurs ailes pour un essor plus grand vers l'avenir, mais d'examiner où ils en sont et de se repentir.

Souffrir pour Christ et avec Christ est un privilège beaucoup plus élevé que de *faire* quelque chose. Quand l'apôtre Paul demande : « Que ferai-je ? » le Seigneur répond, « Je te montrerai combien tu dois *souffrir* », etc. C'est là ce que le Seigneur apprécie tout particulièrement – non pas nos souffrances comme hommes, mais nos souffrances pour Christ.

Ici c'étaient des personnes aussi dégradées qu'orgueilleuses, qui étaient invitées à avoir du zèle et à se repentir, à s'humilier devant Dieu au sujet de leur triste condition. Mais le Seigneur fait entendre aussi une parole de grâce, « Voici, je me tiens à la porte et je frappe » (v.20). C'est pourtant une chose bien solennelle que le Seigneur fût là, prenant ainsi la position de quelqu'un qui est dehors. Néanmoins il était prêt à entrer où il trouvait une âme sincèrement à lui. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui », etc. Est-il nécessaire de dire que ceci ne s'adresse point au monde pour ceux qui doivent être sauvés ? En Jean 10, le Seigneur

se présente dans une grâce parfaite, disant : « Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé », etc. Mais ici c'est à l'Église qu'il parle. Il n'avait point de sympathie pour leur contentement d'eux-mêmes. Il se tenait dehors, frappant à la porte pour le cas où il se trouverait dedans un cœur qui ne serait pas trop occupé des circonstances, choses et personnes, et qui lui ouvrirait. À quelqu'un de tel, il dit : « J'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. » Mais en tout cela il ne s'agit que des individus. En présence d'un complet abandon de la vérité, devons-nous dire : « Il n'y a point d'espérance ? » Nullement : le Seigneur se tient à la porte et il frappe. Il est possible qu'il n'y en ait pas beaucoup qui répondent à son appel, mais il y en aura quelques-uns, et voici la promesse : « Celui qui vaincra, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu, et je me suis assis avec mon Père sur son trône. » On se trompe en supposant que c'est là une promesse comparativement glorieuse : nous sommes portés à penser ainsi, parce que naturellement nous attachons du prix à l'éclat. Mais ce n'est pas la *puissance* que Dieu estime le plus. Son saint amour manifestant son caractère divin, surtout dans l'abaissement de Christ descendant jusqu'à l'homme et mourant pour lui – voilà, plutôt que la puissance ou la gloire, la mesure selon laquelle il faut apprécier. Il lui était infiniment plus facile de faire mille mondes que de donner son Fils pour qu'il souffrît. Je ne mets pas en doute tout ce que renferme de grâce une telle promesse faite au vainqueur de Laodicée, nonobstant un mal pareil, mais notre association avec Christ dans le royaume ne constitue pas la plus grande bénédiction dont nous sommes appelés à jouir. Et la promesse dont il s'agit ne va pas au-delà. Ce que nous aurons avec Christ et en Christ lui-même est beaucoup plus précieux. En Jean 17:23, le Seigneur fait voir que la manifestation de la gloire a pour but sa justification devant le monde. Toute la gloire qui doit être révélée dans l'avenir est destinée à être une preuve pour le monde, afin qu'il connaisse que le Père nous aime comme il a aimé son Fils. Mais pour *nous,* nous sommes autorisés à le savoir à présent par le Saint Esprit. Nous n'avons pas attendu jusqu'alors pour connaître cet amour qui nous a donné la gloire – bénédiction plus profonde que la manifestation au monde, ou que les trônes dans le royaume. L'affection personnelle du Seigneur pour les siens est une portion meilleure que tout ce qui doit être déployé devant les hommes ou les anges.

Le Seigneur termine ici ce qui est relatif aux églises : il était arrivé à la dernière phase. La sagesse de Dieu nous a donné dans ces chapitres ce qui n'exige pas, pour être compris, une grande mesure d'intelligence. Tout ce qu'il faut, c'est d'avoir l'œil fixé sur Christ. Outre les messages destinés aux églises locales du temps de saint Jean, nous avons vu dans ces épîtres une esquisse de toute l'histoire de l'Église jusqu'à la venue du Seigneur. Car, à proprement parler, ce ne sont pas les lettres adressées par ordre du Seigneur aux sept églises, mais les églises elles-mêmes et leurs anges qui constituent « les choses qui sont », c'est-à-dire la condition actuelle des choses aux jours de Jean. Tout en étant originairement rattachées aux faits qui existaient alors, les épîtres vont bien au-delà, et s'étendent par une application morale prolongée jusqu'au temps où il n'y a plus d'assemblée reconnue, la dernière (quoiqu'il y ait eu de la miséricorde pour les individus) ayant été sommairement rejetée par le Seigneur, dans son caractère de témoignage public. Après cela, il n'est plus jamais fait mention des églises sur la terre. Au contraire, la toile s'abaisse, et c'est une scène entièrement nouvelle qui s'offre à nos regards. Le voyant ne se tourne plus pour voir Celui qui parlait derrière lui sur la terre, mais il entend la même voix en haut, dans le ciel, où il est maintenant invité à monter. Le gouvernement du monde de la part du trône dans le ciel, les circonstances et les faits qui l'accompagnent et qui en résultent, telles sont les choses qui se déroulent quand la période assignée à la condition de l'Église a pris fin. Nous trouvons des saints dans le caractère individuel, soit parmi les douze tribus d'Israël, soit issus de toutes les nations mentionnées comme telles, mais cela ne fait que rendre le contraste encore plus frappant. Désormais, quand ils sont un peu particulièrement désignés ils sont nommés comme Juifs et comme Gentils à cause qu'il n'y avait plus d'Église sur la terre ; car la signification et l'essence même de l'Église est qu'il n'y a ni Juif ni Gentil, parce qu'ils sont tous un en Christ. Je crois que les détails des sept épîtres renferment l'instruction pratique la plus grande. Il est vrai que l'Esprit les adressait aux églises ; mais « celui qui a des oreilles » a expressément ordre de faire attention, et cela, aux appels du Seigneur envoyés à eux tous.

NOTE

Il peut être bon, maintenant que nous connaissons la portée des sept épîtres, de signaler les objections faites par l'évêque Newton contre leur signification la plus large. « Plusieurs prétendent, et parmi eux des hommes aussi savants que More et Vitringa, que les sept épîtres constituent une prophétie d'autant de périodes successives, et d'états de l'Église, depuis le commencement jusqu'à la fin de tout. Mais il ne paraît pas qu'il y ait, ou qu'il doive y avoir, sept périodes de l'Église, ni plus ni moins. Ces épîtres renferment aussi plusieurs caractères internes qui étaient particuliers à l'église de cet âge, et ne peuvent s'appliquer aussi bien à celle de quelque autre temps. Entre autres arguments contre cette manière de les entendre, il y a aussi cette raison évidente, que ce même livre décrit le dernier état de l'Église comme le plus glorieux de tous, tandis que dans le dernier état que nous présentent ces épîtres, l'état de Laodicée, l'Église est représentée comme « malheureuse, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nue » (œuvres de Newton, vol.1, p.549, éd. 1782).

Maintenant, il est clair que ces mots : « il ne paraît pas » sont plutôt une assertion qu'une preuve. *Pourquoi* ne paraît-il pas ? D'autres pourraient faire la même objection, et peut-être avec tout autant de force, contre les sept sceaux, les sept trompettes, et les sept coupes. Il a plu à *Dieu* de spécifier dans chacun de ces cas sept points saillants, pour ainsi dire, comme son récit complet de chacun. « Les principaux sujets de ce livre », venait précisé-

ment de remarquer l'Évêque, « sont composés de sept, sept églises, sept sceaux, sept trompettes, sept coupes ; selon que le nombre sept était aussi un nombre mystique dans tout l'Ancien Testament. » Si cette réponse est satisfaisante pour les sept coupes, pourquoi ne l'est-elle pas pour les sept épîtres ? Sans doute, il peut falloir plus de spiritualité pour un juste discernement dans le dernier cas que dans le premier, une de ces deux séries se rapportant à des jugements extérieurs dans le monde, tandis que l'autre prend connaissance de telles et telles *conditions spirituelles* remarquables, bonnes ou mauvaises, dans l'histoire de l'Église comme le Seigneur a trouvé bon de les signaler. Aussi pouvait-on, à priori, s'attendre à trouver parmi les chrétiens une plus grande divergence de jugement dans leur manière d'appliquer Apocalypse 2 et 3 que dans leurs vues à égard des autres parties du livre. Lors même donc que ce que dit Newton sur le manque d'accord touchant les diverses périodes de l'Église, serait véritable, le principe général n'en demeurerait pas moins forme. Mais tel n'est point le cas : et il y a un accord frappant à l'égard des trois ou quatre premières églises. Naturellement, nous n'insistons pas sur cet accord comme s'il devait faire le moins du monde autorité, mais comme une réponse suffisante à l'accusation de désespérante divergence mise en avant par l'évêque Newton. Il serait facile de répliquer par les systèmes si contraires d'interprétation des sceaux, des trompettes et des coupes. Il est singulier, cependant, que l'Évêque rende témoignage dans la page suivante a la signification mystique de l'Épître à Smyrne. Car « l'affliction de dix jours » est expliquée là de la plus grande persécution que l'Église primitive ait jamais endurée, la persécution de Dioclétien qui dura dix ans, et affligea cruellement toutes les églises orientales. Sentant qu'une telle application, non pas dans les promesses qui s'y rattachent, mais dans le corps de l'épître, est fatale à l'application exclusivement littérale qu'il en fait, l'Évêque admet là-dessus que « la partie relative aux promesses ou aux menaces prédit quelque chose de leur condition future », et affirme que, « dans ce sens, mais non pas dans un autre, ces épîtres peuvent être appelées des épîtres prophétiques » (p.550). Mais comment s'arrêter là, une fois que vous reconnaissez, comme il le fait pour l'Épître à Smyrne, une portée qui s'étend au-delà de l'Église purement locale de ce temps, une fois que vous y faites entrer tout l'Orient, et que vous reportez sa date au commencement du quatrième siècle ? Et certes, cette terrible persécution ne fut pas limitée en Orient, car tout l'empire, sans en excepter l'Espagne et la Bretagne, se souilla du sang chrétien. Si le principe est vrai dans une de ces épîtres, pourquoi ne le serait-il pas dans toutes ! Et, de fait, le déclin général n'est-il pas signalé aussi clairement dans la lettre à Éphèse, que la persécution l'est dans celle à Smyrne ? Et Pergame ne décrit-elle pas les influences corruptrices de l'exaltation mondaine de l'Église, d'une manière aussi manifeste que Thyatire exprime l'orgueilleuse et obstinée fausse prophétesse du papisme ? Sans doute, le caractère peu satisfaisant que notre Seigneur rattache à Sardes doit être pénible et embarrassant pour ceux qui ne voient que le protestantisme ordinaire et son honnête orthodoxie. Et peut-être voit-on encore avec plus de déplaisir un autre témoignage subséquent au protestantisme, qui place, ceux qui le portent dans la faiblesse et le mépris, en dehors du monde religieux, avec la venue de Christ comme leur bénie et encourageante espérance. Mais il est évident que le tableau de la dernière assemblée, dans sa déplorable tiédeur et le rejet qu'en fait le Seigneur, était la grande difficulté pour l'évêque Newton, à cause de son incompatibilité avec sa théorie touchant le dernier état de l'Église, « décrit dans ce livre même comme le plus glorieux de tous. » Mais c'est la une erreur complète. L'Apocalypse ne décrit *jamais* l'Église sur la terre après Laodicée. La glorieuse description a laquelle fait allusion l'Évêque est probablement celle que nous trouvons en Apocalypse 19-21, où l'Église tout entière est glorifiée *en haut.* En un mot, cette raison est évidemment sans force. L'épouse de l'Agneau doit régner, mais cela n'est point en contradiction avec le témoignage solennel de l'épître a Laodicée, que le dernier état de la chrétienté ici-bas doit être comme celui d'Israël avant elle « pire que le premier. » Le témoignage général du Nouveau Testament tout entier confirme le témoignage porté par cette portion particulière, comme cela ressort de Luc 17:26-37 ; 2 Thessaloniciens 2:1-12 ; 2 Timothée 3:1-5 ; 2 Pierre 2 et 3 ; 1 Jean 2:18 ; Jude 11-19.

Chapitre 4

Nous sommes maintenant arrivés à la partie strictement prophétique du livre de l'Apocalypse. Les sept assemblées forment ensemble ce que le Saint Esprit nomme « les choses qui sont. » Et le Fils de l'homme a été vu jugeant la maison de Dieu sur la terre, représentée par les églises d'Asie. Elles existaient au temps de Jean, et, d'une manière mystique au moins, elles ont une existence continue et, jusqu'à un certain point, successive, aussi longtemps qu'un témoignage est rendu par le corps professant sur la terre. Si l'application de ce qu'elles signifiaient littéralement appartient au passé, leur portée comme représentant l'Église dans son existence prolongée continue encore.

Au chapitre 1:19, il nous est dit que, outre « les choses que tu as vues », et « les choses qui sont », il y a une troisième division : « les choses qui doivent arriver ci-après », *(v.Angl.)* Le mot « ci-après » est vague, tandis que le sens indiqué paraît précis : il faut lire, « les choses qui doivent arriver *après celles-ci* », comme signifiant ce qui doit suivre après que l'Église a pris fin sur la terre. Son histoire actuelle se clôt ici, bien qu'il lui soit réservé une meilleure existence dans le ciel, et qu'elle doive régner aussi sur la terre au jour de la gloire milléniale. Nous arrivons donc à cette partie toute prophétique. Les chapitres 4 et 5 sont une espèce de préface aux « choses qui doivent arriver après celles-ci. » Leur grand objet est de nous montrer, non les événements qui surviendront sur la terre, mais l'attitude ou l'aspect sous lequel Dieu apparaît, et la position de ceux qui sont le plus près de lui pendant la durée des événements futurs, c'est-à-dire, la crise du présent siècle. Il me faut m'arrêter un peu sur le premier de ces chapitres.

« Après ces choses je vis, et voici une porte fut ouverte dans le ciel, et la première voix (que j'avais ouïe, comme d'une trompette, parlant avec moi) », etc. (v.1). Ici, « la première voix » ne veut pas dire la première des voix qui allaient maintenant parler, ainsi que plusieurs l'ont étrangement pensé, mais la voix que Jean avait déjà entendue au chapitre 1 – la voix de Celui qui était au milieu des sept chandeliers d'or. Elle lui parle encore comme la voix d'une trompette, toutefois non plus de la terre, mais du Ciel. Il y avait là une porte, et c'est de cette porte que la voix parlait – en sorte que cette portion du livre fait supposer que pour le moment c'en est fait avec la terre ; et que la scène a lieu en haut. Ce n'est pas simplement que les saints rendent témoignage sur la terre ; mais la voix parle du ciel, montrant les choses qui doivent faire suite à la condition de l'Église sur la terre, en ce moment-là arrivée à son terme. « Monte ici et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci. » Puis il est rapporté que Jean fut sur-le-champ en Esprit (v.2), c'est-à-dire qu'il se trouva dans un état caractérisé par la puissance du Saint Esprit, de manière à entrer dans les scènes nouvelles qu'il avait désormais à contempler.

« Et voici un trône était placé dans le ciel, et sur le trône quelqu'un était assis. Et Celui qui était assis », etc. Dieu, comme tel, n'est pas nommé dans cette description, excepté comme Celui qui est assis sur le trône. Il va nous montrer quel était l'aspect sous lequel apparaissait Celui qui était assis sur le trône, tandis qu'il y a en Dieu ce qu'aucun homme n'a vu, ni ne peut voir ; c'est la représentation, d'une façon symbolique, de la gloire de Dieu. Il peut revêtir quelque forme qu'il Lui plaît ; mais pour autant qu'il en permet ici le déploiement, c'est celle à laquelle répond la figure de ces pierres précieuses. Au chapitre 21, l'épouse, la nouvelle Jérusalem, descend « du ciel d'auprès de Dieu ; » « ayant la gloire de Dieu », et son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspe cristallin. », etc. Il est de toute évidence que ceci ne saurait être la gloire essentielle de Dieu. Cela indique plutôt, je pense, qu'il ne s'agissait pas d'une gloire humaine, mais d'une gloire divine. Il y a en Dieu ce qu'il peut conférer à la créature, et il y a ce qui est incommunicable. Ici la gloire divine est mise pour contraster avec la gloire de la créature, non pas celle qui déroberait à la majesté de Dieu, mais celle qui en serait un reflet. Son luminaire était comme une pierre de jaspe ; la muraille aussi était de jaspe (v.18), ainsi que le premier fondement (v.19)[10]. L'aspect général de la cité était comme de jaspe. Ceci répond un peu, je pense, à ce qui nous est présenté dans le chapitre 4, de la vue dont il fut donné à Jean de jouir, de Celui qui était assis sur le trône. En Romains 5:2, il est dit que non seulement nous avons accès à la grâce de Dieu dans laquelle nous nous tenons fermes, mais que nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. La gloire de Celui qui était assis sur le trône, en tant qu'elle pouvait être contemplée par la créature, est présentée sous la figure du jaspe et du sardius (v.3). Et quand l'Église apparaîtra dans la gloire de Dieu, sa lumière sera comme de jaspe. C'est-à-dire, que c'est la pensée de la gloire de Dieu, et non de celle de l'homme, qui est présentée à l'esprit. Même au « jour éternel », on ne verra jamais que Dieu abandonne ou abaisse la dignité de sa propre Divinité ; car il y aura toujours une distance infinie entre Dieu et les créatures les plus élevées. Cependant il y a de la ressemblance entre la gloire de Dieu, telle que l'homme la voit, et la gloire que l'Église revêtira bientôt. Et ceci correspond exactement aux paroles de notre Seigneur dans l'Évangile de Jean (17:22, 23) : « Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux, et toi en moi ; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. »

Mais outre la manifestation de la gloire divine, il y avait un arc-en-ciel autour du trône. Ceci ramène évidemment nos pensées vers l'alliance que Dieu a traitée, non avec son peuple d'Israël, mais avec la terre en général. L'alliance avec son peuple est mentionnée pour la première fois au chapitre 11 de ce livre, où l'on voit le ciel ouvert et dans son temple l'arche de son alliance. Ce n'est pas la nouvelle alliance elle-même ; car lorsqu'elle sera établie il n'y aura point de tremblements de terre, d'éclairs et de tonnerres, etc. : ce sera le jour de paix et de bénédiction pour Israël. Mais au temps marqué par la vision, Dieu fera voir qu'il a égard à son alliance. Ici l'arc-en-ciel indique que Dieu se souvient de son alliance avec la terre. L'arche dont il est parlé au chapitre 11 indique que Dieu se souvient de son alliance avec son peuple. Dieu va exercer des jugements sur la terre et sur ceux, qui avaient, la responsabilité d'être son peuple. Mais il prend la peine de montrer, avant qu'un seul jugement tombe, qu'il y a de la miséricorde en réserve. Avant qu'il touche à la création, il y a le signe de son alliance avec la terre ; tout comme on voit l'arche de son alliance quand Il est forcé de frapper de plaies son peuple d'Israël. L'arc-en-ciel témoignait que Dieu n'avait pas oublié son ancienne parole – Il ne saurait oublier. L'arc-en-ciel est le signe de la miséricorde. Il mesure les cieux, et embrasse, sur la terre et dans la mer, tout ce que Dieu a placé sous cette miséricordieuse garantie, dont il a mis le signe dans cet arc merveilleux. Mais ici nous trouvons l'arc-en-ciel non seulement sur le monde, mais encore autour du trône dans le ciel. Ce n'est pas là sa place habituelle ; mais il était doux pour Jean, au milieu de toute cette splendeur, de voir Dieu désireux de remplir son cœur de confiance. Il n'avait pas simplement la vision de ce qui allait arriver sur la terre ; mais il voit l'arc-en-ciel dans la sphère de la manifestation et de la puissance divines, en haut. Dieu nous montre sa propre gloire, et en même temps l'arc-en-ciel nous déclare que Dieu est véritable – que c'est à dessein qu'il amène l'homme à penser au gage donné

[10] L'application du jaspe, dans la description de la cité céleste, semble décidément mettre de côté l'idée que la couleur de cette pierre devait représenter quelque chose d'un aspect fort terrible aussi bien que glorieux. Il serait tout à fait hors de question d'attribuer un trait semblable à la nouvelle Jérusalem, dont la figure est encore plus emphatiquement employée. Je ne puis donc que penser qu'il nous en faut chercher la signification en retenant l'un et l'autre de ces caractères, et que l'idée de gloire et de splendeur est la plus satisfaisante. Bien plus insoutenable encore est l'opinion que le jaspe désigne l'incarnation ; elle ne me paraît répondre à aucun des cas où se rencontre la figure ; elle mettrait d'une manière désespérante le chapitre 4 en contradiction avec le chapitre 5, et, entraînerait, je crains, un abandon sérieux de la saine doctrine si on l'appliquait au chapitre 21.

après le grand jugement d'autrefois ; et d'autant plus que, pour rassurer nos cœurs, il le met maintenant dans cette place particulière, où jamais auparavant on n'avait vu d'arc-en-ciel. Mais quoique particulière, que pourrait-il y avoir de plus significatif, car il s'agit du trône de Dieu, le Tout-Puissant, le Créateur, le Maître Souverain de toutes choses. Il est peut-être inutile de remarquer que, naturellement, aucune de ces choses n'arrivera d'une manière littérale ; mais la vision était comme un panorama, plaçant tout devant les yeux du prophète : – vivante et admirable faconde transmettre ce que Dieu voulait enseigner ! Quand on est entièrement établi dans la grâce de Dieu, rien n'est plus important que l'étude de ce livre ; mais ce peut être nuisible aux âmes qui ne sont pas ainsi fondées dans la grâce, de s'absorber dans l'Apocalypse.

Nous avons donc premièrement le trône de Celui qui est le centre et la source de toute l'action, la gloire et la majesté de Dieu étant représentées par le symbole du jaspe et de la sardoine ; et ensuite il y a l'arc-en-ciel, emblème familier de la fidélité de Dieu envers la création. L'arc-en-ciel était d'un genre particulier, « semblable, à le voir, à une émeraude » (v.3). Il serait difficile d'avoir des couleurs plus opposées que celles qui représentent la majesté divine, et l'émeraude si agréable aux yeux. Le Saint Esprit produit sur nous par ces simples symboles une vive impression ; car ce livre n'a pas été écrit pour les savants, mais en vue des saints dans l'affliction. Il a été remarqué, même par des hommes du monde, que l'Apocalypse était spécialement le livre recherché par les chrétiens persécutés ; et il me semble que, tandis que ceux-là s'égarent, ici comme partout, qui en font un champ de recherche et de spéculation humaines – il doit présenter une brillante idée générale à l'esprit d'un croyant illettré qui regarde à Dieu et désire la gloire de Son Fils.

La première pensée que m'a suggérée ce chapitre est que le véritable lieu d'où l'on puisse considérer toutes les choses qui devaient arriver après les Églises, c'est *le ciel.* Ce n'est pas sur la terre, ou de la terre, que nous pouvons bien juger de ces événements. C'est d'en haut qu'il nous faut apprendre et regarder. Si nos pensées sont aux choses de la terre, nous n'aurons jamais l'intelligence de ces événements. Si je ne suis qu'au niveau de la scène sur laquelle les jugements se passent, je m'efforcerai de tirer le meilleur parti de toute chose et d'éviter les jugements ; je n'entrerai pas par la porte ouverte dans le ciel. Il faut prendre une position céleste comme le fondement, et l'unique fondement, sur lequel ces visions puissent être justement appréciées.

Nous voyons ensuite Dieu et son trône – son pouvoir s'exerçant par sa providence. Le trône n'est pas lui-même en rapport avec la sacrificature, mais avec la puissance d'où procède le gouvernement divin. Dieu veut affermir les âmes dans la pensée que c'est *Lui* qui gouverne, même au milieu de toute la malice qui devait se développer au temps des bêtes, ou de l'apostasie finale. Ce que contemple le voyant, c'est le trône de Celui qui n'avait pas besoin d'être nommé, mais qui laisse voir sa gloire, autant qu'elle peut être vue par la créature. De son trône dans les cieux, il s'occupe du monde. Puis, nous voyons son trône environné du signe de son alliance avec la création. Ensuite, au verset 4, le prophète voit qu'autour du trône de Dieu, se trouvent d'autres trônes. La raison pour laquelle il y a ici des trônes plutôt que des « sièges » est, que c'est une partie de l'essence de la vision de montrer que les personnes qui y sont assises étaient des personnes revêtues de la dignité royale. Le même mot signifie trône et siège ; le choix est déterminé seulement par ses rapports avec le contexte. Nous ne dirions pas d'une personne d'une humble condition qu'elle est assise sur un trône, ni du souverain dans une séance royale qu'il est assis sur un siège. Nous en jugeons par la nature du sujet.

Autour du trône de Dieu, sur la scène d'une gloire telle que l'homme n'en avait peut-être jamais vue, il y a donc d'autres trônes sur lesquels des anciens sont assis, personnes douées de la sagesse d'en haut et qui entrent dans les pensées et dans les conseils de Dieu. Ils sont vêtus de vêtements blancs qui répondent à leur dignité sacerdotale comme leurs couronnes à leur dignité royale. Ce sont évidemment des saints, et on les voit dans le ciel, autour du grand trône central, avant que commence le jugement du monde. Leur nombre est de vingt-quatre, correspondant aux vingt-quatre classes de sacrificateurs en Israël. Lorsque le précurseur du Seigneur devait naître, son père Zacharie était sacrificateur de la classe ou du rang d'Abia. Si nous regardons en 1 Chron. 24 pour voir ce que sont ces divisions, nous trouvons que la huitième était celle d'Abia. La sacrificature était ainsi divisée afin que chacun s'acquittât successivement de l'œuvre sacerdotale, chaque classe ayant son principal sacrificateur. Le souverain sacrificateur n'est pas nommé ici : nous savons tous qui Il est ; mais nous avons les vingt-quatre anciens correspondant à ces vingt-quatre classes de la sacrificature, ou plutôt aux chefs qui les représentaient. (v.4.)

Mais il s'élève une question extrêmement intéressante. Si ces anciens avec des couronnes et des trônes représentent, comme peu le nieront, les saints célestes, à quel temps et à quelle condition cette vision s'applique-t-elle ? Parle-t-elle de ceux qui ont délogé pour être avec Christ ? Ou bien 2°, préfigure-t-elle la manifestation du royaume de Christ et de ses saints durant le millénium ? Or, je tiens pour certain que l'une et l'autre de ces questions doivent être résolues négativement, et que l'époque de ce chapitre 4, et, partant, l'intervalle pendant lequel les anciens sont ainsi occupés en haut, sont postérieurs à l'état de séparation en tant qu'il s'agit d'eux, et précèdent le règne millénial. Car, en premier lieu, il est évident que le symbole des vingt-quatre anciens renferme tous les chefs de la sacrificature céleste – non pas seulement une partie, si grande qu'elle soit, mais leur nombre total. Il y avait exactement ce nombre de classes et pas davantage. Dans la vision, elles sont au complet ; et dans la réalité, que la vision symbolise, il ne saurait en être ainsi tant que les saints sont absents du corps et présents avec le Seigneur. Durant cet état de choses, il y aura toujours des membres de l'Église sur la terre. Car « nous *ne* dormirons *pas tous.* » Et lorsqu'au retour du Seigneur « les morts en Christ ressusciteront premièrement », nous les vivants, qui demeurons, serons ravis ensemble, avec eux, dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et *ainsi* nous serons toujours avec le Seigneur. » C'est-à-dire que le symbole, bien compris et bien interprété,

exige le rassemblement de tous les membres de Christ dans la même condition ; et comme ceci ne sera jamais vrai des esprits séparés du corps, il s'en suit nécessairement que la vision ne sera réalisée que lorsque « nous serons *tous* changés », et avec le Seigneur. Mais secondement, il est clair que, quoi que puissent présenter par anticipation les cantiques des anciens ou de ceux qui se joignent à leurs accords, tant les actes des anciens que l'ensemble de la scène céleste, dans laquelle ils jouent un rôle si considérable depuis le chapitre 4 jusqu'au chapitre 19 – supposent que le règne sur la terre ne s'établit pas de fait, jusqu'à ce que Christ ait quitté le ciel avec ses saints pour accomplir le jugement sur ses ennemis. Mais le nombre des anciens est complété beaucoup plus tôt : personne ne peut nier qu'ils sont *dans le ciel* avant et pendant les jugements symbolisés par les sceaux, les trompettes, et les coupes. La conséquence est manifeste : il faut que les saints qu'ils représentent soient tous dans le ciel, avant que, ces jugements commencent de s'accomplir. Le millénium ne vient pas avant Apocalyse 20 ; les anciens, figurant les saints glorifiés, sont longtemps auparavant avec le Seigneur dans leurs corps transmués. Quand Il vient du ciel, pour la destruction de la bête, ils Le suivent et règnent ensuite avec Lui mille ans. D'autres, je n'en doute pas, leur seront adjoints en ce règne-là : ceux-ci ne seront pas glorifiés dans leurs corps jusqu'à Apocalypse 20, ayant souffert, après l'enlèvement de l'Église, sous la bête, etc. Mais Apocalypse 4 indique que cet enlèvement aura eu lieu alors, et que les saints enlevés sont vus sous le caractère d'une sacrificature royale intéressée, comme ayant la pensée de Christ, aux épreuves, aux souffrances, aux témoignages, et aux espérances de ceux qui leur ont succédé comme témoins de Dieu, durant cette heure de tentation qui viendra sur tout le monde habitable pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. Pour les saints eux-mêmes transportés en haut, ce n'est pas encore le temps des noces de l'Agneau ; et pour cette raison ainsi que pour d'autres, ils sont regardés ici non comme le corps ou l'épouse, mais comme rois et sacrificateurs rendant hommage, et encore dans l'attente de leur manifestation en gloire alors qu'ils jugeront le monde.

Il existe un rapport étroit et solennel entre ceci et la mention de *vingt-cinq* hommes faite en Ézéchiel 8:16 ; et dans ma pensée, ils forment l'ensemble des chefs de la sacrificature – les vingt-quatre chefs avec le souverain sacrificateur. Mais où sont-ils maintenant ? Hélas ! à la tête même de l'idolâtrie et de tout le mal commis dans le temple de Jéhovah. Ils sont là, non point comme ceux dont la robe parle du sang qui purifie, mais comme les corrupteurs du saint étendard de Dieu et du peuple d'Israël qu'ils conduisent à l'apostasie ; de sorte que s'il faut que le jugement soit infligé, il devra commencer par la maison de Dieu. Il y a une espèce de contraste entre la scène décrite ici et celle que nous trouvons en Ézéchiel. Nous avons là en premier lieu les quatre animaux – symbole des jugements exécutés de la part de Dieu, de son autorité judiciaire détruisant le mal. Le résultat terrestre de l'action de ces animaux, tel qu'il est présenté en Ézéchiel, pouvait être la destruction de Jérusalem ; mais ce fut là tout ce que l'homme vit.

Les chérubins et les animaux *(Zôa)* sont la même chose ; il faut les distinguer soigneusement des bêtes *(Thêria)* mentionnées plus loin. La première fois qu'il est parlé des chérubins, c'est dans la première partie du livre de la Genèse, chapitre 3. Nous les voyons paraître immédiatement après que le péché est entré dans le monde. C'étaient les êtres auxquels l'œuvre du jugement était confiée. « Il mit des chérubins vers l'orient du jardin d'Éden avec une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie. » L'emblème de leur puissance était cette épée flamboyante. Si nous jetons encore un coup d'œil au second livre de Moïse, les Chérubins s'y trouvent de la façon la plus bénie. Où regardaient-ils ? *Au-dedans.* S'ils eussent regardé dehors, ils auraient vu des pécheurs ; s'ils eussent regardé dessous, dans l'arche, ils y auraient vu la loi ; mais ils regardaient au-dedans, sur le propitiatoire, au sang dont il était arrosé. Là était le sang qui témoignait de la parfaite miséricorde de Dieu, qui avait rencontré le péché et en avait triomphé, et là était aussi la puissance de Dieu : l'un et l'autre s'unissant pour maintenir la gloire de Dieu et travailler *en faveur* de l'homme au lieu d'agir contre lui. Si nous considérons de nouveau les chérubins au temps de Salomon, on remarquera une différence sensible. Leur position change complètement, et au lieu de regarder en dedans, ils regardent *en dehors,* parce que les jours de Salomon typifient le temps de la gloire, lorsque gouvernera le véritable Homme et Prince de paix. Et pourquoi, alors, ne regarderaient-ils pas en dehors ? Le péché aura été jugé, et au lieu que la bonté du Seigneur se répande, pour ainsi dire, goutte par goutte çà et là, le Seigneur lui-même descendra comme la rosée sur l'herbe fauchée, comme la pluie qui arrose la terre, et la terre entière sera remplie de sa gloire – réalisation fidèle de la gloire du fils de David. Quand la miséricorde aura son cours complet, que le jugement aura été exécuté, rien n'empêchera les chérubins de proclamer la bonté du Seigneur. Mais en Ézéchiel une terrible crise survenait. Le propitiatoire avait été méprisé, et la gloire de Salomon était flétrie. Israël péchait à main levée, et le temple lui-même était le lieu où Dieu était surtout déshonoré, et là les chérubins semblent encore dire : « Dieu ne peut rien avoir à faire avec ce méchant peuple ; il faut que le jugement ait son cours. » En conséquence, ils abandonnent Israël, en laissant le jugement suspendu sur sa tête. Nous ne les revoyons que comme donnant le signal du jugement et le mettant en vigueur par la main de Nebucadnetsar.

Nous avons la même chose en Apocalypse, avec cette différence qu'en Ézéchiel les animaux se trouvent davantage en rapport avec la terre ; et c'est pour cela qu'ils sont décrits comme ayant des roues aussi bien que des ailes. En Apocalypse, le peuple terrestre étant délaissé pour un temps, et un peuple céleste étant appelé, nous les voyons seulement avec des ailes, figure appropriée au ciel, et non avec des roues, figure appropriée à la terre. Il est précieux de voir par cette omission que même lorsque Dieu va parler de jugement, la forme que revêt l'exécuteur du jugement de Dieu nous indique qu'une interruption céleste est survenue ; avant que soit reprise l'histoire du monde. Il est d'une extrême importance, si nous voulons nous former une juste appréciation de ces choses, de se tenir d'un pied ferme sur le fondement sur lequel reposait l'apôtre – d'entrer, pour ainsi dire, par la porte ouverte dans le ciel.

Mais il y a encore ceci : « Et du trône sortent des éclairs, et des voix, et des tonnerres », etc. (v.5.) Évidemment ce n'est point là le trône dont nous avons à nous approcher ; car le nôtre est un trône de grâce, et celui-ci un trône de jugement. Son aspect, tel qu'il est ici décrit, n'a absolument rien à faire avec la grâce. Ce qui en sort n'est pas un fleuve pur comme du cristal, ainsi que c'est le cas du trône mentionné au chapitre 22, mais « des éclairs, et des voix, et des tonnerres » etc, expression du courroux de Dieu. La forme symbolique de l'Esprit de Dieu elle-même, employée ici, répond au tableau : « Il y avait sept flambeaux de feu brûlant devant le trône, qui sont les sept Esprits de Dieu. » Le Saint Esprit ne revêt pas la figure de flambeaux de feu quand il exprime la grâce de Dieu envers l'Église. Nous avons, sans doute, au jour de la Pentecôte, des langues de feu – magnifique emblème de ce que Dieu allait faire alors, car c'était un pouvoir divin qui donnait à ces hommes illettrés de parler dans toutes les langues. Il descendit sur le Seigneur Jésus sous la forme d'une colombe ; mais cela est tout à fait différent de ce que nous avons en Apocalypse. Ici, c'est la puissance qu'a l'Esprit de Dieu de consumer. Le feu est l'emblème bien connu de la sainteté de Dieu, sainteté qui scrute et sonde tout. C'est comme Saint Esprit dans sa pleine perfection comme lumière, et dans son caractère de feu consumant, que l'Esprit nous représente lui-même sa relation avec ce temps-là. Il est clair que cela n'a pas trait au royaume millénial, car alors il sortira du trône de Dieu un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal ; et encore bien moins se rapporterait-il à l'action de l'Esprit dans le corps de Christ durant le temps actuel, tout comme le trône de Dieu n'est pas non plus un trône duquel sortent des éclairs et des tonnerres, etc. Quelle est donc la période avec laquelle ce symbole est en rapport ? C'est un court espace entre le temps où Dieu aura fini son œuvre dans l'Église et celui où commencera la gloire milléniale. Le temps actuel est celui où Dieu rassemble ses héritiers, cohéritiers de Christ, et qui forment l'épouse : et maintenant il y a un trône de grâce, et nous recevons miséricorde et secours pour le moment opportun, Ici, au contraire, les jugements de Dieu procèdent du trône. Ici le Saint Esprit est l'esprit de jugement et de feu brûlant, tout comme le trône est un trône judiciaire et une source de terreurs pour la terre. Ainsi, ce n'est donc ni l'ère paisible de la gloire milléniale, ni le déploiement actuel d'une grâce illimitée, mais une époque intermédiaire. On ne concevrait pas que quelqu'un eût une intelligence claire de ce livre, et ne vît pas que l'Apocalypse remplit l'intervalle succédant à l'enlèvement de l'Église par le Seigneur et précédant sa venue accompagné de l'Église (chapitre 19). Je parle, bien entendu, des visions prophétiques qui remplissent le corps du livre, et non des trois chapitres d'introduction, ni de la fin lorsque le Seigneur est près de paraître. Là, toute la scène est changée ; les cieux sont ouverts pour que le Seigneur Jésus vienne frapper le dernier coup du jugement sur l'iniquité de l'homme et la puissance de Satan ; puis nous avons l'immense courant de bénédictions s'étendant partout. Mais ici c'est l'intervalle qui le précède – un temps du caractère le plus solennel pour le monde, alors que les saints célestes auront été enlevés.

« Et devant le trône, comme une mer de verre etc », (v.6). Non pas une mer d'eau, où l'on pût se baigner, mais une mer de verre. Or, le Saint Esprit se sert du lavage d'eau par la Parole dans le but de nettoyer la souillure, et il n'en était plus besoin pour ceux qui se trouvent ici. Au chapitre 15, il est fait mention d'une autre classe d'individus qui se tiennent *sur* une mer de verre, montrant qu'il n'est plus question alors de la puissance de l'Esprit agissant à l'égard de ce qui est contraire à Dieu, mais que la victoire est remportée. Il n'est plus question d'épreuve pour les saints célestes. Dans Apocalyse 4, est désormais close dans une pleine paix la scène où se sont passées les épreuves de l'Église, et la voilà assise autour du trône même de Dieu.

Là aussi sont les quatre animaux, pleins d'yeux devant et derrière, qui sont le symbole du discernement ; car bien que ce soit le jugement qu'ils ont à exécuter, nous avons à peine besoin de dire que ce n'est pourtant pas un jugement *aveugle »,* Le premier animal était semblable à un lion ; le second animal, semblable à un veau ; le troisième animal avait la face comme d'un homme ; et le quatrième animal était semblable à un aigle volant », (v.7). Ces divers symboles sont empruntés aux chefs des principales classes de la création de Dieu ici-bas, et représentent différentes qualités de ses jugements : le lion est le chef des bêtes sauvages ; le bœuf ou veau, le chef du bétail ; l'homme, le chef des êtres intelligents ; et l'aigle celui des oiseaux. Le lion suggère l'idée de la force ou de la puissance majestueuse ; le bœuf, celle de la patience qui endure ; l'homme, celle de l'intelligence ; l'aigle, celle de la rapidité. Dieu nous fait voir la force, la patience, l'intelligence et la rapidité avec lesquelles ses jugements doivent être exécutés. Les quatre animaux ayant chacun six ailes, dénotent une rapidité surnaturelle, et les yeux de dedans, le discernement intérieur, (vers 8). Il en est qui ont supposé principalement à cause de la proximité dans laquelle les animaux sont du trône suprême, qu'ils devaient, plutôt que les anciens, représenter l'Église[11]. Mais c'est là une opinion entièrement fausse. La raison pour laquelle, à mon avis, ces animaux sont ainsi rapprochés du trône, c'est qu'ils sont les agents de l'exécution des jugements, et que les jugements providentiels seront alors en train de s'accomplir. Ils caractérisent, l'action du trône.

[11] Tout le monde admet que les chérubins sont invariablement les ministres du trône de Dieu, et qu'ils occupaient par conséquent le lieu le plus saint, étant faits du même morceau d'or que l'arche elle-même sur laquelle Jéhovah était assis. Mais on met en avant que bien que dans tous les exemples fournis par l'Ancien Testament ils aient un caractère angélique, parce que la loi a été ordonnée par les anges (Gal. 3:19), ils pourraient bien avoir un caractère humain dans l'Apocalypse, parce que le monde à venir est assujetti à l'homme (Héb. 2:5) Ainsi, les chérubins et les anciens représenteraient les saints sous un double aspect, en action et en contemplation. Et c'est bien certainement un fait remarquable, ainsi qu'on l'a observé, qu'avant que l'Agneau paraisse et prenne le livre, il n'est pas fait mention d'anges qui donnent gloire, et que les chérubins ou les animaux ne font qu'exprimer ou célébrer la sainteté de Dieu, sans être associés à un culte intelligent, au lieu que lorsque l'Agneau est en scène, les anciens et les chérubins s'unissent en un culte intelligent, et les anges sont expressément distingués d'eux. Mais nous pourrons nous étendre davantage sur ce point en traitant du chapitre 5.

« Et ils ne cessent point ni jour ni nuit, disant : Saint, saint, saint, Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est, et qui viens. » C'est là une parole remarquable. Ce n'est pas le mal qui les occupe ; mais lorsque Dieu nous montre les moyens ou les instruments par lesquels Il exécute le jugement, nous les entendons s'écrier sans cesse, comme ne pensant qu'à Lui : « Saint, saint, saint ! »

Pour nos âmes l'un des traits les plus importants de cette scène est celui-ci : les anciens symbolisent les saints célestes dans la gloire, les chefs de la sacrificature céleste vus dans leur précieux emploi en haut. Mais remarquez que quand nous les trouvons là en premier lieu, ils sont parfaitement, familiarisés avec la scène ; il n'y a ni tumulte ni anxiété. Ils sont paisiblement assis sur leurs trônes. Ils ne tremblent pas, même en la présence de Dieu. Que des tonnerres, des éclairs, des jugements sortent de son trône, ils sont néanmoins paisiblement assis sur leurs trônes – pas un seul mouvement ne se produit. Et qu'y a-t-il de nature à les émouvoir ? Les terreurs mêmes ne les troublent pas, le jugement ne les ébranle pas de leurs trônes ; mais « lorsque les animaux rendront gloire et honneur et actions de grâces à Celui qui est assis sur le trône, etc. Les vingt-quatre anciens tomberont sur leurs faces », etc. Aussitôt que l'honneur est rendu par les exécuteurs du jugement à Celui qui est assis sur le trône, les anciens adorent. Quelle satisfaction en Dieu cela nous montre – quelle certitude, que c'en est fini désormais avec le péché ! Dieu peut être sur le point de juger, mais il ne jugera pas ceux qui sont faits sa justice en Christ. Ils sont en harmonie avec Lui, et quand les animaux s'adressent à Dieu et lui attribuent la gloire et l'honneur et les actions de grâces, c'est alors que les anciens se lèvent de leurs trônes et qu'on les voit se prosterner devant Lui ; bien plus, ils rendent hommage et jettent leurs couronnés devant le trône, disant : « Seigneur, tu es digne de recevoir gloire, honneur et puissance ; car tu as créé toutes choses : c'est à cause de ta volonté qu'elles existaient, et qu'elles furent créées. » Ils entrent, comme ne font pas les animaux, dans la pensée de son excellence personnelle, et aussi avec une beaucoup plus grande intelligence spirituelle. Ils sont anciens : il leur est donné de comprendre ici la gloire de Dieu dont la création et dans la providence, tout comme au chapitre 5, nous les voyons entrer dans la pensée de l'excellence et de l'œuvre de l'Agneau. « Car tu as créé toutes choses » etc. – non « elles sont et furent créés » ; mais c'est à cause de sa volonté ou de son plaisir qu'elles furent maintenues en existence, telles qu'elles avaient été produites au commencement, (v.10, 11). Ainsi, leur langage embrasse les deux grandes pensées du chapitre – la gloire de Dieu en création et sa gloire en gouvernement. « Qu'elles existaient, c'est-à-dire, elles existaient maintenant par les soins et le : gouvernement de Dieu ; « et elles furent créées », c'est-à-dire que c'est à Lui qu'elles devaient leur origine. Ce n'est pas seulement ce que nous éprouverons alors, que Dieu nous révèle ici ; mais il désire que nous entrions *maintenant* dans ce que nous aurons alors. Cette gloire nous est déjà donnée. Assurément nous n'aurons pas alors de position semblable, si nous n'y avons pas droit sur la terre. Elle est nôtre maintenant par la foi, bien qu'alors nous devions la posséder dans sa plénitude. Qu'est-ce qui rend capables les anciens d'être si calmes au milieu du jugement ? Ce que Dieu a fait pour eux par le moyen de la croix de Jésus. Mais Dieu l'a fait maintenant. En Christ fut opérée une œuvre parfaite sur la terre, telle qu'elle pouvait l'être dans le ciel. Une autre ou plus excellente œuvre n'y sera pas accomplie, bien que nous puissions en jouir davantage en haut. Dieu a révélé cette scène aux siens pour qu'ils y entrent maintenant avec intelligence, et soient adorateurs dans l'esprit de cette scène, même sur la terre, en voyant la gloire qui leur appartiendra dans le ciel. Le culte est une chose plus sérieuse que beaucoup ne le supposent. Tout ce qui ne sied pas à la présence de Dieu dans le ciel, ne sied pas à la présence de Dieu sur la terre. Même dans les choses extérieures, il veut que nos cœurs soient exercés. C'est un mauvais signe quand les enfants de Dieu se permettent quelque chose d'incompatible avec sa présence. Notre responsabilité est que le culte de Dieu s'accomplisse d'une manière digne de lui – solennellement, mais en liberté. Nous devrions prendre garde de nous laisser distraire, et plutôt nous exciter les uns les autres à jouir davantage du Seigneur. Le Seigneur veuille que marchant dans, une sainte liberté, et nous souvenant que ce n'est pas l'ordre selon la chair ou selon la forme qu'il nous faut garder, nous soyons préservés de penser que son ordre à lui est moins honorable que celui de l'homme ! Puisse-t-il nous accorder de rechercher ce qui convient à la présence de Celui que nous venons exalter ensemble ! Il nous a donné la position d'adorateurs : puissions-nous l'adorer en esprit et en vérité !

Chapitre 5

Le chapitre précédent nous a fourni un tableau de la plus haute signification et du plus grand intérêt : Dieu dévoilant, pour ainsi dire l'intérieur du ciel la pensée et l'emploi du ciel avant que nous voyions tomber sur la terre un seul coup du jugement. Mais ce tableau aurait été incomplet, si le Saint Esprit n'y eût ajouté la scène qui nous est révélée dans ce chapitre. Car s'il y avait une manifestation divine, et si les anciens entraient avec intelligence dans le culte de Dieu, confessant sa gloire, dans la création et dans le gouvernement de sa providence, cependant, il n'y avait point là de chant, et moins encore le chant du « cantique nouveau ». Or, le grand but du chapitre qui est devant nous, c'est de montrer cette autre et plus parfaite manière dans laquelle nous voyons les anciens se prosterner devant l'Agneau, et lui rendant hommage. Le Saint Esprit prend un soin tout particulier de montrer que Dieu, à mesure qu'il se dévoile lui-même, doit être l'objet, la source, et la base de toute l'adoration qui va suivre de la part de la créature. Ce n'est point une conception de l'esprit de l'homme : ce serait de l'idolâtrie. Il nous faut une révélation divine pour avoir une vérité divine et un culte digne d'être agréé. Les figures que nous présente le chapitre 4 ont laissé Dieu dans une sorte de grandeur et de majesté mystérieuses. En conséquence, le culte des anciens n'allait pas au-delà de la pensée que Dieu avait créé et soutenu toutes choses. C'était sa gloire en création et en providence, et leur louange à eux y répondait d'une manière intelligente.

Dans ce chapitre 5, nous avons une plus précieuse scène. Et pourquoi ? Parce que nous avons *l'Agneau.* Quelle bénédiction n'apporte-t-il pas ! Il a effacé le péché – enlevé l'aiguillon de la mort – Il nous a approchés de Dieu, et a mis dans notre bouche un cantique approprié à la présence de Dieu. Dans cette portion bénie de la Parole nous avons, comme en étant le principal sujet, la portée de la rédemption quant à ce qui constitue les occupations et le culte dans le ciel, et leur rapport avec les conseils et les voies de Dieu sur la terre. Tant qu'il s'agissait seulement de la gloire de Dieu dans la création, il n'y avait pas du tout de livre. Mais maintenant le prophète regarde, et il voit « dans la droite de Celui qui était assis sur le trône, un livre, écrit au-dedans et sur le revers, scellé de sept sceaux (v.1). Dans les temps anciens, un livre était un rouleau manuscrit, écrit seulement au-dedans pour les cas ordinaires. Mais ici il y a plénitude de révélation. Elle déborde, pour ainsi dire, et est inscrite sur le revers aussi bien qu'au dedans, et tout à la fois protégée de sept sceaux. Mais remarquez que si Dieu est vu ayant ce livre en sa main, il n'y a que *l'Agneau* qui l'ouvre, et que tout le contenu du livre apparaît en connexion avec lui. Combien il est évident qu'il ne peut jamais y avoir une manifestation de la pensée de Dieu concernant les choses à venir, sans la connaissance de Christ et de sa gloire en rapport avec elles ! Tout chrétien sait qu'on ne pourrait être sauvé sans Christ ; mais beaucoup ne s'aperçoivent pas que sans Christ il n'y a point d'intelligence de la prophétie, ni connaissance vraie de ce qu'est l'Église.

C'est ainsi que les hommes forment des associations religieuses et les appellent églises. Mais je n'hésite pas à dire qu'il est plus aisé de faire le ciel et la terre que de faire l'Église de Dieu. Mais la présomption de l'homme s'est élevée à un si haut point, que les choses les plus grandes et les plus saintes de Dieu deviennent l'œuvre (pour ne pas dire le passe-temps) de chrétiens, parce qu'ils ont, de fait, séparé l'Église de la personne de Christ. Ils traitent l'Église comme affaire de choix et de forme, au lieu de reconnaître qu'elle est le champ spécial des opérations les plus pures et les plus profondes de l'Esprit, et l'objet le plus cher des affections de Christ, ainsi que le témoin de ses principales gloires. L'ordre de l'Église et les voies de Dieu en elle, font ressortir toute la profondeur et toute la hauteur de la sagesse et de la grâce divines. La grande difficulté, aujourd'hui comme de tout temps, vient de ce que *ceux* que le Saint Esprit rassemble autour du nom du Seigneur Jésus Christ, traînent avec eux un tas d'opinions du quartier d'où ils viennent – des idées et des habitudes longtemps caressées qu'il leur faut désapprendre. Ils ont aussi la même chair que les autres – la même vanité, la même promptitude, la même imagination, etc. Nous devons nous souvenir que ce que les autres ont fait, nous ne sommes pas nous-mêmes moins en danger de le faire. Si l'Église a si tôt failli après que Dieu a eu déployé ici-bas ses nouveaux et précieux conseils de grâce céleste, il est beaucoup plus facile, maintenant que la chrétienté a abandonné et presque oublié ses meilleurs privilèges, de tomber encore dans la même erreur et la même infidélité. La grande racine du mal, c'est la tendance à regarder l'Église comme étant notre propriété et non celle de Christ. Vous n'arrivez jamais en dehors de Christ à la pleine vérité à l'égard de quoi que ce soit qui concerne soit Dieu, soit nous-mêmes. Il demeure toujours vrai que « la loi fut donnée par Moïse » (et il était éminemment un serviteur honoré de Dieu) mais « la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ. »

Il en est de même,de l'interprétation de la prophétie. Si je fais rapporter la prophétie à moi-même ou à mon pays, je puis trouver dans la septième coupe la dernière révolution Française, ou la maladie des pommes de terre, ou le choléra asiatique, ou bien quelque chose de ce genre. Je puis prendre le pays « qui fait ombre avec des ailes » pour la Grande-Bretagne et ses vaisseaux, et les « vaisseaux de jonc » pour les navires cuirassés. (És. 18). Trouvez-vous cela par trop absurde ? Eh bien, des chrétiens l'ont fait, et cela, parce qu'ils rattachent les choses à eux-mêmes, au lieu de les rattacher à Christ. D'un autre côté, du moment que les choses sont considérées en relation avec Christ, Il est la lumière, et nous sommes délivrés de toutes ces pensées d'homme. Car qu'est-ce que notre pays ou notre temps ? Ni l'un ni l'autre ne sont Christ. Si je recherche la communion avec Lui, je serai dès lors débarrassé du désir de choisir pour centre de mon système quelque chose qui se rapporte à moi. Si l'on regarde sous un point de vue historique aux siècles de ténèbres, ou aux précédentes invasions des barbares, on trouve tout cela très intéressant et l'on en conclut qu'il serait impossible que Dieu eût omis *cela* dans son livre, qu'il doit avoir dit quelque chose au sujet d'une transition aussi importante. C'est ainsi qu'on s'est imaginé que l'invention même de la poudre était anticipée en Apocalyse 9 ; la découverte de l'Amérique au chapitre 10, et l'importance politique du Protestantisme au chap 11. En un mot, il n'est idée bizarre que l'on n'ait pas cru découvrir dans l'Apocalypse. Et de telles choses sont avancées même par des gens pieux ! N'y a-t-il pas pour nous un avertissement dans tout cela ? Puissions-nous être préservés du même piège qui a entraîné des personnes naturellement aussi sobres (ou aussi faibles) que nous ! Dieu nous fait voir qu'il n'est pas de mesure de connaissances de science, de sincérité, non pas même de piété, qui nous rende capables de comprendre Dieu, ou sa Parole. Qu'est-ce donc qui nous donnera cette capacité ? *Christ seul.*

C'est l'Agneau, et non point nos propres pensées, qui nous initie aux choses de Dieu. Il en est beaucoup qui pensent que l'Église étant l'objet particulier de l'amour de Dieu, toute la prophétie doit s'y rapporter. Idée des plus erronées ! Le contraire est la vérité. De fait, il serait plus vrai de dire que l'Église n'est jamais le sujet dont la prophétie s'occupe. L'affaire propre de cette dernière, c'est de traiter des événements *terrestres,* et l'Église a sa place dans la gloire *céleste.* Quand nous arrivons à la véritable intelligence de ce livre, nous voyons que le jugement en constitue le sujet ; et l'objet exprès de ces deux chapitres, est de nous montrer qu'avant qu'un seul jugement sorte du trône, l'Église est retirée de la scène, et, pouvons-nous dire, a reçu domicile dans la gloire céleste. Les cohéritiers étant alors avec Christ, Dieu se prépare à introduire dans de monde son héritier Premier-né. Si on ne voit pas cela, l'Apocalypse ne saurait être comprise dans son ensemble. On peut bien tirer de l'encouragement d'une portion particulière, mais ce n'est pas là avoir l'intelligence du livre. Pour comprendre la portée de la prophétie, il faut que je fasse de Christ, et non de l'Église, son objet ; autrement je suis hors du point de vue auquel

le Saint Esprit l'a écrite. Ce n'est pas l'Église mais Christ qui est le centre du royaume de Dieu. Les astronomes pensaient que la terre était le centre autour duquel gravitaient les corps célestes, jugeant superficiellement des choses par ce qui s'en présentait à leurs sens. Christ est le vrai centre et le vrai soleil du système de Dieu. Dans notre chapitre, nous voyons Dieu sur le point de dévoiler ce qu'il était impossible à l'homme de découvrir. « Un ange fort proclamant à haute voix », etc. (v.2). Les anges sont les êtres « qui excellent en force » – non en intelligence. Nous ne pouvons pas supposer qu'ils possèdent la même nature d'intelligence que ceux qui sont membres du corps de Christ. Il n'est et ne peut jamais être dit des anges qu'ils sont scellés du Saint Esprit, tandis que c'est lui, le Saint Esprit, qui en rendant témoignage à Christ, est la puissance d'intelligence dans le plus faible enfant de Dieu. Si je veux connaître la vraie position de l'Église, comme corps, je dois regarder à la position de Christ comme Tête ; et si je désire apprendre ce que Dieu va faire à l'égard de la terre, il me faut examiner le témoignage de Dieu touchant Christ comme Fils de David et comme Fils de l'homme. Si je mets involontairement, sans aucun doute, l'Église à la place de Christ, je me tromperai complètement. C'est bien vrai que Dieu aime ses saints, et qu'il est dans son intention qu'ils partagent avec Christ le gouvernement sur toute la terre. De ceci l'homme conclut que l'Église doit avancer et prospérer ici-bas ; mais quand les révélations divines touchant Christ sont plus sérieusement pesées, j'apprends une autre vérité – savoir, que Christ vient comme juge. Cela suppose naturellement que le corps professant n'a pas rempli sa mission, car s'il l'eût remplie, sur qui, dans la Chrétienté, Dieu devrait-il faire fondre son jugement ? « Cet esclave qui a connu la volonté de son maître, et qui ne s'est pas préparé, et qui n'a point fait sa volonté, sera battu de plusieurs coups. »

Voyez la vérité que Dieu met devant nous ici. En premier lieu, il y a le livre, c'est-à-dire la révélation des conseils de Dieu relativement à la terre. Pas une seule créature ne fut trouvée digne d'ouvrir le livre, ni de le regarder. À cause de cela le prophète pleure (v.3, 4). On ne doit point oublier que dans ce livre l'apôtre Jean n'est pas présenté dans sa complète position comme apôtre dans l'Église, mais plutôt comme prophète. Il était, c'est vrai, un membre des plus honorés du corps de Christ ; mais le but de ce livre n'est pas de montrer notre proximité avec Dieu dans cette relation-là : c'est comme prophète de jugement intermédiaire et de gloire finale, qu'il est vu. Il n'est pas considéré comme ayant une parfaite communion avec ce qui se passait autour de lui. Mais ceci est bien le trait caractéristique de la description des saints de l'Ancien Testament, ainsi qu'il est dit en 1 Pierre 1 ; « Duquel salut les prophètes se sont enquis », etc. Il se peut aussi que le prophète Jean se soit trouvé ici dans cette position, principalement parce que le livre de l'Apocalypse n'est pas destiné seulement à l'Église, qui allait être dans le ciel et qui même était vue au ciel ; mais qu'il est encore destiné à un corps de témoins trouvé sur la terre après le départ de l'Église, et qui passera par de terribles souffrances dans les derniers temps. Jean est un personnage qui représente plutôt, semble-t-il, ceux qui jouiront de l'Esprit de prophétie ici-bas en Israël, après l'enlèvement de l'Église au ciel, que ceux qui, comme fils, ont un titre, par grâce, à la communion avec le cœur de leur Père.

Les anciens, nous montrent la vraie position qui appartient aux saints célestes ; et en conséquence, lorsque Jean pleurait beaucoup, un des anciens qui comprenait parfaitement ce qui se passait, lui dit : « Ne pleure pas : voici, le Lion qui est de la tribu de Juda, la racine de David, a vaincu pour ouvrir le livre et ses sept sceaux » (v.5) Voici tout d'un coup le Seigneur Jésus introduit. Sa Personne est manifestée, mais c'est en rapport avec les desseins terrestres de Dieu : Il est appelé « la racine de David ». David est celui que le Seigneur avait élu roi d'Israël (Ps. 78). Emphatiquement, Il était David « le roi ». Ce titre est donc l'expression des conseils de Dieu à l'égard de Christ pour ce qui concerne la terre. Vous avez Juda choisi pour être la grande tribu en connexion avec le Christ ou Messie. Voici dans quel langage et sous quel caractère les anciens annonçaient le *Seul* qui pût ouvrir ce livre – « le Lion qui est de la tribu de Juda. » Le lion implique l'idée de majesté et de puissance parmi les bêtes sauvages de la terre. Jacob avait comparé Juda à un lion. Tout s'enchaîne dans l'Écriture. Le Saint Esprit qui parla par Jacob sur son lit de mort, parle maintenant au moyen de Jean, et révèle que, tout rejeté qu'il soit de la terre, le Lion de la tribu de Juda est reconnu en haut comme Celui en qui tous les desseins de Dieu ont leur centre. Il était « la racine de David », titre qui avait une plus grande portée que celui de fils de David, Il était le Seigneur de David. Il pouvait sortir de David, mais il était toutefois la racine de David, la source réelle, quoique secrète, de tous les titres et de toutes les promesses qui lui avaient été faites ; tout comme Jean-Baptiste disait : « Il vient après moi » – bien qu'en réalité il fût avant lui. Mais il y a une autre déclaration remarquable. Il n'est pas dit seulement qu'il était digne, mais qu'il « a vaincu ». Le petit mot « vaincu » (conquis, subjugué) est lié avec tout le sujet du chapitre ; c'est la victoire de Jésus dans la rédemption. Le Seigneur Jésus a été de tout temps digne de prendre le livre ; mais s'il l'eût reçu et ouvert sur le seul fondement de sa dignité personnelle, que nous eût valu cela ? Il aurait dû rester encore scellé pour nous. C'est pourquoi le Seigneur n'a pas seulement prouvé qu'il était personnellement digne d'ouvrir le livre contenant les futurs conseils de Dieu, mais qu'il avait *vaincu ;* et c'est en vertu de cette victoire que nous sommes mis en droit d'écouter et de comprendre.

« Et je vis, au milieu,du trône et des quatre animaux, et au milieu des anciens, un agneau qui se tenait là, comme immolé » etc. (v.6.) Jean avait entendu parler d'un lion, mais maintenant qu'il vient à regarder, c'est un agneau. Là où il s'attendait à trouver le symbole de la puissance, se présentait à tous les regards le tableau de la souffrance et du rejet les plus saints. Et tel était l'emblème de Christ, en tant que vu même sur le trône dans toute la gloire du ciel : celui qui était frappé en qui il n'y avait point de fraude et qui ne résistait pas – « un Agneau comme immolé ». Il est revêtu de la puissance parfaite ; les sept cornes, sans nul doute, ne signifiaient pas moins que cela ; les sept yeux sont le symbole d'une parfaite intelligence – la plénitude de l'Esprit, en rapport ici avec la terre et son gouvernement. Mais Celui qui est vu possédant toute cette autorité et toute cette sagesse, c'est *l'Agneau.* Je crois que la base de toute notre bénédiction, repose sur cette précieuse vérité. Le Seigneur de gloire

est devenu un Agneau, et doit être connu comme tel si nous voulons tirer profit des révélations qui suivent. L'Agneau est la figure qui répond à l'idée de la rédemption. Même en ce qui regarde les Juifs, quand l'agneau était offert matin et soir, Dieu leur montrait que si un pauvre pécheur avait quelque chose à faire avec Lui, et que s'il pouvait continuer d'aller avec eux, c'était à cause de l'Agneau ; et ceux qui avaient de l'intelligence regardaient en avant, quelque obscurément que cela se fit, à un Agneau meilleur. Le Fils de Dieu devait devenir l'Agneau de Dieu. Et maintenant qu'il a été chassé du monde il est le rejeté, et bien que glorifié dans le ciel, il y porte encore les marques de ses souffrances. Il est vu au milieu du trône, pareil à un Agneau qui aurait été immolé. Le sacrifice de l'Agneau n'est pas le seul sujet que présente ici le Saint Esprit ; Il présente également Christ comme le saint homme de douleur, accepté en haut. Seul fondement pour le pécheur, il est aussi le modèle des siens, la source de leurs espérances – et pour cette raison que si nous souffrons nous régnerons aussi avec Lui. Ici donc, comme partout ailleurs, nous voyons que le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs est Celui qui a le plus souffert ; Dieu rapproche ces deux pensées au chapitre 17 : l'Agneau souffrant et rejeté, et le Roi des rois. Pourquoi ? parce que Dieu veut nous montrer que toute gloire repose sur Christ, le Rejeté et le Méprisé de la terre. La chose même qui semblait être le coup de mort pour toutes les espérances d'Israël fraie la voie aux pensées les meilleures, aux conseils de gloire les plus élevés qui aient jamais existé. Si nous considérions la croix en elle-même, il pourrait nous sembler que tout avait pris fin, et qu'il n'y a pas jusqu'à l'espérance qui ne soit couchée dans le tombeau, car là se trouvait rejeté et crucifié, Celui qui aurait pu bénir Israël, vaincre Satan, et mettre fin au péché et à la misère humaine ! Tout semblait détruit et terminé prématurément dans la mort de Christ ; et cependant tel fut le moyen même dont Dieu se servit, afin de pouvoir bénir tout de suite et éternellement selon les désirs de son propre cœur. Ce qui dans le moment, ressemblait à une victoire de Satan, était réellement le triomphe de Dieu sur lui et ses œuvres, à jamais.

Remarquez que c'est comme Agneau que le Seigneur Jésus prend sa place dans le ciel. Quel est l'effet pratique de ce fait sur nos âmes ? Plus on entre là-dedans, moins on recherche une place d'honneur et d'estime dans le monde. On sait bien alors que tandis que Satan est le dieu de ce monde, et que Christ est caché en Dieu, il faut que la vérité soit méprisée ici-bas ; et par suite on n'est pas surpris de voir l'iniquité prospérer. On sera préparé à tout cela, parce que c'est précisément l'histoire de Christ. L'Agneau immolé met devant nous toute l'histoire morale du monde. Mais permettez-moi de vous poser une autre question : est-ce que l'Agneau immolé place devant votre âme *votre propre* histoire ? Savez-vous ce que c'est que d'être rejeté à cause de Christ ? Non pas parce que vous méritez de l'être, (quoique dans un sens cela soit vrai) mais parce que vous désirez tenir ferme à tout prix pour le Seigneur Jésus ?

Mais il y a un autre côté : Christ maintenant est glorifié – pas encore toutefois aux yeux du monde. Mais le ciel est ouvert à notre regard, et nous voyons que Celui qui était ici-bas le plus méprisé, est exalté, et nous apprenons que Dieu en a rassemblé d'autres autour de l'Agneau qui a été immolé, en association avec lui. Je demande : vous a-t-il rassemblé, vous ? vous a-t-il donné sur la terre la portion de l'Agneau immolé ? Si vous êtes chrétien, vous ne devez pas être heureux sans savoir quelque chose à ce sujet. Un chrétien doit être peiné s'il découvre que, au lieu de réaliser ces choses, il ne sait pas même ce que signifie un pareil langage. Dieu désire que nous en ayons connaissance, non seulement en ce qui regarde Christ, mais encore comme étant ici notre portion sur la terre.

Dans son temps, David, quoique déjà oint comme roi selon Dieu, était cependant rejeté, et un autre roi était momentanément investi du pouvoir. De même à présent, bien que le pouvoir de la bête ne soit pas encore pleinement développé, le monde se tient prêt pour sa venue et son gouvernement. David était rejeté, méprisé, insulté, pris par Nabal, qui du moins feignait de le considérer comme tel, pour une espèce de vagabond fuyant de devant son maître ; et certainement les apparences promettaient bien peu, environné, comme il l'était dans la caverne d'Adullam, d'une bande de malheureux, de débiteurs insolvables et de mécontents en Israël. Il y avait bon nombre de ces individus dont il était juste, à ne considérer que leur caractère, de ne faire que peu de cas. Mais quel changement la grâce produit ! David était d'une manière spéciale l'homme sur lequel le cœur de Dieu se reposait : ils le savaient, et se groupaient autour de l'objet de l'amour de Dieu. Il résultait dès lors pour eux une certaine dignité de leur association avec David. Il serait difficile d'être misérables et faibles plus que nous ne sommes ; mais, de même que c'était cet homme selon le cœur de Dieu qui donnait toute leur valeur à ces hôtes de la caverne d'Adullam, ainsi c'est de notre union avec Christ que découle toute notre bénédiction. La personne de David attirait là les sacrificateurs de Dieu eux-mêmes. Et maintenant il y en a un plus grand que David ; et Dieu a envoyé le Saint Esprit afin que nous sachions que le Méprisé est actuellement dans la gloire. Le Seigneur veuille que nous ayons une connaissance plus pratique de sa position de rejeté ici-bas, sans éprouver le besoin de nous y soustraire ou de la renier ! Il n'est rien qui déplaise autant à la chair que d'être méprisé. Il est comparativement facile de rassembler ses forces pour soutenir la persécution ou l'opposition la plus prononcée ; mais c'est tout autre chose de se contenter de n'être absolument rien. En nous pauvres vers que nous sommes, c'est ce qui affecte le plus *la volonté ;* pourtant c'est justement à n'être rien que Jésus, le Seigneur de gloire, a daigné condescendre ; et la haine qui l'a méprisé, s'est élevé à son comble à la croix. Nonobstant toutes les prétendues lumières et le prétendu libéralisme du temps actuel, l'esprit du monde au fond n'est pas changé. Je ne me confierais pas un seul moment, à un état de choses provenant de l'indifférence pour Dieu ou de la glorification des droits de l'homme. Les hommes mettent la vérité et l'erreur sur un même niveau, n'ont pas de conscience pour Dieu, et prêchent le respect les uns pour les autres. L'esprit du siècle, qui maintenant a si belle apparence et tient un si beau langage, peut d'un moment à l'autre s'élever fièrement contre Dieu, et alors il nous faudrait apprendre par expérience la vérité, que c'est un Agneau immolé que nous connaissons et adorons en haut. Nous en décou-

vririons la réalité ainsi que la réalité de la communion avec Lui, et cela secouerait plus d'un enfant de Dieu de l'assoupissement dans lequel il est maintenant, car les vierges sages elles-mêmes peuvent dormir. L'exhortation : Réveille-toi, toi qui dors ! s'adresse aux chrétiens. Si vous avez dormi parmi les choses et les personnes mortes, le Seigneur veuille que vous ne restiez pas dans cette condition – que vous vous leviez, du milieu d'elles, « et le Christ vous éclairera ! »

C'est l'Agneau immolé qui est évidemment le grand centre du culte céleste. Maintenant que le péché est entré dans le monde, la gloire de Dieu créateur ne suffit pas, non plus que le gouvernement de sa Providence. S'il doit être glorifié autrement qu'en pur jugement contre ses adversaires, s'il doit y avoir des déploiements de miséricordieuse bonté dans un monde tel que celui-ci, s'il doit y avoir un nouveau cantique dans le ciel, il faut qu'il y ait rédemption, et cela, non par puissance seulement, mais par souffrance et par sang. De là vient que comme le trône central – au chapitre précédent – était occupé par le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, de même ici c'est l'Agneau qui est l'objet central duquel dépend toute la bénédiction de la créature, et auquel l'hommage est offert, de pair avec Celui qui était assis sur le trône. Le ciel entier l'honore comme le Père est honoré. Il est le Premier-né, l'Héritier ; non seulement par droit de création et par la gloire qu'il possède en Lui-même, mais par la rédemption, « l'Héritier de toutes choses » par décret de Dieu. Dieu destine le vaste univers à son sceptre. Mais comment et à quel titre Christ prendrait-il l'héritage ? Par autorité ? Assurément toute autorité Lui appartient ; dans les jours de son humiliation, les démons étaient assujettis par son nom aux moindres de ses serviteurs, de sorte qu'il pouvait dire : « Je contemplais Satan, tombant du ciel comme un éclair » – (l'énergie par laquelle, alors, les soixante-dix chassaient les démons étant à ses yeux, je pense, le signe et le gage d'une complète victoire en temps convenable). « Voici, je vous donne l'autorité pour marcher sur les serments et sur les scorpions, et sur toute la puissance de l'ennemi. » Pourquoi ne pas prendre l'héritage en ce moment-là et là même ? Après l'évidence de pareils triomphes sur l'usurpateur, pourquoi s'abaisser jusqu'à la mort, à la mort même de la croix ? Parce que la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes ; » parce qu'il fallait que *Dieu* fût glorifié dans sa majesté, sa puissance, son amour, sa sagesse et sa justice ; parce que Christ ne pouvait pas accepter un héritage souillé ; (comparez Col. 1:20 et Héb. 9:21-23) ; parce qu'Il ne voulait pas régner seul, et qu'en cela Lui et son Père étaient un. Dans sa grâce Il voulait des cohéritiers qui partageassent sa gloire. Une pareille réconciliation n'était possible qu'au moyen de la mort, lors même que l'offrande fût le corps de sa chair, tout exempte de tache qu'elle était. La paix ne pouvait être faite d'une manière stable et divine que par le sang de sa croix ; c'est pourquoi Il est vu et célébré ici comme l'Agneau. Dieu entend assurément introduire son Premier-né dans le monde habitable, et le livre qui est dans sa droite décrit, je suppose, le moyen par lequel l'héritage doit être remis en ses mains ; mais la rédemption est, son nom en soit béni, le fondement sur lequel on fait tout reposer. Lorsqu'il reçoit le livre tout est en mouvement. De même qu'au chapitre 4, quand les animaux rendent honneur à Dieu, les vingt-quatre anciens tombent sur leurs faces et adorent ; de même ici, quand l'Agneau prend le livre de la droite de Celui qui était assis sur le trône, les quatre animaux et les vingt-quatre anciens sont prosternés devant Lui. Quoiqu'il fût ouvert dans le but de frapper quelques coups, il n'y avait nul sujet d'appréhension, de trouble, ou d'inquiétude pour eux-mêmes en particulier : ils tombaient sur leurs faces devant *l'Agneau.* Ce n'était pas simplement recevoir quelque chose de Dieu, c'était exalter Dieu. Loin que ce soit ôter quelque chose à Dieu, l'Agneau au contraire, en présence même du trône et de Celui qui y était assis, est l'objet du culte et la source de ses plus purs et de ses plus profonds accords. Dieu n'est que mieux glorifié quand l'Agneau a sa part de louange.

Ils avaient « chacun des harpes, et des coupes d'or pleines de parfum, qui sont les prières des *saints* ». Dans le service du tabernacle au désert, les sacrificateurs se servaient de trompettes d'argent pour les saintes convocations. David fut le premier à introduire la harpe, mettant à part les fils d'Asaph, Héman et Jeduthun pour psalmodier dans la maison de l'Éternel avec des cymbales, des psaltérions et des harpes. Ceux-ci, comme les sacrificateurs, étaient divisés en vingt-quatre classes, de sorte que l'allusion n'est pas douteuse, avec la différence qui est le trait caractéristique de l'Apocalypse. Le service des sacrificateurs et celui des chantres sont ici complètement confondus. Ceci ne sert-il pas également à montrer que les anciens seuls sont dits avoir des harpes et des coupes d'encens ? Au chapitre 15 les quatre animaux donnent aux anges les sept coupes d'or pleines de la colère divine. Ainsi tout est en harmonie : les anciens sont les chefs de la sacrificature royale, comme les chérubins servent à l'exécution des jugements de Dieu ; mais les uns et les autres s'unissent (ch.5) pour rendre le plus complet hommage à l'Agneau. Mais qui sont ces « saints » qui prient ? Les anciens, ou l'Église, étaient dans le ciel, et formaient un chœur de louange complet. De qui sont donc ces prières ? Elles viennent des saints qui passeront par la souffrance quand l'Église sera en haut. Les anciens sont ces saints célestes qui ont été préalablement enlevés, y compris, peut-être, les saints de l'Ancien Testament. Ils sont dans le lieu de l'adoration et de la louange, tandis que la prière implique le besoin. S'il est question pour eux de prières, ce sont les prières des autres, non les leurs propres. De plus, ils chantent un nouveau cantique, le cantique de rédemption de l'Agneau, disant : « Tu es digne, car tu as été immolé » etc. Il se rencontre, dans ce verset, un changement très important, bien connu des personnes un peu familiarisées avec les écrits originaux. Ceux qui ont étudié les plus anciens manuscrits et d'autres témoins de ce livre, sont tous d'accord qu'il faut lire : « et tu *les* as faits rois (ou un royaume) et sacrificateurs pour notre Dieu. » (v.10). Qui sont ceux qu'il faut entendre par « *les* », et qui sont faits rois et sacrificateurs « pour notre Dieu » ? Ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils parlent. Mais je suis disposé à aller plus loin et tenu de déclarer ma manière de voir que, dans le verset 9, le mot « nous » a été introduit par les copistes qui ont supposé que les anciens célébraient leur propre bénédiction. Mais les anciens sont dans un si parfait repos pour ce qui les concerne, que c'est d'autres qu'ils s'occupent. Je crois donc que c'est ici le véritable sens : « Tu es digne de

prendre le livre etc, car tu as été immolé, et tu as racheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation ; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu ; et ils régneront sur la terre ». Ils parlent des saints dont ils offraient les prières. Comme ils étaient occupés de leurs prières, de même ici ils louent le Seigneur pour sa bonté envers les saints encore sur la terre. Ils donnent à entendre qu'en retirant les saints célestes en haut, le Seigneur n'en a pas fini avec sa miséricorde comme Rédempteur ; que même au milieu de ses jugements, il voulait avoir un peuple racheté qui partagerait, comme sacrificature royale, la gloire du royaume au lieu d'être entraîné par les séductions de l'Antichrist. Ces compagnons anticipés sont probablement les mêmes que l'on voit sous l'autel au chapitre 6, et desquels il est dit : « Les âmes de ceux qui avaient été égorgés pour la parole de Dieu etc » et au chapitre 14 : « Les morts qui meurent au Seigneur sont dorénavant bien heureux », etc. ; et au chapitre 15 : « ceux qui avaient remporté la victoire sur la bête. » Il y a aussi, dans le corps du livre, d'autres allusions aux justes. C'étaient bien clairement des saints de Dieu dans la tribulation, après que les anciens (qui, comme nous l'avons vu, représentaient l'Église ou les saints célestes) avaient été enlevés au ciel. Pour ce qui est des saints qui ont remporté la victoire sur la bête, « ils chantent le cantique de Moïse, esclave de Dieu, et le cantique de l'Agneau. » Remarquez le caractère complexe de la scène. Il y avait, il est vrai, le cantique de l'Agneau, mais il y avait aussi le cantique de Moïse ; elle était en partie terrestre et en partie céleste. En outre, au chapitre 20:4, il est dit : « Et je vis des trônes, et ils étaient assis dessus. » Ceux-ci sont les anciens, déjà ressuscités ou changés, assis sur des trônes. « Et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu », c'est-à-dire ceux dont il avait vu les âmes au chapitre 6 ; et encore, « ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main. » Ces derniers sont ceux qui ont chanté le cantique de victoire au chapitre 15. Ceux qui composent ces deux catégories ont souffert après l'enlèvement de l'Église, et sont à la fin unis au reste dans la gloire, et tous règnent ensemble avec Christ.

On remarquera combien le tout s'accorde pleinement avec le cantique du chapitre 5. Les anciens sont dans le ciel, jouissant de Dieu et de l'Agneau ; mais il y a sur la terre des saints qui prient, et les anciens en haut sont occupés de leurs prières, et célèbrent la dignité et l'œuvre de l'Agneau en faveur d'autres qui devaient, aussi bien qu'eux, régner sur la terre. Au lieu de nous faire éprouver la moindre perte, cela ajoute indirectement, sinon en soi, à la position de gloire dans laquelle l'Église est vue dans le ciel. Ils sont si pleinement bénis qu'ils peuvent se réjouir de tout cœur du bonheur des autres. Il y en a qui sont portés à s'inquiéter s'ils ne peuvent pas toujours s'appliquer à eux-mêmes ce qu'ils trouvent dans l'évangile – non pas qu'ils l'apprécient plus que les autres, mais parce qu'ils ne sont pas entièrement établis dans la grâce. Quand nos cœurs sont pleinement satisfaits, nous n'avons pas besoin d'éplucher et de faire un choix dans les Écritures, mais nous désirons que le Seigneur choisisse pour nous ; et nous sommes reconnaissants, parce que ce peut être quelque chose à sa louange que nous n'avons pas connu auparavant, ou bien une arme qui nous sera utile dans notre prochain combat avec l'ennemi. Tout ce qui exalte Christ et le glorifie, est ce en quoi nous devrions trouver notre joie. Tout ce qui décèle la tromperie de nos cœurs, nous est on ne peut plus salutaire. Lorsque les anciens sont vus rendant grâces à Dieu, ils prennent pour thème sa bonté envers ceux qui souffrent sur la terre, et ils bénissent l'Agneau parce qu'il a été immolé et qu'il a aussi racheté ceux-ci pour leur Dieu C'était un plaisir pour eux de penser que même en ces jours de ténèbres, le Seigneur allait avoir des témoins qui partageraient le royaume avec eux.

Les anges prennent pour thème, non point des actions de grâces au sujet de la rédemption, mais le droit de l'Agneau à recevoir puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire, et louange. Ils proclament bien haut le titre à la domination, de Celui que l'homme avait méprisé et égorgé. « Digne est l'Agneau qui a été immolé » (v.11, 12). Ils ne chantent pas la rédemption, parce qu'ils n'étaient pas rachetés ; ils n'avaient rien à faire avec elle, bien que ce soit la puissance de Dieu qui les maintienne ; mais ceux qui ont connu leurs besoins comme pauvres pécheurs, peuvent vraiment bien chanter le nouveau cantique. Le cantique des anges a pour thème la personne et le pouvoir de Christ ; mais ils n'entonnent pas la profonde et réjouissante mélodie de la rédemption. Si je regarde au don et à la Personne de Christ, je puis voir combien ressort le caractère de Dieu et combien son amour est manifesté. Si je regarde à la rédemption de Christ et à la position que j'ai en Lui et avec Lui en haut, je puis voir combien l'amour de Dieu envers nous est rendu parfait. Mais il n'y a rien dans la gloire du ciel qui brille d'un aussi vif éclat que la croix de Christ. Nous pouvons suivre Jésus sur la terre et voir la sainteté de Dieu. Nous pouvons encore suivre Jésus dans le sentier qu'il a parcouru sur la terre cherchant les perdus, les misérables, étendant les mains sur les petits enfants, et même touchant les lépreux. Mais que nous pensions à la sainteté ou à l'amour de Dieu, à sa justice ou à sa grâce, c'est dans la croix, et nulle part ailleurs, que l'on trouve *tout,* que *tout* se déploie devant la foi.

« Et j'entendis toute créature qui est dans le ciel, et sur la terre, et sous la terre[12], et les choses qui sont sur la mer, et toutes les choses en eux, disant : À Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, louange, etc, aux siècles des siècles » (v.13). La corde a vibré, la note principale a retenti et a été entendue, au moins dans le ciel. Si l'Agneau prend le livre, il n'y a pas une créature qui ne réponde joyeusement à l'oreille du Voyant ; car maintenant toute la création inférieure gémit dans la souffrance à cause du péché d'Adam. Pourquoi ne se réjouiraient-elles

[12] Il faut soigneusement distinguer, quoiqu'en dise Bengel, l'expression toute créature « sous la terre » hupokatô tés gês, de Philippiens 2:10, katachthoniôn. La première signifie, je pense, les choses, animées ou inanimées, sous la surface de la terre, lesquelles anticipent, dans la vision, leur affranchissement de la corruption et leur introduction dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Elles ne peuvent pas, naturellement, partager la liberté de la grâce dont nous jouissons ; mais quand nous serons dans la gloire, ce sera le gage que leur changement glorieux suivra rapidement. La dernière, en Philippiens, signifie les êtres infernaux qui doivent se prosterner, comme tout genou doit fléchir en tout lieu, au nom de Jésus…

pas, ces créatures, si Dieu et l'Agneau s'unissent pour délivrer ? Sans doute, ce n'est que la manifestation du droit de l'Agneau à agir ; il reste encore beaucoup à faire pour anéantir les œuvres du diable et les destructeurs de la terre. Cependant, c'est ici le signe assuré de cette destruction, et toutes les créatures en expriment leur joie en présence de Dieu.

Tous s'inclinent devant l'Agneau. Les myriades d'anges s'unissent pour confesser son excellence ; mais il appartient aux saints célestes d'entrer dans le secret de la rédemption ; oui, et dans la profonde joie – la joie de Dieu – que cause la bénédiction envers les autres et non envers eux seulement. Les quatre animaux y apposent leur sceau, et disent : « Amen ; » mais les anciens tombent sur leurs faces et rendent hommage. Ils ne donnent pas seulement leur assentiment à tout ce qui se passe, mais encore les sympathies de leurs cœurs. Telle était, leur position. Je sens qu'un pareil sujet nous laisse infiniment en arrière ; il nous faut le méditer sérieusement pour en sentir convenablement toutes les profondeurs, ou pour en donner une expression adéquate. Je m'estimerai heureux si je suis parvenu à diriger l'attention du côté de la bénédiction qu'il y a à connaître Christ comme l'Agneau immolé, et à démontrer que Dieu fait de *Lui* la clé qui sert à comprendre les desseins qui autrement demeurent cachés. Même pour comprendre les conseils de Dieu à l'égard de la terre, il faut que nous voyions l'Agneau. C'est seulement en communion avec Lui que nous pouvons y entrer. Pour apprécier ce qui suit, il faut que nous soyons assujettis aux pensées de Dieu envers Christ – il faut que nous retournions à ce par quoi Dieu commence – il faut que nous voyions et entendions l'Agneau. Le Seigneur veuille que telle soit notre meilleure portion ! Nous serons près de l'objet béni dans la personne et l'œuvre duquel brille tout ce qu'il y a de grâce et de bénédiction en Dieu.

Chapitre 6

Des deux chapitres précédents ressortait avec clarté des enseignements que notre devoir, je n'en doute pas, est de retenir : 1° Dieu est assis sur le trône d'où sortent des éclairs, des voix et des tonnerres ; 2° toutes choses sont mises entre les mains de l'Agneau qui les déroule successivement ; 3° nous y voyons la parfaite sécurité et les occupations bénies des saints célestes, alors retirés de la scène d'épreuve, et cela longtemps avant le jour du Seigneur, dans lequel leur bénédiction sera pleinement manifestée au monde. Du moment que l'âme et le corps, ou tous les deux, (l'âme à présent, l'âme et le corps, réunis, à la venue de Christ) quittent ce monde, il y a je crois, pour les saints, jouissance immédiate du Seigneur. Est-elle scripturaire la pensée que nous trouvons exprimée dans une hymne que nous chantons quelques fois et qui parle « de prendre l'essor vers des mondes inconnus » ? L'Écriture insinue-t-elle jamais l'idée d'une âme partant pour un voyage de découvertes ? La vérité n'est-elle pas, au contraire, qu'elle entre paisiblement et immédiatement en la présence du Seigneur ? Quand Dieu permet que le ciel s'ouvre un instant aux regards d'hommes qui sont sur la terre (comme, par exemple, à la naissance et à la transfiguration du Seigneur, et dans les cas d'Étienne, de Paul, etc.) il semble qu'il n'y a pas une si grande distance entre eux. Ce n'est pas, bien entendu, une question, simplement d'espace physique ; mais c'est l'action de la puissance divine qui tout d'un coup transporte une personne de son état actuel d'existence, dans la présence ravissante du Seigneur. Ainsi, quand Il parlait lui-même au pauvre larron mourant, Il disait : « *Aujourd'hui* tu seras avec moi en paradis » – ce jour-là même. À mon avis, il n'existe rien qui réponde à ce voyage poétique à travers des mondes inconnus.

Mais tandis qu'il est parfaitement vrai que, en cas de mort, l'âme est admise incontinent en la présence du Seigneur, tandis qu'il est également vrai que « en un instant, en un clin d'œil », les saints seront enlevés à la venue de Christ, cependant nous ne devons pas perdre de vue que leur manifestation sera une chose différente ;il n'y a pas de passages qui marquent, plus clairement que celui-ci, l'intervalle considérable qui s'écoulera entre leur rassemblement auprès du Seigneur et leur manifestation au monde. Ces chapitres de l'Apocalypse mettent ce point hors de contestation. Dieu a un dessein très important à accomplir durant l'intervalle. Il faut qu'il mette la terre en état de recevoir le Seigneur Jésus, et va l'investir, Lui, le grand Héritier, de l'Héritage qui lui appartient. Mais de plus, Il veut amener avec Lui, les cohéritiers. En conséquence, cet intervalle est rempli par les préparatifs que nécessitent ces divers desseins. Pour les accomplir, des jugements doivent tomber sur la malice du monde ; mais parallèlement à ces jugements, nous avons des actes signalés de la miséricorde de Dieu. Quand viendra la grande et terrible journée du Seigneur, il n'y aura plus lieu à l'exercice de la miséricorde : « la porte est fermée ». Mais pendant tout ce temps intermédiaire, la miséricorde aura son cours, excepté pour ceux qui auront rejeté l'évangile après l'avoir entendu. Je ne vois pas qu'il y ait le moindre lieu de penser qu'il y ait espoir de miséricorde pour les moqueurs, il y aura un intervalle de quelques années pendant lequel Dieu agira en jugement et en grâce – les jugements augmentant de sévérité sur ces pays privilégiés où l'évangile aura été prêché ; mais je doute qu'il y ait rien de pareil à la grâce qui a cours aujourd'hui. C'est l'inverse hélas ! qui aura lieu. Dieu livrera à un aveugle endurcissement ceux qui maintenant refusent sa miséricorde ; Il se retirera, pour ainsi dire, de ces pays-là pour accomplir ailleurs son œuvre de salut ; et, de ceux qui auront parlé si complaisamment des lumières qu'ils ont en partage, Dieu se tournera alors, si je comprends bien la prophétie, vers ceux qui maintenant sont si éloignés de l'évangile. Mais c'est une chose bien solennelle de penser que là où se trouve le plus, à présent, la lumière du christianisme, régneront les plus épaisses ténèbres de l'apostasie. L'enseignement de l'Écriture c'est, que ce qui est actuellement la scène sur laquelle s'exerce la miséricorde de Dieu, où Il est maintenant à l'œuvre, et où sa parole a le plus libre cours, est destiné à retomber dans la plus effroyable et la plus funeste idolâtrie – dans l'union de l'incrédulité avec cette idolâtrie – enfin dans l'anti-christianisme. On peut penser qu'une pareille idée n'est que le sombre rêve d'un cerveau malade : mais cela vient de ce que les hommes préfèrent croire leurs

propres pensées et leurs propres fantaisies, et ne prennent pas la peine de sonder la parole de Dieu pour voir ce qu'elle renferme, si même ils n'en font pas le sujet de leurs railleries. Croira-t-on que les hommes s'enorgueillissent de leur ignorance touchant une grande partie de l'Écriture ? Concevra-t-on que l'on tienne pour axiome que la prophétie ne fut pas donnée afin de nous montrer les choses qui vont arriver, mais seulement pour prouver, quand les événements sont passés, que Dieu les avait préconnus ? Mais le chrétien n'a pas besoin de cela. La prophétie est donnée afin que le croyant sache comment Dieu nous dévoile ses secrets à l'égard de ce qu'il est sur le point d'accomplir ici-bas. Nous avons la Parole et l'Esprit pour donner l'intelligence. Mais si les chrétiens n'ont pas foi en la parole prophétique, elle ne saurait leur profiter ; car, de même que toutes les autres parties de l'Écriture, celle-ci doit être mêlée avec la foi dans ceux qui l'entendent.

Une chose importante, que tout implique dans ce que nous avons lu, c'est donc l'enlèvement des saints célestes de dessus la terre. Dans les chapitre 4, 5, et par tout le corps du livre, on ne les y trouve plus. Ils sont glorifiés dans le ciel, et pourtant ce n'est qu'au chapitre 19 qu'ils sont manifestés, lorsqu'ils sortent du ciel. De l'un à l'autre de ces points nous avons évidemment une longue série d'événements. Nous avons sept sceaux, sept trompettes, sept coupes, avec divers épisodes de haut intérêt et de grande importance. Les jugements de ces trois séries ne sont pas exécutés par le Seigneur en personne. Il est manifeste qu'ils doivent avoir lieu après que le Seigneur sera venu recevoir son Église, mais avant qu'il exécute personnellement le grand jugement du chapitre 19. Car, il va de soi que, avant que les saints soient pris auprès du Seigneur et qu'ils puissent ainsi venir *avec lui,* Il faut qu'il soit venu *pour eux.* De quelle manière les vingt-quatre anciens étaient-ils parvenus au ciel ? On dira peut-être qu'ils avaient pu y être individuellement introduits par la mort, c'est-à-dire que leurs âmes y pouvaient être. Mais l'Écriture ne nous présente jamais les âmes des saints comme assises sur des trônes et ayant des couronnes sur la tête ; et les âmes des saints ne forment pas non plus l'ensemble des chefs de la sacrificature céleste, tel que nous le montrent les vingt-quatre anciens en allusion aux vingt-quatre ordres de la sacrificature établis par le roi David. Christ est alors sur le point de prendre sa position de roi ; et de même qu'avant l'établissement du royaume de Salomon, David avait divisé la sacrificature en vingt-quatre classes, de même avant que le vrai Salomon, le Seigneur Jésus, paraisse dans toute sa gloire, nous avons de nouveau l'ensemble antitypique de ces classes. La céleste sacrificature se montre au complet. On pourrait demander pourquoi l'on voit seulement les chefs, et non le corps de la sacrificature ? Il semble probable, mais c'est une pensée que je me borne à indiquer, que ceux qui seront enlevés quand le Seigneur viendra, constitueront *les chefs* de la sacrificature, et que ceux qui souffrent ensuite elles rejoignent pourront bien en être le corps subordonné. Vingt-quatre est nécessairement le nombre complet des classes, c'est-à-dire, des chefs. Or, les *âmes* dans le ciel ne sauraient jamais présenter cela d'une façon complète ; car jusqu'à ce que Christ vienne, il restera toujours sur la terre une partie de l'Église (1 Thess. 4). Je conçois donc que par le nombre complet de sacrificateurs – vingt-quatre – environnant le trône – Dieu a pour but de montrer qu'il ne s'agit pas de cette portion qui se compose des âmes du paradis, car elle exige l'addition de nous qui sommes vivants et demeurons, afin de compléter l'Église des premiers-nés ou la somme entière des saints ressuscités et transmués. Les saints célestes, avant ce temps-là, sont nécessairement enlevés. Comment et quand ceci a-t-il eu lieu ? Il n'y a pas de difficulté réelle à cela, parce qu'il est impossible qu'ils soient enlevés comme un corps complet et changé, jusqu'à ce que le Seigneur Jésus vienne lui-même, ainsi qu'il a dit : « Si je m'en vais et *que* je vous prépare une place, je *reviendrai,* et je vous prendrai auprès de moi ». Et évidemment ce n'est pas là envoyer ses anges pour eux. Nous trouvons les anges envoyés pour assembler les Juifs élus, en Israël, des quatre bouts du ciel (Matt. 24) ; mais pour rassembler son Église, Il vient Lui-même, et ceci s'accorde avec ce que nous avons dit ailleurs. Il est dit que les saints de Thessalonique attendaient des cieux le Fils de Dieu (1 Thess. 1) ; et par rapport à ceux qui avaient délogé, ils ne devaient pas être attristés comme ceux qui n'ont point d'espérance. Car le Seigneur lui-même – non pas seulement par l'intervention des anges ou de la providence, mais le Seigneur Lui-même – descendrait du ciel avec un cri de commandement, avec la voix de l'archange, et avec la trompette de Dieu. Il se pourrait qu'il y eût des anges, mais pas un mot n'est dit ici à leur sujet. Quand le Seigneur sera révélé exécutant la vengeance, il y aura des anges ; mais ici, à la descente du Seigneur Lui-même, « les morts en Christ ressusciteront premièrement », formant une portion des saints célestes ; puis, « nous les vivants qui demeurons » serons ravis ensemble avec eux. C'est là et en ce moment, ce me semble, que nous trouvons les vingt-quatre anciens formant évidemment l'ensemble des chefs de la sacrificature. Ces corps des saints, qui sont dans le tombeau, sont ressuscités premièrement, puis les saints survivants sont changés par la présence du Seigneur. Il n'y a pas le plus petit intervalle d'un moment entre ces deux importants effets de la voix du Fils de Dieu, et ainsi nous serons ravis ensemble pour être toujours avec le Seigneur.

Cet événement solennel et béni doit donc avoir lieu entre le chapitre 3 et le chapitre 4 de ce livre. Il n'est pas décrit, bien que sans doute il y soit fait allusion, parce que le but de l'Apocalypse n'est pas de présenter la venue du Seigneur en grâce. Les visions prophétiques de l'Apocalypse passent entièrement sous silence la venue du Seigneur à la rencontre des saints célestes ; mais elles décrivent pleinement au chapitre 19, sa venue *avec eux.*

Cette dernière est celle qui est appelée ailleurs l'apparition ou le jour du Seigneur, quand Il punira d'une perdition éternelle de devant sa présence et de devant la gloire de sa force. Pendant tout cet intervalle les saints célestes sont avec le Seigneur en haut ; tous les membres de l'Église sont là, et dans leurs corps de gloire. La première fois qu'il en est fait mention, c'est dans le quatrième chapitre, ou nous trouvons, non des anges, mais des rachetés, des personnes dont les vêtements mêmes, les trônes, les couronnes d'or, sont en rapport avec la rédemption – des personnes qui exercent évidemment leur sacrificature devant Dieu au chapitre 5. Ce sont les anciens. Comment sont-ils arrivés là ? Il faut que le Seigneur soit venu et les ait réunis à Lui en l'air, et ait ainsi ac-

compli sa promesse à leur égard : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père » etc. ; « je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous y soyez aussi. » Ainsi maintenant, dans cette scène à venir, après avoir préparé le lieu, Il est venu pour eux et les a emmenés dans la maison du Père. Mais c'est une chose remarquable comme montrant le caractère du livre, que, bien que nous les voyions dans la présence de Dieu, elle n'est pas appelée la maison du Père. Au contraire, c'est un trône que l'on voit ; et c'est aussi pour cela que lorsque Celui qui est assis dessus est nommé, ce n'est point comme le Père, mais comme le Seigneur Tout-Puissant. Lorsque nous parlons de Dieu comme du « Père », c'est pour exprimer la relation d'affection la plus intime dans laquelle Dieu nous ait introduits ; et quand il nous est parlé de Dieu comme du « Seigneur Dieu Tout-puissant »,, c'est en connexion avec le déploiement du pouvoir et du gouvernement divins. « Dieu », comme tel, est le nom le plus général et le plus abstrait, et n'implique aucune relation avec d'autres êtres. Mais être appelé « Père », implique nécessairement la plus étroite relation d'amour, qu'il s'agisse, dans le sens éternel « et le plus élevé du mot, de Jésus comme Fils du Père », ou qu'il soit question, dans un sens secondaire, de ceux qu'il a adoptés pour fils et aimés du même amour. (Jean 17 et 1 Jean 3).

Genèse 1 a pour sujet *la création,* et il y est parlé de *Dieu* comme de Celui de qui tout procède. Dans le chapitre suivant, Il est appelé « l'Éternel (ou Jéhovah) Dieu », parce que, là, Il entre en relation avec ses créatures, et Adam est placé dans une position de responsabilité vis-à-vis de Dieu comme Éternel Dieu, c'est-à-dire le Dieu de la création, avec lequel il soutient à ce titre une relation morale. Combien est parfaite chaque parole de Dieu ! Les incrédules, au lieu de voir la perfection de la parole de Dieu, n'ont fait que raisonner d'après leur propre ignorance et leur propre incapacité, et se sont efforcés de prouver que ces chapitres devaient avoir été écrits par deux personnes différentes, à cause des titres divers donnés à Dieu. Mais bien loin que ces distinctions soient le fait des erreurs des hommes, c'est la sagesse de Dieu que nous découvrons en elle. Quand il s'agit de la relation d'autorité et que l'homme est mis sous l'épreuve de l'obéissance, l'expression « Éternel Dieu » est employée ; mais quand, dans le Nouveau Testament, Il entre en relation avec des fils, c'est celle de « Père ». Il n'a pas pleinement manifesté le nom de Père jusqu'à ce que vînt le Fils, qui, pour ainsi dire, a ouvert le courant par lequel a pu s'épancher toute la grâce de Dieu. Mais dans l'intervalle qui a séparé l'épreuve de la créature en Éden de l'accomplissement de la rédemption, Dieu s'est fait connaître d'abord sous le nom de Tout-Puissant, puis sous celui de Jéhovah. Abraham fut appelé à quitter son pays et sa parenté, à être pèlerin, n'ayant que Dieu sur qui il pût compter ; aussi en parfaite harmonie avec cette position qu'il lui faisait prendre, Dieu se révèle-t-il à lui comme le Tout-Puissant (Gen. 17:1). Plus tard Il se manifeste à Israël sous son nom de Jéhovah. Ce sont toujours ces noms-là que le Seigneur prend ici et non celui de Père, ou du moins pas celui de « notre Père ». Tout comme la scène ne présente pas la maison du Père, mais le trône, le titre que Dieu revêt n'est pas celui de Père. Le centre de cette scène céleste est le trône de Dieu, et il n'est pas fait allusion aux saints comme jouissant de demeures avec le Fils dans la maison du Père, mais ils sont vus sur des trônes. Dieu ne rassemble plus l'Église sur la terre ; l'Église s'en est allée. Quand l'Église était l'objet des soins de Dieu sur la terre les saints l'appelaient, même ici-bas, leur Père ; mais quand il va exécuter le jugement sur la terre, elle, déjà enlevée et dans le ciel, comprend cela et s'adresse à lui en conséquence.

Il faut donc que la venue du Seigneur pour recevoir l'Église, ait eu lieu avant les faits qui répondent à la vision des vingt-quatre anciens sur des trônes. Il peut paraître difficile à quelques personnes de croire que la prophétie passerait sous silence un événement de cette importance. Mais on oublie que, en quelque lieu ou à quelque époque qu'on le place, l'Apocalypse garde toujours un silence absolu sur le fait de l'enlèvement des saints. La seule question est de savoir si, conformément à notre meilleure intelligence de l'Écriture, il doit être sous-entendu ici. À mon avis, il faut le placer à un moment antérieur à celui où nous trouvons les saints célestes formant en haut un corps complet, ce qui arrive au chap 4. Le Seigneur sera venu alors, aura reçu les saints glorifiés, et leur aura donné leur place dans la présence de Dieu, avant qu'aucun des jugements ne tombe sur le monde. Sa justice est sur le point de frapper de terribles coups, mais les saints demeurent à l'abri de toute atteinte. Les sceaux, les coupes, les trompettes, n'ont rien d'effrayant pour eux ; ils ne provoquent pas l'épouvante, mais seulement l'adoration. Bien plus, ces ressuscités seront même occupés de leurs frères qui se trouveront encore au milieu de l'épreuve ; car nous aurons des frères après que sera finie l'œuvre actuelle de Dieu pour la formation de l'Église, des frères qui souffriront sur la terre après que nous nous en serons allés. De plus, lorsque le Roi viendra s'asseoir sur le trône de sa gloire, et que toutes les nations de la terre seront assemblées devant Lui, il y aura des hommes pieux qu'il appellera « Mes frères » ; et les Gentils alors en vie, ou les nations, seront alors traités selon la manière dont ils en auront agi envers ces messagers du Roi. Les brebis auront montré qu'elles croyaient au Roi, en ce qu'elles auront reçu ses serviteurs. La conduite des boucs aura prouvé le contraire. Lorsque tous les avertissements préliminaires donnés à ceux qui sont sur la terre seront épuisés, lorsque tous les jugements qui procèdent du trône en se succédant avec rapidité, auront été démontrés inutiles, et que les cœurs rebelles des hommes n'auront fait que s'élever plus haut contre Dieu, le Seigneur dira en quelque sorte : « Je ne veux plus leur envoyer de châtiments, je ne veux pas attendre plus longtemps une repentance qui est refusée ; mais je viendrai moi-même et les balaierai. En conséquence nous avons cela dans le chapitre 19 ; et l'intervalle entre chapitre 4 et 5 et le chapitre 19 est rempli par de nouvelles manifestations de miséricorde envers les Juifs et envers les Gentils, et par de rapides coups d'œil jetés sur les saints célestes qui sont en la présence de Dieu. Sans nul doute, les âmes des saints qui meurent dans l'intervalle vont à Dieu ; mais quelle que soit la bénédiction qui leur est réservée (Apoc. 14:13), les saints qui sont déjà changés demeurent dans cette présence pendant toute la durée de la période.

Les saints célestes, comprenant ceux qui sont de vrais chrétiens aujourd'hui, ceux qui l'ont été auparavant, et les saints de l'Ancien Testament, peuvent être enlevés à tout moment pour être avec le Seigneur. Je ne connais pas d'autorité scripturaire qui donne droit à un croyant de dire : Il ne viendra pas demain. Personne ne peut dire en s'appuyant sur une parole de Dieu : « Il y a encore quelque chose à faire auparavant – un délai est encore nécessaire ». Sans doute, il est *possible* qu'un temps plus ou moins long s'écoule ; mais l'Écriture ne place jamais le délai entre nous et la venue de Christ : elle le met seulement en avant de son jour. Tel qu'un serviteur ayant sa main sur la porte, et se tenant en quelque sorte sur le qui-vive dans l'attente de l'arrivée de son Maître, de façon à être prêt à Lui ouvrir immédiatement quand Il vient, tel doit être *dans sa véritable attitude, maintenant l'enfant de Dieu.* C'est ainsi que notre Seigneur s'exprime Lui-même. Il veut que tout soit en règle, que nous soyons réellement prêts à tout moment. Non pas que nous soyons capables le moins du monde de nous préparer. Béni soit Dieu, qui nous a rendus agréables par la grâce de Christ ; mais il peut y avoir, dans nos voies et dans notre marche, dans ce que nous faisons, des choses qui ne supporteront pas la lumière de sa présence. Quoi que nous fassions, nous devons cherchera ne rien entreprendre de nature à nous rendre pénible la pensée du retour du Seigneur. Nous devons nous garder de spéculations et de plans qui supposent que nous avons encore bien du temps devant nous. Le Seigneur désire que nous soyons comme des voyageurs qui traversent une terre étrangère et qui en même temps sortent à la rencontre de Celui qui vient promptement pour nous. Il se peut que le Seigneur tarde un peu plus que nous ne pensons ; mais toutefois il vient, et il vient à une heure à laquelle les hommes ne pensent pas. Sa venue agira d'une manière immédiate sur tous les saints célestes : résurrection des morts, changement des vivants, et enlèvement des uns et des autres auprès de Lui-même en haut. Puis, suivent les scènes de Apocalyse 4 et 5 qui nous laissent voir l'intérêt que prennent les saints glorifiés aux justes qui souffrent sur la terre, après que les premiers s'en sont allés au ciel. Ces scènes ne sauraient recevoir de pleine application, ni pendant qu'une partie seulement de l'Église est en haut et dans l'état de séparation du corps, ni quand le règne millénial sera arrivé. Elles supposent un intervalle entre ces deux choses, après que le Seigneur sera venu et aura changé les saints en sa ressemblance de ressuscité, et avant qu'ils l'accompagnent du ciel afin de juger et de régner[13]. Nous en venons au cours terrestre des « choses qui doivent arriver après celles-ci ». Les sceaux, ne sont pas des jugements exécutés par le Seigneur, mais des jugements d'une nature providentielle. Quelques-uns ont pensé que le premier sceau s'appliquait à Christ, à cause du cheval blanc. On voit sur le champ combien serait étrange une telle représentation du Seigneur, surtout comme c'est Lui qui, en tant que l'Agneau, ouvre successivement les sceaux, et qui, lorsqu'il est clairement fait allusion à Sa personne dans le contenu du sixième sceau, conserve encore le nom d'Agneau ! Et combien plus étrange encore l'idée qu'il entrerait actuellement dans une voie de conquête, au temps même où, si vous le prenez dans le sens historique, toute l'Asie se détournait de Paul, où Timothée avait devant lui la triste et sûre perspective des hommes méchants et des imposteurs allant en empirant, où Jean lui-même avait écrit ou était près d'écrire : « jeunes enfants, c'est la dernière heure ; et comme vous avez entendu que l'antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous connaissons que c'est la dernière heure. » Néanmoins, la plupart des écrivains anciens et beaucoup des modernes commencent leurs commentaires par ce faux point de départ, quelques-uns l'appliquant au second avènement ; mais cette interprétation renverse complètement l'ordre des sceaux fixé par le Saint Esprit, et même l'ordre du livre tout entier.

Il est vrai qu'au chapitre 19, où le Seigneur vient en personne et comme juge, Il est représenté monté sur un cheval blanc. Mais il y a toute la différence possible entre cette vision du cheval blanc et celle que nous avons ici. Le cheval de ce chapitre 6 ne sort pas du ciel, comme fait celui du chapitre 19 ; en conséquence, il n'y a pas un mot au sujet de celui qui est monté dessus, indiquant qu'il s'agisse nécessairement de Christ : au lieu que, au chapitre 19, Il est appelé Fidèle et Véritable, et est dit juger et combattre en justice. De qui ceci pourrait-il être dit, sinon d'Un seul ? Ses yeux étaient comme une flamme de feu. Nul ne connaissait que Lui seul le nom écrit qu'il portait. La Parole de Dieu, Roi des rois. Seigneur des seigneurs – ce sont des titres qui ne peuvent appartenir qu'à Jésus seul. Pour ne rien dire de la robe trempée de sang, l'épée tranchante qui sort de Sa bouche, la verge de fer avec laquelle Il gouverne, et l'acte par lequel il foule le vin de la colère divine, sont, au chapitre 19, des descriptions auxquelles rien ne correspond dans les cavaliers du chapitre 6. Ici, point d'armées ne suivent, vêtues de fin lin, etc. ; et bien qu'il soit dit qu'une *couronne* est donnée à celui qui est monté sur le cheval, le mot est tout à fait différent de celui qui se trouve employé au chapitre 19 et qui signifie des diadèmes royaux, la couronne de royauté. Les Romains étaient grands amateurs d'une espèce de guirlande, qui ne présentait pas à leur esprit, comme le diadème impérial, l'idée de l'autorité absolue : et c'est cette couronne qui est mentionnée au chapitre 6.

[13] On remarquera que cette assertion, si elle est bien fondée, tranche la question de l'application propre et vraie du reste du livre. Car quoi de plus important que de savoir s'il parle, dans toutes ces visions, du temps pendant lequel l'Église est encore sur la terre, ou des jours qui suivront – de la grande crise en laquelle l'Église ne sera plus ici-bas, mais sera ressuscitée, et où Dieu en agit avec la terre sur un autre principe ? Dire qu'il nous est donné de connaître ces visions ne prouve rien. Toute l'Écriture nous est donnée et nous est bonne ; mais certainement ne nous concerne pas toujours, et nous tirons grand profit, non pas de l'idée que Dieu ne pense jamais qu'à nous, mais de la véritable intelligence de sa portée et de son but. Si Abraham s'était imaginé qu'il devait être enveloppé dans la catastrophe qui menaçait Sodome, parce que le Seigneur dans sa grâce la lui avait révélée avant qu'elle arrivât, une telle illusion lui aurait fait du mal. Ce n'est pas à Lot, qui était là, mais à Abraham, qui n'y était pas, que fut faite la plus complète communication. Et tel sera encore le cas, je n'en doute pas. Un résidu est destiné à être sauvé = sauvé comme à travers le feu. Puisse notre place être au-dessus de tout cela, au-dessus du monde, en esprit maintenant, et puissions-nous regarder en bas, à ses plans et à ses progrès, avec la conscience permanente que le jugement se hâte – destinés que nous sommes à être de fait en haut quand ce jugement viendra.

De plus, il y a deux figures ou symboles fréquemment employées dans l'Écriture pour exprimer le pouvoir ; l'une est le trône, l'autre est le cheval. Ainsi nous avons déjà vu le trône suprême en haut, et maintenant nous voyons sur la terre le cheval avec celui qui est monté dessus. On voit la même chose aux chapitre 19 et 20. Là, vous avez des chevaux dans un chapitre et des trônes dans l'autre. La différence entre ces symboles est celle-ci : quand le pouvoir est pris pour le renversement d'un rival ou pour, faire opposition à l'autorité existant sur la terre, « le cheval » est employé comme figure à cause de l'usage qu'on en fait dans la guerre : il indique l'acte de subjuguer. Mais quand la victoire est remportée, et qu'il est question, non plus de subjuguer, mais de gouverner et de juger, « le trône » est employé, comme étant l'emblème propre du gouvernement sur ceux qui ont été ainsi subjugués. Lorsque Christ va renverser ses ennemis, Il est vu, dans la vision du chapitre 19, sur le cheval, employé pour représenter la réalité de sa puissance pour subjuguer ; lorsqu'il s'agit de l'acte de puissance subséquent, au chapitre 20, les trônes paraissent. Ce serait tout à fait à tort, naturellement, que l'on confondrait cette forme symbolique avec un cheval ou un trône matériel. L'idée fournie par le premier, est celle d'un pouvoir qui subjugue, et par le dernier, de la domination après que la victoire a été gagnée. Le trône peut aussi être employé, comme ci-après, pour le solennel et éternel jugement des morts, trône d'une sainteté sans tache.

Nous ne pouvons naturellement pas appliquer les quatre chevaux et ceux qui les montent, aux grands empires desquels trois avaient depuis longtemps disparu. L'opinion qu'il s'agit là de quatre religions successives, est pour le moins aussi insoutenable, surtout quand on entend avancer sérieusement, que l'incrédulité clôt la liste ouverte par le christianisme, suivi du Mahométisme et du Papisme. Il est difficile de dire si de telles pensées sont plus opposées au temps ou au lieu, à l'analogie ou au contexte. De plus, on convient qu'il serait choquant à l'extrême, et presque à tous les points de vue, d'appliquer le premier sceau à Christ ou à l'Église dans les premiers triomphes de l'évangile, et les trois suivants à l'empire où aux empereurs romains. Mais il est plus important de remarquer que l'Apocalypse elle-même nous fournit une preuve positive pour rejeter l'assertion que le cheval désigne l'Empire Romain. Je n'en réfère pas à des passages tels que chapitre 9 vers 17 où il s'agit littéralement de cavaliers, mais le chapitre 19 nous fournit un exemple de l'emploi de ce symbole : Le fait que le Seigneur est sur le cheval blanc indique-t-il que c'est Lui qui dirige l'Empire Romain ? ou bien, les chevaux blancs des armées vêtues de lin impliquent-ils les pouvoirs impériaux ? Assurément nous devons chercher une interprétation plus en accord avec l'emploi qu'il est fait ailleurs de cette figure. Elle exprime, selon moi, une attaque contre la terre quoique ce puisse être de la part du ciel. De là, comme en Zach. 1, elle peut s'appliquer au Seigneur, ou aux diverses puissances impériales qui ont succédé à Babylone ; et il en est de même des chariots et des chevaux de diverses couleurs, en Zach. 6. Mais, comme distingué des cornes (ch.1:19), le précédent symbole se rapporte plutôt aux instruments providentiels cachés derrière la scène et en rapport spécial avec ces empires, qu'aux chefs eux-mêmes ou à leurs royaumes. Il n'y a donc pas évidemment de raison, tirée du livre lui-même ou de Zacharie auquel l'allusion est manifeste, d'appliquer le symbole du cheval à l'Empire Romain seulement. Il n'y en a pas davantage dans l'histoire profane, pour soutenir que le cheval est le signe particulier de ce peuple et de cette puissance-là. Et ce n'est pas étonnant ; car l'infanterie romaine caractérisait mieux la puissance militaire de ce peuple, que la cavalerie. Sans doute la figure du cheval abonde sur ses médailles, mais pas plus, comparativement, que chez les autres nations guerrières – particulièrement dans l'Orient, où elles représentaient ainsi leurs victoires. Cette figure avait été auparavant portée sur l'un des étendards de guerre romains ; mais deux siècles avant Domitien, toutes les variétés avaient été remplacées par l'aigle. À un point de vue abstrait, le cheval ne peut donc pas être considéré comme l'insigne national de Rome, ou l'emblème de l'Empire Romain. La question de savoir s'il y est fait ici allusion dépend de l'examen du contexte. Et il me semble ici que le quatrième sceau s'oppose d'une manière concluante à un point de vue semblable, les quatre sceaux étant des jugements providentiels, homogènes de caractère, mais différents de forme. Il se peut que le territoire romain en soit la sphère, mais ceci n'a rien à faire avec la portée symbolique du cheval dans notre passage.

Sans prolonger la discussion, qu'on veuille bien me laisser établir ma manière de voir personnelle. Nous avons une série régulière de jugements providentiels. Le premier est le cheval blanc, symbole d'un pouvoir triomphant et prospère. « Celui qui était monté dessus avait un arc. » (v.2). L'arc est le symbole d'une guerre lointaine. La carrière du cavalier est un cours non interrompu de victoires. Du moment qu'il paraît, il est vainqueur. La bataille est gagnée sans combat, et en apparence, sans le carnage du second jugement dans lequel est employée l'épée, symbole d'une lutte serrée corps à corps. Mais ce premier conquérant est quelque puissant personnage qui balaye la terre, et gagne victoire après victoire par le prestige de son nom et de sa réputation. Rien ne suggère ici la pensée d'un grand massacre ; mais le second jugement est d'un caractère bien plus effrayant. Il sortit un cheval qui était rouge, et celui qui est monté dessus n'est pas l'orgueilleux conquérant auquel les nations se soumettent sans résistance, mais quelqu'un qui, s'il remporte des victoires, fait flotter son étendard sur des monceaux de cadavres. En conséquence, il a un cheval rouge couleur de sang – le symbole de la puissance en rapport avec un affreux carnage. Le premier sceau, c'est-à-dire la carrière victorieuse de celui qui monte le cheval blanc, peut avoir eu pour résultat la paix et des changements relativement peu ensanglantés ; mais tout est sanguinaire sous le second sceau (v.4). Le cheval rouge de feu, la paix ôtée de la terre, le massacre réciproque, la grande épée, sont des signes trop évidents pour qu'on puisse se méprendre à leur égard. Le troisième cheval est noir, couleur du deuil. C'est une nuance choisie pour montrer qu'il devait survenir des douleurs particulièrement grandes, non plus causées maintenant par de nouveaux actes providentiels de Dieu en jugement, par diverses effusions du sang, mais par la disette, et peut-être pouvons-nous ajouter, à vue humaine, par une famine des plus extraordi-

naires. Ici nous avons la voix qui proclame : Un chœnix de froment pour un denier »[14] etc. Le sou, dans notre pays, offre l'idée d'une valeur insignifiante ; mais dans ces lieux et dans ces temps-là, un chœnix de froment pour un denier était chose fort coûteuse, car peu auparavant on pouvait se procurer sept ou huit chœnix pour le même argent : et par moment, paraîtrait-il, une fois, plus encore. On donnait un denier pour le salaire d'une journée, et c'était à peine assez pour la nourriture quotidienne d'un homme ; car le chœnix semble être un minimum, puisque c'est ce que l'on accordait à un esclave. Mais pendant qu'il y aurait cette disette des choses même indispensables à la vie, il y avait ordre de ne pas toucher à ce qui tenait au luxe de la vie, l'huile et le vin. Ce n'était donc pas les riches qu'il importait plus particulièrement de frapper, mais les peuples dans ce qui forme les premières nécessités de la vie. Dieu étend sa main sur le monde.

Cependant il est possible que de tels événements surviennent en temps ordinaires. Il se peut qu'un grand conquérant, tel que Jules César ou Napoléon à un moment quelconque, apparaisse sur la scène du monde, ou qu'il y ait famine, etc. Et dans le quatrième sceau, nous avons les quatre plaies mortelles envoyées à la fois par Dieu, l'épée, la famine, la mortalité, et les bêtes sauvages de la terre, mais limitées ici à la quatrième partie. Ce ne sont encore que des châtiments préparatoires. « Et voici un cheval livide, et le nom de celui qui est monté dessus est la Mort, et le Hadès suivait avec lui », (v.8). En Ézéchiel 14, vous trouverez que ces quatre mêmes plaies sont mentionnées ensemble en rapport avec Israël. Dans ces premiers jugements, Dieu n'a pas recours à des mesures bien extrêmes. Un conquérant n'est pas quelque chose de fort rare sur la terre : une guerre sanglante et peut-être civile est également assez commune. Ceux-ci pourraient être suivis d'une famine, et cette famine pourrait assez naturellement produire la peste, etc. L'homme voudrait expliquer ainsi ces choses, et les sages seraient pris dans leur propre ruse. Mais nous savons d'avance, par la parole de Dieu, qu'il vient un temps de conquête – puis de guerre sanglante – ensuite de disette – et enfin le temps de l'effusion des quatre plaies mortelles de Dieu. Les saints célestes sont destinés à être établis dans la paix et dans le repos en la présence de Dieu – l'Église, à être abritée en sécurité avant que commencent ces jugements.

La scène suivante, sous le cinquième sceau, est bien remarquable. Les animaux laissent échapper leur cri : « Viens »[15], qui était en rapport seulement avec des jugements extérieurs providentiels. Mais nous avons à présent une série d'événements quelque peu différents. Le cinquième sceau fait voir que Dieu a encore un peuple sur la terre. Qui sont ceux qui souffrent maintenant ? Le prophète voit leurs âmes sous l'autel, où ils se trouvaient comme holocaustes. Quoique morts, ils parlent encore. Ils furent égorgés à cause de la parole de Dieu et à cause de leur témoignage. Après cela l'homme ne peut plus rien faire. Ils font appel à la vengeance ; car après que le Seigneur aura pris à Lui les saints célestes, Il commencera à appeler les saints terrestres. Ils ne seront pas, sans doute, régénérés par un autre esprit ; mais ils seront appelés à suivre un autre chemin, et ne connaîtront pas Dieu dans la plénitude et la proximité avec lesquelles Il se révèle à nous maintenant, et dans lesquelles nous devons le connaître. Ces saints auront « l'esprit de prophétie ». Tel était le mode par lequel le Saint Esprit opérait dans les saints de l'Ancien Testament. L'effet de l'Esprit de prophétie, c'est qu'ils attendaient la venue de Christ pour l'accomplissement de la promesse et de la prophétie ; et pareillement ces saints attendront la venue de Christ en gloire. Toutes leurs espérances reposent sur Lui, qui doit les délivrer d'une aussi profonde détresse. Ce n'est pas de cette manière que nous devons attendre Christ. Nous *avons* le repos en Lui maintenant. Bien que nous « soyons dans l'attente de la venue de Christ, nous avons actuellement communion avec Lui dans la paix, et le droit, mis à mort ou non, de toujours nous réjouir en Lui. Ce n'est pas l'affaire des chrétiens, maintenant, de dire dans un temps d'épreuve : Jusques à quand, ô Maître souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang ? » etc. Les saints dont il est parlé ici ne seront pas placés, avec Christ, dans la même relation que nous en tant qu'il s'agit de communion. Ils feront appel au Seigneur pour qu'il juge et qu'il venge. Nous devons prier le Seigneur qu'il pardonne. Ainsi Étienne « cria à haute voix : Seigneur ne leur impute point ce péché ». Telle est aussi la seule prière qui convienne aux saints participants de la vocation céleste. Mais ici, les saints dont il est question sont sur un terrain différent. Ils prennent la position et expriment les sentiments décrits dans les psaumes. Ceux qui pensent que les psaumes ont pour but de présenter notre position et les sentiments qui nous sont propres comme Chrétiens, ne peuvent qu'éprouver une grande difficulté à comprendre le langage de vengeance et d'imprécation qui y est employé. Mais lorsque l'Église sera enlevée, Dieu répandra, de la place qu'il occupe sur le trône, ces jugements apocalyptiques ; et c'est à ce moment-là que ces psaumes s'appliquent pleinement. Dieu montre maintenant de la miséricorde : alors, ce sera le jugement de la terre. Lorsque ces visions s'accompliront réellement, Dieu ne déploiera pas, comme à présent, les immenses richesses de sa grâce, mais les éclats terribles de sa juste colère ; et ainsi, quand ce jour-là viendra et que les hommes seront encore inattentifs, les saints vivants ou morts diront : « Jusques à quand, ô maître souverain », etc.

---

[14] Un chœnix [grec *χοῖνιξ*, traduit littéralement *chœnix* en anglais, ou une mesure de blé, en Grèce, d'un peu plus qu'un litre – *Éd.*] ou environ une pinte et demi, pour un denier, ou environ seize sous de notre monnaie.

[15] Il peut être bon de mentionner dans cette note mon opinion, que voici : les mots « et vois », qui d'après le texte reçu et la version autorisée, suivent « Viens » dans le cri des quatre animaux, vivants me paraît être une interpolation. Dans le cas du second cri (Vers 3), il n'y a pas de différence de jugement parmi les critiques de quelque notoriété, mais, chose étrange, Griesbach et Scholz retiennent le sens ordinaire dans les deux derniers cas et, dans le premier, Knapp avec eux. Buttmann, Hahn, Lachmann, Tischendorf et Tregelles sont unanimes à supprimer ces mots, et, je pense, avec raison. La différence quant à l'interprétation serait celle-ci. D'après la leçon du texte reçu, c'est un appel fait par chaque animal à Jean mais s'ils crient seulement, « Viens » l'appel semblerait s'adresser directement à ceux qui sont montés sur les divers chevaux, et qui, en conséquence, sortent à leur commandement. Le rapport des animaux avec l'action des cavaliers, est rendu plus clair et plus expressif par ce petit changement.

« Et il leur fut donné une robe blanche », (v.11). C'est-à-dire que la vengeance leur a été accordée, bien qu'ils ne prennent place sur des trônes qu'au chapitre 20. Il n'est jamais dit des esprits dépouillés du corps, qu'ils sont assis sur des trônes. Nous ne lisons pas que des esprits sont glorifiés, mais des corps, c'est alors qu'ils entrent dans la gloire qui leur est destinée. Ils régneront avec Christ. Ainsi, après que l'Église s'en sera allée, il y aura des personnes qui rendront témoignage pour Dieu ici-bas, mais qui tiendront un langage totalement différent : ce seront des appels à la vengeance et non des paroles de grâce et de longanimité. Ce fut jadis une chose sainte que d'exterminer les Cananéens ; ce ne serait pas là aujourd'hui une chose chrétienne. Combien cela nous siérait mal, alors que Dieu montre de la miséricorde ! Mais lorsqu'il jugera, cette conduite *qui ne serait pas maintenant de saison, sera convenable et juste.* Si Dieu voit que la terre est dans un état tel qu'il devient nécessaire de la châtier et de la juger, ce sera une sainte chose d'avoir part à cette œuvre. Mais si je jugeais maintenant les méchants qui sont sur la terre, je ferais ce que *ne fait pas* le Seigneur – bien plus, le contraire même de ce à quoi il prend plaisir. Le Seigneur est occupé maintenant à déployer les merveilles de sa grâce ; et tous ceux qui le comprennent, agiront dans le même esprit. Le terrible tremblement du sixième sceau (v.12) vient apparemment en réponse à la prière des saints qui sont impliqués dans ces scènes, et montre que les pouvoirs persécuteurs du monde recevaient un avant-goût de leur jugement aussi véritablement que les égorgés, au temps du sceau précédent, sont en partie reconnus dans leur droit avant qu'ils héritent le royaume. Leur sang criait, pouvons-nous dire, au Seigneur Sabaoth. Ils ont vécu pour Dieu et sûrement ils ressusciteront ; mais il leur faut attendre. Une autre classe de martyrs doit encore être complétée. « Et il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps, jusqu'à ce que leurs compagnons de servitude, et leurs frères qui devaient être mis à mort comme eux fussent accomplis. » Nous ne trouvons ici aucuns détails sur la mort de ces saints, il nous faut les chercher plus loin dans d'autres parties de ce livre. En attendant, ceux qui ont souffert les premiers jouissent des résultats de la justice et sont reconnus de Dieu ; mais ils doivent attendre qu'une nouvelle classe différente de frères martyrisés qui doivent souffrir à la fin, soit complétée. C'est alors que viendra la vengeance. Il faut que l'iniquité parvienne à son comble avant l'heure du plein jugement de Dieu. Il doit y avoir auparavant un autre et dernier éclat de persécution. Mais remarquez-le aussi, il n'est laissé à personne la perspective d'être transmué sans passer par la mort.

Nous avons établi que les saints célestes (c'est-à-dire les morts en Christ et nous qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur), ont déjà été enlevés de la terre, comme l'avait fait voir le chap 4. – le cinquième chapitre ajoutant ce trait de plus que, tandis qu'ils sont en haut, il y a sur la terre des justes aux prières desquels les saints ressuscités prennent intérêt. Ce qui veut dire que ceux qui sont en haut, nous apparaissent animés de l'esprit d'intercession ; et il n'est rien de plus doux que cette position – rien en quoi nous soyons plus réellement rapprochés de Christ, sauf notre relation immédiate avec Lui-même. L'Église est destinée à avoir ce privilège dans la gloire, comme nous l'avons maintenant dans la grâce à l'égard de tous les hommes (1 Tim. 2) – le privilège de l'intercession pour d'autres qui sont encore dans l'épreuve sur la terre. L'Église prendra le plus profond intérêt à leurs tribulations, à leurs bénédictions et à leurs espérances.

Mais qui sont ceux qui souffrent sur la terre ? Au chapitre 6:9, comme nous l'avons vu, il y a un effroyable massacre des saints. Ils poussent des cris qu'avec saint Jean et par son moyen il nous est permis d'entendre. Ils en appellent à Dieu comme au Maître souverain de toutes choses. « Jusques à quand, ô Maître souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre ? » Évidemment ceci n'est pas le cri d'un chrétien ; je ne dis pas que ce ne sera pas un cri de croyants, mais il sera approprié à leurs circonstances et aux voies de Dieu d'alors. On a des vues si bornées, qu'on s'imagine qu'il n'est pas possible d'être croyant sans être chrétien. Il est vrai que maintenant un croyant est naturellement un chrétien ; les jeunes enfants mêmes connaissent le Père. « Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père ; celui qui confesse le Fils a aussi le Père ». Mais nous devons toujours tirer nos pensées et notre langage de l'Écriture, et non de notre propre imagination. Or, bien qu'Abraham et tous les saints de l'Ancien Testament fussent nés de l'Esprit, ils n'étaient cependant pas chrétiens dans le sens propre du Nouveau Testament ; car un chrétien n'est pas seulement celui qui a la foi en Christ, mais celui à la foi duquel Christ mort et ressuscité a été présenté par Dieu, et qui a, par conséquent, le Saint Esprit pour l'unir à Christ dans le ciel. Mais cela n'était pas et ne pouvait pas être jusqu'à ce que Christ fût venu et eût achevé l'œuvre de la rédemption. Ils étaient sans nul doute régénérés ; car le fait d'être né de nouveau n'implique pas nécessairement que l'œuvre de l'expiation a été préalablement accomplie ; mais cependant c'est dans une position différente que nous avons été introduits par l'œuvre accomplie et par le résultat qu'elle a eu, la présence de l'Esprit durant l'absence de Christ

Ce ne sont donc pas des accents chrétiens que font entendre les âmes qui sont sous l'autel ; elles nous rappellent plutôt la position et les sentiments révélés autrefois. Depuis que le Seigneur Jésus Christ est venu et est monté au ciel, comme le Rejeté maintenant glorifié, les souffrances de Christ comme le juste témoin pour Dieu et l'expression de la *parfaite grâce* envers l'homme, sont, pour ainsi dire, reproduites dans les siens. Le Saint Esprit les met en communion de sentiment avec Christ. Ce qui était auparavant vrai dans une certaine mesure, devenait maintenant la portion des saints. Nul autre que Christ ne pouvait souffrir de la part de Dieu pour le péché. Mais une partie des souffrances, même des souffrances de la croix provenait du fait que Christ y était placé par la malice des hommes ; il y en avait une autre partie, beaucoup plus profonde et qui résultait de ce qu'il était placé là par la grâce de Dieu pour revendiquer les droits de la sainteté et délivrer le pécheur. Dans cette dernière, Il souffrit *pour nous :* dans la première nous pouvons et devons souffrir *avec Lui.* De là, l'apôtre Paul n'hésite pas à dire : « Pour le connaître, Lui… et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort ». Un chrétien peut partager les souffrances de Christ dans le sens d'être rejeté, même jusqu'à la mort. Maintes fois l'apôtre lui-même eut à la lettre cette perspective devant lui. (Voyez 2 Cor. 1:4). Il connaissait la communion des souf-

frances de Christ ; Étienne la connut de même. Tel n'est pas du tout l'esprit de ce cri. Ici, ceux qui souffrent sont sous le profond sentiment de l'injustice dont ils sont l'objet et ils n'invoquent que le jugement de Dieu. Quelle différence quand, au lieu de fuir la prison et le jugement, on se retire en rendant grâces à Dieu plein de joie pour avoir été estimé digne de souffrir la honte pour le nom de Jésus ! Est-ce là ce que nous trouvons ici ? Sans doute le monde agit avec injustice ; mais il y a quelque chose de plus précieux que d'en appeler à Dieu pour qu'il traite le monde comme le monde nous a traités. C'était là ce qui avait lieu lorsque les hommes étaient sous la loi ; et c'est ainsi que le principe de la juste rétribution paraîtra de nouveau au jour millénial, quand ils auront la loi écrite sur leurs cœurs. En tant qu'il s'agit de la justice pratique, de la bénédiction morale de la loi, Dieu l'accomplit maintenant dans les siens. Mais il y a un autre principe qui est développé sous toutes les formes ; car *la grâce de Dieu* va chercher *les perdus.* La mort de Christ est la plus grande manifestation de cette grâce, et le Saint Esprit produit l'esprit de grâce dans le cœur de son peuple. Mais le cri du cinquième sceau est, que le péché soit mis à la charge des oppresseurs et qu'en conséquence la vengeance ait son cours : c'est là la justice, mais non pas la grâce. N'oublions pas cependant, que Dieu ne nous permet pas de faire entendre à notre gré un cri de justice ou un cri de grâce. *Nous* avons toujours tort si, toutes les fois que nous souffrons de la par du monde, chaque coup ne nous pousse pas à demander grâce pour nos persécuteurs. Dans nos rapports de chrétiens à chrétiens, nous sommes en droit, sans doute, de nous attendre les uns de la part des autres à une conduite honnête et juste : il entre dans le caractère d'un chrétien de sentir ce qui est mal et d'apprécier ce qui est bien (Rom. 12). Mais il devrait toujours y avoir puissance pour s'élever au-dessus du mal et lui opposer Christ, qu'il s'agisse soit de discipline à l'égard de ceux de dedans, soit d'intercession en faveur de ceux de dehors. Dieu agit en parfaite grâce, et nous devrions l'imiter dans nos rapports avec le monde. Ici, dans l'Apocalypse, c'est tout autre chose ; Dieu exerce des jugements préparatoires ; et il en résulte, pour les siens, un autre genre de relation, que celle dans laquelle il nous a placés jusqu'à ce qu'il nous prenne à Lui-même. En conséquence, ce que nous y trouvons c'est l'attente juive d'une délivrance, au moyen de la destruction des adversaires par la main de Dieu, et non l'espérance que nourrit le chrétien d'être retiré de la scène et transporté au ciel. Une juste vengeance est invoquée sur les habitants de la terre. Cela n'implique point chez les saints un caractère vindicatif, mais assurément ce n'est pas non plus la grâce pratique. Ils s'attendent donc à ce que Dieu juge, au lieu de soupirer, comme nous ferions, après la venue de Christ pour qu'il nous prenne à Lui. « L'Esprit et l'Épouse disent : Viens. Et que celui qui entend dise : Viens ! »

Remarquez que le mot employé ici pour « Seigneur » n'est pas le terme généralement usité mais le même qui se rencontre en Luc 2:29 ; Actes 4:24 ; Jude 4. Il signifie Seigneur dans le sens de « Maître souverain ». Il est aussi employé en 2 Pierre 2:1 : « Reniant aussi le Maître qui les a achetés ». Nous n'avons pas ici l'intimité dans laquelle nous le connaissons comme « notre Seigneur » ; mais la relation générale d'autorité dans laquelle le Seigneur est le Maître du monde entier – de tous les hommes, soit bons soit mauvais. Il n'est jamais dit que ceux qui connaissent le Seigneur Jésus Christ, par le Saint Esprit, puissent renier le Seigneur qui les a achetés.

Quoi qu'il en soit, à cet appel répondent les cris de douleurs de toute la nature, présentant, sous une forme symbolique, aux yeux du prophète ce qui allait arriver. « Et je vis, lorsqu'il ouvrit le sixième sceau, et il se fit un grand tremblement déterre, et le soleil devint noir comme un sac fait de poil, et la lune devint rouge comme du sang ; et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre comme un figuier, agité par un grand vent, jette loin ses figues tardives. Et le ciel se retira comme un livre roulé, et toute montagne et toute île furent remuées de leur place » (v.12-14). Les cieux sont bouleversés depuis un bout jusqu'à l'autre ; les étoiles tombent, etc, évidemment, à ce qu'il me semble, dans la vision seulement. « Et les rois de la terre, et les grands, et les chiliarques, et les riches, et les forts, et tout esclave et tout homme libre, se cachèrent dans les cavernes et entre les rochers des montagnes Et ils disent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et nous cachez de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau, car le grand jour de sa[16] colère est venue ; et qui peut subsister ? » (v.15-17). Ces jugements imminents jettent dans l'agitation les hommes de toutes les classes Ce n'est pas réellement le grand jour de la colère de l'Agneau ; cependant les hommes le pensent ; ils craignent que le dernier jour ne soit déjà venu. Plusieurs ont cru que ce sceau représente l'épiphanie du Seigneur en jugement à la fin du siècle. C'est ce qui les a amenés à voir dans cette description un récit littéral des changements dans le ciel et sur la terre qui accompagnent ce grand événement. Mais de semblables pensées ne reposent sur aucun fondement solide. En premier lieu, le septième sceau n'est pas encore ouvert, de sorte que ce ne peut être la fin, lors même qu'on adopterait le système d'après lequel les trompettes ne seraient que la répétition des sceaux, sous un autre point de vue. De plus, il n'y a pas un mot faisant allusion à la présence du Seigneur. Il y a un grand tremblement de terre ; mais l'apparition de Jésus est incomparablement plus sérieuse que toute commotion possible dans le monde. La différence est manifeste, si nous comparons ces versets avec le chapitre 19:11-21 de ce livre, et avec 1 Thess 5 ; 2 Thess. 1 ; Luc 17:24-37, etc. Pour ne rien dire de la sixième trompette, sous la septième coupe (que l'on doit sûrement reconnaître comme ne passant pas ayant le sixième sceau), il est un tremblement de terre dont le Saint Esprit parle en termes encore plus expressifs. Cependant nous savons que celui-ci a lieu *avant* le jour du Seigneur ; car tous admettent que les coupes sont versées avant qu'il vienne comme un larron. Et *a fortiori* pourquoi pas le sixième sceau ? Si ces commotions eussent été envoyées sous le septième sceau, la raison aurait pu paraître plus valable : dans l'état des choses, elle n'existe réellement pas.

Il y a aussi cette différence notable entre le sceau qui nous occupe et les passages de Matthieu 24 ; Marc 13, et Luc 21 auxquels quelques-uns voudraient le rattacher, que dans ces derniers il est expressément dit du Fils de

[16] La Vulgate, avec une forte autorité des MSS, lit : leur colère (*ipsorum*, non pas, *ipsius*).

l'homme qu'il est vu venant dans les nuées du ciel avec puissance et grande gloire, et que dans le premier, comme nous l'avons observé, on ne trouve pas trace de ce fait. Nous trouvons dans la description du sceau, que tous les hommes dans leur terreur disent aux montagnes et aux rochers (*ceci* serait-il littéral, après qu'ils avaient été remués de leur place ?) : « Tombez sur nous et nous cachez de devant Celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau ; car le grand jour de sa colère est venu, et qui pourra subsister ! » C'est là une révélation, non pas de ce que Dieu déclare au sujet des temps et des circonstances, mais de l'effroi des hommes et de son effet sur leurs consciences. Prendre ce que Jean dit dans la vision pour autant de réalités physiques qui devaient alors se produire littéralement dans le soleil, la lune, les étoiles et le ciel, serait, je pense, adopter une opinion sans y avoir mûrement réfléchi. Aurait-on besoin et serait-il possible d'invoquer la chute des montagnes et des rochers, si les étoiles tombaient réellement sur la terre ? Les hommes ou le globe lui-même pourraient-ils survivre à un tel choc ? En outre, il est clair que la description fait allusion à des passages de l'Ancien Testament, tels que Ésaïe 13:4 ; Ézéchiel 32:7-8 ; et Joël 2. Or, ce dernier affirme nettement que les signes qui y sont prédits ont lieu *avant* que vienne la grande et terrible journée du Seigneur, et le premier reçut son accomplissement dans le passé, lors de la chute de Babylone, quoiqu'on puisse aussi voir en eux des types d'une catastrophe plus solennelle et plus universelle qui doit avoir lieu à la fin. Tout ceci, à mon avis, prouve d'une manière décisive que le sixième sceau, d'après la place naturelle qu'il occupe dans la prophétie, ne désigne en aucune façon la grande journée du Seigneur, mais fait ressortir, d'abord en figures et puis en langage ordinaire, une terrible révolution qui renverse les institutions existantes et tout l'ordre gouvernemental. Toutes les autorités, souveraines, dépendantes, et subordonnées cessent leurs fonctions. Le choc est universel. Les hommes pensent que la dernière heure est venue ; – ce n'est pas le Seigneur, c'est leur conscience effrayée qui appelle ce moment, le jour de sa colère. Mais quand ce jour-là vient (comme au chapitre 19), ils sont hardis comme des lions. La fréquence même des jugements divins agit sur les cœurs endurcis des hommes, et ainsi, bien que les trompettes n'aient pas encore sonné, et que les jugements doivent devenir de plus en plus intenses, pourtant lorsque le Seigneur vient en personne, au lieu de crier que les montagnes les couvrent, ils sont trouvés combattant contre Lui. Quand leurs consciences étaient moins endurcies, ils s'alarmaient, mais lorsque le grand jour arrive ils sont en rébellion ouverte contre Christ. Ce que c'est que le cœur de l'homme ! et quelle grâce infinie que le Seigneur nous ait amenés, non pas à la pensée de sa colère – bien que je puisse désirer que le Seigneur veuille se servir de ce moyen pour réveiller les âmes – mais quelle grâce de penser qu'il nous a amenés dans la paix, et qu'il veut nous avoir dans la pleine jouissance de nos bénédictions célestes, même lorsque tous ces jugements passent au-dessous de nous ! Être dans la céleste présence de Celui qui exécutera alors ces jugements – telle est notre portion. Le Seigneur nous accorde de marcher en sa grâce maintenant, de ne pas nous laisser entraîner dans l'esprit du monde et de ne pas nous prévaloir de nos droits ! Du moment que les hommes pécheurs commencent à parler de leurs droits, la seule chose à laquelle ils ont droit ; en la présence de Dieu, c'est d'être jugés et perdus. S'il agissait envers nous sur ce pied-là, quand et comment pourrions-nous être sauvés ? Mais Il nous a pardonné toutes nos fautes, et nous a donné la joie de tenir ferme pour ses droits. Le Seigneur nous accorde d'être vrais à l'égard de Lui-même et de sa croix !

Chapitre 7

Le lecteur attentif de l'Apocalypse aura remarqué que ce chapitre ne fait point partie à proprement parler du cours des événements ; c'est-à-dire qu'il ne nous présente ni l'un des sceaux, ni l'une des trompettes, ni l'une des coupes. Les sceaux ne sont pas encore épuisés. Nous en avons eu six au sixième chapitre, et nous en trouvons un septième au chapitre huit. Quel est donc le sens du chapitre 7 ? il constitue un intervalle – une espèce de parenthèse dans la suite de ces événements – qui se rencontre entre le sixième et le septième sceau, sous le sixième il survient une effroyable catastrophe parmi les rois et leurs sujets, les grands et les petits, qui appellent les montagnes et les rochers à tomber sur eux et à les cacher de devant la colère de l'Agneau. Dans leur pensée son jour était arrivé.

D'un autre côté, lorsqu'il ouvre le septième sceau (ch.8), il se fait dans le ciel un silence d'environ une demi-heure : de sorte que l'ensemble du chapitre 7 ne constitue pas un chaînon dans la succession des événements qui se déroulent par anticipation sous les regards de saint Jean. Mais il n'y a pas moins d'ordre et de régularité dans cette interruption apparente du fil de l'histoire que dans la série formellement comptée des jugements, parce que tout ce que Dieu fait est parfait : tous les détails sont établis avec le plus grand soin et la plus grande précision. Une considération qui confirme cela c'est que, lorsque nous arrivons aux sept trompettes, nous trouvons la sixième au chapitre 9, tandis que la septième n'apparaît qu'au chapitre 11, vers. 15 ; de sorte que tout le chapitre 10, et la plus grande partie du chapitre 11 forment une grande parenthèse où des événements sont révélés, d'une manière tout à fait semblable à ce que nous avons ici. Pour moi, c'est même plus remarquable encore dans les trompettes. Il est dit en effet au chapitre 9:12 : « Le premier malheur est passé ; voici, il arrive encore deux malheurs », etc, et nous avons alors le sixième ange sonnant de la trompette et la description des cavaliers de l'Euphrate. Mais ce n'est qu'au chapitre 11:14, que nous lisons « le second malheur est passé », paroles qui se rapportent évidemment aux cavaliers de l'Euphrate mentionnés auparavant dans le chapitre 9. De sorte que tout ce qui est relatif à l'ange puissant, qui descend du ciel, au petit livre que le voyant devait prendre et dévorer, au temple et aux adorateurs qu'il devait mesurer, ainsi qu'à la cour, et à la cité abandonnées pendant quarante-deux mois, et aux deux témoins, à leur témoignage, à leur mort, à leur résurrection et à leur ascension, etc. ; – tout cela fait partie de ce remarquable épisode. Par conséquent, de même qu'il existe une parenthèse entre le sixième et le

septième sceau, il en existe une parfaitement correspondante entre la sixième et la septième trompette ; et de plus, les coupes nous présentent quelque chose de tout à fait analogue. Si vous regardez à la sixième coupe (ch.16:12), vous verrez qu'il y a une interruption entre elle et la septième. Premièrement, l'eau du grand fleuve Euphrate tarit afin que la voie des rois qui viennent du soleil levant fût préparée. Et ensuite nous trouvons un sujet tout différent. « Je vis sortir de la bouche du dragon trois esprits immondes », etc. – « ce sont des esprits de démons ; » et puis, quelque chose encore de différent de cela, « voici, je viens comme un larron. Bienheureux est celui qui veille », etc. C'est là une courte mais remarquable parenthèse qui à la fois rend compte du mal et annonce la venue du Seigneur pour le juger. Je n'y fais allusion ici que pour faire voir qu'il n'y a rien dans la Parole de Dieu, et particulièrement dans ce livre-ci, qui ne s'y trouve à dessein et avec une portée bien précise.

Si vous prenez l'Apocalypse, il se peut qu'à première vue elle ne vous semble qu'un labyrinthe embrouillé ; mais elle n'est nullement cela, et une pareille impression ne provient que d'une précipitation ignorante, ou d'une incapacité de discernement. Le fait est qu'on apporte à l'étude du livre certains sentiments ou certaines vues, au lieu d'attendre dans le désir de savoir quelles sont les pensées de Dieu et ce qu'il dit dans ses pages. Mais nous prenons pour la parole de Dieu le terrain le plus élevé, et nous maintenons que ce n'est que par l'efficacité du Saint Esprit que l'on peut comprendre quelque partie que ce soit de cette parole. Or, qu'il s'agisse de l'âme d'un homme, de son salut et de ses espérances, de sa marche pratique soit comme individu, soit comme faisant partie d'un corps, de ses voies dans l'Église ou dans le monde, de son besoin d'instruction touchant le culte et le service de Dieu, ou même touchant ses devoirs dans les diverses relations qu'il soutient sur la terre quelles qu'elles soient, il existe une lumière divine pour tous les pas du chemin, et la seule raison par laquelle nous ne la voyons pas tous, c'est parce que nous n'avons pas l'œil simple que donne la foi. C'est la foi qui obtient la bénédiction, et je crois que de même que cette parole est toujours vraie : « Qu'il te soit fait selon que tu as cru », il y a aussi aveuglement selon la mesure d'incrédulité. Le Seigneur accorde toujours la bénédiction sur laquelle la foi compte de sa part ; l'incrédulité trouve inévitablement la stérilité qu'elle mérite.

Mais revenons à notre sujet. Longtemps j'avais été arrêté par la difficulté que présentaient le scellement d'un corps de juifs élus et la vision d'une innombrable foule de Gentils sauvés, lorsque leur bénédiction arrive seulement dans une portion plus avancée du livre. Mais du moment que j'ai appris que tout cela était une parenthèse et que l'époque où le résidu scellé d'Israël et les Gentils sauvés entrent réellement dans l'action et prennent leur place sur la scène, était une tout autre chose, cette difficulté a disparu. Pendant que les jugements continuent, Dieu permet pour notre consolation que le rideau soit ôté, s'écarte un petit moment, et nous voyons qu'ils sont tous en sûreté sous ses yeux et prêts à être manifestés au temps convenable. Mais pour ce qui est de savoir *quand* ils viennent publiquement en vue, c'est une autre question. Le chapitre 14 fait mention d'un corps de 144 000 dont l'Agneau est le centre, et qui se tiennent avec Lui sur la montagne de Sion, ayant son nom et le nom de son Père écrits sur leurs fronts. Ce corps est évidemment analogue à celui que nous avons ici, quoiqu'il ne soit pas le même ; et peut-être pouvons-nous aussi comparer, mais non pas identifier, les « nations » dont il est parlé en Apocalyse 21:24, 26, avec la foule innombrable de Gentils que nous présente notre chapitre. Leur ressemblance avec les brebis de Matt. 25 est plus frappante encore, parce que celles-ci ne sont pas simplement les Gentils bénis du jour millénial, mais ils avaient soutenu l'épreuve durant le douloureux intervalle qui l'avait précédé. Et remarquez que dans ce passage les brebis sont distinguées des frères du Roi dont la position est encore plus rapprochée de Lui-même – les saints Juifs auxquels, après l'enlèvement de l'Église au ciel, sera confié l'évangile du royaume qui doit être prêché dans tout le monde comme un témoignage à toutes les nations avant que la fin arrive. Ainsi, en Matt. 25:31-46, les frères Israélites du Roi, immédiatement avant la fin, servent à éprouver les Gentils qui à son apparition sont mandés devant son trône et distingués les uns des autres comme bénis ou maudits, selon que la conduite qu'ils ont tenue envers les messagers qui annonçaient l'approche du royaume, au temps de leur douloureux témoignage, a prouvé leur foi ou leur incrédulité Dans les jours de paix du Millénium il sera né des millions de Gentils pour lesquels sera fatale la mise en liberté de Satan hors de sa prison à son terme. Nous avons donc simplement dans ce chapitre deux scènes remarquables, rattachées l'une à l'autre par le sens qu'elles ont sinon quant à l'époque où elles ont lieu, en dehors de la marche régulière des choses. L'Esprit de Dieu interrompt pour le moment la description qu'il faisait des jugements divins dans leur ordre historique, et nous montre que Dieu a en réserve de la miséricorde même dans le jour de détresse qui vient. Israël se trouvera dans des circonstances terribles : « Jérusalem recevra de la main de l'Éternel le double pour tous ses péchés. » Comme elle a été ardente dans sa haine contre le Seigneur, ainsi entend-il que sa colère soit doublement répandue sur la ville coupable. Nous avons vu passer sous nos yeux les jugements qui commencent d'abord par des événements comparativement ordinaires, tels que l'apparition d'un grand conquérant, des meurtres sur une grande échelle, la famine, les plaies mortelles de Dieu (la mort ayant trait au corps et le Hadès à l'âme) ; puis un éclat impitoyable de persécution contre le peuple de Dieu ; ensuite une effroyable convulsion universelle embrassant le ciel, la terre et la mer, sujet de la plus vive alarme et de la plus grande épouvante parmi les hommes qui pensent que le jour de la colère de l'Agneau est venu. Mais ce jour n'était pas encore venu en ce moment. Lorsqu'il sera arrivé, le Seigneur exécutera en personne le jugement sur les morts et sur les vivants Mais ici c'est une terreur panique qui s'empare des hommes et leur fait redouter le jour du jugement. Et les rois de la terre et les grands, et les chiliarques, et les riches, et les forts, et tout esclave et tout homme libres furent dans la dernière consternation.

Mais ici le Seigneur s'arrête, et nous prend à part pour un temps, afin de nous montrer ce que sa miséricorde va faire. « Et après ces choses je vis quatre anges – retenant les quatre vents de la terre. » Pour le moment un frein est mis à leur impétuosité. « Et je vis un autre ange montant du soleil levant, ayant le sceau du Dieu vivant ; et il

cria à haute voix aux quatre anges, auxquels il avait été donné de nuire à la terre et à la mer, disant : Ne nuisez pas à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons scellé les esclaves de notre Dieu sur leurs fronts » (v.2, 3.) Quelques-uns se sont imaginé que l'ange qui a le sceau est Christ, en partie parce qu'on prétend que l'œuvre dont il s'agit consiste dans la communication du Saint Esprit, sceau de la rédemption. Pour moi tout cela est plus que douteux. Le Seigneur ne prend jamais la forme et le titre d'un ange, que lorsque nous arrivons à la série des trompettes. Que nous regardions aux sceaux, ou à la parenthèse qui se trouve entre les deux derniers, Il est invariablement comme *l'Agneau,* partout où il est question certainement de Lui. Ensuite, cet ange *monte* du soleil levant. Je puis sans difficulté appliquer un tel mouvement aux anges assujettis au Fils de l'homme, qui montent et qui descendent pour faire son bon plaisir : mais lorsque le Seigneur apparaît sous la forme angélique, ou bien c'est dans son service de Souverain sacrificateur avec l'encensoir d'or, ou Il *descend* en proclamant son empire et avec des signes de sa puissance tels qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. Dans la scène décrite ici, il n'est rien dit qui révèle sans équivoque sa gloire propre. On a beaucoup insisté sur la phrase « jusqu'à ce que *nous* ayons scellé », comme si elle renfermait une allusion à la pluralité des personnes dans la Divinité, ainsi qu'en Genèse 1:26 » Je suis surpris qu'on n'ait pas observé que le reste de la phrase était incompatible avec un sens pareil. Le Père, le Fils et le Saint Esprit (car tel dans ce cas serait le sens), diraient-ils, « jusqu'à ce que nous ayons scellé les esclaves de *notre Dieu.* » Cette idée est absolument sans fondement aucun. Un pareil langage, lors même qu'on le mettrait dans la bouche du Seigneur exclusivement, ne semblerait pas en harmonie avec sa dignité. Il enseigne ses disciples à dire « notre Père », mais il ne le dit pas avec eux ; et quand il les associe avec Lui-même comme ressuscité des morts, l'expression dont il se sert même alors, c'est : « *Mon* Père est votre Père ; *mon* Dieu est votre Dieu ; » – ce n'est jamais *notre* Dieu.

Le sens est donc que, avant que les jugements divers frappent la création, Dieu se sera préparé un certain peuple pour Lui-même. Ce sont des personnes scellées du sceau du Dieu vivant, c'est-à-dire qu'elles sont revêtues d'un caractère en tant que mises à part pour Dieu. Caïn fut revêtu par Jéhovah d'une marque bien différente : elle avait pour but de le mettre à l'abri du jugement de l'homme. Ici aussi le sceau peut impliquer l'idée de protection. Dans tous les cas, ces hommes sont scellés sur leurs fronts, ce qui, naturellement, ne signifie pas une marque physique, mais le fait que Dieu les met à part pour lui-même, et je suppose d'une manière publique. Qui sont les scellés ? Un résidu déterminé de son ancien peuple.

Ainsi, nous voyons les anges retenir les jugements qui vont tomber sur la création, et le sceau de Dieu est mis sur un certain nombre de personnes choisies du milieu d'Israël. Dieu aura des élus d'entre ce peuple, mais ce sera une élection personnelle et individuelle, et non pas simplement une élection nationale, comme jadis. Lorsque David entreprit de faire le dénombrement du peuple, ce fut un péché présomptueux ; mais ici c'est Dieu qui, dans sa grâce, prend pour lui-même un ensemble complet des tribus d'Israël. Le nombre 144 000 est un nombre régulier et complet, quoiqu'il soit un nombre mystique ayant trait, je suppose, à l'usage que Dieu veut faire ici-bas de la nation privilégiée. Le nombre douze implique toujours l'idée de quelque chose de parfait en vue de l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, en tant que confiée à l'administration de l'homme. On peut voir cela dans les douze tribus d'Israël, les douze patriarches, les douze apôtres, et même dans les douze portes et les douze fondements de la nouvelle Jérusalem. C'est un nombre parfait dans les choses du ressort de l'administration de l'homme. De là vient que, lorsque la nation d'Israël doit être introduite de nouveau, nous trouvons employé par le Saint Esprit le multiple de douze et exprimé par des mille : le plein résultat pour ce qui concerne Israël, de l'administration que Dieu confiera à l'homme.

Une question importante a été soulevée ici : on a demandé si les tribus d'Israël devaient être prises dans le sens littéral ou dans un sens mystique. On fait valoir en faveur du dernier que la toute première vision, celle des chandeliers, image empruntée au sanctuaire juif, ainsi que les allusions renfermées dans les sept épîtres qui suivent, mais plus particulièrement dans le chapitre 3:12, comparé avec le chapitre 21:12, conservent le sens chrétien tout le long du livre. Mais raisonner ainsi, n'est-ce pas méconnaître le fait que l'application de symboles juifs aux Églises, pendant qu'elles sont expressément mentionnées comme se trouvant ici-bas, et d'autres encore à l'Église, soit glorifiée en haut, ou suivant Christ, lorsqu'il vient du ciel au jour du Seigneur, est entièrement distincte de la question, si certains symboles, pris d'Israël, ne peuvent pas s'appliquer aussi à une classe différente de témoins sur la terre entre ces deux termes ? La véritable question consiste dans l'intervalle entre le moment où il n'est plus fait mention des églises et celui où l'Épouse apparaît en gloire, avec l'Époux. Il suffit de bien poser la question pour montrer le manque complet de force de l'argument dans son application, non pas à Apocalyse 2:3, ni à Apocalyse 21:12, où en général nous sommes tous d'accord, mais aux visions prophétiques à partir du chapitre 6.

Eu outre, il est accordé par le plus intelligent de l'école historique que, vers la fin du siècle, les Juifs seront convertis et se mettront à la tête dans le chant de louange que les saints terrestres feront retentir en ce temps. Il se peut que cela soit placé trop tard dans le livre et appuyé sur la faible preuve de la rencontre du mot *Hébreu* « Alléluia » en Apocalyse 19:3 : le fait n'en est pas moins admis – celui d'une prophétie apocalyptique de ce qui doit arriver avant l'apparition du Seigneur. Et qui plus est, une portion considérable de la même école, représentée par un de ses ouvrages les plus populaires (dissertations sur les prophéties de l'Évêque Newton, tome I, pages 578-579), prend les tribus d'Israël dans leur portée naturelle, historique, et applique la prophétie qui nous occupe à la vaste affluence des Juifs convertis qui se trouva sous le règne de Constantin. De fait, le premier écrivain chrétien qui fasse allusion à ce chapitre, Irénée, le pieux Évêque de Lyon, explique sans hésitation l'omission de Dan de manière à prouver qu'il pensait que c'étaient bien les tribus d'Israël qu'il désignait réellement. C'est le

même langage que tient aussi Victorien dans un passage au moins du commentaire le plus ancien qui existe sur l'Apocalypse. D'autres commencèrent bientôt de tourner vers la méthode allégorique, jusqu'à ce qu'à la fin la théorie anti-judaïque devînt de beaucoup la plus générale.

Mais il peut être bon de signaler rapidement les raisons alléguées par l'un des plus habiles défenseurs de l'école mystique, Vitringa. D'abord, il prétend que s'il faut prendre les noms dans le sens littéral, il doit en être de même pour le nombre. Mais cela s'en suit-il ? Et s'il le fallait, où serait l'obstacle ? Celui qui au jour d'Élie s'était réservé 7 000 *peut* bien sceller 144 000 d'Israël à une époque future. Mais je ne vois pas la nécessité de cela. Il n'y a pas de difficulté, sauf pour un esprit fasciné par l'amour d'une simplification excessive, à prendre les personnes dans le sens littéral et leur nombre dans le sens symbolique. On ne nie point que les symboles existent, ni qu'ils aient un sens déterminé, mais c'est contraire à tous les faits d'attendre une harmonie de couleurs dans toutes les parties. De plus, que faudrait-il entendre par un Ruben, un Gad, un Aser mystiques ? Personne, que je sache, ne prétend attribuer à ces noms une signification distincte, à moins que ce ne soit quelque esprit entièrement livré aux caprices de son imagination. Ensuite, si c'est dans ce sens qu'il faille les prendre, on peut s'attendre à ce que chacun d'eux ait sa signification, et on la cherche en vain chez ceux qui plaident avec le plus d'ardeur en faveur de l'idée générale. On met encore en avant que par les scellés il faut entendre les élus de Dieu, qui doivent être garantis d'une calamité d'ailleurs universelle ; et qui peut assurer que ce ne sont que des Juifs ? Mais qui affirme qu'il n'y a pas d'autres élus que ceux-là ? Nous allons voir que la portée de la prophétie et le contexte font entendre le contraire. Ce qu'il y a de faux, c'est donc, non pas de prétendre que les milliers scellés sont pris des tribus d'Israël seulement, mais de prétendre qu'il n'y aura pas d'autres saints que ceux-là. En troisième lieu, l'omission de Dan semble présenter une difficulté pour le moins aussi grande dans l'hypothèse mystique que dans l'interprétation littérale. Dans la bénédiction de Moïse (Deut. 33), Siméon est laissé de côté. Faut-il donc prendre cette liste des tribus d'une manière allégorique ? En quatrième lieu, le passage parallèle allégué (Apoc. 14:1) ne prouve en aucune manière qu'il ne s'agit pas des tribus d'Israël prises à la lettre. Les 144 000 du chapitre 14 sont des saints existants sur la terre peu avant la catastrophe finale, et en contraste avec ceux qui sont souillés par Babylone et tenus asservis par la Bête. Mais qu'ils soient l'Église plutôt qu'un résidu de Juifs pieux associés dans la pensée de l'Esprit avec Christ qui a souffert, mais qui est maintenant exalté, c'est ce que les écrivains de cette trempe n'ont même jamais bien considéré, et beaucoup moins encore l'ont-ils établi d'une façon ou de l'autre.

D'un autre côté, je comprends que la distinction des tribus est incompatible avec tout autre sens que le sens littéral. Puis encore la distinction entre les scellés d'Israël et la multitude innombrable de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, est aussi évidente, aussi positive qu'il est possible de l'exprimer par des mots. De sorte que si on l'examine de près, la théorie mystique ne peut échapper au reproche d'absurdité ; car elle identifie les Israélites scellés avec les Gentils qui ont des palmes en leurs mains, nonobstant le contraste manifeste et formel dans lesquels le chapitre les place. Cela vient de ce qu'on ne veut voir dans la multitude Gentille que la réunion de toutes les générations successives des élus d'entre les tribus d'Israël. Pour ce qui concerne les scellés, on ne trouve rien qui suggère l'idée qu'il y a succession parmi eux : l'ordre de suspendre l'action des quatre vents, jusqu'à ce que les élus fussent scellés, implique même le contraire. C'était une heure précise limitée, de même qu'il s'agissait d'une classe spéciale de personnes. Mais ce qui tranche la question, c'est que les Gentils porteurs de palmes (c'est-à-dire, selon quelques-uns, *l'Église chrétienne dans sa plénitude céleste),* sont tous décrits comme venant de la *grande tribulation* – tribulation que même ils considèrent comme ayant suivi les jours de Constantin. Ainsi, à mon avis, tout concourt à prouver avec force que les scellés de notre chapitre sont à la lettre Israélites ; – ils ne sont pas seulement d'Israël, mais ils sont Israël, l'Israël de Dieu, de même que l'interprétation mystique de la première partie du chapitre, avec l'interprétation littérale du reste, conduit ses défenseurs aux conséquences les plus grossières ; là on la suit systématiquement.

Quant aux tribus dont il est fait mention, il y a un point particulier sur lequel je ne puis dire que peu de chose. On y trouve les fils des diverses femmes de Jacob : d'abord les deux fils de Léa, Juda et Ruben ; puis ceux de Zilpa, servante de Léa, Gad et Aser ; ensuite Nephthali, le fils de la servante de Bilha, et à la place de Dan, son autre fils, est substitué Manassé, premier-né de Joseph. Viennent ensuite les quatre fils de Léa, Siméon, Lévi, Issachar et Zabulon, et enfin les fils de Rachel, Joseph et Benjamin, Évidemment les fils sont placés d'après leurs différentes mères, les enfants des servantes étant entremêlés avec ceux des femmes libres. Dan, qui avait été le plus en évidence pour l'idolâtrie, est omis, et à la place d'Éphraïm, le plus jeune fils de Joseph, nous trouvons Joseph lui-même. Ce sont les appelés d'Israël que nous avons ici ; mais les tribus sont comptées et disposées dans un ordre particulier. Ce n'est plus l'ordre selon la nature, celui de la naissance, qui est suivi, mais il semble que Dieu fait entendre qu'il voulait en faire aussi un peuple spirituel, marqué de son sceau. Ce seront de vrais Israélites en qui véritablement il n'est point de fraude. Dan n'est pas non plus déshérité à la fin. (Éz. 48:1, 32.) Mais il y a autre chose. Dieu va aussi sauver une multitude de Gentils, et ici il n'est point indiqué de nombre : pensée bien délicieuse par son ampleur ; car quoique Dieu en tire maintenant un peuple pour son nom, néanmoins quand nous pensons aux multitudes qui sont plongées dans les ténèbres, aux myriades de myriades qui vivent dans les contrées païennes, et que nous nous disons que dans leur sein il se trouve tout au plus çà et là une poignée d'hommes ayant la connaissance de Dieu, quel sujet de réflexions pénibles et humiliantes n'est-ce pas pour nos cœurs ? Mais n'est-ce pas remarquable que lorsque Dieu va nous montrer l'accroissement de la méchanceté, tant du Juif que du Gentil, et que ses jugements sont sur le point d'éclater, nous trouvons que cette multitude est comptée avec le plus grand soin en Israël et que Dieu n'oublie pas les pauvres Gentils ? Il se peut qu'ils ne soient pas placés dans la même position élevée que les Israélites, mais néanmoins Dieu les bénira d'une manière mer-

veilleuse. Mais le prophète qui venait de reconnaître les élus scellés d'Israël et en avait entendu le nombre doit recourir à un des anciens pour apprendre quels sont ceux dont se compose cette multitude innombrable. Ils étaient pour Jean une foule nouvelle, inconnue parmi les bienheureux. S'ils eussent été scellés sur leurs fronts, peut-on croire que leur vue eût semblé après cela aussi étrange ?

La multitude dont il s'agit ici est distincte de l'Église, si même elle ne fait pas contraste avec elle, et voici comment nous savons cela clairement. Les anciens représentent les saints célestes comme chefs de la sacrificature. Or, Dieu pourrait bien employer deux symboles différents pour représenter le même corps, comme par exemple les vierges sages et les bons et fidèles serviteurs en Matthieu 25 sont successivement des figures des saints célestes ; mais notre passage donne la multitude Gentille et les anciens comme des *sociétés distinctes comprises dans la même scène.* En outre, les anciens font une chose et la multitude en fait une autre. Et par-dessus tout, remarquez que la manière dont Dieu parle de cette multitude la distingue totalement, soit de l'Église de Dieu, soit des saints de l'Ancien Testament. Voici, en effet, ce que nous lisons au verset 14 : « Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation. » Je comprendrais naturellement que l'ensemble de cette dispensation fut appelé, d'une manière figurée, un temps de tribulation et même de grande tribulation ; mais ici il n'est pas dit simplement : « Ce sont ceux qui sont venus d'une grande tribulation », mais « de *la grande tribulation. »* Il n'est pas possible d'étendre « *la grande tribulation »* à tout le temps qui s'est écoulé entre la première et la seconde venue du Seigneur. Même les interprètes protestants, qui se tiennent à un sens vague, en font eux-mêmes une tribulation spéciale, mais ils l'appliquent, comme c'est tout naturel chez eux, aux terribles persécutions de la papauté. Le texte signale un temps particulier de détresse, et nous apprenons d'ailleurs qu'il est encore à venir ; et c'est précisément ce temps-là que comprend la partie centrale de l'Apocalypse, ce temps dont surtout elle traite. Il était dit dans l'Épître à Thyatire : « Voici, je la jette sur un lit, et ceux qui commettent adultère avec elle dans une *grande affliction,* s'ils ne se repentent de ses œuvres. » Je soupçonne fort que cette grande tribulation doit s'accomplir maintenant. La scène de l'Église est close, la grande tribulation vient avec rapidité, et ceux qui avaient fait profession de christianisme, mais qui étaient retournés à l'idolâtrie, y seraient jetés avec d'autres. Ce que Dieu nous fait voir ici, c'est donc une multitude de *Gentils sauvés ;* il ne s'agit point des Juifs, car nous les avons eus juste avant, et ce n'est pas non plus les chrétiens, car ils seront alors dans le Ciel. C'est un corps de Gentils, appelés après l'enlèvement de l'Église ; ils doivent se trouver dans la grande tribulation, mais ils y seront préservés.

Il est parlé de la grande tribulation dans plusieurs parties de la parole de Dieu. Jérémie la nomme en rapport avec les Juifs. (Jér. 30:6.) « Hélas ! que cette journée-là est grande. Il n'y en a point eu de semblable, et elle sera un temps de détresse à Jacob, mais il en sera pourtant délivré. » Il doit y avoir un temps d'angoisse excessive, qui se termine par le jour du Seigneur, et Jacob doit en être délivré, de sorte que vous avez là la détresse du Juif ainsi que sa délivrance. Mais c'est encore plus explicite en Daniel. (Dan. 12.) L'ange parle du propre peuple de Daniel, des Juifs. « En ce temps-là…, et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a point eu depuis qu'il y a eu des nations jusqu'à ce temps-là, et en ce temps-là, ton peuple, c'est à savoir quiconque sera trouvé dans le livre, échappera. » C'est là « le temps de la détresse de Jacob, mais il en sera délivré. » C'est évidemment une contrepartie manifeste des paroles de Jérémie. J'en conclus qu'il doit y avoir une période future de « détresse, telle qu'il n'y en a jamais eu », et qui précédera immédiatement la délivrance du peuple de Jacob, comme il en est parlé dans ces prophéties.

En Matthieu 24, le Seigneur lui-même y fait allusion. « Car alors il y aura une grande affliction, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais. » Évidemment c'est la même période que nous avons là, le Seigneur citant le passage même de Daniel, il est de toute clarté qu'il ne parle que des Juifs, parce qu'ils sont supposés être en rapport avec le Temple, et qu'ils sont exhortés à prier pour que leur fuite n'arrive pas en un jour de Sabbat, cas où ils ne pourraient aller plus loin que le chemin d'un Sabbat, non plus qu'en hiver. Dans l'un et l'autre cas, leur fuite rencontrerait un obstacle, soit du côté de Dieu, soit dans les circonstances de la saison. La même allusion se trouve en Marc, mais, Luc semble parler d'une manière plus générale. Quelles sont donc les personnes qui doivent se trouver sur la scène de la tribulation ? D'abord il y aura des Juifs dont il est parlé dans les prophètes et les évangiles, objet des soins de Dieu qui agira avec amour à l'égard d'un résidu d'Israël et le délivrera de sa détresse. Puis Apocalyse 7:9, nous apprend qu'il doit aussi y avoir une multitude de Gentils. Mais ni l'une ni l'autre de ces deux catégories ne sont l'Église,

Nous ne voyons jamais Dieu s'occuper ainsi dans ses voies du Juif et du Gentil comme tels et en même temps former l'Église, car alors il y aurait dans le même temps, sur la terre, au moins deux, sinon trois objets – non seulement différents, mais opposés – de l'affection particulière de Dieu, et avec lesquels il agirait sur des principes et dans des buts différents. Supposez qu'il y eût deux personnes que le Seigneur s'occupât de rapprocher de lui : s'il s'agissait du Juif, Dieu reconnaîtrait un temple, une sacrificature et un culte terrestres. Quand il était sur la terre, le Seigneur reconnaissait les Juifs comme tels, et il fera de même, d'une manière plus bénie encore, dans le jour qui approche. Mais aussi longtemps qu'il s'occupe de la formation de l'Église, l'ordre juif cesse d'avoir des droits. À supposer donc que Dieu bénît les Juifs comme Juifs, et qu'en même temps il fût occupé à former l'Église sur la terre, si deux personnes se convertissaient, l'une dirait : je dois encore avoir mon sacrificateur et aller au temple, tandis que l'autre s'écrierait : il n'y a pas d'autre sacrificateur que Christ, et c'est dans le ciel qu'est le temple. Voyez la confusion qui résulterait du fait que Dieu reconnaîtrait dans le même temps ici-bas un peuple terrestre et un peuple céleste. En ce temps de tribulation, où le Seigneur reconnaîtra en un certain sens le Juif, c'est-à-dire le résidu fidèle, l'Église ne sera plus sur la scène. Les objets de la délivrance seront des Juifs élus et des Gentils élus, parfaitement distincts les uns des autres, et non l'Église de Dieu dans laquelle ils sont unis, et

où toutes les distinctions disparaissent. Nous avons vu dans les chapitre 4:5, la preuve directe que l'enlèvement de l'Église a eu lieu alors. Ici nous en trouvons une démonstration indirecte dans le fait de Juifs scellés et de Gentils sauvés, et dans l'expresse distinction de ces derniers, des anciens ou des saints célestes. Les Juifs scellés comprenaient les élus d'entre toutes les tribus d'Israël, excepté là où il se trouvait une flétrissure particulière comme dans le cas de Dan. Mais du moment que les Juifs reparaissent, Dieu regarde aussi vers les nations, quoique séparément d'Israël, parce qu'ayant déjà visité le Gentil dans sa miséricorde, Il ne la lui retirera jamais. C'est pourquoi, comme Il parle ici de miséricorde à une plénitude d'Israël, il y a aussi le salut pour une multitude de toute nation, de toute tribu, de toute langue et de tout peuple. Nous avons vu en Thyatire que si les coupables chrétiens de profession continuaient dans leur péché avec Jésabel, ils seraient abandonnés et auraient à passer par la grande tribulation. Ici nous trouvons la grande tribulation arrivée, et non seulement les Israélites sont scellés ; mais une multitude de Gentils en sont délivrés. L'Ancien Testament ne parle pas de délivrance de Gentils, il ne parle sous ce rapport que des Juifs. Cependant Dieu a envoyé le salut aux Gentils, et de là vient que la délivrance Gentille est aussi prééminente dans la prophétie du Nouveau Testament que l'est dans l'Ancien la délivrance juive. Dieu fait voir qu'il y a à sauver dans les derniers jours une immense multitude de Gentils. Mais en sera-t-il ainsi dans ces contrées où la lumière de l'évangile a brillé et a été méprisée ? « Ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Et à cause de cela Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice. » (2 Thess. 2:10-12.) Dieu visitera ceux qui n'ont pas joui de ce témoignage, les peuples en dehors de la chrétienté auxquels Christ n'a pas été présenté comme il faut. L'Église a entièrement manqué à ce que Dieu attend de nous. Il appelait l'Église à prendre la croix et suivre Christ ; mais dans la pratique, l'Église a laissé la croix et suivi le monde. Tout cela a endurci les païens, qui trouvent que l'Église ne porte pas les fruits qui conviennent à la grâce et à la vérité que nous professons avoir trouvées en Christ. Mais Dieu, dans la plénitude de sa miséricorde, ira vers ces peuples de dehors. Ma pensée est donc que ces mêmes pays, qui se seront donnés comme le centre d'où jaillit la lumière, seront plongés alors dans l'idolâtrie de l'Antichrist, tandis que ceux qui auront été dans les ténèbres se montreront dans la lumière. Ce sera seulement une seconde fois l'histoire de la Galilée des nations, lorsque Jérusalem méprisa et perdit le Fils de Dieu – hélas ! jusques à quand ?

Le résultat béni de cela nous apparaît ici dans cette multitude innombrable de toutes nations, de toutes tribus, de tous peuples et de toutes langues, qui se tiennent devant le trône[17] et devant l'Agneau. Leurs robes sont les robes de justice[18] et leurs palmes sont les palmes de la victoire ; mais ils ne chantent pas le cantique nouveau. Rien dans cette scène ne rappelle le ton élevé et triomphant du chapitre 5 ; pas d'intercession pour d'autres, pas un mot du privilège d'être faits rois et sacrificateurs pour Dieu. Ils *crient* à haute voix : « Le salut est de notre Dieu qui est assis sur le trône et de l'Agneau. » Ce sont des personnes sauvées ; mais dans ce qu'elles célèbrent, elles s'arrêtent au titre que Dieu prend sur le trône, et à l'Agneau ; elles ne vont point au-delà. Or, Dieu n'est pas assis maintenant sur le trône décrit dans ce passage : du moins ce n'est pas ainsi qu'il se révèle pendant que l'Église est sur la terre. Il y prendra bientôt sa place, comme quelqu'un qui va procéder à des jugements ; et la grande idée qui me paraît présentée ici, c'est que quoique ce soit un temps de colère et d'action judiciaire préparatoires, Dieu montre une miséricorde signalée, même envers les Gentils. Le verset 13 nous présente les anciens considérant cette scène. Comment pourraient-ils se contempler eux-mêmes ? Tel cependant doit être le cas, si on suppose que les anciens et l'innombrable multitude figurent également l'Église. Ce sont des catégories distinctes. Si les anciens sont l'Église, la multitude ne l'est point ; et si la multitude l'est, alors les anciens ne sauraient l'être. Je puis bien comprendre qu'un homme se soit fait peindre avec un costume à une époque, et dans un costume différent à une autre. Mais il n'est pas possible que le portrait d'un homme le représente revêtu, dans le même moment, de deux costumes différents destinés à le montrer dans des caractères distincts et remplissant en même temps des fonctions opposées.

[17] La vision n'implique pas que ces personnes doivent se trouver dans le ciel plutôt que sur la terre quand le royaume s'établit. L'expression « devant le trône et devant l'Agneau » a une portée plutôt morale que locale. (Comp. Apoc. 11:4 ; 14:3.) Elle exprime simplement la place où le prophète les voit dans la pensée de Dieu. La description par laquelle le chapitre se termine donne l'idée de personnes délivrées d'amères souffrances, et désormais à l'abri pour toujours. Sans aucun doute ce sera pour elles une inexprimable bénédiction ; mais rien de ce qu'elles disent ne s'élève à la hauteur de la joie et de l'intelligence qui se montrent dans les anciens, et il n'est dit non plus absolument rien à leur sujet qui les mette sur un même niveau avec eux. On ne les voit jamais avec des couronnes ni assises sur des trônes comme les vingt-quatre. Elles sont en relation avec Dieu quand il n'est plus envisagé comme assis sur un trône de grâce, aspect sous lequel nous le connaissons maintenant, mais comme sur un trône d'où procèdent des jugements. Tout cela est en harmonie avec l'intervalle d'une action de Dieu en gouvernement qui précède le millénium auquel elle sert comme d'introduction.

[18] On a cherché à établir un contraste entre ces Gentils d'Apocalypse 7 et notre position propre en Apocalypse 1:5, 6, en insistant sur la différence des déclarations, qu'ils ont lavé leurs robes, et qu'Il nous a lavés. Mais des rapprochements semblables mènent souvent à de graves erreurs, comme c'est le cas certainement de celui-ci. Je désire en conséquence déclarer d'une manière explicite mes convictions personnelles (auxquelles sans doute l'auteur à qui je fais allusion se joindrait cordialement), que le salut de tous les sauvés de tous les temps dépend de l'œuvre de Christ, et que l'Esprit l'applique seul efficacement à toute âme. La question réelle, c'est celle de la diversité des voies de Dieu et de ses dispositions souveraines parmi les sauvés. À mon avis, l'Écriture est parfaitement claire sur tout cela, si on voulait abandonner toute idée préconçue et s'attendre à Dieu pour la réponse à cette question.

Dans l'Église de Dieu dont l'appel a cours actuellement, il n'y a ni Juif ni Gentil. Du moment que vous trouvez la distinction entre eux gardée, il ne saurait y avoir l'Église. Partout où vous séparez le Juif du Gentil vous êtes hors du principe de l'Église. Avant la mort et la résurrection de Christ, Dieu n'était pas occupé à former du Juif et du Gentil un seul corps. Aussi, quand le Seigneur Jésus était sur la terre, allait-il jusqu'à défendre à ses disciples d'aller vers les Gentils, ou même d'entrer dans les villes samaritaines. Mais quand le moment fut venu où il allait former l'Église, Lui, le commencement, le premier-né d'entre les morts, il leur commanda d'aller partout et de prêcher l'évangile à toute créature, au lieu de rechercher seulement ceux qui le méritaient en Israël. Par là, Dieu manifestait un changement total dans ses voies ; non pas qu'il n'eût pas connu la fin depuis le commencement, mais dans le dessein de déploiements nouveaux de sa gloire en son Fils. C'est ainsi, pareillement, que lorsque la vocation présente prendra sa fin, sa miséricorde s'ouvrira des voies nouvelles comme nous l'avons vu.

J'ai donc confiance qu'il a été montré clairement, que ce n'est pas l'Église qui fait le sujet de ce chapitre, mais bien Israël et les Gentils bénis comme tels. Et certes, je n'hésite pas à dire que si quelqu'un supposait que Apocalyse 7 traite de l'Église, cela prouverait qu'il n'a pas une idée juste de la nature et de la vocation de l'Église – qu'il n'a pas l'idée de ce que le Saint Esprit rattache avec le corps de Christ ici-bas[19]. L'Église de Dieu est essentiellement un corps céleste qui exclut complètement toute distinction de Juif et de Gentil. Il résulte de ce chapitre, si même il n'a pas pour but de l'établir, qu'au temps auquel il se rapporte ces distinctions reparaissent. Il nous présente d'abord un ensemble déterminé d'Israélites, ensuite une foule innombrable provenant des Gentils ; outre ces deux catégories, la classe des rachetés composée de Juifs et de Gentils, et qui nous est familière depuis longtemps dans ce livre, savoir, les anciens couronnés, y est aussi présentée comme un corps entièrement distinct.

Nous avons donc dans ce chapitre, « le Juif, le Gentil et l'Église de Dieu » – des Juifs scellés et des Gentils sauvés pour la terre, comme je le suppose, et l'Église avec les saints de l'Ancien Testament conservés pour la gloire céleste. Quoique une grande miséricorde soit aussi manifestée aux élus des douze tribus, et aux Gentils aussi qu'on aurait pu croire oubliés alors (v.14-17), ce n'est pas cependant le même haut privilège dont nous jouissons. « Ils », c'est-à-dire, les Gentils épargnés, « le servent jour et nuit dans son temple. » Mais quand le Saint Esprit nous montre notre place particulière de bénédiction, le prophète dit : « je ne vis point de temple en

[19] L'extrait suivant de la dissertation préliminaire du docteur John Owen à son commentaire sur l'Épître aux Hébreux est fortement recommandé à l'attention par un professeur de théologie vivant, et peut servir à prouver les ténèbres qui règnent sur le sujet en question. « À la venue du Messie, il n'y eut pas d'église ôtée et remplacée par une autre ; mais la même Église continua d'exister en ceux qui étaient les enfants d'Abraham selon la foi. L'église chrétienne n'est pas une église différente ; elle est exactement l'église même qui existait avant la venue de Christ, partageant la même foi qu'elle, et étant intéressée dans la même alliance. L'olivier est le même, seulement quelques branches ont été coupées et d'autres y ont été entées ; les Juifs sont tombés et les Gentils sont venus à leur place. C'est là ce qui fait et doit faire la différence entre les Juifs et les chrétiens relativement aux promesses de l'Ancien Testament. Elles sont toutes faites à l'Église. Personne n'y a part, si ce n'est en qualité de membre de l'Église. Cette église est, et a toujours été, la même. Quels que soient ceux dans lesquels elle se poursuit, les promesses leur appartiennent, non pas par application ou analogie, mais directement et proprement. Elles appartiennent aussi immédiatement aujourd'hui, soit aux Juis (?), soit aux chrétiens, qu'elles appartenaient jadis à qui que ce soit. Il s'agit de savoir quels sont ceux qui composent cette église qui est fondée sur la semence promise dans l'alliance ; car là où elle est, là se trouvent Sion, Jérusalem, Israël, le Temple de Dieu. » Pas une phrase en tout cela, qui ne renferme une erreur, car là même où il y a un certain fond de vérité, il en est fait un usage trompeur. Sur ce pied, la transformation de l'église en quelque chose de tout juif est complète. Le fait est que le Dr Owen confond la vocation de l'Église selon le mystère caché dès les siècles et les générations, avec l'ordre terrestre auquel appartient l'administration des promesses. Ainsi, la doctrine des épîtres aux Éphésiens, aux Colossiens, et d'autres portions semblables de l'Écriture, est laissée de côté et inconnue : c'est-à-dire, la doctrine d'un corps uni à Christ, sa tête glorifiée, et manifesté sur la terre par le Saint Esprit envoyé du ciel. Un état de choses pareil n'existait pas avant la première venue de Christ, ni ne saurait exister après sa seconde venue. Quant à l'héritage des promesses, nous y avons part avec les saints des anciens temps, mais cela ne constitue pas notre lot particulier de bénédiction. L'Église, comme telle, est une chose toute différente, quoique ses membres soient, avec d'autres, héritiers par Christ. De même pour l'olivier. Sans doute, les Gentils y sont entés maintenant, mais est-ce possible qu'un homme spirituel confonde cela avec le corps de Christ. Ces Juifs étaient des branches naturelles, l'olivier était leur propre olivier ; les branches incrédules elles-mêmes en faisaient partie, quoiqu'elles aient été coupées à la fin pour que les Gentils entrassent. Mais y a-t-il en tout cela un mot qui manifeste l'Église telle qu'elle nous apparaît en Éphésiens 1:2 ? Ici tout n'est-il pas au-dessus de la nature ? Dans ce corps qui est un, nous n'avons pas des Juifs faisant place aux Gentils, mais les croyant Juifs ou Gentils, retirés de leur ancienne condition précédente, réconciliés en un par la croix, et édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Tout cela est annulé par la théorie du Dr Owen. M. Elliot l'abandonne au moins pour ce qui regarde l'avenir. « L'Église des premiers-nés, l'épouse peut être complète, dit-il, mais il ne s'en suit pas que personne ne peut être sauvé après. La déclaration que les rois de la terre marcheront à la lumière de la Jérusalem céleste, me semble impliquer une jouissance de la bénédiction par d'autres que ceux qui composent l'épouse de Christ, la nouvelle Jérusalem. Le fait lui-même que Christ est un sacrificateur sur son trône, (s'il s'applique, comme je le pense, à l'époque milléniale) implique que Christ agit comme intercesseur et qu'il remplit d'autres fonctions sacerdotales. Et si la manière dont je comprends Jean 17:21, 23, est juste, c'était un point important de sa toute première prière d'intercession, qu'il résulterait de la manifestation distinctive en gloire de l'église de ses disciples de la dispensation actuelle que le monde généralement croirait en lui ; – manifestation qui, comme tous en conviennent, n'aura lieu qu'à sa seconde venue. » (Horæ Apoc. Pag. 187). Chacun doit reconnaître que dans le millénium l'olivier sera florissant plus que jamais, et que les promesses à Abraham seront accomplies à la lettre. Si donc l'Église, l'épouse de Christ, est distincte des saints de l'époque milléniale quoique ces derniers héritent des promesses et soient des branches de l'olivier, le principe est évidemment abandonné. La même chose peut être vraie des saints de l'Ancien Testament. C'est une question de témoignage de l'Écriture. Or, celle-ci nous l'avons vu, déclare que l'Église de Dieu, le corps de Christ, dépend du don et de la présence du Saint Esprit à la suite de la mort, de la résurrection et de la glorification du Sauveur. (Matt. 16:18 ; Jean 7:39 ; 15:16 ; Act. 1:2 ; 1 Cor. 12, etc.)

elle. » Au chapitre 21 où il décrit l'épouse ou la Jérusalem céleste, c'est un état de choses entièrement différent de ce que nous avons ici. Quoique ce fût la cité où vous vous seriez attendu avant tout à trouver un sanctuaire, il dit : « Je ne vis point de temple en elle. » Pourquoi cela ? parce que cette cité est le symbole de l'Épouse, et que lorsque Dieu révèle la bénédiction et la gloire de l'Église, Il en parle comme l'attirant tout près de lui-même de telle sorte qu'il n'y ait que Christ entre Lui et Elle ; si nous pouvons appeler cela *entre,* quand Christ lui-même est l'image du Dieu invisible, celui qui nous révèle Dieu et qui est Dieu. Elle exclut l'idée du Temple. Ici au contraire nous avons le Temple. Un des plus grands privilèges mentionnés comme appartenant à ceux dont il s'agit, c'est qu'ils servent Dieu dans son temple, et que Celui qui est assis sur le trône *dressera sa tente sur eux. »* Tel est le véritable sens de l'original, qui ne signifie point, habitera avec eux, comme disent les versions ordinaires. Au chapitre 21, nous trouvons Dieu habitant avec les hommes ; mais c'est une expression complètement différente de celle de notre chapitre. Ici l'idée est que la présence de Dieu couvre les Gentils de son ombre, les protège, les met à l'abri ; mais rien ne tend à faire penser que Dieu prenne sa place *avec eux.* Ils sont bénis de Dieu, couverts de son ombre, et protégés comme autrefois Israël, sous la nuée de sa présence. Comme eux aussi, dans l'avenir, (És. 49) ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus ni aucune chaleur : expressions bénies mais qui rappellent plutôt une position terrestre qu'une position céleste. Pour *nous*, nous avons l'Agneau lui-même pour nous paître *maintenant.* Même ici, il nous donne d'avoir en nous des fontaines d'eau jaillissante jusques dans la vie éternelle, et de voir couler de nous des fleuves d'eau vive.

J'ai donc tâché d'établir que les desseins de Dieu ne se bornent pas à ce qu'il fait maintenant. Tout en formant le corps céleste de l'Église, et lui conférant les plus hauts privilèges qu'il puisse accorder, Dieu va bientôt visiter les Gentils. Il se souviendra d'eux, et cela sera fait au milieu des jugements les plus terribles qui précèdent le grand jour. Dieu fait voir clairement notre position propre au milieu de tout cela, car nous voyons les anciens distingués de tous les autres, et ils ont la pensée de Christ. Ceci est la position de l'Église même sur la terre, absolument comme Joseph fut, en son temps, le dépositaire de la sagesse de Dieu. En prison, ou hors de prison, il entrait dans les pensées de Dieu, et était capable de les exprimer à d'autres. Telle est la position dans laquelle nous place la bonté de Dieu. Hélas ! Combien peu elle est appréciée, et comme nous agissons peu en conséquence. Avoir la pensée de Christ est l'un des plus précieux privilèges qui appartiennent à l'Église de Dieu, après la position que Dieu nous donne en tant que, amenés tout près de lui en Christ. Il devrait y avoir la puissance d'annoncer les pensées de Dieu révélées par le Saint Esprit.

Chapitre 8

Il est évident pour moi que l'ouverture du septième sceau est suivie d'une pause courte mais solennelle qui introduit encore une nouvelle *série de jugements divins.* « Et lorsqu'il eut ouvert le septième sceau, il se fit un silence au ciel, d'environ une demi-heure. Et je vis les sept anges qui se tenaient devant Dieu, et il leur fut donné sept trompettes. » Les jugements qui nous sont présentés ici ont un caractère un peu différent de celui des sceaux. En premier lieu, les sceaux semblent en général avoir une étendue plus grande, mais les coups n'étaient pas aussi rudes. Il est vrai qu'en Apocalyse 6:8, le coup frappé alors était limité, quant à son étendue, à la quatrième partie, mais il n'y avait pas de restriction pareille dans les autres cas, tandis que dans la plupart des trompettes, ce n'est, sauf quelques petites exceptions, que la troisième partie qui est frappée. Il est donc possible que le champ qu'embrassent les trompettes ait moins d'étendue que celui des sceaux, mais on verra tout à l'heure que les jugements qu'elles annoncent ont bien plus d'intensité. En outre, le nom lui-même indique une différence. La trompette est l'expression d'un appel de Dieu éclatant et solennel. C'est Dieu sommant les hommes à comparaître, car s'ils ont rejeté sa grâce il faut qu'ils entendent, lors même qu'ils les oublient, les rudes avertissements de l'approche de son jugement. Les sceaux n'auraient pas pu être aussi facilement considérés par leur nature et leur ordre comme des interventions divines, directes, si Dieu ne nous eût déclaré d'avance qu'ils étaient bien cela. En eux-mêmes, ils étaient les avant-coureurs, et spécialement les quatre premiers, d'événements désastreux, mais non sans précédents. Mais lorsque nous arrivons aux trompettes, il n'est pas aussi nécessaire d'annoncer que ce sont des jugements dispensés d'en haut. Leur retentissement, ou la sommation qu'elles adressent, est de toute clarté et du caractère le plus pressant : impossible aux hommes de s'y méprendre.

Mais nous devons signaler une autre différence remarquable et d'une nature plus spirituelle. Dans ces scènes nouvelles nous n'apercevons plus l'Agneau. Il n'est point parlé du Seigneur Jésus dans ce caractère-là, pendant que ces jugements de destruction ont leur cours. Cette circonstance suppose et annonce un changement considérable, et nous avons à rechercher ce que Dieu veut que nous apprenions par là. Si parfois le Seigneur Jésus intervient, c'est sous un autre aspect, et non pas comme l'Agneau. Ce n'est pas l'Agneau, mais un ange qui prend l'encensoir d'or. Je ne nie point que cela est relatif à Christ, mais c'est à Christ envisagé dans ses rapports avec les anges, ou au moins sous une forme angélique. Il est présenté ici dans une position plus éloignée que celle dans laquelle l'ait jamais connu et le connaisse l'Église, ou le Chrétien comme tel. En Héb. 2, le Saint Esprit argumente du fait que Christ a pris la place de l'homme. « Car certes il ne prend pas les anges » etc, c'est-à-dire qu'il ne se charge pas des anges ; ils n'étaient point l'objet de l'appel de Dieu, ni de sa rédemption. Jésus s'est chargé de la semence d'Abraham, il a pris son affaire en mains, et à cause de cela, « puisque les enfants ont part à la chair et au sang, lui aussi semblablement y a participé. » Il ne s'est point chargé de la cause des anges. Il ne soutient pas de relation avec eux sur ce pied-là. Cependant il n'y a rien, à ce qu'il me semble, de contradictoire dans l'idée que c'est le Seigneur Jésus qui est présenté dans notre chapitre 8, comme l'ange officiant à l'autel, car Il est véritablement le Chef de toute chose, le Chef de *toute* principauté et de *toute* puissance. Pourquoi donc

ne serait-il pas envisagé ici dans une gloire élevée, dans la gloire angélique ? Le personnage dont il est question agit comme l'Ange-Sacrificateur. Ce n'est point incontestablement de cette manière que Christ s'occupe des saints célestes, et qu'il sert pour nous devant Dieu. Mais alors, au moment où nous sommes arrivés dans la prophétie, le Seigneur en a complètement fini avec ses divers ministères en faveur de ceux qui sont participants de l'appel céleste, au moins autant qu'il s'agit de pourvoir à ce qu'exigent leurs manquements ; mais nous apprenons qu'il s'intéresse à une autre classe de saints – à « tous les saints » naturellement – qui se trouveront sur la terre après que l'Église aura été enlevée au ciel.

Les saints de Dieu nous apparaissent ici dans la souffrance moins que partout ailleurs. Les jugements tombent presque exclusivement sur le monde, sur les hommes dans leurs circonstances et leurs personnes, et finalement, sur les hommes dans leur responsabilité quant à leur relation avec Dieu. Il semblerait qu'extérieurement, les saints sont mêlés avec eux, et cela explique l'absence de l'Agneau ; car, toutes les fois qu'il apparaît comme tel dans le livre de l'Apocalypse, c'est dans son saint caractère de souffrance et de rejet. En conséquence, l'Agneau est particulièrement présenté là où il est fait mention de saints dans la souffrance. Car cette parole-ci demeure toujours vraie : « Quand il a mis ses propres brebis dehors, il va devant elles. » Jamais il ne les place sur un sentier dont il n'ait pas goûté avant elles la souffrance la plus amère. Ici, il se retire en quelque sorte, et on ne le voit que dans une gloire comparativement éloignée, dans la gloire angélique.

Remarquez aussi comme le chapitre est rempli de symboles, et comme, dès la première trompette, ils sont d'une espèce extérieure. Partout domine le caractère mystérieux. Ce n'est point l'expression du bon plaisir du cœur de Dieu en ceux qu'il aime que nous trouvons là. Lorsque ceci fait le sujet de ses communications, Dieu parle face à face pour ainsi dire. Il est simple et explicite dans son langage. Sans sortir de ce livre, prenez, par exemple, le chapitre 14. Là, il va parler de personnes qui étaient ou devaient être exposées à toutes sortes d'épreuves, à cause de leur association avec Jésus, et la première chose que nous voyons sur la montagne de Sion, c'est l'Agneau. Vient ensuite la portion des méchants de la manière la plus distincte. De même encore au chapitre 12, « ils l'ont vaincu (le dragon-accusateur) à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage ; et ils n'ont point aimé leur vie, même jusqu'à la mort. » Mais ici il s'agit des voies de Dieu avec le monde, et il n'y est presque pas question des siens comme vus à part ; et comme le monde n'a pas de titre à faire valoir auprès de Dieu, quelle que soit sa bonté pour lui, comme le monde n'a pas de lien avec Lui et n'a que mépris pour son amour, Dieu ne parle que des jugements dont il va frapper la terre sous des formes de plus en plus terribles. Il ne met pas en avant les *personnes* d'une manière aussi distincte que dans d'autres scènes ; et c'est pour cela, je suppose, que même la personne de Jésus ne ressort pas avec évidence. Car ici, comme partout ailleurs, on voit régner dans l'Écriture la plus étonnante harmonie, quand une fois on en possède la clef.

Ce qui nous est présenté d'abord, ce sont les anges se tenant devant Dieu et qui prennent leurs trompettes, le septième sceau étant une sorte de préparation, ou un signal, pour une nouvelle série et une autre espèce de jugements. Mais avant qu'elle commence de se dérouler, nous avons un ange-sacrificateur. Il se trouve sur la terre des personnes pour lesquelles Dieu est fidèle, car ses yeux sont sur les justes et ses oreilles sont attentives à leurs prières ; mais la face de l'Éternel est contre ceux qui font le mal. Et quoiqu'il n'y ait là qu'un rapide coup d'œil sur les saints, Dieu ne veut pas cependant que nous oubliions que, même en ce moment, ils sont l'objet de ses soins miséricordieux. « Et un autre ange vint et se tint devant l'autel, ayant un encensoir d'or ; et beaucoup de parfums lui furent donnés. » Toutes les fois que l'autel est mentionné sans autre qualification, il signifie l'autel d'airain – le premier moyen de rapprochement, ou premier point de contact entre Dieu et les hommes sur la terre. C'est sur lui qu'étaient brûlés l'holocauste et les autres sacrifices de bonne odeur ; on y prenait aussi le feu avec lequel on faisait fumer l'encens sur l'autel du parfum dans le lieu saint. Et de même que cela résulte des autres parties de l'Écriture, ou s'accorde avec elles, c'est aussi en parfait accord avec son emploi dans l'Apocalypse (ch.6:9 ; 11:1 ; 14:18 ; 16:7). Quand il s'agit de l'autel du parfum, il est désigné comme « l'autel d'or » devant le trône, ou devant Dieu (ch.8:3 ; 9:13). Il est fait ici allusion aux deux. S'il était question au commencement du verset 3 du même autel qu'à la fin, sûrement la description complète en eût été donnée à sa première mention plutôt qu'à la seconde : et il n'y a pas plus de difficulté à voir le grand autel dans la vision céleste que nous avons ici, que n'en présente la mer ou bassin d'airain dans le chapitre 4, car, selon le type juif, ils se trouvaient également dans le parvis. C'est donc à cet autel qui rattachait le feu au sacrifice et à l'acceptation de Christ, que l'ange se tenait avec l'encensoir appartenant au saint des saints. Les termes eux-mêmes donnent clairement à entendre que ce n'était point sa place ordinaire : il *vint* et se tint là. Dans les versions usuelles, il est dit des parfums qu'ils « lui furent donnés pour offrir avec les prières » etc. Mais si nous prenons la phrase comme elle se présente dans le chapitre 11, le sens devient plus clair et plus juste. Là, nous lisons (v.3) : « Je *donnerai (puissance)* à mes deux témoins. » Or, c'est absolument la même forme d'expression que nous avons ici, et le sens est qu'il *donnerait puissance* aux prières ou les rendrait efficaces. « Et la fumée des parfums avec les prières des saints, monta devant Dieu » etc, (v.4). Quel est l'effet des prières et du parfum ? Tout le monde sent que le Saint Esprit ne porte pas à prier pour des choses contraires à la pensée de Dieu, quoique, lorsqu'une prière inintelligente est offerte, Dieu l'écoute dans sa miséricordieuse patience, sachant bien comment démontrer à ses enfants la folie de semblables requêtes. Mais personne ne saurait dire que le Saint Esprit ait jamais suggéré ou appuyé une prière qui n'était pas en harmonie avec le dessein de Dieu. Remarquez aussi que le parfum qui s'élève de la main de l'ange, accompagne les prières des saints, et que ces prières sont offertes à Dieu.

Mais le cinquième verset signale une action nouvelle. « Et l'ange prit l'encensoir et le remplit du feu de l'autel. » Certainement il s'agit ici de l'autel d'airain, où le feu était toujours allumé et où on ne brûlait pas d'encens. Le ré-

sultat est, non pas que l'efficace de l'œuvre de Christ monte devant Dieu en bonne odeur de plus en plus grande, (comme nous voyons que c'est le cas des sacrifices, offerts sur l'autel d'airain dans le Lévitique), mais qu'ici le feu fut jeté sur la terre et qu'immédiatement suivirent « des tonnerres, et des éclairs, et des voix, et un tremblement de terre. » De sorte que c'est évidemment une prière d'un caractère particulier et dont l'effet est différent de celui de nos prières. De plus, le Sacrificateur lui-même est envisagé sous un aspect tout autre, eu égard à ce qui a lieu maintenant. Pour nous, Jésus le Fils de Dieu a traversé les cieux comme un Souverain Sacrificateur qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché, Il mourut pour nos péchés, Il peut sympathiser avec nos infirmités, ayant souffert au plus haut point, soit par les tentations, soit dans l'œuvre de l'expiation. Notre Dieu aussi est sur un trône de *grâce* d'où procèdent la miséricorde et la grâce pour secourir au moment opportun, (Héb. 4.) D'un autre côté, notre attitude envers ceux de dehors est du même caractère, et en conséquence, des supplications, des prières, des intercessions et des actions de grâces sont et doivent être faites pour tous les hommes. Mais ici ce n'est point miséricorde, mais jugement ; car, quoiqu'il y ait le parfum et les prières des saints, l'effet immédiat est qu'on voit les symboles des jugements de Dieu traverser la terre. Toutes les scènes décrites ici sont dans une harmonie parfaite. Quoiqu'il y ait un Sacrificateur, un autel, (les deux autels, à ce qu'il me semble), les saints, le parfum et l'encensoir, et que tout se trouve dans l'ordre convenable, c'est néanmoins en communion avec Dieu châtiant la terre. De là, aussi, la position relativement éloignée que nous avons fait déjà remarquer. Si le Seigneur apparaît en quelque mesure, c'est comme un ange, et non dans sa dignité souveraine, comme Fils de Dieu consacré pour toujours. Naturellement il est toujours le Fils de Dieu, mais il possède en outre d'autres dignités, et la vision prophétique le présente ici dans une gloire et sous un caractère entièrement différents.

De plus, c'est une induction inintelligente, qu'elle soit mise en avant par les champions de l'interprétation historique ou par les Futuristes, que l'expression « tous les saints » implique nécessairement la conclusion que c'est l'Église de Dieu qui est désignée là. Cette question doit être décidée par nos convictions relativement à la portée de toute cette partie du livre, et j'ai abondamment fait voir que, depuis le commencement du chapitre 4, l'Église est toujours considérée comme déjà et entièrement glorifiée dans le ciel. En conséquence, l'Église est ici réellement hors de question, et les saints dont il s'agit sont tous ceux qui se trouvent sur la terre postérieurement à elle, et pour lesquels la délivrance est préparée. L'ange offre leurs prières et la réponse est l'effusion du jugement sur la terre en vue de leur délivrance. L'explication ordinaire est donc à côté de la vérité. Les mots « tous les saints » désignent naturellement des personnes qui sont au Seigneur, une catégorie de convertis, Juifs ou Gentils. Qu'ils désignent ceux que l'Écriture appelle *Chrétiens* ou *l'Église,* c'est une tout autre question que nos contradicteurs feraient bien d'étudier.

« Et les sept anges qui avaient les sept trompettes se préparèrent pour sonner des trompettes. Et le premier sonna de la trompette, et il y eut de la grêle et du feu, mêlés de sang » etc. La portée générale de tout ceci est manifeste, et il ne faut pas s'arrêter à la signification apparente ou physique des termes. Supposé qu'une montagne tombât à la lettre dans la mer (v.8), changerait-elle jamais l'eau en sang ? Rien de semblable. Le fait est que c'étaient là des tableaux qui passaient devant les yeux du prophète. Quant à leur signification, nous avons à la recueillir de la teneur générale de la Parole, sous l'enseignement de l'Esprit, et je présume que le prophète lui-même avait à l'apprendre d'autres paroles de l'Écriture. Saint Jean en effet nous est présenté ici, non pas comme quelqu'un devant lequel tout était nu et découvert, et immédiatement compris, mais plutôt simplement comme un Voyant. Il n'est pas nécessairement capable, comme chose toute naturelle, d'entrer pleinement dans ce qui passe devant lui, mais il a besoin de faire attention, d'apprendre, et de digérer intérieurement. L'Apocalypse nous place sur le terrain de la prophétie, et c'est un champ différent de celui dans lequel le Saint Esprit nous révèle les choses de Christ, comme Esprit de communion. Et ce qui nous est dit dans tout le livre du prophète Jean lui-même, prouve qu'il ne se rendait pas compte toujours ni nécessairement de ce qu'il contemplait dans l'Esprit. En d'autres termes, il vit une espèce de panorama et il enregistra les visions exactement comme elles lui apparaissaient ; et il nous faut faire usage de la Parole de Dieu par l'Esprit pour savoir ce que les symboles impliquent. Nous ne devons pas supposer que l'événement lui-même sera simplement la répétition en forme de ce qui l'avait préfiguré, mais une réalité répondant, à l'ombre qu'on en a vue d'avance[20].

[20] Tout ce qu'il y a de fantastique et d'incertain dans le système d'interprétation des trompettes, particulièrement de ceux qui nient qu'elles sont postérieures aux sceaux et qui tâchent d'en déduire un cours d'événements parallèle à celui des sceaux, peut se voir par l'esquisse ci-dessous tracée par l'un des plus habiles d'entre eux. « Il suffira, de choisir neuf ou dix commentateurs des plus éminents et des plus renommés, pour voir combien leurs vues diffèrent dans les détails ; tandis qu'il y a accord unanime quant à l'idée générale que ces trompettes indiquent les jugements politiques qui tombèrent dans les premiers siècles sur l'Empire Romain. Comparons Mède, Cressener, sir Isaac Newton, Whiston et Lowman ; et parmi les auteurs vivants M. Faber, M. Guninghame, M. Frère et le Dr Keith avec le dernier desquels M. Elliot est à peu près d'accord dans l'arrangement de cette partie de la prophétie. La première trompette commence selon Lowman, au temps de Constantin ; selon M. Cuninghame et M. Frère, à la mort de Valentinien, l'an 376, et finit à la mort de Théodose, l'an 395. Mais Mède, Newton, Keith, et M. Elliot la font commencer à la mort de Théodose et durer jusqu'à la mort d'Alaric, l'an 410. Cressener et Whiston y comprennent les deux périodes. M. Faber s'accorde avec Mède et Newton quant à son commencement, mais la continue quarante ans après la mort d'Alaric, ap. J.-C. 395-450. La seconde, d'après Lowman, M. Cuninghame et M. Frère, s'étend depuis Théodose jusqu'à Alaric, précisément l'intervalle que Mède, Newton, Keitli et M. Eliiot assignent à la première. Mède la rapporte à la chute de la souveraineté romaine, ap. J.-C. 410-455 ; Cressener, aux invasions au-delà des Alpes, ap. J.-C. 410-448 ; sir Isaac Newton, aux Visigoths et aux Vandales, 407-427 ; Whiston, Faber et Keith aux Vandales, seulement mais dans des limites différentes, ap. J.-C. 406-450, 439-477, et 429-477 respectivement. La troisième trompette est appliquée par sir Isaac Newton aux Vandales, ap. J.-C. 427-430 ; par Whiston, M. Cuninghame et Dr Keith, à Attila et ses Huns, ap. J.-C. 441-

Ainsi, quand le premier son a retenti, il éclate une violente tempête de grêle et de feu mêlés de sang – le sang la distinguant de tous les précédents orages, comme n'étant pas une tempête naturelle. Celle-ci annonçait ou introduisait une explosion furieuse, sanglante et entassant ruines sur ruines, qui bouleverserait et ravagerait tout dans sa sphère. « Et la troisième partie[21] de la terre fut brûlée, et la troisième partie des arbres fut brûlée et toute l'herbe verte fut brûlée » (v.7). Évidemment ceci ne se rapporte pas à la terre aux arbres ou à l'herbage pris dans le sens littéral. Dans l'Écriture, l'herbe est le symbole employé pour désigner l'homme dans sa faiblesse, sa gloire même étant comme la fleur de l'herbe. La prospérité humaine serait alors représentée par l'herbe verte. C'est un jugement de Dieu sur cette prospérité que nous avons ici : elle est détruite tout entière, et non pas seulement en partie, dans quelque proportion que ce pût être. Les arbres représentent les hommes d'une position élevée. C'est un symbole très commun dans la parole de Dieu pour désigner ceux qui ont ici-bas de profondes racines avec un port altier, et exercent une influence qui s'étend au loin. (Voyez par exemple, Ézéchiel 31:3 ; Dan. 4, etc). Ainsi donc, un coup est frappé sur une partie déterminée de la scène des voies morales de Dieu, et tant les hommes d'humble condition universellement, que ceux des classes élevées, dans une large proportion, en éprouvent les effets ruineux.

Le second coup suppose un grand changement. Il tombe sur la mer, et ainsi a trait, non pas à cette portion du monde qui est sous le régime d'un gouvernement spécial et fixe, mais à celle qui se trouve, ou se trouvera alors, dans un état de confusion et d'anarchie. Les nations qui sont dans cette condition-là sont aussi frappées par le jugement. « Et le second ange sonna de la trompette : et comme une grande montagne toute en feu fut jetée dans la mer, et la troisième partie de la mer devint du sang. Et la troisième partie des créatures qui étaient dans la mer et qui avaient vie moururt, et la troisième partie des navires périt. » Si on consulte Jérémie, on verra que l'explication que je donne de ces choses n'est point arbitraire, ni le fruit de mon imagination. Comme il ne s'agit point ici d'un jugement si ordinaire, Dieu prend soin, je pense, de nous en donner un autre exemple, et intervient ainsi avec abondance de lumière et d'instruction précisément là où vraisemblablement nous commettrions des erreurs. La « montagne toute en feu » représente un système d'autorité, lui-même sous le jugement de Dieu et qui est pour d'autres l'occasion du jugement. Nous lisons en Jérémie 51:25 : « Voici, j'en veux à toi, montagne qui détruis, dit l'Éternel, qui détruis toute la terre ; et j'étendrai ma main sur toi, et je te roulerai en bas du haut des rochers, et je te réduirai en montagne d'embrasement, *(v.Angl.* montagne brûlée). » Ce qui nous est présenté là répond en quelque mesure à ce que nous avons ici. En Jérémie, Babylone devait être « une montagne brûlée » précipitée de sa haute position. Ici la montagne est présentée comme toute en feu. Babylone devait être elle-même comme une montagne consumée ou détruite. Ici la montagne est un moyen de destruction pour d'autres, comme il est dit dans le prophète juif : « Montagne qui détruis, dit l'Éternel, qui détruis toute la terre. » Régulièrement la montagne est le symbole d'un pouvoir établi et exalté. Mais ici elle est jetée dans la mer, parce que, tout en étant l'objet du jugement elle-même, elle est comme un instrument de jugement pour d'autres. Le Seigneur Jésus se sert lui-même d'une partie du symbole à l'égard d'Israël. Ayant vu un figuier qui n'avait rien que des feuilles, il déclara là-dessus que désormais aucun fruit ne naîtrait plus de lui à jamais. Il était venu, et n'y avait pas trouvé de fruit, mais seulement des feuilles en abondance, et incontinent le figuier sécha. Or, presque tous ceux qui ont lu avec soin la parole de Dieu, ont vu dans ce figuier le symbole d'Israël, placé sous la responsabilité de

452 ; par Mède, Cressener et Lowman, aux troubles d'Italie ou à l'établissement du César occidental, ap. J.-C. 450-476 ; par M. Faber, aux mêmes événements dans de plus étroites limites, ap. J.-C. 462-476 ; et par M. Frère, à l'hérésie Nestorienne. Enfin, la quatrième est rapportée par M. Cuninghame à la chute de l'empire, ap. J.-C. 455-476 ; par Whiston, à son extinction elle-même, ap. J.-C. 476 ; par Mède, Cressener, Lowman et Keith, à l'éclipse subséquente de Rome, ap. J.-C. 476-540 ; par Newton, aux guerres de Bélisaire, ap. J.-C. 535-552 ; par M. Faber et M. Frère, au règne de Phocas et à l'invasion des Perses en Orient, ap. J.-C. 602-610. La remarque de M. Faber sur ces différences entre les auteurs qui l'avaient précédé, est très naturelle et très juste : « Tandis qu'ils conviennent que la chute de la puissance romaine en Occident est au moins le trait le plus saillant de la prophétie, c'est à peine si deux s'accordent sur la division de ce sujet entre les diverses trompettes que l'on suppose s'y rapporter. Le résultat en général qu'ils font ressortir, c'est le renversement de l'empire d'Occident, mais on ne saurait imaginer plus de variété et de désaccord dans les degrés particuliers par lesquels ils y conduisent. Une aussi curieuse circonstance peut être considérée avec juste raison comme la honte de l'interprétation de l'Apocalypse, et peut naturellement nous amener à soupçonner que la véritable clef pour l'application distincte des quatre premières trompettes n'a jamais été trouvée encore ou, que, si elle l'a été, on ne s'en est jamais encore servi d'une manière satisfaisante. La conséquence naturelle qui découle de cette étrange variété d'opinions parmi les meilleurs commentateurs, c'est que les divisions historiques qu'ils ont adoptées sont obscures et vagues, comparées à la netteté avec laquelle les quatre premières trompettes sont distinguées les unes des autres. » Birks' Mystery of Providence, pp. 103-104. Je dois ajouter cependant que peu de commentateurs ont dépassé M. B. Dans la liberté qu'il s'est donnée dans la manière dont il applique ce chapitre. Il appelle les versets 2-4 la saison de l'intercession, et les applique au temps qui va depuis Nerva jusqu'après Aurélien (ap. J.-C. 86-180) ; – pourquoi à cette époque plutôt qu'une autre quelconque, c'est ce qu'on ne voit pas clairement. Puis les vers. 5-6 sont l'avertissement et la préparation (ap. J.-C. 181-248) ; ensuite, vers. 7, la première trompette (ap. J.-C. 250-268) avec une pause imaginaire dans le jugement (270-365) ; v.8-9, la seconde (365-476) ; v.10-11, la troisième (431-565) ; v.12, la quatrième (540-622).

[21] L'expression « la troisième partie » se rencontre souvent dans les quatre premières trompettes. Elle est relative, je pense, à la partie occidentale de l'Empire Romain. Nous la retrouvons au chap. 9 dans une connexion différente où sa signification doit être modifiée ; car, à mon avis, il ne saurait y avoir de doute que les deux premières trompettes de malheur, (quoi qu'on puisse penser de la dernière,) trouvent leur application locale en Orient. De fait, cela est si clair qu'un écrivain de nos jours voudrait décider du sens de l'expression dans le chap. 8, par son rapport incontestable avec l'Orient, (ou comme peut-être il voudrait dire la Grèce), dans le chapitre suivant. Mais évidemment ce mode d'interprétation n'est pas légitime, et c'est une erreur de voir là une allusion au troisième emblème de Daniel. En elle-même l'expression « troisième partie » ne détermine rien, sinon qu'il y a une division en trois parties. Elle peut s'appliquer également à l'une ou à l'autre des trois : pour déterminer celle qui est particulièrement désignée, il nous faut tenir compte du contexte.

porter du fruit pour Dieu, mais qui a complètement failli à cela. Le figuier était la figure de « cette génération », et c'est en rapport avec cette pensée que le Seigneur dit à ses disciples : « Non seulement vous ferez ce qui… mais même si vous dites à cette montagne : Ôte-toi de là et te jette dans la mer, cela se fera. » Et cela fut fait ainsi : car le témoignage des apôtres ne fut pas plutôt parvenu à la connaissance d'Israël, et Israël n'eut pas plutôt entièrement rejeté ce que le Saint Esprit lui faisait annoncer par eux, que le jugement vint sur lui. Ce n'est pas seulement que le peuple ne porta pas de fruit, mais il fut l'objet d'un jugement positif, et déraciné de la position qu'il occupait. La montagne fut jetée dans la mer ; la place et la nation d'Israël disparurent complètement dans la masse des Gentils. C'était beaucoup plus que le fait de cesser simplement de produire du fruit. L'état politique des Juifs fut brisé et s'évanouit complètement, absolument comme il en arriverait d'une montagne qui serait arrachée de sa base et jetée dans la mer. Ici de même une grande puissance qui paraissait être bien établie, est ôtée de sa place, et cette puissance n'est pas tant mise en pièce elle-même, comme elle devient un moyen de souffrance pour d'autres. Elle est toute en feu, et il en résulte la destruction de la troisième partie des créatures qui avaient vie dans la mer et des navires aussi, toute la scène étant une figure empruntée à l'effet que produirait un volcan jeté dans la mer. C'est ainsi que le Seigneur complète le tableau de destruction, par une grande puissance en feu elle-même qui tombe sur la masse confuse des peuples, avec un grand carnage d'hommes et l'anarchie politique pour résultat. Il se peut que tout cela ait une signification plus précise, mais je ne fais que présenter le peu que je vois dans les symboles, indépendamment de leur application à un temps, à un lieu ou à un peuple particuliers.

Le troisième jugement dans la série des trompettes est d'une espèce différente. « Le troisième ange sonna de la trompette, et il tomba du ciel une grande étoile, brûlant comme un flambeau ; et elle tomba sur la troisième partie des fleuves, et sur les fontaines des eaux. Et le nom de l'étoile est Absinthe : et la troisième partie des eaux devint absinthe, et beaucoup d'hommes moururent par les eaux, parce qu'elles avaient été rendues amères. » Or, une étoile ainsi que nous l'avons vu dans un chapitre précédent, quoique dans une connexion différente (ch.1:20) est le symbole de quelqu'un qui occupe une position d'autorité subordonnée – quelqu'un qui peut administrer la lumière à d'autres – assujetti lui-même à un autre, mais cependant étant en autorité. Ici c'est un chef dégradé, un dignitaire déchu de sa place d'autorité. Les eaux sont le symbole des peuples dans un état informe, les fontaines sont les sources de leur prospérité, et un fleuve est ce qui caractérise leur carrière. Tout cela est gâté dans une certaine proportion par la chute de cette étoile ou de ce chef qui rend amer tout ce qu'il touche, et beaucoup meurent parce que les eaux ont été rendues amères. Ce jugement-ci ne semble pas tant d'un caractère politique comme le précédent ; c'est plutôt le changement en poisons, en instruments de mort, de tout ce qui devrait être pour l'homme un moyen de bénédiction et qui concerne sa vie ordinaire.

Sous la quatrième trompette nous avons quelque chose de plus élevé. Auparavant les eaux étaient devenues des poisons ; mais maintenant les autorités les plus élevées sont atteintes. Ce n'est pas une étoile qui tombe du ciel, mais la troisième partie du soleil, et la troisième partie de la lune, et la troisième partie des étoiles sont frappées, « de sorte que la troisième partie en fut obscurcie et que le jour ne parut pas pour la troisième partie de sa durée, et de même pour la nuit. » J'entends cela d'un jugement de Dieu sur les autorités de ce monde dans la sphère dont il s'agit, sur l'autorité suprême aussi bien que sur les autorités inférieures, qui sont toutes, dans une certaine étendue, éteintes, ou au moins éclipsées.

Maintenant surgit une importante question. – Quel est le véritable accomplissement des jugements désignés par ces trompettes ? Il est évident, toutefois, que la réponse doit dépendre de la question encore plus large du temps et de l'état de choses auxquels s'appliquent en général les visions prophétiques. Car il ne s'agit pas ici de détails, mais d'un principe important, et ce n'est pas moi qui nierai les conséquences pratiques immenses qui découlent, d'un côté, d'une application juste, ou de vues erronées, de l'autre. Convaincu que les sept épîtres avaient une application littérale directe aux assemblées d'Asie du temps de Saint Jean, je ne puis douter, quant à moi, que les sceaux préfiguraient le cours de l'Empire Romain à partir de cette époque ; et qu'ainsi ils ont eu, selon que les systèmes historiques ordinaires insistent sur ce point, une application réelle, qui n'est en aucune manière sans importance, jusqu'au renversement du paganisme et à la suprématie nominale du Christianisme, avec la conversion d'une multitude d'âmes d'entre les Juifs, mais bien plus encore d'entre les Gentils, dans cette sphère et à cette époque, comme résultat naturel. Conformément à cette idée, les premières trompettes me semblent se rapporter presque nécessairement : d'abord, aux invasions des Goths sous Alaric, Radagaise, etc. ; secondement, aux ravages de Gensériс et de ses Vandales ; troisièmement, au « fléau de Dieu » comme le Hun Attila aimait à s'appeler lui-même ; et en quatrième lieu, à l'ère mémorable signalée par l'extinction de l'Empire Romain en Occident.

Mais tout en reconnaissant pleinement que dans ces limites le champ des visions embrasse ces événements, il est manifeste pour moi que les sept épîtres portent l'empreinte de la portée la plus étendue, et comprennent, comme cela résulte des preuves internes les plus fortes, les phases diverses par lesquelles la maison de Dieu passerait dans toute la durée de son existence ici-bas, jusqu'au moment où le Seigneur prend à lui dans le ciel les fidèles, les gardant de l'heure de la tentation qui attend ceux dont le cœur est aux choses de la terre, et vomissant de sa bouche la masse de la chrétienté satisfaite d'elle-même. En harmonie avec cette manière de considérer les églises dans leur existence continue et successive qui, sous une forme ou sous une autre, s'est recommandée d'elle-même dans les âges divers à de pieux et intelligents investigateurs des Écritures, l'interprétation la plus simple des chapitre 4 et 5 est celle qui les considère comme supposant que l'église des premiers-nés a été enlevée et glorifiée, et qui fait commencer postérieurement à cet événement le grand accomplissement des chapitre 6 et suivants. Il est facile à un esprit ingénieux de soulever des difficultés et d'opposer une ligne formidable

d'objections : il n'est aucune partie de l'Écriture, aucune des vérités qu'elle révèle, qui ne soit exposée à des attaques parfaitement semblables. Mais personne ne saurait nier que si on s'en tient seulement au texte sacré lui-même, c'est la manière la plus naturelle de prendre les chapitres 4, 5 ; ni que, dans la théorie ordinaire, ces passages ne s'adaptent pas exactement aux circonstances d'alors, soit que nous considérions comme un tout la scène qui y est décrite, soit que nous nous arrêtions aux personnages particuliers qui y figurent. Leur rencontre ici, dans l'interprétation ordinaire, constitue une difficulté énorme, inexpliquée, et peut-être, pouvons-nous ajouter, inexplicable ; tandis qu'avec l'enlèvement des saints, alors fait accompli, comme clef, ils sont une magnifique et indispensable préface à tout ce qui suit.

Il y a plus. Le chapitre 6 et ceux qui suivent donnent lieu à la question fondamentale, s'il se trouve encore des églises ou des chrétiens, dans le sens propre des mots, impliqués dans les scènes terrestres qu'ils décrivent, lorsqu'elles sont en voie de recevoir leur plein accomplissement et non pas simplement un commencement de réalisation. Pourquoi ceux qui écrivent sur la prophétie se prévaudraient-ils de l'affirmative sans rien alléguer qui ressemble raisonnablement à une preuve en sa faveur ? Pourquoi ne pas la prouver s'ils le peuvent ? Plus ce point-là peut être indispensable à la défense du système en vogue, et moins les personnes sans préventions peuvent trouver satisfaisant que ses avocats gardent un silence si absolu, non certes s'il s'agit de réitérer leur allégation ou de raisonner d'après elle, mais s'il s'agit de la démontrer. Qui pourrait prétendre que c'est une proposition évidente par elle-même ? Qui ignore qu'il y a bon nombre de chrétiens occupés de l'étude intelligente de la parole prophétique, qui croient que ce n'est pas l'Église, mais un résidu Juif pieux avec des Gentils convertis mais distincts, que les luttes du dernier jour concernent directement ? N'est-ce pas un sujet digne d'être discuté ? La prophétie renferme-t-elle une question plus vitale, plus vaste ? Ce ne serait pas charitable d'attribuer ce singulier silence à un sentiment de mépris pour leurs frères, et ce ne serait pas bien non plus de l'interpréter comme un aveu tacite de l'impossibilité où se trouvent ceux qui le tiennent de donner un semblant de preuves tirées de l'Écriture à l'appui de leur sentiment. Nous nions que ces prophéties, quelque profitables qu'elles soient pour nous, concernent pleinement, bien moins encore exclusivement, l'Église. Si quelqu'un prétend que c'est à l'Église qu'elles se rapportent, c'est à lui qu'il incombe de prouver. Mais on ne prouve pas ; on prend simplement la chose pour convenue. Ne vaudrait-il pas mieux que les défenseurs de ce système réunissent et présentassent avec autant de force que possible toutes les preuves qui frappent leur propre esprit ? Nous en appelons aux portions mêmes de l'Écriture qui fournissent le sujet du débat, comme démontrant avec clarté : quelques-unes, que le corps chrétien se trouve dans le ciel dans un état glorifié avant qu'aient lieu les événements judiciaires terrestres ; les autres, que les Juifs et les Gentils, distincts les uns des autres, et non pas réunis en un seul corps, comme l'Église, se voient à partir de là sur la terre, et sont réellement ceux que la prophétie a en vue dans la crise de la fin. Si nous avons raison, une grande partie des différences entre ceux qui étudient le sujet seraient décidées sans plus de contestation. Pourquoi donc perdre son temps dans les champs arides des champions aux tendances allemandes de l'école historique, ou des fauteurs romanistes de l'école futuriste ? Pourquoi ne pas se saisir de la démonstration faite par des chrétiens qui, par la bonté de Dieu, sont pour le moins aussi éloignés de Babylone que peuvent prétendre l'être les plus zélés protestants ? Si c'est là, comme j'en suis certain, la vraie et satisfaisante interprétation, rien ne nous oblige à faire entrer le passé, bon gré malgré, dans le cadre d'un accomplissement forcé, et nous n'avons pas non plus à donner une explication arbitraire des fréquents et manifestes indices de l'avenir. Toutes les exigences légitimes sont satisfaites par l'admission d'une ressemblance générale n'ayant rien de forcé entre les visions et l'histoire du passé, ressemblance qui suffit pour montrer positivement le doigt de Dieu, mais qui, loin d'épuiser la portée de la prédiction, laisse place plutôt à ce qu'elle reçoive une application finale et plus directe, lorsque les saints, corps et âme, seront dans le ciel.

« Et je vis et j'entendis un aigle qui volait par le milieu du ciel et qui disait à haute voix : malheur ! malheur ! malheur ! à ceux qui habitent sur la terre, à cause des autres voix de la trompette des trois anges qui vont sonner de la trompette (v.13). » C'est un *aigle,* je crois, que Jean vit ici, un *ange* en Apocalyse 14:6, auquel notre verset peut avoir été assimilé, si les deux termes n'ont pas été confondus simplement par négligence. La fuite de l'aigle par le milieu du ciel était le sombre et très convenable avant-coureur des malheurs qui approchaient. Le fait qu'il prononce des paroles à haute voix ne renferme pas non plus de difficulté réelle, car l'autel lui-même est, dans le vrai texte, présenté comme parlant au chapitre 16, vers. 7.

Les quatre premières trompettes ont introduit les jugements préliminaires. Ils sont tombés, dans une certaine étendue, sur la prospérité de l'homme dans les hautes et dans les humbles conditions – d'abord dans la sphère d'un système de gouvernement régulièrement établi, et ensuite dans celle que caractérise un état de confusion ; puis le coup a frappé sur les sources des jouissances humaines qui ont été changées en amertume et en moyens de destruction ; et enfin tout le système gouvernemental, l'autorité souveraine comme l'autorité subordonnée, subit une éclipse considérable. En tout cela les hommes étaient donc jugés dans leurs circonstances, plutôt que visités dans leurs personnes mêmes. Mais il nous est aussi annoncé une dernière série de châtiments d'une nature plus profonde encore, et distinguée de la manière la plus nette de celle qui précède : « Malheur, malheur, malheur à ceux qui habitent sur la terre », etc. Ceux qui n'étaient pas scellés du sceau de Dieu n'échappent pas à la première, la troisième partie des hommes est tuée sous la seconde, et avec la dernière nous arrivons d'une manière générale, à la fin de tout.

Il est possible qu'une idée de lieu se rattache au sens de l'expression « Ceux qui habitent sur la terre », particulièrement durant la grande crise finale. Mais il me semble résulter de l'examen des divers cas où elle se rencontre que, dans la pensée du Saint Esprit, elle a principalement une portée éminemment morale. Deux fois déjà avant

celle-ci nous l'avons vue dans l'Apocalypse ; et à mesure que nous approchons de la fin sa signification acquiert une gravité nouvelle. D'abord, elle se trouve dans l'Épître à l'ange de l'église de Philadelphie, où le Seigneur promet à ceux qui gardent la parole de sa patience de les garder de l'heure de la tentation qui va arriver sur tout le monde habitable pour éprouver ceux qui habitent sur la terre, (Apoc. 3:10). La raison pour laquelle, à mon avis, les hommes qui ont leurs pensées aux choses de la terre sont présentés là d'une manière si distincte, c'est que l'état de l'église en question suppose qu'on a saisi le Christ dans une mesure extraordinaire et d'une manière céleste, tant pour ce qui est de jouir présentement de Lui, que pour l'attente de son retour. De là, le contraste que faisaient ceux dont le cœur était aux choses d'ici-bas. Ils mangeront le fruit amer de leur choix quand sera venue la grande tribulation ; comme ceux dont les affections sont fixées sur les choses célestes seront alors, de fait, là où ils habitent maintenant en esprit. Puis, sous le cinquième sceau (Apoc. 6:10), les âmes des premiers martyrs de la période apocalyptique sont représentées comme appelant le Maître Souverain à juger et à venger leur sang « de ceux qui habitent sur la terre. » Ces personnes-là auront éclaté alors en persécutions impitoyables, meurtrières, contre les témoins que Dieu aura sur la terre pendant l'accomplissement des sceaux ; et maintenant, sous les trompettes de malheur, elles sont l'objet spécial de ces jugements terribles. Nous ajournons d'autres détails jusqu'à ce que nous en menions aux chapitres qui en traitent plus particulièrement.

Chapitre 9

Une remarque préliminaire que je désire présenter, c'est que ce chapitre nous fournit occasionnellement une preuve que les trompettes ne coïncident pas avec les sceaux. C'est dans une grande parenthèse (Apoc. 7) à la suite du sixième sceau, que nous avons vu sceller les serviteurs de Dieu, tandis qu'il est fait allusion à cet acte, non pas après mais avant la sixième trompette. Il ne pourrait en être ainsi s'il y avait parallélisme entre les deux séries de jugements. La conséquence naturelle, et, je crois, véritable, qui en découle, c'est que les sceaux avaient terminé leur cours avant que les trompettes eussent commencé le leur, de sorte que lorsque la cinquième trompette donne le signal du premier « malheur », les hommes de la terre en ressentent le tourment prédit, ceux qui avaient été scellés étant simplement l'objet d'une allusion comme à des personnes qui se trouvent au milieu de la scène où sévit le fléau, mais qui en sont préservées. Comment pourrait-il y avoir ordre de ne nuire qu'aux hommes qui n'avaient pas le sceau de Dieu, si le sceau n'avait pas encore été empreint ? Et s'il l'avait été déjà, il ne saurait exister de parallélisme respectivement entre les sceaux et les trompettes, et ces deux séries de faits ne sauraient pas non plus se rapporter à la même époque. Elles se suivent, et ne marchent pas de pair ; et comme nous l'avons vu le dernier sceau n'est que le prélude du silence qui se fait dans le ciel immédiatement avant que commence la nouvelle série des jugements divins. Comment cela pourrait-il se faire, si elles devaient s'accomplir simultanément, et côte à côte pour ainsi dire. Car si les premiers sceaux se suivent incontestablement dans un ordre régulier, le septième doit être le dernier dans l'accomplissement aussi bien que dans la vision ; mais au lieu de figurer, comme les sceaux précédents, un pas nouveau dans l'action de Dieu en providence, le septième ne consiste qu'en une courte pause qui a lieu dans le ciel et qui introduit une autre classe, d'une nature plus sévère, des jugements décrétés. Nous en venons maintenant à la cinquième et à la sixième de ces trompettes, c'est-à-dire aux deux premières de malheur auxquelles le chapitre 9 est consacré.

« Et le cinquième ange sonna de la trompette ; et je vis une étoile tombée du ciel sur la terre, et la clef du puits de l'abyme lui fut donnée. Et il ouvrit le puits de l'abyme : et une fumée monta du puits, comme la fumée d'une grande fournaise ; et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits. Et de la fumée il sortit des sauterelles sur la terre, et il leur fut donné un pouvoir semblable au pouvoir qu'ont les scorpions de la terre. Et il leur fut dit qu'elles ne nuisissent ni à l'herbe de la terre, ni à aucune verdure, ni à aucun arbre, mais aux hommes qui n'ont pas le sceau de Dieu sur leurs fronts. (v.1-4).

L'étoile tombée du ciel sur la terre est un dignitaire en état d'apostasie ; car c'est bien un personnage réel que ce symbole désigne comme le font voir les paroles suivantes : « et la clef du puits de l'abyme *lui* fut donnée. » L'allusion à Ésaïe 14:12, où le roi de Babylone se voit l'objet de cette mordante apostrophe « Comment es-tu tombée des cieux, étoile du matin, fille de l'aube du jour !.. Et cependant on t'a fait descendre au sépulcre, au fond de la fosse », paraît évidente. Ici ce n'est pas sa sentence comme en Ésaïe, mais l'autorité qu'il lui est permis d'exercer sur l'abyme, terme qui exprime la source du mal et de la misère d'un caractère satanique. « Il ouvrit le puits de l'abyme, et une fumée monta du puits comme la fumée d'une grande fournaise » – symbole d'une énergie d'erreur qui obscurcit l'esprit de l'homme. « Le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits. » L'autorité suprême et toutes les influences sociales saines se ressentent au plus haut degré de sa ténébreuse efficace. Et ses, effets ne se bornent pas là. « De la fumée il sortit des sauterelles » figure d'actifs instruments de rapine, et qui sont revêtus d'un singulier pouvoir de causer du tourment « semblable au pouvoir qu'ont les scorpions de la terre. » L'ordre qui leur est donné montre très clairement, à mon avis, l'erreur de ceux qui prennent ces sauterelles dans le sens littéral. Elles ne devaient pas nuire à l'herbe de la terre, etc, c'est-à-dire, à ce qui est leur nourriture naturelle, s'il s'agit de sauterelles véritables. Les *hommes* devaient être le point de mire de ces pillards symboliques – les hommes, à l'exception de ceux qui étaient marqués du sceau de Dieu. Et encore ces maraudeurs devaient-ils, non pas les tuer, mais les tourmenter durant cinq mois (v.5). « Et leur tourment est comme le tourment du scorpion quand il frappe l'homme. Et en ces jours-là les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront point, et ils désireront de mourir et la mort s'enfuira d'eux » (v.6). Rien sur la terre ne saurait dépasser l'angoisse de conscience qui déchirera leurs victimes : et la peinture qui nous est faite de leur misérable état est

plus forte encore que celle que Jérémie trace (Ch.8:3) de l'état de désolation et de dispersion des Juifs, dans tous les lieux où le Seigneur les avait chassés dans son amer déplaisir.

Mais il est ajouté une autre description. « Et la ressemblance des sauterelles était semblable à des chevaux préparés pour le combat, et sur leurs têtes il y avait comme des couronnes semblables à de l'or, et leurs faces étaient comme des faces d'hommes. Et elles avaient des cheveux comme des cheveux de femmes, et leurs dents étaient comme des dents de lions ; et elles avaient des cuirasses comme des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes était comme le bruit de chariots à plusieurs chevaux courant au combat ; et elles ont des queues semblables à des scorpions et il y avait des aiguillons dans leurs queues ; et leur pouvoir était de nuire aux hommes cinq mois. Elles ont sur elles un roi, l'ange de l'abyme, dont le nom est en Hébreu, Abaddon ; et en Grec, Apollyon » (v.7-11). Ce n'étaient pas simplement des pillards, mais il y avait en elles une énergie belliqueuse et elles réclamaient pour leur carrière victorieuse la juste sanction de Dieu, dont elles portaient extérieurement la ressemblance et la gloire, tandis qu'en réalité elles étaient complètement assujetties à l'homme et aussi à Satan. La férocité leur est propre, et leurs cœurs sont endurcis contre tout sentiment de pitié dans leur rapide carrière. Mais leur pouvoir le plus funeste se trouvait dans le venin de mensonge qui les suivait. C'était l'efficace d'une fausse doctrine, représentée par l'aiguillon de la queue d'un scorpion. Et comme nous le savons par un autre passage « le prophète enseignant mensonge, c'est la queue. » Enfin, leur roi est l'ange de l'abîme, le même peut-être, que l'étoile tombée qui avait la clef du puits. Dans ce cas, c'est un destructeur au caractère satanique, quoique non pas Satan en personne. C'est dans ce monde actuel que le diable est ainsi exalté, il est son prince ; mais il est aussi le prince de l'autorité de l'air et le dieu de ce siècle. Dans l'abîme il sera lié comme un prisonnier pour une longue durée ; et dans l'enfer, il sera tourmenté à toujours, l'objet le plus misérable qui s'y trouvera, et nullement l'ange ou le roi de personne. Ce sont là des rêves de poètes ; mais l'Écriture ne parle pas ainsi.

« Et le sixième ange sonna de la trompette et j'entendis une voix sortant des quatre cornes de l'autel d'or qui était devant Dieu, laquelle dit au sixième ange qui avait la trompette : Délie les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve Euphrate. Et les quatre anges qui étaient préparés pour l'heure, le jour, le mois et l'année, furent déliés afin de tuer la troisième partie des hommes. Et le nombre des armées à cheval était de deux myriades de myriades : j'en entendis le nombre. Et je vis aussi les chevaux dans la vision, et ceux qui étaient montés dessus, ayant des cuirasses de feu, et d'hyacinthe, et de soufre ; et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions, et de leur bouche sortaient du feu, de la fumée et du soufre. Et la troisième partie des hommes fut tuée par ces trois fléaux, par le feu, la fumée et le soufre qui sortaient de leur bouche. Car le pouvoir des chevaux est dans leur bouche et dans leurs queues ; et leurs queues sont semblables à des serpents ; et elles avaient des têtes, et par elles ils nuisent. Et le reste des hommes qui n'avaient point été tués par ces plaies, ne se repentit pas non plus des œuvres de leurs mains pour ne pas adorer les démons, et les idoles d'or, et d'argent, et d'airain, et de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher, et ils ne se repentirent pas de leurs meurtres, ni de leurs empoisonnements, ni de leur fornication, ni de leurs larcins. » (v.13-21).

C'est la voix du Seigneur, sans aucun doute, qui se fait entendre d'entre les cornes de l'autel d'or. Mais quel son solennel, et par-dessus tout, par le lieu d'où il retentit ! car d'ordinaire cet autel est le témoin spécial de l'intercession toujours efficace de Christ. C'est de là que le parfum montait devant Dieu. Lorsqu'un individu avait péché, que ce fût un des principaux ou quelque personne du commun peuple, le sang de l'offrande pour le péché était mis simplement sur les cornes de l'autel d'airain. Mais lorsque la congrégation était coupable, le sacrificateur avait ordre de mettre du sang de la victime sur les cornes de l'autel d'or ; car la communion du peuple, considéré comme un tout, était interrompue et avait besoin d'être rétablie. Combien est différent ce que nous trouvons ici ! Une voix sortant des quatre cornes de l'autel d'or, commande à l'ange de la sixième trompette de délier les quatre anges qui, jusqu'à ce moment, étaient liés près de l'Euphrate. Ils avaient été préparés là pour l'heure, le jour, le mois et l'année afin de tuer la troisième partie des hommes. Ils avaient été préparés, non pas durant ce temps, beaucoup moins après qu'il eût expiré, mais en vue de lui : lorsque cette heure, et ce jour, et ce mois, et cette année arrivèrent, ou plutôt, quand ils furent venus à leur terme, ces anges étaient prêts pour l'œuvre de carnage qui leur était assignée.

Et cependant si c'est une chose terrible d'entendre un tel signal sortir de l'autel d'or, qu'il est consolant de penser que, dans le jugement, tout est ainsi minutieusement arrangé et préordonné par le Seigneur ! C'est Lui qui le premier donne l'ordre, et qui le donne à l'ange saint ; ensuite l'ange délie les quatre qui sont liés sur l'Euphrate. Le mauvais ange ne peut agir qu'au moment et dans la mesure où le bon le lui permet, et les anges saints, quelque excellents en force qu'ils puissent être, ne font qu'exécuter les commandements du Seigneur, obéissant à la voix de sa parole. C'est une étrange idée que celle qui voudrait identifier les quatre anges que nous avons ici avec ceux qui retenaient les vents au chapitre 7, puisqu'il s'agit d'un contraste, non d'une ressemblance. Ici ils ne retiennent pas, mais sont retenus, ce qui n'est dit nulle part des saints anges. Là ils se tiennent aux quatre coins de la terre aussi séparés les uns des autres que possible ; ici ils sont tous liés dans le même lieu.

Quant à la nature même du second malheur, il n'est pas destiné comme le premier à tourmenter les hommes, mais à les tuer. Ce n'est pas que l'élément de la prophétie de mensonge ne se trouvât pas dans celui-ci aussi bien que dans celui-là, « car le pouvoir des chevaux », est-il dit, « est dans leur bouche et dans leurs queues ; et leurs queues sont semblables à des serpents, et elles avaient des têtes et par elles ils nuisent : » C'est-à-dire, par l'erreur pleine de venin qu'elles propagent et laissent derrière elles, et cela d'après un plan plus méthodique que dans le malheur figuré par les sauterelles, celles-ci ayant des queues semblables à des scorpions et des aiguillons, tandis que les queues des chevaux sont semblables à des serpents et ont des têtes. Mais le pouvoir des

chevaux était aussi dans leur bouche. « Et je vis aussi les chevaux dans la vision, et ceux qui étaient montés dessus ayant des cuirasses de feu, et d'hyacinthe et de soufre ; et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions, et de leur bouche sortaient du feu, et de la fumée et du soufre. C'est la puissance judiciaire de Satan, dans la mesure que Dieu la permet. En outre, il y a une énergie guerrière, et une activité de combats et de destruction qui dépassent de beaucoup ce que le malheur précédent renferme en ce genre. Celui-là était d'une nature spirituelle – dans le sens du mal, cela va sans dire ; celui-ci est d'un caractère plus séculier, quoiqu'il traîne à sa suite les ravages provenant des mensonges de l'ennemi. Il semble aussi plus varié dans sa nature, surtout que nous pouvons en juger par ceux qui en sont les principaux agents ; car il n'y en avait qu'un en tête de l'autre, et il y en a quatre dans celui-ci.

« Et le reste des hommes » qui n'avaient point été tués par ces plaies ne se repentit pas » etc. Leçon humiliante et qu'il est bien de ne pas oublier ! Dieu a envoyé jugement sur jugement, d'abord sur les circonstances des hommes, et ensuite sur les hommes eux-mêmes, et dans ce dernier cas, tourment, puis enfin la mort : mais c'est en vain. L'homme est tel qu'après tout cela il ne se repent point de ses iniquités, qu'elles soient commises dans le domaine religieux ou dans le domaine moral.

Le lecteur s'apercevra que je ne cherche simplement qu'à présenter le trait principal de chaque malheur, selon que j'en suis capable, de manière à aider, en quelque mesure, les âmes à comprendre la prophétie. Ceci, qu'il s'en souvienne, est une chose très différente de l'application d'une prophétie. La question des personnes, des lieux, ou des temps auxquels il est fait allusion, peut être profondément intéressante, mais elle est subordonnée à l'intelligence du livre.

Pour ma part, je ne doute pas que *l'application,* que l'on fait d'ordinaire des sauterelles aux Sarrasins, et des cavaliers de l'Euphrate aux Turcs, ne soit bien fondée. Mais nous avons vu maintes fois que *l'accomplissement* de l'Apocalypse ne saurait proprement avoir lieu avant que les saints célestes soient enlevés au ciel, et que le peuple terrestre soit une fois de plus l'objet des voies de Dieu sur la terre et dans son propre pays, quoique nullement à l'exclusion du témoignage divin et de son efficace bénie parmi les Gentils. Conformément à ce dernier accomplissement, l'accomplissement final, le second malheur serait accompli, je suppose, dans les premiers ravages des armées du Nord-Est (de l'Assyrien), comme le premier le serait par l'action séductrice de l'Antichrist dans la Palestine. Je pense que lorsque la prophétie sera réalisée dans toute sa précision, la scène sur laquelle ces mystérieuses sauterelles doivent exercer leur amer mais passager tourment, sera le pays où les Juifs seront réunis en ce temps-là, mais, pour ce qui est de la masse, dans l'incrédulité. C'est naturellement à eux, et très probablement à leur pays, que se rapporte ce qui est dit de ceux qui ne sont pas scellés. Car on remarquera que sous cette trompette-ci il n'est pas fait mention de « troisième partie » pour donner à entendre quelle sera la direction du malheur, ni de quelque autre chose que je sache sauf que les scellés en sont garantis : le reste des Juifs était encore dans l'aveuglement judiciaire, et est l'objet implicite de ce jugement. Si ce sont les mouvements préliminaires de ces deux pouvoirs que ce chapitre nous présente, chacun d'eux est aussi décidément opposé à l'autre qu'ils le sont tous deux au Seigneur Jésus : ils doivent être successivement jugés et détruits quand Il arrive avec puissance et avec gloire. Il est intéressant d'observer que le même chapitre 14 d'Ésaïe auquel je me suis référé dans l'explication de l'étoile tombée du ciel, (c'est-à-dire du principal personnage dans le premier malheur) traite aussi de l'ennemi Assyrien que je juge être le parfait accomplissement de ceux qui figurent sous le second malheur. « L'Éternel des armées a juré en disant : S'il n'est fait ainsi que je l'ai pensé, même comme je l'ai arrêté dans mon conseil, il tiendra ; c'est que je froisserai le roi d'Assyrie dans ma terre, je le foulerai sur mes montagnes ; et son joug sera ôté de dessus eux, et son fardeau sera ôté de dessus leurs épaules. C'est là le conseil qui,a été arrêté contre toute la terre, et c'est là la main étendue sur toutes les nations. Car l'Éternel des armées l'a arrêté dans son conseil ; et qui l'empêcherait ? et sa main est étendue et qui la détournerait ? » (v.24-27). La différence est qu'Ésaïe nous donne la fin de la carrière de cet ennemi pour la délivrance d'Israël, tandis que Saint Jean nous en montre plutôt le commencement et le cours comme un fléau sur le Judaïsme et la chrétienté, l'un et l'autre en apostasie. Ce serait une erreur que de limiter Ésaïe à l'histoire du passé, ou de voir dans le passé plus qu'un type de l'avenir, quelque important qu'il ait été en son jour. En effet, dans l'histoire, l'Assyrien tomba le premier et Babylone ne subit sa sentence que longtemps après. Dans la prophétie, au contraire, c'est le dernier représentant de Babylone (c'est-à-dire, la Bête de la crise) qui est détruit le premier, et puis celui qui répond à l'Assyrien, le grand chef des nations, viendra à sa fin et personne ne lui donnera du secours. C'est ainsi qu'il est écrit en Ésaïe 10:12 : « Mais il arrivera que quand le Seigneur aura achevé toute son œuvre dans la montagne de Sion et à Jérusalem, j'examinerai le fruit de la grandeur du cœur du roi d'Assyrie et la gloire de la fierté de ses yeux », etc. Notre chapitre de l'Apocalypse nous donne un aperçu des commencements de la carrière politique de l'Assyrien, sinon de l'Antichrist, ou de leurs entreprises respectives.

Dans le système de l'application de ces visions à l'histoire d'une manière plus vague et dans une période prolongée, application que je conçois être entrée dans le plan divin les concernant, on peut demander comment ce chapitre doit être compris. J'ai déjà fait voir brièvement comment les premières trompettes nous amenaient jusqu'à l'extinction de l'Empire Romain en Occident. Poursuivant la même ligne de pensées, la cinquième trompette porte d'une manière distincte sur les malheurs dont les Sarrasins furent les instruments, comme la sixième est relative à la furieuse attaque des Turcs. Par suite, on admet volontiers que l'étoile tombée du ciel a trait d'une manière générale à Mahomet qui fut l'instrument de Satan pour ouvrir sur le monde la porte aux séductions de l'abyme avec tous leurs effets ténébreux. La description que fait Saint Jean convient certainement dans plusieurs de ses principaux traits, non pas au développement graduel du mal au sein de la chrétienté sous le double rap-

port de la doctrine et des mœurs, mais à cette armée de pillards qui, embrassant avec ardeur le symbole inspiré par l'enfer du faux prophète arabe, s'élança dans son ambitieuse et fanatique carrière. Je ne puis accepter toutefois sans en beaucoup rabattre, la signification que l'on a donnée, en fait de lieux et de nations, aux sauterelles et aux scorpions, aux lions et aux chevaux, aux faces d'hommes, aux cheveux de femmes, et aux cuirasses de fer. Il est évident, par exemple, que la nation dont la rapide et dévastatrice incursion en Palestine est décrite en Joël 2 (prototype des, sauterelles de l'Apocalypse) n'a rien à faire avec les Sarrasins ou l'Arabie, mais est plutôt l'armée du Nord, « l'Assyrien », dont les prophètes juifs parlent si souvent. Comparez aussi Nahum 3:17, qui confirme cette pensée. Un raisonnement parfaitement semblable s'applique à l'usage que font les Écritures du terme « scorpions », comme en Ézéchiel 2:6, où il est employé dans le sens figuré de même qu'ici, mais sans avoir trait le moins du monde aux voleurs du désert. Pour ce qui est « des chevaux », la vision des guerriers de l'Euphrate qui suit immédiatement, réfute l'idée qu'il faut y voir une allusion géographique ; car les Turcs appartiennent à une race tout à fait distincte et sont sortis d'une contrée différente ; et cependant les chevaux occupent ici une place aussi proéminente que dans la vision de leurs devanciers[22] (v.1). Puis, dans l'une nous trouvons les têtes, dans l'autre les dents de *«* lions. » Aussi, tout cela réfute-t-il l'idée que ces symboles soient d'un usage exclusivement distinct, pour ne pas parler des applications différentes qu'en font d'autres passages. La vérité est, que le Saint Esprit trace un tableau symbolique juste et complet, et ne s'astreint en aucune manière aux animaux, etc, particuliers au pays.

Selon moi c'est une intention morale, et non pas géographique, qu'il faut voir dans ces visions, et la manière dont tant d'écrivains les expliquent fait perdre à l'Écriture de sa force réelle en occupant l'esprit de choses qui, dans l'ordre naturel, peuvent être vraies en partie, mais qui ne sont pas, je crois, ce que le Saint Esprit a en vue. Aussi ne semble-t-il pas presque un jeu de voir dans les faces d'hommes, les cheveux de femme, et les couronnes semblables à de l'or, une allusion à la barbe ou à la moustache, en compagnie d'une chevelure littéralement flottante, surmontée d'un turban ? Tandis que si l'on prend ces choses comme des emblèmes du caractère moral des personnes dont il s'agit, la dignité de la parole divine est maintenue et sentie. Les sauterelles désignent naturellement des multitudes innombrables, exerçant leurs ravages dans des limites déterminées, mais plus remarquables encore par les tourments que cause l'aiguillon d'une fausse doctrine. Ceux qui n'avaient pas le sceau de Dieu, les hommes de la terre, furent les victimes du fléau, mais il avait pour but la propagation d'une doctrine par des conquêtes : non pas l'extinction de la prospérité, mais plutôt son maintien aux dépens de la vérité, et cela pendant une période déterminée. La circonstance qu'elles ressemblaient à des chevaux préparés pour le combat, exprime leur attitude agressive, et leurs couronnes semblables à de l'or semblent donner à entendre la foi dont elles se vantaient en leur mission divine de justice et de victoire. Leurs faces d'hommes, mais avec des cheveux de femmes, peuvent signifier que, nonobstant toute leur prétention d'agir avec autorité au nom de Dieu, elles n'en étaient pas moins assujetties à une autorité purement humaine, et non pas à Dieu après tout. Dans leurs cuirasses de fer, leurs dents de lion, le bruit de leurs ailes, je vois des figures de l'inébranlable courage de leur fanatisme, leur plus forte armure, et des féroces déprédations qui accompagnaient leur expédition d'une rapidité merveilleuse. Le nom hébreu de leur roi confirme, à mon avis, la pensée qu'il s'agit là pleinement d'une dévastation spéciale des Juifs, comme aussi son nom grec peut impliquer un rapport avec l'empire d'Orient. J'ai fait ainsi ressortir la signification spirituelle des émissaires du premier malheur, en exposant surtout ce que l'on pouvait supposer préfigurer l'accomplissement qu'il a eu dans le passé, et selon lequel les cinq mois doivent naturellement être pris comme des mois d'années. Mais je proteste contre l'arbitraire qu'il y a à interpréter une partie du récit dans le sens littéral, et l'autre dans le sens figuré. Si nous l'examinons attentivement, je le répète, tout ce que l'on peut admettre, c'est qu'il y a eu un commencement d'accomplissement partiel. Il est manifeste, en effet, que le prophète de La Mecque ressemblait davantage à un astre qui se lève, qu'à un dignitaire tombé ; Mède, avec les anciens auteurs en général, y voient Satan, comme d'autres le Pape, etc. De plus, l'ordre de ne pas tuer est très difficile à concilier avec la politique exterminatrice des expéditions des Sarrasins ; et quelques auteurs fort estimés ont doublé le terme de 150 ans, à cause qu'il est mentionné deux fois (mais comp. Apoc. 20) en vue d'obtenir une solution plus plausible. Mais, ainsi que d'autres l'ont montré suffisamment, cette conséquence peu probable que l'on tire de la double mention des cinq mois a elle-même ses difficultés.

Pour ce qui concerne le second malheur, la première difficulté qui se présente dans le système de l'application de l'Apocalypse à une longue période, consiste dans le sens à donner aux quatre anges qui étaient liés sur l'Euphrate. La plupart des écrivains protestants l'appliquent à quatre puissances musulmanes successives ou contemporaines. Mais, dit M. Elliot (Horæ A. I, pp 461-462), « à l'examen, toutes ces interprétations sont trouvées inadmissibles. Comme c'est par *un seul et même acte* que dans la vision les quatre anges sont déliés et reçoivent leur commission, de même les agents dont ils sont les symboles doivent nécessairement avoir été déliés et chargés de leur mission *dans un seul et même temps :* considération qui à elle seule semble exclure toute *succession* dans les agents de destruction, telle que celle que Vitringa, et Woodhouse après lui, ont mise en avant dans leur explication. Et pour ce qui est des dynasties turques *contemporaines*, que nous nous reportions à la liste donnée par Mède et par Newton après lui, ou à celle de Faber et de Keith, d'après Mills et Gibbon, on ne saurait en montrer quatre qui aient agi de concert dans la destruction de l'Empire Grec, qui fussent toutes établies sur l'Euphrate, qui existassent au temps que l'on assigne à l'ordre donné aux quatre anges – ou qui aient continué d'exister jusqu'au moment où l'ordre donné fut accompli dans la destruction de l'Empire Grec. En un mot, l'incompatibi-

[22] L'Égypte est la première puissance renommée dans l'histoire pour ses chevaux. (Ex. 6). Ainsi, elle en était le grand marché du temps de Salomon, (1 Rs. 10:28), comme Togarma le fut pour Tyr (Éz. 27:14). Voyez. Ésaïe 31:1-3. En Zacharie ils symbolisent les divers empires.

lité avec les faits de l'histoire de toutes les tentatives de solution, a été jusqu'ici, dans la pensée des interprètes de la prophétie les plus attentifs et les plus savants, comme une meule de moulin, pour ainsi dire, au cou de toute la théorie qui applique cette vision aux Turcs. » Voilà, du moins, un aveu plein de candeur, surtout si nous considérons qu'il s'agit d'une prophétie à l'égard de laquelle on s'est généralement accordé plus que pour aucune peut-être de l'Apocalypse. Mais quelle est la vue que l'on suggère et qui doit laisser intacte l'application générale ? La ressource *d'intelligences angéliques surhumaines* dirigeant l'action subordonnée des hommes, et cela sans rapport avec le nombre des instruments terrestres employés. De fait, M. Elliot, identifie ces anges de l'Euphrate avec les anges introduits en parenthèse dans le sixième sceau (ch.7), et raisonne d'après la supposition que les jugements des précédentes trompettes étaient les résultats probables de leur action. Mais cela, évidemment, n'est pas en harmonie avec le système qui ne veut pas voir un ange, mais Mahomet, dans l'étoile qui tombe du ciel sous le premier malheur : l'harmonie exigerait, ce semble, que si l'ange de l'abîme dans la trompette précédente représente un homme, ces quatre-ci doivent représenter des chefs semblables. Ces anges sont certainement en contraste avec les anges dont l'office était plutôt de retenir les vents que d'exciter leur souffle dévastateur. Toutes les circonstances secondaires confirment l'idée qu'ils sont distincts les uns des autres. Puis, l'usage que l'on fait du feu, de la fumée, et du soufre qui sortaient de la bouche des chevaux, comme s'ils préfiguraient l'artillerie turque ; des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre, comme si c'était une allusion aux vêtements de guerre, de couleur écarlate, bleue et jaune, des Ottomans ; et des queues de chevaux semblables à des serpents ayant des têtes, comme emblème des pachas turcs, me paraît aussi incompatible avec les autres parties de l'Apocalypse, que (le dirai-je) grotesque en lui-même. Je ne nie pas l'application des cavaliers et des chevaux aux anciennes invasions des Turcs, en tant que distincts de leurs prédécesseurs Sarrasins, se vouant à leur œuvre de destruction dans l'empire d'Orient, romain ou grec, d'une manière bien plus systématique, et avec des résultats bien plus durables. Dans leur terrible carrière, ils respiraient dans une mesure qui n'était pas petite, conjointement avec la vieille séduction diabolique, un esprit infernal de jugement ; et telles qu'étaient leurs armes, telle était leur armure. C'est sur cette puissance particulièrement satanique, non pas semblable au scorpion maintenant, mais semblable au serpent, que le Saint Esprit attire l'attention comme sur la grande source du mal. L'action morale, l'action du faux prophète est là, et elle est aussi revêtue d'autorité, car les queues avaient des têtes, et par elles elles nuisent. Dans toute la sphère où il leur fut permis d'agir, le résultat fut l'entière abolition de la profession chrétienne, pendant que le reste, hélas ! ne prit pas garde à l'avertissement. Mais tous ces traits embrassent, d'après mon jugement, des éléments encore plus terribles que tout ce que l'on a vu encore sur la terre ; de sorte que tout me confirme dans la conviction que nous devons attendre un autre et dernier accomplissement de ces scènes symboliques, dans le dernier fléau qui doit tomber sur la corruption et l'idolâtrie de l'Orient.

Chapitre 10

Quelques-uns se rappelleront une ressemblance déjà remarquée entre l'ordre des sceaux et l'ordre des trompettes. Lorsque nous arrivons au sixième, dans l'une et l'autre série, il y a une interruption de l'espèce la plus intéressante. Nous avons vu qu'après le sixième sceau il y eut un épisode, non de jugement, mais de grâce – Dieu intervenant en faveur de l'homme, après la plus signalée des convulsions parmi les hommes et les choses sur la terre ; et non seulement cela, mais les puissances mêmes des cieux furent aussi ébranlées. Puis nous avons vu Dieu nous montrant qu'au milieu du jugement, il n'oublie pas d'être miséricordieux ; car il y a le scellement d'un nombre complet choisi dans les douze tribus d'Israël, et de plus, il y a la preuve claire et touchante que les pauvres Gentils ne sont pas oubliés. Ainsi, quand le prophète regarde, il voit une grande foule que personne ne pouvait dénombrer, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Ils étaient évidemment délivrés par la grande bonté de Dieu et sortaient de cette terrible tribulation qui est encore à venir. Or, au chapitre 9, nous avons eu la sixième trompette, et, comme correspondant à ce que nous avons vu pour les sceaux, il y a une interruption entre elle et la septième, qui est annoncée seulement chapitre 11:15. La vision décrite est d'un caractère bien marqué et, en considération des visions qui accompagnent les trompettes, bien extraordinaire. Un ange puissant qui paraît être le Seigneur lui-même descend du ciel. C'est ainsi que nous avons vu dans un précédent chapitre l'ange sacrificateur devant l'autel d'or, donnant efficace par des parfums aux prières des saints, lesquelles il offrait à Dieu. Et personne ne s'imaginera, je suppose, que Dieu confie ce service du sanctuaire céleste à une simple créature quelconque. Dans l'Ancien Testament, Jéhovah a occasionnellement revêtu une forme angélique ; et comme ce livre nous ramène en grande partie aux sujets dont traitent les Écritures juives, ce peut être là une des raisons pour lesquelles Christ prend ainsi la forme angélique. Comme avant que les trompettes sonnassent, l'ange qui donnait le signal général a été vu sous un caractère *sacerdotal,* c'est revêtu de puissance qu'il apparaît ici, préparant la voie du *royaume.* En conséquence, il est entouré de tout ce qui est de nature à faire ressortir sa majesté.

« Et je vis un autre ange puissant, qui descendait du ciel, revêtu d'une nuée. » La nuée, comme se le rappellera quiconque est familiarisé avec les idées et les termes scripturaires, était le signe bien connu de la présence de Jéhovah. Lorsque le sang de l'Agneau eut été répandu et qu'Israël fut conduit hors du pays de servitude, Dieu lui-même marchait devant eux comme l'ange de l'alliance, et la nuée en était la forme visible ou le témoignage (Ex. 13:21 ; 23:20, 23 ; 40:36, 38 ; Nomb. 1). L'ange que nous avons ici, présente bien des caractères qui semblent indiquer la présence même du Seigneur, revendiquant son droit à la possession du monde entier. Vous pouvez vous souvenir d'un exemple remarquable dans le Nouveau Testament lui-même, au temps où fut donnée en petit la préfiguration du royaume qui vient. Qu'est-ce donc qui rendait témoignage de la présence immédiate

de Dieu ? et qu'est-ce qui faisait trembler Pierre et Jean, tout habitués qu'ils étaient à la compagnie de Jésus et aux merveilleux effets de sa puissance ? « Ils eurent peur comme ils entraient dans la nuée », parce que la nuée était le signe particulier et connu de la présence de Jéhovah. Ici donc, je crois que ce n'était pas une simple créature, mais le Créateur lui-même qui prenait la forme d'un ange. Cela pourrait bien aussi représenter le Seigneur se retirant, si l'on peut ainsi parler, de tout ce qui eût été de nature à le lier manifestement et directement avec son peuple, et cela pour une raison fort solennelle. Son peuple, pendant la durée des trompettes, est supposé avoir perdu – mais pas entièrement toutefois – sa séparation distinctive, et s'être plongé dans le monde ; en sorte que Dieu, moralement, ne pouvait pas reconnaître d'une manière publique sa relation avec Israël. En Héb. 11, il est dit de certains croyants que Dieu ne prit point à honte d'être appelé leur Dieu. Hélas ! il est des saints dont Dieu *aurait honte* d'être appelé leur Dieu. Il n'en était pas ainsi des premiers patriarches, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : Dieu était leur Dieu. Il ne se nomme jamais Lui-même le Dieu de Lot. Cela donne sérieusement matière à penser, et nos cœurs doivent veiller contre quoi que ce soit qui pourrait rendre Dieu honteux de s'appeler *notre* Dieu. Il a été déjà fait allusion à ceci, quand nous avons remarqué que dans cette série, il n'est jamais parlé du Seigneur comme de l'Agneau, parce que le peuple de Dieu se sera mélangé à un si haut point avec les incrédules. Lorsque ces jugements tomberont, les saints seront tristement plongés dans le monde, de telle façon qu'une grande partie des châtiments tombera à la fois sur eux et sur lui. Souvenez-vous aussi que le Seigneur nous fait connaître les chutes de son peuple afin que nous soyons avertis par elles. Qu'il est triste de se servir de la prophétie relative à l'infidélité, dans le but de justifier celle-ci, et d'attribuer à la providence de Dieu les effets de notre incrédulité ! Au temps des trompettes il y a un sinistre silence relativement au peuple de Dieu. Il y a tout juste, chapitre 9:4, une allusion au fait qu'ils sont exemptés du tourment qui frappe les apostats ; mais c'est là le seul trait distinctif qui se rapporte à eux jusqu'à la parenthèse des chapitre 10 et 11. Si vous appliquez les sceaux et les trompettes à l'histoire passée du monde, la signification en est si claire que la plupart des chrétiens sérieux se sont accordés sur les points principaux. Constantin introduisit le christianisme par la force des armes. La conséquence de ce fait fut l'immense renversement du paganisme, avec des témoignages indirects de miséricorde ; et le septième sceau fut suivi d'un silence d'environ une demi-heure dans le ciel. Il n'y eut pas là d'attente illusoire. Dieu savait que, loin que le monde devînt réellement meilleur par cet étonnant changement, tout se terminerait par les effroyables conséquences de l'abus, de la corruption et du mépris de la grâce. Le vaste corps qui avait échangé l'idolâtrie contre la profession du christianisme mûrirait pour le jugement. Ici, le résultat immédiat est l'apparition de ces trompettes. Et puis que voyons-nous ? Dieu a honte de la chrétienté ; le ciel est maintenant dans le silence et pourtant nous savons qu'il y a de la joie pour un pécheur qui vient à repentance. La chrétienté est devenue, extérieurement au moins, un bourbier de formes. Et où est le rocher du salut ? Hélas ! une fois encore, il n'est rien estimé. C'est en connexion avec cela, me semble-t-il, qu'il n'est plus parlé du Seigneur Jésus dans son caractère de Fils de l'homme, et bien moins encore dans celui de l'Agneau. S'il apparaît ici, c'est sous une forme angélique. De même que précédemment, et afin qu'on le distinguât de tous les autres d'une façon particulière, il tenait l'encensoir devant l'autel d'or, ainsi que nous le voyons ici « revêtu d'une nuée » – le signe de la gloire de Jéhovah ; « et l'arc-en-ciel sur sa tête », c'est-à-dire le gage de l'alliance invariable de Dieu avec la création. « Son visage était comme le soleil. » Le soleil est toujours le symbole de la gloire suprême en gouvernement, et le visage de cet ange est dit être semblable au soleil. Il en fut de même sur la sainte montagne (Matt. 17:2), et lorsque Jean vit de nouveau son Seigneur à Patmos (Apoc. 1:16). « Ses pieds comme des colonnes de feu *(v.Angl.)* » sembleraient indiquer que la solidité représentée par « la colonne » s'unit au complet et final jugement, si constamment figuré par le « feu. » Il pose son pied gauche sur la mer, qui représente les masses informes en dehors de cette partie du monde qui est favorisée d'un témoignage et d'un gouvernement divins, et sur laquelle il pose son pied droit. En d'autres termes, c'est le droit universel du Seigneur sur les hommes, sur le monde. C'est une déclaration publique de son droit, non par rapport à l'Église, mais par rapport à la terre : pas encore son investiture comme Fils de l'homme, mais une action d'un caractère providentiel, qui implique la reprise d'un témoignage préparatoire à l'acte par lequel il va bientôt se saisir de la domination, universelle.

Maintenant, il y a un pas de plus à faire. Ce n'est plus comme au chapitre 5, Dieu assis sur son trône et tenant dans sa droite le livre scellé, puis l'agneau ouvrant le livre, comme Celui qui a vaincu pour le faire. Et comment a-t-il vaincu ? Par la mort. Ce n'est pas par une force humaine que l'homme de Dieu est vainqueur. Les victoires qui brilleront avec le plus d'éclat, sont celles qui auront été jetées, pour ainsi dire, au moule de la mort du Seigneur Jésus. Dans le cas de l'homme si pauvre, si faible, il y a la vie d'abord, et la mort ensuite, parce que par nature nous sommes morts dans nos fautes et dans nos péchés ; mais dans le cas du Seigneur Jésus, il y a premièrement la mort, et ensuite la vie de résurrection. Et tel est le modèle que doit réaliser la foi du chrétien. Notre vie tout entière comme croyants, devrait s'exercer en conformité avec la croix même qui a opéré notre salut ; car la croix est pour nous la puissance de Dieu tout le long du chemin (Gal. 6). C'est Dieu qui nous a donné de souffrir, après quoi vient pratiquement la puissance ; mais celle-ci ne vient peut-être jamais qu'après que l'on a plus ou moins éprouvé la faiblesse et la souffrance (2 Cor. 12 ; 13:4). Un homme ne saurait remporter de victoires chrétiennes, tant qu'il n'a pas pris place dans la nudité et l'abaissement devant Dieu. Il faut qu'il soit anéanti d'une manière ou d'une autre, et heureux sommes-nous, si nous sommes anéantis dans la présence de Christ ; car si ce n'est là, il nous faudra être anéantis par-devant nous-mêmes, si l'on peut ainsi dire, et peut-être par-devant les autres. Toutefois, au chapitre 5, Christ ouvre le livre qui était inintelligible à toute pensée d'homme, et il nous montre, par le moyen des sceaux, certains jugements de Dieu qui sont si peu en dehors des événements providentiels ordinaires, que nous les aurions à peine tenus pour des jugements, si Dieu ne nous eût ainsi dévoilé leur véritable caractère. Mais l'Agneau déploie tout, et nous voyons Dieu à l'œuvre pour introduire le royaume du premier-né et mettre l'Héritier en possession effective de l'héritage.

Dans le chapitre que nous étudions, il y a une différence. Ce n'est pas un livre scellé que nous avons, mais un livre ouvert : et c'est aussi, d'une façon emphatique, un petit livre. Il n'y a rien de mystérieux dans l'affaire. Il se fait ici un grand changement dans l'Apocalypse. Au lieu de consister comme ci-devant, en événements qui étaient l'œuvre secrète de la main invisible de Dieu, c'est une manifestation de sa puissance et de son conseil à l'égard de son peuple. Tout devient parfaitement clair. Ce ne sont plus des sauterelles emblématiques ayant un roi (cf. Prov. 30:27), ni d'étranges chevaux et cavaliers extrêmement nombreux, etc. C'est maintenant l'action ouverte, rapide et décisive de Dieu. Voilà ce qui constitue, je crois, la différence entre les deux livres. Le premier était dans la main de Dieu, et scellé, de sorte que nul ne pouvait l'ouvrir, excepté l'Être béni qui a tout souffert pour la gloire de Dieu. Ici, il s'agit d'un livre ouvert, que le prophète prend de la main de l'ange, et immédiatement après nous n'avons plus les figures secrètes ou énigmatiques des premières visions, mais le temple, la sainte cité, les nations la foulant aux pieds – tout cela comme preuve évidente que Dieu agit sur les Juifs. Nous avons vu précédemment le sceau appliqué sur un certain nombre pris dans chaque tribu d'Israël, dispersé, je pense, dans le monde entier. Mais ici (ch.11, nous arrivons à un cercle plus restreint, où les dispensations de Dieu sont concentrées sur Jérusalem : le sanctuaire, l'autel, les adorateurs, les deux témoins, etc, et où aussi elles sont si clairement exposées, qu'il n'y a pas à se tromper sur ce que Dieu entend par elles. La Bête, comme telle, paraît également ici, en opposition terrible et sans déguisement contre Dieu et ses serviteurs. Et évidemment le Seigneur Jésus montre que le temps approche auquel Il doit prendre toutes choses en main. Ce livre-ci est donc un livre ouvert, parce que tout ce qu'il contient est parfaitement simple ; et c'est un très petit livre, parce qu'il ne s'applique qu'à un temps fort court et à un cercle fort restreint.

« Et il cria à haute voix comme un lion qui rugit ; et quand il cria, les sept tonnerres firent entendre leurs propres voix. Et quand les sept tonnerres eurent parlé, j'allais écrire, et j'entendis une voix du ciel, disant : scelle les choses que les sept tonnerres ont prononcées et ne les écris point » (v.3-4). « Le lion rugira-t-il dans la forêt, s'il n'y a quelque proie ? Le lionceau jettera-t-il son cri de son gîte, s'il n'a pris quelque chose ?… Le cor sonnera-t-il par la ville, sans que le peuple en soit tout effrayé ? ou y aura-t-il dans la ville quelque mal que l'Éternel n'ait fait ? Car le Seigneur ne fera aucune chose qu'il n'ait révélé son secret aux prophètes ses serviteurs. Le lion a rugi : qui ne craindra ? Le Seigneur l'Éternel a parlé : qui ne prophétisera ? » (Am. 3). Je ne puis considérer ce passage du prophète juif, que comme jetant du jour dans ses divers points, sur la vision que nous examinons. De plus, dans l'Ancien Testament, le tonnerre est toujours l'expression de l'autorité de Dieu en matière de jugement. Nous sommes appelés à écouter cette déclaration terrible des jugements de Dieu. Jean était sur le point d'écrire, mais une voix du ciel le lui défend. Il ne devait pas communiquer les détails de ce que Dieu allait maintenant faire. Mais l'ange « leva sa main droite vers le ciel et jura par Celui qui est vivant aux siècles des siècles, lequel a créé le ciel… qu'il n'y aurait plus de délai, mais qu'aux jours de la voix du septième ange, quand il sonnera de la trompette, le mystère de Dieu sera aussi terminé, comme il a été déclaré à ses esclaves les prophètes. » (v.5-7).

En général, on se fait une idée extrêmement vague de ces mots « qu'il n'y aurait plus de temps. » Beaucoup s'imaginent que cela signifie que le temps serait alors tout près de finir et l'éternité de commencer. Mais ce n'est pas du tout là le sens, et cet exemple montre combien il est important de chercher la lumière auprès de Dieu. Le sens est que Dieu ne laisserait pas davantage le temps couler, avant d'intervenir dans le cours de ce monde. Ce n'est pas que l'éternité dût tout à coup commencer, mais qu'il n'y aurait *plus de laps de temps,* avant les dernières sommations de Dieu au monde et l'introduction d'une dispensation nouvelle, dans laquelle il agira d'une manière ouverte avec les hommes sur la terre. Depuis le rejet et l'ascension du Seigneur Jésus Christ, les hommes – « ses concitoyens » – ont envoyé après lui une ambassade, disant, au moins dans leurs cœurs : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » Telle a été toujours la voix du monde depuis que Christ s'en est allé dans un pays éloigné. Le désir réel de l'homme est de se débarrasser de Christ, et, en général, l'homme croit qu'il en est débarrassé. Aussi n'est-ce pas étonnant qu'il n'aime pas à entendre parler de son retour en puissance et en gloire ; car l'Écriture déclare expressément, que Christ doit juger l'homme, et l'homme n'aime pas à paraître devant son juge. De là vient qu'il éloigne autant que faire se peul, la pensée de la venue de Christ pour juger le péché et les pécheurs. Le Seigneur donne à entendre ici, que sous peu, un terme sera mis au-delài actuel. Tout le temps que Christ est loin, à la droite, il y a suspension de jugement. Mais Dieu sympathise profondément avec son peuple dans la souffrance qu'il endure pendant l'intervalle du rejet de Christ, et maintenant il ne permettra plus qu'un pareil état de choses se continue davantage – de sorte qu'il y a des signes et des témoignages évidents que le Seigneur vient pour agir contre ses ennemis. L'ange puissant jure qu'il n'y aurait plus de nouveau-delài – non pas avant l'éternité, mais avant le jour du Seigneur. L'espace ou délai, dont il est ici parlé, c'est le jour de l'homme, et quand celui-là finit, le jour du Seigneur commence, jour qui, dans l'Écriture, n'est jamais confondu avec l'éternité parce qu'il a une fin, tandis que, cela va sans dire, l'éternité ne peut jamais finir. La force réelle de l'expression, considérée sous toutes ses faces, est donc « qu'il n'y aurait plus de délai. « Et remarquez les paroles du verset suivant : « Mais *qu'aux jours* de la voix du septième ange, quand il sonnera de la trompette, le mystère de Dieu sera aussi terminé », etc. Ceci contredirait d'emblée la pensée que l'éternité doit suivre immédiatement après. Au contraire, après ceci, vient en plein le millénium ; après le millénium, une courte période, et ensuite l'éternité. Quelquefois les âmes sont empêchées d'entrer dans la vérité de Dieu, par un seul petit mot, et je crois que tel a été le cas pour ce passage. Souvent, lorsqu'un léger point est éclairci, des monceaux de difficultés disparaissent.

Dieu mettra un terme au délai actuel : « le mystère de Dieu » sera alors terminé. Ceci me paraît signifier le secret par lequel il a permis à Satan d'avoir sa voie propre, et à l'homme aussi ; c'est-à-dire, cette chose étonnante de voir prospérer le mal et fouler aux pieds le bien. Dieu, sans doute, réprime le mal jusqu'à une certaine mesure,

en partie par le moyen du gouvernement humain et en partie par ses propres dispensations providentielles. Et, en vérité, c'est une immense grâce qu'un tel frein soit posé à la malice de ce monde ; car sans cela, qu'adviendrait-il là où, au milieu même de répressions providentielles de Dieu, la méchanceté est si souvent triomphante, et la piété si souvent jetée à terre ? Toutefois il y a une influence du mal qu'aucun gouvernement ne peut déraciner, et le bien qui existe est contrefait, en sorte qu'il n'y a que peu ou point d'influence. Voilà ce qui nous paraît si mystérieux, lorsque nous connaissons Dieu et savons combien Il hait le mal. Mais cela va bientôt finir. Dieu est près de porter la main contre tout ce qui est contraire à Lui-même, d'introduire tout ce qui a été promis dès le commencement et de mettre le sceau de son approbation sur tout ce qui aura été fait selon Lui. Et cela, Il va le faire par son Fils. Celui que l'homme a méprisé et rejeté, est celui-là même que Dieu enverra pour mettre fin à la confusion actuelle et ranger toutes choses dans un ordre resplendissant de sainteté et d'harmonie.

Il ne faut pas confondre « le mystère de Dieu », avec le mystère de sa volonté (Éph. 1:9). Ce dernier est celui qui a toujours été près de son cœur, car il renferme non seulement la gloire de l'Église, mais celle de Christ. Il est « selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en Lui-même ; » il n'y a personne qui l'ait suggéré. C'est le fait de sa propre volonté. Et quel est le mystère de sa volonté ? « Qu'en l'administration de la plénitude des temps, il réunit en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre, en Lui. » Toutes ces choses que Satan a maintenant dispersées, seront réunies en un, sous Christ. Alors la bonté et la vérité se rencontreront, la justice et la paix s'entrebaiseront. Ceci est vrai du croyant dès à présent, pour autant qu'il s'agit de sa réconciliation avec Dieu. Satan insinue bien ceci : Comment serait-ce vrai, en présence de tant de mal au dedans ? C'est là une chose qui pénètre droit à la conscience de l'homme qui doute de Dieu, et même de celui qui craint Dieu, s'il regarde à lui-même. Quand je regarde à moi, de pareils doutes peuvent bien s'élever, mais jamais si je regarde à Christ. Christ seul a titre pour me donner du repos devant Dieu. Christ seul peut dissiper les vagues et les vents. Satan a dressé l'homme contre Dieu en toute manière, même contre la bonté qui procède de Lui ; mais Dieu ne veut pas permettre que cela dépasse une certaine limite. Quoiqu'il soit permis à Satan, par son opposition, de traverser les plans de Dieu dans le temps actuel, cependant toutes les voies dans lesquelles Dieu a agi sur la terre depuis le commencement, sont destinées à triompher, et à triompher toutes ensembles à la fin (Os. 2:21-23). Ainsi l'homme a été établi en Adam, le gouvernement a été mis entre les mains de Noé, l'appel de Dieu a été donné à Abraham, il y a eu la longue et patiente épreuve de la loi, et finalement, il y a la mission de son Fils et de son Esprit. Toutes ces choses, pour ainsi dire, sont des courants émanés de Dieu et qui ont coulé à travers cette terre. Ils ont été corrompus ou repoussés par l'homme dès le commencement, et par la puissance de l'ennemi, les hommes abuseront de ces dispensations mêmes de Dieu, pour amener la conspiration la plus audacieuse et la plus fatale que le monde ait jamais vue – Satan et l'homme associés contre Dieu, qui permettra à tout ce mal de jaillir et alors y mettra fin par le jugement. C'est là la consommation du mystère.

Mais ce qui est appelé « le mystère de sa volonté », n'est pas le sujet de la prophétie. Christ sera le chef de toute bénédiction et assemblera toutes choses en bénédiction réunie, sous sa propre primauté, toutes les choses que Satan se sera efforcé de gâter. Tout ce que Dieu créa originairement était simplement placé dans une condition d'innocence ; mais ce que le Seigneur Jésus Christ opérera à la fin, la réconciliation de toutes choses, sera ce à quoi Satan ne pourra pas porter atteinte. Toutes choses seront réunies en un, en Christ le Chef. Laissez-moi encore établir un autre point. Dans ce mystère de la volonté de Dieu, nous ne sommes pas seulement appelés à être bénis *sons* Christ, mais afin de posséder en plein le caractère de la bénédiction, nous sommes bénis *avec* Lui ; c'est ce que nous avons dans l'Épître aux Éphésiens. Nous ne sommes pas une espèce d'héritage pour Christ, mais nous sommes cohéritiers avec Lui. Dans ce grand mystère de Dieu, en Christ, il y a deux pensées – la primauté universelle de Christ, et l'union de l'Église avec Lui. Pour *nous,* il n'y a rien de pareil à l'idée que nous devons être réunis en un sous la puissance de Christ ; mais *toutes les choses* qui furent jamais, sont destinées à être réunies sous sa primauté, et, pensée merveilleuse ! l'Église est appelée à partager toute cette gloire avec Lui. Ce n'est pas ce qui appartient à Christ comme personne divine, mais ce qui lui revient comme prix de la rédemption, et cette œuvre même lui donne le droit de conférer cette gloire à quiconque Dieu veut. L'Église est unie comme le corps, et l'épouse de Celui qui est Seigneur de tout. Elle est l'Ève du Second Adam. En Éph. 5, Paul traite particulièrement la dernière partie de ce sujet. Christ doit se la présenter à Lui-même l'Église glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable. Le grand mystère, ici dévoilé, c'est la proximité, l'amour, l'intimité de la relation d'époux à épouse entre Christ et l'Église.

Dans l'Épître aux Colossiens, vous avez la même chose rapportée (Col. 2:2) : « Pour la connaissance du mystère de Dieu (et du Père et de Christ) » *(v.Angl.).* Ces derniers mots ont été insérés sans autorité, et quand on essaie de corriger l'Écriture, on ne fait que l'endommager. Il est parlé en Colossiens, chapitre 1, (v.26), d'un certain grand mystère. Le terme mystère, signifie un *secret ;* ce peut ne pas être un secret maintenant, mais ce mot indique que la chose en question en a été un. Où il y a quelque chose qu'on ne comprend pas, on est porté à dire : « c'est un mystère. » Mais dans l'Écriture ce terme désigne une vérité que Dieu a tenue cachée, mais qui ne l'est plus désormais ; quelque chose que les saints ne connaissent pas comme hommes, ou comme Juifs, mais que Christ devait leur apprendre comme chrétiens. Ici paraît un autre grand mystère : (v.27) « auquel Dieu a voulu donner à connaître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère parmi les nations, c'est à savoir Christ en vous, l'espérance de la gloire. » Si nous prenons la prédication qui est faite de Christ dans l'Ancien Testament, c'est une erreur d'appeler cela un mystère, car elle était, certes, bien assez claire. Que proclamaient les prophètes Juifs ? La venue d'un Messie qui devait régner sur eux, et qui associerait le salut avec son caractère de « grand Roi. » Ce qu'ils ne comprenaient pas, quoique révélé, c'était son humiliation et sa mort. Il a été pour eux

une pierre d'achoppement. Mais le « mystère » est une expression qui n'est jamais appliquée à la mort et à la résurrection de Christ. Cela n'était pas du tout un secret, mais c'est, au contraire, clairement prédit en Ésaïe 53 ; Ps : 16:17, 69:106 et en beaucoup d'autres passages. Le mystère était que, pendant le rejet de Christ par son peuple et pendant la durée de son exaltation dans le ciel, Dieu le ferait devenir la tête d'un corps céleste, choisi par sa grâce parmi tous – Juifs et Gentils. De cela il n'en est pas traité dans l'ancien Testament. Il y avait certaines choses que nous pouvons maintenant montrer comme en étant des types ; mais ces choses n'eussent jamais projeté la moindre lumière sur cette vérité, si le mystère n'avait pas été donné à connaître. Dans ce temps-là, il n'y avait rien, même comme prédiction, qui ressemblât à l'état de choses actuel de Juifs et Gentils, bénis ensemble en un seul corps ; et voilà la raison pourquoi c'est appelé « le mystère qui avait été caché dès les siècles et dès les générations. » C'était un secret caché en Dieu, auquel les prophètes ne touchèrent pas. Lorsque les Juifs auront leur Messie, ce ne sera pas comme étant *l'espérance* de la gloire, mais comme étant celui-là même qui introduit la gloire. Lorsque sera venu le temps de bénédiction qu'ils attendent, il n'y aura pas de doute à avoir là-dessus, car tout sera manifesté, tant pour les amis que pour les ennemis ; ce ne sera pas davantage une espérance, mais la manifestation effective de la gloire au milieu d'eux. Mais maintenant Dieu opère parmi les Gentils une œuvre d'un caractère spécial, tandis que les Juifs sont rejetés. Les Gentils ont Christ actuellement, non pas comme apportant la gloire visible sur la terre, ainsi que ce sera le cas bientôt parmi les Juifs ; mais ils ont Christ en eux, l'espérance de la gloire toute prochaine, et cela dans le ciel.

Il est possible que le terme « le mystère de Dieu » soit employé dans notre chapitre, parce que c'est spécialement pendant le temps de non-intervention à l'égard du monde, que Dieu a produit ce merveilleux secret concernant Christ et l'Église. Ici, c'en est fait de ce temps-là. Toutefois ce mystère par lequel il est permis au mal de prospérer, cette passivité de Dieu par laquelle il n'empêche pas que le mal ait la haute main et que le bien soit foulé aux pieds, se continue pour un certain temps. Ceci prendra fin, comme Il en a déclaré la bonne nouvelle à ses esclaves les prophètes. La voix parle de nouveau et dit : « Va, prends le petit livre ouvert qui est dans la main de l'ange » etc. (v.8). En conséquence, Jean prend le livre, et après l'avoir dévoré, le trouve dans sa bouche doux comme du miel, mais lorsqu'il en sonde le contenu et en digère les résultats, combien il est amer au-dedans ! Ainsi en est-il et en sera-t-il. Quand nous voyons comment Dieu accomplira toutes choses, nous devons être peines en pensant à ce qui est réservé à l'homme, comme nous devons l'être, en effet, quand nous savons avec quelle persévérance il se rebelle contre Dieu, et méprise même la miséricorde dont il est l'objet.

Le Seigneur veuille que ce dont il s'est servi pour débarrasser notre position de tout principe terrestre et pour réveiller un juste sentiment de la parfaite dignité de la place qu'il nous a donnée, soit imprimé sur nos cœurs ! Personne n'est dans une position d'aussi grande responsabilité que ceux qui sont occupés des choses célestes. Et ne supposons pas qu'une position quelconque ou même la vérité, puisse d'elle-même garder une âme : rien ne le peut, sinon l'Esprit de Dieu. Et jamais l'Esprit de Dieu ne gardera une âme, là ou il n'y a pas de dépendance et où le *moi* n'est pas jugé. Il est venu pour glorifier Christ. Que le Seigneur nous accorde de veiller et de prier ! Car, tandis que la vérité a pour but de séparer du monde, cependant où l'on en fait abus, et où elle n'est rien que cette connaissance qui enfle, on est préparé pour les plus mauvais résultats.

Il reste, comme à l'ordinaire, à ajouter quelques mots sur la mesure d'accomplissement que cette vision parenthétique a déjà reçue. Je ne suis pas disposé à mettre en doute qu'elle ait trait, dans son application générale, à cette merveilleuse et divine intervention : la Réformation. L'empire d'Orient avait depuis quelque temps succombé à la furieuse attaque des Turcs. L'Occident n'était pas d'une ombre moins impénitent et moins imbu d'idolâtrie et d'imposture qu'auparavant, lorsque cette subite lumière d'en haut parut sur l'Europe étonnée. Ce n'est pas que la grâce de Christ ait été profondément réalisée ou réfléchie dans la Réformation. Le témoignage de son principal conducteur, Luther, a plutôt ressemblé aux éclairs et aux tonnerres de Sinaï, et tenu trop souvent de la terre bien plus que du ciel. De fait, c'est ce caractère relativement terrestre qui fait que les fauteurs de l'école historique trouvent tant de coïncidences apparentes entre cette grande œuvre et la vision qui est devant nous. C'est justement parce que Luther s'est si fortement rapproché, *non* de la ligne de ministère de Paul, mais du témoignage prophétique de Jésus, lequel doit être rendu par les témoins du dernier jour, qu'il y a tant de points communs entre le caractère de sa vie et la tendance de ses travaux, et les prédictions de ce que ces témoins doivent enseigner, faire et souffrir ci-après. L'idée de comparer cette vision avec la propagation de l'évangile et la formation de l'Église à la Pentecôte, est, je ne puis penser autrement, une erreur fort grossière.

De plus, est-il vrai qu'il n'y ait pas, dans la vision, un détail auquel la Réformation ne réponde exactement ? Est-ce que le resplendissement du Soleil de justice implique une nouvelle publication de son *évangile ?* Je ne doute pas que la pleine signification de la vision ne renferme un témoignage public à l'arrivée du « jour » ; mais pour cette raison même, l'évangile de la grâce est exclu, ainsi que peut le voir toute personne spirituelle qui examine sans préjugé Malachie 4. Car l'essence de l'évangile est que par lui, *Dieu* justifie *l'impie* et sauve *le perdu ;* au lieu que nous lisons : « c'est pour vous (le résidu pieux d'entre les Juifs), que se lèvera le soleil de Justice, avec la santé dans ses rayons ; vous sortirez et vous prendrez de l'embonpoint, comme de jeunes bœufs que l'on engraisse. Et vous foulerez les méchants, car ils seront comme de la cendre sous les plantes de vos pieds, au jour que je ferai mon œuvre, a dit l'Éternel des armées. Souvenez-vous de la loi de Moïse, mon serviteur. » Il peut y avoir une certaine ressemblance entre ceci et les motifs et le but, les aspirations, la carrière, le cours des travaux, le genre d'action (pas l'issue toutefois) des Réformateurs les plus belliqueux ; mais dans la proportion même de cette ressemblance, c'est l'opposé de l'évangile, ou de la conduite pratique qui en découle et lui est conforme.

En outre, la nuée rappelle la délivrance d'*Israël,* comme l'arc-en-ciel rappelle l'alliance établie avec la *terre,* lorsque le gouvernement fut institué ; les colonnes de feu représentent la fermeté judiciaire, et la voix forte comme celle d'un lion qui rugit, c'est la frappante et terrible affirmation de ses droits, précédée de l'acte significatif par lequel il y comprend le monde entier, et suivie de l'expression complète de la puissance de Dieu. Toutes ces choses, y compris le petit livre ouvert (lequel semblerait être la prophétie connue relativement à la cité et au temple), sont des figures qui s'accordent pleinement avec la prochaine reprise des relations du Seigneur avec Jérusalem et les Juifs, et le monde en général : mais pas *une seule de ces figures,* dans tout ce qu'elles impliquent, ne me paraît ressembler à l'évangile de la grâce de Dieu. Le ciel et l'Église sont entièrement laissés en dehors de la vision ; il est question d'un peuple terrestre, et partant, de rois et de nations ; c'est la reprise, non pas de l'évangélisation, bien moins encore de l'édification du corps de Christ, mais du témoignage prophétique ici-bas. Le décret est publié. Le roi oint de Jéhovah est sur le point de prendre Sion, la montagne de sa sainteté, oui, les nations mêmes pour son héritage, et les parties les plus éloignées de la terre pour sa possession. Il n'a plus à faire des demandes au Père concernant les fils célestes, mais concernant le monde lui-même. Il n'a plus à mettre à part au moyen de la vérité pour associer avec Lui-même en haut, mais à briser les peuples avec une verge de fer et à les réduire en pièces comme le vaisseau du potier. « Maintenant donc, ô rois, ayez de l'intelligence ; juges de la terre, recevez instruction », Voilà évidemment à quoi se rapporte la scène qui nous occupe. Tel est l'ordre de faits auquel elle sert de prélude. Si les Réformateurs eussent compris la haute vocation des saints, ou la nature, le caractère, et les conséquences de notre union avec Christ dans les lieux célestes, il y aurait eu, de leur côté, contraste et non analogie. De fait, ce fut, je le répète, l'effet de leur manque d'intelligence spirituelle comme chrétiens et leur ressemblance avec des Juifs pieux, qui imprimèrent à leur œuvre la ressemblance qu'on y trouve avec la scène que nous examinons.

Enfin, essayer d'établir une complète correspondance entre cette scène et la Réformation, c'est faire violence au sens, et je pourrais presque dire, tomber dans l'absurde. Car dans son empressement à appliquer le principe des allusions, comme on l'a nommé, l'auteur des Horæ Apoc., n'aperçoit pas même la connexion des sept tonnerres avec Christ, Ce serait perdre une trop bonne occasion de faire allusion aux foudres du Vatican. Mais ici, chose étrange à dire et en opposition, me paraît-il, avec le principe même qui est invoqué, M. Elliot enlève ces tonnerres à Celui qui est le personnage principal de la vision et les applique exclusivement au Pape ! Le raisonnement sur lequel on appuie la proposition, si monstrueuse pour tout esprit qui n'est pas sous le poids écrasant d'un système, ce raisonnement me paraît manquer absolument de base, tout en n'étant pas indigne de l'adresse bien connue de M. Elliot. La faculté possédée par les tonnerres de faire entendre leur voix, n'est pas sans précédents dans ce livre (Apoc. 6:1), et de plus, les trompettes sont dites la posséder aussi (Ch.8:13). Comparez aussi Apocalyse 16:7, pour l'autel. Le parallèle supposé en Jean 12:28, n'est certainement pas en faveur des oracles papistes. Le pronom réfléchi implique sans nul doute que les voix étaient bien proprement les leurs, les sons propres aux tonnerres dont il est parlé ; mais qu'elles fussent en opposition avec le cri de l'ange, semblable au cri d'un lion qui rugit, c'est une induction au plus haut point contre nature. Quoi que l'on pense de la théorie d'une *allusion* à Léon X, même dans ce cas, l'analogie de toutes les autres visions est en faveur de l'idée que cela se rapporte directement à la parfaite expression de la puissance divine, comme le sceau de Dieu sur l'affirmation que l'ange fait de son droit. Il me paraît presque effrayant d'avancer que la proposition « ne les écris pas », implique que les voix n'étaient « pas les véritables paroles de Dieu, mais plutôt une *fausseté* et une *imposture »* (H. A. Vol.II, p.105). La raison véritable est très simple. Ce que nous avons ici, c'est le fait général que « la voix de Jéhovah » fait écho aux droits que Christ fait valoir à la possession du monde ; les détails ne doivent pas être écrits. L'apôtre Paul fut ravi dans le Paradis pour entendre des secrets [ou paroles ineffables] *(ἄρρητα ῥήματα)* qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer. Le prophète Jean allait écrire ce que les tonnerres annonçaient, mais la voix du ciel commande que les choses soient scellées, pas écrites – manière de faire des plus extraordinaires, si les paroles des voix sont supposées être les faux décrets de Rome, mais bien en harmonie avec cette conclusion que d'autres choses seraient révélées encore, avant que la puissance de Dieu fût déployée et que les droits de Christ fussent validés par le jugement ; 4° de là vient que je rejette entièrement, comme un corollaire de l'erreur précédente, l'idée qu'il y ait ici une allusion aux sept collines de Rome. Jusqu'ici, l'emploi du nombre sept dans l'Apocalypse a été entièrement indépendant de ce signe local, qui apparaît seulement au chapitre 17, où le contexte prouve que Rome est en question. Ici, pour la même raison du contexte, les collines romaines sont une intrusion, et l'idée de plénitude est le seul sens naturel ; 5° cette remarque explique aussi la présence de l'article comme dans le cas des sept anges (ch.8) qui, je le présume, ne sont pas en rapport spécial avec cette ville. Quant à l'opinion que ce n'est qu'aux bulles papales que les sept tonnerres apocalyptiques *aient* jamais *été appliqués,* elle est naturelle à la région d'où elle vient ; mais quand l'écrivain ajoute : « *ou puissent jamais l'être »,* il dépasse, pensé-je humblement, la limite de la sagesse ou de la modestie. Nul de nous n'est la mesure de la connaissance divine, ni de ce que le Seigneur peut conférer. De plus, je confesse, moi tout le premier, mon incapacité à discerner, aidé même de l'argumentation particulière des *Horæ*, la liaison spéciale du serment de l'ange, avec les convictions puissantes des pères de la Réforme ou de leurs enfants protestants. Savonarole et d'autres avant lui, paraissent avoir été occupés de la proximité du royaume de Christ, plus que Luther et ses collaborateurs. Ce qu'attendait le grand réformateur allemand, était plutôt la destruction du royaume du Pape par la *parole* seulement, et cela fondé sur le sens qu'il donnait à Daniel, tout aussi bien que sur saint Paul, c'est-à-dire, me semble-t-il, en contraste avec le livre ouvert et les choses qu'annonce l'ange de la manière la plus solennelle. Mélanchthon n'a pas non plus mieux vu que Luther quand il a appliqué Daniel 7 au mahométisme, et Daniel 8 au papisme. Je ne puis davantage admettre que la prophétie, telle qu'elle est adressée à Jean et annoncée par les deux témoins, ou par n'importe quels autres, soit *simplement* l'acte d'exposer les Écritures et d'exhorter par elles,

ainsi que le fait tout fidèle ministre de l'évangile. En outre, prétendre que dans cette expression : « Va, prends le petit *livre »,* et dans cette autre : « Il faut que tu prophétises encore », nous devons voir (et cette fois, cela va sans dire, non plus par allusion, mais réellement) une sorte de préfiguration de l'ordination des *diacres* pour annoncer l'évangile ou exercer le ministère chrétien, et la prise en main du Nouveau Testament pour le traduire en langue vulgaire ; et plus encore, que saint Jean représentant les ministres fidèles de la Réforme à cette époque, cela indique que ceux-ci se trouveraient dans le fil de la succession apostolique – – prétendre, dis-je, et soutenir de telles choses, me fait plutôt l'effet de jouer avec les sentiments que de s'occuper d'une sérieuse exposition de ce chapitre. Essayer d'appliquer les détails au passé, c'est révéler ce qu'il y a de peu satisfaisant dans le système protestant exclusif. J'ai déjà admis, à l'égard de la Réformation, dans l'application de l'Apocalypse à une longue période, une certaine portée assez précise pour faire voir qu'une œuvre pareille n'avait pas été méconnue de Dieu. L'entier accomplissement littéral de toutes les paroles du livre n'aura lieu qu'à la fin du siècle.

Chapitre 11

Du moment que Dieu commence à agir ouvertement à l'égard de la terre, Israël entre naturellement en première ligne, puis viennent les Gentils en connexion avec lui. (Deut. 32:8, 9). Nous avons eu les douze tribus dans la dispersion, et un nombre déterminé d'entre elles, scellé ; mais ce sont la Judée et Jérusalem qui forment surtout le premier plan du tableau que nous voyons ici : « Lève-toi », est-il dit au prophète, « et mesure le temple de Dieu, et l'autel, et ceux qui y adorent. » Ici, l'autel correspond clairement, je pense, à l'autel d'airain ; car l'autel d'or était compris dans le temple. « Ceux qui adorent » sont des personnes que caractérise une position de proximité avec Dieu. L'autel est l'expression d'un accès véritable auprès de Dieu, et ces personnes ont été approchées de Lui. C'était le lieu de l'holocauste qui marquait l'acceptation de l'individu. Or, ceci nous montre que Dieu reconnaît ici un certain nombre d'entre le peuple sur la terre, comme capable de s'approcher de Lui. « Mesure le temple » etc. Indique et détermine, je suppose, la portion que Dieu s'appropriait pour Lui-même. (v.1.)

« Et jette dehors la cour qui est en dehors du temple, et ne la mesure point, car elle a été donnée aux nations, et ils fouleront aux pieds la sainte cité quarante-deux mois. » (v.2.) Les Juifs sont reconnus de Dieu jusqu'à une certaine mesure ; et, comme conséquence, il est parlé de leur ville comme de la sainte cité, et des Gentils comme de ceux qui la souillaient et la foulaient aux pieds. Mais il est important, avant d'aller plus loin, de rechercher s'il est fait allusion en d'autres portions de l'Écriture, à cette période dénommée ici, période de « quarante-deux mois. » On ne contestera pas qu'il y soit référé en Daniel, le livre de l'Ancien Testament, qui correspond le plus à l'Apocalypse du Nouveau. Là, nous trouvons mentionnée une période de trois ans et demi, appelée dans un langage mystique : « Un temps, des temps et la moitié d'un temps. » Voyons Dan. 7. Là, nous trouvons les puissances Gentiles représentées par des bêtes sauvages, qui ont partiellement quelque ressemblance dans la nature. Il y a un lion, un ours, et un léopard portant quatre ailes pour exprimer la rapidité de conquêtes qu'on verrait dans la puissance représentée par cette bête ; et tout le monde sait que dans l'antiquité, jamais empire ne s'étendit par de rapides conquêtes comme l'Empire Grec sous Alexandre ; et plus que cela, il s'enracina profondément, de telle sorte qu'à ce jour même, on en voit des restes qui, loin d'apparaître comme exhumés, pour ainsi dire, se montrent par des effets vivants. La quatrième bête était d'un caractère composé, différente de tout ce qui a été vu auparavant. Elle avait dix cornes sur sa tête ; et après ces dix cornes – au milieu d'elles – le prophète vit une autre petite corne qui montait. Cette dernière prend la place de trois autres, et devient le grand objet dont l'Esprit de Dieu est occupé ; non pas, sans doute, parce que quelque chose de bon s'y rattache, mais à cause de sa mortelle hostilité contre Dieu et contre son peuple. Daniel voit plus particulièrement cette corne sous son caractère politique, et l'Apocalypse la présente plutôt sous son caractère politico-religieux. C'est avec ce quatrième empire, la bête romaine, et en relation avec les Juifs, qu'est donnée la période de « un temps, des temps et la moitié d'un temps. » Ce n'est pas, semble-t-il, par une légère aberration d'esprit qu'on se refuse à appliquer ces passages à la Judée pour les appliquer à Rome. Mais la cause en est manifeste. Les hommes se sont tellement occupés de controverse entre le protestantisme et le papisme, qu'ils ont naturellement cherché à découvrir dans l'Écriture quelque chose touchant le pape ; et voyant qu'il s'y trouvait un personnage plus méchant que tous les autres, (l'Antichrist), ils en ont conclu que l'Antichrist et le pape étaient un seul et même individu. Or, il est vrai que l'un et l'autre font jusqu'à un certain point des choses pareilles. Mais en examinant les Écritures, vous trouvez que l'Antichrist prend place en Judée et en rapport avec le peuple Juif, comme il n'est jamais arrivé au pape de le faire. Je ne dis pas que le pape ne puisse pas agir ainsi ; mais il est impossible d'appliquer pleinement et exclusivement au pape comme tel ce qui est dit de l'Antichrist. Il est un système à venir d'iniquité, et à la tête de ce système un personnage à venir, qui s'élèvera contre Christ dans sa gloire et ses droits juifs, et unira le pouvoir politique à la prétention religieuse, et cela dans la ville du grand Roi. Il y a beaucoup d'antichrists, il est vrai, et l'on peut avec raison regarder le pape comme l'un d'eux, mais non pas comme l'Antichrist qui doit venir. Celui-ci est réservé pour le temps qui précédera immédiatement l'apparition du ciel du Seigneur Jésus Christ. Il essaiera personnellement de contrefaire le Seigneur Jésus et de s'opposer à Lui, et il sera personnellement renversé par Lui. On devrait être préparé à cet événement ; mais on s'imagine, au contraire, que le pape est le dernier antichrist, et qu'il va tellement en décrépissant, qu'il est bien près de descendre dans la tombe. Mais la Bible enseigne clairement que le développement le plus affreux de l'iniquité est encore à venir, et que, lorsqu'il arrivera, il n'entraînera pas seulement les pays papistes, mais aussi les pays protestants, et les Juifs eux-mêmes dans ses fatales déceptions.

En Dan. 7, il est dit de la petite corne qu'elle proférera de grandes paroles contre le Souverain, « et détruira les saints du Souverain et pensera de pouvoir changer les temps et la loi ; et ils seront livrés en sa main jusqu'à un temps, des temps et une moitié de temps. » Or, il me paraît parfaitement clair que « les temps et la loi » dont il est question ici, sont ceux avec lesquels le prophète Daniel était familier. Les temps étaient liés aux fêtes d'Israël, et les lois *(pluriel – v.Angl.)* avec l'ordre ou le rite juif. Les « saints du Souverain » sont ceux que connaissait le prophète, et auxquels il portait intérêt ; tout comme au chapitre 12, ce sont les enfants du peuple auquel appartenait Daniel, qui sont compris dans l'expression : « Les enfants de ton peuple. » Ceci montre qu'il y aura un ennemi particulier du peuple de Dieu en Judée, lequel s'élèvera en ce jour-là. Il se mêle des Juifs au moment où ils commencent à être jusqu'à un certain point reconnus de Dieu. Ce pouvoir inique détruit les saints du Souverain et pense changer les temps et les lois, lesquels seront livrés en sa main. Ce ne sont pas les saints qui sont livrés entre ses mains, car Dieu ne les abandonne jamais à l'ennemi. Il pourra permettre qu'ils soient tourmentés pour un temps, mais Il ne les abandonnera jamais. Ce sont les temps et les lois qui sont ainsi mis à sa disposition pour un temps, parce que la nation n'est pleinement reconnue que quand le Messie vient, et jusque-là il s'agit seulement d'une reconnaissance partielle de leur culte. Les temps et les lois lui sont donc abandonnés pour « un temps, et des temps et une moitié de temps. » Il s'agit de la même période dans les quarante-deux mois, qui donnent exactement le même laps de temps, si l'on admet que « un *temps »* signifie une année.

En Daniel, chapitre 9, vous avez une autre désignation de temps, les fameuses soixante-dix semaines. « Et après ces soixante-dix semaines, le Messie sera retranché et n'aura rien. » (v.26. – Vrai sens de l'original) ; c'est-à-dire qu'après soixante-neuf des soixante-dix semaines, le Messie est retranché. Alors, pour cause de ce retranchement, une interruption a lieu. Toutes les semaines ne sont pas écoulées. Il en reste une – la dernière – à accomplir, laquelle est tenue séparée, comme un anneau arraché à la chaîne qui précède. Vous remarquerez qu'après la mort du Messie le conducteur, il est fait allusion à un autre conducteur encore à venir, lequel est évidemment un conducteur ennemi, un conducteur de la nation romaine. La grande méprise dans laquelle plusieurs sont tombés, c'est que ce conducteur était Titus, qui vint et prit la ville de Jérusalem : mais il n'en est point ainsi. Le verset n'établit pas que le conducteur détruirait, etc. ; mais « le peuple du conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire », et c'est ce qu'ils ont fait. Les Romains vinrent sous ce général. Mais lorsqu'il est dit : « Le peuple du conducteur qui viendra », cela me donne clairement à entendre qu'un certain grand conducteur viendrait après, un conducteur en rapport avec l'Empire Romain. Son peuple devait venir le premier, ce qu'il a fait sous Titus ; plus tard, le conducteur lui-même vient, ce que je crois être encore futur. Car remarquez bien que la destruction passée de la ville et du sanctuaire, *n'est pas du tout comprise* dans le cours des soixante-dix semaines. Elle a lieu dans l'intervalle qui sépare la soixante-neuvième de la soixante-dixième semaine. Il y a eu, pour ainsi dire, une chaîne de soixante-neuf semaines donnée jusqu'à la mort de Christ ; elle fut rompue alors. Il y avait un anneau important, la soixante-dixième semaine. Que devient cet anneau ? Le dernier verset le reprend, et il en ressort assez clairement que cette soixante-dixième semaine a affaires non point avec Christ, mais avec l'Antichrist, qui sera manifestement en rapport avec l'Empire Romain, et aussi avec les Juifs. Observez que, au 26^{e} verset, après les soixante-deux semaines ajoutées aux sept qui les précèdent, c'est-à-dire après que le Messie est retranché, il n'est plus fait mention des semaines. Dans ce qui vient ensuite nous n'avons pas de date, jusqu'à ce que nous arrivions au vers. 27 ; preuve que ce qui survient n'est pas compté comme faisant partie de la suite continue des semaines. « Et la fin en sera avec débordement, et les désolations sont déterminées jusqu'à la fin de la guerre. » La ville et le sanctuaire ont été depuis longtemps détruits ; mais les désolations durent « jusqu'à la fin », et elles se poursuivent encore.

Jusqu'à ces derniers temps, de tous les peuples de la terre, un Juif avait le plus de difficulté à entrer dans le pays. Il survient un changement dans les dispositions des nations envers Israël ; cela je l'admets. Les Gentils en partie semblent oublier que le Juif est sous un jugement spécial de Dieu. Sans doute ce n'est pas une excuse pour traiter ce peuple avec dureté, mais c'est une raison grave pour laquelle les hommes ne devraient pas se mêler politiquement de lui. Pour le Juif, se mêler ainsi avec les Gentils est une sorte d'apostasie ; et pour les Gentils, c'est mépriser le jugement de Dieu et l'attirer éventuellement sur eux. On découvrira que Dieu ne peut pas sanctionner une semblable union. Je crois que lorsque les Gentils auront abandonné toute idée de particularité concernant les Juifs, la main de Dieu confondra leurs desseins, et qu'il interviendra pour manifester son peuple distinctement et séparément de tous les autres, par le jugement d'abord et par la bénédiction ensuite. Lorsque tout semblera tranquille et en prospérité, Dieu annulera ce que l'homme croit faire, car Il n'a pas rejeté Israël à toujours. Les Juifs peuvent avoir abandonné Dieu et s'être amalgamés avec les Gentils, mais Dieu n'oublie jamais qu'il a choisi les pères et qu'il a fait des promesses pour les enfants. Il est vrai que les Juifs ont pris la responsabilité d'être son peuple et ont misérablement manqué à remplir leur obligation ; mais Dieu ne faillira pas à accomplir son dessein. Lorsque les mariniers gentils avaient Jonas dans leur navire, Dieu résolut de l'en faire sortir, et s'ils ne l'eussent pas jeté dans la mer, Dieu aurait brisé leur navire pour en tirer son prophète et l'avoir à Lui-même et à son œuvre. Ainsi en sera-t-il au jour qui approche rapidement. En examinant Ésaïe 18, nous voyons qu'il doit y avoir une restauration partielle d'Israël par le pouvoir gentil, principalement au moyen d'une certaine puissance maritime « qui envoie par mer des ambassadeurs, etc » Ils pourront ramener une partie des Juifs dans leur terre, mais les Juifs seront encore en état de rébellion et d'incrédulité. Lorsque tout paraît florissant, soudain il survient une ruine de la part de Dieu : et, qui plus est, Dieu permettra que l'ancienne inimitié des Gentils contre les Juifs se réveille, ainsi qu'il est écrit : « Les oiseaux de proie seront sur eux tout le long de l'été, et toutes les bêtes du pays y passeront leur hiver » – c'est-à-dire que toute sorte d'impitoyable haine leur sera montrée. Ils sont le corps mort, et là où est le corps mort, là se rassemblent les aigles. Les Gentils qui auront d'abord paru si

bienveillants à leur égard s'en éloigneront de nouveau et s'uniront une fois encore dans le but de les écraser. Et quelle sera la fin de tout cela ? Les Gentils étant revenus à leur vieille haine contre les Juifs, Dieu épousera la cause de son peuple. Dieu s'abstient tandis que l'homme s'en mêle ; mais lorsqu'une immense armée monte contre Israël, en ce temps-là même sera présentée à l'Éternel des armées l'offrande d'un peuple dispersé et pillé, et de la part d'une nation terrible dès son origine *(v.Angl.).* Dieu se fera présent à Lui-même si je puis ainsi parler, de son Israël si longtemps dispersé et persécuté.

Ce qui précède fera voir combien il est naturel que nous ayons dans l'Apocalypse une réorganisation de la constitution et du culte juifs après l'enlèvement de l'Église au ciel et avant l'apparition de Christ. Nous y voyons un petit résidu, au milieu de la masse qui devait être livrée aux Gentils. Pendant quarante-deux mois la sainte cité sera foulée aux pieds. Le Seigneur permet qu'une certaine période aille s'écoulant pour ce qui regarde « les plusieurs ; » mais Il mesure pour Lui-même le temple et l'autel, et ceux qui y adorent. Il se pourrait que ce résidu fût égorgé, mais toutefois Il l'apprécie. À l'époque où une partie des Juifs sont ainsi dans leur propre terre, mais à laquelle Israël comme ensemble n'est pas encore entièrement ramené par Dieu, à cette époque viendra le conducteur Romain prédit, lequel « confirmera (non pas *l'alliance,* mais) une alliance avec les plusieurs pour une semaine. » Je sais que quelques-uns appliquent ceci à Christ ; mais le Seigneur n'a jamais traité d'alliance pour une semaine ou sept ans. Il est impossible d'appliquer légitimement ces mots à une alliance que le Seigneur ait jamais établie, bien moins encore à une alliance établie après sa mort. « L'alliance éternelle » est évidemment le contraste et non l'accomplissement de cette alliance établie pour une semaine. Plusieurs interprètent ainsi le passage de Dan. 9:27 ; mais ceux qui le font, oublient qu'au verset précédent, Christ a été vu comme « retranché. »

« Au milieu de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'oblation ; puis, à cause de la protection des abominations, il y aura un désolateur, etc » Ici nous avons des événements subséquents d'une nature tout à fait différente. On demandera : « Quand et comment devons-nous supposer qu'aura lieu cette cessation du sacrifice et de l'oblation ? Qui, et d'où, est ce personnage qui les fait cesser ? Le Messie, le conducteur », et le « conducteur qui viendra », sont-ils la même personne ou sont-ils deux personnes différentes ? Par rapport au Messie, l'histoire se clôt au verset 26. « Le peuple » de ce conducteur qui viendra, était l'ennemi d'Israël, sujet d'une puissance contraire, et non pas le peuple du Messie. Au verset 27 le conducteur, dont l'arrivée est annoncée par le verset 26, est venu lui-même ; et c'est *lui* qui confirme une alliance avec « les plusieurs », ou la masse des Juifs, pour une semaine ; mais à la moitié de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation, et à cause de la protection des abominations, etc. Le langage peut sembler quelque peu obscur, mais ce qui est bien clair, c'est qu'il doit se trouver après la mort de Christ un certain conducteur – un Prince Romain – dont le peuple vint d'abord causer une désolation depuis longtemps accomplie ; après quoi, *lui-même* survient enfin. Au moment où il paraît sur la scène, commence la dernière semaine de Daniel. Cette interruption entre la soixante-neuvième et la soixante-dixième semaines semblera peut-être étrange, et l'on demandera peut-être : Comment se pourrait-il qu'il y eût une semblable lacune ? Mais le fait n'est pas sans précédent. En principe, la même chose se présente en Luc 4, lorsque le Seigneur lit dans le prophète Ésaïe. La portion lue est la description de son ministère personnel, en Ésaïe 61:1, 2. « L'Esprit du Seigneur est sur moi… Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur froissé… pour publier l'an agréable du Seigneur. » « Et il ploya le livre. » Il n'acheva pas le passage. Pourquoi ? Parce que, si l'on peut ainsi répondre avec révérence, le reste, c'est-à-dire « le jour de la vengeance de notre Dieu », était l'affaire de la prophétie. Proclamer l'an agréable du Seigneur, est ce que Christ a fait à sa première venue ; mais ce temps-là n'était pas le jour de la vengeance du Seigneur ; – de telle sorte que le Christianisme tout entier et la vocation de l'Église ont pris place entre l'an agréable du Seigneur et le jour de la vengeance. Lorsque Christ vint en humiliation et en amour, c'était l'an agréable du Seigneur : c'est pourquoi il ploya le livre ; mais le jour de la vengeance est différé jusqu'à ce que le Seigneur revienne en gloire.

Il en est de même en Daniel : les soixante-neuf semaines courent jusqu'à ce que le Messie soit retranché, puis nous avons une lacune évidente. La destruction de Jérusalem n'est pas comprise dans le cours des soixante-neuf semaines, et avec non moins d'évidence ne saurait être placée dans le cours de la soixante-dixième. Car, si vous entendez que la dernière semaine commence à la mort du Messie, elle vous donnerait sept ans seulement, au lieu que Jérusalem ne fût prise que quarante ans après la mort de Christ[23]. La soixante-dixième semaine n'a rien à faire avec ce siège, et, de fait, les guerres et les désolations eurent lieu avant que nous arrivions à la soixante-dixième semaine, qui n'est citée qu'au dernier verset.

Dans le dernier ou 27^{e} verset, il y a une alliance confirmée. Est-ce que Titus ou tout autre prince romain confirma jamais une alliance avec les Juifs pour une semaine ? Et de plus, il est dit : « A la moitié de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'oblation. » Cela montre qu'il y aura un renouvellement de service religieux dans Jérusalem au dernier jour. Le sacrifice et l'oblation auront été rétablis, et ce conducteur, malgré l'alliance traitée avec eux,

[23] Si, d'après Usher, la mort de Christ doit se placer au milieu de la soixante-dixième semaine, il me semble que la confusion n'en est qu'augmentée ; car, en toute justesse d'interprétation, la dernière semaine ne commence pas à s'accomplir avant que la ville et le sanctuaire soient détruits par les Romains, pour ne rien dire d'un temps de désolation subséquente. Ainsi la manière de voir d'Usher, sur le verset 27, place réellement la mort de Christ à trois ans et demi, au moins, plus tard que la destruction de Jérusalem, si le verset 20 est dûment examiné. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la prophétie elle-même, si elle est bien comprise, laisse place pour, et permet de supposer, une lacune de temps indéfini après que le Messie est retranché et avant que commence la dernière semaine. Il est certain que l'invasion romaine et les désolations qui s'en suivirent pour les Juifs, à part de l'action du conducteur qui viendra, ne se rattachent pas plus à la soixante-neuvième semaine qu'à la soixante-dixième. Le texte lui-même prouve donc l'existence de ce long intervalle.

met fin à tout. Et puis, après ? Les abominations, c'est-à-dire l'idolâtrie, sont publiquement établies et protégées. Elles seront introduites jusque dans le sanctuaire même, ce qui ne fut pas le cas lors de la destruction de Jérusalem. Il y eut alors beaucoup d'effroyable méchanceté, toute sorte d'autres crimes et d'excès, mais pas d'idolâtrie. Ici, au contraire, il est insinué que l'idolâtrie sera ouvertement tolérée jusque dans le temple. Cela ne répond pas à la prise de la ville par Titus, ni à la mort du Seigneur Jésus Christ ; car à ce temps-là l'esprit immonde de l'idolâtrie avait quitté la nation, qui, depuis l'époque de la captivité babylonienne – à en excepter la profanation d'Antiochus. – s'était gardée pure de telles abominations, et, en ce sens, se trouvait « vide, balayée et ornée. » Mais nous savons que l'esprit immonde doit revenir en plus grande force que jamais. (Matt. 12:45). La chrétienté et le judaïsme contribueront, chacun de son côté, à produire la dernière forme du mal – l'antichristianisme. Vous vous rappelez que les Pharisiens accusaient le Seigneur, lorsqu'il était sur la terre, de faire ses miracles par la puissance de Satan, et la signification de la parabole qui leur est ici présentée, est réellement l'histoire d'Israël lui-même. Le vieil esprit immonde s'en était allé ; le peuple ou ses conducteurs étaient remplis de zèle pour leurs ordonnances. Et que dit le Seigneur ? que le vieil esprit immonde, depuis longtemps parti, reviendrait. Et quand il reviendra, il prendra avec lui sept autres esprits plus méchants que lui-même. Les Juifs tomberont dans l'idolâtrie en s'unissant avec l'antichristianisme, et leur dernier état sera pire que le premier. Comparez aussi Ésaïe 65:66.

Mais revenons à l'Apocalypse. Nous avons constaté en Israël cet état de chose, savoir : la nation partiellement reconnue de la part de Dieu, et le culte s'exerçant, bien que la profession extérieure soit livrée à l'oppression des Gentils. Et remarquez que le Seigneur dit : « Et je donnerai puissance à mes deux témoins, et ils prophétiseront mille deux cent soixante jours, revêtus de sacs ». (v.3). Que le Seigneur fasse mention d'eux par le nombre de jours qu'ils passent ici-bas plutôt que par un nombre de quarante-deux mois – semble indiquer la valeur qu'il attache à leur témoignage. Il l'apprécie, pour ainsi dire, autant qu'il le peut. Il n'en donne pas la somme, comme lorsqu'il parle de la bête (chap. 13:5). Avec une tendre sollicitude, Il parle du temps par les jours, comme s'il les comptait tous un par un. « Ils prophétiseront mille deux cent et soixante jours, revêtus de sacs » – un témoignage rendu dans la tribulation. Ce n'est pas le christianisme, ni l'état de choses qui subsistera après l'apparition du Messie en gloire ; mais c'est un temps de transition entre l'enlèvement de l'Église et sa venue du ciel avec le Seigneur Jésus Christ – le temps où l'homme aura ramené Israël dans sa terre, alors que la masse du peuple sera complètement impropre à entrer en relation avec Dieu. Il y a un petit résidu de croyants, il y a un culte, il y a enfin un témoignage prophétique, mais un témoignage prophétique évidemment juif dans son caractère. En Zacharie, bien qu'il soit fait mention de deux oliviers, il n'y a pourtant qu'un chandelier (Zach. 4:11) ; ici, il y a deux chandeliers parce qu'il y a deux *témoins*, qui prophétisent touchant la manifestation de la gloire terrestre sans toutefois l'introduire personnellement. Ce qui signifie que ce n'est pas l'ordre régulier de Dieu, mais une preuve que ses yeux sont en bien sur son peuple, avant que soit manifestée la plénitude de la bénédiction.

« Et si quelqu'un veut leur nuire, le feu sort de leur bouche et dévore leurs ennemis ; et si quelqu'un veut leur nuire il faut qu'il soit ainsi mis à mort » (v.5). Voilà ce qui montre que ce n'était pas un témoignage proprement chrétien, ni les fruits qui y répondent pratiquement. C'était la chose même que le Fils ne voulut pas faire lorsqu'il était sur la terre (excepté, naturellement, dans le sens figuré de Luc 12:49) et au sujet de laquelle il censura fortement Jacques et Jean, qui la désiraient (Luc 9:54, 55). Ici, au contraire, le feu sort de la bouche des témoins, et dévore leurs ennemis – chose parfaitement juste quand Dieu va prendre le caractère de Juge sur la terre. Mais ce n'est pas maintenant que le Seigneur prend ce caractère. Il sauve les pécheurs, ou autrement déploie la plénitude de la grâce ; et aussi longtemps qu'il agit ainsi, Il ne peut demander que son peuple soit le dépositaire d'une puissance terrestre. C'est pourquoi les miracles de ses serviteurs, durant ce temps de la manifestation de sa grâce, n'ont pas un caractère de destruction. Le Seigneur pourrait agir aujourd'hui – dans un cas de péché – comme Il agit envers les saints de Corinthe : je ne vois pas pourquoi Il ne pourrait pas ainsi agir en tout temps. – Mais ce serait une chose étrangère au christianisme et contraire à tout ce qu'il respire, qu'un saint, parce qu'il aurait subi de la part d'un autre une méchante opposition, désirât à celui-ci la mort ou quelque malheur. Le christianisme fait voir que la victoire que la grâce nous fait remporter, c'est de montrer de l'amour et de la bonté à son ennemi. Ce peut être là amasser des charbons de feu sur sa tête ; mais telle est la manière de faire du Seigneur : surmonter le mal par le bien. Cependant, c'est le Seigneur qui sanctionne ici la puissance de destruction qui accompagne le témoignage de ces témoins juifs ; car il dit : « Je donnerai puissance à mes deux témoins… Et si quelqu'un veut leur nuire, il faut qu'il boit ainsi mis à mort. » Voilà ce qu'il entendait qu'ils fissent – et ce qui, évidemment, était fait selon la pensée de Dieu. Cela indique une condition différente de celle du chrétien, qui est appelé à souffrir sans résister. Il s'agit de la fin du siècle, alors que le Christianisme aura fait son œuvre, et que le Seigneur recommencera d'agir envers les Juifs. De plus, le ministère et les miracles de ces témoins sont de la même nature que le ministère et les miracles accomplis par Moïse et par Élie. C'est ainsi qu'ils ont « pouvoir sur les eaux pour les changer en sang et pour frapper la terre de toutes sortes de plaies », comme au temps de Moïse ; et qu'ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne pleuve pas durant les jours de leur prophétie, « comme au temps d'Élie. (v.6.) Et effectivement, ce que l'on verra dans ces temps coïncide en plusieurs manières avec ce que l'on a vu aux temps de Moïse et d'Élie. Il y avait alors de l'idolâtrie en Israël, et un témoignage remarquable de la part d'Élie contre elle. Dieu Lui-même châtiait son peuple – les cieux au-dessus d'eux étaient comme de l'airain. Ainsi en arrivera-t-il de nouveau. Celui qui, dans ce temps-là, tiendra en main les destinées d'Israël sera un apostat qui admettra et imposera l'idolâtrie. En outre, Israël sera trouvé assujetti à l'autorité gentile, comme il l'était aux jours de Moïse : – néanmoins, il y aura un petit résidu mis à part pour Dieu. Mais quoique ces deux témoins soient gardés pendant un certain temps par des miracles, toutefois dès que les jours sont achevés, il ne leur reste, pour ainsi dire, plus du tout de puissance. La bête qui monte de l'abîme leur fait la guerre, et ils sont tués comme

d'autres hommes. « Et leurs corps seront étendus sur la grande place de la ville, qui est appelée spirituellement Sodome et Égypte, où aussi leur Seigneur a été crucifié ». (Verset 8). Il est de toute évidence que cette ville est Jérusalem. Plusieurs pensent que c'est Rome, parce que, comme je l'ai dit ci-devant, les protestants sont absorbés et influencés par leur controverse avec le papisme. Lorsqu'il est question des droits de Dieu sur la terre, Il attache autant d'intérêt que possible à son peuple d'Israël. Mais pourquoi l'Écriture est-elle si brève au sujet du Papisme ? Parce que Dieu ne reconnaît jamais son église pour un peuple terrestre. La politique, les aspirations, les intérêts de ce monde font assez bien l'affaire de ceux qui n'ont de portion qu'en la terre et se passent fort bien d'intrus. Mais rivaliser avec les pots de terre est au-dessous de ceux qui sont nés du ciel.

Nous voici maintenant, dans ce chapitre, à Jérusalem, le centre des dispensations et du témoignage de Dieu, et de l'opposition qui monte de l'abîme. Le grand adversaire du peuple d'Israël y est clairement nommé pour la première fois dans l'Apocalypse : « *la Bête* », absolument comme si vous aviez déjà connaissance de toute son histoire. C'est une remarquable puissance, qui ne monte pas simplement de la mer, comme au chapitre 13, mais qui, comme au chapitre 17, est dite « monter de l'abîme ». Cet empire ne monte pas de la terre, symbole d'un gouvernement stable, comme la seconde bête du chapitre 13:11 ; ni seulement de la mer, qui figure une condition révolutionnaire incertaine. Dans ce passage est ajouté ce trait caractéristique vraiment extraordinaire et effrayant, qu'elle monte de l'abîme. Satan a directement à faire avec son dernier état. Les hommes ont de temps à autre caressé le projet de former un vaste empire universel. Charlemagne en fit l'essai, mais il échoua. Il ne posséda jamais l'ancien Empire Romain. Et plusieurs se rappellent un autre personnage qui eut la même chose au cœur, mais qui, lui aussi, échoua et mourut dans un triste exil. Mais le moment se hâte où ce plan même sera réalisé. Dans les autres empires, il y a toujours eu un gouvernement suprême de la providence de Dieu. Dieu était pardessus tous, réclamant de son peuple soumission envers les autorités qui existent, quels que soient les éléments dont elles sont formées. Le chrétien ne doit pas se mêler de ce qui les regarde, mais il doit les reconnaître et leur payer tribut. Mais il est un empire qui va être formé et qui sera aussi complètement sous le pouvoir immédiat de Satan, que tous les autres empires ont été sous la providence immédiate de Dieu ; et Dieu retirera les soins et le frein sous lesquels Il a jusqu'ici gardé les royaumes du monde, et permettra que tout mûrisse pour un chef soumis à Satan. C'est donc bien justement que cet empire est dit monter de l'abîme.

Cela s'accorde avec ce que nous avons en Daniel. Le personnage qui se mêlera des affaires des Juifs d'une façon particulière (ch.7:25 ; 9:27) est la Bête romaine, le conducteur de ce même empire qu'en son dernier état Dieu ne reconnaît plus. Lorsque Jésus naquit, le quatrième empire ou l'Empire Romain, existait, et Dieu prit avantage de ses décrets pour introduire l'héritier de David à Bethléem. C'est cette même « Bête » qui était là. En Apocalypse 17, il est écrit : « La Bête qui était et n'est pas, et va monter de l'abîme. » (v.8.) Faites attention à ce trait important que Daniel ne donne pas et que Jean fournit. Celui-ci expose *trois* conditions successives de l'Empire Romain. Cet empire existait au temps de Jean – puis il devait cesser d'exister – et, en dernier lieu, monter de l'abîme, une influence satanique toute particulière se rattachant à sa condition finale. La Bête qui « n'est pas » décrit exactement l'état actuel de non-existence de l'empire. Les Goths et les Vandales se sont jetés sur lui et l'ont amené à sa ruine. Depuis lors, les hommes n'ont pas été capables de le réorganiser, parce que Dieu avait une autre pensée. Dieu a déclaré dans sa Parole qu'il serait réorganisé, non par l'homme, mais par la puissance de Satan. La source de son existence viendra d'en-bas. Combien tout cela n'est-il pas remarquable ! Nous avons eu le déclin et la chute de l'Empire Romain ; mais il est une chose qu'aucun historien ne pouvait signaler, que la prophétie seule signale et pouvait signaler, savoir : *la restauration de l'Empire Romain.* Puissions-nous la voir, cette chose, non point comme étant sur la terre, mais comme regardant du ciel à la terre. Je crois que ceux qui, aujourd'hui, rejettent l'évangile, seront entraînés, s'ils vivent encore, dans les terribles déceptions de ce jour-là. Ils recevront la marque de la Bête à leur front ou à leur main droite : ils adoreront son image – et il est écrit par Dieu que ceux qui le feront, seront tourmentés dans le feu éternel. Le monde pourra s'imaginer, à cause du surcroît de grandeur, de prospérité et de luxe qui existera alors ou préalablement, que le millénium est arrivé ; mais ce sera le millénium de Satan. Tel est le sort réservé à ces pays-ci ; car c'est une partie du juste jugement de Dieu que là ou l'évangile aura été prêché et où le monde en fait peu de cas jusqu'à tolérer l'idolâtrie dans un but politique, Dieu retire la lumière et y envoie une énergie d'erreur. Et c'est alors que Satan produira l'homme de péché. Tout cela est d'une importance pratique immense. On peut demander : « A quoi bon pour nous de savoir cela, si, comme chrétiens, nous devons être enlevés auparavant ? » Parler ainsi, c'est dédaigner ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Lorsque Dieu lui annonça d'avance la destruction de Sodome, Abraham ne dit pas : « En quoi cela me regarde-t-il ? » Dieu aime que nos cœurs débordent en louange et en gratitude à cause de sa grâce et de son amour pour nos âmes ; mais Il nous fait part aussi de la triste destinée qui attend le monde et il réveille l'esprit d'intercession pour les saints infidèles qui peuvent s'y trouver mêlés.

Je ferai cette remarque quant aux deux témoins, qu'il n'y a pas absolument *nécessité* de les considérer comme étant deux personnes ; il *se pourrait* qu'ils fussent deux cent ou plus. Ils sont présentés comme *deux* témoins (que ce soit littéralement ou non), parce que c'est un principe divin que « par la bouche de deux ou de trois témoins toute parole sera établie. » Dieu offrait un témoignage suffisant. « Ceux-ci » soutenaient les droits de Christ relativement à la terre, ils soutenaient qu'il était « le Seigneur de la terre », et c'est ce qui excitait l'ennemi. La « bête » ne se serait peut-être pas autant souciée d'eux s'ils eussent dit : « le Seigneur du ciel », mais ils réclamaient la terre, non pour eux-mêmes, mais pour Lui, et c'est ce que les hommes ne supporteront pas. L'incrédulité aime de jouir actuellement, et tout ce qui y met obstacle et produit du malaise dans la conscience, est haï et mal venu. Aussi, lorsque le témoignage est achevé et que les témoins sont renversés, ce n'est pas seulement la bête, mais les deux grandes catégories de l'espèce humaine qui sont affectées de leur chute. « Et ceux d'entre

les peuples et les tribus et les langues et les nations voient leurs corps morts durant trois jours et demi, et ils ne permettent point que leurs corps morts soient mis dans les sépulcres. Et ceux qui habitent sur la terre se réjouissent… et s'enverront etc. (v.9, 10). Ce n'est pas là la première ni la seule fois que nous trouvons cette distinction établie entre « les peuples, et tribus, et langues, et nations », et « ceux qui habitent sur la terre. » Cette dernière expression ne désigne pas seulement des hommes sur la terre, elle a une portée morale et désigne ceux qui ont essentiellement leurs pensées aux choses de la terre, ceux qui par le cœur et par la vie, ne s'élèvent pas au-dessus de la terre. Les corps morts des témoins sont étendus sur la grande place de la ville, et ceux d'entre les peuples et tribus et nations les y voient trois jours et demi, et ne permettent pas qu'ils soient mis dans des sépulcres. Voilà qui était assez mauvais, comme exprimant la malice de l'homme contre ceux qui rendaient témoignage pour Dieu. Mais « ceux qui habitent sur la terre, vont beaucoup plus loin ; car de leur part il y a des réjouissances positives ; ils s'égaient et s'envoient des présents les uns aux autres. Et pourquoi tout cela ? « Parce que ces deux prophètes », est-il écrit, « tourmentaient ceux qui habitent sur la terre. » La distinction que j'établis ici n'est pas purement imaginaire, ou fondée sur un seul passage. Vous trouverez la même chose en plusieurs autres. Ainsi, chapitre 14:6, où l'on voit l'inverse de ce que nous avons ici, il est dit : « Et je vis un autre ange volant par le milieu du ciel, ayant l'évangile éternel, afin de l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre et à toute nation et tribu et langue et peuple. » Dans notre passage, nous avons premièrement la masse des peuples Gentils qui manifestent leur méchanceté envers les deux témoins en ne permettant pas que leurs corps morts soient ensevelis. Mais il y a une réjouissance spéciale de la part de ceux qui demeurent sur la terre, ou qui ont leurs pensées aux choses de la terre. Au chapitre 14, au contraire, Dieu envoie un message solennel, l'évangile éternel. Et par qui commence-t-il ? Par les plus mauvais, « ceux qui demeurent sur la terre » *tous kathêmenous* littéralement « qui sont assis », ce qui me semble plus fort que *tous katoikountas* – ; puis ensuite le message s'étend aux hommes en général. Et après examen vous trouverez la même distinction confirmée par d'autres passages. En d'autres termes, « demeurer sur la terre » n'est pas seulement une vague description de la position extérieure des hommes, c'est aussi l'expression d'une condition morale.

Mais revenons à notre sujet – Dieu intervient. « Et après les trois jours et demi, l'esprit de vie venant de Dieu entra en eux ; et ils se tinrent sur leurs pieds et une grande crainte s'empara de ceux qui les voyaient. Et ils[24] (v.1) ouïrent une grande voix qui venait du ciel leur disant : Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans la nuée, et leurs ennemis les virent. » (v.11-12), Ce n'est pas simplement « dans *une* nuée », comme le porte le texte reçu, mais dans *la* nuée. » Je pense qu'il s'agit de la nuée que l'on voit au commencement du chapitre 10, enveloppant l'ange puissant. Ce fut la nuée – emblème spécial et connu de la présence de Jéhovah – qui reçut les témoins, et démontra ainsi que leur Seigneur, le Seigneur du ciel aussi bien que de la terre, était pour eux. Ils montèrent au ciel à la face même de leurs ennemis. « Et à cette heure-là, il se fit un grand tremblement de terre, et la deuxième partie de la ville tomba et sept mille noms d'hommes furent tués dans le tremblement de terre, et les autres furent épouvantés et donnèrent gloire au Dieu du ciel. » Avant d'aller plus loin, je dirai un mot sur la distinction remarquable qui se rencontre en ce verset même. Les témoins rendaient témoignage au Seigneur de la terre ; mais ceux qui furent épouvantés en voyant de quelle manière la cause de ses serviteurs martyrs était vengée, donnèrent gloire au Dieu du ciel. Dans ce jour-là, il sera plus facile aux hommes de reconnaître Dieu en haut d'une façon vague, que de le reconnaître Seigneur de la terre, s'occupant Lui-même de ce que les hommes font ici-bas. En reconnaissant Dieu de la première manière, on peut ne le voir que comme un Dieu à distance ; quoique, dans ce sens plus élevé je puisse le connaître comme Celui qui est descendu ici-bas afin de me donner une part avec Lui en haut. Ainsi donc, Dieu dans le ciel est ou extrêmement près des siens, ou à grande distance pour ceux qui ne sont travaillés que par cette terreur passagère. L'homme du monde peut bien supporter la pensée d'un Dieu éloigné de lui ; et c'est précisément ce que nous avons ici. Les hommes étaient alarmés par les choses qui approchaient. Mais le témoignage n'était pas reçu, il n'y avait pas de conversion. C'est devant le Seigneur de la terre que les hommes auraient dû fléchir. Ils donnent gloire au Seigneur du ciel : mais c'est trop tard, ils sont tués dans le tremblement de terre : « sept mille noms d'hommes », comme on doit le rendre littéralement.

Avant tout nous avons vu le résidu au milieu des Juifs au dernier jour, occupé à rendre culte à Dieu. Après cela, nous avons les témoins qui sont loin de présenter de la part de Dieu ce qu'il manifeste aujourd'hui, mais qui soutiennent ses droits par rapport à l'avenir, comme l'implique naturellement la prophétie. Ici, je puis faire une autre remarque. Il se rencontre dans l'Apocalypse une expression qui a été souvent mal comprise : « Le témoignage de Jésus est l'esprit de prophétie. » Cette expression ne veut pas dire que toute la prophétie se rapporte au Seigneur Jésus Christ (ce qui pourtant est vrai dans un certain sens), mais que le témoignage de Jésus contenu dans ce livre – ce dont Jésus témoigne dans ce livre – est l'esprit de prophétie. C'est le Saint Esprit comme il nous est montré tout le long du livre ; non pas amenant les âmes en communion actuelle avec le Seigneur Jésus Christ dans le ciel, mais communiquant ce qu'il doit bientôt faire. Eux, les témoins, soutenaient les droits de Christ par rapport à la terre. Quoi que les hommes en pussent dire, c'est au Seigneur que la terre appartenait, et Il viendrait bientôt ratifier leur témoignage.

La fin du chapitre renferme une troisième chose. Outre une position sacerdotale, et puis un témoignage prophétique, il y a la venue du royaume. La trompette sonne. Et maintenant il ne s'agit plus, comme dans le cas des té-

[24] Les deux plus anciens manuscrits en lettres onciales jusqu'ici connus A., C., avec un grand nombre de cursives, confirment le texte reçu, qui me paraît renforcé encore par le fait que dans les autres endroits du livre il y a : êkousa. Car sous de telles circonstances, idée d'assimilation, soit par accident soit à dessein, est bien plus vraisemblable que l'idée de différence. S'il en est ainsi, le sens est que les témoins ont reçu une publique et glorieuse justification à la face et aux oreilles de leurs ennemis.

moins, d'une proclamation environnée de puissance miraculeuse ; cela avait pris fin : leur sang avait scellé leur œuvre. Mais s'il semble que la Bête a joué une partie facile en les mettant à mort, Dieu dirige l'attention vers un autre point : « Le septième ange sonna de la trompette, et il y eut dans le ciel de grandes voix » etc. Voilà la proclamation d'un royaume, qui toutefois n'est pas entendue sur la terre, mais dans le ciel ; et aussitôt que cette proclamation a eu lieu, ceux qui ont la pensée de Christ, « les vingt-quatre anciens qui étaient assis devant Dieu sur leurs trônes, tombèrent sur leurs faces et rendirent hommage à Dieu. » Je désire ajouter un mot sur ce verset 15. La manière dont on l'a rendu, l'a beaucoup affaibli dans sa forme. « Les royaumes de ce monde sont devenus les royaumes de notre Seigneur et de son Christ. » *(v.Angl)*. En voici la véritable force : « Le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu. » À mon avis, cette forme donne au verset une signification bien différente et un poids bien plus grand. C'est le *royaume du monde ;* et pourquoi ? Parce que ce livre, dès le commencement, nous a fait voir qu'il y avait un royaume d'un ordre tout à fait différent. Au chapitre 1, Jean parlait de lui comme d'un « frère qui participe avec vous à l'affliction, *au règne* et à *la patience* de Jésus Christ. » Ainsi, là existe le royaume (ou règne) de Christ, et pourtant il est caractérisé ou du moins accompagné d'affliction et de patience. Mais ici, l'ange introduit le royaume du Seigneur et de son Christ, par rapport à ce monde. Ci-devant, il s'agissait d'un royaume connu seulement de la foi et réclamant de la patience – d'une chose que, par conséquent, le monde ne voudrait pas croire. Parlez-lui d'un royaume dont les sujets souffrent, et où Christ permet qu'ils souffrent au lieu de faire valoir ses droits ! Et c'est là, exactement, ce par quoi les enfants de Dieu ont été appelés à passer depuis ce jour jusqu'à présent.

Mais permettez-moi de dire que ceci montre l'extrême erreur dans laquelle sont nombre de personnes pieuses qui pensent qu'il est tout à fait juste de se servir de la puissance terrestre en cherchant à établir la cause de Christ. Pour ne considérer que le Puritanisme, sans parler du Romanisme, ses partisans ont complètement oublié que le royaume de Christ est actuellement un royaume de patience et non d'autorité. Ils se sont figurés que parce que leur cause était juste, au moins à ce qu'ils croyaient, il ne convenait pas qu'ils souffrissent ; au lieu que la chose même sur laquelle Dieu insiste, est que, parce que le monde a tort et que ses enfants ont raison, il leur faut par conséquent souffrir. De là, Pierre rend ce témoignage : « Si en faisant bien vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu. » Là vous avez évidemment la grande conséquence morale du royaume de Christ dans les choses pratiques : un chrétien fidèle n'est pas « souffleté » parce qu'il fait mal, mais parce qu'il fait bien. Et pourtant il y a, même parmi le peuple de Dieu, quelque chose comme être souffleté pour avoir mal marché. Quelle fut l'épreuve de Lot ? Et quelle fut l'épreuve d'Abraham ? Celle-ci avait pour but de prouver qu'Abraham était fidèle ; mais celle de Lot provenait de ce qu'il était infidèle. Ce n'est pas qu'Abraham ait toujours été fidèle envers Dieu ; mais chez lui l'infidélité était l'exception, au lieu que je crains bien qu'elle ne fût trop souvent la règle chez le pauvre Lot. Lot était sans doute plus heureux dans ses circonstances extérieures. Il était à la porte de la ville, nous est-il rapporté, siégeant là où il n'aurait pas dû, bien que ce soit là où la chair aime à se trouver. Nous ne devons pas supposer pourtant qu'il fut entraîné dans l'impiété du corps politique au milieu duquel il demeurait. Sans nul doute il pouvait fort bien leur faire des reproches à l'égard du mal qu'ils commettaient, mais pour autant qu'il s'agissait de Dieu, il occupait une place de déshonneur, tout en ne participant pas au péché ouvert, si l'on ne pense qu'à sa conduite morale. Par la miséricorde de Dieu il fut délivré, mais il le fut ignominieusement. Ses beaux-fils restèrent derrière ; sa femme fut faite un monument durable de sa folie et de son péché. C'est un autre genre d'affliction qu'Abraham expérimenta, l'affliction d'un homme qui connaissait Dieu et qui était sorti à sa Parole. Nous voyons des manquements en Abraham, comme, par exemple, en Gen. 12 et 20. Mais cependant quoiqu'il y eut de faux pas, Abraham fut, si nous considérons l'esprit de sa marche dans son ensemble, un homme béni de Dieu au plus haut point, et un modèle de foi pour tous, ainsi que Dieu le place devant nous en Héb. 11 et ailleurs. Il connut l'épreuve, parce qu'il fut fidèle à Dieu et à son appel. *Lot* connut l'épreuve, parce qu'il voulut saisir quelque jouissance présente, une place dans le monde. Et quelle fut l'issue ? Un ébranlement frappe le monde, et Lot en est atteint : tout ce en quoi il avait placé ses affections est balayé, et ne lui est rendu que par le secours opportun d'Abraham pour être perdu à tout jamais lorsque le jugement vient fondre sur Sodome, En dernier lieu, une sombre tache de honte reste empreinte sur cet homme, et il lui faut apprendre amèrement qu'une voie mondaine est pour le croyant une voie où la peine et les désappointements sont fréquents, une voie, qui, si elle assure une affliction présente quand on y persévère, laisse également derrière elle la semence de la misère et les fruits de la honte. Si nous sommes véritablement des enfants de Dieu, il nous faut passer par l'un ou par l'autre de ces genres de souffrances : ou par la souffrance qui vient sur le monde, si nous sommes infidèles à Dieu ; ou par les souffrances de Christ, si nous confessons son nom.

Ainsi donc, le septième ange donne le signal de la fin de cette mystérieuse forme du royaume. Les voix célestes proclament que le royaume de ce monde est devenu celui du Seigneur et de son Christ. Au lieu d'avoir un royaume ouvert seulement à la foi, et que nul n'apprécie sinon le croyant – un royaume dont la portion terrestre est dans la tribulation et l'attente du Seigneur, seule place que puisse maintenant prendre l'espérance – au lieu de cela, nous avons un changement complet. Dieu ne permettra pas que le monde soit plus longtemps le camp, le lieu de parade et de plaisir de Satan. Et lorsque sonne la septième trompette, il est annoncé que ce royaume du monde de notre Seigneur est venu. Si l'on objecte que le Seigneur Lui-même déclare, en Jean 18, que son royaume n'est pas de ce monde, je répondrai que ceci dépasse la vérité. Ce monde n'est jamais la *source* du royaume de Christ, mais n'est-il pas destiné à en être la sphère ? Le monde n'était pas son royaume alors, mais cela prouve-t-il qu'il ne doive pas être son royaume en quelque temps à venir où il combattra avec ses serviteurs, mais d'une manière bien différente de celle d'aujourd'hui ? Ici, vous avez cette parole positive de Dieu, que le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu. La souveraineté sur l'univers est transférée au

Seigneur Jésus : « Et il régnera aux siècles des siècles. » Sans doute il faut prendre la phrase « aux siècles des siècles » en connexion avec le sujet tout entier. Lorsqu'il est question de l'éternité, il faut la prendre dans son extension pleine et illimitée ; mais ici elle ne peut que signifier : « à toujours », dans le sens de : aussi longtemps que durera le monde. Et je sens, bien que ce ne soit pas la plus brillante pensée dont nos âmes puissent jouir par rapport à l'avenir, que le fait que le Seigneur Jésus doit prendre possession du monde, communique un grand repos au cœur au milieu de la confusion actuelle. Cela élève au-dessus de l'esprit du présent ; parce que si je sais que la place de l'Église n'est pas ici-bas, mais que je suis maintenant dans le *règne et la patience* de Jésus Christ, je n'aurai pas besoin d'honneur ou d'autorité dans ce monde. Une bien meilleure place nous est destinée dans le ciel, et les saints qui se trouveront sur la terre lorsque le Seigneur apparaîtra et que nous apparaîtrons avec Lui en gloire, seront dans une position de sujets. Mais quelle est la position de ceux qui sont dans le règne et la patience du Christ Jésus ? Nous ne serons pas simplement des sujets de Christ lorsqu'il viendra ainsi, mais des rois, régnant avec Lui. Dès maintenant même, ceux qui sont rejetés pour Christ, sont des *rois* rejetés. Ils ne chantent pas seulement : « A lui qui nous aime », mais encore : « qui nous *a* faits rois et sacrificateurs pour son Dieu et Père. »

Le Seigneur possédera un royaume approprié à la terre, mais les Juifs ne sont pas destinés à être rois. Ils occuperont sur la terre une place très honorée ; mais lors même que la nation sera convertie à Dieu, ils ne jouiront pas de cette proximité qui appartient à toute âme, juive ou gentile, qui croit en Christ maintenant. Notre portion peut paraître à l'incrédulité une portion éprouvante, et en effet elle est éprouvante pour le *temps présent.* Mais le Seigneur Jésus a le premier foulé le sentier et connu la souffrance comme nul autre ne le pouvait. Il l'a traversée tout entière, et quand Il viendra prendre le royaume, Il assignera une place à chacun de ceux qui auront souffert pour Lui. Ils seront comme les compagnons intimes de David lorsqu'il parvint au trône. Il y a David dans la caverne d'Adullam, et David pourchassé dans les montagnes par Saül ; mais dans toutes ces circonstances, c'était la foi de David, comme moyen, qui avait allumé la flamme dans leurs cœurs. Ils avaient saisi le ton de l'âme de David ; et, bien qu'il leur fallût endurer la tribulation pour un temps, et qu'il se trouvât beaucoup de fous dans le genre de Nabal qui accusait David d'être un serviteur débandé d'avec son maître, cependant David, tout susceptible qu'il était et prompt à ceindre son épée à la cuisse, accepte la parole même d'un vase plus faible, et prend une meilleure place, celle de la grâce – la place où le bien se pratique, où l'on peut souffrir pour le bien et endurer patiemment la souffrance. (1 Sam. 25). Et bientôt après vient le trône. Et puis ensuite ? Les pauvres persécutés qui avaient connu, le sentier de la souffrance, et qui avaient partagé les tribulations de David au jour de son rejet, allaient maintenant partager ses honneurs. Où était Jonathan en ce jour-là ? Il est vrai que son cœur s'était attaché à David, mais sa foi ne fut pas en état de supporter l'épreuve, Et quelle en fut la conséquence ? Il tomba en la montagne de Guilboa avec son misérable père ; et celui dont le cœur aurait volontiers donné la première place à David, et qui s'était déjà dépouillé pour l'amour de David, maintenant tombe avec le monde avec lequel il était extérieurement resté jusqu'à la fin. C'est ainsi que, quelle que soit notre affection pour Christ, si nous restons dans une fausse position mondaine, ce ne sera jamais à notre honneur dans le jour de Christ, auquel ceux qui souffrent régneront avec Lui. Puissions-nous attendre ce royaume avec des cœurs, exercés par la vérité !

On trouve beaucoup de personnes qui n'aiment pas à entendre parler du royaume de Christ, faisant profession de préférer quelque chose qui touche davantage aux besoins immédiats de l'âme. Mais Dieu ne saurait-il pas ce qui nous fait besoin ? Ce dont nous avons le plus besoin, c'est d'avoir confiance, non pas en nous-mêmes, mais au Dieu vivant. Tout en donnant toujours la première et la dernière place à la croix de Christ, puissions-nous ne pas oublier que son royaume vient ! Si la croix est le seul fondement du repos pour le pécheur, c'est le royaume qui réjouit et encourage le chrétien dans son sentier de foi et de patience. Ceux qui suivaient David dans ses souffrances, étaient bien, où qu'ils allassent, séparés de tout le monde d'alentour. Ils étaient rassemblés de toutes les conditions et de tous les pays ; mais entourer *David* et participer aux pensées et aux desseins de Dieu envers lui, voilà ce qui les soutenait. Bien que Dieu ait oint le Seigneur Jésus Christ pour cela même, Il n'a cependant pas encore pris possession du royaume dans le sens de ce « royaume du monde » dont j'ai parlé. Rejeté et crucifié, Il est monté en haut, et nous l'attendons tout en souffrant patiemment. Mais le jour approche rapidement, où ce ne sera plus la tribulation et la patience, mais la puissance et la gloire. Toutes choses seront assujetties à Christ, et il régnera aux siècles des siècles.

Lorsque cette nouvelle est annoncée dans le ciel, les vingt-quatre anciens se lèvent de leurs trônes. (v.16.) Quelle douceur dans cet acte. Auparavant, lorsque la gloire était attribuée à Dieu, ou lorsque l'Agneau paraissait sur la scène, ils se jetaient sur leurs faces devant Lui. Ils étaient prêts pour tout ce qui exaltait la Divinité ! S'il s'agit du Créateur (ch.4), ils se prosternent devant Celui qui est assis sur le trône ; ou s'il s'agit de l'Agneau, immolé quand il est sur le point de dévoiler les secrets de l'avenir (ch.5), ils tombent sur leurs faces devant Lui et le proclament digne.

De même ici la dernière trompette sonne, « le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ » est annoncé, et incontinent les vingt-quatre anciens tombent sur leurs faces et rendent grâces de ce qu'il a pris sa grande puissance et est entré dans son règne. Mais ce fait, il est vrai, n'a pas lieu sans beaucoup de douleur pour les hommes coupables, car il faut que l'épée du jugement nettoie le chemin afin que le sceptre de la justice ait libre cours. « Les nations se sont irritées, et ta colère est venue, etc » Mais ils savent bien que s'il faut que l'homme tombe avec fracas, il sera toutefois exalté de la seule manière qui soit vraie et durable dans le royaume de notre Seigneur et de son Oint. Et, en conséquence, ils rendent grâces au Seigneur Dieu Tout Puissant « qui es, et qui étais (et qui viens) » vers. 17. Je demande la permission d'omettre la dernière partie : « et qui viens » –

non pas d'après une conjecture (parce que conjecturer sur l'Écriture, c'est de la présomption), mais en vertu de ce que maintiennent les meilleures autorités critiques touchant la Parole de Dieu. Le dernier membre : « et qui viens » a été introduit dans le but de faire concorder la phrase avec d'autres passages où elle se trouve contenue.

Vous pouvez vous rappeler que dans le chapitre premier, la salutation est ainsi conçue : « Grâce et paix vous soient de la part de Celui qui est, qui était, et qui vient. » Chacune de ces trois parties est de Dieu. Elles affirment qu'il est Jéhovah, Celui qui est, qui était et qui vient ; en un mot, ces trois titres sont la traduction en grec du nom de Jéhovah – nom qui signifie : Celui qui est toujours le même. La même chose est répétée chapitre 1:8 ; – seulement, là, ce n'est pas la salutation de Jean aux Églises, mais la parole directe de Dieu Lui-même : « Moi, je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, qui est, et qui était et qui vient, le Tout Puissant » – paroles qui désignent l'invariable continuité de son Être. Au chapitre 4 se trouve une petite différence avec l'ordre donné dans les passages précédents, et cela tout à fait à propos. « Saint, saint, saint, Seigneur Dieu Tout Puissant, qui étais, qui es et qui viens. » Ici ce n'est pas : « qui es et qui étais », mais « qui étais et qui es. » Ce changement peut paraître sans importance, mais il a bien sa signification. Au chapitre 1, l'emphase repose sur les mots « qui *est* », parce que Dieu se présente comme Celui qui existe de toute éternité. L'expression : « qui était » semble venir la première au chapitre 4, parce que les animaux (qui avaient été les instruments des jugements de Dieu dans les dispensations passées, comme ils le seront dans les futures,) regardent au passé, et, par conséquent, n'appuient pas sur le « qui es » mais commencent par ce que Dieu a été dans tous les temps antérieurs. En premier lieu, ils se trouvent au jardin d'Éden ; ensuite ils forment une sorte de représentation judiciaire de la puissance de Dieu dans le tabernacle et dans le temple ; puis, finalement, on les voit en action à l'époque où Jérusalem fut balayée et où le jugement de Dieu tombe sur Israël. En conséquence, dans le passage qui nous occupe, ces animaux, qui avaient été les témoins des voies de Dieu dans tout le passé, commencent par déclarer que Dieu « *était* » pour démontrer la perfection de son Être, telle, si l'on peut ainsi dire, qu'elle avait été déployée historiquement. Au chapitre 11 il y a omission des mots : « et qui viens », parce que c'est la venue du royaume du monde de notre Seigneur qui est ici célébrée, de sorte qu'il n'est pas besoin d'y ajouter quelque chose. Avant qu'il entrât dans son règne, ces paroles étaient bien appropriées ; mais ici, elles conviendraient difficilement. Comme j'ai trouvé que les meilleures autorités rejettent ces mots, il est parfaitement légitime de montrer comment la meilleure traduction est en harmonie avec la vérité de Dieu dans le passage même. La signification générale du verset suivant (v.18) est claire. « Les nations se sont irritées, et ta colère est venue, et le temps des morts pour être jugés, etc » – toutes choses qui devaient recevoir exécution ci-après. C'est en quelque sorte une vue qui embrasse tout ce qui aurait lieu à partir du commencement du royaume, alors que les divers genres de corruption seront jugés, et durant le millénium, jusqu'à « la fin », où tout jugement se terminera. Les trois grandes pensées de ce chapitre sont donc, ainsi que nous l'avons vu, le culte sacerdotal (v.1) ; puis un témoignage prophétique (v.3-14) ; et enfin, le royaume annoncé dans le ciel comme venu (v.15). Le Seigneur veuille que nos cœurs, amenés dans la jouissance de tels privilèges, soient avec Christ, non seulement à cause de la bénédiction, mais pour l'amour de Lui-même. Christ vaut mieux que toutes les bénédictions qui viennent de Lui ; et nous ne jouirons jamais de ce qu'il donne, que dans la proportion où nous jouirons de *Lui-même.*

Vers. 19. Je crois que l'ouverture du temple dans le ciel marque une nouvelle partie du livre, et que, par conséquent, ce fait est moins en rapport avec ce qui précède qu'avec ce qui suit ; car il est clair que les versets précédents (15 à 18) ont rendu la voix de la dernière trompette, et annoncé les conséquences du fait que Dieu prend sa grande puissance et entre dans son règne – non pas le gouvernement de l'homme seulement, mais la puissance de Dieu se manifestant d'une façon entièrement nouvelle. Il a fourni des exemples de sa puissance, mais pas en rapport avec Christ, au temps où Il combattait avec son peuple et renversait les Cananéens. Mais lorsque cette puissance s'exerçait au milieu d'un Israël coupable et en chute, et n'ayant pas son Messie, souvent Il lui fallait agir contre le peuple lui-même et non contre ses ennemis seulement, parce que Dieu ne peut jamais traiter alliance avec le péché. Mais maintenant, au temps de la dernière trompette, c'est le royaume de Dieu et de son Christ qui est venu. Or, voilà ce qu'attendent la terre et le Seigneur Lui-même, car Il attend « jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour son marchepied. » Alors la scène tout entière sera changée ici-bas, Il viendra pour exécuter une colère aussi terrible que sa patience aura été divine, et l'effet en sera que « lorsque tes jugements sont en la terre, les habitants de la terre habitable apprendront la justice. » Il y aura la présence du Seigneur Jésus et l'absence de Satan ; il y aura, non seulement l'exécution de la colère sur les vivants, mais aussi le jugement des morts à la fin. Et ces choses paraissent devoir être rangées sous la même trompette. Tout est anticipé, du commencement à la fin du royaume, toutes les grandes manifestations de la gloire divine dans l'exercice de la puissance et sur les vivants et sur les morts. Et là se termine, évidemment, ce sujet, car le temple de Dieu ouvert dans le ciel (v.19) introduit une autre vision, entièrement différente, qui n'a pas particulièrement rapport avec l'action de Dieu dans son royaume : d'abord et avant tout, c'est le temple qui paraît devant nous.

Chapitre 12

Sous la septième trompette, les anciens anticipaient les résultats du fait de l'établissement du *trône* sur la terre. Mais maintenant le *temple* apparaît de nouveau, de sorte qu'ici nous retournons en arrière, car ce qui nous est présenté ce sont les desseins de Dieu en rapport avec le Seigneur Jésus dès le commencement – le fils mâle qui devait paître toutes les nations, avec une verge de fer étant évidemment, je pense, Christ Lui-même. C'est Dieu qui revient à son conseil en Christ, né l'héritier du monde – non pas en relation avec l'appel de l'Église, mais

comme l'homme puissant destiné à gouverner toutes choses d'une main puissante. Il me semble que cette vérité explique un autre trait remarquable de la vision. Il n'y est pas fait allusion à la mort et à la résurrection de Christ, mais sa naissance et son enlèvement (pas sa mort) sont mentionnés d'une façon sommaire. La femme nous est présentée en grand tourment pour enfanter ; puis le Fils mâle naît ; et ensuite nous le voyons enlevé vers le trône de Dieu en haut. Bien entendu, ceci n'est pas donné comme histoire. Il y a longtemps que le Seigneur Jésus est né et qu'il est mort ; et s'il se fût agi d'histoire, sa mort – fait de la dernière importance – n'aurait pas été et n'aurait pu être passée sous silence. Ici, le Saint Esprit rattache la naissance de Christ et son enlèvement vers le trône de Dieu dans le ciel, à Israël et aux desseins de Dieu concernant ce peuple. La naissance de Christ est d'une importance spéciale pour Israël. C'est pourquoi sa généalogie est soigneusement donnée en Matthieu 1 ; et au chapitre 2, nous voyons que tout Jérusalem est troublé au sujet de sa naissance. C'était là l'œuvre du dragon. Hérode était en quelque sorte l'expression de la puissance du dragon, qui aurait volontiers dévoré l'enfant aussitôt après sa naissance, par le moyen de ce méchant roi comme instrument. L'enfant fut délivré ; mais, historiquement, au lieu d'être élevé sur le trône de Dieu il fut emmené en Égypte.

Notre chapitre ne saurait donc être regardé comme historique, dans sa première partie au moins ; et même lorsqu'il est fait allusion à des faits historiques, ils ne sont pas du tout arrangés historiquement, mais simplement liés avec les pensées de Dieu à l'égard d'Israël. L'Église, comme telle, est passée sous silence. Elle peut être mystiquement comprise dans la personne et la destinée du fils mâle, mais il n'y a point de manifestation graduelle des pensées de Dieu touchant son dessein relatif à une épouse céleste pour son Fils. Il n'est rien dit au sujet de l'épouse du fils mâle. Ce que nous trouvons ici, c'est la mère, mais non la femme de l'Agneau. Israël fut la mère de Christ, c'est de lui que, selon la chair, le Christ est né. C'est là le grand point sur lequel l'apôtre Paul insiste en Romains 11, parce que les Juifs pensaient qu'il n'appréciait pas à leur juste valeur les privilèges qui leur appartiennent, et qu'il y était contraire, vu la force avec laquelle il faisait ressortir la miséricorde de Dieu envers les Gentils. Mais il n'en était nullement ainsi. Il démontre que, de fait, c'étaient eux qui amoindrissaient leurs privilèges les plus élevés. À eux furent donnés l'adoption et la gloire et les alliances, et la loi et le service divin et les promesses. Ils avaient aussi les pères, et en dernier lieu leur fut donné un Fils, l'enfant mâle, qu'ils ne connurent pas – le Christ – car c'est d'eux que descendit, selon la chair, Celui qui est Dieu sur toutes choses, béni éternellement. Loin de diminuer la juste gloire d'Israël, l'apôtre l'exalte plus que les Juifs eux-mêmes ne le faisaient. Et comme en Romains 9 il ne s'étend pas sur le sujet de la mort et de la résurrection du Seigneur Jésus, il en est de même ici. En conséquence, vous trouvez ces deux pensées liées l'une a l'autre en Apocalypse 12. Le fils mâle est enfanté, mais quitte la scène où le dragon lui faisait opposition, et prend sa place sur le trône de Dieu, ce que nul, sinon une personne divine, n'était en droit de faire. Le temps est proche où il s'assiéra sur son propre trône, mais cela aura lieu quand Il gouvernera la terre d'une manière directe et publique ; car Dieu ne se dessaisira jamais du droit et du titre que le Seigneur Jésus possède à la terre aussi bien qu'aux cieux. Outre son droit essentiel comme Créateur, il a acquis un nouveau droit comme Rédempteur. Mais, comme tel, il veut faire beaucoup mieux que paître les nations avec une verge de fer, ou même bénir son peuple terrestre : il veut ouvrir son propre cœur. Il lui faut, pour son amour, un libre cours et un digne objet. Christ veut avoir, comme participants de sa gloire en haut, ceux qui ne méritaient rien que le jugement. Il n'est pas fait allusion ici à ce qui est opéré par Christ et pour Christ pendant qu'il est sur le trône de Dieu. Il est question d'Israël. Ces quelques pensées aideront peut-être à saisir la place et la portée propres de cette nouvelle vision.

Le temple de Dieu est donc ouvert dans le ciel [25], et l'arche du Seigneur y apparaît, gage de sa fidélité envers son peuple. Car, ainsi que nous l'avons remarqué dans le dernier chapitre, il y avait un certain résidu mesuré, lequel s'approchait de Dieu par le moyen du culte, et à ces témoins était confié un témoignage aux droits du Seigneur sur la terre, comme finalement le royaume était annoncé. Maintenant nous avons un autre ordre d'idées. En Apocalypse 4, il y avait le trône et un arc-en-ciel à l'entour. Ici nous avons le temple, et l'arche de l'alliance de Dieu y apparaît. Cela indique peut-être déjà la différence qui existe entre les deux sujets. Là, il s'agissait de l'autorité de Dieu sur la création. Des jugements providentiels étaient sur le point de tomber sur la terre, et l'arc-en-ciel était destiné a montrer, avant qu'un seul jugement fût senti, que Dieu n'oublierait pas d'user de miséricorde. L'arc-en-ciel autour du trône, au chapitre 4, et autour de la tête de l'ange puissant, au chapitre 10, était la garantie que Dieu travaillait non à la destruction, mais à la délivrance de la terre. Mais maintenant nous touchons à un point plus élevé ; car, si béni que soit le trône, il ne nous fait pas entrer dans les profondeurs du caractère de Dieu autant que le temple uni à l'arche. Nos cœurs sont moins disposés à l'adoration devant des manifestations de la puissance divine que quand nous nous approchons du domicile et de la maison de Dieu Lui-même ; car, bien qu'il n'y ait rien qui doive nous rendre aussi véritablement honteux que la pauvre et inadéquate manière dont nous répondons à sa sainteté, cependant c'est juste au fond de cette misère que Dieu nous a rencontrés dans sa grâce.

Maintenant Dieu va nous montrer non seulement la création et le genre humain frappés, mais la connexion de Satan avec l'apostasie finale de ce siècle. Il avait été figurativement fait allusion à son influence au chapitre 9, verset 2, où il est dit que la fumée monte du puits de l'abîme ; puis au chapitre 11, verset 7, la bête monte de cet abîme ; mais ici (ch.12), la source du mal est entièrement mise à découvert. Et n'est-il pas précieux de voir que dans le moment qui précède celui où Dieu met à jour le flot du mal tout entier, et nous en montre non seulement le développement et les instruments parmi les hommes, mais la grande source cachée et la personne de celui qui se place à la tête et qui n'a pas encore, jusqu'à présent, complètement produit cette épouvantable conspiration

[25] :La véritable leçon est probablement *ὁ ἐν τῷ οὐρανῷ* (c'est-à-dire : *qui est dans le ciel*). C'est ainsi du moins que rendent bon nombre de manuscrits.

contre Dieu – n'est-il pas, dis-je, précieux de voir, avant tout cela, le temple de Dieu ouvert dans le ciel et l'arche de l'alliance de Dieu apparaissant dans son temple ? Car, en de telles circonstances, le cœur n'a pas besoin de la manifestation de la puissance de Dieu seulement, mais il a besoin de savoir que la sainteté de Dieu est garantie et que, en vertu de ce fait, son peuple est maintenu. Aussi voyons-nous que quand le temple est ouvert en haut, ce n'est pas un arc-en-ciel qui apparaît, mais c'est la relation de Dieu avec son peuple, qui est présentée dans la figure de l'arche ; car, l'arche fut toujours la chose la plus rapprochée de Dieu, et, par conséquent, la chose à laquelle la foi s'attache le plus. Israël se montrait mort à tout sentiment juste et pieux, quand il voulut exposer l'arche dans l'espoir d'être délivré des Philistins. La douleur qui fit mourir Éli, et les vivants transports de David sont des choses qui attestent également ce qu'était l'arche aux yeux de ceux qui étaient droits de cœur. Ici, il s'agit de l'arche de l'alliance *de Dieu* dans le ciel, et non seulement de l'arche d'Israël, qui pouvait être emmenée. Le roi particulièrement doué de sagesse, n'apprécia pas lui-même à sa valeur l'arche d'autrefois ; et ceci nous montre la supériorité de David, car la foi est toujours, si je puis parler ainsi, plus sage que la sagesse. Lors même que nous serions doués de l'intelligence humaine la plus étendue, et de la sagesse naturelle la plus élevée que Dieu puisse conférer, nous n'atteindrions pourtant pas à la hauteur de la simple foi. Salomon paraît devant le grand autel. C'était une chose magnifique. Il était, lui, un roi auguste, et il apportait des offrandes convenables. Mais David montre sa foi en ceci, à savoir qu'il n'appréciait pas seulement l'autel, mais l'arche par-dessus tout. L'arche était une chose cachée ; le souverain sacrificateur lui-même ne pouvait la voir qu'enveloppée d'un nuage d'encens. Il fallait marcher par la foi et non par la vue pour apprécier l'arche de Dieu. C'est pourquoi David ne peut se donner du repos tant que l'arche de Dieu n'a pas une place stable en Israël ; et il n'éprouva jamais de plus grande joie que quand l'arche de Dieu fut ramenée à Jérusalem. Il est vrai que l'arche attirait le jugement sur tous ceux qui la méprisaient ; et le cœur de David lui-même eut peur pendant quelque temps, et l'arche resta dans la maison d'Obed-Édom, Guittien. Mais David regagna la source de sa confiance en Dieu, qui marqua si généralement sa carrière, car nous le voyons un peu plus tard, quand l'arche est de nouveau ramenée avec bonheur, se réjouissant plus qu'en toutes ses victoires réunies.

Ici, il ne s'agit pas du tout de l'arche de l'alliance de l'homme, mais bien de l'alliance de Dieu ; le temple de Dieu dans le ciel est ouvert, mais cependant pas encore sur la terre (c'est-à-dire qu'il n'est question jusqu'ici que du dessein de Dieu à son égard) ; et, en rapport avec ce dessein, l'arche de l'alliance de Dieu apparaît, gage certain de miséricorde et signe de sa fidélité envers son peuple. Mais cependant les circonstances étaient telles, qu'elles nécessitaient le jugement ; et, en conséquence, « il y eut des éclairs et des voix, et des tonnerres, et un tremblement de terre et une grosse grêle » [26], choses qui toutes étaient des témoignages de jugement de la part de Dieu. Le jour de paix et de gloire n'est pas encore venu. Ainsi donc, vous avez ces deux choses réunies : premièrement, le gage de l'intérêt que Dieu prend en son peuple et dans le triomphe de son peuple, et ensuite, les signes de son jugement sur le mal qui doit être jeté de côté avant qu'arrive le temps de la pleine bénédiction.

« Et un grand signe parut dans le ciel, une femme revêtue du soleil, et ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles » (v.1). Je crois probable qu'il est ici fait allusion au songe bien connu, dans lequel Joseph vit le soleil, la lune, les étoiles, et interprété par lui-même comme s'appliquant à ses parents et à ses frères. Ici, les symboles ont un caractère plus général, et se rapportent naturellement : le soleil, à la gloire suprême ; la lune, à la gloire qui dérive de celle-là ; et les étoiles, à une autorité inférieure et subordonnée. Tout cela est en connexion avec Israël ; car, Dieu veut que, pour ce qui regarde ce monde, toute puissance et toute gloire aient leur centre en Israël. Quant à l'Église, elle sera revêtue de la plus entière perfection avec Christ et en Christ : mais pour ce qui concerne la terre, Israël en formera le centre. La femme est le symbole du dessein de Dieu comme se rattachant à Israël.

Au verset suivant, nous avons une autre chose : c'est l'homme par le moyen de la femme ; et, en conséquence, nous lisons « qu'étant enceinte, elle crie étant en travail d'enfant et en grand tourment pour enfanter », et un peu plus loin nous lisons (v.5), « qu'elle enfanta un fils mâle, qui doit paître toutes les nations, etc » Ainsi nous voyons que ce n'est pas pour ce qu'elle est en elle-même, quoique revêtue de tous ces symboles de puissance glorieuse, que la femme a une telle importance, mais parce que c'est d'elle que naît le fils mâle. Et nous verrons que cette pensée n'est nullement étrangère à l'Écriture. Prenez, par exemple, les Psaumes, où la même chose est présentée par allusion et d'une manière mystique. Ainsi, au Psaume 87 où l'Éternel est célébré, il est dit : « Sa fondation est dans les saintes montagnes. » Il appelle le monde à comparer ce qu'il a de mieux avec ce que Lui peut produire. « L'Éternel aime les portes de Sion, etc » Il a choisi Sion parmi toutes les villes d'Israël, parce que le choix souverain de Dieu doit être mis en évidence, même parmi son peuple. « Je ferai mention de Rahab et de Babylone entre ceux qui me connaissent. » Rahab était le nom figuratif qui désignait l'Égypte, et l'Égypte et Babylone étaient les plus fameuses nations de terre au temps du Psalmiste. La Palestine, Tyr et Cus étaient, sans doute, des pays bien inférieurs, mais pourtant bien célèbres par leur trafic, leur commerce, l'habileté de leurs habitants. D'eux, il était dit : « Celui-ci est né là. » Et de Sion, il sera dit. « Celui-ci et celui-là y est né ; et le Souverain lui-même l'établira. Quand l'Éternel enregistrera, etc » Je crois que ce passage renferme une obscure allusion à la naissance de Christ, en laquelle, pour ainsi dire, Dieu et son peuple se glorifient – quelque personnage célèbre qui ait pu exister ailleurs – de ce que *celui-ci* est né là. L'allusion est, je pense, principalement, sinon exclusivement, au Seigneur Jésus. Que les autres se vantent de leurs grands hommes, mais « l'Éternel comptera, quand il

[26] Il est étonnant que le vrai rapport de ce verset ait échappé a l'attention d'un si grand nombre de chrétiens intelligents ; cela tient, je suppose, au simple fait qu'on l'a malheureusement attaché à la fin du chapitre 11, au lieu qu'il devrait ouvrir la nouvelle vision qui commence le chapitre 12.

enregistrera les peuples, que CELUI-CI est né là. » Lorsqu'il enregistre le peuple, à quoi pense-t-il ? Oh ! C'est à Christ, à Celui qui est né d'une femme, né d'Israël, et maintenant enlevé au ciel. Quand le regard cherche Christ, on trouve que tous les passages de l'Écriture portent sur Lui, plus ou moins, mais d'une manière bien nette ; car celui qui a écrit la Parole avait toujours Christ en vue. Ce n'est pas la mort de Christ que nous avons dans ce psaume, parce que ce sujet aurait particulièrement amené le péché des Juifs devant eux ; mais c'est sa naissance qui était ou aurait dû être un sujet de joie sans mélange. C'est pourquoi, lorsque Jésus naquit, les armées célestes éclatèrent en louanges : « Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts, et sur la terre paix et bon plaisir dans les hommes. » Il n'y avait nul trouble parmi ces multitudes célestes, quels que fussent les sentiments d'Hérode et de tout Jérusalem. Leur grande joie était causée par la connaissance de ce que serait Christ pour Dieu et pour les hommes – et spécialement pour la cité de David. En d'autres mots, c'étaient précisément les sentiments justes de ces multitudes célestes, toutes désoccupées d'elles-mêmes, qui leur permettaient de discerner les conseils de Dieu relativement à son peuple.

Il y a un ou deux autres passages dont je voudrais faire brièvement mention ici, parce qu'ils peuvent nous aider à saisir la signification figurée de cette femme et de son enfant, non seulement en ce qui touche le fait de la naissance, mais en ce qui touche sa relation avec la prophétie. En Michée 5, il est un passage qui reçoit et communique à la fois de la clarté en étant comparé avec Apocalypse 12. « Maintenant assemble-toi par troupes, fille de troupes ; on a mis le siège contre nous, on frappera le Juge d'Israël avec une verge sur la joue. » Or, il y a évidemment ici ce que nous n'avons pas en Apocalypse : le, rejet de Christ et l'opprobre dont il est couvert par son propre peuple. Puis, le Saint Esprit interrompt le cours du chapitre par une parenthèse, car tel est bien le verset 2 en entier. « Mais toi, Bethléem Ephrata, petite pour être entre les milliers de Juda, de toi me sortira quelqu'un pour être dominateur en Israël ; et ses issues sont d'ancienneté, dès les jours éternels. » C'est le Christ, selon la chair, qui est Dieu sur toutes choses béni éternellement. Là, vous avez les deux aspects de la gloire de Christ : sa gloire comme homme, comme le Messie, et aussi sa gloire comme Celui dont les issues sont d'ancienneté, dès les jours éternels. Ensuite, ayant montré qui était celui dont il était question (l'homme qui devait être frappé, mais qui était une personne divine, ce qui aurait rendu impardonnable l'acte de l'avoir frappé, n'eût été l'intervention de la miséricorde infinie), le Saint Esprit reprend : « Ils frapperont le juge d'Israël avec une verge sur la joue … C'est pourquoi il les livrera jusqu'au temps que celle qui est en travail d'enfant aura enfanté ; et le reste de ses frères retournera avec les enfants d'Israël. » Il est dit, remarquez-le, qu'ils sont livrés par Dieu « jusqu'au temps que celle qui est en travail d'enfant, etc » Cela montre que nous ne devons pas prendre la naissance du fils mâle pour une allusion purement littérale à la naissance de Christ dans le monde, mais plutôt comme se rattachant à l'accomplissement des conseils de Dieu relativement à Israël. Christ est né (Mich. 5:2) ; ensuite vient son rejet, et, comme s'il était la mesure de la durée de son rejet sur la terre et de son exaltation dans le ciel, l'appel de l'Église. Mais ici la prophétie passe par-dessus tout ce qui se rapporte à l'Église, et traite d'une manière figurée de la naissance de Christ, la rattachant à la manifestation du conseil divin, qui lui-même est symbolisé par une naissance. Le Juge d'Israël est frappé avec une verge sur la joue, et, comme conséquence, Israël est abandonné jusqu'au temps qui, pour nous servir du langage de Jérémie, « sera un temps de détresse à Jacob, mais il en sera pourtant délivré. » Dans le passage de Michée, il s'agit, dans un sens figuré, du travail de Sion jusqu'à l'enfantement du grand dessein de Dieu concernant Israël. « Et le reste de ses frères retournera avec les enfants d'Israël. » Durant le temps que l'Église est appelée, le résidu des Juifs (« ceux qui sont sauvés »), est choisi en dehors d'Israël, cesse d'avoir des espérances juives et est absorbé dans l'Église. Mais quand le conseil de Dieu, relativement à la terre, commencera à recevoir exécution au dernier jour, le résidu de ce jour-là fera partie d'Israël et reprendra l'ancienne position juive. Les branches naturelles seront entées sur leur propre olivier.

Un autre passage traite de l'enfantement de Sion ; mais c'est dans un sens bien différent. Au dernier chapitre d'Ésaïe, il est parlé d'une naissance ; mais elle est dite avoir lieu en un jour. « Un son éclatant vient de la ville ; un son vient du temple, le son de l'Éternel rendant la pareille à ses ennemis. Elle a enfanté avant que de sentir le travail d'enfant ; elle a été délivrée d'un enfant mâle avant que les tranchées lui vinssent. Qui entendit jamais une telle chose, et qui en a jamais vu de semblables ? Ferait-on qu'un pays fût enfanté en un jour ? Ou une nation naîtrait-elle tout d'un coup, que Sion ait enfanté ses fils aussitôt qu'elle a été en travail d'enfant ? Moi qui fais enfanter les autres, ne ferais-je point enfanter Sion ? À dit l'Éternel : Moi qui donne la postérité aux autres, fermerais-je sa matrice ? À dit ton Dieu. Réjouissez-vous avec Jérusalem et vous égayez en elle, vous tous qui l'aimez, etc » Ici, évidemment, il ne s'agit pas du temps dont il est parlé en Apocalypse 12 ; de sorte qu'il y a évidemment trois grandes phases critiques se rattachant *à* la gloire d'Israël. Premièrement, il y a la naissance du Messie ; deuxièmement, le passage de Michée ou le progrès des conseils de Dieu, à l'égard d'Israël, vers leur maturité, et l'effet qu'ils ont, passage qui se lie avec Apocalypse 12, où Dieu déploie son dessein envers Israël, avant que l'Antichrist se révèle pleinement ; et troisièmement, il y a ce passage d'Ésaïe 66, qui est une espèce de contraste par rapport aux autres, les circonstances mentionnées étant positivement l'inverse de celles qui accompagnent l'enfantement naturel, et l'inverse de la figure employée dans notre chapitre. Les trois passages peuvent être ainsi rapprochés : – premièrement, Michée 5 nous montre la naissance de Christ et Israël abandonné jusqu'à ce que soit manifesté le résultat des desseins de Dieu à l'égard de ce peuple ; en second lieu, Apocalypse 12 touche au temps d'épreuve[27] qui doit juste précéder la dernière tribulation, où Satan, précipité des lieux de sa vieille de-

[27] Quelques-uns n'admettent pas qu'il soit fait ici allusion à la naissance de Christ, parce que cette hypothèse ne s'accorde pas avec la portée exclusivement future de l'Apocalypse, et penchent vers l'idée que l'enfantement de la femme signifie, symboliquement, la formation de Christ dans les cœurs d'Israël ou d'une certaine partie au moins, avant la crise finale. Comparez Galates 4:19.

meure, essaiera de nouveaux plans dans le but de faire échouer l'intention que Dieu a de bénir et de magnifier Israël ; et, en dernier lieu, Ésaïe 66 est le temps où toute épreuve est passée, où Sion a enfanté avant d'être en travail – le temps où Israël sera pleinement et subitement béni par l'apparition du Seigneur. Toute la souffrance antérieure a passé en raison de la joie qui remplit la cité de Sion, ou n'est rappelée que pour la rehausser.

Mais, pour revenir à notre chapitre, nous voyons qu'outre la femme et le fils mâle, il y a un autre signe ; un grand adversaire de Dieu apparaît – ce n'est pas la Bête, mais un pouvoir beaucoup plus sérieux « un grand dragon roux. » Il y a, en outre, cette remarquable circonstance, que la description même qui est appliquée à la bête, l'est au dragon. D'où vient cela ? Que Satan soit le grand dragon roux, il ne saurait y avoir de doute là-dessus. Ce chapitre même nous le déclare au verset 9 ; et pourtant il est décrit sous les mêmes traits qui caractérisent l'Empire Romain (Ch.13:1), « ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses sept têtes, sept diadèmes. » La raison en est, je crois, que Satan est vu en rapport avec le pouvoir terrestre. Tout comme la femme a été vue investie des symboles d'une puissance émanant d'en haut, puissance que Dieu lui avait donnée, de même Satan est revêtu de la plénitude de l'autorité terrestre. Il a sept têtes – symbole du pouvoir délibératif, celui qui guide et gouverne – et dix cornes représentant des rois et des dignités royales. Il est le prince du monde et s'environne de toute la puissance qui se rattache à la terre. L'Empire Romain est le type par excellence de la puissance de Satan. Mais quand vous considérez cet empire au chapitre 13, il y a cette différence les diadèmes sont sur les têtes du dragon mais sur les cornes de la bête, ce qui veut dire que dans l'Empire Romain vous avez l'exercice du pouvoir représenté comme chose de fait ; mais pour ce qui regarde Satan, il s'agit seulement d'une affaire de principe, ou de la source même de la chose : Satan, quoique invisible, est la grande force motrice. C'est de principe et de caractère qu'il est question, et non pas d'histoire.

Premièrement donc, nous avons eu la pensée de Dieu à l'égard d'Israël et de Christ. Et il est clair qu'il s'agit de la destinée du fils mâle, et non encore de l'exercice de sa domination sur toutes les nations ; car s'il s'agissait de ce dernier point, la femme n'aurait pas à s'enfuir au désert, et il ne serait pas permis à Satan de lui faire la guerre, à elle et au résidu de sa semence. Faire de ceci une application historique, c'est fausser l'enseignement de Dieu, qui fait voir ici son dessein et rien de plus pour le moment. Ensuite apparaît le dragon, celui que Dieu considère comme le gouverneur de ce monde, le prince de la puissance de l'air, revêtu de symboles de puissance terrestre semblables à ceux que nous voyons un peu plus tard dans l'Empire Romain, avec la différence que, dans ce dernier, les diadèmes sont sur les cornes de la bête ou sur ceux qui ont de fait le pouvoir en main. (Apoc. 13). « Et sa queue entraîne la troisième partie des étoiles du ciel » (v.4). Ceci semblerait être sa puissance de méchanceté en fait de doctrine et de prophétie de mensonge. En Ésaïe 9, il nous est dit : « Le prophète enseignant mensonge, c'est la queue. » La queue du dragon ne représente pas son pouvoir terrestre, mais son influence pour égarer les âmes au moyen de la fausse doctrine, et ceux en particulier qui gouvernent et occupent une position d'autorité – « les étoiles du ciel. » « Et le dragon se tenait devant la femme qui allait enfanter, afin que lorsqu'elle aurait enfanté, il dévorât son enfant. » Comme toutes les parties de l'Écriture sont en merveilleuse harmonie ! Car si vous commencez par la toute première partie de l'Écriture qui parle du serpent, vous y voyez face à face la femme et cet adversaire rusé ; et ce qui est davantage encore, Dieu parait sur la scène où Satan avait en apparence remporté un grand triomphe, et c'est alors qu'il fait cette révélation bénie que « la *semence de la femme* écrasera la tête du serpent. » Ici, à la fin des Écritures, les mêmes parties réapparaissent, mais avec des différences marquées. Dans le jardin d'Éden, ce fut la victoire du serpent, mais ici, c'est le triomphe certain de Dieu ; là, ce fut la tromperie du diable, mais ici c'est la puissance de Dieu, longtemps déployée en patience, mais toute glorieuse à la fin. Dieu permet que le dragon se tienne devant la femme, prêt à dévorer son enfant aussitôt qu'il naît. Le dragon montre sa haine et sa méchanceté au dernier degré, et au chapitre qui suit, il laisse voir ses plans. En même temps, Dieu change la souffrance même en bénédiction d'autant plus positive pour ceux qui sont fidèles. La certitude même qu'il peut écraser le dragon, lui donne de la patience pour attendre, et il désire que son peuple soit comme lui-même.

Je voudrais remarquer qu'il ne nous faut pas envisager le chapitre comme s'il était tout consécutif. Le verset 7 commence une nouvelle division. Et la preuve que tout ne suit pas dans un ordre immédiat, la voici : le moment où Satan est précipité du ciel sur la terre, précède celui où la femme s'enfuit au désert, et est, de fait, la cause de cette fuite (voyez le v. 13), tout en n'étant constaté qu'après. Le fait est que les six premiers versets nous fournissent le tableau complet. Dans le conseil divin, nous voyons la femme revêtue des corps célestes, représentant la puissance que Dieu seul peut conférer. Mais il y a un autre côté du tableau. Lorsque le fils mâle est enfanté, on voit la mère dans un état de faiblesse, obligée pour sauver sa vie, de s'enfuir au désert, où elle avait un lieu préparé par Dieu. Dieu se préoccupe avec tant de sollicitude du temps qu'elle y passe, qu'il ne l'appelle pas « un temps, des temps et une moitié de temps » ; mais il compte pour ainsi dire l'un après l'autre les jours qu'elle passe là : « afin qu'on la nourrisse là, mille deux cent soixante jours »

Puis vient une nouvelle scène au verset 7. Il n'est plus question de ce qui se passe sur la terre, mais de ce qui a lieu dans le ciel, et, pour beaucoup, d'une chose nouvelle et alarmante. Un combat est signalé en haut. Comment cela ? Un combat dans le ciel ! C'est chose aisée d'imaginer l'ennemi des âmes sur la terre, et un combat contre lui ici-bas. Mais le combat commence ailleurs. « Et il y eut un combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait, et ses anges ; et ils ne furent pas les plus forts, et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel ». Si la Bible est implicitement crue, elle donne distinctement à entendre que Satan a le pouvoir de s'approcher et d'accuser les saints devant Dieu. On peut être confondu de cela, et dire que ce n'est pas possible ; mais il vaut mieux se laisser guider par la parole de Dieu que par les idées des hommes. Le livre

de Job nous démontre le fait ; 1 Rois 22 aussi, et peut-être Zacharie 3. Vous pouvez dire que dans ces passages il s'agit de vision ; mais je prendrai l'Épître aux Éphésiens, et là Paul me dit que notre lutte n'est pas semblable à celle d'Israël, qui combattait contre les Cananéens, « car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances, spirituelles de méchanceté, qui sont dans les lieux célestes ». Il en est qui se servent de ce verset pour justifier les chrétiens qui résistent aux pouvoirs de ce monde, en contradiction évidente avec Romains 13 et d'autres passages. Mais les principautés et puissances dans les lieux célestes ne représentent pas du tout des hommes. Ce sont des esprits de méchanceté, *en contraste* avec les hommes. La lutte d'Israël avait lieu contre des hommes vivants, sur la terre ; tandis que celle des chrétiens a lieu contre les esprits de méchanceté, dans les lieux célestes. Sans doute, Satan ne peut pas s'approcher de la présence immédiate de Dieu, dans la lumière où Dieu habite, de laquelle nul homme ne peut s'approcher ; mais il peut s'approcher assez pour accuser le peuple de Dieu devant Dieu lui-même. Ici, le terme : « les lieux célestes » signifie les cieux en général, et non pas seulement ce qui est appelé le troisième ciel ou ciel supérieur. Satan a accès aussi loin que s'étendent les cieux inférieurs ; on ne saurait mettre en doute qu'il soit le prince de la puissance de l'air.

Les Israélites avaient à combattre dans le but d'acquérir la possession de leur héritage. La terre leur fut donnée titulairement, et avant que Moïse fût retiré de cette vie, le Seigneur lui-même le fit monter au sommet de la colline, et lui fit voir tout le pays, depuis Galaad jusqu'à Dan, nommant les districts par les noms des douze tribus d'Israël, comme si elles eussent déjà été là. Pour jouir de ses possessions, Israël avait à combattre, et il en est de même de nous maintenant. Il n'est pas possible de goûter la céleste portion de l'Église sans combattre contre l'ennemi, et voilà la raison pourquoi il en est un si grand nombre qui ne la goûtent pas. Si le chrétien n'entre pas, dès ici-bas, dans la plénitude de sa part céleste, c'est parce qu'il est occupé soit de lui-même, soit du monde, ou bien de quelque autre idole de l'ennemi, et alors n'en peut pas jouir. Le grand but de Satan, c'est de nous empêcher de goûter nos bénédictions célestes en Christ, et de jouir et de vivre d'elles. Dans la proportion où le monde et la chair sont tolérés, et où la porte est ainsi ouverte à Satan pour aveugler nos yeux, nous ne pouvons pas voir le bon pays. Il faut qu'il y ait victoire sur Satan avant que nous y puissions entrer. L'adversaire ne puise pas seulement sa puissance dans les convictions des hommes, ici-bas, mais spécialement dans la position qu'il occupe dans les lieux célestes – le pouvoir d'empêcher les chrétiens d'apprécier la portion qu'ils y possèdent. Mais il vient une fin à cet état de choses ; toutefois, ce n'est pas sans lutte qu'elle arrive. Dieu mettra un terme à tous les moyens d'accès de Satan au ciel. Il est un texte qu'on a trouvé obscur et que je ne puis que rattacher à ce sujet. En Hébreux 9, où il est parlé des diverses applications de la mort de Christ, il est fait allusion aux lieux célestes de la manière suivante : « Il était donc nécessaire que les images des choses qui sont aux cieux fussent purifiées par de telles choses ; mais que les choses célestes elles-mêmes, le soient par de meilleurs sacrifices que ceux-là ». Une des raisons de ce fait, je pense, est qu'il a été si longtemps permis à Satan d'y avoir accès comme accusateur. Si ce n'eût été la mort de Christ, Dieu aurait depuis longtemps manifesté son propre jugement sur la souillure produite là par Satan. Mais comme Il supporte la rébellion de ce monde, Il en fait de même à l'égard d'une autre rébellion, l'audace de Satan, qui ose s'introduire même jusque dans sa propre présence, pour apporter devant Lui des accusations contre son peuple. Mais n'oublions pas que s'il en est un qui aime à accuser, il y en a un autre qui intercède, un Avocat qui ne sommeille ni ne dort jamais. Le diable peut se déclarer contre les saints, mais Christ se déclare pour eux, Lui qui est toujours vivant pour intercéder. Le temps approche où Dieu ne permettra pas à Satan de souiller davantage l'air du ciel. Il sera forcément précipité de là, et il ne lui restera plus que le pouvoir d'agir sur l'espèce humaine par des moyens terrestres. « Malheur à la terre et à la mer, car le diable est descendu vers vous » etc. (v.12) – ce qui implique toutes les nations, tant celles qui sont dans une condition de stabilité, que celles qui sont dans un état d'instabilité. Satan est dorénavant complètement empêché d'usurper sa place la plus élevée, comme prince de la puissance de l'air. Les cieux sont à jamais débarrassés de lui et de ses anges, de façon à ce qu'ils ne rentrent jamais dans leur place en haut. Il pourra de nouveau sortir sur la terre pour un peu de temps après qu'il aura été lié ; mais il ne réapparaîtra jamais plus dans le ciel comme l'accusateur des frères devant Dieu. La différence essentielle dans les voies de Dieu à l'égard de son peuple est bien marquée ici. Pendant toute la durée du temps actuel, il y a l'accusateur dans le ciel, mais à l'époque prédite, il est précipité, et il n'est plus trouvé là de lieu pour lui. Or, vous remarquerez que ceci implique naturellement, sinon nécessairement, l'enlèvement de l'Église au ciel avant que le changement ait lieu ; et en voici la raison : c'est que, si nous supposons l'Église encore sur la terre lorsque le diable et ses anges sont précipités du ciel, il ne serait plus vrai de nous alors que notre lutte est avec les esprits de méchanceté dans les lieux célestes. Telle ne sera pas la condition des saints, soit pendant le millénium, soit dans la grande tribulation qui doit le précéder.

Trois ans et demi s'écoulent après que Satan est précipité sur la terre, durant lesquels la femme et sa semence, c'est-à-dire Israël, sont les objets de sa persécution. « Et le grand dragon fut précipité, le serpent ancien, appelé diable et Satan, qui séduit le monde habitable tout entier ; il fut (dis-je) précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui. Et j'ouïs une grande voix dans le ciel, disant : Maintenant est venu le salut, la puissance, le royaume de notre Dieu et le pouvoir de son Christ, car l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit, a été précipité. Et ils l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de leur témoignage, et ils n'ont point aimé leur vie, même jusqu'à la mort » (v.9-11). « Le sang de l'Agneau », voilà ce qui leur conservait une bonne conscience, et leur donnait confiance devant Dieu. Leur conscience était purifiée par le sang de Christ, et ils avaient de plus, leur témoignage pour Dieu. Il leur donna le sang de l'Agneau aussi bien que la parole de leur témoignage, et ils vainquirent par le moyen de l'un et de l'autre. L'un les fortifiait devant Dieu, et l'autre devant les hommes. « C'est pourquoi, réjouissez-vous, cieux, et vous qui y habitez. » Là, vous le voyez, sont les ha-

bitants du ciel, et ils ont à se réjouir, parce que Satan est précipité du ciel. L'Église y est au temps dont parle le passage ; les saints sont déjà emmenés de dessus la terre. « Or, quand le dragon vit qu'il avait été précipité sur la terre, il persécuta la femme qui avait enfanté, le mâle. Et deux ailes d'un grand aigle furent données à la femme, afin qu'elle s'envolât dans le désert, en son lieu, où elle est nourrie un temps, des temps, et la moitié d'un temps, loin de la face du serpent » (v.13-14).

Or, il est clair que ceci nous ramène au verset 6. La liaison importante qui nous est donnée dans les versets 7-13, était nécessaire, et après cela nous avons l'ordre consécutif. Nous sommes ramenés au fait de la persécution de la femme et de son enfant par le dragon, et à sa fuite dans le désert ; puis l'Esprit de Dieu retourne en arrière pour nous montrer les raisons les plus graves et la source la plus haute de tous ces faits. Satan sera obligé de quitter sa place dans le ciel, et maintenant en fureur « sachant qu'il a peu de temps », il descend sur la terre pour exercer toute sa fureur. Il hait la femme, sachant bien que la semence de celle-ci l'écrasera. ; de sorte que, son inimitié longtemps caressée, se concentre sur la femme et sur la semence. Voilà ce qui conduit la femme à s'envoler dans le désert l'inimitié de Satan, non seulement à cause qu'elle a enfanté un enfant destiné à paître les nations avec une verge de fer, mais parce que Satan est précipité sur la terre. Satan fut autrefois innocent, mais il abandonna sa position de créature, s'admirant lui-même, et s'élevant contre Dieu. Maintenant, lorsque Satan est précipité du ciel, il manifeste tous ses sentiments de méchanceté contre Dieu, en persécutant la femme et sa semence.

« Et deux ailes d'un grand aigle furent données à la femme, etc » Remarquez ici la différence (analogue à Apocalypse 11) : « où elle est nourrie un temps, des temps et la moitié d'un temps ». Dans un verset précédent le temps est, pour ainsi dire, aussi allongé que possible, parce que, c'est du moins ainsi que je le conçois, les soins de Dieu envers elle sont le grand point mis en relief. Il y avait un lieu préparé pour elle de la part de Dieu, et quand il est question de ses soins et de ce qu'il a préparé, il allonge le temps le plus possible ; mais quand il est question de la puissance du diable, il le raccourcit. C'est, je crois, la même période, mais présentée d'une manière différente.

Le serpent, ainsi appelé à cause de sa subtile inimitié, adopte maintenant un expédient nouveau. Il « jeta de sa bouche de l'eau, comme un fleuve, après la femme, afin de la faire emporter par le fleuve. Et la terre aida la femme, etc » (v.15-16). Ceci représente quelques moyens providentiels employés par Dieu pour délivrer et son peuple terrestre et son dessein, des instruments de l'ennemi mis alors dans un état de grande commotion. Ces derniers sont représentés par les eaux qui sortent comme un fleuve de la bouche du dragon (des peuples qui sont sous l'influence immédiate du diable), tandis que la terre qui aide la femme, représente ces parties du monde qui sont dans une condition plus stable, et employées par la Providence de Dieu pour résister aux efforts que Satan fera pour vaincre les Juifs. Dans le cours de ce livre, l'expression « la terre » peut impliquer un caractère moralement mauvais ; mais Dieu peut produire une diversion quand il le trouve convenable, et ainsi réduire à néant ce qui a été calculé pour vaincre son peuple. « Et le dragon fut irrité contre la femme, et s'en alla faire la guerre contre le résidu de la semence de la femme, qui garde les commandements de Dieu, et qui a le témoignage de Jésus » (v.17). Ce pourrait être pour quelques-uns une chose difficile à s'expliquer, qu'un résidu Juif eut le témoignage de Jésus. Mais si vous m'avez suivi dans les chapitres précédents, la difficulté ne sera pas inextricable ; parce que dans le livre de l'Apocalypse, « le témoignage de Jésus » est toujours Jésus se présentant de nouveau comme l'Héritier du monde, et non dans ses relations de pleine, parfaite grâce, et de grâce céleste, comme nous en jouissons maintenant. Le résidu Juif ne jouira pas d'une communion avec le Seigneur Jésus Christ semblable à celle que l'Église possède à présent ; mais ils se tiendront debout par la foi, et ils auront le témoignage que Jésus rend dans l'Apocalypse. Au chapitre 1, nous lisons : « Révélation de Jésus Christ, que Dieu lui a donnée pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt » etc. C'est, comme nous l'avons vu souvent, une certaine révélation que Dieu donne à Jésus, en rapport avec des événements, qui devaient arriver bientôt. Cette révélation est appelée, dans le verset suivant, « la parole de Dieu et le témoignage de Jésus Christ. » ne même, en Apocalyse 19:10 : « Le témoignage de Jésus est l'esprit de prophétie » – ce qui montre clairement qu'il s'agit de la connaissance de Jésus au point de vue de la prophétie. C'est ainsi que le témoignage rendu dans ce livre, quoique également divin, diffère de la manière bénie, en laquelle Dieu a maintenant manifesté Christ à l'Église, qui est son corps. Le résidu aura une connaissance semblable à celle que possédaient les saints des temps de l'Ancien Testament – probablement plus grande en somme, mais analogue en nature, me semble-t-il. Ils attendront l'apparition de Jésus. Ils diront avec des cœurs repentants : « Béni soit celui qui vient au nom de Jéhovah ». Ils crieront : « Jusques à quand, ô Maître souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas et ne venges-tu pas notre sang ? » Je ne nie pas qu'ils ne puissent avoir le Nouveau Testament devant leurs yeux : mais il n'y aura pas de puissance pour appliquer les faits du Nouveau Testament à leurs propres âmes, pour autant, du moins, qu'il s'agit de la paix et de la communion qui sont actuellement notre partage. Quelle preuve que ce n'est pas seulement la Parole qu'il faut, mais le Saint Esprit, pour en donner l'intelligence pour le repos et la joie des âmes ! Même comme chrétiens, nous manquons, quelques-uns de nous, de lumières quant à certaines vérités, jusqu'à ce que dans la grâce de Dieu, il lui plaise d'ôter le voile de devant notre œil. Et Dieu fait ordinairement cela par des moyens particuliers, car il n'est pas dans sa manière de donner aux gens la capacité de prendre la Bible, et de la comprendre, indépendamment des moyens auxquels il a pourvu pour le perfectionnement des saints. Dieu enseigne ses enfants ; mais c'est en général par le moyen de ceux qu'il a donnés pour le bien de l'Église, et quoiqu'il ne s'assujettisse jamais à cet ordre, il ne met pas de côté le sage et miséricordieux arrangement qu'il perpétuera aussi longtemps que durera l'Église. Il y a des jointures et des liens pour fournir la

nourriture au corps, et c'est ainsi que, bien uni ensemble, tout le corps croit d'un accroissement de Dieu. Dieu ne donne ni ne sanctionne jamais quelque chose, qui nous mettrait en état de nous passer les uns des autres.

Supposons une personne jetée dans une île déserte ; elle sera bénie de Dieu en lisant solitairement la Parole avec prière ; mais là où il y a d'autres moyens et d'autres occasions, comme de nous réunir pour l'édification, pour la lecture des Écritures, pour la prédication en public, l'exhortation, etc, négliger ou mépriser ces moyens, ces occasions, ce serait agir d'après la volonté de l'homme, et non suivre la direction de l'Esprit de Dieu.

Ces saints, comme ceux de jadis, craindront Jéhovah, et écouteront la voix de son serviteur, mais aussi ils marcheront dans les ténèbres, et n'auront pas de clarté jusqu'à ce que le Seigneur revienne en gloire. *Notre* position à nous est identique à celle de Christ lui-même, ressuscité et glorifié. Comparez Ésaïe 50:8, 9, avec Romains 8:33, 34, pour le dernier cas ; et Ésaïe 50:10, 11, pour le premier. Les chrétiens peuvent ne pas toujours agir selon la lumière ; mais ils marchent dans la lumière, comme Lui est dans la lumière. « Celui qui me suit », dit notre Seigneur, « ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ». Le résidu de ce jour-là aura confiance dans le nom de Jéhovah, et s'appuiera sur son Dieu ; mais ce sera d'une autre manière. Thomas, en Jean 20, comparé aux autres disciples, peut être un type de cette position.

Je ne m'arrêterai pas à discuter l'application que font de ce chapitre les partisans de l'interprétation historique. Ils voient, dans le symbole de la femme revêtue du soleil, etc, l'Église chrétienne élevée au ciel politique avec l'éclat que projettent sur elle Constantin Licinius, et la constellation des principaux évêques ! Dans le grand dragon rouge, le vieux paganisme romain concentré pour un temps dans l'énergie de réaction païenne déployée par Maximin ; et, dans le fils mâle, Constantin encore réapparaissant comme empereur baptisé (?) *Fils de la fidèle Église de Christ !* etc. Je ne nie pas, sans doute, qu'il n'y ait ici comme en d'autres endroits une vague analogie avec le renversement de par l'empereur de la puissance que l'ennemi tirait de l'idolâtrie ; mais ce sur quoi j'insiste, c'est qu'un accomplissement passé est loin de répondre à tous les traits de la scène.

Quelque ressemblance partielle qu'il puisse y avoir entre des événements déjà accomplis, et ce que nous présente notre chapitre, son accomplissement dans la crise se comprend suffisamment. La septième trompette nous a conduits d'une manière générale jusqu'à « la fin ». À partir d'Apocalypse 11:19, nous entrons dans un sujet entièrement nouveau, dont ce verset est une sorte de préface. L'arche de l'alliance du Seigneur est vue dans son temple en haut : ce n'est pas encore l'introduction effective de la maison d'Israël et de la maison de Juda sous l'efficace de la nouvelle alliance, mais c'en est un gage. La source de toutes choses, soit du côté de Dieu, soit du coté de l'ennemi, est mise à découvert. C'est pourquoi, comme cette vision nous ramène incontestablement en arrière, je pense qu'il n'y a rien d'inconvenant à présumer, que la naissance et l'enlèvement au ciel du Messie d'Israël, peuvent bien être signalés comme l'objet spécial de la haine de Satan, et l'occasion de sa haine toujours croissante et toujours plus intense contre les Juifs et contre les conseils de Dieu a leur égard. Je puis comprendre aussi que l'enlèvement du fils mâle implique celui de l'Église – comme une étoile double, dont le double caractère apparaît à un examen complet. C'est bien certainement de cette manière que nous voyons l'Église comprise, pour ainsi dire, en Christ. Le premier grand acte du royaume de notre Seigneur consistera, je pense, à précipiter Satan des lieux célestes avec les esprits de méchanceté (Confér. Éphésiens 6:12 et Apocalypse 12:7-12). Sur la terre, la question d'Israël, peuple choisi de Dieu, est tout à coup soulevée ; et soit comme dragon, soit comme serpent, Satan met en œuvre toutes ses ressources contre le dessein de Dieu, relativement à ce peuple non encore reconnu publiquement, et contre le résidu fidèle qui a (prophétiquement je crois) le témoignage de Jésus, comme l'Homme élevé à la droite de Dieu, comme le Fils de l'Homme qu'Il s'est fortifié. Nous trouvons dans le chapitre qui suit, le développement de ses plans.

Chapitre 13

Nous avons vu que le chapitre 12 revient sur le passé, puis anticipe sur l'avenir, et rattache au Messie et même à sa naissance, le dessein de Dieu qui va être manifesté au dernier jour. C'est ainsi, qu'à mon avis, tandis qu'il est évidemment question du Seigneur Jésus Christ dans l'enfant mâle, ce n'est pourtant pas de sa naissance considérée simplement comme fait historique, mais de sa naissance en tant que liée avec le plan futur de Dieu, que ce chapitre traite. Du moment où il est fait ainsi allusion à Christ (c'est-à-dire à Christ envisagé comme la tête, non de l'Église, mais d'Israël), « paissant les nations avec un sceptre de fer », et prenant en main le gouvernement du monde, Satan intervient en personne pour faire une opposition ouverte. Il serait inutile de chercher à appliquer la chose à un autre, car Dieu lui-même a déclaré dans le jardin d'Éden qu'il mettrait inimitié entre le serpent et la femme, et entre sa semence et la semence de la femme. C'est là ce qui avait été révélé au commencement, et c'est ce que nous voyons s'accomplir à la fin. Sans qu'il soit fait mention de son humiliation, le fils mâle est enlevé vers Dieu et vers son trône. Il est donc clair que ce n'est pas précisément l'historique de la vie du Seigneur que nous avons ici, mais que des faits pareils sont ainsi rappelés – savoir : les deux faits si importants de sa naissance et de son enlèvement vers Dieu et vers son trône – dans le but de présenter des liens qui rattachent à ce que Dieu veut accomplir prochainement avec Israël. Tout ce que Dieu a opéré pour l'Église entre ces deux événements se trouve complètement omis, si ce n'est en tant que l'Église est envisagée comme comprise dans les destinées du fils mâle, lequel est maintenant caché auprès de Dieu quoique devant encore régner. Absolument comme ce qui est dit de Christ dans l'Ancien Testament est appliqué à l'Église ou au chrétien dans le Nouveau. Mais quelque vrai et béni que cela soit, nous ne pouvons réellement en faire qu'un usage indirect. C'est donc le Messie que nous ici en rapport avec le plan futur de Dieu a l'égard d'Israël.

Venait ensuite la vision d'une bataille livrée dans le ciel. Ce n'est pas le Seigneur Jésus Christ, mais bien une puissance angélique que nous voyons employée de Dieu pour combattre contre les anges rebelles, Satan et son armée, et les vaincre. À partir de ce moment, Satan perd son pouvoir en haut, c'est-à-dire la portion la plus importante de son pouvoir, la plus sérieuse en elle-même, la plus déshonorante pour Dieu et la plus redoutable pour le peuple de Dieu – sa puissance dans les lieux célestes à laquelle il est fait allusion en Éphésiens 6, et dans d'autres passages. En conséquence, lorsque Satan perd sa place, il y a de la joie dans le ciel ; une voix s'y fait entendre, disant : « Maintenant est venu le salut, la puissance, le royaume de notre Dieu et le pouvoir de son Christ. » Cependant pour ce qui est de la terre, le royaume n'y est pas immédiatement établi ; seulement Satan a perdu sa place dans les cieux. Le Seigneur, dans l'évangile, fait allusion à cette chute de Satan. J'attire l'attention du lecteur sur ce passage parce que plusieurs en ont conclu que depuis longtemps Satan avait été chassé des cieux. Ce passage se trouve en Luc 10, lorsque les disciples reviennent au Seigneur pleins de joie parce que les démons mêmes leur étaient assujettis. Le Seigneur leur répond qu'il contemplait « Satan tombant du ciel comme un éclair. » Quelqu'un pourrait opposer ces paroles de l'évangile à celles qui décrivent comme encore future la chute de Satan dans l'Apocalypse. Mais ce serait là évidemment une fausse interprétation des Écritures. Il nous faut toujours demeurer convaincus que la Bible s'accorde avec elle-même : il y a ignorance ou incrédulité lorsqu'on présente un passage de la Parole de Dieu comme étant en contradiction avec un autre. Il doit être évident, je crois, pour un esprit impartial que la chute de Satan dans la prophétie est un événement futur qui précède de trois ans et demi la destruction de la bête et l'enchaînement de Satan. C'est donc une chute qui, au moins du temps de saint Jean, était encore future. Il fallait que la conséquence immédiate fût une affreuse persécution contre la femme et sa semence. Nous avons, de plus, présenté diverses considérations qui, à notre avis, démontrent clairement que les événements dont nous venons de parler sont précédés de l'enlèvement de l'Église. Nos lecteurs doivent se rappeler que c'est la conclusion que j'ai tirée uniformément de tous les premiers chapitres, 4-11 ; de sorte que la chute de Satan dont il est ici question se trouve être un événement postérieur à celui de l'enlèvement au ciel des saints glorifiés. Qu'est-ce donc que le Seigneur Jésus Christ peut avoir en vue lorsqu'il dit : « Je contemplais Satan tombant du ciel comme un éclair ? » En voyant et en entendant ce que les disciples ont opéré en son nom dans leur service, la vision de la catastrophe de Satan se présente à ses yeux, et toutes les conséquences de sa victoire sur l'ennemi sont anticipées dans les premiers gages qui viennent d'en être donnés. Le Seigneur Jésus envisage la crise finale et la chute de l'adversaire, lorsque les disciples lui rapportent les merveilleux échantillons (si je puis m'exprimer ainsi) qu'ils ont reçu « des puissances du siècle à venir. » C'était le premier grand coup porté par des hommes à la puissance de Satan, c'est pourquoi, dès le commencement de la chose, Jésus en entrevoit la fin, et ainsi dans une sorte de vision contemplative, il voit l'ennemi précipité du faîte le plus élevé de son usurpation.

Ce n'est pas là une chose rare dans les Écritures. Dans un autre évangile, lorsque les Grecs montent à la fête désirant voir Jésus, que dit-Il ? « L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié. » Il allait rencontrer la croix et la mort, et cependant il déclare que l'heure était venue pour qu'il fût glorifié. Comment cela ? Si vous prenez ce passage dans un sens purement littéral, vous en perdez, ce me semble, toute la force. Jésus voit dans les Grecs qui se trouvaient devant lui le rassemblement des Gentils ; et il savait parfaitement bien que ce n'étaient que sa croix et sa gloire dans les cieux qui les attireraient. De sorte qu'il embrasse d'un seul regard toute la scène qui est placée devant lui, car il devait encore accomplir la rédemption et monter en haut. Mais à cause de ce faible gage qu'il vient de recevoir, il rattache tout a sa glorification et en parle comme d'une chose actuelle. Ailleurs lorsque Judas fut sorti et que le Seigneur Jésus Christ répéta des paroles a peu près semblables c'est, je présume, d'après le même principe (Jean 13:31). En Apocalypse 5:13, nous avons vu quelque chose d'analogue. Un mouvement sensible se produit dans la vision qui affecte l'univers entier, lorsque l'Agneau prend le livre scellé des sept sceaux. Ce ne sont pas seulement les créatures vivantes qui se prosternent, les anciens qui entonnent un nouveau cantique et les myriades d'anges qui font entendre une puissante voix de louanges ; mais un chœur est formé par la création tout entière. « Et j'entendis toute créature qui est dans le ciel, et sur la terre, et sous la terre, et les choses qui sont sur la mer et toutes les choses qui sont en eux, disant : À celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, louange, honneur, gloire et force aux siècles dés siècles. » C'est comme si l'on eût fait sonner une note qui ne devait cesser de vibrer que lorsque les bouts les plus reculés de la création auront été remplis de la gloire de Dieu et de l'Agneau. Mais c'est le temps de la pleine bénédiction qui est ici anticipé ; ces accents répétés d'adoration et de joie sont produits par le fait que l'Agneau vient de recevoir le livre de l'héritage. Après cela a lieu l'ouverture des sceaux, ce qui n'est que le prélude des jugements derniers, jugements qui doivent toujours redoubler d'intensité jusqu'à ce que Christ Lui-même vienne exécuter la colère (Apoc. 19) ; et c'est après tout cela seulement qu'apparaît la gloire et que peuvent être réalisées ces anticipations (ch.21 et 22). Pourtant dès le premier anneau de cette chaîne d'événements, la fin en est saluée. C'est là la pensée de Christ, de même que dans le 10^{e} de Luc. Le Seigneur ne fait pas allusion à la chute de Satan comme à un fait déjà accompli, mais à travers ce qui se présente réellement à lui, il envisage sa future et plus complète humiliation qui nous est dépeinte ici. Cette chute de Satan elle-même n'est nullement la dernière preuve de la puissance de Dieu contre l'ennemi. Jusque-là pour ainsi dire, aucune atteinte n'a été portée à Satan, sauf pour la foi. Il est vrai que dans la croix de Christ il a été jugé en principe (Jean 12:31), mais de fait il n'a pas encore été renversé de son trône sur le monde. Sans nul doute, l'œuvre de Dieu, en vertu de laquelle il doit être chassé du ciel, a été achevée à la croix, de sorte que pour que la chose s'effectue, ce n'est plus qu'une question de temps et de la volonté de Dieu. D'abord, Satan perd la portion céleste de la puissance qu'il a usurpée. Ensuite, il descend sur la terre en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps. Cela nous amène au chapitre 13 où nous avons le détail des actions de Satan ici-bas, savoir sur la mer et sur la terre, la mer, comme nous l'avons déjà dit, étant le symbole de ce qui

est sans gouvernement établi, et la terre représentant cette partie du monde qui jouit d'un ordre reconnu. Les deux choses réunies composent le monde comme un tout, ou une sphère ornée du monde, quelle que soit sa condition.

Le prophète [28], est-il dit, se tenait sur le sable de la mer. Plus loin, au chapitre 17, il est transporté par l'Esprit dans le désert, et plus tard encore, (Ch.21) sur une grande et haute montagne. Ici, comme partout ailleurs, la situation est, en rapport avec le sujet présenté. « Je me tins sur le sable de la mer. » La raison est évidente ; Jean va voir une grande bête monter de la mer et, par conséquent il prend dans la vision une place qui convient. « Et je vis monter de la mer une bête ». Il faut vous rappeler que ces visions sont comme un grand panorama qui passe sous les yeux du prophète. La signification des symboles employés est ce que nous avons à découvrir par l'enseignement du Saint Esprit. La mer nous présente une foule de peuples dans un état de confusion, des peuples dans une agitation semblable à celle des vagues de l'Océan. En un mot, la mer nous montre les hommes dans une condition révolutionnaire. Et c'est de cette anarchie et de cette confusion que surgit une puissance impériale. Cette puissance est appelée « la Bête ». La même chose nous apparaît en Daniel 7, mais avec cette différence, que le prophète juif voit quatre bêtes sortir successivement de la mer, et non pas une seulement, comme c'est le cas au commencement du chapitre 13 de l'Apocalypse. La première bête était comme un lion, la seconde comme un ours, la troisième comme un léopard, et la quatrième toute différente des autres. Et avant que l'interprétation fût donnée, voici comme le Fils de l'homme venant sur les nuées des cieux, en contraste avec ces puissances qui sortent de la mer agitée. C'est, un royaume dont l'origine est céleste et un royaume qui doit exercer la puissance de Dieu sur la terre dans la personne du Seigneur comme Fils de l'homme ; ainsi l'autorité ne demeurera pas entre les mains de ces bêtes féroces. Le fait que ces bêtes s'élèvent de la mer sur laquelle viennent de se lever les quatre vents des cieux, symbolise probablement le bouleversement des peuples qui précéda la formation des quatre grands empires. Il est intéressant de remarquer que la fondation de ces états, qui plus tard appartinrent à la puissance impériale, eut lieu à peu près au même temps. Ils surgirent de l'obscurité, et du chaos politique presque simultanément ; Dieu dans sa souveraineté, donna successivement puissance à chacun : d'abord, aux Babyloniens : puis, aux Médo-Perses ; ensuite, aux Grecs ou Macédoniens, et en dernier lieu aux Romains. Jean ne voit qu'une bête monter de la mer. La mer, symbole de l'état agité des nations, existe dans la vision de l'apôtre et il en voit aussi sortir la quatrième et dernière bête du prophète Daniel. Les trois premières bêtes avaient eu leur temps et elles avaient disparu ; la quatrième ou l'Empire Romain avait suivi et était alors revêtue de toute la puissance, car précisément à cette époque c'était par l'autorité de cette bête romaine que Jean se trouvait relégué dans l'île de Patmos. Il paraîtrait que ce que Jean voit ici c'est le dernier effort de puissance de la bête, précédant sa destruction ; mais ce qui doit se passer entre sa première apparition comme empire et sa réapparition n'est pas relaté ici. D'après la description qui nous est faite, nous ne pouvons douter qu'il soit question de l'Empire Romain. Il nous est parlé d'une « bête qui avait dix cornes et sept têtes, et sur ses cornes dix diadèmes », les mêmes choses qui nous sont rapportées de Satan (Ch.12:3) alors qu'il est envisagé comme possédant la puissance du monde. Nous nous rappelons tous probablement ce qu'il dit au Seigneur Jésus en lui montrant tous les royaumes du monde : « Je te donnerai toute cette autorité et la gloire de ces royaumes, car elle m'a été donnée et je la donne à qui je veux » (Luc 4:6). Maintenant il en fait don ici à la bête romaine. Satan était évidemment un usurpateur, mais il est de fait le prince de ce monde et comme tel il a sept têtes et dix cornes. Dans son caractère de Satan, il ne se présente pas ouvertement aux hommes ; il lui faut un agent ou un représentant ; il se déguise et agit par le moyen d'un autre en se choisissant un instrument parmi les hommes. Dieu avait aussi trouvé bon d'agir d'une manière semblable pour accomplir ses précieux desseins de grâce. Satan le fait également ; – terrible contrefaçon en malice de la bonté de Dieu en Christ ! L'agent duquel il est parlé et dont le diable se sert pour accomplir son œuvre est l'empire roman dans sa dernière phase. L'ennemi profita de la convoitise de l'homme pour la puissance, car dans ce monde c'est la puissance qui est l'objet de l'ambition. Ici nous avons un grand pouvoir impérial qui dans l'origine avait été reconnu de Dieu. En tant que sortant seulement de la mer, Dieu aurait pu encore le reconnaître ; mais, du moment qu'il est dit s'élever de l'abîme, sa source n'est plus aucunement providentielle, mais expressément de l'ennemi.

Outre ces sept têtes et ces dix cornes, il a sur ces dernières dix couronnes. Qu'il me soit permis d'ajouter ici que les cornes doivent, je n'en doute pas, être citées avant les têtes, ayant « dix cornes et sept têtes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème » (v.1). Ce n'est pas que nous attachions une importance exagérée à un tel ordre, mais nous croyons seulement qu'il est toujours bon de demeurer dans le vrai : les deux membres de phrase qui terminent le verset sont d'accord pour mettre les cornes en premier lieu ; peut-être est-ce parce que la bête est envisagée ici comme exerçant de fait sa puissance, tandis que Satan ne la possède que virtuellement. C'est le blasphème, et non pas simplement le paganisme, qui caractérise ses têtes.

« Et la bête que je vis était semblable a un léopard. » C'était là la principale ressemblance de son corps, et cela a trait à l'Empire Macédonien que sa rapidité d'ans les conquêtes rendit si remarquable. « Ses pieds étaient comme les pieds d'un ours », allusion à la domination perse, attestant une grande ténacité de prise ; « et sa bouche était comme la bouche d'un lion » – image de sa voracité, comme dans la royauté et toute la carrière de

[28] Il faut que le lecteur sache que c'est ici la leçon la plus contestée du livre. Dans le grec, la différence n'est que d'une lettre de plus ou de moins ; mais dans un cas c'est de Jean qu'il s'agit, dans l'autre du Dragon. Les autorités, (manuscrits, versions, éditeurs et commentateurs,) sont partagées. Si on compare notre texte avec Apocalypse 10:5-10, cela suffira peut-être pour montrer qu'il n'y a pas d'inconvenance interne à assigner à Jean une telle position. Il faut se rappeler Daniel 10:4, 5 ; 12:5. D'un autre côté, si on doit lire « il se tint », je ne vois pas que cela attribue à Satan un pouvoir de providence, chose à laquelle il y aurait fort à objecter.

Nébucadnetsar. C'est ainsi que l'Empire Romain, dans sa dernière phase du moins doit réunir les différents caractères des monarchies précédentes. Et telle a bien été effectivement la politique habituelle des Romains. Ils ne cherchaient pas à détruire les principes qu'ils découvraient chez les différentes nations qu'ils soumettaient ; ils essayaient plutôt d'introduire dans leur propre système les principes qui avaient pu contribuer à la puissance des nations qu'ils s'étaient assujetties. Ils n'imposaient point leurs coutumes aux autres, Mais cultivaient tout ce qu'ils jugeaient avantageux, et le tournaient à leur propre profit. De même ici, cette bête réunit les caractères de puissance qui avaient donné de l'importance aux précédentes monarchies impériales.

Il se trouve pourtant une différence notable entre celle-ci et les autres et cela dans l'origine de son existence. « Le dragon lui donna sa puissance et son trône et un grand pouvoir » (v.2). Cette distinction importante est subséquente à la chute de Satan auquel il faut un moyen, ou un intermédiaire, pour agir d'une manière universelle sur les hommes et au centre de la civilisation et de l'activité du monde durant le court espace de temps, pendant lequel il lui est permis de faire sa volonté sur la terre. Et à cause de cela il donne à la bête romaine, qui tenait déjà de la providence de Dieu l'autorité impériale, sa propre puissance de dragon. Jusque-là une telle chose ne s'était pas vue sur la terre, du moins dans son sens absolu – l'union de l'autorité impériale et de toute l'énergie satanique. Mais le prophète voit encore autre chose en rapport avec cet événement : « Et *je vis* l'une de ses têtes comme blessée à mort et sa plaie mortelle fut guérie et toute la terre était dans l'admiration de la bête » (v.3). Je suis porté à croire que cette tête blessée était la forme impériale de gouvernement (comp. chap. 17:10), les têtes, qui étaient, comme nous l'avons vu, en rapport avec le dragon (Ch.12:3) aussi bien qu'avec la bête, représentant les diverses formes de puissance qui ont existé successivement. Une d'entre elles devait être blessée à mort, mais au même moment elle devait être vivifiée par un ministère satanique. Tout le monde est dans l'étonnement, et cela n'est point étrange. La réapparition de l'Empire Romain, avec une splendeur de beaucoup supérieure à celle dont il brilla jadis, surprendra excessivement l'univers entier.

Et maintenant si nous jetons un regard sur Daniel, nous y trouvons un fait remarquable en rapport avec l'état de division de cet empire a la fin, et en rapport aussi avec les divisions qu'il subit après avoir cessé d'exister comme empire. La statue du 2e chapitre de Daniel a des pieds « en partie de fer, en partie de terre ». Par conséquent il y a de la faiblesse. Le métal représente l'élément romain original dans sa force, tandis que la terre est un élément étranger qui cause de la faiblesse en cherchant à se mélanger au fer. « Mais ce que tu as vu le fer mêlé avec la terre de potier, c'est qu'ils se mêleront par semence humaine, mais ils ne se joindront point l'un avec l'autre ainsi que le fer ne peut point se mêler avec la terre » (v.43). Cela explique exactement l'état de choses existant dans l'Europe occidentale. L'histoire de cette partie du monde a été complètement changée par les invasions des Barbares au cinquième siècle environ après Jésus Christ. Il fut un temps où un pouvoir vaste et solidement établi – le pouvoir de fer de Rome – exerçait une domination universelle et incontestée. Mais à l'époque dont nous venons de parler, des multitudes de hordes barbares, arrivées à la fois du nord et de l'est, fondirent sur l'empire et l'assaillirent presque sur tous les points : il tomba. Mais, quelque puissants que fussent les barbares, ils ne purent établir que de petits royaumes séparés ; et depuis, aucune main n'a été capable de rassembler ces fragments épars pour les unir solidement de nouveau. Il n'y a pourtant pas eu manque de volonté : au contraire, toutes sortes de moyens ont été essayés ; parfois l'épée, d'autres fois la politique, ou bien des mariages entre ces différentes nations ; mais tous ces efforts ont été faits en vain, et ainsi les choses sont demeurées sous l'arrangement providentiel de Dieu. Il n'y a pas eu reconstruction de l'unité, de sorte que l'expression dominante et favorite de la politique a été et sera encore « *l'équilibre du pouvoir* » ; ce qui signifie réellement qu'une distance respectueuse est gardée entre les membres épars de ce qui fut jadis un corps. Des jalousies réciproques et un esprit d'indépendance chez tous ont toujours fait efficacement obstacle à leur réunion. La tendance ordinaire a toujours été d'arrêter ou de prévenir la prépondérance d'une nation sur les autres par la formation de petits états entre les états plus puissants. Mais quoique cette blessure semblât être mortelle, elle fut pourtant guérie : « et je vis l'une de ses têtes comme blessée à mort et sa plaie mortelle fut guérie ». C'est-à-dire, qu'à l'époque dont parle la vision, l'Empire Romain doit de nouveau être consolidé, mais non pas comme précédemment sous la bonne main de Dieu qui contrôlait tout, quelles que fussent les voies de certains empereurs ; mais tout est abandonné alors a la volonté de la Bête comme instrument immédiat de Satan. Satan ne peut accuser plus longtemps les saints devant Dieu, mais il est à l'œuvre sur la terre pour faire blasphémer ouvertement contre Lui. Et cela se produit d'abord au moyen de l'influence politique. L'Empire Romain est réorganisé, la puissance impériale ravivée, et au-dessus se trouve une tête qui rassemble tout sous son contrôle ; de sorte que le monde entier est dans l'admiration de la Bête à laquelle le dragon a remis sa puissance, son trône et son autorité. Mais nous voyons plus que cela dans le verset suivant ; il nous apprend ceci, c'est qu'« ils rendirent hommage au dragon parce qu'il avait donné pouvoir à la Bête, disant : qui est semblable à la Bête et qui peut combattre contre elle ? » (v 4.)

Combien l'homme est inconstant et léger ! Un état d'anarchie avait sûrement précédé, et la bête en surgissant devient un objet d'étonnement et d'adoration pour l'homme fatigué de l'agitation et des luttes antérieures. Quelque chose d'analogue s'est produit dans un pays voisin[29]. Les hommes y étaient tout brisés et bouleversés par une révolution qu'aucune borne ne retenait et qui, par conséquent, remplissait les esprits d'anxiété et d'angoisse. Qu'en résulta-t-il ? Une main puissante s'empara des rênes avec un despotisme militaire, une puissance quasi-impériale. Ce qui s'est opéré ainsi sur une petite échelle parce qu'il ne s'agissait que d'une nation, se produira bientôt dans toutes les parties occidentales de l'Europe. Et ainsi les hommes ne dirigeront plus les choses eux-mêmes, mais un chef vigoureux prendra en main le gouvernement ; ce ne sera pas simplement la main d'un

[29] Il faut se rappeler que ces remarques ont été écrites en Angleterre.

homme, mais plutôt la puissance du dragon. Dieu lui permettra de faire sa propre volonté, et pour un peu de temps il déploiera au plus haut degré toute son énergie dans le mal, Ainsi, à côté des gouvernements distincts, et des chefs qui régneront sur leurs pays respectifs, il y aura unité impériale sous un grand chef qui disposera, lui, de la puissance des autres et sera souverain sur tous. Alors seront réalisés les désirs et les rêves de l'homme qui n'ont été jusqu'ici que de vaines chimères.

Il existe dans une des premières épîtres un passage sur lequel je voudrais faire une courte remarque ; ce passage est en rapport avec ce qui a empêché et empêche encore le développement de ce mal et de bien d'autres aussi. Il se trouve en 2 Thessaloniciens 2:6, 7. « Et maintenant, vous savez ce qui retient pour qu'il soit révélé en son propre temps. Car le mystère d'iniquité se met déjà en train seulement celui qui retient maintenant le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. Et alors sera révélé l'inique. » Dieu place un empêchement ou une entrave au développement de l'iniquité du monde. Et j'ai la pensée que le Saint Esprit habitant dans l'Église, est ce dont il est fait mention dans ces mots : « Celui qui retient maintenant ». Toutefois après l'enlèvement de l'Église, Dieu aura encore un témoignage ici-bas, quoique d'un caractère différent, et Satan sera encore, pour un temps, du moins, retenu dans une certaine dépendance. Cette entrave mise à l'action de l'Ennemi sera maintenue par l'opération du Saint Esprit d'une manière providentielle. Lorsque cette dispensation de Dieu prendra fin, le Saint Esprit ne retiendra plus et ne sera plus vu comme les sept esprits de Dieu envoyés sur toute la terre, c'est-à-dire que la puissance que le Saint Esprit exerce maintenant, non pas seulement dans l'Église, mais aussi sur le monde, ne se déploiera plus alors pour tenir Satan en échec. « Celui qui retient maintenant le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. » On ignore généralement ce dont on est redevable à une telle entrave mise a l'activité de Satan. Mais le temps viendra où il ne sera plus sous aucune contrainte, et il agira alors sur la terre selon tous ses désirs. Un personnage sera, par lui, placé comme chef, et les hommes seront charmés d'une telle puissance d'énergie exercée ainsi sans conscience envers Dieu – charmés de la tranquillité relative qui résultera du fait qu'il y aura quelqu'un élevé en dignité et autorité souveraine sur tous. En un mot ils auront, sous plusieurs rapports, ce qui convient à l'orgueil et à l'idolâtrie du cœur. Les hommes comme les enfants, sont toujours mécontents de leurs plans et même de leurs succès. De plus, ayant rejeté l'amour de la vérité, ils sont tout prêts à se laisser prendre par les embûches que Satan place devant eux. De sorte qu'après avoir passé à travers un orage de révolutions, ils seront tout joyeux de se prosterner pour adorer la bête et le dragon qui a remis son autorité et sa puissance à la bête. Mais en outre, le caractère du culte rendu à la bête différera de celui de l'idolâtrie ordinaire. On ne l'adorera pas en rendant également hommage a beaucoup d'autres dieux et d'autres seigneurs comme autrefois les païens, mais il y aura rejet absolu de tout dieu au-dessus de celui qu'ils adoreront comme tel sur la terre. Cette misérable créature qui est l'habitation de Satan sera l'objet de l'adoration à laquelle le dragon participera aussi.

« Et il lui fut donné une bouche qui proférait de grandes choses et des blasphèmes ; et le pouvoir d'agir quarante-deux mois lui fût donné. » Personne, je suppose, ne met en doute le rapport qui existe entre ceci et le 7^{e} chapitre de Daniel. C'est le même langage qu'on entend, et il s'applique à la même époque. Si nous examinons ce chapitre, nous découvrons que les pensées que je viens d'exposer y sont confirmées. Il est dit en Daniel 7:7, que la quatrième bête différait, quant à la puissance, de toutes celles qui l'avaient précédée. « Elle avait dix cornes. Je considérais ces cornes et voici une autre petite corne » (v.8). Il n'y a rien *de* cela dans l'Apocalypse ; la petite corne n'y est pas mentionnée comme telle. Mais ce n'est pas tout. Devant le prophète « trois des premières cornes furent arrachées par elle », et elle prend possession du terrain de trois, de sorte que des dix il n'en reste plus que sept. « Il y avait en cette corne des yeux semblables aux yeux d'un homme » – symbole de l'intelligence « et une bouche qui disait de grandes choses », c'est-à-dire des paroles pleines d'orgueil et de blasphème contre Dieu (comp. le v. 25). C'est là ce qui amène le jugement de Dieu : non pas assurément le jugement du grand trône blanc où comparaissent les morts, mais bien le jugement des vivants et du monde habitable. C'est pourquoi il est écrit au verset 11 : « Je regardais à cause de la voix des grandes paroles que cette corne proférait ; je regardais donc jusqu'à ce que la bête fut tuée et que son corps fut détruit et donné pour être brûlé au feu. » Maintenant remarquez que la différence qui existe entre la prophétie de Daniel et celle de Jean, c'est que, ce que le premier dit de la petite corne, le second le dit de la bête (comparez Apocalypse 13:5, 6 avec Daniel 7:8 et 25). En voici la raison, Jean nous parle du caractère ou du principe, tandis que Daniel fournit le détail des faits historiques. Dix rois devaient surgir de l'Empire Romain, mais trois d'entre eux devaient disparaître devant la force ou la fraude d'un nouveau, la petite corne – puissance obscure à son origine mais qui arrivait à la possession de trois royaumes et devenait alors réellement la directrice de tous les autres. Dans l'Apocalypse, où il est supposé naturellement que les traits qui ont été fournis par Daniel sont déjà connus, le Saint Esprit ne revient pas sur les faits historiques et il parle de l'empereur et de l'empire comme n'étant qu'un.

Je suis tenu de reconnaître « les puissances établies », mais lorsque Satan donne son autorité à la bête l'affaire est tout autre. Nous ne devons aucune déférence à Satan. De fait, c'est lui qui conduit la bête dans toutes les horribles profondeurs du péché. Car la bête « ouvrit sa bouche en blasphèmes contre Dieu pour blasphémer son nom et son habitation et ceux qui habitent au ciel. » (v.6.) L'Empire Romain est, si je puis employer une telle figure, comme le chariot dans lequel se promène ce cavalier furieux.

Mais, jetons encore un coup d'œil sur Daniel 7. « J'avais regardé comme cette corne faisait la guerre contre les saints et les surmontait (v.21)… Il proférera des paroles contre le Souverain et détruira les saints du Souverain et pensera de pouvoir changer les temps et la loi ; et ils seront livrés en sa main jusqu'à un temps et des temps et une moitié de temps. » C'est la même période de quarante-deux mois dont il est question en Apocalypse 13 : – « un temps » signifiant une année, « des temps » deux années, et « la moitié d'un temps » une demi-année. Je

n'ai pas le moindre doute que la puissance appelée par Daniel « la petite corne » soit celle qui nous apparaît dans notre chapitre comme la Bête. Là, elle a le nom de « corne » parce que Daniel nous présente, la succession progressive de l'histoire et ajoute le passé spécial juif, la circonstance que les temps et les lois sont livrés en sa main ; tandis qu'ici, nous apparaissant comme possédant toute la puissance et l'autorité du système impérial, elle est appelée « la Bête ». « Elle ouvrit sa bouche en blasphèmes contre Dieu pour blasphémer son nom et son habitation et ceux qui habitent au ciel. » C'était là le grand but de Satan dont la bête n'est que l'organe. C'est du ciel qu'il a été précipité, et le Dieu des cieux et ceux aussi qui y sont en relation avec lui deviennent particulièrement odieux à Satan et à son orgueilleux représentant. « Ceux qui habitent dans les cieux » leur sont insupportables. Aujourd'hui même rien ne bouleverse autant le monde que cela. Ce n'est pas qu'il déteste toujours la piété lorsqu'elle se rapporte aux choses d'ici-bas ; par exemple, dans une certaine mesure, l'homme apprécie l'amour car il peut y trouver son propre avantage. Mais du moment où il s'agit d'une piété qui ne s'occupe pas des choses de la terre – non pas simplement qui rejette les choses mauvaises car cela encore pourrait être compris, mais qui rejette les meilleures œuvres de l'homme naturel lorsqu'il s'efforce d'être religieux et d'honorer Dieu à sa manière, je le répète, rien n'excite autant que cela la haine des hommes, déjà maintenant, et à combien plus forte raison dans le jour à venir. Car lorsque Satan aura perdu sa puissance et sa place dans les cieux et qu'il ne pourra plus agir que sur la terre, la pensée d'un état de bénédiction dans les lieux célestes lui sera insupportable. Il cherchera à persuader les hommes que la Bête est Dieu, et il prendra, je suppose, avantage des prophéties de l'Écriture pour leur faire croire que le temps de la bénédiction est arrivé, que de nouveau Dieu habite sur la terre, et qu'il ne reste plus qu'à jouir des délices qui s'y trouvent et de ces temps où Dieu a promis de disperser ses ennemis. Satan cherchera à reporter la date de ces événements à sa propre époque, et cela en mettant Dieu complètement en dehors, sachant pourtant ce qui est prêt à arriver et quels sont les tourments qui l'attendent quand ce jour sera là. Il s'efforcera de tirer profit des promesses mêmes de Dieu, pour abuser les hommes au point de leur faire croire que ces temps d'iniquité, sans pareils, sont les jours du règne des cieux sur la terre. Les temps décrits dans les chapitres que nous étudions sont ceux durant lesquels la conscience sera complètement cautérisée quant à Dieu ; et ce qui se passa sur une petite échelle dans l'histoire de Pharaon se vérifiera alors dans toute la chrétienté qui sera abandonnée à un endurcissement dont la fin sera la destruction. C'est là précisément ce que l'Esprit nous enseigne (2 Thess. 2:11, 12) devoir se passer lorsque Dieu, irrité contre ce monde à cause de son rejet de la vérité, permettra que l'homme conjointement avec Satan se lance dans tout le débordement du mal. « Et à cause de cela Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru à la vérité mais qui ont pris plaisir à l'injustice. » Je suis fermement convaincu que non seulement Dieu sera juste en agissant ainsi, mais, qu'en outre, la justice de ses voies sera pleinement reconnue de toute âme soumise à sa Parole.

Nous avons donc ici les moyens que Satan emploie pour l'accomplissement de ses desseins. Il a donné sa vaste puissance à la bête et il veut ensuite qu'elle devienne un objet d'adoration. « Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre. Et il lui fut donné pouvoir sur toute tribu et peuple et langue et nation. Et tous ceux qui habitent sur la terre dont le nom n'a pas été écrit, dès la fondation du monde, au livre de vie de l'Agneau immolé lui rendront hommage » (v.7, 8). Ici nous trouvons la même distinction à laquelle j'ai déjà fait allusion. « Tous ceux qui habitent sur la terre » forment une catégorie pire que les tribus, peuples, langues et nations, parce que ce sont ceux qui ayant complètement abandonné le ciel et les espérances célestes, se sont pleinement livrés à l'énergie d'erreur du dernier jour. Pour ce qui regarde « toute tribu et peuple et langue et nation », autorité a été donnée à la bête sur eux ; mais « ceux qui habitent sur la terre » sont soumis entièrement à la bête et à son influence maligne. « Tous ceux qui habitent sur la terre lui rendront hommage. » Cela n'a pas été dit des autres, mais quant à ceux-ci ils se sont totalement livrés à la puissance satanique. Certaines traductions présentent ainsi le passage suivant : « Tous ceux qui habitent sur la terre dont les noms ne sont point écrits au livre de vie *de l'Agneau immolé dès la fondation du monde* », et quelques personnes en ont conclu que l'Agneau avait été immolé dès la fondation du monde, rapportant cela au conseil de Dieu comme en Pierre 1:19, 20. Mais la pensée de Dieu n'est nullement celle-là. L'interprétation véritable ou plutôt la lecture exacte de ce passage doit être celle-ci, « dont le nom n'a pas été écrit, dès la fondation du monde, au livre de l'Agneau immolé » : car en comparant ce verset avec le huitième du chapitre 17 de l'Apocalypse, nous trouvons que l'Esprit a omis quelques mots dont l'absence rend parfaitement clair le reste du verset, nous montrant ainsi avec quel membre de phrase le rapport doit être établi. « Ceux qui habitent sur la terre dont le nom n'est pas écrit, dès la fondation du monde, au livre de vie. » Le, Saint Esprit ne répète pas « *l'Agneau immolé* » mais Il place les mots de « *dès la fondation du monde* » immédiatement après ceux de « *écrits au livre de vie* ». Le langage de Pierre, etc. (1 Pier. 1:20), où il parle du Seigneur Jésus comme d'un agneau sans défaut et sans tache « préconnu dès avant la fondation du monde », a une tout autre portée.

Après cela viennent de solennelles paroles d'avertissement sur lesquelles je ne compte pas m'arrêter longtemps : « si quelqu'un a des oreilles, qu'il écoute ! Si quelqu'un mène en captivité, il ira en captivité ; si quelqu'un tue avec l'épée il faut qu'il soit tué par l'épée. C'est ici la patience et la foi des saints » (v.9, 10). La maxime qui vient d'être posée est vraie pour tous, pour la bête même. Si elle a conduit en captivité elle aussi y sera envoyée, ou plutôt Il lui arrivera quelque chose de pire. Si elle a mis à mort au moyen de l'épée, elle aussi sera tuée par l'épée. Mais ces paroles sont placées là pour enseigner aux saints quelle doit être leur conduite dans des circonstances où ils pourraient naturellement (en voyant la méchanceté de la bête unie au dragon) se croire autorisés à lui opposer résistance. Et c'est là, je crois, la raison pour laquelle cela est dit, afin que nul saint ne soit tenté d'oublier sa place ou la suprématie de Dieu et son jugement assuré. Leur affaire n'est pas de s'armer pour leur propre

défense. S'ils agissaient ainsi, quel en serait le résultat ? Dieu, dans ce cas même, quel que soit le caractère de ceux qui ont agi ainsi, quel que soit même celui de la bête, Dieu, dis-je, maintiendrait ses principes. Chacun recevra selon ce qu'il a voulu infliger. C'est là, la loi du gouvernement rémunérateur de Dieu. L'apôtre Paul en Éphésiens 6 ne se fait pas scrupule de tenir le même langage que la loi, quand il s'agit de l'honneur dû aux parents : « Honore ton père et ta mère… afin que bien te soit et que tu jouisses de longue vie sur la terre. » Sûrement son intention n'est pas de proposer aux chrétiens comme récompense de devoirs accomplis envers des parents, une longue vie sur la terre. Mais c'était un principe posé par Dieu, et l'apôtre y faisant allusion veut seulement montrer que, même sous la loi, une bénédiction particulière se rattachait à l'accomplissement de cet ordre. C'était le premier commandement avec promesse. De même ici, l'Esprit de Dieu pose un principe général, vrai en tout temps et applicable également aux ennemis et aux amis. « *Si quelqu'un,* etc. – n'importe qui. Un chrétien quelconque est dans une position fausse lorsqu'il occupe une place de puissance dans ce monde. Ce qui rend la chose d'autant plus remarquable dans notre passage, c'est que les saints dont il est question sont Juifs et qu'eux, plus que tout autre, pourraient se croire autorisés à résister de tout leur pouvoir. Entendant la bête prononcer d'affreux blasphèmes, et se voyant de sa part les objets de cruelles persécutions, ils auraient pu dire : « Sûrement nous sommes autorisés à nous lever pour la défense de notre religion et de nos vies. » – « Non », dit le Seigneur, « si quelqu'un a des oreilles qu'il écoute… Si quelqu'un tue avec l'épée il faut qu'il soit tué par l'épée. » Si Dieu laisse la bête agir pour un peu de temps selon sa propre volonté, à quoi sommes-nous appelés ? « C'est ici la patience et la foi des saints » – foi quant à Dieu, et patience pour ce qui regarde l'ennemi : et ainsi il sera rendu d'autant plus évident que Dieu intervient en faveur de ceux qui ont souffert pour son nom. Et si cet état de foi et de patience convient aux saints juifs dont la vocation est terrestre, combien plus doit-il nous appartenir à nous qui en avons une céleste. (Conf. Matt. 26:52.)

Notre grande affaire, après notre jouissance de Christ et l'appréciation de son amour, devrait être de cultiver ce qui est, selon sa volonté, de manière à rendre un témoignage vrai de ce qu'Il est et de ce qu'Il a fait pour nous. Nous ne sommes pas du monde, et du moment où nous nous rejetons sur les ressources de la nature, ou sur notre puissance, notre influence ou notre autorité personnelle, nous quittons le terrain chrétien. Quant à nos rapports de famille, il est parfaitement bien d'agir selon notre place du notre autorité ; et même la bénédiction de Dieu ne peut reposer sur ceux qui ne se maintiennent pas dans les relations dans lesquelles Dieu les a placés, soit comme père ou comme enfant, comme mari ou comme femme. Les affections, quelle que soit leur importance, ne sont pas l'unique chose à considérer. Dieu veut être respecté par une soumission à l'ordre qu'Il établit et sanctionne. Ce sont là des choses qui ne sont pas changées ou dérangées par notre position céleste ; bien au contraire, elle nous donne plutôt l'occasion de manifester que nous possédons en Christ une nouvelle puissance pour chaque relation légitime. Mais, agir comme ayant nos intérêts dans ce monde, est une chose tout autre et qui ne regarde nullement le chrétien dont l'affaire est plutôt de passer légèrement là-dessus comme ayant la connaissance que sa portion est avec Dieu dans le ciel. Le Seigneur Jésus Christ va venir pour juger le monde que Dieu tient comme coupable du sang de son Fils et mûrissant maintenant pour le jugement. Si nous gardions habituellement cette vérité devant nos âmes, nous serions préservés de bien des choses par lesquelles nous déshonorons le Seigneur comme chrétiens.

Que le Seigneur veuille se servir de tout ce que nous apprenons pour le bien de nos âmes, afin que nous soyons complètement séparés de tout ce qui doit prendre fin d'une manière aussi épouvantable. La conduite extérieure ne suffit pas. L'Église est considérée comme ayant la pensée de Christ, et nous sommes responsables envers Dieu de nous garder de ces pièges et de ces moyens que Satan met secrètement en exercice maintenant afin de faire éclater ensuite tout ce mal. Il agit envers nous avec beaucoup plus de subtilité qu'envers le monde. Puissions-nous ne jamais oublier ce que Dieu est pour nous, et cela à cause de ce que nécessite sa gloire. C'est maintenant que nous possédons la meilleure occasion d'être fidèles pour Christ. Ce serait en vain que nous regarderions aux autres, nous figurant que la chose nous serait plus facile dans leurs circonstances. Dieu est suffisant pour les difficultés de notre position actuelle, et Il ne manque pas de donner la force lorsqu'on s'attend à Lui. La seule raison pour laquelle nous grossissons la difficulté de nos circonstances, c'est parce que notre œil n'est pas simple envers Christ. Lorsque nous le voyons en toutes choses, le danger, les difficultés, la tentation, tout disparaît.

L'apparition de la seconde bête diffère grandement de l'apparition de celle que nous avons déjà étudiée. La première était vue sortant de la mer, mais voici ce que nous lisons de celle qui se présente à nous dans le verset 11 : « Et je vis une autre bête monter de la terre. » Nous avons eu occasion de remarquer constamment en parcourant le livre de l'Apocalypse que la terre est le symbole de ce qui, politiquement, se trouve dans un ordre établi et reconnu – c'est proprement la scène du témoignage et des voies de Dieu aussi bien que d'un gouvernement humain établi. Elle peut abuser de ses privilèges ; comme aussi elle peut tomber dans un état effrayant de ténèbres morales, car c'est justement là où quelque bénédiction est confiée que se trouve le danger de la corruption et de l'apostasie. La mer est, au contraire, cette partie du monde qui est dans un état révolutionnaire ou de désorganisation. Si nous examinons la chose au point de vue chronologique, nous pourrons en conclure aussi que l'apparition de la seconde bête est subséquente à celle de la première. Lorsque le monstre a sept têtes paraît, tout se trouve dans un état d'agitation ; mais lorsque nous voyons venir la seconde bête, les choses sont arrangées et consolidées d'une certaine façon. Aussi, est-ce maintenant de la terre qu'il est question ; il ne s'agit plus des eaux, scène tourmentée de tous les vents. Le personnage annoncé comme *montant de la terre* n'est pas un

simple particulier. C'est un pouvoir politique, oppresseur, qui agit sans conscience envers Dieu – une Bête[30]. Il se peut, et je ne doute pas qu'il en soit ainsi, qu'un individu particulier exerce la puissance, comme cela a été le cas avec la première bête ; mais l'expression, « la bête », n'implique pas l'idée d'un individu comme tel, mais bien celle d'une puissance impériale environnée parfois de satellites qui lui sont assujetties. Il est évident, en outre, que cette bête est d'un caractère très extraordinaire, car ce qui la signale c'est une ressemblance ou plutôt une imitation du Seigneur Jésus Christ. « Elle avait deux cornes semblables à un agneau. » Le Seigneur ainsi que nous avons dû le remarquer en lisant l'Apocalypse est souvent désigné comme « l'Agneau ». Assis sur le trône de Dieu ou décrit comme la grande victime sympathisant puissamment avec les souffrances du peuple de Dieu, il nous est montré comme « un Agneau ». Mais lorsque les saints sortent ici-bas de la position d'étrangers et de rejetés, qui constitue leur lot propre, le Seigneur Jésus cesse aussi d'être symbolisé de cette manière. Il semble honteux de les avouer, aussi se tient-il à distance et le voyons-nous comme un ange et non plus comme un agneau. La chose si extraordinaire dans ce passage c'est que la bête prétend ressembler à Christ. Elle possède deux cornes semblables à un agneau ; c'est-à-dire qu'elle a une certaine prétention de ressembler à Christ dans son pouvoir officiel. Si une corne est quelquefois employée comme le symbole d'un roi, elle peut aussi signifier simplement la *puissance.* C'est là le cas lorsqu'il est dit de David « la corne de son oint » etc. ; mais une telle signification est beaucoup plus évidente encore lorsque nous regardons au Seigneur Jésus Christ présenté dans ce livre comme ayant sept cornes et sept yeux. Assurément il ne peut être question de sept rois ; de sorte que, suivant le contexte, les cornes peuvent signifier des rois ou simplement la puissance. En rapport avec la précédente bête il nous est dit qu'elles représentent des rois ; mais *en elles-mêmes* elles n'ont pas nécessairement ce sens, et il semble qu'ici elles n'impliquent pas autre chose que la puissance. Il ne s'agit pas d'une perfection de puissance comme dans le cas de l'agneau, mais seulement d'une prétention à la chose ; il y avait *deux* cornes. L'Esprit de Dieu se plaît à nous montrer au 17e chapitre de ce livre que les dix cornes de la première bête sont dix rois (Ch.17:12). Jusqu'ici tout est donc clair quant à cette seconde bête. C'est une puissance qui s'élève lorsque tout est extérieurement en ordre et bien organisé ; par conséquent elle apparaît plus tard que la première bête. Mais il y a plus encore : elle s'arroge le pouvoir de Christ car elle a deux cornes semblables à un agneau. Toutefois son langage la trahit – elle parle comme un dragon. C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. Quelle que soit son apparence extérieure, lorsqu'elle exprime les sentiments de son cœur sa voix est celle d'un dragon. À la précédente bête le dragon avait donné sa puissance et son autorité, mais ici il y a une ressemblance plus intime avec le dragon ; sa voix en est l'expression. C'est la grande et active puissance du mal au dernier temps, et c'est là la différence qui existe entre ces deux bêtes. La première fait grande parade ; elle enlace les habitants de ce monde par son déploiement de puissance et de gloire. La seconde bête est de beaucoup la plus énergique des deux ; c'est celle qui prend le plus la place de Christ – c'est un faux Christ ou plutôt l'Antichrist, l'expression même de Satan dans son opposition la plus directe à Christ. Lorsque Satan a été vu au chapitre 12 attendant la naissance de l'enfant mâle pour le dévorer aussitôt, il ne nous est pas présenté comme le serpent mais bien comme le dragon. Et ici pour l'accomplissement de ses derniers desseins Satan fait parler la bête comme un dragon.

Mais il peut être à la fois utile et intéressant de considérer quelques-uns des passages de l'Écriture qui font allusion à cette seconde bête, car souvent elle est l'objet d'une extrême confusion, et cela n'est point surprenant car ces bêtes sont si étroitement liées ensemble au dernier jour qu'il est difficile de décider laquelle des deux est l'Antichrist. Le mot d'Antichrist ne se trouve que dans les épîtres de Jean, et c'est là aussi que nous devons faire nos recherches pour connaître toute la portée de ce nom. En 1 Jean 2 c'est aux nouveau-nés de la famille de Dieu que le Saint Esprit écrit à ce sujet, car il n'est nullement vrai, que les jeunes enfants en Christ ne doivent connaître Christ que dans ses rapports avec leur propre salut. Je suppose que le Saint Esprit s'adresse à eux pour la raison que les embûches et les ruses de l'ennemi étaient tout particulièrement dangereuses pour eux ; car tout en nous préservant du mal le Seigneur nous donne aussi l'intelligence du danger qui nous menace. La conduite chrétienne ne doit pas, ne peut pas être inintelligente, parce qu'il ne s'agit pas d'un aveugle conduisant un autre aveugle, ni même d'un voyant guidant les pas d'un aveugle, mais bien de quelqu'un qui y voit conduisant quelqu'un dont les yeux aussi sont éclairés. Dieu donne aide et instruction ; mais le Saint Esprit prend un soin tout particulier de prouver que ce n'est pas à leur ignorance mais à leur connaissance de la vérité qu'il fait appel. « Jeunes enfants c'est la dernière heure ; et comme vous avez entendu que l'Antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists par quoi nous savons que c'est la dernière heure. » Nous, apprenons là avec une entière certitude ce qui était à l'œuvre au temps de l'apôtre Jean et ce qui n'a pas cessé de s'accroître depuis, portant jusqu'à ce jour des fruits terribles quoique la pleine récolte (c'est-à-dire l'Antichrist) ne soit pas encore arrivée à maturité complète : « Maintenant aussi, il y a plusieurs antichrists par quoi nous savons que c'est la dernière heure. » Voilà quelle est la preuve – les progrès et le large développement, non pas du bien, comme pensent les hommes, mais du mal si profond de l'antichristianisme. » : « Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car, s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous, mais c'est afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant pas des nôtres. » Quelle chose solennelle ! Les personnes qui manifestent l'esprit de

[30] M. Elliott voie dans la Bête à deux cornes semblables à l'agneau le clergé papiste, le clergé séculier et le clergé régulier unis sous le pape comme patriarche de l'occident, et qui le soutiennent dans son caractère plus orgueilleux de vicaire de Christ, ou d'Antichrist. À son avis le passage de Matthieu 7:15 exclut presque toute possibilité d'erreur dans cette manière d'interpréter le symbole du corps clérical antichrétien. Mais l'expression, une « Bête » n'implique-t-elle pas toujours dans le langage figuré de la prophétie, une corporation politique ou un pouvoir civil, et jamais nulle part, une classe sacerdotale quelque organisée qu'elle soit ? Devrait-on laisser de côté un pareil élément, en interprétant ce chapitre ?

l'Antichrist, sont précisément du nombre de celles qui, à une époque, ont professé le nom de Christ. De fait, il ne pourrait y avoir d'Antichrist s'il n'y avait eu préalablement une profession d'être de Christ. Il faut nécessairement qu'il y ait une vérité quelconque, car Satan ne saurait inventer. Il peut imiter ; il peut corrompre la vérité de Dieu et en faire usage pour l'accomplissement de ses propres desseins ; il peut même lui faire prendre des formes de mal, de manière à donner à ce qui n'est qu'erreur positive une apparence de vérité – « car, aucun mensonge ne vient de la vérité. » Ainsi donc, le grand Antichrist est encore à venir ; mais déjà, à l'époque dont il nous est parlé, il y avait plusieurs antichrists. Et chose solennelle ! Ces personnes avaient toutes appartenu extérieurement à la famille de Dieu ; elles avaient pris la place d'enfants quoique pourtant elles n'eussent jamais été réellement des enfants. « Ils sont sortis du milieu de nous mais ils n'étaient pas des nôtres. » Puis le Saint Esprit ajoute : « Qui est le menteur si non celui qui nie que Jésus est le Christ ? » Mais il va plus loin. Nier que Jésus soit le Christ c'est le premier caractère ; mais il y a encore de plus grandes abominations. « Celui-là est l'Antichrist qui nie le *Père* et le *Fils*. » Voilà donc deux états qui nous sont dépeints. Il y a d'abord le reniement de Jésus comme Messie, dernier degré de cette infidélité qui se manifeste chez tous les Juifs incrédules qui rejettent Christ depuis les jours de saint Jean jusqu'à nos jours. Mais ce qu'il y a de plus effrayant, c'est que ce mal se trouve en ceux qui ont autrefois confessé Jésus comme le Christ. Le conducteur de tout ce mal est appelé un *menteur ;* et plus encore : il n'est pas seulement un menteur mais aussi un antichrist « qui nie le Père et le Fils ». Jésus était le Messie, mais, en outre, Il était la manifestation du Père. Si je regarde au Messie, comme tel, je ne reconnais pas en lui le Père d'une manière positive et parfaite. Ce que je puis discerner dans ce titre c'est le royaume de Dieu et la puissance et la fidélité de ce Dieu envers son peuple. Toutefois il existe quelque chose d'infiniment plus précieux et béni que le royaume ; car lorsque la pensée de l'existence du Père apparaît, je ne m'élève pas seulement jusqu'à la région de la puissance divine, j'atteins une sphère infiniment plus sainte et plus élevée, celle des affections les plus intimes. Il est évident que ce que nous connaissons de la présence de Dieu maintenant, est quelque chose de beaucoup plus intime que la gloire qu'Il donnera ou manifestera prochainement. Cette gloire dira aux autres quels sont Ses sentiments à notre égard, démontrant l'amour qu'Il a pour nous *maintenant.* Quant à nous, nous n'avons pas besoin d'attendre le royaume pour le savoir, car par le Saint Esprit nous sommes déjà approchés de Dieu et nous le connaissons de la manière la plus précieuse en laquelle Il puisse se révéler. Sûrement lorsque nous serons dans le ciel nous aurons une connaissance beaucoup plus pure de son amour, et une jouissance qui ne sera plus interrompue par nos pensées charnelles ou par quelque influence mondaine. Tout empêchement sera ôté – toutes les idoles auront disparu – car un objet quelconque qui se place entre nous et Christ est réellement une idole. Nous serons en dehors et au-dessus de toutes ces choses lorsque nous aurons été recueillis auprès du Seigneur. Mais, pour ce qui regarde l'amour du Père, il est aussi vrai et aussi parfait actuellement qu'il le sera jamais, et, par le Saint Esprit, nous avons déjà le privilège d'en jouir. Nous entrerons plus pleinement dans cet amour alors, mais quant à l'amour lui-même il n'est en rien différent maintenant.

C'est donc le rejet du Seigneur Jésus, non pas seulement dans son caractère de Messie mais dans sa gloire divine comme Fils, qui introduit l'Antichrist. Tout l'amour du Père a éclaté en Christ et le témoignage en a été rendu par le Saint Esprit. Cela comprend la révélation que Dieu a faite de lui-même tant dans l'économie juive que dans l'économie chrétienne, et cela suppose aussi que le Messie est venu et a été rejeté, mais qu'en outre Il a manifesté toute sa gloire céleste et divine car son existence comme Fils du Père ne se rapporte en rien à la terre. Sa position éternelle de Fils est évidemment quelque chose qui surpasse de beaucoup ses droits et son caractère messianiques. Il eût été aussi entièrement le Fils de Dieu lors même qu'il n'y eût jamais eu de terre, ni de dispensations providentielles. C'étaient là sa relation et sa gloire éternelles : et c'est pour cela que le Saint Esprit nous parle du Père lorsqu'Il veut nous amener à toute la plénitude de notre position et de notre bénédiction. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ qui nous a bénis de toute bénédictions spirituelles. » Et où cela ? – Est-ce ici ? – Oh ! Du tout. « Dans les lieux célestes en Christ selon qu'Il nous a élus en Lui avant la fondation du monde. » ne sorte que le siège de notre bénédiction est complètement en dehors et au-dessus de la scène de cette création inférieure. Et si un homme rejette entièrement cela et le méprise reniant la gloire du Fils qu'il avait une fois confessée, qu'est-il ? Un antichrist. Ce qu'il fait sur une petite échelle est précisément ce que l'Antichrist fera aussi, seulement sur une plus grande.

Je cite les épîtres de Jean, parce que l'Antichrist y est mentionné, non pas comme une *bête,* ainsi que cela a lieu dans l'Apocalypse, mais comme étant la fin et le chef de tous ceux qui, ayant une fois appartenu extérieurement à la famille de Dieu, en sont plus tard sortis, abandonnant et niant même la vérité bénie qu'ils avaient paru recevoir concernant le Père et le Fils. « Celui-là est l'antichrist qui nie le Père et le Fils. » D'un autre côté, nous lisons aussi : « Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père ». Dieu tient toujours le plus grand compte de son Fils. Si vous niez le Fils, tout est perdu ; tandis que celui qui confesse le Fils, a aussi le Père. Du moment que je possède le Fils de Dieu et que mon cœur trouve ses délices en Lui, je connais le Père. « Celui qui m'a vu, a vu le Père. »

Ainsi, après avoir exhorté les chrétiens à demeurer dans ceux dont ils avaient eu dès le commencement la connaissance, c'est-à-dire dans le Fils et dans le Père, Jean termine son sujet ainsi : « Je vous ai écrit ces choses, touchant ceux qui vous égarent. » C'était un mal qui était à l'œuvre dès le commencement. Quelle grâce nous rencontrons même en cela ! Puisque le mal existait et qu'il ne pouvait qu'être manifesté une fois ou l'autre, Dieu permit qu'il éclatât, de sorte qu'Il pût prononcer Lui-même une sentence contre la chose. Nous n'aurions jamais osé parler d'une manière aussi sévère de personnes que nous aurions connues comme amis ou comme de soi-disant frères. Les appeler menteurs ? Que c'est affreux et peu charitable ! Dirait le monde. Mais du moment que les hommes s'élèvent, contre la pleine révélation du Fils de Dieu, ou plutôt la nient, le Saint Esprit ne connaît

pas de demi-mesures ; et je crois que nous ne devrions pas non plus en connaître. Si le cœur n'est pas préparé à agir de cette manière, vous découvrirez que quelque autre mal en est la cause. Partout où se trouvent l'amour de soi non brisé et une grande préoccupation de ce qui nous touche nous-mêmes, nous verrons, en même temps, qu'il est fait peu de cas du Seigneur Jésus Christ. Vous ne pouvez pas avoir, à la fois, deux objets d'affection opposés. Lorsque le cœur est exclusivement consacré à Christ, *Il* nous élève au-dessus des sentiments personnels ; mais, lorsque nous faisons grand cas de nous-mêmes, il n'y a que peu de dévouement pour Christ et peu de jalousie pour la gloire de son Nom.

En 1 Jean 4, l'apôtre fait allusion à l'esprit de la chose : « Tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair, n'est pas de Dieu, et ceci est l'esprit de l'antichrist, duquel vous ayez ouï dire qu'il vient ; et déjà maintenant il est dans le monde. » Pourquoi le Saint Esprit introduit-il là ce sujet ? Beaucoup de faux prophètes sont sortis et agissent dans le monde, avait-il été dit au premier verset du même chapitre ; et je suis convaincu qu'il en est de même aujourd'hui. Mais c'est toujours difficile d'affirmer un tel fait du temps où nous vivons. Nous le discernons bien dans des époques antérieures, mais la grande difficulté est de discerner le caractère de ce qui est à l'œuvre actuellement. Nous nous trouvons dans des circonstances toutes semblables à celles dans lesquelles les saints étaient placés alors ; car aussi certainement que l'Esprit Saint continue à agir, aussi certainement Satan Lui oppose sa puissance subtile. « Tout esprit qui ne confesse pas… ceci est l'esprit de l'antichrist, duquel vous avez ouï dire qu'il vient ; et déjà maintenant il est dans le monde. » Il ne s'agit pas encore de l'Antichrist comme pleinement développé, mais de son esprit à l'œuvre dans l'Église aussi positivement que l'est le Saint Esprit. L'ennemi ne commence pas par introduire ce mal dans le monde profane, mais bien parmi ceux qui ont porté le nom de Christ. Il n'aurait pas été possible à Satan de forger une telle rébellion contre Dieu chez d'autres que chez ceux qui ont professé croire la vérité et l'amour de Christ. Une allusion est faite à cela dans la seconde épître de Jean, lorsqu'il est dit : « Plusieurs séducteurs sont entrés dans le monde qui ne confessent pas Jésus Christ venu en chair ; celui-là est le séducteur et l'antichrist. » Il n'est plus seulement question de la justification par la foi ou par la loi, mais il s'agit d'une chose encore plus sérieuse. C'est Satan, non seulement attaquant l'œuvre de Christ et cherchant à amener des personnes à y ajouter quelque chose afin de diminuer par là la gloire du Seigneur, mais s'efforçant, en outre, de déprécier et de nier la Personne même du Fils. Quelque importante que soit pour nous l'œuvre de Christ, ce n'est pas elle mais sa Personne qui est le centre et la substance de toute vérité et de toute gloire. En présence d'un tel sujet, je sens plutôt le besoin de me prosterner pour adorer, que de me livrer à la discussion. La raison pour laquelle quelques personnes tiennent particulièrement à *l'œuvre* de Christ, c'est parce qu'elles sentent, et cela justement, qu'elles ne peuvent être sauvées sans cette œuvre. Mais du moment où nous avons la paix de la conscience, c'est la Personne de Christ qui devient le plus précieux objet de nos cœurs. Il est les délices de Dieu ; et ce qui Lui est tout particulièrement précieux, doit aussi nous être infiniment cher ; car c'est là qu'est pour nous la bénédiction. Sa Parole ne nous dit pas seulement que celui qui nie Jésus Christ venu en chair, mais que celui qui ne confesse, pas Jésus Christ venant en chair est un séducteur et un antichrist. Le Saint Esprit devient, si j'ose m'exprimer ainsi, de plus en plus hardi dans ses déclarations. Va-t-Il baisser de ton parce que Satan semble gagner du terrain et qu'il devient de plus en plus audacieux contre Christ ? Et nous, pouvons-nous dire que nous ne devons pas être aussi stricts maintenant, parce qu'il y a tant de mal et que l'Église est en ruine ? Oh ! Loin de là ; lorsque le Saint Esprit nous pourvoit de la provision nécessaire pour les derniers temps, son langage est plus énergique que jamais. Voici ce qu'Il dit : (v.10) « Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas. » Nous n'avons rien à lui dire. Non seulement il ne doit pas être reçu dans l'Église, la demeure du Dieu vivant, mais encore il ne doit pas y avoir pour lui d'entrée dans la maison d'un *chrétien.* Il ne faut pas qu'il rencontre parmi les saints approbation ou appui ; car, l'habitation du chrétien doit être une forteresse pour le nom du Seigneur et une reproduction de tout ce qu'Il aime et produit Lui-même chez ceux qui l'avouent et l'honorent. L'apôtre n'est pas arrêté dans son sujet par la pensée que c'est à la dame élue qu'il écrit ; c'est-à-dire à quelqu'un qui n'est appelé ni à enseigner ni à gouverner, car lorsqu'il est question de Christ il est inutile de prétexter comme motif de relâchement que c'est à une femme qu'on s'adresse. Elle a besoin de Christ, elle doit tout à Christ, et quoique ce soit une femme elle est tenue de Lui donner la première place, de L'avoir pour premier objet de ses affections ; c'est pourquoi si un individu quelconque porte atteinte à Christ, peu importe qui elle est ou ce qu'elle est, sa fidélité à Christ réclame d'elle tout empressement et toute décision. Cela devient aussitôt un mobile impérieux pour la foi et une importante responsabilité pour l'âme. Qu'il s'agisse de personnes qui ont l'esprit de l'antichrist ou bien du grand Antichrist lui-même, il y a opposition à Christ ; et cela décide tout pour un cœur sincère.

Dans l'Apocalypse, l'Antichrist est dépeint non pas simplement comme un séducteur, mais comme une « Bête », comme une puissance terrestre possédant de fait des royaumes et un système impérial, plutôt que comme ayant uniquement une influence spirituelle, maligne, ainsi que c'est le cas dans les épîtres de Jean. Si nous consultons quelques-uns des prophètes juifs nous aurons à ce sujet quelques détails de plus. Je fais particulièrement allusion à Daniel 11. Vers la fin de ce chapitre (v.36.) voici ce que nous lisons : « Le roi donc fera selon sa volonté et s'enorgueillira et s'élèvera par-dessus tout dieu ; il proférera des choses étranges contre le Dieu des dieux. » Ce passage nous montre en Judée un personnage plein de lui-même et qui s'élève entièrement, Cela est fort clair, car un peu plus bas il est dit « « Il honorera dans son lieu le dieu Mahuzzim ; il honorera dis-je, avec de l'or et de l'argent et des pierres précieuses et des choses désirables le dieu que ses pères n'ont point connu. Et il fera de grands exploits dans les forteresses les plus fortes tenant le parti du dieu inconnu… Il les fera dominer sur plusieurs et leur partagera le pays à prix d'argent. » Or, il me semble que partout où le Saint Esprit parle d'un pays en l'appelant le pays c'est de la terre d'Israël qu'il est question. Il en parle comme de la terre du

Seigneur. Cela est confirmé un verset ou deux plus loin (v.41), « Il (le roi du Nord) entrera au pays de noblesse et plusieurs pays seront ruinés ». C'est ainsi qu'un grand antagoniste venant du Nord se lèvera contre le roi (v.40) « comme une tempête avec des chariots et des gens de cheval » etc. Il est donc évident que le pays de noblesse dont il est ici parlé est celui que « le roi » a partagé entre ses favoris. En un mot, il est roi dans le pays de Judée et il est dit expressément que l'époque, la politique et les conflits appartiennent *au temps de la fin.* Alors « le roi du Midi choquera avec lui (le roi de Judée) de ses cornes, et le roi de l'Aquilon se lèvera, etc » S'il en est ainsi, plusieurs points sont rendus clairs par ces versets. Tout premièrement un roi agissant selon sa volonté s'établit dans la Palestine, et tandis que vous pouvez apercevoir en lui des traits moraux qui établissent des rapports intimes entre lui et « l'Antichrist » dépeint en Jean, il est envisagé ici comme une puissance terrestre et rattaché par là à l'une des Bêtes de l'Apocalypse. Mais il y a plus que cela, car il doit s'enorgueillir et s'élever par-dessus tout dieu. C'est là un nouveau caractère. Certains empereurs romains se faisaient rendre, durant leur vie et même après leur mort, les honneurs divins, mais jamais aucun d'entre eux ne se plaça comme étant au-dessus de tout dieu. Mais « le roi » s'élèvera au suprême degré, et cela dans un pays qui, d'une manière toute spéciale, appartient au Seigneur et parmi un peuple que Dieu avait appelé pour qu'il fût témoin contre toute idolâtrie ; et cet homme voudra pourtant en imposer une nouvelle, et des plus audacieuses, en s'arrogeant la place du Très-Haut dans le pays et le temple de Dieu ; (comp. 2 Thess. 2) car quelque corrompu qu'ait été Israël « en se prostituant sous tout arbre vert » nous avons ici le spectacle inconnu jusque-là d'un homme qui se donne pour le Dieu suprême. Malgré cela, il a lui aussi un objet d'adoration car tout homme est esclave de quelque chose à moins de posséder la seule élévation réelle, chose qui n'appartient qu'à celui qui sait se prosterner devant le vrai Dieu. Celui-là est réellement le plus élevé, qui sait le plus s'abaisser devant Dieu. Car l'homme (en cela encore différent de Dieu) ne peut se suffire à lui-même. Il faut, ou qu'il élève ses yeux pour les arrêter sur le vrai Dieu, ou bien qu'il les abaisse sur un faux dieu. Le personnage même qui s'efforcera de s'assujettir toutes choses pour devenir l'unique objet de culte se trouvera être asservi lui-même à quelque chose. C'est ainsi que nous voyons (v.37) que, tandis qu'il ne se soucie point du Dieu de ses pères (détail confirmant son origine juive) ni du désir des femmes – chose qui a probablement trait à la naissance du Messie – ni d'aucun Dieu, car il s'élèvera au-dessus de tout, l'Esprit Saint ne laisse pas de nous montrer dans son caractère cette apparente contradiction (v.38.), « Il honorera dans son lieu le dieu Mahuzzim » (le dieu des forces). Il veut que toutes les créatures l'honorent lui, mais il honore lui-même ce faux dieu « avec de l'or et de l'argent et des pierres précieuses et des choses désirables ». C'est là ce qu'il fera du dieu inconnu qu'il aura connu et dont il multipliera la gloire. « Et au temps de la fin *(v.Angl.)* le roi du Midi choquera avec lui de ses cornes mais le roi de l'Aquilon se lèvera contre lui… Et il entrera au pays de noblesse ».

Il est ici clairement question de la Palestine. Le roi dut Midi et celui du Nord sont ainsi appelés à cause de leur position relative avec la Judée. Le roi du Nord, annoncé comme arrivant avec une grande force, n'est autre que l'Assyrien, duquel les prophètes parlent habituellement ; tandis que le roi du Nord occupera alors le trône d'Égypte. Ces deux puissances s'élèvent contre « le roi » qui, à mon avis, est l'Antichrist de l'Écriture. Le Saint Esprit ne décrit pas ici son apparition, car il n'y avait nul besoin de dire qui il était ; mais il l'introduit d'une manière tout à fait brusque. Si nous examinons, en effet, le verset 35, nous verrons qu'il y est question *de gens intelligents,* allusion à ce qui se passa du temps des Macchabées sous le règne d'un prince tristement célèbre, Antiochus-Épiphane qui persécuta cruellement les Juifs d'entre lesquels plusieurs se rendirent très remarquables. Il peut s'être mêlé à leurs sentiments et à leurs actions des motifs charnels ; mais, quoiqu'il en soit, ils résistèrent énergiquement à tous les efforts qui furent tentés pour leur faire abandonner Jéhovah pour le culte des idoles. Quelques-uns tombèrent, mais ce fut, comme le dit le prophète, afin que d'autres fussent rendus éprouvés, épurés et « blanchis jusqu'au temps déterminé ; car, cela est encore pour un certain temps. » C'est *là* que vient l'intervalle durant lequel le Saint Esprit supprime l'histoire passée d'Israël. Il place d'abord devant nous les luttes entre Antiochus et ses adversaires, suivies des exploits et des souffrances de ceux qui sont intelligents en Israël. L'histoire de ce peuple est alors interrompue, et nous sommes instantanément transportés « au temps déterminé » ou, selon une version plus exacte, « au temps de la fin. » Entre ces deux points il y a une interruption dans l'histoire d'Israël. Mais que nous est-il dit ensuite ? « Le roi fera sa volonté. » Le silence est gardé ici sur son origine ou ses progrès ; il ne nous est rien dit du lieu où il surgit ; nous n'avons d'autres détails que ces mots singuliers, « le roi », précisément comme si cela nous disait assez de qui il est question. Ce n'est pas l'unique endroit de l'Écriture où il est parlé du roi. Si vous consultez la fin du chapitre 31 d'Ésaïe, vous verrez que « le roi » y est introduit d'une manière non moins extraordinaire. Je suppose que la raison en est, que les Juifs, tout en attendant le Messie, attendaient aussi l'Antichrist, ce grand prince qui devait fouler aux pieds ceux d'entre eux qui avaient de la piété : la prophétie en parlait d'une manière claire, et c'était ainsi compris par eux. En Ésaïe 30, l'Esprit de Dieu fait mention de deux ennemis d'Israël. Premièrement, au verset 31 : « Car, l'Assyrien qui frappait du bâton sera effrayé par la voix de l'Éternel. » C'est là le roi du Nord qui figure en Daniel et qu'un prophète moins ancien a peut-être représenté sous le nom de Sennachérib, l'Assyrien de son époque, mais qui évidemment n'est qu'un type du grand ennemi s'élevant du Nord aux derniers jours. Plus loin, nous lisons : « Et partout où passera le bâton que l'Éternel aura fait reposer sur lui et par lequel il aura combattu dans les batailles à bras élevé, on y entendra des tambours et des harpes. » C'est ainsi qu'aux larmes et aux difficultés se mêlera aussi la joie : « on entendra des tambours et des harpes. » « Car, Tophet est déjà préparée, elle est aussi apprêtée pour le roi. » C'est là, je crois, la force du passage : « elle est aussi apprêtée pour le roi. » Si ce que nous venons de dire est exact, nous trouvons donc, dans la scène finale, le jugement de Dieu fondant sur ces deux grands ennemis d'Israël – l'Assyrien, et « le roi » qui est introduit ici sans que rien y prépare. La même chose nous apparaît dans le chapitre 57 de ce même prophète. Je tiens d'autant plus à citer ce chapitre, qu'on pourrait prétexter que dans le 30^{e} « l'As-

syrien » et « le roi » sont identiques. Mais dans le 57e chapitre, il est absolument impossible de soutenir une pareille idée. Le prophète vient de décrire l'iniquité criante du peuple juif à la fin ; et soudain, voici ce qu'il ajoute : (v.9.) « Tu as voyagé vers le roi avec des onguents, etc » J'en conclus que « le roi » est réellement un ennemi spécial de Dieu, qui n'attaque pas les Juifs du dehors, comme fera l'Assyrien, mais s'arroge au sein de la nation le titre et la place de roi sur le peuple de Dieu. Il était inutile de préciser de *quel* roi il s'agissait, parce que l'idée d'un tel personnage était familière à Israël, de sorte que le Saint Esprit pouvait facilement l'introduire sans un mot de préface. Le peuple savait que ce roi terrible devait paraître – il avait la connaissance de ce grand et dernier ennemi de Dieu et des Juifs comme devant s'élever dans le pays même. L'Assyrien est aussi un grand ennemi de Dieu et d'Israël ; mais non pas *dans* le pays, puisqu'il doit combattre contre « le roi » qui y règne. Le dernier roi volontaire est l'objet des attaques du dernier puissant Assyrien. Tous deux extraordinairement mauvais et corrompus, ils ne s'accordent pourtant en aucune manière dans leurs desseins impies. Ils s'entrechoquent constamment ; aucune paix durable ne peut être établie entre eux, comme nous l'enseigne d'une manière précise le chapitre 11 de Daniel. Le verset 14 de ce chapitre ne nous présente en aucune manière la description du roi qui paraît alors être perdu de vue pour faire place à l'orgueilleux roi d'Assyrie, sur lequel nous avons alors quelques détails. Le Saint Esprit se hâte de nous donner la fin de la carrière de l'Assyrien, laissant de côté celle du « roi ».

Si nous ouvrons maintenant le Nouveau Testament, nous découvrirons quelques traits de plus touchant ce roi. Le second chapitre de la 2e Épître aux Thessaloniciens renferme les plus amples détails que nous fournisse l'apôtre Paul à ce sujet. Voici ce que nous lisons au verset 3 : « Que personne ne vous séduise en aucune manière ; car ce jour-là ne viendra pas que l'apostasie ne soit arrivée auparavant et que l'homme de péché ne soit révélé, le fils de perdition. » Il y a d'abord l'apostasie ; puis, il y a l'homme de péché qui est une chose différente et postérieure à l'apostasie. L'apostasie prépare le chemin pour la révélation de l'homme de péché. La révolution française, par exemple, répond plutôt à l'apostasie que le Romanisme qui confesse des vérités toutes corrompues ou mal appliquées. Il y aura, sans nul doute, un développement plus terrible encore de l'apostasie, quoique le romanisme en soit néanmoins une illustration. Toutefois, il paraîtra quelque chose de pire encore que tout cela – l'homme de péché. Mais qui est-il ? Le Seigneur Jésus Christ était l'homme de justice : celui-ci est le contraire, l'homme de péché, « le fils de perdition, lequel s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération ». Les mêmes caractères moraux par lesquels Daniel dépeint « le roi », nous les retrouvons précisément dans cet homme de péché. » ne sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu. » Nouveau détail nous apprenant qu'il est question de quelqu'un qui habite Jérusalem, puisqu'il s'assied dans le « temple de Dieu », que je ne vois pas de motifs de supposer être autre chose que le temple littéral et bien connu de cette cité [31].

En même temps, si quelqu'un veut appliquer le principe de ce passage à ceux qui dénaturant la position de l'Église, en font un instrument et une sphère d'orgueilleuse élévation pour eux-mêmes actuellement, je n'ai rien à objecter à une application pareille que je crois même, juste – au moins en partie, seulement il me semble que l'Esprit de Dieu a en vue un personnage qui veut s'approprier les honneurs dus à Dieu seul. « Ne vous souvenez-vous pas », dit l'apôtre, « que quand j'étais encore auprès de vous je vous disais ces choses ? Et maintenant vous savez ce qui retient pour qu'il soit révélé en son propre temps. Car le mystère d'iniquité se met déjà en train etc » Et c'est précisément ce que répète en d'autres termes l'apôtre Jean : « maintenant aussi il y a plusieurs antichrists » ; de même dans le passage qui nous occupe nous voyons que le mystère d'iniquité se mettait déjà en train, seulement il y avait quelqu'un qui faisait obstacle. « Celui qui retient maintenant le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. » Je n'ai pas le moindre doute que cet obstacle ne soit la puissance du Saint Esprit non seulement comme ayant son habitation dans l'Église, mais aussi comme exerçant un contrôle sur le monde – comme les sept esprits de Dieu envoyés sur toute la terre. S'il ne s'agissait que du Saint Esprit dans l'Église, du moment où celle-ci aurait été enlevée l'homme de péché serait manifesté. Mais il paraît que l'inique ne parviendra pas à son entier développement aussitôt après l'enlèvement des saints. Il y aura un intervalle et un court témoignage pour Dieu ; mais lorsque ce témoignage aura disparu, ou que plutôt il aura été violemment retranché, l'homme de péché paraîtra dans son plein épanouissement. Et c'est, me semble-t-il, le moment où le Saint Esprit cesse de retenir. Il laisse alors les hommes se montrer tels qu'ils sont et faire éclater toute leur iniquité. Le Saint Esprit n'exerçant plus son contrôle sur la terre il est permis à Satan, pendant une courte période, de mener à maturité ses plans les plus exécrables. Voilà, je pense, le temps véritable, et le caractère réel de ce temps où l'obstacle doit être ôté. Durant de longues années, les chrétiens des premiers âges avaient coutume de prier pour la continuation de l'Empire Romain, parce qu'ils supposaient que l'empêchement résidait là, et que, du moment où cet empire disparaîtrait, l'inique serait révélé. Et comme c'est subséquemment à une existence et à une extinction antérieures de cet empire qu'il doit surgir sous sa forme diabolique, il y avait dans leur supposition une certaine mesure de vérité. Mais l'Empire Romain s'est éteint depuis longtemps, et cependant l'homme de péché dans son plein développement n'a pas été manifesté encore ; c'est la réapparition de l'empire, et non pas son extinction, qui est l'époque cri-

[31] L'allusion est évidemment et incontestablement à Daniel 11, qui a en vue les juifs et leur pays, et nullement l'Église. Cela est complètement confirmé par le passage de Matthieu 24:15, qui se rapporte certainement à une chose et à une époque postérieures à le rejet de Christ par les Juifs, et au rejet qu'il fit d'eux Lui-même ; mais il signale aussi clairement, selon moi, un temps où Christ aura de nouveau un résidu pieux au milieu d'une génération incrédule, gouvernée par un faux roi sous l'influence romaine. Si, en de telles circonstances, le temple peut être appelé « le lieu saint », pourquoi ne pourrait-il pas être aussi appelé « le temple de Dieu ? » L'argument tiré de ce que la maison de Dieu est maintenant, tandis que l'Église est ici, est tout à fait frivole. Comparez aussi l'expression : « la sainte cité » en Matthieu 27:53. Le dessein de Dieu n'est point révoqué, nonobstant le péché d'Israël.

tique ; et elle dépend de la cessation de l'action par laquelle le Saint Esprit retient. Lorsque cette action prendra fin, toute la méchanceté de l'homme et de Satan se donnera libre carrière sans mesure et sans déguisement. « Celui qui retient maintenant le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. Et alors sera révélé l'inique, lequel le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et anéantira par l'apparition de sa venue. Le chapitre 19 de l'Apocalypse dépeint cet anéantissement. Voici ce que nous lisons au verset 20 après une description de la venue du Seigneur en jugement : « La bête fut prise et le faux prophète qui était avec elle et qui avait fait devant elle les miracles, etc. Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre. » Ce sont, sans aucun doute, les mêmes systèmes ou les mêmes personnages déjà caractérisés dans le 13e chapitre de l'Apocalypse comme les bêtes s'élevant de la mer ou de la terre. Or, il est incontestable que l'une de ces deux bêtes est l'Antichrist ; mais il reste toujours à savoir laquelle est cet homme de péché. Est-ce la grande puissance du monde – cette bête qui monte de la mer ? Ou bien est-ce l'autre bête si énergique que nous voyons sortir de la terre, et qui imite Christ dans sa puissance royale et dans sa sacrificature ? Je suis porté à croire que c'est la dernière[32], mais j'avoue franchement qu'il y a des difficultés, et je crois que c'est un point sur lequel il ne faut pas être affirmatif. Ces bêtes sont si intimement associées dans leurs actions, dans le but quelles se proposent, et aussi dans leur destinée que l'on n'est point étonné de l'embarras que certaines personnes éprouvent à se prononcer, non plus que de la différence de conclusion a laquelle d'autres arrivent. Toutefois, plus j'étudie ce que dit saint Paul de l'homme de péché, et ce que nous lisons touchant l'Antichrist dans les épîtres de Jean, et plus je comprends qu'il doit s'agir de la bête qui a le plus la prétention de rivaliser avec Christ et de s'opposer à Lui, caractère que je trouve essentiellement dans la Bête qui surgit de la terre.

Considérons maintenant à la lumière des passages que nous avons examinés ce que nous fournit encore notre chapitre. Après la description qui est faite de la bête au verset 11, nous avons quelques détails sur l'exercice de sa puissance. « Elle exerce tout le pouvoir de la première bête devant elle. » C'est une puissance énergique. En tous points nous voyons cette seconde bête faire beaucoup plus de cas d'une influence et d'une énergie positives, que de ce qui a de l'éclat, chose plus particulièrement appréciée de la première bête. « Elle fait que la terre et ceux qui habitent sur elle rendent hommage à la première bête dont la plaie mortelle avait été guérie. » Remarquez encore ici que ceux qui habitent sur la terre sont livrés à son énergie d'erreur.

En voyant que la seconde bête travaille pour faire rendre hommage à la première, quelques-uns ont supposé que 2 Thessaloniciens 2, réfute l'idée que la seconde bête est le même personnage que l'homme de péché, parce qu'il représente celui-ci comme ne tolérant pas d'autre objet d'adoration que lui-même. Mais il est évident que trois personnages se trouvent étroitement liés dans la scène que nous avons sous les yeux, savoir, le dragon, la grande puissance du monde ou première bête, et la puissance politico-religieuse ou seconde bête. Il ressort d'Apocalypse 13:4, que la dragon est adoré aussi bien que la première bête ; de sorte que, quelle que soit la Bête, la première ou la seconde, que l'on suppose être l'Antichrist et l'homme de péché, la même difficulté demeure. Dans un cas comme dans l'autre l'adoration est partagée. De fait, elles constituent l'Anti-Trinité, et trouvent le lien qui les unit dans la puissance invisible de Satan.

La seconde bête est très importante. C'est réellement la puissance qui agit dans la Terre Sainte. La bête sortie de la mer a domination sur l'Occident, et exerce en outre, au-delà, une puissante influence ; mais, ni Jérusalem, ni la Palestine ne font partie de sa sphère, sauf en tant qu'elle y fait mettre à mort les témoins, et que c'est là qu'elle tombe. La seconde bête est le grand pouvoir connu dans la Terre Sainte. « Et elle fait de grands miracles, en sorte que même elle fait descendre le feu du ciel sur la terre devant les hommes. » (v.13.) Ce qui donne à ce miracle un si profond et si pénible intérêt, c'est que c'était le signe spécial dont se servit Élie pour confondre les faux prophètes de Baal. Lorsque toute la question se posa entre Dieu et Baal, à quel fait capital eut-on recours pour la décider et rendre manifeste les droits de Jéhovah contre le faux dieu ? Ce fut celui-là même que nous avons ici – le feu descendant du ciel. C'était un signe avec lequel on avait été familiarisé en Israël, et auquel on pouvait rattacher justement l'idée de l'approbation et de la puissance directes de Dieu ; car, plusieurs fois il avait fait descendre le feu du ciel comme témoignage évident de son approbation. Le feu était sorti de la part du Seigneur lorsque les sacrificateurs furent consacrés ; la même chose se reproduisit encore lors de la construction et de la dédicace du temple par Salomon (2 Chr. 7:1). « Et sitôt que Salomon eut achevé de faire sa prière, le feu descendit des cieux et consuma l'holocauste et les sacrifices, et la gloire de l'Éternel remplit le temple. » C'était, vis-à-vis d'Israël, la manifestation puissante de la présence de Jéhovah – présence qui remplissait la scène, montrant ainsi que les sacrifices étaient acceptés.

Nous voyons donc, dans notre chapitre, que cet horrible contrefacteur et antagoniste du Seigneur Jésus, se produit comme étant le Dieu d'Israël aussi bien que le Christ. Le vrai Messie était le Dieu d'Israël, et nous trouvons ici l'imitation de sa majesté, de ses droits, et de sa puissance. L'Antichrist doit aussi faire descendre du feu du ciel. Je ne veux pas dire que ce soit réellement du ciel, mais plutôt que cela en a l'apparence ; aux yeux des hommes le feu venait du ciel. De même que Satan a le pouvoir d'imiter, de même aussi cette puissance maligne qui n'est que l'œuvre de Satan se met à reproduire, du moins en apparence, ce qu'avait fait Élie. La même démonstration, fournie par ce prophète en faveur de Jéhovah contre Baal, se trouve donnée par l'inique en son propre nom. C'est une scène épouvantable et qui le devient davantage à nos yeux, si nous la comparons avec

[32] C'est aussi ce que pensait Hippolyte de Rome, qui fut martyr sous Maximin ou Décius, et que Photius dit avoir été disciple d'Irénée. Il semblerait d'après Jérôme qu'il écrivit positivement sur l'Apocalypse, outre son court traité encore existant sur notre sauveur Jésus Christ et sur l'Antichrist. Voici comment il parle de la seconde Bête, dans ce dernier traité (par. 49) : la bête qui monte de la terre exprime la royauté future de l'antichrist.

2 Thessaloniciens 2:9. Car, chose triste à dire, les mêmes paroles qui sont employées pour nous parler des miracles du Seigneur Jésus en Actes 2:22, sont appliquées dans les Thessaloniciens par le Saint Esprit a l'homme de péché. Voici ce que dit Pierre : « Jésus le Nazaréen, homme approuvé de Dieu auprès de vous par les miracles, les prodiges et les signes » ; nous lisons ce qui suit dans l'épître mentionnée plus haut : La venue de l'inique « est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge. » Les signes distinctifs de Christ présentés aux hommes pour qu'ils puissent reconnaître la vérité, sont imités par cet imposteur. Il opère pour le mensonge des signes analogues, et les hommes sont complètement, séduits.

Le dégoût que les hommes éprouvent pour la chrétienté dans l'état auquel elle est parvenue, est ce qui prépare le chemin à un tel résultat. Je reconnais que c'est avec raison que l'on dit du mal de l'état dans lequel est tombé le christianisme. Dès qu'il perd de vue sa séparation céleste et partage les principes du monde, il en résulte aussitôt la confusion – Les chrétiens ayant oublié que Satan est le dieu de ce monde, ils se laissent complètement aveugler par lui quant au caractère que l'Église de Dieu doit garder, et quant à ce qui est dû ici-bas à Son Fils. Christ est ouvertement laissé de côté, et on perd même la fidélité et la véracité que les hommes doivent exiger dans les choses les plus ordinaires de la vie. Notre désir n'est pas de dire du mal d'autrui ; mais que Dieu nous préserve de ne pas nous prononcer franchement contre une chose qui reste au-dessous de l'honnêteté vulgaire que l'on apporte dans les affaires de cette vie. Lorsque l'Église ou le chrétien individuellement cesse de juger, ou s'il le condamne dans son cœur, tolère de fait, dans les choses les plus saintes, ce que l'homme naturel même ne tolère point dans ses relations comme homme et comme membre de la société, de sorte que le monde lui-même peut voir que ce qui se revêt du nom de Christ est complètement mauvais ; lors, dis-je, qu'une pareille chose arrive, est-ce possible que Dieu garde plus longtemps le silence ? Le jugement, certes, est imminent ; mais pour nous quelle grâce que Dieu nous ait donné une douce espérance et un continuel sujet de joie au lieu d'une attente terrible de jugement ! Notre portion est en dehors de la sphère de ce monde ; et il faut que le jugement ait lieu avant que le monde puisse être pleinement béni. Mais si quelqu'un est uniquement occupé du mal et du jugement qui lui est préparé, il manquera de puissance pour faire le bien. Ce qui donne de la puissance, n'est pas la manifestation de ce qui est mauvais, mais bien l'introduction de la grâce et de la vérité pour agir sur les âmes ; autrement on ne ferait que sortir d'une forme du mal pour tomber dans une autre. La seule sécurité véritable, c'est d'être près de Christ ; et nous ne sommes réellement utiles aux autres, qu'autant que nous les mettons en contact avec Lui.

Comme nous venons de le voir, il sera donc permis au grand ennemi de Dieu, de faire des prodiges en imitation de la puissance de Christ et à l'appui de ses prétentions à être Jéhovah. Il n'est point surprenant qu'il séduise ainsi ceux qui habitent sur la terre. Et ce qui prépare rapidement le chemin et mûrit les hommes pour tout cela, c'est que maintenant ils prêtent l'oreille à la voix de Satan qui a détruit toute confiance dans les miracles de Christ et dans les Écritures qui nous les rapportent. C'est ainsi que, lorsque les hommes non seulement repasseront dans leur esprit, mais auront sous leurs propres yeux, le spectacle des choses horribles qui se sont ou se seront accomplies dans la chrétienté, tout en demeurant pour eux-mêmes étrangers à l'amour de la vérité, ils seront tout à fait à la merci de Satan. C'est alors, quand les hommes ont cherché et trouvé la satisfaction de leurs désirs, sans égard pour la conscience, et que Dieu lui-même agissant en justice rétributive, envoie encore une efficacité d'erreur pour qu'ils croient au mensonge (leur tenant, pour ainsi dire ce langage : « Vous avez refusé de croire à la vérité qui apportait le salut, ayez donc maintenant tout ce que vous aimez ») c'est alors, dis-je, que parait ce personnage et que se produisent ces miracles qui semblent venir du ciel. Quoi d'étonnant que les hommes se prosternent et adorent la Bête et son image ? C'est Satan cela va sans dire, qui fait mouvoir tous les personnages de cette scène ; mais son esclave, la seconde Bête, « séduit ceux qui habitent sur la terre à cause des miracles qu'il lui fut donné de faire devant la bête disant à ceux qui habitent sur la terre [33] de faire une image à la bête qui a la plaie de l'épée et qui vit. Et il lui fut donné de donner la respiration à l'image de la bête afin que l'image de la bête parlât et qu'elle fît [34] que tous ceux qui ne rendraient pas hommage à l'image de la bête fussent mis à mort. » (v.14, 15).

[33] Je ne suis pas en état d'affirmer que « l'abomination de la désolation » dont notre Seigneur parle en Matthieu 24, par allusion à Daniel 12:11, est la même chose que « l'image » que nous avons ici. Il est absurde de supposer que notre Seigneur fît allusion à l'acte par lequel Antiochus Épiphane souilla le temple (Dan. 11:31). Cela était passé depuis longtemps ; tandis qu'Il donne un avertissement à l'égard d'une autre abomination encore future et finale. On peut remarquer en conséquence que la phrase donnée par l'évangéliste répond exactement (non pas à Daniel 11:31, mais) à chapitre 12:11, dans les Septante. En Daniel 8:13, il s'agit d'une chose tout autre, « le crime qui cause la désolation » ; et en Daniel 9:27, quoiqu'il y ait un lien de connexion, il faut lire, je pense, « à cause de l'aile (c'est-à-dire la protection) des abominations, il y aura un désolateur » – déclaration entièrement distincte lors même qu'on accorderait qu'il s'agit de la même époque. Cela signifie que l'Antichrist établit l'idolâtrie dans le temple, fait à cause duquel il apparaît un désolateur dans la personne du grand ennemi d'Israël, le roi du Nord. La tentative d'appliquer ce passage aux Romains sous Titus, ou au Pape, est complètement illusoire. La première de ces deux applications est dite probablement à l'erreur par laquelle on confond Matthieu 24:15, etc, avec Luc 21:21. Ce n'est que Luc qui introduit le sujet du siège et de la captivité dont les Romains furent les instruments, comme il traite seul des temps des Gentils. D'un autre côté, Matthieu, également inspiré de Dieu, laisse de côte cette partie du grand discours prophétique de notre Seigneur, et s'arrête longuement sur la crise finale, en réponse à la question des disciples quant à la fin du siècle crise finale qu'en conséquence Luc omet entièrement.

[34] Il est possible que le sens soit « afin que l'image de la Bête parlât et agit ; afin que tous ceux » etc. S'il en est ainsi, ce passage attribue à l'image de La Bête les mêmes choses qui caractérisent la Bête dans le verset 5.

Remarquez, en passant, que nous avons une nouvelle preuve que la seconde bête s'élève après la réapparition de la première, *Car celle-là* fait « faire une image à la bête *qui a la plaie de l'épée et qui vît »* « Et elle fait qu'à tous, petits et grands et riches et pauvres et libres et esclaves, on leur donne une marque à la main droite ou au front ; et que personne ne peut ni acheter ni vendre, sinon celui qui a la marque, le nom de la bête ou le nombre de son nom. » (v.16, 17). Cette marque était le sceau de l'assujettissement ou de l'esclavage à la bête,

« Ici est la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête ; car c'est un nombre d'homme et son nombre est six cent soixante-six. » (v.18). Je ne prétends pas résoudre un tel problème. Il serait aisé de répéter ce que d'autres ont pensé. Quelques-uns des premiers chrétiens et notamment le pieux évêque de Lyon, saint Irénée, ont supposé que c'était *l'homme latin*. D'autres ont trouvé différents noms en rapport avec leur polémique ou leurs préjugés. Les catholiques romains ont prétendu y voir Luther, et les protestants le nom de plus d'un pape. Mahomet dans les temps anciens, et de nos jours Napoléon, ont aussi pour un temps occupé l'esprit, comme répondant à ce nombre. Mais, je le demande, de semblables idées valent-elles mieux que des chimères ? Sûrement ce n'est pas l'habitude de l'Esprit d'occuper le peuple de Dieu en offrant à son imagination de vagues problèmes reposant sur des lettres ou des chiffres énigmatiques. Ne pouvons-nous pas plutôt nous contenter de la pensée que ce détail est réservé pour « les intelligents » des derniers temps, et que, lorsque le moment sera venu, la lumière requise sera pleinement accordée ? Car il y a dans les voies de Dieu une sorte d'économie, au moins quand il s'agit de détail et d'application, de manière qu'il ne donne pas la force nécessaire pour traverser une épreuve particulière jusqu'à ce qu'il l'ait dispensée ; il se peut aussi que le Seigneur se réserve d'accorder toute l'instruction nécessaire à l'égard de ce nombre, lorsque paraîtra l'individu qu'il représente.

L'application de la prophétie à l'individu auquel elle fait allusion, sera alors l'affaire importante. Il me semble prématuré et inutile de discuter une telle question avant que figurent les différents personnages auxquels elle a trait. Alors les *intelligents* comprendront la chose, et tout deviendra pour eux aussi clair que le jour, tandis que les méchants seront dans une obscurité complète (voyez Daniel 12). Toutefois, déjà maintenant la vérité dans son ensemble est parfaitement simple et évidente. Il y a cette seconde « bête », la puissance active et énergique dans son opposition à Christ ; mais, lorsque viendra le jour des rétributions et que le jugement du Seigneur pèsera sur elle, elle ne portera plus le nom de *la bête,* mais bien celui de « *faux prophète* », qui avait opéré des miracles (Apoc. 19:20). Supposant que la seconde bête soit l'Antichrist, je suis encore disposé à trouver une contrefaçon de Christ dans ses efforts à faire rendre hommage à la première bête. Le Seigneur Jésus Christ parlait et travaillait en vue de la gloire de Dieu le Père, tandis que Dieu le Père Lui-même faisait de Christ l'objet spécial de ses délices et de ses pensées. « Que tous les anges de Dieu lui rendent hommage » (au Fils) ; et ailleurs : « Que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. » Il en est de même de cette bête : elle aidera à exalter la grande puissance du monde ; mais avec tout cela, elle cherchera au moins autant et même plus dans les choses spirituelles à s'exalter elle-même. Elle a des cornes comme un agneau, c'est-à-dire qu'elle prétend à la puissance de Christ ; mais elle parle comme un dragon – l'expression de sa pensée est satanique. Le fait que ce personnage est un bête, prouve qu'il est revêtu de l'autorité temporelle, tout en étant aussi désigné expressément comme un faux prophète. Ainsi, c'est un antagoniste personnel de ce que Christ a été et sera, plutôt que de ce qu'il est. Le papisme – l'Antichristianisme, si vous aimez mieux – est un travestissement de la sacrificature de Christ, et périra avec tous ceux qui participent à son péché dans la contradiction de Coré. Mais ici, au moment ou Christ, après avoir terminé son œuvre céleste, va revendiquer sa dignité royale terrestre, il y a quelqu'un qui s'oppose et s'exalte lui-même dans la ville du grand roi. Car c'est la Terre Sainte qui est le siège de sa puissance et de ses séductions. C'est, je crois, le personnage que le Seigneur Jésus place en contraste avec Lui-même dans un passage que nous avons cité en partie et qui résume tout en peu de mots (Jean 5:43). « Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en *son propre nom,* celui-là, vous le recevrez. » Les Juifs ne voulurent pas Celui qui était envoyé du Père. Celui qui était Son Envoyé et Son Serviteur tout en étant égal à Lui en honneur et en puissance, est venu et a été rejeté. Mais il en est un qui doit être reçu et qui flattera et élèvera l'homme dans son péché, car il ne reconnaîtra aucune autorité supérieure à la sienne, et tel est l'écho de la volonté de l'homme. Je ne doute pas qu'il soit question dans ce passage de l'individu même que nous avons dans notre chapitre – quelqu'un qui, en ce qui regarde la puissance territoriale et la splendeur extérieure, peut avoir un supérieur, mais qui est sans égal en puissance et en énergie spirituelles et sataniques.

Que le Seigneur nous accorde de renier toute impiété et toutes les convoitises mondaines, non pas uniquement en vue de la colère à venir, mais à cause de la conscience. Oh ! Puissions-nous réellement être séparés pour Christ dans un esprit céleste. Qu'il serait vil de penser qu'il sera temps de prendre garde quand le moment sera venu, et plus vil encore, si possible, d'alléguer que l'Église de Dieu doit être préalablement enlevée au ciel, et que, puisque tout ira bien alors, nous pouvons bien maintenant nous laisser aller quelque peu au mal ! Rappelons-nous que déjà, comme le dit l'apôtre, il y a plusieurs antichrist par quoi nous savons que c'est la dernière heure. Si donc vous composez actuellement avec l'esprit du monde, ou si vous jouez avec les influences antichrétiennes qui se font déjà sentir de nos jours, que feriez-vous en présence des effroyables persécutions et des tentations de ce jour où l'homme de péché sera pleinement révélé ? La grâce de Dieu pourrait, il est vrai, me fortifier de manière à me rendre capable de faire face à tous les dangers, et de repousser toutes les séductions, plutôt que d'abjurer le vrai Dieu et le vrai Christ pour en adorer de faux : mais n'est-il pas profondément solennel et humiliant d'avoir communion avec un mal connu, quels que soient, du reste, les motifs qui pourraient nous y conduire ?

Et c'est là que je trouve la grande valeur, la valeur morale, la valeur présente de la prophétie. J'aperçois la grande chute qui se prépare pour la fin, et par la prophétie j'apprends à connaître le courant qui y mène. C'est une rivière qui suit peut-être un cours long et sinueux, et qui peut ne pas nous paraître bien dangereuse ; mais regardez un peu plus bas lorsque la Parole de Dieu soulève le voile épais qui cache l'avenir, et voyez avec quelle rapidité fatale tous ceux qui y naviguent sont engloutis dans une entière destruction ! C'est ainsi que beaucoup de choses peuvent être étroitement liées avec le monde, sans que j'aperçoive au début toute la profondeur du mal qui doit en être l'inévitable résultat, Dieu, dans sa grâce, m'enseigne par la prophétie quelle doit être la fin d'une chose dès son commencement, de sorte que, si je n'y prends pas garde, je méprise l'avertissement que me fournit son amour et par lequel Il veut me faire « connaître ces choses avant qu'elles soient arrivées. » Puissions-nous être gardés, non seulement d'une sorte de mal, mais bien du mal sous toutes ses formes, et, d'une manière particulière, lorsqu'il mêle une apparence de christianisme avec une association au monde. L'Apocalypse nous montre l'issue de cette puissance blasphématoire si audacieuse, aussi bien que celle du mal spirituel le plus actif et le plus subtil de la crise [35]. Les hommes seront enlacés par l'un ou l'autre de ces pièges – l'audacieuse incrédulité, ou la corruption religieuse des derniers ; et quelque différentes que ces choses puissent paraître, on les trouve à la fin unies entre elles de la manière la plus étroite, la plus triste, et la plus fatale. Que le Seigneur nous donne d'avoir des cœurs qui regardent a Christ et qui attendent sa venue ! Il n'y a plénitude de repos et de bénédiction qu'autant que notre œil est simple pour Lui.

Chapitre 14

Ce chapitre termine l'épisode qui sépare les trompettes des coupes. Nous avons entendu annoncer les événements de la dernière trompette ; mais leur accomplissement dans tous les détails et dans toutes les circonstances ne nous a pas jusqu'ici été révélé. Dans le ciel, des chants en ont célébré les résultats, mais quant aux effets immédiats sur la terre il n'en a été question que d'une manière générale et qui va jusqu'à la fin de tout, y compris même le jugement des morts[36].

Ensuite le Saint Esprit, comme nous l'avons vu, interrompt son récit dans les chapitres 12 et 13 pour nous montrer la source, le caractère et les principaux instruments de la dernière explosion du mal sur laquelle les coupes devaient être répandues ; et c'est alors que le Seigneur fait éclater sa vengeance personnelle. Nous sommes parvenus au point où dans une histoire importante il s'agirait de livrer une bataille de laquelle dépendrait à tout jamais la destinée du monde. Le narrateur s'arrête un instant pour décrire l'état précédent des parties en lutte, et les causes qui ont conduit à cette crise. C'est précisément ce que nous avons ici : les coupes nous sont pour ainsi dire les arrhes de la rétribution qui attend le mal. C'est ainsi que les chapitres 12 et 13, pour ne pas parler du 14, nous montrent ce qui amène une si terrible effusion de la colère de Dieu. De sorte que, quoique ils puissent sembler une interruption, c'était nécessaire pour nous bien pénétrer du caractère horrible du mal contre lequel le Seigneur sévissait. Nous avons vu au chapitre 12 que Satan est depuis le commencement l'ennemi caché, mais puissant et subtil, de Christ et de Son peuple. Après cela nous a été présenté le combat qui se livre dans les cieux entre Michel et le dragon accompagnés de leurs anges respectifs ; et enfin la conduite de Satan, quand il a été précipité sur la terre. Ensuite le chapitre 13 nous fait voir comment, de même que Dieu s'est révélé à l'homme non seulement sur des tables de pierre mais aussi dans la personne de Son Fils afin que les hommes pussent entrer en connaissance intime avec la grâce divine, de même aussi Satan a trouvé une politique appropriée à ses fins en formant sur cette terre des hommes pour être les instruments et l'expression de sa volonté. En conséquence il agit par les deux bêtes qui représentent les deux grands systèmes, ou leurs chefs, qui seront à l'œuvre durant la courte période de la grande fureur de notre adversaire ici-bas. La violence du monde, son orgueil et ses blasphèmes sont déployés par la bête qui s'élève de la mer. De son côté aussi, la bête qui surgit de la terre est

[35] Il n'est pas surprenant que ceux qui sont fort occupés des choses présentes éprouvent le sentiment de l'étonnement le plus profond et de la plus profonde horreur, non pas à la vue de l'Antichrist, tel que les futuristes le dépeignent, mais à la vue du Papisme tel qu'il a été et qu'il est, reconnaissant une si grande mesure de la vérité révélée et en même temps détruisant l'efficacité de la rédemption et de toute relation immédiate avec Dieu, pour ne rien dire de sa hideuse idolâtrie et de sa persécution systématique de ceux qui ne se sont point inclinés devant elle, qu'ils fussent ou non de vrais chrétiens. Mais plus de pareilles considérations font ressortir sa subtile hypocrisie, et plus aussi semblent-elles prouver que le romanisme correspond au mystère d'iniquité. Naturellement, son action dans les jours apostoliques n'était qu'un germe de ce qui se développa plus tard, jusqu'à ce que ce mystère aboutit à cette effroyable corruption que les écrivains protestants ont, dans un fidèle service, dévoilée et flétrie avec une vigueur et un zèle incontestables. De là vient que ce que nous trouvons en Apocalypse 17, c'est la femme corrompue (non pas la bête vorace) dont le nom est « Mystère, Babylone la grande, la mère des prostitués et des abominations de la terre. » Et remarquez le, c'est la vue de la femme qui causa le profond étonnement de Jean. Toutefois, « l'apostasie », comme je lis dans l'Écriture, impliqué la négation publique de la vérité chrétienne, et non le maintien orthodoxe à tout prix des faits essentiels de l'évangile, que nous voyons dans le romanisme ; d'un autre côté, le fait que l'homme de péché doit s'asseoir et être l'objet du culte dans le temple de Dieu implique un défi à Jéhovah, sous la fausse attente d'Israël, qui a trait dans l'avenir à une autre forme plus audacieuse de la puissance de Satan.

[36] Aussi est-ce aller trop loin, et c'est non seulement sans preuve mais tout à fait inexact, que de dire que les coupes sont les événements compris dans la septième trompette. Il ne sert de rien d'alléguer à l'appui de cette opinion que les trompettes sont le développement du septième sceau. Cela, je n'en doute pas, parce qu'il n'y a absolument rien sous ce sceau, sauf un silence d'une demi-heure et que les trompettes sont alors données aux sept anges, etc. Mais il ne se trouve rien d'analogue à la fin d'Apocalypse 11, car dans cet état de chose interviennent les chapitres 12, 13, 14 dont le dernier contient la vision d'une scène de jugement par le Fils de l'Homme, qui est incontestablement postérieur aux coupes.

pourvue de toutes les capacités nécessaires pour enlacer ceux qui désirent une religion qui exclue Dieu et se fasse la complaisante de l'homme et du monde, comme l'autre les intimidait par sa puissance ou les éblouissait en faisant appel à leur ambition et à leur amour de vaine gloire,

Mais ici s'élève cette question : Si Satan et ses agents déploient une telle activité, à quoi *Dieu* travaille-t-il ? Est-il tout ce temps-là inactif ? – indifférent, il ne saurait l'être. Le chapitre 14 me parait la réponse à cette question. La corruption de tout ce que Dieu a confié à l'homme et tout ce que Satan peut machiner auront alors dans l'espace de quelques mois, de quelques années rapides, une issue effroyable. Mais quelque épouvantables que soient préalablement les choses, et quoiqu'il puisse sembler que Dieu a abandonné le monde pour voir ce que Satan et les hommes réunis en feront, Il n'en sera pourtant pas moins à l'œuvre dans ce même temps.

Et d'abord, remarquons-le, ce ne sont ni les cieux, ni la terre, ni la mer, qui nous sont présentés comme le théâtre des événements que les premiers versets de ce chapitre nous rapportent. C'est un lieu nouveau qui est offert à nos regards, un lieu qui ne l'a pas été jusqu'ici et, qui toutefois est des plus importants et des plus significatifs : « Et je vis, et voici l'Agneau se tenant sur la montagne de Sion. » Arrêtons-nous ici un instant pour nous rendre compte des pensées que le Saint Esprit veut nous suggérer par la montagne de Sion, ou de celles qu'il y rattaché Lui-même. Le livre de l'Apocalypse tout entier suppose la connaissance des autres portions de la Parole de Dieu, depuis la Genèse jusqu'à la fin du Nouveau Testament. Il serait difficile, en vérité, d'indiquer quel est le livre des Écritures dont la connaissance ne soit pas nécessaire pour parvenir à une pleine intelligence de cette merveilleuse prophétie.

Prenons pour exemple l'allusion faite ici à Sion. Si Je n'ai aucune idée de ce que Dieu enseigne ailleurs par la montagne de Sion, comment saurai-je quelle est la signification de la vision qui nous est présentée à l'ouverture du chapitre 14. La première circonstance dans laquelle il est fait mention de cette montagne, c'est dans l'histoire de David lorsqu'il devint roi sur tout Israël, (2 Sam. 5). Et quel était alors l'état du peuple ? Israël avait malheureusement déjà choisi un roi selon son cœur – un roi qui représentait le peuple et pouvait marcher à leur tête et conduire leurs guerres. « Il y aura un roi sur nous ; nous serons aussi comme toutes les nations. » Saül était l'objet de leur choix, David celui du choix de Dieu. Ce n'est pas que David n'eût aucun besoin de miséricorde et de pardon ; loin de là, il fit même une chute déplorable après avoir été l'objet de la faveur de Dieu, et cependant il n'est pas moins incontestable que David entra dans les pensées de Dieu et y répondit d'une manière remarquable. Il pécha, il est vrai ; mais qui, plus profondément que lui, reconnut son péché et s'en humilia ? Qui, plus que David, justifia Dieu contre lui-même ? D'un autre côté aussi, Dieu ne passa pas légèrement sur le péché de David, pour la raison qu'Il prenait plaisir en lui. Le péché avait été commis dans le secret, il dut être publié sur le toit des maisons. David en avait agi d'une manière perfide envers son fidèle serviteur et avait souillé la maison de ce serviteur ; mais quelle ne fut pas ensuite, durant de longues années, la triste histoire de sa propre maison. (2 Sam. 12). Ce fut alors sous le règne de David, quand Israël avait été dans la confusion ; que les sacrificateurs avaient corrompu le peuple sans que le roi apportât de délivrance ; lorsque tous étaient en rébellion contre Dieu et exposés aux *razzias* et à la tyrannie des Philistins leurs voisins ; que la ruine était générale, que le sanctuaire même présentait un spectacle affligeant, que le tabernacle et l'arche de Dieu étaient séparés ; et qu'ainsi toutes choses, grandes ou petites, religieuses ou politiques, publiques ou privées contribuaient à former un tableau des plus sombres ; ce fut, dis-je, à ce moment-là Dieu commença à agir énergiquement par Son Esprit dans le peuple qui souffrait à juste titre sous la loi sous laquelle il s'était volontairement placé à Sinaï. Il est vrai que, malgré tout, la miséricorde et la fidélité se rencontraient du côté de Dieu ; mais quant à Israël, le mal croissait rapidement, sans qu'il y eût par dévers lui d'espérance ou de ressource. Que faire alors ? Dieu fait surgir David, le conduisant pas à pas, et Sion acquiert une place notable dans son histoire. C'est sur cette montagne que fut bâtie la cité de David, siège de sa royauté. De nos jours, on attache peu d'importance à ce lieu sur lequel pourtant reposera bientôt toute la bénédiction réservée pour ce monde comme tel, et jamais la terre ne jouira du repos ou de la gloire avant que Dieu renoue, pour ainsi dire, ses rapports avec cette cité qui marqua jadis un point d'arrêt dans la décadence d'Israël et était destinée à servir d'oasis à la foi. Dans les Psaumes et les Prophètes elle reparaît constamment, l'Esprit du Seigneur conduisant toujours les cœurs des saints a anticiper le plein résultat que le type promettait en germe, pour ainsi dire, dès le premier jour.

Le Saint Esprit fait de nouveau allusion à ce même sujet en Hébreux 12, quoique peut-être d'une manière différente. Toutefois la pensée prédominante est l'intervention de Dieu en grâce. Ce passage met en contraste la position d'Israël et celle du Chrétien, et après avoir décrit la vision du Sinaï avec son obscurité, et ses ténèbres, et sa tempête – choses terribles, même pour le médiateur – il ajoute : « Mais vous êtes venus à la montagne de Sion, et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste » etc, etc. Or, je découvre là le même grand et précieux principe. Israël était venu à Sinaï, et ce fut cette montagne qui caractérisa sa marche du commencement à la fin. Et quel résultat eut-elle ? Comme elle avait commencé par les ténèbres et l'éloignement, elle finit par la misère et la mort. Tels qu'ils étaient, et tel qu'était Sinaï, les Israélites ne pouvaient que reculer tout tremblants loin de Dieu ; car la il se présentait revêtu de Sa majesté en jugement, et non de cet amour qui condescend a s'abaisser jusque sous le fardeau afin de s'en charger. Cela ne pouvait avoir lieu à Sinaï, car il s'agissait là d'un Dieu juste en présence de pécheurs envisagés comme tels, de sorte que Sa présence ne pouvait qu'inspirer la terreur et faire pressentir le jugement. Des bornes devaient être placées autour de la montagne ; et si même une créature sans conscience s'en approchait, elle devait être frappée de mort : tel était Sinaï. « Mais vous êtes venus », dit l'Esprit « à la montagne de Sion », le lieu de l'intervention de Dieu en grâce, comme Sinaï était celui de la responsabilité de l'homme. Mais quels pouvaient être les résultats de Sinaï pour le pécheur ? Uniquement de placer la

mort avec toutes ses terreurs en face de sa conscience. L'Israélite, dans cette position, équivalait à un homme mort, parce qu'il était déjà pécheur ; et la sentence de mort serait certainement exécutée sur lui après qu'il aurait quitté la montagne ardente. L'Apôtre fait voir que le terrain de la grâce sur lequel est placé le chrétien, se trouve diamétralement opposé à celui qu'occupe un pauvre pécheur tremblant en présence d'un Dieu qui réclame avec justice ce que la nature est incapable de produire. Actuellement, nous avons affaire avec un Dieu qui est descendu jusqu'à nous pour accomplir Son œuvre d'amour. Le nom de Sion apparut pour la première fois lorsque tout eut complètement failli en Israël – peuple, sacrificateurs, et roi. C'est alors que Dieu, quoique non recherché, intervient, qu'Il établit en Sion un roi de son choix, et qu'Il l'élève aussi bien que son fils à un degré de gloire tel qu'il n'en a point existé, et n'en existera point en Israël jusqu'à ce que paraisse le véritable David, et qu'Il plante, et cela pour toujours, Sa gloire royale en Sion.

Le principe impliqué dans l'idée de Sion, est donc l'intervention de Dieu en grâce en faveur de Son peuple, après qu'il est démontré que sous la loi tout est perdu. C'est là ce qui donne à la montagne de Sion sa véritable portée en Apocalypse 14. Elle nous dit que Dieu est occupé en amour de tous ceux qui se sont rangés du côté de la Sainte Victime – l'Agneau. Dieu travaille en vue de Son Fils, tant pour assurer sa gloire ici-bas que pour grouper autour de Lui un résidu dont le cœur lui soit attaché : non pas simplement des hommes scellés comme serviteurs de Dieu, ainsi que le chapitre 7 nous en a présenté une compagnie prise des douze tribus d'Israël ; mais des personnes associées avec l'Agneau en Sion, c'est-à-dire avec les desseins de Dieu en grâce relativement au royaume. Il me semble que c'est le résidu souffrant de Juda qui passe à travers la tribulation sans égale, ce qui n'est pas dit de l'autre résidu. C'est ce que signifie la position que nous les voyons occuper avec l'Agneau sur la montagne de Sion. L'Apôtre Jean les contemple là. Il est évident que ma pensée n'est pas d'affirmer qu'ils seront *de fait* sur la montagne de Sion, ou qu'ils saisiront nécessairement toute la portée de ce symbole. Pour nous, la question importante est de connaître ce que Dieu veut enseigner à Jean et à tous ceux qui désirent comprendre les paroles de ce livre. Je crois que la véritable signification du passage qui nous occupe est, ainsi que nous l'avons dit, l'action de Dieu en faveur de Son peuple dans les derniers jours. Il associera au Seigneur Jésus Christ, comme Messie souffrant, un nombreux et pieux résidu qui sera amené en communion avec Lui. Dans la vision nous voyons des personnes au nombre de cent quarante-quatre mille ayant le nom de l'Agneau et le nom de Son Père écrits sur leurs fronts. Il n'est pas dit, remarquez-le, qu'ils connaissent Dieu comme leur Père. L'Apocalypse ne nous envisage jamais dans la position d'enfants ; bien moins encore présente-t-elle ainsi le résidu juif. Aussi, même lorsqu'il est question de l'Église, sommes-nous appelés rois et sacrificateurs de Son Dieu et Père, et non pas de *notre* Père. Cela est d'autant plus remarquable en Jean, que, dans ses autres écrits, il s'applique plus qu'aucun autre évangéliste à démontrer la relation d'enfants dans laquelle Dieu nous a placés maintenant vis-à-vis de lui-même. Ainsi, en Jean 20, aussitôt après que le Seigneur est ressuscité des morts, voici le message qu'Il fait transmettre à ses disciples par le moyen de Marie : « Va vers mes frères et leur dis : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Rien de semblable ne s'offre ici, parce que ce Livre n'est nullement destiné à dévoiler notre intimité de relation avec Dieu comme Père, mais plutôt ses jugements et sa gloire, quoique avec des pensées de miséricorde pour le résidu. Je parle évidemment de la partie prophétique et terrestre, non de celle qui nous permet de jeter un regard sur les choses qui se passent en haut. C'est ainsi que le fait, que le nom de l'Agneau et celui de son Père (car il faut lire ainsi ce passage) sont écrits sur le front des cent quarante-quatre milliers (14:1), forme un contraste avec le nom de la Bête au chapitre 13. Le nom ou marque de la bête était placé sur la main droite et sur le front de ses adorateurs. Les cent quarante-quatre mille portent sur leurs fronts, non pas dans leurs cœurs seulement, si nous pouvons parler ainsi, le nom de l'Agneau et celui de Son Père : c'était chose manifeste et connue qu'ils appartenaient à l'Agneau. « Et j'entendis une voix du ciel comme une voix de grandes eaux et comme une voix d'un grand tonnerre, et la voix que j'entendis était comme de joueurs de harpe, jouant de leurs harpes ; et ils chantent un cantique nouveau-devant le trône et devant les quatre animaux et devant les anciens ; et personne ne peut apprendre le cantique, sinon les cent quarante-quatre milliers qui ont été achetés de la terre. Ce sont ceux qui ne se sont point souillés avec les femmes, car ils sont vierges ; ce sont ceux qui suivent l'Agneau où qu'Il aille ; ceux-ci ont été achetés d'entre les hommes des prémices à Dieu et à l'Agneau. » (v.2-4.) Ils sont caractérisés par les traits variés que nous venons de lire : outre la connaissance qu'ils ont seuls du cantique nouveau, ils rendent un témoignage négatif par leur séparation de toutes les sortes d'idolâtrie qui prévaudront sur la terre, et un témoignage positif par leur fidèle attachement à l'Agneau, quelque terrible que soit l'épreuve. Au lieu de devenir les esclaves de la bête ils sont rachetés de la terre pour être des prémices à Dieu et à l'Agneau. Ils sont une classe toute particulière et forment, pour ainsi dire, un lien entre les cieux et la terre de laquelle ils ont été rachetés. Ils étaient exempts de la corruption de ces jours mauvais, et c'est des idolâtries qui signaleront ces temps d'une manière spéciale qu'ils ont surtout été gardés. En parlant d'idolâtrie, il n'est nullement dans ma pensée de faire allusion à l'idolâtrie vague et générale que nous sommes exhortés à éviter, dans les avertissements que la Parole de Dieu renferme contre la convoitise. L'idolâtrie qui paraîtra à la fin sera positive, littérale. Il se peut que beaucoup de personnes envisagent comme une absurdité l'idée de la réapparition du culte des idoles dans des pays qui ne sont ni papistes ni païens, mais un tel jugement révélerait une grande ignorance du cœur de l'homme et de la puissance de Satan. La Parole de Dieu est parfaitement explicite lorsqu'elle fait mention de l'idolâtrie grossière qui caractérisera les derniers jours, et cela dans les pays que le Christianisme a le plus éclairés, et même dans Jérusalem qui mettra alors en avant une fois de plus les plus hautes prétentions. Il s'agit d'une apostasie que le cœur de l'homme est parfaitement capable d'embrasser et à laquelle Dieu abandonnera totalement la Chrétienté, comme juste rétribution de son rejet de l'amour de la vérité. « Et à cause de cela, Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge. » Il les livrera aux convoitises de leurs cœurs naturels, et nous savons que le cœur, dans un tel état, préfère tout à Dieu.

Il est dit des saints qui, aux yeux du prophète, sont associés avec l'Agneau en Sion, qu'ils ne se sont point souillés avec des femmes, c'est-à-dire qu'ils ont été préservés de la corruption qui les entoure. Leur marche a été d'une pureté virginale ; ils n'ont pas non plus suivi la bête. « Ce sont ceux qui suivent l'Agneau où qu'Il aille. » « Ils ont été achetés d'entre les hommes, des prémices à Dieu et a l'Agneau. » Ils sont des prémices : la moisson se trouve assurée pour le temps convenable (voir v. 14-16). « Et il n'a pas été trouvé de mensonge dans leur bouche, car ils sont irrépréhensibles. » Dans la plupart de nos versions, il est ajouté « devant le trône de Dieu » (v.5), mais ces derniers mots ne doivent pas être là. Les meilleures autorités les suppriment, et un instant d'étude attentive de ce passage montrera comment c'est à tort qu'on les y a insérés. « Ils sont *irrépréhensibles* » cela est vrai ; mais ici, ce mot a trait, je crois, à leur vie pratique. Comparés aux gens d'entre lesquels ils ont été rachetés, ils sont assurément irrépréhensibles : ils le sont en présence de ceux-là. Mais supposez que Dieu les fasse comparaître devant son trône pour prendre connaissance de ce qu'ils ont été ici-bas et pour mesurer leur conduite d'après Sa sainteté – combien ce sera différent ! Le besoin du pardon se ferait aussitôt sentir, aussi bien que la nécessité de se présenter, non avec sa propre justice, mais bien avec celle qui nous a été faite de par Dieu en Christ. Si je me présente uniquement avec mon individualité, non pas envisagé en Christ, mais selon mes propres voies, pourrai-je dire que je suis irrépréhensible devant la face de Dieu ? L'évidence de la vérité que nous démontrons sera plus aisément reconnue, si nous consultons 1 jean 1. « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons *nous-mêmes* et la vérité n'est point en nous »

Nous ignorons la vérité pour ce qui nous concerne, et nous sommes en dehors de la communion avec Christ pour le discernement du mal. Mais « si nous disons que nous n'avons pas péché », nous faisons Dieu menteur, ce qui est infiniment pire que de nous séduire nous-mêmes. Nous le faisons menteur, et Sa Parole n'est point en nous ; car, Il a déclaré le contraire maintes et maintes fois. Mais au chapitre 3 de la même épître, quel changement remarquable ! « Celui qui pratique le péché est du diable », et : « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en Lui ; et il ne peut pécher parce qu'il est né de Dieu. Par ceci les enfants de Dieu et les enfants du diable sont rendus manifestes. » Comment concilier ces deux choses ? Comment rendre compte de l'immense différence qui existe entre le langage du 1er chapitre et celui du chapitre 3 ? La chose est toute simple. Au chapitre 1 le Saint Esprit dirige les regards du chrétien sur ce qu'il est à la lumière de la présence de Dieu : il se trouve devant le Père et le Fils, face à face avec Dieu, si je puis me servir d'une semblable expression, non pas précisément devant le trône, mais devant le Père et le Fils. Et quel peut être le langage d'un homme dans une telle position ? Dira-t-il qu'il n'a point de péché ou qu'il n'a pas de péché ! Ah ! Sûrement non. Quiconque prononce de semblables paroles montre clairement que la vérité n'est pas en lui, et que la Parole de Dieu n'a jamais travaille son cœur. Mais lorsque Dieu compare son enfant avec le monde, c'est-à-dire avec ceux qui ne Le connaissent pas, Il dit : « Il ne pèche point », et « il ne peut pécher. » Consultez aussi le livre des Nombres, et vous verrez Israël dans un état de chute et d'extrême désordre, se rendant, tout le long de sa marche, coupable d'incrédulité et d'infidélité. Mais du moment où l'ennemi se présente pour maudire le peuple de Dieu – ce même Israël qui avait tenté et provoqué le Seigneur tant de fois – qu'est-ce que Dieu déclare alors ? « Qu'Il n'a point perçu d'iniquité en Jacob, ni vu de perversité en Israël ; l'Éternel son Dieu est avec lui, et il y a en lui un chant de triomphe royal. » Il ne peut maintenant apercevoir la moindre faute en ceux chez lesquels il en avait tant trouvé quand il s'adressait à eux-mêmes. Que Satan et le monde entreprennent d'accuser les enfants de Dieu, et tout Son cœur prendra aussitôt leur défense. Tel que ce verset se trouve dans le texte reçu avec les mots « devant le trône de Dieu », on ne saurait l'entendre que de notre position en Christ ; tandis qu'il s'agit ici, je crois, de vie pratique. Dieu n'aperçoit en eux ni mensonge ni souillure, parce qu'ils ont été gardés, par grâce, des souillures de Babylone et de la puissance séductrice de la bête : ils sont donc irrépréhensibles. Je ne signale cela que pour montrer combien des changements presque imperceptibles portent atteinte à l'ensemble des vérités chrétiennes. La moindre rature ou la plus petite erreur qui vient furtivement se glisser dans la Parole de Dieu, ne peut manquer d'en altérer l'exactitude et la parfaite beauté.

La seconde chose qui vient fixer notre attention dans ce chapitre, c'est un ange volant par le milieu du ciel et ayant l'évangile éternel à annoncer à ceux qui habitent sur la terre et a toute nation et tribu et langue et peuple. Je sais que quelques personnes ont appliqué cela au vaste développement des missions évangéliques parmi les païens dans ces derniers temps. Mais est-ce le moyen de comprendre la prophétie que de s'efforcer de lui trouver un accomplissement actuel ? Il faut la considérer comme un tout ; et s'il est impossible de trouver un nouveau groupe de Juifs dans la souffrance associés avec Christ dans l'attente ou l'espérance du royaume en Israël, il est inutile de chercher l'ange annonçant l'évangile éternel dans les efforts des missionnaires durant ces cinquante dernières années. Du reste, le caractère du message n'est nullement en rapport avec les desseins de Dieu maintenant, car la base de l'appel ou des sollicitations de l'ange, c'est que « l'heure du jugement est venue. » Cela peut-il se dire du moment actuel ? Non évidemment. Aujourd'hui est un jour de grâce, contraste positif avec l'heure du jugement. Il est encore vrai que c'est « maintenant le temps agréable, maintenant le jour du salut. » La porte est jusqu'ici demeurée ouverte, de sorte qu'il ne serait pas vrai de dire : « l'heure de Son jugement est venue. » Mais lorsque viendra le temps où ces choses devront s'accomplir, il est évident que ce langage sera là la parole de Dieu pour les hommes, car les derniers jugements seront près d'être exécutés et la colère de Dieu ne tardera point à éclater. Mais il est impossible d'associer toutes ces choses à un jour de bénédiction et de grâce, comme si le tout pouvait marcher ensemble ; et pourtant il y a des personnes qui osent avancer que nous traversons actuellement la période des coupes ! Disons-le, une telle manière de voir (là où on la tient, non pas partiellement, mais d'une manière absolue et finale), témoigne que la vérité est presque totalement éclipsée aux yeux de ceux qui peuvent supposer que le jour de la grâce de Dieu et l'heure de Son jugement ne sont qu'une seule et

même chose, ou que, du moins, le tout se passe à la fois. Si nous examinons le message même de l'ange, nous trouvons combien son caractère diffère complètement de celui de la bonne nouvelle que Dieu fait annoncer aujourd'hui. L'ange prêche-t-il à tous les hommes de se repentir parce que Dieu a ressuscité un homme d'entre les morts, par lequel Il jugera le monde en justice ? (Act. 17:31.) C'est là ce qu'annonçait Paul en son jour, et c'est aussi ce qu'il convient d'annoncer aujourd'hui, savoir : Un Christ mort, mais ressuscité et devant revenir pour juger le monde. Le message dont il est question dans notre chapitre parle bien de l'heure du jugement divin, mais il ne dit pas un mot de l'Homme ressuscité, pas un mot d'un Sauveur et de la rédemption qu'il a accomplie. « Craignez Dieu et donnez-lui la gloire, car l'heure de Son jugement est venue ; et rendez hommage à Celui qui a fait le ciel et la terre et la mer et les fontaines d'eaux. » (v.7.) Je le demande, est-ce là le message que nous devons publier partout ? Notre mission est-elle de solliciter les âmes à adorer le Dieu qui a fait les cieux et la terre, la mer et les fontaines d'eaux ? Oh ! Quelque éternellement vraie que soit cette vérité, elle n'est assurément pas celle qui doit être l'objet de notre prédication aujourd'hui. Dieu nous garde de chercher en aucune manière à amoindrir Sa gloire comme Créateur car c'est une chose extrêmement importante : mais le temps tout spécialement convenable pour en faire l'application viendra, lorsque Dieu aura achevé ou complété le rassemblement de l'Église (corps de Christ) et qu'il l'aura recueillie dans la gloire céleste. Quelle ne sera pas l'urgente nécessité de ce message lorsque les efforts de Satan auront réussi à faire adorer comme Dieu sur la terre un homme suscité par lui sur la terre, tandis qu'il a fait rejeter le vrai Dieu lorsqu'Il s'est présenté sous la forme d'un homme ? La prédication de l'ange donnera un démenti à tout ce que la bête et le dragon cherchent à effectuer. Il faudra sûrement, lorsque ce faux culte sera en train, une foi positive dans le Dieu vivant et vrai pour résister aux embûches et à la puissance séductrice de la bête, car Satan fera que tous ceux qui ne s'adonneront pas au mensonge seront en danger quant à leur vie. Aussi est-ce pour cela que ce message est publié. : « Craignez Dieu et donnez-lui gloire. » Le monde entier se trouve plongé dans l'idolâtrie – adorant la bête et se prosternant devant elle. Satan ne peut s'attendre à ce qu'on lui rende à lui-même un tel culte, mais au moyen de la bête il obtient les hommages et les adorations du monde entier. Rendez hommage à Celui qui a fait le ciel et la terre et la mer et les fontaines d'eaux », Ce sont là les droits de Dieu à l'adoration suprême, et Il les fait valoir dans ce temps ou la terre est complètement emportée par la séduction anti-chrétienne.

Mais il se peut que l'on demande pourquoi ce message a reçu le nom de l'évangile *éternel*. La réponse est, je présume, parce que c'est toujours vrai. Cela a été vrai dès le commencement, et il le demeurera jusqu'à la fin. « Craignez Dieu et donnez-lui gloire. » Le motif mis ici en avant « car l'heure de son jugement est venue » ne peut pas sans doute s'appliquer toujours ; mais la parole : « Craignez Dieu… et rendez hommage à celui qui a fait le ciel et la terre » (c'est-à-dire, cette gloire de Dieu qui a sa preuve et son témoignage dans la création) n'en demeure pas moins une vérité immuable et fondamentale. Seulement elle sera mise en lumière et proclamée d'une façon tout particulièrement emphatique, lorsque Satan aura obtenu du monde le reniement du vrai Dieu et la substitution du culte de la créature à celui du Créateur. La signification de ce verset 7 me paraît assez simple. Mais je désire ajouter encore quelques mots au sujet du terme « évangile » dont le sens est beaucoup plus étendu dans les Écritures que ce que nous sommes habitués à supposer. Les bonnes nouvelles annoncées à Israël dans le désert furent qu'il hériterait du pays de la promesse. Ce fut une bonne nouvelle a Abraham que l'assurance que toutes les familles de la terre seraient bénies en lui (Gal. 3:8). Celle qui se prêchait du temps de Jean-Baptiste et que lui-même était charge de publier donnait à connaître que le royaume des cieux était là. C'est aussi ce qu'annonçaient le Seigneur et ses disciples ; mais le peuple ne voulut point de Lui, et la conséquence en fut que quoique le royaume fût établi, cela eut lieu d'une manière qui ne répondait nullement à l'attente du peuple. Il fut établi dans le ciel dans la personne du roi rejeté, jusqu'au moment du retour du roi où il sera manifestement établi sur la terre. Il y a donc, nous venons de le voir, différents évangiles, différentes bonnes nouvelles en rapport avec les sujets variés ou les espérances diverses dont Dieu veut présenter le développement à diverses époques. Mais l'évangile éternel est celui dont l'existence remonte plus haut qu'Abraham, plus haut qu'aucune autre bonne nouvelle ; il consiste à proclamer que Dieu a été et sera toujours l'unique objet digne d'adoration. « Nul n'est bon qu'un seul, Dieu ». Et lorsque paraîtra l'aube de ce jour magnifique – où le roi resplendira en gloire, où le royaume préparé dès la fondation du monde sera établi – ou Dieu aura réuni autour de Lui les objets bénis de son affection, tant ceux du Nord que ceux du Midi, de l'Orient, et de l'Occident (et non seulement ceux qui auront passé par la résurrection mais aussi ceux qui auront été gardés dans leurs corps naturels pour participer à la bénédiction dans le même temps où les saints ressuscités jouiront de la gloire céleste sous la seigneurie de Celui qui seul peut réunir en lui toutes choses en bénédiction) ; en ce jour-là, dis-je, quel sera le message qu'il importera le plus de publier ? Sûrement celui-ci : « Craignez Dieu et donnez-lui gloire. » Il est évident que c'est alors qu'il porte avec une parfaite raison le nom d'« évangile éternel. » Vous remarquerez aussi qu'il est adressé « à ceux qui habitent sur la terre » aussi bien qu'à toute tribu, nation, langue et peuple ; la distinction que nous avons déjà signalée se trouvant encore gardée ici. Ces deux catégories entendront le message ; mais si « ceux qui habitent sur la terre » ne le reçoivent pas, par la bonté de Dieu la plupart des nations, des tribus, des langues et des peuples y seront attentifs.

Après cette communication d'un ange il en vient une autre – celle de la ruine de Babylone. Mon intention n'est pas de m'arrêter sur ce sujet pour le moment, car nous trouverons dans d'autres chapitres de l'Apocalypse de nombreux détails sur cette grande cité. L'importance de Babylone, demandait en effet qu'il fût fait d'elle une mention particulière. Mais comme elle était évidemment la source active de la corruption, enivrant les hommes et les détournant du Dieu vivant, Dieu juge le moment convenable pour faire sonner le glas funèbre de cette cité. Le but du Saint Esprit est ici probablement de donner à la chute de Babylone sa véritable place dans l'ordre que doivent

suivre les voies de Dieu à la fin de cette dispensation, d'indiquer ses vrais rapports avec ce qui la précède et ce qui la suit (v.8).

Nous trouvons ensuite un solennel avertissement adressé à ceux qui adorent la bête et qui reçoivent sa marque, la déclaration de l'infaillible et éternel tourment de ceux qui sont emportés par la séduction de cet abominable. Beaucoup de personnes appliquent ces prophéties concernant Babylone et la bête, exclusivement à Rome ; mais, si la ville aux sept collines possède un certain nombre des principes de Babylone et de la bête, il est pourtant impossible de les trouver tous et pleinement réunis dans le Papisme tel qu'il est aujourd'hui ou qu'il a été. Outre cela, Babylone et la bête ne peuvent être une seille et même chose, puisque la bête détruit Babylone. Rome se détruira-t-elle elle-même ! Il est évident que les éléments de Babylone y seront trouvés, mais si on envisage la chose de plus près, on verra que tout ne saurait se trouver en Rome. Pour ma part je crois que Rome, plus que tout autre système, est déjà moralement Babylone dans un sens très véritable, et que plus tard elle renfermera et manifestera encore davantage tous les éléments de cette vile corruption. Mais pour cette raison même, il est impossible qu'elle soit la même chose que la bête, car la bête est ce qui détruit Babylone ; et ce n'est qu'après cela que la bête manifeste sa rébellion la plus abominable et la plus ouverte contre Dieu, et que vient sa destruction. Le plus mauvais état de la bête est postérieur à la ruine de Babylone, car c'est alors qu'elle s'élève jusqu'aux cieux, mais seulement afin d'être précipitée en enfer. Mais nous verrons bientôt la chute complète de toutes deux : « Ici est la patience des saints. » (v.9-12.)

La cinquième division consiste dans la parole concernant les saints qui meurent au Seigneur. « Et j'entendis une voix venant du ciel, disant : Écris, les morts qui meurent au Seigneur dorénavant sont bienheureux. Oui, dit l'Esprit, afin qu'ils se reposent de leurs travaux, mais leurs œuvres les suivent (v.13). Ce verset ne s'applique pas à ceux qui meurent durant le présente économie. Sûrement la mort des chrétiens est bienheureuse, mais dans le passage qui nous occupe le Saint Esprit parle d'une catégorie de gens encore future, et qui passera tout entière par la mort. Nous l'avons déjà dit, ces choses forment un ensemble, et nous ne pouvons nous en approprier une partie, laissant de côté ce qui ne peut s'appliquer directement a nous. Quelle est donc la véritable signification de ce verset ? Quelle peut être la pensée de Dieu Lui-même ? Évidemment il est question des saints qui meurent dans ces jours-là. Beaucoup seront tués ; le sang des saints coulera abondamment. L'évangile éternel avait été proclamé ; l'heure du jugement avait sonné comme l'avait annoncé l'ange, et il pouvait sembler terrible d'être mis à mort précisément au moment où Dieu allait introduire son règne. Mais il n'en est pas ainsi ; au contraire, le Seigneur déclare que : « Les morts qui meurent au Seigneur *dorénavant* sont *bienheureux*. » N'en soyez donc pas alarmés, semble-t-il dire ; ils n'en auront qu'une gloire plus excellente. Quelle sera donc la portion de ceux qui meurent alors au Seigneur ? Ils régneront avec Christ et avec les saints célestes. Le chapitre 20 démontre que ceux qui sont morts sous les persécutions de la bête ressusciteront ensuite pour être réunis aux saints célestes déjà recueillis dans les cieux. Ces morts que la Parole appelle ici bienheureux ne sont sûrement pas des individus appartenant à l'Église, car *tous* ceux-ci ne mourront pas. Quelques-uns seront en vie et demeureront jusqu'à la venue du Seigneur pour être alors transmués sans passer par la mort, tandis que les personnes dont parle notre verset doivent toutes passer par la mort. Il est donc exclusivement question de ceux qui meurent au Seigneur *à cette époque-là,* et il est clairement démontré qu'au lieu de perdre leur place dans le royaume de Christ, ils en obtiendront une plus glorieuse et plus bénie. En outre, leur compagnie est complète, et leur pleine bénédiction arrive sans autre délai – bienheureux dorénavant (v.13).

Il est certain que l'esprit de ce passage trouve bien maintenant son application, mais l'intention du Saint Esprit semble être de consoler et d'encourager ceux qui doivent passer par la mort avant que la bête soit jugée et que la gloire céleste paraisse. On aurait pu penser que la mort leur faisait perdre quelque chose. Mais non. La voix qui se fait entendre des cieux prononce ces paroles : « Écris, Les morts qui meurent au Seigneur dorénavant sont bienheureux. Oui, dit l'Esprit, afin qu'ils se reposent de leurs travaux, mais leurs œuvres les suivent. »

Puis viennent les deux dernières scènes de ce chapitre. La première est la vision un personnage semblable à un Fils d'homme assis sur une nuée blanche « ayant sur sa tête une couronne d'or et dans sa main une faucille tranchante. » Cette vision est fondée sur l'idée d'une moisson : c'est-à-dire qu'il s'agit d'un jugement qui opère par voie de triage (v.14-16). Il y a des choses à rejeter, d'autres à recueillir. Nous pouvons, ce me semble, rapprocher ce qui nous est dit ici de ce que nous lisons dans les évangiles : « L'un sera pris et l'autre laissé ; il en sera de même au jour où le Fils de l'homme sera manifesté » (Luc 17). Le second jugement est d'un autre caractère. Il s'agit de la vendange des grappes de la terre, et non de sa moisson. Il ne reste rien de bon, et en conséquence il n'y a aucune distinction a faire. Dans la moisson, il y avait quelque chose à mettre de côté ; la vendange nous présente un tableau plus solennel encore que le précédent. Les grappes recueillies ne sont pas le fruit de la véritable vigne, mais bien de « la vigne de la terre. » Le Seigneur Jésus Christ est la seule vraie vigne, et si nous sommes des sarments qui voulons porter du fruit, il faut que nous demeurions en Lui. Mais dans le passage qui nous occupe, il s'agit de « la vigne de la terre. » Et que fait le Seigneur de cette vigne et de ses grappes ? Il fait fondre sur elles un jugement sans mélange – pas la moindre trace de miséricorde pour le mitiger. Ce fruit est recueilli et jeté dans la cuve de la colère de Dieu. Ce tableau est suivi de celui de l'exercice même du jugement. « La cuve fut foulée hors de la ville, et de la cuve il sortit du sang jusqu'aux mors des chevaux dans un espace de mille six cents stades [37] ». Cette figure est bien celle d'un carnage épouvantable – un fleuve de sang d'une cer-

[37] Jérôme a remarqué la coïncidence de cette donnée avec la longueur de la Palestine ; et Fuller, Faber, etc, l'appliquent littéralement à ce pays comme le grand Aceldama futur. D'un autre côté Mède suggère le fait d'une longueur pareille dans les États de l'Église, de Rome à Vérone.

taine, profondeur ayant un cours de 200 milles de long ! Cela ne doit pas être pris purement et simplement à la lettre ; mais la grande pensée que Dieu veut présenter est celle d'un jugement sans miséricorde contre les apostats. Qui entendit jamais raconter de telles choses durant le cours de tous les siècles ? Sûrement les hommes seraient impuissants pour les produire. Et cependant la réalité sera plus terrible encore que l'image qui passa comme un tableau prophétique devant les yeux de notre prophète (v.17-20). Le sang ainsi répandu pourrait être celui des apostats sortis des diverses portions de la Chrétienté ; mais il semble que ce sera surtout le sang des Juifs, car cette scène se passe dans le pays. La cuve fut foulée hors de la ville que nous ne doutons pas être Jérusalem. Comparez Joël 3.

En Ésaïe 63, nous voyons le Seigneur foulant au pressoir ; mais il semble qu'il s'agit d'une scène qui se passe plus loin : Il vient d'Édom, de Botsra ayant les habits teints en rouge. Dans notre chapitre la scène est beaucoup plus rapprochée ; c'est tout juste « hors de la ville », et la vengeance s'exerce sur tous ceux qui avaient été coupables dans les choses religieuses en rapport avec elle. La miséricorde leur avait été annoncée, mais ils l'avaient méprisée ; et maintenant le jugement est venu et ils n'ont rien d'autre à attendre. Ils n'avaient fait qu'abuser de la miséricorde dont Dieu avait usé à leur égard : quoi d'étonnant que Dieu en tienne compte et qu'il juge ?

Ce chapitre nous fournit donc une esquisse complète des voies de Dieu dans la crise du dernier jour. Il se divise en sept parties. La première nous présente le résidu de Juifs fidèles associés à l'Agneau en Sion, et partageant avec lui les souffrances de son rejet et l'attente du royaume. La seconde renferme un message adressé aux nations répandues dans tout le monde aussi bien qu'aux habitants de la terre prophétique. La troisième rapporte la chute de Babylone. La quatrième proclame la terrible sentence, tant pour ce monde que pour l'autre, de tous ceux qui adoreraient la bête et son image, ou qui recevraient la marque de son nom. La cinquième annonce le bonheur, dès ce temps-là, de ceux qui meurent au Seigneur. La sixième dépeint le mode par voie de triage de la moisson ; et enfin la septième, la vengeance épouvantable exercée sur toute l'apostasie religieuse. De ces deux derniers actes de jugement, le premier, au moins, est exécuté par le Fils de l'homme, ce qui implique nécessairement que le siècle est près de sa fin : la colère, non pas du Dieu seulement, mais de l'Agneau.

Cette esquisse des voies finales de Dieu en miséricorde ou en jugement, nous présente donc une septuple série. C'est parfaitement en harmonie avec le livre entier de l'Apocalypse. Nous avons déjà vu sept sceaux, sept trompettes, et il nous reste encore sept coupes à considérer. Le chapitre que nous étudions contient aussi les voies de Dieu au nombre de sept formant ensemble un récit complet. Mais pour ce qui est des détails tels qu'ils sont donnés plus loin, nous pourrons les considérer soigneusement à mesure qu'ils nous seront présentés. Quoique toutes ces choses ne nous concernent pas directement, n'est-ce pas une grâce infinie que Dieu nous les découvre et nous donne ainsi de ne pas toujours être occupés de nous-mêmes dans nos lectures de la Bible ? Beaucoup de personnes supposent qu'il y a de la spiritualité à s'adresser continuellement cette question Qu'y a-t-il ici pour moi ? Au lieu de cela notre désir devrait être d'entrer dans la pleine mesure de bénédiction que Dieu veut nous donner, et de ne pas nous contenter d'une petite Tsohar. « Ouvre ta bouche et je la remplirai, a dit le Seigneur. » Si je désire voir ma coupe déborder afin d'être ainsi fortifié pour son service, je sentirai le besoin d'apprendre tout ce que Dieu veut me faire connaître de Christ. Puis-je ne trouver aucun intérêt ni aucun bonheur à savoir que Christ non seulement possédera son résidu lorsque paraîtra la gloire, mais qu'Il se l'associera avant cela afin de partager avec lui Ses souffrances, comme ce fut le cas de David lorsqu'il vint à la montagne de Sion ? Et a qui ce roi fit-il partager ses honneurs, si ce n'est à ceux qui avaient été ses compagnons durant son rejet. Il en est de même de ces 144 000. – Ils ne jouiront pas cependant de la même gloire céleste que l'Église des premiers-nés ; car c'est maintenant que les meilleures bénédictions nous sont données, ou elles ne le seront jamais. Les Chrétiens sont placés dès à présent dans les plus glorieux privilèges dont il soit possible à des enfants de Dieu de jouir.

Quelles que soient les prétentions du monde du temps ou nous vivons, Christ en est complètement rejeté ; et le désir de Dieu est que Christ soit assez mon trésor pour que je puisse mépriser le monde et le fouler à mes pieds. La chose difficile c'est de prendre avec Christ la place de rejet qu'Il occupe, et de m'y trouver parfaitement heureux.

Chapitre 15

Nous sommes arrivés maintenant à une division nouvelle du livre. Les trois derniers chapitres (12, 13, 14) en forment à eux seuls une portion très importante : ils nous présentent le tableau des voies finales de Dieu et des dernières machinations de Satan, pour autant qu'il s'agit de la dispensation actuelle ; et même avant que les voies de Dieu et les plans de l'ennemi s'y déroulent, ils nous révèlent la source cachée des unes et des autres, Nous avons vu dans le chapitre 12 la naissance du fils mâle victorieux, et Satan et ses anges précipités du ciel ; ensuite, les deux grands partis avec leurs chefs respectifs sont en présence sur la scène et comme face à face, pour ainsi dire. Mais quels que puissent être les instruments de la puissance de Satan ici-bas comme le chapitre 13 nous les montre, et quelles que soient les voies de Dieu dans l'exercice de sa grâce ou de ses jugements dans le chapitre 14, tout découle de ce fils mâle, l'objet de la terreur et de la haine de Satan. Maintenant nous en venons à un sujet nouveau. Il avait été fait mention au chapitre 12, verset 1, d'un grand prodige ou signe. Il est dit ici : « Et je vis dans le ciel un autre signe, grand et merveilleux, sept anges ayant sept plaies, les dernières ; car en effet, la colère de Dieu est consommée. » Nous reprenons une fois de plus le fil des événements historiques. Vous pouvez vous rappeler que sous la dernière trompette a été prononcée cette parole : « Les nations se sont ir-

ritées, et ta colère est venue. » Or, je pense que ce qui doit naturellement frapper tout le monde, c'est qu'ici la colère de Dieu est venue, et que les nations ne sont pas seulement irritées, mais blasphèment au dernier point. Aussi, chaque nouveau coup que Dieu frappe, au lieu d'amener l'homme à quelque sentiment d'humiliation, ne fait-il qu'accroître son inimitié contre le Seigneur. La septième trompette nous a conduits d'une manière générale jusqu'à la fin, et ici ce sont quelques détails, mais non pas tous, qui nous sont présentés. Ce n'est que plus bas que nous trouvons plus particulièrement deux des sujets décrits sous les coupes : le chapitre 17 traite de Babylone et de la Bête dans leurs rapports mutuels ; le chapitre 18, de la destruction de Babylone, et le chapitre 19, du jugement de la Bête.

Il est donc une autre remarque que je dois aussi ajouter. Tous ces événements nous sont aussi présentés ensemble dans le chapitre 14. Nous avons eu là ce que je puis appeler l'action religieuse de Dieu : Dieu en agissant avec l'homme sur la terre comme responsable de l'usage ou de l'abus qu'il a fait de la lumière de la révélation, et comme placé sous la responsabilité de reconnaître et d'adorer Dieu seul. Ces coupes prennent plutôt l'histoire civile extérieure ou la condition séculière de l'homme, quoique la même chose puisse en certains cas avoir en même temps une portée religieuse et une portée séculière. Telle est, par exemple, Babylone : elle est évidemment la grande chose corrompue et corruptrice en matière de religion : mais cela n'empêche pas Babylone d'avoir une large part aux affaires du monde. Et de fait, c'est là un des maux qui constituent Babylone – l'introduction des choses du monde, même dans les choses spirituelles, et la confusion qui en résulte et qui est odieuse à Dieu et pleine de séduction pour les hommes. De là vient que nous trouvons Babylone dans le chapitre 14 aussi bien que dans le chapitre 16. Le chapitre 14 nous donne un sommaire des voies de Dieu à la fin du siècle relativement aux choses religieuses, qu'elles soient d'un aspect brillant ou d'un aspect sombre : grâce, témoignage et jugement. Il nous est ainsi extrêmement utile pour ranger les derniers événements dans l'ordre dans lequel ils se passent. La chute de Babylone, par exemple, est la troisième chose dans la série des événements du chapitre 14. D'abord, il y a le résidu complet des Juifs pieux sous la souffrance – résidu saint, associé par grâce avec l'Agneau, c'est-à-dire sur la montagne de Sion. Vient ensuite le témoignage de l'évangile éternel à la terre et à toutes les nations, et, troisièmement, la chute de Babylone. Mais d'un autre côté, dans la série des coupes, la chute de Babylone est la dernière des sept. Nous en concluons que les jugements représentés par les six premières coupes doivent précéder la chute de Babylone : c'est-à-dire, que les six premières coupes peuvent être successivement accomplies, tandis que le résidu juif se forme, et que l'évangile éternel est publié parmi les Gentils. La dernière coupe implique la chute de Babylone, qui correspond au troisième anneau, et est elle-même cet anneau de la chaîne des événements énoncés dans le chapitre 14. Cela est important à remarquer pour prévenir toute confusion. L'avertissement touchant le culte de la bête, la déclaration relative au bonheur de ceux qui meurent au Seigneur, la moisson, et la vendange de la terre, sont tout autant de faits évidemment postérieurs a la chute de Babylone.

Le tableau général et régulier des voies de Dieu, tant en miséricorde qu'en jugement, ayant donc passé d'abord sous nos yeux, nous apprenons maintenant par le chapitre 16 une partie de ces voies, les détails de quelques-unes desquelles se rattachent au verset 8 du chapitre 14, et peut-être s'accomplissent simultanément avec ce qui précède ce verset. Il ne faut donc pas supposer que les coupes sont postérieures au chapitre 14 ; il est possible que les premières ont lieu pendant que le résidu dont il est parlé est en voie de formation, et que le témoignage sort vers les Gentils. Il se pourrait aussi qu'elles s'accomplissent rapidement après ces choses et avant la chute de Babylone. Mais, certainement, la dernière coupe renferme la chute de Babylone, et cette chute précède d'une manière non moins évidente les événements solennels qui suivent l'annonce qui en est faite dans la dernière partie du chapitre 14.

Mais à présent, considérons la scène qui sert d'introduction aux coupes. « Et je vis comme une mer de verre, mêlée de feu. » C'est là un type emprunté du temple, quoique avec certains changements. Le tabernacle avait la cuve d'airain, et le temple sa mer de fonte – vaisseau plus grand, mais de même nature, dans lequel les sacrificateurs avaient coutume de laver leurs pieds et leurs mains lorsqu'ils entraient pour faire le service de l'Éternel. Ici c'est une mer de verre, et en conséquence, elle ne sert point à la purification. Ce n'était pas une mer d'eau, mais elle était solide. Le fait qu'elle est de verre indique un état de pureté ferme et permanente. Ce n'était point ce qui sert à purifier, mais l'image d'une pureté que rien ne peut souiller. Les saints dont il s'agit ne se trouvent plus dans des circonstances à avoir besoin d'être purifiés par le lavage d'eau par la parole. Cet état de choses n'était plus. Maintenant c'était « une mer mêlée de feu » ; ce qui montrait clairement par quelles circonstances avaient passé ceux qui étaient en rapport avec cette mer. Ils avaient éprouvé l'ardente tribulation, ils avaient glorifié Dieu dans les flammes. Cela évidemment n'a pas trait à l'église. « Vous aurez de l'affliction dans le monde », est une parole vraie de nous. Mais ce que nous avons ici est relatif à une tribulation spéciale – « *la* tribulation », dont l'Écriture fait mention fréquemment. « Je vis comme une mer de verre mêlée de feu, et ceux qui avaient remporté la victoire sur la Bête et sur son image (ils sont donc évidemment contemporains de la Bête), et sur le nombre de son nom, se tenant sur la mer de verre, et ayant des harpes de Dieu. » Ainsi la circonstance signalée ici, c'est, non pas qu'ils se lavent dans la mer, mais qu'ils se tiennent sur elle. Les circonstances terrestres par lesquelles ils ont passé leur donnent leur caractère, mais la scène de la lutte est désormais passée. L'Esprit de Dieu signale par anticipation tout ce qui caractérise ceux qui avaient été persécutés par la bête, mais qui sont considérés comme l'ayant vaincue. C'étaient des personnes qui déjà avaient été purifiées ; elles en avaient fini avec toute la scène présente, et en étaient tout à fait dehors. Elles se tenaient sur la mer de verre. Et non seulement cela, mais elles avaient « des harpes de Dieu » : c'est-à-dire, que leur occupation consiste dans la joie parfaite et la parfaite louange – le contraste de tout ce à travers quoi elles avaient passé.

Je désire faire remarquer ici, quoique ce ne soit pas d'une grande importance, que les éditions ordinaires ont dans le verset deuxième de ce chapitre une petite clause qui doit être laissée de côté. Ce verset s'y trouve ainsi conçu : « Et ceux qui avaient vaincu la bête, et son image, et sa marque, et le nombre de son nom. » Or, la clause « et le nombre de son nom » n'a absolument rien à faire ici. La même chose se présente chapitre 13:17, (*éditions ordinaires*) : « Et personne ne pouvait acheter ni vendre, que celui qui avait la marque, ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom. » Ici encore la vérité est que le petit mot « ou », inséré là devant la clause « le nom de la bête », doit être supprimé. La différence dans le sens est que « la marque » serait, soit le nom de la bête, soit le nombre de son nom. Il n'y a pas une troisième chose distincte de ces deux, comme le ferait supposer le texte ordinaire. La Bête avait deux manières de marquer ses partisans ; dans l'une elle les marquait par son nom, et dans l'autre par le nombre de son nom : mais cela n'aurait pas de sens que de dire, « la marque, ou le nom de la Bête, ou le nombre de son nom. » Le nombre constituait sa marque, quoique ce ne fût pas la seule ; il y avait en outre son nom – celle qui était, je suppose, plus intime et plus personnelle que l'autre. C'étaient donc (ch.15) ceux qui avaient remporté la victoire sur la Bête, et sur son image, et sur le nombre de son nom. Dans la Bible anglaise, le mot « et sur le nombre » est même imprimé en italique, ce qui ne fait qu'ajouter à la confusion avec les mots « sur sa marque ». Je n'y fais allusion que pour montrer que l'introduction par l'homme dans l'Écriture même d'un tout petit mot comme « ou » en altère le sens. Dans la langue dont l'Esprit se sert, la différence n'est que d'une seule lettre ; mais vous ne sauriez introduire même une lettre dans la parole de Dieu sans porter atteinte dans cette mesure à sa beauté et à sa perfection. Il se peut que, par la bonté de Dieu, ses enfants ne reçoivent que peu de mal de taches pareilles, mais c'est en partie, parce qu'ils n'en sont pas assez occupés : S'ils devaient en déduire un système, ils tomberaient en certains cas dans des erreurs sérieuses. Mais heureusement (c'est ainsi que Dieu les garantit miséricordieusement), ils ne reçoivent pas la fausse doctrine ; ils ne savent pas ce qu'elle signifie, et en conséquence ils la laissent. Mais évidemment, l'intention de Dieu n'est pas qu'on échappe à l'erreur simplement par la raison qu'on ne la comprend pas. Lorsque les siens sont préservés du mal de cette manière, c'est un effet miséricordieux du gouvernement suprême de sa main plutôt que de l'intelligence de la direction de l'Esprit. Le Livre de l'Apocalypse a souffert plus qu'aucun autre de la négligence de l'homme, et comme c'est de son contenu que nous sommes occupés et qu'il est si désirable pour les enfants de Dieu d'avoir de saines pensées relativement à sa parole, j'ai pensé qu'il valait mieux faire cette remarque, quelque peu importante qu'elle puisse paraître. Je me souviens avoir été moi-même dans un grand embarras pour découvrir la différence entre la marque de la bête, et son nom et son nombre. Mais ayant examiné la question de plus près, je trouvai qu'il n'y avait réellement rien à décider. Un petit renard était entré et avait gâté la vigne. En un mot, la marque n'était pas une chose différente du nom ou de son nombre, mais bien un terme général qui s'appliquait également à l'un et à l'autre – le nom exprimant probablement une soumission intime et plus entière à la Bête, que le nombre de son nom.

Ceux qui avaient remporté la victoire sur la Bête, n'étaient pas ses créatures ou ses esclaves ; ils étaient les serviteurs de Dieu. On les voit ici conscients de leur victoire, en dehors de la scène de leurs combats, ayant les harpes de Dieu. Et ils chantent : c'est la louange intelligente. « Ils chantent le cantique de Moïse, esclave de Dieu, et le cantique de l'Agneau. » Leur louange a un double caractère tout à fait différent du cantique des anciens. Elle est très bénie, mais ce n'est pas la même chose. Le chant des anciens avait beaucoup plus de profondeur. Il n'est point fait mention de ces saints comme sacrificateurs, bien moins encore comme chefs de la sacrificature céleste ; ils ne portent pas non plus les emblèmes de la dignité royale. Ils chantent le cantique de Moïse. C'étaient de véritables saints, mais incontestablement d'un caractère juif. Ils chantent aussi le cantique de l'Agneau. S'ils n'avaient à aucun degré la connaissance du Sauveur, ils ne sauraient être des saints. Mais en même temps ils chantent le cantique de Moïse. Ils ne seront pas exactement dans la position chrétienne dont nous jouissons aujourd'hui. Ils se trouveront au milieu des circonstances de l'épreuve, quand l'Église aura passé de la scène d'ici-bas dans le ciel. Mais il y aura encore pourtant des saints qui souffriront pour le Seigneur même jusqu'à la mort ; car la Bête a le pouvoir de tuer – et cela, peut-être, afin qu'ils aient la victoire sur elle par leur propre sang, aussi bien que par le sang de l'Agneau [38].

En conséquence, ils apparaissent ici dans un état parfait de repos, comme autrefois Israël chantant en triomphe de l'autre côté de la Mer Rouge à laquelle il semble qu'il est fait allusion, comme évidemment les plaies du chapitre suivant en contiennent une à celles dont fut frappée l'Égypte.

« Ils chantent le cantique de Moïse, esclave de Dieu, et le cantique de l'Agneau, disant : Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Seigneur Dieu tout-puissant ! Justes et véritables sont tes voies, roi des nations » (v.3). Maintenant si nous ouvrons le Psaume 103, verset 7, nous trouvons que le Saint Esprit fait ressortir en première ligne ces deux choses – les voies de Jéhovah et ses exploits. « Il a fait connaître ses voies à Moïse, et ses exploits aux enfants d'Israël. Les voies profondes, cachées, de l'Éternel qui furent connues de Moïse, sont distinguées des actes publics qui furent opérés aux yeux de tout Israël. Ici, les saints dont il est question ne prennent pas d'abord pour sujet les voies de Dieu, mais les œuvres qu'il a accomplies : « Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Seigneur, Dieu tout-puissant. » Et ils s'élèvent ensuite à la célébration de ses voies : « justes et véritables sont tes voies, roi des *nations ».* – C'est bien ainsi qu'il faut lire ce verset, car l'expression, Roi des *saints*, que contiennent les éditions ordinaires, est chose entièrement inconnue à quelque portion que ce soit de la Bible. Mais l'expression, Roi des nations, est authentique et très vraie. C'est une allusion à Jérémie 10:6 : « Tu es grand, et ton nom est grand en force. Qui ne te craindrait, Roi des nations ? » Et précisément, pour faire voir com-

[38] Il n'y a que le sang de l'Agneau seul, cela va sans dire, qui soit efficace pour le péché devant Dieu.

ment cela est d'accord avec l'enseignement général de l'Écriture, je ferai remarquer que, quoique Christ soit Roi, bien plus Roi des rois et Seigneur des seigneurs, et quoique ce soit notre bonheur de reconnaître cela (car les chrétiens sont certainement les seules personnes aujourd'hui qui reconnaissent comme il faut que le Seigneur Jésus Christ est Roi), ce n'est pas moins une chose remarquable que le Saint Esprit évite de l'appeler Roi en rapport avec l'Église. L'Écriture qui l'appelle fréquemment Roi, ne lui donne jamais ce titre dans sa relation avec nous. Naturellement le but de la parole de Dieu n'est pas d'affaiblir notre soumission à Christ. Tout ce qui tend à l'affaiblir ne procède pas de l'Esprit, mais de Satan. Mais n'est-il pas évident que la relation de roi à peuple n'est pas aussi étroite, aussi intime, n'embrasse pas aussi pleinement toute chose dans son autorité, et n'implique pas non plus autant d'affection que la relation d'Époux à épouse, ou de Tête à corps ? Et telle est la relation dans laquelle l'Écriture envisage l'Église. Il y a la soumission la plus profonde et la plus constante, mais c'est celle des membres à leur Tête, de l'épouse à l'Époux. C'est ainsi que l'Église est soumise à Christ. Il est vrai que, nous sommes transportés dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu, mais dans quelle capacité ? Il nous a fait *rois* dans son royaume. Voici dans quels termes le premier chapitre de cette même prophétie nous représente chantant : « A lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père. » Quoiqu'il soit donc parfaitement certain que nous sommes dans le royaume, nous n'y sommes pas pourtant comme sujets, tout en étant assurément sujets. Nous reconnaissons joyeusement comme notre Seigneur, Christ, dont la grâce nous a faits rois avec lui, et non pas simplement comme un peuple tenu sous lui a distance. Cela ne diminue en aucune manière la responsabilité sous laquelle nous sommes de lui obéir, pas plus que cela ne lui ôte de sa gloire. Cela nous met à même de nous montrer obéissants en vertu d'un principe plus ferme et de motifs plus élevés ; ce n'est pas la faiblesse de la chair sous la loi, mais le cœur purifié par la foi et fortifié par la grâce. Christ nous remplit du sentiment de la gloire dont nous sommes cohéritiers avec lui. Il nous élève par l'espérance jusqu'au trône, mais l'effet en est que, même dans le ciel, nous nous prosternerons et nous jetterons nos couronnes devant lui. Il aime que notre obéissance prenne, pour ainsi dire, la forme de l'adoration.

Nous voyons par là comment le Seigneur maintient intactes ces deux choses. D'un côté, il prend son plaisir à ce que nous sachions et que nous considérions que le Seigneur Jésus est toujours immensément au-dessus de nous ; mais ensuite, d'un autre côté, Christ nous a placés, dès à présent par les gages de l'Esprit, et bientôt par une possession effective, sur des trônes afin de faire voir que ce n'est pas simplement comme serviteurs, ni comme peuple, que nous sommes sujets, mais comme ceux que son parfait et divin amour a associés avec lui-même ; car nous sommes un avec lui. Il veut nous placer sur des trônes autour de lui – sur son propre trône ; mais même dans cette position la soumission à Christ ne saurait jamais disparaître : il n'y aura jamais autre chose, soit dans le royaume soit dans l'état éternel. Où que ce soit que vous regardiez, jamais l'Église ne saurait oublier ce dont elle est redevable à son Seigneur, à son Époux, au point de désirer qu'il en fût autrement. Ce serait abuser de sa grâce, le dépouiller de sa gloire ; et l'Église ressentirait vivement cela. Si les anciens, dès qu'ils le voient seulement prendre le livre, se prosternent devant l'Agneau et rendent culte, à combien plus forte raison, la pensée de quelque indignité qui lui serait faite exciterait-elle leurs sentiments les plus vifs d'horreur et d'indignation. L'Église peut être aimée, et est aimée de Christ : mais prétendre d'une manière quelconque à une égalité de position avec lui, serait manifester cet esprit de l'antichrist, « duquel nous avons ouï dire qu'il vient, et déjà maintenant il est dans le monde. »

« Justes et véritables sont tes voies, roi des nations. » Si je comprends bien, la raison pour laquelle les « nations » sont introduites ici, c'est que ces coupes allaient être versées très particulièrement sur les Gentils. Sous les trompettes, et dans les chapitres 12-14 les Juifs, ou au moins le résidu juif, nous sont apparus comme étant d'une façon spéciale l'objet de la miséricorde de Dieu selon l'alliance. La phrase même (ch.11), « l'arche de son alliance » se rattache à cette nation, car c'est avec elle que l'alliance avait été faite. C'est pourquoi nous avons vu aussi que, dans le chapitre suivant (ch.12), la femme représentait Israël. Ensuite nous avons eu le résidu juif fidèle (ch.14). Mais à présent ces saints célèbrent les voies justes de Dieu envers les Gentils ou nations. Il est Roi des nations – et non pas seulement des Juifs. Les relations juives apparaissent dans les deux cas, mais ce sont des visions distinctes, introduites par un signe très différent.

« Seigneur, qui ne te craindra, et qui ne glorifiera ton nom ? Car tu es saint, toi seul : car toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi, parce que tes jugements ont été manifestés » Le terme employé ici pour « saint », n'est pas le terme ordinairement en usage. C'est celui dont l'Écriture se sert là où elle parle des gratuités de David, et dont le terme correspondant en Hébreu est fréquemment employé dans les Psaumes. L'une et l'autre de ces langues ont en effet deux mots pour exprimer l'idée de sainteté. Il y a le terme ordinaire pour « saint », qui se trouve, par exemple, en Apocalypse 4, « Saint, saint, saint Seigneur Dieu tout-puissant. » Il implique toujours la séparation du mal – une séparation absolue. La sainteté dont il est parlé ici (ch.15), implique la miséricorde – ce qui est extrêmement doux. Il va être question des coupes, et la première pensée serait aussitôt « Quelle chose terrible ! La colère de Dieu va s'accomplir. » Mais qu'est-ce Dieu dont la colère va se consommer ? C'est Celui dont la sainteté est pleine de miséricorde : « Tu es saint, toi seul. » C'est la sainteté de miséricorde. « Car toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi ; parce que tes jugements ont été manifestés. » Leur regard perce à travers les jugements, et ils voient la fin du Seigneur, et la fin est toujours que « l'Éternel est pitoyable et abondant en grâce. »

De sorte que, quoiqu'il en soit de cette tempête de jugement qui va éclater, ils contemplent la fin depuis le commencement, et en conséquence, célèbrent la sainteté de Celui qui, dans le jugement, se souvient d'avoir compas-

sion. Sans aucun doute, il faut que la colère ait cours et Dieu devra la consommer, parce que sa première effusion ne fera qu'endurcir encore davantage les hommes. Mais vous remarquerez qu'il ne s'agit pas ici de Christ ; il n'y a rien ici qui rappelle la colère de l'Agneau, pas même dans la pensée des hommes : c'est la colère de Dieu. Dans le chapitre 14, celui qui fait la moisson est le Fils de l'Homme ; mais ici Dieu agit conformément à sa propre pensée, avant que Christ vienne du ciel pour exécuter la colère. Cela prouve avec évidence que les coupes finissent avant que commencent les derniers jugements du chapitre 14, parce que la fin du chapitre nous montre le Fils de l'Homme venant lui-même exécuter le jugement.

Ils peuvent donc dire, en regardant en haut : « Seigneur, qui ne te craindra ?… Car tu es saint, toi seul ; car toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi, parce que tes jugements ont été manifestés. » (v.4)

Autre vérité importante : car, comme nous le lisons en Ésaïe 26, aussi longtemps que Dieu agit en grâce, que fait l'homme ? Il en prend avantage et refuse d'apprendre la justice. Mais le temps vient où le Seigneur lèvera son bras en jugement ; et quel effet en résultera-t-il ? « Lorsque tes jugements sont en la terre, les habitants de la terre habitable apprennent la justice. » Il en est de même ici : « Toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi, parce que tes jugements ont été manifestés. » Tel sera en définitive le résultat.

Le prophète regarde de nouveau, « et le temple [39] du tabernacle du témoignage dans le ciel fut ouvert » (v.5). Remarquez la différence. Au verset 19 du chapitre 11 (qui introduit la scène des chapitres 12-14 antérieurement aux coupes), le temple fut ouvert dans le ciel, et on y vit l'arche de l'alliance de Dieu, tandis qu'ici on ne voit pas d'arche. Là elle était le gage de la fidélité assurée de Dieu – de l'immutabilité de ses conseils à l'égard de son peuple d'Israël : mais ici c'est de ses ennemis qu'il est question, plutôt que de son peuple, et il n'y a rien que le tabernacle du témoignage, qui est inauguré, pour ainsi dire, par des jugements sur les hommes de la terre : il s'ouvre pour l'effusion de la colère, et non pour le triomphe de l'évangile. C'est le témoignage judiciaire de Dieu sur la condition de l'homme. L'homme est coupable : que pouvait-il donc en résulter ? « Les sept anges sortirent du temple. » Et, chose terrible à dire, ils sortirent du lieu où maintenant on ne voyait point d'arche. À quoi donc pouvait-on s'attendre, sinon à la colère, et à une colère d'autant plus redoutable qu'elle procède du sanctuaire ? Ils « sortirent du temple ayant les sept plaies. » C'était là désormais tout ce que Dieu pouvait faire pour l'homme « Vêtus d'un lin pur et éclatant et ceints sur leurs poitrines de ceintures d'or. Et l'un des quatre animaux – les principaux agents qui président à l'exécution des jugements de Dieu dans l'ordre de la providence – « donna aux sept anges sept coupes d'or. » Le mot coupe est emprunté des vases qui servaient à répandre des aspersions devant le Seigneur. Hélas ! Il ne s'agit pas maintenant de sacrifices par aspersion, mais de colère descendant de Dieu : « Sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu qui est vivant aux siècles des siècles. Et le temple fut rempli de la fumée qui procédait de la gloire de Dieu et de sa puissance, et personne ne pouvait entrer dans le temple jusqu'à ce que les sept plaies des sept anges fussent consommées. » Ainsi, il n'y avait plus possibilité maintenant de rendre culte à Dieu ou d'intercéder. C'eût été vainement qu'on aurait essayé d'entrer dans le temple, la fumée du feu de la colère le remplissant, la fumée qui prouvait que le feu était là : de sorte qu'il n'était possible à personne d'entrer, pas même à un sacrificateur. Nul ne pouvait approcher maintenant : la colère, la fumée du jugement remplissait le temple. Absolument comme à Sinaï, où la fumée est représentée comme montant de la montagne semblable à la fumée d'une fournaise ; ou encore, comme dans le psaume 18 : « Une fumée montait de ses narines, et de sa bouche sortait un feu dévorant. » ne même dans notre chapitre : c'est l'image de la majesté de Dieu offensée, contre le péché ; il n'y avait rien dans tout ce que Dieu contemplait ici-bas qui fit appel à sa miséricorde en faveur des hommes. Le temps de l'intercession était passé. En conséquence, les jugements ont leur cours, et la colère de Dieu est consommée (v.6-8).

Chapitre 16

Je m'étendrai un peu sur les détails des jugements de Dieu, tels qu'ils sont contenus au chapitre 16. C'est un douloureux et humiliant sujet, quand nous pensons que telle est la fin annoncée d'avance des progrès tant vantés de l'homme. J'essaierai donc de jeter un coup d'œil sur ces sept plaies. « Et j'ouïs une grande voix (venant) du temple, qui disait aux sept anges : Allez et versez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu. » (v.1). L'effusion de la colère n'est plus restreinte maintenant, à la troisième ou à la quatrième partie de la terre ; mais au contraire, la scène tout entière est livrée au jugement. Il n'y a pas seulement un surcroît de sévérité, mais tout ce qui a possédé la lumière de Dieu et joui largement des privilèges extérieurs, est en complète apostasie et abandonné à sa colère.

« Et le premier s'en alla et versa sa coupe sur la terre ; et un ulcère mauvais et malin vint sur les hommes qui avaient la marque de la bête, et sur ceux qui rendaient hommage à son image. Le second ange versa sa coupe sur la mer ».

Les quatre premières coupes ressemblent aux trompettes en ceci, que les unes et les autres tombent sur la terre et sur la mer, sur les fleuves et sur les fontaines des eaux, et finalement sur le soleil. Il peut se rencontrer certaines différences : par exemple, dans la quatrième trompette, ce fut seulement la troisième partie du soleil qui fut frappée. Ici, il est dit simplement : « Le soleil ». Néanmoins, il s'agit de la même sphère. De plus, je pense que les objets de ces plaies, la terre, la mer, etc, ne doivent pas être pris au sens littéral seulement. Le langage est symbolique. Ce n'est pas que j'éprouve, dans mon esprit, la moindre difficulté à croire que Dieu ne puisse exécu-

[39] *Naos* toujours employé exclusivement dans l'Écriture pour désigner le temple intérieur, les lieux saints.

ter ces choses d'une manière littérale, si telle était sa volonté. Il a ainsi fait avant ce jour. Il a changé en sang les eaux de l'Égypte, rempli de ténèbres un royaume et infligé des plaies semblables à celles que nous avons ici : de sorte qu'il n'y a pas de difficulté à concevoir que la même chose se renouvelle. Mais la seule question est de savoir si c'est là ce que nous devons recueillir du chapitre qui est devant nous. Je pense que non, et je crois que Dieu fait ici allusion à des plaies qui autrefois furent littérales dans le pays d'Égypte, mais qui ne sont rappelées maintenant qu'avec une portée symbolique, comme exprimant certains jugements de Dieu. Premièrement, ce sont les parties stables et organisées du monde qui sont frappées comme d'une maladie ulcéreuse là où les hommes portaient les stigmates de leur assujettissement au pouvoir civil apostat et à son idolâtrie. Ensuite, il y a un jugement sur la mer, c'est-à-dire sur les régions extérieures où la profession de la vie est tout à fait éteinte. La troisième division, représentée par des fleuves, désigne, ce me semble, des peuples formés en états séparés ou nationalités, comme des eaux qui coulent dans des canaux distincts sous une influence locale particulière ; et les fontaines désigneraient plutôt les sources de la prospérité d'une nation. Tous les principes revêtent le caractère de la mort. Le troisième jugement s'applique a de moindres détails que les précédents. Le quatrième a lieu sur la suprême autorité publique.

Aux versets 5-7 nous avons un ou deux mots, qui, changés ou lus convenablement, ajoutent à la force et à la clarté complètes du passage : « Tu es juste, toi qui es et qui étais » etc. J'ai fait remarquer (au chapitre 11) que les termes : « et qui seras » étaient ici absolument sans portée, et que l'expression « Le Saint » est celle qu'appuient les meilleurs témoignages. C'est l'expression même qui se rencontre au quatrième verset du chapitre 15 – l'expression la moins usitée pour rendre le mot « saint ». Avant que ces coupes soient répandues, Dieu est célébré selon sa miséricordieuse sainteté. « Tu es juste ». Cela était évident, car Dieu versait sa colère sur les hommes dans leur iniquité précisément parce qu'il était juste. Mais il y a plus que cela : – « Qui es et qui étais, le Saint ». Avant que les coupes fussent répandues, et encore maintenant qu'elles sont en voie de l'être, cela demeure vrai. L'ange des eaux atteste la bonté de Dieu, même pendant qu'Il juge ainsi – acte qui aurait pu paraître en contradiction avec cette bonté. Lui aussi, d'en bas, répond au cantique d'en haut. Si les saints qui se tiennent en repos sur la mer de verre, célèbrent Dieu comme étant miséricordieux dans sa sainteté, l'ange confirme leur témoignage.

« Car ils ont versé le sang des saints et des prophètes. Tu leur as donné du sang à boire ; ils sont dignes ». (v.6, *v.Angl.*) Il s'agit d'une juste rétribution ; ils sont dignes dans un sens effrayant. « Et j'entendis » (non pas « un autre du côté de l'autel », mais) « j'entendis l'autel disant ». (v.7.) Parler de « l'autel disant » parait chose extraordinaire, et nul doute que les autres mots furent ajoutés parce qu'on trouvait cette forme si étrange. Mais il n'y a là rien de contraire à l'usage prophétique, si l'on considère cette forme au point de vue symbolique. Personne ne voudrait intentionnellement introduire une difficulté dans l'Écriture ; mais il n'est que trop commun de chercher à écarter de la Parole ce que l'on ne comprend pas, afin de le mettre en accord avec la façon de penser ordinaire, ne plus, vous avez ailleurs ce qui nous prépare à la familiarité de cette forme. Au chapitre 9:13, il est dit : « Et j'entendis une voix (sortant) des quatre cornes de l'autel d'or qui est devant Dieu ». Ici, (ch.16) la figure va plus loin : la voix est déclarée être celle de l'autel lui-même. Pour moi, ce fait confirme ce que nous avons eu plusieurs fois occasion de remarquer – à savoir, combien les hommes sont impropres à se mêler de retoucher l'Écriture, malgré leur disposition à le faire. Voici pourquoi l'expression, « J'entendis l'autel disant » possède une grande force. Dans une portion précédente du livre, on voyait sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été « égorgés pour la Parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient maintenu. » Ici maintenant, cet autel qui avait été témoin de l'effusion de leur sang est dit crier à Dieu et reconnaître que ses jugements sont véritables et justes. Dans le premier livre de la Bible il est parlé de la terre comme criant à Dieu au sujet du sang d'Abel : à combien plus forte raison l'autel ne devait-il pas crier au sujet du sang des saints martyrs pour Dieu ? Selon moi, cette forme est d'une convenance toute particulière. S'il se fût agi simplement d'un ange, cela n'eût été qu'un lieu relativement distant ; car un ange, bien que servant en faveur de ceux qui sont héritiers du salut, n'entre pas aussi directement dans leurs souffrances : tout au plus peut-on dire qu'il éprouve une sympathie immédiate pour eux. Mais Dieu a non seulement vu les os de ses saints dispersés sur les froides montagnes, comme s'expriment les poètes ; il considère, de plus, ses saints comme autant d'holocaustes s'élevant devant Lui, et dont le sang, ou plutôt l'autel qui en est témoin, crie d'indignation et demande la colère. Le Seigneur peut paraître assoupi pour un temps ; mais quand Il se lèvera comme quelqu'un qui se réveille, Il vengera sûrement leur sang de ceux qui habitent sur la terre. Et maintenant ce temps-là est proche. La grande Babylone n'était pas encore venue en mémoire devant Dieu, quoiqu'elle fût dès le commencement la corruptrice particulière de la vérité et qu'elle se fût enivrée du sang des saints. Mais cependant l'autel ne peut pas se tenir en repos, et le Seigneur écoute. Car le Dieu qui recueille les soupirs de la création répondra sûrement au cri de l'autel concernant ses égorgés.

« Et le quatrième ange versa sa coupe sur le soleil ; et le pouvoir fut donné à celui-ci de brûler les hommes par le feu ». (v.8). C'est un jugement sur le soleil, type du gouvernement suprême ; de sorte que ce qui aurait dû être l'instrument de la lumière et du bien-être, le grand luminaire destiné à dominer sur le jour, devient maintenant l'instrument pour brûler les hommes par le feu. L'effet de sa tyrannie est insupportable. « Et les hommes furent brûlés par de grandes chaleurs, et ils blasphémèrent le nom de Dieu qui a pouvoir sur ces plaies, et ils ne se repentirent pas pour lui donner gloire ». (v.9.)

« Et le cinquième versa sa coupe sur le trône de la bête », etc, (v.10). Nous entrons maintenant dans une catégorie de jugements quelque peu différents ; car les trois dernières coupes diffèrent des quatre premières, tout comme les trois dernières trompettes différaient de caractère avec les autres : et il en est de même pour ce qui

regarde les sceaux. Il est évident que la cinquième, la sixième et la septième coupes sont distinctes des quatre précédentes. Le jugement tombe sur le trône de la bête et sur son royaume, non sur la bête elle-même, laquelle, apparemment, n'est pas atteinte par ces coupes. Elle est réservée pour le jugement que le Seigneur Jésus Lui-même exercera à sa venue, et sera détruite par Son apparition. Ici le coup est seulement frappé contre le siège de son autorité ; et de même qu'autrefois le roi pharaon fut endurci, pareillement ici les hommes blasphèment contre le Dieu du ciel et ne se repentent pas pour leurs œuvres (v.11). Lorsque Dieu se manifestera comme le Dieu de la terre, une telle repentance ne sera pas possible.

« Et le sixième versa sa coupe sur le grand fleuve Euphrate ; et l'eau de ce fleuve tarit, afin que la voie des rois qui viennent du soleil levant fût préparée ». (v.12). L'Euphrate était la grande limite orientale de l'Empire Romain, la limite reconnue jusqu'à laquelle les Romains avaient étendu leurs conquêtes. De sorte que le dessèchement du fleuve semblerait signifier que ce côté-ci de l'empire serait laissé ouvert comme un passage par lequel les puissances de l'Orient viendraient se mélanger avec celles de l'Occident, ou bien les assaillir. Un des effets de cette coupe serait donc le déplacement de la barrière orientale, fait par lequel la voie des rois qui proviennent du soleil levant serait ainsi préparée, probablement pour les grandes luttes finales. Mais il y a plus que cela. « Je vis sortir de la bouche du dragon, et de la bouche de la Bête et de la bouche du faux prophète, trois esprits immondes comme des grenouilles » (v.13). Ceci précède juste la fin. Ces esprits murmurateurs procédaient de la bouche des trois pouvoirs que nous avons vus au chapitre 13 : du dragon, l'ennemi déclaré de Christ ; de la Bête, l'Empire Romain rétabli ; et du faux prophète, la Bête au caractère ecclésiastique, qui avait deux cornes semblables à un agneau, imitant la puissance de Christ, mais ici présentée seulement sous le masque trompeur de la religion. « Car ce sont des esprits de démons faisant des miracles, qui s'en vont vers les rois de toute la terre habitable pour les assembler pour le combat de ce grand jour du Dieu tout-puissant. » Cette déclaration confirme ce que je viens d'avancer au sujet de l'Euphrate. C'est une collision générale des rois de tout le monde habitable. Ce ne sont pas seulement les puissances occidentales. C'est le grand jour.

Mais nous arrivons maintenant a une parenthèse importante. Comme cela avait déjà eu lieu sous le sixième sceau et sous la sixième trompette, de même ici nous avons une interruption : « Voici, je viens comme un larron. Bienheureux est celui qui veille, et qui garde ses vêtements, afin de ne pas marcher nu et qu'on ne voie pas sa honte. » (v.15.) C'est le Seigneur qui vient, mais qui, alors, vient en jugement pour surprendre la terre ; et c'est la raison pourquoi une semblable figure est employée. Le larron vient d'une manière inattendue et importune : et bien plus repoussante sera pourtant encore la venue du Seigneur pour la terre. Mais il y aura des saints pour lesquels elle sera bienvenue, et à qui son apparition apportera la délivrance par le jugement de leurs ennemis. Et il est enjoint à ces saints-là de veiller de près dans la vie de chaque jour. « Voici, je viens comme un larron. » Ce n'est pas ainsi que le Seigneur se présente à nous, sauf en ce qu'Il nous dit comment il apparaîtra au monde ou à la masse professante qui y est plongée. Lorsque c'est à nous qu'il parle de son arrivée, Il dit : « Je viens bientôt, tiens ferme ce que tu as afin que personne ne prenne ta couronne. » Aurait-on besoin de dire de combien cette parole est plus précieuse ? Venir comme un larron, présente l'idée de la surprise. Pour nous, il viendra comme un Seigneur plein de grâce, qui aime que nous trouvions le repos de nos affections et notre gloire en Lui et avec Lui : telles sont notre portion et notre espérance propres. Ici, il ne s'agit pas d'un enlèvement au ciel, mais d'une délivrance juive par le moyen du jugement.

Puis, après la fermeture de la parenthèse, il est dit : « Et il les assembla au lieu appelé en hébreu : Armageddon. » *(v.Angl.)* Il pourrait paraître singulier qu'il soit dit : « *Il* les assembla » ; car au verset ce sont les esprits de méchanceté, ou esprits de démons qui sont envoyés pour assembler les rois de la terre. En voici la raison. Dans le langage que le Saint Esprit emploie ici, le terme peut signifier également « il assembla » où « ils assemblèrent. » il y a certains cas où, dans ce langage, il est difficile d'établir si c'est par le pronom singulier ou par le pluriel qu'il faut rendre l'original, et celui-ci en est un. Le terme « démons » est de telle nature que le verbe dont il est sujet peut être, ou singulier ou pluriel. Ici le sujet n'est pas exprimé : il est donc laissé jusqu'à un certain point au choix du lecteur : tout dépend du sens du contexte. Si on traduit : « Il assembla », on a dans sa pensée le Dieu tout-puissant qui pourrait être dit faire une telle chose par l'intervention de ces esprits immondes. Si on se décide pour « ils assemblèrent », cela signifierait simplement que les esprits de démons avaient atteint le but pour lequel ils étaient envoyés. Au verset 14, ils se mettent à l'œuvre pour assembler les rois, et au verset 16 les rois sont assemblés.

Le lieu de rassemblement qui est mentionné ici, appelé en Hébreu Armageddon, présente, pensé-je, une allusion à Juges 5:19. « Les rois sont venus ; ils ont combattu ; les rois de Canaan ont alors combattu à Tahanac, près des eaux de Meguiddo. » Ce n'est pas que Meguiddo fût un lieu de grande étendue ou de grande renommée. Dieu regarde au principe impliqué dans ce qui se passe là. Israël était dans une pauvre condition. Il y avait une prophétesse dont l'Éternel se servait pour leur donner du courage ; et lorsqu'ils étaient encouragés par elle, ils remportaient une grande victoire sur leurs ennemis. Le même lieu est mentionné, en 2 Chroniques 35:22, où Josias reçut sa blessure mortelle en combattant contre le roi d'Égypte. Mais je doute que ce soit à cet incident que l'Esprit de Dieu fasse ici allusion. Car au temps des Juges à Meguiddo se rattachait un souvenir de joie et de triomphe pour Israël. Au temps de Josias, c'était un lieu de tristesse : tout Juda et Jérusalem menaient deuil sur Josias. Ce fut le deuil d'Hadadrimmon dans la plaine de Meguiddo (Zach. 12:11) qui, historiquement parlant, fit écrire le livre des Lamentations. Pour cette raison donc, je crois que Armageddon (c'est-à-dire la montagne de Meguiddo), se rapporte ici, non pas à la douleur de Juda en 2 Chroniques, mais au rassemblement et à la défaite des rois Gentils mentionnés dans le livre des Juges : car ici, c'est le Seigneur qui renverse les nations. Il avait été

déclaré Roi des nations en Apocalypse 15. C'est pourquoi, trouver ici une allusion à un temps où le pieux monarque Juif fut mis à mort par un Gentil, serait chose peu appropriée ; tandis qu'en y voyant un rapprochement avec le jour ou Israël avait été conduit à la victoire, même par une femme, nous sommes bien naturellement amenés à la scène décrite ici, dans laquelle les rois du monde entier sont assemblés, mais seulement pour une destruction plus terrible.

Quelques mots suffiront au sujet de la dernière coupe. « Et le septième versa sa coupe dans l'air : et il sortit du temple du ciel une grande voix qui procédait du trône, disant : C'est fait. » (v.17.) Ce jugement-ci est plus pénétrant et affecte plus les hommes et leur respiration de vie qu'aucun de ceux que nous avons vus précédemment. Il a lieu sur l'air si indispensable à l'existence de l'homme. Au point de vue symbolique, c'est un jugement qui frappe quelque chose d'essentiel à la vie et au bien-être des hommes, comme ce que nous respirons. Tout est terminé pour ce qui concerne la colère de Dieu répandue par le moyen des coupes.

« Et il se fit des éclairs et des voix et des tonnerres, et il se fit un grand tremblement de terre, un tel tremblement, si grand, qu'il n'y en eut jamais de semblable depuis que les hommes sont sur la terre. Et la grande ville fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent. » Il s'opère une convulsion profonde et sans exemple dans les associations civiles, ne renversant pas seulement ce qui est appelé « la grande ville » (ou tout ce qui avait été établi dans la limite de l'Empire Romain), mais encore les villes des nations. Cette dernière parole signifie que tout ce que les nations avaient édifié au point de vue politique, en dehors de Rome, est frappé de ruine. Et ce qui plus est, la grande Babylone – cette contrefaçon de l'Épouse, ce système de mal religieux jusqu'à présent entouré d'un si grand succès, la mère des prostituées et des abominations de la terre, Babylone la grande, vint en mémoire devant Dieu, pour recevoir de Lui la coupe du vin de la fureur de sa colère. Ce dernier terme, Babylone la grande, a plutôt trait au caractère moral, à l'idolâtrie.

« Et toute île s'enfuit, et les montagnes ne furent pas trouvées. Et une grande grêle, du poids d'un talent, descend du ciel sur les hommes, et les hommes blasphémèrent Dieu », etc. (v.20, 21.) Il n'est pas nécessaire que je m'étende d'une façon particulière sur l'explication offerte par les principaux défenseurs de l'interprétation historique. M. E. Appliquait le tourbillon de grêle à quelque terrible châtiment de la France, le royaume le plus au nord des pays papistes, cela d'une manière bien analogue à ce qu'il s'était imaginé des précédents jugements, ainsi qu'il le disait, de la septième trompette. Et cette opinion est encore celle qui est établie dans le texte des Horae Apocalypse, volume IV, page 23. Mais, dans une note, il fait remarquer que plusieurs commentateurs préfèrent l'appliquer à la puissance Russe. « En revoyant mon ouvrage, dit-il, et en comparant cette prophétie avec celle d'Ézéchiel 38 et 39, qui semble indiquer la Russie comme prenant part à la grande lutte pré-milléniale, ainsi que cela sera exposé à la fin de mon prochain chapitre – je ne puis pencher vers la même vue. Je remarque que la grande grêle est dite ici tomber après, non avant, la division de la ville en trois parties. » Ayant déjà émis ma manière de voir sur le cas similaire de Apocalypse 11:19, et montré l'erreur qu'il y a à faire rapporter ce verset à la septième trompette – ce qui constitue la prétention de ces écrivains – il me suffira de remarquer que le parallèle avec Ézéchiel est particulièrement malheureux, parce que, dans ce prophète, la scène se passe en Palestine, et non pas dans l'empire papiste, ou l'occident ; que l'issue n'est pas en un fléau infligé aux autres, et comme conséquence, Dieu blasphémé, mais dans la complète déroute du prince de Rosch, de Méshec et de Tubal avec sa nombreuse multitude, et Dieu sanctifié par cela même. « Et j'entrerai en jugement avec lui par la mortalité, et par le sang, et je ferai pleuvoir sur lui, et sur ses troupes, et sur les grands peuples qui sont avec lui, des torrents d'eau, de pierres de grêle, du feu et du soufre. » Ainsi, c'est Dieu qui frappe de grosses pierres de grêle la Russie envahissante, et non pas elle qui frappe les autres. « Je me glorifierai, et je me sanctifierai (ce n'est *donc* pas les hommes blasphémant Dieu à cause du fléau de la grêle) et je serai connu en la présence de plusieurs nations ; et elles sauront que je suis l'Éternel. » En vérité, le lecteur n'a simplement qu'à examiner le contexte du prophète juif pour avoir raison de l'absurdité qu'il y a à mettre cette scène en connexion avec le tourbillon de grêle de la septième coupe. Car les Juifs, savoir Israël envisagé dans son ensemble, sont supposés être à ce temps-là restaurés et unis dans leur propre terre, lorsque Gog l'envahit par soif de conquête. Il n'y a nulle raison de penser que tel soit le cas sous les coupes. M. E. Non plus n'en juge pas ainsi, si je comprends bien ses remarques sur le premier « Alléluia » entonné au chapitre 19, et qu'il considère comme indiquant la conversion des Juifs après la catastrophe finale de Babylone, lorsque la deuxième coupe a été versée et a marqué le temps de sa destruction.

Avant que Dieu établisse son dessein en puissance, vous voyez un accomplissement moral à l'œuvre, soit dans son peuple soit dans le monde. Ainsi, par exemple, si Dieu doit produire une séparation de son peuple par le jugement, et c'est ce que nous avons au chapitre 15, je ne doute pas que dès maintenant son peuple ne soit gracieusement mis à part par l'Esprit de Dieu. Si, de l'autre côté, le cœur des hommes doit être frappé d'une énergie d'erreur de sorte que même les « jugements de Dieu » ne feront qu'aggraver le mal sous toutes ses formes, quelque chose d'analogue s'opère de nos jours. N'est-ce pas un signe effrayant, que des chrétiens, en face de paroles telles que celles-ci, puissent attendre quelque amélioration réelle des choses dans l'état où elles sont actuellement ? Ici nous avons la véritable scène finale dévoilée par le Seigneur, après tous les efforts et toutes les vanteries des hommes. Les parties de la terre les plus favorisées, son centre moral et civilisé, seront remplies d'apostasie, et c'est là, que la colère de Dieu doit se compléter. Ceci doit avoir lieu avant que le Seigneur Jésus vienne en gloire pour établir son royaume, car c'est à Lui en personne que la Bête aura affaire. Sous les coupes c'est Dieu qui châtie dans sa colère. Mais quel en est l'effet ? Les hommes blasphèment Dieu. Au lieu de se repentir ils vont en empirant à chaque pas.

C'est une terrible chose que de voir ce mal se répandre moralement sur le monde ; mais, de son côté, le Seigneur aussi met à part pour Lui-même par la foi et l'amour. Puissions-nous retenir ferme la grâce ! Nous en aurons besoin. C'est le seul lieu, non seulement de privilège, mais de sécurité. Que penserions-nous de l'homme qui voudrait n'aller qu'aussi loin qu'il juge pouvoir le faire pour n'être pas perdu ? D'un homme qui sent le besoin d'être sauvé, mais qui, en même temps, voudrait pratiquer le péché autant que son opinion le lui permettrait avec la possibilité d'échapper à la fin ? Mais comme le Seigneur met à part au moyen de l'affection individuelle pour sa Personne là où il y a de la foi ; ainsi voyons-nous l'inverse là où la foi fait défaut. Dieu livre les hommes à une énergie d'erreur, et tout ce qu'il opère par la voie des jugements ne fait que les endurcir. C'est là ce qui a lieu maintenant d'une manière préparatoire : les hommes s'abandonnent à leurs propres mensonges et y fixent leur choix. La pleine, la pure vérité est désagréable et redoutée. En sorte que, quoique l'Esprit de Dieu s'applique à présenter à son peuple la vérité dans toute sa simplicité, les hommes se rassurent obstinément par l'idée chimérique qu'après tout, l'état des choses n'est pas tellement mauvais, que, s'il est des choses à regretter, on pourra bientôt y remédier. Car aujourd'hui il y a tant de moyens de secourir les pauvres, il y a de si délicieux rapprochements entre les riches et eux – des alliances si pleines d'espérance, qui sollicitent les hommes à s'unir et à se joindre les uns aux autres, malgré leurs petites dissidences, en vue de ce grand objet – le progrès social, l'amélioration de la chrétienté, et la régénération du monde ! Mais tout cela est fondé sur la misérable erreur qui ignore et qui nie que c'est sur la *Chrétienté* que la colère de Dieu doit être accomplie et versée. Il est impossible que des Chrétiens qui réalisent la vérité que de tels jugements sont proches, se prêtent à un système qui implique directement le contraire. Prenons, par exemple, un condamné qui est conduit à l'échafaud : que penserait-on d'un chrétien qui, sachant cela, occuperait le temps du criminel en expériences chimiques ou par un discours sur la mécanique ? Combien moins encore pourra ainsi agir celui qui *sent* cette solennelle vérité, que le monde gît bien réellement sous la sentence de condamnation que déclare la Parole de Dieu, Christ seul est la puissance de Dieu pour mettre toutes choses en ordre. Quand Il viendra, et seulement alors, le courant du mal sera refoulé et Satan lié : mais même les jugements divins ne sauraient à part de Christ produire un tel résultat.

Puissions-nous être vigilants, cherchant toujours à lier Christ avec notre témoignage ! Telle est la grande portée pratique de tout ceci pour le moment actuel. Nous pouvons quelquefois empêcher la bénédiction en présentant la vérité, mais non pas *en Christ*, si je puis m'exprimer de la sorte. Mais il faudrait que le cœur s'égarât d'une bien triste manière pour la repousser ainsi présentée. Veuille le Seigneur que nous gardions ces choses devant nos âmes : nous séparer complètement de tout ce qui est du monde, et conserver dans la joie cette position de victoire, nos cœurs entonnant le cantique dont l'Agneau est le sujet, comme Il nous donne seul le pouvoir de le chanter ! Puissions-nous ne jamais penser au monde que comme à une scène jugée, ayant conscience de la terrible colère à laquelle il ne peut pas échapper ! Cela ne nous fera pas douter de la puissance de Christ pour délivrer les individus ; mais cela nous préservera d'être indifférents soit au mal qui est dans le monde, soit au jugement divin qui l'attend.

Chapitre 17

L'Esprit de Dieu nous a montré la destruction de Babylone sous la dernière coupe. Nous avons maintenant à apprendre, par le chapitre qui est devant nous, quel était le mal qui lui donnait un caractère tout spécial, ou ce qu'il y avait en elle qui excitait à un si haut degré la haine de Dieu ; non pas seulement ce qu'était sa propre conduite, mais ce qu'il y avait dans sa connexion avec d'autres que Dieu ne pouvait supporter plus longtemps – pourquoi, enfin, il la met à part de tout le reste pour Sa vengeance. Et cela n'est pas une chose que nous puissions écarter de nous comme relativement étrangère ou distante, ainsi que pourraient l'être certaines autres choses dans l'Apocalypse. Car, bien qu'il puisse y avoir et que, je n'en doute pas, il doive y avoir un développement plus étendu de Babylone, cependant Dieu regarde à elle comme à un tout moral, comme à un système de corruption qui a été et qui est encore en œuvre. Au temps où il ne sera plus possible de différer le jugement, ce système pourra s'être particulièrement aggravé dans sa forme, mais le mal existe déjà et il est actif. Babylone n'est pas tant le piège d'un homme profane que le piège de celui qui, ayant une certaine idée de religion, cherche à la concilier avec le monde. C'est dans ce cas que cette influence corruptrice devient pour l'âme la source des plus grands dangers.

Maintenant, nous allons voir que le chapitre nous fournit, tout d'abord, la vision que l'apôtre Jean est appelé à contempler ; nous y trouvons ensuite une certaine explication de cette vision. La parole de l'ange commence plus particulièrement dans ce sens au septième verset, tandis que les six premiers sont remplis du récit de la vision. Je voudrais faire encore une remarque avant d'aller plus loin. Dans un sens historique, ce chapitre ne nous porte pas en avant. C'est plutôt un regard en arrière que le Saint Esprit jette sur le caractère, la conduite et les relations de cette Babylone qui déjà avait été montrée comme l'objet du jugement de Dieu. Ceci est digne de remarque, parce que, si on ne le voit pas, il y a inévitablement confusion dans nos pensées sur le livre. Au chapitre 14, nous avons eu la chute de Babylone en connexion avec les œuvres de méchanceté de Satan, et avec les dispensations de Dieu en bonté ou en puissance, y compris le jugement du Fils de l'homme à la fin. Or, il n'est pas de médiocre importance de connaître d'une manière précise la place qu'il faut s'attendre à voir cette intervention de Dieu occuper, et c'est ce que nous avons trouvé immédiatement après dans le même chapitre ; car nous avons vu que dans les jugements providentiels de Dieu – et par là j'entends ceux qui sont exécutés par les anges et non par Christ directement – Babylone est réservée pour le dernier coup de Sa colère sous la septième coupe. C'est

Dieu agissant – Dieu se servant encore des anges. Jusqu'ici le Seigneur Jésus se tient tranquille, si je puis m'exprimer ainsi ; il n'agit pas encore personnellement en vengeance sur la terre.

En Apocalypse 17, le Saint Esprit s'arrête pour entrer dans les détails de la cause morale de la terrible chute de Babylone. « Et l'un des sept anges qui avaient les sept coupes, vint, et me parla, disant : Viens ici, je te montrerai le jugement de la grande prostituée, qui est assise sur plusieurs eaux. » (v.1.) Elle est décrite ici comme une prostituée ; non seulement comme une femme, mais comme une femme licencieuse et corrompue. Et je présume que nulle personne sans prévention ne doutera que ce terme soit employé ici en rapport spécial avec la corruption religieuse. Un peu plus bas, au troisième verset, il est dit que Babylone est assise sur la bête ; ici, elle est assise sur plusieurs eaux. Il y a dans le grec une légère différence : « Assise sur plusieurs eaux », ne veut pas dire qu'elle était littéralement ou localement dessus, mais à côté. Ainsi, par exemple, vous pouvez dire que Londres est assis sur la Tamise. Or, l'homme de la plus médiocre intelligence ne supposerait pas que cela signifie que Londres soit effectivement situé et bâti sur le lit du fleuve, mais que la Tamise est le cours d'eau qui caractérise Londres. Pareillement ici, dans le même sens, vous avez la prostituée décrite comme étant assise sur ou près de plusieurs eaux. L'explication de celles-ci est donnée au verset 15 : « Les eaux que tu as vues, et où la prostituée est assise, sont des peuples, et des foules, et des nations et des langues. » La figure implique l'influence immensément étendue qu'exerce cette femme abandonnée. Mais il y a plus que cela. Au second verset il est dit : « avec laquelle les rois de la terre ont commis fornication ; et ceux qui habitent sur la terre ont été enivrés du vin de sa prostitution. » Il y a quelque chose de plus que le fait qu'elle est assise sur la masse des eaux : il y a un commerce de mauvaise nature soutenu avec les rois de la terre – le pouvoir par lequel, en séduisant, elle détourne les affections de la personne de Christ, qui est le seul objet digne de tout amour et de toute adoration. Dans la sphère où la lumière de Dieu a été manifestée, les chefs ou conducteurs sont entraînés par la corruptrice, et les peuples sont entièrement dépouillés, quant à tout discernement de la pensée de Dieu.

Rien ne saurait donc être plus clair que la portée générale de ces quelques versets. D'abord c'est la vaste influence de Babylone qui nous est présentée sous la figure d'une femme assise au bord de plusieurs eaux ; ensuite, nous avons les grands conducteurs de la Chrétienté, les rois de la terre, qui ont commis fornication avec elle ; et enfin, les habitants de la terre rendus stupides par le vin de sa prostitution. Il y a différents degrés de culpabilité, mais tous ils résultent d'un lien plus ou moins intime avec Babylone. « Et il me transporta en Esprit au désert. » (v.3.) En dépit de tout l'orgueil et de toute la gloire mondaine de Babylone, pour le saint de Dieu le désert est le seul lieu où l'Esprit le transporte pour la contempler. Dans le cas où Jean aurait été transporté par son propre esprit (si l'on ose ainsi parler), il eût été vraisemblablement conduit à chercher Babylone, non pas dans le désert, mais au mirage de quelque jardin du Seigneur. Mais il est conduit par l'Esprit du Seigneur au désert, et là il voit la prostituée assise sur une bête couleur d'écarlate : description plus spéciale et de plus sinistre importance, comme nous lavons remarqué, que celle qui nous en est fournie à la fin du verset. Ceci nous montre la position effective de la femme. Elle possède la suprématie sur l'Empire Romain. Car on ne saurait légitimement mettre en question que la bête qui est ici placée devant nous, soit ce même Empire Romain au sujet duquel nous avons, dans les chapitres précédents, entendu le récit de si terribles actions et d'un jugement de si triste présage. C'est la bête qui est pleine de noms de blasphèmes, ainsi que nous avons vu ses têtes présentées au chapitre 13:1. Babylone est une prostituée ou un système corrupteur ; mais c'est à la bête qu'il appartient de blasphémer. C'est un mal plus ouvert et plus audacieux. La femme est plus séduisante dans sa manière de faire, et elle s'empare des affections. Mais le blasphème est l'expression d'un pouvoir qui ne craint ni Dieu ni les hommes. Quant à la femme, bien qu'assise sur la bête, heureuse d'être exaltée par elle et disposée à l'employer pour le service de ses propres desseins, elle représente pourtant d'une façon distincte le système religieux du monde. Elle est « vêtue de pourpre et d'écarlate et parée d'or et de pierres précieuses » – symboles évidents de tout ce que le monde tient pour beau, pour grand et pour glorieux ici-bas. Mais elle a aussi « à la main une coupe d'or, pleine d'abominations, et les impuretés de sa prostitution. » (v.4.) Au mépris de toute sa brillante et pompeuse splendeur, comme le Saint Esprit fait parallèlement ressortir ce qu'il y a de plus dégoûtant en elle ! Je ne trouve pas de termes trop forts pour exprimer le sentiment qu'il a des choses vues dans la coupe. Elle est « pleine d'abominations, et de l'impureté de sa prostitution. » Dans l'Écriture, le terme « abominations » indique constamment l'idolâtrie. C'est là le trait distinctif le plus grave en Babylone. Comme la bête était pleine de noms de blasphème, ainsi la coupe de la prostituée était pleine d'abominations. Mais outre l'idolâtrie, il y avait en elle cette influence corruptrice ici appelée l'impureté de sa prostitution. Ce sont deux choses distinctes. L'influence dépravatrice a pu exister sans les idoles, mais en Babylone les deux choses sont activement à l'œuvre.

Dans les églises apocalyptiques, vous remarquerez que Pergame introduit la doctrine de Balaam, qui, entre autres choses, enseignait à commettre la fornication. Arrivés à Thyatire, nous voyons Jésabel qui impose l'idolâtrie par la force. Ici, en Babylone, les deux choses sont réunies. Les maux qui se glissèrent dans la Chrétienté, dès ces premiers jours de son existence, et qu'on discernait en Pergame et en Thyatire, apparaissent tous deux concentrés et sans déguisement dans la coupe de cette méchante femme. Ils bourgeonnaient alors ; mais maintenant les voilà pleinement épanouis devant le prophète dans tout ce qu'ils ont de haïssable. Ils peuvent être parés de tout le faux lustre de ce monde, mais rien n'en saurait changer ni cacher le caractère réel devant Dieu.

« Et il y avait sur son front un nom écrit : Mystère ; Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre. » (v.5.) Il y avait une grande prétention à la vérité, un chef-d'œuvre de contrefaçon de l'ennemi à l'endroit des voies révélées de Dieu. Il y avait eu le mystère de Christ et de l'Église ; maintenant, il y a le mystère de cette anti-église, non pas le mystère de la foi et de la piété, mais celui de l'iniquité : Babylone la grande assise

sur la bête, contraste effrayant de l'Église assujettie à Christ. Ici, elle gouverne la bête. La sainte cité, Jérusalem, descend du ciel d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu » – non pas « la grande cité » [40], mais la sainte cité, qui représente le véritable aspect sous lequel Dieu caractérise l'épouse, la femme de l'Agneau, l'Église glorifiée. Ce système religieux, au contraire, montait de la terre – pour ne rien dire de plus – attirait dans son impur embrassement les rois de la terre, et étendait au loin son influence maligne. Telle était Babylone, la mère des prostituées et des abominations de la terre. De quelque genre de mal que Satan se soit servi dans le but de détourner de Christ les affections, quels que soient les objets idolâtres qui ont usurpé la place de Christ, Babylone est la mère de tous. C'est Babylone qui a enfanté tous les systèmes mondains et toutes les idolâtries dont l'ennemi s'est servi pour entraîner les âmes entièrement loin du Seigneur.

Il est une autre chose mentionnée dans la vision, et plus extraordinaire encore pour l'esprit du prophète. Il ne pouvait pas mettre en doute le caractère religieux de cette femme, Babylone la grande ; mais il la voit en même temps enivrée du sang des saints. Il pouvait bien comprendre qu'un système religieux se corrompît. Jérusalem elle-même était, hélas ! Devenue semblable à Sodome et à Gomorrhe, pour la culpabilité d'abord, et à peu près pour le jugement ensuite. Mais, que la femme fût enivrée du sang des saints, c'est ce qui saisit d'un grand étonnement l'esprit même de Jean. Si mauvaise que soit la passion, ce n'est pas la plus mauvaise chose dont le cœur de l'homme est capable. C'est dans la tromperie de la fausse religion que Satan déploie directement sa puissance. Car la chose même que Dieu a donnée pour répandre la lumière et la bénédiction, pour gagner les cœurs et les amener en communion avec Lui-même, c'est la chose dont l'ennemi abuse pour faire de l'homme un homme pire que jamais – deux fois plus qu'auparavant fils de la géhenne.

Quelque étonnement que Jean ait éprouvé autrefois à entendre prononcer une telle sentence sur la bien-aimée mais coupable Jérusalem, il a à en éprouver ici un plus grand encore lorsqu'il apprend que cette femme, qui s'était mise à la place de l'Église, ne finirait pas seulement dans une même sanglante culpabilité, mais serait, de plus, enivrée du sang des martyrs mêmes de Christ. Voilà ce qui véritablement le saisissait de surprise (v.6).

Mais nous arrivons maintenant à l'explication que l'ange fournit sur la vision. C'est de sérieuse importance ; car vous découvrirez ceci, que quand c'est Dieu qui interprète, Il ne nous démontre pas seulement ce qui réclamerait une solution, mais il nous donne une surabondance de vérité. « Et l'ange me dit : Pourquoi es-tu étonné ? Je te dirai le mystère de la femme et de la bête qui la porte, qui a sept têtes et dix cornes. » (v.7.) C'est ici, de fait, le sujet principal du chapitre : une description plus particulière de la femme et de ses rapports avec la bête, l'Empire Romain. Car il est bien manifeste et au-dessus de toute contestation, que la femme et la bête sont deux choses distinctes. Car si la bête est l'Empire Romain, ainsi que l'auront vu ceux qui m'ont suivi dans l'étude de ce livre, la femme ne saurait l'être. Elle peut être assise sur la bête ; mais pour cette raison même elle ne saurait être une même chose avec elle. Et non seulement la femme est distincte de la bête ; mais, comme nous le verrons plus loin, la bête se tourne contre la femme et prend part à sa destruction.

Donc, de toute évidence, il est impossible de supposer que la femme et la bête soient une même chose. À la fin, elles se trouvent opposées l'une à l'autre d'une manière si violente, que l'une devient l'instrument de la destruction de l'autre. De sorte que la femme doit être nécessairement quelque pouvoir distinct de l'empire. Nous trouverons encore d'autres raisons qui confirment cette distinction entre elles.

« La bête que tu as vue, était et n'est pas, et va monter de l'abîme et aller à la destruction ; et ceux qui habitent la terre, dont le nom n'est pas écrit dès la fondation du monde au livre de vie, s'étonneront en voyant la bête qui était et qui n'est plus et qui *sera présente.* » (v.8.) Je n'hésite pas à dire que c'est ainsi qu'il faut rendre la dernière partie du verset. Cela ne sera mis en question par nul de ceux qui sont suffisamment familiers avec le sujet pour se former une opinion, On peut différer dans l'explication du verset, mais on ne pourrait douter que telle soit la véritable manière de le rendre. Dans le premier cas, le texte reçu est presque en contradiction avec lui-même et n'offre point un sens juste.

Maintenant, considérons un peu ce qui est enseigné dans ce verset. Comme nous l'avons vu ci-devant, la bête est l'Empire Romain. Mais nous apprenons ici que cet empire devait cesser d'être. Les contrées et les peuples qui le composaient, subsisteraient, eux ; mais son unité impériale cesserait d'exister. Les parties fragmentaires seraient là, chaque nation ayant son gouvernement propre et indépendant ; mais il n'y aurait pas de lien en faisant un corps. Telle est leur condition de nos jours, et telle elle a été depuis plus de mille ans. « La bête que tu as vue, était et n'est pas, et va monter de l'abîme. » L'ange caractérise cet empire d'une façon dont nul autre ne l'a été, ni ne pouvait l'être. On le trouverait d'abord dans sa force, puis il devait cesser, et plus tard se relever. Mais il est un trait excessivement grave qui se rattache à la réapparition de l'empire, c'est d'avoir un caractère *diabolique.* Et comme il vient de Satan, ainsi il doit finir avec Satan : « il va à la destruction. »

Ces choses ne pourraient pas être dites dans le même sens ou avec la même rigueur de quelque autre empire que ce soit. Tous ceux qui ont jusqu'ici parti sur la terre, ont eu un moment auquel ils se sont formés, puis un moment où leur puissance a brillé dans toute sa splendeur, et enfin ils se sont éteints – subitement ou graduellement – pour ne jamais se relever. Je ne sache pas d'exemple du contraire. La destinée de cet empire qui occupait une place si prééminente dans l'esprit de l'apôtre Jean est des plus particulières. Il existait au temps de Jean, qui lui a personnellement payé son tribut de souffrance mais son cours devait prendre fin, et puis après une condition de non existence, il devait « monter de l'abîme. » « Ceux qui habitent la terre… s'étonnent, en voyant la bête qui

[40] Le texte reçu en Apocalypse 21:10, est fautif.

était et qui n'est pas et qui sera présente. » Lorsque cette bête-là apparaîtra dans sa dernière et satanique phase, les hommes seront entraînés par l'admiration excessive qu'ils auront pour elle.

« Ici est l'entendement qui a de la sagesse. Les sept têtes sont sept montagnes où la femme est assise. » (v.9.) Ceci est un point matériel, mais bien simple. C'est un signe local qui a pour but d'indiquer à l'entendement qui a de la sagesse le lieu où la femme a son siège. Il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'il ne se rapporte à Rome. Le terme « Babylone » avait été, il est vrai, employé pour la désigner, comme les termes Sodome et Égypte ont été figurativement appliqués à Jérusalem au chapitre 11 ; mais la capitale de la Chaldée n'a rien à faire avec la ville d'Apocalypse 18. Celle-là avait depuis longtemps disparu comme ville impériale, tandis qu'au verset 18 il est dit de cette Babylone-ci qu'elle « a la royauté sur les rois de la terre. » Plus que cela, la Babylone littérale des Chaldéens fut bâtie dans la plaine de Sinhar. Cette femme, au contraire, est assise sur sept montagnes, et tout le monde sait que tel est le trait caractéristique bien connu de Rome. En prose comme en poésie, si quelque ville était décrite comme assise sur sept collines, chacun dirait : Ce doit être Rome.

Mais nous avons au verset suivant une explication additionnelle. « Il y a », ou, « ce sont aussi sept rois : cinq sont tombés, et l'un est ; l'autre n'est pas encore venu, et quand il sera venu il faut qu'il demeure un peu de temps. » (v.10.) Ici, le Saint Esprit, sans entrer dans aucun détail, fait allusion aux diverses formes de gouvernement qui se sont succédé dans cette fameuse ville de Rome. Il y avait eu sept têtes ou rois ; ce n'étaient pas des rois contemporains : car, est-il dit, cinq sont tombés ; l'un est, et l'autre n'est pas encore venu. Ceci implique une succession. Cinq différents modes de gouvernement avaient déjà passé. « L'un est », c'est à savoir, la forme impériale subsistante aux jours où l'apôtre vivait – la ligne des César. Un autre des sept n'était pas encore venu, mais quand il serait venu, il demeurerait un peu de temps.

« Et la bête qui était et qui n'est pas, est, elle aussi, un huitième, et elle est d'entre les sept, et elle va a la destruction. » (v.11.) Il y a ce caractère particulier attribué ici à la bête, que dans un sens elle serait d'entre les sept ; et dans un autre sens elle formerait un huitième ou une bête extraordinaire. Ce serait, sous un certain rapport, une toute nouvelle forme de puissance, tandis que sous d'autres ce ne serait que la réapparition de ce qui avait existé auparavant. La raison en est que la bête pourrait bien être, au commencement, semblable à tout autre empire. Elle pourrait providentiellement devoir son avènement aux révolutions humaines ; car les hommes, quand ils ont essayé de la démocratie, sont bien vite prêts à se trouver las et désappointés ; et alors quelque bras vigoureux prend avantage de la réaction, et il en résulte assez ordinairement un pouvoir despotique. Je ne doute pas que telle ne doive être l'histoire de l'Occident. Cette huitième tête, bien que ce soit personnellement un gouverneur, est présentée comme la bête ou l'empire, parce qu'elle est moralement l'empire, dirigeant, comme tête suprême, toute son autorité. Elle est d'entre les sept, car il y aura continuation ou reprise de quelque précédente forme de pouvoir. Mais elle sera huitième, c'est-à-dire que quelque chose de si particulier se rattachera à elle qu'elle méritera un nom pour elle-même. Ce trait nouveau se rapporte peut-être à la puissance diabolique qui caractérise la bête dans son dernier état ou sa quasi-résurrection.

« Et les dix cornes que tu as vues, sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais reçoivent pouvoir comme rois, une heure avec la bête. Ceux-ci ont une seule pensée, et ils donnent leur propre puissance et leur propre pouvoir à la bête. » Nous ne devons pas supposer que l'expression « une heure » indique, mystiquement ou littéralement, cette courte division de temps, ainsi qu'un grand nombre ont essayé, mais en vain, de l'expliquer. La signification est, que ceux-ci sont des rois qui reçoivent pouvoir comme rois pour un seul et même temps avec la bête. En elle-même, dans un sens abstrait, cette expression peut signifier un certain nombre d'années, ou seulement une courte période de temps. La question ne porte pas sur ce que signifie « une heure. » Le terme implique que ces dix cornes n'auraient pas simplement leur période de pouvoir, mais qu'elles recevraient leur puissance royale pour un *seul et même temps avec la bête.* Cela est très important pour la saine intelligence de ce verset. C'est ce qui renverse tous les systèmes prophétiques par lesquels on a essayé de prouver que ce chapitre avait reçu son accomplissement dans le passé ou dans le présent. La manière de voir ordinaire sur ce chapitre, peut renfermer une certaine mesure de vérité ; parce que – et ceci, je le crois pleinement – le livre de l'Apocalypse fut destiné à recevoir un accomplissement partiel dans tout le cours de la dispensation. Mais l'entier accomplissement n'a lieu qu'à la fin. Les hordes barbares descendirent du Nord et de l'Est de l'Europe et de l'Asie vers le V^{e} siècle, et renversèrent l'Empire Romain, fondant de toutes parts sur l'Europe et l'attaquant à l'intérieur aussi bien que sur ses flancs – de sorte que l'empire, déjà trop étendu et croulant sous son propre poids, ne se trouva pas dans la possibilité de se soutenir contre ces assauts vigoureux et réitérés venant de tant de côtés différents. Par degrés, les Goths et les Vandales, etc, s'établirent dans les diverses parties de ce qui était autrefois uni. Ils furent les ennemis qui détruisirent l'empire.

Mais ce n'est pas là ce que notre chapitre nous montre. Il nous dit que ces rois reçoivent pouvoir, une heure, avec la bête. En supposant que les chefs barbares aient été exactement au nombre de dix, cela même ne répondrait pas à ce que nous avons ici ; parce qu'il nous est dit que ces rois reçoivent pouvoir pour un seul et même temps avec la bête. *Ceux-là* ne reçurent pouvoir que quand la bête fut tuée, quand l'Empire Romain fut tombé. Ils détruisirent la bête d'abord, et ensuite s'érigèrent en royaumes indépendants.

Impossible de se débarrasser de ce simple fait, de ce fait certain que ces pouvoirs ne furent pas des royaumes dans l'empire aussi longtemps que l'empire dura. Ils *ne* reçurent pas pouvoir arec la bête ; combien moins encore donnèrent-ils leur puissance et leur force à la bête. Car rien n'est plus certain que le fait que quand ils devinrent des royaumes, ce fut aux dépens de l'empire. Lorsqu'il eut pris fin, ils en relevèrent les fragments brisés et les

convertirent en royaumes séparés, comme la France, l'Espagne, etc. ; mais l'empire, comme tel, était tombé. La bête qui est ici décrite acquiert pouvoir comme empire, en même temps que ces rois reçoivent pouvoir comme rois. En d'autres termes, ce sont des pouvoirs contemporains, la bête et les cornes, et en aucune façon ce que nous trouvons dans l'histoire. Cette prophétie nous montre que l'empire est seulement formé comme tel au temps où ces dix rois reçoivent leur pouvoir final. Ils sont coexistants, et ils ont leur domination ensemble – chacun de ces royaumes travaillant à une commune fin sous l'autorité de la bête.

Ainsi, dans les faits du passé il y a eu tout d'abord une puissance, une et non brisée, lorsque l'Empire Romain gouvernait le monde occidental [41] et ne tolérait pas en dedans de ses propres limites l'existence de différents royaumes indépendants. Il n'y avait alors rien de semblable à des rois d'Espagne, de France, d'Italie, etc. C'était un pouvoir qui absorbait tout et qui n'eût jamais supporté que des royaumes ainsi séparés se groupassent autour de la ville impériale. Mais le trait particulier au futur empire renaissant, c'est qu'il admettra différents rois. Deux choses seront unies qui ne l'ont jamais été auparavant. D'abord il y a eu l'empire sans rois – du moins ça été le cas en Occident, et c'est de lui qu'il s'agit ici. Ensuite, il y a eu des rois sans l'empire. Et voici en quoi consistera le nouveau trait caractéristique : ce ne sera ni la bête sans les rois, ni les rois sans la bête ; mais tous les deux en même temps, la bête et les rois, marchant ensemble. Voilà ce qui n'a jamais existé auparavant. Le chapitre nous fournit donc une vue de l'Empire Romain tel qu'il doit être relevé par la puissance de Satan, et nous montre que cet empire est destiné à être marqué du sceau spécial de l'ennemi, Dieu Lui-même permettant qu'il fasse son chemin pour un peu de temps, et, qu'il exécute toute méchanceté avant que la fin arrive : – absolument comme Satan entra dans Judas lorsque celui-ci fut prêt à trahir le Seigneur pour le prix d'un esclave. Il était avant cela sous l'influence de Satan ; mais il est dit qu'alors Satan entra en lui. Lui, ou son souverain sacrificateur, était le fils de perdition, et c'est justement là le nom donné à la future puissance qui s'élèvera contre le Seigneur Jésus Christ. Cet empire doit monter de l'abîme, et être revêtu d'un caractère et d'une énergie diaboliques ; et quand il se lèvera, il y aura dix royaumes ou rois exerçant le pouvoir royal pendant une même période de temps avec la bête.

Le verset suivant (v.13) nous montre la politique qui leur est commune. « Ceux-ci ont une seule pensée et ils donnent leur propre puissance et leur propre pouvoir à la bête. » Ils ne sont pas jaloux de la bête ; leur grande pensée est de l'exalter et d'agrandir son pouvoir. Et qu'en résulte-t-il ? Quel est l'usage qu'ils font de leur puissance combinée ? « Ceux-ci combattront contre l'Agneau ; et l'Agneau les vaincra (car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois) et ceux qui sont avec lui, appelés et élus et fidèles. » (v.14.) Ainsi : il est évident, d'après ce passage, que les saints célestes auront déjà été enlevés auprès du Seigneur. Ce n'est pas à ce moment que le Seigneur les reçoit ; ils sont avec Lui pendant le combat et avant que le combat commence. Et ceci est confirmé par le chapitre 19:14 : « Et les armées qui sont au ciel, le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur. » D'où est-ce qu'elles le suivaient ? La scène est céleste. Christ vient attaquer sur la terre le grand adversaire que Satan emploie ; mais ce sont les cieux qui s'ouvrent, et c'est de là que viennent, non seulement Christ, mais « ceux qui sont avec lui appelés et élus et fidèles. »

Cette description ne s'applique pas aux anges ; car, si l'on peut dire des anges qu'ils sont « choisis » ou « élus », on ne peut pas dire qu'ils sont « appelés. » « Appelés » est un titre appliqué aux hommes seulement, et implique l'opération de la grâce. Les anges ne sont pas des « appelés », et, je pense, ne pourraient pas l'être ; car, si un ange se trouvait dans une condition de mal, il ne pourrait pas en être délivré ; et, s'il est dans un état de sainteté, il n'a pas besoin d'être « appelé. » L'appel suppose toujours une position de laquelle les appelés sont tirés. Le croyant est amené d'une position de péché et de misère dans une position de salut et de bénédiction. Cela est vrai de l'homme seulement. Il est la seule créature de Dieu qui soit appelée, par la grâce de Dieu, d'un état de ruine dans la bénédiction et la gloire de la rédemption. Et comme au chapitre 17:14, il y a cette expression qui nous montre positivement qu'il est parlé des saints et non des anges ; ainsi, au chapitre 19:14, il nous est dit que les armées qui suivent l'Agneau venant du ciel, sont « vêtues de fin lin, blanc et pur. » Or, il est écrit dans ce même chapitre (v.8) : « le fin lin, ce sont les justices des *saints*. » On demandera : N'est-il pas dit des anges qu'ils sont vêtus de lin ? Oui, cela est dit, mais ce n'est pas le même terme qui est employé. (Voir Apocalypse 15:6.) L'Esprit de Dieu emploie dans sa description une expression différente, et ne confond jamais les deux choses. Ce qui donc est plusieurs fois indiqué, c'est que les saints glorifiés sont dans le ciel – avec le Seigneur – avant que commence ce combat, et pas seulement avec le Seigneur en l'air. Lorsque le Seigneur viendra, nous irons bien à sa rencontre en l'air ; mais alors ce sera pour qu'Il nous prenne au ciel. Et lorsqu'il vient pour juger et faire la guerre, nous venons du ciel avec Lui. Combien il s'écoulera de temps pendant que nous serons dans le ciel et avant que nous venions avec le Seigneur, c'est ce que nous ne savons point. Mais la venue du Seigneur pour les saints est un événement qui aura lieu un certain temps avant sa venue *avec* eux. Quand Il vient avec ses saints, c'est dans le but de juger la bête et ses adhérents. Alors l'Église viendra avec Lui, et aussi les saints de l'Ancien Testament ; car ils seront, je n'en doute pas, enlevés à la rencontre du Seigneur en même temps que nous. « Ceux-ci combattront contre l'Agneau » mais la victoire est sûre – « et l'Agneau les vaincra … et ceux qui sont avec Lui, appelés et élus et fidèles. »

[41] C'est-à-dire seulement la partie proprement romaine de l'empire, ainsi que cela découle de Daniel 2:34, 35, et du chapitre 7 – pour ne rien dire de Daniel 11 ; tous passages desquels il résulte clairement que le royaume partie de fer et partie de terre ne se rapporte pas à ce qui fut jadis, en dehors de l'Europe, sous la domination romaine, mais à la partie Occidentale qui n'appartint jamais à la Grèce, ni à la Perse, ni à Babylone.

« Et il me dit : Les eaux que tu as vues, et où la prostituée est assise, sont des peuples, et des foules, et des nations et des langues. Et les dix cornes que tu as vues et la bête – celles-ci haïront la prostituée, et la rendront déserte et nue, et mangeront sa chair et la brûleront au feu. » (v.15, 16.) Voici un autre verset de grande valeur pour l'intelligence du chapitre. Dans notre texte reçu, il est dit : « les dix cornes que tu as vues sur la bête » *(v.Angl.)* ; il faut lire : « les dix cornes que tu as vues et la bête. » L'importance du changement (et il a pour lui une autorité positive) consiste en ceci : quand on lit « les dix cornes sur la bête », on pourrait s'imaginer que l'Empire Romain a disparu et que les dix cornes en ont pris la place. Ceci concorderait fort bien avec l'histoire du passé. Mais comme nous avons vu ci-devant que les dix cornes reçoivent le royaume pour un même temps avec la bête, pareillement ici l'Esprit de Dieu dit : « Les dix cornes que tu as vues *et* la bête. » Et quiconque compare ce passage avec le verset 2, s'apercevra combien la manière de rendre ordinaire est erronée. « Les dix cornes que tu as vues et la bête – celles-ci haïront la prostituée, et la rendront déserte et nue », etc. [42].

La révolution française du dernier siècle nous présente un petit spécimen de cela, accompli, non pas, cela va sans dire, par la Bête ou par les rois, mais par la volonté du peuple. Là, vous avez un peuple furieux s'élevant contre la femme – la puissance ecclésiastique qui avait gouverné la terre étant complètement livrée à la rage de la multitude, et les hommes s'enrichissant à ses dépens. Mais nous ne devons jamais réprimer un tort en nous rendant coupables d'un autre. Se comporter chrétiennement vis-à-vis du mal, nous élève toujours, par grâce, au-dessus de lui. Des événements que l'on a vus sur une petite échelle, seront plus tard réalisés sur une grande. Des gens de bien – des hommes dignes d'honneur et sages à tous autres égards, ont non seulement désiré de se débarrasser de Babylone ; mais n'ont été que trop enclins à sanctionner tous les moyens d'atteindre ce résultat. Je ne dis point que les saints ne sont pas appelés à se réjouir de sa chute, mais ils ne doivent pas se mêler aux instruments de cette chute, ni caresser l'espoir mal fondé qu'alors et par ce moyen il y aura bénédiction. Rome sera toujours la ville centrale de ce système corrompu. « La femme que tu as vue est la grande ville, qui a la royauté sur les rois de la terre. » (v.18.) Il y aura, sans doute, un plus grand développement de cela avant que la fin arrive ; car celle qui est assise comme reine a donné, même en nos jours, la preuve qu'elle peut inventer de nouvelles doctrines et vanter de nouveaux miracles, développer le mal sans conscience et devant une bien faible protestation, bien plus, au milieu même des acclamations universelles. Et je présume, que ce qui est vrai de tous les autres cas, sera également vrai de Rome : savoir, que quand le jugement viendra sa coupe sera pleine. Il en fut ainsi de l'iniquité des Amoréens quand Dieu les jugea. Mais Dieu se servira des pouvoirs de la terre pour agir contre Babylone. Sans nul doute, les rois seront satisfaits d'eux-mêmes pour s'être débarrassés d'une telle chose ; mais alors il se peut que les instruments employés soient aussi mauvais que le mal lui-même. Et quelle sera l'issue ? Le millénium ? Tout le contraire ; ils combattront contre l'Agneau. Ils ne se seront pas seulement débarrassés de Babylone ; mais ils combineront leurs efforts contre Christ, et cela de la façon la plus directe et la plus sinistre. Quand ce jour-là viendra, l'homme, au lieu d'avoir reçu quelque amélioration en se tournant contre Babylone, donnera toute sa puissance à la bête ; et si mauvaise que soit Babylone, il y a dans la bête une méchanceté plus ouverte. Rien sous le soleil n'est plus haïssable devant Dieu que la religion, là ou elle est employée pour couvrir la corruption : et voilà *Babylone.* Mais c'est à la *bête* et au faux prophète qu'il appartient de renier Dieu entièrement. Ainsi que nous lisons dans les Psaumes : « L'insensé a dit en son cœur : il n'y a point de Dieu. » Babylone n'est pas cet esprit volontaire et rebelle. C'est pourquoi nous voyons ces pouvoirs vengeurs aller combattre contre l'Agneau après avoir détruit Babylone, mangé sa chair et l'avoir brûlée au feu ; enfin, après s'être enrichis à ses dépens. Ils se dresseront en opposition ouverte contre l'Oint de Dieu, l'Être saint et céleste que les souffrances ont consommé.

« Car Dieu a mis dans leurs cœurs d'accomplir sa pensée, et d'accomplir une seule pensée, et de donner leur royaume à la bête jusqu'a ce que les paroles de Dieu soient accomplies. » (v.17.) Qu'il est intéressant de remarquer que c'est l'homme qui accomplit ainsi les paroles de Dieu, quand sa seule pensée à lui est que, par haine envers Dieu, il efface de dessus la terre de toutes choses la plus corrompue ! Sans doute, Babylone l'aura mérité ; mais les rois, sans savoir comment, ne font qu'une œuvre servile pour Celui dont ils nient l'autorité. Ils auront

[42] C'est en vain que l'école Protestante s'efforce de concilier ce passage avec sa théorie, que la femme et la bête se rapportent à l'église ou à la ville de Rome et à la papauté. Ainsi, par exemple, on a récemment annoncé que la femme est la *Roma Dea*, tant païenne que papale, la scène représentant Rome elle-même sous ce dernier point de vue, et l'explication de l'ange impliquant aussi l'histoire préalable du paganisme. En conséquence, on pense que, non couronnées, les dix cornes sont les pouvoirs Gothiques désolant Rome, et que, couronnées, ce sont les mêmes royaumes donnant leur puissance au pape. Bien certainement, les barbares ont ravagé l'empire dans son ensemble – non pas la ville exclusivement – et de cet empire démembré ont formé leurs propres royaumes indépendants : ce qui revient à dire que la bête fut bien plus totalement endommagée et détruite que la femme. Ces hordes n'étaient pas non plus unies dans un commun sentiment de haine envers Rome. L'envie, la cupidité, la soif de conquête, caractérisent plus fidèlement les motifs de la horde particulière qui attaqua la ville. Encore moins peut-on dire que, couronnés ou non, ces peuples donnèrent leur puissance au pape. Il serait plus vrai de dire qu'ils la tirèrent de lui, comme tête ecclésiastique et spirituelle. Pour ma part, j'admets en plein ce principe, que l'explication de l'ange nous fournit, non seulement la clef de ce qui a été vu à l'origine, mais une vérité additionnelle. Seulement, l'absurdité consiste, comme je l'ai fait voir, à présumer que ce nouveau renseignement est quelque chose qui concerne l'ancienne forme païenne de Rome. Il présente, au contraire, le futur aspect final, alors que la bête et les dix cornes auront une politique commune, d'abord pour assouvir leur haine et satisfaire leur cupidité sur la prostituée – ensuite, pour rassembler leurs forces, de consentement unanime, en vue du combat final contre l'Agneau. La bête doit monter de l'abîme, et le Seigneur des seigneurs descend du trône de Dieu. Le chapitre nous fournit le caractère et la description, point de dates. L'histoire est résumée au chapitre 19 ; – premièrement, par rapport au ciel, et en second lieu par rapport à la terre, les chapitres 17 et 18 présentant un épisode descriptif.

eu en vain devant leurs yeux toutes les dispensations de Dieu sous la loi ; ils auront eu, et seulement pour la mépriser, l'entière révélation en Christ de la grâce et de la sainteté fondée et manifestée en la croix de Jésus ; ils auront entendu et rejeté le témoignage du dernier jour, l'évangile du royaume, qui sera porté par d'autres, et, je crois, par des témoins Juifs, après que l'Église aura été enlevée au ciel. Toute prétention à constituer un nouveau témoignage pendant que l'Église est sur la terre, doit être nécessairement fausse. Mais quand l'Église s'en sera allée, Dieu reprendra ses relations avec son peuple d'Israël, et rendra un témoignage qui n'aura pas proprement pour but de chercher les âmes pour les mettre en relation avec Christ dans le ciel – ce qu'il fait aujourd'hui – mais d'envoyer au loin, à travers le monde habitable, pour être un témoignage à toutes les nations, l'heureuse nouvelle que le Roi de Dieu vient pour établir Son royaume ; « et ensuite la fin. »

C'est la communion avec Christ comme Celui qui a souffert, qui nous délivre de l'esprit de la bête, l'esprit d'orgueilleuse indépendance. De quelle manière serons-nous victorieux avec l'Agneau ? C'est en étant avec Lui, être avec Lui, c'est ce qui nous donne la victoire dès maintenant. Notre force, en tout ce qui se présente devant nous, consiste à demander : Quel est le sentiment du Seigneur à cet égard ? Supposons que je sois invité à me rendre à quelque grand spectacle, à me joindre à quelque mouvement qui peut être fort attrayant pour la nature ; – la question est : Le Seigneur sympathise-t-il avec cela ? Est-il là ? Et si cette manière de juger des choses s'applique à tous les autres cas, elle sera bien plus décisive encore en ce qui concerne les choses les plus saintes, comme, par exemple, le culte. Qu'est-ce que le Seigneur sanctionne et avec quoi sympathise-t-il ? Qu'est-ce qui est le plus en harmonie avec Son cœur et Sa pensée ? Qu'est-ce qui, en réalité, et avec intelligence et obéissance, Lui rend honneur ? Telle est pour la foi la clé unique dans ce monde ; elle ouvre bien des difficultés, et par la porte ouverte il y a pour nos pieds un sentier facile.

Le Seigneur veuille qu'aucun de nous ne mette de côté ces vérités solennelles ! Négliger Son avertissement, c'est incliner d'autant vers l'état de choses dont nous venons de parler. Ce qui de nos jours pousse dans cette direction, c'est de ne point tenir compte des paroles de Dieu, quoique à la fin elles doivent se vérifier en nous à notre propre honte. Nous verrons alors combien peu nous avons connu la réelle soumission du cœur à Dieu ; combien peu nous avons apprécié la grâce dans laquelle nous sommes, et combien peu nous nous sommes réjouis dans l'espérance de Sa gloire. Il sera prouvé que nous n'avons pas tenu à honneur d'obéir, et d'abandonner ce que peut-être nous aimions, ou ce que d'autres pouvaient aimer pour nous, là où il s'est agi de la volonté de Dieu. Car pour nous, c'est là ce qui devrait décider de tout, parce que nous sommes sanctifiés « pour l'obéissance de Jésus Christ et l'aspersion de son sang », c'est-à-dire pour le même caractère d'obéissance qui distingua le Seigneur Jésus ici-bas. Il ne nous convient pas d'obéir seulement parce que nous le *devons.* Ce n'est jamais ainsi que le Seigneur obéit. Si quelqu'un fait une chose, seulement parce qu'il sait qu'il sera puni pour ne l'avoir pas faite, cela montre clairement que son cœur n'y est pas, qu'il voudrait ne la point faire. L'obéissance chrétienne, c'est le désir de faire une chose parce que telle est la volonté de Dieu, et le Saint Esprit nous en communique la puissance en présentant Christ à nos affections. Souvenez-vous que c'est pour cela que nous sommes sanctifiés. Sauvés par le sang de l'aspersion, au lieu de l'avoir devant nous comme une menace de mort, ainsi qu'en Exode 24, nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Jésus Christ. Nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce, et conduits par l'Esprit de Dieu. Puissions-nous jouir de la puissance de Son Esprit et de la plénitude de Son salut ! N'oublions pas toutefois que ce n'est pas pour nous-mêmes que nous sommes ainsi sauvés, mais pour obéir selon le modèle et la mesure de l'obéissance de Jésus.

Chapitre 18

Le cas de Babylone démontre d'une manière frappante, ce me semble, comment un jugement qui est dit émaner de Dieu, peut en même temps être exécuté par les hommes. Au chapitre 17 nous avons vu que Dieu se servira des dix cornes ou rois, dans les états desquels la terre Romaine se trouvera divisée à la fin de cette dispensation – et qu'il donnera une prééminence particulière à ce qui est appelé « la bête », c'est à savoir, à la puissance qui sert de lien à ces autres parties autrement séparées et distinctes. Le grand chef impérial et les divers pouvoirs distincts mais non plus indépendants – vassaux de celui-là – seront les instruments que Dieu emploiera pour infliger ses jugements à Babylone.

Maintenant, au chapitre 18, il ne paraît pas un mot de cela ; et la différence entre les deux portions est si évidente, et si grande à première vue, que certaines personnes ont avancé résolument que le jugement du chapitre 17 était antérieur à celui du chapitre 18 ; que, dans le premier, la destruction de Babylone est le fait simplement de l'homme ; mais que, dans celui-ci, son jugement est postérieur et procède directement de Dieu. Mais je ne voudrais pas fonder un enseignement sur cette explication, concevant au contraire que, dans le même jugement, vous pouvez avoir le côté de Dieu et le côté de l'homme, Dieu agissant providentiellement, et les hommes – comme le moyen qu'il emploie – frappant le coup. S'il y a réellement une distinction à faire, la « chute » vient avant la destruction finale. Il résulte pour Babylone de l'assaut des pouvoirs civils un avilissement total de sa condition ; ensuite, c'est un appel pressant de Dieu à son peuple pour l'en faire sortir ; puis enfin arrive la complète et éternelle destruction de Babylone, de la part de Dieu.

Si nous considérons Babylone dans l'Ancien Testament, nous voyons précisément que les prophètes ont parlé de sa destruction comme du jour du Seigneur contre elle. « C'est ici l'œuvre du Seigneur l'Éternel des armées, dans le pays des Chaldéens » (Jér. 50:25 ; *v.Angl.*). En même temps, il est tout à fait certain que l'instrument par lequel Dieu a amené la ruine de Babylone, est le célèbre Cyrus, chef de l'armée Médo-Perse. C'est de la même

manière qu'en Apocalyse 17 nous sont présentés les vrais instruments humains. L'influence de Babylone s'étendait bien au-delà, mais les dix cornes de la terre Romaine étaient les pouvoirs qui, en quelque sorte, rayonnaient de son centre même. Et c'est pour cela peut-être que Dieu fait voir dans ce chapitre que ces pouvoirs, qui semblaient si fortement attachés à Babylone dans un abject esclavage (le pouvoir impérial lui-même n'ayant guère été qu'une bête de somme pour elle), sont destinés à faire volte-face, à un certain moment désigné de Dieu, et à assouvir sur elle leur vengeance, leur dédain et leur haine. Ils ont des vues humaines, sans doute ; mais ils exécutent pour Dieu une œuvre de juste rétribution. Dieu leur aura mis au cœur de s'accorder pour donner leur royaume à la bête, jusqu'à ce que Ses paroles soient accomplies.

Mais au chapitre 18 les instruments humains disparaissent, et lorsque cet autre ange descend du ciel, il ne dit pas un mot de ceux dont Dieu s'était servi, comme moyen, pour faire tomber Babylone ; ils sont omis, et c'est le Seigneur Dieu qui la juge. Dieu aurait pu détruire Babylone sans les dix rois tout aussi aisément qu'avec eux ; ils n'étaient nécessaires en aucune façon : mais il convenait au gouvernement que Dieu exerce sur la terre d'employer les dix cornes pour humilier Babylone à la fin, puisqu'auparavant elle avait régné sur les rois de la terre et commis fornication avec eux. Ils pouvaient être, eux, des hommes méchants ayant de mauvais desseins : c'est pourquoi il est nécessaire qu'il soit directement montré aux saints que *Dieu Lui-même* est contre Babylone.

Considérons un peu maintenant ce nouveau point de vue, auquel nous ne trouvons plus sur la scène que deux parties : Babylone sur la terre, et Dieu dans le Ciel. Et le Seigneur Dieu se prononce contre l'orgueilleuse et royale cité qui fut la constante ennemie de Dieu et de son peuple – qui fut l'instrument de Satan pour séduire et entraîner ses victimes dans une alliance de méchanceté et dans l'idolâtrie. Tel est le caractère sous lequel Babylone est ici envisagée. Et néanmoins c'est cette Babylone qui s'arrogeait la position et la fonction de faire connaître Dieu. Car la grande ville n'est pas une puissance athée ; elle n'est pas, comme la Babylone ancienne, un étranger de dehors, et employé de Dieu, comme moyen, pour infliger le châtiment à son peuple d'Israël. Dans ma pensée, la Babylone de l'Apocalypse correspond aussi clairement que possible à la Babylone de l'Ancien Testament ; mais elle s'applique aux sujets du Nouveau. Dans l'Ancien Testament, la pensée de Dieu avait essentiellement pour objet Son peuple et le pays : et il y avait aussi une ville sur laquelle son œil se reposait avec une affection particulière, car il n'aimait pas seulement le peuple, mais il s'intéressait à ce qu'il avait donné au peuple. Mais cet état de choses a complètement cessé depuis que le Seigneur Jésus a été crucifié. Depuis lors jusqu'à maintenant, il n'a pas existé de lieu plus saint qu'un autre. Celle qui avait été la sainte ville se trouvait être maintenant le champ même qui était taché du sang du Seigneur Jésus Christ. Mais l'œil de Dieu voyait que, dans la suite des temps, s'élèveraient une ville et un peuple de professants qui prendraient avantage de la révélation que Dieu avait donnée, et formeraient de l'état de corruption et de ruine du Christianisme un système à eux, empruntant tout ce qu'ils pourraient au Judaïsme et le mélangeant avec le mal des Gentils pour produire ainsi un système au plus haut degré haïssable pour Dieu et séduisant pour l'homme. Je n'ai donc aucun doute que, dans ce chapitre, c'est Rome qui est en particulier l'objet du jugement de Dieu ; non pas que Rome soit exclusivement ce qui est compris dans Babylone, mais parce que Rome en est le centre, parce que c'est, de toutes les villes, la plus coupable aux yeux de Dieu. Il ne s'agit pas de Rome sous sa forme païenne, ni de Rome telle qu'elle est de nos jours, encore qu'elle soit bien mauvaise et croissant, je crois, en méchanceté. Je crois que la Babylone de l'Apocalypse n'est pas simplement ce système qui s'oppose aujourd'hui au Christianisme, mais la Babylone qui aura fait opposition au dernier témoignage que Dieu enverra – le témoignage de Dieu concernant son propre royaume même qu'il est près d'établir sur son peuple bien-aimé. Car Dieu ne renonce jamais à ses desseins. C'est une partie du caractère de Dieu de ne se repentir jamais de ses dons et de son appel. Là où il ne s'agit pas d'un dessein de miséricorde, mais d'une menace, Dieu peut fléchir, et il aime à le faire. Qu'il le fasse, nous le savons par l'histoire de Ninive (bien qu'un coup fût frappé plus tard et qu'un coup doive être frappé dans quelque temps futur). Il laissera les hommes dire qu'il a changé de pensée là où il s'agit de différer le châtiment dû au péché ; mais, d'un autre côté, là où il y a de la part de Dieu dessein de bénir un peuple, il n'y renonce jamais. Cela est digne de lui. Il est plein de miséricorde. Il pourra permettre que la prophétie envoyée contre Ninive par son serviteur Jonas ait l'air d'avoir été mise de côté ; il ne se préoccupe pas de ce que les hommes *en* disent. Il veut bien leur laisser croire que, par grâce, il a changé de pensée et que la sentence de destruction a été détournée là où il y a eu humiliation et repentance devant Dieu. Mais la chose réjouissante que nous voyons est celle-ci : – que lorsque la chute de l'homme, la chute de l'Église et autres apostasies pareilles paraissent avoir compromis le dessein béni que Dieu tient en réserve pour son peuple et pour sa propre gloire – tout ce qui est de Dieu ne fait que se déployer avec plus d'éclat un autre jour.

Considérons Babylone dans son histoire passée et voyons comment ce nom était approprié pour exprimer le mal spécial qui devait surgir de la corruption du Christianisme. C'est en Gen. 10 qu'il est pour la première fois fait mention de Babel. Là, elle se trouve en connexion avec un homme plein de volonté, qui avait d'abord montré son adresse à l'endroit des animaux, et qui commença bientôt à tourner contre ses semblables toute l'habileté et toute l'expérience qu'il avait acquises dans une sphère moins élevée. Nimrod est le premier personnage avec lequel Babel soit associée ; c'est l'homme concentrant le pouvoir en lui-même. Mais au chapitre suivant (Gen. 11), nous avons une autre idée. C'est n'est plus seulement l'homme s'exaltant lui-même et en exaltant d'autres soumis à lui par la fraude ou par la force, mais c'est un grand effort des hommes *se rassemblant* entre eux pour bâtir quelque chose de permanent, de fort et de haut – une tour dont le sommet s'élève jusqu'aux cieux et qui leur attire un nom sur la terre. Ici donc, nous avons les deux pensées qui sont toujours plus ou moins directement liées avec Babylone. Elle peut se présenter sous la forme individuelle d'un homme qui s'exalte lui-même, ou bien sous la forme collective d'hommes qui combinent quelque grande entreprise ; ou, enfin, elle peut être un mélange de ces deux

principes. Et c'est ce que vous trouverez plus clairement développé encore lorsque vous arriverez à l'histoire de la nation Juive. Dieu appela les Juifs comme peuple, et leur conféra des privilèges et des bénédictions particulières. Ils tombèrent dans l'idolâtrie, le péché de Babylone qui en était la grande et primitive source ; et Babylone devint le principal instrument de jugement pour le peuple de Dieu, et la scène de la captivité de Juda. Là encore, vous avez Nebucadnetsar, la tête d'or de la statue, correspondant à Nimrod, et la grande ville qu'il bâtit correspondant à la tour de Babel – les deux idées impliquées dans ce nom se trouvant ainsi réunies comme en effet elles le furent bientôt au commencement, car Babel fut le commencement du royaume de Nimrod. Le cœur naturel convoite pour l'homme une élévation présente sur la terre, et une exaltation revêtue d'une sanction religieuse, mais tendant à un but d'idolâtrie.

Or, le Saint Esprit, dans le Nouveau Testament, relève le terme « Babylone », et l'applique à la corruption qui devait se développer dans la Chrétienté professante. Lorsque Dieu sauve des âmes, il ne leur permet pas de choisir leur propre voie dans le monde ; encore moins leur permettrait-il de choisir leur propre voie dans l'Église. Celui qui comprend bien la place qui lui appartient comme étant à Dieu, a sa volonté brisée. Il a reçu le privilège de traiter sa nature comme une chose morte et mauvaise ; non pas sur le pied d'un esclave, qui travaille pour un salaire et parce qu'il y est obligé, mais dans la liberté d'un enfant de Dieu, de quelqu'un qui a été béni de Dieu et qui a à cœur les intérêts de son Père. Or, ce n'est pas la volonté de son Père que, dans le temps actuel, il se mêle avec le monde ou qu'il s'y crée une place. De fait, dans la pensée de Dieu, le monde, pour le Chrétien, est quelque chose de trop inférieur, parce qu'il est pratiquement sous la puissance de l'ennemi. Il vient un temps où le monde sera placé sous l'autorité des enfants de Dieu, alors qu'ils jugeront le monde. Mais cela ne saurait avoir lieu jusqu'à ce que Satan soit ôté, et que le Christ soit publiquement exalté sur la terre aussi bien que dans le Ciel. Jusque-là, les saints sont appelés à attendre dans la foi et dans la patience. Et tel est l'argument sur lequel l'apôtre insiste en 1 Cor. 15 pour démontrer que les frères en Christ ne devaient rien avoir à faire à présent avec les jugements de ce monde. Y porter leurs différends était au-dessous de leur dignité comme enfants de Dieu. C'est en vain que l'on essaierait de réformer le monde : une semblable idée n'entra jamais dans l'esprit de l'apôtre. Car la foi, en même temps qu'elle se réjouit dans la délivrance des pauvres pécheurs, considère le monde au point de vue de Dieu, c'est-à-dire, comme étant déjà jugé et n'attendant plus que l'exécution de la sentence à la venue de Christ.

Mais, si l'apôtre exhorte à la soumission envers les autorités qui existent, il ne dit jamais : Vous, frères, qui occupez des postes d'honneur sur la terre, vous devez continuer à y rester. Cela eût été annuler le but de Dieu dont les enfants ne sont pas du monde, de même que Christ n'est pas du monde. Car aujourd'hui Dieu n'entreprend pas de gouverner le monde, sauf par sa providence secrète, bien entendu. Lorsque le royaume de ce monde deviendra effectivement Sien, il commencera par juger les corrupteurs de la terre, et plus particulièrement toute iniquité commise sous le nom de Christ. Ce n'est pas ce que Dieu fait maintenant, il met plutôt à l'épreuve les âmes de ses saints, dans un lieu de tentation où tout est contraire à son nom. S'ils sont fidèles, ils souffriront persécution ; s'ils sont infidèles, le monde pourra faire grand cas d'eux ; ils pourront en partager les aises et les honneurs ; mais Satan se servira assurément d'eux pour faire demeurer les choses tranquilles – car rien n'apporte au mal une sanction éclatante, autant que l'homme de bien qui se joint au monde et lui donne son appui. Souvenez-vous de Lot. Il siégeait à la porte de Sodome, là où s'administrait la justice. La position qu'il occupait là, était aussi déshonorante pour Dieu que misérable pour lui-même. À la fin, il fallut l'en arracher ; mais avant même qu'il fût emmené de Sodome, les plaines bien arrosées du Jourdain avaient perdu leur valeur à ses yeux. Son âme juste s'affligeait des actions iniques des habitants, et bientôt il devint l'objet de leurs railleries : « Celui-ci, disaient-ils, est venu parmi nous pour y séjourner, et il a la prétention de s'établir juge ! ». Ils voyaient l'inconséquence de sa position ; car les mondains sont prompts, en général, à discerner les manquements du croyant. Hélas ! il est facile de comprendre comment un homme peut être pieux, en somme, et se trouver désormais dans des circonstances où un Chrétien ne devrait pas être et, dans la mesure de son manquement, n'être pas un vrai témoin pour Dieu. Que je considère le Chrétien individuellement, ou bien l'Église, je vois que le but de Dieu est d'avoir, dans le monde, un témoignage à sa propre gloire ; d'avoir les siens, non pas occupés à renverser le monde, encore moins à rechercher les honneurs, et les richesses du monde, mais disposés, par amour pour Christ, à renoncer à ce qu'ils aiment le mieux, parce qu'ils ne regardent pas aux choses visibles, mais aux choses invisibles et éternelles. Voilà où Dieu met son triomphe ; et c'est selon la mesure dans laquelle nous réalisons cela, que nous sommes de vrais témoins pour Dieu. De l'autre côté, si nous cherchons à gagner ou à retenir le monde avec Christ, nous voilà engagés dans le principe de Babylone.

Sans doute, les chapitre 17 et 18 de l'Apocalypse vont beaucoup plus loin, et montrent qu'un vaste système religieux corrompu est le sujet dont ils traitent. Cela ressort clairement de la comparaison du chapitre 17:1, 2, 3, avec le chapitre 21:9, 10, 11. Au chapitre 17, il est écrit : « Et l'un des sept anges… vint, et me parla, disant : Viens ici, je te montrerai le jugement (c.à.d. La sentence) de la grande prostituée qui est assise sur plusieurs eaux ». Mais ensuite, au chapitre 21:9, nous avons une autre scène. « Et un des sept anges… vint, et me parla, disant : Viens, je te montrerai l'épouse de l'Agneau, la femme ». Or, il est évident que le Saint Esprit emploie la même forme de langage pour introduire auprès de nous ces deux femmes, dans le dessein, me semble-t-il, de nous faire saisir le rapport qui existe entre elles. Le même guide, un des sept anges qui avaient les sept coupes, vient prendre Jean, et lui montre au désert cette femme terrestre et corrompue ; plus tard, dans la scène finale, il l'enlève sur une montagne excessivement haute et lui montre une femme céleste. Comme la femme céleste est le symbole de l'Église céleste, ainsi Babylone symbolise un corps religieux corrompu. C'est elle qui prend la place de l'Église et celle de témoin pour Dieu sur la terre, en même temps qu'elle soutient toute sorte de commerce

mauvais avec ceux qui sont exaltés ici-bas. Il y a d'abord, comme d'usage, ce qui est charnel et terrestre, puis ce qui est spirituel et céleste. Après que le faux système de l'homme et de Satan a disparu, le système véritable est déployé dans la gloire de Dieu.

Or, bien que nous puissions nous attendre à un développement ultérieur de Babylone, comme opposée à Dieu dans le témoignage final du royaume, témoignage qui sera rendu devant toutes les nations avant que vienne la fin, cependant je ne pense pas qu'il y ait de difficulté à discerner dès à présent où se trouvent de la manière la plus complète les traits de Babylone. C'est un système religieux qui gouverne nombre de rois ; ce n'est pas un système qui soit à la merci des gouvernements séculiers. Cette dernière chose est bien un péché, mais ce n'est pas le mal dont il est parlé ici. Babylone est un système de corruption religieuse incomparablement plus ténébreux, plus profond, plus étendu – s'arrogeant exclusivement le nom d'Église de Dieu, s'établissant au-dessus des rois, intriguant avec eux, mais en même temps maintenant sa suprématie sur eux tous ; abrutissant les masses par le poison de ses excitantes faussetés ; se parant de toute la splendeur que lui ont acquise ses prostitutions dans le monde ; source de la pire idolâtrie qui existe sous le soleil ; et enfin manifestant un esprit sanguinaire de persécution contre les vrais saints et témoins de Jésus, sous l'effrayante prétention d'accomplir sa volonté, d'agir sous son autorité. Il est un système qui prétend à cette position, qui la prend comme donnée de Dieu, et dont le siège et le centre se trouvent au cœur même de ce qui fut jadis l'Empire Romain – un système religieux qui affecte la domination universelle, et qui, dans le but de la réaliser, ou bien cherche à captiver par l'art de la séduction, ou bien étouffe toute opposition dans le sang de ses victimes, les prétendus hérétiques. « Par tes breuvages empoisonnés toutes les nations ont été séduites. Et en elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre » (v.23, 24). Pour toute personne non prévenue, qui lit avec crainte cette description de Babylone et se demande quel est dans la Chrétienté le corps professant où les idoles abondent ainsi, où il y a tant d'autorité sur les rois de la terre, le corps professant qui est si indulgent pour les méchants, si cruel pour les justes – pour toute personne non prévenue, il est impossible de ne pas voir et de ne pas répondre[43].

Quant aux Églises Grecque et Orientale, quant aux Églises établies d'Angleterre, d'Écosse, et autres Églises nationales réformées, elles sont plus ou moins dans un état de complète subordination vis-à-vis du gouvernement qui a affaire avec chacune d'elles. Il peut y avoir, et je crois qu'il y a, du mal à cela. Mais il est deux manières par lesquelles un système religieux peut agir contrairement à Christ : ou bien par un coupable asservissement au monde, ou bien par une suprématie sur lui plus coupable encore – en un mot, en étant l'esclave du monde ou le maître du monde. Dans le temps actuel, il n'y a qu'un seul système religieux qui prétende avoir les rois à ses pieds, et ce système est l'Église de Rome, qui, par conséquent, correspond à Babylone. C'est une grande erreur que de croire que nous en avons fini avec elle, ou que son jour est passé. Rome peut encore obtenir un triomphe passager. Ses émissaires sont activement répandus sur la surface du monde, et les fondements du Protestantisme sont minés de toutes parts. Ceux qui s'attendent à voir le Christianisme, dans l'état actuel des choses, renverser ses adversaires sur la terre, sont, selon moi, en grand danger de se trouver déçus dans l'espoir antiscripturaire d'obtenir une Église aussi grande ou plus grande dans le bien, que Rome ne l'est dans le mal. Car il surviendra encore une lutte terrible, et Rome, dans ma prévision, acquerra une influence universelle et étouffera toute voix qui lui sera contraire, excepté les soupirs des quelques témoins dont il est ici parlé, témoins qui meurent par elle, ou bien qui sortent du milieu d'elle. Dieu les entendra ; mais pour ce qui est de tout témoignage ouvert ou public à Lui-même, il sera absorbé par Babylone. Et quant à la destruction de Babylone, ce n'est pas par le moyen de l'évangile ou par la force de la vérité qu'elle sera effectuée, mais par la volonté et la colère des hommes. Partout où le Romanisme emporte la victoire, l'incrédulité en est la conséquence infaillible ; aussi Babylone prépare-t-elle toujours la voie au dernier effort de la Bête contre l'Agneau. Mais avant que la fin arrive, la Bête obtient tout à fait la haute main, et Babylone devient sa pâture et celle des dix cornes.

Est-ce là ce qui nous est présenté ici ? L'homme est laissé de côté ; il n'est pas une seule fois fait allusion aux dix cornes dans le chapitre 18, bien qu'il soit fait allusion aux rois de la terre. Voici la différence : dans « les rois de la terre », sont compris, me semble-t-il, tous ces gouvernants de la Chrétienté avec lesquels Babylone avait vécu dans les termes d'une coupable intimité, ou qui avaient soutenu avec elle de mauvaises relations. Les dix cornes sont les chefs de l'empire dans son état final de division et les instruments actifs de sa dévastation, comme cela nous est déclaré au chapitre 17. Les rois de la terre sont ceux qui mènent deuil sur elle, et non ceux qui la brûlent. Ici, au chapitre 18, son heure est venue, et c'est le Seigneur Dieu qui la juge.

Remarquez bien quelle est ici la voix qui vient du Ciel : « Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés, et que vous ne receviez pas ses plaies » (v.4). Recevoir de ses plaies n'est pas le motif divin pour se séparer d'elle. Les hommes se préoccuperaient passablement de ce sujet-là ; mais la grande chose que Dieu attend de son peuple, c'est qu'il ne participe pas à ses péchés. Je désire placer cette question

[43] Les efforts faits par le célèbre et subtil Bossuet pour détourner de la Rome Christianisée ou papale l'application de Babylone telle qu'elle est décrite en Apocalyse 17 et 18, ne sont pas seulement faibles ; mais, dûment passées au crible, ils font ressortir la vérité avec plus d'évidence encore. Son argument est celui-ci : que l'Église étant mariée à Christ, l'Église coupable serait une adultère plutôt qu'une prostituée. À quoi nous répondons que le mot fornication n'est pas seulement un terme générique, ainsi que chacun peut le voir tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, mais que, si même on en fait la plus rigoureuse application, le terme « prostituée » décrit le plus exactement le péché actuel, parce que l'Église est maintenant fiancée à Christ, et non pas mariée. Selon l'Apocalypse, le mariage n'est consommé qu'après le jugement final de Babylone, au chapitre 19.

devant chaque Chrétien individuellement : Jusqu'à quel point avons-nous sympathie avec la pensée de Dieu concernant Babylone et ses péchés ? Jusqu'à quel point sentons-nous le mal qui est en elle et le jugeons-nous ?

Babylone n'a pas recherché le ciel, mais la terre ; elle n'a pas recherché les souffrances de Christ et les gloires qui doivent suivre, mais elle a aspiré à s'asseoir en reine et à ne point voir de deuil. Babylone est satisfaite d'une exaltation mondaine. Si vous marchez évitant toute chose semblable, Babylone n'a pas d'attraits pour vous. Et le danger actuel de chaque âme, par rapport à Babylone, c'est d'en venir graduellement à se soucier, comme Chrétien, de ce que l'homme apprécie sur la terre et de se l'accorder. Dans ces dernières années, il s'est opéré un grand changement dans les pensées des Chrétiens, en ce qui regarde la jouissance réelle de la prospérité et du plaisir en ce monde. Mais il y a dans tout cela un étonnant danger ; car quelle est la pensée de fond ? L'élévation, le progrès, l'exaltation de l'homme – l'homme montrant ce qu'il peut faire et améliorer. Et l'on cherche à rattacher à tout cela le nom et la sanction de Christ ! Hélas ! c'est là Babylone la grande (v.9-19). En elle nous voyons le but auquel tend le désir du cœur, qui est de jouir, tout en professant d'être à Christ, de *tout* ce qui est dans le monde : la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. Je ne m'étonne point qu'un homme inconverti cherche à rendre le monde agréable : c'est ce que Caïn a cherché ; et aujourd'hui il y a telle marche dont on peut dire que c'est marcher dans la voie de Caïn. Il y a ceux qui confectionnent toutes sortes d'instruments de musique, et ceux qui travaillent sur airain et sur fer. Il est vrai que ces choses ont pris naissance à une époque bien primitive du monde ; mais toutefois ce n'est pas pour rien que l'Esprit de Dieu nous déclare qu'elles se trouvaient dans la famille de Caïn, et non dans la famille de Seth. Tout fils d'homme est tenu responsable devant Dieu, qu'il soit ou non converti, de reconnaître sa position de rejeté à cause de sa qualité de pécheur : il n'a pas le droit d'étouffer sa conscience dans les plaisirs et la gloire du monde. Mais si mauvais que cela soit, la chose que Dieu hait le plus, et qu'il jugera publiquement de la manière la plus terrible, même dans ce monde, c'est de rattacher le nom de Christ à la satisfaction des convoitises mondaines. N'est-ce pas le désir même de beaucoup de chrétiens d'endosser la grandeur et les richesses du monde ? Je ne doute pas qu'on ne désire cordialement voir des âmes converties, mais on aimerait les voir apporter avec elles leur influence terrestre. Voilà l'esprit de Babylone. Ce que le Seigneur attend de nous, c'est que nous accomplissions la volonté de Dieu, que nous souffrions pour elle, et que nous la prenions patiemment. Tout ce que le cœur de l'homme convoite, sera trouvé enlacer la volonté de l'homme. Il n'est pas une seule place de distinction ou de gloire dans le monde, qui n'oblige celui qui l'occupe à faire l'abandon d'une bonne conscience envers Dieu. En d'autres termes, vous ne pouvez à la fois être membre du monde et agir fidèlement comme membre de Christ. Si vous estimez le monde et que vous désiriez le suivre, vous présenterez toutes sortes d'excuses et raisonnerez en faveur d'un compromis ; mais cela ne fera que montrer jusqu'à quel point le levain de Babylone a affecté votre âme.

Dieu rassemble les âmes autour de Jésus – c'est-à-dire de Jésus rejeté et monté au ciel. C'est pourquoi l'Église est établie sur ces deux vérités fondamentales. Elle a la croix, et elle est unie à Christ dans la gloire céleste, par le Saint Esprit envoyé ici-bas. Or, la croix et la gloire céleste ne peuvent se mélanger avec le monde. Voilà la chose même qui met mon cœur à l'épreuve. Si Christ est mon objet, je n'aurai pas besoin du monde ; je porterai – peut-être faiblement – mais toutefois je porterai mon regard en haut, vers le ciel ; et là je trouverai l'objet – l'unique objet – par lequel Dieu veut me fortifier, me donnant de vouloir souffrir dans la conscience que j'ai Christ dans la gloire. Là où l'Église cherche quelque chose d'autre, l'estime ou la gloire du monde, par exemple, ou même l'amélioration de la société, elle renie la gloire qui lui est propre.

Le papisme s'est mépris sur le véritable caractère de l'Église ; il a suivi le système Juif et pensé qu'on devait apporter de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des choses délicates pour honorer le Seigneur (Voyez vers. 12-14). Mais Dieu est plus sage que les hommes, et montre que toute cette prétention à l'honorer n'est qu'une fausse apparence, et que ce qu'au fond les hommes recherchent, c'est de s'honorer eux-mêmes. Ils recherchent ce qui offre de l'attrait et fait d'eux-mêmes un sujet d'attraction, en même temps qu'ils cachent leur véritable but sous le prétexte du nom de Christ. C'est là ce que Dieu jugera, et ce qui infectera la Chrétienté tout entière avant que ce jugement vienne. Vous me demanderez peut-être comment cela peut-il être possible, lorsqu'on voit se former un si grand nombre de sociétés, et une énergie si active – tant religieuse que morale – se déployer contre les diverses formes de mal public par tout le monde. Ce n'est pas ce que je vois, *moi*, que je vous déclare, mais ce que montre la parole de Dieu – la prépondérance universelle, avant qu'arrive la fin, d'un système corrompu qui a évidemment son centre à Rome, encore qu'il étende plus loin son cercle, embrassant toutes les institutions religieuses quelconques[44] qui, si opposées au papisme qu'elles paraissent aujourd'hui, ne lient pas les âmes avec le ciel. Il n'y a pas de sécurité pour aucun de ceux qui bâtissent sur la terre. Les saints célestes seront retirés avant que le jugement tombe sur Babylone. Ce n'est pas à eux qu'il est fait allusion dans cette parole : « Sortez du milieu d'elle, mon peuple ». Cela est dit du peuple terrestre de Dieu[45] pour un peu plus tard. Mais en même temps, ce principe trouve sa pleine application ; car l'essence même de Babylone est l'union du monde avec le nom de

[44] Babylone n'est pas seulement « la grande prostituée », mais « la mère des prostituées et des abominations de la terre ». Il y a en religion plusieurs sortes de corruption, parentes par nature, bien que Rome soit prééminente, « la mère et maîtresse » des autres, ainsi qu'elle le prétend.

[45] Il suit de là qu'il n'est pas besoin d'adopter l'idée bizarre de Vitringa, d'après laquelle le verset 6 serait adressé aux rois, ni de détruire la distinctive vocation pratique de l'Église en supposant qu'elle est le vengeur des fautes de Babylone. La justice rétributive de Dieu adressera d'une manière mieux appropriée Son appel à son peuple, les Juifs, qui sont destinés à être les témoins de son gouvernement en justice ici-bas.

Christ. « C'est pourquoi sortez du milieu d'eux et vous en séparez, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous recevrai ».

Le Seigneur ne tiendra point pour innocent celui qui a la conscience de ce qui est dû à Christ, et n'y marche pas. À quiconque est dans ce cas je voudrais dire : Voilà où vous en viendrez : vous cheminerez pour un temps et serez troublés par la vérité, car elle vous condamnera ; mais sous peu vous trouverez que vous en avez perdu le goût, vous vous en fatiguerez et même vous tournerez contre elle, et dès lors vous serez totalement mûr pour Babylone quand elle se présentera devant vous. En ce qui me concerne personnellement, la question pour Dieu est de savoir si je suis coupable de l'esprit de Babylone. Si quelqu'un marche dans sa voie, il participe à son péché. Et qui s'oppose à la vérité autant que ceux qui la corrompent ? Qui hait autant que ceux qui sont condamnés d'eux-mêmes.

Il y a maintenant une grande œuvre en train, non seulement pour dissoudre et détruire ce qui est ancien, mais pour unir et amalgamer en vue de diverses fins ; et ainsi que cela s'est vu dans la Babylone du commencement (Gen. 11), cette œuvre sera trouvée, dans le cours des temps, servir le dessein de cette grande cité avant que le Seigneur Dieu la juge pour toujours.

Je crois, sur le fondement de divers passages des Écritures, qu'il y aura un mélange étonnant du Christianisme avec le Judaïsme : et ce dernier, jugé par la nouvelle et pleine révélation qui est donnée de Christ dans le Nouveau Testament, ne vaut pas mieux que le paganisme (Gal. 4). Nous savons avec quelle tendresse le Saint Esprit supportait la faiblesse, les scrupules, l'attachement aux anciennes habitudes religieuses chez des Chrétiens qui avaient été Juifs auparavant (Rom. 14) ; mais il en était bien différemment quand des docteurs cherchaient à imposer des ordonnances juives aux convertis d'entre les Gentils. Le même Esprit traitait un rite emprunté par les Gentils aux Juifs, *comme étant en principe la même chose que l'ancienne idolâtrie païenne*. « Mais maintenant, ayant connu Dieu, ou plutôt ayant été connus de Dieu, comment retournez-vous de nouveau aux faibles et misérables éléments auxquels vous voulez encore derechef être asservis ? Vous observez des jours, et des mois, et des temps et des années ». Le papisme est aujourd'hui la plus saillante et la plus haïssable illustration de cet amalgame ; mais des abominations plus grandes apparaîtront encore. Le Sacramentalisme et le Rationalisme, dans ces pays protestants comme dans l'autre, se provoquent l'un l'autre à des excès sans exemple. De plus, où vit-on jamais une pareille indifférence publique, recherchant du loisir pour le commerce au-dehors et le développement social au-dedans ? On en verra le résultat dans les dernières phases de Babylone et de la Bête.

Dans le tableau qui est devant nous, nous avons les lamentations des rois, des marchands et de tous ceux qui avaient eu affaire avec le trafic impur de Babylone. Le ciel, et spécialement les saints (car c'est ainsi qu'on devrait lire), et les apôtres et les prophètes sont appelés à se réjouir du jugement de Dieu. « Dieu a vengé votre sang », ou, littéralement, jugé votre jugement, « sur elle ». Dans l'acte et la parole de l'ange puissant, qui termine le chapitre (v.21, etc.), ce n'est pas seulement la violence et la totalité de sa ruine qui sont présentées, mais la raison de cette ruine par rapport aux nations : – « car par tes breuvages empoisonnés, toutes les nations ont été séduites ». Le dernier verset ajoute une autre et terrible chose – Babylone ayant hérité du sang que la coupable Jérusalem a répandu. « Et en elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre ».

Plaise au Seigneur qu'au lieu de regarder seulement le dehors et de nous occuper à condamner les autres, nous prenions grand soin de préserver nos propres âmes des souillures de Babylone ! Puissent nos affections rester vraies envers Lui, qui seul peut réellement nous garder des séductions de l'ennemi ! Nous sommes fiancés à Christ comme une vierge chaste. « Petits enfants, gardez-vous des idoles » !

Chapitre 19

Nous touchons à une portion plus brillante et plus heureuse de ce livre. Les jugements providentiels de Dieu, soit qu'ils aient été exercés secrètement comme dans les sceaux, soit qu'ils aient servi à appeler les hommes à la repentance comme dans les trompettes, ou soit qu'ils aient exprimé ouvertement la colère de Dieu comme dans les coupes, les jugements, disons-nous, ont eu leur cours et ont été pleinement exécutés. Et maintenant que Babylone qui s'était donnée comme représentant Dieu dans sa grâce et sa vérité, s'était arrogé exclusivement le nom d'Église, d'épouse de Christ, a été mise de côté pour toujours, un terrible et pesant fardeau se trouve écarté de la joie des cieux qu'il affligeait et pour la bénédiction de la terre qu'il corrompait depuis longtemps.

Dieu était ainsi rendu libre, s'il nous est permis de tenir un tel langage, d'accomplir les choses magnifiques qu'il s'était proposées en faveur de sa créature pécheresse et perdue, et tout cela, comme ce devait être, par le moyen et à la gloire de l'Agneau. Nous trouvons donc au commencement du chapitre qui nous occupe, deux choses qui se lient. La première est une invitation à se réjouir. « La grande prostituée » avait été un obstacle insurmontable à la bénédiction, non pas simplement parce que tout en elle était mauvais, mais parce qu'elle faisait profession de tout ce qu'il y avait de saint et de vrai, tout en s'employant activement à corrompre la grâce et la vérité jusque dans leur source ; elle reniait Christ d'une manière complète et systématique, quoique étalant partout le symbole extérieur de sa croix. Pour elle, c'était en vain que le caractère de Dieu s'était manifesté en Christ d'une manière éclatante ; c'était en vain que Dieu avait prononcé contre l'homme et le monde, et introduit une nouvelle création dont le Chef occupait déjà sa place dans la gloire céleste. Elle associait Christ avec la chair et la terre, et c'est en elles qu'elle cherchait et plaçait ses trésors. Vainement Dieu avait manifesté la lumière et l'incor-

ruptibilité par l'évangile : elle plongeait les hommes dans des incertitudes et des erreurs plus profondes que jamais, leur enseignant que tous les dons de Dieu, et le salut, et lui-même, peuvent être achetés avec de l'argent, et berçant ainsi traîtreusement les âmes d'un faux espoir que tout irait bien pour elles, et que le jugement du Seigneur était encore fort éloigné. C'est ainsi qu'elle avait arrêté pour le monde, autant qu'il était en son pouvoir, le courant de la bénédiction. Mais le juste jugement de Dieu a maintenant fondu sur elle et il y a de la joie dans les cieux.

Au chapitre 18 la désolation était générale. Les rois de la terre qui avaient commis fornication avec Babylone étaient en lamentation ; les marchands qui s'étaient enrichis par elle menaient deuil. De fait, des hommes de toute condition avaient été enlacés dans ses pièges et tous étaient dans la désolation à cause de la ruine de cette cité. Mais les cieux étaient appelés à se réjouir, et nous avons dans le chapitre 19 la réponse à cette invitation : « J'entendis comme une grande voix d'une foule nombreuse dans le ciel » ; remarquez qu'il n'est pas dit précisément : J'entendis une grande voix d'une foule nombreuse, mais « *comme* une grande voix », etc. Le mot *comme* a souvent été laissé de côté, mais je crois qu'il doit figurer ici dans le texte, comme c'est le cas un peu plus loin, au sixième verset, où il est dit : Et j'entendis *comme* la voix d'une grande foule et *comme* la voix de grandes eaux, etc. « Et sa fumée monte aux siècles des siècles ». C'est là, pour ce qui concerne Babylone, son triste amen à la joie qui éclate dans les cieux.

Mais nous possédons quelque chose de plus précis qu'un son vague de louange et d'allégresse provenant des cieux : nous savons qui le fait entendre. Les vingt-quatre anciens qui sont en communion avec les pensées de Christ nous apparaissent ainsi que les quatre animaux qui, depuis le commencement, ont été associés avec les jugements providentiels de Dieu, ou, du moins, avec la plupart d'entre eux. Les anciens et les animaux « tombèrent sur leur face et rendirent hommage à Dieu qui est assis sur le trône disant : Amen ! Alléluia ! ». Ce n'est pas encore le Seigneur Jésus Christ lui-même qui a pris sa place sur son trône, mais ils adorent « *Dieu* qui est assis sur le trône, etc ». « Et une voix sortit du trône » (car dans ce moment aucune bouche ne peut demeurer fermée), disant : Louez notre Dieu *vous tous* ses esclaves, petits et grands. Et j'entendis comme la voix de grandes eaux et comme la voix de grands tonnerres, disant : Alléluia ! car le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant, est entré dans son règne. Réjouissons-nous et tressaillons de joie et donnons-lui gloire ; car les noces de l'Agneau sont venues et sa femme s'est préparée ».

C'est ici que nous trouvons la seconde partie. Non seulement le jour de la prostituée est passé, mais, de plus, le moment de la pleine bénédiction de l'Épouse est venu.

Il est important de remarquer qu'il ne s'agit pas ici du temps où le Seigneur vient pour recueillir son église ; il est question d'une scène qui se passe dans les cieux et non de la réunion du Seigneur Jésus et de ses saints en l'air. Quelques versets plus loin, nous voyons le ciel ouvert, et Christ en sort suivi de ses saints. Rien ne peut prouver d'une manière plus claire qu'ils y avaient été déjà introduits. Il faut qu'ils se soient trouvés dans le ciel avant, pour pouvoir apparaître dans le cortège de Christ lorsqu'Il en sort pour exercer le jugement. Je le demande, comment se trouvent-ils là ? Il n'est pas dit que c'est à ce moment qu'ils ont été introduits dans la maison du Père. Du reste, tous les personnages qui viennent de nous être présentés nous sont connus, mais le fait que nous devons considérer est nouveau : il s'agit des noces de l'Épouse dans les cieux – des noces de celle pour laquelle Christ réserve la gloire la plus brillante. Elle se prépare ; et c'est alors qu'est annoncé, non pas simplement le chant de triomphe à cause du jugement du mal, mais bien le mariage de l'Agneau. « Réjouissons-nous et tressaillons de joie ». Remarquez qu'il n'est pas dit : Qu'elle se réjouisse, et qu'elle tressaille de joie, mais « *Réjouissons-nous* ». C'est là une grâce qui s'étend à d'autres. « Et il lui a été donné d'être vêtue de fin lin éclatant et pur ». Quant à l'autre femme, elle avait aussi une sorte de fin lin et ses perles et ses autres atours (ch.18:12). Mais il n'est nulle part dit de Babylone *qu'il lui a été donné* : nous ignorons de quelle manière elle s'est procuré ces choses ; elle peut les avoir volées ou les avoir acquises d'une manière déshonnête ; mais de la femme de l'Agneau, il est dit qu'il lui a été donné d'être vêtue de fin lin éclatant et pur. Le fin lin est la justice des saints (v.8).

« Et il me dit : Écris : Bienheureux et saints ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau ». Il y a évidemment une solennité particulière dans la conclusion de ce récit, car, après ces paroles, nous sommes, pour ainsi dire, invités à nous arrêter, à écouter et à considérer : « Ce sont ici les véritables paroles de Dieu ». À celle qui a suivi l'Agneau dans la souffrance et le mépris ici-bas est maintenant accordée la plus grande plénitude de joie. Mais les noces de l'Agneau sont seulement annoncées ici et non pas décrites. Le livre de l'Apocalypse n'a pas pour objet de nous décrire la maison du Père ni les scènes qui s'y passent. Dieu n'est jamais appelé notre Père dans ce livre parce que ce qui nous y est révélé ce n'est pas l'intimité de l'amour de Dieu pour nous, mais plutôt la justice de ses voies – l'établissement du royaume et la fin de toutes choses alors qu'Il sera tout en tous. À la vérité, un jugement impitoyable doit fondre sur tout ce qui est mal ; mais nous avons déjà vu cela, et lorsqu'arrive la part de Dieu et qu'il est question de la pleine bénédiction de l'Église, nous devons être satisfaits d'un simple avis – l'Épouse s'est préparée. Après ces mots, les noces sont laissées là, relativement cachées ; nous avons bien le son vague et lointain de ce qui se passe, mais c'est là tout. Il nous est parlé des invitations qui sont faites pour ce banquet, comme nous voyons au verset 9. « Bienheureux sont ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau ».

Et maintenant, je voudrais, avant de poursuivre notre étude, vous prier de vous arrêter un instant pour considérer ce sujet. Dites-moi si c'est aller au-delà de la vérité que de supposer que l'Épouse, la femme de l'Agneau, est une catégorie de saints différente de celle des bienheureux qui sont conviés aux noces ? Quelles sont les per-

sonnes que le Seigneur a en vue dans ces deux symboles distincts ? Quant à l'Épouse, la femme de l'Agneau, on n'éprouve généralement aucune difficulté. Presque tous reconnaissent en elle l'Église que le Nouveau Testament présente continuellement comme l'épouse céleste du Seigneur Jésus Christ. Le chapitre 5 aux Éphésiens fait ressortir cette relation dans laquelle elle est avec le Seigneur, ainsi que le développement en sa faveur de la plénitude des affections de Christ. Il est aussi à remarquer que le Saint Esprit ne parle pas de ces relations comme devant exister plus tard, mais comme étant déjà établies maintenant. « Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle ». Cela est vrai à partir du moment où Dieu commença à former l'Église sur la terre par la présence du Saint Esprit envoyé du ciel.

L'Église est toujours considérée comme un corps réel parce que, là où est l'Esprit, là est l'Église. Le Saint Esprit a été envoyé ici-bas, et c'est sa présence personnelle qui forme l'Église. C'est là la raison pour laquelle les saints qui délogent pour être avec le Seigneur, ne sont pas précisément appelés *l'Église*. Il est bien certain qu'individuellement ils sont membres de l'Église, mais les Écritures qui parlent de l'Église, ne la voient comme corps de Christ que dans son existence ici-bas. D'ordinaire, les gens parlent d'Église visible et d'Église invisible, d'Église militante et d'Église triomphante, et ils pensent que lorsque les chrétiens quittent ce corps pour être présents avec le Seigneur, c'est là et alors qu'on a plus particulièrement l'Église, et sa plus véritable saison. Toutefois, la Parole de Dieu ne s'exprime jamais de la sorte, mais elle affirme l'Église de ceux qui sont appelés, savoir toute réunion de personnes ici-bas qui sont baptisées d'un seul Esprit pour être un seul corps. Sans doute que lorsque tous les membres sont réunis de fait dans les cieux, c'est là l'Église, et c'est ainsi qu'il en est parlé en Éph. 5:27, et peut-être dans quelques autres passages. Mais, en général, dans les portions des Écritures qui traitent de l'Église, ce terme signifie l'assemblée réelle de Dieu sur la terre à un temps donné. Le Saint Esprit y est, et partout où Il se trouve Il unit les âmes pour ne former qu'un seul corps. C'est là une vérité puissante dont les conséquences sont des plus importantes ; car nous sommes, je le répète, placés, dès maintenant, dans cette relation avec Christ. Nous ne possédons pas simplement l'espérance d'être bientôt l'Épouse de Christ, nous lui sommes fiancés déjà. Les noces auront lieu bientôt, et tout sera complet quand tous les membres seront réunis. Mais ce qui est infiniment précieux pour nous maintenant et d'une grande importance pratique, c'est que nous sommes déjà introduits dans cette position d'union avec Christ. Ce n'est pas simplement que l'affection sur laquelle le mariage repose existe dès à présent ; il y a plus que cela : le Saint Esprit se trouve sur la terre pour rassembler les saints et les unir à Christ dans le ciel, les rendant aussi réellement un avec Lui maintenant qu'ils le seront jamais. Lorsque Christ viendra, tous les obstacles disparaîtront ; tout ce que Satan emploie pour nous faire oublier notre relation avec Christ sera mis de côté, et nos corps vils seront rendus conformes au corps glorieux du Seigneur. Mais il est important de nous rappeler que notre unité avec Christ comme son corps dépend de l'action du Saint Esprit qui nous unit maintenant à Christ dans le ciel. Nous sommes actuellement *un* avec Lui. Il semble donc que le Saint Esprit nous enseigne dans notre chapitre, que l'Épouse n'assiste pas seule aux noces, et qu'il s'y trouve aussi des invités : ce sont ceux que nous voyons conviés au banquet des noces de l'Agneau. Il peut vous revenir à la mémoire que Jean Baptiste, parlant de lui-même, s'appelle l'ami de l'Époux, et je présume que ceux qui sot invités au banquet des noces de l'Agneau sont précisément ceux qui, dans d'autres passages, sont qualifiés du titre d'amis de l'Époux. Ce ne sont pas des anges, car l'expression « appelés ou conviés aux noces » ne serait pas employée à l'égard des anges. Ils ne sont effectivement jamais désignés dans l'Écriture sous le nom d'appelés, parce que les anges élus sont toujours demeurés dans leur état primitif ; et l'appel de Dieu ne s'adresse qu'à ceux qui sont dans une basse condition afin de les en retirer. Nous avons tous été habitués, je présume, à croire que si quelqu'un est maintenant un croyant ou un enfant de Dieu, il fait inévitablement partie de l'Église, et qu'il n'existe qu'une seule et même bénédiction pour tous les saints de tous les temps. Ici, nous trouvons le contraire positivement et nettement établi, et constaté par l'Écriture. Nous y voyons un banquet de noces dans lequel une place toute spéciale de joie et de bénédiction est réservée exclusivement à celle qui est appelés l'Épouse, la femme de l'Agneau : composée peut-être, il est vrai, de myriades de personnes, mais reconnues ici comme ne faisant qu'un dans la bénédiction, et désignées par un seul et même terme, celui d'*Épouse*, pour faire voir qu'elles ont toutes la même portion d'amour et de félicité. Mais cela ne peut pas se dire de tous les saints, car il y en a qui occupent une position différente : ils assistent comme convives et non comme épouse au banquet de l'Agneau.

« Et il me dit : Ce sont ici les véritables paroles de Dieu ». Cet avertissement solennel me paraît très frappant, en ce qu'il semble prévoir l'oubli dans lequel les hommes allaient le laisser tomber. Jean allait rendre hommage à l'ange ! l'autre extrême, hélas !

Au commencement du livre, nous avons vu un avertissement analogue. Voici quelles sont les paroles que le Saint Esprit y a placées : « Bienheureux est celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de la prophétie et qui gardent les choses qui y sont écrites ». Il savait que bon nombre de personnes en feraient peu de cas et que, n'étant pas compris, ce livre serait considéré comme aride et inutile. Bien malheureuses les âmes qui peuvent s'écrier : « Il n'y a rien ici pour moi ». Il n'est pas de livre dans la Bible où le Saint Esprit recommande plus à notre attention, dès ses toutes premières lignes, les enseignements que Dieu nous donne, comme celui de l'Apocalypse. Et ce qui rend la chose encore plus remarquable, c'est que le même avertissement se trouve répété à la fin, après que toutes les voies de Dieu ont été déroulées devant nous. « Et il me dit (ch.22) : Ces paroles sont certaines et véritables… Et voici je viens bientôt : bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre », non pas de quelques-unes de ses parties seulement, mais bien du livre entier. Cette déclaration a la portée la plus étendue : « Bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre ». Nous le voyons, le Saint Esprit prend une peine toute particulière pour nous mettre en garde contre l'incrédulité de nos cœurs, aussi bien que contre notre idolâtrie (v.10).

L'avertissement que nous rencontrons au verset 9 du chapitre qui nous occupe, semble destiné à nous prévenir contre les idées confuses et erronées qui, de nos jours, ont tant de crédit même parmi les chrétiens. « Écris : Bienheureux sont ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau. Et il me dit : Ce sont ici les véritables paroles de Dieu ». Outre l'épouse, il y a d'autres personnes bienheureuses qui se trouvent là. Maintenant, si je jette un regard sur le douzième chapitre Aux Hébreux : je découvre parmi les bénis, d'autres classes que celle qui compose l'église des premiers-nés. « Mais vous êtes venus à la montagne de Sion et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste ; et à des myriades d'anges, l'assemblée universelle ». Je ferai remarquer, en passant, que telle doit être la division de ces différentes catégories. Les mots « assemblée universelle » doivent se rattacher aux « myriades d'anges » (v.22) et non « à l'église des premiers-nés ». La chose est rendue claire pour tout lecteur qui a pris soin de ne pas perdre de vue que la conjonction « *et* » se rencontre avant chaque nouvelle division. C'est là un fait admis par les personnes qui n'ont aucune prétention à ce qu'on appelle la lumière dispensationnelle, c'est-à-dire par des hommes qui donnent simplement leur opinion quant à la vraie construction de la phrase. Cela admis, remarquez ce qui se présente ensuite : « Vous êtes venus… à l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux ; et à Dieu, juge de tous ; et aux esprits des justes consommés ». Je n'ignore pas que certaines personnes ne voient dans tout cela qu'une seule et même chose ; elles disent que la Jérusalem céleste, la montagne de Sion, etc, et les esprits des justes consommés ne sont rien autre que l'Église des premiers-nés. Mais examinez de nouveau attentivement le passage et dites-moi s'il est possible d'admettre, pour un seul instant, une telle pensée. Il est question de Dieu Lui-même, et de Jésus le Médiateur, et de myriades d'anges. Quelqu'un oserait-il affirmer que tout cela ne constitue qu'un seul et même sujet ? Et cependant on pourrait tout aussi bien le dire, si les autres sujets qui figurent dans cette scène ne sont pas positivement distincts.

Mais examinons quel peut être le véritable sens de ces versets : « Vous êtes venus à la montagne de Sion ; et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste ». Lorsqu'il était fait allusion à la montagne de Sion, il était naturel qu'un Juif reportât ses pensées sur la cité terrestre qui s'élevait sur les pentes de cette montagne célèbre : mais, dit le Saint Esprit, ce n'est point là votre portion. Vous êtes venus à la Jérusalem céleste[46] ; non pas à la cité de David, mais à la cité du Dieu vivant. Ensuite sont mentionnées les « myriades d'anges », et c'est ce qui est appelé « l'assemblée universelle ».

Nous avons donc, dans ce passage, plusieurs objets faisant partie de la gloire milléniale et auxquels il est dit que les saints sont déjà parvenus, du moins en esprit. Il y a la montagne de Sion ; il y a la cité céleste, image de la gloire qui sera prochainement manifestée, la cité qu'attendaient Abraham et les autres patriarches. Viennent ensuite les légions d'anges ; et enfin l'église des premiers-nés, non pas simplement la scène locale de la gloire céleste, mais bien l'assemblée entière des héritiers qui sont écrits dans les cieux en contraste avec le premier-né terrestre, Israël. Après cela, nous sommes élevés jusqu'à Dieu, Juge de tous. Le Saint Esprit nous a fait monter graduellement depuis la montagne de Sion, et maintenant il nous fait redescendre, ayant vu Dieu dans son caractère de juge, jusqu'aux esprits des *justes* consommés. La place que ces justes occupent est vraiment remarquable. Si nous avions eu à faire un tel classement, il est probable que nous aurions parlé d'eux plus tôt ; mais la raison pour laquelle le Saint Esprit les place à la fin est, sans doute, qu'il avait en vue de corriger les tendances judaïques de ceux auxquels Il s'adressait, et de donner la prééminence à ce qui est céleste. En conséquence, ayant vu à leur place le siège céleste de la gloire et l'Église, nous trouvons Dieu lui-même comme *Juge* de tous, et en dernier lieu ces saints qui avaient connu Dieu comme agissant dans ce caractère ici-bas. Ils sont, à cause de cela, appelés les esprits des *justes* consommés. Ce sont, je n'en doute pas, les saints de l'Ancien Testament (Comp. avec 11:39, 40) car ce sont eux, et non pas l'Église, qui peuvent, avec le plus de justesse, être désignés sous le nom *d'esprits des justes consommés*. Ils étaient alors dans l'état de séparation (l'âme se trouvant séparée du corps) et y sont encore maintenant. Cela ne sera jamais vrai de l'Église considérée comme un tout. Lorsque viendra le moment où l'Église devra quitter ce monde pour aller à la rencontre du Seigneur, une partie sera trouvée sur la terre, mais non pas du tout dans la condition *d'esprits* ; il y aura ceux qui seront vivants et qui demeureront jusqu'à la venue du Seigneur. De l'Église, il est dit : « Nous ne dormirons pas *tous* ». Il n'est donc pas possible que cette description puisse jamais s'appliquer à l'Église comme telle.

Nous avons eu déjà l'Église séparée et distincte des esprits des justes consommés. Il n'est pas plus positif que ce sont des saints, qu'il ne l'est qu'ils ne sont pas l'Église. Apportons la lumière que nous recueillons de ce passage à notre étude du dix-neuvième de l'Apocalypse. Nous y lisons que l'Épouse s'est préparée, et nous ne sommes pas surpris d'y lire *aussi*, comme un symbole distinct dans le même cercle : « Bienheureux sont ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau ». Mais qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Je n'affirme pas, remarquez-le, que ces invités dont parle notre chapitre *soient* les saints de l'Ancien Testament. Il se peut qu'il en soit ainsi ; mais je ne désire pas aller au-delà de la lumière que j'ai reçue de Dieu. Car il est possible que le banquet des noces s'étende à travers le millénium, et cela affecterait extrêmement le caractère des invités. Quoi qu'il en soit, le douzième aux Hébreux nous présente une classe de personnes qui occupera une position bénie dans la résurrection, mais tout à fait distincte de l'Église. Et ici, en Apocalyse 19, la scène qui nous apparaît se passe dans le ciel, et l'épouse, la femme de l'Agneau, s'y trouve : et, en outre, j'entends une voix qui dit : « Bienheureux sont ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau ». Ils sont bienheureux, ils sont ap-

[46] Elle n'est pas envisagée ici au même point de vue que dans l'Apocalypse, où elle symbolise l'Église même dans la gloire ; elle représente plutôt la demeure bienheureuse des saints célestes comme c'est aussi le cas, je pense, en Hébreux 11:10, 16. Dans la dernière, la gloire est objective, et subjective dans la première.

pelés. Ils étaient autrefois pécheurs, mais ils ont été retirés de cette situation par la grâce de Dieu. Et maintenant ils assistent comme invités[47] aux noces de l'Agneau.

Mais une autre scène vient se présenter à nos regards. Il ne s'agit plus de ce qui se passe en haut : le ciel s'ouvre : « Et voici un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus appelé fidèle et véritable ; il juge, et combat en justice ». Ce n'est point une porte ouverte dans le ciel, ni le prophète enlevé là-haut comme au chapitre 4 ; il ne s'agit pas non plus de quelque chose qui s'y soit passé alors. Mais maintenant le ciel s'ouvre et nous voyons paraître le symbole de la puissance venant pour soumettre la terre et portant déjà les insignes de la victoire. Le cheval figure toujours la puissance en rapport avec la terre ; la couleur de celui qui nous apparaît est celle de la prospérité : c'est un cheval blanc. Personne, je présume, n'a l'esprit assez égaré pour supposer que lorsque cette vision recevra son accomplissement il s'agira réellement de chevaux. C'est simplement un symbole qui passa devant les yeux du prophète pour figurer certains faits qui recevront bientôt leur accomplissement. Ce qui devait être démontré, c'est que les cieux allaient s'ouvrir en victoire sur la terre. Le Seigneur Jésus lui-même, est présenté comme le cavalier. Il est celui qui dirige la puissance victorieuse. « Et celui qui était monté dessus appelé fidèle et véritable ; il juge et combat en justice » (v.11). C'est là le sujet de ce chapitre. Dans le chapitre suivant, ce n'est pas un cheval qui nous apparaît, mais bien un trône, symbole d'un tout autre caractère. Le trône implique l'idée de gouvernement et non celle de conquête : le cheval signifie conquête et non pas règne. Ici le Seigneur Jésus se montre comme faisant éclater sa puissance pour détruire ses ennemis ; de même qu'au chapitre 20 nous avons le tableau de son règne. « Ses yeux étaient comme une flamme de feu » ; c'est-à-dire que son jugement est exercé avec une intelligence divine. « Et sur sa tête il y avait plusieurs diadèmes – ou couronnes royales. Et il portait un nom écrit que nul n'a connu que lui seul » (v.12). Il ne sort pas uniquement revêtu d'une certaine gloire qui lui a été conférée, il vient exerçant sa propre puissance divine. Il est parfaitement vrai qu'il a un nom qui lui a été donné, comme nous le voyons en Phil. 2 : « C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom ». Mais ici, ce n'est pas, je crois, le nom de Seigneur, lequel nous confessons tous, mais plutôt « un nom que nul ne connaît que lui seul ». Il possède une gloire qui lui est essentiellement propre et distincte de celle qu'il reçut comme récompense, et qu'il ne lui est pas possible de partager avec qui que ce soit, une gloire qui est à lui en vertu de son propre droit, comme personnellement Dieu. Le nom du Seigneur est mentionné ici pour faire connaître ce qu'il est réellement dans sa propre nature. Et c'est sous ce rapport qu'il est dit de sa personne en Matt. 11 : « Personne ne connaît le Fils sinon le Père ». Cette déclaration est remarquable ; son but est de nous mettre en garde contre le travail de notre imagination. Partout où il est question de son Fils, Dieu se montre toujours jaloux à cet égard. Lorsqu'il est parlé du Père voici ce qui est ajouté : « et celui à qui le Fils voudra le révéler » ; mais il n'est jamais dit que le Père révèle le Fils à qui que ce soit. « Personne ne connaît le Fils sinon le Père » – et nous nous arrêtons là. Ne pouvons-nous pas dire que Dieu veut ainsi nous prévenir contre la familiarité avec laquelle l'homme cherche à analyser la personne du Seigneur Jésus Christ ? Il n'est rien d'aussi offensant pour Dieu qu'une irrévérence pareille. L'humanité et l'humiliation du Seigneur Jésus sont clairement démontrées dans les Écritures, mais il n'est pas une des personnes de la sainte Trinité dont la gloire divine soit plus puissamment maintenue que celle du Fils – peut-être aucune qui le soit autant. C'est une chose remarquable que, tandis que des expressions à peu près analogues sont employées, d'abord à l'égard de Dieu comme tel, Rom. 1:25, puis à l'égard de Dieu comme le Père de notre Seigneur Jésus Christ, 2 Cor. 11:31, et ensuite de Jésus Christ Lui-même, Rom. 9:5, il est remarquable, dis-je, que dans ce dernier cas il soit ajouté quelque chose de plus touchant le Seigneur Jésus. Il est dit du Père, qu'il est béni éternellement ; et de Christ, qu'il est « *Dieu sur toutes choses* béni éternellement ». Le Saint Esprit savait que les hommes étaient prêts à outrager la personne du Fils et à porter envie à sa gloire ; Il prévoyait que là même où ils feraient profession de le connaître, ils seraient disposés à le crucifier de nouveau ; et c'est pour cela qu'il n'est rien que le Saint Esprit maintienne avec plus de force que la gloire du Seigneur Jésus, comme de son côté aussi, l'adversaire fait de Christ l'objet de ses constantes attaques. Voilà quelle est la clef de la plupart des questions de doctrine qui s'élèvent comme des difficultés parmi les enfants de Dieu. Lorsque nous âmes sont profondément pénétrées de la pensée de Dieu de glorifier Christ et s'y tiennent fermement, Satan déploiera en vain toute sa puissance. Si la personne et la volonté de Christ sont pleinement discernées, toutes les difficultés disparaissent, qu'il s'agisse de doctrine ou de pratique. Aussi Satan voudrait-il nous empêcher d'en juger d'après leur rapport avec Christ ; il s'efforce de fermer nos yeux sur la gloire et la parole de Christ ; et lorsqu'il y parvient, nous sommes capables de tomber dans tous les pièges :

[47] La note suivante, que je transcris de Daubuz, intéressera certainement beaucoup de lecteurs : « Autre chose est d'être les époux et autre chose d'être invité à un festin de noces. Cela est évident ; et le Saint Esprit distingue fort bien entre ces deux sortes de personnes. L'Épouse, à qui le fin lin est donné, se composant des personnes auxquelles une justification parfaite et les effets qui en découlent sont attribués, implique des personnes ressuscitées auxquelles Christ a ratifié son contrat antérieur. Mais ceux qui ne sont qu'invités au festin ne sauraient être les mêmes personnes que les époux. Ceux qui sont honorés du fin lin, et déclarés par là pleinement justifiés et saints, doivent naturellement être heureux, mais cette déclaration de bonheur est faite aussi à l'égard d'une autre classe de personnes. Qui sont-elles donc ? Les nations converties, tous les hommes convertis qui, n'ayant pas goûté la mort, ni paru devant le tribunal de Dieu, jusqu'à ce que la Mort et le Hadès soient détruits, sont encore dans cette vie-ci et dans un état d'infirmité quant à leur chair ; n'étant pas impeccables sans doute, mais richement assistés par de très grandes et extraordinaires effusions de la grâce. Cependant, le Saint Esprit ne les déclare pas saints, expression qui à cette place aurait eu le sens de sainteté parfaite ; il les dit simplement bienheureux : tandis que ceux qui ont part à la première résurrection sont à la fois bienheureux et saints. Cette bénédiction et ce bonheur consistent comme on le voit au chapitre 21:24, en ce qu'ils marchent à la lumière de la Nouvelle Jérusalem », etc. (Comm. Perp., p.869). On peut différer quant à la mesure d'adhésion à donner à ces pensées, mais qui n'en reconnaîtra l'intérêt et la finesse ?

car la même puissance d'aveuglement qui détruit l'homme du monde, agit aussi à l'égard du chrétien pour rendre ténébreuse sa marche et l'arrêter.

Mais revenons à notre sujet. Le verset 13 nous apprend que le Seigneur « était vêtu d'une robe teinte dans le sang ». Il ne s'agit pas maintenant pour lui de souffrir, mais d'exercer la vengeance. Il vient pour exécuter le jugement de la justice et se revêt alors d'un titre bien connu. « La Parole de Dieu », tel a été le nom particulier qu'il a pris lorsqu'il était question de manifester la grâce et la vérité, et dont il s'est servi pour nous rassembler autour de lui et nous placer dans une même position avec lui. Ici encore, Il est la Parole de Dieu comme manifestant le jugement divin. Je ne pense pas que ce soit à ce nom que le Saint Esprit fait allusion dans le verset précédent. Il me semble que le nom écrit qu'aucun homme ne connaît que lui-même est, avec intention, laissé dans l'obscurité, et cela pour que nous ne perdions pas de vue la gloire divine et parfaite qui est essentielle au Fils de Dieu.

Nous apprenons maintenant que ce n'est pas seul que le Seigneur Jésus vient. Lorsque le ciel s'ouvre et que Christ paraît, il est suivi de nombreuses armées. « Et les armées qui sont au ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin blanc et pur » (v.14). Remarquez les mots « *qui sont* » ; parfois les traducteurs ne les ont pas insérés dans le texte, mais ils doivent néanmoins s'y trouver. « Et les armées qui sont au ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin blanc et pur ». Je ne doute nullement que les anges se trouveront dans le cortège de Christ ; il est même des portions des Écritures où il n'est question que des anges comme accompagnant Christ ; voyez par exemple 2 Thess. 1:7. Dans notre chapitre, au contraire, il est parlé des saints et non des anges. C'est ainsi que fait le Seigneur : il ne raconte pas les choses comme pourraient le faire les hommes. Il a toujours un objet moral en vue, et c'est pour cette raison qu'il rappelle telle ou telle portion de la vérité qui se rapporte d'une manière spéciale au sujet qu'il traite. Ainsi, en Matt. 25, où le Fils de l'homme est vu assis sur le trône de sa gloire, les saints anges sont mentionnés comme étant avec lui. Et pourquoi cela ? Parce que les anges ont une relation toute spéciale, toute particulière avec le Seigneur Jésus, envisagé comme le chef de la gloire humaine (Voyez Matt. 13:41 ; 16:27 ; Luc 9:26). Supposons, un instant, que la reine d'Angleterre entreprenne un voyage pour des affaires politiques, elle serait, nous le savons, accompagnée de ses ministres d'État. Si, au contraire, elle se proposait de faire la revue de ses troupes, la présence de ces fonctionnaires ne serait plus requise, mais il faudrait alors qu'elle fût accompagnée des grandes autorités militaires. Si les affaires des hommes marchent ainsi avec ordre, à combien plus forte raison y a-t-il un ordre convenable dans les choses de Dieu. Le Seigneur est appelé Fils de l'homme en rapport avec sa gloire terrestre : et lorsqu'il prend en main le gouvernement du monde, il a avec lui ses anges, qu'il emploie comme les ministres de sa puissance. Mais ici son nom n'est pas celui de « Fils de l'homme », Il est appelé « la Parole de Dieu » et il n'est point fait mention des anges en rapport avec ce nom. En tant que la Parole de Dieu, Christ fait connaître Dieu. Ici Il est l'expression de Dieu dans l'exercice du jugement. Précédemment il l'avait montré en grâce, et c'est ce que nous avons dans l'Évangile de Jean. Le Seigneur Jésus est donc toujours l'expression des pensées et des voies de Dieu, soit qu'il s'agisse de la grâce parfaite ou du jugement parfait.

Les armées qui sortent avec lui du ciel sont donc les saints. Le chapitre même décide la question, à ce qu'il me semble, car nous apprenons par le verset huitième que le fin lin dont ils sont revêtus (et c'est le même mot qui est employé), c'est la justice des saints. Il se peut que d'autres s'y trouvent, mais il n'en pourrait pas être fait mention convenablement, je pense, là où le Seigneur porte le nom de *Parole de Dieu*. Tandis que la mention des saints célestes est de la plus haute importance, précisément pour cette raison, que ce chapitre nous présente la relation la plus intime des saints avec Christ. Vous y trouvez l'Épouse de Christ, les noces de l'Agneau et la consommation de la voie de l'Église dans les cieux, joie à laquelle aucun étranger ne participe pour ce qui concerne le monde.

Mais maintenant, Dieu va abattre toute l'iniquité de l'homme et de Satan sur la terre ; en conséquence, la Parole de Dieu descend du ciel, et ceux qui *L'ont suivi* pendant son rejet doivent aussi l'accompagner dans ses jugements. Il est dit au chapitre 17, v. 14 : « L'agneau les vaincra… *ceux qui sont avec lui* sont appelés et élus et fidèles ». Ces paroles annonçaient que lorsque viendrait le moment du combat, le Seigneur ne paraîtrait pas seul, mais que les saints seraient avec lui – les appelés et élus et fidèles ; et conformément à cette déclaration, ils sont ici. « Les armées qui sont au ciel le suivaient vêtues de fin lin blanc et pur ». Sûrement ils ne seront pas seuls à former le cortège, mais il est important de voir que ce sont là les saints.

Mais poursuivant la description qui nous est donnée, voici ce que nous lisons : « Une épée tranchante sortait de sa bouche afin qu'il en frappe les nations ; et c'est lui qui les gouvernera avec une verge de fer, et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur du Dieu Tout-Puissant », vers. 15. C'est là un récit bien simple des divers jugements que le Seigneur exécutera lors de sa venue. Il y a d'abord la puissance de sa parole symbolisée par l'épée tranchante sortant de sa bouche. Si quelqu'un doit être détruit, la parole seule du Seigneur Jésus suffit pour cela. « Il a dit, et la chose a eu son être ». Le jugement a été exécuté. Mais, en outre, « Il gouverne (les nations) avec une verge de fer ». C'est là le jugement auquel il est fait allusion en Apocalyse 2, lorsqu'il est promis à ceux de Thyatire qui vaincraient qu'ils partageraient avec Christ le jugement sur les nations. « Et il foulait la cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu Tout-Puissant ». C'est là le jugement impitoyable que nous avons vu au chapitre 14. Il s'agit de la vengeance exercée contre tout mal d'un caractère religieux, iniquité à laquelle est toujours réservé le coup le plus sévère de Dieu. « Et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs » (v.16), le même titre que nous avons vu au chapitre 17, vers. 14.

Mais, tandis que les invitations se faisaient pour le banquet des noces de l'Agneau, il se préparait un autre banquet bien différent : le grand souper de Dieu. Ce ne sont plus des bienheureux qui sont conviés par la grâce de Dieu. Un ange, obéissant à la parole qui lui a été adressée, et servant d'instrument à la puissance de Dieu, se tient debout dans le soleil – symbole de la puissance suprême – car il ne s'agit pas ici de quelque chose qui doive se passer secrètement. Il n'y a plus lieu à avoir patience : désormais tout est parfaitement connu. Il ne s'agit pas non plus d'un jugement partiel, mais bien d'un jugement complet et final. « Et il cria à haute voix, disant à tous les oiseaux qui volent par le milieu du ciel : Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu, afin que vous mangiez la chair des rois et la chair des chiliarques et la chair des puissants et la chair des chevaux et de ceux qui sont montés dessus, et la chair de tous, libres et esclaves, petits et grands » (v.17, 18). C'est, je crois, le même genre de contraste que nous avons signalé au chapitre 14, où nous avons remarqué les prémices au commencement du chapitre, et ensuite la moisson avant que le chapitre finît. Dans tout le chapitre qui nous occupe maintenant, nous avons le banquet de l'Agneau dans le ciel, et le grand souper de Dieu qu'Il fera pour ceux qui font leur proie de corps morts.

« Et je vis la bête et les rois de la terre et leurs armées assemblées pour livrer combat à celui qui était monté sur le cheval et à son armée. Et la bête fut prise et le faux prophète qui était avec elle et qui avait fait devant eux les miracles par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu la marque de la bête et ceux qui avaient rendu hommage à son image » (v.19, 20). Vous remarquerez qu'un des deux personnages dont il est question ici est appelé le faux prophète. Il a apparemment perdu sa puissance terrestre, et, en conséquence, il n'est pas présenté maintenant comme la seconde bête sortant de la terre avec des cornes semblables à celles d'un agneau, c'est-à-dire comme l'imitateur de la puissance de Christ. Quelle qu'ait été sa puissance, elle se trouve maintenant abolie, et il apparaît dans son caractère ecclésiastique comme docteur de mensonges, c'est-à-dire en opposition énergique à la volonté de Dieu. Babylone avait disparu, mais il existait encore cette inique puissance ecclésiastique qui avait opéré avec la bête ; toutes deux sont ensemble les objets du même effroyable jugement de la part de Dieu. « Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre ».

Deux hommes ont été choisis entre tous les autres pour jouir d'une grâce et d'une gloire toutes spéciales. L'un d'eux faisait partie du monde antédiluvien au moment où il se hâtait vers sa fin. « Il marcha avec Dieu ; mais il ne parut plus parce que Dieu le prit ». Lorsque le monde eut vieilli dans le péché et que le peuple de Dieu se fut éloigné de lui, Dieu intervint encore pour montrer que, quels que soient les temps et le développement du mal, il est toujours possible à ses serviteurs de marcher avec Lui. Ainsi, lorsque Israël se fut avili dans le péché, Dieu plaça son serviteur au milieu de ce peuple méchant et corrompu, et c'est dans un tel entourage qu'Élie rendit un témoignage que Dieu couronna par un enlèvement glorieux : car lui aussi fut retiré du ciel sans passer par la mort.

Notre chapitre nous présente un terrible contraste avec les exemples que nous venons de citer ; il nous fait voir deux individus mis à part de tous les autres, tous deux aussi bien remarquables pour Satan que Hénoc et Élie l'avaient été pour Dieu. Et ces hommes qui, l'un et l'autre, ont été à la tête d'une puissance corruptrice (l'un de la puissance ouvertement blasphématoire de la bête, l'autre d'une énergie plus subtile et plus corrompue, celle du faux prophète qui, d'une manière toute spéciale, s'était opposée à la personne du Seigneur Jésus Christ) se trouvent à la fin réunis pour une même condamnation. Si Dieu était intervenu pour enlever au ciel, par une faveur signalée, deux hommes vivants, il intervient aussi maintenant pour précipiter en enfer deux individus qui ne sont point passés par la mort. Ils avaient été à la tête du mal ; ils avaient persécuté les saints et les avaient vaincus aux yeux des hommes ! mais à présent leur jour est venu. « Et la bête fut prise et le faux prophète qui était avec elle et qui avait fait devant elle les miracles ». « Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre ».

Le Seigneur juge aussi leurs adhérents, mais non pas d'un châtiment aussi terrible. Ils sont réservés pour le jugement d'un autre jour, il faut qu'ils apparaissent et qu'ils se tiennent devant Dieu. En attendant, ils sont frappés « par l'épée de celui qui était monté sur le cheval, et tous les oiseaux sont rassasiés de leur chair ». Mais pour ce qui est des deux personnages dont nous venons de voir la condamnation, Dieu ne voulait, pour ainsi dire, avoir plus rien avoir affaire avec eux : ils avaient été les chefs les plus méchants de l'iniquité du monde, et, en conséquence, le jugement s'exerce sur eux sommairement et pour toujours. Je ne connais pas dans les Écritures de jugement aussi effroyable. Penser que ces deux hommes doivent être précipités en enfer avant Satan lui-même ! Et, pensée solennelle ! le temps de cette crise approche rapidement. Il est difficile de se persuader pourtant que tel sera bientôt le sort des chefs de ces pays de l'Occident. Ils se trouveront réunis pour un combat près de Jérusalem ; car de même que la Chrétienté prit naissance à Jérusalem, de même elle y trouvera sa fin terrible. Et comme l'Empire Romain apparaîtra de nouveau, de même le chef de la puissance politique sera trouvé soutenant le chef religieux de l'Orient, et en même temps soutenu par lui. Telle est la crise qui attend le monde comme Dieu nous le montre clairement dans sa parole. Et j'ai la ferme conviction, sans prétendre fixer l'époque, que déjà même la chose est en train. Il est facile de voir comment l'Orient tend de jour en jour à prendre la première place dans les préoccupations des puissances occidentales, et quelle extension rapide prennent ses rapports avec l'Occident. Ce sont là des faits qui se passent sous nos yeux, mais beaucoup de personnes savent que ces mêmes choses ont été affirmées longtemps avant que ces faits se fussent accomplis[48]. Il en a autrefois été question, et cela avec la même assurance, devant plusieurs de ceux qui lisent ces pages. C'est ainsi que ce qui se passe dans le monde vint d'une manière remarquable à l'appui de la prophétie. Ce ne sont pas les circonstances

[48] Ces lignes furent écrites en 1858. J'ai à peine besoin de faire ressortir quelle nouvelle force ces considérations reçoivent de la dernière guerre d'Italie et de la paix qui a suivi.

qui nous permettent de juger saintement, la Parole de Dieu suffira seule pour pénétrer nos âmes d'une conviction inébranlable : car, soit que les événements doivent se passer sous nos yeux ou non, il est une chose certaine, c'est que nul homme n'a cru Dieu et a été confus. « Les jours et la parole de toute vision sont proches ».

Que le Seigneur nous accorde de nous rappeler qu'il y aura dans le monde une puissance trompeuse par laquelle les hommes seront séduits. Les hommes peuvent se figurer, et se figurent avoir assez d'intelligence pour discerner et repousser la bête et le faux prophète. Mais cela prouve seulement combien ils connaissent peu l'influence et l'action de Satan. Aujourd'hui sa puissance la plus dangereuse ne gît pas dans ce qui paraît ouvertement mauvais, mais dans ce qui revêt des apparences tranquilles et bonnes. C'est le cas encore, et ce l'était lorsque Christ se trouvait ici-bas. L'homme possédé d'une légion de démons reçut la délivrance et la bénédiction. Mais quant aux Gadaréniens, que firent-ils ? Ils supplièrent le Seigneur de se retirer de leurs quartiers.

Permettez-moi de vous demander s'il est quelque chose que vous préférez à Christ ? Il se peut que vous ne manifestiez pas une inimitié ouverte contre Lui. Peut-être aussi, écoutez-vous l'évangile, mais l'avez-vous reçu ? Si non, où en êtes-vous ? Si quelqu'un écoute l'évangile sans le recevoir, il le rejette. Dieu ne nous permet pas de penser que nous avons quoi que ce soit à faire avant de le recevoir. Dieu, lui, a tout fait. De sorte qu'il est positif que si je ne l'accepte pas, je le rejette, et Christ est prié de se retirer. Veuille le Seigneur vous accorder de ne pas vous trouver dans un état semblable de culpabilité présente et de misère.

Chapitre 20

Les trois premiers versets de ce chapitre sont étroitement liés avec le chapitre précédent. Nous avons vu là, en effet, le jugement de la Bête et du faux prophète, ainsi que de leurs adhérents ; et nous trouvons ici ce que Dieu trouve convenable d'infliger, pour le moment, à celui qui est réellement l'âme, le chef invisible de tout ce mal – le diable. Il y a cependant cette différence que ce n'est pas Christ qui agit dans le cas de Satan. C'est l'éclat de sa venue qui a détruit la Bête et le faux prophète : ils furent pris et furent tous deux jetés vifs dans le lac de feu. C'est ce que nous apprenons encore par le chapitre 20, v. 10, quand est venu le tour de Satan d'y être jeté aussi : il est précipité dans ce même lac où se trouvaient déjà la Bête et le faux prophète, et où ils seront tourmentés aux siècles des siècles. Mais pour le moment, l'heure de ce dernier et terrible jugement de Satan n'avait pas encore sonné ; l'épreuve que Dieu fait du monde n'était pas terminée, et c'est là, peut-être, la raison pour laquelle Dieu n'intervenait pas par Christ personnellement, mais par le moyen d'un ange. Avant que Christ inflige à Satan le dernier coup, le coup qui l'écrase, un ange est employé pour restreindre son pouvoir et sa liberté durant une certaine période : et c'est ce que nous trouvons ici : Satan est lié pour mille ans. Plusieurs se sont prévalus du langage figuré de ce chapitre pour soulever des difficultés à son égard, comme aussi relativement à tout le reste du livre. Mais il ne saurait y avoir d'objection moins raisonnable qu'un pareil motif, car le langage figuré ou symbolique est employé dans l'Écriture depuis le premier livre jusqu'au dernier ; de sorte que, si vous négligez une portion de la parole de Dieu pour cette raison, vous êtes en danger de la négliger tout entière. L'usage du symbole y est le cas le plus ordinaire. Prenez le langage dont Dieu se servit lui-même en Éden, les paroles que le Saint Esprit employa pour la consolation et le salut des âmes dès le jour où l'homme fut constitué en état de chute par le péché. Même en ce moment-là, nous voyons le langage de Dieu revêtir à un haut degré la forme métaphorique. Mais si une âme éprouvait des besoins, et avait le désir, par grâce, de comprendre Dieu, il y avait toujours une voie sûre. Dieu attendait patiemment et il enseignait et conduisait ses enfants. Sans doute il y avait place pour leur accroissement, mais il y avait aussi place pour l'incrédulité, et le méchant cœur de l'homme pouvait découvrir aisément des difficultés auxquelles il se heurterait. Mais la foi trouve toujours le moyen de comprendre Dieu. Non qu'il n'y ait des choses dures pour des êtres tels que nous sommes ; mais la foi poursuit son sentier étroit à travers les obstacles et les dangers, parce que Dieu a dit, « ils seront tous enseignés de Dieu ». Toutefois, le langage, dans lequel il plut à Dieu de donner le jugement de l'ennemi et de faire pressentir un Rédempteur, est d'une nature si figurée qu'un Juif incrédule tel que Joseph a pu en dénaturer le sens, et l'appliquer simplement à l'horreur naturelle que les hommes éprouvent pour les serpents, et à leur penchant à s'en débarrasser partout où ils en trouvent. Une pareille idée ne provenait que de l'inintelligence de la pensée de Dieu et du fait que l'historien Juif ignorait l'Écriture et la puissance de Dieu. Et souvenez-vous que je n'emploie pas ici le mot « ignorant », eu égard à quelque manque de savoir humain, pas plus que ne le fait l'Écriture lorsqu'elle dit de certaines gens qu'ils sont « ignorants et mal affermis ». Ils pouvaient être aussi sages que Platon et aussi savants qu'Aristote, mais ils n'étaient pas instruits dans la volonté de Dieu et la connaissance de sa pensée. Or, voilà la science que nous devrions apprécier et cultiver – une science qui ne peut jamais s'apprendre dans les écoles de ce monde. Bien au contraire : si quelqu'un cherche le savoir humain comme moyen de comprendre les choses de Dieu, il s'égare certainement, parce que cette science en elle-même ne procède jamais du Saint Esprit. Sans doute, celui qui l'a acquise peut en faire usage pour Dieu. Mais la grande différence, c'est que l'homme de Dieu doit se servir de la science et de tout ce qui est de l'homme comme de choses à son service, tandis que l'esprit de l'homme, comme tel, fait de la science son maître et en devient l'esclave. De là le danger que toutes ces choses ne deviennent que des obstacles réels, même pour le chrétien, sauf pour autant qu'il est conduit par l'Esprit de Dieu. La seule voie possible pour arriver à l'intelligence de la parole de Dieu, c'est la soumission au Saint Esprit ; et la pierre de touche, c'est Christ, parce que le but de l'Esprit est de le glorifier. C'est pour cela que la croissance dans les choses de Dieu ne peut jamais être séparée de l'état moral de l'âme. Il est vrai qu'un homme qui a beaucoup avancé dans la connaissance, peut tomber dans un mauvais état d'âme : mais, en général, une saine connais-

sance des choses de Dieu et une sage application de la vérité, une application selon la grâce, découlent de la communion avec Dieu.

J'ai fait ces quelques remarques ne doutant pas que beaucoup de mes lecteurs n'en reconnaissent la justesse par leur propre expérience ; mais elles apprendront peut-être à quelques-uns pourquoi leurs progrès dans les choses de Dieu sont si petits et si lents. Le véritable moyen d'en accomplir de plus grands, c'est de chercher la gloire de Christ. Là où un homme a son cœur appliqué à cela, il faut qu'il apprenne, sans doute ; mais tout est ouvert et plein de clarté devant lui, parce qu'il se trouve dans le courant du Saint Esprit, dont l'office est de prendre les choses de Jésus, et de nous les montrer. « Quand il sera venu… Il *me* glorifiera : car il prendra du mien et vous le montrera ». En effet, c'est Christ, et non pas l'homme, qui est le but et la fin de l'Esprit.

Prenez le tout premier livre de la Bible, la Genèse, dans lequel tous s'accorderont à reconnaître un parfait modèle de simplicité – car c'est en effet le livre le plus simple, trésor de vérité profonde, qui ait jamais été écrit. Eh bien ! que trouvons-nous dans ce livre où Dieu nous plaçait comme à son école enfantine ? N'est-ce pas le langage figuré qu'il nous présente presque dans toutes ses pages ? De sorte que, si je dois mettre de côté les écritures à cause de l'emploi qu'elles font du langage symbolique, il faut que je mette de côté la Bible tout entière, de la Genèse à l'Apocalypse.

La révélation de la semence de la femme qui devait briser la tête du serpent était la chose même d'où dépendait le salut : la vérité bénie dont la foi s'est saisie dans tous les temps. La foi d'Abel, par exemple, qui trouvait son expression dans le sacrifice qu'il offrit, était fondée sur cette parole. Il croit que le Seigneur Jésus (quoiqu'il ne pût connaître ce nom) viendrait, qu'il serait brisé afin d'amener la destruction du serpent – en un mot, qu'il aurait à souffrir, que son talon serait brisé, quoiqu'en définitive il dût écraser celui de qui lui serait venue cette souffrance.

Cela montre que la foi est une chose tout à fait distincte de la capacité d'expliquer les figures d'un passage, dont le sens général et la certitude peuvent être vus clairement. C'est tellement vrai que, même aujourd'hui, si vous demandiez à un chrétien de donner l'explication de tous les détails de ce verset – ce qu'il faut entendre par la semence de la femme et celle du serpent, l'inimitié qu'il doit y avoir entre elles, la tête et le talon brisés – quoiqu'il soit parfaitement certain qu'il y est question de Christ, et qu'il en comprenne la signification générale, il trouverait pourtant beaucoup de difficultés à expliquer ce que chaque chose signifie. Mais c'est ici la bénédiction de la parole de Dieu, que ce n'est pas en ayant des vues claires, des pensées distinctes sur des points obscurs qu'on est sauvé, mais que Dieu dirige les regards de toutes les âmes sauvées sur l'objet convenable : leur cœur se repose sur un Christ qui a souffert pour elles et qui a complètement détruit le destructeur. Il se peut qu'elles ne soient pas capables d'exposer clairement leurs pensées aux autres ; mais la foi de celui qui est enseigné, connaît la vérité, peut-être aussi bien que celui qui l'enseigne, quoique ce dernier puisse seul la développer avec une clarté de nature à convaincre. Nous voyons par là que lorsque Dieu emploie ces figures, la pensée générale est suffisamment claire : tandis que les expliquer en des paroles pourrait offrir d'insurmontables difficultés à une âme qui n'éprouve aucune incertitude quant à leur sens général.

Ici un ange descend du ciel. Dans la vision prophétique, cet ange a la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main (v.1). On le voit saisir « le dragon, le serpent ancien qui est le diable et Satan », l'ennemi bien connu de Dieu et de l'homme ; suit alors l'usage fait de la clef et de la chaîne, la clef servant à l'enfermer et la chaîne à le lier solidement. Évidemment ce sont des figures, mais elles sont familières à l'esprit le plus simple. Il n'est personne, quelque ignorant qu'il puisse être à l'égard de certaines choses qui puisse se méprendre sur leur signification. L'Esprit de Dieu se sert des choses les plus communes de la vie de chaque jour, pour décrire un acte de jugement qui va bientôt s'accomplir dans les voies de la providence de Dieu. Dieu a l'intention de réprimer Satan, et ne veut pas lui laisser la liberté de ses mouvements pour séduire le monde comme il fait aujourd'hui ; mais ce ne sera que pour un peu de temps (v.2, 3). Satan n'est pas jeté tout de suite dans le lac de feu, mais est prisonnier dans le puits de l'abîme, expression qui désigne le lieu ordinairement sous le contrôle de Satan, mais qui sera alors celui de sa détention (Comp. chapitres 9, 11 et 17).

C'est une chose certaine d'après la parole de Dieu que Satan n'est pas encore lié, et qu'au contraire il va çà et là aujourd'hui, cherchant à séduire et à détruire les âmes. Le Nouveau Testament suppose toujours cela. Il ressort avec une parfaite clarté de tous ses enseignements et de toutes ses exhortations que Satan est un ennemi encore libre, et très actif dans sa rébellion contre Dieu, dans la propagation du mensonge parmi les hommes, et à causer partout la ruine et la mort : mais cette action aura un terme, lorsque la terre sera délivrée de ses artifices pour un certain temps. C'est là tout ce que j'ai à déduire du passage qui nous occupe. Je ne vais point examiner si les mille ans doivent être entendus dans le sens littéral ou dans le sens mystique, car ce n'est là qu'une question de détail et de degré. Mais il est incontestable que la période dont il s'agit a un commencement et une fin, et aussi qu'elle ne saurait avoir commencé encore, par la raison que Satan n'est point lié. Les épîtres du Nouveau Testament supposent partout que Satan poursuit la réalisation de ses desseins, fait obstacle à l'œuvre de Dieu, qu'il faut lui résister et qu'il rôde autour des chrétiens comme un lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer. De sorte qu'il y aura un changement immense, quand le temps de sa répression sera venu, et Dieu conduira les siens par d'autres parties de sa parole qui n'auraient pas d'application au passé ni au présent. Sous plusieurs rapports, les saints de cette période seront dans un état entièrement différent. En ce jour-là, Christ régnera sur la terre qu'il aura sous son autorité directe ; et très assurément il résultera de ce fait un changement incalculable. En outre, Satan sera lié, et la discipline au moyen de la parole de Dieu ne sera pas nécessaire aux saints d'alors,

comme elle l'est à ceux qui ont à faire face aux assauts de Satan et à ses accusations. Dieu en agira avec eux selon la condition dans laquelle ils se trouveront placés et aux besoins de laquelle sa parole pourvoit.

Laissez-moi répéter que c'est surtout l'influence des préventions avec lesquelles on aborde le livre de l'Apocalypse qui le fait paraître si difficile. On se dit qu'une foule d'hommes pieux et instruits se sont trompés dans l'interprétation qu'ils en ont donnée, et qu'il n'y a pas moyen pour les simples de l'étudier avec profit. Mais une telle pensée est déshonorante pour Dieu, car il a donné ce livre pour être compris par son peuple en général, et l'a parfaitement recommandé à ses serviteurs. Prévoyant même la déception dans laquelle on tomberait de toutes parts relativement à sa prétendue obscurité, il a fait des promesses spéciales de bénédiction à ceux qui liraient, entendraient, garderaient les choses qui y sont écrites. Mais pourquoi le Diable a-t-il pour but de détourner les gens de la lecture de ce livre ? Pourquoi est-ce que, dans ce qui porte le nom d'églises chrétiennes, se lisent toutes les autres parties de la Bible, tandis qu'on y jette à peine un coup d'œil au livre de l'Apocalypse ! Les Apocryphes eux-mêmes sont lus par quelques-uns de ces églises, tandis qu'on ne fait usage çà et là que de quelques fragments des « véritables paroles de Dieu » ! La raison en est qu'il n'y a pas, dans la Bible, de livre que Satan redoute davantage, et cela à juste titre. L'Apocalypse annonce, en effet, d'abord son humiliation certaine par le pouvoir angélique, et ensuite sa destruction subséquente. Les autres portions de l'Écriture présentent les succès partiels qu'il obtient pour un temps ; mais celle-ci appuie sur sa ruine : aussi doit-il la redouter. D'un autre côté, si nous apprenons ici comment Dieu renverse Satan, nous y trouvons aussi pleinement révélée la solennelle hauteur à laquelle sa puissance s'élève avant la fin : car c'est un principe du gouvernement divin que le mal ne soit jamais jugé jusqu'à ce qu'il ait rejeté toute la patience de Dieu, abusé de sa bonté, et soit devenu tout à fait intolérable. Si les chrétiens avaient compris qu'en les amenant à négliger ce livre, Satan avait pour but de leur cacher ses ruses, son pouvoir et sa ruine, ils auraient pu mieux se tenir sur leurs gardes. Mais c'est là la dernière chose qu'on veuille soupçonner, car alors on se trouve immédiatement sur le terrain où l'Esprit de Dieu veut amener ; tendis que, si on regarde ce livre comme tellement obscur qu'on n'en saurait tirer aucune lumière pour la pratique, on demeure exposé dans cette mesure aux séductions de l'ennemi, quoique Dieu soit fidèle, qui ne permettra pas qu'on soit tenté au-delà de ce que l'on peut.

Le verset qui suit nous présente une autre chose : la portion des bienheureux. Que fera Christ, que feront ceux qui sont avec lui, maintenant que la victoire est gagnée ? « Et je vis des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné » (v.4). Les deux personnages qui étaient à la tête du mal dans le monde, dans l'ordre civil et dans l'ordre ecclésiastique, avaient été sommairement jugées ; puis la source secrète de tout avait été mise de côté « jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis ». Mais maintenant, le Seigneur Jésus a pris le royaume du monde. Toutefois, la pensée du Saint Esprit n'est pas tant de nous montrer ici le règne de Christ ; parce que c'était là une vérité avec laquelle on était bien familiarisé, qui se rencontre partout dans l'Écriture, et qui était bien connue aux saints de l'Ancien Testament. En effet, ils attendaient si habituellement le Messie, et l'attente de son royaume était si générale et si puissante, même dans la masse inconvertie d'Israël, que Satan en prit avantage pour amener le peuple à refuser la grâce de Christ venant en humiliation. Naturellement, le fait qu'Il règne est bien impliqué par le passage comme le pivot central de la bénédiction ; mais ce sont ceux qui appartiennent à Christ, ou au moins ceux qui ont souffert pour Lui, qu'il met spécialement en évidence avec la plus grande clarté.

Ce peut donc être la raison pourquoi la prééminence est donnée ici à ceux qui règnent avec Christ. Dieu s'intéressait profondément à ses saints : Ils étaient sous une terrible épreuve et une rude tentation, et il veut faire voir que s'ils avaient souffert, ils devaient aussi régner avec Lui. C'est pour cela, à ce qu'il me semble, qu'il n'est pas dit ici : Je vis un grand trône, mais bien « Je vis des trônes »[49]. C'est ainsi que le Seigneur Jésus Christ avait dit lui-même aux disciples « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ». Il ne parle pas d'une seule demeure qu'il y avait là pour lui particulièrement ; mais ses paroles sont : « Il y a *plusieurs* demeures dans la maison de mon Père : s'il en était autrement, je vous l'eusse dit ; je vais *vous* préparer une place ». N'est-ce pas dans ce même esprit que le prophète eut la vision de ces trônes ? Et ils n'étaient point inoccupés : « Je vis des trônes ; et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné ». Ils se trouvaient dans l'exercice du jugement. Évidemment, c'est un accomplissement de la déclaration qui se lit en 1 Cor. 6. Là, s'adressant aux Corinthiens, l'apôtre leur dit : « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? ». Ici ils nous apparaissent jugeant le monde. Mais il y a plus. Le Seigneur avait dit aux douze apôtres : « Vous serez assis sur douze trônes, jugeant les 12 tribus d'Israël ». Bien des personnes pensent que cela ne sera accompli que dans le ciel. Mais dans le ciel il ne saurait exister un pareil état de choses. Les douze tribus ne sont point en haut : elles n'existent comme telles que sur la terre. C'est ici-bas qu'on les trouvera comme un objet de gouvernement ; et c'est dans ce sens que parlent les prophètes. Qu'est-ce que les saints auront à juger dans le ciel ? Quand les glorifiés seront là, il n'y aura point d'hommes à juger en haut – tous y seront bénis. Ils se trouveront en dehors de la scène du jugement. Il est donc parfaitement clair que la scène décrite ici ne peut s'appliquer au ciel, et qu'elle suppose la terre comme la sphère du jugement. Ceux dont il s'agit règnent au-dessus de la terre. Je dis : « au-dessus de la terre » car il n'y a pas de

[49] Daubuz signale une autre distinction bien digne d'être remarquée, mais ce qu'il dit à cet égard a besoin d'être rectifié. « Ces trônes, dit-il, dont le nombre n'est pas déterminé (comme au chapitre 4), doivent être distingués soigneusement des vingt-quatre mentionnés là » (Comm. Perp. p.925). Je dis la même chose ; mais quand il continue d'enseigner que l'état de l'Église chrétienne, et son institution primitive et militante étaient ce que les anciens couronnés signifiaient, je rejette une explication pareille, comme font presque tous les chrétiens. Toutefois, il est manifeste qu'il y a une différence notable entre cet état de choses et l'état millénial qui nous est présenté ici. La seule solution satisfaisante, j'en suis convaincu, dépend de l'enlèvement des saints célestes, antérieurement à l'accomplissement du chapitre 4 et de l'intervalle qui s'écoule avant qu'ils apparaissent avec Christ en gloire, comme nous voyons dans les chapitres 19 et 20.

raison pour croire que ce monde sera la demeure des saints de Dieu ressuscités. Il se peut qu'ils le visitent de temps en temps, comme nous savons que le Seigneur le fera ; mais la terre ne sera pas leur demeure propre. Aujourd'hui même notre bénédiction est dans les lieux célestes en Christ ; évidemment il en sera beaucoup plus ainsi, lorsque nous serons glorifiés ; notre bénédiction est céleste dans sa source, son caractère, et sa sphère. Mais pendant que nous jouirons ainsi de la bénédiction dans les lieux célestes, la terre sera la province inférieure et sujette – pleine d'intérêt et de gloire pour Dieu, mais un domaine comparativement inférieur. Absolument comme un homme d'un rang élevé, qui possède un apanage, peut y avoir une grande résidence de famille ; mais cela ne l'empêche point d'avoir ses propriétés extérieures pour lesquelles il doit laisser sa maison afin de les visiter. Ainsi en sera-t-il plus tard. La gloire d'en haut sera le repos et le centre des saints célestes ; mais à côté de cela, ils jugeront la terre. En conséquence, nous lisons ici : « Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné ». C'étaient ceux que Dieu avaient destinés à être les assesseurs du Seigneur dans le jugement ou le gouvernement.

Mais ce n'était pas tout. « Et (je vis) les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ». Remarquez ces mots, « les *âmes* de ceux » etc. Il en est plusieurs qui, en accordant, pour la plupart, que cette vision représente un jugement exercé par les saints célestes sur les hommes se trouvant sur la terre, prennent les « âmes » dont il est parlé ici comme signifiant des personnes, conformément à l'usage ordinaire de l'Écriture. Mais je ne crois pas que ce soit là la véritable explication. Pourquoi ne pas prendre ici le mot « âmes » comme désignant ceux qui se trouvaient dans l'état où l'âme est séparée du corps ? De cette manière l'apôtre Jean vit dans la vision, premièrement, des trônes avec des personnes qui y étaient assises ; secondement, un certain nombre d'âmes non revêtues de leurs corps, les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ; et en outre, troisièmement, une classe composée de ceux « qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main ». S'il eût entendu parler de personnes dans la condition ordinaire, il eût dit : Je vis les âmes qui avaient été décapitées pour le témoignage de Jésus, etc, et non pas : « Je vis les âmes *de ceux* qui avaient été décapités ». Précisément comme il a été dit de Jacob, « Toutes les âmes qui vinrent avec Jacob en Égypte… ces âmes furent en tout soixante-six » Genèse 46:26 ; *v.Angl.* (Comparez Apoc. 6:9).

Ici donc, Jean eut devant lui dans la vision des hommes qui étaient déjà ressuscités des morts et assis sur des trônes. « Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus ». La désignation de cette classe semble avoir à dessein une forme générale, et implique « les armées » décrites antérieurement (ch.19:14). Ceux qui suivaient le Seigneur quand il venait du ciel pour combattre, sont maintenant ses compagnons dans son gouvernement de la terre. Ensuite, il vit la compagnie de ceux « qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ». Ceux-là n'étaient pas encore ressuscités des morts, mais se trouvaient encore dans la condition d'esprits séparés de leurs corps. Mais il y avait une troisième classe – les personnes qui n'avaient pas rendu hommage à la Bête, et ne s'étaient pas non plus soumises à ses prétentions, sous aucune forme ni à aucun degré. Les deux dernières étaient des classes distinctes, mais en rapport l'une avec l'autre, de personnes qui, lorsqu'elles apparurent d'abord, étaient dans la condition d'âmes séparées de leurs corps. « Et ils vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans » : c'est-à-dire qu'elles furent réunies à leurs corps, car c'est naturellement ce que signifie l'expression « ils vécurent ». On aurait pu penser qu'ils avaient perdu leur bénédiction, ou au moins le privilège de régner avec Christ pendant les mille ans. Il y avait des trônes, et des personnes dans leurs corps ressuscités qui les occupaient déjà. Qu'allait-il donc advenir de ceux qui, après la translation des premiers au ciel, avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu, et longtemps après ? Quelle portion devaient-ils avoir, et non seulement eux, mais aussi cette classe qui, à une époque encore plus récente, refusa de rendre hommage à la Bête ou de recevoir sa marque ? « Ils vécurent ». Ils apparaissent maintenant, juste avant le règne, réunis à leurs corps ; et, ensemble avec ceux qui avaient été ressuscités antérieurement, et qu'on avait vus assis sur des trônes, ils régnèrent avec Christ mille ans[50].

[50] « Je ne puis consentir (dit le Doyen Alford), à enlever aux mots leur sens manifeste, et la place chronologique qu'ils occupent dans la prophétie en raison des difficultés que peut entraîner avec elle la doctrine du millénium ou de l'abus qu'on peut en faire. Ceux qui vécurent après les apôtres, et l'Église tout entière pendant 300 ans les comprirent dans le sens littéral ; et c'est un étrange spectacle aux jours actuels de voir les commentateurs qui sont les plus ardents à révérer l'antiquité, mettre complaisamment de côté l'exemple le plus incontestable d'unanime accord que l'antiquité primitive présente. Pour ce qui est du texte lui-même, impossible d'en tirer d'une manière tant soit peu légitime ce qu'on appelle l'interprétation spirituelle aujourd'hui en vogue. Si, dans un passage où se trouvent mentionnées deux résurrections où certaines … à la première, et le reste des … seulement à la fin d'une période particulière qui a suivi cette première – si, dis-je, dans un passage pareil, on peut entendre la première résurrection d'une élévation spirituelle avec Christ, tandis que la seconde signifie une sortie littérale du tombeau ; – alors il faut renoncer à chercher quelque signification au langage, et à trouver dans l'Écriture un témoignage positif à quoi que ce soit. Si la première résurrection est une résurrection spirituelle, alors la seconde l'est aussi, ce que, je suppose, personne n'aura l'audace de maintenir ; mais si la seconde est à la lettre une résurrection, la première en est une de même, ce que je maintiens et reçois comme un article de foi et d'espérance, en commun avec toute l'Église primitive et avec bon nombre de commentateurs modernes des meilleurs » (vol. 4, 2° partie). J'ajouterai seulement quant à ce qui est dit de « la place chronologique », que, comme ceux qui sont assis sur les trônes, ou le premier groupe de cette vision, ne sont pas représentés comme des âmes ; on ne doit pas non plus les comprendre dans l'expression « ils vécurent ». Le fait qu'ils étaient vivants et destinés à régner avec Christ, ressortait assez clairement du fait qu'ils étaient assis sur des trônes. Cela est dit maintenant des martyrs postérieurs à leur enlèvement, et des confesseurs durant la crise finale. Ceux-ci rejoignent les autres dans la résurrection, et participent au règne, juste quand il commence.

Voilà donc un jour brillant et d'un riche intérêt jeté sur l'Apocalypse. Il s'y trouve, en effet, des passages sur lesquels ce verset répand de la lumière ; pendant qu'à leur tour ils en renvoient sur un verset qui reste inintelligible, tant qu'on ne voit pas ces distinctions. Considérons encore un peu plus les différentes classes dont il est question ici. « Je vis des trônes et ils étaient assis dessus ». Évidemment, ces premiers objets sont introduits d'une manière tout à fait brusque. Il ne nous est dit ni d'où ils venaient, ni qui ils étaient ; probablement par la raison que le Saint Esprit tient pour certain que nous en avons assez appris sur leur compte par les portions précédentes du livre. Juste un peu auparavant, ils étaient sortis du ciel ouvert (ch.19). Lorsque le Seigneur Jésus, monté sur un cheval blanc, en sortait en guerrier, les armées qui étaient là le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur. J'ai déjà essayé de prouver que c'étaient là les saints qui avaient été enlevés au ciel à une époque antérieure, et qui, de temps à autre, nous ont apparu comme s'y trouvant depuis le commencement du chapitre 4. On les a vus alors, et maintes fois dans la suite, sous le symbole des vingt-quatre anciens couronnés. On contestera difficilement que ces anciens représentent les saints célestes. Je ne prétends pas décider s'il faut ou non voir en eux l'Église exclusivement. Très vraisemblablement ils comprennent l'Église à la fois et les saints de l'Ancien Testament ; mais une chose au moins est très claire, c'est qu'il s'agit des saints célestes. Ils suivent Christ lorsqu'il vient du ciel pour faire la guerre avec la Bête, etc. ; et maintenant que Christ prend son trône – qu'il n'apparaît pas simplement sur un cheval blanc s'avançant pour vaincre et subjuguer, mais prend le trône pour régner triomphalement – on les voit assis sur des trônes avec Lui. « Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné ».

Tous les croyants savent que, dans un sens ou dans un autre, Christ doit s'asseoir sur son trône et juger ; mais il peut y en avoir qui pensent que ce serait pour les chrétiens une position fort élevée que d'être assis avec lui sur des trônes ; tandis que d'autres, qui ont quintessencié et réduit en vapeur, pour ainsi dire, l'enseignement positif des passages de l'Écriture qui traitent des espérances des saints et de l'avenir du monde, estiment qu'ils seront simplement à une vague distance du ciel, jouissant du bonheur éternel avec Christ, mais n'ayant avec la terre aucune espèce de rapport. Pour moi, je ne crois point que le gouvernement de ce monde soit en aucune manière la portion la plus haute de la gloire des saints ; mais il constituera un élément important de la gloire de Christ, et pour cette même raison ne sera pas sûrement au-dessous de la dignité de l'Église. Nul ne peut négliger ou nier cette vérité sans préjudice pour son âme ; et lorsqu'on la voit et qu'on la tient comme il faut, son influence sur la conduite pratique n'est pas peu considérable : car si je dois juger le monde alors, Dieu ne veut pas que je me mêle avec le monde maintenant. C'est là précisément le motif que l'apôtre Paul faisait valoir auprès des croyants de Corinthe, quand il les blâmait d'avoir recours aux tribunaux des hommes. Une pareille démarche était au-dessous de la vocation chrétienne. Il va sans dire qu'en parlant ainsi je n'entends en aucune manière mépriser les autorités qui existent. Un chrétien doit leur montrer du respect en tout temps et en toutes choses. Il peut supporter d'être dans le monde l'homme de la plus humble condition, car il est le plus élevé : son exaltation est d'une meilleure espèce et brillera de son éclat le plus vif quand ce monde aura été réduit à rien. Quelle merveilleuse chose que nous soyons déjà revêtus de l'onction royale avant que le jour de la gloire ait commencé à poindre ! pareils à David qui fut sacré roi de longues années avant qu'il fût réellement élevé au royaume. L'huile sainte, l'onction royale, était sur lui, dans le temps même où le roi Saül le pourchassait dans les montagnes. C'est ainsi que dans un sens plus élevé encore nous sommes oints du Saint Esprit non seulement pour que nous soyons rendus capables d'entrer dans les choses de Dieu, mais pour que nous soyons faits rois et sacrificateurs pour Dieu. La conséquence en est que Dieu n'attend pas seulement que nous lui rendions culte dès à présent comme sacrificateurs, mais que nous gardions dans toutes les circonstances le sentiment de notre dignité comme ses rois (Comp. 1 Pier. 2:5-9). Que le monde raille et nous traite de fanatiques, il a fait bien plus à l'égard de Dieu lui-même. Hélas ! les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs, et les chrétiens eux-mêmes se sont détournés, quant à ce point, de la vérité qui est selon la piété. Ils ont cherché à avoir en même temps le monde et Christ. On peut objecter que c'est là tout au plus une espérance si exclusivement relative à l'avenir qu'elle ne saurait avoir d'application actuelle. Mais l'Esprit de Dieu s'adresse à nous comme possédant ce trésor *dès à présent*, comme ayant, en principe, tout ce que Christ va bientôt déployer en nous dans son royaume. C'est ce qui fait que nous sommes sous la responsabilité de marcher maintenant dans la foi à cette vérité. Il en a été ainsi dans le sens le plus élevé du Seigneur Jésus Christ. Il savait qu'il était roi ; et lorsque Satan vint et lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire, offrant de les lui donner s'Il voulait se prosterner et lui rendre hommage, le Seigneur rejeta tout absolument. Mais Satan a répété, pour ainsi dire, l'offre à l'Église ; et, à la longue, celle-ci l'a acceptée. En recherchant la gloire du monde, elle a cherché à être honorée là où Satan est le prince. Comment un chrétien peut-il lire sa Bible et ne pas reconnaître la vérité de cela ? Que fit le Seigneur Jésus quand les hommes voulurent le faire roi ? Il se retira loin d'eux. Devant Pilate, Il admit qu'il était roi, mais il ajouta : « Mon royaume n'est pas de ce monde… Maintenant, mon royaume n'est pas d'ici ». Bientôt il en sera. « Le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu ». Et quand il passera entre ses mains, le règne des chrétiens commencera. C'est sa volonté que ceux qui lui appartiennent participent avec lui au royaume. En conséquence, la foi attend cela ; et en attendant, nous sommes mis présentement à l'épreuve, « comme n'ayant rien, et toutefois possédant toutes choses ». Il semblera à plusieurs que réclamer aujourd'hui un aussi glorieux privilège, n'est que de la présomption. Mais il n'en est point ainsi. C'est de la foi, et elle a pour fruit une séparation toujours plus grande d'avec le monde. Le principe est la chose importante : car si un homme cherche à obtenir, ne serait-ce que la chose la plus simple de ce monde, qui soit pour lui un objet de désir – une distinction quelque insignifiante qu'elle soit, il y a là trace de l'œuvre de l'ennemi. Dieu attend de tous ses saints une sainte séparation d'avec le monde : ils ne sont pas du monde, de même que Christ n'en est pas. – Seulement, que cela se réalise en chacun selon la mesure de sa spiritualité et de son intelligence. Aussi, quand un chrétien commence sa marche de foi, Dieu ne lui

dit-il pas tout d'un coup : Il faut que tu quittes ceci, que tu renonces à cela ; Il laisse lieu à l'exercice de la grâce et aux progrès dans la vérité. Le jour que le salut entra dans la maison de Zachée, le Seigneur ne lui dit pas un mot de son odieuse position dans le monde, comme Juif collecteur d'impôts pour les Romains. Il ne nous est pas dit non plus que, du moment de sa conversion, Corneille dût quitter sa place de centenier de la cohorte italique : établir et imposer des règles d'une façon pareille, c'eût été détruire tout ce qu'il y a de précieux et de béni dans les voies de Dieu. L'Église n'est point gouvernée par un code de formes et de pratiques. Elle est conduite par la puissance du Saint Esprit conformément à la Parole. Il en est d'elle comme d'un enfant : aux jours de ses tendres années, il parle comme un enfant, comprend comme un enfant, et pense comme un enfant. Qui désirerait trouver chez les petits enfants le langage et les manières des adultes ? Il en est de même des petits enfants de l'ordre spirituel. Le Seigneur n'attend pas qu'ils marchent comme des hommes et des pères en Christ : Il laisse lieu à leur accroissement dans la grâce. Or, si un homme est dans un état d'âme mauvais, il se prévaut de la grâce et dit : Y a-t-il du mal en ceci ? y a-t-il quelque commandement pour cela ? Quelquefois une personne s'abstient d'actes mauvais, dans la pensée que si elle y persiste, elle est en danger d'être perdue. Mais ce qui a du prix aux yeux de Dieu, c'est qu'on obéisse avec simplicité, d'une obéissance cordiale, qu'on fasse la volonté de Dieu parce que c'est *sa* volonté, parce que c'est un plaisir de faire sa volonté, et que cela le glorifie. Il nous sauve par sa grâce, et nous sauve de manière à ne pas voir une seule tache en nous. Et maintenant il nous dit : Si je vous ai sauvés et vous ai établis devant moi dans une telle certitude et une telle perfection de bénédiction, ce que j'attends de vous c'est votre cœur, sa confiance dans mon amour et ma sagesse, son culte et son obéissance.

Mais Dieu nous donne aussi la connaissance du royaume qui vient et auquel nous devons participer avec Christ notre Seigneur. Il est bon de se souvenir que le Saint Esprit n'effectue point le royaume, et que ce n'est pas lui, mais le Seigneur Jésus seul, qui est le roi. La présence de Christ est donc essentielle au royaume, au moins pour ce qui est de sa pleine manifestation. Si Christ n'était pas là personnellement, ce serait un royaume sans roi ; et, en conséquence, il est dit : « Ils vécurent et régnèrent *avec Christ* mille ans ». Christ était lui-même présent, et c'est lui qui est le centre de toute gloire, de toute bénédiction, et de toute joie. Le chapitre 19 nous avait montré Christ et eux sortant du ciel en vue du jugement, et là-dessus, au chapitre 20 nous voyons le royaume établi en paix sur la terre.

Ce qui précède peut servir de réponse à la première question, qui a pour objet de savoir qui sont ceux que Jean vit tout d'abord assis sur des trônes, et naturellement dans des corps ressuscités. Ce sont les saints célestes, comprenant l'Église, s'ils ne sont pas l'Église exclusivement. La question suivante est celle-ci : Qui sont ceux dont les *âmes* ne furent pas d'abord vues réunies à leurs corps ? La réponse est facile. Si les chapitre 4 ; 5, de l'Apocalypse nous présentent les saints glorifiés sous le symbole des vingt-quatre anciens, et correspondant à ceux que notre verset mentionne d'abord, le chapitre 6 nous introduit dans une scène tout autre. Il nous apprend que, postérieurement à la scène décrite dans les deux chapitres précédents, il y aura des saints appelés à souffrir et dont Jean vit alors les *âmes* sous l'autel. Ils avaient été égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient maintenu, et ils crient à Dieu, lui demandant de juger et de venger leur sang de ceux qui habitent sur la terre. Qui sont ces saints qui font appel à la vengeance de Dieu ? On peut répondre de la manière la plus positive, qu'à coup sûr l'Église ne se trouve point dans leur nombre. Comment pourrait-elle y être, en effet, puisqu'elle a déjà été enlevée au ciel ? De plus, l'Église est-elle jamais présentée dans l'Écriture comme appelant Dieu à juger et à venger le sang des saints répandu sur la terre ? Ce serait en complète contradiction avec le dessein de Dieu dans l'Église, et aussi dans le chrétien individuellement. Nous sommes l'épître de Christ, et expressément appelés à manifester la gloire de Dieu en Christ, et sa grâce envers le monde depuis la croix. Et de même que Dieu a permis que les hommes missent à mort son propre Fils, et que, bien loin de juger ce crime, il en a pris seulement occasion de montrer encore plus sa grâce, de même l'Église est appelée à souffrir, et s'il le faut, à se laisser mettre à mort pour le nom de Christ, sans songer à faire appel à la vengeance, ou même la désirer un seul instant. Voyez-en un exemple signalé dans la personne d'Étienne. Il était traité bien cruellement : on le jeta hors de la ville, et on le lapida. Mais il se met à genoux, et crie : « Seigneur, ne leur impute point ce péché ». Et c'est d'une voix éclatante qu'il intercéda de la sorte, car ce n'était pas une chose que son cœur ne sentait pas vivement ; et le Saint Esprit désirait que ceux qui étaient autour de lui connussent le désir de son cœur à leur sujet, coupables qu'ils étaient de son sang. Était-ce là un appel à la vengeance de Dieu ? Tout le contraire, précisément ; et il en a toujours été ainsi. Voyez les apôtres Pierre et Jean : après avoir été battus, ils se retirèrent de devant le Sanhédrin, se réjouissant d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. Ouvrez encore la première épître de Pierre ; qu'y trouvez-vous, sinon ce principe : « Si, en faisant bien, vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu, car vous avez été appelés *à cela* », etc. Le monde ne pourrait pas subsister un jour sur une pareille base ; il tomberait en pièces si le mal ne devait pas être puni, et si ceux qui font bien et souffrent injustement ne devaient simplement que rendre grâces. Mais ces exhortations n'étaient pas destinées au monde ; et c'est là qu'on fait si fréquemment erreur. On oublie que l'Église était appelée à rendre témoignage du ciel – à être l'expression de la pensée et de la grâce de Christ, tout en marchant sur la terre. C'est là notre *seule chose*, notre affaire ici-bas. Il va sans dire que cela ne fait pas obstacle à ce que nous nous proposions ce qui est honnête devant tous les hommes : il est bon que le chrétien le fasse ; mais qu'il prenne bien garde comment il le fait. Notre conduite dans les circonstances les plus ordinaires de la vie devrait être un témoignage à ce fait capital, que nous ne sommes pas du monde ; que nous ne cherchons pas à être honorés et considérés dans le monde, mais à glorifier Christ dans le ciel ; et qu'au lieu d'avoir pour but de coopérer à la réalisation des plans de l'homme, et d'être un ornement dans le monde, notre mission est de lui révéler Christ et de faire sa volonté durant le peu de temps que nous sommes ici.

Mais revenons au sujet qui nous occupe. Nous avons vu que, quoique les anciens assis sur des trônes soient dans le ciel (Apoc. 4 ; 5), il se trouve plus tard des saints sur la terre, de nouveaux témoins qui sont appelés à souffrir jusqu'à la mort pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus ; mais qui, au moment où ils meurent, crient à Dieu de venger leur sang sur leurs ennemis. Et ce n'est pas mauvais de leur part ; quoiqu'une pareille pensée nous soit complètement étrangère, parce que telle n'est pas la volonté de Dieu à notre égard. Mais lorsque Dieu, après avoir achevé de former l'Église et l'avoir prise dans le ciel, se sera suscité de nouveaux témoins sur la terre, il commencera à en agir lui-même en jugement avec le monde ; et, en conséquence, lorsque ces saints martyrs crieront à Dieu contre leurs adversaires, ils seront en pleine communion avec lui. Or, c'est ce que la foi cherche toujours – la communion avec Dieu dans ce qu'il fait ou va faire réellement. Aujourd'hui Dieu n'intervient pas pour juger le monde, aussi ses saints ne doivent-ils pas lui demander, comme le font ceux-là, d'exercer le jugement et la vengeance. Aujourd'hui il supporte avec une patience parfaite la méchanceté du monde, et pour cette raison un chrétien doit plutôt demander à Dieu de faire tourner sa patience au salut des âmes. Mais quand le moment où doit s'accomplir la vision d' Apocalyse 6, sera arrivé, Dieu fera tomber jugement sur jugement ; et ceux qui en ce jour-là seront témoins pour Dieu, lui demanderont de juger, et le lui demanderont justement. Ce sont les Psaumes, en général si mal compris et si mal appliqués maintenant, mais parfaitement appropriés aux circonstances d'alors, qui leur fourniront le langage prophétiquement préparé de Dieu pour l'expression de leurs besoins les plus pressants, de leur désir et de leurs affections les plus intimes.

Il y aura donc, après l'enlèvement de l'Église, un état de choses bien différent de celui d'aujourd'hui. Dieu commencera alors d'agir en juge, et ceux qui seront réellement convertis, et auront sincèrement à cœur la gloire de Dieu, seront dans de grandes ténèbres comparativement à l'Église. Mais leur pieux témoignage n'en sera pas moins insupportable aux pouvoirs du monde, qui verseront leur sang comme de l'eau. Les martyrs crieront à Dieu en vue du jugement, et il les entendra. Voyez aux versets 9, 10, 11 du chapitre 6 : « Et lorsqu'il ouvrit le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient maintenu ». Remarquez comment cela concorde avec les deux classes mentionnées chapitre 20:4 : « Je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ». Considérez en effet la réponse qui leur fut faite. Elles crient : « Jusques à quand, ô Maître Souverain, saint et véritable » etc. « Et il leur fut donné une robe blanche ; et il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps jusqu'à ce que leurs compagnons de servitude et leurs frères *qui devaient être mis à mort comme eux*, fussent accomplis ». Lorsque ceux qui passèrent les premiers par la souffrance après l'enlèvement de l'Église, eurent été appelés et mis à mort, il leur fut parlé d'une autre classe de saints qui devaient être tués postérieurement comme ils l'avaient été eux-mêmes, avant que le plein jugement s'exécute. C'est là exactement ce que nous trouvons ici. Il y a d'abord ceux qui sont assis sur des trônes, investis du pouvoir royal de juger ; ensuite ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ; et, en troisième lieu, leurs frères, qui, comme il avait été déclaré au chapitre 6, avaient encore à être complétés. Ces derniers quand la Bête produisit son idolâtrie, etc, et qu'il s'agit d'être mis à mort ou de l'adorer, refusèrent nettement : ils furent fidèles jusqu'à la mort. Eh bien ! ils sont ici. « Je vis… et ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la Bête ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main ». De sorte que l'Apocalypse nous fournit pleinement la réponse au sujet de ces trois classes. Les vingt-quatre anciens correspondent à ceux qui sont assis sur des trônes ; la deuxième classe, les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, etc, nous est apparue au chapitre 6 ; et la dernière partie du livre nous présente leurs frères qui devaient être mis à mort comme ils l'avaient été eux-mêmes, et en vue desquels il leur avait été dit d'attendre. En Apocalyse 13:7 nous lisons qu'il fut donné à la Bête de faire la guerre aux saints, et de les vaincre. Il y a plus encore. La dernière moitié du même chapitre contient une autre partie du tableau et nous fait voir là comment ces saints ont été caractérisés en Apocalyse 20 comme ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la Bête ni à son image, et n'avaient pas non plus reçu sa marque sur leur front et sur leur main. Au vers. 14, il est dit que la seconde Bête (ch.13) séduit « ceux qui habitent sur la terre à cause des miracles qu'il lui fut donné de faire devant la Bête, disant à ceux qui habitent sur la terre de faire une image à la Bête qui a la plaie de l'épée et qui vit. Et il lui fut donné de donner la respiration à l'image de la Bête, afin que l'image de la Bête parlât, et qu'elle fît que tous ceux qui ne rendraient pas hommage à l'image de la Bête fussent mis à mort ». Ceci, très évidemment, appartient à la dernière ou troisième classe. Mais voyez encore chapitre 15:2 : « Je vis comme une mer de verre, mêlée de feu, et ceux qui avaient remporté la victoire sur la Bête, et sur son image, et sur le nombre de son nom, se tenant sur la mer de verre, et ayant des harpes de Dieu ». L'Apocalypse répond donc pleinement à la question : Qui sont donc ces saints ? Elle nous présente d'abord les saints ressuscités, qui avaient été enlevés au ciel, et qui en sortent avec Christ. C'est la raison pour laquelle ils sont vus séparés des deux autres classes. Ils apparaissent assis tout d'abord sur des trônes, parce qu'ils sont déjà changés à la ressemblance du corps glorieux de Christ. Quant aux autres, on ne les voit jusqu'à ce moment, que comme des âmes, et naturellement non glorifiés. L'Écriture parle de corps glorifiés, mais jamais d'âmes glorifiées. L'âme du croyant est avec Christ après la mort ; mais il faut qu'elle soit réunie avec le corps, avant qu'il puisse en être question comme se trouvant dans une condition glorifiée. Le seul état parfait, c'est lorsque nous porterons l'image du céleste ; lorsque nous serons ressuscités ou changés à la ressemblance de Christ.

Si nous regardons à 1 Cor. 15, nous verrons cela parfaitement clair. Il y est dit : « Le premier homme est de la terre – poussière ; le second homme est le Seigneur (venu) du ciel. Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière ; et tel est le céleste, tels aussi les célestes. Et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. Or, je dis ceci, frères, c'est que la chair et le sang

ne peuvent pas hériter du royaume de Dieu, et que la corruption n'hérite pas non plus de l'incorruptibilité. Voici, je vous dis, un mystère : Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés… et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corruptible« , non pas simplement dépouille la corruption, mais « revête l'incorruptibilité », « et que ce mortel », non pas simplement laisse tomber cette enveloppe mortelle, comme on dit, mais « revête l'immortalité » – évidemment l'état glorifié – « alors la parole qui est écrite s'accomplira, La mort a été engloutie en victoire ». Or, ce n'est point quand un chrétien meurt et déloge pour être avec Christ, que la mort est engloutie en victoire, mais c'est lorsque Christ vient et que les morts sont ressuscités et les vivants changés. Ce qui s'est fait jadis pour Hénoc et pour Élie d'une manière individuelle, se fera sur une grande échelle à la venue de Christ. Alors tous les saints vivants seront changés, et s'en iront pour être avec le Seigneur, sans passer par la mort. Ce sont ceux-là, ressuscités ou changés, qui, ayant été enlevés au ciel, en reviendront avec Christ, et qui sont vus assis sur des trônes. Mais qu'advient-il de ces saints de la terre, qui sont appelés après que les saints précédents ont été pris pour aller à la rencontre du Seigneur ? L'Apocalypse nous montre leurs souffrances pour la justice et leur mort. Que deviennent-ils après ? Déjà l'Église avait été ressuscitée et glorifiée, et ces martyrs sont mis à mort avant que le règne de Christ commence. Eux, qui ont souffert, ne doivent-ils donc pas régner ? Doivent-ils perdre leurs bénédictions parce qu'ils ont résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché ? Jamais cela ne pouvait être. « Je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités…et ils *vécurent et régnèrent avec Christ* les mille ans ». Ils sont eux aussi ressuscités des morts, ils rejoignent les autres déjà glorifiés, et tous règnent ensemble avec Christ dans « le royaume ».

Je pense, mais je ne donne ceci que comme une opinion, que c'est à ce moment-là ou à peu près que leur résurrection a lieu. La Bête et le faux prophète ont été renversés ; Satan a été jeté dans l'abîme, et le règne millénial de Christ et de ses saints ressuscités est maintenant sur le point de commencer. Le Seigneur attend pour ainsi dire le tout dernier moment. Il ne veut pas qu'une âme de ses saints martyrs ne jouisse pas de cette récompense qui est leur récompense spéciale. La Bête avait persécuté jusqu'à la fin, et Dieu diffère jusqu'à ce moment-là, afin que quiconque a souffert avec Christ, soit compris dans le privilège d'être glorifié avec Lui. Si le récit de la résurrection avait été donné lorsque les saints ressuscités antérieurement eurent été transportés au ciel (c'est-à-dire avant Apoc. 4), il aurait pu y avoir doute et anxiété relativement au sort de ceux qui devaient souffrir après l'enlèvement de l'Église ; et il est facile de comprendre pourquoi c'est ici que nous le trouvons. Dieu avait particulièrement pour but de consoler ceux qui devaient souffrir et mourir pour Christ à une époque plus avancée, et de leur faire voir qu'ils ne seraient pas oubliés par Lui. Ils ressuscitent maintenant pour rejoindre les saints déjà ressuscités ; « et ils vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans ». Dieu ajourne leur résurrection jusqu'au moment où va commencer le règne de Christ, et alors ceux qui, dans l'intervalle, avaient souffert pour Lui, sont ressuscités. « Et le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. C'est la première résurrection ». « Le reste des morts » – quels morts étaient-ce ? Le commencement du verset 4 comprend, à mon avis, non seulement l'Église, mais aussi les saints de l'Ancien Testament ; c'est-à-dire, tous les saints célestes enlevés pour être avec Christ, quand il viendra pour les prendre à Lui dans l'air. Puis, nous avons eu la première compagnie de ceux qui ont souffert avant que la Bête eût atteint le faîte de sa puissance, et enfin la dernière compagnie de ceux qui furent mis à mort parce qu'ils refusèrent de lui rendre hommage. C'étaient là les trois classes de saints maintenant également en vie et régnant avec Christ. Il faut donc que l'expression « le reste des morts » désigne les méchants morts, car la première résurrection comprenait *tous* les justes morts, et correspond, de fait, à ce que notre Seigneur a appelé « la résurrection des justes » (Luc 14:14), sauf qu'elle comporte plus de détails si elle ne comprend pas plus de personnes. Ainsi donc, il y a une résurrection qui appartient spécialement aux justes, sans que les passages qui en traitent disent un mot des injustes. Il y a aussi une résurrection des injustes ; et lorsque l'apôtre Paul parle, Actes 24, devant Félix, il rend témoignage de sa foi à la résurrection, tant des justes que des injustes. Mais quand le Seigneur Jésus Christ cherche à élever la conscience de ses disciples à ce qui est bon et a du prix devant Dieu, c'est à la résurrection des justes seuls qu'il fait allusion.

Mais ce n'est pas tout. Aux jours du ministère du Seigneur ici-bas il se trouvait aussi des gens qui tâchaient de tourner en ridicule la doctrine de la résurrection. Aussi lisons-nous que, dans une autre occasion, des Sadducéens vinrent à Lui, tirant une difficulté à l'égard de cette doctrine du fait d'une femme supposée avoir successivement épousé sept frères, tous morts l'un après l'autre, la femme, à son tour, étant morte aussi après eux tous. En la résurrection, demandaient-ils, duquel des sept serait-elle donc la femme ? Le Seigneur fait voir sur-le-champ que la difficulté soulevée provenait de l'ignorance de l'Écriture et de la puissance de Dieu. En la résurrection on ne donnera ni ne sera donné en mariage, mais on sera comme les anges (c'est-à-dire comme eux sous ce rapport, car les saints ressuscités jugeront les anges ; mais semblables quant à ceci, qu'il n'y aura pas de distinction de sexe – ni de mariage non plus.) « Et aussi ils ne peuvent plus mourir ». Mais il ajoute : « Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts », etc. Quelle manière de parler extraordinaire, si tous étaient ressuscités en même temps ! « Ceux qui seront estimés *dignes* d'avoir part à ce siècle-là ». Pesez bien la force de cette proposition. La résurrection des saints a lieu en un siècle qui leur est particulier, et auquel ceux qui en sont indignes n'ont point part. « Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là (les autres morts ne sont ressuscités qu'après lui) et à la résurrection *d'entre* les morts ». La résurrection de Christ ne fut pas simplement une résurrection des morts, mais d'entre les morts. Il les laissa tranquilles dans leurs tombeaux. Quelques-uns des saints qui étaient morts, ressuscitèrent, il est vrai, avec Lui, ou plutôt sortirent avec lui de leurs sépulcres après sa résurrection ; mais la grande masse des morts ne fut affectée en rien à cet égard par la résurrection de Christ. Il en est de même, en principe, de la résurrection des saints : ce doit être une résurrection *d'entre* les morts. Le reste des morts doit ressusciter à une époque : mais ceux qui en seront estimés

dignes, auront part à ce siècle-là, et à la résurrection *d'entre* les morts. Ils ne mourront plus jamais. Dieu pouvait-il montrer d'une manière plus forte que par ce langage, que la résurrection de ses saints serait distincte de celle des autres hommes et la précéderait ? Comparez aussi le langage de Saint Paul, en Philippiens 3:11 : « Si, en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts ». Sans doute que les versions ordinaires disent « à la résurrection *des* morts », mais je n'hésite pas à dire que c'est une erreur complète. Le véritable et unique sens du verset, d'après les autorités les meilleures, est, « Si, en quelque manière que ce soit, je puis arriver à la résurrection *d'entre* les morts », celle qui me tirera du milieu des morts. Il peut sembler à quelques-uns que ce n'est là qu'un petit changement ; mais si nous tenons à connaître la pensée de Dieu, cela fait une grande différence : Car, si c'est bien « la résurrection d'entre les morts » qu'il faut lire, cela implique que pendant que les autres morts restent dans leurs sépulcres, il y a une résurrection qui n'est point commune à tous les hommes bons et méchants, mais est seulement le partage des bien-aimés de Dieu. L'Apôtre estimait cette résurrection si brillante et si heureuse qu'il dit en effet : Je ne me mets pas en peine des tribulations et des souffrances que je puis rencontrer sur le chemin – pourvu seulement que je me trouve là ; c'est ce que j'attends et ce que je désire, coûte que coûte. Car en disant, « Si en quelque manière que ce soit », il n'entendait pas exprimer l'ombre d'un doute quant au fait qu'il aurait part à la première résurrection ; mais plutôt, qu'il attachait au prix une valeur telle, qu'il ne pensait pas aux souffrances du chemin qui menait au but.

Maintenant, reportons sur l'Apocalypse la lumière qui jaillit de ce passage. L'expression « le reste des morts » fait allusion aux méchants morts. On avait sous les yeux la résurrection de tous les saints délogés jusqu'à la manifestation du royaume. « Mais », ajoute le prophète », « le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis » (v.5). Ce passage n'offre réellement aucune difficulté ; mais les gens ont leurs pensées, leurs opinions à eux, et ils ne peuvent faire accorder l'Écriture avec elles. Tandis que tout est aussi clair que possible, si on s'en tient à ce que déclare le Saint Esprit. « C'est là la première résurrection. Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection » (v.6). Quelle admirable harmonie entre cette parole et ce que le Seigneur avait dit aux Sadducéens, « Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts » ! Et aussi avec Saint Paul : « Si, en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts ».

« La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux ». Remarquez une fois de plus, la force des paroles du Seigneur dans l'évangile : « Car aussi ils ne peuvent pas mourir ». Quant à ceux qui sont laissés dans les sépulcres pour n'être ressuscités qu'après les mille ans, ils sont destinés à mourir d'une autre mort bien misérable – la seconde mort. C'est de cette mort-là que doivent mourir tous ceux qui n'auront pas eu part à la première résurrection. Leur mort sera la seconde mort – l'extinction de toute espérance de bénédiction, quand tout le reste est béni dans le ciel et sur la terre, la demeure à jamais sous la colère de Dieu. Ils sont jetés dans l'étang de feu. Mais pour ceux qui ont part à la première résurrection, « ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et ils régneront avec lui mile ans » ; et plus tard ils régneront par lui dans la vie aux siècles des siècles.

Les trois derniers versets que nous venons de considérer, forment une sorte de parenthèse dans le chapitre, quelque chose d'analogue à ce que nous avons vu dans le chapitre 12. Là, en effet, après nous avoir décrit la guerre qu'il y avait eue dans le ciel, et le fait qui en avait été le résultat, comment Satan en avait été précipité, l'Esprit prophétique reprend, dans le verset 13, l'histoire à laquelle il avait été fait allusion auparavant (v.6). Ici nous trouvons quelque chose de semblable, car le septième verset continue l'histoire qui avait été déjà commencée précisément à la fin du troisième, où nous avions eu l'emprisonnement de Satan dans l'abîme, et ainsi la répression pour un temps du pouvoir qu'il a de séduire les nations en révolte contre Dieu. Il est ajouté, qu'après cela il faut qu'il soit délié pour un peu de temps. Le verset 7 nous présente par anticipation le récit de sa mise en liberté et des effets qu'elle produira. « Et quand les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison ; et il sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, pour les assembler pour le combat ; et leur nombre est comme le sable de la mer » (v.8). Les versets 4-6 forment donc évidemment une parenthèse – importante sans doute, mais toutefois une parenthèse, et ne font point partie de l'histoire régulière que nous avons ici. Il se peut qu'une des raisons pour lesquelles nous la trouvons à cette place, c'est de faire voir que durant cette même période où Satan est lié, il y a le côté béni – non pas seulement le mal réprimé, mais Christ et ses saints régnant au-dessus de la terre. Il n'est jamais dit que nous régnerons sur la terre. En Apocalypse 5:10, j'ai déjà montré que la version ordinaire de ce verset qui comporte cette idée, est un peu inexacte, et que le véritable objet de la pensée du Saint Esprit est, non pas le lieu où les saints de Dieu habiteront alors, mais plutôt la sphère de leur règne. « Ils régneront sur (au-dessus de) la terre ». Ce changement a de l'importance, non pas tant comme fait isolé, mais parce qu'il se rattache à tout le plan de la vérité, et que c'est une partie de ce plan que les saints célestes ne doivent jamais se trouver mêlés avec ceux qui sont sur la terre. La promesse de la première place dans la bénédiction terrestre appartient à Israël, et, en conséquence, cela ferait une confusion extrême, si les saints célestes, les saints glorifiés, se trouvaient mêlés avec les hommes encore dans leurs corps naturels dans ce monde. De fait, une des plus fortes objections que bien des chrétiens font au règne de Christ sur la terre, a pour base l'idée que la doctrine de l'avènement pré-millénial de Christ suppose que les saints glorifiés doivent être mêlés avec les personnes qui seront alors en vie ici-bas. Mais c'est là une grande erreur. L'Église aura sa gloire propre ; mais il y aura, d'ailleurs, deux ordres ou sphères de bénédiction, et l'une d'un caractère plus élevé que l'autre. Toutes les choses qui sont dans les cieux seront réunies sous l'autorité de Christ ; mais en outre, dans le même temps, toutes les choses qui sont sur la terre seront sous le même gouvernement. Tel est le

caractère spécial du millénium. Il y aura en haut la portion céleste, et la portion terrestre en bas, réunies ensemble, mais non pas confondues. C'est ce qui est nettement enseigné en Éphésiens 1:10, où l'apôtre dit que Dieu nous a fait connaître « le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en lui-même pour l'administration de la plénitude des temps (savoir), de réunir en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux, que celles qui sont sur la terre en lui ». Je n'ignore pas qu'il en est qui pensent qu'il s'agit là de la dispensation évangélique actuelle. Mais c'est sans fondement. L'Église n'est pas un rassemblement *de* toutes les nations, mais, au contraire, un corps élu *tiré* d'entre elles toutes. Elle n'a jamais été ni ne sera jamais un rassemblement en un de toutes les nations, de tous les peuples, de toutes les tribus, et de toutes les langues. De plus, c'est d'un rassemblement de toutes choses que parle ce verset. Il existe un rassemblement ensemble des enfants de Dieu, car Christ est mort pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés ; mais ici il est question de choses et non de personnes. Quand sera arrivé le moment où l'administration glorieuse dont l'apôtre parle doit être introduite, toutes choses seront placées sous l'autorité de Christ. En droit, Christ a bien toutes choses sous son autorité maintenant, mais il n'en est pas encore ainsi comme fait réalisé et manifesté.

Daniel ne dit pas que tout doit être mis sous l'autorité du Fils de l'Homme, et le Saint Esprit ne révèle pas non plus dans l'Ancien Testament ce secret de la volonté de Dieu : il y est parlé de la grandeur du royaume sous tous les cieux. Mais le Nouveau Testament nous en dit davantage : il nous apprend que, dans le même moment où toutes les choses qui sont sur la terre seront mises sous le gouvernement de Christ, toutes les choses qui sont dans les cieux y seront mises aussi. Et ce ne sera pas simplement par sa providence, comme c'est le cas aujourd'hui, que Christ gouvernera, mais personnellement et d'une manière directe. Naturellement le Seigneur est au-dessus de Satan, le Dieu et le prince du monde actuel. Il agit maintenant par sa providence, et, en outre, il a pleinement et personnellement droit à toute gloire, céleste et terrestre. Mais le temps, où il veut faire valoir son droit, et prendre en mains le gouvernement de toutes choses, est encore à venir. S'il l'avait aujourd'hui d'une manière immédiate, toute méchanceté serait réprimée, personne ne pécherait sans être frappé du jugement ; et on ne verrait pas non plus le juste souffrir, ni le méchant prospérer. Tout cela prouve que, dans le sens plein et réel du mot, le Seigneur Jésus Christ ne règne pas encore, quelque véritable que soit son règne pour la foi. Voyez, par exemple, au Psaume 97 : « L'Éternel règne ». On cite cette parole comme si elle s'appliquait au temps où le Saint Esprit la faisait écrire, ou du moins au temps actuel. Mais celles qui suivent réfutent cette manière de voir, parce que lorsque l'Éternel régnera dans le sens que l'entend le Psaume, la terre se réjouira, etc. Tandis que nous savons parfaitement par Rom. 8, pour ne pas parler de l'expérience de tous les jours, que la terre gémit dans la misère, et que toute la création soupire et est en travail jusqu'à maintenant, ce qui est tout le contraire de se réjouir. Mais quand les Psaumes recevront leur plein accomplissement, toute la création sera délivrée et tressaillira d'allégresse sous le règne de Jéhovah. Certes, la foi a raison de dire que l'Éternel règne aujourd'hui ; mais Il n'exerce pas encore sur la terre son pouvoir royal. Quand Il commencera à le faire, tous les adversaires devront être renversés, et par conséquent il devra y avoir le jugement. La Bête et le faux prophète furent mis de côté, ainsi que nous voyons chapitre 19, et alors vient le règne. Et quoique tous ne doivent pas être convertis, il ne sera pas toléré de péché manifeste. Il se peut que ce ne soit qu'une « obéissance feinte » qui sera rendue par une portion considérable de ceux qui se trouveront sur la terre, mais ce n'en sera pas moins encore, sous quelque rapport, de l'obéissance, même de la part des « enfants de l'étranger ». Tel est le vrai caractère du règne millénial. Ce sera un temps, non pas où il n'y aura pas de mal, mais où le mal sera supprimé par la présence du Seigneur ; où la gloire céleste sera en relation immédiate avec la terre délivrée et joyeuse ; où le peuple terrestre sera restauré dans son pays propre, converti, et confessant Ce bien-aimé qu'avaient crucifié leurs pères, car ces mêmes circonstances auxquelles je fais allusion sont décrites, au moins pour ce qui concerne la terre, en Zach. 12-14. Dans le dernier chapitre, l'Éternel est « roi sur toute la terre : en ce jour-là il n'y aura qu'un seul Éternel, et son nom ne sera qu'un ». Voilà précisément le millénium. Toutes les nations montent pour confesser l'Éternel : si quelqu'une d'elles s'y refuse, elle sera châtiée. L'Esprit de Dieu signale d'une façon particulière le châtiment dont seront frappés les nations qui ne monteront point pour célébrer la fête des tabernacles : la pluie leur sera retenue. En Égypte, où on ne se ressentirait pas d'une privation pareille, la terre ayant d'autres sources de fertilité, la punition sera d'une autre nature, ce sera, « la plaie dont l'Éternel frappera les nations », etc. La prophétie nous montre donc clairement la gloire terrestre sous le règne de Christ. Éph. 1 ne nous a pas montré simplement la gloire céleste, mais la réunion sous Christ de toutes choses, tant des choses qui sont dans les cieux que de celles qui sont sur la terre. Non pas qu'elles doivent être mises toutes au même niveau, mais elles feront toutes partie d'un seul et même système, comme ayant un seul et même chef au-dessus de tout, à savoir Christ. Mais l'Église n'est pas comprise dans aucune de ces deux catégories de choses. Nous ne sommes confondus ni avec l'une ni avec l'autre : au contraire, il est fait mention de nous comme ayant obtenu en Christ un héritage sur toutes choses. L'Église ne doit pas être seulement un peuple glorieux sur lequel Christ doit régner. Nous sommes héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ – non pas simplement héritiers sous Christ, mais *avec* Lui – conformément au type si remarquable qui en fut donné dès le commencement de l'histoire de l'homme, où, tandis qu'Adam avait la gloire d'être chef sur ce bas monde, sa femme participe à l'empire, en vertu de son union avec Lui. L'Église est l'Ève spirituelle du Seigneur Jésus, l'épouse du dernier Adam. Ceci peut expliquer un peu la force des expressions d'Éph. 1:10, 23, et nous montre l'importance du jour que nous contemplons en Apocalyse 20. Car « les mille ans » correspondent à cette même période où l'administration sera dans les mains du Seigneur Jésus, où Il sera exalté et manifesté comme Chef sur toutes choses, et où l'Église participera à tout avec lui.

Une autre remarque que je voudrais ajouter, c'est que le Nouveau Testament seul nous donne la période du règne, et en précise la durée comme devant être de mille ans. Presque toute la prophétie s'y rapporte, mais ce

n'est qu'ici que nous apprenons quelles limites lui sont assignées, et dans quelle relation il doit être avec l'état éternel qui lui succède.

Dans un sens, Christ régnera, et les saints aussi, aux siècles des siècles. La chose est positivement ainsi enseignée, indépendamment du temps, par exemple en Romains 5:17, où il est dit : « Ceux qui… régneront en vie par un seul, Jésus Christ ». Cette parole ne se rapporte pas particulièrement au règne millénial, qui n'est qu'une partie du privilège de régner en vie par le Christ Jésus. Notre vie en Christ étant une vie éternelle implique, selon moi, que, dans un certain sens aussi important que réel, il y aura une manière de régner glorieusement avec Christ, qui durera éternellement. Mais, d'un autre côté, lorsqu'il s'agit d'un royaume donné à Christ, que Christ remet avant la fin à Dieu le Père, ce règne spécial pour un temps limité a aussi une portée pour les saints célestes. Naturellement la gloire proprement divine de Christ est distincte de ces gloires-là et ne saurait être communiquée à personne. Mais Dieu a parlé d'une récompense spéciale – la récompense des souffrances endurées pour Christ : « Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec lui » ; « Si, du moins, nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui ». Tout cela a trait au règne millénial. Christ sera alors publiquement exalté dans le monde, au lieu même où Il fut méprisé et rejeté : et les saints seront publiquement exaltés avec Christ sur la scène même de leur opprobre et de leur souffrance, où ils avaient suivi Christ d'un pas bien faible et bien chancelant, sans doute, mais où ils s'étaient tenus attachés au nom de Jésus malgré la persécution et l'opprobre. Mais outre ces récompenses spéciales, il y a la gloire, la félicité, et la joie qui ne passeront jamais.

Le millénium sera un temps où bien des âmes seront amenées à la connaissance du Seigneur. Ce sera la grande moisson de la bénédiction : le temps célébré avec tant de ravissement dans les Psaumes et les Prophètes, où la connaissance de l'Éternel couvrira la terre comme les eaux couvrent le fond de la mer ; ce qui n'implique pas nécessairement que tous ceux qui connaîtront la gloire de Jéhovah, connaîtront sa *grâce*, et seront convertis. Toutefois, beaucoup seront amenés au Seigneur. Mais il sera aussi donné en ce même temps une vraie et réelle connaissance de Dieu, car le Saint Esprit sera répandu d'en haut d'une manière spéciale dont le jour de la Pentecôte ne fut, comparativement, que comme la pluie de la première saison, tandis que ce sera alors comme la pluie de la dernière. La Pentecôte fut la figure anticipée de la plénitude de bénédiction à venir – plus grande au moins en étendue – qui sera réalisée dans le millénium.

Or, les saints de « ce jour-là » ne connaîtront jamais la souffrance comme un privilège – ne sauront jamais ce que c'est que de suivre Christ dans l'opprobre, et qu'être rejeté avec Lui. En conséquence, ils ne régneront pas dans le royaume. Tous les saints, à partir du commencement et jusqu'au millénium, auront souffert plus ou moins avec Christ. Mais l'Église ayant connu pré-éminement la communion de ses souffrances, aura une gloire toute spéciale : tandis que les saints qui seront amenés à la connaissance du Seigneur après que le millénium aura commencé, et qui n'auront jamais connu les souffrances de Christ, ne participeront pas au royaume. Les saints antérieurs au millénium auront place et part dans l'économie de la gloire, et ils seront changés parce que la corruption ne peut jamais hériter de l'incorruptibilité. Aussi, quand ils sont introduits là où Dieu fait toutes choses nouvelles, portent-ils, sans qu'il puisse exister à cet égard le moindre doute, la ressemblance de Christ, par la raison qu'ils font partie du dernier Adam ; et comme ils sont en connexion avec Christ, et qu'ils ont sa vie, cette vie aura toute son efficace tant à l'égard du corps qu'à l'égard de l'âme : ils seront changés en sa ressemblance. Il est vrai que pour ce qui concerne les saints de la période milléniale, nous n'avons pas de déclaration positive sur le moment où ce changement aura lieu. Toutefois, nous pouvons, ce me semble, déduire de principes généraux, que ce sera dans l'intervalle qui s'écoule après que le millénium a pris fin, et avant que les nouveaux cieux et la terre nouvelle apparaissent avec leurs bienheureux habitants. Mais ce silence de l'Écriture a donné lieu à ce que quelques-uns se soient laissés entraînés à l'idée étrange que les saints de la période milléniale resteront dans leur corps naturel, prenant et donnant en mariage durant toute l'éternité ! Une pareille idée ne trouve aucune espèce de fondement dans la parole de Dieu. On l'a déduite de l'idée qu'il fallait toujours interpréter l'expression « aux siècles des siècles » « à toujours » « éternellement » dans les versions françaises comme si elle devait, nécessairement et dans tous les cas, signifier l'éternité. Or, dans quelques passages, elle a en effet cette signification, mais elle ne l'a pas dans d'autres. Supposé que Dieu parle d'un état de choses terrestre, et qu'il emploie l'expression « régner aux siècles des siècles », comme c'est le cas en Dan. 7 et Luc 1, on ne saurait la prendre d'une manière absolue. La portée des mots doit être limitée par le sujet dont Dieu parle. C'est ainsi que, dans les choses humaines, si un homme achète une maison « pour toujours », cela ne veut pas dire qu'il l'achète pour toute l'éternité, mais pour tout le temps que le monde existera sous sa forme actuelle : son droit subsiste aussi longtemps que la terre elle-même, en tant que laissée entre les mains de l'homme. C'est dans le même sens que Dieu se sert de l'expression « aux siècles des siècles » (à toujours, éternellement) en parlant des choses de la terre et de son peuple terrestre. Seulement, le cas est beaucoup plus fort que dans les transactions humaines ordinaires, car une révolution peut laisser de côté et même détruire tous les actes d'acquisition pareils, tandis que le royaume de Christ devant lequel toute autorité contraire doit s'incliner et disparaître, est ce qui garantit à Israël, etc, l'accomplissement de toutes les promesses de Dieu. L'expression « régner sur la maison de Jacob » ne peut donc qu'être modifiée par cette idée-ci – aussi longtemps que la maison de Jacob existe comme telle. Mais quand c'est en rapport avec les nouveaux cieux et la terre nouvelle, et dans sa pleine signification, que cette expression est employée, Israël n'est plus trouvé dans son existence nationale terrestre : de semblables distinctions s'évanouissent quand les hommes sont ressuscités d'entre les morts ou changés. S'agit-il de vie éternelle, ou d'éternelle punition, il nous faut prendre l'expression dans son sens le plus étendu, parce que les choses ne se rapportent pas à la terre : elles appartiennent à l'état de résurrection. S'agit-il, au contraire, de choses terrestres, elle doit être prise dans son sens restreint. Mais s'applique-t-elle aux choses en dehors de ce monde, il faut la

prendre absolument dans toute son étendue. Or, en Daniel 7:27, il est dit que « le royaume sous tous les cieux » *(v.Angl.)*, qui est donné au peuple des saints du Souverain, est un royaume éternel. C'est là, je pense, la même période que celle qui est appelée ici les mille ans. Dans le Nouveau Testament, le Saint Esprit nous donne le développement complet de toutes les voies de Dieu, et nous fait voir que ce qui peut avoir semblé aux saints de l'Ancien Testament être un état de choses absolument éternel, est limité et qualifié par des révélations ultérieures qui nous y révèlent deux stages, pour ainsi dire, au lieu d'un. Ainsi, le royaume terrestre dont il est parlé en Daniel doit être « éternel » dans ce sens qu'il ne sortira jamais de dessous la domination de Christ, ne lui sera jamais retiré et donné à un autre (comme les empires précédents ont été retirés à leurs chefs respectifs), mais restera en ses mains, et dans les mains des saints du Très-Haut, aussi longtemps que Dieu aura un royaume terrestre. Lorsque l'état de choses terrestre prend fin, et que le royaume est remis, le règne de Christ se poursuit éternellement, quoique d'une autre manière, car dans l'état éternel il ne s'agira plus évidemment du fait que tous les peuples, toutes les nations, et toutes les langues doivent Le servir.

Ce chapitre passe rapidement sur l'état millénial, pour ce qui concerne les hommes qui seront alors sur la terre ; et si on désire considérer la partie terrestre des mille ans, c'est à l'Ancien Testament qu'il faut recourir. Là il en est parlé constamment comme de « ce jour-là » – le jour où les Gentils seront introduits et bénis – où le nom de Dieu sera exalté – où tout train de guerre aura disparu ; le jour où le désert se réjouira et fleurira comme le jardin d'Éden, et où ceux dont l'Éternel aura payé la rançon viendront en Sion avec chant de triomphe et une joie éternelle sera sur leur tête – où la douleur et le gémissement s'enfuiront. Telles sont les descriptions que le Saint Esprit nous donne de la bienheureuse période du royaume. Plusieurs ont été disposés à prendre dans un sens figuré ces tableaux prophétiques du millénium : mais il faut bien qu'ils admettent que ces images peuvent être beaucoup plus pleinement accomplies qu'ils ne le supposent. En d'autres termes, je vois dans les brillants récits que nous trouvons dans les prophéties de l'Ancien Testament touchant le millénium, des emblèmes d'une riche et abondante bénédiction qui doit se répandre réellement sur la terre. Sans doute que ces figures peuvent avoir aussi une signification spirituelle ; mais tout en admettant cela, nous ne voulons point enlever aux mots leur sens simple et naturel. Ainsi, par exemple, l'Écriture parle du loup et de l'agneau et d'autres animaux qui aujourd'hui se dévorent les uns les autres, comme vivant alors paisiblement ensemble. Rien n'empêche de faire une application figurée de ces termes et de s'en servir pour décrire ce qui sera moralement vrai des hommes – quoique, pour ce qui me concerne, je ne croie pas que ce soit là leur portée réelle. Car pourquoi Dieu ne ramènerait-il pas les créatures qu'il a faites et auxquelles il porte beaucoup plus d'intérêt qu'on ne le suppose, à une condition pour le moins aussi bonne que celle dans laquelle elles furent créées ? Pourquoi Dieu ne supprimerait-il pas toutes les tristes conséquences que le péché a amenées, physiquement aussi bien que moralement ? Les effets du péché d'Adam se sont étendus bien au-delà de sa propre race : tout ce qui avait été placé sous sa domination est tombé dans le désordre et dans la ruine. Et cette idée de l'état de ruine où toutes choses se trouvent, n'est pas simplement un fruit de l'imagination, non plus que cette manière de présenter la prophétie de l'Ancien Testament. C'est la doctrine clairement et positivement établie dans le chapitre 8 de l'Épître aux Romains. Il est écrit là que « la création a été assujettie à la vanité, non de sa volonté, mais à cause de celui qui l'a assujettie ». Ce passage dit la chute de celui qui avait été établi sur la création : il tomba, et la création qui avait été assujettie à Adam, tomba en même temps que lui. C'est lui qui l'assujettit à la vanité ; la misère et la mort entrèrent par lui. Car il n'y a pas de raison pour supposer que la mort eût plus régné sur la création purement animale du monde adamique, que sur l'homme, si le péché ne fût pas entré. Je n'ignore pas que les savants de ce monde parlent souvent de débris fossiles qui prouveraient que des animaux sont morts avant la création de l'homme. Je n'entre pas dans de pareilles recherches, mais je dirai seulement que sous Adam il n'y avait pas le même état de choses. Supposé maintenant que les faits signalés par les géologues, et les inductions qu'ils en tirent, soient véritables, comme l'Écriture garde un silence absolu à l'égard des animaux qui ont pu avoir été formée et détruits sur la terre avant qu'Adam eût été créé, je désire faire de même dans l'explication que j'essaie d'en donner. Il est des questions qui n'ont aucune importance *morale*, et dont en conséquence un chrétien n'a pas à s'occuper. Mais j'ajoute que ces théories, lors même qu'elles soient vraies, ne sont pas le moins du monde en contradiction avec l'Écriture ; car il n'existe pas le plus petit indice que l'*homme* ait été en rapport avec l'état de choses antérieur à Adam, et l'Écriture le passe sous silence, ayant hâte, ce me semble, d'arriver à ce qui se rattache immédiatement à lui. Aussitôt que la race humaine se trouve sur la terre, les voies morales de Dieu se développent graduellement. Mais bientôt l'homme tomba, et la création fut dégradée par la chute de son chef. La mort, pour ce qui est du monde adamique, entra par la désobéissance d'Adam – la mort directement quant aux hommes, et comme conséquence, ses ravages s'étendirent à toute la création animale inférieure.

Quand le second Adam, exalté au-dessus des cieux, viendra de nouveau, Il n'aura pas simplement une domination comme celle que possédait le premier Adam. Toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre seront soumises à son glorieux pouvoir : pas un lieu, pas une créature dans tout l'univers de Dieu, qui n'éprouve les effets de cette puissance glorieuse par laquelle Il peut même s'assujettir toutes choses. Ainsi, si jadis l'homme tomba, introduisant le péché, la mort et la misère, et si tous les efforts de sa race pour remédier au mal, au-dehors et au-dedans, n'ont été que des palliatifs et non une véritable cure, le Seigneur Jésus sera le bon, le souverain, le tout-puissant Médecin qui guérira tous les maux et toutes les souffrances de la création. Et Dieu aussi aura de la joie – sa propre joie – en soulageant toute la misère amenée par le péché, conformément à son estimation de la valeur de son Fils. Et si, jusques alors, tout n'a fait que remplir pour l'homme la coupe de malheur, quel temps béni ne sera-t-il pas celui où Dieu reprendra l'histoire à l'inverse, et où son propre Fils, tant méprisé et rejeté jadis, occupera le trône de sa double gloire, sa gloire céleste, et sa gloire terrestre ! Ce temps où la méchance-

té sera supprimée, et la justice exaltée à toujours, non pas simplement par la puissance et la gloire, mais par Celui qui avait d'abord porté en grâce le poids de toutes les douleurs, et souffert sur la croix toutes les conséquences de la malice, conformément à la parfaite sainteté de Dieu ! Quelle douceur aussi dans la pensée que Dieu fera voir là qu'il n'y a pas un mal, pas une dégradation, pas une angoisse, pour lesquels Il n'ait pas en son Fils et par Lui une réponse appropriée et glorieuse ! Car Il déploiera alors toute sa puissance pour glorifier son Fils en présence de toute chair, de ceux-là même qui envoyèrent après Lui ce message : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ». Mais lorsque Ce Bien-Aimé reviendra après avoir reçu le royaume, et qu'Il régnera comme le Fils de l'Homme ressuscité et exalté, toute la création éprouvera les réjouissants et bienheureux effets de la suprématie et du gouvernement du Seigneur.

Le Seigneur veut qu'Israël occupe sur la terre une position élevée, et que, eux, qui ont été si particulièrement ses ennemis acharnés, ils entonnent le cantique de louanges avec leur Messie que jadis ils rejetèrent, mais qui, désormais, est au milieu de l'assemblée. C'est alors qu'ils reprendront le Psaume 100, le Psaume d'actions de grâces, et inviteront tous les pays à venir et à célébrer l'Éternel, et même à entrer dans ses parvis avec des louanges. Quel contraste avec tout ce qui s'est passé jusqu'ici, et se passe encore maintenant ! Combien c'est différent de la haine que les Juifs ont toujours montrée pour quiconque voulait porter le message de grâce aux Gentils ! Quand Paul, en effet, leur raconte comment le Seigneur lui avait dit, pendant qu'il priait dans le temple de Jérusalem : « Va, car je t'enverrai au loin vers les nations » – ils l'écoutèrent jusqu'à ce mot ; mais c'était plus que leur cœur orgueilleux ne pouvait supporter, aussi élevèrent-ils leur voix, disant : « Ôte de la terre un tel homme, car il ne convient pas qu'il vive ». Mais combien la grâce aura changé et élargi le cœur étroit de ceux d'Israël, quand ils sortiront eux-mêmes pour porter les invitations de la miséricorde, aux Gentils qui les avaient accablés d'outrages dans toutes leurs fatigantes pérégrinations sur la terre, et qui avaient foulé aux pieds Jérusalem durant tous les temps que Dieu leur avait assignés !

Les Juifs, comme Caïn, ont sur eux la marque de l'Éternel, afin qu'ils ne s'éteignent pas entièrement, nonobstant le meurtre dont ils se sont rendus coupables. Mais dans le dernier jour le Seigneur leur donnera la repentance, et à partir de là ils seront les hérauts convenables et bénis de sa grâce jusque dans les parties de la terre les plus lointaines.

Ce temps de bénédiction sous le Messie est ce que nous trouvons si fréquemment et avec tant de détails dans les écritures de l'Ancien Testament. Les évangiles, aussi, s'ouvrent en nous montrant les saints juifs nourrir des espérances pareilles. Mais à mesure que les choses se dessinent d'une manière plus décidée dans le sens du rejet de Christ, il y rayonne une nouvelle mesure de lumière, jusqu'à ce qu'à la fin, la rédemption étant accomplie, le Saint Esprit fut envoyé du ciel, et manifesta pleinement la pensée de Dieu. C'est alors que la distinction entre le royaume et l'état éternel fut clairement établie et mise dans tout son jour (1 Cor. 15:24-28). Il fut montré que le règne terrestre de Christ qui, d'après l'Ancien Testament, aurait pu paraître d'une durée sans limites, aura, en réalité, un terme quand Il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance.

Beaucoup de personnes croient que l'état de choses que le millénium verra réalisé, doit être amené progressivement par la prédication de l'évangile et les autres moyens d'action actuellement en œuvre. Sans doute, ils comptent que Dieu bénira cette activité dans une mesure plus grande encore que ce n'est le cas aujourd'hui, car il n'est pas de chrétien, peut-être, qui voulût affirmer que les apparences actuelles autorisent une attente semblable. Mais on pense que s'il y avait un nombre plus considérable de serviteurs de Dieu, qu'il plût à Dieu de bénir en tout lieu la Parole pour la conversion des multitudes, et qu'un esprit d'amour, d'union, et de dévouement prévalût davantage parmi ceux qui aiment le nom de Christ, ce qui en résulterait serait le règne de Christ sur la terre.

Mais, voudrais-je demander, comment savons-nous qu'il doit y avoir un millénium ? Vous répondez : Par la parole de Dieu. Et de quelle manière le millénium doit-il être amené ? L'humilité devrait répondre : Il nous faut aussi apprendre cela de la parole de Dieu. Nous reconnaissons tous que la terre doit être remplie de la connaissance de l'Éternel comme les eaux couvrent le fond de la mer. – De quelle manière cela doit-il être effectué ? C'est une chose remarquable que dans le passage même (És. 11:9) où ces paroles se trouvent, le Saint Esprit donne à entendre que le jugement doit précéder ce temps de bénédiction (Voyez vers. 4). Nous y apprenons que la connaissance de l'Éternel doit se répandre de toutes parts et devenir universelle à la suite de l'intervention par laquelle Il aura frappé la terre par la verge de sa bouche et aura fait mourir le méchant par l'esprit de ses lèvres – le passage même que l'apôtre Paul applique à la destruction de l'Antichrist, l'homme de péché en 2 Thessaloniciens 2:8. Le Seigneur le consumera par le souffle de sa bouche et l'anéantira par l'apparition de sa venue.

Il est donc parfaitement vrai, et reconnu de tous, qu'il doit y avoir un temps millénial de bénédiction sur la terre ; et voici la réponse à la question concernant la manière dont ce temps doit être amené : la même portion de l'Écriture qui nous révèle ce changement béni, nous déclare que c'est le Seigneur qui l'effectue lui-même, en venant et frappant le méchant ; en d'autres termes, c'est par le jugement qu'il est amené, et non point par la prédication de l'évangile. L'évangile est de toute importance pour appeler les âmes de la terre au ciel ; mais ce n'est pas par lui que Dieu veut en agir avec le monde et le remplir de bénédiction. Il *est* le moyen par lequel se fait le rassemblement de l'Église tirée du monde pour Christ. Lorsque le jugement aura eu pleinement son cours, le Seigneur enverra ses serviteurs. Le Seigneur prononcera la parole, et grande sera la compagnie de ceux qui la publieront. « La loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel sortira de Jérusalem ». La dispensation actuelle est une dispensation qui a pour objet de rassembler, en séparation d'avec le monde. L'évangile doit bien être prêché à tous, mais ce n'est point dans la vaine espérance que tous doivent jamais y croire. Aussi, le Seigneur, en Marc 16, tout en

ordonnant à ses disciples d'aller par *tout* le monde, et de prêcher l'évangile à *toute* la création, prend-il soin d'ajouter : « Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé ! et celui qui n'aura pas cru sera condamné ». Il les prépare à ne compter pour leur message que sur un accueil partiel et individuel. De cette manière ils ne devaient pas se sentir découragés et abattus s'il ne se trouvait çà et là que quelques personnes qui reçussent la parole de vie. Peut-être n'y aurait-il qu'un Denys, l'Aréopagite, et une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux. Et qu'étaient ces quelques personnes relativement aux multitudes qui entendirent l'Apôtre sur la colline de Mars ? C'était un sujet de joie et d'actions de grâce, d'apprendre que quelque âme avait cru à la vie éternelle, car c'est ainsi que Dieu préserve ses serviteurs de l'abattement. Il est bon de savoir que tous ne vont pas recevoir l'évangile, mais que Dieu accomplit ses propres desseins. C'est pourquoi, quand le Seigneur bénit la parole, et réveille çà et là la conscience d'un pauvre pécheur, il y a lieu de se réjouir. Mais nous savons que pour ce qui est du monde considéré comme un tout, le mal croîtra et « les hommes méchants et les imposteurs iront en empirant, séduisant et étant séduits ». Comment cela peut-il arriver, si la bénédiction milléniale doit être le résultat de l'œuvre d'évangélisation à laquelle travaillent aujourd'hui les chrétiens ? Mais le Seigneur doit frapper la terre de la verge de sa bouche et faire mourir le méchant par le souffle de ses lèvres, qui est dit être comme un torrent de soufre (És. 30:33) ! Est-ce là l'évangile ? C'est tout le contraire, précisément – une figure de jugement de destruction. L'évangile délivre de Topheth, mais ce jugement du Seigneur y précipite d'une manière irrévocable. C'est donc, évidemment, un jugement qui procède de la main de Dieu lui-même, et non point un jugement que l'homme, et bien moins encore l'Église, doive frapper. Ce n'est pas l'affaire de l'Église de précipiter dans Topheth. Nulle puissance, si ce n'est celle de Dieu, ne peut livrer à l'enfer.

Mais il y a une autre chose qui caractérise le millénium – Satan lié dans l'abîme. L'Église peut-elle lier Satan ? Et quelqu'un affirmera-t-il que Satan peut être absolument empêché de séduire aujourd'hui le monde ? Or, jusqu'à ce qu'il soit lié, il ne saurait y avoir de bénédiction universelle pour le monde ; et tout chrétien est obligé de reconnaître que c'est Dieu seul qui peut lier ou briser Satan. Il peut bien pour le faire se servir d'un ange, ou s'associer les saints, ainsi que nous lisons en Romains 16:20 : « Le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous vos pieds » : car l'Église est unie à Christ, et sera alors réellement avec Lui, à qui, comme la semence de la femme, il appartient de briser la tête du serpent ; mais la puissance qui le fait est en Christ, et non dans l'Église. Quand ce jour de jugement sera venu, Christ renversera tous les adversaires ainsi qu'il est dit. « Il frappera les nations, et les gouvernera avec une verge de fer » (Apoc. 19). Nous ferons la même chose en vertu de notre association avec Christ (Apoc. 2) ; et dans le règne de paix (Apoc. 20:4, 6), nous Lui serons encore associés. C'est par l'Église, dans sa condition céleste, et non pas pendant que nous sommes sur la terre, que Satan sera ainsi brisé.

Mais il est parfaitement clair, d'un autre côté, que le millénium n'est pas exclusivement le règne des saints glorifiés : la terre, comme telle, avec ses habitants, sera introduite dans la délivrance et la bénédiction. Nous avons vu cela en Éphésiens 1:10, où se trouve la vraie clé du caractère de cette période merveilleuse – l'union de la gloire céleste et de la gloire terrestre sous une seule et même Tête, en qui, nous aussi, le corps, avons été faits héritiers. Il y aura sur la terre les Juifs et les Gentils bénis comme tels dans leurs corps naturels, tandis que les saints glorifiés seront les instruments de la bénédiction pour la terre.

Maintenant, la terre est un séjour misérable, et les hommes savent à peine jusqu'à quel point ils sont devenus des rebelles par le péché. Mais outre cela, il y a un ennemi invisible, un sombre et infatigable adversaire de Dieu et de l'homme, qui a à ses ordres ses armées de mauvais anges qu'il emploie comme instruments de sa séduction. Tout cela passera ; et ces mêmes lieux qui sont remplis maintenant de mauvais esprits, les lieux célestes (non pas, naturellement, le lieu où Dieu habite dans la gloire inaccessible, mais les cieux inférieurs qui sont en rapport avec la terre) seront une portion de l'empire de l'Église dans la gloire, et les saints célestes serviront de canaux et de moyens de joie et de bénédiction pour le monde, autant que les mauvais esprits sont maintenant les principaux agents de toute sa misère. Ils pourront bien, après le millénium, sortir pour un peu de temps de leur prison pour engager les nations éloignées de la terre dans une dernière conspiration contre le Seigneur, mais ils ne recouvreront jamais leur premier accès dans les lieux célestes où leur influence était la plus subtile et la plus dangereuse.

C'est alors que brillera pour le monde le jour de la plus grande gloire. Il va sans dire que je ne parle pas de la croix ; car, entre toutes les gloires qui seront jamais données à Christ, aucune ne saurait être comparée à la gloire si réelle et si profonde de sa mort. C'est elle qui a, pour ainsi dire, rendu possible à Dieu de déployer sa miséricorde conformément à son propre cœur ; et, en conséquence, parmi toutes les joies et toutes les bénédictions milléniales, il ne s'en trouvera pas une seule qui ne découle de la croix de Jésus. Et plus encore, car elle a des conséquences éternelles, et non pas pour le millénium seulement. Toutefois, quelle que soit son importance, et quoiqu'il doive être un temps de bénédiction merveilleux, le siècle à venir, ou millénium, sera encore imparfait ; car il y aura encore sur la terre des hommes dans leur corps naturel, et bon nombre d'entre eux seront inconvertis. Conformément à cela, ce même chapitre nous montre qu'après l'expiration des mille ans, « Satan sera délié de sa prison, et sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, pour les assembler pour le combat ; et leur nombre est comme le sable de la mer » (v.7, 8). Ce trait-là ne se trouve point dans l'Ancien Testament ; car comme il ne donne pas à entendre que le règne doive prendre fin, il ne nous mentionne pas non plus la période où Satan sera délié. Les termes, dans lesquels le jugement qui tombe sur le méchant est mentionné là, pourraient s'entendre d'un seul coup qui terminera l'affaire. Nous apprenons d'Ésaïe que le lieu de la punition de l'armée superbe *(v.Angl.* de ceux d'en haut*)* sera en haut, comme les rois de la terre seront punis sur la terre. Il est évident que par l'expression « l'armée superbe » l'Esprit de Dieu ne fait pas allusion

aux grands de la terre (car il la place en contraste avec les rois de la terre), mais aux puissances de méchanceté qui sont dans les lieux célestes (Comp. Éph. 6:12). C'est exactement ce que nous trouvons, quoique avec plus de détails, en Apocalyse 12, 19, 20. Les rois de la terre reçoivent leur châtiment sur la terre, tandis que Satan et ses favoris, l'armée superbe, souffrent en haut. Satan est précipité sur la terre, et ses anges sont précipités avec lui. Leur place ne se trouve plus dans le ciel. Les détails ne sont point donnés jusqu'à l'Apocalypse. Ce jour verra le jugement de tous les ennemis en haut ou en bas. Que tel soit le caractère du jour millénial, n'exige pas de preuve.

Dans le chapitre suivant (És. 25:6), il est dit : « Et l'Éternel des armées fera à tous les peuples en cette montagne un banquet de choses grasses, un banquet de vins purifiés (un banquet, dis-je), de choses grasses et moelleuses, et de vins sans aucune lie, bien purifiés ». C'est un temps de bénédiction comme on n'en a jamais connu auparavant. Et la bénédiction n'est pas limitée, comme c'est le cas maintenant à un certain nombre de personnes recueillies d'une masse considérable, mais « l'Éternel des armées fera à *tous les peuples* en cette montagne », etc. « Cette montagne » signifie la Palestine, parce que elle sera pour toute la terre le lieu où l'Éternel sera exalté. Il va sans dire que c'est dans un sens moral et non dans un sens matériel qu'il faut prendre tout ceci. Remarquez ce que nous trouvons dans le verset suivant. « Et Il enlèvera en cette montagne l'enveloppe redoublée qu'on voit sur tous les peuples ». Le Seigneur détruira les ténèbres qui sont aujourd'hui sur la face de toutes les nations, « et la couverture qui est étendue sur toutes les nations ». Mais cette ère sera aussi caractérisée par la résurrection. « Il engloutira la mort en victoire », paroles par lesquelles le Saint Esprit fait évidemment allusion à la première résurrection mentionnée dans l'Apocalypse. Alors seulement la victoire est complète (Comp. 1 Cor. 15). « Et le Seigneur l'Éternel essuiera les larmes de dessus tout visage, et il ôtera l'opprobre de son peuple de dessus toute la terre ; car l'Éternel a parlé ». C'est le temps de la bénédiction pour le peuple Juif. « Et l'on dira en ce jour-là : Voici, c'est ici notre Dieu ; nous l'avons attendu, aussi nous sauvera-t-il ». Ici, ce sont bien incontestablement des personnes sur la terre qui ont besoin d'être sauvées. L'Église est sauvée déjà, et nous n'attendons point la venue de « ce jour-là » pour que notre Dieu nous sauve. Ceux-là seront sauvés au jour de sa gloire ; nous sommes sauvés, nous, au jour de la grâce. « C'est ici l'Éternel ; nous l'avons attendu, nous nous égaierons et nous réjouirons en son salut. Car la main de l'Éternel reposera sur cette montagne, mais Moab sera foulé sous lui comme on foule la paille pour en faire du fumier ». Nous avons là un des ennemis d'Israël foulé, car ce doit être un jour de jugement aussi bien que de bénédiction. Dans le chapitre suivant (v.26) il est écrit, « En ce jour-là ce cantique sera chanté au pays de Juda : Nous avons une ville forte », etc. Et dans sa dernière partie à laquelle je désire renvoyer le lecteur à cause de son importance, Israël dit : « Nous avons conçu, et nous avons été en travail… nous ne saurions en aucune manière délivrer le pays », etc. « Tes morts vivront, même mon corps mort vivra, ils se relèveront ». « Tes morts » c'est-à-dire, le peuple Juif qui est regardé figurément comme étant mort ; absolument comme en Ézéchiel où ils sont représentés non seulement comme morts, mais comme dans leurs sépulcres. Mais, de même que le Seigneur fait passer son vent sur ses ossements desséchés, de telle sorte qu'ils vivent ; de même ici, « Tes morts vivront, même mon corps mort vivra ». Il n'est pas dit simplement *Ton* corps mort, mais *Mon* corps. Je les reconnais – ils sont à Moi. Jéhovah se les approprie. Il les reconnaît pour siens, quelque morts qu'ils aient pu être. On ne les aura plus dans cet état ; ils se relèveront. « Réveillez-vous et vous réjouissez avec chant de triomphe, vous habitants de la poussière ; car ta rosée est comme la rosée des herbes, et la terre jettera dehors les trépassés. Va, mon peuple, entre dans tes cabinets, et ferme la porte sur toi ». Ceci ne ressemble pas à l'Église. Les saints célestes n'entrent point dans leurs cabinets sur la terre, mais ils sont enlevés pour être dans la maison du Père dans le ciel. Mais ici il est question du peuple Juif. L'Esprit prophétique s'occupe de les consoler, et leur annonce qu'ils se relèveront de leur état dégradé, « car ta rosée est comme la rosée des herbes ». « Va, mon peuple… cache-toi pour un petit moment, jusqu'à ce que l'indignation soit passée ». L'indignation dont Dieu a été indigné si longtemps contre son peuple, se changera désormais en indignation contre leurs ennemis. L'Assyrien dont Dieu s'est servi jadis comme d'une verge pour châtier Israël, doit maintenant subir lui-même sa sentence finale. « Car, voici, l'Éternel s'en va sortir de son lieu pour visiter l'iniquité des habitants de la terre commise contre lui ; alors la terre découvrira le sang qu'elle aura reçu, et ne couvrira plus ceux qu'on a mis à mort ». Et toutefois, c'est bien ici évidemment le temps où Dieu introduit le millénium, et nullement celui où il est passé. L'Éternel sort de son lieu pour punir les habitants de la terre. Y a-t-il là quelque chose qui ressemble à l'évangile, puisque au lieu de proclamer la rémission de leurs péchés, Il vient pour les punir ? certainement non. De plus, « en ce jour-là, l'Éternel punira de sa dure et grande et forte épée le Léviathan, le serpent tortu, le Léviathan, dis-je, serpent tortu, et il tuera la baleine (*v.Angl.,* le Dragon) qui est dans la mer ». Sans aucun doute, il y a là une allusion générale au méchant, Satan, l'ancien serpent. Seulement, il n'est pas envisagé ici comme quelqu'un qui occupait une place en haut, mais comme défait et rejeté ici-bas. Il n'est pas parlé de lui d'une manière aussi détaillée que dans l'Apocalypse, qui nous donne la pleine lumière de Dieu sur ce sujet et sur tous ses détails.

Une autre chose que nous apprenons de notre chapitre (Apoc. 20) c'est qu'à la fin du millénium, Dieu fera voir que le jour de la gloire (les mille ans, qui forment une partie du jour du Seigneur quand Satan est lié, et que le Seigneur Jésus règne d'une manière manifeste) ne convertira pas plus les âmes par lui-même, que ne l'ont fait le jour de la grâce et la publication de l'évangile jusqu'aux extrémités de la terre. Car si au jour de la grâce, le salut d'une seule âme exige la puissance immédiate de Dieu, naturellement il ne faudra pas moins que la même puissance ici-bas au jour de la gloire. Tandis que le Seigneur sera là, le mal sera tenu bas ; il n'y aura pas de chef pour guider l'homme dans son mal. Mais du moment qu'il est permis à Satan de sortir de son lieu et d'exercer sa

puissance, on a la preuve manifeste que le cœur de l'homme n'est point changé. Il s'en va aux quatre coins de la terre pour séduire les nations, et il les rassemble pour leur ruine.

Ces nations sont appelées d'un nom symbolique, qui est une sorte d'allusion aux ennemis d'Israël mentionnés en Éz. 38 ; 39. Mais ce ne sont pas les mêmes, et il faut les en distinguer soigneusement, car, en Ézéchiel, Gog est à la lettre un individu – le prince des vastes territoires et des peuples du nord-est, connus de nos jours comme l'empire de Russie. Gog sera alors le chef de cette contrée que l'Écriture appelle « le pays de Magog ». C'est là le véritable sens des mots rendus dans nos versions par « prince des chefs » et qui doivent être traduits par « prince de Rosh ». Mais à l'époque où les Écritures furent traduites en Latin (version qui eut une grande influence sur celles qui suivirent), l'empire russe n'existait pas et ne pouvait être connu sous ce nom, le nord de l'Europe étant alors habité seulement par des hordes errantes de barbares appelés sarmates, scythes, etc. Ainsi, quand Jérôme, qui corrigea la vieille version latine, arriva au terme hébreu « Rosch », il crut qu'il devait être pris, non comme le nom d'un peuple, mais comme un nom commun signifiant « chef » ou « prince », juste comme il en est arrivé des Francs, dont le nom, outre qu'il est devenu celui de la contrée qu'ils avaient conquise, signifiait aussi « hommes libres ». De là vient probablement que dans nos versions « Rosh été traduit par Chef, ce que l'Hébreu pouvait également bien supporter, si le contexte n'exigeait pas un nom propre. C'est pour cela, je suppose, que les traducteurs, ne connaissant pas de meilleure manière de le rendre, s'arrêtèrent à la vague expression de « prince des chefs de Méshec et de Tubal ». Cependant, c'est une chose bien connue que des personnes instruites qui n'avaient pas de lumière sur la prophétie, ou n'en avaient que partiellement – que des savants qui examinaient ce sujet il y a cent ans déjà, arrivaient à la conclusion qu'il fallait entendre par là la Russie. Mais ce qui est d'une importance beaucoup plus grande, c'est que la version Grecque, ou celle des Septante, qui a été faite deux siècles avant l'ère chrétienne, a laissé ce mot tel qu'il est dans l'original, Rosh ; ils ne savaient pas quel lieu ou quelle race ce nom désignait, mais voyant que Méshec et Tubal étaient donnés comme des noms propres, ils comprirent de la même manière le mot précédent. Gog doit donc être réellement « le prince de Rosh, de Méshec et de Tubal » qui seront tous trouvés dans l'empire russe. Ézéchiel fait voir alors que, à l'époque où Dieu restaure Israël et le plante dans son propre pays, la Russie doit être le dernier grand ennemi qui monte pour l'attaquer, et trouve sa propre ruine, qui lui vient de la main de Dieu, sur les montagnes d'Israël. Sa prophétie ne porte pas, je pense, sur les événements actuels, sauf en tant qu'ils sont un acheminement à celui-là ; bien moins encore doit-on la confondre avec le rassemblement de Gog et de Magog décrit dans les versets 8, 9 (Apoc. 20). Impossible que les deux passages aient trait au même événement. En effet, le prophète Juif parle d'une vaste confédération qui est antérieure au millénium, ou du moins a lieu dans ses tous premiers jours ; tandis que celle dont il s'agit dans l'Apocalypse ne se forme qu'après que les mille ans sont écoulés. Je pense qu'ici Gog et Magog sont purement et simplement des expressions symboliques qui ont, il est vrai, leur fondement dans le prophète de Chébar, mais qui en sont entièrement distinctes. La prophétie d'Ézéchiel reçoit son accomplissement lorsque Israël est restauré (Voyez chapitre 36 ; 37). Gog, monte quand le peuple habite dans ses villes sans murailles, et il pense en faire pour cette raison aisément sa proie. Mais l'Éternel intervient : Gog est détruit, et Israël vit et prospère paisiblement dans son pays. Ici (Apoc. 20), ce sont des symboles empruntés aux circonstances de l'Ancien Testament, mais appliquées à des temps bien postérieurs. Le dernier ennemi qu'Israël eut à combattre avant le millénium était le véritable Gog, Gog dans le sens littéral ; la dernière rébellion qui a lieu après lui tire son nom de cet effort bien mémorable des nations extérieures à la Palestine. D'innombrables essaims de peuples venus des quatre coins de la terre, sous la conduite de Satan, répéteront (ce qui ne sera plus jamais répété) ce que le chef russe aura fait avant elles. Ils monteront sur la largeur de la terre, et ils environneront le camp des saints et la ville bien-aimée. Il va sans dire que c'est du peuple et de la ville terrestre qu'il s'agit, car Israël sera alors un corps de saints, un peuple saint, et Jérusalem sera la ville bien-aimée, non pas de nom seulement, mais, en réalité, alors, la ville du grand Roi. Ces nations montèrent et les environnèrent, et Dieu sera forcé, s'il m'est permis de parler de cette manière, de les détruire pour toujours. « Et du feu descendit du ciel de la part de Dieu et les dévora » (v.9). Le feu est constamment la figure du jugement de Dieu. C'est ainsi qu'ils périssent. Leur chef n'est point atteint par ce jugement : un sort pire lui est réservé. « Et le diable qui les avait séduits fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où aussi sont la Bête et le faux prophète ; et ils seront tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles ». Ceux qui le suivaient sont détruits par un jugement divin sur la terre, mais le diable, qui les avait entraînés par ses impostures, est jeté dans l'étang de feu et de soufre.

Mais il y a encore une autre scène – la plus solennelle de beaucoup pour l'homme, et où tout est réellement solennel. « Et je vis un grand trône blanc, et celui qui est assis dessus, de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel ; et il ne fut point trouvé de lieu pour eux » (v.11). Remarquez cela. Il est beaucoup de personnes qui supposent que c'est là le temps de la venue du Seigneur, et qui, en conséquence, placent le millénium avant Sa venue. Mais cette opinion ne peut soutenir la lumière de l'Écriture. Sans recourir à des preuves en dehors de ce chapitre, je voudrais prendre une autre voie qui est courte et simple, et à mon avis, parfaitement concluante sur cette question. Quand le Seigneur Jésus vient, il vient à la terre depuis le ciel. Telle est généralement, autant que je puis :le savoir, la foi de tous ceux qui ont sur ce point des pensées précises. Or, ce n'est point ce que nous trouvons ici ; car le Seigneur est assis sur un grand trône blanc, et au lieu de sa venue du ciel à la terre, c'est la disparition de la terre et du ciel à la fois qui nous est présentée. Impossible qu'il s'agisse de la venue du Seigneur à la terre, car il n'existe plus de terre à laquelle il puisse venir. Tout le système de la terre et du ciel, tels qu'ils sont maintenant, aura disparu de la scène – aura été, non pas anéanti, mais détruit ; car il y a une grande différence entre ces deux idées. Toutefois, la terre n'est plus trouvée occupant sa place : elle a disparu. Le grand trône blanc n'est dont point en aucune façon sur la terre ; car la terre et le ciel se sont enfuis de devant la face de

Celui qui est assis sur le trône, et il ne fut point trouvé de lieu pour eux. Ainsi que c'est annoncé en 2 Pierre 3, ils seront dissous, et leurs éléments se fondront par l'ardeur du feu. Remarquez donc qu'au moment où Christ est vu assis sur le grand trône blanc, la terre et le ciel se sont enfuis. Quelle conséquence devons-nous tirer de cela ? Ou bien que le Seigneur Jésus Christ doit être venu auparavant, ou bien qu'Il ne viendra jamais sur la terre ; car ce ne serait nullement la même chose que de supposer qu'il viendra seulement sur la terre nouvelle après que tout jugement, même celui des méchants morts, sera passé. Or, nous savons que « le Père ne juge personne, mais il a donné *tout jugement* au Fils » – « établi de Dieu juge des vivants et des morts ». La foi générale des chrétiens est qu'Il viendra sur *cette terre-ci*. Un jour qui est encore futur, Ses pieds se tiendront debout sur la Montagne des Oliviers qui est vis-à-vis de Jérusalem du côté de l'Orient, et qui, dès ce moment-là, doit être non pas détruite, mais fendue par le milieu en témoignage de cet événement solennel. Toutes ces circonstances ne sauraient s'appliquer à ce que Saint Jean nomme les nouveaux cieux et la nouvelle terre. Lorsque le grand trône blanc apparaît, la terre n'est plus là ; et, par conséquent, il faut que la venue de Christ à la terre ait eu lieu antérieurement à cette dernière scène du jugement. De fait, aussi, nous avons eu déjà la description de la venue du Seigneur dans le chapitre 19, et celle de son règne dans la première partie du chapitre 20. Ceci donne d'une manière très précise le caractère du grand trône blanc. Rien de plus simple, si vous prenez les choses dans l'ordre dans lequel Dieu les arrange. Mais l'homme est toujours intraitable ; et ainsi il efface la venue de Christ du chapitre 19 où elle *est* présentée, et l'imagine dans le chapitre 20:11, où elle n'est point, ni ne saurait être.

Remarquez encore que le jugement du grand trône blanc n'est pas un jugement général, pas plus que la résurrection mentionnée ici n'est une résurrection générale. De fait, l'idée d'une résurrection commune aux justes et aux injustes est pure imagination. Je tiens, que toute âme d'homme, c'est-à-dire, de ceux qui sont morts, doit se trouver dans l'une ou l'autre résurrection. Mais l'Écriture nous montre que la résurrection des justes est une chose entièrement différente de celle des injustes, et a lieu dans une tout autre époque : elles n'ont rien de commun, si ce n'est que, dans les deux cas, l'âme et le corps doivent être réunis pour toujours. Il n'existe pas de passage en faveur d'un relèvement commun à tous. On en allègue pourtant quelques-uns pour fournir une apparence de preuve. Le Seigneur dit en Jean 5:28 : « L'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront Sa voix ; et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie ; et ceux qui auront mal fait en résurrection de jugement ». Mais ces paroles ne montrent pas qu'ils ressusciteront dans le même temps. L'heure vient en laquelle l'une et l'autre de ces classes se relèveront ; mais au lieu de dire qu'ils doivent se relever tous dans une résurrection commune, Christ s'attache à faire voir que ceux qui ont pratiqué le bien doivent sortir de leurs sépulcres pour une résurrection de vie, et ceux qui ont mal fait pour une résurrection de jugement. Il y a donc deux résurrections, et non une seule résurrection commune à tous. Le passage même qu'on cite à l'appui d'une résurrection générale, enseigne, de fait, le contraire. L'évangile de Saint Jean montre qu'elles sont distinctes l'une de l'autre quant à leur *caractère* respectif ; son Apocalypse montre qu'elles le sont quant au *temps* où elles ont lieu.

On dira peut-être que ces paroles, « l'heure vient », impliquent que tous doivent être ressuscités à peu près dans le même temps. Mais le mot « heure » est employé dans l'Écriture (et même partout ailleurs) dans un sens très large. Il pourrait comprendre mille ans, ou plus encore ; de sorte que, si l'une des deux résurrections avait lieu au commencement, et l'autre à la fin du millénium, ce pourrait encore être la même « heure ». « L'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et l'ayant entendue ils vivront » (Jean 5:25). Cela a trait à l'œuvre qui s'est poursuivie depuis que Christ était sur la terre jusqu'au moment actuel. « L'heure » comprend là près de deux mille ans ; et certainement ce n'est pas trop d'en inférer que dans le verset 28 « l'heure » pourrait embrasser, si c'était nécessaire, une période aussi longue. C'est à l'Écriture qu'il appartient de décider. Le même Jean, qui nous montre le relèvement de toute chair hors de sépulcre, divisé en deux résurrections, en contraste l'une avec l'autre, d'hommes caractérisés par des qualités morales opposées, nous montre avec non moins de clarté et de certitude l'intervalle qui sépare ces deux résurrections. Le chapitre de l'Apocalypse que nous examinons maintenant répond à cette question, et prouve qu'il y aura entre les deux un intervalle de mille ans au moins. Mais ce n'est pas tout. Ces résurrections ne sont pas seulement distinctes l'une de l'autre par le temps où elles ont lieu, il y a encore dans leur nature une différence profonde, fondamentale. L'évangile de Jean déclare que la première est une résurrection de vie, et la seconde une résurrection de jugement. Dans la première sont les justes ; tous ceux qui sont jugés dans la seconde sont les méchants. Nos traducteurs l'appellent la résurrection de « condamnation », quoique le véritable sens du mot soit « jugement ». C'est le même terme qui est employé auparavant dans un verset ou deux (v.22, 27). « Le Père ne juge personne, mais il a donné tout *jugement* au Fils… Et lui a donné autorité aussi de *juger*, parce qu'il est Fils de l'homme ». Et il est nécessaire de se bien mettre dans l'esprit que, si Christ donne sa vie comme Fils de Dieu, il vient comme Fils de l'homme pour exécuter le jugement dans son royaume. Il donne sa vie pour celui qui croit, et il exécute le jugement sur l'incrédule. Ainsi, il y a deux résurrections correspondant à ces deux titres. Il y a la résurrection de vie, ou la résurrection du croyant : c'est l'application à son corps de cette puissance de vie qu'il possède déjà dans son âme. Mais ceux qui ont repoussé Christ, que leur est-il réservé ? La résurrection de jugement. Ils ont méprisé Christ maintenant, impossible qu'ils évitent alors la résurrection de jugement.

Revenant à Apocalypse 20, n'est-ce pas ce que nous avons ici ? D'abord nous y avons vu la résurrection de vie, de « ceux qui ont pratiqué le bien ». « Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection ». Qu'a-t-il été dit à leur sujet ? « Ils *vécurent* et régnèrent avec le Christ les mille ans ». C'est une résurrection de vie. Mais regardez aux autres, aux méchants, « ceux qui ont mal fait », « Le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis ». Qu'avez-vous ici ? « Le reste des morts ne vécut pas *jusqu'à ce que* », etc.

Ils ressuscitent donc. « Et je vis les morts, petits et grands, se tenant devant Dieu ». Il n'y a là que des morts – et de quelle manière différente ils apparaissent devant le trône ! « Et les livres furent ouverts ; et un autre livre fut ouvert, qui est celui de la vie : et les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs œuvres » (v.12). Or, je crois pleinement que toutes les œuvres des saints de Dieu seront examinées ; ce qu'ils auront fait dans le corps viendra en évidence. Nous recevrons louange ou blâme selon notre fidélité ou notre infidélité, quand le Seigneur Jésus prendra place sur le siège du jugement, que nous nous tiendrons devant Lui et que nous serons manifestés. C'est saint Paul qui nous dit cela (Rom. 14 ; 2 Cor. 5). Mais dans Saint Jean, le but du Saint Esprit est de placer les deux résurrections en contraste l'une avec l'autre. En conséquence, il n'est pas dit un mot, dans le récit de la première résurrection, de notre comparution devant Christ afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, soit bien soit mal ; mais nous y sommes représentés comme jugeant les autres. Telle est la manière dont est décrite la résurrection de vie. « Je vis des trônes ; et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné ». Naturellement, ils rendent compte pour eux-mêmes au Seigneur, et reçoivent en conséquence ; mais le Saint Esprit a ses raisons parfaitement sages pour ne faire ici aucune allusion à cela. C'est une résurrection de vie dans l'évangile, et c'est aussi une résurrection de vie dans l'Apocalypse. Mais lorsque vous en venez au reste des morts qui n'ont pas pratiqué le bien, quand ils sont ressuscités et qu'ils se tiennent debout devant le trône, c'est tout le contraire d'une résurrection de vie. Ils n'ont fait que le mal, et quand le livre de vie est ouvert, il ne doit s'y trouver aucun nom ; car ce n'est point une résurrection de vie mais une résurrection de jugement. Ils doivent être jugés selon leurs œuvres écrites dans ces autres livres, et leurs œuvres appellent à grands cris le jugement. Leurs œuvres sont toutes et toujours mauvaises ; ils sont jugés d'après elles, et quel est le résultat ? Il pouvait y avoir de la différence entre eux sous plusieurs rapports : il y avait des grands et des petits, mais ils étaient pareils en ceci – ils n'étaient point écrits dans le livre de vie ; et quiconque n'y était pas trouvé écrit, était jeté dans l'étang de feu. Pas un mot touchant ceux qui y étaient écrits. C'est la résurrection de ceux qui n'avaient point de part dans ce livre, et ils sont jetés dans l'étang de feu. C'est comme si Dieu disait, les livres de leurs œuvres appellent le jugement : n'y a-t-il rien à dire pour la défense de ces misérables ? En conséquence le livre de vie est ouvert, mais ils ne s'y trouvent point : la dernière espérance s'est évanouie, « et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre, il était jeté dans l'étang de feu » (v.15). C'est la résurrection de jugement, il n'y a là ni vie ni miséricorde. Ceux qui avaient eu part à la résurrection de vie, étaient ressuscités longtemps auparavant, et ne viennent jamais en jugement : il est dit en effet (Jean 5:24) « Celui qui entend ma parole, et croit en celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en *jugement* (le même mot que dans les versets 22:27, 29), mais il est passé de la mort à la vie ».

Rien de plus certain que cette résurrection est distincte de l'autre, qu'elle est d'un caractère différent, et qu'elle en est séparé par un long intervalle. La résurrection de vie avait eu lieu depuis longtemps, et maintenant arrive la résurrection de jugement. « Et la mer rendit les morts qui étaient en elle ». Les profondeurs que l'homme ne pouvait explorer qu'imparfaitement, ne peuvent plus cacher ceux qui y furent engloutis ; et le monde invisible lui-même, sur lequel il n'exerce aucun contrôle, est aussi forcé de lâcher ses misérables habitants : « Et la mort et le Hadès rendirent les morts qui étaient en eux, et ils furent jugés chacun selon ses œuvres » (v.13). Et leurs œuvres les condamnent. Le livre de vie ne renferme pas un mot à leur sujet, et ils sont jetés dans l'étang de feu. Ils sont relevés de leur première mort pour être jetés à toujours dans ce lieu de tourment, d'où il est impossible d'échapper.

L'autre passage de l'Écriture, d'une extrême importance, souvent cité à l'appui d'une résurrection générale, est celui de Daniel. Qu'y trouvons-nous ? Il est écrit chapitre 12:1 : « Or en ce temps-là Micaël, ce grand chef, qui tient ferme pour les enfants de ton peuple (c'est-à-dire le peuple de Daniel, les Juifs), tiendra ferme ; et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a point eu depuis qu'il y a des nations jusqu'à ce temps-là ». Évidemment, ce n'est point là le millénium. « Et en ce temps-là, ton peuple, *c'est à savoir*, quiconque sera trouvé écrit dans le livre, échappera ». Ce n'est pas là non plus le temps où l'Église est délivrée ; car nous avons été délivrés depuis longtemps par la croix du Seigneur Jésus Christ. Mais depuis la croix de Christ, le peuple Juif n'a eu en partage que la misère : cette croix était leur crime. N'avaient-ils pas crié, « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants » ? Le temps de leur plus grande souffrance doit précéder immédiatement l'heure de leur délivrance (Jér. 30:7). Notre délivrance, comme la leur, est accomplie au moyen des souffrances d'un autre ; mais ce n'est qu'*après* que nous sommes délivrés que nous sommes appelés à souffrir. Il en est tout autrement pour les Juifs. Ils ont encore à passer par une effroyable tribulation, la pire de toutes celles qu'ils aient eue jamais à traverser ; mais immédiatement après arrive leur délivrance finale – « En ce temps-là ton peuple échappera », etc. Ils n'échapperont pas seulement en tant que peuple, mais ils seront sauvés en convertis individuellement, selon le dessein de Dieu – « Quiconque sera trouvé écrit dans le livre ». « Et plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour les opprobres et pour l'infamie éternelle ». Voilà le verset qui a été généralement appliqué à la résurrection ; mais je suis convaincu qu'il ne s'applique point au relèvement du corps. C'est une figure qui, à la vérité, est prise de lui, et qui suppose cette grande vérité connue ; mais c'est la même sorte d'expression, et ayant trait à un sujet et à un but analogues, que celle que j'ai fait remarquer en Ésaïe 26:19, où Israël était désigné comme « mon corps mort », était invité, comme un habitant de la poussière, à se réveiller et à se réjouir avec chant de triomphe. Il est dit de même ici : « Plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre, se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour les opprobres et pour l'infamie éternelle ». Cela ne cadre avec aucun système d'interprétation, s'il faut l'appliquer littéralement à la résurrection corporelle des bons et des méchants dans le même moment. Vous remarquerez que cela se passe avant le millénium. C'est évidemment antérieur au temps de la délivrance et de la bénédiction. Il y a un temps de

détresse, immédiatement après lequel le peuple de Daniel est délivré ; et ceux qui auraient pu être oubliés (dormant, pour ainsi dire, parmi les Gentils), apparaissent de nouveau, mais non pas tous pour la même destinée, les uns pour les opprobres, et les autres pour la vie éternelle (Comp. aussi És. 66:20, 24). Cela ne répond point au dessein de ceux qui citent ce passage ; car leur idée est qu'il y a d'abord le millénium, et ensuite la résurrection des bons et des méchants ; tandis que la résurrection dont il s'agit ici, littérale ou figurée, précède le millénium, et est suivie du temps de la plus grande détresse qu'Israël ait jamais connue. Aussi, ma conviction est-elle qu'elle se rapporte aux Juifs. D'abord, au verset 1, ceux qui doivent échapper sont mentionnés en rapport avec la Palestine. Ensuite, il est annoncé que plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre, sortiront de leur dégradation, se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, etc. Parmi ces Juifs qui doivent s'avancer hors de tous les lieux où ils sont comme cachés, ensevelis sur la terre, les uns se montreraient des rebelles, et seraient traités en conséquence ; tandis que les autres apprendront que l'Éternel a opéré en leur faveur pour l'amour de son nom. Nous pouvons rapprocher cela d'Éz. 37 où les os secs représentent la maison d'Israël. Il ne peut rester aucun doute dans tout esprit sérieux relativement à ce passage, le Seigneur lui-même l'ayant interprété comme une figure de la résurrection à venir d'Israël. « Mon peuple, voici, je vais ouvrir vos sépulcres, et je vous tirerai hors de vos sépulcres ». Et si en Daniel il est dit que les uns doivent avoir la vie éternelle, Ézéchiel déclare que l'Éternel mettra son Esprit en eux. C'est une restauration spirituelle, aussi bien qu'une restauration nationale. Le passage de Daniel se rapporte donc à une résurrection figurée d'Israël, où quelques-uns se réveilleront de leur mort morale.

Nous pouvons maintenant revenir à Apocalyse 20 avec une conviction plus affermie que la doctrine d'une résurrection générale est une erreur complète, et que la parole de Dieu enseigne une résurrection pour les justes et une autre pour les injustes. Celle dont il est question à la fin de notre chapitre, est uniquement la résurrection des méchants morts ; c'est une résurrection de jugement. J'en appelle à vous-mêmes : pouvez-vous faire reposer sur vos œuvres le salut de vos âmes ? J'admets que nos œuvres seront examinées et que nous recevrons conformément à ce qu'elles auront été ; mais ce n'est point la même chose que d'être jugés selon nos œuvres. Dans le premier cas la personne est acceptée, mais ses œuvres sont passées en revue pour la louange ou pour le blâme ; dans l'autre, la personne est jugée selon des œuvres complètement mauvaises. En effet, l'homme naturel, l'homme inconverti, n'a pas de vie pour Dieu, il ne peut donc se trouver en lui que de mauvaises œuvres pour lesquelles il doit être jugé. Il n'en est point ainsi du croyant. Sans doute qu'il se trouve en lui des œuvres quelquefois bien mélangées, et même pires quelquefois ; mais il a une position au-delà de toutes ces œuvres, quelque pénibles, quelque tristes qu'elles soient. Il possède la nouvelle nature que Dieu a donnée et qu'il ne veut pas retirer. Ses œuvres seront examinées, et elles auront une influence très grande sur la position que le Seigneur lui assignera dans son royaume. Il ne s'agit jamais de récompense, mais uniquement de la grâce et de la puissance de Christ, dans l'affaire du salut ou de la perdition. Quand vous parlez de récompense, c'est une dette à acquitter pour une œuvre faite ; mais l'Écriture ne présente jamais le salut comme une récompense des œuvres. Il est l'œuvre de Christ – le fruit du travail et des souffrances d'un autre, dans la jouissance duquel Dieu nous place par un effet de son amour souverain. Et lorsque nous nous trouverons devant le tribunal de Christ, ce ne sera point comme si notre comparution devait avoir pour issue l'acquittement ou la condamnation : ce serait nier notre justification et la valeur de Son œuvre propre. Toutes nos voies seront manifestées à la lumière de Dieu, et le Seigneur nous mènera en triomphe à travers elles toutes ; mais Il ne passera pas sur une seule chose qui aura été faite contre Lui. Et de même qu'un chrétien peut aujourd'hui faire devant Dieu l'examen de ses voies, passer condamnation sur elles, et rendre grâces à Dieu pour sa discipline fidèle, il en sera de même, et d'une manière plus brillante, plus bénie, et plus parfaite encore, devant le tribunal de Christ. Il ne sera pas question alors d'être sauvé seulement, mais de justifier la gloire et la bonté de Dieu. Et certes ce n'est pas là une chose que nous ayons à redouter : c'est ce dont nous aurons à rendre grâces durant toute l'éternité. Après le bonheur d'adorer Dieu et de le servir fidèlement par grâce, la meilleure chose, même dès à présent, n'est-elle pas, en effet, de nous juger nous-mêmes ? Nous n'aurons pas une parole à dire pour notre défense, mais le Seigneur aura beaucoup à dire en notre faveur. Il manifestera tout ce que nous aurons fait, et nous recevrons en conséquence. Pour les choses mauvaises nous souffrirons une perte, pour les bonnes nous obtiendrons une récompense. Mais ici, quelle différence ! Les morts qui se tiennent debout devant le trône ; ils n'ont pas de vie – rien que des œuvres mortes. Ils n'avaient point Christ, que peuvent donc mériter leurs œuvres ? Ils sont jetés dans l'étang de feu. La Mort et le Hadès ne sont plus désormais nécessaires ; ils sont personnifiés comme ennemis de Dieu et de l'homme, et comme tels ils sont, dans la vision (v.14), jetés aussi dans l'étang de feu.

Chapitre 21

La division de ces chapitres eût été plus heureuse, si le chapitre 21, vers. 1 à 8, eût fait partie de la série d'événements qui a été donnée au chapitre 20, car c'en est la suite non interrompue. Il y a une terminaison bien marquée de la chaîne, avec le verset 8 de ce chapitre. De là à la fin, y compris même les cinq premiers versets du chapitre 22, nous avons une autre portion dont les détails se lient entre eux. Les huit premiers versets se rattachent à une époque tout à fait différente de celle qui suit. À partir du verset 9 du chapitre 21, vous revenez au millénium ; au lieu que les précédents versets du chapitre sont le récit le plus complet que la Parole de Dieu fournisse sur les nouveaux cieux et la nouvelle terre, dans le sens propre de ces expressions. Les nouveaux cieux et la nouvelle terre sont subséquents au règne de mille ans, ainsi qu'au grand trône blanc, et tout naturellement aussi, à la dissolution des cieux et de la terre qui existent maintenant, lesquels sont encore là quand ce trône est éle-

vé. Puis, lorsque cette rapide description de l'état éternel est terminée, l'Esprit de Dieu ajoute un très important appendice, si l'on veut bien me permettre ce mot, sur l'état des choses durant le millénium, appendice dont les détails n'avaient pas été donnés lorsque cette époque milléniale a été mentionnée dans la succession historique d'Apocalyse 19 ; 20 ; 21:1-8.

Mais quelques personnes objecteront peut-être à cela, et nous diront : Sur quelle autorité vous fondez-vous pour diviser ainsi les chapitres ? Pourquoi ne pas prendre le chapitre 21 en entier (ainsi que l'ont probablement compris ceux qui ont fait la division) comme s'appliquant à un seul et même temps ? Pourquoi ne pas supposer que ce qui est dit de la nouvelle Jérusalem au vers. 10, se rapporte à la même date que ce qui est dit au ver. 2 ? La réponse est toute simple. Dans l'état éternel, *Dieu* est en relation avec *les hommes* ; toutes les distinctions de temps ont pris fin ; il n'y a alors ni rois, ni nations. Et cette relation, nous la trouvons en exercice dans les huit premiers versets. Prenez, pour exemple, le vers. 3 : « Et j'entendis une grande voix du ciel, disant : Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu ». Tandis que si nous jetons un coup d'œil sur la dernière partie du chapitre, nous voyons qu'il s'agit encore là de nations et de rois terrestres. « Et les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre lui apporteront leur gloire » etc. Lorsque commencera l'éternité, Dieu aura fini d'en agir avec les choses qui sont selon l'ordre du monde – comme les rois, les nations, ou autres semblables arrangements pris par sa providence en vue du temps. Tout cela implique le gouvernement, et le gouvernement suppose un mal qui demande à être réprimé. Conséquemment, ce n'est pas l'état éternel que nous avons dans la dernière partie de notre chapitre, mais un état de choses antérieur, les premiers versets (1 à 5) du chapitre 22 étant la suite de cette description. Il y est fait mention d'un arbre : « et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations ». Ce qui signifie qu'au temps dont parle le verset, il n'y a pas seulement des nations, mais des nations qui ne sont pas relevées du besoin de guérison ; et Dieu pourvoit à ce que leur condition réclame. Voilà ce qui doit convaincre tout esprit non prévenu que l'Esprit de Dieu, au chapitre 22, ne fait pas allusion à ce qui suit le dernier jugement, alors que tout ce qui tient au monde aura entièrement pris fin, mais qu'Il revient à un état préalable dans lequel Dieu gouverne encore. Il est à remarquer aussi que, dans la partie relative au millénium (c'est-à-dire à partir du vers. 9 du chapitre 21), nous avons des noms d'économies, tels que le nom de Seigneur Dieu Tout-Puissant, et celui d'Agneau ; il n'en est pas ainsi dans le chapitre 21:1 à 8, passage qui nous dévoile l'éternité, où Dieu sera tout en tous.

Mais une remarque qui peut aider à convaincre de la vérité de ma manière d'envisager ce passage, c'est que, dans ce livre, les tableaux rétrospectifs sont habituels à l'auteur inspiré. Je dis cela pour montrer qu'en cherchant à établir mon opinion quant à l'ordre selon lequel je conçois que ces événements sont arrangés, je ne soutiens pas du tout un fait qui serait sans précédents. Prenez, par exemple, le chapitre 14. Là, nous avons vu une septuple série bien régulière d'événements, dans le cours desquels la chute de Babylone occupe la troisième place. Après ce jugement vient celui des adorateurs de la Bête ; ensuite, le Saint Esprit déclare bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, puis, la venue du Seigneur en jugement, présentée de deux manières : 1° comme faisant la moisson ; 2° comme foulant la cuve – la moisson figurant un jugement où il se fait une distinction ; la vendange, un jugement de pure vengeance. Là, Babylone a sa place très clairement assignée. Mais longtemps après, dans la prophétie, lorsque l'Esprit de Dieu nous a donné les sept coupes de la colère de Dieu, Babylone apparaît de nouveau. La chute de Babylone a lieu sous la septième coupe. Et cela est important ; car alors le Saint Esprit revient en arrière pour décrire le caractère et la conduite par lesquels Babylone s'était justement attirée une si terrible visitation de la main de Dieu. Dans ce cas, le Saint Esprit, au chapitre 14, nous a conduits jusqu'à des événements subséquents à la chute de Babylone, et même jusqu'à la venue du Seigneur en jugement ; puis, il revient en arrière pour nous exposer des détails concernant Babylone et son association avec la Bête et les rois de la terre, etc.

Or, il me semble que cela est parfaitement analogue à l'ordre des événements du chapitre 21. Il y a une analogie frappante dans la manière dont Babylone et la Jérusalem céleste sont introduites ; et, bien que, sans doute, il existe entre les deux choses en elles-mêmes le contraste le plus fort et le plus accentué, il est cependant assez manifeste, selon moi, que le Saint Esprit les avait l'une et l'autre à la fois dans sa pensée. Ainsi, en Apocalyse 17:1, il est dit : « Et l'un des sept anges qui avaient les sept coupes, vint et me parla, disant : Viens ici, je te montrerai le jugement de la grande prostituée qui est assise sur plusieurs eaux ». Telle est la déclaration, à l'endroit où la vision revient en arrière pour donner la description de Babylone et de sa sentence. C'est exactement de la même manière que nous sommes introduits dans la contrepartie de cette vision au chapitre 21, lequel nous reporte en arrière à l'épouse, la femme de l'Agneau. « Et un des sept anges qui avaient les sept coupes qui avaient été pleines des sept dernières plaies, vint et me parla, disant : Viens, je te montrerai l'épouse de l'Agneau, la femme ». De même que Babylone avait eu sa place précise dans la série historique dans événements, et que cette série ayant été complètement déroulée, le Saint Esprit s'était arrêté pour mettre à découvert, d'une façon rétrospective et en plein, ces voies morales qui avaient, pour ainsi dire, forcé Dieu à la juger – de la même manière exactement, l'épouse de l'Agneau, la nouvelle Jérusalem avait été vue sous ces deux caractères dans l'esquisse finale de l'histoire jusqu'à la fin. Et maintenant, le Saint Esprit revient en arrière, décrivant la même nouvelle Jérusalem dans son rapport avec le règne millénial et les rois et nations qui seront alors sur la terre. Nous avons vu, chapitre 19:7, que l'épouse, la femme de l'Agneau, s'était préparée. Au chapitre 21:2, il est parlé de la nouvelle Jérusalem comme descendant du ciel d'auprès de Dieu, encore fraîche de a beauté de ses épousailles après que plus de mille ans ont passé. Mais maintenant, au chapitre 21:9, ressort le très important fait que l'épouse, la femme de l'Agneau, *est* la ville, la sainte Jérusalem. « Et un des sept anges… vint et me parla, disant : Viens, je te montrerai l'épouse de l'Agneau, la femme. Et il m'emporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me

montra (non pas comme au Texte Reçu, la grande cité, mais) la ville, la sainte Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu ». Jean était appelé pour voir l'épouse, et, regardant, il vit la Jérusalem céleste. Ainsi, si nous avons eu au chapitre 19 l'épouse dans sa relation avec l'Agneau, et ensuite comme la sainte ville, la Nouvelle Jérusalem, dans sa relation avec l'état éternel, les versets 9 et suivants de ce chapitre (v.21) nous montrent que pendant l'intervalle qui s'écoule entre les noces de l'Agneau et les nouveaux cieux et la nouvelle terre de l'état éternel, l'épouse occupe une place extrêmement bénie aux yeux de Dieu et des hommes. C'est la manifestation milléniale de l'Église.

Ces quelques remarques préliminaires pourront frayer la voie, et prouver que je n'avance rien qui ne puisse être démontré, en prenant les huit premiers versets comme la suite propre des événements trouvés dans les chapitre 19 et 20, et le restant de ce chapitre, à partir du verset 9, comme une description rétrospective de l'état millénial. Il y a évidemment les raisons les plus fortes en faveur de cette interprétation, et il me semble véritablement que tout autre est hors de question, si l'on tient dûment compte du contexte. Impossible qu'une personne instruite et non prévenue, qui considère attentivement les circonstances ici décrites, puisse supposer que ce qui suit le verset 9 se lie chronologiquement avec la section qui précède immédiatement. Ce sont, comme nous l'avons déjà remarqué, deux états de choses inconciliables.

Qu'est-ce que le Saint Esprit fait voir à l'Apôtre, après le jugement dernier et la disparition des cieux anciens et de l'ancienne terre ? « Et je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'est plus ». Il ne faut pas donner à ces mots simplement une portée préparatoire et morale. Le prophète Ésaïe avait parlé dans ce sens. En Ésaïe 65, de nouveaux cieux et une nouvelle terre sont annoncés : mais de quelle manière différente ! Là, il faut, en effet, prendre le langage dans un sens figuré. « Car, voici (v.17), je m'en vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre ; et on ne se souviendra plus des choses précédentes, et elles ne reviendront plus au cœur. Mais plutôt vous vous réjouirez, et vous vous égaierez à jamais en ce que je vais créer : *car*, voici, je vais créer Jérusalem pour n'être que joie, et son peuple pour n'être qu'allégresse. Je m'égaierai donc sur Jérusalem, et je me réjouirai sur mon peuple, et on n'y entendra plus de voix de pleurs, ni de voix de clameurs. Il n'y aura plus désormais aucun enfant né depuis peu de jours, ni aucun vieillard qui n'accomplisse ses jours ; car celui qui mourra âgé de cent ans sera encore jeune, mais le pécheur, âgé de cent ans, sera maudit ». Voilà, évidemment, un très brillant changement, mais c'est un état terrestre. Il y a des enfants et des vieillards ; et bien que la description établisse à dessein un contraste entre les choses d'alors et toutes celles que le monde a vues jusqu'ici, il s'agit cependant d'un état de bénédiction qui se rattache au temps : ce n'est pas l'éternité. L'apôtre Jean nous montre, dans l'Apocalypse, un nouveau ciel et une nouvelle terre, non dans un sens relatif, mais dans le sens le plus absolu. Dans l'Ancien Testament, les nouveaux cieux et la nouvelle terre ont une limite, parce qu'ils se rattachent à Israël sur la terre. C'est ainsi qu'il est dit du Seigneur qu'il « régnera sur la maison de Jacob à toujours et qu'il n'y aura pas de fin à son royaume ». Cela est une espérance propre à l'Ancien Testament, quoique l'expression en soit trouvée dans le Nouveau, et le passage signifie naturellement que le Seigneur régnera sur la maison de Jacob aussi longtemps qu'elle existera comme telle sur la terre. Lorsque la terre disparaîtra et qu'Israël cessera d'être une nation, il sera, sans nul doute, béni d'une autre et meilleure manière ; mais il n'y aura pas alors de règne de Christ sur lui comme peuple terrestre ici-bas ; de sorte que ce royaume, quand même il n'a pas de fin aussi longtemps que la terre subsiste, doit nécessairement être limité à la durée de la terre. C'est ainsi que je comprends les nouveaux cieux et la nouvelle terre dont il est parlé en Ésaïe. Le Nouveau Testament emploie cette expression dans une acception pleine et absolue, comme signifiant un état sans fin ; mais dans l'Ancien Testament, elle se lie aux relations terrestres dont le Saint Esprit parlait alors. Ce qui rend la chose encore plus claire, c'est que le verset suivant (És. 65:21), continue et dit : « Même ils bâtiront des maisons et y habiteront ; ils planteront des vignes et ils en mangeront les fruits. Ils ne bâtiront pas des maisons afin qu'un autre y habite… mes élus jouiront longtemps du travail de leurs mains. Ils ne travailleront plus en vain et n'engendreront plus pour être dans l'anxiété ; car ils sont la postérité des bénis de l'Éternel » etc. *(v.Angl.)*. Or, cela est très réjouissant. Et encore : « Le loup et l'agneau paîtront ensemble… On ne nuira point et on ne fera aucun dommage dans toute la montagne de ma sainteté, a dit l'Éternel ». Si beau et si brillant que soit ce tableau de ce que le Seigneur peut accomplir, il est cependant en rapport avec la terre et un peuple terrestre. Ce n'est pas un état éternel, mais un jour excessivement glorieux, dans lequel la mort sera l'exception, et la vie la règle. Je dis que la mort sera ainsi rare, au moins dans la Terre Sainte, à cause de ce verset : « Celui qui mourra âgé de cent ans sera encore jeune ; mais le pécheur, âgé de cent ans, sera maudit ». Ce qui signifie que si quelqu'un meurt à l'âge de cent ans, il sera encore, comparativement, un enfant ; et que si même la mort survient à cet âge, c'est seulement comme résultat d'une malédiction expresse de la part de Dieu. C'est ainsi qu'il en sera durant le millénium ; et c'est la réponse à une question fréquemment adressée : Que deviendront les justes pendant ce merveilleux règne ? Si la première résurrection a déjà eu lieu alors, et que dans la seconde il n'y ait que les méchants, que les morts, qui ressuscitent, quelle peut être la destinée de ces justes qui vivent au temps du millénium ? La vérité est qu'il n'y a pas de preuve dans l'Écriture que des justes meurent dans le cours des mille ans. Ce qui est dit implique le contraire. Si donc il n'en meurt pas dans le cours du millénium, il n'y en a pas à ressusciter à sa fin. En conséquence, la résurrection de la fin ne demeure que pour les méchants, pour les morts seulement. Les justes seront ressuscités avant le millénium, les méchants après. Les justes qui vivent pendant le règne de Christ ne sont pas du tout appelés à mourir, pour autant que l'Écriture nous renseigne à leur sujet. Nous pouvons être sûrs que ces saints du millénium seront changés en la ressemblance de Christ. Ils seront transportés dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre. Nous ne sommes pas appelés à conjecturer sur la manière dont ces faits s'accompliront. Il nous suffit de savoir que, quoique ils ne soient pas présentés comme pas-

sant par la mort durant le millénium, et que, par conséquent, ils n'aient pas besoin d'être ressuscités, cependant, lorsque la nouvelle terre apparaît, des hommes sont trouvés en elle, et bien distingués de la nouvelle Jérusalem, qui est le symbole des saints célestes glorifiés. Je crois que le verset 3 garantit ce que j'avance. « Voici l'habitation de Dieu (ou la cité qui descend) est avec les hommes », etc.

Une autre preuve qu'Ésaïe ne parle pas de l'état éternel ici décrit, est celle-ci : Quand les nouveaux cieux et la nouvelle terre sont vus par le prophète du Nouveau Testament, il est rapporté que les premiers s'en sont allés et que la mer n'est plus. Or, il n'en est pas ainsi dans la prophétie d'Ésaïe. Là, c'est plutôt l'esprit ou le gage des nouveaux, qui venait dans les anciens – l'ombre de ce qui devait arriver, et non l'image même ou l'accomplissement des choses. Prophétiquement ils sont dits être « nouveaux » à cause de la grande joie et de la bénédiction que Dieu accordera à son peuple d'Israël et à leur pays. Dans l'Apocalypse, « la mer n'est plus ». Dans l'Ancien Testament, au contraire, « l'abondance de la mer (est-il écrit) se sera tournée vers toi… Car les îles s'attendront à moi, et les navires de Tarsis les premiers » (És. 60). Il n'y a pas de raison de douter que ce chapitre parle du même temps que le chapitre 65 « Car ta lumière est venue, et la gloire de l'Éternel s'est levée sur toi ». Ce passage, ainsi que plusieurs autres, prouve qu'il doit encore y avoir la mer au temps dont parle Ésaïe : les îles et les navires l'impliquent nécessairement, et « les îles éloignées » sont introduites entre les deux déclarations concernant les nouveaux cieux et la nouvelle terre en Ésaïe 65 et 66.

Ici, dans l'Apocalypse, ce n'est pas seulement la dispensation actuelle, mais le ciel et la terre d'à présent qui s'en sont allés, et ont fait place à « toutes choses faites nouvelles ». Sans doute, le nouveau ciel et la nouvelle terre seront formés du premier ciel et de la première terre. Tout comme le corps de résurrection sera formé du corps d'humiliation actuel par la puissance de Dieu, ainsi la terre et les cieux actuels sont destinés à une transformation de même nature. Après leur dissolution, ils reparaîtront dans la forme du nouveau ciel et de la nouvelle terre. « Plus de mer » serait chose impossible sans un miracle, aussi longtemps que la vie, dans sa condition présente, doit être maintenue. Mon lecteur sait que la mer est absolument nécessaire pour animer la nature telle qu'elle est ; sans elle, l'homme ne pourrait pas exister. Et tout le règne animal et même le règne végétal, sans parler du vaste monde des eaux, ne le pourrait pas davantage. Mais lorsque le temps aura pris fin, lorsque aura cessé la vie naturelle qui est soutenue par Dieu – lorsque le millénium aura achevé de rendre le plus éclatant témoignage à ce fruit aussi bien qu'à tous les autres fruits de Sa sagesse, de Sa bonté et de Sa puissance – alors suivra un état de choses entièrement nouveau, un état de chose parfait et éternel. Il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre, car les premiers cieux et la première terre auront passé et la mer ne sera plus.

Mais cela n'est pas tout. Dans ce tabernacle et cet ordre de choses que Dieu aura formés, distingués d'une manière si remarquable de tout ce qui aura existé auparavant et même de ce qui accompagne le règne de son propre Messie, Jean voit « la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme épouse ornée pour son mari. Et j'entendis une grande voix du ciel, disant : Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux ; et ils seront Son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu » (v.2, 3). À mon sens, la nouvelle Jérusalem est le tabernacle de Dieu. C'est là que, d'une manière toute particulière, Dieu habite. Et ce tabernacle de Dieu descend du ciel pour être avec les hommes. Les saints célestes composent le tabernacle de Dieu, tandis que ceux qui sont vus dans la nouvelle terre sont simplement nommés « les hommes ». Ils ne sont plus désormais Juifs et Gentils, comme dans le millénium ; cette différence aura passé avec « les premières (ou vieilles) choses ». C'en sera fait de toute distinction qui aura été en rapport avec le temps. Lorsqu'un saint est ressuscité ou changé, il cesse d'être Juif ou Grec : il est un homme, toutefois portant l'image du céleste. De même ici, Dieu a affaire avec les hommes : « et il habitera avec eux et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu ». Au lieu de la contempler à distance, Dieu ne viendra pas seulement visiter la scène que sa main aura formée pour les hommes, comme c'était autrefois le cas au jardin d'Éden, mais il habitera éternellement au milieu d'eux. « Et Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car les premières choses sont passées » (v.4). Il n'y a pas de doute que les figures employées pour décrire cet état de choses sont tirées d'Ésaïe – figures que l'Esprit de Dieu avait primitivement appliquées à la bénédiction milléniale. Ésaïe prédit une condition glorieuse mais terrestre, que Dieu amènera à réalisation en faveur des justes durant le millénium. En ce temps-là, la bénédiction sera la règle ; la douleur, l'exception. Le Saint Esprit reprend maintenant des termes semblables, mais avec des différences frappantes, et les applique dans un sens infiniment plus profond et qui réellement ne peut pas se qualifier.

Et si nous considérons un moment 2 Pierre 3, nous y trouverons, je crois, un lien entre Ésaïe et l'Apocalypse. Il est écrit en 2 Pierre 3:10 : « Or, le jour du Seigneur viendra comme un larron dans la nuit, et dans ce jour-là les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments étant embrasés, seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont en elle, seront brûlées entièrement… Les cieux étant en feu, seront dissous, et les éléments embrasés se fondront ». Or, il me paraît bien clair que c'est là ce qui a lieu à l'époque du grand trône blanc. Car du moment que le Seigneur prend place sur ce trône, la terre et le ciel s'enfuient de devant sa face, et il n'est plus trouvé de lieu pour eux. Cela forme une partie du « jour du Seigneur », jour qui comprend tout l'intervalle depuis le moment où le Seigneur intervient pour juger le monde, entrer dans sa grande puissance et dans son règne, jusqu'au moment où il remettra le royaume, après le millénium et l'exécution des jugements qui le doivent suivre[51]. « Puis

[51] Je ne crois pas que le jour du Seigneur, dans le sens où Pierre emploie l'expression, soit seulement l'époque de la venue du seigneur, mais plutôt la période entière qui comprend Son règne et le jugement. D'où il suit que le millénium, aussi bien que la dissolution finale du ciel et de la terre d'à présent, peuvent arriver et arrivent en effet dans la limite de Son jour, tandis que sa

donc que toutes ces choses doivent se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété ; attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, dans lequel les cieux étant en feu, seront dissous, et les éléments embrasés se fondront. Mais nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite ».

Or, c'est là l'état de choses décrit, avec des détails plus complets quant au temps, etc. Par l'apôtre Jean. Le nouveau ciel et la nouvelle terre, c'est ce que nous trouvons au commencement du chapitre 21 ; ce sont les nouveaux cieux et la nouvelle terre « dans lesquels la justice habite ». La justice est là chez elle parce que Dieu y habite, et la chose ne peut être ainsi rapportée que parce que la justice est le trait dominant. Il est clair que le saint Esprit, dans Pierre, fait allusion au passage d'Ésaïe, ainsi qu'il est dit : « Nous attendons, selon sa promesse » ; mais encore lui donne-t-il une signification plus étendue et plus profonde. Et Jean, le dernier des écrivains du Nouveau Testament, reprend la même pensée et met chaque détail à sa place. Il nous montre que si le millénium peut présenter un accomplissement partiel de ces expressions, ce n'est qu'après le millénium que leur pleine force ressortira, alors que toutes choses étant conformes à la pensée et au conseil divins, Dieu se reposera, et que les *hommes* – non pas seulement Israël mais des hommes rachetés et glorifiés – seront son peuple et qu'il sera leur Dieu.

Mais il faut encore que je cite un autre passage pour rapprocher les uns des autres les passages divers qui traitent de l'état éternel. En 1 Corinthiens 15:23, nous lisons que chacun doit ressusciter en son propre rang : « Christ, les prémices (Lui qui est déjà ressuscité) ; puis ceux qui sont de Christ, à sa venue ; ensuite, la fin, quand il remettra (c'est ainsi qu'on doit lire) le royaume à Dieu le Père, quand il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance ». Voilà la tâche que Christ remplira pendant le millénium : il abolira toute domination contraire, s'assujettissant à Lui-même tous ses adversaires, et toutes choses à la gloire de Dieu le Père, car c'est là le but suprême de son exaltation, ainsi que nous le voyons en Phil. 2. « Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. L'ennemi qui sera détruit le dernier, c'est la mort ». Cela est en parfaite harmonie avec Apocalyse 20 ; 21, où nous avons d'abord le règne de Christ, puis la mort détruite, et ensuite le nouveau ciel et la nouvelle terre, ou le temps auquel, en 1 Corinthiens 15:24, Christ est dit remettre le royaume à Dieu le Père. Non pas que Christ cesse de régner dans un sens divin ; mais le règne spécial de Christ, comme homme, finira – c'est-à-dire son acte de régner pendant une période donnée sur un peuple terrestre et sur le monde en général, règne auquel les saints célestes dans la gloire auront part avec Lui. Un tel acte aura un terme. À la fin, tous les justes se retrouveront dans un état de résurrection ou de changement ; tous les méchants, les morts, seront jetés dans l'étang de feu, et alors le royaume finira. Sa remise à Dieu le Père ne touche en aucune manière à la gloire personnelle du Seigneur Jésus. Le royaume que Christ possède pendant le millénium, n'est pas ce qu'il a comme Dieu, mais comme homme ressuscité – comme Celui qui a été humilié, mais ensuite exalté. Ce royaume, Il le remet à Dieu le Père (Lui-même aussi comme homme prenant une place de subjection dans la gloire, ainsi qu'autrefois sur la terre il le fit dans la grâce), afin que Dieu – Père, Fils et Saint Esprit – soit tout en tous ; c'est-à-dire, Dieu, comme tel, occupant une place de suprématie dans toute l'éternité. Mais, bien que le règne médiatorial de Christ doive avoir un terme, il n'en est pas ainsi du règne divin ; c'est pourquoi nous, qui sommes participants de la nature divine, nous sommes dits régner aux siècles des siècles (Apoc. 22). C'est ainsi qu'en Rom. 5, il est écrit : « Nous régnerons en vie par un seul, Jésus Christ ». Il est évident que le fait de notre participation à la nature divine n'affecte en rien la gloire incommunicable de la Divinité. Mais il demeure vrai que nous avons une vie éternelle, et que son caractère d'être sans fin, découle du fait qu'elle nous est donnée par Celui qui, bien que véritablement homme, est une personne divine, par Celui qui est le vivant, et qui a été mort, et voici, qui est vivant aux siècles des siècles… L'expression : « régneront en vie par un seul, Jésus Christ », indique un règne qui n'est pas plus limité par rapport au temps, que par rapport à la sphère.

Vous remarquerez que, dans cette dernière partie de l'Apocalypse, c'est *Dieu* qui est l'objet prééminent, en parfaite harmonie avec ce que nous avons vu en 1 Corinthiens 15:28. « Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. Et il me dit : Écris, car ces paroles sont certaines et véritables » (v.5). *Celui* qui parle est celui qui est assis sur le trône. Vous ne voyez pas qu'il soit fait mention de l'Agneau. C'est, dans le sens le plus complet possible, la gloire de Dieu que nous avons ici. « Et il me dit : C'est fait : Moi, je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin ». Sans doute, Christ est aussi l'Alpha et l'Oméga, ainsi que nous le voyons au chapitre 22:13 ; mais ici ce n'est pas le Seigneur comme tel qui agit et parle, c'est Dieu. « À celui qui aura soif, je donnerai, moi, gratuitement, de l'eau de la fontaine de la vie. Celui qui vaincra héritera de toutes choses, et je lui serai Dieu et il me sera fils » (v.6, 7). Rien ne saurait être plus clair que ceci, à savoir, que c'est Dieu comme tel qui parle d'un bout à l'autre du passage. « Mais quant aux timides, et aux incrédules, et à ceux qui se sont souillés avec des abominations, et aux meurtriers, et aux fornicateurs, et aux empoisonneurs et aux idolâtres et à tous les menteurs, leur part sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort » (v.8). Parole d'avertissement terrible au plus haut degré, surtout dans la forme où elle est employée ici. Considérez-en bien la force. C'est alors que Dieu sera tout en tous – Dieu qui est amour. Mais il n'est pas amour seulement : cela est une pensée fausse, infidèle ; Il est lumière aussi bien qu'amour. Il appartient à Dieu autant de se révéler en sainteté, que de se révéler en grâce ; c'est la même portion de la Parole, qui nous enseigne l'une et l'autre de ces vérités. Et ici nous en avons la preuve finale. En amour, Il descend pour habiter avec Son peuple. Son peuple, ce peuvent être des hommes, mais ce sont des hommes qui ne connaissent plus la faiblesse, ni la souffrance, car Dieu lui-même a essuyé toutes larmes de leurs yeux. Mais Il est lumière ; et c'est pour cela qu'en présence des

venue peut précéder l'un et l'autre. Il ne faut pas identifier le jour du Seigneur avec la venue du Seigneur.

choses faites nouvelles, des choses où la justice habite en paix, où il n'y a plus aucun mal ou péché, mais une séparation complète du mal à jamais par la puissance de Dieu ; c'est pour cela, dis-je, qu'alors précisément la part des méchants est dans l'étang brûlant de feu et de soufre. Remarquez bien que ceci est l'état éternel. Souvenez-vous que c'est pour l'état éternel qu'est prononcé le jugement, la condamnation sans fin de ceux qui auront rejeté Christ, pris position sur leur misérable moi. Telle est la sentence, rendue de la part de Dieu Lui-même. Leur part est dans la seconde mort, où leur ver ne meurt point, et où le feu ne s'éteint point, comme le Seigneur Jésus l'exprime d'une manière si touchante. Il n'est pas de déclaration plus solennelle que celle d'Apocalypse 21:8, non seulement à cause de son caractère, mais à cause de la place qu'elle occupe. Lorsque Dieu prendra son repos dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre – lorsque Dieu descendra pour habiter avec les hommes, parce qu'il n'y aura plus de mal pour empêcher qu'il demeure avec eux – c'est alors que se présente l'effroyable scène du tourment sans espoir et sans fin qui attend le mal. Voilà ce que Dieu nous enseigne dans le tableau qu'il trace de l'état éternel. Il n'y a pas seulement le côté glorieux, mais il y a une place pour l'étang de feu, au sujet duquel, en outre, il n'est jamais donné à entendre qu'il aura une fin.

Mais maintenant, après nous avoir conduits jusqu'à « la fin », dans le sens le plus absolu du mot, le Saint Esprit nous ramène en arrière. Nous avons vu, au moment où commence cet état éternel, la nouvelle Jérusalem descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. Mais quelle est sa relation avec la terre millénaire ? Si nous n'avions que des révélations antérieures, nous ne pourrions pas répondre à cette question d'une manière positive. L'épouse, la femme de l'Agneau, a trouvé dans le ciel la consommation de sa joie ; ensuite, comme la nouvelle Jérusalem après le millénium, elle entre en sa place par rapport aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre : mais quelle est sa relation vis-à-vis de ceux qui seront ici-bas pendant le millénium ? Cette question devient maintenant bien claire. « Et un des sept anges qui avaient eu… et me parla, disant : Viens, je te montrerai l'épouse de l'Agneau, la femme. Et il m'emporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la ville, la sainte Jérusalem, descendant du ciel, d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu ; et son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspe cristallin ». Il me semble que le récit qui assimile le brillant luminaire de la ville à une pierre de jaspe, est en rapport très intime avec ce qui vient d'être dit d'elle comme ayant « la gloire de Dieu » ; car lorsque Dieu lui-même est vu sur le trône, au chapitre 4, il apparaît semblable à une pierre de jaspe et de sardius. Ici, la nouvelle Jérusalem a la gloire de Dieu, et son luminaire est semblable à une pierre de jaspe. Mais ce n'est pas tout. « Elle avait une grande et haute muraille », et après cela il nous est dit, au verset 18, que « sa muraille était bâtie de jaspe ». De sorte qu'il est évident que cette pierre est, d'une manière spéciale, celle qui sert à décrire la gloire de Dieu, pour autant qu'elle peut être contemplée par la créature – non pas cette gloire de Dieu qu'il est impossible à la créature de contempler, car Dieu possède une gloire inaccessible. – Mais il est aussi de Son bon plaisir de déployer une gloire à Lui, appropriée à la capacité de la créature ; et la pierre précieuse employée dans le livre de l'Apocalypse comme figure de cette gloire, c'est le jaspe.

De plus, il nous est rapporté que la ville avait « douze portes, et aux portes, douze anges, et des noms écrits sur elles, qui sont ceux des douze tribus des fils d'Israël ». Il est particulièrement fait mention du nombre « douze » dans tout le récit qui est donné au sujet de la nouvelle Jérusalem. Il est dit immédiatement auparavant que la ville a la gloire de Dieu, dans l'espérance de laquelle nous nous glorifions (Rom. 5:2). Ici, nous voyons que cette espérance dans l'attente de laquelle nous sommes et dans laquelle nous nous glorifions, est devenue jouissance. Mais il plaît à Dieu de se souvenir que c'est un peuple sur la terre qui est l'objet de ses voies, et la nouvelle Jérusalem a une relation toute particulière avec les hommes pendant la durée du millénium. En conséquence, il y a douze portes, avec les noms des douze tribus d'Israël écrits sur elles. Aux portes se tiennent douze anges, montrant leur subordination. Dans ce jour de gloire, les anges sont heureux d'être établis portiers aux portes de la céleste ville ; heureux, s'il ne leur est pas donné d'entrer, d'avoir leur charge et leur fonction en dehors. « Car ce n'est point aux anges qu'il a assujetti le monde habitable à venir duquel nous parlons » (Héb. 2). « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ?… Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? » (1 Cor. 6).

« Et la muraille de la ville avait douze fondements, et sur eux, les douze noms des douze apôtres de l'Agneau » (v.14). Éphésiens 2:20 nous donne, je crois, la force de ce symbole, « Ainsi donc, vous n'êtes plus étrangers, ni forains, mais concitoyens des saints… ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin ». Sans doute, tout l'édifice croît pour être un temple saint dans le Seigneur. Mais nous sommes édifiés sur « le fondement des apôtres et prophètes » – soit, les apôtres et prophètes du Nouveau Testament. S'il se fût agi des prophètes de l'Ancien Testament, ils auraient naturellement été nommés avant les apôtres, afin d'éviter toute confusion ; mais l'expression, telle qu'elle se présente, semble construite à dessein pour prévenir une pareille erreur. Les prophètes de l'Ancien Testament complétaient la loi, outre qu'ils rendaient témoignage des choses futures, des jugements, de la nouvelle alliance, etc. La loi et les prophètes ont été jusqu'à Jean, ainsi qu'il est écrit (voyez aussi Matt. 5:17). Leur autorité ne saurait jamais être détruite. Mais lorsque le Messie fut rejeté par Israël et que la rédemption fut accomplie sur la croix, un fondement nouveau fut posé pour une nouvelle œuvre de Dieu, œuvre entièrement distincte de ce que la loi, ou les prophètes, ou même Jean Baptiste, avaient en perspective. C'est le fondement des apôtres et prophètes du Nouveau Testament, et c'est sur ce fondement que la nouvelle Jérusalem est édifiée. Maintenant, Dieu a donné à connaître toute sa pensée comme fondement de la vérité. Dans les temps de l'Ancien Testament, il y avait certaines choses encore réservées. Voyez le Deutéronome. « Les choses cachées, y dit Moïse, sont pour l'Éternel, notre Dieu ; mais les choses révélées sont pour nous et pour nos enfants à jamais, afin que nous fassions toutes

les paroles de cette loi » (ch.29:29). Ici, les choses révélées sont rattachées à la loi et ses conséquences, dans le but d'insister sur l'obéissance. Mais les choses secrètes, qui alors appartenaient à Dieu, sont maintenant elles-mêmes révélées – les réponses de la grâce alors que tout était ruine sous la loi. Et c'est là-dessus que l'apôtre Paul insiste si fortement, là où il nous déclare de quelle manière Dieu, par révélation, lui a fait connaître le mystère ou secret : « D'où vous pouvez comprendre, en le lisant, quelle est mon intelligence dans le mystère du Christ, lequel n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes dans d'autres générations, *comme il a été révélé* **maintenant** *par l'Esprit à ses saints apôtres* et *prophètes* ». Pareillement aussi en Colossiens 1:26. Le Saint Esprit a manifesté ce qui a été tenu secret dans les temps anciens. Le mystère a été révélé. Il semble que ce soit cette pleine révélation de la vérité qui est appelée le fondement des apôtres et prophètes, fondement sur lequel l'Église est édifiée. C'est pourquoi il est dit en 1 Timothée 3:15, que l'Église est « la colonne et le soutien de la vérité ». La vérité est venue, et Dieu n'a en quelque sorte plus de secrets maintenant. Tout ce qu'il a trouvé bon de révéler, tout ce qui a pu être de quelque service à la créature, tout ce qui a pu glorifier Son propre Fils, Dieu l'a manifesté, de manière qu'en ce sens comme en tout autre il peut être dit que« les ténèbres s'en vont et la vraie lumière luit maintenant ». Ainsi donc, c'est sur ce vaste et profond fondement, sur lequel sont déployés non seulement les dispensations de Dieu envers des individus ou envers un peuple, non seulement ses promesses en son gouvernement, mais sur lequel tout ce que Dieu peut donner à connaître de Lui-même à la créature, a été révélé en son Fils, c'est dis-je, sur ce fondement que l'Église est édifiée. Et c'est là ce qui a été maintenant manifesté à ses saints, savoir, ce qui était caché, mais qui a été maintenant révélé. « La muraille de la ville avait douze fondements, et sur eux, les douze noms des douze apôtres de l'Agneau ». Les apôtres étaient les instruments de cette révélation.

« Et celui qui me parlait avait un roseau d'or, pour mesurer la ville et ses portes et ses murailles. Et la ville était bâtie en carré, et sa longueur était aussi grande que sa largeur… et sa longueur, et sa largeur et sa hauteur étaient égales » (v.15, 16). Cette image démontre la perfection de la ville, « dont Dieu est l'architecte et le créateur ». Je ne veux pas dire que l'on doive prendre cette description comme s'appliquant à une ville dans le sens littéral du mot. Dans mon appréciation, ce tableau est purement symbolique, exprimant certaines relations dans lesquelles se trouve placée l'épouse de l'Agneau, la femme. L'Écriture elle-même déclare positivement que la nouvelle Jérusalem est (non pas la demeure des rachetés), mais l'épouse elle-même, décrite sous la figure d'une ville. Tout comme l'église apostate, le vaste système ecclésiastique idolâtre dont il est si souvent parlé dans ce livre, est présenté sous la figure d'une grande ville, Babylone ; de même ici l'Église glorifiée est présentée sous le caractère d'épouse, la femme de l'Agneau, en contraste avec la grande prostituée, et sous l'aspect de la sainte ville descendant du ciel d'auprès de Dieu, en contraste avec la grande ville qui a la royauté sur les rois de la terre. Lors donc que nous lisons que la ville forme un carré, de longueur, de largeur et de hauteur égales, il faut simplement l'entendre comme expression figurative de sa perfection. En même temps, il ne faut pas confondre ces symboles l'un avec l'autre ; car immédiatement après il est dit : « Et il mesura sa muraille, cent quarante-quatre coudées, mesure d'homme, c'est-à-dire d'ange » (v.17). Or, la hauteur de la ville a été ci-devant donnée comme égale à sa longueur et à sa largeur – soit, douze mille stades. Évidemment cette mesure est énormément plus grande que celle de 144 coudées, qui désigne expressément la hauteur de la muraille. Premièrement, nous avons l'idée générale d'une ville qui forme un carré sous tous ses côtés, de fait, un cube ; ensuite, quand nous arrivons aux détails de la muraille, une hauteur est donnée, qui montre que nous ne devons pas simplement rechercher une harmonie littérale, comme s'il s'agissait d'un portrait. Le nombre douze maintient l'idée de la perfection par rapport à l'homme.

« Et sa muraille était bâtie de jaspe ; et la cité est d'or pur, semblable à du verre pur » (v.18). Nous avons déjà, dans une précédente partie du livre, découvert la signification de ces deux figures, l'or et le verre. Le Seigneur conseillait à Laodicée en état de chute, d'acheter de lui « de l'or éprouvé par le feu ». L'or est invariablement la figure de la justice divine – de la justice qui peut subsister devant le feu pénétrant du jugement de Dieu. La justice humaine ne pourrait pas s'y tenir ; aussi n'est-elle jamais représentée par l'or, mais plutôt par le fin lin. Le fin lin, Dieu peut le nettoyer et n'y laisser aucune tache ou souillure ; mais le feu, ce serait sa destruction : au lieu que pour ce qui regarde l'or, il ne peut qu'en faire ressortir la perfection. En conséquence, cette cité est d'or pur. Si la cité a la gloire divine, la justice divine la caractérise également. Mais il y a plus. Elle est d'or pur, « *semblable à du verre pur* ». La sainteté, maintenant fixe et sans défaut, distingue encore la cité. Quant à la sainteté qui nous est indispensable, elle est exprimée sous la figure de l'eau, parce qu'il s'agit d'être nettoyé de la souillure dans le sens pratique. Dans l'Apocalypse, ce n'est pas le cas ; car à partir du quatrième chapitre, les saints qui sont vus associés avec la sainteté, sont des saints ressuscités, qui, par conséquent, n'ont plus à faire d'être nettoyés. C'est pourquoi ils sont représentés, ainsi que dans le cas de cette compagnie de saints dont il est fait mention au chapitre 15, comme étant sur une mer de verre, parce que c'est la pureté qui est dans une condition de fixité et d'inaltérabilité. Leur état n'est plus un état qui puisse avoir besoin de nettoiement. C'est la sainteté qui repousse tout ce qui serait de nature à souiller. De même ici, la cité est d'or pur, semblable à du verre pur. En Apocalyse 15, il est remarquable que la mer de verre soit dite être mêlée de feu, ce qui n'est pas le cas en Apocalyse 4, et cela parce que les saints dont il est parlé en ce premier endroit avaient non seulement passé par une complète purification de cette nature et étaient maintenant dans un état de pureté inaltérable, mais parce qu'ils avaient traversé la dernière et terrible tribulation, dont le feu, dans ce passage, est une figure. De cette tribulation, les saints ravis d'Apocalyse 4 avaient été exempts. Ainsi donc nous avons la cité d'or pur, semblable à du verre pur ; c'est-à-dire, qu'il y a maintenant une justice divine, et une sainteté à laquelle rien ne saurait porter atteinte.

« Et les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toute pierre précieuse : Le premier fondement était de jaspe, etc Et les douze portes étaient douze perles ; chacune des portes était d'une seule perle ; et la rue de la ville était d'or pur comme du verre transparent » (v.19-21). Sans prétendre donner la signification, au sens spirituel, des diverses pierres précieuses, nous pouvons apprendre par elles qu'en ce jour de gloire Dieu parera ses saints de toutes sortes de beauté. Il y aura différents rayons de sa gloire réfléchis par eux, rayons qui sont typifiés par ces différentes pierres précieuses. Pour ce qui regarde Dieu Lui-même, il n'en est pas ainsi. Sa gloire essentielle n'est pas décrite de cette manière. C'est une plénitude, une concentration de lumière. Elle n'est pas divisée en une variété de nuances, si nous pouvons ainsi parler, comme c'est le cas pour la gloire qui est conférée à l'Église. Dieu est lumière, et il habite dans une lumière inaccessible. L'arc-en-ciel avec ses couleurs variées est le signe par lequel Dieu a indiqué son alliance avec la création et ses voies diverses envers l'homme ruiné. Mais quand il s'agit du luminaire des saints dans la gloire céleste, et de la manière en laquelle Dieu déploiera la beauté de son peuple (car il voit véritablement de la beauté en son peuple), ces pierres précieuses sont les emblèmes employés.

« Et les douze portes étaient douze perles ; chacune des portes était d'une seule perle ». C'est sous cet aspect qu'elles apparaissent aux hommes du côté extérieur : comme quelque chose de tout à fait surnaturel. C'est une description qui renferme une allusion à la Jérusalem terrestre ; mais, dans le cas de cette dernière ville, ce qui existe réellement dans la nature servira à l'orner. Ici la beauté de l'Église est représentée par une image surnaturelle : chacune des portes était d'une seule perle. Ce sont des symboles qui représentent la parfaite et divine beauté dont Dieu revêtira son peuple. Déjà cela est vrai d'eux en Christ ; mais ils sont destinés à reluire ainsi, de fait et personnellement, en ce jour-là. Le fait, que chaque porte est d'une seule perle, montrerait, ce me semble, la ressemblance spéciale et la communion avec Christ que Dieu accordera à son peuple – l'Église. En Matt. 13, nous avons, je pense, le Seigneur Jésus présenté comme un marchand qui cherche de belles perles, lequel ayant trouvé une perle de très grand prix, s'en alla, et vendit tout ce qu'il avait et l'acheta. C'est la beauté de l'Église, vue dans la pensée de Dieu, qui, si l'on peut ainsi parler, ravit le Seigneur Jésus, de sorte qu'il se dépouilla de toute sa gloire terrestre pour acquérir cette perle : l'expression est très forte, en effet, mais pas trop forte pour dire jusqu'à quel degré Il appréciait l'Église. Mais *nous* savons que si le Seigneur a pu voir quelque beauté en l'Église, cette beauté tout entière émanait de Lui. Il voyait l'Église telle qu'elle était dans la pensée et le dessein de Dieu ; et c'est là-dessus qu'il vendit tout ce qu'il avait afin d'acheter cette perle de grand prix, qui n'est, après tout, que la réflexion de sa propre beauté. Pareillement ici, la perle sans défaut – perfection de beauté morale qui avait été si précieuse aux yeux de Christ, est la figure de ce qui, à l'entrée même, apparaîtra aux yeux des hommes et des anges.

« Et je ne vis point de temple en elle ; car le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, et l'Agneau en sont le temple » (v.22). Ceci est très important. Car peut-être quelqu'un dira-t-il : Qu'est-ce que tout cela a affaire avec les saints maintenant ? Je réponds : Il faut que le monde attende le jour de la gloire pour voir la beauté de l'Église. Et nous-mêmes sommes, comme le monde, si souvent incrédules, qu'il y a chez nous tendance, si nous échappons au rêve illusoire d'améliorer la Chrétienté, à ne voir que les ténébreuses, les pénibles circonstances de l'Église. Lequel de nous porte habituellement, constamment, dans son cœur le sentiment de délices qu'éprouve le Seigneur Jésus en dévoilant ce que l'Église doit être – oui, ce qu'elle est déjà même à ses yeux et à son cœur ? Notre incrédulité sous ce rapport est une des principales et secrètes sources de l'esprit de murmure et de rébellion. Je ne dis pas que nous devions rester indifférents à l'égard de la chute de l'Église de Dieu, quant à l'état des choses sur la terre. À Dieu ne plaise que j'aie une telle pensée ! Mais notre sentiment de sa chute ne serait que plus vif et accompagné de plus d'amour, s'il y avait chez nous un sens plus profond de la proximité de l'Église avec Christ, et de la gloire dans laquelle elle est appelée à resplendir bientôt. Une bonne partie de ce que nous ressentons, en considérant le mal qui se rencontre dans les enfants de Dieu, vient de ce que le moi est atteint. Nous sommes tous enclins à traiter durement en quelqu'un la vanité, l'orgueil et choses semblables. Pourquoi ? N'est-ce pas, trop fréquemment, parce que cela *nous* blesse ? On ne nous a peut-être pas porté le respect, reconnu l'importance auxquels nous nous imaginions avoir droit ? et cela nous aigrit facilement. Mais ce n'est pas là être impressionné selon Christ. Non pas que nous devions être insensibles aux voies de la chair et du monde, mais il faut en être affligés pour Christ et non pour nous-mêmes. Qu'est-ce qui peut nous en rendre capables ? Rien, sinon un cœur rempli de Christ et de la place excessivement bénie dans laquelle il nous a mis. Nous sommes appelés à montrer Christ maintenant. Ce n'est pas seulement que nous sommes destinés à devenir membres de son corps, de sa chair et de ses os, mais que *nous le sommes* maintenant ; aussi l'amour pour Dieu et le désir de sa gloire devraient-ils nous amener à marcher d'une manière conforme à cette position, dans l'Église et devant les hommes. Ce que Dieu ne tardera pas à déployer devant l'univers entier, il veut de nous que nous nous attendions à le trouver maintenant dans les siens. Quand ce jour-là sera venu, il n'y aura plus d'empêchements ; mais le Saint Esprit agit dans le but de réaliser en nous ce qui, alors, sera manifesté en perfection, mais qui est vrai en principe dès à présent. S'il y a une tache en quelqu'un qui est destiné à reluire avec Christ alors, cela stimule nos affections pour que le mal soit ôté selon Dieu et pour sa gloire. Et c'est là ce qui augmente chez nous, dans une si grande proportion, le sentiment de la honte, dans le cas où de semblables taches se trouveraient en nous-mêmes. Pour moi, il est évident que le Saint Esprit communique la description de la gloire divine qui sera dans l'Église, dans le but d'agir maintenant sur nos âmes par une grande puissance pratique, si la parole est mêlée avec de la foi dans ceux qui l'entendent. La véritable raison pour laquelle nous en tirons si peu de profit, c'est que nous sommes des croyants si incrédules ! Nous sommes croyants ; mais n'est-il pas humiliant que nous puissions passer sur d'aussi précieux fruits de l'amour de Christ, d'aussi brillantes visions de gloire assurée, comme si nous

n'en avions pas besoin maintenant, ou comme s'il ne s'agissait pas des certaines et véritables paroles de Dieu ? Bientôt nous serons dans la gloire, et nous connaîtrons comme nous sommes connus ; mais la gloire est révélée à ceux qui n'y sont pas encore afin que leurs âmes soient maintenant pleines de la joie de cette gloire, et afin que les effets en soient manifestes même pour le monde qui fait mépris d'eux. Le Saint Esprit est les arrhes de l'héritage, aussi bien que le sceau de la rédemption.

Mais cela n'est pas seulement vrai de la beauté dans laquelle l'Église est appelée à briller alors ; il y a une chose qui doit exercer présentement sur nous une puissante influence ; il y a une immédiate relation avec Dieu dans le sens du culte : et quoi ensuite ? Le symbole ici employé est celui d'une ville ; c'est pourquoi nous ne sommes pas présentés sous le caractère de sacrificateurs. S'il était parlé de nous comme individus, nous serions vus comme ayant été approchés de Dieu, c'est-à-dire comme sacrificateurs, et c'est ainsi que nous le sommes au chapitre 20:6. Mais ici, nous voyons une ville – et une ville dans laquelle il n'y a point de temple, non qu'il n'y eût pas là un siège spécial pour la présence de Dieu, mais parce que sa présence remplissait le lieu tout entier et partout également. L'accès à Dieu est immédiat. Mais cela est aussi une vérité présentement applicable (Héb. 10). Ici-bas, maintenant, il n'y a point de temple, ni de sacrificateurs entre nous et Dieu. Sans doute, nous avons en haut le grand et fidèle Souverain Sacrificateur – ministre des lieux saints et du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, et non pas l'homme. Mais il y aura ici-bas temple et sacrificateurs pendant le futur royaume, pour ceux qui, sur la terre, auront besoin de Lui, alors qu'il « s'assiéra comme sacrificateur sur son trône » (Zach. 6:13 ; *v.Angl.*). Ainsi, pour le Chrétien il n'y a maintenant ni temple ni sacrificateurs sur la terre. Nous nous tenons, quant à la foi, dans la présence immédiate de Dieu, dont la parfaite faveur luit sur nous. Si l'on ne sent pas cela, c'est qu'on ne le croit pas. Nous devons toujours croire une chose sur l'autorité de la parole de Dieu premièrement ; et plus nous mettons de simplicité à croire, plus nous jouissons de la consolation, de la force et des fruits de la vérité.

« Et je ne vis point de temple en elle : car le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, et l'Agneau en sont le temple. Et la cité n'a pas besoin du soleil, ni de la lune, pour l'éclairer ». Il n'est besoin *là* d'aucune lumière terrestre, ni même céleste, appartenant à la première création : « car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe » (v.23). De quelle admirable façon cette description tout entière est en harmonie avec quelques paroles de Jean 17, auxquelles je renverrai avant d'aller plus loin.

Dans son étonnante prière (si nous pouvons appeler prière ce qui est plutôt l'épanchement du Fils devant le Père), le Seigneur a dit : « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée ». C'est une gloire divine, mais non la gloire de sa divinité ; car celle-ci ne peut jamais être *donnée*, attendu qu'elle appartient à Dieu seul. Le Seigneur Jésus possédait la gloire de la divinité, mais non pas comme lui ayant été donnée : il la possédait d'une manière essentielle, il la possédait de droit, comme étant Dieu de toute éternité. Mais celle que le Père lui a donnée comme homme, il l'a donnée à ses disciples : « afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé ». Or, ceci correspond exactement à ce que nous avons dans l'Apocalypse. Nous y voyons la sainte ville, descendant du ciel d'auprès de Dieu ; et l'Agneau est en elle, et le Seigneur Dieu se fait connaître d'une manière spéciale, pour ainsi dire, dans l'Agneau ; car l'Agneau n'est pas seulement la lumière, mais le vaisseau de la lumière, la lampe. Nous pouvons voir une diffusion de lumière, ainsi qu'il est écrit : « la gloire de Dieu l'a illuminée » ; mais si nous voulons en voir la concentration, où nous faut-il regarder ? L'Agneau est cette lumière. C'est ainsi que Dieu lui-même fait resplendir son éclat dans toute cette glorieuse cité : l'Agneau est le grand objet de concentration, répandant la lumière sur la scène entière. Or, voici dans quel ordre cela a lieu : « Moi en eux, et toi en moi ; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse », etc.[52]. L'Agneau leur fait connaître Dieu, comme eux font connaître l'Agneau à tous les autres. C'est là ce qui est exposé dans l'Apocalypse. « Les nations marcheront à sa lumière » ; – non pas immédiatement dans la lumière de l'Agneau, mais au moyen de la lumière de la cité céleste, et c'est précisément ce que nous trouvons en Jean 17 : (« afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé »). Voilà, me semble-t-il, ce qui répond aux nations marchant à la lumière de la cité. L'Église

[52] Les versets 22 et 23 de ce chapitre s'appliquent au temps de la glorification, le seul temps d'unité parfaitement déployée ; mais il ne faut pas confondre cette unité avec celle demandée aux versets 20, 21, laquelle est aussi clairement une question de grâce et de témoignage au monde, que l'autre sera une question de gloire à la connaissance du monde. Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'unité est demandée sous trois formes. Il y a premièrement au verset 11, celle qui est absolue et au-dessus de toutes les circonstances : « afin qu'ils soient un, comme nous ». Il y a, secondement, l'unité qui embrasse ceux qui croiraient par la parole des apôtres : « afin que tous (Juifs ou Gentils, esclaves ou libres) soient un (non pas en vertu de la loi de Jéhovah et des rites et ordonnances forcés du système Lévitique, mais par la révélation du Père et du Fils), comme toi, Père, es en moi, et moi en toi ; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie (ce n'est pas encore : connaisse, mais croie) que c'est toi qui m'as envoyé ». Ce témoignage-là, les saints rassemblés l'étaient pendant qu'ils marchaient ici-bas dans une unité céleste. Puis vient la troisième forme – le couronnement – celle qu'il sera impossible au monde de nier, quand il verra les saints apparaissant dans une même gloire avec Christ. C'est pourquoi il est ajouté : « et que le monde connaisse que tu m'as envoyé » ; mais ce n'est pas tout : « et que tu les as aimés comme tu m'as aimé ». Comment contredire, lorsque Christ et l'Église apparaîtront soudain, dans une communauté de gloire, à ses yeux étonnés ? Mais cela ne change en rien la vérité précédente, vérité qui ne doit pas être affaiblie, à savoir, que le Seigneur désirait une unité actuelle de tous ses disciples, comme un moyen et un puissant témoignage par lequel le monde puisse croire en la mission qu'Il avait reçue du Père. De fait, cette vérité forme une partie importante de notre responsabilité pratique, et il n'est pas sage de s'en détourner par la raison qu'elle est grossièrement pervertie en vues de puissance terrestre et d'orgueil par l'Église-monde dans toutes ses variétés. Les Actes des Apôtres exposent les faits ; les Épîtres démontrent l'importance de la doctrine.

avait passé à travers ces nations dans les jours de son pèlerinage, et elle y avait été méprisée à cause de sa communion avec Christ (1 Jn. 3:1). Car, comme lui-même y a été, et y a été méconnu, ainsi « le monde ne nous connaît pas ». Mais maintenant, lorsqu'arrive le jour éclatant, lorsque Jésus, longtemps absent et rejeté, Lui l'homme béni et exalté, le Seigneur du ciel viendra dans sa gloire, comme le grand témoin et l'accomplissement de la gloire de Dieu, de même qu'il en est le véritable resplendissement – il ne sera pas vu séparé de son épouse. Elle apparaîtra avec lui en gloire, et les nations marcheront à la lumière de cette méprisée qu'elles auront rejetée si longtemps. Même les rois de la terre *lui*[53] apportent leur gloire. Il est nécessaire de constater cela, afin que personne ne s'imagine qu'il y aura communication directe entre les habitants de la terre et la cité céleste. Car si la cité est vue descendant du ciel, elle n'est pas dite descendre sur la terre de manière à être avec les hommes, comme c'est le cas lorsque le nouveau ciel et la nouvelle terre sont là. Ici, sa gloire est au-dessus de la terre, en conséquence, les rois et les nations lui apportent leur gloire et leur honneur, dans le sens d'hommage, je présume, pour Celui qui y habite.

« Et ses portes ne seront point fermées de jour : car il n'y a point là de nuit ». Aucun danger ne menace la cité ; au contraire : « et on lui apportera la gloire et l'honneur des nations ». Naturellement, cette expression a le même sens qu'au verset 24. « Et il n'y entrera aucune chose souillée, ni ce qui fait une abomination et un mensonge : mais seulement ceux qui sont écrits au livre de vie de l'Agneau ». Ainsi, place entière est laissée à la sainteté de Dieu, et les choses impures, abominables, sont exclues de sa présence, comme, en vérité, elles sont moralement et absolument impropres à y paraître ; mais, de plus, sa souveraineté est maintenue intacte. Nul n'y entre, excepté ceux inscrits au livre de vie de l'Agneau. Nous avons remarqué que les cinq premiers versets du chapitre 22 sont nécessaires pour compléter la vision, mais, je ferai mieux, je crois, de les réserver pour la prochaine méditation où nous verrons aussi la conclusion du livre à sa vraie place.

Chapitre 22

L'un des traits distinctifs et bien intéressants de ce livre, c'est qu'il ne peut être compris si on le sépare du reste de la Parole de Dieu, ou si, du moins, on l'envisage en dehors des autres portions de cette parole. Dieu a, d'une manière très remarquable, lié ce volume avec le premier des Saintes Écritures. Par exemple, dans ce chapitre, le Saint Esprit se sert d'images pour dépeindre la bénédiction de la cité céleste dans ses relations avec la terre durant le millénium ; mais d'où ces figures sont-elles tirées ? Il me faut aller au commencement du livre de Dieu, à la Genèse, au commencement même de la Genèse, et je trouve là l'arbre de vie, les fleuves, etc, auxquels le Saint Esprit fait évidemment allusion dans le chapitre qui s'offre aujourd'hui à notre étude. Et c'est pour moi une indication frappante du lien que Dieu tient à établir entre les diverses parties de sa Parole, lorsque je considère que, pour avoir une connaissance entière d'une portion quelconque, il est urgent que je ne la sépare pas de l'ensemble. Cette union est d'autant plus importante, que cette même parole de Dieu nous révèle plusieurs états ou dispensations en contraste positif les uns avec les autres. Il y eut d'abord un temps d'innocence ; puis une époque durant laquelle le péché seul se manifestait, et cela, sans rencontrer aucune opposition jusqu'à ce que vînt le jugement de Dieu exercé par le moyen du déluge, et qui fit périr tous les hommes excepté le petit nombre qui trouva un refuge dans l'arche. Après cela parut la loi, et enfin l'évangile, ayant chacun en vue un but différent. Durant le temps actuel nous sommes dans l'attente de la scène importante qui clora le présent siècle, et où tout ce que Dieu a opéré sur la terre, tout ce que la révélation a fait connaître de ses pensées, mais qui a été corrompu par l'homme, sera manifesté dans ses résultats.

Pour bien comprendre ce que le Saint Esprit m'enseigne touchant ces résultats, il faut d'abord que je me reporte au commencement. Or, si nous ouvrons la Genèse, nous trouverons que, quoiqu'il y ait une sorte d'analogie entre le temps d'innocence, où Dieu déployait ses voies envers sa créature placée sous la responsabilité de se maintenir dans sa position d'innocence, et l'époque encore future, celle-ci fait néanmoins, avec la première, le contraste le plus béni, en ce qu'elle manifeste d'une manière bien plus remarquable encore la profondeur de cette grâce que Dieu déploiera dans la sainte cité. Examinons donc un peu la différence de ces époques. La Genèse nous fait voir quatre fleuves, et quoique nous ne sachions pas grand-chose ou plutôt que nous ne sachions rien des deux premiers, il est manifeste toutefois que les deux autres, l'Euphrate et Hiddékel, ou le Tigre, se lient un peu plus tard aux circonstances les plus pénibles de l'Histoire terrestre du peuple de Dieu. Sur ces rivières furent bâties les deux villes les plus fameuses de l'antiquité : Ninive située sur le Tigre, et Babylone sur l'Euphrate. Il est évident que je fais ici allusion à une époque de beaucoup postérieure à Adam ou même au déluge. Et quoique ce cataclysme ait transformé une partie de l'ancien monde, il n'a pas changé le cours de ces rivières que nous retrouvons ensuite. Le Paradis a disparu, nous le savons ; mais ces fleuves devaient encore jours un rôle important dans l'histoire de l'homme, et surtout dans l'histoire de ce qui leur acquiert plus d'importance qu'ils n'en ont par eux-mêmes, le fait qu'ils se trouvent, dans les voies de Dieu, mêlés aux vicissitudes et aux châtiments de Son peuple d'Israël.

Ces deux fleuves, disons-nous, furent identifiés avec les puissances qui devaient causer respectivement la ruine de Juda et d'Israël. Ninive fut la capitale de l'Assyrie qui transporta en captivité la grande masse des dix tribus d'Israël ; Babylone fut employée de Dieu pour châtier cette portion du peuple qui, pendant un temps, avait semblé témoigner pour Lui aussi fidèlement que l'avait fait la maison de David, mais qui plus tard s'égara encore

[53] Dans le sens de, lui rapporteront leur gloire, la lui attribueront, lui en feront hommage, et, par-dessus tout, à Dieu en elle, comme il est dit plus bas.

davantage que le coupable Israël. C'est ainsi que ces deux fleuves, qui d'abord avaient été rattachés au paradis, devinrent ensuite les représentants des puissances employées de Dieu pour le châtiment de son peuple infidèle.

Deux arbres attirent ensuite notre attention dans le jardin d'Éden ; le premier est celui de la connaissance du bien et du mal, et le second celui de la vie. Mais quelles que soient les bénédictions que semblait promettre l'arbre de vie, l'homme ne devait y trouver aucun avantage, puisque l'autre arbre lui faisait subir une épreuve dans laquelle il ne pouvait que succomber. Bientôt, en effet, il faillit : il prêta l'oreille à la voix de sa femme qui elle-même avait écouté le serpent, et il tomba dans la rébellion. La conséquence fut que l'arbre de vie ne put plus servir à son usage : en eût-il été autrement, cela n'eût servi qu'à perpétuer une vie de péché et de misère. De sorte que le chérubin armé, gardant l'arbre de vie, manifestait bien le jugement de Dieu, mais un jugement mêlé d'une miséricorde profonde. Dieu réservait pour l'homme quelque chose de meilleur, savoir, un arbre de grâce si je puis m'exprimer ainsi.

Arrivés au dernier récit de la Parole de Dieu, nous ne rencontrons pas plusieurs fleuves comme en Éden, ni un arbre destiné à éprouver l'homme. Il ne se trouve dans le tableau offert à nos regards qu'un seul fleuve et qu'un seul arbre. Tout ce qui était en quelque manière lié avec la faiblesse, le péché, et le jugement, a disparu. Les souvenirs pénibles de la culpabilité et de la discipline ne sont plus nécessaires. Le paradis de l'homme a été perdu, Israël a failli, l'Église aussi a manqué dans son témoignage ; et maintenant, le paradis, le peuple, et la cité, tout est de Dieu. Il s'y fait connaître et y révèle sa gloire, de sorte que tout ce qui n'aurait été introduit que pour éprouver ou discipliner l'homme, disparaît complètement afin de laisser resplendir l'amour de Dieu, sa grâce céleste, sa fidélité à l'égard d'Israël, sa souveraine miséricorde en faveur des Gentils, son juste et bienfaisant gouvernement. Le Seigneur Jésus Christ était intervenu, et avait par Lui-même enduré le châtiment que méritait le peuple de Dieu, de sorte que Dieu pouvait avec justice ne laisser éclater que son amour, en leur donnant la vie et en faisant propitiation et purification pour eux par son Fils bien-aimé.

« Et il me montra un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal sortant du trône de Dieu et de l'Agneau. Et au milieu de la rue et des deux côtés du fleuve était l'arbre de vie, portant douze fruits, rendant son fruit chaque mois : et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations » (v.1, 2). Dans ces versets nous avons évidemment la grâce régnant par la justice, en tant du moins qu'il s'agit de l'arbre et du fleuve. Rien ne peut y être corrompu par la puissance de Satan. Il ne s'y trouve rien non plus, qui corresponde au chérubin tenant l'homme à l'écart de l'arbre de vie. C'est précisément tout le contraire. Cet arbre de vie rapporte du fruit chaque mois. Naturellement ce n'est là qu'une figure. Il n'y aura littéralement ni arbre ni fleuve ; mais comme les eaux de la vie symbolisent la vie et la bénédiction abondantes qui jailliront de la cité, c'est-à-dire l'Épouse, la femme de l'Agneau, il s'y trouve aussi des ressources pour la guérison des nations. Il n'est rien dit d'explicite concernant les douze fruits, qui peuvent exprimer une bénédiction beaucoup plus élevée et une provision infiniment riche pour le rafraîchissement continuel des saints célestes, mais les feuilles sont désignées d'une manière expresse comme devant servir à la guérison des nations. Cela est d'autant plus remarquable, que nous sommes habitués à voir dans les prophètes un tout autre tableau de la Jérusalem terrestre, même lorsqu'il s'agit du jour glorieux à venir. Prenez pour exemple la description que nous fournit le soixantième chapitre D'Ésaïe. Le ch. 59 nous a appris que le Rédempteur paraîtra en Sion, et le ch. 60 nous décrit la cité : « Tes portes aussi seront continuellement ouvertes ; elles ne seront fermées ni nuit ni jour », etc. Mais quelles sont, en principe, les relations qui existeront entre la Jérusalem terrestre et les nations ? « Car la nation et le royaume qui ne te serviront point, périront ; et ces nations-là seront réduites en une entière désolation ». Le gouvernement est confié à une justice impitoyable, accompagnée du jugement. Dieu exige que l'honneur soit rendu à son peuple qui a si longtemps été méprisé et foulé aux pieds par les nations. Nous le savons, un Juif est maintenant traité avec le dernier des mépris, même dans la chrétienté, et si par sa prospérité il obtient la faveur du monde, chacun regarde la chose comme un acte surprenant de libéralisme dont on se glorifie extrêmement, quoique en général, on agisse ainsi sur un principe faux, que ce soit le scepticisme ou le pseudo-christianisme.

On a été tellement habitué à mépriser les Juifs, que les concessions qui leur sont faites accidentellement semblent arrachées souvent en vertu de principes aussi faux que celui des droits de l'homme, etc. Je ne fais ici qu'allusion à des faits bien connus de l'histoire du monde. Comme chrétiens, de semblables questions ne nous regardent pas, sauf pour les apercevoir et en juger. La mission du chrétien ici-bas, consiste uniquement à rendre témoignage d'un Christ rejeté ici-bas, mais exalté dans le ciel, et à agir en accord avec la grâce et la gloire de Celui qui est maintenant assis à la droite de Dieu. Lorsque nous perdons de vue ce but, nous sommes semblables au sel qui a perdu sa saveur. Une personne peut avoir de la philanthropie et s'efforcer de faire beaucoup de bien dans le monde, mais Dieu a en vue un objet plus élevé que tous les plans que peut concevoir notre imagination, et c'est ce qui découle de notre sujet actuel. Car, qu'il s'agisse de l'Église antérieurement à la gloire, ou de l'Église quand la gloire vient, comme c'est le cas ici, la grâce est ce qu'il nous est convenable de manifester, puisque c'est cette grâce qui caractérise vraiment la manière d'agir de Dieu envers l'Église ; elle est la manifestation de Lui-même tel qu'il s'est révélé en Christ. C'est là ce que l'Apôtre présente en Éph. 5, quand il dit : « Soyez donc imitateurs de Dieu ». Et comment cela ? « comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour ». De quelle manière ? Le chapitre précédent avait parlé de Christ comme de l'offrande par laquelle seule Dieu peut pardonner le péché (v.32), et c'est pour cette raison que nous devons nous pardonner les uns aux autres « comme Dieu aussi vous a pardonné en Christ ». Mais au chapitre 5, l'apôtre va beaucoup plus loin. « Marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacri-

fice à Dieu en odeur de bonne senteur ». Ces quelques mots vous dépeignent parfaitement la grâce, qui fournit à ceux qui la connaissent et y demeurent la puissance de Christ pour marcher à travers ce monde.

Si je découvre ici ou là chez l'un de mes frères des pensées erronées ou de fausses espérances ; ou bien encore si je le vois agissant sans conscience et contrairement à la volonté du Seigneur, de quelle manière Dieu réveillera-t-il mes affections à son égard ? Ce sera en me rappelant la grâce que Dieu Lui-même déploie envers ses saints et en me conduisant à agir de la même manière, me donnant, si possible, d'élever l'âme de mon frère jusqu'à la connaissance du sentiment que Dieu éprouve pour lui et de sa volonté envers lui. S'il entrevoit la grâce dans laquelle Dieu a agi, il sera préparé à discerner ce qu'il doit à Dieu. C'est ainsi que l'apôtre parle toujours. Jetez un nouveau coup d'œil sur l'Épître aux Éphésiens. De quoi Paul a-t-il été occupé depuis le commencement de cette Épître jusqu'au chapitre 5 ? Il a fait resplendir l'amour parfait de Dieu envers ses saints, et l'union avec Christ dans laquelle il les a Lui-même introduits ; ce n'est pour ainsi dire qu'après cela, que l'apôtre ajoute : Marchez dans l'amour que Christ vous a Lui-même témoigné. Dans notre chapitre, je découvre un fait analogue. Il n'est plus question des tonnerres, des éclairs et des voix sortant du trône ; tout cela a complètement disparu. Le chapitre 4, nous avait bien fait entrevoir de telles scènes et ouïr de semblables sons. Ils convenaient alors et étaient même nécessaires pour maintenir et manifester la sainteté de Celui qui était assis sur le trône ; ils étaient l'expression de ses sentiments alors que l'Église ayant été recueillie au ciel, l'homme était laissé s'exalter lui-même, réprimé seulement par des jugements providentiels. Mais dans le chapitre que nous avons maintenant sous les yeux, il n'y a rien de semblable ; nous y voyons le trône de Dieu et de l'Agneau, mais que jaillit-il de là ? Un fleuve d'eau vive éclatant comme du cristal. Et pourquoi cela ? Parce que le trône est vu ici en rapport avec la cité céleste, et que la cité céleste est le symbole de l'Église glorifiée dont le caractère habituel, même dans la gloire, est la grâce. C'était un fleuve de vie, non de mort, et les feuilles de l'arbre étaient pour la guérison et non la destruction des nations.

La Jérusalem d'ici-bas est la cité de la justice terrestre – le lieu où Dieu amènera les Juifs en les faisant passer par une détresse excessive. Ils seront obligés de traverser d'abord une affreuse tribulation, le temps de la détresse de Jacob, mais il en sera délivré. Le châtiment qu'ils endureront ne sera que la juste rétribution de leurs nombreux péchés. Ils traverseront toute cette affliction que Dieu Lui-même leur a justement infligée, mais l'indignation cessera, et cela par la destruction de ceux qui en auront été les instruments. « Mais encore un peu de temps, un peu de temps et mon indignation sera consommée et ma colère sera à leur destruction ». Dieu prendra en mains la cause de son peuple, et durant le millénium l'appel d'Israël sera encore empreint de cette justice qui a caractérisé les voies publiques de Dieu à son égard, quelles qu'aient pu être les sources cachées de sa grâce. Toutes les nations monteront à Jérusalem lorsque la maison de l'Éternel sera affermie au sommet des montagnes. « Car la loi sortira de Sion et la parole de Jérusalem ». La loi est la règle de la justice ; la grâce est tout autre chose. Elle n'est pas une règle de justice dont la conséquence inévitable soit la mort. La grâce, il est vrai, règne par la justice ; mais alors il s'agit d'une justice qui est *de Dieu* et non pas de l'homme ; et par l'effet de sa miséricordieuse culture celle-ci remplit le saint du fruit de la justice qui est à la gloire et à la louange de Dieu par Jésus Christ. C'est donc une scène de grâce parfaite que nous avons ici. Rien ne peut surpasser vis-à-vis de l'homme une telle mesure de bénédiction. Le nombre douze est toujours employé en rapport avec les voies de Dieu envers l'homme dans l'administration humaine. Sept est le nombre de la perfection en rapport avec les choses de Dieu, ou plutôt avec ce qui est spirituel qu'il s'agisse de choses bonnes ou de choses mauvaises – *douze* a trait au côté humain. C'est pour cela que lorsque Dieu choisit les patriarches, il y en eut douze ; ils ne correspondaient pas seulement, je suppose, aux douze tribus qui naquirent d'eux, mais bien aussi au reste de l'humanité. Plus tard lorsque les apôtres furent appelés, nous en voyons paraître douze, nombre correspondant à celui des tribus d'Israël. Du moment où il est question de l'apôtre qui a particulièrement la mission d'établir l'Église sur un fondement céleste et inébranlable, le nombre douze disparaît, et les apôtres dont il est ensuite parlé ne sont plus limités à ce nombre (Act. 14:4, 14 ; Éph. 4). Cela peut servir à développer la pensée que j'ai émise au sujet des douze portes et des douze fondements que nous fait voir le vingt-et-unième chapitre et que je considère comme dépeignant le caractère de la cité vis-à-vis du monde. Elle est envisagée dans son caractère gouvernemental public. Il en est de même de cet arbre. Le fait qu'il porte douze fruits, et qu'il rend son fruit chaque mois, le présente dans ses rapports avec l'homme. C'est pour la même raison qu'il est ajouté après cela, que les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations.

Un autre point est aussi parfaitement clair : c'est qu'il n'est pas question ici de l'état éternel, mais bien du millénium, car dans l'éternité les nations n'existeront plus comme telles et elles n'auront évidemment aucun besoin de guérison. Mais rappelons-nous bien cependant que s'il s'agit de la cité céleste elle-même, elle est éternelle. L'introduction du millénium ou de l'état éternel, n'apporte aucun changement dans sa position. Le chapitre 21 nous a fait voir deux descentes de la cité, l'une au commencement du millénium et l'autre à l'introduction de l'état éternel : dans le verset second, c'est sa descente alors que l'état éternel a paru, et au verset 10 sa descente en vue du millénium. La raison en est, je pense, qu'à la fin du millénium les cieux anciens et l'ancienne terre passent naturellement, et que la cité disparaît de cette scène de bouleversement. Puis, quand la nouvelle terre apparaît, la cité céleste apparaît de nouveau et prend une place permanente dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite. Il est important de remarquer cela, parce que, tandis que toutes choses seront changées à la fin des mille ans, la cité céleste n'en demeurera pas moins à toujours. « A Lui soit gloire dans l'assemblée dans le Christ Jésus pour tous les âges du siècle des siècles. Amen ». Il est évident que dans la gloire éternelle, l'Église n'exercera plus, vis-à-vis du monde, certains offices qu'elle doit remplir durant le millénium, mais la bénédiction qui lui est propre demeurera éternellement la même. Aussi est-il dit dans le chapitre que nous étudions : « Et il n'y

aura plus de malédiction ». À partir de ce moment la chose est aussi éternellement vraie pour la cité céleste, qu'elle le sera plus tard pour les nouveaux cieux et la nouvelle terre. « Et le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle, et ses esclaves le serviront ; et ils verront sa face, et son nom *sera* sur leurs fronts. Et il n'y aura plus là de nuit ; et ils n'auront plus besoin d'une lampe ni de la lumière du soleil » – l'un de ces luminaires représentant la lumière produite par l'homme, et l'autre celle qui vient de Dieu ; mais tout ce qui était approprié à ce monde n'a plus aucune valeur pour la cité. « Car le Seigneur Dieu fera briller sa lumière sur eux ; et ils régneront aux siècles des siècles » (v.3-5). Cette expression *aux siècles des siècles* doit, je n'en doute pas, être prise ici dans son sens le plus étendu. Elle ne s'applique pas uniquement à ce qui est appelé « le royaume », quoique le règne commence alors. En 1 Corinthiens 15:24, il est question d'un royaume que Christ remet à une époque déterminée appelée « la fin ». *La fin* implique que les mille ans et le jugement des vivants et des morts ont eu lieu, car ce jugement fait partie *du règne* de Christ ; – en est, pouvons-nous dire, le grand et dernier acte. Toutes ces choses appartiennent au royaume ; et ce n'est qu'après leur accomplissement et lorsque le dernier ennemi la mort a été détruit, que le Seigneur Jésus remet le royaume à Dieu.

Le but du royaume est d'assujettir tous les ennemis ; et quand cela se trouve accompli, ce royaume terrestre spécial prend fin. Mais s'il se produit alors un grand changement dans la condition corporelle des saints terrestres, il n'en est pas de même de ceux qui sont déjà glorifiés et assis dans les lieux célestes. Ils régneront aux siècles des siècles ; réalité éternelle ! Ces mots semblent employés ici sans aucune restriction. Tout le récit contenu depuis le neuvième verset du chapitre 21, jusqu'au cinquième verset du chapitre 22 présente la relation de la cité céleste avec la terre durant le millénium ; mais parmi les traits qui la caractérisent, il en est quelques-uns qu'elle garde éternellement. Un de ces traits, outre celui de sa gloire intrinsèque qui ne changera jamais, est celui que le service des saints durera aux siècles des siècles ; il en est de même du règne. Il pourra y avoir quelque changement dans la manière de régner et de servir après que le royaume terrestre aura pris fin ; mais, quant aux choses mêmes, elles subsistent, je pense, aux siècles des siècles.

Nous en sommes maintenant venus aux considérations finales du prophète et à son entretien avec l'ange au sujet de la prophétie, ainsi qu'au dernier message du Seigneur Jésus Lui-même. Rigoureusement on peut dire que le cinquième verset termine la prophétie. Mais de même que le livre commence par une sorte de préface, il se termine aussi par une conclusion solennelle.

Vous remarquerez que, dans les dernières paroles du Seigneur, il est trois fois question de la venue du Seigneur, et chaque fois dans une acception nouvelle. Le verset 7 nous présente le premier de ces cas, évidemment en rapport avec le verset 6. « Et il me dit : Ces paroles *sont* certaines et véritables ; et le Seigneur, le Dieu des saints prophètes, a envoyé son ange pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt. Et voici je viens bientôt ; bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre » (v.6, 7). Le Seigneur Jésus parle ici de sa venue, en rapport avec la bénédiction réservée pour l'homme qui est attentif aux paroles de la prophétie. Le Saint Esprit, en connexion étroite avec cela, recommande alors d'une manière solennelle cette prophétie qui allait se clore. Évidemment le Seigneur Jésus prévoyait le mépris avec lequel les hommes allaient traiter ce livre, et leurs efforts pour le mettre de côté. Je n'aime pas de faire allusion à des sociétés religieuses particulières, mais permettez-moi pourtant de dire un mot d'un corps réformé bien connu. Chose extraordinaire ! Dans l'arrangement qu'il a fait pour présenter au peuple toute la Parole de Dieu en portions journalières, quelle place a-t-il donnée au livre de l'Apocalypse ? À peine en trouve-t-on quelque court fragment en une ou deux occasions spéciales, tandis que de nombreuses portions des livres apocryphes y sont insérées. Le Seigneur cherchait, il me semble, à mettre les siens en garde contre le mépris plus ou moins avoué pour ce livre de la Révélation.

Mais ce n'est pas seulement dans le cas que nous venons de citer, qu'une indifférence coupable se signale pour cette parole divine ; beaucoup de personnes dans des circonstances toutes différentes ne sont pas moins en faute à cet égard. Ah ! disons-le, ce livre est-il quelque part honoré comme le Seigneur le demande ? De chers enfants de Dieu qui n'ont pas en principe l'intention de le négliger, le font hélas constamment dans la pratique ; et si ce livre est étudié, ce n'est généralement qu'en vue de questions de controverse, d'histoire, ou d'imagination. À peine en existe-t-il une exposition simple et pratique. Il est bien peu de serviteurs qui s'en occupent au temps convenable de manière à le faire servir à la nourriture des gens de la maison de Dieu. Et si on s'aventure parfois à en fournir des interprétations, ne sont-elles pas généralement des plus indigestes, étant empruntées d'ordinaire aux savantes élucubrations de quelque archéologue, ou se fondant sur les ignobles comparaisons de tel historien ou tel journaliste incrédule ? Quelle chose solennelle de s'écarter de cette Parole que Dieu a confiée aux siens, afin qu'elle soit comme une lumière resplendissante dans un lieu obscur et non pas du tout pour servir d'aliment à la science et à l'imagination des hommes ! Elle avait pour but d'aider au développement de la vie spirituelle des chers enfants de Dieu, et d'entretenir leur communion avec lui. Dieu voulait non seulement qu'ils connussent sa grâce, mais encore qu'ils fussent instruits des jugements qui doivent fondre sur le monde ; Il voulait qu'ils comprissent que ce livre qui montre le cours et le jugement du monde, indique aussi leur délivrance de ce jugement ; car l'Apocalypse révèle clairement que l'Église occupera une place assurée dans la présence de Dieu avant que le moindre jugement éclate ici-bas : à partir du commencement du chapitre 4, elle est vue assise dans les cieux. Oh ! n'est-il pas évident que toutes les paroles de la prophétie sont de la plus haute importance pour nous ? Dieu désire que nous soyons heureux dans la communion qu'il nous donne avec Lui-même, avant qu'arrivent les événements qui vont avoir lieu : « Bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre ». Et pourquoi a-t-il, de fait, été si peu profitable ? Tout simplement parce que la prophétie a été séparée de la promesse. Cette déclaration pleine de grâce : « Voici je viens bientôt », n'a pas été distinguée des « *paroles de la prophétie*

de ce livre » ; et par suite, la portion de l'Église a été confondue avec les jugements qui doivent fondre sur le monde. L'Apocalypse suppose les enfants de Dieu dans l'attente de la venue de Christ, attente qui devrait sûrement être de jour en jour leur plus glorieuse espérance. Lorsque cela n'est pas le cas, il est, je crois, moralement impossible de pénétrer dans les profondeurs de ce livre et d'en jouir. « Bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre ». Le Seigneur vient bientôt. Mais si nous ne sommes pas dans l'attente de sa venue, nous ne manquerons pas d'altérer ses paroles au lieu d'en tirer profit.

Dès que l'apôtre Jean eut entendu et vu ces choses, il se jeta à terre pour adorer devant les pieds de l'ange qui les lui montrait. Il en avait fait autant précédemment (ch.19:10)[54]. Il se peut que la grandeur imposante de la vision lui ait fait supposer que le Seigneur Jésus Lui-même se trouvait devant lui sous la forme d'un ange ; mais son erreur est aussitôt relevée. L'ange lui apprend qu'il est son co-esclave et celui de ses frères les prophètes, et non pas du tout le Seigneur : et par conséquent l'adoration ne lui appartient pas. « Garde-toi de le faire, je suis ton co-esclave et celui de tes frères les prophètes et de ceux qui gardent les paroles de ce livre. Rends hommage à Dieu ». Mais il ajoute quelques paroles d'une grande importance pratique pour les enfants de Dieu. Vous pouvez vous souvenir que, dans le dernier chapitre de Daniel, il est écrit (v.4) : « Mais toi Daniel, ferme ces paroles et cachette ce livre jusqu'au temps de la fin *(v.Angl.)* auquel plusieurs courront et la science sera augmentée ». Remarquez maintenant dans quelle place merveilleuse Dieu a établi son Église. Il venait d'adresser sa parole à l'homme le plus privilégié entre tous les prophètes privilégiés de l'Ancien Testament, à celui qui avait été appelé « l'homme aimé de Dieu ». Et quoiqu'une prophétie lui eût clairement annoncé la venue et la mort de Christ, une nouvelle communication venait de lui être faite au sujet de laquelle il lui fut dit : « Mais toi Daniel, ferme ces paroles et cachette ce livre jusqu'au temps de la fin ». *Ici*, à la fin de l'Apocalypse, le même Esprit s'adresse à Jean et lui dit : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre ; le temps est proche » (v.10). Comment cela se fait-il ? Tout l'appel de l'Église se trouve au temps de la fin. À partir du jour où l'Église commença réellement d'exister, ce fut le temps de la fin ; et tout le cours de son histoire, c'est encore le temps de la fin. Je ne veux pas dire, naturellement, que c'est d'une manière positive le temps de la fin pour les Juifs, qui doivent attendre le développement de tout sur la base de l'accomplissement littéral des faits : mais c'est là que consiste le caractère particulier de l'appel de l'Église. Elle est au-dessus des temps et des saisons, quoiqu'elle les connaisse ; elle n'a rien à faire avec les dates, les signes, ou les événements antérieurs, pas plus qu'avec l'histoire du monde, dont ces choses sont l'accompagnement naturel et nécessaire. L'Église plane au-dessus d'une scène pareille : elle est céleste. Le ciel, voilà le lieu où la grâce de Dieu nous place complètement en dehors des supputations qui se rapportent au gouvernement de ce monde.

Quant au Juif dont Daniel était le type, il faut qu'il attende jusqu'à ce que le temps de la fin soit réellement venu, jusqu'à ce que la connaissance soit donnée par Dieu à ceux qui comprendront alors. Jusqu'à ce moment-là tout est cacheté pour Israël. Tel n'est pas le cas de l'Église représentée par Jean. À lui il est dit : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre » ; etc.

Mais c'est ici qu'est l'erreur commise par beaucoup d'excellents esprits. Sir Isaac Newton, homme de la plus grande réputation dans les sciences humaines, appliqua à l'Église cet ordre de fermer et de cacheter le livre qui fut donné à Daniel ; et en conséquence, il l'abandonna comme une chose qui ne pouvait être comprise jusqu'au temps de la fin. S'il eût comparé le passage de Daniel avec les dernières paroles de l'Apocalypse de Jean, il aurait compris que les paroles mêmes qui furent cachées au prophète Juif sont expressément révélées au chrétien. Si Daniel devait sceller, Jean reçoit expressément l'ordre de ne pas sceller. Et pourquoi ? Parce que Christ était venu, qu'il s'en est allé au ciel, et qu'il est à la droite de Dieu, prêt à juger les vivants et les morts : Il est rejeté, et dès ce moment-là c'est moralement le temps de la fin. C'est ainsi que parlent les écrivains du Nouveau Testament. L'apôtre Jean dit : « Jeunes enfants, c'est la dernière heure ». « La fin de toutes choses est proche » écrit Pierre ; et Jacques : « Le juge se tient devant la porte ». Saint Paul écrivait de la même manière : « Or toutes ces choses leur arrivaient en types ; et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement à nous que les fins des siècles ont atteints ». Voyez aussi Hébreux 9:26. Vous trouvez donc la même grande vérité formellement enseignée depuis les épîtres de Saint Paul, de Saint Pierre, et de Saint Jacques, jusqu'à l'Apocalypse. À mon avis, c'est là ce qui est supposé, lorsque Jean reçoit l'ordre de ne pas cacheter les paroles de la prophétie de ce livre. Nous avons à en faire usage, et à la comprendre maintenant en vertu de la connaissance de Christ, et avec le Saint Esprit donné par Christ comme une onction par laquelle nous connaissons toutes choses. Pour nous le temps est toujours proche, et les paroles de ce livre *ne* sont *pas* scellées pour nous ; de sorte que c'est pure incrédulité, si au lieu de porter le livre pour ainsi dire, à Christ qui est la lumière pour révéler cela comme tout le reste, nous le soumettons au monde et à sa sagesse, qui ne peuvent qu'en obscurcir l'intelligence. C'est là, je n'en ai aucun doute, la source et la raison des erreurs si répandues relativement à l'interprétation du livre et des difficultés qu'elle rencontre. Pour le bien comprendre, ainsi que tout autre portion de l'Écriture, il faut que je vois ce que Dieu est occupé à faire pour la gloire de son Fils. Comme chrétien je suis encouragé à lire la prophétie : ses paroles ne sont point scellées pour ceux qui ont la pensée de Christ. Si j'étais Juif, j'aurais à attendre jus-

[54] Il peut être bon d'observer ici que, dans la proposition réciproque dont on fait si souvent une vague ou une fausse application, « l'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus », nous devons comprendre qu'il s'agit, non d'un témoignage *à* Jésus, mais bien du témoignage qu'Il a rendu, et en général dans tout le livre de l'Apocalypse, de son témoignage prophétique, qu'il l'ait confié à un ange ou à ses serviteurs. C'est donc exact de dire que cette proposition signifie un témoignage rendu à Jésus, ce qui est régulièrement exprimé par le datif, ou par le génitif avec *περι*. L'ange qui était l'intermédiaire de la communication n'était qu'un compagnon de service des compagnons de service de Jean : c'est à Dieu qu'il devait être rendu témoignage.

qu'au temps de la fin dans la pleine acception prophétique du mot, c'est-à-dire jusqu'à la fin du siècle. Alors les intelligents parmi les Juifs comprendront ; ils sont le résidu, fidèle, intelligent. C'est par un tel résidu, du moins en principe (appelé, il est vrai, à de meilleures espérances), que l'Église commença.

Mais, diront peut-être quelques personnes, il y avait dans la prophétie de Daniel certaines choses qui devaient être scellées, et d'autres qui ne devaient pas l'être : pourquoi ne seraient-ce pas ces dernières (et non les premières) qui étaient celles qu'il fut dit à Jean de ne pas sceller ? Je réponds que l'Apocalypse suppose toute la vérité que nous trouvons en Daniel, et bien davantage encore. Elle ne saurait être comprise si Daniel ne l'était pas ; tandis qu'il y a bon nombre de vérités comprises dans l'Apocalypse qui ne furent point données en Daniel. Un pareil argument est donc sans valeur. De fait, Daniel parle dans les termes les plus généraux, et il lui fut dit de fermer les paroles et de cacheter le livre et non pas quelques-uns de ses parties seulement. L'Apocalypse est sur le même terrain que Daniel pour ce qui concerne le dernier empire, mais contient nombre de choses d'une portée encore plus vastes et de beaucoup plus profondes – choses provenant de l'apostasie chrétienne, et qui s'ajoutent à la ruine antérieure d'Israël et à la méchanceté future tant d'Israël que des Gentils. Si donc il se trouvait dans le Nouveau Testament quelque livre qu'on pût naturellement s'attendre à voir sceller, c'est sans contredit celui de l'Apocalypse ; car, comme il est le dernier de tous les livres de la Bible, il en est aussi le plus difficile, le plus abstrus, le plus étendu. C'est pourquoi, lorsque j'entends le Saint Esprit dire : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre », je vois clairement impliqué dans cet ordre, l'indication des privilèges particuliers du chrétien. Il le suppose placé dans la pleine lumière de Dieu ; de sorte que ce qui peut avoir été caché auparavant, est aujourd'hui pleinement révélé, à cause que Christ est venu et nous a fait membres de son corps, et qu'il nous a donné le Saint Esprit qui sonde toutes choses et même les choses profondes de Dieu. Telle est, à mon avis, la raison pour laquelle il est dit : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre ».

Cela est important sous un autre rapport qu'on ne voit pas toujours. Les événements signifiés par les visions prophétiques de l'Apocalypse ne rendent jamais capable de comprendre le livre lui-même. Lors même qu'ils s'accompliraient aujourd'hui, cela ne donnerait pas par soi-même l'intelligence de l'Apocalypse. La seule clef pour la prophétie, c'est le Saint Esprit qui peut seul nous faire connaître la relation qu'elle a avec Christ ; et tant que cette relation n'est pas connue, on ne saurait comprendre la prophétie. Prenez, par exemple, une des prophéties les plus claires et les plus précises, celle des soixante-dix semaines de Daniel. On admet généralement qu'elle a été accomplie ; mais demandez qu'on vous en donne le sens réel, et vous verrez combien peu on la comprend : on a une idée vague qu'elle est accomplie, et c'est là presque tout ce qu'on en connaît. Ce ne sont donc pas les événements qui expliquent la Parole : il nous faut l'enseignement du Saint Esprit qui est aussi nécessaire pour interpréter la prophétie, que pour tout autre partie des Écritures. Les événements peuvent être l'accomplissement d'une prophétie particulière, et un témoignage de sa vérité pour ceux qui doutent ; mais ils n'apportent jamais par eux-mêmes la vraie interprétation de la prophétie, ils la corroborent, incontestablement, quand elle est accomplie, et peuvent servir à fermer la bouche aux adversaires ; mais il faut comprendre la prophétie elle-même avant de pouvoir l'appliquer aux événements ; et lorsque vous la comprenez, vous avez ce que Dieu voulait donner à votre foi, indépendamment des événements. De fait, pour réfuter une idée pareille nous n'avons qu'à peser ce qui est dit ici, comme où que ce soit ailleurs : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre ; car le temps est proche ». Le prix, l'utilité, que la prophétie a pour nous, pour l'Église, est *avant* les événements, quelque utilité qu'elle puisse avoir pour ceux qui se trouveront là quand les événements auront lieu.

Mais écoutez maintenant une vérité bien solennelle. Lorsque le temps dont traite la prophétie sera réellement arrivé, quelle sera la condition des hommes ? Elle se trouvera fixée, à jamais fixée pour tous – sans espérance pour quelques-uns. « Que celui qui est injuste, soit injuste encore ; et que celui qui est souillé, se souille encore : et que celui qui est juste, soit rendu plus juste encore ; et que celui qui est saint, soit sanctifié encore » (v.11). C'est-à-dire, que ce n'est plus un temps où il puisse s'opérer un changement moral ; plus un temps où il puisse y avoir conversion des pécheurs, où un homme qui se trouve sous la puissance de Satan, puisse en être délivré et être transporté dans le royaume du bien-aimé Fils de Dieu. Tout cela a pris fin. *Alors* il faut que celui qui est injuste reste injuste, et que celui qui est souillé se souille encore. Les hommes sont solennellement fixés dans la condition dans laquelle ils sont trouvés. Le jour de la grâce aura passé, le jour du jugement sera venu, et la porte sera fermée alors pour toujours.

« Voici, je viens bientôt, et ma récompense est avec moi pour rendre à chacun selon ce que son œuvre sera » (v.12). Ceci confirme évidemment ce que nous avons remarqué. Lorsque ce jour arrive, c'est le jugement des vivants. La venue du Seigneur n'est pas mentionnée ici comme un encouragement pour celui qui entend et garde les paroles de la prophétie de ce livre, mais plutôt comme en rapport avec un jugement qui saura tout discerner. « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin » (v.13). Le Seigneur Jésus prend ici, outre ce qui lui est particulier, le même titre que Dieu lui-même a pris au chapitre 21:6. Comme Dieu était la somme et la substance de toute la révélation en cours d'action, Christ l'était pareillement. « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est au sein du Père, Lui, l'a fait connaître ». « Bienheureux sont ceux qui font ses commandements, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent par les portes de la ville. Dehors sont les chiens et les empoisonneurs, et les fornicateurs et les meurtriers, et les idolâtres, et quiconque aime et fait le mensonge » (v.14, 15).

Mais nous avons ensuite une autre chose. Il ne s'agit plus de la venue du Seigneur, présentée comme un encouragement à ceux qui garderaient les paroles de la prophétie de ce livre ; ce n'est pas non plus le Seigneur venant pour juger tous les hommes, et ayant sa récompense avec lui pour rendre à chacun selon ses œuvres. Nous

avons vu les saints et les justes ayant leur portion, et les souillés et les injustes leur jugement. Mais le Seigneur a aussi sa relation propre et parfaite avec l'Église. Et en conséquence sa voix se fait maintenant entendre ici avec une expression toute particulière. « Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange, pour vous rendre témoignage de ces choses dans les assemblées. Je suis la racine et la postérité de David » (v.16). C'est-à-dire, qu'il fait allusion à sa nature humaine et à sa nature divine. Mais, outre cela, il a une relation spéciale avec nous – « l'étoile brillante du matin ». Quand le Seigneur vient dans sa gloire en vue du monde, c'est comme le Soleil de Justice avec la santé dans ses rayons pour ceux qui ont été brisés, dispersés, et pillés – pour le peuple terrible depuis là où il est et au-delà. Mais il apparaît alors dans un appareil de terreur, pour fouler sous ses pieds ceux qui l'ont méprisé. Ce n'est point ainsi qu'il se présente à nous. Ce n'est pas pour nous l'image du Soleil quand l'homme ne doit plus dormir. Lorsque le Soleil de Justice adresse son appel à l'homme, ce n'est pas pour l'inviter à travailler comme il travaille à présent ; il le cite à comparaître pour être jugé pour toujours, pour entendre sa sentence éternelle prononcée par le Seigneur de gloire qu'il ne peut plus mépriser. Voilà, de quelle manière il apparaîtra au monde, et « tous les orgueilleux, et tous les méchants seront comme du chaume. Et ce jour qui vient, a dit l'Éternel des armées, les embrasera et ne leur laissera ni racine ni rameau ». Mais pour ceux qui veillent durant la nuit du jour de l'homme, avant que le Seigneur Jésus apparaisse dans sa gloire, pour ceux qui veillent avec des affections d'épouse, ne dormant pas comme les autres – dans quels termes le Seigneur s'adresse-t-il à ceux-là ? Sous quel aspect se présente-t-il à eux ? « Je suis l'étoile brillante du matin ». Précieuse étoile, étoile bénie du matin avant que naisse le jour ! Ce n'est point en vue du jour que nous veillons ; nous veillons en vue de *Christ* durant la nuit, et il nous donnera l'Étoile du matin, avant-coureur de l'aurore. Position bienheureuse – celle de notre amour et de notre espérance : elle ne sera jamais frustrée de sa joie, et le Seigneur Jésus viendra sûrement à nous comme l'étoile brillante du matin. Il nous encourage pendant que nous l'attendons, et il viendra Lui-même bientôt pour nous. Il se peut que nous ayons à attendre un peu ; au moins il peut nous sembler à nous que le temps est long. Hélas ! il sera trop court pour ceux qui le perdent dans le sommeil ; mais quant à ceux qui attendent Christ et qui soupirent avec ardeur après le moment où ils Le verront, l'espérance peut sembler longtemps différée. Puissent nos cœurs, au lieu d'être fatigués et languissants, être remplis au contraire de la joie et de l'assurance ferme que le Seigneur vient bientôt ? Il est l'Étoile brillante du matin.

Mais plus encore : « Et l'Esprit et l'épouse disent, Viens ». Quelle chose précieuse pour nous de penser que le Saint Esprit Lui-même est celui qui prend la parole et dit, « Viens » ! Il gémit avec nous, entrant dans nos souffrances, maintenant qu'il est descendu. Je n'ai pas besoin de dire qu'il n'en est pas moins divin, mais il a daigné en outre condescendre à s'identifier, pour ainsi dire, avec nos cœurs, et à partager nos sentiments. Mais ce ne sont pas des gémissements que nous avons ici ; telle n'est point la pensée de l'Esprit quand il pense à la venue du Seigneur pour nous. C'est la calme et paisible ardeur du désir. « L'Esprit et l'Épouse disent, Viens ». Combien n'est-il pas fortifiant de savoir que c'est la voix du Saint Esprit Lui-même qui dit au Seigneur Jésus, « Viens » ! Ce n'eût pas été une chose tout à fait aussi bénie, si l'Église avait seule dit « Viens ». Mais c'est « l'*Esprit et l'Épouse* ». Elle avait fait bien des choses mauvaises, elle avait commis bien des fautes dans ses pensées, dans ses sentiments, et dans ses voies. Mais maintenant c'est l'Esprit, le Saint Esprit lui-même, qui dit, « Viens ». C'est *Lui* qui dirige le cœur à désirer la venue de Jésus ; c'est *Lui* qui est l'énergie de l'Église la hâtant de ses vœux et de ses prières. « L'Esprit et l'Épouse disent Viens ». C'est en regardant à Jésus que l'Église ou le chrétien, dit, Viens ; ce n'est pas en regardant au pauvre pécheur et lui disant de venir. Le Saint Esprit conduit et inspire le cœur de l'Épouse à crier ainsi, non seulement par sympathie pour ses souffrances, mais en communion avec la joie avec laquelle elle regarde en haut dans l'espérance du retour de l'Époux.

« Que celui qui entend, dise, Viens ». Si seulement j'ai entendu la voix de Jésus, je suis autorisé à dire, Viens. Ici, il en est peut-être qui sont prêts à s'écrier ; Oh, que je serais heureux de pouvoir demander au Seigneur de venir ! Mais comment puis-je dire, Viens, quand je me vois si indigne ? Chères âmes, le Seigneur Lui-même *vous* autorise à dire, Viens. Ce n'est pas seulement l'Épouse remplie du saint Esprit qui dit, Viens – entrant dans la plénitude de ses privilèges ; mais écoutez cette parole, « que celui *qui entend* dise, Viens ». Avez-vous entendu la voix de Jésus et goûté combien il est bon ? Ne savez-vous pas qu'il est le bon Berger ? Je pourrais être le plus chétif et le plus faible, et par ignorance reculer à la pensée de la venue immédiate du Seigneur ; et néanmoins je trouve ici le Saint Esprit m'invitant moi-même à me saisir de la parole que l'Esprit et l'épouse font entendre : « Qui celui qui entend, dise, Viens ». Il est bien évident aussi que cette effusion des premières affections du cœur pour Christ et sa venue, n'endurcit point le cœur à l'égard de ce pauvre monde, et ne nous rend pas indifférents à la conversion des pécheurs perdus. Elle produit bien plutôt un effet tout contraire. Quelque bonne opinion que les hommes aient de leurs propres efforts, ma conviction est que ceux qui désirent le plus la conversion des pécheurs, sont, toutes les autres choses égales d'ailleurs, ceux qui soupirent le plus ardemment après la venue du Seigneur Jésus. Je ne crois pas que ceux qui veulent l'ajourner, soient ceux qui prient et travaillent le plus pour la conversion des âmes. Qu'est-ce qui porte ces personnes à désirer que les pécheurs se convertissent ? Elles travaillent dans ce but parce qu'elles voient les âmes périr éternellement, et qu'elles sentent avec raison que sans Christ elles sont toutes profondément misérables. Mais ces sentiments-là leur sont communs avec tous leurs frères. Tous nous croyons que si les hommes ne reçoivent pas l'évangile, ils seront précipités en enfer, et nous sommes extrêmement affligés de les voir rejeter le Sauveur. Nous éprouvons ces sentiments aussi bien qu'eux. Mais nous avons une autre chose qui leur est étrangère : je veux dire la voie même du Seigneur, celle-là vaut mieux que la leur. Il sait, Lui, incomparablement mieux que ses serviteurs, ce qui est bon pour les pauvres pécheurs et les pauvres saints. Or, *Il* nous fait voir dans ce passage que c'est le même Esprit qui regarde à Jésus et dit, Viens, qui peut aussi nous faire tourner nos regards vers les pécheurs perdus, avec la miséricordieuse invita-

tion, « Que celui qui a soif, vienne ». Voilà l'autre côté de notre position bénie. Ici ce n'est pas l'Esprit dirigeant l'Église à regarder en haut au Seigneur, et à dire, Viens, mais c'est le cœur dirigé maintenant vers le monde et disant, « Que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie » (v.17). Le pécheur n'est pas invité à dire, Viens. Observez qu'il y a une grande différence dans la dernière partie du verset. Dans les deux premières clauses on *dit*, Viens ; mais dans la dernière, ceux dont il est question n'appellent pas la venue de Jésus, mais sont invités à venir eux-mêmes : « Que celui qui a soif *vienne* », etc.

C'est ainsi que Dieu fait voir que la première pensée de mon cœur doit être pour le Seigneur Jésus. Si je lui suis fidèle, je désirerai sa venue. L'Esprit inspire et sanctionne ce désir. Et quel est l'effet de cela sur mes sentiments à l'égard du monde ? J'y trouve un motif céleste pour désirer la conversion des pécheurs. J'aurai les mêmes motifs moraux, et les mêmes affections qui agissent sur mes frères dont le cœur ajourne la venue du Seigneur, mais j'aurai de plus toute l'impulsion que peuvent me donner l'espérance de la prompte arrivée de Christ et le sentiment du danger de ceux pour lesquels sa venue ne saurait être autre chose qu'un jugement certain, même dans ce monde. Plus un chrétien attend la venue de Christ à chaque moment, et plus aussi il doit désirer ardemment que les âmes viennent et prennent de l'eau de la vie, et déployer dans ce but une sollicitude active et pleine de zèle.

Dans ce verset 17, Dieu signale donc notre double relation. Il me montre ma relation avec Christ, qui doit être la pensée de mon cœur – non pas seulement pour que mon âme soit en paix s'Il vient, mais pour qu'elle soit remplie de l'ardente affection qui désire qu'Il vienne. Il me fait voir ensuite que si je suis en bon état à cet égard, je regarderai autour de moi avec un zèle plein d'ardeur dans le sentiment de la grâce de Christ, et dirai à quiconque a soif, Viens. Plus que cela : Si j'aperçois une âme qui peut-être n'éprouve pas une soif ardente, mais qui veut venir, je ne lui dirai pas d'attendre qu'elle ait soif. Je l'engagerai à venir sur le champ, et lui ferai bon accueil ; car voici la teneur de la parole ; « que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie ». Lors même qu'il n'y ait que le simple désir du cœur, il vient de Dieu et personne n'a le droit de dire, il vous faut attendre que vous ayez fait telle ou telle expérience. Si un homme n'est pas allé aussi loin dans la connaissance de son état réel, je ne dois pas le tenir à l'écart. L'eau de la vie est pour quiconque veut : cet homme est engagé à venir et à en boire gratuitement. Quelle plénitude de grâce il y a dans la manière dont le seigneur nous présente notre position ! « Moi, je rends témoignage à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre, que si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu lui ajoutera les plaies écrites dans ce livre ; et si quelqu'un ôte quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu ôtera sa part de l'arbre de vie et de la sainte ville, des choses qui sont écrites dans ce livre » (v.18, 19). Vous remarquerez que l'arbre et la ville mentionnés ici, correspondent à ce que nous avons vu au vers. 14. Ceux qui font ses commandements sont bienheureux, et ont droit de manger de l'arbre de vie et d'entrer par les portes dans la cité. Mais quant à ceux qui ôtent quelque chose des paroles de ce livre, Dieu ôtera leur part tant de l'arbre que de la ville, des choses qui sont écrites dans ce livre. Ils n'y auront point accès.

Le Seigneur venait de dire que s'il se trouvait des hommes qui ôtassent quelque chose des paroles de la prophétie de ce livre, et qui le déshonorassent, Il le saurait certainement, le ressentirait et en ferait punition. Mais il ne pouvait terminer par de telles paroles. Il a gardé pour ainsi dire, le meilleur vin pour la fin. Il avait déjà parlé de sa venue en rapport avec le jugement, et de sa venue pour l'Église en parfaite grâce ; et maintenant Il ne pouvait pas nous quitter sous une impression de tristesse. Il faut qu'Il ramène nos cœurs à l'allégresse et à la joie que fait éprouver la pensée de son retour ; et en conséquence Il ajoute : « Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, je viens bientôt. Amen ». Est-ce son Amen à Lui, affirmant la vérité, ou simplement la réponse du cœur du prophète ? Si c'est le *Sien*, il est véritablement plein de douceur. Ce serait le Seigneur mettant son propre sceau sur la vérité de la parole qu'il avait dite auparavant, « Voici je viens bientôt ». Toujours est-il certain qu'immédiatement Jean, comme représentant l'Église, répond, Viens, Seigneur Jésus. Si c'est l'« Amen » du prophète, il est la prompte réponse que son cœur fait au Seigneur.

Et si c'est notre privilège de regarder à Christ et d'entendre sa voix ; si nous avons connu quelque chose de la voie d'être, même dès à présent, en union avec Lui-même, d'avoir été faits membres de son corps, de sa chair et de ses os ; si nous attendons dans la conscience de notre relation d'Épouse avec Christ et sûrs que nous aurons la portion de l'Épouse, en présence de l'Agneau pour toujours, que le Seigneur nous accorde que ce soit là la réponse de nos cœurs et de nos lèvres – « Amen, viens Seigneur Jésus ». Puisse notre attente ne pas être l'*attente* de quelque chose, pour nous, ni pour l'Église, bien moins encore pour le monde ! Quel déplorable aveuglement que d'attendre des jours meilleurs, tandis que Jésus est absent ! Sans doute qu'il y a en réserve d'heureux jours, même pour ce pauvre monde – les jours du ciel sur la terre ; mais il faut auparavant que le Seigneur vienne, et il faut qu'avant tout, il nous ait pris à Lui. Le Seigneur ne dispensera pas au monde, envisagé comme un tout, une période de joie réelle, permanente, jusqu'à ce qu'Il ait l'Église avec Lui-même. Car, comme nous le voyons en Rom. 8, « la vive attente de la création attend la révélation des fils de Dieu ». La révélation, dont il s'agit ici, sera une révélation en gloire. Saint Paul avait parlé un peu avant de la gloire qui serait révélée en nous, lorsque nos corps seront changés et rendus semblables au corps glorieux de Christ. Nous ne sommes pas semblables au fils de Dieu maintenant, pour ce qui est de nos corps : nous savons trop bien que nous portons encore l'image de celui qui est poussière ; mais un jour nous porterons l'image du céleste. Et alors quand Dieu nous verra briller à la ressemblance de son propre Fils, il n'aura pas lieu d'avoir honte de nous. Il ne veut pas nous produire devant l'univers, jusqu'à ce que nos corps soient aussi dignes de Lui, que l'est la vie nouvelle qu'Il a donnée à nos âmes. Quand les fils de Dieu seront manifestés, la création cessera de gémir et la terre et les cieux, remplis de félicité et d'allégresse, publieront à la fois la gloire et la bonté de Dieu : « Les fleuves battront des mains, et les

montagnes chanteront de joie, au-devant de l'Éternel ». Il sera manifesté alors, que la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire que le Seigneur a mises devant nous, auront pour résultat des chants de louange, de joie et d'allégresse, qui retentiront jusque dans les parties de la terre les plus lointaines, et jusqu'aux plus extrêmes limites de la création.

Que le Seigneur daigne nous faire la grâce de pouvoir dire « Amen, viens, Seigneur Jésus » ! Puissions-nous le dire pour nous-mêmes, comme pour toute l'Église, et dans un sens, aussi pour toute la création dont la bénédiction dépend de notre manifestation avec Christ ! En attendant, que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec tous les saints.

Écho du témoignage, vol.2, p.265-297, 433-537, vol.3, p.3-50, 145-240, 301-322, 457-531,

vol.4, p.3-38, 145-220, 301-352, 445-494, vol.5, p.3-60, 145-325

7 – Le jour des propitiations – Lévitique 10:1-2 ; 16

disposés de manière à faire voir que les ordonnances du jour des propitiations étaient des types des voies de Dieu, tant envers l'Église qu'envers Israël (avec des notes explicatives à la fin)

N. B. Les lettres (A) (B) désignent les actes qu'Aaron accomplit, d'abord *alternativement,* et ensuite *aussi simultanément, (trois fois* en chaque cas) pour sa maison *et* pour le peuple – point très important à remarquer dans la lecture de ce chapitre.

LÉVITIQUE 10 – CHUTE DE LA SACRIFICATURE (Voir Note 1) (Versets 1-2)

Or, les enfants d'Aaron, Nadab et Abihu, prirent chacun leur encensoir, et y ayant mis du feu, ils mirent dessus du parfum et offrirent devant l'Éternel un feu étranger, ce qu'il ne leur avait point commandé. Et le feu sortit de devant l'Éternel et les dévora, et ils moururent devant l'Éternel.

LÉVITIQUE 16 – RÉSULTAT DE LA CHUTE CI-DESSUS (Versets 1-2)

Or, l'Éternel parla à Moïse après la mort des deux enfants d'Aaron, lorsque s'étant approchés de la présence de l'Éternel, ils moururent. L'Éternel donc dit à Moïse : parle à Aaron, ton frère, et lui dit qu'il n'entre point en tout temps dans le sanctuaire, au dedans du voile, devant le propitiatoire qui est sur l'arche, afin qu'il ne meure point, car JE ME MONTRERAI SUR UNE NUÉE SUR LE PROPITIATOIRE.

(A) Aaron et sa maison (Voir Note 2)

Les offrandes pour le péché et pour l'holocauste *choisies* (Verset 3)

Aaron entrera en cette manière dans le sanctuaire : avec un VEAU du troupeau pour le péché, et un BÉLIER pour *l'holocauste.*

Aaron revêtu des vêtements de lin (Verset 4)

Il se revêtira de la sainte *chemise* de lin, ayant mis les *caleçons* de lin sur sa chair, et il se ceindra du *baudrier* de lin et portera la *tiare* de lin qui sont les *saints vêtements,* et il s'en vêtira, après avoir lavé sa chair avec de l'eau.

(B) L'assemblée

Les offrandes pour le péché et pour l'holocauste *choisies* (Verset 5)

Et il prendra de l'assemblée des enfants d'Israël DEUX jeunes BOUCS en offrande pour le péché, et un BÉLIER pour *l'holocauste.*

(A) Aaron et sa maison.

L'offrande pour le péché présentée (Verset 6)

Puis Aaron offrira son VEAU de l'offrande pour le péché, et fera propitiation tant pour lui que pour sa propre maison.

(B) L'assemblée

Les offrandes pour le péché *présentées* – le sort jeté (Versets 7-10)

Et il prendra les DEUX BOUCS et les présentera devant l'Éternel à l'entrée du tabernacle d'assignation. Puis Aaron jettera le sort sur les deux boucs ; un sort pour l'Éternel et un sort pour le bouc qui doit être azazel. Et Aaron offrira le bouc sur lequel le sort sera échu pour l'Éternel, et le sacrifiera en offrande pour le péché (pour être égorgé). Mais le bouc sur lequel le sort sera échu pour être azazel, sera présenté vivant devant l'Éternel pour faire propitiation par lui, et on l'enverra au désert pour être azazel.

(A) Aaron et sa maison (Voir Note 3)

L'offrande pour le péché *égorgée* – le sang porte *avec du parfum* en dedans du voile préfigurant l'intercession de Christ pour *l'Église maintenant* (Versets 11-14)

Et Aaron amènera son VEAU en offrande pour le péché et fera propitiation pour lui et pour sa maison ; et il égorgera son veau qui est l'offrande pour le péché. Puis il prendra plein un encensoir de la braise du feu qui est sur l'autel devant l'Éternel, et ses pleines paumes de PARFUM, de drogues pulvérisées, et il l'APPORTERA DE LA MAISON DANS LE VOILE ; et il mettra le parfum sur le feu devant l'Éternel, afin que la nuée du parfum couvre le propitiatoire qui est sur le témoignage ainsi il ne mourra point. Il prendra aussi du SANG du veau, et il en fera aspersion avec son doigt au-devant du propitiatoire vers l'orient ; il fera dis-je, aspersion de ce sang-là sept fois avec son doigt devant le propitiatoire.

(B) L'assemblée

L'offrande pour le péché *égorgée* – le sang porté en dedans du voile préfigurant l'intercession de Christ pour *Israël plus tard* (Verset 15)

Il égorgera aussi le BOUC du peuple, qui est l'offrande pour le péché, et il APPORTERA SON SANG AU DEDANS DU VOILE, et fera de son sang comme il a fait du sang du veau, en faisant aspersion vers le propitiatoire, sur le devant du propitiatoire (Versets 16-17)

Et il fera expiation pour LE SANCTUAIRE, le nettoyant des souillures des enfants d'Israël et de leurs fautes selon tous leurs péchés ; et il fera la même chose au TABERNACLE D'ASSIGNATION, qui demeure avec eux au milieu de leurs souillures. Et personne ne sera au tabernacle d'assignation quand le sacrificateur y entrera pour faire propitiation dans le sanctuaire jusqu'à ce qu'il en sorte et qu'il ait fait propitiation pour LUI-MÊME et pour sa MAISON et pour toute L'ASSEMBLÉE D'ISRAËL.

L'AUTEL D'OR DU PARFUM SANCTIFIÉ (Voir Note 4) (Versets 18-19)

Puis il sortira vers l'autel qui est devant l'Éternel (Voir Exode 30:1-10) et fera expiation pour lui ; et prenant du sang du VEAU (pour Aaron et sa maison) et du sang du BOUC (pour l'assemblée) il le mettra sur les cornes de l'autel, tout à l'entour. Et il fera par sept fois aspersion du sang avec son doigt sur l'autel et le nettoiera et le sanctifiera des souillures des enfants d'Israël.

LE PÉCHÉ CONFESSÉ – LE BOUC HAZAZEL ENVOYÉ AU DÉSERT (Voir Note 5) (Versets 20-22)

Et quand il aura achevé de faire expiation pour le sanctuaire, et pour le tabernacle d'assignation et pour l'autel, alors il amènera le BOUC VIVANT et Aaron posant ses deux mains sur la tête du bouc vivant CONFESSERA SUR LUI TOUTES LES INIQUITÉS DES ENFANTS D'ISRAËL, et toutes leurs fautes selon tous leurs péchés, et il les mettra sur la tête du bouc, et l'enverra au désert par un homme exprès. Et le bouc portera sur lui toutes leurs iniquités dans une terre inhabitable, (lit. De séparation) ; puis cet homme laissera aller le bouc par le désert.

<u>Aaron change de vêtements</u> (Voir Note 6) (Versets 23-24)

Et Aaron reviendra au tabernacle d'assignation et QUITTERA LES VÊTEMENTS DE LIN dont il s'était vêtu quand il était entré au sanctuaire, et les posera là. Il lavera aussi sa chair avec de l'eau dans le lieu saint, et se REVÊTIRA DE SES VÊTEMENTS ; PUIS ÉTANT SORTI,

(A) (B) Aaron, sa maison et l'assemblée (Note 7)

Les offrandes pour l'holocauste égorgées. (Verset 24)

Il offrira son holocauste de BÉLIER, (voir le v. 3) et *l'holocauste du* peuple (le BÉLIER voir le v. 5) et fera propitiation pour lui et pour le peuple.

(A) (B) Aaron, sa maison et l'assemblée

La *graisse* de l'offrande pour *le péché* brûlée sur l'autel (Verset 25)

Il fera aussi FUMER SUR L'AUTEL LA GRAISSE de l'offrande pour *le péché* (c'est-à-dire du VEAU pour Aaron et sa maison, et du BOUC pour l'assemblée).

CELUI QUI A EMMENÉ LE BOUC HAZAZEL SE LAVE (Voir Note 8) (Verset 26)

Et celui qui aura conduit le BOUC HAZAZEL lavera ses vêtements et sa chair avec de l'eau, puis il rentrera au camp.

(A) (B) Aaron, sa maison et l'assemblée

L'offrande pour le péché brûlée hors du camp (Versets 27-28)

Mais on tirera hors du camp le VEAU et le BOUC qui auront été offerts en offrande pour *le péché,* et desquels le sang aura été porté au sanctuaire pour y faire propitiation, et on brûlera au feu leur peau, leur chair et leur fiente. (Voir Héb. 13:11-12.) Et celui qui les aura brûlés lavera ses vêtements et sa chair avec de l'eau ; après quoi il rentrera au camp.

LE JOUR DES PROPITIATIONS ORDONNANCE PERPÉTUELLE (Voir Note 9)

Jour d'*affliction* et de *repos* (Versets 29-31)

Et ceci vous sera pour une ordonnance perpétuelle.

LE DIXIÈME JOUR DU SEPTIÈME MOIS (*c'est-à-dire le jour sur lequel tombait l'année du Jubilé, tous les quarante-neuf ans),* VOUS AFFLIGEREZ VOS ÂMES ET VOUS NE FEREZ AUCUNE ŒUVRE, tant celui qui est du pays que l'étranger qui fait son séjour parmi vous. Car en ce jour-là le sacrificateur fera propitiation parmi vous afin de vous nettoyer ; ainsi vous serez nettoyés de tous vos péchés en la présence de l'Éternel. Ce vous sera donc un SABBAT DE REPOS, et vous affligerez vos âmes ; c'est une ordonnance perpétuelle.

LES SUCCESSEURS D'AARON (Voir Note 10)

Le jour des propitiations célébré « une fois l'an » (Versets 32-34)

Et le sacrificateur qu'on aura oint et qu'on aura consacré pour exercer la sacrificature en la place de son père, fera propitiation, s'étant revêtu *des* vêtements de lin, qui sont les saints vêtements. Et il fera expiation pour le SAINT SANCTUAIRE, pour le TABERNACLE D'ASSIGNATION, et pour L'AUTEL, et pour les SACRIFICATEURS, et pour tout le PEUPLE DE L'ASSEMBLÉE. Ceci donc vous sera pour une ordonnance perpétuelle, afin de faire propitiation pour les enfants d'Israël de tous leurs péchés UNE FOIS L'AN.

ET ON FIT COMME L'ÉTERNEL L'AVAIT COMMANDÉ À MOÏSE.

Notes explicatives

NOTE 1 (Lév. 10:1-2 ; 16:1-2)

La chute de la sacrificature selon l'ordre d'Aaron pleinement développée en Caïphe, lorsque lui et la nation rejetèrent leur roi, conduisit à l'établissement de la sacrificature de Christ qui ne passe point à d'autres. C'est à cause de cela, ce semble, que le péché de Nadab et Abihu est mentionné au commencement du chapitre 16. Cet acte du sacrificateur, offrant du feu étranger, était, *en germe,* la chute de la famille d'Aaron des le début. Ce fut là ce qui conduisit le Seigneur à établir une nouvelle ordonnance (savoir le grand acte d'expiation accompli en ce jour-là), où, dans les services que faisait Aaron une fois par an, tant pour *lui-même et sa famille* que, dans le même temps, pour le peuple, nous discernons *en type* l'acte accompli par Christ une seule fois et pour toujours, tant pour sa sainte Sacrificature, l'ÉGLISE maintenant sur la terre que pour ISRAËL, ci-après.

Remarquez que l'action de Caïphe déchirant ses vêtements, chose qu'il était absolument défendu de faire au souverain sacrificateur (Lév. 21:10), a une grande signification. Il fit cela au moment où il accusait Le Saint de blasphème, et où, de concert avec les anciens des Juifs, il le déclara digne de mort. De là, en déchirant ainsi ses vêtements, il montrait, sans en avoir conscience, que la sacrificature lévitique était totalement souillée, *que son office* était fini, et qu'elle allait être remplacée par la sacrificature de Celui qui ne manquera jamais, par lequel nous nous approchons avec une pleine assurance de foi.

Plus on étudiera de près ce chapitre (Lév. 16), et plus on en apercevra clairement la divine ordonnance. On y voit Aaron agissant *alternativement pour sa maison et pour le peuple,* la distinction entre eux étant si soigneusement définie qu'il n'y a jamais de confusion. Tout s'y rapporte au sacrificateur et au peuple, en même temps qu'aux victimes offertes pour chacune de ces deux classes.

Observez aussi que les sacrifices y sont de *deux espèces*, savoir : l'*offrande pour le péché* et l'*holocauste ; la* première représentant Christ « fait péché » pour son peuple, et à cause de cela abandonné de Dieu sur le bois ; la seconde signifiant les délices que le Père a néanmoins prises dans son Fils au moment même où il était chargé de la malédiction pour son peuple.

Ce qui précède est le point du vue dispensationnel le plus étendu de ce chapitre. Dans un autre sens plus limité, si on le regarde comme exclusivement juif, il s'applique, sans aucun doute, à la rédemption de la maison d'Aaron et du peuple. Plus tard, c'est sous ce point de vue qu'il est présenté en Lévitique 23:26-32, savoir comme préfigurant *la repentance et le pardon d'Israël.* (Voir Note 9.)

NOTE 2 (Versets 3-17)

Dans le choix, la présentation, et la mort des victimes, ainsi que dans l'entrée d'Aaron dans le sanctuaire *alternativement,* comme nous voyons ici pour les sacrificateurs et pour le peuple, nous voyons Christ, la véritable offrande pour le péché, d'abord choisie par Dieu (3-5), ensuite venant en qualité de serviteur obéissant sur la terre (6-10), et enfin donnant sa vie sur la croix, et alors étant monté au ciel, faisant là intercession, soit pour son *Église,* soit pour *Israël* (v.11-15).

*R*emarquez que c'est avant qu'Aaron soit revêtu (v.1) des saints vêtements de lin, ce qui le présente comme type de Christ s'avançant pour faire la volonté du Père, que sont choisies les victimes pour lui et pour sa maison (v.3). Puis après, quand il a revêtu ses vêtements, il choisit les sacrifices pour la congrégation (v.5).

C'est ainsi que, *de toute éternité,* avant que le cours des âges commençât, Christ fut mis à part, afin de mourir pour son Église. Tandis que de l'autre côté, c'est *dans les limites du temps*, après qu'il eut paru sur la terre, qu'il fut révélé, comme Celui qui devait souffrir pour Israël. Cela caractérise certainement l'appel d'Israël et celui de

l'Église, l'histoire de l'un étant en connexion avec *le temps,* celle de l'autre étant liée avec l'éternité. (Voyez Deut. 32:8 ; Apoc. 13:8 ; 17:8.)

Cela, il est vrai, peut se montrer plutôt d'une manière *négative* que d'une manière positive. En Éphésiens 1:4-5, il est parlé de l'Église comme élue en Christ avant la fondation du monde, tandis que rien de semblable n'est dit d'Israël ni de Christ en connexion avec Israël. Il est vrai que *les conseils de Dieu* sont d'éternité en éternité ; mais sous ce rapport il y a cependant une différence marquée entre l'aspect sous lequel la vocation de l'Église et celle d'Israël par rapport au *temps* et a *l'éternité,* nous sont présentées dans l'Écriture.

NOTE 3 (Versets 11-17)

Le grand sacrificateur ayant égorgé le sacrifice pour le péché pour lui et sa maison, porte le sang de la victime avec du parfum dans le sanctuaire (v.11-14). Ainsi, Christ, après avoir souffert la mort, être ressuscité et monté au ciel, intercède là pour son Église (non pas pour Israël encore) à la droite de Dieu.

Ensuite, ayant fini son couvre au dedans du voile pour lui et sa maison, Aaron s'avance, et entrant une seconde fois dans le sanctuaire, y fait propitiation pour le peuple (v.15). Ainsi, lorsque l'intercession de Christ pour son Église aura pris fin (celle-ci ayant été enlevée par le Seigneur, 1 Thessaloniciens 4:16-18), son intercession *pour Israël* commencera. Nous avons là comme un aperçu rapide de la dernière semaine de Daniel, le temps du pouvoir de l'Antichrist, où Christ intercédera pour son résidu souffrant, noyau *de la* nation sainte auquel le royaume est destiné, et au milieu duquel il marchera et agira aussi en esprit.

En connexion avec cela, nous pouvons remarquer Apocalypse 8:1-4, où nous lisons ce qui suit : « Et lorsqu'il (l'Agneau) eut ouvert le septième sceau, il se fit un silence au ciel d'environ une demi-heure. Et je vis les sept anges qui se tenaient devant Dieu, et il leur fut donné sept trompettes. Et un autre ange vint, et se tint devant l'autel, ayant un encensoir d'or, et beaucoup de parfums lui furent donnés pour donner efficace aux prières de tous les saints, sur l'autel d'or qui est devant le trône. Et la fumée des parfums avec les prières des saints monta de la main de l'ange devant Dieu. »

Maintenant, qu'est-ce que cela signifie ? Peut-être est-ce la description symbolique du commencement de l'intercession pour Israël après que l'Église a disparu de la terre ; le cri aussi du résidu, auquel répond le jugement du *monde* méchant, indiqué par l'ange qui jette du feu sur la terre. De plus encore, ce silence dans le ciel peut exprimer une interruption, une pause dans l'intercession de Christ, entre l'ascension de l'Église et l'appel du résidu. Et s'il en est ainsi, nous pouvons penser que ce silence, cette pause, et même l'enlèvement de l'Église, se trouvent en Lévitique 16 dans l'intervalle qui a lieu entre les services d'Aaron pour lui et sa maison aux versets 11-14, et ses actes au verset 15 pour l'assemblée d'Israël.

Il est intéressant de remarquer que dans l'intercession d'Aaron pour l'assemblée, il n'est point fait mention de parfum comme lorsqu'il s'agit de lui et de sa maison. Ceci exprime les profondes délices que Christ prend dans son Église, son corps élu, l'épouse, la femme de l'Agneau, plus profondes de beaucoup que celles que son peuple Juif excitera jamais. Il est vrai que la citation ci-dessus, Apocalypse 8:1-4, parle de parfum, qui doit toujours accompagner l'intercession de Christ, qu'il soit question de l'Église ou d'Israël. Cependant, comme Lévitique 16 présente un contraste entre Israël et l'Église, le fait que le parfum est mentionné dans les versets 11-14 et qu'il ne l'est pas au verset 15, a certainement une grande portée.

Remarquez que ce *qui* est dit aux versets 16 et 17, ne décrit pas *un* progrès dans l'œuvre d'Aaron, leur but étant simplement de montrer que le sang du veau et celui du bouc servent tous deux pour la purification non seulement des sacrificateurs et du peuple, mais aussi pour celle du sanctuaire, et que par la les *lieux saints* aussi bien que les *personnes* de la maison d'Aaron et de l'assemblée sont purifiés.

NOTE 4 (Versets 18-19)

L'autel d'or des parfums, symbole du culte, ainsi purifié par le sang du veau pour les *sacrificateurs* et par celui du bouc pour le *peuple,* préfigure la communion dans laquelle l'Église et Israël par la suite, la première dans le Ciel, le dernier sur la terre, donnent gloire à Christ le Sauveur de l'une et de l'autre. L'Église a *maintenant,* en esprit, libre accès auprès de Dieu par son sang ; *plus tard,* le chemin sera par le même sang ouvert pour Israël.

Ce n'est point, remarquez-le, l'autel d'airain des holocaustes, mais l'autel d'or des parfums qui est ici désigné. Cela est évident par Exode 30:1-10. La sanctification de cet autel, soit avant que le bouc Azazel soit renvoyé, soit avant qu'Aaron change de vêtements, montre que le résidu juif apprendra le cantique de la rédemption, qu'il s'unira à l'Église, alors en haut dans le ciel, pour louer l'Agneau avant qu'Israël, *en tant que nation, s*oit accepté – avant que Christ paraisse dans sa gloire. Comme exemple de cela, dans Apocalypse 14:1-5, les 144 000 qui se tiennent avec l'Agneau sur la montagne de Sion, qui ont été préalablement scellés pour la bénédiction sur *la terre* (7:1-8) apprennent leur cantique, d'autres qui sont *dans les cieux ;* non qu'on puisse dire que ces autres qui sont entendus jouant de *leurs harpes sont l'Église,* mais à tout événement, il est clair que leur place est *en haut* et qu'ils s'unissent à l'Église pour célébrer l'Agneau.

NOTE 5 (Versets 20-22)

Azazel, ou le bouc émissaire, lâché dans le désert, chargé des péchés du peuple, exprime la parfaite déclaration que Christ fait publiquement à la vue du ciel et de la terre, que les péchés de toute la maison d'Israël sont

pardonnés, qu'Israël est en même temps reconnu de nouveau comme le peuple de Dieu. Le bouc qui a été tué, dont le sang été porté par Aaron dans le sanctuaire, montre simplement le Seigneur mourant pour Israël ; tandis que de l'autre côté, le bouc Azazel présente Celui qui mourut comme de nouveau vivant d'entre les morts, et maintenant, après l'écoulement des temps de dispersion et de tristesse abolissant les péchés de son peuple. Daniel 9:24. C'est ainsi que les grandes doctrines fondamentales de la mort et de la résurrection de Christ répandant son sang et de l'application que le Saint Esprit fait ensuite de ce sang, sont enseignées par le moyen de ces deux boucs mystiques.

NOTE 6 (Versets 23-24)

Ces vêtements-ci d'Aaron, emphatiquement nommés « ses vêtements » étaient, semblerait-il, ceux qui étaient faits « *pour gloire et pour ornement.* » (Ex. 28:2) et qui lui appartenaient d'une manière spéciale, comme souverain sacrificateur. Ici, ils sont en contraste avec les saints vêtements de lin nommés plus haut, qu'il portait exclusivement quand il avait à faire avec le péché ; nommément, lorsqu'il offrait les sacrifices pour le péché. Quand cette partie de son œuvre est terminée, il en change, et il sort revêtu de ceux qui font de lui un type de CHRIST DANS SA GLOIRE. Ainsi revêtu comme nous le voyons, il offre l'holocauste, expression, non pas de Dieu visitant le péché sur la personne bénie de Jésus, mais des délices du Père dans l'œuvre de rédemption du Fils. C'est une chose bénie de voir que les vêtements des sacrificateurs, fils d'Aaron, quoique plus simples et moins précieux de beaucoup que ceux d'Aaron, étaient faits aussi comme *les* siens, *pour gloire et pour ornement.* Exode 28:40 – type précieux de l'unité de Christ et de son Église dans cette espérance qui leur est réservée à tous deux dans le royaume.

NOTE 7 (Versets 24-25)

Jusqu'ici tous les sacrifices étaient *pour le péché,* expression de Christ portant la colère de Dieu sur la croix. Maintenant, les holocaustes (savoir les *deux béliers,* ainsi que la *graisse* du veau et du bouc), expression des délices infinies de Dieu dans son Fils, résument les sacrifices de ce jour mystique. Remarquez que « la graisse » quoique partie des animaux offerts pour le *péché*, était néanmoins, en elle-même, un *holocauste* une expression parfaite et bénie de la perfection intrinsèque et de l'excellence de Christ montrant que Celui qui portait la colère de Dieu était dans le même moment, *« une bonne odeur à l'Éternel. »* (Lév. 1:9)

NOTE 8 (Versets 26-28)

Christ ayant pleinement accompli l'œuvre de propitiation, ayant été fait péché pour son peuple, apparaîtra une seconde fois sans péché (sans imputation de péché) à salut (Héb. 9:28). C'est pourquoi, comme type de cela, nous avons déjà vu lu verset 24 le grand sacrificateur se lavant dans le lieu saint, revêtant ses vêtements de gloire et ensuite sortant. Ainsi, maintenant aussi, aux versets 26, 28, expression de la même vérité bénie, nous voyons celui qui a emmené le bouc Azazel au désert et celui aussi qui brûle hors du camp les sacrifices pour lu péché, lavant leurs vêtements, lavant leur chair dans l'eau, et ensuite rentrant de nouveau au camp.

NOTE 9 (Versets 29-31)

En Lévitique 23, où le jour des propitiations se trouve à la fin du chapitre, il est fait allusion seulement à *cette dernière partie de l'ordonnance* qui parle de l'affliction des âmes du peuple et de la cessation de toute œuvre. Il n'y est pas fait la moindre mention des services lévitiques qui sont si minutieusement décrits ici. La raison de cette différence semble être que, quoique le but de Lévitique 23, aussi bien que celui du chapitre que nous examinons, soit d'exposer les voies dispensationnelles du Seigneur depuis le commencement jusqu'à la fin, le jour des propitiations y est considéré sous un *seul aspect* et employé pour un seul dessein, savoir pour signaler le temps dans l'histoire du monde où Israël se repentira. Pour compléter le tableau de la dispensation juive que présente ce chapitre, il ne fallait pas davantage que cette partie spéciale de l'ordonnance où est préfigurée cette repentance, et où le peuple est présenté comme affligeant son âme en ce jour de rédemption. Cela est un nouvel exemple de l'harmonie que l'Écriture présente toujours, de l'ordre et de la beauté qu'on peut remarquer dans les voies de Dieu avec son peuple.

NOTE 10 (Versets 32-34)

« *Une fois l'an* », il se faisait ainsi propitiation pour les enfants d'Israël. De même Christ a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, et (comme nous le voyons préfiguré dans ce magnifique chapitre) *Il apparaîtra une seconde fois sans péché à salut, à ceux qui l'attendent.* Hébreux 9:28. Nous avons là un sommaire de tout ce qui était purifié dans ce jour d'expiation, savoir, le *saint sanctuaire,* le *tabernacle d'assignation, l'autel d'or, les sacrificateurs* et le *peuple* (tant les *lieux* que les *personnes). Ainsi Christ,* ayant fait la paix par le sang de sa croix, ne finira pas son œuvre jusqu'à ce qu'il ait réconcilié à Dieu toutes les choses qui sont sur la terre ou dans le ciel. Voyez Éphésiens 1:10 ; Colossiens 1:20.

Combien douces et expressives sont les dernières paroles de ce chapitre : « ON FIT COMME L'ÉTERNEL L'AVAIT COMMANDÉ À MOÏSE. » Ainsi, à l'ordre de Moïse, Aaron obéit. De même, Christ, serviteur obéissant, ayant terminé l'œuvre qui lui avait été donnée à faire sur la terre, ne se reposera pas qu'il n'ait accompli tout le dessein de Dieu en rédemption.

Résumé

Résumé qui fait ressortir l'ordre et l'harmonie que cette portion de l'Écriture présente.

LÉVITIQUE 10 – CHUTE DE LA SACRIFICATURE (5:1-2)

LÉVITIQUE 16 – RÉSULTAT DE LA CHUTE CI-DESSUS (5:1-2)

(A) Aaron et sa maison

Les offrandes pour le péché et pour l'holocauste *choisies* (5:3)

Aaron revêtu des vêtements de lin (5:4)

(B) Le Peuple

Les offrandes pour le péché et pour l'holocauste *choisies* (5:5)

(A) Aaron et sa maison

Le sacrifice pour le péché *présenté* (5:6)

(B) Le peuple

Le sacrifice pour le péché *présenté ; le* sort jeté (5:7-10)

(A) Aaron et sa maison

Le sacrifice pour le péché *égorgé,* le sang avec le parfum porté au dedans du voile préfigurant l'intercession de Christ pour *l'Église maintenant* (5:11-14)

(B) Le peuple

Le sacrifice pour le péché *égorgé,* le sang porté au dedans du voile préfigurant l'intercession de Christ pour Israël ci-après (5:15-17)

Aaron change de vêtements (5:23-24)

L'AUTEL D'OR DU PARFUM SANCTIFIÉ (5:18-19)

LE PÉCHÉ CONFESSÉ ; LE BOUC AZAZEL ENVOYÉ AU DÉSERT (5:20-22)

(A) (B) Aaron, sa maison et le peuple

Les offrandes pour l'holocauste égorgées (5:24)

(A) (B) Aaron, sa maison et le peuple

La graisse des sacrifices pour le péché, offerte en holocauste (5:25)

CELUI QUI À EMMÈNE LE BOUC AZAZEL, LAVE (5:26)

(A) (B) Aaron, sa maison et le peuple

Le sacrifice pour le péché brûlé hors du camp (5:27-28)

LE JOUR D'EXPIATION ORDONNANCE PERPÉTUELLE

Jour d'*affliction* et de *repos* **(**5:29-31)

SUCCESSEURS D'AARON

Le jour d'expiation sera célébré *une fois l'an* (5:32-34)

« *Et je vous montre un chemin bien plus excellent.* »

« *La fin du commandement, c'est l'amour.* »

(Lisez 1 Cor. 13)

Écho du témoignage, vol.2, p.298-316

8 – La charité

Je me propose, dans ces lignes, de développer un peu, avec l'aide du Seigneur, ce chemin d'une excellence qui surpasse de beaucoup, qu'on manque si souvent, et qui est si peu compris.

« La fin du commandement, c'est l'amour qui procède d'un cœur pur, et d'une bonne conscience, et d'une foi sincère. » Mais rien ne saurait être plus éloigné d'une juste intelligence de ce « chemin », ni de cette « fin du commandement » que ce qui se présente dans les pensées et les vues qui ont cours parmi ceux qui sont distingués en nos jours par leur profession de christianisme. Dans la chrétienté ordinaire on ne voit pas la racine de la chari-

té, sa nature divine n'est point connue, et en conséquence son développement est impossible et n'est point recherché. Tout ce que l'on voit dans l'exposé divin de ce « chemin incomparable », c'est un séduisant tableau, une magnifique description, une peinture hyperbolique d'un idéal qu'on ne doit jamais s'attendre à voir réaliser dans la pratique ; ou si jamais on lui donne un corps, on le réduit à la manifestation des sentiments de bienveillance simplement de la nature humaine, et on essaie de lui faire rendre tout ce qu'on pense qu'il peut fournir dans l'art de gouverner et de discipliner les passions, et de soumettre la hauteur naturelle du caractère a l'action de la bride et du mors, à l'influence de freins de convention. Je ne parle pas ici de la restriction du sens de ce mot, charité, simplement à une distribution d'aumônes, mais de la signification qu'on attache a toutes ces phrases courantes, « en parfaite charité », « charité universelle », « vivre dans la charité », « mourir dans la charité. »

Mais « Dieu est charité. » La charité c'est « l'amour », et Christ sur la terre était la personnification divine de l'amour. En dehors de cela, les pensées que les hommes ont de l'amour et les résultats dans les hommes naturels de ces pensées, ne sont qu'une pauvre et indigne caricature de l'original divin : ce n'est sûrement pas le déploiement de ce que tous les dons de l'Esprit de Dieu devaient tendre à cultiver, toute la foi et toute la vérité devaient entretenir, et toute la révélation soutenir ; et au-delà de quoi il n'y a pas d'acquisition à faire dans la vie céleste, soit dans ce monde, soit dans celui qui est à venir. C'est plus profondément, bien plus profondément que cela, qu'il nous faut chercher ce dont la nature est essentiellement d'entrer dans tout véritable exercice d'âme envers Dieu et de survivre à tout ce qui sert à son développement, et qui dépasse tous les mystères et toute la connaissance, ainsi que la durée de toutes les merveilles qui peuvent être révélées à la foi et à l'espérance.

Dans des jours tels que les nôtres il est difficile de discerner clairement quelles sont *les fins de Dieu* dans le croyant individuellement, ou collectivement dans le corps : et quand on les discerne, il est encore plus difficile de les réaliser d'une manière conséquente. Cela provient, non de quelque défaut de clarté et de précision dans la parole divine, mais de la manière dont nos vues sont tant défigurées par ce qu'il y a de faux dans la chrétienté qui nous entoure, et de l'éloignement du cœur pour l'efficace morale de la croix. Il est difficile de dégager son esprit de ces fausses et pernicieuses influences, qui sont à l'œuvre et agissent sur nous de tout côté de la part d'un christianisme qui, lié à la croix, peut être dit selon l'énergique expression de l'apôtre « penser aux choses de la terre ; » et cela, lorsque nous ne devrions être redevables pour la formation de nos pensées et de nos désirs qu'aux précieuses révélations de notre Dieu dans sa parole.

L'assertion, que même comme chrétiens il nous arrive souvent de manquer les fins de Dieu, n'a rien qui doive nous surprendre, puisque nous croyons par l'épître ouverte devant nous, que les Corinthiens, avec la constitution apostolique de leur église et avec toute la plénitude de leurs dons spirituels, avaient failli à discerner les fins de Dieu en deux points des plus importants (il y en avait d'autres aussi, et d'une nature morale), et qu'ils durent y être solennellement rappelés par l'Esprit du Seigneur. Ils perdirent de vue *la fin de Dieu* dans leur rassemblement à la table du Seigneur, de sorte que « ce n'était pas manger *la cène du Seigneur* », mais *la leur propre :* et ils étaient tellement fourvoyés dans l'usage qu'ils faisaient de la vérité révélée et des dons spirituels, qu'ils s'attirent le reproche d'être « charnels », de marcher à la manière des hommes, et d'être des enfants quant à l'usage et a l'estime qu'ils faisaient de ce qu'ils avaient reçu de Dieu. Il n'y aurait donc pas lieu de s'étonner que des chrétiens individuellement perdissent souvent de vue aujourd'hui la fin de Dieu à leur égard comme ses rachetés ; ni que l'assemblée, quelque bien constituée qu'elle pût être, et quelque complets que puissent être ses ministères de vérité comme vérité, et tout en se glorifiant peut-être secrètement de sa connaissance, eût besoin d'être rappelée à la considération solennelle que « la connaissance enfle, mais l'amour *édifie »* – et d'entendre cet avertissement de l'Esprit « Et je vous montre un chemin bien plus excellent ! » Nous pouvons bien nous tenir pour assurés qu'il n'y a pas de principes, quelque scripturaires qu'ils soient, ni de vérités, quelque profondes qu'elles puissent être, qui soient capables de garder l'âme dans les sentiers de Dieu, si on ne recherche pas « l'amour » comme la fin de tout.

Mais qu'est-ce que cette charité, sans laquelle tout don n'est qu'une vaine fanfare, et toute la connaissance que comme un simple jeu d'enfant ?

En Christ sa manifestation fut parfaite, même dans son caractère *objectif.* Son exercice découlait de Lui sans avoir à vaincre une résistance quelconque, et sans qu'il y eût à faire abnégation du moi. Car comme « Dieu est amour », ainsi Christ était la parfaite manifestation de cet amour dans un homme, au milieu des circonstances humaines. Véritablement il *était* l'amour, d'autant plus qu'il était « Dieu manifesté en chair. » Mais en nous c'est tout le contraire. L'amour commence en nous par l'abnégation, l'abnégation active, de tout ce qui caractérise la nature ou le vieil homme. Sa puissance se trouve dans le nouvel homme ressuscité en Christ. C'est Christ en puissance de vie dans l'âme : « Pour moi, vivre, c'est Christ », « Christ vit en moi. » De là vient qu'il est impossible que cette « voie bien plus excellente », cette fin de Dieu en ses saints, soit comprise ou recherchée là où l'âme n'est pas en possession de la confiance de son acceptation, et où l'on ne s'est pas saisi réellement de la vérité bénie que l'on est « ressuscité avec Christ. » C'est une énigme sans espérance là où cela est une énigme ; car la manifestation d'une chose ne saurait se trouver où la chose elle-même n'existe pas. C'est une énergie de vie qui développe sa forme propre, et ce ne peut être que de la source vivante qui est au dedans – la nature divine, « ce qui est né de Dieu. » Elle seule pourra porter le poids de jours, comme les nôtres ; car elle est victorieuse et ne saurait être vaincue. L'amour ne demande pas de motif : il est lui-même son motif. Il ne fait pas dépendre son exercice du succès, de l'estime, ou de l'approbation qu'il obtient au-dehors. Et il avait bien compris sa puissance celui qui pouvait dire : « Mais soit, bien que vous aimant beaucoup plus, je s*ois* moins *aimé*. » Mais on ne voit l'exemple parfait de l'amour qu'en Jésus sur la croix. La puissance n'était pas là, en effet, pour le soutenir, ni la sympathie

non plus ; il n'y avait pas davantage l'estime de ceux qui avaient vu comment il s'était exercé durant sa vie, dans la guérison de leurs malades, le nettoiement de leurs lépreux, ou la résurrection de leurs morts ; enfin, il y manquait aussi l'estimation de ceux qui, là, étaient redevables à sa vie de leur vie et de leur salut, et qui devaient connaître les fruits abondants de l'amour, après que l'amour aurait achevé sa victoire au milieu du rejet, de l'abandon, des souffrances et de la mort.

Ce chapitre, dont le moins attentif ne peut faillir à remarquer la place particulière, est d'une application pratique si évidente au « labourage de Dieu », que celui qui exerce un don ou un ministère quelconque, le fait en vain, quant à lui-même, si son activité ne découle pas de cette source d'amour. Et il n'est pas moins évident que le but de Dieu n'est point atteint en ceux au service desquels ce ministère s'emploie, si la charité n'est pas vivifiée et entretenue, et si les exercices qui la caractérisent ne sont pas réveillés dans l'âme. La fin de Dieu en ses saints – sa « voie parfaite » en leur faveur – est la charité. De sorte que le ministère de l'amour commence par l'amour en celui qui l'exerce, et se termine dans l'entretien de l'amour chez ceux en faveur desquels il est exercé ; selon que l'apôtre dit à Timothée que « la fin du commandement (ou de la charge), c'est l'amour.

Si donc il s'agit du don des langues – quoiqu'elles manifestent d'une manière admirable la puissance et même la bonté de Dieu, à venir ainsi vers les hommes dans leurs divisions et leurs divers langages, qui sont les fruits du péché – il n'en est pas moins vrai que « si je parle dans les langues des hommes et des anges, mais que je n'aie pas l'amour » – si l'amour ne dirige pas leur exercice, et si elles n'ont pas pour résultat d'éveiller l'amour, je ne suis qu'un vain son aux yeux de Dieu et quant à tout résultat divin « Je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante. »

Mais il y a quelque chose de plus profond. S'il est question de ce qui intéresse l'esprit, qui si souvent s'arrête tout court en deçà des fins de Dieu, et fait son but de son propre charme, de son propre plaisir, même quand il s'occupe de la radieuse révélation de la vérité, c'est de nulle valeur. La prophétie, la pénétration de tous les mystères, la possession de toute connaissance, dons sur lesquels nous faisons reposer tant de satisfaction pour nous-mêmes, et dont nous attendons, espoir fréquemment déçut ! tant de fruits pour les autres, n'atteignent en aucune manière le but. Le labourage de l'amour ne s'avance point par des instruments comme ceux-là. « La foi » elle-même qui sait comment introduire la puissance de Dieu – la foi qui pourrait « transporter les montagnes », vacillera dans cette « voie parfaite. » Si je n'ai pas plus que cela, et si je ne cherche pas davantage, « *je ne suis rien.* »

Mais plus encore. La bonté peut avoir chez moi son essor le plus étendu, le zèle peut avoir atteint ses extrêmes limites, sans que, néanmoins, je sois jamais peut-être arrivé à ce céleste chemin. Quand même je distribuerais tous mes biens en aliments pour les pauvres, et que mon zèle ferait de moi un martyr, si « l'amour » n'est point la source, cela ne me profite de rien. La philanthropie peut avoir ses dévots, et le zèle ses martyrs : « l'amour » seul est profitable.

« L'amour est de Dieu, et quiconque aime, est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour. » Quelque largement que diffèrent dans leur teneur générale l'enseignement de l'apôtre Paul et celui de Jean, ils se confondent en cela ; et certes, il n'en pouvait être autrement puisqu'ils ont en vue l'un et l'autre le but final de Dieu.

« L'amour » donc « est de Dieu ; » et pour aimer il nous faut être « nés de Dieu. » L'amour est l'exercice et la manifestation de quelque chose qui est divin dans son essence et dans son caractère. Il doit s'exercer dans un monde où son énergie sera mise à l'épreuve, et au milieu de circonstances où tout doit faillir excepté lui. Mais « l'amour ne périt jamais. » Dans l'exemple béni du Seigneur Jésus nous voyons comment tout, dans un monde contraire, ne fut pour lui que l'occasion d'une éclatante manifestation de l'amour, jusqu'à ce qu'il eut atteint dans la mort de la croix son ineffable couronnement. Cet amour ne peut donc pas différer de lui-même. De sorte que, si dans son exercice il doit rencontrer la souffrance on une occasion de montrer de la bonté, l'amour est ceint pour son œuvre ; car « l'amour use de longanimité, et il est plein de bonté. » Bien plus : faut-il qu'un autre soit avancé, et moi rejeté dans l'ombre ? Soit : « l'amour n'est pas envieux. » Il ne regarde pas les autres d'un œil jaloux, et n'est point insolent ou téméraire. Et comme il ne cherche pas à rabaisser la gloire d'autrui, il ne s'enfle pas non plus de ses avantages. Il marche toujours dans la plus profonde modestie ; il n'y a rien de déshonnête dans ses voies. Il ne cherche point ses intérêts, et ne s'irrite point des manques d'égards qu'il rencontre. Quant au mal, il ne le pense pas, ni ne le soupçonne. « Il ne se réjouit pas de l'injustice ; » mais il trouve sa joie dans les triomphes de la vérité. « Il supporte tout » ce qu'il faut supporter, « croit tout » ce qu'il convient de croire, « espère tout » tout le temps qu'il y a lieu d'espérer, « endure tout » aussi longtemps qu'il y a lieu au support.

« L'amour ne périt jamais. » « Pour la prophétie », quoique ayant trait aux communications divines, « elle prendra fin ; » « quant aux langues », quoique le brillant témoignage de Christ comme Seigneur monté en haut, « elles cesseront ; » et pour ce qui est de « la connaissance », telle que l'esprit de l'homme peut la saisir, quoique communiquée d'une manière céleste « elle aura sa fin. » Ce ne sont que des pas sur la voie – d'élémentaires progrès vers ce au-delà de quoi il n'est pas de progrès. Quand ce terme sera atteint, toutes ces choses auront disparu de notre vue, ou nous ne les verrons plus qu'en regardant en arrière du haut de notre position au sein de ce qui est parfait et éternel, comme, parvenu à l'âge viril, l'homme fait un retour sur les choses de son enfance avec une estime rectifiée et amoindrie de leur valeur.

Mais « maintenant ces trois choses demeurent, la foi, l'espérance et l'amour, mais la plus grande de ces choses c'est l'amour. Quelque profondes que soient les vérités sur lesquelles l'assurance de la foi repose et en dehors desquelles il ne saurait y avoir de progrès pour l'âme dans les sentiers du Seigneur, et tout éternelles que sont ces vérités, cependant la *fin de Dieu* est plus en avant encore. L'assurance de la foi elle-même n'est pas la fin que Dieu poursuit à notre égard. Il y a quelque chose de plus profond encore. Les révélations qui unissent l'âme à Celui « que nous aimons quoique nous ne l'ayons pas vu » prendront fin, et ne seront plus la base de « la foi » quand « nous Le verrous tel qu'il est. » Même les radieuses perspectives de l'espérance, avec toutes les sublimes splendeurs et toutes les gloires qu'elle anticipe, arriveront à leur terme et n'existeront plus en tant qu'espérance, mais l'amour restera encore. Et ce n'est pas dans un sens abstrait qu'il est dit que l'amour restera, comme caractérisant la nature de Dieu, et par conséquent comme étant aussi éternel que Lui-même, toute bénie qu'est à jamais cette pensée ; mais il reste *maintenant* comme la voie que nous avons à suivre, voie qui ne périt jamais. Mais combien il est sûr que rien de ce qui tient à la nature ne peut nous rendre capables de suivre cette voie ! Bien plus, combien certainement tout ce qui nous est naturel, comme hommes, doit être mis de côté, pour que nous puissions accomplir ici un pas en avant ! C'est le chemin de la croix, le chemin de la mort à la chair. C'est un sentier qui n'est connu que de Dieu – un sentier que « l'œil du milan n'a point vu », mais qui est néanmoins « le sentier de la vie ; » mais un sentier que rien que l'« œil simple » ne trouvera.

Bien différent de ces dons et de ces ministères de connaissance qui portent dans leur exercice le sceau et l'empreinte de la puissance, et que l'homme peut convoiter et apprécier, « l'amour » ne regarde qu'à Dieu pour l'approbation de ses travaux, et ne peut être estimé que par ceux dont le cœur est façonné par sa puissance céleste.

On peut avoir part au service de la vérité et y prendre plaisir, mais la vérité dans sa portée la plus haute ou son plus profond caractère ne gardera point l'âme, si, pour soi-même et dans la lumière de Dieu, on ne recherche pas les fins de « l'amour. » La vérité peut être l'objet de désirs ardents, et on peut se glorifier dans des principes justes ; mais l'amour seul tiendra au temps de l'épreuve. Tout, excepté lui, laissera ceux qu'il attire pareils à la balle en présence du vent qui l'emporte, lorsque viendra l'heure de la souffrance pour la vérité.

« L'amour ne périt jamais », et « le fondement de Dieu demeure ferme », et nous pouvons ajouter, « le Seigneur gardera les siens ; » cependant, celui qui dans le labourage de Dieu ne regarde pas à « l'amour » comme source de sa force, et ne le recherche pas comme son but final dans les âmes, ne fait que poser le fondement d'une déroute complète et d'une ruine assurée, résultat commun à tous les précédents réveils dans l'Église de Dieu.

L'amour a égard, nécessairement, à tout ce à quoi Dieu a égard ; car « Dieu est amour. » Il ne peut s'exercer à maintenir rien de ce qui est contraire à Dieu. Son caractère essentiel est inconnu là où l'esprit nourrit à son sujet une pensée semblable. Il poursuit les fins de Dieu, et seulement elles. Et que sont-elles si non la gloire de Christ, et qu'il y ait chez ceux qui lui appartiennent une juste appréciation de son œuvre ?

Écho du témoignage, vol.2, p.317-327

9 – Joël

L'époque de ce prophète ne nous est pas indiquée. Nous pourrions en conclure qu'il importe peu à quel temps il florissait, mais nous pouvons le déduire du caractère de sa prophétie, et ainsi le silence de l'Esprit sur ce point est plus qu'expliqué : il est justifié.

Le prophète fut chargé du message de la parole du Seigneur en un jour de pénible calamité nationale, alors que le pays était continuellement désolé, soit par les invasions incessantes de l'ennemi tout occupé de ravager et détruire, soit par la famine qui, d'année en année, reparaissait dans le pays comme conséquence des plaies qui y régnaient.

Mais à travers ces calamités du moment, les grandes tribulations qui doivent clore l'histoire d'Israël sont envisagées par le regard a portée lointaine de Celui qui connaît la fin dès le commencement, et qui, dans sa grâce, voudrait sonner l'alarme aux oreilles de son peuple afin qu'il puisse se préparer pour un jour de visitation.

Rien n'est plus commun que cela chez les prophètes. Ils considèrent les circonstances présentes comme les gages de temps encore futurs. Et c'est ce que le Seigneur fait aussi lui-même. En Luc 13, ayant parlé de la cruauté de Pilate envers les Galiléens et de la ruine de la tour de Siloé, Jésus prenant, si je puis m'exprimer ainsi, le style des prophètes, dit à cette génération : « Si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière. »

Au jour de Joël, la vigne et le figuier, le palmier, le grenadier et le pommier ont séché. Le vin doux est tari, l'huile manque, et la moisson est périe. Les sacrificateurs et les ministres sont convoqués pour mener deuil, et un jeûne solennel est proclamé afin que les anciens et tous les habitants du pays se rassemblent. Le service de la maison de Dieu est suspendu le gâteau et l'aspersion sont retranchés, et la joie et l'allégresse qui appartiennent à la maison ne sont plus. Dans les champs les grains sont pourris, et dans les villes les greniers sont vides ; les troupeaux partagent aussi la misère de ces temps. Sous le poids de telles angoisses, le prophète lui-même commence a crier à Dieu. Il entre, pour ainsi dire, le premier dans la voie de l'humiliation et de la confession, choses qui conviennent si bien à un tel moment de l'histoire du peuple.

Dans le second chapitre nous avons encore le détail de misères nationales, mais considérées comme plus étroitement liées à ce grand et dernier jour où le jugement sera exercé, et qui terminera par une visitation de justice et de colère l'histoire d'Israël apostat. L'appel à la repentance est répété dans l'espérance qu'un retour à Dieu dissipera son indignation. Et quoique ces appels du prophète aient été parfaitement appropriés à la calamité de cette époque, nous savons que c'est le même esprit d'humiliation et de confession qui reparaîtra dans les jours à venir de sa nation, la veille de sa délivrance. Un esprit de grâce sera alors répandu et chacun mènera deuil à part. Le peuple reconnaîtra son péché et en acceptera le châtiment. Si la trompette a sonné « l'alarme » pour avertir de l'approche de l'ennemi, elle sonnera de nouveau, non pas cette fois pour faire entendre un cri d'alarme, mais pour convoquer le peuple à une assemblée de deuil. De sorte que, dans ce trait caractéristique du jour de notre prophète, nous pouvons retracer encore les circonstances *morales* du dernier jour de l'histoire d'Israël. La calamité apparaît comme le jugement du Seigneur en justice ; la repentance arrive comme le fruit de l'Esprit en grâce. Et alors, comme fruit de cette repentance, le système israélite tout entier est vivifié de nouveau, une pleine fertilité est garantie à ce pays maintenant aride et désolé, les temps de rafraîchissement et le rétablissement de toutes choses sont anticipés, et « mon peuple ne sera point confus à toujours » répète plusieurs fois le Seigneur. La promesse de l'Esprit est donnée, et nous voyons les temps du « jour du Seigneur » se terminer par la destruction des ennemis et la délivrance de l'Israël de Dieu. Tout cela est la combinaison du 24 chapitre de Matthieu et du 2e des Actes : l'un de ces chapitres nous fournissant un exemple de la réalisation de la promesse ; l'autre détaillant les terreurs de ce jour qui mettra fin aux ennemis confédérés d'Israël, afin de délivrer le résidu de Dieu qui a invoqué sur lui le nom du Seigneur, et d'introduire les élus pour l'amour desquels ces jours de terreur doivent être abrégés.

Tous les grands traits caractéristiques de ce jour à venir sont réellement groupés ici. La descente de l'Esprit – la délivrance des élus qui ont été amenés à crier au Seigneur – le jugement de la nation apostate opéré par la main de son grand adversaire, de même qu'au temps de « la grande tribulation » – la destruction de cet ennemi, la confédération gentile, par le Seigneur lui-même, après que le soleil, la lune, et les étoiles ont été bouleversés – et ensuite le règne paisible et glorieux du roi de Sion succédant à tout cela : ces choses que nous voyons éparpillées, si je puis parler ainsi, dans tous les Prophètes, se trouvent réunies ici ; elles sont vraiment groupées ensemble. Nous pouvons manquer de discernement pour les placer dans leur ordre, ou pour établir les rapports qui doivent exister entr'elles et en faire un tableau vivant ; mais elles n'en contiennent pas moins de riches principes de vérité dont la connaissance peut nous édifier, et par lesquels nous pouvons justifier les voies de cette sagesse qui a ordonné de telles choses, qui les révèle maintenant, et qui les accomplira en leur temps.

Il faut que nous nous arrêtions ici un moment pour remarquer que le don de l'Esprit le jour dont parle le 2e des Actes et selon que cette prophétie l'avait annoncé, ne fut pas suivi des jugements que doivent accompagner, et auxquels doivent rendre l'obscurcissement du soleil et de la lune et la chute des étoiles. Ce n'est pas là ce qui arriva après la descente du Saint Esprit. Et pour quelle raison ? Parce qu'Israël ne fut point alors obéissant. Et c'est en faveur d'Israël que ces jugements s'exécuteront – ils s'appesantiront sur la tête de ses oppresseurs et cloront ainsi le jour de la tribulation d'Israël. Mais ils ne suivirent pas le don de l'Esprit dont il est parlé en Actes 2, tels qu'ils nous sont dépeints en Joël 2. Et de nouveau je répète que c'est parce qu'Israël ne fut alors ni repentant, ni obéissant. « Si vous ne croyez ceci, certainement vous ne serez point affermis » (És. 7:9). C'est là une vérité qui demeure dans le cas des nations. Israël étant alors incrédule, rejetant (jusque dans le meurtre d'Étienne) le témoignage de l'Esprit, la nation ne fut ni délivrée, ni affermie.

C'est pour cela que l'Esprit, donné au jour de la Pentecôte, mena, si je puis parler de la sorte, dans une tout autre direction. Il baptisa en un corps des élus d'entre les Juifs et d'entre les Gentils, pour en former un peuple destiné pour le ciel et devant être l'Épouse de l'Agneau, dans le jour de gloire où l'Esprit sera donné de nouveau. Le résidu d'Israël ayant reçu ce don sera tellement ramené à la foi, à la repentance, et à l'obéissance, que toute cette prophétie de Joël pourra s'exécuter sur les nations.

Mais il faut que j'ajoute encore quelques mots sur ce qui est dit dans le 2e chapitre de Joël et dans le 2e des Actes.

De quelle manière profonde et intéressante l'Esprit complète par un apôtre la parole de l'Esprit prononcée par un prophète ! Comme nous le savons, on pourrait en fournir beaucoup d'exemples, mais pour le moment je ne m'occupe que du commentaire de Pierre sur Joël, c'est-à-dire, de la parole prononcée par Pierre en Actes 2 au sujet de la parole de Joël au second chapitre.

Joël nous parle de l'Esprit, ou du fleuve de Dieu, comme nous l'appellerons. Il en suit la marche ou plutôt le courant parmi les fils et les filles, les vieillards et les jeunes gens, les serviteurs et les servantes en Israël ; il mentionne son flux riche et abondant, et nous parle de la fertilité qu'il produit.

Pierre admet tout cela. Au jour de la Pentecôte, comme il prêchait à Jérusalem, il contemple ce même fleuve de Dieu, tout émerveillé, pour ainsi dire, de la prospérité, et de la fertilité qu'il apporte, et qui se présentent aux yeux de l'Apôtre en ce moment-là, quand il prend son cours à travers l'assemblée de Dieu. Mais Pierre fait plus que cela et plus encore que n'avait fait Joël. Il retrace le cours de ce fleuve en arrière et en avant : – en arrière depuis sa source, et en avant jusqu'à son embouchure.

Il le prend a sa source, et il fait cela avec le plus grand soin. C'est là ce qui l'occupe dans le discours qu'il prononça à cette grande occasion. Il nous parle de Jésus accomplissant son service dans ce monde, puis crucifié,

ressuscité et monté en haut ; il dit comment le Fils de Dieu a servi ici-bas, en grâce et en puissance, comment les hommes l'ont crucifié par des mains iniques, comment Dieu l'a ressuscité des morts, et enfin comment il est maintenant élevé à la droite de Dieu dans les cieux. Il démontre soigneusement ces choses par les Écritures. Et ayant suivi le Seigneur Jésus dans la vie, la mort et sa résurrection, jusque dans les cieux ; c'est là qu'en Lui – l'Homme ressuscité et glorifié – il découvre la source de ce fleuve puissant.

Il le suit de même en avant jusqu'à la fin ou au terme de son cours. L'apôtre nous annonce qu'il doit atteindre les enfants de cette génération, et tous ceux qui sont loin autant que le Seigneur en appellera.

Quel commentaire nous est ici fourni par un apôtre sur un prophète ! Combien nos cœurs et notre intelligence des voies de Dieu sont élargis par ce moyen ! De quelle manière vraiment touchante et à la fois étonnante et glorieuse, le Seigneur Jésus est introduit ici comme étant en rapport avec ce fleuve de Dieu ! Il en devient la source aussitôt que Lui qui avait été le serviteur crucifié et rejeté, est devenu l'Homme ressuscité et glorifié [55].

Nous atteignons maintenant le troisième chapitre. Le Seigneur vient avec une récompense. D'autres passages des Écritures parlent de cela – de la rétribution du Seigneur au sujet de son procès avec Sion, et aussi de la récompense de son temple. Mais la même pensée remplit l'esprit quand on lit ce chapitre. Maintenant que la fin est envisagée les choses changent. Les derniers sont les premiers, le captif devient le spoliateur, Israël est à la tête et non à la queue, comme la nation en avait déjà reçu l'assurance et le gage à l'époque patriarcale de la nation, alors qu'Abraham fut recherché, par le Gentil, et qu'en présence du roi de Guérar, l'homme le plus puissant de la terre, il prépara, lui, le sacrifice, traita l'alliance et fit les présents (Gen. 21).

Dieu s'est chargé de tous les intérêts de son peuple. Il convoque à la bataille toutes les armées des nations comme il avait autrefois convoqué ou attiré au torrent de Kison, Sisera, chef de l'armée de Jabin, avec ses chariots et la multitude de ses gens, afin qu'ils y rencontrassent leur fatal arrêt. Les hoyaux doivent être transformés en épées et les serpes en javelines, jusqu'à ce que les Gentils, enflés d'orgueil et pleins de confiance en leurs propres ressources, comme les Égyptiens à la mer rouge, rencontrent le jour du Seigneur – le jugement de Dieu dans la vallée de Josaphat [56] de la main de ses vaillantes armées qui descendent du ciel. Le soleil, la lune et les étoiles seront dans les ténèbres – non dans la clarté, quoiqu'ils aient été créés pour cela, et qu'ils en aient, pour ainsi dire, été remplis ; les cieux et la terre seront alors ébranlés au lieu de continuer la marche tranquille et régulière qu'ils ont suivie durant des milliers d'années, et tout cela afin de témoigner des terreurs de ce jour.

Car la fin est venue, et il faut que le jugement purifie la scène pour que la gloire la remplisse. Le Seigneur doit habiter en Sion, et Juda et Jérusalem doivent être en repos et en sûreté. Les jours paisibles de Salomon vont être réalisés dans leur plénitude millénaire, et la terre elle-même va être une habitation tranquille et heureuse.

Écho du témoignage, vol.2, p.327-334

10 – La captivité de Juda à Babylone

La captivité de Babylone, considérée comme une ère dans le cours des dispensations divines, eut une grande importance et une haute signification, et nous pouvons bien la traiter comme une station principale dans notre voyage sur ce sentier de lumière et de sagesse, qui est tracé dans l'Écriture pour les pèlerins de Dieu, nous y arrêter quelques moments et regarder autour de nous.

On peut dire d'elle, d'une manière générale, qu'elle fut le grand jugement final sur le peuple d'Israël dans les temps de l'Ancien Testament ; mais elle fut précédée par une longue série d'autres jugements d'un caractère inférieur ou moins important, qu'il sera bon d'esquisser en quelques traits rapides, afin que nous puissions être touchés et humiliés par le jour qu'ils jettent sur l'incapacité et l'infidélité de l'homme, toutes les fois qu'une administration lui est confiée et qu'il est placé dans une condition de responsabilité.

Ces jugements commencèrent, puis-je dire, par la retraite de Moïse, pendant quarante ans, au pays de Madian. Israël, alors en Égypte, perdit son libérateur, parce qu'il ne connut pas que Dieu voulait le racheter par sa main, comme nous le lisons en Actes 7:25.

Après avoir quitté l'Égypte et être entré dans le désert dans leur marche vers Canaan, les enfants d'Israël sont condamnés à y errer quarante autres années, pour n'avoir point reçu le rapport des espions, et avoir au contraire décrié le pays de la promesse.

Quand ils ont atteint Canaan, et y sont établis comme une nation, ils sont jugés maintes et maintes fois, par la main des peuples voisins pour leur iniquité réitérée, mais à la fin ils le sont d'une manière plus signalée par la dispensation qui les place sous la tyrannie du roi Saül. (Voyez Os. 13:11).

Dans la suite, ils forment un royaume florissant : Dieu leur donne l'élite de son peuple, l'homme selon son cœur, pour régner sur eux. Celui-ci était un des dons de Dieu ; Saül avait été un de ses jugements. Les règnes de David

[55] Précisément comme nous l'apprend Jean 7. Là ce même fleuve est suivi dans son cours à travers les entrailles des saints. Mais il est déclaré qu'il ne pouvait commencer de couler alors, parce que Jésus n'était pas alors glorifié. Ici, en Actes 2, il a commencé son cours parce que maintenant Jésus est glorifié.

[56] Josaphat signifie jugement de Dieu.

et de Salomon furent la manifestation de la puissance et de la gloire en Israël. Mais la maison de David étant tombée sous la réprobation, le jugement la visite par la révolte des dix tribus.

C'est ainsi qu'est érigé le royaume des dix tribus – érigé comme jugement sur la maison de David, de la même manière que le royaume de Saül avait été suscité précédemment comme jugement sur la nation d'Israël. Mais ce royaume des dix tribus se montrant apostat à son jour, le jugement le frappe (menant Israël en captivité) par la puissance du roi d'Assyrie.

En attendant, la maison de David était un objet de support. Semblable à une place démantelée, n'ayant comme son héritage que deux tribus au lieu de douze, elle provoque encore la colère de l'Éternel ; et alors le jugement visite Juda par la main du Chaldéen, comme auparavant il avait visité Israël par la main de l'Assyrien. Juda est captif à Babylone. Ainsi ce fut là, comme je l'ai dit, le grand jugement définitif sur le peuple de Dieu durant les temps de l'Ancien Testament. L'Éternel Dieu d'Israël avait rattaché son nom et sa gloire à la maison de David, et à la ville de Jérusalem ; et lorsque cette maison fut tombée et que cette ville fut ravagée, le jugement eut achevé son œuvre dans cette mesure et pour ce temps.

À partir de là, notre affaire est avec les captifs de Juda à Babylone. – Israël en Assyrie est perdu de vue : le Saint Esprit ne s'en occupe pas, et il est appelé « Israël qui a glissé » comme un peuple dont l'existence distincte est perdue et a fini pour le présent ; mais les prophètes de Dieu anticipent sur son avenir, et nous pouvons prévoir qu'il sera un jour manifesté, ramené dans son pays et de nouveau rétabli dans une position de splendeur et de prospérité.

Mais avant de considérer l'état des captifs de Juda à Babylone, je voudrais signaler la condition nouvelle dans laquelle toutes choses sont mises par le fait même de la captivité. La *Gloire*, (le symbole de la présence de Dieu) le *Gentil,* et le *Juif*, en sont tous affectés et entrent aussitôt dans de nouvelles conditions.

La Gloire quitte la terre, et se retire dans le ciel. Elle avait été avec Israël depuis les jours de l'Égypte jusqu'à maintenant. Elle s'était assise sur le char de nuée, avait conduit Israël hors d'Égypte et à travers le désert, et puis s'était assise dans le sanctuaire entre les chérubins : Israël était le lieu où le peuple de son habitation sur la terre. Mais à présent, comme Ézéchiel le vit, elle prend congé de la terre pour le ciel, ou pour la montagne, (Éz. 1-9).

Les Gentils parviennent à la suprématie à l'époque de la captivité de Juda. L'épée est mise d'une manière formelle et solennelle aux mains du Chaldéen par Dieu lui-même, qui demande qu'on se soumette à lui comme à celui qui est établi pour être le chef, dans le monde, de l'autorité politique, de la puissance nationale. Mais la *Gloire* n'accompagne pas l'épée. La Chaldée n'est pas le siège d'une théocratie ; le culte divin n'y est point établi.

Le *peuple d'Israël* devient étranger sur la terre. « I-Cabod », la gloire est partie, est de nouveau vrai de lui dans un sens plus terrible que jamais. Il est ruiné pour le moment, en tant que nation jadis honorée, glorieuse, puissante et indépendante. Juda n'est plus qu'un captif et un étranger.

Telles sont les conditions nouvelles dans lesquelles tout est entré maintenant – la gloire, les Gentils, et le peuple d'Israël.

Mais je dois faire remarquer ici, car c'est un sujet plein d'intérêt et de prix pour nos âmes, qu'il se trouve manifesté, dans chacun de ces trois sujets, un *caractère* en raison de leurs conditions nouvelles.

La *gloire* montre d'une manière extrêmement bienveillante et miséricordieuse, beaucoup de répugnance à abandonner son ancienne demeure. Nous voyons cela dans les premiers chapitres d'Ézéchiel ; la gloire nous y apparaît dans une activité, on peut le dire, agitée, inquiète. Le temps est venu pour elle de quitter Jérusalem, et elle sent la douleur d'un pareil moment. Elle va et vient entre le seuil de la maison qui la rattachait encore avec le temple, et les ailes des chérubins qui attendaient pour l'emporter ; et c'est là un spectacle de profonde et mystérieuse consolation ; quel secret ne révèle-t-il pas à nos cœurs ! La sainteté qui doit partir ne peut refroidir l'amour qui voudrait rester si c'était possible : et quelle image il y a là de Jésus dans les évangiles. Israël ne pouvait être le lieu de repos, soit de la gloire, soi de Jésus, car il était souillé ; mais la gloire s'arrêtera sur le seuil, et Jésus pleurera quand il sortira de la ville. La gloire ne *cherchera pas* sur la terre une autre demeure. Elle a choisi Sion pour le lieu de son repos, et si son repos là est troublé, elle abandonnera la terre ; elle restera fidèle à Israël, quoique Israël l'afflige et la renvoie. Voilà les perfections qui donnent à la gloire son caractère, au jour de son départ de Jérusalem – le jour de la captivité de Juda à Babylone.

En se même jour il se trahit chez les Gentils une chose bien différente. Nul trait de beauté morale ne les distingue. Tout le contraire. Ils deviennent orgueilleux. L'élévation dans laquelle la main de Dieu les a placés, les élève dans leur propre estime. Ils ne s'inquiètent pas des souffrances du peuple de Dieu ; mais se prévalent de son abaissement, et s'élèvent autant qu'ils le peuvent sur ses ruines. De même qu'Ézéchiel nous montre, ainsi que nous l'avons déjà vu, le caractère moral de la gloire quittant Jérusalem, de même Daniel trous découvre la profane hauteur des Gentils en ce même jour. Elle devient intolérable, comme nous savons, et finit par le jugement.

Pour le peuple d'Israël, maintenant humilié, ce sont de précieux exercices d'esprit et de cœur. Le Psaume 137 est un soupir qui révèle un état d'âme fort béni au milieu des captifs près des fleuves de Babylone ; et des caractères tels que Zorobabel, Esdras et Néhémie, parmi ceux qui sont revenus de la captivité, et tels qu'Esther et Mardochée, au sein de la dispersion, nous révèlent une génération ou un résidu dans une condition spirituelle

bien supérieure à ce que l'on a vu d'ordinaire en Israël. C'est ainsi que, comme il en arrive généralement avec les hommes, la prospérité était sous le rapport moral pernicieuse an Gentil à cette époque, tandis que l'humiliation et l'épreuve étaient salutaires an Juif.

Cet intervalle de la captivité devait cependant prendre fin. La verge de la tribu de Juda ne pouvait être rompue jusqu'à ce que le Silo vînt (Gen. 49). Pour que cette promesse, réitérée par les prophètes de diverses manières maintes et maintes fois, ait son accomplissement, il faut que les Juifs reviennent de la captivité et soient dans le pays pour recevoir, s'ils le veulent, le Messie promis, Celui qui, comme nous l'avons vu dans Ézéchiel, les avait quittés avec tant d'hésitation et tant à contrecœur.

Un retour a donc lieu, et il est signalé par des fruits nombreux de ce salutaire exercice d'âme que j'ai déjà fait remarquer comme caractérisant les captifs. Il ne présenta rien de la gloire qui avait accompagné leur ancien retour du pays de Pharaon. Sous ce rapport l'exode de Babylone fut bien inférieur à l'exode d'Égypte : il n'eut ni verge de puissance pour opérer ses merveilles, ni nuée mystique pour conduire, ni médiateur placé en faveur du peuple dans des relations intimes avec l'Éternel, ni provisions fournies des greniers du ciel. Mais il y eut dans le voyage l'énergie de la foi et des cœurs auxquels Dieu suffisait, et qui étaient attentifs à sa présence, à sa pensée, à sa volonté, et à sa gloire.

Ce retour cependant ne fut pas universel : il ne fut pas même simultané chez tous ceux qui y prirent part. Il y eut encore la dispersion, aussi bien que les Juifs revenus de la captivité. Esdras, Néhémie et Esther, nous disent quelque chose de l'histoire des uns et des autres. Mardochée appartenait à la dispersion, et, de ceux qui retournèrent, quelques-uns vinrent à un moment plus avancé, comme Zorobabel ; d'autres plus tard, comme Esdras en un temps, et Néhémie dans un autre.

Mais je voudrais demander ici sur quel ordre ou quelle autorité les captifs à Babylone furent mis à même d'effectuer leur retour. On dira, et avec juste raison, que Dieu l'avait ainsi décidé et promis par la bouche de son serviteur Jérémie. Il avait déclaré que lorsque la captivité aurait compté soixante-dix ans, elle finirait, et, conformément à cela, Daniel, qui vécut pendant toute la durée de la captivité, mais ne retourna jamais à Jérusalem, fit sa supplication pour cette miséricorde promise, juste comme les soixante-dix ans approchaient de leur terme. Le retour, nous le reconnaissons donc pleinement, doit être daté, pour ainsi dire, de la souveraineté et des conseils de Dieu. C'est là que gît sa grande source. Mais il y a eu aussi pour lui un ordre secondaire et plus immédiat, son *occasion*, comme nous avons l'habitude de dire ; et elle se voit avec autant d'évidence dans le décret de Cyrus, roi de Perse, décret qu'il rendit la première année même de son règne, ou aussitôt que Dieu eut transmis l'épée de la main du Chaldéen dans la sienne propre.

L'honneur de délivrer Israël ne fut point accordé à Babylone qui l'avait fait captif. Cet honneur était réservé à un autre, et à un autre qui avait été aussi clairement désigné par les prophètes de Dieu, que l'a ait été la période de soixante-dix ans.

Il est fait mention Cyrus, en Ésaïe 44 et 45 ; sa propre personne apparaît là, et y avait été deux ou trois cents ans avant sa naissance ; et il est désigné comme celui qui devait être le fondateur du temple à Jérusalem. Nous ne saurions affirmer qu'il en fut ainsi, mais nous pouvons bien penser qu'il apprit de quelqu'un des captifs cette étonnante circonstance ; et dans ce cas, ce fut là l'instrument par lequel l'Éternel excita son esprit à un degré suffisant, et plus que suffisant, pour lui inspirer la grande et généreuse action qu'il accomplit, et dont le récit termine les livres des chroniques et commence le livre d'Esdras[57].

Si jamais il a eu connaissance de ces oracles divins, nous avons lieu de nous étonner qu'il n'ait pas fait davantage, plutôt que d'être surpris qu'il ait fait autant. Nous aurions pu nous attendre qu'il fût devenu un prosélyte ; car dans ce passage Ésaïe lui fait connaître que ce n'était pas un autre que le Dieu de ce peuple, qui était alors au nombre de ses sujets et même de ses captifs, qui était allé devant lui pour lui ouvrir la voie aux conquêtes et à la domination.

Mais que les choses se soient ou non passées de cette manière, son décret, comme nous le savons, fut la cause immédiate du retour, et la pleine autorité sur laquelle il s'effectua.

Quelques mots encore, cependant, sur cet événement et cette ère si considérables. Les temps des Gentils, comme le Seigneur lui-même s'exprime, commencèrent avec la captivité de Babylone ; les Gentils obtinrent alors la suprématie, ainsi que nous l'avons fait déjà remarquer, un royaume succédant à un autre. Ces temps des Gentils continuent encore. Le retour de Babylone n'a pas amené de différence à cet égard, car cet événement n'affecta en rien la suprématie gentile. Mais ces temps prendront fin par le jugement de la bête apocalyptique et de ses confédérés (Apoc. 19), quand la pierre coupée sans mains frappera la statue.

Nous pouvons dire de plus, quant à Israël, que cette captivité opéra une réformation dans son sein. Depuis ce temps jusqu'à nos jours, « l'esprit immonde » comme le Seigneur lui-même s'exprime encore, a été « dehors. » L'idolâtrie n'a pas été pratiquée depuis cette époque, mais quoique la maison juive soit ainsi vide et balayée, elle n'est pas ornée de ses véritables richesses et de son véritable ornement [58].

[57] On a raconté que la prophétie de Daniel relative à Alexandre, avait été montrée au monarque grec. Cette prophétie d'Ésaïe peut bien aussi avoir été montrée pareillement à Cyrus, le monarque perse.

[58] Dans quelque temps, l'esprit immonde doit revenir, et, amenant avec lui d'autres esprits immondes plus méchants que lui, compléter l'apostasie du juif et amener de nouveau sur lui le jugement.

Le Messie n'a pas été accepté ; et, en principe, Israël est retourné à Babylone où il restera jusqu'au jour de la rédemption et du royaume, sous la grâce et le pouvoir du Seigneur Jésus et en sa présence.

Écho du témoignage, vol.2, p.334-342

11 – Les Captifs de retour à Jérusalem

Esdras 1-4

Dès l'entrée du Livre d'Esdras commence l'histoire des captifs revenus de Babylone ; nous les voyons dans les circonstances où ils se trouvent, et dans la conduite qu'ils tiennent, et nous retirons de l'instruction des unes aussi bien que de l'autre.

Une grande partie de leur condition nous présente un tableau de la nôtre propre, et leur conduite nous enseigne, nous encourage, ou nous avertit. Leur histoire nous frappera tellement par sa ressemblance avec la nôtre que nous pouvons les appeler nos frères dans un sens un peu particulier, en vertu de la parenté morale de notre condition respective.

Au terme de leur voyage de Babylone à Jérusalem nous les trouvons immédiatement dans un état moral extrêmement beau ; ils font usage de ce qu'ils possèdent, ils font tout ce qu'ils peuvent, mais ils n'élèvent pas de prétention à l'égard de ce qu'ils n'ont pas, et de ce qu'ils ne peuvent pas. Ils ont la *Parole*, et ils s'en servent. Ils tirent le meilleur parti possible des généalogies, de manière à maintenir la pureté de la sacrificature et du sanctuaire ; mais ils ne prétendent pas faire ce dont l'Urim et le Thummim les rendraient capables, car ils ne les ont pas.

Cela est de toute beauté ; ils ne refusent pas de faire ce qui leur est possible, sous prétexte qu'ils ne peuvent pas faire tout ce qu'ils voudraient. Ils veulent agir dans leur mesure, et non lui chercher dispute par la raison qu'elle est petite. Et néanmoins ils ne cherchent pas à s'étendre au-delà de ses limites, mais ils attendent qu'il en vienne Un autre avec une mesure plus grande et plus parfaite.

Ils se montrent prompts à élever un autel au Dieu d'Israël. Ils n'éprouvent pas le besoin de bâtir premièrement leur temple. Un autel servira pour les holocaustes et pour la fête des tabernacles ; et, comme un peuple revenu à la *vie,* comme un peuple qui a conscience d'être de nouveau sur un saint fondement, ils dressent leur autel et commencent leur culte, le jour mystique, le premier jour du septième mois.

C'est là quelque chose de fort beau ! Ce fut comme le sentiment instinctif qui poussa Noé aussitôt qu'il fut sorti de l'arche à offrir les sacrifices, ou comme celui qui porta David, dès qu'il fût arrivé au trône, a rechercher l'arche de Dieu.

Israël n'éleva pas d'autel en Égypte : il fallut qu'il pénétrât dans le désert avant de pouvoir offrir un sacrifice, ou célébrer une fête à l'Éternel. L'Égypte était le lieu de la chair et du jugement ; et il fallait qu'il en fût délivré et sorti, avant que Dieu put recevoir convenablement culte de sa main. De même à Babylone. Israël n'y éleva pas d'autel. On pouvait bien ouvrir sa fenêtre et prier tourné du côté de Jérusalem ; trois ou quatre captifs pouvaient bien faire monter en commun leur prière vers Dieu pour implorer sa miséricorde et demander l'esprit de sagesse ; en un jour de perplexité ils peuvent bien, tous ensemble, suspendre leurs harpes aux saules, en refusant de chanter sur la terre les cantiques de Sion – mais ils ne dressé pas d'autel dans ce pays des incirconcis. Mais a présent qui les voilà de nouveau à Jérusalem, l'autel est édifié, et les sacrifices sont offerts : Israël est revenu a la vie, et le culte est rétabli. On remarque tout de suite chez les captifs de retour, les deux choses que Dieu a liées l'une a l'autre : la gloire de son nom et la bénédiction de son peuple.

Ce n'est pas tout. Aussitôt que le fondement du temple est posé, on entend une chose étrange – qui ne pouvait être, pour les oreilles naturelles, qu'un bruit de sons discordants, mais qui était une mélodieuse harmonie de voix saintes pour l'oreille de Dieu et de la foi. Ce sont des pleurs et des cris d'affliction, et aussi des cris de joies. Mais, pesé aux balances du sanctuaire, tout cela était de l'harmonie, car tout était vrai, tout était « à cause du Seigneur. »

De même aujourd'hui ; il se peut que quelques-uns observent un jour et que d'autres refusent de le faire : et cela peut paraître du désordre. Mais chacun faisant ce qu'il fait « a cause du Seigneur », l'ordre le plus élevé est maintenu. (Voir Romains 14). C'est ainsi que l'Esprit en juge.

Il y a cependant plus que cela. Il y a véritablement, et en abondance, de la confusion, aussi bien que l'apparente discordance accidentelle que nous venons de signaler. Tout l'état de choses est incurablement embrouillé et confus. Que doit avoir éprouvé un Juif pieux, quand il s'est trouvé de nouveau dans le pays où David avait vaincu, où Salomon avait régné, où avait habité la gloire, où les sacrificateurs de Jéhovah s'étaient acquittés de leur service !

C'est sur lui-même, qu'en ce moment-là, un Israélite semblable aura porté ses premiers regards ; et quel effet étrange ne se sera-t-il pas fait à lui-même, en se voyant dans le pays où il se retrouve alors, *sujet d'une puissance Gentile !* Puis, portant son attention sur ses frères, il aura eu à se dire que quelques-uns d'entre eux étaient là avec lui, mais que d'autres se trouvaient encore au loin au milieu des incirconcis ; et ensuite, considérant de

plus près et plus à fond le peuple du pays, il aura eu à apercevoir une race corrompue, moitié pieuse, moitié païenne, au lieu qui avait été donné jadis en partage à la postérité d'Abraham et à elle seule !

Quel spectacle de telles choses ne durent-elles pas être pour les juifs pieux ! Combien ils avaient besoin de lumière et d'énergie pour se diriger et pour se conduire à l'égard de cette masse étrange de difficultés et de contradictions ! Mais cette lumière et cette énergie se montrent magnifiquement parmi eux. Ils avaient gardé leur Nazaréat à Babylone, et ils sont décidés à le garder en Judée, si c'est nécessaire. Ils n'ont pas voulu manger de la viande du roi là où ils étaient captifs, et ils ne voudront point avoir ici alliance avec les Samaritains dans la construction du temple. Ils savent discerner les choses qui diffèrent ; ils connaissent le Perse et ils connaissent le Samaritain ; ils s'inclinent devant l'épée et l'autorité de l'un, en tant qu'établi sur eux par la volonté expresse de Dieu ; et ils refusent l'aide que l'autre leur offre, parce qu'il est infidèle lui-même au Dieu de leurs pères.

C'est là comme une anticipation du propre jugement du Seigneur aux captifs de retour qui vivaient de son temps : « Rendez à César les choses de César, et à Dieu les choses de Dieu. » Et leur conduite en cette occasion me rappelle celle de leurs pères dans le désert, quand ils reconnurent les Édomites et les Amorrhéens dans leurs relations respectives avec eux, de la même manière que leurs descendants reconnaissent ici les Samaritains et les Perses. Ils ne font rien dans un esprit de rébellion. Ils veulent être soumis aux « puissances qui existent » comme les sachant « ordonnées de Dieu. » Mais pour ce qui est de l'impureté religieuse, ils la répudient. Tout cela est plein d'instruction et parfaitement approprié à l'état actuel des choses parmi nous, car ces circonstances ou les principes qu'elles impliquent reparaissent au milieu des saints d'aujourd'hui.

La foi reconnaît encore que « le salut » est le fondement, du « culte » (Jean 4). C'est-à-dire, que tout le temps que nous sommes dans la chair, Dieu n'obtient rien de nous, et que, une condition de discipline, telle que Babylone fut pour Israël, témoigne seulement que tout ce qui tient au service et au son des harpes est suspendu aux saules.

La foi fait néanmoins usage de la parole écrite en toutes choses ; elle ne prétend à rien au-delà de sa mesure, tout en faisant ce dont elle est capable conformément à sa mesure. Elle ne rejette pas ce qu'elle a, sous prétexte qu'elle n'a pas davantage. Elle ne dit pas : « Il n'y a point d'espérance », et ne s'assied pas paresseusement, à cause que la puissance sous certaines formes glorieuses ne nous appartient plus maintenant ; mais elle ne voudra pas faire une imitation de la puissance, ou façonner une vaine ressemblance de ce qui maintenant est parti. Elle attend le jour où tout sera établi dans l'ordre éternel et dans une beauté parfaite, par la présence de Celui qui est la véritable lumière et la véritable perfection, et qui arrangera dans le royaume toutes choses selon Dieu.

Pareillement, la foi écoute encore d'une oreille bien différente de celle de la nature. Ainsi que j'y ai déjà fait allusion, je puis dire encore ici que Romains 14, comme Esdras 3, nous montrent que ce qui n'est que discordance pour l'oreille de la chair et du sang, est harmonie pour celle de Dieu.

Et sûrement je puis ajouter que la foi reconnaît encore la confusion. Si nous la remarquons en Israël aux jours d'Esdras, nous la voyons aussi parmi les saints et les églises au temps de la 2e Épître à Timothée ; et ce temps-là n'était que le commencement de la longue période actuelle de la chrétienté ou de « la grande maison. » Nous sommes environnés d'éléments étranges, contradictoires, comme le furent les captifs revenus de Babylone. La souveraineté Gentile, dans le pays ; l'offre de l'aide et ensuite l'amère inimitié des Samaritains ; quelques membres de l'Israël de Dieu restés encore à Babylone, tandis que d'autres sont revenus à Jérusalem ; tout cela ne leur présentait pas des matériaux plus étranges, plus singuliers ou plus irréguliers à distinguer, d'après lesquels ils avaient à agir, que ne nous en présente actuellement la grande maison de la chrétienté avec ses vaisseaux purs et ses vaisseaux impurs, les uns à honneur et les autres à déshonneur.

L'histoire de ces captifs n'est pas moins propre à nous encourager qu'à nous instruire : car, pendant qu'on ne voit plus au milieu d'eux l'ancienne gloire et l'ancienne puissance, que l'Urim et le Thummim ont disparu, que c'en est fait de l'arche de l'alliance, qu'on ne connaît plus la verge mystique ni la colonne de nuée, il se trouvait cependant plus d'énergie et de lumière, et un plus profond exercice d'âme dans les captifs revenus de Babylone que dans ceux qui avaient été rachetés d'Égypte.

Esdras 5-6

C'est bien en vérité comme nous venons de le voir.

Nous trouvons bientôt, cependant, qu'il y a davantage à dire, et que si nous retirons *instruction* et *encouragement* de l'histoire des captifs revenus à Jérusalem, il est aussi certain qu'elle est bien de nature à nous donner de sérieux *avertissements.* Quoique de retour désormais à Jérusalem, ils ont besoin d'un réveil comme ils en avaient eu besoin lorsqu'ils se trouvaient encore à Babylone.

Le décret d'Artaxercès avait arrêté la construction du temple. La nature ou la chair en prend avantage ; et les captifs se mettent à embellir leurs propres demeures, aussitôt qu'ils ont du loisir et qu'ils sont déchargés de leur travail dans la construction de la maison du Seigneur.

Quel avertissement il y a là ! On a dit qu'il est plus facile de gagner une victoire que d'en profiter. Nous pouvons être vainqueurs dans le combat, mais être défaits par la victoire. Les Juifs revenus au pays avaient remporté une victoire lorsqu'ils repoussèrent les offres et l'alliance des Samaritains. Ils eurent raison d'être affectés de toute

aide qui aurait compromis leur sainteté. Mais maintenant ils abusent de la victoire. Les Samaritains avaient obtenu du roi des Perses un décret pour arrêter la construction du temple ; et le loisir ainsi amené devient un piégé pour le résidu. Ils l'emploient à lambrisser et à embellir leurs propres maisons. Chose très naturelle, mais bien humiliante à voir. Abraham avait bien mieux agi. Avec ses serviteurs nés dans sa maison, il remporte la victoire dans sa rencontre avec les rois confédérés ; mais alors une victoire ne fait que conduire à une autre, car immédiatement après il refuse les offres de roi de Sodome. Ici, au contraire, le loisir triomphe de ceux qui avaient tout dernièrement vaincu les *Samaritains.* En cela, ils ressemblèrent davantage à David, s'ils furent différents d'Abraham. David fit noblement son chemin depuis le jour du lion et de l'ours jusqu'à celui du trône ; mais il trahit un cœur insouciant et relâché des la première occasion qui l'occupe comme roi. Il place l'arche de Dieu sur un chariot neuf traîné par des bœufs !

« Est-il temps pour vous d'habiter dans vos maisons lambrissées pendant que cette maison demeure désolée ? » dit l'Esprit par la bouche du prophète Aggée, dans ses avertissements et ses reproches.

Avertissement humiliant et toutefois salutaire ! Nos cœurs savent bien comment la nature est prompte et ardente à tirer avantage de ces occasions qui lui sont fournies. Mais quoique les captifs soient laissés sous la domination des Perses, l'Esprit de Dieu, néanmoins, n'est point lié et peut ranimer son ancienne grâce en leur envoyant ses prophètes. *Car c'était là son ancienne grâce.* Telle avait été constamment son ancienne voie dès avant l'époque du roi Saül jusqu'aux jours de Sédécias ; c'est-à-dire, depuis le premier roi d'Israël jusqu'au dernier, depuis 1 Samuel jusqu'à 2 Chroniques 36. Tout le long de cette période, génération après génération, des prophètes avaient été envoyés maintes et maintes fois, pour reprendre, instruire, ou encourager les rois et leur peuple. Samuel et Nathan, et Gad, Sémahja, Ahija, et Hazaria, Élie et Élisée, avec plusieurs autres, avaient été employés à ce service pendant qu'Israël formait une nation ; et maintenant Aggée et Zacharie sont envoyés aux captifs de retour, comme des prophètes de la même famille : témoignage plein de douceur que la grâce de Dieu allait encore prendre envers son peuple la même voie qu'elle avait prise jadis, afin qu'ils sussent bien, dans tous les âges et dans toutes les conditions, qu'ils n'étaient point à l'étroit dans son cœur.

Dieu ne voulut pas les établir sur le même pied qu'au commencement. « Il n'eût pas été moralement convenable de le faire, soit eu égard à la position dans laquelle le peuple se trouvait avec Dieu, soit à cause de la puissance qu'il avait établie parmi les Gentils, soit enfin par rapport à l'instruction de son peuple, dans tous les âges, relativement au gouvernement de Dieu. » Cette observation est fort juste. Les choses demeurent, pour ce qui est du gouvernement, comme la main de Dieu les avait placées. Le Gentil garde sa position de suprématie sur la terre, et la gloire ne retourne pas en Israël. Le trône de David ne se relève pas de la poussière, l'Urim et le Thummim ne sont point rendus, non plus que l'arche de l'Alliance – mais l'Esprit n'abandonne point son service. Il suscite des prophètes et les envoie pour faire l'œuvre de prophètes comme jadis, lorsque le trône de David se trouvait à Jérusalem, et que le temple et sa sacrificature étaient dans toute leur gloire et toute leur beauté.

Il y aurait du profit à observer la manière dont ces prophètes s'y prirent dans leur ministère pour ranimer les captifs de retour. Mais ce n'est pas ce que je fais ici. Cependant sous l'effet de leur parole, la maison est de nouveau l'objet de l'attention et de la sollicitude générales, le zèle du peuple se ranime, la foi est de nouveau vivante, et partout se déploie l'activité du service ; et pendant quatre années environ, depuis la seconde année de Darius où Aggée et Zacharie commencèrent de prophétiser, jusqu'à la sixième où la maison fut achevée, on travaille avec une ardeur toujours nouvelle.

La dédicace de la maison a lieu alors, et on y trouve un beau témoignage de l'état moral de ce résidu. Ce qu'il peut faire n'est que peu de chose – bien peu, certes – mais il le fait. Salomon, à la dédicace de la première, maison, avait offert un sacrifice de 22 000 bœufs et 120 000 brebis, tandis que les captifs ne peuvent offrir que quelques centaines de veaux, de béliers et d'agneaux. Mais ils font ce qu'ils peuvent – et qui osera dire que la pite de cette autre veuve des premiers temps, n'était pas plus considérable que toutes les offrandes de leurs ancêtres plus riches ? Ils faisaient ce qui était en leur pouvoir sans rougir de leur pauvreté. « Je n'ai ni argent, ni or, mais ce que j'ai je te le donne. » Une faiblesse semblable a du prix, de tels sacrifices sont particulièrement agréables lorsque « dans une grande suite d'afflictions, l'abondance de la joie et la profonde pauvreté abondent dans les richesses de la libéralité. »

Et ensuite ils célèbrent leur pâque. Ils peuvent faire cela et ils le feront. Il leur est possible de faire la dédicace de la maison et de célébrer la fête, et ils veulent le faire. Les sacrificateurs et les lévites sont également purifiés maintenant comme ils ne l'avaient pas été au temps du roi Ézéchias (2 Chr. 29:34 ; et Esd. 6:20). En sorte que, nous pouvons bien le dire, quoiqu'on puisse remarquer ici un défaut absolu de toute manifestation de gloire comme celle qui brilla aux jours de Salomon, on y respire à un plus haut degré le charme de la grâce et de la puissance morale, précisément comme le contraste déjà signalé entre l'exode de Babylone, qui avait eu lieu environ vingt ans auparavant, et l'exode d'Égypte. Dans le deuxième exode d'Israël et dans la seconde dédicace se font remarquer des traits de beauté personnelle qui n'avaient pas apparu dans la même mesure aux jours bien plus brillants de l'Égypte et de Salomon.

Esdras 7-10

En arrivant à ces chapitres nous avons franchi un espace de soixante ans environ, et nous nous trouvons dans la compagnie d'une nouvelle génération de captifs, et nous allons asister à un second exode de Babylone. Cette

portion du livre nous présente l'histoire d'Esdras lui-même. Elle se compose de deux parties : Son voyage depuis Babylone (7:8) ; son œuvre à Jérusalem (9:10).

Dans l'une et dans l'autre, nous le trouvons éminemment un homme de Dieu. Les circonstances dans lesquelles on le voit sort tout à fait ordinaires : l'action ne se distingue par aucun miracle, et aucun déploiement de gloire ou de puissance ne l'accompagne ; nous ne rencontrons pas non plus l'inspiration qui, dans le dernier réveil, les prophètes Aggée et Zacharie, ainsi que nous l'avons vu dans les chapitres 5 et 6. Tout est ordinaire : les ressources d'Esdras sont uniquement ce que les nôtres sont aujourd'hui – la parole et la présence de Dieu. Mais il en fit usage constamment, et bon et fidèle usage. Avant de commencer à agir, il disposa son cœur à rechercher l'Éternel, et il profita dans l'étude et la méditation de ses statuts à un point que nous pouvons tous remarquer. Dès le premier moment, nous le voyons en grande communion avec le Seigneur et dans son secret, et il en est ainsi dans tout le cours de son activité jusqu'à son terme. Il ne cessera pas de poursuivre l'application de la parole de Dieu à travers toutes les difficultés et tous les obstacles.

Il ramène de Babylone à Jérusalem, un résidu relativement petit ; mais il manifeste et développe un esprit de foi et d'obéissance dans une mesure remarquable.

Au début du voyage il a soin de la pureté des choses saintes. C'est dans le même esprit qu'avait agi le sacrificateur Jehoïada lorsqu'il ramenait Joas au trône ; il ne voulut point sacrifier la pureté de la maison de Dieu à aucune nécessité des temps (2 Chr. 23). Ainsi, maintenant, en ramenant son résidu à Jérusalem, Esdras ne veut pas sacrifier la sainteté des vaisseaux de la maison à un obstacle ou à une difficulté quelconque de son temps ; il attendra que des lévites arrivent pour les porter, quoiqu'il puisse en résulter pour lui un retard de douze jours sur les bords de la rivière d'Ahava. En tout cela il est bien au-dessus du roi David. À un moment où il pouvait disposer des ressources d'un royaume, David ne garda pas le Livre de Dieu ouvert devant lui, et plaça, avec précipitation, l'Arche de Dieu sur un chariot neuf. Mais Esdras se comporte comme quelqu'un qui a toujours devant lui la Parole de Dieu ; et tout en étant animé du zèle de David il prend garde à sa promptitude et à son inattention (1 Chr. 13).

Combien il y a de douceur à voir un saint ainsi placé dans des circonstances où tout respire la faiblesse, ne disposant que de ressources ordinaires, se comporter de cette manière devant Dieu dans l'accomplissement de son service et de ses devoirs !

De plus, Esdras est un homme qui ne fera pas un pas en arrière, comme nous le voyons ensuite. Il s'était glorifié du Dieu d'Israël auprès du roi de Perse, et il ne veut pas, en commençant un périlleux voyage, lui demander assistance pour ne pas contredire par ses actes la confession de ses lèvres. Il obtiendra de Dieu, par un jeûne, la force qui lui est nécessaire, plutôt que du roi au moyen d'une *demande*.

Ce sont des bien beaux traits que tout ce que nous venons de voir de ce cher Israélite nous révèle dans son caractère. Il fit usage de la parole de Dieu et de la présence de Dieu. Richement instruit comme scribe, il était fort avancé dans la secrète communion du Seigneur. Au dedans il était diligent à l'étude et à la méditation, mais au-dehors c'était un homme d'action, plein d'énergie et de dévouement. Il n'aurait pas voulu aller au-delà de sa conscience, ou sacrifier la parole de Dieu à une difficulté on à un obstacle quelconques – et si la confession qu'il avait faite dépassait pour un moment la mesure de sa foi et qu'il ne se trouvât pas tout à fait à la hauteur de la position qu'elle lui avait fait prendre, il s'attendra à Dieu pour que son cœur soit fortifié, et il ne se comportera pas timidement ou avec lâcheté de peur que sa confession n'en reçoive de l'opprobre.

Et cependant toutes les circonstances au milieu desquelles il se trouvait, étaient d'une nature aussi ordinaire que celles où nous nous trouvons nous-mêmes. En ce temps il possédait, comme je l'ai dit, la parole de Dieu et la présence de Dieu, et nous les avons aussi ; mais cela était tout – il n'avait pas même l'inspiration d'un Aggée ou d'un Zacharie pour l'encourager. C'était tout simplement la grâce de Dieu dans la puissance du Saint Esprit, appelant un saint à un nouveau service par la Parole.

Si nous avons été *instruits, encouragés* et *avertis* par d'autres portions de l'histoire du *résidu* retourné de la captivité, nous avons bien lieu de dire maintenant que celle-ci est bien propre à nous *humilier.* Dans la même condition qu'Esdras, avec quelle froideur et quelle faiblesse nos âmes entrent dans son esprit de service fervent et de secrète communion.

Le voyage s'accomplit, le second exode de Babylone est effectué, et Esdras et ses compagnons atteignent Jérusalem sans avoir éprouvé aucun dommage en chemin. La bonne main de leur Dieu était avec eux et s'était montrée suffisante sans assistance de la part du roi. Les trésors furent tous délivrés dans le temple, selon qu'ils avaient été pesés et comptés à la rivière d'Ahava. Aux jours de Noé, tout ce qui était entré dans l'Arche, en sortit sain et sauf et en bon état. En quelque temps que ce soit, il ne tombe pas à terre un grain de semblables trésors, et ici tout ce qui avait quitté la Chaldée arrive à Jérusalem.

Le moment arrivé, Esdras a à considérer ce qui se passe autour de lui dans Jérusalem. Ses regards rencontrent des choses auxquelles il s'attendait peu et dont la vue est accablante. Le déclin s'était vite établi parmi les captifs, et la corruption avait prodigieusement travaillé. Quel spectacle pour le cœur d'un tel homme ! En lui nous retrouvons un nouvel et heureux exemple de ce pieux sentiment qui fait pleurer pour les péchés d'autrui – précieuse ressemblance avec Christ et, certainement qui, vue dans cet homme de Dieu, est bien propre en outre à en humilier plusieurs parmi nous.

Israël avait épousé de nouveau la fille d'un dieu étranger. La semence sainte s'était mêlée au peuple du pays. Le Juif, avait contracté alliance avec le Gentil.

Pour maintenir un peu de pureté dans la marche d'une dispensation, il est indispensable que l'énergie vivifiante soit fréquemment à l'œuvre, et que, sous l'effet de cette puissance de vie, les âmes réalisent une nouvelle séparation pour Dieu et sa vérité. Il en est ainsi maintenant avec Esdras à Jérusalem. Mais nous nous arrêterons ici un moment à considérer quelques principes divins. Lorsque le péché fut entré et que la créature et la création furent devenues souillées, l'Éternel Dieu dut établir un témoignage pour lui-même, que désormais il y avait rupture entre lui et ce qui avait l'œuvre de ses mains et le représentant de ses gloires. L'ordonnance de ce qui est net et de ce qui est souillé remplit ce service au commencement (Gen. 8:20).

Dans le développement des voies de Dieu, nous trouvons deux autres de ses opérations revêtues d'un caractère semblable. Je veux dire ses jugements et son appel. À l'époque du Déluge, il sépara, la souillure de lui et de sa création par le jugement, en vue de faire de la terre la scène de sa présence et de son gouvernement dans le monde nouveau ou monde post-diluvien. Mais quand ce monde-là se fut souillé, comme l'ancien monde, il distingua entre ce qui est net et ce qui est souillé en appelant Abraham pour Lui, pour qu'il Le connut et qu'il marchât avec Lui séparé du monde. Ce sont là des exemples de ce que Dieu a toujours fait depuis, de ce qu'il fait encore et de ce qu'il continuera de faire.

Au fond, la séparation d'avec le mal est le principe de la communion avec Dieu. Sans doute, la vérité, la connaissance de Dieu, la vie en Christ constituent le principe positif ou secret de la communion ; mais cela doit être accompagné de la séparation d'avec le mal. Car si nous nous trouvons avec le Dieu bien heureux lui-même, il faut que ce soit dans des conditions convenables à sa présence.

Esdras découvre bientôt que les captifs revenus ont dans la pratique oublié tout cela. Ils s'étaient mêlés avec les peuples du pays. Ils s'étaient plongés de nouveau dans ce mal dont l'appel de Dieu les avait séparés. Ils étaient souillés. Car c'est « par la vérité qu'a lieu la sanctification ; » c'est « par la parole » que se fait le lavage d'eau ; et si la sainteté n'est pas selon la parole de Dieu, et selon la parole de Dieu comme il l'applique alors, dans la dispensation du moment, elle ne possède pas de qualité divine : il n'y a point en elle de Nazaréat, de séparation pour Dieu. Les enfants de la captivité avaient pris et donné en mariage, avec les Gentils. Esdras se met à l'œuvre de la réformation, et il s'y met dans le même esprit dans lequel il s'était déclaré pour Dieu avant et pendant son voyage. C'est là ce que nous devons remarquer tout particulièrement dans Esdras. Il était personnellement le saint de Dieu, un homme séparé pour Dieu, aussi bien qu'un vaisseau doué et rempli. Ce caractère apparaît en Esdras plus qu'en aucun de ceux qui avaient servi avant lui parmi les captifs. C'était un vaisseau qui s'était véritablement purifié pour l'usage du maître ; et la réformation est accomplie à Jérusalem dans le même esprit et avec le même zèle dans lesquels s'était fait le voyage depuis Babylone ; aussi la bénédiction de Dieu repose-t-elle sur elle. Il n'y a point de miracle, point de manifestation de gloire, pas de puissante énergie annonçant une présence extraordinaire de Dieu ; on n'aperçoit rien qui sorte de la mesure commune, ou qui dépasse les ressources ordinaires ; et le service est accompli conformément à la parole écrite, pour la gloire du Dieu d'Israël, et dans l'esprit de culte et de communion. C'est-à-dire que nous avons là tout simplement un exemple de ce que le service pourrait, et, comme nous pouvons l'ajouter, devrait être aujourd'hui parmi nous. Dans tout le cours de son service, Esdras ne prête jamais l'oreille à ce qui est expédient, il ne cède pas aux difficultés, ni ne se refuse à ce qui demande des soins et de la peine ; il maintient les principes et poursuit a travers tous les obstacles l'application de la parole de Dieu.

Ma conviction profonde est que les saints de Dieu de notre époque peuvent tirer beaucoup de profit pour leur édification de l'histoire du résidu qui revint de la captivité, et qu'ils trouveront en abondance dans son étude de quoi les instruire, les encourager, les avertir et les humilier.

Écho du témoignage, vol.2, p.343-359

12 – Le cantique de Salomon

Chapitre 1

Il n'y a rien que les hommes de ce monde redoutent plus que la *solitude* et la *réflexion.* Ils aimeraient mieux être surchargés d'invitations et d'affaires que d'avoir du temps pour réfléchir. La conscience mal à l'aise veut, en de tels moments, faire entendre sa voix, mais ses avertissements doivent être étouffés par ce mot commode, *devoir,* et son honnête discours est bientôt et volontiers oublié. Il y a là des péchés – beaucoup de péchés ; et la pensée de Dieu comme juge du péché est une pensée redoutable. L'état de l'âme est tel qu'elle ne peut supporter la lumière, c'est pourquoi elle aime les ténèbres. On recherche avec ardeur toutes les branches dans lesquelles se déploie l'activité de la vie présente, afin d'échapper au poids écrasant de la réflexion. Les plaisirs du monde servent aussi, en temps et lieu convenables, à atteindre la même fin.

Ainsi, ou prend tout le soin possible pour éviter la solitude et n'avoir pas l'occasion de réfléchir dans le calme et d'une manière sérieuse. On n'accorde ni pensée ni temps aux solennelles réalités éternelles de l'âme ; on néglige entièrement la plus haute, la plus noble, la meilleure partie de l'homme, on n'en prend aucun souci, et on ne pour-

voit à rien de ce qui la concerne, malgré ses profonds, ses pressants, ses éternels besoins. « Car que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme ? Ou que donnerait l'homme en échange de son âme ? » (Marc 8:36, 37).

Hélas ! tel est l'homme – l'homme sans la connaissance de Dieu – sans la connaissance de sa condition comme pécheur – et sans la connaissance de Jésus comme le Sauveur des pécheurs.

Mais détourne pour un moment ton attention ô mon âme, d'une scène si déchirante pour le cœur, quelque forts, quelque tendres même que soient les liens qui t'attireraient vers elle et te pousseraient a en retirer ces êtres bien chers, et a les gagner à Christ. Entretiens soigneusement *un esprit de méditation* dans les douces solitudes de la séparation de l'âme d'avec le monde, où tout rayonne de la présence du Sauveur, et respire les joies ineffables du « Cantique des Cantiques. » Plus est large la séparation d'avec le monde, plus la communion est profonde, plus est riche la bénédiction. Point de sympathie pour lui dans l'esprit et le cœur ; et réellement, quoique au milieu de lui, bien loin cependant de son agitation et de ses scènes impies. Un profond abîme sépare désormais les croyants de ce présent siècle mauvais : « Ils ne sont pas du monde, dit Jésus, comme moi je ne suis pas du monde. » La position de Christ en résurrection détermine la nôtre en tant que vus en lui. Le calme, le repos réfléchi de l'âme en communion avec la personne du Seigneur glorifié, sont les moments les plus doux pendant qu'elle se trouve ici-bas sur la terre ; et on peut les trouver dans une chambre de maladie, au milieu des scènes champêtres, ou au siège même et au centre de l'activité de ce monde. Tout dépend de l'état du cœur. Être seul, et pourtant pas seul, quelle position bénie !

Mais pourquoi appeler ce précieux petit livre « Le Cantique des Cantiques ? »[59] Précisément parce qu'il est de Salomon, ou plutôt de Christ qui au temps convenable sera roi à Jérusalem dans la gloire du vrai Salomon. C'est d'après le même principe qu'il est appelé « Roi des rois et Seigneur des seigneurs. » La prééminence en toutes choses lui appartient. Il y a plusieurs doux cantiques dans l'Écriture. Moise, Marie et ses compagnes, Déborah et David chantèrent tous d'une manière bien douce la bonté du Seigneur. Il est dit de Salomon lui-même « qu'il fit mille et cinq cantiques ; » mais pour celui-ci il l'appelle « Le Cantique des Cantiques. » Il surpasse de beaucoup tous les autres. C'est la mélodie profonde de cœurs remplis de l'amour divin et qui trouvent leurs suprêmes délices dans sa parfaite et libre expression. « Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier. » Oh ! si seulement nous étions toujours capables de chanter le cantique du Sauveur, avec le cœur et aussi avec l'intelligence !

Verset 2. « *Qu'il me baise des baisers de sa bouche*. »

Quelle affection pure, sereine, et ardente respire dans cette remarquable effusion ! C'est comme l'élan d'affection, simple, et néanmoins plein de chaleur, entre les plus proches parents, quand ils se rencontrent après une longue absence. Le cœur est tellement plein de son objet que tout le reste est perdu complètement de vue, formes, cérémonies, circonstances : l'âme est transportée par l'heureuse conscience qu'elle a de la place qu'elle occupe dans le cœur de Jésus. Qu'il y en a peu dans ce monde auxquels on pourrait s'adresser avec tant de simplicité et tant d'affection : et cependant c'est là le langage d'un pécheur sauvé, au saint et glorieux Sauveur. Comprends-tu cela, ô mon âme ? Le cœur qui peut parler ainsi à l'Époux divin, à Jésus glorifié dans le ciel, ne connaît ni doutes, ni craintes. De nos jours plusieurs traitent de présomption la confiance entière, parfaite, exclusive de toute crainte, dans la grâce et l'amour de Christ, et s'ils osent s'aventurer à se confier en lui, c'est avec force doutes et force craintes ; et ils en agissent ainsi à son égard après qu'il a écrit en caractères de sang son amour pour les pécheurs perdus, et qu'il l'a gravé à toujours comme sur le roc. Que doivent-ils donc penser de la hardiesse de l'Épouse ? Qu'elle s'est oubliée elle-même, qu'elle a oublié sa place ? Ah non, elle ne s'est point oubliée. Mais voici le secret : la conscience ayant été purifiée de tout péché par l'unique sacrifice de Jésus jadis abaissé, le cœur est maintenant libre et heureux dans la présence du Christ ressuscité et glorifié. Or, le sang de Christ pour la conscience, et la personne de Christ pour le cœur, voilà tout ce qu'il faut à tout pécheur pour qu'il se sente chez lui et heureux dans la chambre du Roi. Ces deux choses renferment toute bénédiction, et tout chrétien les possède l'une et l'autre. Seigneur, aide tous tes enfants a le croire.

Dans ce précieux petit livre, remarque-le bien, ô mon âme, nulle mention de péché, de pardon, ou de justification. Pourquoi cela ? Ces questions ont été réglées auparavant, et maintenant le cœur est dans la jouissance d'une pleine et parfaite liberté dans la présence du Seigneur. Toutes les questions pareilles sont réglées en chaque cas lorsque le pêcheur est amené pour la première fois aux pieds de Jésus ; elles sont réglées sur le solide fondement de l'œuvre accomplie et parfaite du Sauveur, et ne peuvent plus jamais, non jamais, être soulevées, pour ce qui concerne Dieu et la foi ! Satan et l'incrédulité de nos propre cœurs peuvent bien chercher à agiter la question pour toujours réglée, mais toutes pensées semblables devraient être traitées comme venant de ces sources. « J'ai connu que, quoique Dieu fasse, c'est toujours lui-même ; on ne saurait qu'y ajouter, ni qu'en diminuer. » (Eccl. 3:14). De là vient que le cœur qui est instruit de ces choses, se sent libre, heureux, et chez lui, dans la présence immédiate du Seigneur, et cela aussi dans le sens le plus élevé. « Qu'il me baise des baisers de sa bouche. »

Ici, le cœur soupire, non pas après le sentiment du pardon, mais après une preuve plus directe de l'amour de Jésus. C'est Christ lui-même qui l'occupe : ce n'est pas tant quelqu'une de ses qualités, ou quelque grâce particulière reçue de lui, comme lui-même personnellement. En le possédant lui, l'âme possède toutes ses qualités et

[59] La Bible Martin positionne le verset 1 avec ces mots : « Le Cantique des cantiques, qui est de Salomon ». Par souci de fidélité à cet article, nous conservons ici le déclage de versets par rapport à la version Darby. *(Éd.)*

toutes ses bontés, selon qu'elle s'écrie : « Qu'IL me baise. » Elle ne songe pas à expliquer de qui elle parle de cette manière. Il y a dans l'amour une énergie de condensation, aussi bien qu'une énergie d'expansion. Cela nous rappelle le cœur aimant de Marie auquel avait été ravi son objet, lorsqu'elle dit : « Seigneur, si tu L'as emporté, dis-moi où tu L'as mis. » Jésus était le premier et le dernier dans sa pensée, il ne s'en trouvait pas d'autre dans son cœur duquel il fût nécessaire de le distinguer, et il n'y en avait point avec qui elle pût le comparer. Sa pensée n'en connaissait pas d'autre, et elle ne s'occupait d'aucun autre. Rien ne pouvait satisfaire son cœur sinon la personne de son Seigneur, mort ou vivant. Merveilleuse affection ! Oh ! si Jésus avait dans mon pauvre cœur une place pareille ! « Encore un peu », et il le possédera tout entier, et pour toujours. Oh ! hâte l'heureux jour, mon Seigneur, toi le bien-aimé de ton Épouse.

Dans l'Écriture Sainte un baiser est le signe de la réconciliation, le gage de la paix, et l'expression de l'affection. Il est dit de David et de Jonathan qu'ils se baisèrent l'un l'autre, et pleurèrent tous deux jusque-là que David pleura *extraordinairement* (1 Sam. 20:41). Douce image du vrai David toujours dépassant tout notre amour. « Où le péché abondait, la grâce a surabondé. » Joseph aussi « baisa tous ses frères et pleura sur eux, et après cela ses frères lui parlèrent » (Gen. 45:15). De même, le père de l'enfant prodigue le baisa lorsqu'il était encore dans ses haillons. Et après qu'il fut purifié de toutes ses souillures et l'ut revêtu de la plus belle robe, trouve-t-on que c'eût été trop pour lui de demander de pareilles démonstrations d'amour, ou de s'y attendre ? Assurément non ! Est-ce donc trop pour l'Épouse dans les Cantiques – pour le croyant en Jésus, de désirer une expression semblable de l'amour du Seigneur ? Certains sommes-nous qu'elle la désirait, non point qu'elle nourrit quelque doute à l'égard de cet amour, mais parce qu'elle prenait ses délices dans sa manifestation. L'amour seul peut satisfaire l'amour.

« Car tes amours sont plus agréables que le vin. »

Maintenant l'amour de Jésus est préféré a toutes les joies de la terre. Le vin est le symbole des délices naturelles des hommes – des joies et des plaisirs de la terre. Mais que sont désormais toutes ces choses, sous leur forme la plus attrayante, pour l'âme qui fait ses délices de l'amour de Jésus ? Elles ont perdu leur charme pour les yeux et pour le cœur, et ne seraient plus maintenant que fatigue et pesant fardeau. Jésus lui-même est les délices de l'âme. « Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez, et croyant en lui quoique maintenant vous ne le voyez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse » (1 Pier. 1:8).

La vigne a ses racines dans la terre. Le Nazaréen tout le temps qu'il était soumis à son vœu, ne devait rien goûter du fruit de la vigne, depuis les pépins jusqu'à la peau du raisin (Voyez Nombres 6). Il devait être entièrement séparé, pour le Seigneur, des plaisirs du monde. Tout croyant est un Nazaréen, selon le propre vœu du Seigneur bien-aimé. « Je vous dis que désormais je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce jour-là quand je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » (Matt. 26:29.) Associés avec lui que nous sommes, nous nous trouvons sous l'effet de son vœu, et devons être de vrais Nazaréens pour Dieu. Mais cela ne peut être qu'en trouvant toute notre joie, toutes nos délices, toute notre satisfaction dans *l'amour de Jésus*. Il est maintenant occupé à attendre patiemment, loin des joies de la terre, le brillant matin Millénial où il sortira de nouveau dans son caractère de véritable Melchisédec, pour rafraîchir les armées victorieuses d'Israël, les enfants d'Abraham, avec le pain et le vin du royaume (Gen. 14). Nous aussi nous devrions attendre patiemment jusqu'alors, car nous sortirons avec lui dans la gloire céleste. Alors la période du vœu sera pleinement accomplie. Le roi sera de nouveau uni dans Jérusalem à son peuple terrestre, et toutes les nations se réjouiront dans leur joie et leur bonheur. Et la fille de Sion connaîtra alors le sens de ces paroles prononcées depuis longtemps aux noces de Cana en Galilée : « Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à *maintenant. »*

Verset 3. *« A cause de l'odeur de les excellents parfums, ton nom est [comme] un parfum répandu, c'est pourquoi les filles t'ont aimé. »*

Elle nous donne maintenant quelque idée du nom de Celui qu'elle aime, « ton nom est comme un parfum répandu. » Il est pour son cœur une odeur des plus exquises. Tous les noms de Christ, ses titres, ses attributs et ses relations diverses, sont pleins de douceur à son goût. Son nom c'est Lui-même ; il est l'expression de sa nature, de sa souveraine prééminence en toutes choses, et de toutes ses grâces. Les expressions lui manquent pour dire les richesses de la bonté de Jésus ; c'est pourquoi elle dit que son « nom est comme un parfum *répandu ».* L'odeur du parfum de Christ ne s'arrête point *à* elle ; les filles, ses compagnes, participent à son abondance, attirées et rafraîchies par les doux parfums de son nom. Heureuse pensée ! Ce n'est point un parfum cacheté, mais un parfum « répandu ». Oh ! quelle communion il y a dans l'amour de Jésus Arrête-toi un peu ici, ô ! mon âme, et médite sur la plénitude du nom de Jésus ; « car en lui toute la plénitude de la Déité habite corporellement. » Quel centre, quelle source est ce nom ! L'Église de Dieu est maintenant rassemblée autour de lui comme autour de son unique centre, par le pouvoir vivifiant et la demeure du Saint Esprit, conformément à cette parole : « Car où deux ou trois sont assemblés en mon nom je suis là au *milieu* d'eux. » Mais, avant longtemps, les cieux et la terre seront unis par sa puissance et par sa gloire. La Jérusalem terrestre et les villes de Juda avec toutes les nations d'alentour, la Jérusalem céleste, et les myriades d'anges – l'assemblée universelle, et l'Église des premiers nés écrits dans les cieux seront toutes attirées et unies par ce doux et précieux nom, le seul *nom à qui il appartienne d'unir.* Le Père a préparé dans son dessein cette merveilleuse gloire pour son Fils, et il arrivera certainement, « que dans l'administration de la plénitude des temps (le *millénium*) il réunira en un (sous un chef) toutes choses sous le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux, que celles qui sont sur la terre en lui. » (Éph. 1:10.) Alors le parfum du nom de Jésus sera porté en tout lieu sur les ailes de la brise, et toutes les familles

et toutes les langues s'uniront dans ce chant de louange, « Éternel, notre Seigneur, que ton nom est magnifique par toute la terre ! » (Ps. 8).

Et lorsque les mille ans de la bénédiction et de la gloire milléniales auront achevé leur cours, que les cieux et la terre se seront enfuis, et que le jugement final sera passé, ce nom n'aura rien perdu de son parfum, de sa puissance, et de sa gloire. Il unira alors dans les liens de l'amour le plus doux, de la sainteté, la plus haute, les nombreuses sphères, les myriades des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Christ sera la source, la puissance, le motif et l'objet de la joie de tous les cœurs, de la mélodie de toutes les langues ! Chaque montagne de myrrhe et chaque colline de parfum seront redevables de leur douceur à sa présence ; et son nom sera comme un parfum répandu : oui « répandu » et « répandu » à jamais. Ce n'est que myrrhe, aloès et casse, de tous ses vêtements, dans les palais d'ivoire. Et à mesure que les âges succéderont aux âges, les grâces si riches et si variées de sou amour seront encore « répandues » dans une profusion infinie, faisant distiller la myrrhe de toutes les mains, de tous les cœurs et de toutes les lèvres, et remplissant toute la scène des vastes royaumes des bienheureux, du parfum éternel de son nom.

Verset 4. « *Tire-moi et nous courrons après toi.* »

Plus nous connaîtrons Christ, plus nous désirerons le connaître. Plus nous serons rapprochés de lui, plus nous désirerons en être plus rapprochés encore. Comme Paul s'exprime : « afin que je Le connaisse », et nul sur la terre ne le connaissait aussi bien ; et encore « afin que je gagne Christ », et jamais il n'y a eu de saint plus sûr de son prix que Paul. Quoique prisonnier à Rome et dans le dénuement, il pouvait dire avec vérité : « Pour moi vivre c'est Christ, et mourir c'est gain ». Quelle riche expérience, quelle paisible assurance, quelle joie sans borne, éclatent dans sa lettre aux Philippiens !

Il y a pour nous en Christ une telle infinité de bénédictions, que plus nous en avons saisi, moins nous croyons en avoir saisi. À mesure que nous goûtons davantage de la réalité et de la plénitude de son amour, nous devenons plus véritablement capables de dire qu'« il surpassé toute connaissance ». Ce sont des largeurs et des longueurs, et des profondeurs et des hauteurs que nous ne sommes jamais en état de comprendre ; et sa présence est la source d'une joie telle, que, même pendant que nous en jouissons, le cœur soupire si ardemment après une proximité plus grande encore, qu'il se sent comparativement comme à distance.

Si Je devais lire dans le cœur aimant de l'Épouse à travers ces paroles, « Tire moi, et nous courrons après toi », je dirais que son désir d'être près de la personne du Seigneur est si grand, que tout proche et toute chère qu'elle est, elle éprouve quelque chose comme le sentiment qu'il y a quelque distance entre elle et Lui. De la, les profonds soupirs de son cœur, « Tire-moi ». Oh ! tire-moi, mon Seigneur, plus près, tout près de toi. Il y a croissance en grâce, en comparant avec le verset 1 – progrès dans son appréciation de la personne de Christ, dans la mesure dans laquelle elle s'en saisit. Elle éprouve un plus ardent désir d'une communion plus étroite. Cela ressemble à ce que nous trouvons dans plusieurs psaumes. « O Dieu tu es mon Dieu ! car je te cherche au point du jour ; mon âme a soif de toi, ma chair te souhaite en cette terre déserte, altérée et sans eau… Mon âme s'est attachée à toi pour te suivre, et ta droite me soutient. » (Psaume 63.) La communion la plus bénie avec le Seigneur s'accorde parfaitement avec le plus vif désir d'être plus étroitement rapproché de lui. Peux-tu dire cela de toi, ô mon âme ? Sais-tu cela par ta propre expérience ? Examine toutes tes paroles et toutes tes voies comme devant le Seigneur, et juge-les. Le Saint Esprit nous déclare que Christ a éprouvé ses paroles comme dans un fourneau « sept fois » : et nous, hélas ! combien il nous arrive souvent de parler et d'écrire, sans même les éprouver *une fois*, nos paroles ou nos écrits.

Le Seigneur tire et nous courons. Ces deux faits sont magnifiques, liés l'un à l'autre. « Nous courrons » ; mais remarquez bien les deux derniers mots – « après toi » : ils contiennent beaucoup plus que nous ne saurions dire ici. Ils sont de la plus haute importance. « Après toi » : non pas après nos *propres* idées, ni même après l'homme le meilleur qu'il puisse y avoir sur la terre, mais « après toi ». Comme il est dit dans ce magnifique psaume seizième : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi » ; non pas de temps à autre seulement, mais « toujours ». Que ne serait pas notre marche sur la terre, si tel était notre cas ! Combien elle serait séparée de tout ce qui n'est pas Christ. Certainement, lorsque nous disons au Seigneur « tire-moi », nous devrions, comme l'Épouse et ses compagnes, ajouter en toute sincérité : « nous courrons après toi ».

Mais remarquez une autre pensée extrêmement précieuse que suggère le sujet de notre méditation. Celui qui tire, marche devant. C'est ainsi que le Seigneur va devant son peuple dans le désert, et voit le danger et y pourvoit avant que son peuple y arrive. Nombreux sont les dangers dont nous sommes délivrés par lui et dont nous ne savons rien. « Et quand il a mis ses propres brebis dehors, il va devant elles, et les brebis le suivent. » L'ennemi nous a peut-être tendu un piège dans le chemin que nous nous étions disposés à suivre, mais notre divin Conducteur, voyant le piège prend un autre sentier, nous mène dans une autre direction, et nous échappons ainsi au piège qui aurait pu nous être fatal. Et cependant je puis me montrer si désappointé et si mécontent de ce que quelque chose m'a empêché d'arriver au lieu que je m'étais proposé d'avance ! Donne-nous, bien-aimé Sauveur, de pouvoir toujours et uniquement « courir après toi. »

« *Lorsque le Roi m'aura introduite dans ses cabinets, nous nous égaierons, et nous nous réjouirons en toi ; nous célébrerons tes amours plus que le vin ; les hommes droits t'ont aimé* »

Maintenant nous avons le résultat, le fruit béni de l'attrait du Seigneur, et de la *course* du fidèle. La prière était l'expression chez ceux qui l'adressaient d'une faiblesse dont ils avaient conscience et d'un état de dépendance,

tout cela se combinant avec un esprit de sainte diligence. Ils ont couru comme il faut et ont atteint le but. *Et maintenant ils sont couronnés de joie et d'allégresse.* Mais n'oublie jamais, ô mon âme ! que c'est la grâce qui tire, la grâce qui court, la grâce qui couronne, et que tout découle de l'océan sans rivage de l'amour du Sauveur. « Nous nous *souviendrons* de ton amour plus que du vin » *(v.Angl.)*. Elle se sert maintenant du mot « se *souvenir* » ; elle connaissait l'amour de Christ avant, mais elle en jouit avec un intérêt fort accru. Il est pour elle comme l'air ; cet amour l'environne, elle est dans cet amour. « Le roi m'a introduite dans ses cabinets ».

Mais pour quelle raison Christ est-il appelé ici « le Roi ? » C'est dans une pensée prophétique, en vue de sa relation avec Israël après son rétablissement. Pour ce qui est de son droit, de son titre à la royauté, Christ est toujours roi ; mais l'Écriture ne lui donne jamais le nom de Roi de l'Église. Il est roi, et digne de tout hommage ; mais il est désigné dans l'Écriture comme Tête de son corps, l'Église, et comme Roi des Juifs. Et comme tel, il vint d'abord dans la bassesse et dans une grâce exquise, et se présenta à la fille, de Sion : mais, hélas ! elle refusa de le recevoir. Il fut méprisé et rejeté, crucifié et mis à mort ; mais Dieu le ressuscita et lui donna la gloire, justifiant ainsi, par la résurrection, ses droits et ses titres, non seulement comme *Roi des Juifs,* mais aussi comme Tête de son corps, l'Église, et comme centre de toute la gloire à venir. (Comp. Zach. 9 ; Jean 12 ; Act. 2 ; Éph. 1 ; Phil. 2). De la même voix dont ils avaient crié « Hosanna ; Béni soit le Roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur », les Juifs s'écrièrent aussi : « Ôte-le, ôte-le ! Crucifie-le ! » Hélas ! telle est la courte durée de la popularité humaine ! À la fin ils comblèrent la mesure de leurs péchés. Leur relation avec Dieu fut rompue ; le Messie fut retranché – on méprisa le témoignage du Saint Esprit – et, pour le moment, c'en fut fait de tout ce qui tient au royaume.

Mais la parole du Seigneur n'en demeurera pas moins ferme a toujours. L'incrédulité et le péché de l'homme ne sauraient jamais anéantir la fidélité de Dieu. Dans la rédemption accomplie par Christ il fut posé un fondement pour la restauration future d'Israël, en grâce, selon le dessein immuable de Dieu, et pour la mise des enfants dans la pleine possession et la pleine jouissance de toutes les bénédictions promises aux pères. « Or, je dis que Jésus Christ a été serviteur de la circoncision, pour la vérité de Dieu afin de *confirmer les promesses faites aux pères ».* (Rom. 15:8). Rien de plus clair que les prédictions que contient la parole de Dieu sur le règne futur du Seigneur Jésus, en rapport avec le trône de David et toute la maison d'Israël. Naturellement son règne et sa gloire ne seront pas limités aux tribus restaurées et au pays *d'Israël ;* mais Jérusalem et les villes de Juda constitueront le centre *terrestre* de son royaume millénial. Absolument comme la Jérusalem céleste, la cité du Dieu vivant, sera le centre *céleste* des nombreux cercles de sa gloire céleste qui se rattacheront à elle (Héb. 12:22-24.)

Mais comme c'est « le Roi » qui est l'objet de notre méditation, nous nous arrêterons un peu aux prophéties qui nous le révèlent et nous le montrent dans ce caractère. « Car l'enfant nous est né, le Fils nous a été donné et l'empire a été posé sur son épaule, et on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort et puissant, le Père d'éternité, le prince de paix. Il n'y aura point de fin a l'accroissement de l'empire et à la prospérité sur le trône de David et sur son règne pour l'affermir et l'établir en jugement et en justice, dès maintenant et à jamais. *La jalousie de l'Éternel des armées fera cela.* » (És. 9:6, 7.) Cette ancienne prédiction que la jalousie de l'Éternel des armées accomplira au temps convenable, fut en substance répétée à Marie par l'ange. « Tu enfanteras un Fils et tu appelleras son nom JÉSUS. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume. » (Luc 1:31-33.) Les prophéties sur ce sujet, non encore accomplies, sont innombrables.

Mais est-ce que jadis Jéhovah n'était pas roi dans Jérusalem ? Oh ! oui, très certainement, il l'était ! Depuis le temps où Israël fut délivré et tiré d'Égypte jusqu'aux jours de Samuel, Jéhovah était leur roi. Alors ils désirèrent un roi comme en avaient les nations voisines, et rejetèrent Jéhovah comme leur roi. Mais cela aboutit à une chute complète, comme toute chose avec Israël sous la loi. Depuis les rivages de la mer Rouge jusqu'à la cime du Calvaire et à la lapidation d'Étienne, nous ne trouvons qu'une histoire continuelle de chutes : et non pas dans une position seulement, mais dans toutes les positions successives où le peuple fut placé. Que nous envisagions Israël comme sous la loi – comme une vigne qui avait été transportée hors d'Égypte et plantée dans le pays – comme la femme que Jéhovah avait épousée – ou comme le témoin de Dieu sur la terre, partout nous trouvons non seulement qu'il manqua sans cesse, mais que toujours il fut *incorrigible* dans son péché. Eu conséquence, les justes jugements de Dieu tombèrent sur lui à la fin. Leur bien-aimée Jérusalem fut environnée d'armées, leur temple et leur cité furent rasés jusqu'à terre, et ceux qui échappèrent au tranchant de l'épée furent dispersés par l'amer déplaisir du Seigneur aux quatre vents des cieux.

Depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui, la condition d'Israël a été « délaissée et en désolation » ; mais elle ne le sera pas toujours. Il est bon de remarquer dans un sujet tel que celui-ci, la différence qu'il y a entre les voies de Dieu en *gouvernement à* l'égard de son peuple, et ses voies en *grâce.* Selon le juste gouvernement de Dieu, les Juifs ont été et sont encore sous le châtiment de sa main à cause de leurs péchés et de leur impénitence, mais la grâce et l'amour de son cœur pour eux demeurent invariablement les mêmes. Remarquez les propres termes de l'alliance, « Ainsi j'affligerai la postérité de David à cause de cela, mais *non pas à toujours. »* (1 Rs. 11:39). C'est là un principe d'une importance immense, non pas seulement avec Israël et avec l'Église, mais avec tout chrétien individuellement. L'apôtre fait illusion au même grand principe, quand il traite du rejet et du rétablissement d'Israël. « Elles ont été retranchées à cause de… mais ils sont bien-aimés selon l'élection, a cause des pères. Car les dons et la vocation ce Dieu sont sans repentir. » (Rom. 11.)

Le prophète Osée décrit d'une manière touchante l'état actuel et la future restauration des Juifs. « Car les enfants d'Israël demeureront plusieurs jours sans roi et sans gouverneur, sans sacrifice et sans statue, sans éphod et sans théraphim. Mais après cela les enfants d'Israël se *retourneront* et rechercheront L'ÉTERNEL leur Dieu et *David leur* Roi ; ils vénéreront l'Éternel et sa bonté aux derniers jours. » Précieuse pensée ! Ils « rechercheront encore l'Éternel leur Dieu et David leur Roi. » Et qu'est-ce que le livre des Cantiques ? N'est-il pas pour le résidu l'assurance et la réassurance de l'affection immuable du Roi ? Les Israélites fidèles des derniers jours peuvent lire ici l'amour, l'infatigable, le patient amour, l'amour qui ne fait jamais de reproches, de « l'Éternel leur Dieu, et de David leur Roi. » Dans le passé, tout faillit sous la loi ; ils étaient là sur le fondement de la partie conditionnelle de l'alliance. Dans l'avenir ils seront sur le fondement de l'Alliance inconditionnelle de Dieu, et leur bénédiction aura pour mesure la valeur du sacrifice de leur Messie jadis rejeté, et la plénitude de l'amour de Dieu. Mais qui peut mesurer ce qui est incommensurable ? Tel sera l'amour du Roi pour son Épouse Juive.

Le livre de Ruth est comme l'illustration, de la manière la plus simple et la plus touchante, du passé, du présent, et de l'avenir d'Israël.

Il ne resta pas de fruit de la vie d'épouse de Naomi. « Ne m'appelez pas Naomi », dit-elle, (ce nom signifie *mon plaisir*), mais « appelez-moi Mara », a*mertume ; «* car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. » Son mari, d'Élimélec, (nom qui signifie : *Mon Dieu est roi*) et ses deux fils étaient morts au pays de Moab. Naomi était *maintenant veuve*, sans enfants, et, naturellement, sans ressources. « Appelez-moi Mara… Je m'en allai pleine de biens, et l'Éternel me ramène, vide. » Image frappante de la nation Juive qui, ayant perdu Dieu comme son roi et son mari, est maintenant comme veuve et abandonnée. Mais un faible résidu, dans la personne de l'humble et débonnaire Ruth, s'attache à Naomi, et, virtuellement, s'abrite sous les ailes du Dieu d'Israël. « Bienheureux les débonnaires, car ils hériteront de la terre. » Les champs dans lesquels elle entra d'abord comme une glaneuse, devinrent sa propriété. Mais le plus proche parent qui a droit de rachat refuse de racheter l'héritage, s'il faut qu'en même temps il prenne pour femme Ruth : et cela est constaté en présence de dix témoins. Ces dix hommes de la ville peuvent représenter les dix Commandements qui furent donnés avant la venue du Christ ; mais il n'y eut pas de fruit pour Dieu sous la loi. Voyez Romains 7:1-4.

Désormais, Boaz (ce qui signifie : *en Lui est la force*) épouse de tout son cœur la cause du faible résidu de la maison d'Élimélec. Il est type de Christ ressuscité, qui a été « déterminé Fils ce Dieu, en puissance, par la résurrection des morts. » (Rom. 1:4). Une circonstance qui donne à ce tableau une si parfaite beauté, c'est que Ruth n'avait directement aucun droit sur Boaz. Il n'était pas le plus proche dans la parenté ; ainsi ce n'était absolument que grâce. Il faut désormais que tant Israël que les Gentils parviennent à l'héritage sur le fondement de la grâce pure. « Et Ruth enfanta un fils… Alors Naomi prit l'enfant, et le mit dans son sein, et elle lui tenait lieu de nourrice », et les voisins dirent : « Un fils est né à Naomi. » Scène touchante ! Aimable esprit de grâce ! Le cœur de la veuve est mis à même de chanter comme aux jours de sa jeunesse. La délaissée est devenue, pour ainsi dire, une mère d'enfants ; le sein qui avait perdu tous ses enfants possède de nouveau un héritier : tout est joie et allégresse ! Quelle délicieuse image nous avons là du plein retour d'Israël à l'honneur, à la gloire et à sa haute position dans le pays ! Avant longtemps, le véritable Boaz prendra en main la cause du résidu fidèle, et rétablira Israël dans sa terre sur un pied complètement nouveau. Tel est le radieux sujet de passages sans nombre de l'Écriture.

En voici un exemple : « Alors les Nations verront ta justice, et tous les rois ta gloire : et en t'appellera d'un *nouveau nom* que la bouche de l'Éternel aura expressément déclaré. Tu seras une couronne d'ornement en la main de l'Éternel, et une tiare royale dans la main de ton Dieu. On ne te nommera plus la délaissée, et on ne nommera plus ta terre la désolation ; mais ou t'appellera Hephtsi-bah (c'est-à-dire, mon bon plaisir est en elle), et ta terre Beulah (c'est-à-dire, mariée), car l'Éternel prendra son bon plaisir en toi, et ta terre aura un mari. » (És. 62:4). Et encore : « Néanmoins, voici : je l'attirerai après que je l'aurai promenée par le désert, et je lui parlerai selon son cœur. Et je lui donnerai ses vignes depuis ce lieu là, et la vallée d'Acor pour l'entrée de son attente ; et elle y chantera comme aux jours de sa jeunesse, et comme lorsqu'elle remonta du pays d'Égypte… Et je t'épouserai pour moi à toujours, je t'épouserai, dis-je, pour moi, en justice et en jugement, et en gratuité, et en compassion. Même je t'épouserai en fermeté et tu connaîtras l'Éternel. » (Os. 2). Merveilleuse, incomparable grâce ! La grâce de Dieu au premier des pécheurs ! L'amour est la source, la grâce coule, le perdu est retrouvé. L'amour est toujours le même. Le Seigneur aime Israël – Il aime l'Église – Il aime individuellement le croyant – Il aime d'un amour parfait toute âme qui est attirée à Lui. L'amour le plus profond c'est le sien, et ses joies sont les joies les plus profondes. Oh ! amour sans pareil – grâce illimitée – céleste joie, et éternelles délices – Alléluia ! « Le roi m'a introduite dans ses cabinets. »

Versets 5-6. *« Ô filles de Jérusalem, je suis brune mais de bonne grâce ; je suis comme les tentes de Kédar, et comme les courtines de Salomon. Ne prenez pas garde à moi de ce que je suis brune, car le soleil m'a regardée ; les enfants de ma mère se sont mis en colère contre moi, ils m'ont mise à garder les vignes, et je n'ai point gardé la vigne qui était à moi. »*

L'Épouse a parlé des embrassements du Roi, de son amour, de son nom et de ses cabinets. Maintenant, remuée par quelque chose qui s'est présenté, elle rappelle et confesse sans réserve ce qu'elle est en elle-même. Mais en même temps elle affirme avec bonheur ce qu'elle est aux yeux de Christ ! Vérité nécessaire dans tous les temps, si nous voulons nous conserver dans un bon équilibre d'esprit. Plus nous connaîtrons complètement l'indignité, la bassesse de la chair, plus nous apprécierons la valeur de Christ, et plus nous comprendrons l'œuvre du Saint Esprit. Tant que la dépravation totale de la nature humaine ne sera pas reconnue dans l'âme comme

une réalité, il y aura de la confusion dans notre expérience, quant aux vaines prétentions de la chair et aux divines opérations de l'Esprit.

Il n'y a absolument rien de bon dans notre nature charnelle. Le plus avancé dans la vie divine, a dit : « En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien. » Comme c'est absolu, sans exception ! « Point de bien. » Mais ne pourrait-on pas l'améliorer par des soins avec la prière et la vigilance ? Non, jamais ; elle est entièrement incurable. Il y a longtemps, longtemps, que cela a été affirmé par le Dieu de vérité. Lisez Genèse 6. « Et Dieu vit que la malice des hommes était très grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de leur cœur n'était que mal en tout temps… Et Dieu dit à Noé, la fin de toute chair est venue devant moi. » Or, qu'est-ce que la fin, ou le résultat de *toute chair,* sinon « le mal », « rien que le mal », et « le mal eu tout temps ? C'est-à-dire, évidemment, le mal sans aucun bien, et le mal sans relâche – et remarquez-le, c'est ce qui est dit de toute *chair,* et non de quelqu'une seulement : de telle sorte qu'elles y sont toutes comprises. Il est vrai que chez quelques-uns il se peut que nous trouvions une nature polie, cultivée, aux mœurs douces, et aux manières élégantes, et chez d'autres une nature rude, inculte, grossière ; mais dans les uns comme dans les autres c'est la nature charnelle. Il est possible que nous ne soyons pas capables de plier une barre de fer, cependant elle peut être étendue sous le marteau de telle sorte qu'elle devienne tout à fait flexible, mais c'est encore le *même fer.* Son apparence a changé mais sa nature est la même.

Mais, en admettant que tout cela est vrai de notre triste nature morale, pourquoi l'appeler « une vérité nécessaire à un bon équilibre d'esprit. » Parce qu'elle nous rend capables de distinguer entre la chair et l'Esprit, et de savoir d'où peut venir telle pensée, telle suggestion, ou tel penchant. Il est de toute importance de voir qu'ils sont tous les deux en nous, et que l'un est le bien sans mélange et l'autre le mal sans mélange aussi. Une confusion inextricable, le trouble, l'angoisse, et, dans certain cas, une mélancolie profonde, sont les malheureux résultats de l'ignorance où l'on est sur ce point, je veux dire sur le sujet des deux natures. Il ne saurait provenir rien de bon de notre nature charnelle. Supposez, que je rencontre une personne profondément inquiète à l'égard de son âme, et ardemment désireuse de connaître Christ et le salut. Je sais d'une manière certaine que le Saint Esprit est à l'œuvre dans cette âme. De semblables désirs pour Christ et le salut sont bons, et ne sauraient jamais provenir d'une nature qui haît à la fois Dieu et Christ, et qui aime mieux ce monde que le ciel. Il est possible sans doute que l'âme éprouve beaucoup d'angoisse, et soit remplie d'incertitudes et de craintes quant à l'issue, et même qu'elle refuse d'être consolée : mais dans la pensée de Dieu elle est sauvée déjà ; elle se réjouira lorsqu'elle croira la vérité. La bonne œuvre était commencée dans l'âme du fils prodigue, lorsque pour la première fois il dit en lui-même : « Je me lèverai et je m'en irai vers mon Père. » L'Esprit de Dieu satisfera pleinement tout désir qui procède de lui. Christ lui-même est la parfaite réponse à tous les désirs du cœur.

L'Écriture Sainte nous enseigne trois points d'une importance journalière pratique, savoir : que la chair est opposée à l'Esprit, que Satan est opposé à Christ, et que le monde est opposé au Père (Gal. 5 ; Genèse 3 ; 1 Jean 2). Ce sont là nos trois grands ennemis, et il en résulte qu'il importe beaucoup de savoir de quel côté nous sommes. C'est ainsi, par exemple, qu'au lieu de me mettre en perplexité pour rechercher où commence le monde et où il finit, en quoi consiste la *mondanité,* je n'ai qu'à me demander simplement : « Cela est-il du Père ? » Dans des centaines de cas, il serait impossible de dire où la *mondanité* commence et finit, en regardant à la chose elle-même ; mais vous pouvez vous assurer bientôt « si elle est du Père. » Et quand nous voyons qu'elle n'est pas du Père, la question est résolue : il faut qu'elle soit du monde.

L'Écriture ne connaît pas de principe *intermédiaire,* de principe *neutre.* La même règle s'applique aux deux autres points que nous avons indiqués. Tout ce qui n'est pas de l'Esprit est de la chair ; et tout ce qui n'est pas de Christ est de Satan.

Mais, quoique nous soyons entrés dans ces détails pratiques en méditant les paroles de l'Épouse, nous ne pensons nullement que de semblables pensées occupassent son esprit, l'expérience de l'âme, chez les Juifs, étant plutôt d'un caractère plus extérieur, temporel et typique.

« Je suis brune. » Ces paroles sont relatives à son aspect extérieur, à son teint – elle est brûlée par le soleil. La chose a eu lieu selon l'avertissement du prophète : « Au lieu d'un *beau* teint elles auront le teint tout hâlé. » (És. 3:24). Et à cause de cela elle ressent vivement le curieux regard des filles de Jérusalem. « Ne prenez pas garde à moi de ce que je suis brune, car le soleil m'a regardée. » Il fut un temps où la fille de Sion était belle et glorieuse, un sujet de louange sur la terre. « Ta renommée, dit le prophète, se répandit parmi les nations à cause de ta beauté ; *car elle était parfaite à cause de ma Magnificence que j'avais mise sur toi, dit le Seigneur, l'Éternel.* » (Éz. 16). Mais pour son ingratitude et son infidélité, elle fut réduite à la triste condition d'une pauvre esclave brûlée par le soleil. Le prophète Jérémie, dans ses « Lamentations » sur la chute de Jérusalem, décrit aussi de la manière la plus touchante, non seulement ce qu'elle fut jadis, mais ce qu'elle est devenue à la suite de l'affliction et de la souffrance : « Ses hommes honorables (*v.Angl.* : ses Nazaréens), étaient plus nets que la neige, plus blancs que le lait ; leur teint était plus vermeil que les pierres précieuses, et ils étaient polis comme un saphir. Leur visage est plus noir que les ténèbres, on le les connaît point par les rues ; leur peau tient à leurs os ; elle est devenue sèche, comme du bois. » Certes, il peut bien s'écrier dans l'amertume de son âme : « Comment l'or est-il devenu obscur ? Comment le fin or s'est-il changé ? » O mon âme, si tels sont les redoutables, les amers et tristes fruits du péché dans ce monde où « la miséricorde glorifie vis-à-vis du jugement », quels ne seront-ils pas dans le monde à venir où il n'y a plus d'espérance ! et où le désespoir s'empare de l'âme coupable ? Peux-tu reporter tes regards sur la croix, et y voir *tes péchés*, *tous* tes péchés, jugés, ôtés, et ensevelis dans les profon-

deurs de l'oubli éternel ? Dieu et la foi connaissent seuls la puissance de cette croix, et se glorifient dans son éternelle efficace. Juge donc pleinement, *aujourd'hui*, tout le mal qui se trouve en ton cœur et toutes tes voies, sachant que Christ a été jugé pour tout cela à la croix. Ce qui a été imputé à Christ ne te sera jamais imputé. « Bienheureux est l'homme à qui l'Éternel n'impute point son iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude. » Psaume 32.

Lorsque je vois que Christ a porté et a ôté pour toujours, par le sacrifice de Lui-même, le péché sur lequel je pleure, toute fraude s'en va. Je n'ai aucun désir de cacher, d'atténuer, ou d'excuser mon péché. Il fut ôté à la croix, et maintenant il est pardonné sur ce fondement. En présence d'un tel amour et d'une bonté pareille, la crainte est bannie ; je me sens dans une entière liberté et le cœur au large, et ne puis que célébrer le Seigneur pour la grâce infinie dont il a usé envers moi.

Le terme « noire » (*v.Angl.* « Je suis noire ») sert généralement dans l'Écriture à exprimer un état d'affliction, de souffrance et de persécution. « Ma peau, dit Job, est devenue noire sur moi, et mes os se sont desséchés par l'ardeur qui me consume. » (ch.30:30). Il en est particulièrement ainsi d'Israël rebelle. Mais dans notre passage, la confession que fait l'Épouse est rattachée avec beaucoup de charme à la foi en Christ, et devient ainsi moralement la fidèle expression de tous les croyants : « Je suis noire, mais de bonne grâce. » En moi-même noire comme le péché – plus blanche que la neige en Christ.

Tel sera, dans le dernier jour, le langage du résidu craignant Dieu, qui aura passé, par les profondeurs de la détresse de Jacob, et que l'ardeur de « la grande tribulation » aura, à vrai dire, douloureusement hâlé. Non seulement ces Juifs pieux seront persécutés sous l'Antichrist, le grand oppresseur, mais même leurs frères selon la chair se tourneront, contre eux : « Écoutez la parole de l'Éternel, vous qui tremblez à sa parole ; vos frères qui vous haïssent et qui vous rejettent comme une chose abominable à cause de mon nom, ont dit : que l'Éternel montre sa gloire : *Il sera donc vu à votre joie, mais eux seront honteux*. » (És. 66:5).

C'est là, croyons-nous, ce à quoi fait allusion l'Épouse maintenant joyeuse : « Les enfants de ma mère se sont mis en colère contre moi ; ils m'ont mise à garder les vignes. » Comme une autre Ruth, les vignes auxquelles elle fut forcée de travailler sont devenues siennes. Et heureuse désormais dans l'amour de son grand libérateur et son riche seigneur, elle peut parler librement de ce à travers quoi elle avait passé, et de ce qu'elle était encore à ses propres yeux : « noire comme les tentes de Kédar – gracieuse comme les courtines de Salomon. »

Les fils d'Ismaël, a ce qu'on rapporte, se servent des peaux rudes, velues, de leurs boucs noirs pour la couverture extérieure de leurs tentes, qui ont ainsi dans le désert, à l'œil du voyageur, un aspect extrêmement noir sous les rayons d'un brillant soleil. Et très certainement, placé, dans sa meilleure condition, sous les rayons du soleil de justice bien autrement brillant, l'homme serait de beaucoup plus noir que la tente de l'Arabe sauvage. Même une lampe allumée, comme on l'a dit : si on la place dans les rayons du soleil ou n'en peut rien voir que la mèche noircie. Mais, ô pensée trois fois heureuse ! si le sentiment de notre laideur peut nous troubler encore, il ne trouble plus le bien-aimé Seigneur. Il l'a éloignée de ses yeux tout entière et pour toujours : et l'œil de la foi voit avec lui. Le jugement de Dieu et celui de la foi sont toujours les mêmes : tes péchés qui étaient en grand nombre *sont* pardonnés. Le sang de Jésus Christ nous purifie de *tout* péché.

L'expression « courtines de Salomon » peut avoir trait au magnifique voile du temple de Salomon, type de la sainte humanité de Jésus. Tous les croyants, cependant, seront rendus semblables à l'Homme parfait maintenant qui est dans le ciel, le chef de la nouvelle création. « Comme nous avons porté l'image de celui qui est terrestre, nous *porterons* aussi l'image du céleste. » (1 Cor. 15:49). Les « Filles de Jérusalem » introduites ici, sont évidemment distinctes de l'Épouse, quoique étroitement unies avec elle, ainsi que le montre la place importante qu'elles occupent dans cette magnifique scène. Si l'Épouse représente la cité bien-aimée, Jérusalem, la capitale terrestre du grand Roi, les filles de Jérusalem peuvent représenter les villes *de Juda,* circonstance qui nous explique leur présence et leur place en maintes occasions, quoiqu'elles n'atteignent jamais dans la faveur du Roi la position de l'Épouse. Selon la parole du Seigneur, Jérusalem doit avoir toujours la prééminence : « Car j'ai maintenant choisi et sanctifié cette maison, afin que mon nom y soit à toujours ; et mes yeux et mon cœur seront toujours là. » (2 Chr. 7:16.)

Verset 7. « *Déclare-moi, toi qu'aime mon âme, où tu pais, où tu fais reposer ton troupeau sur le midi ; car pourquoi serais-je comme une femme errante vers les parcs de tes compagnons.* »

Maintenant un changement béni a eu lieu dans l'occupation de l'Épouse. L'Époux remplit son cœur et ses regards. Le moi a disparu ! Quelle grâce ! Il ne s'agit plus maintenant du moi noir, ni du moi gracieux. C'est toujours malheureux en définitive d'être occupé du moi. Si les regards se portent sur le moi, au dedans, au lieu de se porter *au-dehors,* et sur Christ, il en résulte des angoisses et des douleurs sans nombre.

Ce magnifique verset, ô mon âme, renferme trois choses qui méritent bien que tu les médites sérieusement.

I. L'affection ardente du cœur. Elle ne dit point, remarque-le, « ô toi que mon âme » doit aimer, ou même *désire* aimer, mais « ô toi qu'aime mon âme. Il y a dans son cœur une brillante flamme d'amour pour la personne de son Seigneur et Sauveur. Elle L'aime Lui-même. « Déclare-*Moi, Toi*. » C'est là l'étroite intimité, « Moi », « Toi » – « Toi », « Moi. » Condition heureuse pour une âme ! Qu'est-ce, ô mon âme, que tu en connais ?

Le mot appréciation me semble plus propre à exprimer le peu que je connais de ce sujet béni, que l'idée d'une vive et ardente affection réellement *sentie.* Qu'y a-t-il parmi tout ce qui existe, je le demande, dont je me soucie

plus que de mon Sauveur – que je voulusse lui préférer ? Qu'est-ce que cela ? Est-ce de l'amour ? Quel autre – quoi d'autre – est aimé davantage ?

Mais, perspective radieuse ! le jour approche où ces yeux verront le Roi dans sa gloire. Et alors ce cœur si froid, si paresseux, sera ravi de sa beauté, et brûlera a jamais pour Lui seul de la flamme pure d'un amour parfait.

II. C'est de *Lui-même directement* qu'elle désire recevoir sa nourriture. « Déclare-moi… où *tu* pais ton troupeau. » Elle ne va point aux pasteurs d'Israël qui se souciaient plus de la toison que du troupeau, mais au Souverain Pasteur lui-même. Elle avait été amenée à Lui dans son caractère de Roi, maintenant elle lui fait appel comme *Berger.* Comme David jadis, il est le Roi-Berger ; et avec quelle bonté, quel amour et quelle tendresse, ne rassemblera-t-il pas encore les brebis d'Israël maintenant dispersées ! Peut-on voir rien de plus miséricordieux et de plus beau que les versets que voici : « Car ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel : Me voici, je redemanderai mes brebis, et je les rechercherai. Comme le pasteur se trouvant parmi son troupeau, recherche ses brebis dispersées, ainsi je rechercherai mes brebis, et les retirerai de tous les lieux où elles avaient été dispersées au jour de la nuée et de l'obscurité. Je les retirerai donc d'entre les peuples, et les rassemblerai des pays, et les ramènerai dans leur terre, et les nourrirai sur les montagnes d'Israël auprès des cours des eaux, et dans toutes les demeures du pays. Je les paîtrai dans de bons pâturages, et leur parc sera dans les hautes montagnes d'Israël ; et là elles coucheront dans un bon parc, et paîtront en de gras pâturages sur les montagnes d'Israël. Moi-même je paîtrai mes brebis, et les ferai reposer, dit le Seigneur, l'Éternel. » (Éz. 34.)

III. Son cœur soupire après le repos que goûte à midi le troupeau si favorisé de Christ. « Déclare-moi… où tu fais reposer ton troupeau sur le midi. » Communion personnelle, nourriture divine, et tranquille repos, telles sont les riches bénédictions après lesquelles maintenant son âme soupire avec ardeur. Fatiguée d'avoir vainement cherché le repos et la nourriture loin de Dieu, elle soupire après les verts pâturages et les eaux paisibles de son amour et de sa grâce. Ceux qui ont erré sur les sombres montagnes que ne réjouit jamais la lumière de la face de Dieu, connaissent leur terrible stérilité. Mais lorsque le rétablissement est complet et heureux, le tendre gazon est plus doux que jamais. L'Église ayant goûté le bonheur qui se trouve dans la communion avec le Seigneur, tout son désir, maintenant, est qu'elle croisse et ne s'interrompe jamais.

La pensée que les autres peuvent douter de sa sincérité, la trouble extrêmement. « Car pourquoi, ajoute-t-elle, serais-je comme une femme errante (*v.Angl., note marg.,* « voilée ») vers les parcs de tes compagnons ? » Quels sont ces « compagnons », c'est ce qu'il est peut-être difficile de dire à moins qu'ils ne soient des *sous bergers* qui pourraient ne pas la comprendre, ou ne pas sympathiser avec elle comme le Berger-Royal lui-même. Il connaissait son cœur : elle pouvait se confier au sien. Le terme « voilée » semble suggérer l'idée d'une personne suspecte (Gen. 38:15). C'est quelque chose de très blessant pour une âme honnête, une âme droite, mais ce n'est pas extraordinaire. Plusieurs de ceux qui font profession d'être les pasteurs des brebis de Dieu, sont peu en état de comprendre la voie d'une âme qui marche avec le Seigneur en dehors de toutes prescriptions, de toutes règles d'homme, et qui désire plaire au Seigneur, quand même il lui faudrait pour cela déplaire à tout le reste. Il existe une énergie de l'amour qui élève bien au-dessus de tous les arrangements humains, et qui met en communion *immédiatement* avec le Seigneur, et non pas *médiatement : une énergie* qui ne peut s'accommoder de la lente routine des formes humaines. Une personne animée d'un esprit semblable sera très vraisemblablement mal comprise, et représentée sous un faux jour par ceux qui suivent des chemins plus battus : comme Anne, la mère de Samuel, qui priait avec une énergie intérieure, spirituelle, qu'Éli, le sacrificateur de Dieu, comprit point. Mais le Seigneur connaît le motif du cœur, et la source de l'énergie.

Mais voilà que juste au moment où la bien-aimée souffrait dans son âme des bas soupçons des autres, le Bien-Aimé apparaît pour sa consolation. C'est la première fois que nous entendons la voix de l'Époux. Mais quelle grâce en découle pour elle ! quelles paroles que celles qui tombent de ses lèvres ! « O la plus belle des femmes ! » est la première expression de son cœur, et elle suffit certainement pour adoucir la plus grande amertume d'âme.

L'Épouse pouvait ressentir du trouble de sa propre apparence, et de l'indignité des pensées des autres ; mais une pareille assurance de l'amour et de l'estime de Christ est bien propre à éloigner tout son chagrin, et à remplir son cœur d'une joie sans bornes. Au lieu de la voir comme elle est en elle-même « noire comme les tentes de Kédar – comme une esclave du dehors flétrie par le soleil – Christ lui assure qu'il l'estime non seulement, belle et gracieuse, mais *la plus belle des belles.*

Verset 8. « *Si tu ne le sais pas, ô la plus belle d'entre les femmes ! sors après les traces du troupeau, et pais tes chevrettes près des cabanes des bergers.* »

La réponse de l'Époux est prompte ct nette, mais rien de plus. Elle n'exprime aucune approbation quant aux questions faites par l'Épouse, questions fort importantes assurément. Pourquoi en est-il ainsi ? Le Bien-Aimé ne prend-il pas plaisir à entendre de telles questions de la part de sa bien-aimée ? Il ne le dit pas, quelle que soit leur importance. Il prend son plaisir en elle-même, et il lui en donne l'assurance dans les termes les plus forts. « O la plus belle d'entre les femmes ! » Son amour est invariablement le même. Heureuse pensée ! Rien de ce qui peut se trouver dans ses voies, rien de tout ce que les autres peuvent dire à son sujet, ne saurait jamais altérer l'affection de son cœur pour son épouse, quoique, hélas, il y ait, dans ce qu'elle dit et ce qu'elle fait, bien des choses qu'il ne saurait approuver. Le croyant est, personnellement, parfait en Christ et aux yeux de Christ. Il est « justifié de toutes choses », mais, dans la pratique, sa vie est pleine de manquements.

Dans ce cas ci, la manière dont il s'adresse a elle, et sa réponse à ses questions, respirent un esprit différent. Pourquoi cela ? demandé-je encore. Mon âme voudrait savoir la pensée du Maître. Que ne m'est-il accordé de voir un brillant rayon de la lumière du Saint Esprit illuminer la page sacrée ! Je connaîtrais alors, non pas simplement la lettre de l'Écriture, mais les pensées et les sentiments de l'Esprit d'où elle découle. Apprends donc, ô mon âme, que jamais l'Écriture n'exprime d'approbation, excepté quand elle est compatible avec la vérité et la sainteté. Combien souvent ne nous arrive-t-il pas de prier pour des choses que nous avons ? Qu'il nous arrive souvent de demander lumière et direction quant à notre marche, lorsque la lumière d'un ciel sans nuage brille sur le chemin que nous devions suivre ! Naturellement la brebis est, de toutes les créatures des champs, la plus facile a s'égarer.

N'y a-t-il pas dans ce petit mot « si », quelque chose qui semble impliquer que Christ s'attendait à ce qu'elle eût connu le sentier de son troupeau ? Comme s'il avait dit : sûrement tu le sais. Ma pensée sur toutes ces questions, comme pasteur d'Israël, est clairement devant toi : pourquoi ne pas lire, mon amour, et comprendre ? Il ne peut faire des reproches, cependant son amour est fidèle. C'est de la même manière qu'il dit à Philippe : « Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe. » Avec quelle douceur il conduit ! Quelle bonté même dans les reproches de son amour !

Les jeunes chrétiens se préoccupent très peu ordinairement de la communion chrétienne, telle qu'elle est enseignée dans la parole de Dieu. En général, ils suivent la marche qui leur convient le mieux ou qui leur est le plus agréable, sans que leur conscience soit travaillée, sur la question s'ils marchent sur les traces du troupeau. Ils peuvent avoir raison ou avoir tort quant à la voie qu'ils suivent, mais ils n'ont jamais examiné la parole de Dieu avec abondance de prières, pour s'assurer de sa pensée sur ce point. Si l'Église eût continué de marcher sans division, telle qu'elle était à la Pentecôte, il n'y aurait pas eu lieu à un exercice de conscience et à un examen semblables ; mais l'Église professante se trouvant aujourd'hui divisée en tant de sections, il est convenable que tout enfant de Dieu sonde les Écritures afin de connaître et de faire sa sainte volonté.

Il est douloureux de voir, néanmoins, tant de chers rachetés du Seigneur considérer ce sujet comme n'étant *pas essentiel* et n'ayant *pas d'importance.* Une pareille pensée, qu'il me soit permis de le dire affectueusement à ceux qui la tiennent, n'a jamais procédé de la Bible. Elle est très déshonorante pour Dieu et très préjudiciable à l'âme. Les épreuves par lesquelles nous voyons passer l'Épouse, dans les diverses parties de ce livre, paraissent entièrement dues à sa négligence des instructions données ici. Nous sommes convaincus que la *communion ecclésiastique vient en importance immédiatement après le salut de l'âme.* Si le chrétien y est indifférent et n'a pas la conscience exercée sur la pensée du Seigneur à cet égard, il peut être certain de marcher selon sa propre volonté. Et alors quelles doivent être les conséquences ? Dieu est dépouillé de sa gloire ; sa parole est mise de côté ; le Maître n'est point suivi ; l'Esprit est contristé, et l'âme perd sa fraîcheur. En de telles circonstances, « le premier amour » décline bientôt, et la paix et la joie font place aux doutes et aux craintes.

Il s'en trouve comparativement bien peut, croyons-nous, qui gardent longtemps leur premier amour dans toute sa fraîcheur divine. Bientôt on ne se souvient que faiblement du sentiment vif que l'on avait d'abord du « grand amour » du Seigneur, et de la manière dont Il est venu au-devant de toutes nos nécessités. C'est là déchoir de notre premier amour. Et comment cela se fait-il ? Au lieu de continuer d'avancer dans une plus parfaite connaissance du Seigneur et de ne chercher qu'a lui plaire, nous choisissons notre propre chemin, nous suivons notre propre volonté, et par là nous contristons le Saint Esprit : par suite, les ténèbres s'épaississent sur l'âme, la lumière est, pour ainsi dire, repoussée, et nous devenons faibles et incertains en toutes choses.

En Matthieu 11, le Seigneur fait mention de *deux sortes de repos* que nous pouvons bien signaler ici : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » Ce repos-là est le don immédiat de son amour par la foi en lui : tous les croyants, sans exception, le possèdent. Dès que nous venons à Jésus, tous nos pénibles et vains efforts après le salut prennent fin, et le lourd fardeau du péché sous lequel nous gémissions est pour toujours éloigné. Mais le Seigneur dit en outre : « Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous *trouverez le repos* de vos âmes. » Quant au *repos de la conscience, Il le donne* au moyen du pardon de nos péchés, du moment que nous croyons en lui : pour ce qui est du repos du cœur, nous le trouvons dans l'obéissance et la soumission à sa volonté : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi… et vous *trouverez le repos* – repos et paix en toutes circonstances, quelque difficiles qu'elles soient. Ce passage fait comprendre pourquoi chez tant de chrétiens, des inquiétudes d'âme suivent de si près les joies de la conversion, et pourquoi, lorsque des difficultés surviennent, tout en connaissant le pardon des péchés, ils sont inquiets et agités. La soumission à Christ, dans les détails de la vie, tant sociale qu'ecclésiastique, et le devoir d'apprendre de Lui sont, hélas ! perdus de vue par la généralité des enfants de Dieu. Être sous le même joug avec Christ, c'est marcher côte a côte et pas à pas avec Lui : « Prenez mon joug sur vous. » Ce serait là en vérité marcher étroitement avec le Seigneur, et de cette manière nous *trouverions* a coup sûr le repos, car toute notre faiblesse retomberait sur lui. Lorsque deux êtres sont ensemble sous un même joug, le fort peut constamment donner assistance au faible ; et sûrement le plus faible chrétien placé sous le même joug que Christ, le puissant, n'a rien à redouter : il ne saurait y avoir une difficulté pour lui. Toutes nos vaines frayeurs s'évanouiraient devant Christ, et les roues de notre chariot se mouvraient à travers les sables les plus profonds du désert.

Mais il sera dit par quelques-uns que tout cela est assez clair quant à la marche et à la sainteté individuelles, mais que ce qui tient à notre marche et à notre position ecclésiastiques n'est pas aussi clairement révélé. Rien ne

serait aussi peu convenable que de voir de jeunes chrétiens s'ériger en juges des diverses dénominations sous lesquelles se sont rangés ceux qui font profession de christianisme. Mais il est permis à tous, et c'est le devoir de tous, jeunes et vieux, de s'enquérir de la pensée du Seigneur sur cet important sujet. Nous sommes placés sous une responsabilité collective, aussi bien que sous une responsabilité individuelle : et la parole du Seigneur nous parle aussi clairement de l'une que de l'autre.

Rien de plus clair, assurément, sur la communion ecclésiastique que Matthieu 18:20 : « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » Ces paroles posent nettement la base de toute communion chrétienne – Christ pour centre, et les croyants rassemblés autour de lui par le Saint Esprit. Remarquez que le Seigneur ne dit pas, où deux ou trois se *rencontrent*, ni, où deux ou trois *s'assemblent,* mais, où deux où trois *sont* rassemblés : faisant allusion par là à une énergie qui rassemble, et non pas simplement au choix ou à l'exercice de la volonté humaine. Le Saint Esprit, nous le savons, est l'énergie qui rassemble autour du nom de Jésus. (Jean 14 ; 16). Christ est le centre donné de Dieu – Son Esprit, la puissance de rassemblement autour de ce centre – ses enfants, ceux *qui « sont* rassemblés. » C'est là l'Église de Dieu ; et c'est ce que nous devons rechercher, non pas dans les mots ou dans l'esprit seulement, mais dans un corps réellement existant.

« Je prierai le Père », dit le Seigneur bien-aimé, comme il était sur le point de quitter ses disciples, « et il vous donnera un autre Consolateur, pour *demeurer avec vous éternellemen*t, savoir, l'Esprit de vérité, lequel le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connaît pas ; mais vous le connaissez, parce qu'il demeure *avec vous,* et sera *en vous*. » (Jean 14:16, 17). Nous avons, dans ces paroles, la puissance qui rassemble, qui forme, et qui maintient l'Église de Dieu. Tous les croyants sont rassemblés à Christ comme à leur centre unique, constitués en *un seul corps*, et maintenus en une vivante unité par la demeure du Saint Esprit.

Remarquez particulièrement trois choses par rapport à la présence du Saint Esprit dans l'Église : 1° « pour demeurer avec vous *éternellement* » Non pas un temps limité, comme il en avait été du Seigneur lui-même, mais *éternellement ;* 2° il demeure *avec vous* : envisagés comme formant une assemblée, Il sera *avec vous ; 3°* et sera *en vous* : habitant en chaque croyant personnellement. Plus tard les apôtres enseignèrent clairement dans leurs épîtres ces précieuses vérités : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous ? » (1 Cor. 6:19). « En qui aussi vous êtes édifiés ensemble, pour être une *habitation de Dieu par l'Esprit.* » (Éph. 2:22). Oh ! la merveilleuse vérité ! Vérité précieuse et bénie ! L'Esprit « en vous », « avec vous », « éternellement. » Quel riche douaire que celui de l'Épouse de l'Agneau !

Maintenant arrêtons-nous un peu à un fait qui illustre d'une manière pratique le passage de Matthieu 18:20. « Le soir donc de ce jour-là, qui était le premier de la semaine, et les portes du lieu où les disciples étaient assemblés, à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs, étant fermées, Jésus vint, et se tint là au milieu d'eux. Et il leur dit : paix vous soit… Et ayant dit cela, il souffla en eux, et leur dit : Recevez l'Esprit Saint. » (Jean 20). Nous trouvons là un vrai et délicieux tableau de l'Église de Dieu. Christ au milieu, comme centre, et les disciples réunis autour de Jésus ressuscité. La paix, le culte, le service, et l'esprit d'adoption les caractérisent.

Une assemblée réunie sur cette divine base ne reconnaîtra pas seulement la présence de Christ au milieu d'elle, mais elle reconnaîtra le Saint Esprit comme conducteur suprême, et comme source de l'édification et de la consolation. On s'attendra au Seigneur, pour être guidés par son Esprit, à la gloire de Dieu. (1 Cor. 12 ; 14).

Ayant ainsi devant moi le précepte et l'exemple d'une manière aussi claire, ai-je besoin encore de venir au Seigneur et de lui demander où il paît son troupeau ? Que peut-il dire de plus qu'il n'a dit ? Je puis être complètement incapable de dire en quoi diffèrent les diverses sections de l'Église professante, et ne pas être pour cela embarrassé pour m'assurer si l'une ou l'autre est en harmonie avec l'enseignement aussi clair de la parole de Dieu. Ce que j'ai à demander au Seigneur, c'est donc plutôt qu'il me garde de tout chemin de traverse, qu'il me garde de suivre ma propre volonté, et qu'il daigne me conduire par son Saint Esprit dans la voie de la vérité. Mais n'oublie jamais, ô mon âme, qu'Il s'est engagé Lui-même à être là où ses disciples sont rassemblés en son nom. C'est là qu'ils paissent, c'est là qu'ils se reposent. Sa présence suffit pour remplir l'âme jusqu'à la faire déborder. « Ta face est un rassasiement de joie. » Le plus attrayant ministère, les observances les plus séduisantes, les plus chères associations, ne sont pas Christ. Sa sanction peut ou non leur manquer : ce que je désire, ce dont j'ai besoin, c'est de me trouver où la foi peut dire avec certitude : *Christ lui-même y est.*

1
Quand c'est ton cœur, Jésus, qui nous rassemble
Dans un céleste et mutuel amour,
Oh ! quel bonheur d'adorer tous ensemble
Et d'annoncer ta mort et ton retour.
2
Quelle douceur dans ce culte de frères,
Dont ton Esprit est le seul directeur,
Dans ce concert de vœux et de prières
Par tous offert d'un accord et d'un cœur.
3
Oui, là, Seigneur, ta présence se trouve
Pour mettre en paix, en joie, en liberté,

Et tout fidèle en ressent, en éprouve
Et le pouvoir et la réalité.

« Pais tes chevrettes près des cabanes des bergers. »

Ayant appris de la parole de Dieu le vrai fondement et le vrai caractère de la communion chrétienne, nous sommes sous la responsabilité de guider dans ces sentiers, sur les traces du troupeau de Dieu, les jeunes chrétiens qu'il y a parmi nous. C'est là que sera trouvée la nourriture divine, qui convient aux vieux et aux jeunes. L'agneau apprend vite à suivre les traces de sa mère, et à se nourrir de la même pâture. Le Royal Berger d'Israël prend soin des agneaux de son troupeau. « Il paîtra son troupeau comme un berger ; il assemblera les agneaux entre ses bras, il les placera en son sein ; il conduira celles qui allaitent. » (És. 40:11). Les plus faibles du troupeau étaient l'objet, de ses tendres soins, quand il conduisait son peuple hors d'Égypte et par le milieu de la mer. « Il n'en demeura pas un ongle. » Et le matin il se trouvait autour de leurs tentes de la nourriture pour tous, tout le temps qu'ils voyagèrent à travers le sombre et aride désert.

Notre miséricordieux Seigneur voulait qu'il en fût ainsi maintenant, dans les assemblés de ses saints. Et là où le Saint Esprit est libre dans ses opérations, il fournira sûrement du lait aux petits enfants, et de la viande solide aux hommes faits. L'Église est mentionnée comme « l'habitation » la *tente* ou le tabernacle de Dieu. (Éph. 2:22). Avec quelle ardeur et quelle affection ne devrions-nous pas prier pour que tous les agneaux de Jésus fussent rassemblés dans cette *tente* dressée au désert où Dieu lui-même daigne habiter ! Puisse la présence de Jésus avoir plus d'attrait pour leurs cœurs que toutes les autres choses !

Écoute-le, ce bon Sauveur, disant, ô mon âme, « Je suis la au milieu d'eux. » Sois donc où se trouve Jésus. Quel autre, quoi d'autre pourrait remplacer son absence ? Qu'est-ce que serait sur la terre la plus belle assemblée sans lui ? Que serait le ciel lui-même sans sa présence ? Zéro. Qu'est le désert par le fait de sa présence ? Le paradis de Dieu. Partout, en quelque lieu que ce soit, sa présence est le lieu de la bénédiction, de la joie, de la félicité. Oh ! que Dieu daigne rassembler tous les précieux agneaux de Jésus, de ces derniers jours, dans le véritable bercail du Berger et du Surveillant des âmes.

Versets 9-10 . « *Ma grande amie, je te compare au plus beau couple de chevaux que j'aie aux chariots de Pharaon. Tes joues ont bonne grâce avec les atours, et ton cou avec les colliers*. »

Maintenant, Il ne parle absolument que d'elle. Il laisse là le sujet des questions, et s'adresse directement à l'Épouse qu'il entretient d'elle-même personnellement. Et comme il exprime pleinement et ouvertement son admiration et son amour ! *« Ma* grande amie, je *te* compare… *tes* joues ont bonne grâce… *ton* cou avec les colliers. »

Mais combien souvent n'arrive-t-il pas que la pensée humaine revêt des charmes les plus doux l'objet de son admiration, et ensuite aime et adore sa propre image ? Il n'en est point ainsi de la pensée divine. Ici, tout est réel. Le Seigneur pare de ses propres attraits l'Épouse de son cœur, et alors il l'admire. Telle est la manière d'agir de Dieu. « Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous *étions encore* pécheurs, Christ est mort pour nous. » Maintenant qu'Il l'a ornée de sa propre beauté, il n'y a rien en elle qui puisse blesser ses regards ou contrister son cœur. Tu es toute belle, ma grande amie, et il n'y a point de tache en toi. « Les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont faites nouvelles. » Elle possède la même vie et la même position que son Seigneur ressuscité et vivant. Quelle dignité, quelle gloire et quelle bénédiction !

Dans la grandeur de son amour, Jésus « s'est donné lui-même pour nous ; » et, maintenant, dans son caractère de crucifié et ressuscite, nous sommes cohéritiers avec lui : « Je ne vous donne pas comme le monde donne » (Jean 14:27). » « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée. » (Jean 17:22). En admirant son Épouse, quoi qu'elle soit encore dans le désert, il est conséquent avec lui-même, car elle est parfaite de sa propre perfection. Rebecca fut enrichie et parée des joyaux d'Isaac, longtemps avant d'avoir atteint la tente de sa mère.

> « …C'est ainsi que jadis à Charan les parents de Rebecca contemplèrent, tout étonnés, la splendeur dont elle venait d'être revêtue. De riches bracelets environnaient ses bras, et sur son visage brillait, sous la forme d'un pesant anneau d'or, la preuve d'une valeur incontestable de la bonté d'Isaac. Pouvait-elle douter, quelqu'un pouvait-il douter en la voyant parée de tous ces présents, de l'amour assuré et du cœur généreux de celui dont ils étaient les messagers étincelants ? »

Et de l'Épouse de Jéhovah, il est dit : « Je te parai d'ornements, je mis des bracelets en tes mains, et un collier à ton cou. Je mis une bague sur ton front, des pendants a tes oreilles et une couronne de gloire sur ta tête… Et ta renommée se répandit parmi les nations a cause de ta beauté ; car elle était parfaite à cause de ma magnificence que j'avais mise sur toi, dit le Seigneur, l'Éternel. » (Éz. 16.)

Verset 11. *« Nous te ferons des atours d'or, avec des boutons d'argent. »*

Un *collier* d'or, est le signe, nous le savons, d'une haute faveur, d'une dignité élevée, comme dans le cas de Joseph et celui de Daniel. Mais que signifient ces merveilleuses paroles du Roi ? Il a admiré son Épouse, « ses

atours », « ses colliers », et maintenant il est poussé a faire encore davantage pour elle : « Nous le ferons des atours, d'or avec des boutons d'argent. »

Quelques-uns ont eu la pensée que le pluriel « nous » pouvait avoir rapport au mystère de la sainte Trinité. Il fut dit durant les œuvres de la création : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance. » Et dans l'œuvre de la rédemption, nous le savons aussi, l'occasion se présenta pour la manifestation des diverses personnes de la Divinité. « Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, il gardera ma parole ; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. » et de l'Esprit, il dit : « Vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et sera en vous. » (Jean 14.)

Mais que devons nous entendre par « atours d'or avec des clous d'argent ? » N'est-ce pas, peut-être, d'une couronne qu'il s'agît ? Une couronne d'or parsemée d'argent. Il semble qu'Ézéchiel le dit : « Je mis une bague sur ton front, des pendants à tes oreilles, et une couronne de gloire sur ta tête. Tu fus donc parée d'or et d'argent. » Quoi donc ? La royale tribu de Juda restaurée portera-t-elle encore cette magnifique couronne dans le pays d'Israël, dans la ville sainte de Jérusalem ? Merveilleuse grâce ! Amour divin ! Et sera-ce le don de la Trinité tout entière ?

Juda pourrait-il ne pas se souvenir, ou pourrais-je jamais oublier, que ton front royal, ô Roi de Salem, a été jadis, dans ces mêmes lieux, ceint d'une couronne d'épines ? Nulles pierreries terrestres ne brillaient dans cette couronne, mais les riches gouttes vermeilles sorties de tes saintes veines faisaient son éternelle importance et son impérissable valeur. Réveille-toi, réveille-toi, mon âme ! Médite sur la grâce et sur l'amour de Jésus. Quelles seront tes pensées, quels sentiments éprouveras-tu, quand cette main autrefois percée placera autour de ta tête une auréole de gloire inflétrissable ? Tes yeux seront-ils séduits par l'éclat de la couronne, ou éblouis par la gloire ? Oh ! non, certainement ! la première vue de cette « face resplendissante » fixera tes regards et ravira ton cœur à jamais !

Il y a toujours quelque chose de fort agréable à l'âme dans la manière dont le Seigneur exprime son amour. Il lui dit à elle-même ce qui est dans sa pensée. Et c'est ce qui répond au premier désir de l'amour, la communion personnelle. Jésus sait bien comment remplir le cœur de la joie la plus profonde. Mais en sera-t-il toujours de même ? Oui, oui, ô mon âme ! Son amour durera à jamais. Jésus ne change point. Il est le même aujourd'hui, hier et éternellement. Dans le passé, dans le présent, et dans l'avenir, il demeure le même. Mais comme le cœur prend plaisir à le voir s'adresser ainsi à lui immédiatement, individuellement et d'une manière aussi nette ! Entre les myriades des rachetés il n'en est pas un seul qui soit oublié ou négligé par lui. « Il *m'a* aimé, et s'est donné lui-même pour moi », sera, dans le cantique de tous, la note vibrante. Son amour, dans sa plénitude et sa douceur éternelle, remplit tous les cœurs jusqu'à les faire déborder, et change tous les *cœurs* en *harpes* de la mélodie la plus suave, pour chanter à jamais son amour qui n'a pas eu de commencement et n'aura jamais de fin.

Il y a une sagesse divine et de l'instruction pour l'âme dans le choix de sa première comparaison. « Ma grande amie, je te compare au plus beau couple des chevaux que j'aie aux chariots de Pharaon. » Ici l'Épouse mystique du vrai Salomon se voit rappeler le souvenir de l'Égypte hors de laquelle Il l'a rachetée à bras étendu, et de « Pharaon » au pouvoir de fer duquel Il l'a soustraite : allusions bien riches d'instructions précieuses pour les enfants d'Israël, et aussi, moralement, pour nous. L'amour qui nous a délivrés de l'Égypte, qui nous amène en Canaan avec toutes ses gratuités tout le long du chemin, est une chaîne parfaite non interrompue, de grâce et de vérité ; et de plus, toutes les diverses parties de cette chaîne demeureront éternellement dans notre souvenir. La grâce qui nous trouve dans le monde, nous conduit au cœur de Dieu, sa source première. « Mais, maintenant, dans le Christ Jésus, vous qui étiez autrefois loin, vous avez été approchés par le sang de Christ. » (Éph. 2:13.)

Le cheval de chariot, avec son magnifique harnais, peut être considéré comme le symbole de la force, de l'harmonie, de la promptitude, de la royauté de la bonne volonté dans le service. À peine le conducteur du char a-t-il pris sa place, que ses coursiers sont prêts à partir : ils sont impatients de tout délai, et leurs piaffements, les mouvements de tous leurs muscles lui disent assez que s'il est prêt, ils sont tout prêts aussi. Et puis, comme ils obéissent, malgré leur puissance, au signe le plus léger de la rêne. Vois-tu, ô mon âme, dans ce service empressé, heureux, une fidèle image de ton propre service ? Est-ce ainsi que tu sers ? Ou bien, hélas ! de quelle manière ? Point de promptitude empressée, point d'harmonie, point de suite dans ton travail, point de soumission à la main qui conduit. Quoi ! les choses sont-elles ainsi ? Examine toutes tes voies sous les regards de l'œil du Maître. Y a-t-il sur la terre quelque chose que tu redouterais davantage que de te voir écarté de son service ? Souviens-toi, oh ! souviens-toi ! que, quoique comme fils tu doives avoir place à jamais dans la maison de ton Père – que, quoique en tant que pécheur sauvé par grâce, tu sois sauvé pour toujours – cependant, comme serviteur, si tu perds ton temps dans la paresse, ou que tu gâtes ton œuvre, il est possible que ton service te soit retiré et soit confié à un autre. O le plus patient des Maîtres, garde ton serviteur toujours veillant, toujours obéissant, toujours prêt pour le service, et n'ayant d'oreilles que pour saisir ta pensée.

Verset 12. *« Tandis que le Roi a été assis à table, mon aspic[60] a rendu son odeur. »*

Il y a une différence infinie entre les qualités aimables naturelles, et les grâces de l'Esprit. As-tu bien considéré cela, ô mort âme ? Dans les sacrifices, il était défendu d'offrir du miel, symbole de la douceur naturelle. Un peu de miel au bout d'un bâton peut bien, au jour de la bataille, éclaircir les yeux et rafraîchir le cœur d'un guerrier, mais il ne saurait rafraîchir le cœur de l'Éternel des armées. Ses aimables qualités sont réellement précieuses pour la

[60] ou nard. *(Éd.)*

famille, pour notre cercle de société, et pour le monde en général, mais elles ne sauraient absolument pas convenir à l'autel de Dieu ou à la table du Roi. Dans sa douceur comme dans son âpreté, la nature est également rejetée par le Saint d'Israël. « Et ceux qui sont dans la chair, ne peuvent point plaire à Dieu. » (Rom. 8:8.)

Il faut que nous ayons une nouvelle nature, que nous ayons dans notre âme la vie de Jésus ressuscité, avant d'être en état de faire quelque chose qui plaise à Dieu, ou de lui offrir un sacrifice agréable. « Il vous faut être nés de nouveau. » « Le fruit de l'Esprit est l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance. » (Gal. 5:22, 23). La vie divine, fructifiant par le Saint Esprit, est pour le Sauveur des pécheurs le plus embaumé, le plus rafraîchissant des fruits. « L'Aspic », a pour lui, « un parfum de bonne odeur » et sa vertu demeure à toujours. (Phil. 4). Le vase d'albâtre d'aspic pur qui jadis remplit des plus suaves odeurs la chambre de Béthanie, n'a pas encore perdu son parfum pour Jésus. « Ce qui était dans son pouvoir, elle l'a fait », telle fut l'approbation sans mesure que son amour donna immédiatement à cet acte, en l'accompagnant en outre de ces paroles : « En quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, ce que cette femme a fait sera aussi publié en mémoire d'elle. »

« L'amour est la providence la plus sûre,
Puisque son or est bon par delà le temps ;
Évalué pour le besoin de l'homme « *trois cents deniers.* »
Avec Christ c'est, « *elle a fait ce qui était en son pouvoir*. »

C'est une erreur de supposer que nous n'avons rien a offrir au Roi tandis qu'il est assis à table. Il est vrai que nous lui donnons de ce qui est à lui ; mais pour cette raison, il y a dans tout cela d'autant plus de douceur pour lui et pour nous. Quoi de plus doux que la grâce ? L'Israélite devait apporter une corbeille pleine, des prémices de tous les fruits, et la présenter à l'Éternel son Dieu (Deut. 26). Le véritable culte est composé de communion. Si l'Époux a ses « excellents parfums » l'Épouse a son « aspic », néanmoins, ce n'est que grâce. La table est la table de Christ – le parfum et l'aspic sont siens aussi. « Tu dresses la table devant moi à la vue de ceux qui me serrent ; tu as oint ma tête d'huile ; ma coupe est comble. » (Psaume 23.)

Le cœur ne s'élève jamais à la hauteur du culte jusqu'à ce qu'il soit comble. Alors il n'a rien à demander. Le véritable culte consiste dans le débordement du cœur. Et combien il est doux, précieux et béni ! Quand le Saint Esprit sert a nos âmes de la plénitude de Jésus, comme le cœur est vite comble. C'est cet état du cœur débordant de la plénitude de Christ qui constitue le véritable cuite, le culte céleste. De là résulte la différence importante qu'il y a entre une réunion de prières et une réunion de culte. Nous devrions nous rendre à la première avec des vaisseaux vides, et ainsi crier au Seigneur comme si nous voulions assaillir les cieux, plutôt que de nous retirer sans avoir obtenu notre réponse. Mais quant à l'autre, nous devrions y aller, le moi complètement jugé, et bien préparés à nous repaître des choses exquises du Roi, des dépouilles de sa victoire, des fruits de la rédemption. De cette manière nous verrons tous nos besoins et tous nos désirs satisfaits. Mais n'avons-nous rien à demander une fois assis à table ? Rien, à moins que le Roi n'ait oublié, quelque chose dont vous avez besoin – si ce n'est un *cœur d'une capacité plus vaste.* Nous trouver dans le lieu même de la présence du Seigneur – le plus saint de tous – et nous nourrir des plus riches provisions de sa table, pouvons-nous être autre chose que *satisfaits ?* Pouvons-nous faire autre chose que célébrer, admirer, adorer, aimer et bénir le Seigneur notre Dieu et notre Père ?

L'Épouse a maintenant atteint le degré le plus élevé de la bénédiction. Elle jouit paisiblement de la présence du Roi pendant qu'Il est assis à table. L'activité du service a fait place au repos du culte. Le hâle, la persécution, la pauvreté, la souffrance, tout est oublié dans la plénitude de cette joie que donne la présence de Jésus. Et maintenant le vase est rompu, l'aspic pur coule, le parfum remplit la maison, la tête et les pieds de Jésus sont oints, et son cœur est ravi des progrès de l'amour de l'Épouse.

Verset 12. « *Mon bien-aimé est avec moi comme un sachet de myrrhe ; il passera la nuit entre mes mamelles*. »

Si le cheval de chariot suggère la pensée de *la bonne volonté dans le service,* et que « *l'aspic* » soit le symbole du *culte divin,* ne pouvons-nous pas voir dans le « sachet de myrrhe » l'emblème d'un témoignage pour Christ, journalier et de chaque instant ? Et quoi de plus naturel comme conséquence d'une profonde et solide communion avec le Seigneur ? Dans d'aussi heureuses saisons, le cœur n'est-il pas fortifié par le témoignage ? Notre service sera sans intérêt et sans puissance, si nous négligeons la communion personnelle. Qu'est-ce qui rendit David capable de déployer un tel courage dans la vallée d'Éla ? Est-ce la témérité de sa jeunesse sans expérience ? Oh ! non, certainement non ! Mais sa foi s'était élevée, par la secrète communion, jusqu'aux pensées mêmes de Dieu relativement à son peuple : de là sa valeur en rase campagne. « Béni soit l'Éternel, mon rocher, qui dispose mes mains au combat, et mes doigts à la bataille. » (Ps. 144:1.)

La même vérité nous est enseignée par notre bien-aimé Seigneur, en Jean 7:37. « Et en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là et cria, disant : si quelqu'un a soif, qu'il vienne a *moi* et qu'il *boive*. » C'est en vain que nous chercherons à devenir des moyens de rafraîchissement et de bénédiction pour les autres, si nous ne buvons, et ne buvons chaque jour et en abondance, à la source pour nous-mêmes. Chaque nouveau témoignage pour Christ devrait être le fruit d'une communion nouvelle avec lui. Que les serviteurs du Seigneur ont besoin de se rappeler cela ! Ne l'oublie pas, ô mon âme, mais comme Moïse au pays de Madian, a*ssieds-toi près du puits* – le puits des eaux vives. « Et s'assit près d'un puits. » (Ex. 2). Ainsi près du puits, il fut à même de secourir les sept filles du sacrificateur de Madian et son troupeau. Nous pouvons voir dans cette scène un tableau qui nous présente Christ ouvrant à son Épouse la source de son amour rédempteur, mais elle contient sûrement

pour un évangéliste une fort instructive leçon. Quelle grâce que d'être ainsi, de cœur, près du puits de la vie – des sources de l'eau du ciel, et par là, de devenir pour les autres le canal de ces eaux vives.

Comme la femme près du puits de Sichar, le cœur de l'Épouse déborde. Il faut qu'elle répande au loin la gloire du nom de son Sauveur. Son bien-aimé est plus précieux à son cœur que ne l'est au marchand un sachet de ce coûteux aromate. « Mon bien-aimé est avec moi comme un sachet de myrrhe. » Appréciation bénie de Christ ! Heureux fruit d'un état d'intimité avec lui dans la communion ! Et remarque aussi, ô mon âme, l'affection qu'il crée dans le cœur. Elle peut dire avec vérité : « Mon bien-aimé. » Oh ! heureuse Épouse, Épouse privilégiée ! Je ne m'étonne point de ta sainte et bonne résolution, « il passera la nuit entre mes mamelles. » Elle place là au plus près de son cœur, sa myrrhe au parfum si doux, son purifiant aromate. Et maintenant, quelque part qu'elle aille, le parfum de son précieux trésor est répandu au loin.

Un sachet de myrrhe porté dans le sein parfume les vêtements, et répand de tous côtés son parfum dans l'intérieur ou au-dehors ; qu'on travaille ou qu'on se repose, dans le sanctuaire ou dans notre cercle de société, d'une manière silencieuse mais sûre, la suave odeur, semblable à l'air, remplit la scène. Et même après que la personne s'est retirée, le doux parfum demeure comme témoignage du prix de ce qui est le plus près de son cœur. Délicieux emblème ! Est-ce là, ô mon âme, ta fidélité à Jésus ? Repose-t-il embaumé dans ton cœur, et la douce saveur de son nom t'accompagne-t-elle partout où tu vas, et reste-t-elle quand tu es partie ? Vérité de nature à atteindre l'âme jusqu'au fond ! « Trafiquez jusqu'à ce que je vienne ; » telles furent ses paroles d'adieu à ses disciples, lorsqu'il fut rejeté ; et sur le mémorial du son amour et de sa mort, il a écrit avec une merveilleuse grâce : « Faites, ceci en mémoire de moi. » Il ne nous a pas demandé de faire pour lui quelque chose de considérable, ou d'offrir sur son autel quelque coûteux sacrifice ? Non ; mais simplement de nous occuper de lui durant son absence, comme Christ que la terre a rejeté, et de lui donner une place dans nos cœurs. « Souvenez-vous de moi » fut sa dernière demande – pensez à moi – rapportez toutes choses à moi dans vos cœurs. L'avons-nous fait ? L'ai-*je fait ?* Est-ce que je le fais maintenant ? La fiancée de l'Agneau l'a-t-elle placé ainsi dans son sein, et l'a-t-elle porté ainsi durant la longue, longue nuit ténébreuse de son absence ? Hélas ! hélas ! les requêtes de ton amour ont été oubliées. Des rivaux ont été admis et entretenus, et c'est une chose bien triste de te voir dehors dans ton infatigable amour, frappant à la porte, jusqu'à ce que, selon le mystique langage du Cantique des cantiques, ta tête soit pleine de rosée, et tes cheveux de l'humidité de la nuit. « Mais la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché. » Oui, il approche le jour heureux où, par ta patiente grâce, les affections de ton peuple céleste et de ton peuple terrestre répondront parfaitement à tes propres affections.

Verset 13. « *Mon bien-aimé m'est comme une grappe de troène dans les vignes de Henguédi.* »

Le sachet de myrrhe est caché dans le sein loin du regard, mais la grappe de troène est un objet pour les yeux, et se porte ouvertement à la main. La myrrhe est la sève vivante qui découle de l'arbre à travers les parties rompues de l'écorce, quelque chose comme le sang qui s'échappe des veines, ou comme les larmes qui coulent des yeux. Les fleurs de troène consistent en grappes épaisses et sont aussi belles que parfumées. « De sorte que le Christ habite dans vos cœurs par la foi », est la prière de l'apôtre. Et nous devons « porter toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps. » (2 Cor. 4:10.)

Quelles pensées différentes suggèrent un arbre tout en fleurs et un arbre tout déchiré avec la sève de vie distillant de ses veines. L'un est le symbole de la mort, et l'autre celui de la puissance de la vie. Le tendre bourgeon se frayant son chemin à travers l'écorce durcie par l'hiver, est toujours une frappante et intéressante image de la résurrection ; les fleurs et les fruits sont les manifestations de la puissance de la vie et de riches bénédictions pour l'homme. La petite semence qui est jetée en terre, et sur laquelle les mottes de terre sont entassées, peut sembler pour un temps perdue sans espoir ; mais le printemps revient avec son énergie restauratrice, et la puissance de la vie surmonte toutes les circonstances contraires : l'herbe tendre paraît, et au temps convenable fait ondoyer son épi d'or en triomphe au-dessus de tout.

Avec quelle douceur tout cela, et plus que cela, fut figuré dans la verge d'Aaron qui bourgeonna par l'intervention de Dieu en grâce (Nomb. 17). En une seule nuit, la verge sèche d'Aaron – un morceau de bois mort – poussa des boutons, fleurit, et porta du fruit. Type précieux de Jésus ressuscité, dont maintenant la résurrection est féconde ! Ici des types et des figures nous apprennent que nous avons besoin de Jésus ressuscité, comme notre grand Souverain sacrificateur, pour nous conduire par le désert et dans le pays de Canaan. La grâce règne par la sacrificature et sauve le peuple. Il ne nous faut rien moins que le ministère sacerdotal de Jésus. Celui qui mourut pour nous *rendre* nets, est désormais vivant pour nous *maintenir nets*. (Jean 13:1-17). Il est à la fois notre sacrifice et notre sacrificateur. Le sang d'expiation et l'eau de purification sortirent tous deux du côté percé de Jésus. Ce fut là l'ouverture de la source *pour le péché et pour la souillure.*

Quel ravissant objet pour le regard, aussi bien qu'un délicieux parfum pour le cœur, est notre Seigneur ressuscité, exalté et glorifié ! Sa personne, son ministère, ses diverses relations sont d'un prix infini, toujours le même. « Mon bien-aimé est blanc et vermeil ; un porte enseigne entre dix mille… tout ce qui est en lui est aimable. » (Chap. 5). « En lui toute la plénitude de la Déité habite corporellement. » (Col. 2:9). « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non pas a celles qui sont sur la terre. » (Col. 3:1-2). Quelles grappes de riches attraits il y a là, si seulement nous avions des yeux pour les voir, et des cœurs pour les goûter !

Les vignes de En-Guédi, à ce qu'on nous rapporte, étaient célèbres pour leurs fruits excellents et leurs précieux aromates. Ce qui est beau à l'œil, délicieux au goût et parfumé pour les sens, devait s'y trouver en abondance. Et ces lieux sont aussi renommés pour la retraite qu'ils offrirent à David et à ses gens, quand Saül les persécutait. (1 Sam. 24:1-4). En bas les fertiles vallées, et dans les montagnes environnantes les forteresses fournissaient à la fois un refuge, la nourriture et un lieu de repos à l'Oint du Seigneur, et à ceux qui avaient uni leur sort au sien.

Et cependant, avec quelle faiblesse toutes les bonnes choses de la terre représentent les richesses insondables de Christ ! Toute abondance procède de lui – Il n'y a rien de riche qu'il n'ait pas enrichi, rien de doux a quoi il n'ait pas donné sa douceur, rien de plein qu'il n'ait pas rempli : et malgré cela, tout ce que nous connaissons maintenant de sa plénitude, n'est que comme une goutte dans l'Océan. Tout ce qu'il y a de bon descend d'en haut, et parle de lui. Tout bien véritable qui se trouve dans la créature, te rappelle, ô mon âme ! Celui en qui toute perfection a son centre, l'Homme Christ Jésus – Dieu avec nous. Que tu sois dans les champs ou dans le jardin, dans la vallée ou sur la montagne, ou dans le cercle habituel de tes devoirs de chaque jour, à chaque seconde tu peux penser au « Bien-aimé » absent. La myrrhe découlante, et le troène fleuri sont bien propres à rappeler à ton esprit la croix et la gloire, et à attirer ta pensée sur Celui « qui a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification. » (Rom. 4:25.)

Jamais arbre n'a porté de fruits pour Dieu et pour l'homme, pareils à ceux de la croix du Calvaire. Là, le péché fut ôté conformément aux droits de la gloire divine, et là, aussi, l'ennemi fat vaincu, et toute sa puissance détruite complètement. La croix est le fondement de notre pardon, de notre paix, de notre réconciliation, de notre acceptation et de toute bénédiction, dans le temps comme dans l'éternité. Elle est la cause qui nous fait tout obtenir. Là, Dieu a été révélé en amour parfait et en parfaite justice : comme haïssant le péché, et néanmoins, aimant le pécheur. L'amour triompha à la croix ; mais la sainteté et la justice, la vérité et l'équité s'y déployèrent et y furent glorifiées : Sur cette base solide, le premier des pêcheurs est pleinement et libéralement pardonné, dès l'instant même qu'il croit en Christ ; et son pardon est aussi parfait que l'œuvre de la croix. Le péché et les péchés furent « ôtés » à la croix par le sang de la croix ; et sur ce principe, le péché de notre nature et les nombreux péchés de notre vie sont tous pardonnés par la foi en ce sang précieux.

La foi peut s'écrier dans un saint triomphe : « Il a été livré pour nos offenses. » Et où sont donc nos péchés ? Abolis – disparus – et disparus pour toujours. « Il a aboli le péché. » Celui qui mourut pour nos péchés a été « ressuscité, des morts pour la gloire du Père », et c'est ainsi qu'a été réglée à toujours la question du péché. « Il a été ressuscité pour notre justification. » Le fait que Jésus est ressuscité, est le propre témoignage de Dieu que le croyant est justifié. C'est là le sûr, l'inébranlable fondement de la foi. Tout est Paix. « C'est accompli. » Christ est ressuscité.

Et maintenant, venons-en aux conséquences de la foi, aux nombreuses et odorantes grappes de la plus riche bénédiction de l'âme. « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons eu accès aussi, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu… Et non seulement cela, mais nous nous glorifions même en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation. » (Rom. 5:1-11.)

Verset 14. « *Te voilà belle, ma grande amie, te voilà belle ; tes yeux sont comme ceux des colombes.* »

Qu'est-ce, demandera quelqu'un, qui peut rendre un être souillé et défiguré par le péché, aussi « beau » aux yeux de Jésus ? Où, quand, de quelle manière, cela peut-il se trouver ? C'est là tout ce qu'il faut pour remplir, jusqu'à la faire déborder, la coupe de bonheur de l'âme. Que seraient toutes les richesses, les honneurs et les gloires de ce monde, comparés a de telles paroles prononcées par des lèvres semblables : « Te voilà belle, ma grande amie ! » C'est la, très certainement, la félicité suprême pour l'âme. Mon ami, l'évangile de la grâce de Dieu fournit la réponse a ta question. Sache donc, qu'aussitôt qu'une âme est attirée à Jésus, elle est reçue par lui et placée dans la lumière de la présence de Dieu, dans la pleine valeur de son œuvre accomplie, et dans l'incomparable beauté de sa Personne adorable.

Telle est la grâce – la grâce de Dieu dans l'évangile de son Fils, en faveur de quiconque croit. « *Quiconque croit est justifié*. » Et *tous* ceux qui croient sont « acceptés dans le Bien-aimé » par l'œuvre accomplie de la croix (Éph. 1 ; 2). Son sang précieux purifie de *tout péché* (1 Jn. 1). Et alors, oh ! que l'âme est « belle ! » « Que la beauté (*v.Angl.*) de l'Éternel notre Dieu soit sur nous. » (Psaume 90:17). Quelle parfaite beauté ce doit être ! « La beauté de l'Éternel notre Dieu. » La beauté des anges sera parfaite selon leur rang, mais le pécheur sauvé par grâce resplendira à toujours de la beauté du Seigneur.

Tout cela, répliquera peut-être quelqu'un, je le pense, je puis le croire, mais une place pareille, une pareille bénédiction, peut-elle jamais être, à moi ? « Crois au Seigneur Jésus Christ, et tu seras sauvé », telle est la réponse que fait le ciel à toute âme inquiète qui cherche, sa déclaration à tous relativement a la grâce parfaite. Crois au Seigneur Jésus, confie-toi en lui, souillé et difforme comme tu l'es, et tu es entièrement « beau » à ses yeux, plus promptement que ta pensée ne passe d'un sujet à un autre. « Crois seulement. » L'œuvre est finie depuis longtemps, bien longtemps. L'évangile semble trop simple pour avoir besoin d'explication. C'est une relation à croire, une invitation à accepter, une voix d'amour qui te supplie d'être réconcilié avec Dieu, une proclamation de pardon et de paix par Jésus Christ. (Act. 10:36 ; 13:38-39). Ce n'est point, remarquez-le, la *promesse*, mais la *prédication* du pardon et de la paix. Et cela fait une prodigieuse différence. Remarquez de plus, que ce n'est ni par la *loi*, ni

par la *promesse, que* l'âme est ainsi richement bénie, mais par *Jésus Christ.* Du moment que tu as foi en lui, ton pardon, ta justification et ta réconciliation sont proclamés par la fidélité de Dieu.

Prenez un exemple qui contienne une image des voies de Dieu, en grâce, avec les pécheurs. Au chapitre troisième de Zacharie, nous voyons Jëhosuah se tenant debout devant le Seigneur. Il est un type des voies de Dieu, en grâce, à l'égard de Jérusalem. À mon avis, ce chapitre nous fait voir comment il se fait que l'Épouse du roi est ainsi « belle » à ses yeux. Cela est important pour la question qui nous occupe. Il nous présente aussi l'histoire de tout pécheur sauvé par grâce. Jéhosuah est vêtu de vêtements sales ; et Satan est là pour le contrarier. L'ennemi cherche toujours à empêcher la bénédiction des âmes : mais le Seigneur abrite celui qui est sans défense. Il ne met point dehors celui qui vient à lui. Il reprend l'adversaire et le réduit au silence : et il parle et agit en faveur de Jéhosuah. C'est ce qu'il fait toujours. Aie bon courage. Les vêtements sales sont ôtés ; ses péchés sont tous pardonnés. Il ne reste pas un haillon qui puisse donner prise à Satan. Ainsi purifié de toutes ses souillures, « il est vêtu de nouveaux vêtements. » La robe de Dieu est mise sur lui : et maintenant, combien il est « beau ! » Mais ce n'est pas tout. Une tiare nette est placée sur sa tête. Sûrement, « la beauté de l'Éternel notre Dieu » est maintenant sur lui ! Il est ce que Dieu l'a fait dans « les immenses richesses de sa grâce. » « A lui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père : à lui gloire et force aux siècles des siècles ! Amen ! » La couronne royale et la couronne sacerdotale sont toutes deux à nous – à nous en vertu de son droit. Voilà leur gloire ! La plus élevée, quant à la dignité, appartenant au caractère royal ; la plus intime, quant au culte, appartenant au caractère sacerdotal. Et quelle douceur dans la pensée que l'œuvre est tout entière de Dieu, du commencement à la fin, et qu'ainsi elle ne peut jamais faillir. « L'Éternel a élu Jérusalem » N'est-ce pas ici ce tison qui a été retiré du feu ? J'ai fait passer de dessus toi ton iniquité… Je veux te vêtir de vêtements neufs… Et je dis : qu'on lui mette une tiare nette sur la tête. » C'est tout absolument de Dieu – par Christ Jésus, par le moyen de l'œuvre de la croix. « Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission. » La grâce règne – Dieu est glorifié – la foi triomphe – Satan est confondu, et le pécheur sauvé éternellement.

Une autre chose qu'il convient que tu saches, mon cher ami, c'est que, si ton désir de posséder Christ et de jouir de sa faveur est réel et sincère, il doit y avoir déjà la grâce dans ton cœur. Il faut que le désir vienne de Christ. Là où il ne se trouve rien de plus que tout simplement l'action de la nature, on ne saurait soupirer ardemment après le Seigneur et sa faveur précieuse. La foi, le salut et le désir vont ensemble, quoique dans sa timidité, le croyant hésite souvent à dire : « Il est tout mon salut et tout mon désir. » La preuve la plus manifeste de l'existence de la vie divine dans l'âme, c'est lorsque le cœur est occupé de Christ, le lien de connexion est formé et ne peut être jamais rompu. La foi seule entre dans sa bénédiction. Oh ! reposez-vous, demeurez en Christ.

Étant associés avec Jésus ressuscité, nous sommes un avec lui en résurrection (Éph. 2). C'est là ce qui nous donne, à ses yeux, notre merveilleuse place. Tous ceux qui sont amenés à ce nouvel état – à cet état de résurrection, sont *beaux* comme Christ est *beau.* Seulement, qu'en toutes choses il a la prééminence, selon qu'il est écrit : « Tu es *plus beau* qu'aucun des fils des hommes. » De là vient que les mêmes termes de tendresse et d'admiration sont appliqués à l'un et à l'autre, et que les mêmes choses sont dites de tous les deux, l'Épouse étant le reflet de l'Époux. Si les vêtements de l'Épouse sont parfumés de myrrhe, il est dit de l'Époux : « Tous tes vêtements sont parfumés de myrrhe, d'aloès et de casse. » Quel sujet béni cette grande vérité ouvre à notre méditation ! *Unité avec Christ en tant que ressuscité et glorifié !* le monde nous paraîtrait petit dans toutes ses relations, et sous toutes ses faces, si nous les envisagions de ce point de vue où la foi nous place réellement !

Ce qui est dit ici *d'une manière prophétique,* d'Israël, ou du résidu : « (Te voilà belle, ma grande amie) » est vrai aujourd'hui dans un sens plus profond de l'Église de Dieu, l'Épouse de l'Agneau. En même temps le grand principe du Cantique est commun à l'un et à l'autre. L'amour du *Seigneur* est parfait. Il aime Israël ; il aime l'Église ; et au temps convenable Il créera dans le cœur, tant de ceux qui font partie d'Israël que de ceux qui appartiennent à l'Église, des affections qui répondront parfaitement aux siennes. Aussi, la valeur morale de ce livre et son application aux chrétiens sont-elles d'une haute importance. C'est la communion des cœurs. Néanmoins, il est toujours bon de se souvenir de la différence qu'il y a entre la position dans laquelle sera le Juif au dernier jour, et celle qui appartient *aujourd'hui* au chrétien.

Quoique le temps des noces de l'Agneau ne soit pas encore arrivé, la relation entre Christ et l'Église est déjà formée. Ainsi que l'apôtre le déclare : « Je vous ai fiancée *à* un seul mari pour vous présenter au Christ comme une vierge chaste. » (2 Cor. 11:2). Vérité bénie ! La fiancée du Sauveur, le Fils du Père ! Mais connais-tu, ô mon âme, les affections qui appartiennent à cette étroite et tendre relation ? Au lieu de l'incertitude pénible qui souvent agite l'esprit de ceux qui ne voient cette relation qu'en avant dans l'avenir, possèdes-tu cette affection calme et cette joie paisible qui découlent naturellement d'une union dans la jouissance de laquelle on est positivement établi. Si cela est, ton cœur soupirera ardemment après le retour du Seigneur. L'affection est le vrai fondement de ce cri : « Viens, Seigneur Jésus, viens bientôt. »

L'Époux ajoute encore dans l'entretien actuel : « Tes yeux sont comme *ceux des colombes*. » Il y a beaucoup d'instruction dans la manière dont l'Écriture nous associe avec la colombe. Depuis le huitième chapitre de la Genèse jusqu'à l'époque du Nouveau Testament, elle occupe dans la Parole une place intéressante. La première fois que nous faisons connaissance avec la *colombe,* nous la trouvons en rapport avec *l'arche* de Dieu et *l'olivier :* précieux types du salut et de la paix de Dieu. Elle arracha, et retint ferme la feuille d'olivier, lorsque les jugements de Dieu couvraient la terre. Et tant que les eaux ne furent pas diminuées, elle ne put trouver de repos pour la

plante de son pied, jusqu'à ce qu'elle fut revenue dans l'arche. Le monde sous le jugement n'était pas un lieu pour elle. Ensuite, nous trouvons que de toute la tribu emplumée, la co*lombe* seule était offerte en sacrifice sous la loi, et typifiait ainsi le Seigneur lui-même. Le même type sert pour Christ et pour son Épouse. Merveilleuse unité ! « Car de même que le Corps est un, et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps ; *ainsi, aussi est le Christ* » (1 Cor. 12:12). Remarquez-le, l'apôtre parle de ce qui est une figure de l'Église, mais au lieu de dire comme conclusion : « Ainsi, aussi est l'Église », il ajoute : « Ainsi *aussi est Christ. »* Il voit l'Église en Christ : ils sont *un seul corps.*

La *colombe* typifie encore le Saint Esprit. « Et Jean rendit témoignage disant : J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe, et il demeura sur lui. » On rapporte aussi que lorsque la colombe est éloignée de sa compagne, elle reste solitaire et gémit : « Je gémissais comme la colombe », et « nous ne cessons de gémir comme des colombes » (És. 38:14 ; 59:11). Il semble que la colombe représente la simplicité, la pureté, l'innocence, la fidélité. Quand l'œil du chrétien est simple, chaste et fixé constamment sur Christ, ou peut dire de lui alors : « Tes yeux sont comme ceux des colombes. »

Versets 15-16. « *Te voilà beau, mon bien-aimé ; que tu es agréable ! Aussi notre couche est-elle féconde. Les poutres de notre maison sont de cèdre, et nos soliveaux de sapin*. »

Cette réplique est d'une grande beauté. L'Épouse ne parle point d'elle, elle entend de quelle manière Christ exprime son amour et son admiration, mais elle ne dit pas un mot d'elle-même : pas même qu'elle est *indigne* d'un tel amour. Quelque profonde que soit son émotion, le moi est laissé de côté. C'est là l'humilité véritable. Nous pouvons parler de la méchanceté du moi, et de l'indignité du moi, et avoir un cœur rempli d'orgueil. La vraie humilité ne dit absolument rien du moi, soit en bien, soit en mal. Mais C'est une leçon difficile à apprendre. Christ est notre unique modèle parfait. Ce bien-aimé Sauveur s'humilia : Il prit la dernière place. Le premier Adam s'éleva, et il fut abaissé. Le dernier Adam s'est abaissé lui-même et Dieu l'a haut élevé. Suis donc Jésus, ô mon âme ! Attends-toi uniquement à Dieu, confie-toi en lui. « Car quiconque s'élève lui-même sera abaissé, et celui qui s'abaisse lui-même sera élevé (Luc 18:14). C'est là un principe d'une vaste application il s'étend à tous les détails de la vie, et son importance pratique est immense. Apprends tous ses effets dans les deux Adam. Vois-le chaque jour à l'œuvre dans les deux natures. La pauvre nature humaine est toujours prête à écouter le mensonge du tentateur, « Vous serez comme des dieux : » tandis que la nature divine est contente de la place où Dieu l'a mise, jusqu'à ce qu'il dise : « Monte, plus haut. »

Mais où en est la vieille nature dans le chrétien ? Les Écritures disent clairement, qu'elle a pris fin à la croix. « Vous êtes *morts* », est une parole assez claire. Or, ceux qui sont du Christ ont *crucifié* la chair avec les passions et les convoitises. Et encore : « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ est en moi et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » (Col. 3 ; Galates 2). Si nous marchions dans la lumière et l'efficace de cette grande vérité fondamentale, l'humilité serait notre caractère ; la chair serait mortifiée dans sa vanité et son orgueilleuse prétention, et l'esprit doux et humble de Jésus serait manifesté.

> L'oiseau qui prend le plus haut son essor, bâtit son humble nid sur la *terre,* et celui qui chante avec le plus de *douceur* chante dans l'ombre alors que tout repose. L'alouette et le rossignol nous apprennent quelle gloire est accordée à l'humilité.
>
> Lorsque Marie choisit la *bonne* part, elle s'assit humblement *aux pieds* de Jésus : et l'humble cœur de Lydie devint un temple convenable pour Dieu. La plus belle et la mieux parée est celle *qui* est revêtue d'humilité.
>
> Le saint qui porte dans le ciel la plus brillante couronne se prosterne en *humble* adorateur ; le poids de la gloire le fait s'incliner *le plus bas*, alors que son âme s'élève *le plus haut.* La place la plus rapprochée du trône doit toujours être le siège de l'humilité.

Lorsque Christ est l'unique objet que nous contemplons, le cœur est pleinement satisfait. Nous sommes assez riches pour prendre la dernière place, et tout ce qu'il faut pour nous rendre heureux se trouve en lui. Il n'est pas seulement *beau* pour les yeux, mais il est aussi *agréable* au cœur. Il y en a beaucoup qui sont *beaux* et ne sont pas *agréables,* et beaucoup qui sont *agréables* et ne sont pas *beaux,* mais Christ est à la fois l'un et l'autre. « Te voilà beau, mon bien-aimé, que tu es agréable. » Oh ! quel ensemble de qualités, quelles perfections, quelles harmonies se trouvent en Jésus ! Ici, et ici seulement, le cœur peut trouver le repos ; tranquille, parfait repos. C'est pourquoi l'Église ajoute de la manière la plus significative : « Aussi notre couche est-elle verte. » (v.*Angl.).* Les verts pâturages et les eaux tranquilles de l'abondante grâce de Jéhovah sont depuis longtemps familiers à notre esprit, comme les symboles expressifs du repos et du rafraîchissement dont jouissent les brebis de Christ sous ses tendres soins de Berger. « L'Éternel est mon berger ; je n'aurai point de disette. Il me fait reposer dans des parcs herbeux ; il me mène le long des eaux tranquilles. » « Des pâturages d'herbe tendre… des eaux tranquilles » sont la nourriture journalière de ceux dont les pieds se trouvent « après les traces du troupeau. » Mais le berger ne dresse jamais sa tente en dedans des murailles de la ville, car il n'y a là ni bourgeons d'herbe tendre, ni eaux tranquilles. C'est en dehors des sombres murs, au milieu des champs qu'il fait reposer son troupeau. Dans ce livre, « la ville », sans aucun doute, est le type du monde, le contraire des lieux célestes. L'Épouse ne trouve

que la honte et la souffrance lorsqu'elle est surprise dans la ville. Jamais l'Époux ne se trouve là ; ses retraites favorites sont les vignes, les jardins, les montagnes de myrrhe, les coteaux des drogues aromatiques et les vallées où fleurissent les muguets.

Mais il y a dans ses dernières phrases un mot qui indique une pleine communion, une communion heureuse, consciente d'elle-même avec le « Bien-aimé. » Je veux dire ce petit mot « notre » « *notre* couche », « *notre* maison », *« nos* soliveaux. » C'est comme ces petits mots : « nous », et « avec » dans l'Épître aux Éphésiens. Oh ! l'heureuse union – unité bénie : « notre, nous, avec. » Unité éternelle avec Christ. Être un avec lui dans la vie, un dans la justice, un dans l'acceptation, un dans la paix, un dans le repos, un dans la gloire céleste, éternelle !

Certainement, les scènes de la terre les plus brillantes seraient sans joie, et la maison à plusieurs demeures la serait aussi, sans la présence du Seigneur bien-aimé, du divin Époux du cœur. Mais voici les termes sûrs de la promesse : « Et ainsi nous serons toujours *avec le Seigneur. »* Et encore : « Afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. » C'est assez, ô Seigneur ! C'est assez ! Avec toi, et comme toi ! Considère soigneusement cela, ô mon âme ! Ici se trouve pour toi le calme, le parfait repos. Avec toi, et comme toi, Seigneur, pour toujours dans le Paradis de Dieu, dans la maison où il y a plusieurs demeures, remplir la parfaite mesure de notre félicité, de notre dignité, et de notre gloire éternelles !

Chapitre 2

Verset 1. *« Je suis la rose de Saron et le muguet des vallées. »*

Quelle merveilleuse chose que la *grâce*, la grâce de Dieu pour les pécheurs ! Quels changements extraordinaires elle opère dans les pensées, les intentions, les désirs, les affections ! Elle nous communique l'intelligence de ce que nous sommes aux yeux du Seigneur et à son cœur. N'oublie point ceci, ô mon âme, et réfléchis-y profondément. La source est abondante, désaltères-y ta soif.

Connaître la grâce, c'est connaître Dieu et son parfait salut en Jésus Christ, par l'enseignement et la puissance du Saint Esprit. Peu de temps avant, l'Épouse avouait qu'elle était « brune, brune comme les tentes de Kédar », et maintenant, par la grâce, elle peut dire sans la moindre hésitation : « Je suis la rose de Saron et le muguet des vallées », la couronne et l'ornement de Saron, la beauté et le charme des vallées. Et remarquez ces expressions qu'elle emploie : « *La* rose… *le* muguet ! » Elle ne parle pas d'une manière générale de ses attraits qui lui ont gagné le cœur de l'Époux, mais dans le sens le plus absolu. Elle ne tire pas vanité devant le public de ce qu'elle est, mais elle s'adresse directement à Lui, avec le sentiment béni de la place qu'elle occupe dans son cœur.

La communion est complète, car Il ajoute aussitôt : « Tel qu'est *le* muguet entre les épines, telle est *ma* grande amie entre les filles » (verset 2), et plus tard, il dit ouvertement : « Ma colombe, ma parfaite est *unique ;* elle est *unique* à sa mère, à celle qui l'a enfantée. » Tel est le caractère *distinctif* de l'amour et de la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, et telle est la place spéciale qu'occupe l'Épouse à ses yeux Il va toujours plus loin qu'elle dans l'expression de sa tendresse. Cela est très bien pour le cœur : Quelle différence entre le muguet si beau, si parfumé, et l'épine qui déchire !

Il est bien des personnes qui, à l'ouïe d'une pareille vérité, s'écrient : « Oh ! je ne suis pas digne d'une telle place. » C'est vrai, si vous parlez de votre propre mérite. Mais de quelle place vous jugez-vous digne ? Si ce n'est pas celle-là, c'est d'une inférieure, je suppose. Est-ce là de l'humilité ? Non, mon ami, c'est de l'orgueil. Nous ne méritons aucune place en sa présence.

En conséquence, s'il nous en est assigné une, c'est une grâce, une pure, une souveraine grâce. Être sur le seuil, en serait une aussi bien que d'être sur le trône.

Le fils prodigue pensait, sans doute, que ce serait témoigner beaucoup d'humilité que de dire à son père : « Traite-moi comme l'un de tes mercenaires. » Ce n'était pas de l'humilité, mais un reste d'orgueil et de légalisme. De telles pensées prennent leur origine dans le cœur naturel qui est essentiellement orgueilleux et porté à se placer sous la loi, et qui n'a aucune idée de sa propre condition, non plus que de la grâce de Dieu. Quelqu'un qui nous donne un véritable exemple d'humilité, c'est ce péager qui se tenait à l'écart et n'osait pas même lever les yeux vers le ciel (Luc 18:13.) Le fils prodigue n'avait pas plus de titres d'être reçu comme serviteur que comme fils Il avait perdu tous ses droits sur le fondement de la justice. Tout ce qu'il avait à alléguer, c'était son *pressant besoin.* Il ne pouvait être reçu qu'en grâce ; s'il avait été rencontré en justice, il eût été condamné à jamais : Mais la grâce règne ; pas un mot n'est dit de ses péchés. Sur mille articles, il n'aurait pu répondre à un seul. La question du péché a été réglée entre Dieu et Christ sur la croix. Maintenant la grâce brille ; elle brille dans tout son céleste éclat. Le cœur du Père est le foyer d'où s'échappent ces rayons, et Il a dans tout cela sa joie propre. Il agit de Lui-même, et comme Lui-même. Le fils prodigue n'a pas le temps d'achever le discours qu'il avait préparé ; il n'en vient pas au passage : « Traite-moi comme l'un de tes mercenaires. » Comment l'aurait-il pu ? La grâce le prévient ; son père court à sa rencontre, se jette à son cou et l'embrasse. La réconciliation s'effectue dès l'instant où ils se rencontrent. Le fils reçoit immédiatement le baiser de paix ; la grâce est gratuite. Dieu ayant accepté l'expiation de la croix, nous sommes réconciliés avec lui au moment où nous le rencontrons en Christ.

Une fois réconcilié par le sang de la croix, celui qui était auparavant perdu, ruiné, dégradé, redevient fils et héritier – héritier de Dieu, et cohéritier de Christ. Voilà la grâce, la grâce de Dieu en Jésus Christ, mais il y a plus en-

core ; le même pécheur sauvé par grâce, brillera dans la grâce et sera le vase dans lequel elle se manifestera dans tout le cours de l'éternité pour tous ceux qui croient en son nom. De même que des siècles innombrables succéderont aux siècles, de même tous ceux qui ont été les objets de cette grâce pendant le temps, brilleront d'une splendeur toujours croissante dans l'éternité. Oh ! quelle place pour le pauvre exilé qui n'avait ici-bas ni amis, ni famille, et cela pour toujours ! Mais Dieu veut établir son caractère en grâce ; et tels sont les vaisseaux appropriés à sa glorieuse et éternelle manifestation, dans la maison à plusieurs demeures : « Afin qu'il montrât, dans les siècles avenir les immenses richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous, en Jésus Christ. » (Éph. 2:7.)

Verset 3. *« Tel qu'est le pommier entre les arbres d'une forêt, tel est mon Bien-aimé entre les jeunes hommes ; j'ai désiré son ombre, je m'y suis assise, et son fruit a été doux à mon palais. »*

De savantes recherches ont été faites, et de nombreux écrits publiés, pour essayer de démontrer à quelle espèce particulière appartenaient la *rose* et le *muguet* dont il est question dans le premier verset, et de quel *arbre* proprement il s'agit dans le troisième. Quelques auteurs soutiennent que la fleur désignée ici sous le nom de « rose de Saron », appartient à la famille des liliacées, et devrait être traduite par *«* le *narcisse* de Saron. » Nombre d'opinions diverses ont été également émises au sujet de ce que nous avons appelé le « muguet. » Des hommes pieux, éclairés, ont encore pensé que, dans le premier verset, nous avons la voix de l'Époux et non celle de l'Épouse. Et beaucoup d'écrivains, hélas ! se sont plus préoccupés des fleurs que des personnes. Mais sûrement, au second verset, l'Époux reconnaît la personne qui a parlé au premier, pour sa *Bien-Aimée :* « Tel qu'est le muguet entre les épines, telle est *ma grande amie* entre les filles. » On est unanime à placer ces paroles dans la bouche du Bien-Aimé. Au premier verset, sans nul doute, c'est l'Épouse qui parle. Dans le bonheur que lui procure la communion avec Lui, elle déclare ce qu'il a fait d'elle dans sa grâce ; elle confesse qu'elle Lui doit tout, et sa beauté, et l'affection dont elle se sent animée à son égard ; et, en se comparant à ces belles fleurs, elle se borne à répéter ce que Lui-même lui a enseigné.

Mais remarque bien, ô mon âme, qu'elle dit : « Je suis le muguet des *vallées »,* non pas des *villes.* C'est au fond de la vallée paisible qu'elle trouve son sol natal, et respire l'air qui lui est propre. Là elle fleurit pour charmer les regards de son Bien-Aimé, et répand son parfum pour Lui plaire. « Il paît son troupeau parmi les muguets. » C'est dans la *ville* qu'elle perdit la joie de sa présence, que les gardes la battirent et lui ôtèrent son voile ; c'étaient hélas ! ses heures d'égarement.

Oh ! combien il eût mieux valu pour elle n'avoir jamais quitté la vallée qui l'avait vue naître ! Réfléchis sérieusement à toutes ces choses, ô mon âme. Place-toi loin du courant du monde, et insensible à son esprit comme à ses attraits, applique-toi à aimer Jésus, et à le satisfaire. Quelle merveille que Celui qui est assis sur le trône de Dieu dans les cieux et environné de sa gloire, daigne s'occuper de misérables tels que nous, qui ne sommes bons à rien, et surtout que, suivant notre manière d'agir, il éprouve de la joie et du contentement, ou de la peine et de la douleur ! Combien il est triste, hélas ! qu'il soit si fréquemment blessé dans la maison de ses amis ! Qu'y a-t-il sous le soleil qui puisse procurer un bonheur si réel, que de Lui être agréable ? Rien n'est plus indigne d'un chrétien que de rechercher sa propre satisfaction, et de se plaire avec les vanités du monde, sachant surtout qu'il afflige le cœur de Celui qui l'a tant aimé, de Celui qui est mort pour lui sur le Calvaire.

Après avoir jugé ton cœur et tes voies à cet égard, donne aux autres les soins, ton amour, ta sympathie, et en particulier aux agneaux du troupeau pour la gloire du Seigneur. Combien Jésus est heureux, ravi, de voir ceux pour lesquels il s'est sacrifié, marcher d'un pas ferme et joyeux sur ses traces, et paître à côté de la tente du berger. Là croît une herbe tendre, là coulent des eaux paisibles. Mais combien souffrent et le Berger, et ceux qui paissent le troupeau sous Lui, à la vue d'un jeune disciple qui, pendant un certain temps, semblait avoir donné tout son cœur au Seigneur, cédant aux séductions d'amis inconvertis et aux attraits du monde, et peu à peu s'efforçant d'excuser une marche conforme en bien des points aux *usages* du monde, et se demandant parfois : dois-je rejeter ceci ? dois-je abandonner cela ? Songez plutôt, cher frère, chère sœur, à ce que vous avez rejeté d'abord, afin de jouir de ces choses. Pensée solennelle ! *Pour ces folies et ces vanités*, *vous avez abandonné Christ :* j'entends votre jouissance personnelle et pratique de Lui. Vous savez que vous ne pouvez jouir du Seigneur et de ces choses à la fois. Il vous les faut abandonner ; auriez-vous une minute d'hésitation ? Regardez à la croix ! Oh ! quel amour ! Quelle mort ! Et c'est pour toi qu'il meurt, et précisément pour ces péchés mêmes ! Oh ! jette-toi à ses pieds bénis, avec une tristesse selon Dieu. Tu as blessé ses yeux, tu as contristé son cœur, tu as déshonoré son nom ; confesse-lui tout ; et ton relèvement sera complet, et tous tes péchés passés seront oubliés et pardonnés à jamais.

Mais jusqu'à ce que cela soit fait, la spiritualité d'esprit, le zèle du cœur, la communion avec le Seigneur sont interrompus. C'est un cas sérieux d'apostasie. Et si le Seigneur ne retient les roues du chariot, qui peut dire jusqu'où il ira, une fois lancé sur cette pente. Un accident peut survenir, et arrêter tout d'un coup, mais ce ne sera pas sans des avaries, dont les marques resteront ineffaçables. O Seigneur, fais luire les rayons de la grâce ! Attires-en dans le désert beaucoup qui côtoient de trop près les rives du monde et jettent trop souvent un regard d'envie sur la ligne de démarcation. Sèvre-les de ce présent siècle mauvais. Que pour Toi seul ils soient parés des douces et humbles beautés du muguet ; ne permets pas qu'ils en soient revêtus pour charmer les regards du monde. T'entendre dire : ô Seigneur : « Tel qu'est le muguet, entre les épines, telle est ma grande Amie entre les filles », ferait infiniment plus que récompenser tout notre renoncement à nous-mêmes.

Les personnes qui ont ; voyagé en Orient disent que l'arbre dont il est question, n'est pas le pommier, mais, selon toute probabilité, le magnifique citronnier de Palestine. L'épais feuillage vert foncé des branches du citronnier, offre un excellent abri contre les rayons du soleil, et ses fruits délicieux sont très parfumés et rafraîchissants. Le voyageur fatigué, qui le compare aux arbres ordinaires de la forêt, ne peut que l'admirer et le préférer aux autres. Aussi l'Épouse établit-elle une comparaison analogue : « Tel qu'est le pommier parmi les arbres de la forêt, tel est mon Bien-Aimé entre les jeunes hommes. » Nul n'est semblable à Christ. Il est « le premier entre dix mille. » Elle jouit pleinement de Lui – non pas seulement de ses dons, quelque bénis qu'ils soient, mais de Lui-même.

La communion personnelle est maintenant parfaite. L'Épouse est dans la pure lumière de la faveur de l'Époux, La réponse ne laisse rien à désirer : « Tel qu'est le muguet entre les épines, telle est ma grande Amie entre les filles. » – « Tel qu'est le pommier entre les arbres d'une forêt ; tel est mon Bien-Aimé entre les jeunes hommes. » Admirable effet de la grâce ! Voyez où elle conduit ; Le Juif aurait-il pu jamais parvenir jusqu'au sein de Dieu, en escaladant les flancs escarpés du Sinaï ? Non ; tout doit être grâce du commencement à la fin. Il y a ici réconciliation complète et communion. Le Seigneur se repose dans son amour, ainsi qu'il est écrit :« Il se réjouira en son amour, et s'égaiera à cause de toi avec chant de triomphe. » (Soph. 3:17.) L'Épouse, elle aussi, jouit d'un parfait repos en cet amour immuable : « J'ai désiré son ombre et je m'y suis assise, et son fruit a été doux à mon palais. » Son âme y trouve repos, joie et abondance. Son cœur se nourrit de Christ qui satisfait tous ses besoins. Elle occupe maintenant la place bénie qui lui convient ; elle avait auparavant une autre place, celle hélas ! du péché et de la mort ; mais le Seigneur l'en a délivrée pour l'introduire avec Lui dans la nouvelle place du Messie ressuscité. Celle dernière est maintenant la sienne ; elle ne peut être dans deux à la fois. « Je t'ai réveillée sous un pommier. » Le pommier c'est Christ.

Israël, nous le savons, sera bientôt *réveillé* de sa *mort* dans laquelle il est plongé actuellement comme nation, pour jouir des bénédictions de la nouvelle alliance sous *Christ.* Mais il ne pourra être réveillé que *par Christ,* et venir en bénédiction que *sous Christ.* Ils ne pourront s'appuyer que sur la miséricorde, alléguer qu'une nécessité sans remède, et suivre d'autre voie que Christ. Quand on en arrive à ce point, tout est bien, éternellement bien, tant pour le Juif que pour le Gentil. C'est sur ce même terrain, sous ce même Chef béni, qu'Israël sera de nouveau rassemblé. Alors il s'assiéra littéralement sous son ombre, et trouvera son fruit doux à son palais – le fruit glorieux de l'amour merveilleux qu'il a témoigné en mourant pour la nation rebelle. « Ainsi tout Israël sera sauvé, comme il est écrit : Le Libérateur viendra de Sion, et il éloignera de Jacob toute impiété. » (Rom. 11:26.) – « En ce jour-là, dit l'Éternel des armées, chacun de nous appellera son prochain sous sa vigne et sous son figuier. » (Zach. 3:10.)

1
Séjour béni de gloire et de bonheur
Où pour jamais régnera le Sauveur,
Où, loin des maux dont la terre est la proie,
Nous goûterons une ineffable joie ;
2
Oh ! quand pourrai-je, à ce monde arraché,
Dans tes splendeurs, à l'abri du péché,
Près de Jésus oublier mes alarmes,
Et par sa main voir essuyer mes larmes !

Verset 4. *« Il m'a menée dans la salle du festin, et sa livrée, laquelle je porte, c'est amour. »*

En méditant sur les différentes scènes de délices, dans lesquelles l'heureuse Épouse est introduite par le Roi, arrête un instant tes pensées, ô mon âme, sur la *source* d'où découle ce fleuve de bonheur. C'est le privilège du Chrétien de s'abreuver à la source aussi bien qu'au fleuve. Dieu lui-même est la source de toutes nos bénédictions. Les plaisirs qui sont à sa droite ne sauraient être comptés. Mais la source profonde de la parfaite bénédiction de l'âme, est la glorieuse assurance, *qu'il n'était besoin de rien pour tourner le cœur de Dieu vers nous.* Précieuse vérité ! Son amour est comme l'anneau qui fut passé au doigt du fils prodigue : il n'a pas eu de commencement, il n'aura jamais de fin. « Dieu est amour. » Il ne change pas. Ce qu'il *est* en Lui-même, non pas ce que *nous sommes,* nous assure à jamais des riches bénédictions de son amour. « C'est en ceci que consiste cet amour, que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils pour faire la propitiation de nos péchés. » (1 Jn. 4:10.) C'est là que la foi trouve son parfait repos, dans le cœur de Dieu, source de tout vrai bonheur. Comment douter d'un amour qui a donné un Fils unique ? Quelle réponse à toute espèce de questions : Il a donné son Fils pour moi, pécheur ! « Dieu fait éclater son amour envers nous, en ce que lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous. ».(Rom. 5:8.) En quoi consiste l'incrédulité ? À ne pas croire combien Dieu est bon en donnant son Fils pour mourir à notre place. En quoi consiste la foi ? À croire au parfait amour de Dieu et au don de son cher Fils. « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui écoute ma parole et croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et il ne viendra point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean 5:24.) L'œuvre de Christ n'était pas nécessaire pour tourner le cœur de Dieu vers le pécheur, mais pour tourner le cœur du pécheur vers Dieu. Toute l'Écriture révèle cette vérité bénie. La première occasion qui prêtât à cette manifestation, se présenta dans le jardin d'Éden, quand l'homme tomba. Le couple criminel cherchait un lieu où se cacher loin de la présence du Seigneur, derrière les arbres du jardin ; mais la voix de Celui qui vient pour chercher et sauver ce qui était perdu, se fait entendre pleine de grâce : « Adam, où

es-tu ? » L'homme est maintenant un pécheur perdu, et Dieu le cherche ; les premières paroles de l'amour qui rachète, caractérisent l'œuvre entière de la rédemption. La révélation de l'amour de Dieu dans la promesse que la semence de la femme écraserait la tête du serpent, acheva de capter leur confiance, sans doute, et les engagea à sortir de l'endroit où ils se tenaient et à reparaître en la présence de Dieu. Dès lors, et maintenant, dans le temps actuel, quand le pécheur, par grâce, croit au parfait amour de Dieu dans le don et l'œuvre de son Fils, il est amené au Seigneur par sa foi en l'efficace de la mort, de la résurrection et de la gloire de Jésus. De la sorte, il est pardonné, accepté dans le Bien-Aimé, et répond pleinement aux désirs du cœur de Dieu.

Mais, bien que l'amour de Dieu à notre égard ait toujours été le même, il a rencontré chez nous beaucoup d'obstacles à son complet et libre épanchement. Si Dieu aime, il est juste aussi ; s'il est miséricordieux, il est toujours conséquent avec Lui-même. Ce que son *amour* désirait, sa *sagesse* en traçait le plan, et son *pouvoir* l'accomplissait. L'éloignement des obstacles prouve la grandeur de l'amour. Jésus vint pour faire la volonté de Dieu. Il acheva l'œuvre. Il *abolit* le péché en se sacrifiant lui-même. L'amour, le divin, l'éternel amour, ne pouvait aller plus loin. À quelle fin, ô mon âme, tendait cet immense, ce mystérieux sacrifice ? L'apôtre répond : « Afin de nous amener à Dieu ; » pas seulement au ciel, mais à Dieu lui-même, à sa connaissance, et à notre parfaite réconciliation avec Lui. « Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, lui juste pour nous injustes, *afin qu'il nous amenât à Dieu.* » (1 Pier. 3:18.) Et encore : « Car il a fait Celui qui n'a point connu de péché être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu par lui. » (2 Cor. 5:21) Nous avons maintenant, c'est important à remarquer, l'*amour* et la *justice* en Christ. Il est également notre *vie* en tant que ressuscité des morts, mais c'est une vie au-delà du tombeau, une vie qui a le sceau de la victoire sur la mort et sur le sépulcre. Nous possédons *maintenant* en Christ tout ce qui nous est nécessaire pour jouir de la présence de Dieu, dans laquelle il y a plénitude de joie et plaisirs éternels.

Dans la compagnie de Jésus, l'Épouse contemple les mêmes scènes que Lui. Ils vont goûter aux nombreuses sources des félicités divines. Il la conduit aux « fontaines d'eaux vives. » Le Roi, dit-elle, le matin l'a introduite dans ses cabinets. Peu après, les choses prennent un autre aspect. Nous voyons l'Épouse avec son Bien-Aimé dans les champs, où il paît et fait reposer son troupeau à midi. Plus tard, dans la journée, elle s'écrie : « Notre couche est verdoyante. Les poutres de notre maison sont de cèdre et nos soliveaux de sapin. » Cette image semble représenter deux personnes étendues sur l'herbe verte, à l'ombre rafraîchissante des branches touffues du sapin et du cèdre. Elle s'assied ensuite sous le pommier et en trouve le fruit doux à son palais. À la fin du jour, son Bien-Aimé la conduit au festin, sous la bannière de son amour. L'amour qu'il lui témoigne, est le secret de toute sa joie, la source de toutes ses délices.

Longtemps, bien longtemps, l'étendard de son amour a été laissé de côté sans être déployé. La foi savait toujours que dans les pensées de Dieu, ce n'était que pour un temps ; que, selon la parole de la promesse, un jour viendrait, où il serait de nouveau déployé. Cependant des hommes pieux ont dit et écrit que la bannière de la faveur de l'Éternel ne flotterait jamais plus sur les murs de son antique Sion. Les uns ont négligé complètement, d'autres ont spiritualisé la vérité de Dieu en ce qui a trait à la reconstruction de la ville et du temple, et au rétablissement d'Israël. Mais qu'enseigne l'Écriture à ce sujet ?

Depuis que l'homme de grande naissance, dont il est parlé dans la parabole, « est allé dans un pays éloigné pour recevoir un royaume et *revenir* ensuite », nul étendard de l'amour divin n'a flotté sur Jérusalem. Depuis plus de dix-huit cents ans, la cité bien-aimée, le temple magnifique ont été réduits en poudre, et le peuple dispersé aux quatre vents des cieux. Le Seigneur l'avait prédit lui-même à diverses reprises : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides peux qui te sont envoyés ! Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! Voici, votre demeure va devenir déserte ; car je vous dis, que désormais vous ne me verrez plus, *jusqu'à ce que* vous disiez : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* » (Matt. 23:37-39.)

S'il a tardé à venir, c'est, nous le savons, par pure grâce pour nous. Son amour n'est pas demeuré inactif, bien qu'il ne se soit pas exercé à l'égard d'Israël. Sa longanimité, c'est le salut. Par la puissance du Saint Esprit et la prédication de l'évangile, il s'est choisi parmi les Juifs et les Gentils, un peuple consacré à son nom. (Act. 15:14-18).

Depuis le jour de la Pentecôte, Il a fait « *des deux un nouvel homme* ». C'est là ce dont Dieu s'occupe maintenant et ce dont nous devrions être occupés ; à savoir *du nouvel homme*, non pas *du vieil homme.* C'est pour cela que nous sommes exhortés à « nous dépouiller *du vieil homme* », « et à revêtir l'homme nouveau » (Éph. 4.) Mais bientôt l'Église qui est son Corps, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous, sera complète et enlevée à la rencontre du Seigneur en l'air – « et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » (Éph. 1:22, 23 ; Thess. 4.) Cela aura lieu avant qu'Israël soit reconnu de nouveau pour le peuple de Jéhovah. Mais bien que les Juifs aient été longtemps laissés de côté et châtiés à cause de leurs péchés, l'Apôtre nous assure qu'ils ne sont pas rejetés pour toujours, et que « les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance ». (Rom. 11).

Le temps où Dieu aura compassion de Sion, le temps assigné, viendra. On le verra dans sa gloire, quand il édifiera Sion. On annoncera le nom de l'Éternel dans Sion et sa louange dans Jérusalem. (Ps. 102.) La parole du Seigneur demeurera ferme à jamais ; toutes les spéculations de l'esprit humain seront réduites à néant. « Car voici, les jours viennent, dit l'Éternel, que je ramènerai les captifs de mon peuple d'Israël et de Juda, et je les ferai retourner au pays que j'ai donné à leurs pères et ils le posséderont ». (Jér. 30:3). Et encore : « Je prendrai plaisir à leur faire du bien, et je les planterai dans ce pays-ci solidement, de tout mon cœur et de toute mon âme ».

(Jér. 32:41). Alors sûrement la bannière de l'amour immuable de Dieu flottera au-dessus de leurs têtes. Oh ! qu'elle sera grande la bénédiction de ce peuple que le Seigneur bénira *de tout son cœur et de toute son âme !* Quelle grâce et quelle condescendance de la part de Dieu, de parler ainsi ! Quelles nombreuses bénédictions réservées au Juif maintenant rejeté et foulé aux pieds. Peu de personnes y ajouteront foi, néanmoins il vient, il est près, le jour où le Messie, leur Roi, s'élèvera en leur faveur contre tous leurs ennemis, et sera comme un mur de feu autour de sa Jérusalem bien-aimée qu'il remplira de sa gloire. Alors l'étendard de son amour, caché depuis si longtemps, sera déployé pour ne plus être renfermé ; alors toutes les familles de la terre verront le fidèle amour du Seigneur, quand elles monteront à Jérusalem, pour se prosterner devant le Roi, l'Éternel des armées, et pour célébrer la fête des Tabernacles. (Zach. 14.) Et alors, oh oui, alors s'accomplira cette parole si précieuse : *« Il m'a menée dans la salle du festin, et sa livrée, laquelle je porte, c'est amour. Faites-moi revenir les forces avec des liqueurs ; faites-moi un lit de pommes ; car* je *me pâme d'amour*. »

Eh bien ! ô mon âme, que te disent toutes ces bénédictions, toutes ces sources de pures délices ? Quelle signification revêtent-elles pour toi *maintenant ?* Bien que ce ne soient que des images et des allégories, elles ont été écrites pour ton enseignement. De fait, elles représentent les réalités de la communion avec Christ, l'Époux, et les affections conjugales, les sympathies de cœurs qui n'en forment qu'*un*. N'as-tu pas remarqué parfois qu'après une séparation momentanée d'avec le monde, et la jouissance d'une communion étroite avec le Seigneur, le ton et le caractère de notre esprit, deviennent plus spirituels ? La présence du Seigneur est plus complètement réalisée ; le corps devient plus léger, l'esprit plus libre. Nous nous sentons alors éloignés de la terre et rapprochés des cieux ; nous jouissons davantage des choses célestes, assurés que nous sommes de l'amour du Seigneur et du bon plaisir qu'il prend en nous.

Mais cet état de vives jouissances spirituelles n'est qu'accidentel : on n'y parvient pas non plus, généralement parlant, en un instant. Nous ne pouvons tout d'un coup, passer de la jouissance des choses de la terre, à *cette mesure* de jouissance du ciel. Il est vrai que nous avons Christ, le Saint Esprit, la Parole, l'Amour du Père, qui ne changent point ; mais notre communion avec eux varie, elle est plus ou moins intime. Même la nécessité dans laquelle se trouvent l'esprit et le corps, de s'occuper des choses temporelles, émousse notre sensibilité spirituelle. La prière en secret, la méditation de la Parole, le jugement de soi-même, la mortification du corps, le plaisir que prend le cœur aux choses de Dieu, la révélation faite par l'Esprit à nos âmes de l'amour de Jésus, se trouveront, la plupart du temps, unis à cet état de jouissance spirituelle. Tous ces exercices doivent être *habituels* au croyant, s'il désire être animé de sentiments célestes. Nous avons à marcher par la *foi,* comme appartenant à la nouvelle création, et non par la *vue,* comme étant encore de l'ancienne. (2 Cor. 5:16, 17, 18.) Il est bon en même temps de se souvenir que le Seigneur n'est restreint à aucun genre de moyens, en amenant ses bien-aimés dans la salle de noces, le lieu de sa présence où il y aura joie parfaite. Nous avons vu une âme ravie de bonheur par le sentiment subit de ses péchés et de l'amour assuré du Seigneur. Dans le cas de l'Épouse que nous avons sous les yeux, il n'y a pas eu chute apparente, mais simplement progrès notable dans son expérience. Il en est comme d'une âme qui de son cabinet passe au culte de famille, et de là au banquet public de l'amour du Sauveur, amour qui va jusqu'à la mort. Sa communion devient de plus en plus, intime à chaque transition nouvelle. Sa joie augmente jusqu'à ce que la révélation de l'amour et de la bonté de l'Époux agisse si puissamment sur son âme, que le corps défaille de langueur. Et encore cherche-t-elle à se soutenir par ce qui l'a épuisée. « Faites-moi revenir les forces avec des liqueurs [ou gâteaux de raisins] ; faites-moi un lit de pommes, car je me pâme [ou suis malade] d'amour. »

« L'amour, l'amour que je célèbre, opère des prodiges dans l'âme ; car, lorsque je suis fort il me rend faible et si je suis faible, il me fortifie. »

« Je me sens abattu, sans vigueur, languissant, tant que l'amour ne relève pas l'amour ; l'amour divin peut seul fermer la blessure que l'amour divin a faite »,

Jamais l'âme qui se nourrit de Christ n'en est rassasiée. Quoique pleinement satisfait, son appétit est aiguisé. Et le Seigneur prend plaisir à donner en abondance. « Ouvre ta bouche toute grande, et je la remplirai. » Lui seul est capable de satisfaire les désirs du cœur et de l'esprit. Mais remarquez-le, Il attire sa Bien-Aimée encore plus près de lui. » *Sa main gauche est sous ma tête, et sa main droite m'embrasse. »* Oh ! Seigneur Jésus, Dieu sauveur, céleste Époux, Tête de l'Église qui est ton corps ! Comment sonder la hauteur et la profondeur de ton amour ? Comment en mesurer la longueur et la largeur ? Où trouver une communion plus intime, plus réelle, plus bénie ? L'Épouse penche la tête sur le sein de son Bien-Aimé, lieu du parfait et de l'éternel repos. Il ne peut y avoir rien de plus haut, il ne doit y avoir rien de plus bas que cela. Oh ! que ne donnerais-je pas pour éprouver davantage cette puissance, qui *épuise* et qui *fortifie* à la fois, de la gracieuse présence du Seigneur ? Que ne donnerais-je pas pour avoir un cœur plus grand, une âme plus vaste ?

Verset 7. *« Filles de Jérusalem, je vous adjure par les chevreuils et par les biches des champs ; que vous, ne réveilliez point Celle que j'aime, que vous ne la réveilliez point jusqu'à ce quelle le veuille. »*

À la fin de ce jour heureux et sans nuages, nous laissons l'Épouse du Roi dans le repos que son immuable amour peut seul procurer. À l'ombre de la bannière de son amour, entouré de ses bras, elle se repose dans son éternelle étreinte. Elle prend plaisir en ce qu'il est. Aussi parle-t-elle de *son* ombre, de *son* fruit, de *son* festin, de *sa* livrée, de *sa* main gauche, de *sa* main droite. Pour elle il n'y a que Christ ; Christ est tout. Quand l'âme est ainsi occupée de Lui, Il veille à ce qu'elle ne soit point troublée. Les biches et les chevreuils sont les bêtes des champs les plus timides ; le sens de l'ouïe est chez eux tellement exercé, que la perception du danger qui les me-

nace de loin, les épouvante. Ainsi devrions-nous prévoir à une grande distance l'approche de ce qui vient interrompre notre marche et notre communion avec le Seigneur, ou tout au moins faire tourner cela à la pratique de la sainteté, et à un dévouement plus complet à Christ.

« Voyez le craintif chevreuil, voyez la biche timide et tremblante, comme ils sont constamment sur leurs gardes, comme ils observent le changement de la brise, comme ils prêtent l'oreille afin de savoir si elle leur apporte sur ses ailes le bruit de quelque péril ! Je vous adjure, filles de Jérusalem, par les chevreuils et par les biches des champs, je vous adjure, fils et filles du Dieu tout puissant, je vous adjure de veiller, de prier d'observer avec crainte et d'éviter tout ce qui pourrait troubler ou essayer de troubler votre communion avec Dieu, les pensées de nature à distraire, l'exaltation de l'imagination, et le doute qui pousse à la défiance, à l'injustice ; qu'ils ne viennent pas essayer d'éteindre la flamme du saint amour allumé dans vos âmes, ni intercepter à vos yeux l'éblouissante clarté de la gloire. »

Verset 8. – « *C'est ici la voix de mon Bien-aimé ; le voici qui vient, sautant sur les montagnes, et bondissant sur les coteaux. »*

Quand l'âme est demeurée longtemps, sans interruption, en communion avec le Seigneur, elle s'attache à Lui d'une manière plus vivante et désire plus ardemment son retour. És-tu saisie, ô mon âme, du même empressement que l'aimante et aimée Sulamithe quand elle prononçait ces paroles bénies : « C'est ici la voix de mon Bien-aimé ; le voici qui vient ? » Est-il réellement ton meilleur ami ? Nulle autre voix n'a-t-elle pour toi le charme de sa voix ? L'attends-tu et soupires-tu journellement après lui ?

Il existe une grande différence entre une personne qui croit en ce qu'on appelle « la doctrine du second avènement », et une âme aimante qui jouit de la communion du Seigneur et vit dans l'attente constante de sa venue. Qu'elle est petite l'influence que la simple croyance exerce sur le cœur et la vie, comparée à celle qui se produit lorsque Christ lui-même est le grand objet dont le cœur subit l'action, et que, à l'exemple des Thessaloniciens, « on attend des cieux le Fils », ou que, comme l'Épouse, on attend l'Époux. « L'Esprit et l'Épouse disent : Viens ! » C'est le cœur de l'Épouse qui dit : Viens ! bien qu'il soit poussé et aiguillonné par l'Esprit qui y habite. Il nous donne le sentiment si doux de la relation et des affections qui en découlent.

Nous entendons promptement et distinguons sans peine le *son* d'une voix aimée. À l'ouïe de son nom prononcé par une bouche bien connue, l'âme entière de Marie tressaillait. Alors même que la personne qui parle est trop éloignée de nous pour nous permettre de saisir ses paroles, le son suffit à lui seul pour faire vibrer au-dedans de nous les cordes les plus intimes, et pour mettre en activité nos forces assoupies. « C'est la voix de mon bien-aimé », s'écrie la Sulamithe, « le voici qui vient ! » Tout son être est dans l'attente. Il approche. « Le Seigneur est près. » Le voici, Il vient ! Il vient ! « sautant sur les montagnes, bondissant sur les coteaux. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil ou au faon des biches. » Ses pieds sont aussi légers que ceux du cerf. Loin de satisfaire pleinement le cœur, la communion en *esprit* avec le Seigneur, rend plus vif le désir de posséder ce bonheur plus parfait que procure sa propre présence. Qu'y avait-il de plus doux, de plus cher, de plus précieux, que cette communion dont, au commencement de nos méditations, nous avons vu l'Épouse jouir par la foi ? Sa joie n'a pas été interrompue, elle a pu apprécier rattachement de son Bien-aimé et jouir de ses faveurs. Certains ont pensé que, dans ce passage, on voyait la communion de l'Épouse subir des alternatives de hausse et de baisse, que le grand nombre de ses privilèges finissait par la rendre indifférente, et qu'un déclin d'affection succédait à ses grandes jouissances spirituelles. Sans doute pareille chose est souvent arrivée, mais ici nous n'en voyons pas traces.

Est-ce lorsque nous sommes en communion avec le Seigneur que nous souhaitons sa venue, ou bien lorsque nous n'y sommes pas ? Tu peux aisément répondre à cette question, ô mon âme. On ne peut réellement soupirer après la venue du Seigneur quand on n'est pas heureux, avec Lui. Nous sommes toujours en sûreté en Lui, c'est vrai, mais hélas ! *avec* Lui nous ne nous sentons pas toujours heureux. Si nous avons fait un pas de trop avec le monde, ou que nous avions négligé de nous juger nous-mêmes, nous perdons notre bonheur *avec* Lui, et alors nous préférerions qu'il ne vînt pas. « Pierre Lui dit : Tu ne me laveras jamais les pieds. Jésus lui répondit : « Si je ne le lave, tu n'auras point de part avec moi. » (Jean 13:8). Il ne dit pas, remarquez-le bien : « Tu n'auras point de part en moi » ; jamais Il n'aurait pu le dire ; mais Il enseigne à Pierre aussi bien qu'à nous que, si nous oublions de nous juger nous-mêmes, si nos souillures de tous les jours ne sont pas nettoyées avec le lavage d'eau, par la Parole, notre communion *avec* Lui est interrompue. Il ne peut aller de pair avec des péchés qui ne sont pas jugés, qui ne sont pas confessés. « Tu n'auras point de part avec moi », est une parole profondément solennelle. De quoi ne préférerais-tu pas, ô mon âme, te séparer, plutôt que de renoncer à l'intimité de ton Sauveur, même pour un jour, même pour une heure ? où serait la force pour la marche, pour le culte et pour le service ? Qu'elle serait grande ta faiblesse ! Quelles épaisses ténèbres obscurciraient ton sentier ! La honte peut bien couvrir ton visage, la tristesse remplir ton cœur, quand tu mets tes pieds souillés entre ses saintes mains, car sûrement Il verra où tu as été : mais souviens-toi de ceci, c'est qu'ils ne peuvent être lavés, si *Lui-même* ne le fait : « Si *Je* ne le lave, tu n'auras point de part *avec* moi. » Si tu veux marcher avec Jésus, si tu veux être heureuse avec lui, tu dois marcher séparée, *réellement* séparée de *tout* mal, de tout ce qui est contraire à sa sainteté et incompatible avec sa nature. O Seigneur, dans ces jours mauvais, conduis-moi à travers *ton* sentier, afin que je puisse toujours plus ardemment prier pour ta venue et la désirer avec amour ! « Mon Seigneur tarde à venir », est le langage d'un cœur qui cherche sa satisfaction dans ce monde. « Viens, Seigneur Jésus, viens », est celui d'un cœur pénétré d'amour pour Jésus et qui désire avec ardeur d'être personnellement près de Lui. Plus nous jouissons *spirituelle-*

ment de Christ, plus il nous tarde de le voir face à face. Dans la nouvelle Jérusalem, nous verrons sa face. Comment quiconque a entrevu Christ, même confusément, comme à travers un miroir obscurci, ne soupirerait-il pas après ce moment béni ? C'est un moyen d'éprouver l'état de l'âme. Quand la maison est en désordre, la femme ne désire pas le retour de son mari. Elle commence par mettre tout en ordre, et une fois chaque chose à sa place et selon *son* goût, à *lui,* elle se met à songer au moment où il reviendra ; il lui tarde d'entendre sa voix, et de voir son visage.

Ne me suffit-il pas, dira quelque chrétien, de savoir que je Lui appartiens ? Pourquoi attendrais-je chaque jour sa venue des Cieux ? Je sais que mes péchés sont pardonnés et que je suis sauvé. Je puis en outre, me confier en Lui et L'aimer sans Le voir. Très bien, mon frère, mais est-ce là le langage d'un cœur aimant, plein d'ardeur, ou bien celui de quelqu'un qui demeure froid et indifférent en ce qui a rapport à la personne du Sauveur ? Pouvez-vous songer à son amour et à sa grâce, à ses souffrances et à sa mort pour vous, à son ascension et à sa gloire, et ne pas souhaiter du fond de votre cœur de Le voir Lui-même ? Ne vous tarde-t-il pas de voir briller un rayon de cette face qui ravira votre cœur à jamais, et mettra sur vos lèvres les plus sublimes louanges ? Que dirait le mari absent, que penserait-il, si sa femme parlait ainsi : « Je sais que je suis à lui ; cela me suffit ; je suis satisfaite. J'ai tous les jours de ses nouvelles, je suis assurée de sa tendresse, mais je ne me préoccupe pas de son retour. Je ne prépare rien pour le recevoir. Il ne me tarde pas de revoir son visage ? » Ah ! mon ami, mon ami, comment expliqueriez-vous un tel état de choses ? Appelleriez-vous cela de l'amour pour l'absent ? Votre cœur serait-il satisfait, surtout si vous aimiez votre femme d'un « immense amour ? » Non ! l'amour réclame l'amour. « Nous L'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. » L'amour chrétien est le reflet de celui de Christ. Plus une femme aimante reçoit souvent des nouvelles de son mari absent, plus elle soupire après son prompt retour. L'assurance réitérée qu'il lui donne dans ses lettres de son amour, ne contribue qu'à rendre plus vif en elle le désir de le voir. Elle peut être entourée de tous les conforts du chez-soi ; pour qu'elle soit tout à fait heureuse, il lui faut la présence de quelqu'un. Tant que ce quelqu'un, son mari, n'est pas là, rien au monde n'est capable de remplir le vide que laisse son absence. Hélas ! combien peu nous sentons le vide que la personne de Christ seul peut remplir !

C'est le Seigneur *Lui-même,* comme le Messie, le Roi, que l'Épouse attend ici-bas avec tant d'impatience.

Verset 8. *« C'est la voix de mon Bien-aimé ; le voici qui vient. »*

Il s'est révélé à son cœur. Elle entre maintenant par la foi dans l'amour et la joie de l'Époux, le Roi en Sion. Elle connaît et apprécie la valeur de son amour, et il lui tarde de Le posséder comme son propre Messie. Changement béni ! La place qu'il occupait, méprisé et rejeté par la fille de Sion, et sur laquelle Il versait des larmes, va devenir la scène où s'exercera son affection d'Époux et où brillera dans tout son éclat sa gloire milléniale. Le désir du résidu craignant Dieu aux derniers jours, en ce qui concerne l'apparition du Messie comme Roi et Libérateur, est exprimé dans les Psaumes et les Prophètes : « Je voudrais que tu fendisses les cieux, que tu descendisses et que les montagnes s'écroulassent devant toi ! comme un feu de fonte est ardent, et comme le feu fait bouillir l'eau, afin que ton nom fût manifesté à tes ennemis et que les nations tremblassent en ta présence. » (És. 64:1-2.)

Dans le Cantique, nous voyons, sous la figure d'une épouse, se manifester le même désir profond, quoique sous un caractère différent. Dans le passage que nous avons sous les yeux, il s'agit moins de la délivrance du résidu, et du renversement de ses ennemis, et même du royaume et de la gloire de Christ, que des soupirs du cœur pour la personne du Messie qui vient. C'est « *mon* Bien-aimé… *Il* vient ! *Il* vient vite, semblable au chevreuil ou au faon des biches ! » *Il* est déjà (c'est une réalité) derrière notre *muraille ;* Il regarde par les fenêtres ; Il *se* fait voir par les treillis. Les fidèles qui se trouvent à Jérusalem, ont ici des indices de l'approche du Roi, de leur propre délivrance et de la gloire milléniale. Il remplit leurs cœurs de joie en se révélant plus clairement encore, et en leur donnant une nouvelle assurance de son amour et du bonheur qu'il éprouve en eux. On ne saurait trouver rien de plus beau ni de plus touchant que les paroles du Seigneur dans les versets suivants.

Il a parlé à sa Bien-aimée ; elle se plaît à répéter ce qu'il lui a dit : « *Lève-toi, ma grande amie, ma belle, et t'en viens. Car voici, l'hiver est passé ; la pluie est passée, elle s'en est allée. Les fleurs paraissent sur la terre, le temps des chansons est venu, et la voix de la tourterelle a déjà été ouïe dans notre contrée. Le figuier a poussé ses figons et les vignes leurs grappes et elles rendent de l'odeur. Lève-toi, ma grande amie, ma belle, et t'en viens. »* (v.10-13)

Quelques instants auparavant, elle pouvait seulement distinguer le son de sa voix, et saisir à travers les treillis un de ses regards. Maintenant, ô l'heureuse épouse ! Il est assez près pour qu'il lui soit permis d'entendre les paroles de sa bouche. Pour la foi, son saint nom en soit béni, Il est toujours près, toujours présent. « Sa main gauche est sous ma tête, et sa main droite m'embrasse. » Telle est la foi ; elle peut s'appuyer sur son sein, reposer entre ses bras, et sortir avec lui le matin vers les vignes, pour voir comment poussent les grappes. Cela est très béni. Il n'est pas encore *personnellement* ici-bas. Il est aux cieux, nous sommes sur la terre. Connais-tu ces distinctions, ô mon âme ? N'est-ce pas, dis-le moi, lorsque par la foi tu reposes sur Lui, que tu soupires le plus ardemment après sa venue afin qu'il te prenne avec Lui dans la gloire ? Oh ! soit toujours libre vis-à-vis du monde, toujours prête, comme l'oiseau sur la branche de l'arbre, à déployer tes ailes pour l'envoler. Ce qu'il y a de plus beau sur la terre ne vaut pas un simple coin du ciel ; le plus grand bonheur ici-bas, n'est pas le paradis de Dieu.

Maintenant, le jour des réjouissances va luire pour Israël longtemps opprimé. L'aube commence à poindre ! « Le Seigneur lui-même apparaîtra bientôt ». « Le royaume des cieux est proche. » Le long, sombre, et lugubre hiver de l'absence du Seigneur a pris fin. Le printemps est venu, l'été approche. Le matin pur et sans nuages va briller. Depuis le péché et la chute de l'homme, ce monde de douleur n'a pas été témoin d'une scène aussi splendide. Pourtant ces versets décrivent fort bien la gloire et les bénédictions futures du pays d'Israël et de toute la terre.

« Voyez, comme s'il était déjà présent, le jour où le calme aura succédé à la tempête des tribulations de ce rude hiver, où les nuées ne déverseront plus leurs torrents, où les flots retiendront leur menaçante rage. Voyez la terre rendue à sa beauté première… Le rameau desséché de Juda est enté sur celui d'Éphraïm – merveilleux signes précurseurs de l'été qui approche ! »

Plusieurs ont cru et soutenu qu'Israël était condamné à un hiver perpétuel, que ce peuple rejeté n'aurait plus d'été ni de printemps. De semblables pensées ne sont pas tirées du Livre de Dieu. Là nous lisons, dans les termes les plus explicites, qu'au temps marqué, « Il fera prendre racine aux descendants de Jacob ; Israël fleurira et poussera des bourgeons, et couvrira de ses fruits la surface de la terre. » Les rayons bienfaisants du « Soleil de justice », feront oublier la tristesse et la stérilité de ce long hiver. Les fleurs qui renaissent, les figues qui mûrissent, les vignes qui poussent des grappes, le chant des oiseaux, la voix de la tourterelle, sont de sûrs emblèmes, non seulement que l'hiver a pris fin, mais que le printemps est venu. Et quoique rien dans la vigne de l'Épouse n'ait encore atteint son degré de maturité, il y a dans le jet qui se développe le gage assuré d'un excellent été, et d'un automne abondant.

Verset 14. « *Ma colombe, qui te tiens dans les fentes de la roche, dans les enfoncements des lieux escarpés, fais-moi voir ton regard, fais-moi ouïr ta voix, car douce est ta voix, et ton regard est gracieux. »*

Dans tes méditations sur les signes de la gloire à venir, sache discerner, ô mon âme, conformément à l'Écriture, ce qui est terrestre de ce qui est céleste, la vocation *terrestre* d'Israël de la vocation *céleste* de l'Église. Le Seigneur, sous son titre de Jéhovah, épousera au dernier jour-là cause de son peuple terrestre, et Jérusalem deviendra le centre de la gloire et de la bénédiction terrestres, dans son caractère d'Épouse du Roi. L'Église est l'Épouse de l'Agneau, de l'Agneau jadis humble, victime expiatoire, mais maintenant Christ exalté, céleste. L'une et l'autre sont des figures, mais des figures de quoi ? Le terme d'Épouse est le symbole de l'affection, de la tendresse, et de l'*unité* quant à la position. L'Épouse a le même rang que l'Époux. L'Épouse juive jouira de la même gloire terrestre que Lui ; l'Église, l'Épouse céleste, partagera sa gloire céleste. L'ayant confessé et s'étant confiée en Lui dans le temps de son humiliation et de son rejet, elle sera plus près de Lui et Lui sera plus chère dans son exaltation et sa gloire. – Ce terme représente encore des myriades d'âmes sauvées. Un croyant ne pourrait pas parler *maintenant* de Christ comme de *son* Époux, mais comme de *son* Sauveur. Je puis dire : Il est *mon* Sauveur, « Il m'a aimé et s'est donné Lui-même pour moi. » Il est le Sauveur du pécheur, l'Époux de l'Église.

La gloire du royaume à venir sera céleste et terrestre à la fois. « Afin que, dans l'administration de la plénitude des temps, il réunît tout en Christ, tant ce qui est aux *cieux,* que ce qui est sur la *terre,* en lui-même. » (Éph. 1:10.) Christ sera à la tête de la puissance, de la bénédiction, et de la gloire des deux sphères.

Remarquez ici la différence qui existe entre la position et la bénédiction d'Israël, en rapport avec le royaume à venir, et celles de l'Église comme en parle l'Écriture. Le Seigneur descend au lieu où se trouve Israël, et le bénit là. « Le Rédempteur viendra en Sion. » (Luc 1:68-80.) L'Église, elle, est enlevée dans les nues, au-devant du Seigneur, en l'air. (1 Thess. 4.) Les Juifs recevront toute espèce de bénédictions temporelles dans un pays agréable. (Am. 9:11-15.) Nos bénédictions, à nous, seront toutes spirituelles et dans les lieux célestes. (Éph 1.) La Jérusalem terrestre sera le centre de la gloire et de la bénédiction terrestres – la ville royale – la capitale du monde entier, et, par elle, toutes les nations de la terre seront bénies, car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel de Jérusalem. (És. 2.) La Jérusalem d'en haut sera le centre de la gloire céleste. La splendeur de Dieu l'éclairera et l'Agneau sera son flambeau. (Apoc. 21.) Les saints célestes seront, dans leurs corps glorieux, rendus conformes au corps glorieux de Christ. (Phil. 3:21.) Toute la maison d'Israël aura en partage la bénédiction » dès longtemps promise, d'un nouveau cœur et d'un esprit nouveau. (Éz. 36:24-28.) Et ils ne s'égareront jamais plus.

Il est anciennement parlé d'Israël comme ayant Jéhovah pour mari. « Car ton mari est Celui qui t'a faite ; l'Éternel des armées est son nom. » (És. 54:5.) Mais à cause de son infidélité, et surtout parce qu'il rejeta Christ, il fut mis de côté pour un temps. Depuis lors, il est resté sur la même ligne que tous les autres pécheurs. La prédication de l'évangile s'adresse aux Juifs aussi bien qu'aux Gentils, comme à des pécheurs perdus, et tous ceux d'entre eux que la grâce de Dieu rassemble, forment « un seul corps. » Les uns et les autres jouissent des mêmes privilèges en Christ, et « le corps » participe aux mêmes privilèges que Christ dans les lieux célestes. Les Gentils que les dispensations divines tenaient jadis éloignés, tandis que les Juifs étaient rapprochés, ont maintenant, sur le principe de la foi, des bénédictions égales en Christ. Des *deux* Il en a fait un ; il a rompu la clôture de la paroi mitoyenne, afin que des *deux,* Il formât en Lui-même *un homme nouveau,* faisant ainsi la paix. « Car c'est par Lui que nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père, dans un même esprit. (Éph. 2:13-22.)

La véritable espérance de l'Église, laquelle est un seul corps qu'habite le « seul Esprit » – est *la venue du Seigneur Jésus Christ des cieux,* pour nous prendre à Lui. « Je m'en vais vous préparer le lieu. Et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé le lieu, *je reviendrai et vous prendrai avec moi, afin que là où je serai, vous y soyez aussi.* » Quand cette promesse aura reçu son accomplissement, Israël paraîtra de nouveau sur la scène.

Alors l'Esprit de Dieu commencera son œuvre parmi le résidu de Juda. Après que l'Église aura été retirée, et pendant le règne de l'Antichrist, avant l'apparition du Seigneur en gloire, dans l'espace qui séparera l'enlèvement des saints de cette apparition, ce résidu sera l'objet de la sollicitude toute spéciale et de l'amour du Seigneur. Parlant de lui sous l'image d'une épouse, Il dit : « Je l'attirerai, et je l'emmènerai dans un lieu solitaire, et je lui parlerai selon son cœur. Je lui donnerai ses vignes, depuis ce lieu-là et la vallée d'Acor, pour l'entrée de son attente, et elle y chantera comme au temps de sa jeunesse et comme lorsqu'elle remonta du pays d'Égypte. Et il arrivera en ce jour-là, dit l'Éternel, que tu m'appelleras : *ishi,* c'est-à-dire *mon mari,* et que tu ne m'appelleras plus ; *Baali,* c'est-à-dire mon Seigneur. *Et je t'épouserai pour moi à toujours. »* L'union sera désormais éternelle, et le Seigneur prendra son plaisir en son Épouse fidèle Lui rendant amour, admiration, adoration et culte. (Os. 1:2, 3.)

Comment donc expliquer le passage sur lequel nous sommes arrêtés : *« Ma Colombe, qui te tiens dans les fentes de la roche, dans les enfoncements des lieux escarpés, fais-moi voir ton regard*, *fais-moi ouïr ta voix, car douce est ta voix et ton regard est gracieux. »* Du verset 10 à la fin du quinzième, c'est une suite de paroles exprimant l'amour le plus tendre, les encouragements les plus doux, la plus radieuse espérance. Rien de plus béni pouvait-il sortir de la bouche même du divin Ami ? Il a en vue de capter la tendresse et la confiance de son Épouse. Il est évident que la splendeur de la gloire milléniale ne brillera pas tout d'un coup sur le pays d'Israël et sur les nations, mais seulement par degré, semblable au passage de l'hiver et à l'approche graduelle du printemps et de l'été. C'est là ce qui exige la foi de la part de l'Épouse. Mais Il la fortifie en l'assurant que le jour de la délivrance est près. Il lui donne à connaître qu'il la suit toujours de son œil, et l'encouragea prendre patience. D'un autre côté, diverses parties de l'Écriture nous apprennent qu'elle sera pendant ce temps, l'objet spécial de la malice de l'Antichrist. Il essaiera de dévorer le résidu fidèle. (Apoc. 12:6-17.) Mais guidée par l'Esprit de Dieu, elle trouve un refuge dans le désert. « Alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient aux montagnes. » Le Bien-Aimé connaît son asile. Pour ses yeux et pour son cœur, *elle* est semblable à la *Colombe dans les fentes de la roche,* dans les enfoncements des lieux escarpés, sur les bords du précipice.

Sa voix est douce à l'oreille de son Bien-Aimé ; Il se plaît à l'entendre, bien qu'elle ressemble encore au plaintif roucoulement de la colombe, qui sied solitaire, s'attristant sur l'absence de son compagnon. Son air est plein de grâce : elle lui paraît belle, quoique défaite par la persécution, les souffrances et l'épreuve. Et il cherche à la voir, à l'entendre ! Quel tendre, quel profond, quel immense Amour ! Qui a jamais aimé d'une manière semblable ? « Fais-moi voir ton regard, fais moi ouïr ta voix, car douce est ta voix, et ton regard est gracieux. » Oh ! amour miséricordieux, désintéressé ! Quelle révélation, quel déploiement de son cœur ! Oui, on peut dire de son cœur, mais de son cœur seul : « *L'amour* est fort comme la mort, la jalousie cruelle comme le sépulcre. » Avec la même force que la mort se saisit de sa proie, avec la même force le Seigneur aime. Ne te lasse pas, ô mon âme, de méditer sur l'amour de Christ – l'amour de Christ pour son épouse – l'amour de Christ pour toi. Songe à la rude, à l'énergique étreinte de la mort. Songe à la puissante, à l'éternelle étreinte de l'amour du Sauveur. Mais tandis que l'une épouvante et accable, l'autre console, soulage, rafraîchit et fortifie au-delà de toute mesure. Oh ! qu'il est grand, qu'il est profond, immense, incommensurable, ineffable, l'amour de Jésus !

Plus encore : rassemble toutes tes facultés, et concentre tes pensées sur cet autre aspect de l'amour du Sauveur : « La jalousie est cruelle comme le sépulcre. » Quelle est la signification de ces paroles ? Elles paraissent difficiles à se concilier avec la tendresse infinie de Jésus. Mais de fortes comparaisons sont seules capables de donner une idée de la *puissance* de son amour. Celle-ci en fait ressortir le double aspect. Si la mort *s'empare* d'une personne, le sépulcre la *garde.* Il est inflexible, il est cruel le sépulcre, Il n'entend point les cris des malheureux qu'il a dépouillés. Il ne s'inquiète ni des gémissements, ni des soupirs, ni des larmes de la veuve ; il ne se laisse point émouvoir par les lamentations ou les sanglots de l'orphelin. Il ne lâche jamais sa proie. Il ne cède point aux supplications des esprits froissés, des cœurs brisés, des âmes meurtries. En vain vous jetteriez-vous à deux genoux, et adresseriez-vous au sépulcre les plus ardentes, les plus instantes prières ; jamais il ne vous rendrait le Bien-Aimé qu'il vous a violemment arraché du cœur, et englouti dans ses noirs abîmes Que de fois il a été inutilement assiégé de pleurs amers, de cris déchirants ! Il reste sourd à tout, il ne fait cas de rien, il ne cède jamais. Qu'est-ce qui *prend* comme la mort ? Qu'est-ce qui *garde* comme le sépulcre ?

Comprends donc, ô mon âme, d'après ces sombres, mais saisissantes images, le caractère de l'amour du Sauveur. À l'abri dans les fentes de la roche – dans son côté percé – nichée dans ce cœur mystérieux qui est tout amour, sa timide et tremblante colombe repose en parfaite sécurité. Nul oiseau de proie ne viendra l'y attaquer ; aucun vautour de l'enfer ne peut toucher à une plume de son aile ; aucun ne peut pénétrer dans la fente du rocher qui lui sert d'asile. Elle est bien haut, bien loin de leur plus puissant essor. Mais ne peut-elle pas un jour, par mégarde, perdre son lieu de refuge, être prise et périr sous les coups des ennemis qui cherchent à la dévorer ? Si sa sécurité dépendait de la manière dont *elle* conserve sa position, c'en serait vite fait d'elle. Mais, Dieu soit béni, c'est de Jésus que tout dépend. C'est le rocher qui l'abrite, et non pas elle qui abrite le rocher. Qu'est-ce qui *prend* comme la mort ? Qu'est-ce qui *garde* comme le sépulcre ? L'amour divin s'empare de son objet avec une puissance que n'égale point celle de la mort, et, quoique ineffablement doux, il est plus inflexible encore que le sépulcre. Le Seigneur abandonnera-t-il jamais sa colombe entre les mains des méchants ? Non, jamais, jamais ! « Je donne à mes brebis la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Mon Père qui me les a donnés, est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravir des mains de mon Père. » (Jean 10:28-29.) « Voici, un roi régnera en justice, et des princes gouverneront avec équité. Et ce personnage sera comme un lieu où l'on se retire à couvert du vent, et comme un asile contre la tempête ; comme sont les ruisseaux d'eau dans un pays sec, et l'ombre d'un gros rocher en une terre altérée. » (És. 32:1-2.)

Mais tous les types, toutes les figures, toutes les allégories, toutes les images, sont impuissantes à exprimer complètement l'amour du Sauveur. Sa *gloire* sera manifestée et toute chair la verra ; mais son *amour* ne peut pas être manifesté. Oui, nous Le verrons tel qu'il est, dans toutes les réalités de son amour, et nous connaîtrons comme nous avons été connus ; en son amour nous trouverons nos éternelles délices ; mais il y a dans cet amour des hauteurs et des profondeurs, des largeurs et des longueurs que nous devons ignorer et ne saisir jamais.

Verset 15. *« Prenez-nous les renards et les petits renards qui gâtent les vignes, car nos vignes ont poussé des grappes. »*

Le Bien-Aimé se joint très gracieusement à son Épouse, dans les soins à donner à la vigne. « Prenez-nous les renards… Car *nos* vignes ont poussé des grappes. » Elles sont encore vertes et délicates ; elles commencent à pousser. Il faut y veiller attentivement. Les petits renards ont des dents pointues ; quoique jeunes, ils sont rusés et font beaucoup de dégâts. Pendant le froid et stérile hiver, il n'y a rien à craindre d'eux ; les sarments dépouillés de leurs feuilles ne les attirent pas. Mais quand renaît le printemps, le feuillage les met à couvert et ils trouvent de nombreuses occasions pour exercer impunément leurs ravages. Veille, ô mon âme, sur l'état de ton propre cœur ! Mets-toi surtout en garde contre les soucis journaliers de la vie présente, et contre les mille choses qui tendent à porter atteinte à ta fertilité. Demeure attachée au véritable cep et nourris-toi de sa sève. Alors tu porteras beaucoup de fruits à la gloire du Père. « Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses présentez vos demandes à Dieu, par des prières et des supplications, avec des actions de grâces. Et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos sentiments en Jésus Christ. » (Phil. 4:6-7.)

Dans les temps où la présence du Seigneur apporte du rafraîchissement, aux époques de grand réveil, il n'est pas nécessaire de redoubler de soins. L'œil suit avec bonheur les bourgeons et le développement des fleurs ; l'oreille écoute avec plaisir le chant des oiseaux, les notes douces et expressives de la tourterelle ; mais le gardien de la vigne a autre chose à faire qu'à en admirer les beautés, ou à écouter les chants mélodieux. Il doit prendre garde à ce que le subtil maraudeur ne vienne point se tapir sous le pampre luxuriant pour piller et détruire. Regardez autour de vous ; remontez le cours de vos expériences passées ; abandonnez-vous à vos réflexions ; vous verrez quelle grande partie de votre vigne a été endommagée pour un temps par la malice de l'ennemi qui se tient aux aguets pour commettre ses rapines ! Oh ! comme ils brisent le cœur, de pareils désappointements !

« Saints, redoublez de prudence ! Méfiez-vous du destructeur ! Bouchez les trous par lesquels il peut s'introduire en silence pour ravager les vignes ! Soyez constamment sur vos gardes ; car il est fort, votre ennemi ; à une méchanceté qui ne se donne aucun repos, il unit une finesse consommée, et l'amère certitude qu'il ne lui reste que peu de temps. Vous savez que si vous êtes de Christ, vous finirez, à force de luttes, par confondre l'adversaire et le mettre en déroute. Emparez-vous des méchants qui s'efforcent d'attirer la calamité sur la Jérusalem de Dieu, Dévoilez leurs artifices. Saisissez vos glaives acérés, serviteurs du Seigneur, et, l'épée à la main, le corps recouvert de vos armures, rebâtissez ses murs et ses forteresses renversés. *Le plus faible est rendu fort s'il s'attache à Christ ! »*

Le vigneron après avoir soigneusement veillé à ce que ses plants fussent bien cultivés et émondés, se retire le soir avec l'espérance de les retrouver le lendemain plus beaux encore. Mais, hélas ! à son amer désespoir, le destructeur est venu pendant la nuit, en a ravagé une partie et détruit, semble-t-il, le reste. Pendant que le gardien de la vigne dormait, le renard accomplissait son œuvre de dévastation ; il enfonçait ses dents aiguës jusques au cœur de la tige ; il la dépouillait de son écorce, en brisait les sarments, en répandait les feuilles sur le sol et dévorait les grappes encore vertes. Hélas ! c'étaient les plants les plus florissants, de superbes rejetons qui puisaient leur vigueur dans un terrain fort riche et se développaient sous les rayons bienfaisants du soleil du midi. Ils promettaient une abondante vendange. Et en une nuit, en une heure de ténèbres, tout cela est devenu la proie de l'ennemi ! Mais tandis que le vigneron regardait tristement ses souches détruites, une lueur d'espérance a jailli dans son esprit. Dieu soit béni ! les racines sont intactes, car les renards de l'enfer même ne peuvent pas abîmer les racines d'un seul des plants que le Père a plantés. Mais le dégât était tel que de longtemps il n'y avait pas à s'attendre à recueillir beaucoup de fruits.

L'application est simple et facile. Médite ces enseignements, ô mon âme, dans le secret de la présence divine. Dieu t'a-t-il donné de l'amour pour les âmes ? Un cœur de berger ? Efforce-toi de gagner des pécheurs à Christ ; veille sur les brebis et les agneaux de son troupeau, guide-les et les conduis aux gras pâturages. « Paissez le troupeau de Christ qui vous est commis, en prenant garde à lui… et quand le souverain Pasteur apparaîtra, vous recevrez la couronne incorruptible de gloire. » (1 Pier. 5:2-4.)

Verset 16. « *Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui, il paît son troupeau parmi les muguets. »*

L'heureuse épouse parle maintenant avec une pleine assurance de la *possession* de son objet. Il lui *appartient* en propre, elle le sent, elle le sait : « Mon Bien-Aimé est à moi. » Elle ne dit pas : « *j'espère* qu'il est », mais, « il est *à moi »*, sans y apporter l'ombre d'un doute. Quand l'affection est sincère, profonde, le cœur ne se donne point de relâche, il ne peut être satisfait qu'il n'ait obtenu ce qu'il désire. Nous avons vu précédemment l'Épouse dans la parfaite jouissance des *bénédictions* de son Bien-Aimé ; nous l'avons entendue parler avec bonheur et admiration de ses nombreuses et excellentes qualités, mais elle ne le *possédait* pas encore. Quand on possède la *personne* même, on possède toutes les qualités et les vertus de cette personne. « Il est à moi », lui-même. Ain-

si en sera-t-il au dernier jour ; Christ sera pour le résidu, et le résidu pour Christ. « Tu demeureras avec moi, tu ne seras à aucun mari, et aussi je te serai fidèle. » (Os. 3:3.) Nous sommes tardifs de cœur à croire. À diverses reprises l'Époux réitère à sa Bien-Aimée l'assurance de son profond amour et du plaisir qu'il prend en elle ; l'expression de sa tendresse est admirable ; même quand elle dit qu'elle est brune, il lui répond aussitôt : « O la plus belle d'entre les femmes. » Comment pouvait-elle douter un seul instant de son affection ? Aussi dès qu'elle le reconnaît, s'écrie-t-elle dans le transport de sa foi : « *Il est à moi !* » Triomphe béni ! Heureuse victoire ! Jésus est à moi ! Jésus est à moi ! Ah ! maintenant il ne s'agit plus seulement des *fruits* de son amour ou de ses *qualités,* mais de lui-même ; tout est compris dans sa personne.

Pourrais-tu parler avec une telle assurance, ô mon âme, de la possession de quelque objet terrestre que ce soit ? Non, certainement. On peut jusqu'à un certain point dire : « Cet argent est à moi ; – cette demeure est à moi, ces honneurs, ce bonheur, sont à moi ; » mais combien tout cela est passager ! Au lieu que lorsqu'on est attaché à Christ, qu'il est le centre de vos affections, on peut s'écrier avec vérité : « Mon Bien-Aimé est à moi ! » Que de fois un objet auquel notre cœur prenait plaisir, ne nous a-t-il pas échappé alors que nous croyions le tenir sûrement, ou ne s'est-il pas flétri dans nos mains comme une fleur détachée de sa tige. Hélas ! que de lamentations les enfants des hommes feront entendre à la fin ! que de bouches d'où s'échapperont ces cris : « Tous les objets de mes désirs, de ma sollicitude, de mes efforts, voilà, ils ne sont plus à moi maintenant ; jamais ils ne seront à moi, jamais ils ne pourront être à moi ; pour un morceau de viande, j'ai vendu mon droit d'aînesse, et maintenant tout est fini, plus d'espoir, je m'en vais sans argent et sans portion à toujours ! » Quelle vanité, de la part de l'homme, que de dire : « C'est à moi ! », en parlant des choses de la terre. En supposant qu'on pût dire, à propos de ce que le monde considère comme précieux : mes richesses, mon influence, mon pouvoir, ma science, ma réputation » – de quelle utilité cela est-il et peut-il être pour l'âme, la partie la plus noble de l'homme ? Ah ! quelle différence lorsque Christ, le Bien-Aimé, est l'objet des désirs, des affections ! quelle différence, lorsque la foi peut s'écrier sans la plus légère appréhension : « Christ est à moi ; Il est mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé est à moi », à moi maintenant, à moi pour laver mes souillures, à moi pour me revêtir de la justice de Dieu, à moi pour habiter dans mon cœur par son Esprit, à moi pendant la vie, à moi au milieu des flots du Jourdain, à moi dans la gloire du ciel ! Oui, ô mon âme, et plus, beaucoup plus encore. À moi pour le contempler, à moi pour le célébrer, à moi pour prendre soin de moi, à moi pour sympathiser avec moi, à moi pour me secourir, à moi pour m'aider à arriver jusqu'au bout de la course, à supporter la longueur et la fatigue du voyage, à moi pour m'enlever sur son char de nuées et me prendre avec lui à jamais ! Eh bien, ô mon âme, dis, cette part te convient-elle ? Est-ce assez pour un pauvre et vil pécheur ?

Ah ! qui pourrait calculer quels inépuisables trésors sont cachés dans ces mots : Je suis à mon Sauveur et le Sauveur est à moi ? quelle éclatante perspective ils nous laissent entrevoir pour l'avenir ! L'Épouse de Christ ne craint pas d'en faire usage, elle y met sa gloire au contraire, et répète sans cesse : Mon Seigneur*,* mon Dieu, mon Sauveur, mon Bien-Aimé ! N'y est-elle pas autorisée par Christ lui-même ? N'a-t-il pas dit : Comme le Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés ? N'a-t-il pas aimé les siens *jusqu'à la fin ?* Et ne réclame-t-il pas d'eux un seul don, le don de leurs *cœurs ? »*

Mais avant d'abandonner ce sujet béni, précieux, glorieux, rappelle-toi ta surprise, ton étonnement, en apprenant qu'il y avait des gens capables de laisser de côté, de négliger, de mépriser même cette part, ce Christ, ce Bien-Aimé : « car toute la plénitude de la divinité habite corporellement en Lui. » Tout le reste n'est que vanité et néant. Et maintenant en tant qu'homme ressuscité en gloire, et héritier de toutes choses, il invite les pauvres et les nécessiteux, les riches et les nobles, les vieux et les jeunes à venir à lui, afin de participer à sa position, à ses richesses et à sa gloire. « Parce qu'il n'y a point de différence du Juif et du Grec ; car il y a un même Seigneur de tous, qui est riche envers tous ceux qui l'invoquent. *Car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. »* (Rom. 10:12-13).

On rencontre cependant de bien chères âmes, qui aiment réellement le Seigneur et se confient en Lui, qui n'osent pas dire : « Mon Bien-Aimé est à moi. » Elles pensent qu'un tel langage serait de la présomption. Elles oublient sûrement que c'est Lui qui le tient le premier. Et peut-il y avoir de la présomption à affirmer que sa parole est véritable ? Il y a toujours plus d'humilité à se laisser guider par sa parole, que par nos propres pensées ou nos propres sentiments. D'ailleurs comment en est-on venu à l'aimer ainsi ? Parce que Lui a aimé le premier. « Nous l'aimons, dit Jean, parce qu'il nous a aimés le premier. » Nous ne prévenons jamais Christ. L'âme qui désire réellement Christ et son salut, obtient les deux à la fois. Elle peut ne pas le croire, mais ce n'en est pas moins vrai. Il a déjà visité cette âme, dans les richesses de sa grâce. Il crée en elle le *désir* qu'il veut satisfaire, l'*amour* qu'il veut rencontrer, la *foi* à laquelle il veut répondre. Tout ce qui est bon vient d'en haut ; rien de bon ne prend naturellement son origine dans nos cœurs. Rien de bon ne peut y être implanté par le monde ou par Satan. Tout ce qui est bon doit nécessairement descendre d'en haut, et c'est le Saint Esprit qui introduit cela au-dedans de l'âme, par l'évangile. Toute bonne pensée ou tout bon désir procède du Seigneur, de sorte que nous pouvons dire avec vérité : *désirer* Christ, c'est l'avoir ; désirer son salut, c'est l'avoir. Toute âme qui souhaite vraiment connaître Christ, se confier en lui, l'aimer, le servir, le glorifier, le connaîtra certainement, jouira de lui, l'aimera, le servira et le glorifiera à jamais L'homme peut éveiller des espérances qu'il est incapable de satisfaire, il peut faire naître l'amour et le tuer par d'amers désappointements. Il n'en est pas ainsi du Sauveur ; il est le vrai Dieu, son amour est parfait et a été pleinement manifesté.

Chers frères qui partagez ma foi, soyez donc assurés que Christ est à nous, oui à nous, par le don gratuit de Dieu, à nous par le don qu'il a fait de lui-même, de manière qu'il nous est permis de dire en toute humilité : « Jé-

sus est à moi ! mon Bien-Aimé est à moi. » Puissent nos âmes être rendues capables d'avoir une intelligence toujours plus saine et plus vive de tout ce qu'il *est* et de tout ce qu'il *a* pour nous !

« Et je suis à lui. » L'Épouse sait très bien qu'elle appartient à son Bien-Aimé. Il l'a souvent assurée de cette précieuse vérité. Elle a l'habitude de dire aux autres ce qu'elle pense de lui ; Lui, s'adresse directement à elle-même : « Ma grande amie, ma colombe, ma parfaite. » On trouve en lui la dignité et la gloire du Chef. N'est-ce pas une pensée vraiment bénie, que le chrétien ne relève de personne autre que de Christ, et est assujetti à Lui seul ? « Que personne donc ne se glorifie dans les hommes, dit l'Apôtre, car toutes choses sont à vous : soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir, toutes choses sont à vous, vous êtes à Christ et Christ est à Dieu. » (1 Cor. 3:21, 22). Précieuse vérité ! Elle est nettement formulée. Cette parole est immuable « Vous êtes à *Christ. »* Chacun peut dire individuellement : « Je suis à Lui. » Ainsi nous honorons la parole de Dieu. Nous Lui appartenons exclusivement, et ne dépendons que de Lui seul.

Il est dit en outre : « Toutes choses sont à vous. » Tant que nous n'appartenons à personne autre qu'à Christ, toutes choses nous appartiennent. « Soit Paul, ou Apollos, ou Céphas », etc. Toutes choses sont à notre service et ne nous *maîtrisent* plus. La mort elle-même a perdu sa domination, elle n'est plus pour le croyant un maître, mais un messager de paix ; elle est sa servante. Elle ne peut plus me considérer comme sa proie ; le monde ne peut plus se vanter que je lui appartiens, l'ennemi ne peut plus dire que je suis à lui. Cette précieuse parole « vous êtes à Christ », et à nul autre, met tout en règle. Oh ! croyez-y afin de ne suivre que Christ. Il nous a rachetés à grand prix ; nous lui appartenons par droit d'acquisition ; le prix qu'il a payé, c'est son sang précieux. Mais ne le suffît-il pas, ô mon âme, de savoir que tu es à Lui, à Lui dès maintenant et à jamais, à Lui pour le temps, à Lui pour l'éternité ? Oui, Seigneur, c'est assez ; c'est une source de consolation et de repos pour mon cœur, d'énergie et de force pour ma vie, que de savoir que tu es à moi, que je suis à toi et que jamais je n'appartiendrai à un autre. O mon âme, fais de ces réalités l'objet de tes méditations, examine-les soigneusement de près. Bien que tu ne doives pas t'en occuper constamment, reviens-y de nouveau. Tu y trouveras de vifs rafraîchissements.

« *Il paît son troupeau parmi les muguets. »* Elle se souvient du nom qu'il lui a donné, « le muguet. » Elle le répète avec bonheur, mais sans présomption. Oh ! puissions-nous songer davantage aux expressions dont Il se sert, aux titres qu'il donne ! En la désignant sous le nom « du muguet », il embrassait tous les siens ; aussi les appelle-t-elle tous « des muguets. » Elle sait de plus qu'il paît son troupeau parmi les muguets. C'est là qu'on le trouve, c'est au milieu d'eux qu'il prend son plaisir, sa satisfaction, ses délices. Puisse-t-Il continuer à mettre sa joie à ramasser des muguets dans son jardin, tout le temps qu'il diffère sa venue ?

Verset 17. « *Avant que l'aurore paraisse et que les ombres s'enfuient, retourne, mon Bien-Aimé, et sois comme le chevreuil ou le faon des biches sur les montagnes entrecoupées. »*.

La parfaite assurance de l'amour de son Bien-Aimé, et la jouissance bénie de Lui-même par la foi, accroît le désir qu'elle éprouve de voir luire le jour de Sa gloire. Alors toutes les ombres seront dissipées. Comme il sera la réalisation de tous les types et de toutes les ombres, ils n'existeront plus dès qu'il apparaîtra. Maintenant nous voyons obscurément, à travers un miroir, alors nous verrons face à face. Nous verrons ce même Jésus *alors* comme nous voyons *maintenant,* mais le miroir, qui ne produit qu'une ressemblance imparfaite sera écarté ; « nous Le verrons tel qu'il est. » Pour Israël, les rayons levants du Soleil de Justice chasseront à jamais les ténèbres de la nuit, et l'obscurité de leur long et stérile hiver. Les fleurs paraissent, on commence à entendre le chant des oiseaux, la création tressaille de joie.

L'exercice de la *foi* et de *l'espérance* dans ces deux versets est admirable et instructif. En réponse à la description que l'Époux a faite du glorieux jour millénial et de la place que sa Bien-Aimée occupe dans son cœur, (v.10-15), elle exprime ainsi sa foi : « Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à Lui » ; et son espérance : « *Avant que* l'aurore paraisse et que les ombres s'enfuient. » Il n'est pas question dans sa pensée du jour de gloire qui est proche ; elle en attend seulement l'aurore, et elle sait qu'avant l'éclat du matin, toute ombre sera dissipée. « Il est comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, du matin qui est *sans nuages ;* il est comme l'herbe qui sort de la terre après la lumière du soleil, quand il paraît après la pluie. » (2 Sam. 23:4). Mais *en attendant* l'aurore de ce jour béni, elle prie son Bien-Aimé de *demeurer avec elle.* Elle désire ardemment jouir de sa gracieuse présence, des consolations et du soutien que procure son amour, jusqu'à ce qu'il apparaisse lui-même en gloire. Elle s'attache à la personne de son Bien-Aimé. Heureux fruit d'une foi ferme et d'une espérance bénie !

« *Retourne, mon Bien-Aimé, et sois comme le chevreuil ou le faon des biches sur les montagnes entrecoupées. »*

Elle est encore dans le désert, en proie à mille épreuves. Semblable à un pays entrecoupé de montagnes et de vallées, son sentier est difficile. Il lui tarde que son Bien-Aimé vienne en puissance et en gloire, avec la célérité du chevreuil ou du cerf sur les montagnes. Que sont les montagnes et les vallées pour la gazelle légère ? Rien. Que sont toutes les difficultés du complet rétablissement d'Israël pour le Seigneur ? Rien. Un rayon de sa gloire à venir frappera de terreur les cœurs des ennemis de son peuple et préparera la voie à ses rachetés pour retourner et venir en Sion avec chant de triomphe ; une joie éternelle sera sur leurs têtes, ils obtiendront la joie et l'allégresse ; la douleur et le gémissement s'enfuiront. » (És. 5:10.) Alors, « toute vallée sera comblée, et toute montagne et tout coteau seront abaissés, et les lieux tortus seront redressés, et les lieux raboteux seront aplanis ; la gloire de

l'Éternel se manifestera, et toute chair ensemble la verra ; car la bouche de l'Éternel a parlé. » (És. 40:4, 5.) Mais jusqu'à ce qu'arrive ce moment si impatiemment attendu, l'Épouse prie l'Époux de la maintenir dans la jouissance de son amour et de l'environner de sa faveur comme d'un bouclier. Divine harmonie ! Heureux fruits de la grâce ! la foi qui s'attache à la parole ; l'espérance qui épie la première lueur du malin, la prière pour jouir actuellement de Sa bienfaisante présence ! Elle insiste, et elle insisterait avec plus de force encore si c'était nécessaire, pour être immédiatement avec Lui.

Songe sérieusement à toutes ces choses, ô mon âme ! Est-ce là ta condition ? Ajoutant foi à la parole du Seigneur, attends-tu, soupires-tu après son retour ? Demandes-tu constamment d'être maintenue en sa présence, « jusqu'à ce qu'il vienne ? » On dit que l'heure qui précède l'aurore, est la plus froide et la plus sombre de la nuit. Ainsi en sera-t-il pour le résidu Juif au dernier jour. « Hélas ! que cette journée-là est grande ? Il n'y en a point eu de semblable, *et elle sera un temps de détresse à Jacob ; mais il en sera pourtant délivré ! »* (Jér. 30:7.) Mais la première lueur du matin sera pour le résidu qui attend et qui prie, le signal de la délivrance, celui de la destruction pour ses orgueilleux oppresseurs. « Sachez également ceci », dit l'Apôtre, écrivant pour l'Église. « C'est qu'aux derniers jours, il y aura des temps fâcheux. » Heureux ceux qui se tiennent fermes à la Parole, suivant le Seigneur et attendant sa venue ! La dernière heure de la nuit peut être froide et ténébreuse, mais ne t'en inquiète pas, ô mon âme, supporte la veille, prie ; le matin va briller, sentinelle vigilante, demeure sur ta tour élevée. Bienheureux ceux dont l'œil vigilant saisira le premier rayon de l'Étoile du matin.

« Mais vous, mes Bien-Aimés, vous appuyant vous-mêmes sur votre sainte foi et priant par le Saint Esprit, conservez-vous les uns les autres dans l'amour de Dieu, en attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, pour obtenir la vie éternelle. » (Jude 20-21.)

Chapitre 3

Verset 1. « *J'ai cherché, durant les nuits, sur mon lit, Celui qu'aime mon âme ; je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé. »*

Le cœur de l'Épouse ressent la solitude de la nuit, en attendant l'aurore. Elle pense à Celui qui amène avec Lui la lumière du jour. Mais elle a perdu le sentiment de sa communion ; c'est là sa faute. Sa conscience n'est pas endormie, son affection est vivante : « J'ai cherché Celui qu'aime mon âme. » Et pourtant elle est malheureuse, affligée. Pourquoi cela, ô mon âme ? D'où peut provenir cette tristesse ? Dans le cours de tes méditations, aurais-tu découvert la cause secrète d'un semblable état ? Comment concilier ces sentiments contraires ? Il ne saurait y avoir d'autre raison que celle-ci : *le regard de l'Épouse ne repose pas sur le Bien-aimé Lui-même.* On peut trouver d'autres motifs apparents ; celui-là est le *vrai.* Son œil s'est porté sur d'autres objets, et la voilà plongée dans les ténèbres, dans une profonde solitude. Elle est en repos quant à son salut ; (mon lit », un lieu de repos ; et cependant, pour le moment, son âme se trouve dans la *nuit.*

Il importe peu à l'ennemi, pour l'exécution de ses projets, de quel côté se dirige le regard, pourvu seulement qu'il soit détourné de Christ. Il peut se porter sur ce qu'il y a de meilleur, par exemple sur l'œuvre du Seigneur, sur nos frères, sur l'amour fraternel, sur la communion des saints. Ces choses elles-mêmes, si bénies qu'elles soient, amèneront une chute, si l'une d'elles, usurpant la place qui appartient à la personne de Christ, devient l'objet dominant du cœur. Et que dirons-nous quand, sous mille formes variées, c'est à soi-même ou au monde que l'on s'attache ? Oh ! alors, ce qui en résulte ce sont d'épaisses ténèbres, une grande faiblesse et une déplorable confusion.

Quelques-uns, je le sais, excusent un pareil état de l'âme en disant que c'est le Seigneur qui *cache* sa face, qu'il veut nous éprouver et ranimer notre affection pour Lui. Rien dans le Cantique des Cantiques ne nous prouve que le Bien-aimé ait recours à de tels moyens. Ici, comme dans son symbole de l'offrande du gâteau, Il demeure *parfaitement le même,* malgré ses variations, à elle. Et sûrement une telle idée serait en contradiction avec l'enseignement renfermé dans les épîtres. Le jugement qui a frappé l'Agneau, a déchiré aussi le voile, de sorte que Christ et ses rachetés ont pu entrer dans le saint des saints, et sont dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. Assurément Christ demeure dans la lumière ; Il n'est jamais dans les ténèbres ; et nous, nous sommes *là où* Il est et *tels* qu'il est. « Les ténèbres sont passées », ainsi que s'exprime Jean, « et la vraie lumière brille maintenant ; » et il ajoute : « Tel qu'il est, tels nous sommes dans ce monde. » Une fois en Christ, il n'y a plus de voile.

Quand elle est entourée de ténèbres, je l'admets, il semble à l'âme que Christ s'est retiré Lui-même d'elle, et l'a délaissée. Mais en pareil cas, c'est l'âme qui s'est éloignée de Lui. Il est évident qu'elle ne jouira pas de la *manifestation* de l'amour divin, lorsqu'elle perd Christ de vue, comme lorsqu'elle Le suit de près. Ainsi que le dit le Seigneur : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon père l'aimera ; et *nous* viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. » (Jean 14:23). Ceci me paraît suffisamment clair. Le Seigneur est toujours le même ; Il ne change pas. Quand il s'opère un changement dans notre communion, dans notre jouissance de Christ, il provient uniquement de nous-mêmes. Nous pouvons être persuadés qu'il nous donnera le plus de témoignages possibles de son amour, aussi longtemps que nos yeux demeureront fixés sur la *Personne* du Seigneur ; et aussi longtemps qu'il sera l'objet, le centre de nos affections, la lumière, l'amour, la paix et la joie rempliront notre âme.

Mais dès l'instant où l'œil s'égare, dès l'instant où tous ses rayons ne convergent pas sur Christ, les ténèbres s'épaississent autour de l'âme ; et bientôt, grâce à la ruse de l'ennemi, arrive le train des perplexités, des agita-

tions, du trouble des pensées et des sentiments. « La lumière du corps, c'est l'œil : si donc ton œil est net ; tout ton corps sera éclairé. » (Matt. 6:22).

Retire donc, ô mon âme, des expériences de l'Épouse, cette leçon dont tu as tant besoin, à savoir, *que* « *rien de moins que la personne du Seigneur Jésus Christ, ne peut jamais satisfaire les affections de la nouvelle nature. »* « N'avez-vous point vu Celui qu'aime mon âme », est le premier cri, le cri spontané de cette nature quand elle ne voit pas Christ *Lui-même.* La *forme* du cri peut différer selon les individus, mais la *cause* de leur inquiétude est la même chez tous. Un œil simple n'a pas en vue deux objets. L'Épouse est demeurée occupée, pendant la nuit, d'autre chose que de son Bien-aimé. Peut-être songeait-elle à la solitude, aux fatigues de la route ; peut-être entrevoyait-elle par anticipation les splendeurs de l'aurore prête à paraître ; mais à coup sûr, ce n'était pas sur Christ *Lui-même* que se portait directement sa pensée, comme lorsqu'elle s'écriait : « Mon Bien-aimé est avec moi, comme un sachet de myrrhe ; il passera la nuit entre mes mamelles. » *Alors* la paix et la joie inondaient son âme, et elle répandait autour d'elle le doux parfum de son nom. *Maintenant* elle est en proie à l'agitation et au trouble, et sa chute est manifeste.

Verset 2, 3. « *Je me lèverai maintenant et je ferai le tour de la ville, des carrefours et des places, et je chercherai celui qu'aime mon âme. Je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé. Le guet qui faisait la ronde par la ville, m'a trouvée. N'avez-vous point vu, leur ai-je dit, celui qu'aime mon âme ? »*

La position de l'Épouse a changé, mais elle n'a pas encore trouvé le repos. Elle a secoué sa nonchalance : son langage est celui de la passion. Mais ce n'est pas dans les rues et les places de la ville, où le guet est chargé de maintenir l'ordre, que se trouve son Bien-aimé. « Il paît son troupeau parmi les muguets. » Elle le savait très bien, seulement elle était honteuse et troublée, comme beaucoup le sont en de semblables circonstances. Les traces du troupeau, les cabanes des bergers, l'herbe qui croît, la montagne de myrrhe, le coteau d'encens, la campagne, le jardin, les drogues aromatiques, les scènes champêtres, étaient les lieux de prédilection de l'Époux, et c'est là qu'il se tenait. C'est pourquoi, si l'inaction de l'Épouse était une chute, l'activité qu'elle déployait après était une faute, faute qui aurait pu être évitée si elle s'était humiliée et avait confessé son péché. Cependant, oh ! qui pourrait ne pas admirer la ferveur de son amour, l'abondance de son cœur, la sincérité de sa confession ? Quatre fois dans ces quatre versets, elle parle de « Celui qu'aime son âme. » Elle ne prétend jamais l'avoir trouvé jusqu'à ce qu'elle l'ait, ou être heureuse tant qu'elle ne l'est pas réellement. Plaise à Dieu que dans nos chutes nous déployions autant d'affection, autant d'ardeur, autant de loyauté. C'était la vivacité même de sa tendresse qui révélait sa chute. Oh ! puissions-nous toutes les fois que nous nous éloignons de Dieu, être découverts par le moyen de notre affection profonde pour la personne adorable et bénie de Christ !

Mais telle est l'intensité de la tendresse de l'Épouse pour son Bien-Aimé que, rien de ce qui n'était pas *Lui-même* n'aurait pu répondre aux besoins de son cœur. Eût-elle été dans le ciel, au lieu d'aller dans la ville, si elle ne l'y avait pas trouvé, il en eût été absolument de même : elle aurait passé successivement de scène en scène et de gloire en gloire, en adressant à tous ceux qu'elle aurait rencontrés sur son chemin la même question : « N'avez-vous point vu Celui qu'aime mon âme ? » Les cieux avec toutes leurs splendeurs, Lui absent, auraient été impuissants à satisfaire les affections de son âme renouvelée. C'était Lui-même qu'elle cherchait : c'était la Personne de son Seigneur adoré, et rien autre, non, rien au monde n'aurait pu prendre sa place. Seul l'amour du Rédempteur peut satisfaire l'amour de l'Épouse. Tel est l'ordre céleste, l'ordre voulu par la sagesse et la bonté de Dieu. Ainsi le Seigneur devient l'objet et le centre de tous les cœurs renouvelés, comme il l'est de Dieu, et aussi l'objet et le centre de toutes leurs voies, comme il a été et sera toujours l'unique objet, le centre de toutes les voies de Dieu.

Nous pouvons retirer une leçon profondément précieuse et très pratique de cette vérité capitale. « L'amour est de Dieu ; et quiconque aime, est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour… Par ceci nous savons que nous demeurons en lui, et lui en nous, (c'est) qu'il nous a donné de son Esprit. » (1 Jn. 4:7-19.) Au jour de notre régénération, quand nous sommes « nés de l'Esprit », l'âme reçoit une nouvelle vie qui ne trouve son repos qu'en Jésus. « Venez à moi, je vous donnerai le repos. » C'est là le repos de Dieu et de notre nouvelle vie. C'est au-dessus du monde, au-dessus des nuages, au-dessus des tempêtes, au-dessus des cieux, sur le sein du Bien-aimé qu'elle a son repos. Comment donc se fait-il que tant de chrétiens sincères sont étrangers à une paix solide et au repos, pour ne pas parler de la joie et de l'amour ? Tout simplement parce que Christ n'est pas *Lui-même* l'objet de leur esprit et de leur cœur, dans toutes leurs voies, qu'il s'agisse de Dieu ou des hommes. C'est cette raison seule qui explique l'état d'inquiétude, d'agitation de véritables chrétiens. Du moment que Christ obtient dans le cœur la place qui lui appartient, toutes les autres choses descendent aussitôt à la leur conformément à l'ordre divin. Mais si on laisse s'interposer quelque chose entre le cœur et Christ, le Saint Esprit est attristé, les ténèbres envahissent l'âme, suivent la faiblesse et la confusion, et l'être moral tout entier est dans un état de désordre. Vers. 4. « *À peine les avais-je passés, que je trouvai celui que mon âme aime ; je le pris, et je ne le lâcherai point que je ne l'aie amené à la maison de ma mère et dans la chambre de celle qui m'a conçue.* Grande fut la joie de l'heureuse Sulamithe, lorsqu'elle trouva son Bien-Aimé. « Je l'ai trouvé », précieuse parole ! moi, la pauvre, la faible, l'errante, l'indigne créature. « Je l'ai trouvé », je « L'ai trouvé » – Celui qui est la source de toute joie, la fontaine de toute bénédiction. La voilà récompensée de sa recherche ardente, pleine de tendresse. Il en est toujours ainsi. « Qui cherche, trouve. » Un cœur réellement tourné vers le Seigneur, le trouve bientôt. Il prend son plaisir à se révéler à des cœurs pareils, comme il fit à Marie. Il rencontre son Épouse sur le chemin. Elle le voit – elle L'embrasse – elle Le prend, elle ne le lâchera point qu'elle ne l'ait amené à la maison de sa mère.

Mais quelque grande que fût sa joie, elle n'était en en comparaison de celle du Bien-aimé. À première vue, il peut sembler que la joie est toute d'un côté, mais il n'en était pas ainsi. Notre douleur de la perte de Celui que nous aimons, et notre joie de le retrouver, seront proportionnées à l'amour que nous avons pour lui. Vérité précieuse, quand on la voit en Christ ! Quel champ elle offre à notre méditation, quels trésors à y découvrir ! Nous pouvons y apprendre bien des choses sur les affections du Seigneur et les profondes sympathies pour son peuple. Prenez un exemple.

Supposé que l'amour de l'Époux soit cent fois plus grand que celui de l'Épouse, la douleur qu'il éprouverait en la voyant ainsi errer serait-elle cent fois plus profonde que la douleur de celle qui s'est égarée ? Très certainement. Le degré de l'affection fait le degré de la peine ou de la joie. Quelle proportion y avait-il entre la joie du Père et celle du Fils prodigue, quand ils se rencontrèrent ? ou plutôt quelle différence ? Infinie ! Et il en doit être toujours ainsi, entre le cœur du Seigneur et le cœur des siens. Oh ! combien nous devrions être attentifs et vigilants de peur d'errer, et d'attrister par là et froisser le cœur si tendre, si aimant de Jésus. Et quel motif aussi pour nous repentir et revenir à Lui, quand nous avons erré loin de Lui, l'affligeant et déshonorant son saint nom !

Mais qui est la *mère,* demandera-t-on peut-être, et que faut-il entendre par *la maison de la mère ?* Les prophéties d'Osée nous fournissent pleinement la réponse. « Appelez vos frères, Ammi ; et vos sœurs, Ruhama. Plaidez, plaidez avec votre *mère.* Israël, en tant que nation, est la *mère.* Et quand les relations longtemps interrompues de l'Éternel avec son ancien peuple seront rétablies, l'Éternel sera entré dans la maison de la mère. Mais, nous nous sommes arrêtés déjà à diverses reprises sur ces points dans nos méditations, et il n'est pas nécessaire de nous y arrêter davantage ici.

L'épouse, ou le résidu fidèle de la nation, connaissant l'amour de son époux, se jette dans ses bras. Il ne pouvait y avoir pour elle de lieu de repos jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé. Et maintenant, épuisée et lasse de ses égarements, semblable au fils prodigue dans le pays éloigné, elle trouve son parfait repos dans son immuable amour. Le cœur du Bien-aimé est le seul lieu de repos de son cœur. « Filles de Jérusalem, je vous adjure par les chevreuils et par les biches des champs que vous ne réveilliez point celle que j'aime, que vous ne la réveilliez point jusqu'à ce qu'elle le veuille. » Nous avons considéré cette adjuration en méditant le chapitre 2, verset 7. Elle se retrouve encore chapitre 8:4, et chaque fois qu'elle est reproduite la venue du Seigneur suit immédiatement. Dans le chapitre 2:7, c'est la révélation de sa personne elle-même : « C'est ici la voix de mon Bien-aimé ; le voici qui vient. » C'est de Lui-même personnellement qu'il est question là. Au chapitre 3:5, c'est le Messie venant en cortège royal, comme le vrai Salomon, couronné Roi d'Israël par le cœur de la nation : « Regardez le Roi Salomon, avec la couronne dont sa mère l'a couronné au jour de ses épousailles, et au jour de la joie de son cœur. » Le chapitre 8:4, nous montre l'Épouse quittant le désert comme *unie* à l'Époux. Le progrès est manifeste. « Qui est celle-ci qui monte du désert mollement appuyée sur son Bien-aimé. » C'est là tout ce que le cœur désire ; c'est le comble de la félicité. Être avec Christ – un avec Lui – et semblable à Lui, constitue la pleine, parfaite, et éternelle bénédiction de tous les siens.

La fin du chapitre, à partir du sixième verset, nous présente le tableau prophétique de la venue de l'Époux montant du désert avec son Épouse « Qui est celle-ci *(v.Angl.,* dans tous les cas analogues : Qui est celui-ci) qui monte du désert comme des colonnes de fumée en forme de palmiers, parfumée de myrrhe et d'encens, et de toute sorte de poudre de parfumeur ? » Les Juifs ne s'élèvent pas, comme l'Église, à la rencontre du Seigneur, en l'air. Le Seigneur vient là où ils sont eux-mêmes. L'Esprit de prophétie nous apprend qu'ils étaient ensemble dans le désert. C'est là qu'il s'est révélé à elle comme le vrai Messie, dans son immuable amour « Voici, je l'attirerai après que je l'aurai promenée par le désert, et je lui parlerai selon son cœur. » « Et deux ailes d'un grand aigle furent données à la femme (au résidu juif), afin qu'elle s'envolât dans le désert, en son lieu, où elle est nourrie un temps, des temps et la moitié d'un temps, loin de la face du serpent. » Osée 2, Apocalypse 12.

Et maintenant, à l'heure où s'accomplit la prophétie que nous méditons, ces « temps » sont écoulés. Les solennels événements accumulés dans ces années tant remplies se sont rapidement succédé. Le serpent ancien a été enfermé dans l'abîme, la bête et le faux prophète ont été jetés dans le lac de feu, et les nations rebelles ont été jugées, « Le balai de destruction » a balayé l'empire de l'antichrist. Ce que l'homme *est,* a été pleinement démontré. Désormais il est mis de côté pour toujours comme vaisseau de témoignage, et Christ vient pour prendre la place de fidèle et véritable témoin pour Dieu sur la terre. La scène étant ainsi purifiée le trône du Fils de David, du Prince de Paix, est établi ; et l'Épouse du Roi est amenée avec les honneurs royaux du lieu où elle était cachée dans le désert. Glorieux spectacle ! Le jour paraît ! Le soleil levant inonde de ses rayons le pays. Jérusalem est pleine de joie. Et d'un commun accord tous s'écrieront désormais, sans que le cri ravissant expire comme jadis sur leurs lèvres : « Hosanna ! Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur. »

Le cortège royal s'avance. C'en est fait pour toujours du désert. Nous pouvons voir dans le verset sixième la description des grâces qui brillent dans l'épouse, la fumée d'encens et les drogues aromatiques symbolisant la louange, l'action de grâces, et les autres fruits de l'Esprit. Les versets 7:8, 9, 10 disent plus particulièrement les dignités, les grandeurs, et les gloires du Roi. « Le lit » ou « chariot » est le char royal. Mais remarquez surtout qu'il est l'ouvrage du Roi lui-même. « Le Roi Salomon s'est fait un lit du bois du Liban. » Christ pourvoit à tout et prépare tout pour les siens. Il ne nous laisse rien à faire, qu'à jouir de ce qu'il a fait. Le bois de cèdre est le symbole de ce qui est incorruptible et de bonne odeur ; les colonnes, celui de la force ; l'« argent », celui de la pureté ; « l'or », celui de la justice divine ; la « pourpre », celui de la royauté. « L'amour » est la source de tout – Dieu est

amour. « Les filles de Jérusalem » et « les filles de Sion » renferment une allusion aux *villes* et aux *tribus* d'Israël, en faveur de chacune desquelles l'amour divin a frayé la voie à la dignité nationale, et à la gloire du millénium.

Chapitre 4

Verset 4. « *Te voilà belle, ma grande amie, te voilà belle ; tes yeux sont comme ceux des colombes entre tes tresses ; tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres lesquelles on tond lorsqu'elles sont descendues de la montagne de Galaad. »*

Dès que la femme eut touché le bord du vêtement du divin Rédempteur, la puissance qui était en lui déploya son efficace en elle. (Marc 5). Le doigt de la foi ne toucha pas seulement le bord du vêtement de Christ, il toucha aussi le ressort secret de son cœur que la foi seule pouvait atteindre : et tous les trésors de ce cœur furent ouverts à la foi. L'effet fut *immédiat* et parfait. La source de son mal fut tarie, et tous les courants auxquels elle donnait naissance furent emportés. *«* Elle connut en son corps qu'elle était guérie du fléau. » Elle était néanmoins sans la *paix* ou le *repos* de l'âme, pour ne rien dire de la *joie.* Elle tomba aux pieds de Jésus « *effrayée et toute tremblante. »* Arrête-toi ici un peu ô mon âme, et médite dans la solitude du sanctuaire, sur cette scène pleine d'instruction.

Est-il possible, je le demande, qu'un croyant possède toute la vertu qui se trouve dans le Seigneur et que pourtant il soit étranger à la paix ? Il en fut ainsi de la chère femme qui nous occupe et dont la foi était grande. Et il en est ainsi, hélas ! de milliers d'enfants de Dieu en nos jours. Pour beaucoup il y a là-dedans un mystère : comment faut-il l'expliquer ? Dans le cas de la femme, la chose est assez claire ; et nous y trouvons aussi l'explication de tous les autres cas. Quoiqu'elle eût éprouvé relativement à son besoin extrême, l'efficace de toute la puissance qui était en Christ, *elle était étrangère encore aux pensées de son cœur envers elle.* Elle avait besoin de la révélation de ce cœur à elle-même, pour lui donner parfaite paix en sa présence. Ce qui lui manquait, c'était la connaissance de *ce que le Seigneur pensait à son sujet ;* et c'est là ce dont a besoin tout pécheur, aussi bien que la femme. Christ ne refuse rien à la foi. La foi assure tout d'abord à l'âme tout ce qu'il est lui-même, et tout ce qu'il a à donner ; mais le parfait repos de l'âme ne se trouve que dans la connaissance du cœur qui a fait l'abandon de tout afin, de nous gagner à lui-même. C'est alors, mais non pas avant, que nous sommes dans le plein repos de son amour. Oh ! quel bonheur de connaître ses propres pensées à notre égard, de connaître son amour pour nous ! « Il m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi ! » C'est bien, le chant le plus sublimée dont nous ferons jamais retentir les cieux.

Mais un coup d'œil encore, ô mon âme, avant de la quitter sur cette scène bénie. Arrête-toi, ne serait-ce qu'un instant, aux effusions de l'amour du Sauveur pour cette pauvre femme. Qui saurait le comprendre, l'amour qui respire dans ces paroles : « Et il regardait tout autour pour voir celle qui avait fait cela ? » Quel amour ! Son cœur tressaille de joie ! Il a remporté son prix ! De toute éternité ses regards se portaient en avant sur ce moment bienheureux. Les œuvres de Satan sont détruites, Dieu est glorifié – la grâce brille et la foi triomphe. Mais il faut que ses yeux s'arrêtent sur elle. « Où est celle qui a fait cela ? » Avec quel intérêt ses yeux la contemplent ! Et maintenant il se révèle lui-même à son, cœur, et remplit son âme de la paix et de la joie de son salut. « Ma fille » – expression de la parenté la plus intime et la plus chère – le plus tendre des liens humains – « ta foi t'a guérie ; va-t-en en paix, et sois guérie de ton fléau. »

Ces réflexions nous ont été suggérées par la méditation des sept premiers versets de ce merveilleux chapitre. Ici, le Bien-Aimé révèle d'une manière remarquable à celle qu'il aime, les pensées de son cœur à son sujet, au sujet de la beauté sans égale dont elle resplendit à ses yeux. Oh ! puissions-nous être réellement circoncis de cœur et d'oreilles pour recevoir et retenir à toujours les paroles que l'Époux a choisies pour exprimer l'admiration que lui inspire son épouse ! Il s'assied, pour ainsi dire, et contemple avec ravissement et délices, chacun des traits de sa belle fiancée. Ensuite il lui dit ouvertement à elle-même son amour et son admiration. « Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse. » De pareilles louanges de la part de l'homme seraient extrêmement pernicieuses, mais sortant des lèvres de Christ, elles ne font que donner plus de profondeur à notre humilité et nous rendre plus semblables à lui. Elles inondent l'âme d'une joie calme et pleine de paix ; elles nous unissent plus étroitement à son cœur, et nous transforment davantage à sa ressemblance. Elles sont le fondement béni de la plus intime communion.

Après avoir, en termes généraux, donné au cœur de l'Épouse l'assurance qu'elle est « belle » à ses yeux, Christ énumère *sept* traits particuliers qu'il a contemplés séparément et minutieusement avec de grandes délices : ses yeux, ses cheveux, ses dents, ses lèvres, ses tempes, son cou, ses mamelles. Chaque trait étant parfait en lui-même, il voit en elle réunies la perfection et la beauté : « Tu es *toute* belle, ma grande amie, il n'y a *point de tache en toi. »* Le soin minutieux qu'il met à la considérer manifeste l'intérêt et les délices sans bornes qu'il prend en elle. Le nombre sept aussi, suggère l'idée de quelque chose d'accompli, de parfait. Mais devons-nous nous en étonner ? « La beauté de l'Éternel notre Dieu est sur nous. » (Ps. 90:17, *v.Angl*. dans toutes les parties et les proportions, le croyant est parfait dans la perfection de Christ, et d'un aspect tout plein de grâce dans sa grâce à Lui. Christ a ôté tout ce qui était à nous, et nous a donné ce qui est à lui. Aussi sommes-nous exhortés à *dépouiller le vieil homme,* et *à revêtir le nouvel homme,* qui est créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté. (Éph. 4:22, 23, 24.) Maintenant considérons rapidement chacun des sept traits à part.

« *Tes yeux sont comme ceux des colombes entre tes tresses. »*

Selon la loi cérémonielle, la colombe était un oiseau pur ; c'était le seul de tous les animaux ailés qui fût offert en sacrifice sur l'autel de Dieu (voir la méditation sur le chapitre 1:14) ; elle est l'emblème bien connu de l'humilité, de la chasteté et de l'innocence. « Tes *yeux* sont comme ceux des colombes. » L'œil est un terme souvent employé dans l'Écriture pour désigner la lumière et l'intelligence spirituelles. « Si donc ton œil est simple, tout son corps sera éclairé. » Mais il y a dans les yeux de la colombe une particularité qu'il peut être dans l'intention du Saint Esprit de faire servir à donner au croyant une leçon bien nécessaire : je veux dire son étonnante faculté pour voir de loin. On suppose qu'elle aperçoit son colombier d'une distance immense. Emportée loin du lieu où il se trouve, on peut la voir, lorsqu'elle a été délivrée de sa cage, s'élever très haut – se tenir fermement dans l'air, jusqu'à ce qu'elle ait découvert son chemin pour retourner à sa demeure vers laquelle elle prend alors son vol d'une manière aussi directe que rapide. Oh ! que n'avons-nous cette puissance de vision lointaine et céleste, afin de pouvoir oublier les choses qui sont derrière et tendre avec effort vers celles qui sont devant – après avoir vu par la foi Jésus ressuscité. Christ est lui-même, personnellement, le but du chrétien – mais il faut que nous voyions « le but » avant de pouvoir prendre notre essor vers lui. Fixe, d'abord, tes yeux, ô mon âme, sur l'homme ressuscité, exalté en gloire. Ensuite, tends avec effort au but, vers « le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus » (Phil. 3). La comparaison est facile à comprendre – est-elle vraie de toi, ô mon âme ? C'est ici la question, à quoi vises-tu ? Que poursuis-tu dans ta course ? Quelle direction suis-tu ? Remarquez-le bien, les beaux yeux, les yeux rayonnants de l'Épouse, regardant à travers ses tresses flottantes, rencontrent les yeux du Bien-Aimé remplis d'admiration, et ravissent son cœur : « tes yeux sont comme ceux des colombes *entre tes tresses. »* Ses tresses adoucissent leur éclat.

« *Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres qui apparaissent de la montagne de Galaad »* (*v.Angl.*). Il se peut qu'ici les termes de comparaison soient le poil long et luisant des chèvres qui broutent sur la montagne de Galaad, et la circonstance qu'elles apparaissent comme un troupeau, dans l'unité d'une troupe paissant dans les riches pâturages des lieux élevés. L'effet, pour l'œil, doit avoir été un sentiment de *profusion* dans chacune en particulier, et un sentiment d'*unité* dans l'ensemble. « Une longue chevelure », nous dit l'apôtre, « est un voile, et une gloire pour la femme. » (1 Cor. 11:15).

Mais ne pouvons-nous pas voir aussi dans cette comparaison une allusion aux longs cheveux du *Nazaréen,* type de la *puissance dans l'Esprit ?* La grande force de Samson gît dans ses *sept tresses.* Elles étaient le symbole de sa fidélité à son vœu – sa consécration à Dieu. Tout croyant est un Nazaréen pour Dieu, en Christ, et devrait l'être dans la pratique. « Je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu » (Luc. 22:18). Tel est le vœu de nazaréat de notre bien-aimé Sauveur, et tout croyant, par cela même qu'il est un avec Christ, est placé sous son vœu. C'est là que gît la force du croyant, savoir, dans une sainte séparation conformément à la loi du nazaréat. Tout le temps que les sept tresses de Samson restaient non rasées, l'ennemi ne pouvait gagner aucun avantage sur lui. L'Esprit demeurait en lui avec puissance aussi longtemps qu'il gardait le secret de sa communion avec Dieu. Mais, hélas ! hélas ! qu'il est difficile à un Nazaréen de conserver ses tresses dans le sein de Dalila ! Comment est-il possible, hélas ! que les doigts impurs d'une prostituée touchent jamais les tresses d'un Nazaréen de Dieu ! Mets donc tous tes soins, ô mon âme, par la vigilance et la prière, à vivre et à marcher en séparation d'avec le monde, dans la communion avec Christ et dans la *puissance de l'Esprit,* pour que tes tresses ne soient pas rasées, et que tu ne trahisses jamais le secret de ta communion.

Verset 2. « *Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues, qui remontent du lavoir, et qui sont toutes deux à deux, et il n'y en a pas une qui manque. »*

Ici, la comparaison est d'une exactitude et d'une appropriation parfaites pour tous les points. Dans les brebis *tondues,* nous voyons la délivrance des entraves, du cœur naturel, la régularité, l'égalité : « qui remontent du lavoir » – la pureté, la blancheur. Elles ont été lavées à la source qui ôte toutes les souillures. La rangée supérieure correspond exactement à la rangée inférieure : « elles sont toutes deux à deux. Il n'y en a pas une qui manque. » L'Épouse peut maintenant manger le pain de vie – le vieux blé du pays : elle est dans la force de l'âge, et c'est du Messie ressuscité, exalté, glorifié, et qui vient, que son âme se nourrit. Aux yeux du Seigneur, il y a dans celle qu'il aime *égalité, pureté, fertilité ; rien n'y manque.* Quelle bonté qu'il en soit ainsi, et qu'il daigne nous dire Lui-même qu'il en est ainsi ! « Mon âme, bénis l'Éternel, et que tout ce qui est au-dedans de moi bénisse le nom de sa sainteté. »

Verset 3. « *Tes lèvres sont comme un fil teint en écarlate, et ton parler est gracieux. »*

Comme le fleuve de la grâce de Dieu qui coule à travers ce monde est profondément teint du sang de la croix, ainsi devrait l'être la conversation du croyant. « Je n'ai pas jugé bon », dit Paul, « de savoir autre chose parmi vous, que Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié », et encore, « qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ » (1 Cor. 2:2 ; Gal. 6:14). Remarque soigneusement, ô mon âme, toute la force de ce trait dans la Sainte Écriture, et puisses-tu présenter le cordon de fil d'écarlate profondément empreint dans toute ta conversation ; de cette manière ton « parler sera gracieux » à ton Bien-Aimé.

Rien ne saurait être plus dégoûtant pour l'œil que les lèvres d'un lépreux ; et telles sont pour Dieu les lèvres de l'homme naturel. Sa lèpre est le type de l'état de péché de notre nature. Le lépreux devait « se couvrir la lèvre de dessus, et crier : le Souillé, le Souillé… Il demeurera seul, et sa demeure sera hors du camp » (Lév. 13). Telle est, hélas ! la représentation fidèle de la triste condition morale de l'homme devant Dieu, quelque embaumées que soient les lèvres, ou gracieux le parler, pour notre commune nature. Mais quel changement lorsque nous sommes

lavés dans le sang de l'Agneau ! À la place des lèvres blanches et écailleuses du lépreux, c'est la pure et profonde couleur écarlate du croyant pardonné, guéri et purifié. « Et quelques-uns de vous, vous étiez tels ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu. » (1 Cor. 6:11).

Lorsque dans une vision, Ésaïe vit la gloire du Seigneur, il fut amené à se voir lui-même moralement comme un lépreux, et il s'écria : « Hélas ! moi, car c'est fait de moi, parce que je suis un homme souillé de lèvres, et que je demeure parmi un peuple souillé de lèvres ; et mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées. Mais l'un des séraphins vola vers moi, tenant en sa main un charbon vif qu'il avait pris de dessus l'autel avec des pincettes ; et il en toucha ma bouche et dit : Voici, ceci a touché tes lèvres, c'est pourquoi ton iniquité sera ôtée, et la propitiation sera faite pour ton péché. » (És. 6).

L'éclatant cordon d'écarlate qui était attaché à la fenêtre de Rahab appelle les méditations. Il parle avec force et distinctement de l'efficace du sang de Christ ; mais pour le moment nous pouvons le laisser. Plus que jamais, ô mon âme, garde tes lèvres de tout ce qui gâterait leur vive fraîcheur aux yeux de Jésus, et aussi aux yeux des hommes. « Que votre parole », dit l'apôtre, « soit toujours dans un esprit de grâce assaisonnée de sel, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chacun. » (Col. 4:6).

« *Ta tempe est comme une pièce de pomme de grenade au-dedans de tes tresses. »*

Le *cœur* de la pomme de grenade est choisi pour représenter les tempes de l'Épouse. C'est « une pièce » ou une partie rompue, « d'une pomme de grenade », qui constitue l'emblème. On dit que ce fruit est délicieux au goût, et que lorsqu'il est ainsi rompu, il présente l'aspect d'une belle couleur rouge mélangée de blanc. Cette comparaison, je suppose, nous suggère l'idée de la modestie d'un cœur prompt à rougir de timidité et de pudeur. Précieux changement pour la maison de Jacob qui représente l'Épouse ! Il fut un temps où le Seigneur devait dire de son ancien peuple : « J'ai connu que tu étais revêche, et que ton cou était comme une barre de fer, et que ton front était d'airain. » (És. 48:4). Quel changement aujourd'hui ! Qu'est-ce qu'a opéré la grâce ? Aujourd'hui, le Seigneur voit dans celle qu'il aime, la débonnaireté parfaite et un esprit de grâce plein d'humilité. La rougeur de ses tempes est même cachée par ses tresses flottantes. « Ta tempe est comme une pièce de pomme de grenade *au-dedans de tes tresses. »* Que dis-tu de ce trait, ô mon âme ? Médite-le, et prie pour que ta parure « soit l'homme caché du cœur, dans l'incorruptibilité de la douceur et d'un esprit paisible qui est d'un grand prix devant Dieu. » (1 Pier. 3:3-4).

Verset 4. « *Ton cou est comme la tour de David bâtie à créneaux, (v.Angl.* pour un arsenal*), à laquelle pendent mille boucliers, tous les grands boucliers des vaillants hommes. »*

L'arsenal de David était orné des trophées de ses victoires. L'Éternel l'avait délivré de la main de tous ses ennemis et de la main de Saül. Il soumit ses ennemis de tous côtés, et prépara le chemin pour le règne de la paix sous Salomon son fils. Mais qu'étaient ces victoires comparées à celles du Messie royal ? Tout le livre de Dieu peut être considéré comme les annales des victoires de Christ. Mais le cou de l'Épouse, pareil à une tour, entouré de nombreux joyaux, symbolise les trophées qu'il a remportés au-dedans du pays de Juda. Il est parlé d'Israël comme d'un peuple de *cou raide* – comme ayant le joug de la transgression entortillé à son cou, et comme marchant avec impudence la gorge découverte. Des figures pareilles représentent un triste état moral. Mais à présent, par la grâce du Seigneur, le changement est complet – parfaits sont les triomphes de son amour. Le joug de la transgression est brisé de *dessus* le cou de la fille de Sion. Au lieu d'être *revêche, et comme une barre de fer,* elle est gracieuse, belle, et imposante comme la tour de David. « Réveille-toi, réveille-toi, Sion ; revêts-toi de ta force, Jérusalem, ville de sainteté ; revêts-toi de tes vêtements magnifiques !… Défais-toi ces *liens de ton cou,* fille de Sion, captive. » (És. 53:1-2). Et maintenant le Seigneur prend plaisir à contempler ce trait si beau de Son Épouse – tout chargé de colliers glorieux – « faits pour le cou de ceux qui partagent le butin. » La sainte liberté et le parfait bonheur de son peuple rappelleront à jamais les victoires de son amour.

Verset 5. « *Tes deux mamelles sont comme deux faons jumeaux d'une chevrette, qui paissent parmi le muguet. »*

Ce trait gracieux, le septième, symbolise d'abord le *développement moral* – la formation du cœur pour Christ – l'accroissement de l'amour dont il est l'objet ; et, en second lieu, la *nourriture* fournie aux autres – le moyen par lequel on contribue à leur existence et à leur bénédiction. Le contraste entre l'épouse et « la petite sœur » du chapitre 8:8, est remarquable et instructif. « Nous avons une petite sœur qui *n'a pas encore de mamelles. »* Quelques-uns pensent que le parfait développement de l'Épouse, et l'absence de ce développement dans « la petite sœur », représentent la condition morale respective de Juda et d'Éphraïm, ou des deux tribus et des dix. La différence sera manifeste, quand les *douze* tribus seront rétablies. Mais les dix tribus n'en jouiront pas moins des résultats bénis de l'œuvre accomplie, quoique Éphraïm doive demeurer étranger aux profonds exercices de cœur par lesquels Juda aura passé en rapport avec le Messie, et aussi, par conséquent, au développement moral, fruit de ses expériences. C'est durant l'état de la captivité des dix tribus, que Christ a paru, et a été rejeté et crucifié ; et c'est avant qu'elles soient assemblées de tous les pays et ramenées dans leur terre, qu'il se sera fait connaître à Juda, comme venant de nouveau en puissance et en gloire. Au retour du Messie, le résidu sera composé principalement de membres de la tribu de Juda. Les *deux faons jumeaux d'une chevrette* représentent l'unité d'esprit et de cœur qui désormais prévaut parmi les Juifs relativement à leur Messie si longtemps attendu. En paissant « parmi le muguet », ils trouvent maintenant leurs délices là où il trouve les siennes. « *Il* paît parmi le muguet. »

Ce qui attire le cœur, ce qui forme nos affections pour Christ, c'est la manifestation qu'il nous fait de Lui-même par le Saint Esprit. Oh ! puissions-nous désirer de plus en plus un plus parfait développement de son amour dans nos cœurs !

Ainsi Juda deviendra l'instrument de la nourriture et de la bénédiction, non seulement pour les dix tribus, mais pour toutes les nations de la terre. « Réjouissez-vous avec Jérusalem, et vous égayez en elle, vous tous qui l'aimez ; vous tous qui meniez deuil sur elle, réjouissez-vous avec elle d'une grande joie, afin que vous soyez allaités, et que vous soyez rassasiés de la mamelle de ses consolations, afin que vous suciez le lait, et que vous jouissiez à plaisir de toutes les sortes de sa gloire. Car, ainsi a dit l'Éternel : Voici, je vais faire couler vers elle la paix comme un fleuve, et la gloire des nations, comme un torrent débordé ; et vous serez allaités, portés sur les côtés, et on vous fera jouer sur les genoux. Je vous caresserai pour vous apaiser, comme quand une mère caresse son enfant pour l'apaiser ; car vous serez consolés en Jérusalem. » (És. 66:10-13).

Après avoir contemplé avec de profondes délices la beauté sans tache de son Épouse, l'*Époux* lui propose de se retirer dans ses lieux de rendez-vous favoris – la montagne de myrrhe et le coteau d'encens. Il semblerait qu'en cette occasion elle l'accompagne.

Mais soit qu'elle aille avec Lui, soit qu'elle reste en arrière, Il laisse tomber dans son cœur cette précieuse parole : *« Tu es toute belle, ma grande amie, et il n'y a point de tache en toi. »* (Verset 7)

« Ton combat est fini. » « Christ est mort ! » Tes péchés, quoique rouges comme l'écarlate ont été couverts de son pardon gratuit et de sa robe plus blanche que la neige ; tes crimes odieux ont été jetés dans les abîmes de l'océan. Ayant le mal en horreur, et fortement attachée au bien, oh ! vraiment, tu es belle ! il n'y a point de tache en toi ! »

Verset 8. « *Viens du Liban avec moi, mon épouse, viens du Liban avec moi ; regarde du sommet d'Amana, du sommet de Sénir et de l'Hermon ; des repaires des lions et des montagnes des léopards. »*

Nous pouvons quelquefois, dans nos égarements insensés, nous trouver bien plus près que nous le pensons du « repaire des lions », et n'avoir pourtant nulle conscience de notre danger. Sous tout ce qui dans l'ordre naturel attire et charme le cœur ; peuvent être cachés nos plus mortels ennemis. Le « Liban », comme type, s'unit en nous à l'idée de l'exaltation terrestre la plus grande. Mais *là,* ce qui exerce sur l'œil extérieur un tel pouvoir de fascination, ce qui est si enchanteur pour les sens, abrite le lion dévorant et le cruel léopard. La richesse même et la beauté du lieu sont un abri sûr pour l'ennemi. Charmé outre mesure par les scènes magnifiques que déroulent sous ses yeux *le Liban* et *Hermon,* le voyageur peut être tenté de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour gagner la plaine en toute sécurité. Par là son danger serait imminent, à moins qu'il n'eût un guide sûr et fidèle. Tu feras bien, ô mon âme, de t'arrêter un peu ici. Souviens-toi que les scènes terrestres les plus belles sont infestées d'ennemis plus subtils et plus dangereux que les lions et les léopards du Liban. Balance le chemin de tes pieds. Pourquoi cette disposition à errer, à t'arrêter au milieu des choses visibles ? Apprends à connaître ta propre faiblesse, tes propres penchants. Quelques-uns des saints du Seigneur, tu peux l'avoir observé, sont détournés par la *conformité avec le monde ;* d'autres, par la *lecture de livres* qui fascinent l'esprit, mais dessèchent l'âme ; et un grand nombre, hélas ! sont pris au piège en suivant leur propre volonté et la voie qui semble droite à leurs yeux. Mais tout cela mène également au « repaire des lions, aux montagnes des léopards », ou à des expériences et des occupations d'un danger imminent pour l'âme. Il n'y a qu'un œil qui puisse découvrir le piège – qu'une seule voix qui puisse retirer le cœur du lieu du péril : « Du sommet d'Amana, du sommet de Sénir et de l'Hermon », voulait dire l'amour divin, « regarde à moi. » De cette manière, le monde, pour ainsi dire, disparu à tes yeux, sera sous tes pieds. « Amana », remarque-le, signifie *vérité, intégrité.* Du point de vue de la *vérité,* persévère à attendre le retour du Seigneur. Rien de plus beau et de plus touchant que la manière dont le bien-aimé Sauveur cherche ici à appeler l'Épouse loin du théâtre du danger. « Viens avec moi », tel est son langage d'incomparable tendresse. Il ne dit point : « Va ! dépêche-toi de fuir, le danger est proche, tu es sur le bord du repaire, des lions. » Oh ! non, ce n'est pas ainsi qu'il parle. « Viens », dit-il, « viens du Liban, avec moi, mon épouse, viens du Liban avec moi. » Il cherche à détacher son cœur *du* Liban, le lieu des joies terrestres, mais du danger spirituel. Quelle grâce ineffable respire dans ce mot, « Viens. » La phrase tout entière exhale les sympathies les plus tendres, la plus profonde sollicitude de son cœur. Comme « Viens » sonne infiniment plus doux à l'oreille que « Va ! » Le premier dit communion, l'autre parlerait de séparation.

« Viens, toi et toute ta maison dans l'arche », dit l'Éternel à Noé *(v.Angl.).* Il ne dit pas, « va, toi », mais « viens, toi. » Dans sa grâce, le Seigneur étant entré dans l'arche avant son serviteur, et se trouvant là, il pouvait dire « Viens ! » et de cette manière l'homme de foi était assuré que le Seigneur était avec lui dans l'arche du salut. Quelle consolation de savoir que le Seigneur se trouve avec nous dans la nacelle, quelque battue quelle puisse être par les eaux agitées ! Mais de plus, voici dans quels termes il s'adresse à la maison rebelle d'Israël : « *Venez maintenant*, dit l'Éternel, et débattons nos droits. » (És. 1:18.) Remarquez aussi le ton plein de grâce de son raisonnement. Israël ayant obéi à son invitation de *venir,* il ne les embarrasse point par des arguments, mais leur dit avec douceur : « Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine. » Oh ! l'heureuse manière de raisonner pour un pécheur coupable ! Le Seigneur seul peut discuter ainsi. Béni soit son nom, nous trouvons cette même grâce déployée pour le monde entier dans cette invitation de la portée la plus large : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos. » Cette parole n'est pas plus tôt l'objet de la foi, que le repos est assuré. « *Moi, je vous donnerai du repos »* – repos du fardeau du péché – repos de vos

propres stériles efforts – repos avec moi-même dans le paradis de Dieu. Adorable Sauveur, puisse cette invitation si précieuse « venez » être davantage appréciée par ceux qui sont encore loin ! Mais à toi la gloire et la louange de la grâce. Un mot encore. Qui n'a pas admiré ce qu'a de ravissant le souffle final qu'exhale l'Écriture Sainte avec ses nombreux « Viens ? » « Et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens. Et que celui qui entend dise : Viens. Et que celui qui a soif, vienne. Que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie. » (Apoc. 22:17).

Mais il y a dans le tendre appel de l'Époux *deux* autres *mots* qui peuvent être pour le cœur la source de la joie la plus profonde : « *Avec moi. »* « Viens avec moi. » Pourrait-on trouver deux mots plus propres à éloigner toute crainte et à remplir le cœur de confiance, quelles que soient les circonstances ? Impossible. Si le rugissement du lion a retenti à nos oreilles et que nous sachions qu'il est proche, nous pourrions bien être remplis d'effroi ; car quelle force possédons-nous en nous-mêmes pour lui résister ? Mais ces *trois mots* d'une grâce sans pareille, « Viens avec moi » confirment tout ce dont le cœur a besoin. *Avec Lui* elle est parfaitement en sûreté, quelque étendue que soit la chaîne de montagnes qu'elle a à franchir, et quel que puisse être le danger. Mais la grâce d'échapper au *repaire des lions,* est la plus petite des bénédictions comprises dans ces *trois mots.* Ils expriment l'extrême plaisir qu'il prend dans sa compagnie. La présence de l'Épouse est Sa joie. Vérité merveilleuse, bénie ! De toutes les pensées, c'est la plus riche : Il prend ses délices en nous, son désir est de nous avoir avec lui-même ! Non, sans doute, qu'il soit dépendant de la créature, ou qu'il lui soit redevable, pour sa suprême félicité, car Il est Dieu aussi bien qu'il est homme et se suffit à Lui-même. Il est le Dieu indépendant, le Dieu éternel, le Dieu vivant ; Il est Jésus Jéhovah. Mais comme Fils de l'Homme, dans sa merveilleuse grâce et son merveilleux amour, Il a voulu que nous fussions nécessaires à la pleine manifestation de sa gloire et à ses éternelles délices. L'Église qui est son corps est sa *plénitude.* (Éph. 1:22-23). Et pour ce qui est de la fille de Sion, Il lui dit aussi : « Écoute, fille, et considère ; rends-toi attentive, oublie ton peuple et la maison de ton père ; et le Roi mettra son affection en ta beauté ; puisqu'il est ton Seigneur, prosterne-toi dans lui. » (Ps. 45:10-11).

Ce beau passage sera appliqué avec une puissance divine au cœur de l'épouse – le résidu juif – quand le Seigneur reviendra. Il cherche là à détourner leurs pensées et leurs sympathies de *l'ancien ordre de choses juif,* « la maison du père », afin qu'ils soient entièrement formés pour *le nouvel ordre de choses* sous le Messie dans sa gloire royale. C'est sur la terre dans le pays d'Emmanuel, que la bénédiction d'Israël aura lieu.

L'Esprit de Dieu a pris de tels soins pour la révélation de cette précieuse vérité, « avec Christ », que tu peux bien, ô mon âme, en faire quelques instants le sujet de tes méditations. Elle a son fondement dans le conseil immuable de Dieu, et court comme un fil d'or à travers toutes les circonstances qui se déroulent. « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de *toutes choses avec lui. »* (Rom. 8:32). Quelle pensée ! « Toutes choses… avec Christ » – en communion avec Lui. Santé ou maladie – pauvreté ou richesses, dans chacun de ces états, je suis avec Lui ; et je Le possède dans tous ces états. Selon le raisonnement de l'Apôtre, le plus grand renferme le moindre, et le moindre est possédé avec le plus grand.

Le chrétien se trouverait-il tellement réduit à l'étroit par les circonstances, qu'un morceau de pain sec et un verre d'eau froide seraient son plus riche repas, qu'il pourrait encore dire triomphalement, tout pauvre qu'est ce repas : Je l'ai *avec Christ,* et j'ai Christ avec lui. Depuis la plus humble condition sur la terre jusqu'au faîte le plus élevé dans la gloire, nous avons tout *avec Christ,* et notre bénédiction la plus riche consiste en ce que nous sommes *un avec Lui.* Notre *unité avec Christ,* tête de l'Église, est si merveilleuse, si réelle, si parfaite, que l'Apôtre dit : « Je suis crucifié avec Christ », et qu'il dit de tous les chrétiens : « Sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui. » Et en diverses parties de l'Écriture, il parle de cela sous sept aspects distincts, ce qui nous donne l'idée de quelque chose de divinement complet : 1° Nous sommes crucifiés ensemble ; 2° vivifiés ensemble ; 3° ressuscités ensemble ; 4° assis ensemble ; 5° héritiers ensemble ; 6° souffrants ensemble ; 7° glorifiés ensemble. Et cette unité, cette identité de l'Église avec Lui-même est tellement précieuse au cœur de Jésus, que, dans tous les endroits où il est parlé dans l'Écriture de notre état futur, il est précisé comme étant *avec Christ.* « Aujourd'hui tu seras *avec moi* dans le paradis. » « Absent du corps, présent *avec le Seigneur. »* « Ayant le désir de déloger et d'être *avec Christ,* car cela est de beaucoup meilleur. » « Et ainsi nous serons toujours *avec le Seigneur. »* « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit. Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai et *je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. »* Amen ! C'est là le repos, le parfait repos pour le cœur à jamais. Rafraîchie, comme si tu t'étais plongée dans l'océan sans rivage de son amour, retourne à tes méditations sur le beau cantique des cantiques, toutefois pour sonder encore attentivement le livre de son cœur, qui seul sait aimer.

« Ton meilleur repos sur la terre est encore interrompu ; des ennemis vigilants, le léopard tacheté, le lion rugissant en quête de sa proie, envahissent et troublent ton « Liban. » Mais viens avec Moi dans des entretiens divins, et je te conduirai en des lieux dont ne peuvent approcher les animaux destructeurs, ni aucun adversaire nuisible ; où Mes rachetés, dans la joie triomphale des cantiques éternels, agitent autour de ton trône, dans une félicité ineffable, leurs palmes victorieuses ; où il n'y a plus ni péché, ni mort, ni vicissitude, ni autre chose que la joie. Mon épouse, toi que je me suis acquise au prix de mon sang, regarde d'Amana, de Sénir et de l'Hermon, regarde au loin ! Fixée sur la base des promesses, contemple toujours ton glorieux repos ! »

Versets 9-15. – « *Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse ; tu m'as ravi le cœur par l'un de tes yeux et par l'un des colliers de ton cou. Combien sont belles tes amours, ma sœur, mon épouse ! Combien sont tes amours*

meilleures que le vin, et l'odeur de tes parfums plus qu'aucune drogue aromatique ! Tes lèvres, mon épouse, distillent des rayons de miel ; le miel et le lait sont sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. »

Quelque incomparables que soient les perspectives diverses qui se déploient aux regards du sommet d'Amana, de Sénir et de l'Hermon ; – quelque splendides et ravissants pour l'œil que soient ces glorieux sites de la nature ; – tout embaumées des plus suaves parfums que soient ces montagnes si fertiles en aromates, l'œil et le cœur de l'Époux se détournent de tout cela pour être entièrement à l'admiration de l'amie qui est là à côté de lui. Il voit en elle ce qu'il ne peut voir nulle part ailleurs : *les sentiments et les affections de son propre cœur qui se réfléchissent sur lui-même du cœur de l'Épouse.* Les beautés de la scène qui se déroule autour d'eux peuvent symboliser les choses que les hommes du monde estiment comme très précieuses, exquises et distinguées ; mais c'est dans la beauté et l'amour de l'Épouse que le royal Époux trouve ses délices et sa satisfaction. Il voit en elle les heureux fruits de son propre inextinguible amour – les fruits du travail de son âme, et *il en est rassasié.* (És. 53:11.) Vérité précieuse pour le cœur de tout croyant !

Un homme peut posséder une fort belle position et l'apprécier beaucoup, mais jamais il ne saurait avoir pour elle les mêmes sentiments qu'il a pour sa femme et ses enfants. Ceux-ci font partie de lui-même, et non pas sa position. Qu'étaient pour le premier Adam tous les plaisirs du paradis auprès des délices qu'il prenait en sa chère et belle compagne ? Elle était une partie de lui-même, et non pas la création. Il avait été plongé dans un profond sommeil, et de son côté ouvert il lui avait été formé une compagne. Lorsqu'il se réveilla de son sommeil et qu'il vit à côté de lui *la beauté* que l'Éternel Dieu dans sa grâce lui avait procurée, il s'écria : « *A cette fois,* celle-ci est os de mes os, et chair de ma chair. » *Cette fois* la lacune était remplie. Jusqu'à *maintenant* il n'avait rien vu qui fût approprié à son cœur. La création avec tout son éclat, les beautés d'Éden, n'avaient été, pour ainsi dire, qu'un blanc pour le premier homme jusqu'au moment où il posséda le fruit béni de ses souffrances et de sa mort typiques.

Mais ce qui n'a existé simplement qu'en type dans le premier homme, s'est accompli réellement dans le second homme – le dernier Adam. Il a été certes plongé dans un profond sommeil – le sommeil de la mort ; et comme fruit de son côté ouvert, une seconde Ève, pour ainsi dire, a été formée toute belle et sans tache à ses yeux, qui bientôt partagera avec lui les joies et l'empire de la nouvelle création, de la création rachetée, et là, au milieu de ses gloires, réfléchira son amour qui fut plus fort que la mort, et se réchauffera éternellement aux rayons de sa faveur sans nuages. Pouvons-nous donc nous étonner qu'il admire avec transports la ressemblance qu'elle a avec lui-même ? La toute-puissance pouvait créer un monde ; il n'y a que l'amour divin qui fût capable par les souffrances et la mort, de sauver un pécheur perdu. Qui saurait le comprendre cet amour – cet amour pour un pauvre vil pécheur ? Mais s'il faisait plus habituellement, ô mon âme, le sujet de tes méditations, tu t'étonnerais moins de ces merveilleuses paroles : « Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse. » Et pourtant, malgré tout ce que tu connais maintenant, ou ce que tu pourras connaître jamais dans la suite, ces paroles seront à jamais *des plus merveilleuses.* « Tu m'as ravi le cœur ; » dans la note marginale *(v.Angl.)*, nous lisons : « *Tu as emporté mon cœur. »* Vérité étonnante ! Le cœur de Christ *ravi* – emporté ! Et par quoi – par qui ? Par les attraits d'un pécheur sauvé par grâce – par quelqu'un qui a été lavé dans son sang précieux, et qu'il a lui-même orné de ses perfections, de ses beautés sans pareilles.

Cette expression de l'amour du Sauveur se trouve au centre du volume sacré, et, sous quelques rapports, elle est la plus remarquable que nous lisions dans l'Écriture. Mais tout le chapitre dont elle fait partie, est, sous quelques rapports, une plus merveilleuse manifestation de son amour qu'aucune de celles que nous présente ailleurs le Livre de Dieu. Pour ce qui regarde les *détails,* il n'y a rien qui ressemble au cantique des cantiques dans quelque autre partie que ce soit de la Bible. « Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse. » Il prend ici la place de *Frère* aussi bien que celle d'*Époux.* « Ma sœur, mon épouse. » Relation bénie ! Heureuse union ! bien connue et fort appréciée par Lui, quoique encore comparativement peu connue par elle ! Mais ce dont il s'agit surtout là, c'est du cœur, des sentiments, de l'amour du Sauveur, non pas pour les Juifs seulement, mais pour tous ceux qui croient en Lui. Son association avec le résidu dont il parle comme de sa sœur, son épouse, est pour lui l'occasion de déployer pleinement son amour dans tout son éclat. Au milieu de toutes les magnificences, l'épouse seule attire ses regards ; elle fait contraste avec tout ce qu'on peut trouver sur la terre ou parmi les anges du ciel. Nous ne lisons nulle part que les beautés de la création ravissent le cœur du Créateur. Ce mystère des mystères était réservé pour le Rédempteur et les rachetés.

Ici s'élève tout naturellement une question qui en a exercé plusieurs. Comment se fait-il que nous ayons dans les Cantiques une expression de l'amour de Christ pour le résidu, aussi complète et aussi détaillée, en comparaison de ce que nous présentent les Épîtres qui sont adressées à l'Église de Dieu, « l'Épouse, la femme de l'Agneau » ?

En premier lieu, on peut considérer les Cantiques comme la révélation du cœur de Christ à *tous les saints* juifs ou chrétiens, terrestres ou célestes. L'amour de Christ est parfait, et toujours parfaitement développé selon la relation dans laquelle nous Le connaissons. C'est sous l'allégorie de l'amour de l'Épouse et de l'Époux, que les sentiments et les affections de son cœur sont exprimés ici, et dans une harmonie parfaite avec cette position. Le roi Salomon, dans le jour duquel il y eut comme une passagère lueur de la gloire milléniale, est le vaisseau choisi et approprié pour représenter ces réalités bénies. Les paroles de Christ dans les Cantiques ont une *application morale* qui est ineffablement précieuse au chrétien. Heureux ceux qui sont en état de boire à une pareille source !

Les remarques suivantes de la plume d'un autre peuvent être utiles dans l'étude de ce précieux livre, pour faire comprendre le *caractère* des affections qui y sont développées par les Juifs, comparées avec celles des chrétiens, et aussi la manière dont le Seigneur y exprime son amour :

« Le Cantique des Cantiques prend l'homme dans ses rapports avec Dieu, c'est-à-dire, le Juif, au moins le résidu sous un tout autre point de vue, et montre les affections que le roi sait créer en lui, et par lesquelles il l'attire à soi. Quelle qu'en soit la force, ces affections ne sont pas développées dans la position dans laquelle se forment les affections chrétiennes proprement dites. En voici la différence. Elles n'ont ni le calme, ni la douceur profonde d'une affection découlant d'une relation déjà formée, déjà connue et pleinement appréciée ; d'une affection dont le lien est formé et reconnu, et qui compte sur la pleine et constante reconnaissance de cette relation ; d'une affection dont chaque partie jouit comme d'une chose certaine dans le cœur de l'autre. Le désir de quelqu'un qui aime et qui veut le cœur de celui qui est aimé, n'est pas l'affection parfaite, l'affection douce et formée d'une épouse avec laquelle le mariage a formé un lien indissoluble. Dans l'un des cas, la relation est la conséquence de l'état du cœur ; dans l'autre, l'état du cœur est la conséquence de la relation elle-même. Or, quoique les noces de l'Agneau ne soient pas encore arrivées, néanmoins à cause de la révélation qui nous a été faite de l'accomplissement de notre salut, ce dernier caractère d'affection est ce qui, grâces et gloire en soient rendues à Dieu, est propre à l'Église. Nous savons en qui nous avons cru »[61].

En second lieu, il y a une grande différence entre la position du Juif relativement à Christ dans les cantiques et celle du chrétien dans les Épîtres ; et il est nécessaire de connaître cette différence, ou bien nous manquerons tant dans nos pensées que dans nos affections à ce qui est dû au Seigneur, et nous appliquerons à l'Église ce qui se rapporte à Israël, et à Israël ce qui appartient à l'Église. *Nous* connaissons la vérité bénie de notre *unité* avec Christ, comme ressuscité et glorifié. « Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec Lui. » (1 Cor. 6:47.) L'*union en vie et en position* avec Christ glorifié, va bien au-delà de ce que l'apôtre appelle « la religion des Juifs. » Nous savons même, *maintenant,* aujourd'hui, que nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ ; et quoique ici-bas sur la terre, pauvres, coupables de bien des fautes, manquant en bien des points, nous savons que nous sommes *scellés du Saint Esprit de la promesse,* qui est les arrhes de notre héritage jusqu'à la rédemption de la possession acquise. (Éph. 1.) Mais, ce qui est infiniment plus doux que tout le reste, c'est que nous connaissons la grandeur de son amour, selon le sacrifice par lequel il nous a introduits dans cette position céleste, et dans une association éternelle avec Lui-même. Nous savons, en conséquence, que la question du péché a été complètement réglée, et que nous sommes pleinement et pour toujours pardonnés – justifiés parfaitement et agréables dans le Bien-Aimé. Christ a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification. (Luc 7:48, Jean 5:24 ; Act. 13:38, 39 ; Rom. 4:25.) Notre rédemption est accomplie, notre relation est déjà formée ; nous n'attendons plus que la gloire – les noces de l'Agneau. Nous comptons sur sa promesse : « Oui, je viens bientôt. » « Car encore très peu de temps et Celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas. » Mais tout en attendant sa venue, nous connaissons et nous goûtons, par la puissance du Saint Esprit, quoique bien faiblement, les affections de son cœur qui appartiennent proprement à cette relation ineffablement bénie, et établie pour l'éternité.

La position d'Israël, telle que l'Esprit de prophétie la révèle dans les cantiques est bien inférieure à celle-là. En tout cas, il n'y est point question de la purification de la conscience ; le pardon et la justification n'y sont point touchés : il s'agit davantage du cœur – de créer, de former les affections pour la Personne du Bien-Aimé, et de les faire se produire. Le résidu n'est pas encore entré pleinement dans la connaissance personnelle de Christ, dans la certitude de sa relation avec Lui, et n'en jouit point ; or, c'est là précisément ce que le cœur qui aime avec tant d'ardeur désire voir réalisé, c'est de cela qu'il se préoccupe. Naturellement, l'Époux sait dans quelle relation il est avec celle qu'il appelle « ma sœur, mon épouse. » De là cette merveilleuse révélation qu'il lui fait, à elle-même directement, de son cœur, afin qu'elle puisse connaître les desseins de son amour. Il l'assure, avec insistance, de la beauté, de la valeur, du prix qu'elle possède à ses yeux. Et même après qu'elle a failli, en l'oubliant lui et son amour, il vient à elle avec une affection qui ne saurait être détournée de son objet. De cette manière, le cœur de l'épouse est exercé par la manifestation de l'amour, de la grâce, de la tendresse et de la bonté de Christ ; ses affections deviennent par là plus profondes, et à ses yeux le Bien-Aimé est exalté au-dessus de tous les autres, et apprécié comme le « premier entre dix mille… tout ce qui est en lui est aimable. » Son cœur est ainsi graduellement formé pour l'Époux lui-même, et cela par la révélation de son cœur à lui. Le psaume quarante-cinquième est la révélation de ce résultat béni. Là, les Juifs – le résidu – sont salués comme les « compagnons » du Roi, et Jérusalem comme « la reine parée d'or d'Ophir. » Maintenant les nations lui font honneur avec leurs présents et sollicitent sa faveur : désormais elle est dans la relation la plus intime avec le Roi, et se voit introduite dans les palais d'ivoire.

Mais revenons à notre texte.

Verset 9. *« Tu m'as ravi le cœur par l'un de tes yeux, et par l'un des colliers de ton cou. »*

Ce peut être difficile de déterminer ce que le Seigneur entend par les mots « l'un de tes yeux, l'un des colliers de ton cou. » Il se peut que se soit une allusion à l'appréciation qu'il fait de chacune des grâces, de chaque ornement spirituel que possède le croyant, ou des délices qu'il prend dans chaque croyant en particulier aussi bien qu'en tout son peuple collectivement. Jamais ni dans le temps ni dans l'éternité, le moindre de tous les saints ne saurait être inaperçu de lui, ou ne pas être distingué des autres. C'est comme individus que nous sommes aimés,

[61] Études sur la Parole, tome II, p. 373.

sauvés et glorifiés. Cette vérité est clairement enseignée en Luc 15, et Jean parle beaucoup aussi de notre bénédiction individuelle, la *famille* de Dieu étant son thème principal, comme *l'Église* est celui de Paul, et le voyage à travers le désert, celui de Pierre ; pourtant c'est Paul qui dit, « qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi. » Paul parle ici comme s'il était le seul que Christ a aimé et pour lequel il est mort. La foi s'approprie ce que la grâce révèle, et ce n'est que de cette manière que le cœur jouit des révélations de la grâce. Comprends-tu cela, ô mon âme ? C'est de toute importance, et c'est du ressort de la foi seulement. Quelque grande que soit la bénédiction, la foi en fait une bénédiction personnelle. N'importe ce que la grâce révèle en Christ comme la portion des enfants, la foi dit avec certitude « c'est à moi. »

Mais dans notre heureuse demeure d'en haut, ce n'est pas seulement du Seigneur que nous serons connus *personnellement :* nous le serons aussi les uns des autres. Pierre ne semble pas avoir eu de difficulté à reconnaître, sur la montagne de la transfiguration, qui était Moïse, et qui était Élie. Ainsi en doit-il être dans l'état de résurrection où tout est parfait. La distinction des personnes sera entière et manifeste. Paul ne sera jamais pris pour Pierre, non plus que Pierre pour Paul, et chacun aura sa propre couronne et sa propre gloire. Pensée bénie et aussi solennelle ! chaque saint aura sa propre couronne : tous seront connus là pour ce qu'ils sont dans l'appréciation du Seigneur. Toutefois, ils seront tous parfaits, tous heureux, dans la pleine joie du Seigneur, et ils brilleront tous avec éclat dans sa glorieuse image, qu'ils porteront tous alors parfaitement.

Verset 10. – « *Combien sont belles tes amours, ma sœur, mon épouse ! »*

Si nos méditations sur *l'appréciation* que fait le Seigneur de notre amour étaient plus profondes, plus sérieuses et plus simples, nos cœurs seraient plus entièrement pour lui. L'amour engendre l'amour. C'est le feu près duquel je suis assis qui me réchauffe. Plus je suis près du cœur de Christ, plus le mien sera ardent et plus sera vive la flamme de mon amour pour Lui. Je ferais tout aussi bien de m'imaginer que je me réchaufferai en sortant au jardin et en regardant la neige, comme de chercher à accroître mon amour pour Christ en regardant à moi, en m'occupant de moi, en m'efforçant de l'aimer davantage. Mais, quoi qu'il en soit, disent plusieurs, je ne fais pas de progrès dans l'amour pour Christ, et dans le sentiment de son amour pour moi, et je désire éprouver plus d'amour pour Lui. À la bonne heure ! mais si c'est le feu auquel je suis assis qui me réchauffe, c'est aussi la nourriture que je mange qui me rassasie : Que ton âme donc *se nourrisse de Christ.* Tu trouveras un riche repas dans ce merveilleux chapitre. Médite-le attentivement, étudie-le parole après parole, et pense au cœur de qui toutes ces paroles découlent. L'incrédulité ne tient pour rien les paroles de Christ, la foi s'en nourrit. Sois ferme, et élève-toi dans tes méditations jusqu'au cœur d'où elles découlent. Étudie toujours ses paroles en communion avec Lui-même ; et garde-toi bien de séparer la parole de la personne de Christ. C'est ainsi que ton amour pour Lui s'accroîtra, et que ta ressemblance avec Lui s'accroîtra extrêmement. La connaissance de tout le cas qu'il fait de notre amour nous conduirait à la contemplation de ce qui l'entretient et le fortifie.

« Combien sont belles tes amours, ma sœur, mon épouse ! Combien sont tes amours meilleures que le vin, et l'odeur de tes parfums plus qu'aucune drogue aromatique. »

Si de pareilles révélations de son amour ne nous gagnent pas, qu'est-ce qui nous gagnera ? Il n'y a pas de vin, pas de joie terrestre, qui lui soit agréable comme l'amour de son épouse ; pas de senteur qui lui soit aussi douce que l'odeur de ses parfums. Il lui déclare qu'ils surpassaient *toutes les plantes aromatiques.* Toute l'hospitalité du Juif à propre justice n'était rien pour Lui en comparaison de l'amour de celle qui était prosternée à tes pieds. Mais un tel fruit de l'Esprit ne peut grandir que dans la lumière de sa présence. Les plantes ne croissent jamais bien dans les ténèbres. Elles peuvent bien produire quelques feuilles pâles et maladives, mais ce sera tout. Le fruit et le parfum ne se trouveront que sur les plantes qui jouissent de la pleine lumière du ciel. « Je suis la lumière du monde », dit Christ. « Celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » « Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit ; car, hors de moi, vous ne pouvez rien faire. » (Jean 8:12 ; 15:5.)

Il faut d'abord que le rayon de miel soit rempli avec une patiente industrie, avant que rien en distille. Le miel doit être recueilli de toutes les fleurs. Telle devrait être l'habitude du chrétien : apprendre quelque chose presque de toute chose. Mais, hélas ! nous ressemblons trop au papillon, et trop peu à l'abeille. On peut voir le premier voltiger un instant sur la fleur, et s'enfuir ensuite sans avoir goûté sa douceur, tandis que la dernière s'attache fortement à elle et en suce le miel. Et de cette manière, son magasin se remplit peu à peu. Il faut étudier soigneusement la parole et bien enrichir le cœur, avant d'avoir facilement sous la langue le mot approprié à l'occasion. Le Seigneur est tout heureux de trouver dans l'Épouse ce fruit de l'Esprit. « Tes lèvres, mon épouse, distillent des rayons de miel ; le miel et le lait sont sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. » Les *gouttes* qui distillent du rayon de miel peuvent suggérer l'idée d'un choix attentif, en contraste avec « la multitude de paroles » dont parlent les Proverbes. Il en est des paroles comme des semences, elles germent et fructifient, que ce soient des paroles piquantes et amères ou de bonnes et salutaires paroles. Si nous semons de l'ivraie, nous ne saurions moissonner du froment ; et si nous semons du froment, nous ne risquerons jamais de moissonner de l'ivraie : « Car ce que l'homme sème, il le moissonnera aussi. » Oh ! puissions-nous distiller toujours des paroles de bonté, de douceur, de débonnaireté, de vérité, de foi, d'espérance et de charité ! Qu'y a-t-il de plus pur que le lait ? Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ? Quoi de plus nourrissant que l'un ? Quoi de plus salutaire que l'autre ? Notre bien-aimé Sauveur nous voit et nous reconnaît dans l'Esprit, et non dans la chair, et il parle ici des fruits précieux de l'Esprit qui lui sont si agréables. C'est sur ses propres lèvres que « la grâce est répandue ; » ce sont tous « ses vêtements qui sont parfumés de myrrhe, d'aloès et de casse, quand il sort des pa-

lais d'ivoire ; » et, il trouve, à sa joie suprême, dans son épouse bien aimée, la parfaite réponse à ce qu'il est Lui-même. « Grâce pour grâce » – la grâce répondant à la grâce : cela est infiniment plus doux à son cœur que toutes les productions de la nature. Lorsque les montagnes et les vallées de Canaan, si embaumées du parfum de *toutes les plantes aromatiques* et « découlant de lait et de miel », auront disparu pour toujours, la Bien-aimée demeurera en la présence du Seigneur, qu'elle réjouira de plus en plus durant toute l'éternité de la vue de sa fraîcheur toujours nouvelle, et de l'odeur toujours plus suave du parfum de son adoration et de son amour.

« Jamais encore n'ont été silencieux dans ton Église les cantiques de louange s'unissant dans un même thème aux concerts angéliques, non plus que les vœux ardents pour plus de sainteté, les pleurs d'une humble confession, et les soupirs après ta venue – après toi-même, ô Seigneur. Mais hélas, quelle faiblesse dans nos accents ! Seigneur, magnifie ta grâce, et donne-nous d'être davantage ce que ta miséricorde nous a faits ! Fais-nous trouver plus de douceur à ta parole au fond de nos âmes ! – Ouvre nos lèvres, et qu'elle en distille, pour que tous te connaissent, t'aiment et t'adorent ! Sois comme la rosée à ton Israël. Revêts-le de beaux vêtements, pareils aux tiens propres, tellement parfumés du parfum d'en haut, que nul ne puisse s'approcher, sans reconnaître que tes saints ont été avec toi et ont reçu, de tes palais de cèdre, des odeurs particulières à ces hauteurs sacrées ! »

Versets 12-14. – « *Ma sœur, mon épouse, tu es un jardin clos, une source close, et une fontaine cachetée. Tes rejetons sont un parc de grenadiers, avec des fruits délicieux de troène avec l'aspic, l'aspic et le safran, la canne odoriférante et le cinnamome, avec tout arbre d'encens ; la myrrhe et l'aloès, avec toutes les principales drogues aromatiques. »*

Quelques moments de méditation sur la position et la nature *physiques* du pays d'Israël nous aideront extrêmement à comprendre ces belles et instructives comparaisons. On dit que la terre promise est située au centre du monde habitable : lieu d'élite d'une grande beauté et d'une grande fertilité naturelles. Il importe aussi d'observer que c'est en vertu d'un arrangement divin, et par suite de circonstances accidentelles qu'a été déterminé le *lieu* assigné pour pays aux Juifs. Des centaines d'années avant qu'Israël eût une existence nationale quelconque, « le Souverain », en établissant les limites des diverses nations de la terre, réservait cette place centrale pour son peuple élu.

Le passage qui suit, établit avec clarté ce point important. « Quand le Souverain partageait les nations, quand il séparait les enfants des hommes les uns des autres, il établit les bornes des peuples selon le nombre des enfants d'Israël. Car la portion d'Israël, c'est son peuple ; et Jacob est le lot de son héritage. » (Deut. 3:8, 9.) On peut recueillir beaucoup de lumière de cette intéressante vérité, relativement à la place qu'occupe Israël dans les pensées et les desseins de Dieu. Ce lieu central a été déjà le théâtre d'événements qui surpassent de beaucoup tous les autres par leur importance et leurs résultats ; et il sera encore le théâtre d'événements que les cieux et la terre attendent et que toute l'Écriture annonce. La prédiction qui n'apparaît qu'en *germe* en Éden *s'épanouira pleinement* dans toutes ses gloires, dans la terre promise.

À cause de la chute d'Israël, le pays, comme nous le savons, est maintenant dans un état de désolation. Il ne rappelle rien moins que l'idée d'un centre ; il est foulé sous le pied des Gentils ; mais quoiqu'il ait été longtemps comme un désert et l'ombre de la mort, il ne sera pas toujours ainsi. Le Seigneur du pays est absent, à présent ; il s'en est allé dans le « pays éloigné ; » mais il reviendra, et prendra possession du sien. (Luc 19.) « La terre est à moi » dit le Seigneur ; et conformément à son intention première, ce pays deviendra, au temps convenable, le centre de toutes les nations, la gloire de tous les pays, la louange de tous les peuples ; et Sa Jérusalem bien-aimée sera la métropole de toute la terre et le centre de bénédiction pour tous ceux qui y habitent. La bannière royale flottera alors sur ses remparts, comme le signe certain que l'« Homme noble » est revenu, que le Roi des Nations est là.

Moïse eut le privilège avant de mourir de contempler ce beau pays du sommet de Pisga. L'Éternel lui-même, le montra à son serviteur Moïse. Quelle grâce ! quelle condescendance ! Quel honneur accordé à Moïse ! « Je te l'ai fait voir de tes yeux, mais tu n'y entreras point. » (Deut. 34.) Il lui fut permis, avant de fermer les yeux dans la mort, de considérer la future demeure des rachetés de l'Éternel, de voir ses fertiles vallées, ses belles montagnes et ses plaines bien arrosées partout. Voici dans quels termes, sous la direction du Saint Esprit, il en fait la description. « Car l'Éternel ton Dieu te va faire entrer dans un beau pays, qui est un pays de torrents d'eaux, de fontaines et d'abîmes qui naissent dans les campagnes et dans les montagnes ; un pays de blé, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers ; un pays d'oliviers qui portent de l'huile, et un pays de miel ; un pays où tu ne mangeras point le pain avec disette, et où rien ne te manquera ; un pays dont les pierres sont du fer, et des montagnes duquel tu tailleras l'airain. » Deutéronome 8:7, 8, 9.

Ne semble-t-il pas que les comparaisons de notre texte sont empruntées aux productions riches et variées de la terre sainte ? L'épouse du Seigneur est ici comparée à un « jardin », à un « parc », à une « fontaine » ; tant elle est remplie de tout ce qui Lui est agréable, de ce qui fructifie pour Lui ; tant sont variées les grâces du Saint Esprit en elle : il y a abondance pour le cœur de son Seigneur, « L'aspic et le safran, la canne odoriférante et le cinnamome, avec tout arbre d'encens, la myrrhe et l'aloès avec *toutes les principales drogues aromatiques. »* Quelle vérité pour tes méditations, ô mon âme, pèse-la bien ! considère-la dans ses différentes parties. Le « jardin » peut être renommé pour son exquise collection de fleurs, pour ses arbustes aromatiques, pour toutes ses plantes agréables : le « verger » pour toute espèce d'arbres portant des fruits précieux, et la « fontaine », ce qui arrose tout l'ensemble de la scène. Toutes les feuilles sont arrosées et humectées de ce qui provient de la vive fontaine des eaux. Quelles vastes et profondes pensées cela devrait nous donner de ce que le peuple de Dieu doit être

pour lui dans ce monde. Ce qu'est le jardin le plus délicieux, comparé au stérile et « hideux désert », les saints du Seigneur devraient l'être comparés aux hommes du monde. Eh bien, ô mon âme, qu'en est-il de toi ? Y a-t-il en toi fraîcheur, croissance, fertilité, dans les choses de Dieu ? Le Seigneur peut-il venir dans le jardin de ton cœur, et manger ses fruits délicieux ? Il connaît toutes tes pensées et toutes tes voies.

Mais, remarque de plus, que le cœur charmé de l'Époux décrit son épouse comme « un jardin *clos* – une source *close* – une fontaine *cachetée* ». Elle est toute pour lui et pour lui seulement. Ses yeux ne s'égarent point après un autre. Elle est parfaitement satisfaite de sa portion, dans son cher Bien-Aimé. Christ lui suffit. Il est à ses yeux, un abri parfait – la satisfaction parfaite de tout son cœur. Nul regard pour un autre. Le contentement remplit son âme : « Je suis à mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé est à moi ; il paît parmi le muguet. » La fleur, le parfum, le fruit, sont pour lui, et rien que pour lui. Son jardin est clos contre tous les autres – le sceau royal est apposé sur la fontaine du Roi ; les eaux vives jaillissent pour lui seul. « *Sachez que l'Éternel s'est choisi un Bien-Aimé* » (Ps. 4:3). Il n'est permis à aucun étranger de toucher à ce qui porte l'empreinte du sceau du Roi. « Toutefois le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce *sceau :* Le Seigneur connaît ceux qui sont siens ; et : que tout homme qui prononce le nom du Seigneur *se retire de l'iniquité.* » (2 Tim. 2:19.) « Mon fils, donne-moi ton cœur », est une demande solennelle. Oh, prête l'oreille, mon âme, à la voix de la sagesse. Quand nous avons satisfait à *cette demande,* nous ne pouvons plus avoir de cœur pour le monde. Nul homme ne possède deux cœurs ; quoique hélas ! nous semblions quelquefois en avoir deux. Que je veille contre cela. Si Christ possède mon cœur, je ne puis en avoir un pour le monde. Christ ne peut accepter un cœur partagé. Que je dise plutôt, en eussé-je deux, il les aurait tous les deux.

Les expressions « clos », « close », « cachetée » suggèrent avec force la pensée de l'entière et nette séparation du croyant d'avec le monde : comme une pièce de terre qui a été recouvrée du terrain communal environnant, protégée par une solide clôture bien complantée, bien soignée, et gardée pour l'usage spécial et le plaisir du propriétaire. Quoique *dans* le monde, le chrétien n'est pas *du* monde. Ainsi que Christ le déclare lui-même, « ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. » Il y est comme serviteur de Christ, et devrait apprendre à faire toutes choses pour Lui. « Et quelque chose que vous fassiez en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par Lui à Dieu le Père. » (Col. 3:19.) N'importe ce que c'est, depuis la chose la plus petite jusqu'à la plus grande, il doit tout faire comme *service pour Christ.* Sera-ce là un service pour Christ ? telle est la question à se poser, et non se demander simplement, quel mal y a-t-il à faire ceci ou cela ? et alors, faire notre volonté au lieu de celle du Maître.

L'apôtre Paul pouvait dire : « Pour moi vivre, c'est Christ. » C'était comme s'il eut dit : « Pour moi vivre, c'est avoir Christ comme mon motif, Christ comme mon but, Christ comme ma force, et Christ comme ma récompense. » On serait ainsi séparé du monde, et on ferait pourtant dans le monde le meilleur service possible. Lorsque l'œil est tenu fermement attaché sur la Personne du Bien-Aimé, le cœur continue d'être plein de Lui – la conscience est nette – le jugement sain, et notre service fructueux. Plus nous sommes nous-mêmes tout près de la source, plus sommes-nous sûrs de devenir pour d'autres des canaux de bénédiction ; de même que la source dans le désert, ou le fleuve dans la vallée, qui profite à la contrée environnante. « Si quelqu'un a soif, dit Jésus, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » « Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or, il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en Lui ; car l'Esprit saint n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. ») Jean 7:37, 38, 39.

Le cœur ainsi rempli de Christ par la demeure en lui du Saint Esprit, rendra un témoignage béni à Jésus ressuscité et glorifié. Il devrait couler comme « des fleuves d'eau vive. » Le croyant est responsable de ce témoignage vis-à-vis de son Seigneur absent. « Celui qui dit qu'il demeure en Lui, doit lui-même aussi marcher comme Lui a marché. » (1 Jn. 2:6.) Nous entrons ici sur le terrain de la *responsabilité* chrétienne. Chrétien, je suis placé sous la responsabilité de marcher en chrétien, non pas, le Seigneur en soit béni ! afin de le devenir, mais parce que je le suis. Quelle grâce ! nous ne sommes pas sous la responsabilité de *gagner* une place dans la faveur divine : cela, notre Jésus l'a accompli ; mais étant d'hors et déjà, par l'efficace de son sang précieux, dans la position d'une faveur parfaite, d'une paix, d'une joie, d'une acceptation parfaites, nous devons marcher selon la position dans laquelle la grâce nous a placés. Étant enfant de Dieu je dois marcher comme un enfant de Dieu, et étant serviteur je dois marcher comme un serviteur.

Notre bien-aimé Sauveur, en mourant pour nous, a parfaitement satisfait à notre responsabilité comme hommes – comme enfants du premier Adam, et maintenant toute notre responsabilité découle de notre relation avec Christ – le dernier Adam, ressuscité et glorifié. « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie. » (Jean 20:24). Cette commission, remarquez-le, fut donnée par Jésus ressuscité aux *disciples,* et non pas seulement aux *apôtres :* et nous aurons à lui rendre compte de cette mission à la fin. Vérité extrêmement solennelle, mais salutaire à connaître et à conserver dans le cœur ! « Chacun de nous rendra compte pour soi-même à Dieu. » (Rom. 14:10-12.) Comme nous avons rencontré bien des âmes peu au clair et en perplexité sur ce point, il sera bon peut-être de présenter ici deux ou trois remarques, relativement au *tribunal de Christ.*

En premier lieu, la *personne* du croyant ne peut jamais venir en jugement. « Il est passé de la mort à la vie. » (Jean 5:24.) Il est « justifié de toutes choses. » Christ a été livré pour ses offenses ; et où sont elles ? Elles ont toutes disparu, et disparu pour toujours. Loué soit son nom ! Il a été ressuscité pour sa justification ; et qu'en résulte-t-il ? Étant ressuscité avec Lui, le croyant est associé avec un Christ ressuscité, dans sa vie éternelle et son acceptation devant Dieu. « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jé-

sus. » (Rom. 4:5, 8.) Le croyant lui-même, ne peut donc jamais être mis en jugement. D'ailleurs, quand il comparaîtra devant le tribunal de Christ, il sera dans son corps de gloire ; il sera alors semblable au bien-aimé Sauveur lui-même, a qui transformera le corps de notre abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance, par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses. » (Phil. 3:21.) Je n'ai pas besoin de dire combien cette glorieuse vérité rejette au loin, bien loin, toute idée de jugement pour ce qui est de la *personne* du croyant. Il est glorifié avant d'être appelé devant le tribunal, et sait fort bien qu'il est cohéritier avec Christ, et dans une même gloire avec Lui.

Secondement. – *Les péchés et les iniquités* du chrétien ne peuvent jamais être amenés en jugement. Christ a déjà porté leur jugement sur la croix, et les a tous abolis par le sacrifice de lui-même. Il n'y aura pas un *second* jugement des péchés du croyant. C'en est complètement et absolument fini de tous les péchés, confessés par nous, et portés par Jésus. (Héb. 9 ; 1 Jn. 1:9.) « Lequel lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts au péché, nous vivions à la justice, et par la meurtrissure duquel vous avez été guéris » (1 Pier. 2:24). L'œuvre de Christ sur la croix, comme le représentant des siens, a été tellement complète, tellement parfaite, qu'il n'est pas resté la plus petite question à résoudre relativement au péché. Toute question fut *close pour toujours ;* lorsqu'il s'écria : « *C'est accompli ».* L'amour divin peut rencontrer le premier des pécheurs, dans toutes les richesses de la grâce de Dieu, sur le fondement de cette œuvre si glorieusement accomplie. Cet amour envers le pécheur, qui fait valoir devant Dieu le nom de Jésus et se confie uniquement en son sang précieux est tellement grand, que non seulement tous ses péchés et toutes ses iniquités sont *pardonnés,* mais même sont dits être *oubliés. «* Je ne me souviendrai plus de leurs péchés et de leurs iniquités ; car par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. » (Héb. 10.) L'efficace, la puissance de l'amour, sur tous nos péchés, est telle qu'ils sont effacés du souvenir de Celui qui aime, et ne peuvent jamais venir en jugement.

Troisièmement. – Mais quoique ni la *personne,* ni les péchés et les iniquités du croyant ne soient sujets au jugement du Seigneur en ce jour-là, ses *œuvres,* comme serviteur du Seigneur, doivent toutes être relevées devant le tribunal de Christ. De là la fidèle parole d'avertissement de l'apôtre : « Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur. » (1 Cor. 15:58.) Il s'est arrêté longuement sur la doctrine de la résurrection du corps, maintenant il touche à ce que l'on peut appeler *la résurrection des œuvres.* « L'œuvre de chacun sera rendue manifeste, car le jour-là fera connaître, parce qu'il est révélé en feu ; *et le feu éprouvera* (et montrera) *quelle est l'œuvre de chacun. »* (1 Cor. 3:4.) Mais cette épreuve de la *qualité* de nos œuvres, ne devrait pas être envisagée comme un sujet d'effroi, mais plutôt comme l'un de nos plus grands privilèges ; car c'est alors que sera accomplie cette précieuse parole : « *Alors je connaîtrai à fond comme aussi j'ai été connu à fond. »*

Dieu est lumière, et Dieu est amour. Il est tout amour – tout lumière pour ses enfants. Mais son amour veut qu'ils soient dans la lumière, comme il est lui-même. Ce sera la bénédiction parfaite, parce que nous serons alors dans la lumière parfaite de Dieu, aussi bien que dans son amour parfait. « Dieu est lumière, et il n'y a en Lui nulles ténèbres. » Notre nouvelle, notre divine nature aime la lumière – prend son plaisir en elle. Les ténèbres les plus faibles seraient pour elle un fardeau insupportable. Être dans la lumière, c'est être manifesté, car la lumière rend manifeste. Là, rien ne peut être caché. Et, béni soit le nom du Seigneur, nous ne voudrions pas qu'un seul moment de notre histoire avec ses voies à notre égard, si tendres, si miséricordieuses, fût laissé dans l'ombre. Le cœur en repousse même la pensée, nonobstant toute notre faiblesse, et notre méchanceté, « car il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Cor. 5:10). Quand tout le cours de ma vie sera manifesté dans la parfaite lumière de Dieu – de Dieu en Christ, « alors je connaîtrai à fond, comme aussi j'ai été connu à fond. » Mon jugement de tout ce qu'il y avait de bien et de mal, dans cette vie, sera conforme au parfait jugement de Dieu.

Tout ce qui aura été fait pour Christ, comme fruit de sa grâce en nous, sera approuvé et récompensé par Lui. Tout ce qui aura été fait simplement dans l'énergie naturelle, ne saurait être reconnu, mais devra maintenant être consumé comme « du bois, du foin, du chaume. » Tout ce qui aura été produit par l'Esprit de Christ en nous, demeurera à toujours, comme « de l'or, de l'argent, des pierres précieuses. » (1 Cor. 3:10-13 ; 4:1-5.) Bien des services accomplis dans un grand esprit de renoncement – sous sa croix, pour les motifs les plus excellents, mais avec des moyens que l'Écriture ne sanctionne pas, seront alors analysés avec une exactitude divine. Tout ce qu'il pourra reconnaître comme bon, sûrement le Seigneur le reconnaîtra et le récompensera abondamment : et bon nombre de saintes pensées du cœur, de pieux desseins qui avaient pour but la gloire du Seigneur, mais qui n'ont jamais été accomplis, seront amenés alors en lumière, et recevront leur pleine récompense. Le plus humble service fait pour Lui sur la terre, ne sera point passé sous silence en ce jour-là. « Car quiconque vous donnera à boire une coupe d'eau en mon nom, parce que vous êtes de Christ, en vérité je vous dis qu'il ne perdra pas sa récompense. » (Marc 9:41.) Si À a donné une coupe d'eau froide, et que B en ait donné deux, B aura une récompense double. Il sera aussi manifesté en ce jour ce que c'était qui nous *empêchait* de faire plus de bien, en considérant la lumière que nous possédions, les occasions favorables qui se présentaient, la grâce qui nous était accordée, et les opérations du Saint Esprit en nous. Néanmoins, chacun possédera la place préparée par Lui de la part du Père. Mais nous ne saurons jamais jusqu'à ce moment-là, combien nous sommes redevables à notre Seigneur et Sauveur bien-aimé. Nous ne saurons qu'alors tout ce qu'il a été pour nous, et tout ce qu'il a eu à supporter de notre part. On verra alors, dans la vraie lumière de sa présence, l'amour de ce cœur qui toujours s'éleva au-dessus de toute notre indignité et se manifesta par sa patiente grâce, dans tout son tendre amour, et dans

toute son inépuisable bonté. Et alors aussi on verra ces mille et mille cas dans lesquels nous avons cherché, dans l'orgueil de nos cœurs, à nous complaire à nous-mêmes, à nous exalter nous-mêmes, à nous rendre nous-mêmes quelque chose, au lieu de servir le Seigneur Jésus, de l'exalter, et faire de Lui notre Tout en tout.

Nous connaîtrons alors et nous comprendrons dans toute leur perfection bénie la longanimité, la patience, la tendresse d'amour avec lesquelles Jésus nous a ainsi supportés durant tant d'années, et les doux souvenirs d'un amour qui surpasse de si loin tous les autres amours en tendresse, rempliront alors nos âmes de l'admiration la plus parfaite, de la plus fervente adoration, et des transports les plus sublimes de la louange pour toute l'éternité.

Et les nombreuses, les miraculeuses interventions de notre Dieu en notre faveur, et ses merveilleuses délivrances durant les jours de notre inconversion, ne seront pas non plus ignorées ou oubliées en ce jour-là. Que de fois, lorsque Satan nous avait amenés par ses séductions et par ses mensonges à deux doigts de l'enfer, et qu'il pensait qu'il suffisait d'une autre impulsion pour nous y précipiter, le puissant, le tendre, l'adorable Jésus jeta autour de nous le bras que nous méprisions – nous sauva – et nous emmena avec bonté loin de son bord glissant ! Oh ! avec quels cœurs, débordant de reconnaissance, d'amour et d'adoration, nous nous retirerons de cette scène privilégiée – *le tribunal de Christ !* Quelles matières il aura fournies pour les louanges du ciel ! Désormais nous saurons à quoi employer nos harpes d'or, et la source de joie qui nous aura été ouverte là, continuera de couler avec une abondance toujours plus profonde et une fraîcheur toujours nouvelle, à travers toute la longue, la brillante, la bienheureuse éternité.

Il est fait mention dans l'Écriture de deux autres sessions de jugement distinctes, qu'il peut être bon de signaler ici pour prévenir toute confusion : 1° le jugement des *nations vivantes* « quand le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire. » (Matt. 25:31-46.) Celui-ci a lieu au commencement du Millénium ; 2° le jugement des *morts* devant le « grand trône blanc », quand le ciel et la terre s'enfuient. (Apoc. 20:11-15.) Celui-ci a lieu à la fin du Millénium, et est tout à fait distinct du jugement des *nations vivantes,* et du jugement des saints dans le ciel devant le tribunal de Christ. La notion *d'un jugement général* des justes et des méchants n'est aucunement sanctionnée par l'Écriture.

Maintenant, en ce temps-ci, nous devrions marcher par la foi, dans la lumière de ce jour à venir. Le triple effet de cette vérité sur l'esprit de l'Apôtre est digne d'une attention toute particulière de notre part, « Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes, mais nous sommes manifestés à Dieu, et j'espère aussi que nous sommes manifestés dans votre conscience. » (2 Cor. 5:11.) 1. Connaissant quelle chose terrible ce doit être pour un pécheur de paraître devant Dieu dans ses péchés, et rien que sous sa propre responsabilité, l'Apôtre est poussé à prêcher l'évangile avec beaucoup d'ardeur. « Nous persuadons les hommes. » Il cherche à avertir, à convaincre les autres de la pressante et inexprimable importance du salut. Quelle chose redoutable ce doit être pour un incrédule de répondre personnellement du rejet qu'il a fait de Christ et du salut ! Qui est-ce qu'une considération pareille ne pénétrerait pas d'une profonde émotion et ne remplirait pas de ferveur dans la prédication de l'évangile ?

2. L'Apôtre était déjà dans la lumière – déjà manifesté à Dieu. « Mais nous sommes manifestés à Dieu. » La pensée du tribunal ne causait pas de terreur à l'Apôtre. Elle le poussait seulement à un plus grand zèle pour le salut des autres.

3. Marchant ainsi dans la lumière, l'homme de Dieu – le serviteur de Christ, poursuit son œuvre ; sa conscience, en attendant, réfléchissant la lumière et l'amour de Dieu. Il se recommande lui-même aux consciences de ceux parmi lesquels il travaille. « Et j'espère aussi que nous sommes manifestés à vos consciences. » Oh ! que tels puissent être, ô mon âme, pour toi et pour beaucoup d'autres, les résultats bénis, précieux, et pratiques, de tes méditations sur le tribunal de Christ. Et à cette fin puissions nous faire l'expérience des diverses opérations du Saint Esprit, signalées par les paroles suivantes du bien aimé Sauveur.

Verset 16. « *Lève-toi, bise, et viens, vent du Midi, souffle dans mon jardin, afin que les drogues aromatiques distillent. »*

Le mot « vent » est quelquefois employé dans l'Écriture, en rapport avec le Saint Esprit ; et ce que nous présente ce verset, c'est comme si le Seigneur priait en vue des différentes opérations de l'Esprit dans les cœurs de son peuple bien-aimé. « Souffle dans mon jardin afin que les drogues aromatiques distillent. » Il y a dans sa vigne des drogues aromatiques – « les principales drogues aromatiques », mais il leur faut quelque chose pour distiller. Il vient précisément de se promener dans son jardin, de considérer ses délicieuses plantes et de les appeler par leur nom.

Il connaît bien chaque plante de sa vigne – quand elle a été plantée – quels soins elle a reçus, et quels fruits elle devrait porter. Ce sont tous des plants que sa droite a plantés, « tellement qu'on les appellera les chênes de la justice, et la plante de l'Éternel pour s'y glorifier. » (Ps. 80:15 ; És. 61:3).

Mais quelquefois il règne sur toute la plantation un calme de mort qui fait sentir sa pernicieuse influence tant aux vieilles plantes qu'aux jeunes. Les branches balsamiques ne cèdent pas au souffle de l'Esprit, en sorte que le riche parfum n'est point recueilli et emporté sur la brise. « Lève-toi, bise, et viens, vent du Midi ; » tel est le cri que pousse maintenant le patient vigneron : « Souffle dans mon jardin. » Un coup violent, pénétrant du vent du nord, ou les douces brises du midi peuvent servir à réveiller, vivifier les saints du Seigneur, à les faire sortir de leur triste état d'indolence. Mais, oh ! la douce pensée ! Celui à qui appartient le jardin et qui connaît parfaitement

toutes les plantes qui s'y trouvent ; tient en sa main le souffle qui rafraîchit, et le tourbillon qui balaie ; et c'est avec un soin parfait qu'il dispense à toutes ses tendres et précieuses plantes, dans la proportion convenable, le vent du nord et le vent du midi.

« Encore très peu de temps », et elles seront toutes transplantées sous le climat plus bienfaisant du paradis d'en haut. Là, le vent du nord, si perçant, de l'affliction, du châtiment et de la discipline, ne sera plus nécessaire. Il n'y aura rien dans ces régions sans nuages pour flétrir la feuille, détruire le germe, brûler la fleur, ou étouffer le fruit. Nous avons eu dans ce monde glacé, assez, oh ! bien assez, de cette œuvre si triste, si douloureuse. Viens, viens, salut ! heureux jour, qui nous verras loin du désert où souvent l'épreuve arrive pareille à un coup de vent terrible, comme si elle voulait déraciner la faible plante, et où souvent la souffrance remplit le cœur, et la honte couvre le visage, parce que nous avons été si stériles dans le bien et si féconds dans le mal ! Mais *alors,* c'en sera fini de tout mal ; il n'y aura plus là de chagrin, plus de vers rongeurs. Plantés, enracinés dans le sol pur du ciel, nous désaltérant sans cesse à la rosée de l'éternel amour, nous fleurirons et porterons du fruit à la joie ineffable du cœur de notre Père – à la gloire de notre Seigneur adoré, par la présence permanente de Dieu le Saint Esprit avec nous.

Fais, Seigneur, que *désormais* mon cœur s'adonne entièrement à la culture que tu vois être la meilleure ; que mon cœur cède à chaque souffle de ton Esprit, et qu'il y ait dans ma vie des fruits et un parfum de nature à te réjouir. Oh ! que je sois toujours en état de dire, « que mon Bien-Aimé vienne en son jardin, et qu'il mange de ses fruits délicieux. » Ces quelques mots sont les seuls qui sortent des lèvres de l'Épouse dans cet admirable chapitre. Mais ce sont d'heureuses, de précieuses paroles. « Mon Bien-Aimé. » Elle est chez elle, et heureuse en présence de l'Époux. Il est à elle, lui-même : elle le sait ; elle en jouit. Il est son bien-aimé Seigneur et Sauveur. « Mon Bien-Aimé. » Mais lorsqu'elle parle du jardin, elle l'appelle « Son jardin » ; et du fruit elle dit : « Ses fruits délicieux. » C'est là le véritable, terrain, ainsi que nous lisons ailleurs : « Mon Bien-Aimé avait une vigne en un coteau d'un lieu gras. Et il l'environna d'une haie, et en ôta les pierres, et la planta de ceps exquis ; il bâtit aussi une tour au milieu d'elle, et y tailla une cuve. » Il dit encore en parlant de ses soins pour cette vigne qui s'est montrée si stérile pour Lui : « C'est moi, l'Éternel, qui la garde ; je l'arroserai de moment en moment, je la garderai nuit et jour afin que personne ne lui fasse du mal. » (És. 5:26).

Dans le quinzième chapitre de Jean, le Seigneur parle de lui-même comme du « vrai cep », des siens comme des « *sarments »,* et de son Père comme du « cultivateur » – du vigneron. Quel spectacle merveilleux ! Le Père, regardant du ciel, contemple, sur tout le monde habitable, son propre Fils bien-aimé portant du fruit à sa gloire, par les nombreux sarments de ce cep exquis ! Quel vaste vignoble ! Ce n'est que par les riches sucs qu'ils tirent de la souche mère que les sarments portent du fruit. Quel délicieux spectacle pour l'œil du Père ! Quel objet de constante sollicitude pour le cœur du Père ! Mais aussi quelle joie, quand il voit les sarments ainsi vitalement unis avec son Fils « remplis du fruit de la justice qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu. » (Phil. 1:11.) « En ceci mon Père est glorifié que vous portiez beaucoup de fruit. » Jean 15:8[62].

Chapitre 5

La belle et bien-aimée Sulamithe, n'a pas plutôt invité son Seigneur à venir dans son jardin, et à manger de ses fruits rafraîchissants, qu'il répond : *« je suis venu » – Il* ne dit pas « je puis venir, ou je viendrai ». Mais « Je suis venu ». Pendant qu'elle l'invite encore, il est déjà présent. Son cœur est toujours prêt – faisant le guet pour ainsi dire, afin d'ouïr le cri de ses bien-aimés. Oh ! Heureuse l'épouse – heureux le peuple qui se trouvent dans un cas pareil. Avoir le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, attendant, se tenant prêt à ouïr quand ils l'appellent ! Les fruits de l'Esprit lui sont toujours agréables. Il les trouve maintenant riches et variés, et il jouit vivement de ce banquet de l'amour.

Verset 1. « *Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse ; j'ai cueilli ma myrrhe avec mes drogues aromatiques ; j'ai mangé mes rayons de miel avec mon miel ; j'ai bu mon vin et mon lait ; mes amis, mangez, buvez, faites bonne chère mes bien-aimés.* »

Ces divers fruits peuvent représenter les divers résultats des opérations de l'Esprit, dans les âmes par la vérité. De, l'une peuvent couler des larmes aussi amères que la myrrhe, sous le sentiment profond d'une ancienne

[62] Outre ces réflexions pratiques sur les vents du nord et du midi, remarque aussi, ô mon âme, pour tes méditations ultérieures, la fréquente allusion que font les écrits des prophètes au « roi du nord » et « au roi du midi. » Ces rois, l'un au nord et l'autre au midi de la Palestine, furent souvent mêlés aux événements de la Terre Sainte. Aussi l'Esprit de Dieu nous a-t-il donné beaucoup d'intéressants détails de leur histoire passée en rapport avec les Juifs. (Voir Dan. 11). Et touchant l'avenir, il a écrit, versets 40, 41 : « Et au temps de la fin *(v.Angl.)* le roi du midi choquera avec lui de ses cornes (avec le roi sans loi, l'Antichrist, qui règne alors dans le pays) : et le roi de l'aquilon se lèvera contre lui (l'Antichrist) comme une tempête avec des chariots et des gens de cheval, et avec plusieurs navires ; et il (le roi du nord) entrera dans ses terres et les inondera, et passera outre. Et il entrera au pays de noblesse, et plusieurs pays seront ruinés. » Cela, remarque-le, se passera « au temps de la fin » période à laquelle se rapportent surtout les scènes des cantiques, sujet de tes méditations. Un peu auparavant, et la comparaison était empruntée de l'Égypte (ch.1:9), puis du désert (3:6), et maintenant du pays. Alors la longue, ténébreuse, et lugubre nuit de la dispersion d'Israël sera presque finie. Le dernier et puissant roi du nord viendra à sa fin « sur la noble montagne de la sainteté, et personne ne lui donnera du secours. » L'Antichrist et ses alliés seront finalement détruits, Israël pleinement restauré, « et l'Éternel sera seul exalté en ce jour-là. » Jusque-là, quant aux événements extérieurs, nous avons le vent du nord et le vent du midi – l'épreuve et la bénédiction.

chute. L'Esprit de Dieu ayant appliqué avec puissance la vérité à la conscience, le cœur est brisé ; ses fontaines profondes sont ouvertes, et les larmes les plus amères de l'angoisse coulent comme un fleuve. Et maintenant tout se produit devant Dieu dans une confession sans réserve. Dans la lumière pénétrante de la sainte présence de Dieu, on perd de vue les causes secondes. « J'ai péché contre toi, contre toi proprement, et j'ai fait ce qui déplaît à tes yeux. » Voilà les cabinets secrets où l'âme doit être avec Dieu. Quoique le péché de David eût été contre son prochain et contre la société, il n'en dit pas moins : « J'ai péché contre toi, contre toi proprement ». Tout péché est contre Dieu, et c'est une chose pénible d'avoir à faire avec Dieu au sujet de notre péché. Mais il nous faut aller tout droit dans le cabinet de la présence du Saint Esprit juste tels que nous sommes, si nous voulons être délivrés du fardeau du péché : ce n'est que là que nous serons pleinement soulagés. Il faut que le pénitent en pleurs dépose la multitude de ses péchés côte à côte avec la multitude des tendres compassions de Dieu. C'est ainsi seulement qu'il apprend tout ce que signifie cette parole, « Où le péché abondait la grâce a surabondé »,. Le Père rencontre son enfant, béni soit son nom, dans la grâce infinie de son cœur, sur le fondement du sang précieux de Jésus. De même que le flot qui monte de l'immense océan, se hâte à la rencontre du flot qui descend, l'embrasse et le déborde de toutes parts, ainsi la grâce vient au-devant du pécheur repentant et efface pour toujours toute trace de son péché. Il se peut que, semblable à un fleuve, son cours ait été long et profond, mais désormais, impossible d'en saisir même la moindre trace.

Amour divin, tu as englouti mes péchés dans tes vastes et profonds abîmes ;
mon iniquité est couverte ; je suis délivré de toute condamnation ;
tandis que le sang de Jésus fait retentir la terre et les cieux de ce cri d'amour :
Grâce ! Grâce entière ! Grâce illimitée !

Ayant passé par l'expérience décrite dans le Psaume 51, David pouvait célébrer et adorer Dieu avec un cœur plein de joie dans les accents du 103e. « Mon âme, bénis l'Éternel, et, que tout ce qui est au-dedans de moi bénisse le nom de sa sainteté. Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits. *C'est lui qui te pardonne toutes tes iniquités,* qui guérit toutes tes infirmités, qui garantit ta vie de la fosse, qui te couronne de gratuité et de compassions. » Ainsi la majesté, la sainteté, et la fidélité de Dieu avaient été maintenues, le péché avait été jugé dans la lumière, la conscience avait été purifiée, le cœur rendu heureux, la communion pleinement rétablie, et l'âme établie dans la grâce. Les larmes peuvent avoir été plus amères que la myrrhe, mais les résultats sont pour le cœur de Christ plus doux que le miel, et plus parfumés que toutes les drogues aromatiques.

Le Seigneur trouve toute sorte de fruits dans les assemblées des siens. Il a la plus entière communion avec tout ce qui est de l'Esprit, et en jouit avec délices. « J'ai cueilli… J'ai mangé… J'ai bu. » Il a communion avec toutes les espèces diverses. Il n'en dédaigne aucune. Dans le disciple avancé, il peut trouver ce qui indique la force et la vigueur du vin, tandis que dans le petit enfant nouveau-né, il peut y avoir la douce simplicité du lait. Un incrédule, vexé et irrité de la charmante simplicité d'une enfant convertie qui parlait de la joie et du bonheur d'être avec Jésus pour toujours, lui dit : « Mais si Jésus est dans l'enfer ? » « Ah ! » répliqua la chère petite, « ce ne serait pas l'enfer, s'il y était. » Combien cette parole est simple, et pourtant combien irréfutable ! Comme elle honore le nom de Jésus – qu'elle est rafraîchissante pour son cœur ! Qu'as-tu pour ton Seigneur, ô mon âme ? Que peut-il cueillir de toi – que peut-il manger – que peut-il boire chez toi ? Quoi de plus doux que l'humilité ? Qu'est-ce qui honore plus le Seigneur qu'une complète dépendance de lui ? Quoi de plus agréable à son cœur que le désir continuel, croissant, de glorifier Dieu !

Des hôtes nombreux auront part à ce souper royal, et entreront dans ses joies. Nombreux, fort nombreux, sont les « amis » de l'Époux. Et au jour de sa gloire, ils entreront tous dans Sa *joie.* Jour merveilleux, jour longtemps désiré de la gloire céleste et de la gloire terrestre ! Tous les cœurs seront atteints et émus de cette joyeuse invitation : « Mes amis, mangez, buvez, faites bonne chère, mes bien aimés. » Les « branches naturelles » longtemps retranchées du tronc de la promesse, seront, comme dit l'Apôtre, greffées de nouveau. « En ce jour-là » – le jour du rétablissement d'Israël – « l'Éternel fera que Jacob prendra racine, Israël boutonnera et s'épanouira, et ils rempliront de fruit le dessus de la terre habitable. » (És. 27). Quel banquet sera alors préparé pour toutes les nations par Israël rétabli ! *Le dessus de la terre habitable* sera rempli de fruit. « Et l'Éternel des armées fera à tous les peuples, en cette montagne, un banquet de choses grasses, un banquet de vins purifiés, un banquet, dis-je, de choses grasses et moelleuses, et des vins sans aucune lie bien purifiés. » (És. 25.) Et encore : « et il arrivera, en ce temps-là, que je répondrai, dit l'Éternel, que je répondrai aux cieux, et les cieux répondront à la terre, et la terre répondra au froment, au bon vin et à l'huile, et eux répondront à Jizreël. Puis je la sèmerai pour moi en la terre. » (Os. 2.) Ici il y a un changement de figure ce n'est plus de *greffer,* mais de *semer,* qu'il s'agit, comme si Dieu allait opérer sur la terre une chose entièrement nouvelle.

« Nous savons, par le Nouveau Testament », dit l'auteur d'un ouvrage récent, « qu'en ce jour-là » « les cieux » seront occupés par Christ et les saints glorifies. Jéhovah répondra aux cieux, « et les cieux répondront à la terre. » Christ, en qui toutes choses, tant ce qui est aux cieux que ce qui est sur la terre, seront réunies, sera Celui auquel s'adressera la prière de tout ce qui sera sur la terre, comme ce sera par lui et par ses saints glorifiés que la bénédiction sera universellement administrée. « Et la terre répondra au froment, au bon vin et à l'huile. » Alors plus d'indigence, plus de disette. La voix de plainte aura cessé de se faire entendre dans les rues. Le gémissement universel de la création se sera tût, et à sa place retentiront de toutes parts les hymnes de la gratitude et de la louange. « Et eux répondront à Jizreël. » Or, Jizreël, comme les savants nous l'apprennent, signifie : « la semence de Dieu », et cette interprétation du mot est confirmée par ce qui suit immédiatement : « puis je la sème-

rai (Israël) pour moi en la terre »… Il y aura une chaîne non interrompue de bénédiction, du trône de Jéhovah, la grande source de tout, à la terre pour la jouissance, par le genre humain, de toutes les bénédictions de cette vie ; et la place occupée dans cette merveilleuse chaîne par Israël restauré, est celle de Jizreël, la semence de Dieu, semée, par Jéhovah et pour lui, en la terre, et remplissant de fruit la face du monde. Jéhovah – les cieux, occupés par Christ et l'Église dans la gloire – la terre – Israël rétabli, ou Jizreël la semence de Dieu – la bénédiction universelle sur la terre, même jusqu'à l'abondance du froment, et du vin et de l'huile, pendant que la guerre et la violence ont pris fin. « Alors la gloire de l'Éternel sera manifestée, et toute chair ensemble la verra. » Louange, louange éternelle à Celui qui seul fait des choses merveilleuses ! Que toute la terre soit remplie de sa gloire.

Oh ! quel cercle de bénédiction nous est présenté ici ! Considère-le bien, ô mon âme, et fais-en le sujet de tes méditations. Porte tes regards en avant sur le jour heureux où Celui qui a été si longtemps absent sera de retour, et dira aux oreilles de ses saints qui l'attendent : « Je *suis venu »* – « Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse. » Alors les promesses faites aux pères seront accomplies dans leurs enfants, conformément à la parole du Seigneur. Jéhovah dans les plus hauts cieux – Christ et ses saints glorifiés dans les cieux qui sont rattachés à la terre – puis Israël rétabli dans la terre sainte et toutes les nations de la terre, liés ainsi ensemble par une glorieuse chaîne de bénédiction universelle ! Oh ! Quel cercle de gloire ! Quel cercle « d'amis ! » quel banquet d'amour ! Et quel accueil de radieuse allégresse de la part de Celui qui est *« Le Seigneur de tous !* » – « Mes amis, mangez, buvez, faites bonne chère, mes bien-aimés. »

Verset 2. – « *J'étais endormie, mais mon cœur veillait ; et voici la voix de mon bien-aimé qui heurtait en disant : Ouvre-moi, ma sœur, mon épouse, ma grande amie, ma colombe, ma parfaite ; car ma tête est pleine de rosée, et mes cheveux de l'humidité de la nuit.* »

Dans cette triste confession de l'Épouse, nous est présentée une expérience que font fréquemment beaucoup de croyants, parmi les chrétiens aussi bien que parmi les Juifs, et qui est bien digne de notre patiente méditation. La plupart des chrétiens sont beaucoup plus occupés d'eux-mêmes et de leurs sentiments variables que de la Parole de Dieu. C'est là pour l'âme une source abondante de troubles et de perplexités sans fin. Qu'il arrive souvent à des chrétiens de se hâter de conclure que Christ n'est plus à leur égard ce qu'il était autrefois, lorsqu'ils éprouvent que leurs sentiments ont changé ! Ils jugent du Seigneur par leurs sentiments à eux, au lieu de croire en lui conformément à sa propre parole. C'est là regarder au moi, au lieu de regarder à Christ, et être gouverné par les *sentiments,* au lieu de l'être par l'immuable *vérité* de Dieu.

Il y a à peine quelques heures, pouvons-nous dire, en suivant l'ordre de notre chapitre, l'épouse se trouvait dans la pleine joie de la présence de son Seigneur. Elle était alors rayonnante et heureuse, comme certains chrétiens dans le plein courant d'une bonne réunion. Mais le souper fini, et les hôtes retirés, elle se retire aussi pour se reposer. Bientôt hélas, il survient dans ses *sentiments un* changement qui la trouble fort. *«* J'étais endormie, mais mon cœur veillait. » Elle est inquiète, triste, malheureuse. Son cœur soupire après Christ, mais elle n'est pas disposée à se donner de la peine pour lui. Quel triste, déplorable état de choses, quand le bien-aimé Jésus doit frapper à la porte ! Mais c'est là un cas qui n'est pas rare, tout en étant généralement sincère de cœur. Le croyant peut être tombé dans un état d'assoupissement et de sommeil, où les devoirs spirituels deviennent un fardeau, et sont, ou bien entièrement négligés, ou bien accomplis avec nonchalance. Misérable état d'âme, que celui qu'exprime cette parole : « J'étais endormie, *mais* – mon cœur veillait ! » Il est bon de considérer les deux côtés de ce « mais », Elle n'est ni endormie, ni éveillée : d'un côté, c'est une conscience endormie ; de l'autre, un cœur vigilant. Elle ne peut trouver ni paisible repos, ni rafraîchissement. Et il est bon qu'il en soit ainsi quand nous devenons indifférents aux choses du Seigneur. Mais quel tableau de milliers et de dix milliers de serviteurs qui devraient être sereins, heureux, et toujours prêts pour toute œuvre dans le service de Christ et des âmes immortelles !

Nous arrivons maintenant à l'heureux et brillant côté de cette scène remplie d'instruction. Le *Seigneur* a-t-il changé parce qu'*elle* est changée ? Dans son aveuglement, l'incrédulité dirait hardiment que oui, et alors suivraient d'indignes pensées à l'égard de Christ, avec des doutes et des craintes sans fin ; quand on se laisse guider par ses pensées intimes, les paroles de Christ ne comptent pour rien. Mais la froideur et l'indifférence de l'épouse ne L'ont-elles réellement pas changé le moins du monde à son égard ? L'amour que Christ lui porte ne change jamais un instant, quelles que soient ses chutes et son inconstance. Mais impossible de faire à la question une meilleure réponse que celle que nous trouvons dans les paroles mêmes de l'épouse endormie. Toute assoupie qu'elle est, elle reconnaît Son coup et discerne Sa voix ; et en outre elle dit : « *Mon bien-aimé. »* Son âme possède une vie qui doit toujours répondre à cette voix, nonobstant la chute. « Et voici », dit-elle, « la voix de mon bien-aimé, qui heurtait, disant : Ouvre-moi, ma sœur, ma grande amie, ma colombe, ma parfaite ; car ma tête est pleine de rosée, et mes cheveux de l'humidité de la nuit. » Ici, ô mon âme, tu as devant toi, face à face, sur la page de la vérité éternelle, le pauvre croyant toujours si prompt à varier, et le Sauveur qui demeure toujours le même. Quel est ton avis ? Vaut-il mieux dans un cas pareil s'en rapporter, relativement à la pensée de Christ, aux suggestions de l'esprit humain, ou à la parole de Dieu si positive et si claire ? Que pourrait-il y avoir de plus clair et de plus précis que les paroles que nous avons là ? Considère-les bien, ô mon âme, et médite-les ; et puissent ton cœur ou ta conscience en réfléchir toujours la lumière bénie dans tous tes rapports avec des âmes en chute et dans la perplexité !

Quel patient, quel touchant amour respirent les paroles de l'Époux à sa faible et fervente Épouse ! Au lieu de se laisser influencer par le triste état de son âme, et de l'accuser d'ingratitude et d'indifférence envers lui, il s'adresse

a elle dans des termes plus tendres que jamais : « Ouvre-moi », dit-il, « à moi – ton propre Messie – ton Bien-Aimé. – Je suis Jésus – pourquoi me fermer la porte ? » « Ouvre-moi, ma sœur, ma grande amie, ma colombe, ma parfaite. » Jamais jusqu'ici il ne l'avait appelée sa « parfaite. » Cette expression d'une grâce et d'une signification merveilleuse était réservée pour le jour de sa chute profonde. Jamais non plus il n'avait fait auparavant allusion à la pesante « rosée », à « l'humidité de la nuit » plus pesante encore, par lesquelles il avait été surpris dans son sentier de dévouement, d'amour pour elle. Oh ! Quel appel ! Ses accents profonds redisent, comme un écho des ténèbres de Gethsémané et des solitudes du Calvaire, la grandeur d'un amour que rien ne pourrait détourner de son but. Mais, hélas ! L'appel du Seigneur n'a que peu d'effet sur la conscience toute endormie de l'Épouse.

Y a-t-il en tout cela, qu'on me permette de le demander, quelque chose qui ressemble à un *changement* dans l'amour de Christ pour sa bien-aimée en chute ? Qui pourrait le dire ? À moins que ce ne soit ceci, qu'Il révèle plus pleinement son amour et qu'Il s'adresse à elle avec plus de tendresse. Ne lui parle-t-il pas d'une manière bien propre à disposer son cœur à l'écouter ? Ne parle-t-il pas comme si ce devait être pour lui une grande faveur qu'elle le reçût sous son toit ? Or, tel qu'un voyageur fatigué qui a perdu son chemin par une sombre nuit d'orage, il sollicite un abri. Une circonstance digne aussi d'être particulièrement notée, c'est que jamais auparavant dans une occasion quelconque, il ne lui a donné autant de titres de tendresse : « Ouvre-moi, ma sœur, ma grande amie, ma colombe, ma parfaite. » Tel est, ô mon âme, l'amour de Christ – l'amour de Christ pour une pauvre égarée. Considère-le attentivement. Il n'y a qu'un seul cœur qui ne change jamais. Oh ! Comme nous devrions apprécier ce cœur – nous confier en ce cœur – compter uniquement sur ce cœur – et nous tenir toujours près de ce cœur invariable dans son parfait amour ! L'épouse assoupie, n'accueille ce patient, merveilleux amour, qu'avec une grande indifférence, et ne lui répond que par les plus vaines, les plus frivoles excuses.

Verset 3. – « *J'ai dépouillé ma robe, comment la revêtirais-je ? J'ai lavé mes pieds, comment les souillerais-je ?* »

Hélas, hélas, pauvre fille de Sion ! Comme sa chute la rend insensible aux droits de son propre Messie – de son miséricordieux Seigneur ! Quelle puissance le péché possède pour endurcir – pour tuer ! « C'est une chose mauvaise et amère que tu aies abandonné l'Éternel ton Dieu. » Une fois loin de la présence du Seigneur, qui saurait dire jusqu'où nous pouvons nous éloigner de lui, ou par combien de chemins de traverse nous pouvons nous égarer ? La pensée de toute la carrière qu'on peut fournir dans cette fatale direction est effrayante à contempler. Et plus nous aimons nos frères, plus il y a de spiritualité dans le sentiment que nous avons de ce mal terrible, plus aussi sera profonde notre douleur à la vue d'une âme en chute. Qui est-ce qui a souci des âmes et de la gloire du Seigneur, et n'a pas pleuré en secret sur le déclin trop manifeste du zèle, sur l'engourdissement d'un esprit jadis ardent et plein de ferveur – sur la disparition de ce temps où le cœur du pasteur était si encouragé, si reconnaissant, si plein d'espérance, si réjoui de voir dans les âmes une telle fraîcheur d'affection, un tel zèle pour Jésus ? On était de bonne heure à toutes les réunions, l'air rayonnant – le cœur joyeux – chaque parole sur Christ faisant sur l'âme l'effet d'une huile de joie ; et on ne se retirait de la réunion publique que pour méditer sur quelque vérité nouvelle, et jouir en secret d'une plus intime communion avec le Seigneur !

Ceux qui ont ressenti la douleur que fait éprouver l'égarement d'une âme aussi heureuse, savent seuls ce qu'elle est. De même que le feuillage d'été tout vert et plein de fraîcheur apparaît flétri et languissant après une violente tempête – brûlé comme si un fer rouge eût passé sur lui – tel hélas ! Apparaît celui qui s'est laissé prendre à quelque piège subtil de l'ennemi. Tout change dans ses manières et ses habitudes. Oh ! Qu'il est changé ! Bientôt ce n'est plus qu'irrégulièrement qu'il assiste aux réunions. Il s'imagine que tout le monde a changé à son égard, lent à apprendre que c'est en lui-même que se trouve le changement. Il se blesse, peut-être, de quelque petite chose, et se retire. Désormais sa place est vide – il s'en est allé – allé où ? Dans la plupart des cas, le Seigneur seul peut répondre à cette question. Non que nous devions être indifférents à cet égard, mais il n'y a que le Seigneur qui puisse suivre la trace de ses égarements. Son œil vigilant suit partout le pauvre égaré, et le cœur qui fut jadis percé pour ses péchés, ne peut jamais, non jamais, cesser de s'occuper de lui. Dans la sagesse de son amour, il peut lui laisser goûter l'amertume et la douleur de ses propres voies, et il en sera ainsi bientôt d'Israël ; mais le Seigneur a toujours à sa disposition le moyen d'amener à la repentance, et de rétablir pleinement l'âme dans la communion avec lui-même.

Verset 4. – « *Mon Bien-Aimé a avancé sa main par le trou de la porte, et mes entrailles ont été émues à cause de lui.* »

C'est là un mouvement dans la bonne direction. Le Seigneur soit loué ! Sa propre main a fait cela. Nous avons maintenant comme une réponse à son amour, faible, il est vrai, mais réelle. Le cœur est ému à cause de lui. Elle n'a jamais cessé de l'appeler « mon bien-aimé. » Quoiqu'il y ait chute, il y a affection pour le Seigneur. Mais lorsque l'âme n'est pas attentive aux coups miséricordieux, pleins de douceur, que l'amour d'un Sauveur frappe à la porte, il a recours à d'autres moyens. Il sait quel est l'état du cœur et ce qui sera efficace pour le tourner vers Lui. « Dieu ne s'en enquerrait-il point, vu que c'est lui qui connaît les secrets du cœur » ? (Ps. 44:21.) Quelquefois c'est par des moyens inattendus qu'il atteint la conscience. La lumière arrivant nous fait voir où nous sommes et ce que nous sommes. La grâce triomphe. L'âme recherche maintenant la présence du Seigneur et le bonheur qui ne se trouve qu'en lui. Cependant, il est possible qu'il s'écoule quelque temps avant qu'elle soit pleinement relevée de sa chute ; elle peut passer par beaucoup de douleur, d'humiliation, d'abattement, avant d'arriver au parfait repos de la présence de Christ. Confus et agités, comme quelqu'un qui vient de se réveiller de son sommeil, nous

pouvons nous mettre à courir et à chercher le Seigneur là où il n'a jamais dit qu'on le trouverait. C'est le sanctuaire et non la ville qui est le lieu de sa bénie et réjouissante présence.

Verset 5.- « *Je me suis levée pour ouvrir à mon Bien-Aimé, et la myrrhe a distillé de mes mains, et la myrrhe franche de mes doigts, sur les garnitures du verrou.* »

Y a-t-il des larmes douces aussi bien que des larmes amères ? Et peuvent-elles couler en même temps, mêlées les unes aux autres ? Quoi de plus amer au goût que la myrrhe ; quoi de plus embaumé à sentir que la myrrhe franche ? « La myrrhe a distillé de mes mains, et la myrrhe franche de mes doigts, sur les garnitures du verrou. » (Myrrhe signifie, qui coule, qui pleure.) Maintenant l'Épouse répond d'une manière nette et réelle au persévérant amour de son Époux. « Je me suis levée pour ouvrir à mon Bien-Aimé. » Elle se relève de son état d'indolence spirituelle. Le sentiment du péché qu'elle a commis en n'ouvrant pas la porte quand il frappait, remplit son âme d'amertume, amertume mêlée toutefois du sentiment d'une affection profonde pour Celui qu'elle a méprisé. Arrivée à la porte à laquelle Il s'est tenu si longtemps, elle trouve tout embaumé du parfum de la personne du Seigneur ; elle saisit les garnitures du verrou, et « la myrrhe distille de ses mains, et la myrrhe franche de ses doigts. » [63]

Maintenant qu'elle est réveillée, et qu'elle a un vif sentiment de ce qu'elle a été et de ce qu'elle a fait, la plus profonde douleur et les regrets les plus amers, mêlés à un amour tout pénétré d'adoration pour son Seigneur si miséricordieux et si bon, remplissent son âme et en débordent, comme quelqu'un qui, après une douloureuse chute, s'est décidé à revenir aux lieux de ses anciennes jouissances spirituelles. L'entrée bien connue – la vue de bien des visages si familiers – le son d'une voix non oubliée, et qui réveille encore un écho dans le cœur maintenant attendri – remplissent l'âme des plus profondes émotions. Tout rappelle à la pensée bien des jours écoulés du plus véritable bonheur. Et maintenant aussi, à l'abandon du cœur à l'amour de Jésus se mêlent les coups, les reproches de la conscience. Le cœur murmure en silence. « Seigneur Jésus, j'ai honte et je rougis devant toi. J'ai été misérable et malheureux toutes les heures de mes égarements. Oh ! Que j'ai été ingrat ! Que j'ai été ingrat ! Est-il possible que j'aie mis cet opprobre sur ton nom béni ! Mon âme est toute honteuse d'elle-même, se fait les reproches les plus amers. Seigneur, puis-je être pardonné ? Mais, je t'en supplie ardemment, imprime plus profondément dans mon âme le sentiment du péché que j'ai commis en m'égarant, et celui de ta sainteté et de ta grâce à me ramener dans ton bercail. Rends-moi les joies de ton salut. Mon âme s'attache à toi. »

Verset 6. – « *J'ai ouvert à mon Bien-Aimé ; mais mon Bien-Aimé s'était retiré, il avait passé, mon âme se pâma de l'avoir ouï parler ; je le cherchai, mais je ne le trouvai point, je l'appelai, mais il ne me répondit point.* »

Comme jadis Joseph chercha a exercer le cœur de ses frères de bien des manières, à cause du crime qu'ils avaient commis à son égard, ainsi dans les derniers jours, le vrai Joseph fera passer par des exercices profonds le cœur de ses frères les Juifs, à cause de leur état devant Dieu. Mais pour avoir adopté envers eux une marche qui les éprouvait et les criblait douloureusement, Joseph n'avait pas moins d'amour pour ses frères. Son cœur était plein et prêt a éclater en expressions de l'affection la plus profonde, quand le moment convenable serait arrivé. Quel soulagement pour lui lorsque les écluses furent ouvertes et que l'amour longtemps contenu de son cœur put prendre son libre cours ! Il en sera ainsi du Seigneur, juste avant qu'Il se relève en puissance et en gloire pour la complète délivrance d'Israël, et la pleine manifestation de son amour pour lui comme son propre Messie.

Cependant, l'analogie qui est ici si frappante entre Joseph et ses frères, et Christ et les Juifs, fait complètement défaut lorsqu'on l'applique à Israël et l'Église de Dieu. L'idée si répandue que Christ quelquefois *se retire, ou cache sa face* aux chrétiens afin de les éprouver n'a aucun fondement dans les épîtres. Avec les Juifs, sous la loi, les choses naturellement étaient toutes différentes ; Dieu habitait dans une épaisse obscurité. – Le chemin des lieux saints n'était pas encore manifesté – le parfait sacrifice n'avait pas été offert – la conscience du Juif n'avait pas été parfaitement purifiée, il ne pouvait donc pas avoir une pleine paix. Mais pour les chrétiens, la position est entièrement changée. « Les ténèbres s'en vont et la vraie lumière luit maintenant. » Nous sommes « agréables dans le bien-aimé. » Nos péchés, selon le jugement de Dieu, furent tous et pour toujours, ôtés par *l'offrande unique* de Christ. Lorsque le plein jugement de Dieu contre le péché fut exprimé sur la croix, le voile fut déchiré, et le chemin des lieux saints fut ouvert. Nous, morts *dans* le péché, et Christ, mort pour le péché, fumes vivifiés ensemble, ressuscités ensemble, et assis ensemble dans les lieux célestes, Dieu ayant pardonné toutes nos offenses. Il ne saurait y avoir de voile entre Dieu et Christ dans sa gloire, et nous, étant *en Christ,* tous parfaits devant la face de Dieu, il ne saurait y avoir de voile entre Dieu et nous. Et de plus, le *Saint Esprit* est descendu comme le *témoin* et la *puissance* de notre *union* actuelle avec Christ ressuscité et exalté, et pour nous donner par son habitation en nous la jouissance consciente de notre position et de notre portion avec Christ dans la présence de Dieu. L'idée même que le Seigneur veuille cacher sa face à ceux qui sont dans la pleine lumière de Dieu avec *Lui-même* et comme *Lui-même* est assurément entièrement étrangère à toute la doctrine de l'Écriture concernant l'Église. Il est vrai – combien vrai, hélas ! Que nous pouvons oublier comme nous sommes richement bénis en Christ Jésus. – Nous pouvons oublier que nous sommes associés avec lui comme ressuscité des morts et monté en haut – nous pouvons oublier que sa vie est notre vie, et que ses délices devraient être aussi les nôtres ; et ou-

[63] L'histoire nous fait connaître une coutume orientale qui jette du jour sur la comparaison que nous trouvons ici. Lorsque la personne aimée persiste à repousser les vœux de celui qui l'aime, celui-ci se dirige durant la nuit vers la maison de son père ou celle où elle demeure. Il suspend des guirlandes de fleurs tout autour de la porte, et en jonche le seuil de fleurs odorantes. Il oint aussi d'huiles parfumées la serrure et la poignée de la porte. Il avoue par là à toute la famille, que son affection quoique méprisée, est une affection réelle.

bliant ces choses, nous pouvons nous éloigner de lui, et pécher contre lui. Et nul péché, souvenons-nous en, ne saurait être aussi odieux à Dieu que le péché d'un chrétien, par la raison précisément que nous avons été amenés aussi près de lui. Mais hélas, il faut que nous nous soyons éloignés de lui, quand nous tombons dans le péché ; nul de nous ne pourrait pécher en sa présence. *Là,* le péché nous est odieux, et nous avons puissance sur lui.

Il y a tant de dignité dans lé langage du Saint Esprit quand il fait allusion à ce point, qu'il se borne à admettre uniquement la possibilité qu'un chrétien pèche. « Si », dit-il – ce n'est que la possibilité d'une chose pareille qui est supposée – « si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste, et lui, est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier. » (1 Jn. 2:1-2). Nous avons là comment Dieu a pourvu à tous les besoins de notre marche de pèlerins. L'intercession de Christ fondée sur la justice et la propitiation garantit la purification de nos souillures, et nous maintient sans tache devant la face de Dieu. Comme l'idée tant répandue que quelquefois Dieu cache sa face derrière un nuage pour mettre à l'épreuve la foi et l'amour de ses enfants, est opposée à cette vérité bénie ! Nous pouvons manquer d'en jouir, ou nous pouvons l'ignorer, mais la vérité de Dieu demeure invariablement la même ; et la position de l'Église devant lui, en Christ, est aussi invariable que la vérité qui la révèle.

Maintenant, si nous passons de l'Église à Israël comme tel, nous trouvons qu'il y a non pas *analogie,* mais contraste avec toute cette merveilleuse grâce. Car quoique « au temps de la fin » le résidu attende le Messie et soupire après lui avec une sincère affection, il est encore sous la loi, et Dieu lui en laisse sentir la pression. Comme le meurtrier de jadis, il sera pour ainsi dire, dans la ville de refuge jusqu'à ce qu'il survienne un changement dans la sacrificature. (Voir Nomb. 35). L'apparition de l'oint du Seigneur, dans l'exercice de la sacrificature selon l'ordre de Melchisédec, sera le grand antitype de cette ancienne loi. Un changement dans la sacrificature, *par la mort*, procurait la liberté à ceux qui étaient prisonniers dans les villes de refuge. « Mais, après la mort du souverain sacrificateur, le meurtrier retournera dans la terre de sa possession. » Israël, dans le dernier jour, avant que le Seigneur apparaisse, passera par une opération sous la loi qui le criblera profondément, comme le montrent clairement de nombreux passages. Il faut que le jugement solennel de Dieu contre le crime de meurtre dont il est coupable soit senti et reconnu dans sa conscience. Et *quand* le Seigneur apparaîtra, cette œuvre bénie, quoique sévère, sera plus profonde encore, mais alors ce sera sous la grâce. C'est à ce sujet que le passage suivant se rapporte. « Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'Esprit de grâce et de supplications ; et ils regarderont vers moi qu'ils auront percé, et ils en mèneront deuil, comme quand on mène deuil d'un fils unique ; et ils en seront en amertume, comme quand on est en amertume à cause d'un premier-né. » Lisez soigneusement Zacharie 12, aussi 13 et 14.

Mais n'est-ce pas véritablement beau, ô mon âme, de voir la réalité et l'ardeur d'affection que le Seigneur bien-aimé a créée dans les cœurs des siens, au milieu même de toutes leurs souffrances ? Avec quelle douceur le cœur de l'épouse soupire après son Bien-Aimé ! À la vérité, c'est là le caractère des Cantiques. Les Psaumes nous présentent davantage le travail de la conscience dans le résidu, les Cantiques essentiellement et par-dessus tout, les affections du cœur. Tel est le côté que nous avons ici, et c'est un côté précieux. L'amour d'Époux de Jésus est manifesté ici, et il le réfléchit d'une manière douce et touchante dans le cœur plein de tendresse de son épouse. « Mon âme se pâma de l'avoir ouï parler. » Elle put l'ouïr, mais ne put le voir, et son cœur se pâma en elle ; elle en avait fait peu de cas dans une heure mauvaise, et comme il était encore sur le principe de la justice, il s'était retiré et était parti. Mais il ne l'aimait pas moins pour avoir fait cela. Et si elle sentait vivement la douleur qu'il eût caché sa face, Il sentait cela infiniment davantage. Jamais le cœur de Joseph ne brûla d'un amour aussi ardent pour ses frères que lorsqu'il se cachait d'eux. Mais il y en a ici un plus grand que Joseph ! « Jésus Christ le même hier, et aujourd'hui et éternellement. » Et remarquez-le, ce passage ne dit point – *Dieu* est le même hier, aujourd'hui, et éternellement ; naturellement il est cela ; mais c'est de « Jésus Christ », *Sauveur et Époux,* qu'il affirme qu'Il ne change jamais. Apprends donc, ô mon âme, à te confier en Lui. Ne doute jamais de son amour, quelles que soient les apparences, et te ne défie jamais de sa grâce ; la grâce ne peut jamais faire défaut.

La scène qui suit est une pénible scène. Elle est hors de la communion, et tout est dans un état de confusion et de désordre. L'énergie même et l'ardeur de son amour l'amènent dans toutes sortes de troubles. Elle s'expose pour ainsi dire aux censures des disciples de profession *au dedans,* et aux rudes traitements du monde *au-dehors.* Pour le moment tout est hors de sa place pour ce qui est de ses voies, mais en général son cœur est droit et fidèle à son Seigneur. « Filles de Jérusalem, je vous conjure, si vous trouvez *mon bien-aimé,* que vous lui rapportiez, et quoi ? Que *je me pâme d'amour.* » Oh, qu'il y en a peu parmi nous qui pourraient dire : « Je me pâme d'amour » ! Combien rarement il arrive que nous nous exposons à être persécutés pour la ferveur de nos affections ! Puissions-nous connaître davantage de cette communion qui fait que le cœur brûle, et que les paroles coulent en témoignage rempli de vie pour notre Seigneur absent !

Verset 9. – « *Qu'est-ce que ton bien-aimé plus qu'un autre, ô la plus belle d'entre les femmes ? Qu'est-ce que ton bien-aimé plus que d'un autre, que tu nous aies ainsi conjurées ?* »

Quoi de plus agréable au cœur que de savoir que nous sommes *plus beaux* que tous les autres, pour celui que nous aimons le plus ? Être bien assuré que telle est la pensée du Seigneur, donne à l'âme un doux contentement. C'est aussi très agréable d'entendre que les autres, qui auraient pu être remplis de jalousie, parlent de nous et a nous, précisément comme Christ lui-même. On ne saurait rien désirer de plus.

Eh bien, voilà ce qui est réservé pour un prochain avenir à la fille de Sion – la belle fiancée du vrai Roi Salomon. Quand elle sera introduite dans la pleine bénédiction sous le règne du Messie et qu'elle sera hautement honorée par lui, tous alors lui dirent avec joie, « O la plus belle d'entre les femmes. » Les « filles de Jérusalem », peuvent dans cette scène représenter les villes de Juda, qui auront une portion subordonnée a Jérusalem au jour prochain de sa gloire, quoique se trouvant néanmoins dans la même sphère de bénédiction. Jérusalem et les Juifs auront alors sur la terre la première place d'honneur et de gloire, et toutes les nations rechercheront leur faveur et l'abri de leur aile. « Ainsi a dit l'Éternel des armées : Il arrivera en ces jours-là, que dix hommes de toutes les langues des nations empoigneront et tiendront ferme le pan de la robe d'un Juif en disant : Nous irons avec vous, car nous avons entendu que Dieu est avec vous. » (Zach. 8:23). Évidemment, cela est encore futur. Mais, voici encore ce que dit l'Esprit de prophétie parlant du rétablissement des enfants de Sion : « Et les rois seront tes nourriciers, et les princesses leurs femmes tes nourrices ; ils se prosterneront devant toi le visage contre terre, et lécheront la poudre de tes pieds, et tu sauras que je suis l'Éternel, et que ceux qui se confient en moi ne seront point honteux. » (És. 49:23.)

Quel changement se fait alors pour les Juifs ! Quel heureux changement pour ce peuple longtemps foulé ! Quelle histoire que la sienne ! Au moins, si nous embrassons le passé, le présent, et l'avenir. « Allez, messagers légers », dit le prophète, « vers une nation dispersée et pillée, vers un peuple terrible depuis là où il est et par-delà ; une nation nivelée et foulée dont les fleuves ont ravagé le pays » (És. 18, *v.Angl*.)

Mais à présent tout est heureusement changé. Il est parlé du résidu de Juda sous l'image d'une Épouse, aimée, admirée, et dans laquelle le Roi prend ses délices. Le Seigneur lui-même – le résidu épargné des autres tribus – et tous les Gentils, admirent sa beauté sans pareille. « O la plus belle d'entre les femmes. » Ainsi en sera-t-il en ce jour-là de la nation entière – les dix tribus et les deux tribus. Elles seront toutes réunies dans leur propre pays, et chaque tribu aura son propre lot.

En réponse à la question des filles de Jérusalem, « Qu'est-ce que ton bien-aimé plus que d'un autre ; que tu nous aies ainsi conjurées ? » elle réplique immédiatement et trace le portrait fidèle de son bien-aimé. Il s'y trouve tout ce brillant de l'esquisse, et toute cette délicatesse des détails que peut seule donner une passion ardente et partagée. La force de son affection est rendue doublement puissante par les reproches qu'elle se fait elle-même. Le souvenir qu'elle conserve de Lui est vivifié par la pensée de l'avoir dédaigné, et tous ses sentiments reçoivent une énergie nouvelle du fait qu'elle ne Le trouve point. C'est dans un état de cœur pareil qu'elle Le décrit aux filles de Jérusalem de la tête aux pieds Oh, si nous étions prêts – toujours prêts, sous l'impulsion du moment à parler de Jésus ! Il ne lui faut point de temps pour se préparer ; elle n'en demande pas. Toute heureuse de l'occasion, elle n'a besoin que d'oreilles qui veuillent écouter et de cœurs qui veuillent croire. Telle que la femme du puits de Sichar, son propre cœur débordait. Le désappointement avait transformé son amour en passion. C'est un soulagement pour son cœur de parler de Lui. Elle ne pouvait pas s'empêcher d'être éloquente. L'amour est le don le meilleur de l'évangéliste – l'amour pour Jésus – l'amour pour le pécheur. Mais quand cet amour s'élève à la hauteur d'une passion, il doit y avoir une réelle, une brûlante éloquence. Jamais, jamais, ô mon âme, ne te contente de moins que cela. L'amour pour le Sauveur – l'amour pour les âmes, c'est certes une bonne chose, mais il faut plus à l'évangéliste. Tends à ce que ton amour s'élève en une ardente flamme. L'œuvre l'exige.

És-tu évangéliste ? Que tout ce qui ferait obstacle à ton œuvre soit consumé sur l'autel d'une entière consécration. Prêcher, ne l'oublie pas, ce n'est point enseigner ; et enseigner, ce n'est pas davantage prêcher. Fais appel aux âmes, lutte avec elles, empare-toi d'elles, martyrise-toi pour elles. C'est une affaire de vie ou de mort – d'ineffable, éternelle félicité, ou d'indicible ruine. Réalise l'avenir dans le présent, et crie au Dieu de toute grâce afin qu'aucune âme ne se retire non impressionnée, non bénie, non sauvée.

Des cœurs plus calmes, et plus sages aussi en bien des choses, c'est possible, diront peut-être : « La nature entre pour beaucoup dans un tel zèle, et il n'y a pas peu d'incrédulité ; souvenez-vous que l'œuvre est l'œuvre du Seigneur. » Admets pleinement ô mon âme, que, quant à toi, tu ne fais que faillir, et que l'œuvre est l'œuvre de Dieu du commencement à la fin ; mais que rien ne ralentisse ton zèle, ou n'abatte ton énergie. Puisse la flamme de ton amour être inextinguible. Oh ! Sois sérieuse ; le ciel et l'enfer sont des choses bien sérieuses, sois aussi profondément, profondément sérieuse. Le Maître pleura sur une ville, tu as un monde sur qui pleurer. Aime de son amour, et que tes yeux pleurent ses larmes.

Oh ! Parle de Jésus – parle de cet amour dépassant toutes les limites de la pensée humaine, qui lui a fait quitter son trône du ciel, le cœur plein d'une profonde compassion divine, pour sauver de la mort notre race ruinée, nous purifier de nos crimes, tracer notre chemin.

Oh ! Parle de Jésus – parle de sa mort, car il mourut pour des pécheurs tels que moi. « C'est accompli », s'écria de son dernier souffle le Seigneur, Jéhovah Jésus. Cette mort de honte et d'angoisse m'ouvrit le chemin de la vie.

Verset 10. – « *Mon bien-aimé est blanc et vermeil, un porte enseigne entre dix mille.* »

Il est dit de David qu'il était « vermeil et beau de visage » (*v.Angl*.), paroles relatives, sans doute à l'éclat et à la fraîcheur de sa jeunesse. Mais dans la description qu'il nous donne ici du vrai David, l'Esprit de prophétie peut faire allusion à la pureté sans tache de sa Personne, et au caractère de son sacrifice. Ce sont des termes significatifs que ces mots : « blanc et vermeil. » Le Saint Esprit se plaît à présenter, soit en types, soit sous forme d'allégories, les gloires de la Personne de Christ, et l'infinie valeur de son sang. « Pourriez-vous me nommer quelque

chose qui soit plus blanc que la neige ? » demandait quelqu'un dans une école du dimanche. « L'âme qui a été lavée dans le sang de Jésus », répondit justement une petite fille. Mais si un tison arraché du feu noirci et consumé, pour ainsi dire, par le péché, peut être ainsi rendu plus blanc que la neige, pur comme la lumière du ciel, en vertu de ce sang précieux, quelles ne doivent pas être, pouvons-nous demander, la pureté essentielle, et la dignité infinie de Celui par l'effusion du sang duquel cette œuvre merveilleuse est accomplie ! Oui, certes, une seule âme ainsi bénie prouverait, l'étonnante efficace du sacrifice ; mais que diras-tu, ô mon âme, lorsque dans le ciel tu verras des myriades de myriades d'âmes rachetées, chantant le cantique toujours nouveau : « À Lui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père, à Lui gloire et force aux siècles des siècles. Amen. » Oh ! Quelles sublimes pensées toutes pénétrées d'adoration nous aurons alors de Celui qui fut jadis l'humble Fils de l'homme, mais qui est maintenant le Christ de Dieu souverainement exalté.

Ce que tu verras alors de tes yeux, ô mon âme, tu dois maintenant le croire dans ton cœur. Oh ! Médite là-dessus, glorifie-toi dans la vérité ; « Mon bien-aimé est blanc et vermeil ; un porte enseigne entre dix mille. » Quoi d'aussi « blanc » – d'aussi pur – d'aussi saint, que la Personne bénie du Fils de l'Homme – Jéhovah – Jésus – la racine et la postérité de David ? Quoi d'aussi « vermeil » que le sang qui coula sur le calvaire de ses veines immaculées ? Qui est digne d'être le Capitaine de toutes les armées de Dieu, sinon le Capitaine de notre salut ?

Ainsi, connaître Jésus, *c'est le salut, la paix et le bonheur, dès à présent.* Savoir que mes péchés sont effacés par ces gouttes « vermeilles » – oui, effacés – je dis effacés pour toujours, c'est la félicité parfaite. Ils n'ont pas d'existence maintenant devant Dieu, le juge du péché. Pardonné, je le suis – je sais que je le suis, Dieu le déclare. Mais savoir que les péchés sont *effacés,* c'est une pensée plus profonde encore. Christ a *aboli* le péché par le sacrifice de lui-même. Comme le caillou qui a été jeté dans les profondeurs de la mer, nos péchés ne peuvent plus se retrouver – ils sont ensevelis dans les profondes eaux de l'oubli de Dieu. Et Dieu a été tellement glorifié dans l'œuvre de son précieux Fils, que désormais c'est pour Dieu une affaire de justice aussi bien que de miséricorde, de bénir tous ceux qui croient en Jésus. Il peut maintenant *satisfaire* son amour en rencontrant en grâce le premier des pécheurs qui se prosterne devant le nom du Fils de l'Homme jadis abaissé, mais maintenant souverainement exalté.

Verset 11. – « *Sa tête est un or très fin ; ses cheveux sont crépus, noirs comme un corbeau*. »

Après avoir répondu aux filles de Jérusalem d'une manière générale relativement à son Bien-Aimé, elle se met maintenant à en faire une description plus détaillée. Guidée par l'Esprit de Dieu, elle se plaît à s'arrêter sur ses perfections et ses gloires diverses, sous des figures prises des traits humains. Un mot, ô mon âme, dès l'entrée de ce sujet ; ne cherche pas, je t'en prie, le sens mystique de chacun de ces traits en dehors des limites de la Sainte Écriture. « Le lieu où tu es arrêté est une terre sainte. » Car, quoique l'Éternel. De défendit point à Moïse de s'approcher du buisson ardent, il lui déclara nettement que ce devait être avec des pieds déchaussés. Que ce soit donc l'œil oint et le cœur en adoration que tu médites sur le Roi glorieux de Sion.

Dans le chapitre quatrième, l'Époux, en décrivant les attraits de son Épouse, fait l'énumération de sept traits. Ici, elle en signale *dix* dans la description de son Bien-Aimé. Les nombres significatifs, *trois* et *sept* sont réunis en lui. Maintenant nous méditerons brièvement sur chacun de ces traits séparément.

« Sa tête est un or très fin. » La majesté suprême peut être indiquée par « l'or très fin » comme en Daniel 2:38, « Tu es la tête d'or. » Il est aussi fréquemment employé dans l'Écriture pour représenter la *justice divine* en rapport avec la Personne de Christ ; comme en Ésaïe 11:5 et Apocalypse 1:13. Nous lisons de ce même Jésus : « Voici, un roi régnera en justice, et les princes présideront avec équité. Et ce personnage sera comme le lieu auquel on se retire à couvert du vent, et comme un asile contre la tempête ; comme sont les ruisseaux d'eau dans un pays sec, et l'ombre d'un gros rocher en une terre altérée. » (És. 32:1, 2.)

« Ses cheveux sont crépus, noirs comme un corbeau », cheveux crépus, noirs de l'Époux, font évidemment contraste avec les longs cheveux flottants de l'Épouse qu'Il compare « à un troupeau de chèvres qui apparaissent de la montagne de Galaad. » Une riche et abondante chevelure peut aussi indiquer la vigueur et la force de la jeunesse. Il est dit d'Éphraïm, Osée 7:9 : « Les étrangers ont dévoré sa force, et il ne l'a point connu ; les cheveux blancs sont déjà parsemés en lui, et il n'en a rien connu. » Mais on ne verra jamais de signe de déclin dans le Seigneur et le Roi d'Éphraïm. Il est le même hier, aujourd'hui, et éternellement. Quelques-uns pensent que « l'or très fin » se rapporte à la Divinité de Jésus, et les « cheveux crépus » à son humanité. Il n'est pas de vérité qui soit plus chère a la foi que l'humanité parfaite de notre bien-aimé Sauveur, et cela en connexion avec sa divinité éternelle. « Christ qui est Dieu sur toutes choses, béni éternellement. Amen. » Romains 9:5 et Colossiens 1:15-19.

« *Admire, adore ce Dieu immuable, à qui seul il appartient de dire : « JE SUIS VIVANT AUX SIÈCLES DES SIÈCLES » ! Et à la vaste pensée duquel l'ombre même d'un changement est inconnue.* »

Verset 12. « *Ses yeux sont comme ceux des colombes sur les ruisseaux des eaux courantes, lavés dans du lait, et comme enchâssés dans des chatons d'anneau*. »

La note marginale de la version anglaise traduit : qui *sont au complet.* Dans Apocalypse 5:6, saint Jean parle de « l'Agneau » qu'il voit au milieu du trône comme ayant « sept yeux qui sont les sept Esprits de Dieu envoyés sur toute la terre. » Le nombre *sept,* nous le savons, indique la plénitude, la perfection, qui ici signifie *l'intelligence*.

« Car les yeux de l'Éternel regardent çà et là par toute la terre, afin qu'il se montre puissant en faveur de ceux qui sont d'un cœur intègre envers lui. » (2 Chr. 16:9.) Mais le croyant n'a rien à craindre du regard vif et pénétrant de cet œil d'un éclat septuple ; il est pour lui plein de douceur, de tendresse, de profonde affection, « comme les yeux des colombes sur les ruisseaux des eaux courantes. » C'est son heureux privilège d'en *épier la direction.* « Je te guiderai de mon œil. » Quel trait aussi expressif que l'œil ! Et, oh ! Quel œil que celui qui se trouve, maintenant devant l'œil de la foi ! Tendre comme celui de la colombe – rayonnant et éclatant comme lorsqu'il s'est baigné dans le ruisseau ; ou brillant comme d'une larme rapide de profonde compassion. La partie blanche de l'œil, pure comme du lait, l'œil lui-même « bien enchâssé comme dans ses chatons d'anneau. » Ni trop saillant, ni trop enfoncé, mais pareil à la pierre précieuse qui est parfaitement enchâssée dans son chaton.

Verset 13. « *Ses joues sont comme un carreau de drogues aromatiques et comme des fleurs parfumées.* »

La note marginale anglaise, dit : *comme des tours de parfum* ; d'autres traduisent : *des remparts de baume*. Ces comparaisons représentent quelque chose d'une douceur, d'une fleur de beauté, d'un parfum extrêmes. C'est le visage, en général, que l'on peut voir sous ce trait. Seulement, pense à la différence entre le jour écoulé de la grâce en humiliation avec Jésus et le jour prochain de gloire merveilleuse. La fille de Sion, dans son aveuglement, le méprisa et le rejeta à *cause* de son humilité ; et en grâce parfaite il se soumit à la volonté de l'homme qui est inimitié contre Dieu. « J'ai exposé mon dos à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui me tiraient le poil ; je n'ai point caché mon visage en arrière des opprobres et des crachats. » (És. 50:6.) Et encore : « On frappera le gouverneur d'Israël avec la verge sur la joue. » (Mich. 5:4.) Mais la fille de Sion sera alors affligée de tout son cœur, pour toute cette haine, toute cette cruauté dont elle s'est rendue coupable envers son Messie. Le voile sera ôté. Comme il disparaissait de dessus le visage de Moïse quand il retournait au tabernacle, de même il disparaîtra de dessus le cœur d'Israël, quand ils regarderont à Celui qu'ils ont percé. Et alors, au lieu de dire de lui : « Il n'y a rien en lui à le voir qui fasse que nous le désirions », ce sera : « Tout en lui est aimable. » La joue, autrefois souillée, outragée et frappée, est pour le cœur de la nation comme des *carreaux de drogues aromatiques – des fleurs parfumées – des tours de parfums – des remparts de baume.* Oh ! Quelle œuvre la grâce a accomplie ! Quelles merveilles ont effectuées les opérations de l'Esprit ! Quel triomphe ont remporté l'amour et le pardon de Dieu ! Hâte-toi, oh ! Hâte-toi de luire, jour prochain – jour heureux du Millénium !

« *Ses lèvres sont comme du muguet, elles distillent la myrrhe franche.* »

La comparaison peut être prise du magnifique lis rouge de l'Orient (*v.Angl.* lis), mais le croyant connaît la vérité de cette parole bénie, « la grâce est répandue sur tes lèvres », non pas *distillant* pauvrement, mais *répandue* avec abondance. Les lèvres de Jésus, et seulement les siennes, peuvent parler de paix à une âme troublée. Jusqu'à ce qu'il soit écouté, et écouté lui seul, la véritable paix ne saurait être connue. « Le Seigneur, l'Éternel », dit-il lui-même par le prophète, « m'a donné la langue des savants pour savoir assaisonner la parole à celui qui est accablé de maux. »

« *Oh ! répands-la bientôt, Dieu grand, Dieu de sainteté, répands-la dans les peuples les plus lointains ; dispose les cœurs les plus endurcis à l'accueillir avec joie et bonheur cette myrrhe franche des saintes lèvres de Jésus, dont le parfum porte partout où il pénètre la consolation, la pureté et la paix. Tu l'as promis, et quel bras de chair interviendra pour faire obstacle à l'accomplissement assuré de tes desseins éternels ?* »

Verset 14. « *Ses mains sont comme des anneaux d'or où il y a des chrysolites enchâssées* ».

Généralement nous pouvons comprendre dans ce trait toutes les œuvres de la nature, de la providence, et de la grâce. Leur beauté, leur gloire, leur durée peuvent être représentées par l'or, l'anneau, et les pierres précieuses. « Les œuvres de ses mains ne sont que vérité et équité ; tous ses commandements sont véritables, appuyés à perpétuité et pour toujours, et sont faits avec fidélité et droiture. (Ps. 111:1, 8.) Mais *la foi* peut maintenant dire de ces mains ornées de pierreries. « Sa *main gauche est sous ma tête et sa droite m'embrasse* » (*v.Angl.*) Oh ! Quel embrassement ! Heureux, trois fois heureux, ceux qui sont ainsi entourés de ses bras éternels ! C'est une étreinte sans fin, comme l'anneau lui-même. « L'amour ne périt jamais. »

« *Son ventre est comme d'un ivoire bien poli, couvert de saphirs*. » Ici nous pouvons voir une allusion aux *entrailles* de ses profondes et tendres compassions. « Mon cœur est comme de la cire, s'étant fondu dans mes entrailles. » (Ps. 22:14.) Une allusion aux entrailles suggère l'idée de la *profondeur,* et la couleur bleue du saphir celle du caractère céleste des tendres sympathies de Jésus. « Et sous ses pieds comme un ouvrage de carreaux de saphir qui ressemblait au ciel lorsqu'il est serein » (Ex. 24:10). Purs comme « l'*ivoire bien poli* » profonds comme les entrailles, élevés comme les cieux, tels sont l'amour, la tendresse, la pitié, les compassions de notre précieux Seigneur Jésus Christ. « Si donc il y a quelque consolation en Christ, s'il y a quelque soulagement d'amour, s'il y a quelque communion de l'Esprit, s'il y a quelque tendresse et quelques compassions, rendez ma joie accomplie (en ceci) que vous ayez une même pensée, ayant un même amour un même sentiment, pensant à une seule (et même chose) ». (Phil. 2:1, 2.)

Verset 15. « *Ses jambes sont comme des piliers de marbre, fondés sur des soubassements de fin or.* »

C'est la marche en général, qui d'ordinaire est représentée par ce trait. « Éternel, fais-moi connaître tes voies, enseigne-moi tes sentiers… Tous les sentiers de l'Éternel sont gratuité et vérité. » Les « piliers de marbre » peuvent exprimer la force, la fermeté, la permanence de son règne ; et les « soubassements d'or fin », *la justice divine* comme caractérisant toutes les voies de son gouvernement. La justice divine – la toute-puissance – les

voies de « gratuité et de vérité » appartiennent au Roi de Sion – au puissant Roi de la terre. « L'empire a été posé sur son épaule. ». « Mais quant au Fils, il dit : ton trône, ô Dieu, (demeure) aux siècles des siècles ; le sceptre de ton règne est un sceptre de droiture. Tu as aimé la justice et haï l'iniquité. C'est pourquoi, Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons » (Héb. 1:8, 9.) « Et au temps de ces rois, le Dieu des cieux suscitera un royaume qui ne sera jamais dissipé ; et ce royaume ne sera point laissé à un autre peuple, et il sera établi éternellement. » (Dan. 2:44.)

« *Son port est comme le Liban ; il est exquis comme les cèdres.* »

Ayant déjà décrit son Bien-Aimé de la tête aux pieds, l'Épouse considère maintenant, nous n'en doutons pas, *l'ensemble général de son aspect* – tous ses traits glorieux *réunis – sa parfaite stature.* Et sa stature « est comme le Liban, exquise comme les cèdres. » Cette image exprime, évidemment, sa glorieuse Majesté, comme Messie. Les hauts cèdres « de cette bonne montagne du Liban » sont dans l'Écriture le type ordinaire de l'exaltation, de la gloire, de la majesté. Resplendissante comme « l'or très fin » de la tête aux pieds – ornée de toutes les grâces – embaumée de tous les parfums – glorieuse et majestueuse comme les cèdres du Liban, est la *Personne* de son bien Bien-Aimé.

Verset 16. « *Son palais n'est que douceur.* »

Les « lèvres » ayant déjà été mentionnées, ce trait-ci doit indiquer quelque chose autre que les *paroles.* Il me paraît se rapporter plus particulièrement à la *grâce* de Jésus – à l'expression de sa bonté, des témoignages de sa bienveillance – à ses communications affectueuses. L'Épouse a goûté souvent de sa grâce, c'est pourquoi elle pouvait dire par expérience : « son palais n'est que douceur. » La grâce et la bonté avec lesquelles il vient au-devant d'elle, même après ses égarements, suffisent pour pénétrer son cœur à jamais de la douceur de la grâce de son Seigneur. « Si toutefois vous avez goûté » dit l'apôtre, « que le Seigneur est bon ». Il en est qui pensent que c'est à la mélodie de sa voix qu'il est fait allusion. Mais elle continue en disant :

« *Tout en lui est aimable. Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami, filles de Jérusalem.* »

L'expression lui manque. Elle n'est pas lasse de parler de lui, mais elle est incapable de dire tout ce qu'il est. En conséquence, elle clôt sa description par cette parole : « Tout en lui est aimable. » Comme si elle eut dit : tout ce qu'il y a d'aimable habite en lui – toute chose désirable se trouve en lui – et toute beauté non spécifiée lui appartient. – En lui habitent toute la plénitude de la divinité et toutes les grâces de l'humanité. Il est aimable dans son humiliation – aimable dans son exaltation – « *Tout en lui est aimable.* »

Mais, n'est-ce pas la dernière note de ce délicieux cantique, qui est la plus riche de toutes, celle qui a le plus de douceur : *« Mon Bien-Aimé… Mon ami ?* » Quelques-uns disent peut-être : « quelle *description* est cela ! Mais toi, ô mon âme, dis : Quelle conclusion que celle-là !

« Tel est *mon Bien-Aimé… mon ami.* »

Lui, lui-même est à moi. Elle est heureuse de s'arrêter sur ses qualités, mais elle est plus heureuse encore de pouvoir dire : « Celui en qui toutes ces qualités brillent d'un si vif éclat est à Moi ! Toutes ses qualités sont donc miennes aussi. Mais les qualités se trouvent dans la *Personne* de Christ. Les trônes, les couronnes, les royaumes, les gloires, les félicités sont à Lui, et appartiennent au croyant, en Lui ; mais après tout, ces choses ne sont point sa Personne même. Quelle valeur auraient-elles toutes sans la Personne du Bien-Aimé ? Quelques précieuses qu'elles soient, elles ne seraient qu'une dérision pour les affections renouvelées. Il en serait comme d'une jeune mariée, délaissée par son mari, et dont le cœur a été brisé sur le seuil même de sa nouvelle demeure quand elle a vu aller à une autre les affections de celui sur lequel elle comptait. La maison, il est vrai, reste avec son riche ameublement, mais hélas ! Il est évident que le cœur de son époux – auquel seul elle attachait du prix – est ailleurs. Elle le voit ; et tout est changé pour elle dans le fiel et l'absinthe du plus amer désappointement. L'ombre d'un épais nuage s'étend sur tout ce qui l'environne ; désormais tout porte l'empreinte de sa propre misère : c'en est fait de son bonheur ! C'est là, ô mon âme, une chose qui n'est pas rare avec les affections de la terre. Plus d'un cœur aimant et plein de confiance a été ainsi brisé et broyé par la lâcheté de celui auquel il se confiait. Mais jamais, non, jamais, il n'en est ainsi des affections du ciel. Bienheureux sont tous ceux qui ont mis leur confiance en Jésus. C'est le ciel sur la terre que de le connaître – que de connaître son amour, son immuable amour : son amour n'est pas en paroles seulement, mais en action et en vérité : il ne consiste point dans de simples et pauvres vœux où souvent même le cœur n'est pour rien, mais dans l'alliance éternelle de sa grâce qu'il a même scellée de son sang précieux.

Chapitre 6

Verset 1. « *Où est allé ton Bien-Aimé, ô la plus belle des femmes ? De quel côté est allé ton Bien-Aimé, et nous le chercherons avec toi ?* »

Très précieux et variés sont les résultats qui découlent du fait béni que l'âme est entièrement occupée de Christ. Perdre de vue le moi et avoir Jésus pour objet, c'est la bénédiction immédiate, certaine. Quand les chrétiens tombent dans un pauvre état spirituel, comment en sortiront-ils de la manière la plus prompte et la plus efficace ? Ce sera en étant remplis et occupés de Christ pour eux-mêmes, et en en parlant aux autres. L'expérience de l'Épouse est une magnifique preuve de cette vérité. Sa faute, sans doute, était de s'occuper d'elle-même : la

préoccupation du moi – la recherche de la propre satisfaction. « J'ai dépouillé ma robe ; comment la revêtirais-je ? J'ai lavé mes pieds, comment les souillerais-je ? » Mais lorsque les filles de Jérusalem la provoquent au sujet de la supériorité de son Bien-Aimé sur les autres, elle est amenée à ne penser qu'à lui, à ne parler que de lui ; et à mesure qu'elle poursuit, sa propre âme, tout d'abord, est pleinement et heureusement restaurée. Elle s'élève ainsi à une mesure de communion, qu'auparavant elle n'avait jamais atteinte ; et elle s'arrête tellement sur les perfections incomparables de son Seigneur, que celles qui l'avaient en quelque sorte défiée à son sujet, sont attirées par les gloires de Sa Personne, et éprouvent le désir de le voir et de le connaître.

Mais il est un autre fruit, ô mon âme, de ce témoignage de l'Épouse à Christ que je ne voudrais pas te laisser passer inaperçu. Les filles de Jérusalem, remarque-le, concluent très naturellement que ce doit être l'Époux qui a quitté son Épouse, et non pas l'Épouse qui a quitté son Époux. En l'entendant parler de lui dans des termes aussi pleins de feu, elles ne pouvaient supposer un moment qu'elle pût jamais s'éloigner de lui. Un Être tellement aimé – tellement admiré – si bon – si apprécié, l'œil de l'Épouse ne pouvait jamais cesser de le contempler – son cœur ne pouvait jamais cesser de prendre en lui ses délices et elle ne pouvait jamais, jamais, se lasser de lui. – Aussi lui disent-elles, « Où est allé ton Bien-aimé ?… De quel côté est allé ton Bien-Aimé, et nous le chercherons avec toi ? » Quel vif, quel sanglant reproche, tout indirect qu'Il soit ! Et comme son cœur, cœur maintenant sensible, doit l'avoir vivement ressenti ! Mais en exaltant son Seigneur, elle se condamnait elle-même. Ainsi en est-il, et ainsi en doit-il être toujours. Quand l'âme n'est plus dans l'état de communion, tout semble frapper durement contre elle et condamner ses voies. Mais quand elle est restaurée, toutes ces choses contribuent à nous humilier plus profondément et à élever le niveau de notre communion. Le cœur qui vient de déborder des louanges de son Bien-Aimé, maintenant se réjouit en lui ; son œil repose sur lui. Elle sait où il est et ce qu'il fait. Heureux moment ! Tout est lumière et joie. Elle peut dire maintenant à ses compagnes où on peut le trouver.

Verset 2. « *Mon Bien-Aimé est descendu dans son verger, aux carreaux de drogues aromatiques, pour paître dans les vergers et cueillir du muguet.* »

Quelle délicieuse scène est celle-ci pour l'œil de la Sulamithe, en comparaison de celle qui est décrite au chapitre 5:7. « Le guet qui faisait la ronde par la ville me trouva ; ils me battirent, ils me blessèrent ; les gardes des murailles m'ôtèrent mon voile de dessus moi. » Telle est la différence entre marcher en communion avec Jésus, et errer dans le monde. Maintenant, elle se trouve dans des scènes champêtres avec son Bien-Aimé, entrant dans les conseils de son cœur et les œuvres de ses mains. Ce verset présente un ravissant tableau d'heureuse communion. Le Seigneur nous y est montré prenant ses délices dans les siens ; il est dans son verger, cueillant du muguet. « Tel qu'est le muguet entre les épines, telle est ma grande amie entre les filles. » Elle entre dans ses pensées relativement aux siens en général, et relativement à elle-même en particulier. C'est là sa communion, communion bénie et solide. Son œil est simple, et la lumière du ciel remplit son âme. Maintenant elle s'écrie :

Verset 3. « *Je suis à mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé est à moi ; il paît parmi le muguet*. »

Voilà un ton élevé, mais la foi le prend aisément. C'est la note tonique d'une âme qui a perdu de vue le moi. « Je suis à mon Bien-Aimé ». C'est précisément l'opposé d'une âme qui est occupée d'elle-même. C'est là véritablement avoir le cœur occupé de Christ ; c'est là entrer dans ses pensées, son amour, sa grâce, ses délices, au lieu d'être rempli et occupé de ses propres pensées à soi, de ses propres sentiments, de sa propre foi, ou de son propre service. L'œil, le cœur, les pensées, les lèvres, sont tous remplis de Christ et occupés de lui. « Je suis à mon Bien-Aimé. » Au chapitre 2:16, elle dit : « Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui ». La, c'est la joie qu'il y a à *posséder* Christ : Il *est à moi.* Ici, c'est la joie plus profonde *d'appartenir* à Christ : Je *suis à Lui.* Joies, toutes deux, extrêmement précieuses, mais la dernière marque un progrès divin.

Nous pouvons bien comprendre qu'une âme nouvellement réveillée soit pleine d'anxiété relativement à elle-même, en bien des manières, et que, quand elle a reçu la vérité, elle s'écrie : « Maintenant, je crois en Jésus – je suis sûre que je crois en lui – je sais que je crois en lui – je sais qu'il est mort pour moi – qu'il a versé son sang pour me laver de mes péchés, et maintenant je puis me confier en lui ! » Ayant suivi avec sollicitude les profonds combats d'une âme nouvellement vivifiée qui se dégage des ténèbres de la nature, et entendant le cri de victoire à mesure que les sombres nuages étaient emportés en arrière, « Jésus est à moi », nous avons été pénétrés d'une reconnaissance et d'une joie sans mesure. C'est tout ce que nous pouvions attendre alors, et nous étions satisfaits.

Mais bientôt, lorsque l'âme s'est calmée après les angoisses de la nouvelle naissance, nous attendons qu'elle s'élève, dans l'intelligence de la vérité, de son propre intérêt personnel à la source de sa bénédiction. D'où cette vie nouvelle est-elle venue ? Peut-elle bien demander. Quelle en est la source ? Pourquoi toute cette grâce, toute cette bonté envers moi, pécheur ? Qui a injecté dans mon âme, autrefois morte, ce pouls de la vie éternelle ? Apprenant, par degrés, que la vie éternelle et toutes les bénédictions ne sont que les *fruits* de l'amour de Dieu en Christ pour moi pécheur, je suis doucement attiré à Lui dans la confiance de l'amour – de son parfait amour pour moi lorsque j'étais dans mes pêchés. Toute crainte disparaît, car la crainte porte avec elle du tourment. « Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils. » « *En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et, l'ayant entendue, ils vivront.* » (Jean 5:25.) L'âme est ainsi amenée dans la relation la plus étroite avec le Fils du Dieu vivant dans le ciel ; et trouvant que toutes les sources de sa bénédiction sont là, elle s'élève à lui, comme l'eau s'élève à son niveau. « Je suis à mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé est à moi ! Telle est, désormais, alors, la véritable expression de sa foi toute remplie d'admiration.

Verset 4. – « *Ma grande amie, tu es belle comme Tirtsa, agréable comme Jérusalem, redoutable comme des armées qui marchent à enseignes déployées* ».

Quelle salutation que celle que ces paroles expriment ! Considère-la bien, ô mon âme. Veux-tu connaître le cœur de Jésus ? Veux-tu connaître son patient amour – son infatigable bonté – son inépuisable tendresse ? Arrête-toi un peu ici et médite sur cette scène.

Il peut y avoir de l'intérêt à déterminer le sens de l'allusion à Tirtsa, à Jérusalem, et à des armées qui marchent bannières déployées. Mais, oh ! Ne laisse pas détourner un moment tes pensées de la Personne du Seigneur Jésus par l'une ou l'autre de ces choses. Il est vrai, je l'accorde, que ces comparaisons peuvent être l'expression immédiate de sou amour. S'il en est ainsi, qu'elles soient pour toi comme des courants au moyen desquels tu peux arriver sûrement à la source ; mais ne t'arrête pas trop longtemps au ruisseau, la source vaut mieux. L'heureux effet du vrai ministère de la parole est de mettre l'âme en rapport direct avec la Personne de Christ. Le but de l'ennemi, et l'effet d'un faux enseignement sont de placer quelque chose entre l'âme et Christ. Tirtsa n'est plus, Jérusalem est foulée aux pieds, et depuis longtemps la bannière de Juda n'a pas été déployée ; mais le cœur qui recourait pour exprimer ses sentiments à ces significatifs emblèmes, n'a point changé et demeure le même invariablement. Cherche par-dessus tout, à connaître le cœur de Jésus. « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. » (Jean 17:3.) Connaître l'amour de Dieu en Christ pour moi, pécheur, est la meilleure chose que je puisse jamais connaître, car je connais alors la source – la source première de toute bénédiction. Que de fois il peut arriver que l'âme ne jouisse pas de Christ lui-même, tout en se réjouissant dans la vérité ! Fais-y bien attention, ô mon âme, et ne cesse de prier à cet égard.

Maintenant, considère encore cette *salutation* sans exemple : « Ma grande amie, tu es belle comme Tirtsa, agréable comme Jérusalem, redoutable (ou éblouissante) comme des armées qui marchent à bannières déployées. » Ces paroles, remarque-le, sont les premières qu'Il adresse à son épouse après sa triste chute. Ses lèvres s'ouvrent à la pauvre errante restaurée, par ces mots d'amour, « Ma grande amie, tu es belle. » C'est là Jésus lui-même. Qui peut, parler de son amour ! Te sens-tu à l'aise, ô mon âme, dans cette atmosphère ? Ne te sens-tu pas comme clouée à ta place et confondue d'admiration ? Contemple, oh ! Contemple, la Personne qui s'exprime de cette manière, et vois devant son cœur charmé une pauvre égarée de retour. Que rien ne vienne te distraire dans tes méditations. Tâche d'en profiter, surtout, en comprenant mieux la grâce de notre Seigneur Jésus Christ.

Il peut être utile de rattacher cette scène aux dernières paroles que l'Époux lui adressa la dernière fois qu'ils étaient séparés : « Ouvre-moi, ma sœur, ma grande amie, ma colombe, ma parfaite ; car ma tête est pleine de rosée et mes cheveux de l'humidité de la nuit. » Rien ne pouvait être plus tendre ou plus affectueux que ce touchant appel – pourtant elle n'y fit alors aucune attention et, en conséquence, elle s'égara tristement un certain temps. Mais à présent nous la trouvons auprès de son Seigneur pleinement et heureusement restaurée. Elle a confiance parfaite en son amour. « Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi », telle est la joyeuse expression de son âme. Mais ne lui dira-t-il rien de ses égarements et de sa folle conduite ? Ne voudra-t-il pas mettre d'abord au moins un peu de froideur dans ses manières, afin qu'elle soit honteuse devant lui ? Certainement non, puisqu'il la voit repentante de ce qu'elle a fait. Lorsque nous sommes repentants, le Seigneur ne pardonne pas seulement, mais il oublie toutes nos offenses passées, et c'est avec la plus parfaite expression de sa grâce qu'il aborde toute âme pénitente. Du moment que l'âme est devant lui à sa véritable place, il ne garde aucune réserve et lui ouvre le riche trésor de son amour. Voyez-en un exemple dans la femme Syro-phénicienne (Matt. 15). Elle n'eut pas plutôt pris la place d'une Gentile qu'elle vit couler à elle la pleine bénédiction du cœur de Jésus. Il fait même l'éloge de sa foi dans les termes les plus forts : « O femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu veux. » Il ne lui retient rien. Elle est bénie même jusqu'à la pleine satisfaction de son cœur. Témoins encore la pauvre pécheresse à ses pieds dans la maison de Simon, et le fils prodigue dans les bras du Père.

Telle est la grâce – la grâce de Dieu en Christ pour les pécheurs. La première chose, remarque-le, dont l'Époux fait mention à son Épouse, c'est sa beauté sans défaut à ses yeux. « Ma grande amie, tu es *belle. »* Pas un mot de plainte ne sort de ses lèvres : il ne fait pas une allusion au lieu même où elle est allée, ni a ce qu'elle a fait. Son amour est parfait, et la *grâce* de son accueil est semblable à l'abandon de son amour. Il *veut* être gracieux conformément à l'*amour* de son cœur. Il lui dit qu'elle est belle comme « Tirtsa, agréable comme Jérusalem. » Tirtsa signifie *charmes.* C'était la royale résidence des rois d'Israël avant qu'ils eussent bâti Samarie, comme Jérusalem était la demeure des rois de Juda. Jérusalem, nous le savons, est célèbre dans l'Écriture par ses nombreuses splendeurs. Il est parlé d'elle comme « le plus beau de la contrée, la joie de toute la terre, la ville du grand Roi. Dieu est connu en ses palais pour une haute retraite. » Tirtsa était la capitale des tribus révoltées. Mais au jour prochain de la gloire, les deux royaumes, Israël et Juda, seront unis sous un seul Chef pour ne plus être jamais séparés. Les prophètes nous enseignent dans les termes les plus formels et les plus clairs ce qui nous est présenté ici sous la forme d'une allégorie. « Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : Voici, je vais prendre les enfants d'Israël entre les nations parmi lesquelles ils sont allés ; je les rassemblerai de toutes parts, et je les ferai rentrer en leur terre. Et je ferai qu'ils seront une seule nation dans le pays, sur les montagnes d'Israël ; ils n'auront tous qu'un roi pour leur roi, ils ne seront plus deux nations, et ils ne seront plus divisés en deux royaumes. » (Éz. 37:21-22.)

Quand les douze tribus seront réunies, et que le Messie sera leur roi, la gloire de la nation alors sera grande. « ILS N'AURONT TOUS QU'UN ROI POUR LEUR ROI. » Alors elle sera « redoutable comme des armées qui

marchent à bannières déployées. » Ce n'est pas de quelque chose de *terrible* que cette image implique l'idée, mais de quelque chose d'*éblouissant*, de *brillant,* de glorieux – tel que l'effet imposant d'une armée marchant bannières déployées. Le Roi reconnaît que la gloire de son peuple bien-aimé ainsi réuni en un est d'un effet qui l'accable. « Détourne tes yeux qu'ils ne me regardent ; car ils me forcent. » Combien cela est merveilleux ! Qui pourrait le comprendre ? Pour le comprendre en quelque mesure, il nous faut connaître Jésus lui-même. Nul cœur n'entre comme le sien dans la bénédiction et la joie d'autrui. Il trouve du soulagement à bénir les nécessiteux. Nous le voyons durant les jours de sa chair parcourir de grandes distances pour rencontrer et bénir une fille dégradée de Samarie, ou une pauvre gentile des côtes de Tyr et de Sidon. C'est sa joie et la joie de tout le ciel, de voir même un seul pêcheur se repentir et venir à la plénitude qui est en lui. Mais, quelle ne sera pas sa joie, lorsque la maison de David et les habitants de Jérusalem se tourneront vers lui avec deuil et avec larmes – lorsque les tribus longtemps perdues apparaîtront sur la scène et le reconnaîtront comme le véritable Messie – quand tous les regards de toutes les tribus seront fixés sur lui – quand sa louange débordera de tous les cœurs – et que de Jérusalem, la bénédiction coulera vers toutes les nations de la terre !

Alors le chapitre cinquante-troisième d'Ésaïe fournira la matière du chant de deuil d'Israël, et l'expression de sa joie mêlée de larmes. « Il était navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités ; l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous avons la guérison. Nous avons tous été errants comme des brebis ; nous nous sommes détournés chacun en suivant notre propre chemin, et l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous ». Leur Jérusalem bien-aimée deviendra alors la Jérusalem des conseils de Dieu, et ne sera plus celle de l'orgueil et de l'oppression de l'homme. Environnée de montagnes, ceinte de murailles, de remparts, et de tours, elle sera la gloire de tous les pays. « Le nom de la ville depuis ce jour-là sera Jéhovah-Schamma. – L'Éternel est là » (Éz. 48:35 ; Ps. 48). Alors le Messie disposera tout selon sa volonté ; Satan sera alors enfermé dans le puits de l'abîme, la terre sera délivrée, la malédiction, la puissance du mal sera réprimée, et le vrai Salomon régnera comme Roi sur toutes choses. Impossible de concevoir quel sera l'effet en puissance, et en gloire, sur la nature tout entière, de *l'absence* de Satan et de la *présence* de Christ.

« Oh ! quel monde radieux et béni sera cette terre qui maintenant ne fait entendre que des gémissements, lorsque, précipité de son trône, le tentateur laissera tout l'univers à tes lois, ô Seigneur !

Mais bien plus brillant, bien plus heureux, sera ce monde d'en haut ou nous connaîtrons comme nous sommes connus, et d'où nous régnerons dans les douces étreintes de l'amour, sur cette terre rachetée. »

Versets 5-7. « *Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres qu'on tond lorsqu'elles sont descendues de Galaad. Tes dents sont comme un troupeau de brebis, qui remontent du lavoir, et qui sont toutes deux à deux et il n'y en a pas une qui manque. Ta tempe est comme une pièce de pomme de grenade au-dedans de tes tresses.* »

Ces mêmes expressions se trouvent au chapitre 4, et cependant, nous le savons, le Saint Esprit ne fait pas de répétitions inutiles. Quel est donc le sens de celle-ci ? Depuis que l'Époux s'est adressé à son Épouse dans ces mêmes termes dans le chapitre quatrième, elle s'est égarée et est revenue. En lui répétant de la sorte ce qu'il lui avait dit auparavant, il donne l'assurance à son cœur que sa beauté n'est point altérée à ses yeux. Quoiqu'il ne dise rien de sa chute et de ses égarements, ses paroles auront désormais prise sur son cœur d'une manière plus profonde qu'auparavant. Leur prix s'accroît au septuple par suite des circonstances dans lesquelles elles sont de nouveau répétées. Le Saint Esprit peut bien se servir des mêmes paroles, lorsque c'est pour la gloire de Christ et la bénédiction de nos âmes. Dans le cas actuel, nuls termes n'auraient pu comme ceux-là redonner assurance au cœur de l'Épouse.

Verset 8. « *Qu'il y ait soixante reines, et quatre-vingt concubines, et des vierges sans nombre.* »

Ce verset, nous n'en doutons nullement, a trait au Millénium. Il vient à la suite de l'union des deux portions du peuple divisées depuis si longtemps. Les villes de Juda et les nations de la terre remplissent la scène glorieuse. *Jérusalem a la première place.* Cette vérité si manifeste dans l'Écriture est très pleinement exprimée et de la manière la plus touchante dans le verset qui suit.

Verset 9. « *Ma colombe, ma parfaite, est unique ; elle est unique à sa mère, a celle qui l'a enfantée ; les filles l'ont vue et l'ont dite bienheureuse ; les reines et les concubines l'ont louée.* »

Quelle place elle occupe dans le cœur de Christ ! Elle est la première à ses yeux : aucune ne peut lui être comparée. Il y en a beaucoup d'autres, mais l'affection de Christ ne peut voir qu'elle seule. « Ma colombe, ma parfaite est *unique,* elle est unique à sa mère. » Dans les premières scènes il parle de ses qualités, et fait la description de sa beauté personnelle ; mais à présent c'est d'elle-même qu'il parle, et de ce qu'elle est pour lui. « Unique à celle qui l'a enfantée. » La nation est envisagée ici sous l'aspect d'une *mère,* et la tribu de Juda sous celui d'une *épouse.* Tel est, ô mon âme, l'amour de Jésus comme Époux ! Voilà ce qu'il sera au dernier jour pour le résidu fidèle de Juda – voilà ce qu'il est maintenant – oui maintenant, pour nous en esprit. Abreuve-toi, oh ! Abreuve-toi à longs traits à cet amour d'Époux de ton Seigneur. La source est profonde, elle est inépuisable, elle est gratuite, elle est ouverte à la foi jusqu'au jour nuptial.

Il fut un temps où la fille de Sion, dans l'orgueil et la méchanceté de son cœur, repoussa son amour : il n'en resta pas moins le même pourtant, mais c'est dans les larmes qu'Il versa sur l'aveuglement de son ingrate Épouse que cet amour se montra alors. Abandonnée par lui, elle devint la proie de ses ennemis cruels qui lui infligèrent de dures souffrances. Cependant à travers tous ses égarements l'Époux ne cessait pas de la suivre de ses re-

gards d'amour. Rien ne pouvait altérer les sentiments de son cœur pour elle : aussi, au temps convenable, la visita-t-il dans son état de dégradation. Il la trouva dans la condition d'une pauvre esclave, repoussée, toute brûlée par le soleil – réduite à garder les vignes d'autrui ; son cœur s'enflamma pour elle. Dans son amour et sa compassion, il sentit comme si elle avait « reçu de la main de l'Éternel le double pour tous ses péchés ». Et maintenant « son temps marqué est accompli, son iniquité est pardonnée », et elle est consolée dans son Seigneur plein de grâce et de pardon. Mais, vérité bénie, l'amour de son Seigneur ne se donne pas de repos jusqu'à ce qu'il ait accompli tous les désirs de son cœur envers elle. Et maintenant, remarque-le, ô mon âme, où est-elle ? Qu'est-elle ? Sinon la belle et radieuse fiancée du vrai Roi Salomon – l'associée de son trône royal en Sion ? Et, remarque-le encore, elle n'est pas seulement l'objet des suprêmes délices du Roi, mais elle est l'objet de l'admiration universelle. « Les filles l'ont vue et l'ont dite bienheureuse : les reines et les concubines l'ont louée. » « Et la fille de *Tyr* (type des Gentils) et les plus riches des peuples te supplieront avec des présents. » (Psaume 45.) Elle reflète la gloire et la beauté du Roi, et c'est la *beauté du Roi* que toutes les nations admirent en *elle.* « Et ta renommée se répandit parmi les nations à cause de ta beauté ; car elle était parfaite à cause de ma magnificence que j'avais mise sur toi, dit le Seigneur l'Éternel. » (Éz. 16:14.)

Verset 10. « *Qui est celle-ci qui parait comme l'aube du jour, belle comme la lune, brillante comme le soleil, redoutable comme des armées qui marchent à bannières déployées ?* »

Il semble que ce verset nous fait entendre les admirateurs de *l'Épouse,* et qu'il intervient dans le Cantique comme un chœur. Tout a une voix pour la célébrer. L'affreuse nuit est passée ; le jour se lève. « Qui est celle-ci qui paraît comme *l'aube du jour »* Elle se dégage juste, pour ainsi dire, des ténèbres de la longue, longue nuit, par laquelle elle a passé ! Mais a présent elle la laisse toute derrière elle et s'avance dans la fraîcheur, la beauté, et l'espérance du matin, pour apparaître bientôt dans la splendeur de midi, revêtue des rayons du « Soleil de justice. »

As-tu observé, ô mon âme, dans tes méditations, que la lumière, la gloire, et la dignité futures d'Israël sont fréquemment représentées par les corps célestes – le soleil, la lune et les étoiles ? Nous trouvons cela figuré dans les songes de Joseph. Toute la nation est représentée dans la famille de Jacob, et préfigurée par le soleil, la lune et les étoiles (Gen. 37). Dans le chapitre 12 de l'Apocalypse, nous voyons la tribu de Juda de laquelle notre Seigneur est issu, revêtue de la même lumière et de la même gloire. La figure est « une femme revêtue du soleil, et ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. » La gloire des *douze* tribus semble se concentrer dans la tribu royale et l'avoir pour représentant. Ces luminaires célestes impliquent aussi l'idée de la *stabilité.* « J'ai une fois juré par ma sainteté (si je mens jamais à David), que sa race sera à jamais, et que son trône sera comme le *soleil* en ma présence ; qu'il sera affermi à jamais comme la lune ; et il y en aura dans les cieux un témoin certain. » (Ps. 89:35-37.)

Arrête-toi ici un moment, ô mon âme, et médite sur la parole ferme de la prophétie touchant la gloire future d'Israël. Quel changement pour le juif tant méprisé, si longtemps foulé ! Les vierges, les reines, les concubines ravies d'admiration, contemplent, la royale tribu de Juda dans son aspect nuptial, « paraissant comme *l'aube du jour,* belle comme la lune, brillante comme le soleil, redoutable comme des armées qui marchent à bannières déployées. » Revêtue de *lumière,* de *gloire,* et de *dignité,* comme la belle épouse du Fils royal de David, elle devient le grand objet des délices de la terre et de l'universelle admiration. Salut, bienheureux matin ! Les ténèbres sont passées, « le Soleil de justice se lève avec la santé dans ses rayons. » Déjà ils dorent les sombres montagnes de la Terre Sainte et réjouissent ses vallées. Tous les cœurs tressaillent. Hosanna au Fils de David ! La promesse est accomplie : « Lève-toi, sois illuminée – car ta lumière est venue, et la gloire de l'Éternel s'est levée sur toi… Et les Nations marcheront à ta lumière, et les ROIS à la splendeur qui se lèvera sur toi » (És. 60:1-3).

« Prenez les rameaux des jours d'allégresse, la palme joyeuse, le saule du ruisseau, et célébrez la fête ; l'huile et le baume ont été versés sur les blessures de la pauvre affligée et les ont guéries ; la captive a vu sécher ses larmes, ses maux prendre fin ; réjouissez-vous, entonnez les chants de louange ; que la harpe et la cymbale redisent : « Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob, et tes pavillons, ô Israël. »

Comme les saules croissent sur les bords du ruisseau sinueux, ainsi désormais fleuriront les enfants de tes enfants ; la longue captivité n'est plus qu'un songe – cette branche de saule est un doux mémorial de toutes tes douleurs, de ce pain mouillé de *larmes* dont ton âme fut nourrie sur le fleuve de Chébar.

Plantée dans le sol fertile de Canaan, ses fleuves nourriront ta racine étendue au loin ; jamais il ne se trouvera sur toi de feuille jaunie, car la rosée de Hermon entretiendra tes rameaux toujours verts. « *Qu'est-ce que Jéhovah a opéré » !* S'écrient les nations – « *de grandes choses en notre faveur !* » répliquent les tribus rachetées.

Versets 11-12. « *Je suis descendu au verger des noyers, pour voir les fruits de la vallée qui mûrissent, et pour voir si la vigne s'avance et si les grenadiers ont poussé leurs fleurs. Je ne me suis point aperçu que mon affection m'a rendu semblable aux chariots de Haminadab.* »

Qu'il est rare que l'agriculteur ait à exprimer sa surprise de l'abondance et de la qualité des fruits de sa vigne ! C'est trop fréquemment, hélas ! Le contraire qui a lieu, et au lieu d'une douce et rayonnante satisfaction, il ne recueille pour tout fruit de son travail que des espérances déçues. Il en a été constamment ainsi d'Israël, nous pouvons bien le dire, comme vigne du Seigneur, jusqu'à maintenant. Mais, heureusement, voilà que tout est changé ! La grâce brille, la foi triomphe, le Seigneur a le dessus, le peuple regarde vers lui, et ne compte que sur lui seul. Tout est mûr en Juda pour la victoire et pour la gloire.

Jour béni ! Le Seigneur voit maintenant en son peuple les fruits mûrs de sa grâce : son cœur déborde de joie ; il semble qu'un pareil spectacle est trop pour Lui. Ce ne sont plus les scènes du désert, ni les relations qu'il y soutenait avec son peuple, mais le verger fertile avec ses grenadiers qui poussent leurs bourgeons, ses vignes en fleur, et les fruits de la vallée. Tous ces fruits de sa riche, de sa patiente grâce, le touchent profondément. Son amour l'emporte avec la rapidité des chariots de Haminadab vers son peuple, maintenant changé et devenu un peuple de franche volonté. « Je ne me suis point aperçu que mon affection m'a rendu semblable aux chariots de Haminadab » ; *ou, m'a placé sur les chariots de mon peuple plein de franche volonté* (Ps. 110:3, *note margin. de la v.Angl*). Merveilleuse scène, que le cœur du Seigneur soit tellement ému, tellement entraîné par la promptitude de son peuple à le recevoir ! N'y a-t-il pas, ô mon âme, dans cet aspect de l'amour du Seigneur quelque chose qui veut être tout particulièrement profondément médité ? Combien merveilleux n'est-ce pas, mais aussi combien heureux et béni, que Celui qui est le Seigneur de tous soit ainsi *transporté de délices* en voyant les cœurs regarder à lui et le désirer ardemment ! Oh ! Puissent toutes les âmes inquiètes, toutes les âmes qui pleurent sur leurs pêchés, toutes les âmes pénitentes croire cette vérité précieuse ! Quand la fille de Sion arrosera les pieds du Seigneur de ses larmes, il laissera tout le reste et s'empressera de la consoler. Les larmes de son épouse seront son chariot rapide : la plénitude de son cœur s'épanchera pour elle, et il réjouira son oreille attentive de la bienheureuse nouvelle d'un plein pardon, d'un plein salut, d'une pleine paix.

Nous pouvons contempler ce tableau dans bien des pages du Nouveau Testa ment. Il est vrai que c'est toujours de cette manière que Dieu en a agi avec l'âme pénitente, mais nous trouvons dans le Nouveau Testament des scènes nombreuses où sont pleinement décrits l'amour et la grâce du Seigneur personnellement. Et quelle est celle où Il ne nous apparaisse pas plus ravi de joie que le pécheur sauvé ? Ne se tourna-t-il pas de tout côté dans la foule, et ne chercha-t-il pas celle qui avait touché le bord de son vêtement ? Elle aurait pu s'éloigner aussi tranquillement qu'elle était venue, mais il faut pour la satisfaction de l'amour de Jésus, que toute la scène soit mise en lumière, et racontée dans le livre du souvenir éternel. Personne qui s'intéresse comme lui à ce qui vient de s'accomplir. Cette femme avait touché par la foi la fibre la plus intime de son cœur, et la vertu qui y était en avait coulé pour elle. Mais le Seigneur a besoin de la voir elle-même, et d'entendre de ses propres lèvres l'expérience de son âme. Cela fait, il ne peut la laisser aller jusqu'à ce qu'il ait reconnu la relation qui existe entre elle et lui, et les bénédictions qui en découlent : « Ma fille, ta foi t'a guérie, vat'en en paix, et sois guérie de ton fléau » Marc 5.

Et le cri par lequel le pauvre aveugle mendiant implore sa compassion, lui cause-t-il moins de délices, ou a-t-il moins d'empire sur son cœur ? (Luc 18.) En aucune manière. Il est en marche pour un voyage important – faut-il que tout le cortège s'arrête peur le cri d'un pauvre mendiant qui élève la voix du sein des derniers rangs de la multitude ? Aussitôt que l'appel à sa miséricorde arrive à l'oreille du Fils de David, celui-ci s'arrête. Il ne fait pas un pas de plus. « Et Jésus s'étant arrêté, commanda qu'on le lui amenât ; et comme il s'approchait, il l'interrogea, disant : Que *veux-tu que je te fasse ?* » Quel spectacle ! Oh ! Considère encore. Un pauvre aveugle mendiant dans la poussière, et Jésus *attendant après lui !* « Que veux-tu que je te fasse ? » Il ne cherche pas à en finir précipitamment avec son œuvre de miséricorde ; il s'arrête sur cette scène bénie et sainte ; elle remplit et émeut son âme : seul, il en connaît la portée merveilleuse. Mais quelle position pour une âme qui se trouve dans un dénuement absolu ! Qu'aurais-tu demandé, ô mon âme, si tu eusses été à la place de ce pauvre aveugle ? C'est comme si le Seigneur avait dit : « Demande ce que tu voudras, je suis là pour te servir – pour t'accorder ta demande. » Pauvre âme, que demandera-t-elle ? Seulement ce dont elle sent le besoin – sa vue naturelle. « Et il dit : Seigneur, que je recouvre la vue. » Mais le bon et miséricordieux Seigneur daigne ajouter à sa requête mille fois davantage. « Et Jésus lui dit : Recouvre la vue, ta foi t'a sauvé. » Quelle est glorieuse l'issue de cette scène ! Il suit Jésus, il glorifie Dieu, et tout le peuple donne aussi louange à Dieu. Quel tableau anticipé du siècle millénial !

Mais de toutes les scènes du Nouveau Testament, c'est la parabole du fils prodigue qui ressemble le plus complètement, croyons-nous, à celle que nous présente ici le Cantique des Cantiques. La repentance du pauvre prodigue emporte le Père vers lui comme sur un chariot rapide. Il court à la rencontre de son fils. « Et comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, et courant à lui, se jeta à son cou et le couvrit de baisers. » L'amour qui brûle dans le cœur du Père, et le désir que le fils éprouve de retourner vers Lui, forment, pour ainsi dire, un rapide chariot de tendresse. Mais Comme c'est le Père qui en dirige la course, ils atteignent promptement leur éternelle et bienheureuse demeure.

C'est ainsi qu'il en sera du Bien-Aimé du Cantique, Les profondes et pieuses souffrances de son peuple dans le dernier jour, et particulièrement celles de sa propre tribu, et le désir ardent qu'éprouve tout le résidu fidèle de voir arriver le Messie, agissent sur son affection, et l'amènent rapidement sur la scène. « Je ne me suis point aperçu que mon affection m'a rendu semblable aux chariots de Haminadab. » Et maintenant, prenant en mains la direction de son peuple, il accomplit sa pleine délivrance, et le conduit promptement au triomphe et à la gloire.

Verset 13. « *Reviens, reviens, ô Sulamithe ! Reviens, reviens, et que nous le contemplions. Que contempleriez-vous en la Sulamithe ? Comme une danse de deux bandes.* »

Ici encore les vierges font éclater en chœur leur admiration. Elles expriment leur désir ardent de contempler une plus grande mesure, de la beauté, de la perfection, et de la gloire de l'Épouse. Elle se promène avec le Roi dans le verger des noyers. Précieux privilège ! Elles l'appellent d'un nouveau nom. « Reviens, reviens, ô *Sulamithe* » ; ce nom est la forme féminine du mot Salomon, et son emploi est significatif. L'union est désormais accomplie : les

relations longtemps interrompues sont rétablies, la grâce a opéré dans l'Épouse une œuvre parfaite. Béni soit le nom du Seigneur ! Il peut maintenant se faire connaître pleinement à elle, et elle réfléchit véritablement les rayons de sa gloire : « elle est belle comme la lune, brillante comme le soleil. » Elle est établie dans la faveur du Roi, et dans la possession et la jouissance de ses affections. C'est là le repos pour le cœur – parfait – précieux repos ! Rien ne saurait le dépasser. O mon âme, dis, est-ce là ton lieu de repos – la manifestation, la jouissance des affections de ton Bien-Aimé ? Il s'est révélé, il s'est donné lui-même ; que peut-il faire de plus ? Nous ne saurions avoir dans le ciel une expression de son amour pareille à celle que nous avons sur la terre, à celle qu'il a fait briller sur la croix. Le sang qui fut répandu sur la croix est le repos parfait de la conscience – l'amour qui s'est révélé à la croix est le repos parfait du cœur ; tu possèdes *tout* à présent. « Crois seulement. » « Nous qui avons cru, nous entrons dans le repos. » (Héb. 4).

Maintenant d'autres vierges se joignent au chœur, et demandent : « Que contemplez-vous en la Sulamithe ? » La réponse est toute prête : « Comme une danse de deux bandes. » En elle on voit réunies la *belle Tirtsa et l'agréable Jérusalem.* Quelques-uns ont pensé que cette danse de deux bandes telle qu'elle apparaît dans l'épouse, représentait la *vieille vie* et la *vie nouvelle,* constamment en guerre l'une avec l'autre dans le chrétien. Nous croyons que c'est là une erreur. Il ne semble pas qu'il y ait ici la moindre allusion à un état de lutte ; c'est bien plutôt une allusion à un état de paix, d'unité et de gloire. Ces paroles n'expriment-elles pas la réunion, sous le Prince de Paix, de la maison de Jacob si longtemps divisée ? Juda et Israël ne forment plus deux nations en guerre l'une avec l'autre, mais sont réunies en une seule nation et représentées par la tendre et paisible épouse du vrai Salomon. Cette union introduit au millénium le règne de paix. « Et la jalousie d'Éphraïm sera ôtée, et les oppresseurs de Juda seront retranchés ; Éphraïm ne sera plus jaloux de Juda, et Juda n'opprimera plus Éphraïm. » (És. 11:13). Le Roi de Salem règne, les douze tribus sont rétablies, les nations leur sont soumises : tout est paix maintenant. La trompette des combats ne retentit plus, les épées sont forgées en hoyaux, les hallebardes en serpes, et les nations ne s'adonnent plus à la guerre. (És. 2:4).

Mais indépendamment de l'allégorie que nous avons là, les Écritures expriment-elles l'idée que le combat du chrétien est entre la *vieille vie et la vie nouvelle ?* Certainement non. Le combat est entre la *chair et l'Esprit.* « La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair. » Ce n'est point « la vieille, vie contre la nouvelle, et la nouvelle contre la vieille. » Il faut qu'il y ait une sérieuse lacune dans la connaissance qu'on a de la croix, la où on nourrit une pensée semblable. L'apôtre déclare formellement : « Que notre vieil homme a été crucifié avec Christ, afin que le corps du péché soit annulé. » (Rom. 6:1-11.) Il est donc parfaitement clair que, *aux yeux de Dieu, et maintenant pour la foi, notre vieille nature a trouvé sa fin à la croix.* Quelle consolation pour nos cœurs ! Nous savons, naturellement, par une pénible expérience, que la vieille nature que nous avons, existe encore et n'est point une faible chose, et qu'en outre, si nous ne sommes pas fidèles à veiller sur elle et à la juger, elle sera tant pour nous que pour les autres une source de troubles sans fin. On peut dire que le christianisme pratique consiste en deux choses : 1° à entretenir la vie nouvelle en ayant le cœur et l'esprit soigneusement occupés de Christ ; 2° à juger la vieille vie sur laquelle Dieu a exécuté de la manière la plus terrible la sentence de mort à la croix. Mais il en est peut-être qui diront : « Comment devons-nous veiller contre ses mouvements et la juger ? Voici la réponse de l'apôtre : « Mais je dis : Marchez *par l'Esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair.* » Nous n'avons de puissance contre la nature que par le Saint Esprit, et dans l'assurance, par la foi, que dans la pensée de Dieu la chair est une chose sacrifiée, et que c'en est fini avec elle pour toujours, béni soit le nom de Celui qui a porté la croix pour nous. C'est dans sa croix que notre vieil homme a été crucifié ; il a été là réellement, pleinement et définitivement cloué au bois ; là il en a été fini à jamais avec lui. Nous avons à croire cela, et à marcher dans la puissance et la liberté que la foi communique.

Es-tu entrée, ô mon âme, dans la vraie intelligence de cette vérité capitale, de cette vérité qui donne la paix à l'âme troublée ? Sache donc, pour ton parfait repos et ta parfaite consolation, que du moment où nous avons la vie par la foi en Christ, notre nature corrompue tout entière est présentée et traitée dans l'Écriture comme une chose morte. « Vous êtes morts », tel est le langage expressif de l'Écriture : mais grâces à Dieu, tout ne se borne pas à cela, et elle ajoute : « et votre vie est cachée avec, le Christ en Dieu » (Col. 3:3). Combien elle est sûre ! Comme elle est à l'abri de tout danger ! « Avec le Christ en Dieu ! » Notre vieille nature pourrait-elle se cacher là, ou quoi que ce soit qui lui appartienne ? Ah ! Non, assurément : tout ce qui était à toi a disparu – disparu pour toujours ; tout ce qui est de Christ demeure – demeure dans son éternelle perfection dans la place la plus glorieuse de tout le ciel. Par la croix, nous sommes débarrasses de tout ce qui est à nous – dans la résurrection, nous sommes mis en possession de ce qui appartient à Christ. Jamais on ne trouvera dans la nouvelle création un atome de la vieille.

L'apôtre pose pleinement cette vérité bénie, comme à son propre sujet. « Je suis crucifié avec Christ », dit-il, « néanmoins je vis ; non pas moi pourtant, mais Christ vit en moi. » Il parle là de lui-même, à un point de vue, comme mort ; et à un autre, comme vivant. Comment cela peut-il être compris ? Par la foi seulement. Il parle de deux « moi » ; du vieux « moi », comme mis à mort – ou crucifié, du nouveau « moi », comme la nouvelle vie – Christ en lui. Le premier, il le traite comme mort, comme en ayant fini pour toujours avec lui ; le second, comme désormais son unique vie : « Christ vit en moi. » Lorsqu'elle est crue, cette vérité est d'un effet pratique immense. *Le moi,* le *véritable moi,* est la fin et l'objet de l'homme naturel dans tout ce qu'il fait, a disparu – j'entends, disparu pour la foi. Christ entre et prend la place du *moi*. « Pour moi, vivre c'est Christ. » – C'est avoir Christ et non le moi, pour ma fin et pour mon objet ; Christ et non le moi est désormais le mobile. Naturellement, nous savons que Paul avait ici-bas sa vie naturelle – la vie qu'il possédait toujours en tant qu'homme ; mais la vie dans laquelle il

vivait, était une vie entièrement nouvelle – Christ en lui. « Et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. »

Tout cela est, en principe, aussi vrai de tout chrétien maintenant, que c'était vrai de l'apôtre, quoiqu'il se puisse que ce ne soit pas manifesté avec autant d'éclat. Il faut d'abord qu'il y ait la foi en la vérité, ensuite une vie répondant à la force que donne la foi. Cependant, il est écrit d'une manière bien nette. « Ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises » ; non pas, remarquez-le, *qu'ils crucifient* la chair, mais *qu'ils l'ont crucifiée.* Seraient-ce des chrétiens extrêmement avancés ? Non, mais tout simplement de « ceux *qui* sont de Christ. » C'est aussi vrai des jeunes enfants que des jeunes gens ou des pères en Christ. Qu'est-ce qui avait besoin d'être crucifié sur la croix ? Quelque chose appartenant à Christ on à moi ? C'est le vieil et grand « moi » qui avait besoin d'être mis à mort – d'être cloué au bois, et cela a été fait en Christ, béni soit à jamais son nom. Oh ! Qu'il nous soit donné de le croire – de tenir le moi là où la croix l'a placé – de marcher dans la liberté et la puissance du Saint Esprit, et d'être uniquement et toujours occupés du Christ ressuscité et glorifié !

Chapitre 7

Verset 1. « *Fille de prince, combien sont belles tes démarches* (*v.Angl*., tes pieds) *avec ta chaussure.* »

L'épouse du Roi est de nouveau l'objet d'une contemplation et d'une description minutieuses, et est saluée d'un nouveau titre. « Fille de prince. » Sa relation avec la *royauté* est désormais reconnue ; elle est avec le Roi dans la relation la plus intime : cela est manifeste à tous. Ce sera là sa place lorsque le Messie prendra le trône, selon le langage plein de clarté et de force du Psaume quarante-cinquième. « Ta femme est à ta droite, parée d'or d'Ophir », y lisons-nous en effet. Du moment que Christ parait et prend le trône de David son Père, tout est changé en Israël. Quel changement pour Jérusalem ! Quel changement po**ur** le peuple juif ! Jérusalem aura la *première* place, et toutes les villes de Juda la reconnaîtront. Alors aussi viendra la bénédiction de *la terre* par l'exaltation des Juifs. « Tes enfants seront au lieu de tes pères ; tu les établiras pour princes par toute la terre. »

Et maintenant, écoute les premières paroles, pour ainsi dire, qu'il adresse du haut de son trône à son peuple bien-aimé. « Écoute, fille, et considère ; rends-toi attentive, oublie ton peuple et la maison de ton père. Et le roi mettra son affection en ta beauté ; puisqu'il est ton Seigneur, prosterne-toi devant lui. » Ce n'est plus de la gloire des pères – Abraham, Isaac et Jacob qu'il s'agit, mais de la gloire autrement brillante de la vraie semence royale de la maison de Juda. *Christ est tout en tous.* Celui qui aime la justice et qui hait la méchanceté se montre capable de gouverner. Il a amené par la justice et le jugement le plein triomphe et la gloire du peuple juif. Il les a conduits à la victoire sur la tête de tous leurs ennemis. Celui qui les avait réduits en captivité est désormais captif lui-même dans le puits de l'abîme. Christ est sur le trône, et tous ses ennemis sont devenus son marchepied. Et maintenant c'est à Lui que le peuple doit regarder, et non aux *pères* dans lesquels ils avaient mis leur gloire jusque-là. « Nous sommes la postérité d'Abraham », tel fut jadis-leur vain sujet d'orgueil vis-à-vis de l'humble Jésus ; mais tout est changé maintenant : aussi la parole caractéristique adressée à la fille de Sion est-elle : « *Oublie ton peuple et la maison de ton père, et le roi mettra son plaisir en ta beauté, puisqu'il est ton Seigneur, prosterne-toi devant lui*. »

Mais n'y a-t-il rien pour toi, ô mon âme, dans ce magnifique appel sorti des lèvres de Jésus, quoique ce soit en qualité de Roi des Juifs qu'il le fait entendre ? Ne convient-il qu'à Israël seulement ? Gardons-nous bien de le penser. Dans son esprit et dans son principe, il est applicable à tous les disciples de Christ de nos jours. « Demeurez en moi » – « Suis-moi », sont des paroles d'une portée plus profonde encore. Une âme n'est pas plutôt convertie à Jésus, qu'elle doit, en ce sens, oublier toute sa vieille manière de vivre et s'en détourner. Tout ce qui est contraire à la volonté de Christ, ou nous empêcherait de l'accomplir, doit être abandonné, et, pour ainsi dire, oublié. L'application de ce passage est facile, pourvu seulement que nous soyons prêts à donner nos cœurs au Seigneur. « Mon fils, donne-moi ton cœur et que tes yeux prennent garde à mes voies » est assurément une juste demande, en tout temps, de la part de Celui qui s'est donné lui-même pour nous. C'est un dévouement complet qu'il nous a montré ; il n'a fait aucune réserve ; il a tout donné. Il nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous. Ce n'est pas seulement sa vie qu'il a donnée, quelque vrai et précieux que ce soit qu'il nous en a fait le don, mais il s'est donné *lui-même.* Naturellement, la croix est l'expression la plus forte que nous puissions avoir jamais de son amour. Mais en se donnant lui-même, il donne *tout* ce *qu'il est,* comme l'Homme Christ Jésus – le Sauveur des pécheurs. Remarque, remarque particulièrement, je t'en prie, la *grandeur* de ce don – LUI-MÊME ! Et aussi quel est celui *qui donne* – IL s'est donné lui-même. Toutes ses qualités, toutes ses perfections sont données dans ce don. Voilà l'amour – voilà le dévouement ; Il ne nous refuse rien, son amour est parfait. Lui, lui-même, est à moi.

Grâces en soient rendues à son nom adoré, c'est un Christ complet que nous possédons ! Puissions-nous ne rien nous permettre qui serait de nature à en diminuer la plénitude pour l'âme – puissions-nous regarder le moi et tout ce qui lui appartient, comme des ordures ! Sa sagesse, sa justice, sa paix, sa joie, sa grâce, sa gloire – en un mot, la perfection de son œuvre, sa vie plus abondante en résurrection, et la gloire de sa personne – tout cela est au croyant dans le don qu'Il a fait de lui-même. Prends un exemple de cette vérité merveilleuse, ô mon âme, et tâche de comprendre pleinement ce mystère de l'amour parfait. Il est écrit qu'il « a fait la paix par le sang de sa croix. » « Paix » signifie là, réconciliation. Nous sommes réconciliés, ou la paix est faite conformément à la perfection de son œuvre sur la croix. Mais il est aussi écrit : « Je vous laisse la paix, *je vous donne ma* paix. Ici, paix ne

signifie pas *réconciliation,* mais *la propre paix de Christ.* « Ma paix » – une paix correspondant à la *gloire de sa personne,* et qu'il nous laisse comme un legs dans cette scène de trouble et d'agitation. Et il ne donne pas comme le monde donne ; le monde donne une partie et garde une partie ; mais lui, il donne tout. Oh quelle bénédiction ! Qu'est-ce que l'amour n'a pas fait ! Et quel fondement de confiance pour le cœur dans ce don ineffable ! Savoir que « Jésus est à moi », c'est connaître la douceur de la paix parfaite, et du parfait repos, en Sa propre présence bénie. Mais s'il y a dans ce don un pareil fondement pour la *confiance,* quel *motif* il renferme aussi pour tout le dévouement du cœur, pour une entière consécration du corps, de l'âme, et de l'esprit à ce précieux et glorieux Sauveur et Seigneur ! Qu'il nous soit donné de *connaître* la confiance et d'agir d'après le motif ! Et puisse notre amour être le pur reflet du *sien* !

« Ton confiant regard est l'expression de l'amour, d'un amour qui fait naître l'amour, et qui se reflète dans tout l'ensemble de ton être, comme dans l'eau le visage répond au visage ; ou, comme, en passant près de la porte de Bathrabbim on peut voir dans les eaux le miroir uni des viviers de Hesbon la fidèle image des cieux qui s'y mirent ».

Il est difficile de décider si, dans les cinq premiers versets de ce chapitre, ce sont les filles de Juda qui s'adressent à l'Épouse, ou si c'est le langage de l'Époux lui-même. L'accent du verset sixième, où c'est lui évidemment qui parle, a quelque chose de plus profond. Dans le chapitre quatrième, en parlant des qualités de l'épouse, c'est par la *tête* qu'il commence : et au cinquième, où l'Épouse fait une longue description de son Bien-Aimé, elle commence aussi par la tête. Mais ici il en est autrement, la description commence par les *pieds,* et finit par la tête. Il semble que dans ce passage elle est envisagée du point de vue de la terre, comme si les filles de Jérusalem étaient d'abord attirées par sa marche. En outre, ce qui nous est présenté ici, ce n'est pas tant le portrait de sa beauté personnelle propre, de sa beauté sans tache tant admirée de l'Époux, et sur laquelle il se plaît à s'arrêter, comme les circonstances de la royauté et ses rapports avec elle. Ou bien, peut-être, est-ce plutôt de gloire nationale qu'il s'agit là, que de beauté personnelle. Dans tous les cas, ne perdons jamais de vue à mesure que nous poursuivons, que l'épouse représente, pour tout Israël, la gloire et la bénédiction dans toute sa grandeur.

Ayant examiné avec quelque soin, dans nos méditations sur les chapitres 4 et 5 chacun des traits décrits ici, nous ne voudrions maintenant faire guère autre chose que signaler ce qu'il y a de plus manifeste dans la portée des divers sujets de comparaison.

L'expression : « Fille de prince, combien sont belles tes démarches avec ta chaussure », rappelle plutôt à l'esprit l'idée d'une *marche avec majesté – de manières majestueuses,* que celle de la marche en général. La comparaison des « hanches » à des *colliers* donnant de l'aisance à la marche, fortifie cette manière de considérer le passage. Le *port* de l'Épouse est plein de noblesse et de majesté, tel qu'il convient à la dignité royale. « Une *tasse ronde, toute couverte de breuvage… un tas de blé entouré de muguet,* indiquent certainement l'abondance de ce qui *réjouit et fortifie ;* et néanmoins ces choses sont environnées de *grâce et d'humilité.* Une clôture de muguets n'empêche personne de venir et de prendre part à la munificence du roi ; elle fait bien plutôt, au contraire, entendre pour ainsi dire, une douce invitation dans ces paroles de la sagesse : « Venez, mangez de mon pain et buvez du vin que j'ai mixtionné. » Telles seront la plénitude et le caractère de la bénédiction terrestre sous le règne paisible du vrai Roi Salomon : une abondance de froment et de vin protégée par une clôture de muguets. Quelle idée ces beaux et expressifs symboles ne nous donnent-ils pas de la bénédiction milléniale ! Une abondance sans mesure avec une véritable humilité de cœur ! Quels ne seront pas le parfum et la beauté, la paix et la sécurité de ce pays, dont les frontières auraient pour murs de défense les muguets de la vallée ! Sous quelle solennelle et ravissante impression seront tous ceux qui monteront à Jérusalem ! C'est là qu'est Jésus ! Le Roi de Salem règne, tout obéit à sa volonté : ce fait seul explique tout.

Verset 3. « *Les deux faons, jumeaux d'une chevrette »,*

peuvent indiquer l'unité, l'harmonie, et la grande ressemblance de famille qui caractérisent alors le peuple du pays. Faisant allusion à leur bénédiction sous la nouvelle alliance dans les jours à venir, voici en quels termes la Parole s'exprime : « Et je répandrai, sur vous des eaux nettes, et vous serez nettoyés ; je vous nettoierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un nouveau cœur, je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau, j'ôterai, de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Et je mettrai mon Esprit au-dedans, de vous ; je ferai que vous marcherez dans mes statuts, et que vous garderez mes ordonnances et les ferez. Et vous demeurerez au pays que j'ai donné à vos pères, et vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. » (Éz. 36:25-28.) Dans l'application qu'il fait de ces promesses a Israël, nonobstant son état actuel de dispersion, l'Apôtre dit : « Car voici l'alliance que j'établirai à l'égard de la maison d'Israël, après ces jours-là, dit le Seigneur. En mettant mes lois dans leur entendement, je les écrirai aussi sur leurs cœurs, et je leur serai pour Dieu, et ils me seront pour peuple. Et ils n'enseigneront pas chacun son concitoyen et chacun son frère, en disant : Connais le Seigneur ; car ils me connaîtront tous depuis le plus petit jusqu'au plus grand. » (Héb. 8:10-11.) Qui pourrait, avec de pareilles déclarations sous les yeux, douter de la pleine restauration d'Israël, de la réalité et de *l'uniformité* de sa bénédiction ?

Verset 4, La « tour d'ivoire » ferait penser à de *grandes richesses et à une position exaltée*. Elle parlerait aussi de *gloire nationale,* sinon de *pureté* nationale – l'ivoire étant de la blancheur de la neige. *« Les viviers qui sont en Hesbon* » figurent quelque chose de *calme,* de *profond,* de *pur* et de *réflecteur*. Et « si la tour d'ivoire » rappelle à l'esprit les richesses *nationales* d'Israël, « les viviers de Hesbon » ne pourraient-ils pas symboliser son *caractère*

national. Quoi d'aussi beau, d'aussi expressif, qu'un brillant regard plein de calme et de sérénité ? De plus, il est dit d'Israël : « Mes yeux sont continuellement sur l'Éternel. » (Psaume 25.) Ce sera là la *simplicité* de l'œil. Seigneur, hâte cela en son temps !

« *La tour du Liban qui regarde vers Damas* », suggère l'idée de la force, de la sécurité, de la suprématie. Les Juifs, jadis tant persécutés comme peuple dispersé sur la terre, et si fréquemment envahis en tant que nation, spécialement par les Syriens, peuvent désormais promener leurs regards sur la Syrie et sur toutes les nations environnantes, *dans la puissance de leur force.* Toutes les nations de la terre sont à leurs pieds. La tour « regarde vers Damas » – la capitale de leur infatigable et puissant ennemi de jadis. « Car la capitale de la Syrie c'est Damas, et le chef de Damas c'est Retsin. » Une tour sur les sommets du Liban a vue sur tout, et est vue par tous. On saura alors que la puissance de Jéhovah-Jésus *demeure* au milieu de son peuple bien-aimé. Ce sera là leur *suprématie nationale.*

Verset 5. « *Ta tête est sur toi comme le Carme*l. » (*v.Angl*.)

« Carmel », dans l'Écriture, est le type de la *fertilité.* Il était célèbre pour ses vignes, ses vergers, et son riche herbage. Cette expression : « Ta tête est sur toi », semblerait indiquer un *ornement de tête,* non la tête du corps. Ce peut être une allusion à une couronne, ou à des rameaux de lauriers entrelacés, représentant « l'excellence du Carmel » et emblème de la fertilité du pays – de *l'abondance nationale.* Israël est couronné de gratuités. Ils sont bénis de toutes les bénédictions terrestres dans le pays d'Emmanuel. Mais, quelque glorieux que doive être cet état de choses (et il *sera* glorieux), ce n'est cependant que le contraste, tracé sous l'inspiration divine, des bénédictions de l'Église même pendant qu'elle poursuit son pèlerinage dans ce monde. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. » Voilà le caractère et la mesure de la bénédiction du chrétien, si on peut la mesurer. Et ici, ô mon âme, note, pour en faire le sujet de tes méditations les plus profondes et les plus élevées, les trois choses mentionnées dans cet admirable verset : 1° « toute *bénédiction spirituelle.* Il n'en manque pas une. Et, remarque-le, ce sont des bénédictions *spirituelles,* adaptées à notre nature nouvelle. 2° « *Dans les lieux célestes.* « La sphère la plus élevée – les lieux les plus excellents – non pas les lieux *terrestres,* comme pour Israël dans le pays de Canaan, tout bénis et précieux qu'ils seront. 3° *« En Christ »* – de la manière la plus bénie et la plus excellente dans laquelle Dieu pouvait les donner. Ici, impossible d'établir aucune comparaison ; nous ne pouvons que nous prosterner et adorer. Oh ! Qu'il nous soit donné d'entrer plus pleinement dans ce qui est déjà à nous, en Christ, conformément à l'amour de notre Dieu et Père, afin que nous soyons *saints et irrépréhensibles devant lui dans l'amour.*

« *Et les cheveux fins de ta tête sont comme de l'écarlate ; le roi est attaché aux galeries.* »

« L'écarlate » est l'emblème de la *royauté.* Le regard allant de la *magnifique chaussure* à *la couronne d'épouse*, trouve tout parfait. La belle épouse du Roi est *sans tache.* Et les termes de comparaison impliquent l'idée de la véritable grandeur et de la vraie gloire nationales. Le Roi est vaincu par tous ses attraits. Il est subjugué, pour ainsi dire, par le charme que tout en elle respire – le charme dont il l'a revêtue. « Elle est toute pleine de gloire au-dedans des palais d'ivoire : son vêtement est semé d'enchâssures d'or ; elle sera présentée au Roi en vêtements de broderie. » « Le Roi est attaché aux galeries. » Il ne peut quitter sa royale Épouse. Amour merveilleux ! Merveilleuse grâce ! Puissions-nous mieux connaître le cœur de Jésus !

« L'Être glorieux et plein de majesté, que la mort et l'enfer étaient impuissants à retenir à toujours, est subjugué par tes grâces irrésistibles et lié comme d'une chaîne qui défie toits les efforts.

Merveilleuse beauté que celle qui entraîne le souverain Maître des cieux, le forçant de s'arrêter et de regarder, tant ses regards sont attirés par tes charmes.

L'énergie de la foi triomphe du Roi ; avec quel bonheur ils participent à la victoire, ceux qui dans ses saints parvis le gagnent et l'entraînent, et ensuite ont le pouvoir de le retenir !

Verset 6. « *Que tu es belle, et que tu es agréable, amour délicieuse !* »

C'est bien la voix de l'Époux, nous n'en saurions douter, que nous entendons ici : elle se révèle dans la profondeur de sentiment et d'intérêt que les paroles de ce verset respirent et que ne présentent pas au même degré celles des cinq versets précédents. D'autres peuvent *admirer* l'épouse ; mais lui, il *prend son plaisir* en elle. L'œuvre de sa patiente grâce a eu ce résultat béni qu'elle lui ressemble moralement : cette ressemblance il la voit maintenant, et il y prend plaisir. Plus Christ apercevra en nous sa propre parfaite image, plus il prendra en nous ses délices. Cela est nécessairement vrai, et c'est pourtant une vérité qui n'est pas aisément comprise par tous.

Un homme droit ne saurait trouver son plaisir en quelqu'un aux voies obliques, ni un honnête homme dans un homme sans probité. Une personne pure ne saurait avoir communion avec quelqu'un qui l'entraînerait dans toutes les souillures d'un naturel bas et dégradé. Assurément non. L'homme droit ne peut se plaire que dans la droiture ; l'homme honnête, que dans l'honnêteté ; et l'homme pur dans la pureté. De même le Seigneur ne peut trouver ses délices que dans ce qui reproduit ses propres perfections morales. Oh ! Quelle leçon pratique absolument indispensable tu peux recueillir de ce fait, ô mon âme ! Sous quel rapport, et dans quelle mesure, laisse-moi te le demander, ressembles-tu moralement à Christ ? Pense à son amour, à sa sainteté, et à la perfection de toutes ses voies ; et cherche ensuite – sous quel rapport et dans quelle mesure il peut voir sa propre image morale réfléchie pratiquement en toi, et en conséquence jusqu'à quel point il peut trouver en toi ses délices. Ne recule pas devant ces solennelles et pénétrantes recherches – demeure dans la lumière – examine bien à sa clarté

toutes tes voies pratiques ; et poursuis par-dessus tout une parfaite conformité avec lui qui nous a laissé un exemple afin que nous marchions sur ses traces. Quelle douceur une âme qui l'aime ne doit-elle pas trouver dans celle parole sortie de ses lèvres « que tu es belle et que tu es agréable, amour délicieuse ! »

Mais avant de quitter ce sujet, il peut être bon de considérer un moment l'enseignement de l'Écriture sur le précieux sujet de notre privilège d'être un *avec* Christ, d'être *accomplis en lui,* et qui est comme l'autre face du même sujet. Dans la pratique nous restons infiniment en arrière de Christ ; et néanmoins, en esprit et en vertu de son œuvre accomplie nous sommes *un avec lui,* comme ressuscité et glorifié. C'est là une vérité glorieuse, est-elle clairement enseignée dans l'Écriture ? Prenez les passages suivants, entre beaucoup d'autres qu'on peut citer. « Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui. » (1 Cor. 6:17.) « Car aussi nous avons tous été baptisés *d'un seul Esprit* pour être *un seul* corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres ; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité *d'un seul Esprit.* » (1 Cor. 12:13.) « Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos offenses et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifies *ensemble avec* lui nous ayant pardonné toutes nos offenses » (Col. 2:13.) « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont *dans le Christ Jésus. »* (Rom. 8:1.)

La position bénie du croyant en Christ est abondamment enseignée dans l'Écriture ; et la foi ne demande rien de plus que la parole manifeste de Dieu. Nos propres pensées et nos propres sentiments ne feraient que nous égarer dans ce sujet d'une si grande importance ; et les doutes et les craintes à son égard ne seraient que des doutes à l'égard de la rédemption sur laquelle est basée la vérité de notre unité avec Christ. Étant un avec lui en tant que ressuscité d'entre les morts et exalté en haut, nous sommes participants avec lui de la même vie et des mêmes privilèges devant Dieu. Il est nettement déclaré, par exemple, que Christ est notre vie : « Quand le Christ, qui est *notre vie,* sera manifesté. » Si donc on soulève la question de savoir si nous avons la vie éternelle, le croyant peut répliquer en demandant à son tour, si Christ a la vie éternelle, car la parole de Dieu affirme que Christ est notre vie. Puis, pour ce qui concerne notre unité avec Christ en fait de justice : Nous sommes « devenus justice de Dieu *en* lui ». Quant à *l'acceptation,* nous sommes « agréables *dans le bien-aimé* », Quant à la *position,* nous sommes « assis ensemble dans les lieux célestes *en Christ. »* Remarque la forme de l'expression, « En Christ – en Lui » ; et surtout remarque la richesse des passages suivants. « Or vous êtes de lui *dans le* Christ Jésus qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, justice, sanctification et rédemption. » (1 Cor. 1:30.) « Et vous êtes accomplis en lui, qui est le chef de toute principauté et autorité. » (Col. 2:10). « En lui », remarque-le, qui est au-dessus « de toute principauté et autorité » même des anges qui n'ont jamais péché.

Il en est, nous le savons, qui parlent de ce caractère céleste de la vérité comme ne renfermant rien de *pratique*, et quelquefois dans des termes moins dignes encore. Nous pensons que c'est là une grave erreur qui doit conduire à de sérieuses conséquences. Nous croyons fermement, au contraire, que la pleine assurance du chrétien, touchant le pardon, la justification, la paix, l'acceptation, sera en proportion de la clarté de son intelligence, et de la mesure de sa jouissance, de ces vérités-là, telles qu'elles sont enseignées dans la parole de Dieu. Le salut n'est rien que le *passage de* la mort à *la vie.* Où suis-je donc, que suis-je, si la mort est derrière moi ? Associés *avec un Christ ressuscité, et éternellement un avec* lui, « nous sommes membres de son corps. » De même que la main et le pied, l'œil et l'oreille, sont renfermés dans l'homme, de même le croyant est renfermé en Christ.

Bien loin qu'il n'y ait rien de pratique dans ce caractère de la vérité, nous n'hésitons pas à dire que notre ressemblance avec Christ maintenant sera proportionnée à notre connaissance de lui comme notre tête exaltée dans le ciel, et à notre communion avec lui dans cette position. Qu'est-ce qui fit de Paul un homme aux pensées et aux affections tellement célestes ? N'est-ce pas son regard fixé sur Christ dans la gloire et son cœur qui soupirait si ardemment après lui, là ? « Je fais une chose », disait-il. Christ dans le ciel, voilà « la chose » qu'il avait toujours devant son âme. C'est cela, et cela seul, qui produira sur la terre ce en quoi Christ trouve ses délices – sa propre image morale réfléchie en nous. Sachant cela, puissions-nous nous proposer continuellement le Seigneur devant nous, et chercher toujours à pratiquer les choses qui lui sont agréables.

Mais au milieu de tous nos manquements, il est consolant de savoir que, au jour prochain de sa gloire, il sera environné de ce qu'il aime et en quoi il se réjouit. Alors les saints célestes seront transformés à la ressemblance de son corps glorieux – changés dans le même image. « Nous savons que, lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, *car* nous le verrons comme il est. » Et alors aussi, d'Israël comme nation sur la terre, il sera dit : « On ne te nommera plus *la délaissée,* et on ne nommera plus ta terre, la *désolation ;* mais on t'appellera *Hephtsibah* (c'est-à-dire, *mon bon plaisir en elle),* et ta terre *Beutah,* (c'est-à-dire, *la mariée) ;* car l'Éternel prendra son bon plaisir en toi, et ta terre aura un mari. » (És. 62:4.) Seigneur, hâte cela en ton temps, pour l'amour de ton nom !

Verset 7. « *Ta taille est semblable au palmier, et tes mamelles à des grappes*. »

Le « palmier » et ses « grappes » peuvent être considérés comme les emblèmes de la *victoire* et de la *maturité,* de la *droiture* et de la *fertilité.* Il est souvent fait mention du palmier dans toute l'Écriture, et, il est appliqué comme symbole d'une manière diverse. Quant à sa forme naturelle, son tronc est élancé, mais gracieux, droit et élevé, type de la *droiture.* « Ils sont droits comme le palmier. » Quoique sous une forte pression, ou abaissé pour un temps vers la terre par des liens, il se refuse a croître tortu et recouvre bientôt sa forme perpendiculaire. Image merveilleuse de la longue pression qui a pesé sur les Juifs, et de la manière dont ils lèveront de nouveau la tête. Ses feuilles et son fruit croissent au sommet de l'arbre en riches grappes, et ont la forme d'une couronne ou d'un dais. Quelques espèces s'élèvent à une telle hauteur, qu'il n'est pas facile d'atteindre le fruit, le tronc étant dé-

pourvu de branches. C'est a cette circonstance là que fait peut-être allusion le verset suivant : « J'ai dit, je monterai sur le palmier, et j'empoignerai ses branches. » Les fruits de l'Esprit n'échappent jamais au Seigneur. Il recueille et apprécie les faits de la grâce dans les siens. On dit que cet arbre est le signe certain de la présence de *l'eau* dans le désert – qu'il se trouve toujours dans son voisinage de fraîches sources d'eau, de sorte que rien n'est aussi agréable que le palmier aux yeux du voyageur brûlé par une soif ardente. Ce détail historique est fort intéressant et suggère bien des pensées ; il me semble en outre s'accorder avec l'Écriture. « Puis ils vinrent à Élim, où il y avait douze fontaines d'eau et soixante-dix palmiers, et ils se campèrent là auprès des eaux. » (Ex. 15:27.)

Il est aussi fait souvent allusion dans l'Écriture aux branches de palmier comme emblème de la *victoire.* Elles étaient pour les Juifs le signe de la fête des tabernacles, période de grande réjouissance en Israël. « Et au premier jour vous prendrez du fruit d'un bel arbre, des branches de palmier et des rameaux d'arbres branchus, et des saules de rivière, et vous vous réjouirez pendant sept jours devant l'Éternel votre Dieu. » (Lév. 23:40.) La multitude innombrable que, dans sa vision, Jean vit devant le trône et l'Agneau étaient « vêtus de longues robes blanches, et avaient des *palmes dans leurs mains.* » Bien des pensées relatives au passé, au présent, et à l'avenir de l'histoire d'Israël, se présentent à l'esprit, à mesure que nous méditons sur toutes ces images, mais nous devons nous borner maintenant à en faire une application rapide.

La belle épouse du Roi a atteint maintenant sa majorité morale. Vérité bénie ! La grâce a triomphé ! Elle est parfaite aux yeux de l'Époux – elle est les délices de son cœur – elle est le reflet de lui-même.

La prière est exaucée et la promesse accomplie : « Que la beauté de l'Éternel notre Dieu soit sur *nous.* » (*v.Angl.* du Ps. 90.) « Les justes fleuriront comme le palmier ». De plus, la fête des tabernacles est venue ! Elle agite ses palmes de victoire – sa joie est au comble : élevée et droite comme le palmier avec sa luxuriante couronne, et les eaux vives qui jaillissent de ses racines ; humble, faible et dépendante, telle que la vigne s'attachant toutefois au Puissant et portant beaucoup de fruit à sa gloire : le plus aimable des emblèmes de l'humble conduite de l'homme et de la fertilité abondante fruit de la confiance en Dieu – de la demeure dans le vrai cep. « Car, quand je suis faible, alors je suis fort. » Mais elle est aussi embaumée comme le pommier – l'emblème de prédilection du Bien-Aimé ; elle répand de tout côté les doux parfums de son nom.

Il semblerait d'après le verset neuvième que maintenant l'Époux se repose dans les charmes de son Épouse. Son cœur est en repos. Vérité merveilleuse ! Il voit en elle le fruit du travail de son âme et il est rassasié : les désirs de son cœur sont satisfaits. Quel amour ! Quelle grâce ! Quelle bénédiction ! Heureuse Épouse ! Heureux Israël ! Parfaitement, et pour toujours restauré, l'Éternel ton Dieu se repose en toi. Il est ranimé, rafraîchi, et réjoui par « le meilleur vin » que tu as préparé pour ton Bien-Aimé. « Faisant parler les lèvres de ceux qui sont endormis ». Et s'il restait encore dans l'esprit de mon lecteur le plus léger doute sur le plein, l'heureux et glorieux rétablissement des Juifs, qu'il lise attentivement la magnifique prophétie qui suit : il n'est assurément personne qui doute qu'elle soit encore inaccomplie. « Réjouis-toi avec chant de triomphe fille de Sion, jette des cris de réjouissance, ô Israël ! Réjouis-toi et t'égaie de tout ton cœur, fille de Jérusalem ! L'Éternel a aboli ta condamnation, il a éloigné ton ennemi ; le Roi d'Israël, l'Éternel est au milieu de toi ; tu ne sentiras plus de mal. En ce temps-là on dira à Jérusalem : Ne crains point, Sion, que tes mains ne soient point lâches. L'Éternel ton Dieu est au milieu de toi ; le Puissant te délivrera. Il se réjouira à cause de toi d'une grande joie, il se taira à cause de son amour, et il s'égaiera à cause de toi avec chant de triomphe. » (Soph. 3:14-17.)

Verset 10. « *Je suis à mon bien-aimé et son désir est vers moi.* »

C'est là, nous pouvons véritablement le dire, la note la plus élevée du Cantique des Cantiques. Et toutefois, pouvons-nous dire avec autant de vérité, elle en est aussi la plus humble. Maintenant, l'âme en a fini avec elle-même, et est entièrement occupée de Christ. Ses paroles sont l'expression de l'intelligence la plus élevée de Christ, de la manière la plus parfaite de le saisir : « Son désir est vers moi » – il prend en moi ses délices. En conséquence, le moi est perdu de vue. La grâce a accompli son œuvre parfaite – l'âme est *établie* dans la grâce.

C'est là la perfection de la beauté dans les saints du Seigneur, et toujours ce en quoi il prend son plaisir. Aussi longtemps qu'une âme est sous la loi, elle n'atteint jamais cette position de confiance, de repos, de paix et de joie. Elle ne fait jamais entendre une note aussi élevée. N'importe qui, où, et quand, il faut que l'âme qui est sous la loi soit troublée par des doutes et par des craintes. Non que la loi ne soit pas bonne ; mais il nous est impossible de la garder, et nous ne pouvons pas rester ici toujours car nous devons quitter ce monde ; alors s'élève la solennelle question, Qu'adviendra-t-il de moi devant le tribunal ? Et un sombre nuage s'étend sur l'avenir. L'âme troublée ne croit point, quoique ce soit clairement écrit, que par la « *grâce, par la foi, elle a la vie éternelle, et qu'elle ne viendra point en jugement, mais est passée de la mort à la vie*. » (Jean 5:24.)

La grâce seule peut amener l'âme à cet heureux état, cet état béni. La foi ne le peut jamais, parce qu'elle condamne ceux qui l'enfreignent, et qu'elle ne montre point de miséricorde. En outre, si j'éprouve maintenant de la crainte, j'éprouve du tourment. Mais « l'amour parfait chasse la crainte, car la crainte porte avec elle du tourment. Celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour. » Cet « amour parfait » s'exprime dans *la grâce parfaite,* et la grâce seule établit l'âme dans l'amour parfait de notre Seigneur Jésus Christ, et dans l'œuvre parfaite qu'il a accomplie pour nous. Israël chanta les louanges de Dieu sur le bord de la Mer Rouge qui était du côté de Canaan, où tout n'était que grâce sans mélange d'aucun reproche dans leur complète rédemption. Mais au pied du Sinaï, où retentissaient les tonnerres de la loi, il n'y eut pas de chant : tout était tremblement et terreur. Depuis

lors Israël a été constamment sous la loi, et doit y être jusqu'à ce que leur Messie vienne de nouveau. En même temps, nous savons, cela va sans dire, que ceux qui aujourd'hui se repentent et croient en Jésus, abandonnent leur terrain juif, et deviennent membres de l'Église de Dieu – du corps de Christ, et sont introduits dans tous les privilèges et toutes les bénédictions d'un salut actuel.

La condition des Juifs comme tels, et spécialement comme ayant mis à mort le Seigneur, nous est présentée d'une manière bien frappante dans le cas du meurtrier sous la loi. Il était tenu de demeurer dans la ville de refuge, jusqu'à ce qu'il y eût un changement dans la sacrificature. (Nomb. 35). Dans ce type expressif, nous voyons la pleine délivrance d'Israël lorsque son Messie vient dans sa gloire de Melchisédec. Il les délivrera alors du joug accablant de la loi sous lequel ils souffrent, ainsi que de la main de tous leurs ennemis. Il viendra aussi au-devant d'eux, conformément à l'ancien type de Genèse 14, et rafraîchira et réjouira leurs cœurs défaillants avec le pain et le vin du royaume. Leurs yeux longtemps aveuglés seront alors ouverts pour voir leur propre Messie et connaître qu'il est tout pour eux : et ce sera là la consolation, le repos, et la joie de leurs cœurs.

C'est là une sorte d'expérience que l'Esprit de prophétie ne présente pas dans le Cantique : elle ne serait point en harmonie avec le but qu'il a, qui est de nous donner plutôt les exercices du cœur – les affections. Dans les Psaumes, par exemple, il s'agit principalement des exercices de conscience par lesquels passe le résidu.

Si nous revenons en arrière au chapitre 2:6, nous voyons l'Épouse exprimer la joie de son cœur de ce qu'elle avait trouvé le Messie – de ce qu'elle le possédait : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis a lui. » Au chapitre 6:31 nous trouvons son expérience considérablement plus élevée. Son cœur goûte une satisfaction à savoir qu'elle *lui appartient :* « Je suis à mon bien-aimé y et mon bien-aimé est à moi. » Mais dans le verset que nous méditons en ce moment, elle atteint le point le plus élevé de l'expérience d'une âme ; elle se repose dans la bienheureuse assurance que le *cœur de son bien-aimé se réjouit en elle :* « Je suis à mon bien-aimé et son désir est vers moi. » Tel est l'heureux fruit de la patiente, parfaite grâce du Seigneur, elle est toute beauté et perfection à ses yeux elle est revêtue de tous les attraits de la grâce. Elle le sait, et elle trouve là le parfait repos de gon cœur : « Son désir est vers moi. » L'âme ne saurait jamais s'élever plus haut ; elle ne saurait jamais trouver mieux : c'est là trouver toute chose dans l'amour – l'amour immuable de Christ. C'est en cela et en cela seulement, que doit toujours consister la joie la plus profonde du cœur, et sa plus douce paix. Oh ! L'heureux état ! Et que ce puisse être l'état d'un pauvre pécheur sauvé par grâce, et l'être *présentement !* Trouver toutes ses sources dans l'amour de Jésus ! Être à même de dire, « Il me connaît parfaitement – Il sait ce que je suis en moi-même, ce que je suis en lui ; et toutefois, néanmoins, non seulement il m'aime, mais il prend ses délices en moi ». Il n'y a rien au-dessus de cela. Oh ! La merveilleuse vérité ! Arrête-toi ici un moment, dans tes méditations, ô mon âme, et laisse-moi t'adresser ces questions. « Ta harpe a-t-elle jamais été montée au diapason de cette note ? Peux-tu la prendre facilement ? N'est-ce pas en vertu d'un effort que tu y arrives ? Et as-tu appris à t'y *arrêter,* la faisant vibrer longtemps et à fond ? » Ce devrait être là la tonique de toutes nos louanges, la condition constante de nos âmes. Notre point de départ dans notre carrière chrétienne, si nous partons bien, c'est la connaissance de l'amour de Jésus, de l'efficace de son sacrifice, de l'achèvement complet de la rédemption, de la certitude de la gloire. Et avec cela, la louange de son amour devrait-elle jamais s'affaiblir sur nos lèvres ? Certainement elle devrait devenir de plus en plus forte, à mesure que nous approchons des royaumes brillants de la gloire où le même Jésus et le même amour seront à jamais notre heureux cantique.

Versets 11-12. « *Viens, mon bien-aimé, sortons aux champs, passons la nuit aux villages. Levons-nous dès le matin pour aller aux vignes, et voyons si la vigne est avancée, et si la grappe est formée, et si les grenadiers sont fleuris ; là je te donnerai mes amours.* »

Maintenant l'Épouse s'adresse à l'Époux dans la pleine et heureuse jouissance de sa communion, et de son amour. Aussi quel changement dans le ton et le caractère de ses paroles ! C'est bien différent de tout ce que nous lui avons *entendu dire* jusqu'ici – elle ne lui parle que des choses qu'elle sait lui être entièrement agréables. Il y a entre elle et Lui unité d'esprit et de cœur. Sa foi a atteint la mesure des pensées et des affections de Christ à son égard. Il en fut de même de David dans la vallée d'Elab (1 Sam. 17). Sa foi s'éleva a la hauteur des pensées et des affections de Dieu envers son peuple d'Israël, et en conséquence il compta sur Lui, C'est là le vrai fondement de la communion. Le croyant a cela pleinement et parfaitement manifesté en Christ *maintenant,* et tel devrait être le caractère de sa communion – unité d'esprit et de cœur avec Christ.

L'amour de Jésus envers nous ne consiste pas en paroles seulement : il l'a pleinement et parfaitement manifesté. Son œuvre est finie ; et de plus, conformément à la promesse contenue en Jean 14, nous avons le Saint Esprit *en nous*, en tant qu'individus, (1 Cor. 6:19), et *avec nous,* en tant qu'assemblée de Dieu (1 Cor. 3:16, 17). Et n'est-il pas le témoin, le sceau, et le révélateur à nos âmes de l'amour de Jésus et de notre union avec lui ? Pourquoi donc le ton et le caractère de notre communion seraient-ils au-dessous de toute la volonté de Christ à notre égard ? Mais il se peut que nous contristions le Saint Esprit par notre incrédulité, notre mondanité, et le manque d'amour de nos voies, et notre communion avec Christ perd ainsi le caractère qu'un Esprit non contristé peut seul lui donner. Oh ! Veille et prie, ô mon âme, afin que tu puisses vivre, marcher, et adorer dans la lumière et la puissance de la présence d'un Saint Esprit non contristé.

L'expression « sortons aux champs, passons la nuit aux villages », etc, me semble indiquer que les bénédictions et les gloires milléniales s'étendent au-delà des limites d'Israël. Les *champs* et les *villages* sont hors de la ville. Jérusalem et les villes de Juda, comme formant le centre terrestre de la gloire du Messie, en seront, sans aucun doute, remplies les premières ; mais elle se répandra de ce centre à droite et à gauche, jusqu'à ce que

toute la terre soit remplie de la gloire de Christ. Mais ce qu'il y a de particulièrement doux et béni dans la vérité qui nous est ici présentée, c'est que les Juifs sont associés avec leur Messie dans cette extension de la gloire. Ils sont formés l'un pour l'autre ; et ils s'étendent, témoignent, jouissent ensemble, et prennent ensemble leurs délices dans toutes les bénédictions de la terre. Cela me semble parfaitement clair d'après les paroles de l'Épouse, « Viens, mon bien-aimé, *sortons – passons* la nuit – *levons-nous* dès le matin – *voyons* si la vigne est avancée » etc. Ils visitent et inspectent, dans une heureuse communion, les champs variés et s'étendant au loin de la gloire milléniale. Puis elle ajoute avec un abandon de cœur qui est tout à fait à sa place en présence du Bien-Aimé, *« Là je te donnerai mes amours ».* Son cœur déborde. Il y a maintenant, pour ainsi dire, un excès d'amour. C'est pour cela qu'elle se sert du pluriel, « mes amours. » Un amour immense sans mesure. Ah ! Lorsque Christ en est l'objet, notre amour ne saurait être trop ardent ou trop abondant.

L'Église, je n'ai pas besoin de le dire, et tous les saints qui sont ressuscités avec elle seront, avant que tout ceci s'accomplisse, glorifiés avec Christ dans la Jérusalem d'en haut ; car c'est le dessein de Dieu de réunir ensemble tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, sous un seul Chef, Christ, qui tiendra également sous son pouvoir les provinces célestes et les provinces terrestres de son royaume, Ces provinces seront alors jointes ensemble comme par l'échelle de Jacob. La gloire des saints célestes sera visible à ceux qui seront sur la terre, et même au monde entier. « Afin que le monde connaisse que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. » (Jean 17:23.) Et à l'égard de la Nouvelle Jérusalem il est dit, « Et les nations marcheront à sa lumière. » (Apoc. 21:24.)

Verset 13. « *Les mandragores jettent leur odeur, et à nos portes il y a de toutes sortes de fruits exquis, des fruits nouveaux et des fruits gardés, que je t'ai conservés, ô mon bien-aimé.* »

L'heureuse, Épouse trouve maintenant qu'il y a dans son cœur pour le Fils de David, une abondance de fruits précieux, tels que l'amour, la gratitude, la louange et une entière consécration : toute espèce de fruits précieux, vieux et nouveaux. Il y a beaucoup de profondeur et de beauté dans ses dernières paroles, « que je t'ai conservés, ô mon bien-aimé. » Des sentiments d'un caractère entièrement nouveau se sont réveillés dans son âme pour le Seigneur lui-même, des sentiments comme elle n'en avait jamais éprouvés, et comme elle ne pourrait jamais en éprouver pour un autre. Son cœur si longtemps désolé et stérile est maintenant abondant en fruits et plein de l'amour de son Messie. Il a créé des affections particulières pour lui-même – des affections qui ont été gardées, pour ainsi dire, pendant toute la période de ses égarements, et gardées pour le Seigneur seul, *« que je t'ai gardées, ô mon bien-aimé. »*

Chapitre 8

Versets 1-2. « *Plût à Dieu que tu me fusses comme un frère qui a sucé les mamelles de ma mère ! Je t'irais trouver dehors, je te baiserais, et on ne m'en mépriserait point. Je t'amènerais, je l'introduirais dans la maison de ma mère, tu m'enseignerais, et je te ferais boire du vin mixtionné d'aromates, et du moût de mon grenadier*. »

Ces versets nous ramènent évidemment en arrière, quant à la position et à l'expérience de l'Épouse. Nous nous sommes séparés d'elle à la fin du chapitre 7 au milieu des scènes de la gloire du dernier jour, et dans une heureuse association avec son Bien-Aimé. Ils *étaient ensemble. La* sombre nuit de son chagrin était passée avec toutes ses douloureuses expériences, et l'heureux jour de sa gloire était venu avec toute son indicible bénédiction. Mais ici nous sommes ramenés en arrière au principe même de tous les exercices d'âme par lesquels elle a passé en tendant à ce point là : savoir, le désir ardent de son cœur après une communion sans obstacle et sans réserve avec le Messie, le Roi. Elle soupire après la pleine liberté d'une affection de famille. « Plût à Dieu que tu me fusses comme un frère ! » Ceci répond au commencement de ce livre : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche ; car les amours sont plus agréables que le vin. »

Comme on l'a dit, le huitième chapitre est lui-même quelque chose de complet, et récapitule les principes de tout le livre. En l'envisageant à cette lumière, nous ne ferons guère plus que de signaler ce que nous croyons être la marche de l'Esprit dans ce dernier chapitre de notre beau Cantique des Cantiques.

Les désirs ardents de l'Épouse, tels qu'ils sont exprimés ici par l'Esprit de prophétie, sont aussitôt et pleinement satisfaits. Elle désire la pleine possession de Christ, et d'avoir l'occasion de lui faire boire du vin mixtionné d'aromates et du moût de son grenadier. Elle sait maintenant que *jadis* il a bu pour ses péchés à elle la coupe amère de la colère de Dieu, et elle désire ardemment lui présenter une coupe de vin exquis que sa gratitude et son dévouement ont mixtionné pour lui seul. Et comme l'enfant prodigue à son retour, elle est immédiatement embrassée et repose dans les bras de son Bien-Aimé. Les filles de Jérusalem sont de nouveau conjurées de ne pas déranger ou réveiller la bien-aimée pendant qu'elle jouit de l'amour de son Époux.

Versets 3-4. « Que *sa main gauche soit sous ma tête et que sa droite m'embrasse. Je vous conjure, filles de Jérusalem, que vous ne réveilliez point celle que j'aime, que vous ne la réveilliez point jusqu'à ce qu'elle le veuille.* »

Ensuite elle apparaît (v.5) *montant du désert, mollement appuyée sur son bien-aimé. »* Elle est en marche – poursuivant son voyage, vers les radieuses collines de Canaan, dans la dépendance de son Bien-Aimé et sous l'ombre de ses ailes, l'Égypte et le désert laissés en arrière.

Maintenant l'Époux rappelle à l'Épouse la *source* de toute sa bénédiction, « Je *t'ai réveillée sous un pommier. »* Le « pommier » est l'emblème de Christ lui-même. « Tel qu'est le pommier entre les arbres d'une forêt, tel est mon bien-aimé entre les jeunes hommes. » C'est de Christ qu'elle tire sa vie divine et toutes les bénédictions qui s'y rattachent. « Je t'ai réveillée sous un pommier » – vivifiée – bénie de toutes les bénédictions terrestres dans un pays glorieux, sous *Christ.* Il n'est jamais dit que le chrétien a vie et bénédiction *sous Christ,* mais *avec Lui*. Cette importante vérité fait ressortir la différence qu'il y a entre la bénédiction juive et la bénédiction chrétienne. Naturellement c'est de Christ que Juifs et Chrétiens tirent leur vie et leur bénédiction, mais il est dit des chrétiens qu'ils sont vivifiés *ensemble* avec Christ – ressuscités *ensemble – et* assis *ensemble* dans les lieux célestes en Christ Jésus. » (Éph. 2:5-6.) Israël, comme tel, appartient à la terre ; nous, en tant que chrétiens, nous appartenons aux « lieux célestes. » Avant la conversion nous appartenons à la terre ; après, nous appartenons au ciel. C'est là que nos noms sont écrits, et c'est là que maintenant nous sommes assis en Christ.

L'Époux rappelle encore à son Épouse sa relation avec la nation d'Israël. *« Là où ta mère t'a enfantée, là où celle qui t'a conçu t'a enfantée. »* Le résidu de la nation dans le cœur duquel la grâce opère, devient l'Épouse du grand Roi. Elle représente spécialement le résidu de Juda, qui sera à Jérusalem avant que le résidu d'Éphraïm, ou des dix tribus, y soit rassemblé ; mais, en principe, elle représente la nation d'Israël tout entière. Et comme Christ lui-même naquit de la tribu de Juda, l'Esprit de Dieu sanctionne évidemment l'usage des titres de parenté et l'expression des affections qui leur appartiennent.

Le cœur est saisi d'un sentiment de tristesse et de souffrance quand nous pensons que ceux pour la foi et l'encouragement desquels ces relations sont reconnues, et ces magnifiques scènes décrites, sont encore dans les profondeurs et les ténèbres d'une terrible incrédulité. Le voile est encore sur le cœur d'Israël. Mais l'amour, si magnifiquement décrit dans ces Cantiques, deviendra avant longtemps l'expression fidèle de son expérience. En attendant, le chrétien a le bénéfice de cette révélation merveilleuse de cœurs et de sentiments, le Cantique des Cantiques ayant à notre position une application morale bénie.

Le résidu vivifié – l'Épouse du Messie dans son caractère de Roi de Paix, de Roi Salomon – désire maintenant d'être comme un cachet sur son cœur selon un amour qui surpasse toute connaissance.

Versets 6-7. « *Mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras ; car l'amour est fort comme la mort, et la jalousie est cruelle comme le sépulcre ; leurs embrasements sont des embrasements de feu, et une flamme très véhémente. Beaucoup d'eaux ne pourraient point éteindre cet amour-là, et les fleuves même ne le pourraient pas noyer ; si quelqu'un donnait tous les biens de sa maison pour cet amour, certainement on n'en tiendrait aucun compte*. » (Voyez vol. III pages ? ? ?)

Où trouverons-nous un amour comme celui-là ? Uniquement dans le cœur de Jésus. Qu'est-ce qui saisit comme la mort ? Qu'est-ce qui garde comme le sépulcre ? Qu'est-ce qui épargne aussi peu qu'une véhémente flamme ? Rien n'est comparable à l'amour. Quand même quelqu'un offrirait les biens de sa maison pour l'amour, ce serait complètement dédaigné. Beaucoup d'eaux ne sauraient l'éteindre, les fleuves ne sauraient le noyer. Quand l'amour et la mort se sont rencontrés à la croix dans une lutte terrible, l'amour a triomphé, et la mort a été à jamais vaincue.

Le « cachet » sur le « cœur » et le « bras » peuvent faire allusion au pectoral et aux épaulettes de l'Éphod que portait le souverain sacrificateur. Les noms des douze tribus d'Israël étaient gravés sur des pierres précieuses « de gravure de cachet » et portés sur le cœur (type de l'affection) et sur l'épaule (type de la force) du souverain sacrificateur, devant l'Éternel. C'est ainsi qu'avant longtemps l'heureuse épouse sera comme un cachet sur le cœur aimant et le bras puissant de son Seigneur bien-aimé dans son caractère de Souverain Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec.

Versets 8-9. « *Nous avons une petite sœur qui n'a pas encore de mamelles ; que ferons-nous à notre sœur le jour qu'on parlera d'elle ? Si elle est comme une muraille, nous bâtirons sur elle un palais d'argent ; et si elle est comme une porte, nous la renforcerons d'un entablement de cèdre.* »

La « petite sœur », nous n'en doutons pas, est une allusion à Éphraïm, ou aux *dix* tribus longtemps perdues. Leur captivité avait eu lieu avant la naissance de Christ ; de sorte qu'elles ne connaissent rien des exercices d'âme par lesquels Juda, ou les *deux* tribus, ont passé en rapport avec la naissance, la mort, la résurrection, et le retour du Messie. Mais elles n'en entrent pas moins dans la jouissance des résultats bénis de sa première venue en grâce, et de sa seconde venue en gloire. Et elles sont instruites, édifiées, et établies dans la doctrine de Christ par Juda leur sœur plus privilégiée.

Verset 10. « *Je suis comme une muraille* », dit-elle, « *et mes mamelles sont comme des tours ; j'ai été alors si favorisée de lui que j'ai trouvé la paix* ».

Elle est forte dans le Seigneur, richement douée, et en pleine faveur avec le Roi. L'Israël de Dieu est restauré ! Il y a dans l'Israël de Dieu *douze* tribus réunies, et non dix et deux divisées.

> « Oh ! Prie, prie instamment pour l'édification de Jérusalem, et Dieu exaucera les demandes qu'il a inspirées : Dieu exaucera, et de ses désolations lui fera sortir une muraille célèbre – les progrès de sa puissance, ses splendides palais apprendront au monde que Dieu est fidèle, et que sa promesse est sûre. »

Verset 11. « *Salomon a eu une vigne en Bahal-Hamon, qu'il a donnée à des gardes, et chacun d'eux en doit apporter pour son fruit mille pièces d'argent*. »

Le terme « Bahal-Hamon » signifie *Seigneur d'une multitude*, et fait allusion évidemment a la multitude des nations – toute la terre, qui forme désormais l'immense vigne du Seigneur de gloire. « La terre appartient à l'Éternel avec tout ce qui est en elle, la terre habitable et ceux qui y habitent ». (Psaume 24). Le Millénium est arrivé ! La gloire de l'Éternel remplit la terre – tous les cœurs se réjouissent – Jésus règne ; désormais les gardiens de la vigne lui en apportent un revenu convenable. Toutes choses sont maintenant sous l'œil de Christ et en accord avec les principes de son gouvernement. Mais pour ce qui est de sa vigne à elle, l'Épouse veut que tous ses fruits aillent au Roi Salomon, sauf une portion destinée à ceux qui en sont chargés.

Verset 12. « *Ma vigne qui est à moi, est à mon commandement : ô Salomon, que les mille pièces d'argent soient à toi, et qu'il y en ait deux cents pour les gardes du fruit de la vigne*. » Tous auront part aux riches dépouilles de la fertile, paisible et heureuse terre milléniale : mais *Christ est le Seigneur de tout.*

Et maintenant Il s'adresse pour la dernière fois dans ces chants d'amour à sa belle épouse tant privilégiée.

Verset 13. « Oh ! *Toi qui habites dans les jardins, les amis sont attentifs à ta voix ; fais que je l'entende. »*

Il l'invite à le célébrer. C'est à elle à donner le ton aux amis – à toute la terre. Alors tous les peuples, les tribus, et les langues seront emportés dans la joie universelle et feront retentir leurs ravissants hosannas « depuis une mer jusqu'à l'autre et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre. » La création tout entière est pleine de joie et d'allégresse, et ses chants prolongés et retentissants de louanges et d'actions de grâces parviennent aux oreilles de son Roi glorieux. « Fais que JE l'entende ».

Verset 14. « *Mon bien-aimé, enfuis-toi aussi vite qu'un chevreuil, ou qu'un faon de biche, sur les montagnes de drogues aromatiques.*

Notre délicieux Cantique est fini. Quelle richesse et quelle plénitude renferme sa dernière note. La tendre épouse soupire ardemment après le prompt retour de son Seigneur. Les profondes affections de son âme pour Jésus se révèlent dans l'ardeur avec laquelle elle désire son apparition glorieuse. Oh ! Puissent tous nos cœurs se réunir comme le cœur d'un seul homme, pour se joindre à la profonde, fervente prière de l'épouse, pour qu'Il vienne promptement satisfaire notre besoin de Le voir, d'être avec Lui à jamais, pour qu'Il vienne pour l'enlèvement de l'Église, la gloire d'Israël, et la bénédiction de toute la terre.

> « Une prompte et chaleureuse réponse, une réponse d'amour de la harpe sacrée de Sion, à cet ordre d'une bonté si exquise de son Époux qu'elle attend. – Hâte-toi, viens vite ! Ô bien-aimé Seigneur ! Comme le jeune chevreuil qui s'enfuit avec rapidité, qui ne s'arrête pas pour l'homme – comme le cerf agile qui s'élance d'un seul bond, que ta gloire apparaisse sur les montagnes aromatiques. HÂTE-TOI ! VIENS VITE ! O BIEN-AIMÉ SEIGNEUR. »
>
> *Écho du témoignage, vol.2, p.359-423*

13 – Correspondance

Bien cher Frère,

En lisant l'article que vous avez publié sur le sujet du « Tribunal du Christ », j'ai été frappé de cette pensée, que c'est non seulement une chose bonne à connaître pour nous exciter à la vigilance et à la prière au milieu des imperfections et des pièges d'ici-bas, mais encore une chose *essentielle* à la plénitude de notre bonheur dans l'éternité. En effet, maintenant nous ne connaissons qu'en partie, et en bien faible partie, sous le rapport pratique. Outre qu'il y a le sentiment de nombreux manquements, de bien des pensées condamnables, de bien des actes que, pour ne pas avouer notre petitesse, nous cherchons à couvrir d'un vain secret ; – la conscience aussi, même une conscience honnête, n'est pas toujours à l'abri des pernicieuses influences du mal qui nous enveloppe en se mûrissant pour le jugement. La sphère que le peuple de Dieu traverse actuellement n'est-elle pas souvent partagée entre la mondanité d'une part, et l'indifférence pour la gloire de Christ, de l'autre ? Qui voudrait, comme Daniel, jeûner et pleurer dans les palais de Babylone ? Qui de nous refuserait, sans regret comme sans ostentation, la portion de la viande d'un roi pour être nourri de légumes et d'eau ? Or, dans un tel état moral, je dis que la conscience – là même où elle est écoutée – réalise difficilement la mesure d'exercice devant Dieu, qui l'associera à la pensée de Dieu pour nommer « souillure », sans distinction de circonstances, *tout ce qui tend à effacer l'opprobre de Christ.* Faut-il chercher bien loin cet esprit charnel d'asservissement qui fait imiter le monde jusque dans ses formes extérieures les plus vaniteuses ? Que ferons-nous de sa gloire, si nous sommes imitateurs de sa frivolité ? Eh bien ! soumettez cet esprit charnel à la conscience individuelle, il sera très rarement jugé d'une manière assez sérieuse et assez profonde. Nous supportons le contact des éléments humains, et à peine nous demandons-nous si ce à quoi nous touchons est décidément mauvais. Nous caressons nombre de choses qui portent le caractère du monde et qui finiront avec lui, et s'il s'élève une question intérieure sur ce penchant, nous nous répondons, pour le dire ensuite tout haut : Il n'y a pas de mal à cela. « Il n'y a pas de mal à cela ! » Oui, telle est la mesure d'exercice de bien des enfants de Dieu, et l'esprit dont nous sommes tous plus ou moins entachés

et sous la sauvegarde duquel on voit aujourd'hui, parmi nous, poursuivre un but matériel d'une façon toute mondaine.

Or, quand le Seigneur nous aura pris auprès de lui pour être là où il est, que nous aurons été faits semblables à lui, que nous le verrons tel qu'il est, face à face, ce qui est en partie aura sa fin, parce que ce qui est parfait sera venu. Alors nous pourrons jeter en arrière un regard rempli de la lumière et de l'intelligence divines, magnifier comme il convient tout cet amour journalier de Jésus que nous apprécions si peu maintenant et dans l'énergie et l'abondance duquel il soigne et chérit l'assemblée. Mais, le souvenir de nous-mêmes de nos misères, de ces pensées, de ces paroles, de ces actes si peu réfléchis et qui revêtiront en ce jour-là leur vrai nom et leur vrai caractère, ce souvenir auquel rien – absolument rien – n'échappera, qui pourrait le supporter ? Qui même voudrait entrer dans le ciel, où le repos parfait est uni à la parfaite gloire, avec une pareille perspective ?

On demande peut-être que tout cela soit oublie. Mais l'oubli n'est pas un élément compatible avec le caractère divin, sauf en ce qui concerne les choses déjà jugées dans la présence de Dieu. Le péché est oublié, parce qu'il a été jugé en la personne de Christ sur la croix : « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités. » Et le Père, qui discipline fidèlement, oublie volontiers les infidélités de ses enfants indociles et désobéissants du moment qu'ils trouvent devant lui une parole de confession et de repentir dans leurs cœurs. Mais c'est pour le service qui constitue notre responsabilité à l'égard du Maître, qu'il y a un « tribunal du Christ ». Il se plaira à honorer tout ce en quoi il aura été glorifié, sans oublier le moindre service, pas même un verre d'eau ; mais il devra consumer par le feu tout ce qui n'aura pas été fait en vue de lui-même, sans oublier une seule pensée vaine ou ce que nous appelons une action insignifiante. Paul, en parlant de la fornication, de l'impureté, de l'avarice, comme de choses qui ne devaient pas même être nommées parmi les Éphésiens, n'ajoute-t-il pas : « Ni chose déshonnête, ni parole folle, ni plaisanterie, lesquelles ne sont pas bienséantes, mais plutôt des actions de grâces ? » Et si nous sommes dans l'obligation morale de recevoir une semblable exhortation, combien le Seigneur en tiendra-t-il solennellement compte au jour où tout ce que nous aurons fait dans le corps, soit bien, soit mal, sera examiné ! Mais pourquoi douter un seul instant de notre acceptation certaine, après que toutes les défectuosités de notre faible service auront été brûlées ? O réjouissante pensée ! Ici, comme en tout ce qui regarde notre portion céleste, il y aura final et complet triomphe de la grâce en laquelle nous avons été reçus et par le pouvoir de laquelle nous subsistons ! Et dans la plénitude du triomphe, nous pourrons alors considérer avec une entière joie tout ce qui restera de notre marche dans le désert, et exalter Celui qui nous y soigne avec une si grande tendresse et qui fait tant pour nous, tandis que nous faisons si peu pour lui !

Veuille le Seigneur, en dirigeant l'attention des âmes vers cet important sujet, faire qu'il contribue à les établir dans la grâce, au lieu de les troubler – et nous remplir d'un dévouement plus vrai et d'une pieuse crainte de lui déplaire, fût-ce par la plus petite légèreté !

Votre affectionné.

Écho du témoignage, vol.2, p.423-426

14 – Du maintien de la vérité telle qu'elle est révélée

Le maintien de la vérité telle qu'elle est révélée est le seul vrai témoignage, l'unique moyen de relèvement pour l'homme en état de chute : tel est le point sur lequel je me propose de m'arrêter un instant. Le principe que je voudrais démontrer est celui-ci : que l'homme ne connaît de Dieu que ce que Dieu lui-même nous en a révélé : que tout serviteur doit s'en tenir aux termes dans lesquels cette révélation a été posée, et que chaque fois qu'il a failli à les maintenir soigneusement, il a manqué d'autant à assurer sa propre bénédiction, et, bien plus, a prouvé qu'il n'avait ni capacité, ni titre à annoncer le vrai Dieu, car il était en arrière de la révélation.

Quand on considère la nature de l'éloignement de l'homme de Dieu, on reconnaît que le maintien de la révélation est le moyen principal, nécessaire du relèvement ; c'est évident, c'est, dirai-je, convenable. En ajoutant foi aux suggestions du serpent, en acceptant un mensonge, et agissant en conséquence, l'homme s'est laissé dépouiller du don de comprendre les voies de Dieu. Il n'a pas nié l'existence de Dieu, mais il en a reçu de Satan une fausse idée ; il n'a pas cessé de reconnaître son pouvoir, mais il s'est méfié de ses intentions à l'égard de l'homme. De là l'inimitié de la chair contre Dieu ; tel qu'il est en réalité, on ne le connaît plus. Si d'un côté la chute a développé l'esprit humain, ç'a été aux dépens de son intelligence première de Dieu, et il faudrait le priver d'un grand nombre de ses facultés actuelles pour l'amener à retourner de son propre mouvement à un état dans lequel il se confierait simplement en Dieu, en un mot, à un état d'innocence, chose impossible puisque nous sommes nés dans un état différent. Plus l'esprit humain fait des efforts pour parvenir à une notion exacte de Dieu, plus il devient convaincu qu'il en est naturellement éloigné. Les plus grands philosophes, après les études les plus approfondies, ne sont parvenus à produire que des systèmes qui, tout en admettant les besoins de l'homme, déclaraient que le vrai Dieu demeurait incompris. Ils accordaient à l'Être Suprême les meilleurs attributs qui se trouvaient en activité chez l'homme, mais ils n'ont pas découvert, et ils ne le pouvaient pas, car leur propre cœur les en empêchait, la nature de Dieu dans son amour pour les pécheurs.

IL FAUT DONC QUE DIEU SE RÉVÈLE LUI-MÊME.

Mais cette révélation est tout à fait indépendante de l'esprit humain ; elle n'est pas instinctive, et jamais elle ne pourrait provenir de lui. Aussi, est-ce la voie même de Dieu qui annonce à Adam l'intérêt qu'il porte à l'homme et les vues à son égard. Le relèvement, la paix et la bénédiction d'Adam, dépendent de la manière dont il accepte et maintiendra ce qui lui a été révélé. Il est vrai qu'il a besoin d'un esprit nouveau, de la régénération, pour recevoir et conserver cette révélation, mais plus il était fidèle à en retenir la portée et l'esprit, et plus aussi non seulement il assurait son relèvement et sa bénédiction, mais rendait par là, de la seule manière qui lui était possible, fidèle et digne témoignage à son créateur. Mais qu'il s'en dessaisisse d'un iota, et il verra à ses dépens que la main qui le bénissait s'est retirée de dessus sa tête, et qu'il a failli à sa vocation de témoin de Dieu sur la terre. Ève[64], qu'Adam avait ainsi nommée à la lumière de la révélation, abandonne ce guide, le seul qui puisse la conduire à travers les incertitudes dont l'esprit naturel obstrue le chemin de l'homme nouveau, en désignant son premier-né comme le fils de la promesse, [65]et que de chagrins et d'humiliations n'attire-t-elle pas sur sa famille ! L'esprit naturel non seulement ignore la révélation, mais on ne peut pas même se fier à lui pour l'interpréter. La voix de Dieu la déclare, et c'est à son esprit à l'expliquer. L'homme n'y est pour rien, quoique tout s'accomplisse d'une manière sensible et intelligente dans des vaisseaux humains. Aussi toute variation dans les vérités révélées ne peut provenir que de l'homme naturel et doit non seulement empêcher la bénédiction, mais mettre obstacle à leur effet comme témoignage rendu au vrai Dieu.

Si ce principe nous parait tellement positif en ce qui a rapport à la première révélation, combien plus n'en apprécierons-nous pas l'importance à mesure que la révélation s'étend et nous dévoile d'une manière plus complète le Dieu dont nous nous sommes éloignés, et dont nous avons présenté une idée si peu juste dans son propre monde.

Suivons un peu ce sujet à travers les Écritures.

La fin du 8e chapitre de la Genèse, et le 9e contiennent une révélation nouvelle : L'Éternel ne maudira plus la terre à cause de l'homme ; l'homme régnera sur tout ce qui est sur la terre, mais rien ne doit dominer sur lui sous peine d'une rétribution adéquate. L'arc dans la nuée était le signe de cette alliance. Si Noé et ses descendants s'en étaient tenus strictement à ces termes, ils se seraient assuré la bénédiction, et auraient maintenu le témoignage de Dieu sur la terre purifiée. Malheureusement Noé faillit. Il est subjugué par les fruits de la terre, et son propre fils le divulgue ; il tombe victime de ce qui devait lui demeurer assujetti. Ainsi, pour s'être laissé maîtriser par une chose que sa convoitise avait propagée, il perd sa position, son témoignage est annulé, et une malédiction pèse sur son enfant : il n'y eut pas fidélité à la révélation, et la tour de Babel fut le fruit de cette infidélité. Dans un tel état de choses la révélation dont nous venons de parler, quelque précieuse qu'elle fût, ne suffisait plus aux exigences du moment. En conséquence, en Genèse 12, Dieu communique une révélation nouvelle à Abraham dès qu'il est entré dans le sentier où Dieu l'appelle à marcher, celui de l'abandon de son pays et de sa parenté, pour Lui être en témoignage dans un monde qui ne le connaissait point. Les expressions dans lesquelles elle est conçue, indiquent l'étendue des bénédictions, et du témoignage d'Abraham. Dieu veut faire de lui une bénédiction et lui donner le pays bien que les Cananéens l'habitent encore. Tant qu'Abraham s'en tient à ces termes, il demeure un fidèle et heureux témoin pour Dieu en Canaan, mais dès qu'il les perd de vue et se retire en Égypte, la bénédiction cesse de reposer sur lui et il dément sa qualité de témoin. Son relèvement, point important à remarquer, date de son retour aux termes de la révélation. « Il vint au même lieu où était l'autel qu'il avait bâti au *commencement.* » En s'y attachant de nouveau, il est mis en état de refuser les plaines de Sodome et de venir en aide à son frère mondain et déçu au jour de sa détresse, en un mot, de rester durant toute sa vie, un témoin honoré de Jéhovah. Melchisédec peut le bénir, et tandis que triomphant par la vérité, il consacre les dîmes, les *dépouilles opimes,* au Roi de justice et au Roi de paix, Lot qui l'a abandonnée, demeure privé de bénédiction. Quelles n'étaient pas la grandeur et la richesse de la bénédiction et du témoignage qui résultaient de la fidélité même d'un seul aux termes de la révélation de Dieu ! La promesse d'Isaac faisait partie de cette révélation ainsi que le rite de la circoncision qui s'y rattachait. Abraham et Sara doivent tous deux le reconnaître (Gen. 21:4-8), et leur joie et leur témoignage sont assurés. Le devoir d'observer cette pratique subsiste même après des révélations ultérieures, car ces dernières ne sont pas toujours la confirmation des précédentes. Si Moïse, en Madian, néglige la circoncision, dès l'instant qu'il prend la place de témoin, il doit se repentir de son oubli et en reconnaître les conséquences funestes. Israël, dans le désert, ne s'y conforme pas non plus, mais le premier jour passé sur la terre promise est consacré à sa soumission à ce rite. Tandis qu'il était possible de se borner à une révélation antérieure sans être forcé d'accepter la dernière venue, du moment qu'on se soumettait à celle-ci, il fallait obéir à la précédente. Ce principe est d'une grande importance, et découle naturellement, car chaque révélation nouvelle n'est qu'une manifestation plus complète du vrai Dieu, que notre cœur ignore ; de même que toutes les révélations réunies conduisent au Seigneur Jésus Christ qui seul a fait connaître le Père. Mais continuons.

Avant que Moïse se sentit capable d'assumer sur lui la responsabilité de conduire les enfants d'Israël hors d'Égypte, son âme fut fortifiée par une nouvelle communication du Seigneur (Ex. 6) : « Je suis apparu à Abraham, à Isaac, et à Jacob, comme le Dieu fort, tout-puissant, mais je n'ai point été connu d'eux par mon nom de *Jéhovah.* J'ai fait aussi cette alliance avec eux, etc » Dieu se manifeste comme le Dieu de l'Alliance, et nous verrons que les succès et le témoignage de Moïse dépendaient de sa ferme adhésion à cette révélation. Aux heures les plus critiques, il pouvait dire : « L'Éternel combattra pour nous », et le premier autel qu'il bâtit, il l'appela : Jého-

[64] Ève signifie Vivante, Vivifiante.

[65] Caïn veut dire : Acquisition : « Et elle dit : J'ai acquis un homme de par l'Éternel. »

vah-Nissi « L'Éternel ma Bannière » (Ex. 17:15), en souvenir de la délivrance opérée par son moyen. Dans ses moments de perplexité, de péché, de difficulté, il ne perdit jamais confiance. Il suffisait qu'un *seul homme* s'en tint aux termes de cette alliance pour obtenir le pardon de tous. C'est sur ce terrain que Moïse s'appuie pour intercéder en faveur d'Israël quand celui-ci se prosterne devant le veau d'or. De même à Kadès-Barné (Nomb. 14), s'il obtient grâce pour le peuple, c'est en plaidant avec le Seigneur, afin de lui montrer combien son témoignage souffrirait, s'il ne réalisait pas son alliance, ou ne se conformait pas à sa propre révélation. Quels magnifiques résultats de la fidélité d'un homme : Israël trouvait grâce, et Dieu était justifier sur la terre !

Je le répète, nulle révélation antérieure, quelque portée qu'elle eût, n'aurait suffit aux exigences du moment, et s'il eût négligé de l'observer, le disciple le plus précieux aurait été rejeté. Moïse, dont la foi était restée inébranlable durant tant d'années, faillit aux frontières de la terre promise et devient par là inhabile à y entrer. Plus d'une fois sa fidélité avait sauvé tout Israël, mais dès qu'il tombe lui-même il est seul puni.

Pour Josué la promesse était qu'aussi certainement que les eaux du Jourdain livreraient passage au peuple, aussi certainement l'Éternel chasserait devant lui les sept nations de Canaan. « Voici, l'Arche de l'Alliance du Dominateur de toute la terre, s'en va passer devant vous au travers du Jourdain. » Que Josué ait foi en ces paroles et tout sera facile, Israël triomphera en même temps que le Seigneur sera glorifié. C'est parce que le peuple n'en tint pas compte, c'est parce qu'il oublia ou ne crut pas que Dieu était avec lui et chasserait devant lui toutes les nations, qu'il ne fut pas béni. Avant de mourir Josué rassembla les douze tribus avec leurs anciens et leurs chefs, afin de raviver et de fixer dans leurs âmes les termes de la révélation donnée par son intermédiaire. Plus tard encore, à Sichem, quand ils se présentent devant le Seigneur, il renouvelle ses exhortations, il fait tous ses efforts pour obtenir d'eux qu'ils conservent la vérité telle qu'ils l'ont reçue, leur montre les bénédictions qui s'en suivront et la perte irréparable qu'ils feront s'ils dévient de cette ligne de conduite. En terminant, dans le but de prouver combien il apprécie la vérité de Dieu, et tenant pour certain qu'ils lui seront tous infidèles, il dresse une pierre qui devra témoigner contre eux : « Voici, cette pierre nous sera en témoignage, car elle a entendu toutes les paroles de l'Éternel, lesquelles il nous a dites, et elle sera en témoignage contre vous, si vous oubliez votre Dieu. »

Cette pierre, dont le Seigneur Jésus était l'antitype, était plus digne de foi qu'aucun homme en Israël, et, en sa qualité de témoin impérissable, c'était la seule ressource à laquelle le peuple, en état de chute, pût recourir. C'est ainsi que dans l'appel à Laodicée, nous voyons Christ présenté à l'Église déchue et en état de ruine, comme le témoin fidèle et véritable, c'est-à-dire sous le caractère qui était exigé par la condition des choses, et comme étant seul digne d'être appelé témoin. Tout bon serviteur doit mettre toute sa sollicitude à maintenir la vérité dans toute sa plénitude, aussi Josué songe-t-il a glorifier le nom de Dieu sur la terre, non en s'appuyant sur quelque révélation passée, mais en veillant à conserver dans toute son intégrité celle qui lui avait été confiée à lui-même et qui convenait à son époque. Il n'en est pas autrement pour ce qui concerne la Canaan spirituelle : toute infidélité entraîne pour nous autant de souffrances morales, qu'elle causait à Israël des souffrances physiques. Maintenant comme alors, ce n'est qu'aux disciples obéissants et soumis qu'il appartient de défendre les droits de Dieu. Il peut toujours compter sur Christ comme sur le témoin fidèle, et se confier en Dieu et en sa vérité, alors même que l'assemblée entière imiterait l'exemple de Démas.

La principale révélation faite à David avait trait à Salomon et au Temple ; et en conséquence nous voyons ce roi sur le terme de sa vie agitée, préparer et ordonner tout ce qui se rapportait à la construction de ce sanctuaire. La permanence de son royaume et la gloire de Dieu dépendaient de son inébranlable attachement à la vérité qui lui avait été communiquée ; il y resta fidèle. Il acheva sa carrière terrestre en travaillant à ce but, déclarant combien son cœur y était attaché, bien qu'il dût se retirer de la scène avant de voir ses préparatifs appréciés. C'est le plus beau moment de la vie de David, car alors il maintient la révélation la plus complète que l'homme eût encore reçue, et à sa lumière, il part avec l'espoir d'hériter la gloire promise, laissant pour successeur le type de celui qui devait venir. Rendre témoignage a l'Éternel l'absorbait exclusivement et, dans ses dernières années, il concentra sur ce point tous ses efforts avec une ardeur qui ne fut pas égalée jusqu'à ce qu'apparut le vrai David, le Fils unique, celui qui pouvait dire : « Le zèle de ta maison m'a dévoré. » Je ne crois pas que cette révélation confiée à David ait été surpassée par aucune jusqu'à la venue de celui qui en est l'accomplissement. Tous les prophètes et autres serviteurs de Dieu qui vécurent dans l'intervalle furent distingués par leur fidélité et leur service en proportion du soin qu'ils mirent à s'en tenir aux termes dans lesquelles elle avait été donnée. Que ce fût un Ésaïe ou un Esdras, un Ézéchiel ou un Néhémie, un Jérémie ou un Daniel, ils regardaient tous, chacun dans sa sphère et sa mesure, au Roi de gloire et au temple, comme à la source de leur consolation, au milieu des épreuves du moment, aussi bien que comme au témoignage le plus sûr et le plus infaillible de Dieu. Pendant cette douloureuse période, de longues et humiliantes épreuves furent infligées au peuple de Dieu mais pour tous comme pour Aggée, ce fut cette révélation qui rétablit et renouvela leur témoignage, et plus ils la maintinrent ferme au milieu de toute leur chute dans l'exil, dans leur manque de puissance, plus il leur fut facile de surmonter les obstacles qu'ils rencontraient. Toute mesure de vérité a sa valeur à sa place, mais il est évident que nulle autre ligne de conduite n'aurait amené pour eux ces résultats, soit comme amélioration de leur condition, soit comme témoignage de Dieu sur la terre. On peut l'admirer surtout aux jours d'Aggée, alors qu'ils rebâtissent le temple et prêtent une oreille attentive aux paroles de Zacharie concernant le Roi de gloire et le Sanctuaire.

Enfin, dans la plénitude des temps, il vint celui qui était la somme et la substance de toutes les révélations antérieures. « La parole fut faite chair et habita au milieu de nous, pleine de grâce et de vérité, et nous vîmes sa gloire, gloire comme d'un Fils unique de la part du Père. » Il surpassa tout ce qui avait précédé. Jean-Baptiste avait annoncé sa venue, mais quand il eût paru, la révélation fut : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et

s'arrêter, c'est celui qui baptise de l'Esprit Saint ; *et j'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu.* » Tout dépend maintenant de la fidélité avec laquelle cette vérité est conservée. « Celui qui honore le Fils, honore le Père. » La plénitude de la Divinité habite en Lui corporellement, et s'il y a quelque défaut dans la manière dont on adhère à Lui comme au parfait révélateur de la pensée et des conseils du Père, cela doit porter un grand préjudice à la bénédiction personnelle et mettre obstacle au témoignage rendu à Dieu, attendu que l'empreinte de sa substance est effacée. Une fois Christ venu, tout attachement à quelque manifestation antérieure de la vérité que ce soit, ne peut plus être un vrai témoignage car plus cet attachement est vif, plus il implique qu'il n'y en a pas de plus parfaite. Comment un disciple oserait-il laisser peser un pareil doute, quand la plénitude de toutes choses, Christ, le Fils de Dieu est apparu ! Celui qui baptise du Saint Esprit est seul capable de porter secours à l'homme dans le plus bas état de chute, et le relever d'une manière sûre et prompte. Aussi, Paul, s'adressant aux Corinthiens que la mondanité dominait, leur dit : « Je me suis proposé de ne savoir parmi vous autre chose que *Jésus Christ et Lui crucifié* », et aux Galates corrompus par une fausse doctrine : « Pour l'enfantement desquels je travaille de nouveau jusqu'à ce que Christ soit formé en vous. »

Quand nous parlons de Christ, entendons-nous bien. Christ, le Fils du Dieu vivant, fut ici-bas, comme homme, révélant l'amour du Père envers les pécheurs ; à la fin, il entra tellement lui-même dans ses pensées d'amour que sur la croix il supporta le châtiment dont l'homme était passible ; après l'avoir enduré, après avoir satisfait tous les droits de Dieu, il s'assit à la droite de la Majesté dans les lieux célestes, maintenant la parfaite acceptation de son peuple en la présence du Père. C'est Lui qui a exprimé et manifesté tous les desseins du Père envers l'homme, Lui parfait serviteur de Dieu et parfait sauveur des hommes. Tel est Christ, révélateur *de Dieu.* Pour le présenter sous ce point de vue, je dois me garder de le mutiler ; je ne dois pas le montrer tel qu'il était sur la terre, quelque glorieux et complet qu'y fût son service, mais bien tel qu'il est dans le ciel et comme descendant du ciel sur la terre. Et plus la condition de l'Église est défectueuse, plus aussi faut-il, si je désire la voir restaurée et son témoignage renouvelé, que je m'attache avec force à la révélation de Dieu, laquelle Christ est en toute plénitude. Plus la révélation est complète, mieux cela vaut pour l'homme, car plus Dieu se manifeste clairement et plus il est aisé à l'homme de s'approcher de lui avec confiance et de renoncer à ses penchants naturels.

Mais quelle est l'étendue de la révélation qui nous a été communiquée en dernier lieu ? La connaissons-nous ? En maintenons-nous l'intégrité ? Je ne veux pas dire : en saisissons-nous la vérité tout entière, car elle est infinie, mais pouvons-nous en dessiner les contours et nous efforçons-nous d'en mesurer l'ensemble ? Quelle est donc l'esquisse de la révélation de Dieu, manifestée par l'incarnation, la mort et la résurrection du Fils ? On peut bien dire qu'elle est comprise dans ces mots : « Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père est celui qui nous l'a fait connaître », parce que, de même que toutes les communications précédentes n'avaient été que des figures de Lui, ainsi tout ce qu'il a déclaré depuis sa venue, répand un grand jour sur ce qu'il est en lui-même. Le Fils est le centre, le cœur de toute la révélation et la connaissance la plus élevée qu'on puisse atteindre, celle des pères (1 Jn. 2:13.)

Mais de quelle manière le Fils a-t-il fait connaître le Père ? La réponse, nous le savons, est, par sa vie ici-bas, sa mort, sa résurrection et son ascension. La vie du Seigneur Jésus sur la terre faisait connaître le Père, en ce qu'elle était la manifestation de l'intérêt que Dieu portait à l'homme, le cœur de celui dont les compassions ne font pas défaut était près de l'homme. Toute misère était allégée, l'incrédulité réprimée. Le Seigneur pouvait dire : « Celui qui m'a vu a vu le Père. » – En sa *mort*, il répondit à l'amour de Dieu ; la grâce et la vérité vinrent par lui. Il subit la punition du péché ; ses paroles furent : « Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée ? » Il fut offert pour les péchés de tous, manifestant d'une façon plus éclatante que jamais, le vrai Dieu et son affection pour l'homme. Les disciples purent apprécier la révélation de Dieu, tandis qu'ils marchaient à côté de Jésus, mais le voleur sur la croix en eût pleine connaissance en la voyant dévoilée dans sa mort ; et rien de moins que cela n'aurait pu convenir à ses besoins, ou fournir le vrai témoignage. – Non seulement Christ a vécu dans ce monde comme homme, et y est mort pour l'homme, il est aussi ressuscité, démontrant qu'il était le Fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de sainteté. En ceci il nous fait encore mieux connaître le Père. Livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification, sa mort est notre rançon et sa résurrection le terrain sur lequel est fondée notre paix. Marie-Madeleine et les disciples d'Emmaüs avaient reçu les uns et les autres une partie de la révélation. Ils savaient ce que Jésus était sur la terre et qu'il était mort, mais ils ignoraient qu'il était ressuscité et était devenu les prémices de ceux qui dormaient ; c'est pour cela qu'ils n'eurent pas la bénédiction d'une mesure plus complète de vérité et furent incapables de rendre le témoignage qui se rapportait et convenait à ce moment, jusqu'à ce que Jésus lui-même les en instruisît à sa manière pleine de grâce, et alors quelle bénédiction et quel témoignage efficace ! – *L'ascension* de Christ à la droite de Dieu, fut aussi l'occasion d'une révélation plus parfaite de celui qui avait fait connaître Dieu, parce que l'une de ses conséquences fut la descente du Saint Esprit, dont la mission spéciale était de « rendre témoignage de *moi*. »

Ce qu'est ce témoignage, voilà la plus complète révélation confiée à l'Église ; elle comprend nécessairement ce que l'apôtre Paul appelle « le conseil de Dieu ». « Je ne me suis point épargné à vous annoncer tout le conseil de Dieu. » La première vérité dont le Saint Esprit nous donne l'assurance est notre parfaite adoption devant Dieu : Christ lui-même en est le modèle et le Saint Esprit le gage. Il atteste que quoique nous fussions morts dans nos fautes et dans nos péchés, nous sommes ressuscités ensemble avec Christ, et assis ensemble avec lui dans les lieux célestes. Combien malheureuses et combien incapables de témoigner de la grâce de Dieu sont les âmes qui ne possèdent pas la certitude que Dieu a tellement retrouvé en Christ sa propre pensée et les désirs de son cœur, qu'il peut être juste et justifier tous ceux qui sont de la foi de Jésus ! Voilà ce que le Saint Esprit nous an-

nonce. Il n'opère pas l'assurance, mais il garantît à l'âme régénérée que Christ est monté auprès du Père ; et voici la confirmation et le gage de ce fait, c'est que quand il eut accompli la purification de nos péchés, il s'assit à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. Plus nous en apprécions la valeur, plus l'amour du Père est satisfait ; plus nous y répondons et plus aussi mous lui rendons honneur. Le même Esprit nous est les arrhes de l'héritage qui nous est réservé en notre qualité de cohéritiers, c'est pourquoi il scelle notre adoption et garantit notre gloire future avec Christ ; de sorte que nous sommes en même temps heureux dans notre position tout près de Dieu comme pécheurs sauvés, et mis en co hérédité avec Christ ; aussi est-ce avec un ardent désir que nous attendons sa venue et sa gloire, que nous savons intimement unies l'une à l'autre. Il est clair que nulle révélation précédente ne prouvait en aucune manière la bénédiction et la puissance du témoignage au même degré que celle-ci.

Ce n'est pas tout. Dans un monde qui a rejeté le Fils de Dieu, le Saint Esprit bâtit une habitation pour Dieu : le corps de Christ et sa plénitude. Cette vérité, tenue secrète auparavant, est celle qui touche le plus à la personne de Christ et fait briller le plus sa gloire : d'abord, que le Saint Esprit, comme fruit de l'œuvre de Christ, posant sur cette pierre angulaire les âmes rachetées, les édifierait en un temple pour Dieu, dans un monde qui l'avait rejeté ; puis, que cet édifice, ces monuments de sa grâce, quoique composés de divers membres, seraient baptisés par le même Esprit pour être un seul corps comme plénitude de celui qui remplit tout en tous. – Qu'est-ce qui pouvait être plus important ou plus béni qu'une révélation semblable ? De toutes, c'est assurément la plus grande, la plus parfaite, celle qui honore le plus Christ et qui est la plus glorieuse pour nous. Elle est l'objet tout entier de la mission du Saint Esprit ici-bas. Le reste de son œuvre ne tend qu'à ce but. C'est ainsi qu'il accomplit la parole, « il rendra témoignage de moi », c'est-à-dire, en agençant et façonnant les âmes en un seul corps, et les baptisant pour être le corps de Christ et sa plénitude.

Si cette grande et suprême action du Saint Esprit n'est pas comprise, où y a-t-il place pour la bénédiction du moment ? Comment un témoignage quelconque peut-il être rendu concernant la nature du conseil de Dieu ? Aucune des vérités antérieurement révélées peut-elle suppléer à celle-ci, soit pour l'effet qu'elle exerce sur l'âme, soit pour le caractère du témoignage de Dieu ? Non, certainement. C'est celle-ci qui est la plénitude de la vérité révélée. Regardons autour de nous, examinons les diverses mesures de vie, d'intelligence, que possèdent les chrétiens, cherchons quelle vérité pourrait être en bénédiction aux âmes dans un tel état de choses. Serait-ce une des révélations antérieures, une révélation partielle de Christ ? Elles ont rapport à Christ, dira-t-on ; très bien ! Je souscris de tout cœur à cela ; mais le Saint Esprit nous témoigne en premier lieu que Christ est notre paix, et secondement nous instruit de notre responsabilité vis-à-vis de lui. Sans lui nous n'en aurions pas connaissance, car d'où nous viendrait une assurance paisible sinon de la déclaration que Jésus est à la droite de Dieu, et de la certitude que m'en donne l'Esprit Saint ? Celui-ci seul est capable d'en convaincre mon intelligence, parce qu'il m'annonce de quelle manière Dieu a été satisfait. Qu'est-ce qui pourrait encore me faire mieux comprendre ma responsabilité que ceci, savoir, que je suis partie intégrante du corps de Christ, baptisé en un seul corps dont tout les membres contribuent à la bénédiction les uns des autres, non seulement pour être l'habitation de Dieu, mais la *plénitude* du Christ rejeté ? Merveilleuse grâce que celle qui nous accorde une telle vocation, si, marchant selon l'esprit de Christ, à la lumière de cette révélation, nous ne nous bornions pas à penser au réveil des âmes, mais tout en nous réjouissant de leur réveil comme une mère de la naissance de son premier-né, nous pourvoyions avec une paternelle sollicitude à leur bien et a leur prospérité future ! – En voyant la vie là, si nous étions en sympathie avec Christ, nous ferions en sorte, en qualité de membres de son corps, qu'elle répondit au but. Nous veillerions à ce qu'elle fût au ciel *avec* Christ, et ici-bas pour Christ, comme faisant partie de lui. Si le Saint Esprit désire voir tous les membres heureux dans leur union avec Christ, et comme tels unis les uns aux autres, occupant chacun la place qui lui est propre ; si la personne de Christ était ici-bas entourée de soins et d'attachement, comment son corps mystique serait-il l'objet d'un intérêt moins vif ?

Mais de quelle manière montrer notre intérêt et nos soins, si nos yeux ne sont pas éclairés par la révélation que Dieu a donnée de lui-même ? Si nous nous attachons à une précédente, nous demeurons en arrière de ses intentions et ne pouvons être ses témoins. Le réveil ou la vivification des âmes, ou leur guérison, est l'œuvre du Saint Esprit, mais si nous nous arrêtons là nous ne comprenons pas la pleine révélation de Christ et ne pouvons agir en conséquence. L'âme peut entrevoir une partie de son œuvre et en retirer une certaine bénédiction, mais l'amour de Christ reste inconnue et l'on ne saurait y répondre. On n'est pas uni à lui comme os de ses os et chair de sa chair ; on ne lui rend pas témoignage comme à Celui qui a été rejeté et glorifié. De fait, le grand but du Saint Esprit n'est pas complètement mis de côté, mais il n'est pas atteint. Les conversions, il est vrai, sont pour Christ et ne sauraient être opérées sans la puissance de Dieu ; cependant elles demeurent à l'état de moyens en vue d'un but à atteindre. L'œuvre du Saint Esprit est autant de faire asseoir les âmes avec Christ dans les lieux célestes, que de les vivifier. Ce n'est pas assez pour lui de les faire simplement naître de nouveau. Il cherche à les faire avancer dans la connaissance entière de la révélation de Dieu qu'il a manifestée comme le témoignage spécial de l'Église pour Christ. On dira : l'Église est tombée ; c'est vrai, mais le Saint Esprit est encore ici pour témoigner de Christ ; son œuvre est toujours la même ; son but ne saurait jamais être abaissé au niveau de l'état de chute de toutes choses autour de nous, et son but est de nous faire devenir une habitation pour Dieu, comme corps de Christ, comme membres les uns des autres, baptisés, en vue de cela, par lui-même.

Qu'est-ce que la chute, sinon l'abandon d'une révélation communiquée ? Celle-ci étant le centre, le foyer de toute bénédiction, s'en détourner, voilà la chute ; y retourner, voilà le relèvement. En la perdant de vue, le témoi-

gnage est gâté ; en la conservant, la chute est corrigée, et le témoignage rétabli. Tous les témoins qui ont été avant nous l'ont éprouvé, et il y en a une grande nuée.

Un mot en finissant. Tout don spirituel est conféré à l'Église seule. Les dons lui appartiennent, celui d'évangéliste aussi bien que celui de docteur. Tous viennent de l'Église et sont pour sa bénédiction ; de sorte que quiconque possédant un don spirituel l'exerce sans rapport avec l'Église, nie le véritable centre de son service, et l'Église ne peut en conséquence recevoir aucune assistance de lui, comme nous voyons que c'est souvent le cas en effet d'hommes d'ailleurs très bien doués. Ils sont exclusivement occupés de leur don et des effets qu'il produit, et non de la pensée du Seigneur dont ils l'ont reçu. Ils peuvent, sans doute, l'aimer et le servir, mais ils ne recherchent pas son conseil, et voilà pourquoi, bien que leur don produise des effets quelquefois bénis, l'Église – objet spécial des soins et de l'intérêt du Saint Esprit – n'en est pas édifiée.

Puisse le Seigneur nous rendre capables non pas seulement de saisir mais de maintenir cette révélation pleine et parfaite, laquelle, tenue cachée pendant de longs siècles, nous a été manifestée comme le point lumineux destiné à nous guider au milieu des ténèbres qui s'appesantissent sur la terre.

Christ lui-même, en personne et en figure, étant le centre et l'étendue de cette révélation, nous y tenir fermement, éclairera et redressera notre étroit sentier ; car elle nous fera vivre constamment avec sa pensée, ses sympathies, ses rapports avec tout ce qui nous environne, et nous tiendra dans la sphère d'activité du Saint Esprit qui est ici pour *rendre témoignage* de CHRIST.

Écho du témoignage, vol.2, p.537-555

15 – Abdias

Dans les prophètes, l'Esprit porte constamment ses regards au-delà d'Israël et de Juda pour envisager les nations des Gentils. « Un envoyé » comme le dit Abdias « a été dépêché parmi les nations » mainte et mainte fois. C'est ainsi que Nahum fut envoyé à Ninive et qu'Abdias est maintenant dirigé vers Édom.

Mais dès le commencement l'Éternel avait quelque chose contre Édom, comme de nouveau il a des reproches à lui adresser par le moyen de son prophète. « J'ai haï Ésaü et j'ai mis ses montagnes en désolation et son héritage pour les dragons du désert. » Ésaü était un profane. Il vendit pour un mets sa part de droit à la promesse messianique : c'était « un homme de campagne » et « un habile chasseur. » Il prospéra dans son temps ; les champs faisaient ses délices et il sut en tirer profit. Son cœur était affectionné à la vie présente, et toutes ses facultés furent employées à son plaisir et à sa satisfaction personnelle.

L'histoire d'Ésaü devait être singulière. Elle devait aussi, et cela fréquemment, être une occasion de tristesse pour le peuple de Dieu, mais l'on verra que ce fut Israël qui attira sur lui-même cette tristesse ou ces afflictions.

« Le plus grand sera asservi au moindre. » Telles furent les paroles que Dieu prononça en faveur de Jacob avant que les enfants fussent nés. Mais Jacob n'attendit pas avec la patience de la foi que le Seigneur, en son temps, accomplit sa promesse, c'est pourquoi la promesse fut accompagnée de difficultés et d'entraves. Sûrement elle se vérifiera à la fin, mais à cause de l'incrédulité et de l'artifice de Jacob, l'aîné inquiéta fortement le plus jeune.

En raison de cela, Ésaü obtint du Seigneur une promesse par le moyen de son père Isaac. « Ton habitation sera en la graisse de la terre et en la rosée des cieux d'en haut. Et tu vivras par ton épée, et tu seras asservi à ton frère ; mais il arrivera qu'étant devenu maître tu briseras son joug de dessus ton cou » (Gen. 27:39, 40).

Tout cela arriva en effet. David, qui descendait de Jacob, établit plusieurs garnisons en Édom, et les Iduméens lui furent asservis et lui apportèrent des présents. Mais Joram, qui descendait aussi de Jacob, perdit plus tard les Iduméens qui cessèrent d'être ses serviteurs et ses tributaires. Ils se révoltèrent sous son règne et continuent ainsi jusqu'à ce jour (2 Sam. 8:14 ; 2 Chr. 21:8-10).

Mais néanmoins, « le plus grand sera asservi au moindre. » Cette promesse est oui et amen. Amos est pour nous un témoin de cette vérité lorsqu'il dit qu'Israël possédera Édom (ch.9). Et notre prophète, Abdias, témoigne aussi de la même vérité quand il rapporte que les libérateurs monteront en la montagne de Sion, pour juger la montagne d'Ésaü (voyez le v. 21).

De bonne heure l'Éternel avait donné la montagne de Séhir en héritage à Ésaü ; et ce qu'il lui avait donné, il voulait aussi le lui garantir (Deut. 2:5). C'est pourquoi il ne permit pas qu'Israël, durant son voyage à travers le pays d'Édom, touchât, d'une main hostile, le moindre fragment de cette possession. Mais longtemps après cela, non seulement après le voyage des enfants de Jacob, mais après les temps de David et de Joram, Édom attira sur lui-même de nouvelles difficultés, comme nous le lisons dans notre prophète. Il s'égaya au jour de la captivité de Jacob, et regarda son frère avec plaisir et malice quand il fut « livré aux étrangers. » Il se réjouit du mal arrivé à Jérusalem par l'épée des Chaldéens. Moab même aurait pu être une retraite pour les captifs de Sion (És. 16:4), mais Édom se tenait sur le passage pour exterminer ses réchappés [66].

[66] Aucun temps n'est assigné à cette prophétie, mais elle doit avoir été prononcée entre la destruction de Jérusalem et celle du pays d'Édom par les Chaldéens, l'épée de Dieu en ce jour-là.

Pour le Seigneur cela suffit. Il a une parole à prononcer contre Édom à cause de cela, et il le fait par la bouche d'Abdias. Le sujet de l'indignation de Dieu contre *les Gentils,* c'est qu'au jour où il dut châtier son peuple, les nations intervinrent pour aider au mal. Nous lisons cela en Zacharie 1:15. Combien plus devons-nous attendre à trouver l'Éternel indigné contre *Édom,* le frère de Jacob, pour avoir vu, avec joie, le jour de sa calamité !

Et l'Éternel des armées est ému pour Jérusalem, d'une fort grande jalousie, car Sion est son siège sur la terre ; il a lié son nom à celui d'Israël. « Israël est le lot de son héritage. » Il est « le Dieu d'Israël. » C'est pourquoi, mépriser ce peuple c'est ne faire aucun cas de sa gloire ou défier sa puissance. Babylone et Édom peuvent donc bien être considérés ensemble comme cela a lieu dans le Psaume 137. Édom se réjouit de la ruine que Babylone a produite. Nemrod et Ésaü sont tous deux reconnus comme des chasseurs devant Dieu ; l'un défiant avec hardiesse le Dieu de jugement, l'autre méprisant avec impiété le Dieu de bénédiction. Babylone ne fut jamais relevée et Édom non plus. Babylone va être foulée et la montagne de Séhir réduite « en désolations éternelles » (Jér. 51 ; Ézéchiel 35). Nemrod, sorti des reins de Cham, et Ésaü, le circoncis, descendant d'Abraham, selon la chair, sont tous deux plongés dans le même abîme.

Sûrement nous pouvons répéter que s'emparer ainsi d'Israël ou mépriser et haïr Sion, sont des faits pleins de hardiesse qui, soit qu'ils aient été accomplis par l'Assyrie, par Babylone, par Édom ou tout autre, parlent hautement de dédain et de mépris envers Dieu lui-même, parce que Dieu était avec Israël, comme l'exprime Ézéchiel : « l'Éternel était là » (Voyez 35:10). Et les ennemis d'Israël auraient dû sentir la réalité de ce fait. Même eussent-ils été employés par le Seigneur comme une verge pour châtier son peuple, ils auraient dû remplir leur mandat dans la conscience de ce qu'était ou de ce qu'avait été Israël, précisément dans le même esprit dont étaient animés les mariniers et le maître du vaisseau, lorsqu'ils jetèrent Jonas dans la mer. Mais il n'en fut point ainsi. L'Assyrien dit aussitôt : « Ne ferai-je pas aussi à Jérusalem et à ses dieux, comme j'ai fait à Samarie et à ses idoles ? » Le Chaldéen avait emporté « les vaisseaux de la maison de Dieu dans la trésorerie de son dieu. » Et maintenant l'Iduméen était *entré dans la porte du peuple de Dieu au jour de sa calamité.* Assurement dans toutes ces choses on retrouve le même esprit qui animait l'Égypte apostate, lorsque, dans les premiers jours, elle parla ainsi : « Qui est l'Éternel, pour que j'obéisse à sa voix et que je laisse aller son peuple ? »

C'est ainsi que les choses sont allées et qu'elles iront encore, comme nous l'apprenons par le jugement du Fils de l'homme, lorsqu'il est assis sur le trône de sa gloire : « En tant que vous n'avez pas fait ces choses à l'un de ces plus petits, vous ne me les avez pas faites non plus. » (Matt. 25:45).

Tous les prophètes qui ont parlé d'Édom sont d'accord pour dépeindre le caractère de ce peuple ; ils ont découvert en lui les mêmes causes du déplaisir de Dieu. Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel, Joël, Amos, Abdias et le Psalmiste ont une même charge contre Édom. L'impiété, l'orgueil et une inimitié immortelle contre Israël, telles sont les marques distinctives d'Édom, les taches qui signalent Ésaü. La haine contre Israël se retrace dans l'histoire comme dans les prophètes (voyez 2 Chr. 28:17.) Le monde était la portion d'Ésaü, tandis qu'Israël était encore étranger et voyageur. Ses enfants possédaient leurs duchés et leurs cités, et ils étaient rois ; ils habitaient dans les fentes des rochers où les aigles ont leurs nids, tandis que les enfants de Jacob étaient encore sans demeures, errants dans des pays qui ne leur appartenaient point, ou dans des déserts arides.

Conformément à tout le caractère moral que leur attribue l'Écriture, les Iduméens sont appelés le peuple que Dieu a maudit. (És. 34) et « le peuple contre lequel l'Éternel est indigné à toujours » (Mal. 1). S'adressant à Édom, le Seigneur dit encore : « Quand toute la terre se réjouira je te réduirai en désolation. » (Éz. 35:11.)

Je ferai observer qu'Amalec descendait d'Ésaü ; et nous savons quelle place Amalec occupe dans les pages inspirées. Agag était amalécite et Haman Agagien ; il en était de même de Doëg. Il était Iduméen, et c'est ainsi qu'il est toujours appelé ; sûrement c'était un vrai Iduméen, homme de sang. Et quand le Seigneur se lève pour venger Israël et pour juger la controverse de son peuple, c'est le pays d'Édom que les prophètes nous présentent comme étant la scène de ce solennel événement, le rendez-vous des nations confédérées contre le Seigneur, le lieu où il les rencontre en jugement (És. 63).

Nous pouvons, je crois, remarquer dans toute l'Écriture que Dieu a quelque chose de particulier à traiter avec ce peuple. Édom était uni à Israël par les liens du sang. Israël, dans son voyage à travers le désert, avait épargné Édom, d'après le commandement spécial du Seigneur. Les droits de Dieu et aussi ceux d'Israël sur Édom, sont tout particuliers et il me semble que ce peuple est traité comme un serviteur qui a mérité plusieurs coups, ayant connu la volonté de son Seigneur et ne l'ayant pas faite.

Mais, quelque courte que soit la prophétie prononcée par Abdias, elle ne se termine pas sans qu'il soit fait allusion au royaume qui doit être introduit après le jugement. Et c'est ce qui a lieu chez tous les prophètes. La résurrection vient après la mort, et le royaume et ses gloires succèdent au jugement. Jésus, notre Seigneur, ne parle jamais de sa mort seulement, mais aussi de sa résurrection qui suivit. Ses prophètes qui parlèrent par son Esprit, ne disent rien des jugements qui doivent purifier la terre, sans parler de la gloire qui apparaîtra ensuite. Fidèle à ce principe, Abdias, comme nous le voyons à la fin, raconte que Sion sera établie et qu'elle deviendra le sujet de l'admiration. Son roi, le roi de gloire, habitera en elle quand Édom sera réduit en désolation. Quand la montagne d'Ésaü aura été jugée, le salut brillera sur la montagne de Sion et la sainteté y trouvera son sanctuaire.

Écho du témoignage, vol.2, p.555-561

16 – Psaume 84

Il y a des choses auxquelles nous sommes tellement accoutumés par l'usage même que nous en faisons constamment, que la force de leur signification en est presque détruite. Ce peut être une mauvaise ou une bonne parole, mais des expressions qui en affecteraient d'autres profondément, ne produisent ainsi aucun effet sur nous. Cette observation n'est que trop fondée à l'égard des vérités de l'Écriture elle-même. Quelle impression ne recevrions-nous pas d'une déclaration telle que celle que nous lisons en Jean 3 : (« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, etc ») si nous l'entendions pour la première fois, et si nous savions entrer dans toute la richesse de sa signification ! Il en est de même du passage ouvert devant nous. « Éternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles, etc » La pensée de nous trouver à la cour de Dieu, comme des gens qui habitent la maison propre de Dieu, ne nous remplirait-elle pas de surprise et de joie si elle nous était présentée pour la première fois, et si nous comprenions toute sa portée ? Quel effet une vérité semblable n'aurait-elle pas sur nos cœurs si elle était crue pleinement – Dieu allant nous faire habiter avec lui-même dans sa propre maison !

Comme nous le savons, il demeure avec nous dès à présent ; mais nous n'habitons pas encore dans sa maison. Dieu n'a jamais demeuré avec Adam, ni Adam avec Dieu. Dieu avait fait pour l'homme une demeure convenable et y avait placé Adam. Il venait le visiter, mais il n'habitait pas avec lui ; et même, la première fois qu'il nous est dit que Dieu descendit vers l'homme, nous l'entendons prononcer cette parole : « Adam, où es-tu ? » Le paradis terrestre n'était pas la demeure de Dieu. C'est dans l'Apocalypse que nous lisons que le tabernacle de Dieu est avec l'homme et que l'Agneau en est la lumière et le temple.

« Éternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles ! Mon âme désire ardemment et même elle soupire après les parvis de l'Éternel. » Le cœur qui a trouvé Dieu désire ardemment demeurer avec lui. C'est ce désir qui poussa les disciples, sur la montagne de la Transfiguration, à demander que trois tentes y fussent faites, C'était évidemment un sentiment pieux ; mais ils ne pouvaient supporter la pensée que Jésus s'en irait. Ils désiraient qu'il restât avec eux ; ils voulaient le garder ici-bas. Il n'était pas possible qu'il restât, mais il leur laissa ainsi qu'à nous de consolantes paroles. « Que votre cœur ne soit point troublé… Il y a plusieurs demeures (plusieurs chambres) dans la maison de mon Père. Je vais vous préparer une place… Je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. » Ce passage, fait ressortir d'une manière très bénie cette chose nouvelle, savoir que l'homme habitera avec Dieu dans sa propre maison. Le Seigneur Jésus ne pouvait rester ici-bas avec ses bien-aimés disciples, parce que c'est une terre souillée ; mais il veut avoir les siens avec lui-même, là où la sainteté se trouve et où toutes choses sont appropriées aux exigences et aux droits de sa sainteté. Son peuple habitera avec lui ! « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis, ils y soient aussi avec moi. »

Lorsque Moïse récite les actes de la puissance et de la grâce de Dieu dans la délivrance de son peuple (Ex. 15), la première pensée qui se fait jour dans son cœur, c'est le désir de Lui faire une maison : « Il est mon Dieu fort ; je lui dresserai un tabernacle. » Mais le verset 13 nous présente plus pleinement la pensée de la foi : « Tu l'as conduit par ta force à la demeure de ta sainteté » – le cantique de la rédemption à la louange de la force et de la puissance de l'Éternel. Au verset 17, nous trouvons la promesse claire et positive de cette chose nouvelle – un lieu d'habitation avec Dieu, que ses propres mains ont établi. C'est là ce que Dieu veut faire pour eux. Il ne se propose pas simplement de procurer à son peuple un repos dans le désert, mais son dessein béni est de l'introduire dans son sanctuaire, qu'il a lui-même établi. Quoi ! l'homme demeurer avec Dieu ! merveilleuse perspective ! La pensée de cette nouvelle bénédiction est bien propre *à* remplir l'âme de la joie la plus profonde.

Le cœur qui soupire après Dieu trouve le repos à l'autel de Dieu. « Tes autels, ô Éternel des armées ! » etc. « Mon cœur… tressaille de joie après le Dieu fort et vivant. Le passereau même a bien trouvé sa maison, et l'hirondelle son nid où elle a mis ses petits. » Avec quelle beauté cette parenthèse nous montre le tendre soin que Dieu prend de toutes ses créatures ! Il ne manque pas de procurer une demeure au plus insignifiant et un nid au plus agité des oiseaux. De quelle confiance cela devrait nous remplir ! Quel profond repos nous devrions goûter ! Le repos qui est la portion de l'âme qui s'abandonne aux soins vigilants et pleins de tendresse de Celui qui pourvoit d'une manière si parfaite aux besoins de toutes ses créatures ! Nous savons ce qu'emporte l'expression de « nid », toute semblable à celle de « maison. » N'est-ce pas un lieu de sécurité – un abri contre la tempête – un asile où l'on est caché de devant tout mal – une protection contre tout ce qui peut nuire – un lieu pour se reposer, et se livrer à de douces joies ? Ce terme a dans l'Écriture la même signification familière que celui de « maison. » Le fils prodigue avait bien le sentiment de l'abondance qu'il y avait dans la maison du Père et de tout ce qu'il y trouverait de jouissance, avant qu'il tournât son visage vers elle mais c'était le Père qui connaissait les exigences de la maison et qui, avant d'y admettre le fils, dut le revêtir d'une manière convenable à la maison.

« Oh ! Que bienheureux sont ceux qui habitent en ta maison, et qui te louent incessamment. » C'est là cette chose nouvelle – que les hommes habiteraient dans la maison propre de Dieu ; qu'ils y seraient non pas simplement comme en visite, mais comme y demeurant. Celui qui fait une visite n'a pas connaissance de tout ce qui appartient à la maison ; mais rien ne saurait être caché à quelqu'un qui y habite ; il est chez lui, et il faut qu'il connaisse tous les privilèges et toutes les bénédictions de la maison. Assurément, il ne saurait y avoir que parfait bonheur dans cette maison où Christ a tout préparé, où Dieu est chez lui, et a disposé toute chose selon sa sagesse, sa puissance et sa gloire – l'Agneau étant le flambeau et le temple. Or, il est indispensable que ceux qui y

habitent possèdent les qualités morales de la maison ; leurs goûts, leurs plaisirs et leur nature doivent être appropriés à la maison.

Dans les temps anciens, Dieu vint dans le temple selon une manière juive ; mais le peuple fut tenu éloigné de cette gloire – le contraire précisément du fait de demeurer avec Dieu. C'était, il est vrai, un peuple privilégié, un peuple que la grâce de Dieu avait séparé des nations ; mais il ne connaissait pas la bénédiction permanente, croissante de la maison.

Ce n'est pas tout : il y a le chemin qui mène à cette maison, la route du lieu où Dieu et son peuple doivent habiter. Dieu a demeuré avec les siens, mais il veut qu'ils habitent avec lui, et son cœur a pourvu au chemin. Lorsque nous étions des pécheurs – tout simplement des pécheurs – et que nous ne pouvions rien faire que le péché, il l'a entièrement ôté. « Christ à souffert, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. » Il nous a donné une nouvelle nature douée de la capacité morale de jouir du bonheur d'habiter avec lui dans sa propre maison.

Dieu a habité avec l'homme ; l'Homme-Dieu, Christ Jésus, a demeuré ici-bas, et sa gloire s'y est déployée dans la grâce et la vérité.

En Exode 29, nous apprenons une vérité de plus touchant le tabernacle et l'autel mais la grande pensée que tout ce chapitre nous présente, ce n'est pas seulement que Dieu demeure avec son peuple, mais qu'il veut que son peuple habite avec lui.

En Ézéchiel, nous voyons la gloire qui s'était d'abord arrêtée sur le temple, partir graduellement, à contre cœur, mais néanmoins d'une manière réelle. Mais ce n'était point là la plénitude de l'habitation de Dieu dans le chrétien, non plus que sa présence dans l'Église qui est son corps. « Vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. »

Comme Dieu est occupé de cette chose nouvelle – la pensée de sa propre maison ! sa parole l'annonce ; « les prophètes en parlent ; » la grâce nous en met en possession ; la foi nous en donne la jouissance, le Seigneur Jésus en est le chemin. La première épître de Jean expose cette vérité de la manière la plus complète (voir les chapitre 3 et 4).

Maintenant, comment se fait-il que nous nous sentions merveilleusement plus unis à un chrétien que nous ne connaissons peut-être que depuis une demi-heure, qu'à des personnes que nous avons connues toute notre vie ? N'est-ce pas la réalité de la vérité que Dieu est là ? Dieu demeure en nous, et nous demeurons en lui. C'est quelque chose de plus qu'une nouvelle nature, car le passage continue ainsi : « Nous savons qu'il demeure en nous, savoir, par l'Esprit qu'il nous a donné. » Dans le chapitre suivant nous trouvons cette merveilleuse parole : « Quiconque confesse que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu. Et nous avons connu et cru l'amour », etc. Quelle joie cette connaissance ne donne-t-elle pas au cœur ! Quelle consolation l'âme ne goûte-t-elle pas dans une telle proximité avec Dieu ! Comme la pensée de cette maison est de nature à remplir de joie ! – cette maison où Dieu nous mène, où nous apprendrons à le connaître parfaitement, et où nous l'aimerons sans entrave.

Combien l'œuvre de Dieu est complète, combien elle est parfaite ! Il a donné Jésus pour qu'il mourût pour nous, et Il a envoyé ici-bas le Saint Esprit pour nous apprendre, et en donner l'assurance à nos cœurs, que le Seigneur Jésus Christ avait fait toute chose pour nous. Il nous a qualifiés pour cette maison, et nous avons en lui tout ce dont nous avons besoin. Il nous donne les qualités morales qui conviennent aux habitants de la maison, la nouvelle nature qui peut jouir de la gloire dont elle resplendit. « Oh ! Que bienheureux sont ceux qui habitent en ta maison et qui te louent incessamment. » Il n'y a que la louange qui convienne à ceux qui habiteront dans la maison de Dieu ; ce sera leur occupation incessante et ils y seront infatigables – la louange continuelle. « Oh ! Que bienheureux est l'homme dont la force est en toi, et ceux au cœur desquels sont les chemins battus. » Si par la foi je demeure dans la maison de Dieu, je goûte un repos parfait. Si je compte sur sa force, quelles que puissent être mes difficultés, je jouis d'une paix entière. La communion avec Dieu donne toujours de la confiance en son pouvoir. C'est là la clé du psaume que nous méditons. Si mon cœur a appris à connaître l'amour que Dieu a pour moi et quels sont ses desseins à mon égard, je puis me confier en lui pour tout ce qui tient au chemin. L'amour de Dieu s'est manifesté dans son Fils – s'est révélé dans le don qu'il en a fait ; et le Fils donnera la grâce et la force qu'il faut pour le chemin. « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. » Dieu a pleinement pourvu à tous nos besoins. Il nous a vivifiés – il nous a purifiés – il nous a scellés. Si Paul dut dire : Non que je sois déjà parfait, il savait quel était le chemin qui menait à cet état, le chemin de la maison, le chemin qui le menait chez lui. Si mon cœur est tourné vers cette glorieuse demeure, je ne m'occuperai pas tant des aises ou des agréments du chemin, que du soin de savoir que c'est le chemin. La gloire de l'héritage m'intéressera beaucoup plus que le caractère des circonstances qui se présentent sur le chemin qui y conduit. Il se peut que tout me soit contraire – que tout me paraisse réuni pour faire obstacle à ma marche en avant. Devrais-je tâcher de me procurer des jouissances, et désirer de m'établir dans un lieu et dans un monde qui s'efforce de me tenir loin de ma maison, loin de chez moi, me privant du bonheur de la bénédiction ? Non ; l'unique chose qui devrait m'occuper c'est *le chemin pour sortir de là.* Tout ce qui se passe ici-bas ne me rendra pas bien malheureux, si seulement je puis savoir que cela me mène là-haut. Est-ce le chemin pour aller chez moi ? Me mènera-t-il à la maison ? Voilà ce qui sera pour moi plus important de beaucoup que tout autre chose. Il est possible que ce soit une route dangereuse, rude, extrêmement difficile ; mais est-ce le chemin de là-haut ? Pourvu que je sache qu'il l'est effectivement, je ne m'inquiéterai pas des difficultés de la montée, ni ne redouterai les dangers de la descente. Chercherai-je une route plus

facile, une route plus unie ? Non, je ne me préoccupe que d'une chose : est-ce la route ? Est-ce le chemin qui mène là ? Si on me dit qu'il y a un lion sur le chemin – à la bonne heure, je suis sans crainte : Dieu est ma force – je ne saurais aller sans lui ! « N'y a-t-il pas douze heures au jour ? » Telles furent les paroles de Jésus. Ce bien-aimé Sauveur eut à souffrir ; il en peut être de même de nous ; mais tout ce que je demande c'est si c'est bien le chemin – le chemin de la maison a laquelle mon cœur est affectionné – le chemin de la maison bénie que le Seigneur a préparée. Cela met fin à toute question, et délivre de dix mille douleurs. Je ne m'inquiète pas des difficultés, ni des dangers non plus ; est-ce le chemin ? J'y suis gardé par la puissance de Dieu, et son amour y veille sur moi jusqu'au bout.

« Passant par la vallée de Baca, ils la réduisent en fontaine » (v.6). La vallée de Baca est un lieu de souffrance et d'humiliation, mais un lieu aussi de bénédiction. Pour Paul, c'était l'écharde dans la chair – quelque chose qui le rendait méprisable dans l'exercice de son ministère parmi les Galates. Cette épreuve était très humiliante, et elle lui arracha trois fois une prière pour en être délivré. Mais lorsqu'il eut entendu Dieu lui dire : « Ma grâce te suffit », il n'insista plus pour qu'elle fût retirée. Non ; mais plutôt il se glorifia dans son infirmité, afin que la puissance de Dieu fût connue. Ce fut là pour Paul le lieu de la bénédiction ; il trouva l'écharde une fontaine. La vallée de Baca fut changée en un lieu d'intimité, de communion ineffable avec Dieu. Pour quelques-uns de nous, cette vallée peut être la perte des objets de notre plus vive et plus profonde tendresse, ou quelque chose qui contrarie notre volonté – quelque chose qui nous humiliera ; mais c'est un lieu de bénédiction. Nous retirons beaucoup plus de rafraîchissement pour nos âmes des dispensations douloureuses que des dispensations agréables. La vallée de Baca est réduite en fontaine. Quel est celui des événements agréables de votre vie dont vous pouvez dire que vous l'avez réduit en fontaine ? Le rafraîchissement et la bénédiction viennent de ce qui nous a affligés, humiliés, de ce qui nous a vidés du moi ! C'est là la manière dont Dieu nous montre ce qu'il est ; et ainsi, en nous faisant passer par la vallée de Baca, Il la change en fontaine. De même, 1 Thessaloniciens 5 : « Rendez grâces en toutes choses. » Comment cela peut-il se faire ? Paul rendit-il grâces pour l'écharde – la chose précisément qu'il supposait devoir faire obstacle à l'utilité de son ministère ? Non, tout le temps qu'il regarda à la chose elle-même : mais seulement lorsque son regard se fixa sur la main et le cœur qui la lui avaient envoyée. Il y a bien des dispensations pour lesquelles, considérées en elles-mêmes, nous ne pouvons pas rendre grâces : – la rupture de la corde la plus intime de notre cœur, ou la mise en pièces de l'objet de nos affections les plus chères et les plus profondes. Il faut que nous voyions d'abord l'amour qui l'a voulu et la main qui l'a fait ; et alors nous pouvons rendre grâces.

« La pluie aussi comble les marais. » Le Seigneur peut faire jaillir des sources dans le désert pour satisfaire aux nécessités de son peuple ou faire tomber la pluie du ciel pour subvenir à ses besoins. Il ne connaît ni difficultés ni impossibilités : s'appuyer sur lui, c'est l'inébranlable sécurité. Il conduira les siens sûrement, à travers toutes leurs épreuves ; et chaque nouvelle victoire devrait accroître la force de leur confiance en lui.

« O Dieu, notre bouclier ! vois et regarde la face de ton oint. » Dieu est notre bouclier en toute douleur. Mais, s'écriera peut-être quelqu'un, mes maux me viennent de mon péché ! Ce serait triste qu'il en fût ainsi : mais, même dans ce cas, nous pouvons dire an Seigneur : « Regarde la face de ton oint. » Dieu peut toujours regarder son Fils avec délices ; il prend toujours son bon plaisir en lui : et nous pouvons mettre en avant ce que Christ est. Il n'est pas de position dans laquelle un saint ne puisse aller à Dieu pour avoir du secours. Non, lors même que sa souffrance soit le fruit de son péché ; et il n'y a pas d'autre manière de vous délivrer de votre péché et de sortir de votre souffrance, qu'en allant à Dieu et en vous cachant derrière son oint. Vous ne pouvez pas choisir de dire : Regarde à moi ; mais vous pouvez *toujours* dire : « Regarde la face de ton oint. » Christ est votre seul abri. Il est un asile contre toute tempête. – Oh ! même contre celle qu'a amenée sur vous votre propre péché. L'unique moyen de revenir à Dieu, c'est de vous cacher en Christ – de vous abriter derrière lui.

Un autre mot encore relativement au chemin, et j'ai fini. Que sont vos voies ? Qu'est votre marche sur le *chemin* vers le lieu où vous allez ? Est-elle conforme au caractère de la maison ? Vos voies sont-elles en harmonie avec la maison pour laquelle Dieu vous a préparés ? – avec sa propre demeure qu'il a préparée pour vous ? Vous comportez-vous de manière à vous réjouir à la pensée que ce monde va se dissoudre ? L'espérance de la venue du Seigneur fait-elle vos délices de chaque jour ? Êtes-vous sous son heureuse influence dans les mille détails de votre vie journalière ? Ou bien marchez-vous tellement la main dans la main avec le monde que la pensée même de la venue de Christ vous remplisse de honte ? Oh ! Que le Seigneur vous fasse la grâce de prendre garde à vos voies, et puissiez-vous marcher d'une manière agréable à ses yeux, vous préoccupant davantage de sa gloire que de vos aises ! « Il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité. » « O que bienheureux est l'homme qui se confie en l'Éternel ! »

Écho du témoignage, vol.2, p.561-572

17 – Les faux appuis jugés

Lorsque l'âme descend à une association inférieure à la profession qu'elle fait, c'est assurément qu'il se trouve en elle une prédilection secrète pour cette association, prédilection qui lui a été cachée à elle-même aussi bien qu'aux autres par la profession. De là, dans l'ordre que Dieu suit envers les siens, la nécessité que la prédilection secrète de l'âme soit mise au grand jour, et que la profession soit purifiée d'un élément qui, semblable à un ver

dans le bourgeon, l'empêchait de fleurir, et faisait obstacle au parfait développement de la lumière qui nous avait enhardis à faire la profession. Un homme ne contracterait pas volontiers une association pour laquelle il ne se sentirait pas de penchant ; mais ce n'est que dans sa misère que son inclination est nettement constatée. Chez un chrétien, les tendances actives de sa nature sont d'abord plus ou moins endormies ; et tout le temps qu'il n'y a pas de pression pour les réveiller et leur faire appel, il se sent dans une scène nouvelle, et la puissance qui l'a rendu capable d'y entrer le soutient un certain temps. Jusque-là sa profession est réellement conséquente. Mais, malgré cela, il peut se trouver en lui un élément mondain qui n'a pas été crucifié, et cet élément se manifestera lorsque surgiront les maux de la terre, ou la persécution à cause de la parole. Car, quoique la simple persécution de la part de l'homme ne fasse que fortifier l'âme réellement et profondément affermie dans la vérité, cependant, règle générale, la persécution ou la détresse fait nécessairement appel à tout élément naturel qui n'a pas été mortifié ; et le penchant le plus fort s'élance de son obscurité et prend la direction.

Lorsque tout est serein et facile autour de nous, nous pouvons maintenir notre profession sans beaucoup de difficulté ; mais si la famine est dans le pays, comme dans le cas d'Abraham, et que nous soyons occupés d'elle et non pas de Dieu, nous consulterons notre nature, et notre nature nous révélera par son conseil, ses ressources : ressources qui ne sont ni plus ni moins que ses secrets penchants non crucifiés.

La nature conseille à Abraham de descendre en Égypte pour y chercher du secours contre la disette : elle ne le dirige pas, remarquez-le, vers la Syrie, car la Syrie était le lieu d'où il était parti à l'appel positif du Dieu de gloire ; et c'est rarement qu'il arrive à une âme d'abandonner ce qu'elle à professé ouvertement, ou de retourner à des sentiers qu'elle avait abandonnés d'une manière absolue. Mais il y a une Égypte pour toute âme renouvelée, même après qu'on a écarté la Syrie : c'est-à-dire que, quoiqu'on ait abandonné donné le monde, ou mieux la chair, il se trouve, en nous une nature non crucifiée, que notre profession ou notre position comme chrétien a cachée jusqu'ici, et que la pression des circonstances manifeste lorsque, dans la tristesse et la solitude, nous retournons en Égypte (c'est-à-dire la nature, non pas précisément la chair), pour y chercher du secours et le soulagement de nos souffrances. Il en fut ainsi d'Abraham : quand il descendit en Égypte, tout témoignage de sa profession fut perdu ; et il en sortit couvert de reproches pour son infidélité.

Mais ce ne fut pas tout. Quelque douloureuse et pénétrante que fût pour lui cette discipline manifeste et publique, une souffrance plus grande encore et plus personnelle l'attendait, et une souffrance par laquelle son âme fut plus profondément enseignée à s'élever au-dessus des ressources de la nature qui l'avait conduit en Égypte – Il faut donc que quelque chose *acquis en Égypte* serve de moyen de crucifier cet élément de sa nature qui l'y avait fait descendre. La manière dont cela fut opéré est décrite en détail dans cette page remarquable de l'histoire d'Abraham qui traite d'Ismaël, fils d'Agar, la *femme égyptienne : et* ne pensez-vous pas qu'après toute la peine qu'il endura à son sujet, lorsqu'il eut à le chasser, chose qui « déplut fort à Abraham au sujet de son fils » (et qui pourrait s'en étonner ?), il se soit repenti de tout son cœur d'avoir jamais mis les pieds en Égypte ? Mais (tant sont bénies et pleines de tendresse les voies de notre Dieu), ce ne fut qu'après la naissance d'Isaac que cette pénible demande lui fut faite, quoique la chose fut nécessaire longtemps auparavant pour que l'élément qui se trouvait en son âme en opposition avec la foi fut réduit au silence par sa crucifixion.

C'est ici la manière dont Dieu nous enseigne : *d'abord*, il nous attache à lui-même, et *ensuite* il nous détache de la nature. Ce ne fut qu'après le sevrage d'Isaac et la fête qui l'accompagna, qu'Ismaël fut chassé sur la demande de Sara et le commandement du Seigneur. Que d'années s'étaient écoulées depuis qu'Abraham était descendu en Égypte, y cherchant des adoucissements aux ennuis de tout genre, à la famine qui l'assiégeaient en Canaan ! Pourtant ce n'est que maintenant qu'est crucifié l'élément qui l'y avait conduit par l'expulsion prompte et irrévocable de son fils comme vagabond dans ce monde glacé ! Mais l'âme d'Abraham, maintenant comblée des manifestations de l'amour de Dieu pour lui dans le don d'Isaac, est préparée à abandonner, quoique avec douleur, le fruit de sa propre nature, auquel, durant vingt-cinq ans, il avait été permis de rester, objet seulement d'une rejet partielle.

Le Seigneur nous apprendra combien son amour est tendre et parfait, et combien sa sainteté est absolue, en nous détachant de tous les appuis qui font obstacle à ce que nous jouissions pleinement de Lui-même.

Écho du témoignage, vol.2, p.572-575

18 – Notes sur le Psaume 1

Il est nécessaire d'avoir le pied solidement posé sur le Rocher, Christ, la grâce étant le principe sur lequel est fondé notre salut. Il faut ensuite continuer à marcher « dans la consolation du Saint Esprit. » Les saints commencent par la grâce pure : puis, ils essaient et ils doivent essayer *de marcher.* Mais ils sont aisément portés à oublier que c'est toujours sur le Rocher que leur pied repose.

Un grand nombre de Psaumes présentent le juste et le méchant. Ce méchant est toujours, soit Satan, soit l'Antichrist. Dans quelques autres, il est question d'un juste et de beaucoup de méchants.

Il existe un contraste dans la manière dont Christ est présenté au Psaume 1, et en Éphèsiens et Jean 17. Ici c'est simplement Christ comme homme. Il ne s'agit pas de la louange et de la gloire dont Christ est en possession maintenant à la droite de Dieu. Il est vrai que Dieu lui donne cette gloire comme à celui qui était parfait ici-bas. Il

est sur un terrain beaucoup plus élevé : car il n'était pas seulement placé dans la fournaise, et éprouvé là où se trouvaient les méchants – mais il était mis réellement dans la fournaise, et aucun mal ne fut trouvé en lui. Il vit la voie des méchants, le banc des moqueurs, et n'en demeura pas moins parfaitement pèlerin et étranger « séparé des pécheurs ». Mais Dieu avait des pensées plus élevées encore, lorsque du haut de son trône éternel, il déclara à son fils, que s'Il prenait la coupe de douleurs, subissant le châtiment dû au péché, Il l'exalterait bien haut, en lui donnant un nom au-dessus de tout nom. C'est là que se révèle toute la grandeur des conseils de Dieu, relativement à Christ. En tant qu'homme, Jésus est vu dans une sphère étroite et limitée, et c'est sur ce que son Fils était là, que Dieu dirige nos regards.

Je ne pense pas que le pécheur puisse trouver un véritable *repos* de cœur, s'il ne considère quelle espèce de personne Christ était ici-bas. Dieu n'a pas dès l'abord présenté son Fils dans toute sa grandeur ; mais il l'a montré tel qu'il marchait sur la terre, disant, en quelque sorte : « Lisez mon caractère dans ce que vous trouvez en Lui. Vous pouvez supposer que je suis comme Dieu précisément ce qu'il est sur la terre. » Être amené à voir les pensées de Dieu à l'égard de CHRIST, me paraît être la source même de notre première pensée consolante sur Dieu. Quand vous aurez été fatigués de tout ce qui se trouve dans le moi, ne vous est-il pas tout à coup venu à *l'esprit d'une manière vivante que Dieu prend ses délices en Christ,* ayant trouvé en lui tout ce qu'il peut admirer ? Il y a deux choses : d'abord Dieu a trouvé quelqu'un en qui il peut se reposer pleinement ; en second lieu, il est si occupé de Christ que je puis m'approcher comme accepté dans le bien-aimé. Je suis convaincu que notre proximité de Dieu est inséparable des délices que Dieu prend en Christ. Dieu est occupé de son fils, de cet être parfait, et je le sais. C'est bien différent de mesurer ce que Christ est pour Dieu, ou d'être occupé de ce dont *je* suis le centre. La première de ces choses est le seul fondement d'une paix stable.

Verset 1 . Le premier psaume ne pourvoyant en rien à la faute la plus petite, il ne peut présenter que *Christ.* Naturellement il décrit notre caractère moral, si nous sommes des saints, mais il n'y a que Christ qui puisse prendre une telle position. Paul, Pierre, eussent-ils pu employer un langage tel que celui du psaume 1 ? Nullement. Il décrit bien le caractère du chemin dans lequel nous tâchons de marcher, mais aucun saint ne peut dire « c'est là ce que je suis. » Qu'est-ce qui caractérisait Paul ? C'est qu'il était un blasphémateur ; mais il avait obtenu miséricorde. Quel soin il mit lui-même à prendre cette position ! Mais Dieu entra malgré tout. Ce premier verset nous déclare que nous sommes certes « bienheureux » non pas sur le fondement de ce que nous sommes, mais bien sur le principe de ce que *Christ* est. Nous avons ici le triple caractère du mal de l'homme : en premier lieu, son état sans Dieu, comme les pauvres Gentils ; secondement, son caractère de pécheur, tout homme s'égarant dans son propre chemin, comme les Juifs ; troisièmement, l'Antichrist au siège des moqueurs.

Verset 2. Ici on entre plus profondément dans ce qu'était Jésus, le Seigneur bien-aimé. Je crois qu'il y a là un mot de consolation pour nous. La contemplation du Seigneur Jésus comme homme est une précieuse mine de consolation appropriée aux besoins de notre esprit, tels que nous sommes ici-bas. C'est pour lui une position subordonnée, au-dessous de la gloire, par laquelle il se soutient dans ces positions. Christ regarde à Dieu et dit : « Je t'aime toi et tout ce qui t'est cher. » Regardez au Seigneur Jésus comme aimant son prochain : le pauvre Juif, ou d'une manière plus générale, l'homme, les Gentils ou l'Église, comme le frère aîné, le premier-né d'entre les morts. C'est ainsi qu'il est ému par le sentiment de nos infirmités, sympathisant avec nous ici-bas. Je vous le demande : savez-vous ce que c'est que d'être en la présence de Christ et de sentir votre cœur chargé.

Les Juifs, les Gentils, les frères, sont tous chers au cœur de Christ. J'en suis aussi sûr que je suis sûr qu'Il est dans les cieux, et je ne puis dire à Dieu autre chose que ceci : « Celui qui est assis à ta droite t'aime, toi, et ce que tu aimes. » Ce n'est pas simplement un fait, mais c'est ce que nous ferions bien de nous graver *dans le cœur.* Le cœur de Christ n'a-t-il pas été occupé de vous toute la nuit dernière, et ne le sera-t-il pas à jamais ?

Quand a-t-il commencé de penser à vous. ? Ah ! Il a commencé là où il était – avec son Père ? L'homme de ténèbres aime les ténèbres, et pense que Christ commence avec nous dans nos ténèbres. Mais il n'en est pas ainsi de Christ : Il commence avec Dieu, ses frères sont de Dieu. Il aime les siens, parce que Dieu les aime. Et comment ne les aimerait-il pas !

Écho du témoignage, vol.2, p.575-578

19 – Fragments et pensées

Il faut bien se garder de remplacer l'Écriture par le Saint Esprit ; mais souvenons-nous que c'est l'Esprit qui, par le moyen de l'Écriture, nous fait connaître la pensée de Dieu.

C'est la fidélité de Dieu qui donne sa pensée dans le cas de deux ou trois réunis ensemble. Pour les cas individuels, voici ce que nous lisons : « Si ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé. » « Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine. »

Peu importe sous quelle forme j'obtiens la pensée du Seigneur ; je ne dois pas faire de question quant à la forme : « Nous avons la pensée de Christ. » Mais il est nécessaire que l'âme soit dans un état d'humilité.

Je n'admets pas le principe qu'il y ait dans le Nouveau Testament un commandement quelconque, simplement comme règle établie prescrite. Tout ce qu'il contient m'oblige ; mais c'est sur le principe que le Saint Esprit soumet ma volonté à la pensée de Dieu.

Je n'envisage pas la Table du Seigneur comme affaire de commandement : mais c'est un privilège béni de se souvenir ainsi de Christ, et l'amour me rend obéissant à sa volonté. La raison pour laquelle je prie ce n'est point qu'il m'a été commandé de le faire, quoiqu'il puisse y avoir un commandement : c'est une œuvre bien pauvre que de prier seulement parce qu'on en a reçu l'ordre.

Il importe de se souvenir que lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu, on doit agir sans commandement. C'est ce que dit Moïse quand il dressa le tabernacle hors du camp, parce qu'Israël y avait établi le veau d'or. Mais on peut avoir recueilli la pensée de Dieu, de sa parole.

Jésus mit toujours, à tout ce qu'il fit, la saveur du ciel, et le monde ne put point supporter cela.

Nos souffrances ici tiennent à ce que nous avons une âme ressuscitée dans un corps qui n'est pas ressuscité, et qui est dans un monde en inimitié avec Dieu.

Le christianisme seul pouvait donner une grande force à l'individualité et à la conscience, et en même temps unir les hommes, sous la direction de Christ, autour d'un centre qui est Christ. Cela ne pouvait être effectué que par le Saint Esprit qui ôte l'égoïsme, en même temps qu'il donne efficace à la conscience, en donnant par la foi, au cœur, un objet en dehors de lui – un objet qui agit sur la conscience individuelle, et qui nous unit tous, par une affection prédominante, à un centre d'affection, par une seule vie et la seule puissance du Saint Esprit.

Le Saint Esprit agit comme l'Esprit d'union des enfants de Dieu ; mais la conscience ne saurait être une affaire de société, ni rejeter sa propre responsabilité individuelle. Elle est *individuelle,* autrement Dieu ne serait pas le maître de la conscience.

Le Saint Esprit dirige la conscience vers Jésus.

Si nous voulons éviter les principes du mal, ce doit être par le moyen de la conscience : il n'y en a pas d'autre.

Le chrétien qui agit d'après la conscience, évitera mille pièges dont il ne se doute pas.

LE JUBILE – Lévitique 25:8-16

Quelqu'un a remarqué avec raison que l'institution du Jubilé contenait un double témoignage – témoignage de la confusion que l'homme produit, et témoignage de l'ordre que Dieu apporte. Durant quarante-neuf ans, Dieu permettait que sous la main de l'homme bien des choses tombassent dans le désordre. Un homme tombait dans la pauvreté, un autre dans les dettes, un autre dans la servitude, un autre dans l'exil. L'un, par son extravagance, avait dissipé son héritage ; l'autre, par son esprit de finesse ou de parcimonie avait ajouté au sien.

C'est ainsi qu'il en allait durant le jour de l'homme. Mais en un moment la trompette du Jubilé transformait complètement les choses. À peine ce son béni s'était-il fait entendre, que le débiteur était déchargé de sa dette, l'esclave mis en liberté et l'exilé rendu à sa patrie. L'année du Jubilé était l'année de Dieu et Il ne voulait ni débiteurs, ni esclaves, ni exilés. Tous devaient être libres et heureux, et abondamment pourvus pendant toute l'année de Jéhovah. Tout va bien lorsque c'est le Seigneur seul qui est exalté.

Il est intéressant et d'une utilité pratique de remarquer maintenant de quelle manière diverse l'on devait être affecté par l'approche de l'année du Jubilé. Celui qui avait perdu ses biens devait être dans la joie parce qu'il allait les recouvrer. Celui qui en avait gagné devait se sentir affligé parce qu'il allait les perdre. Mais celui qui n'avait fait ni l'un ni l'autre – qui n'avait ni perdu ni gagné – l'Israélite plein de droiture qui avait conservé son patrimoine et qui s'en était contenté, celui-là devait envisager le Jubilé, non pas en rapport avec ses gains ou ses pertes, mais simplement comme un noble témoignage a l'ordre de Dieu, et comme assurant la bénédiction de la nation tout entière.

C'est là ce qu'il en était du Juif par rapport au Jubilé, et c'est là ce qu'il devrait en être du chrétien par rapport à la glorieuse apparition du Fils et à sa venue des cieux. Nous devrions regarder en avant à cette heure bénie, simplement comme étant le moment de l'exaltation de Christ – le moment où Il sera pleinement revêtu de la domination de tous les royaumes de ce monde – le moment où un terme sera mis an désordre et à la confusion amenés par l'homme, pour que l'ordre de Dieu puisse être établi à toujours. Moment béni et longtemps attendu !

Que l'on remarque ici que la croix est, à la fois, le remède à la confusion de l'homme et le fondement de l'ordre de Dieu. Cela ressort d'une manière frappante de l'ordonnance du Jubilé. « Puis tu feras sonner la trompette de jubilation le dixième jour du septième mois ; *le jour,* dis-je, *des propitiations,* vous ferez sonner la trompette par tout votre pays. » La trompette du Jubilé et le jour des propitiations sont inséparablement liés. Le sang versé sur la croix est le fondement de tout. Dans le temps du rétablissement de toutes choses le fleuve de l'eau de la vie sortira du trône de Dieu et de l'Agneau. (Apoc. 22:1).

DU MINISTÈRE (1 Cor. 12 ; 14)

Dans, ces trois chapitres, que je recommande à l'étude sérieuse de mon lecteur, nous avons trois points importants en rapport avec le sujet du ministère dans l'Église de Dieu.

I. Dans le chapitre 12, nous trouvons l'unique base divine du ministère, savoir : l'union des membres du corps, selon la volonté de Dieu, comme nous le lisons au 18e verset : « Mais maintenant Dieu a placé les membres – chacun d'eux – dans le corps comme Il l'a voulu. » C'est la le grand principe. « *Dieu* a *placé…* » *comme Il l'a voulu*. Ce n'est pas un homme qui se place lui-même ou qui en institue un autre de quelque manière, ou dans quelque but que ce soit. Une telle idée n'apparaît même pas dans ce divin traité sur le ministère. « Il y a diversité de dons, mais le même Esprit ; et il y a diversité de services, mais le même Seigneur ; et il y a diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. » (v.4-6). La sainte Trinité est présentée ici en rapport avec le ministère. C'est le don de l'Esprit administré sous la seigneurie du Fils, et rendu efficace par le Père. Ces trois choses sont absolument essentielles à tout vrai ministère.

II. Puis, dans le beau chapitre 13, nous trouvons que la source ou le principe moteur du ministère c'est « *l'amour* » *(agapé)*. Un homme peut posséder le don le plus *éclatant,* mais s'il n'est pas exercé dans l'amour – si l'amour n'est pas le motif qui le fait agir – cela ne profitera de rien. Un homme pourrait se lever dans une assemblée pour montrer sa facilité à parler en diverses langues, son don de prophétie, son intelligence des mystères, sa connaissance de la doctrine, ou sa puissante éloquence, et cependant ne pas faire le moindre bien à l'assemblée ou à un seul de ses membres, simplement parce que l'amour n'est pas le ressort de son service. Il est important de bien peser cela. C'est un point qui est digne de la plus sérieuse recherche de tous ceux qui entrent dans un ministère quelconque. Le ministre ou serviteur devrait toujours s'éprouver par cette question : « Est-ce l'amour qui me fait agir ? » S'il n'en est pas ainsi, il ne sera d'aucune utilité. Puisse le Saint Esprit appliquer cette vérité avec puissance !

III. Enfin le 14e chapitre nous révèle le but ou le résultat du ministère, savoir : « *L'édification*. » C'est là la fin de tout ministère. L'apôtre « aimait mieux prononcer cinq paroles » dans ce but que « dix mille » pour sa propre satisfaction. « Afin que l'assemblée reçoive de l'édification. » Tel est le point principal sur lequel l'Esprit Saint insiste tout le long de ce chapitre, et c'est aussi l'objet que l'amour aura toujours en vue, quel que soit le don que possède l'individu. L'amour n'a d'autre but à atteindre que le bien de tous. Il est évident que personne ne peut retirer quelque profit ou quelque édification de l'ouïe d'une langue inconnue, à moins qu'il n'y ait un interprète. Il en est nécessairement de même quant aux paroles que je n'entends pas. Si je *n'entends* pas ce que quelqu'un dit, soit en priant, soit en enseignant j'en suis aussi peu édifié que si je ne comprenais pas son langage.

Souvenons-nous donc de ces trois choses – de la base, de la source, et du but de tout vrai ministère. Puissions-nous les peser sérieusement et chercher à les comprendre et à les réaliser pour la gloire de Dieu et pour le bien de son Église.

~~~~~

Pour autant que le chrétien entre dans les voies du monde, c'est une complète prostitution.

Tout ce qui concourt à rendre le monde heureux en dépit de Dieu, est dans l'esprit et le train de Babylone – et pour un chrétien, se trouver dans ces choses, c'est être dans Babylone.

Babylone, c'est l'esprit de mondanité chassé de devant Dieu, comme coupable de la mort de Christ, et qui néanmoins s'adonne à embellir le monde. Tous ces principes babyloniens, tout ce que vos yeux peuvent convoiter pour vos salons et pour vos plaisirs, sont tout autant de choses qui vous séparent du ciel. C'est Babylone sur une petite échelle.

Souvent, ce qui est important selon la pensée de l'homme, ne l'est pas pour Dieu ; car Dieu a en vue Christ.

L'homme met sa gloire dans une vérité qui ne lui coûte rien, d'autant plus qu'elle est généralement reçue ; et il en prend avantage pour se refuser à admettre plus de lumière qui demanderait de la foi.

Le ciel est familier avec le mal en tant que jugé, et avec ce qui est bon pour en jouir.

Tout ce qui nous arrive est préconnu de Dieu, qui le dispose d'avance de manière à ce que son enfant puisse rester debout au milieu des difficultés. Tout ce que j'ai à faire est de dire que Dieu sait parfaitement dans quelle position je me trouve, et la manière qu'Il a préparée pour me tirer de mes difficultés si je demeure fidèle.

Lorsque Jésus était ici-bas, le ciel regardait sur la terre ; maintenant que Jésus est dans le ciel, l'Église sur la terre regarde en haut.

Dans une révélation encore plus complète, comme lors de la conversion de Paul, elle est envisagée comme ne faisant qu'un avec Jésus qui se trouve là.

La prophétie est une révélation des choses a venir, destinée à agir sur ma conscience maintenant.

Il y a toujours avant les châtiments des avertissements que nous avons négligés.

Une âme inconvertie n'a pas l'idée d'un Dieu de tendresse et de bonté qui « essuie les larmes. »

C'est une chose précieuse d'avoir toujours en vue le véritable objet de Dieu, qui ne peut être moins que sa gloire.

Si on veut aller au fond des conseils de Dieu, il faut regarder à sa gloire.
~~~~~

La contemplation de la gloire sanctifie véritablement et fournit un objet bien au-dessus de tout ce qui pourrait nous arrêter ici sur la terre.

Jamais nous ne marcherons bien ici-bas, même dans les plus petits détails, si la grande fin n'est pas constamment devant nos yeux.

Si j'ai un objet de ce côté-ci de la gloire, quand même ce serait la prospérité de l'Église, dans les détails, mon âme en souffrira.

Nous avons besoin de foi pour perdre notre fortune et pour pardonner ; mais si c'est là sortir de la société de l'homme, c'est entrer dans celle de Dieu.

L'égoïsme du monde comprend la grâce qui se trouve dans un chrétien capable de pardonner – mais en principe cette grâce est pour lui de la folie.

Si vous recherchez l'argent, que vous preniez vos mesures pour placer vos enfants dans le monde, ou que vous formiez des projets pour l'avenir, vous ne pouvez désirer que Jésus vienne, et si vous ne le pouvez vos cœurs ne sont donc pas bien avec Jésus.

Il faut plus de grâce réelle et plus de foi pour *prier* pour l'Église de Dieu, que pour travailler et prêcher : quoi que l'un ne puisse pas être bien fait sans l'autre.

C'est relativement aisé d'aimer et d'être humble quand nous avons la conscience, que par notre service nous constituons les autres nos débiteurs ; mais quand il n'y a ni énergie pour le service, ni pouvoir pour communiquer quelque chose, ce qui est dans le cœur est mis à l'épreuve.

Écho du témoignage, vol.2, p.263-264, 427-432

20 – Poésies et cantiques

Oh ! Jésus, quand je pense à toi

1
Oh ! Jésus, quand je pense à toi,
À ta parfaite grâce,
Mon cœur brûle au-dedans de moi
De te voir face à face.
2
Quoique de fatigue accablé,
Ici-bas je chemine
Comme en un lieu sec, désolé,
Où ne croît que l'épine ;
3
Quoique des ennemis nombreux
Assaillent ma faiblesse,
Et de leurs pièges dangereux
M'environnent, Sans cesse ;
4
Je puis néanmoins chaque jour
M'attacher à ta trace,
Et de ton ineffable amour
Savourer l'efficace.
5
Aussi, mon reconnaissant,
Aux doux concerts des anges
Veut-il unir son joyeux chant,
Et dire tes louanges.
6
Seigneur, mon Repos, mon Rocher,
Mon Soleil, ma Justice !
De ta présence m'approcher,
Fait mon constant délice.
7
Veuille, ô Jésus, mon Rédempteur,
M'animer d'un saint zèle !
Fais qu'à jamais ton serviteur
Te demeure fidèle,
8

Jusqu'au grand jour où tes élus,
Vainqueurs par ta victoire,
Tous de robes blanches vêtus,
Contempleront ta gloire !

J. B.

Pour nous, chrétiens, oh ! quel bonheur

1
Pour nous, chrétiens, oh ! quel bonheur
Quand nous verrons la face
De Jésus, notre Rédempteur,
Au ciel où rien ne passe !
2
Être avec lui dans les hauts lieux,
Portant tous son image,
Et dire avec les bienheureux
Sa gloire d'âge en âge ;
3
Être avec Lui, voir sa beauté,
Savourer sa tendresse,
Jouir de sa riche bonté,
Quelle immense allégresse !
4
Car avec lui, c'est le repos,
C'est la fin de nos larmes,
De nos douleurs, de nos travaux,
Des Soucis, des alarmes.
5
Écoutons la voix de l'Époux
Qui nous crie sans cesse :
Je viens ! je viens ! consolez-vous,
Bientôt, plus de tristesse !
6
Courage donc, ô pèlerins !
Levons en haut la tète,
Hâtons nos pas, ceignons nos reins ;
La délivrance est prête.

J. F. (Jér. Fabre)

Écho du témoignage, vol.2, p.578-579